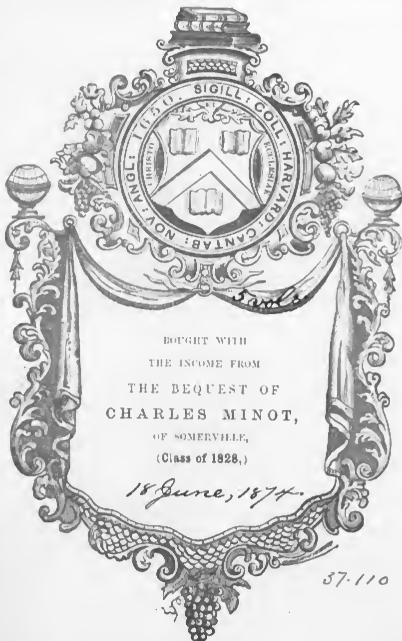
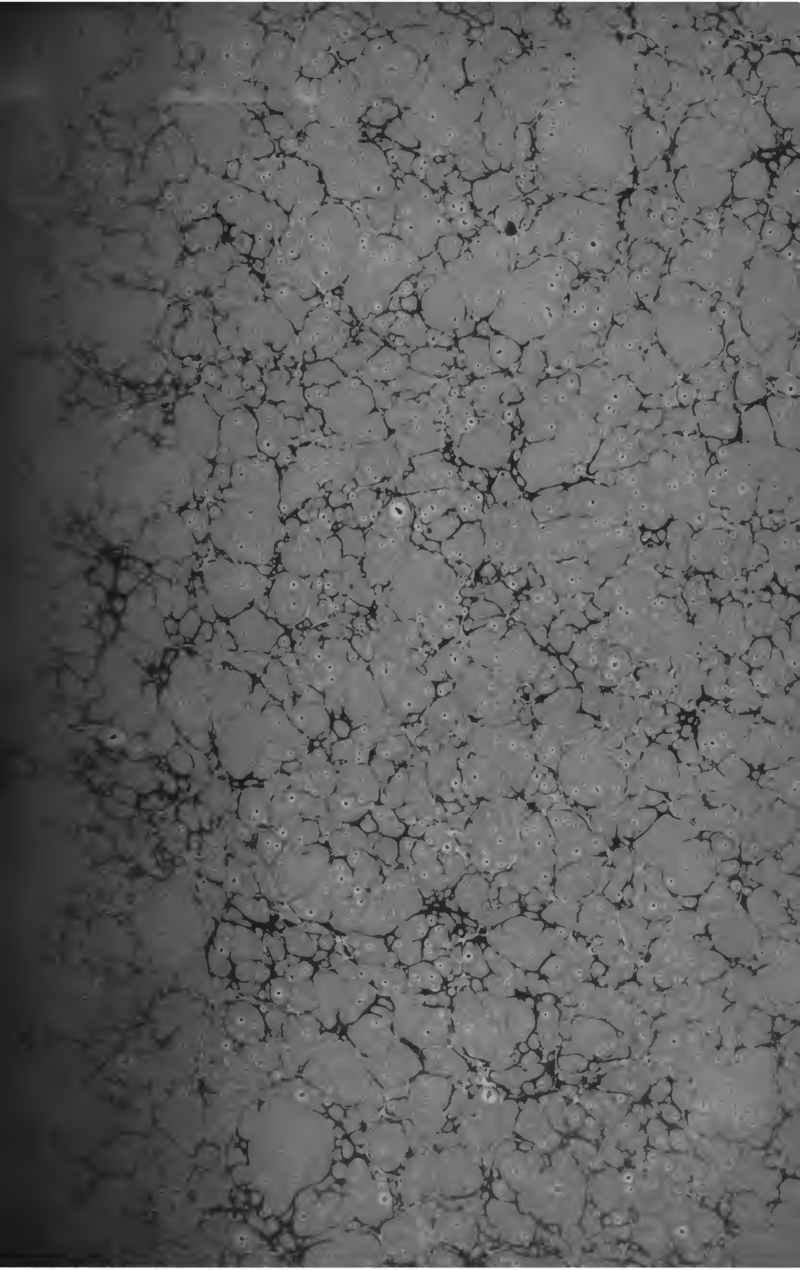



1650. SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL:
CHRISTO
ECCLESIAE



HISTOIRE

D'ALLEMAGNE.

HISTOIRE

D'ALLEMAGNE,

Heinrich

PAR LUDEN;

TRADUITE ET CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS,

D'APRÈS

Schmidt, Pfefel, Menzel, Schiller, Posselt, Heinrich, Pfister, etc., etc.,

(François Charles Frédéric)

PAR M. AUG. SAVAGNER,

Professeur d'Histoire en l'Université, ancien Élève pensionnaire de l'École royale des Chartes,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

HISTOIRE

D'ALLEMAGNE.

LIVRE PREMIER.

LE TEUTSCHLAND ET LES TEUTSCHS.— PREMIERS TEMPS.— COMMENCEMENT DES GUERRES ENTRE LES TEUTSCHS ET LES ROMAINS. — COMBATS ENTRE LE DANUBE ET LE RHIN.

CHAPITRE PREMIER.

LE TEUTSCHLAND.—PREMIÈRES DEMEURES DES TEUTSCHS.

Nous donnons le nom de Teutschland à ces vastes contrées, diversement entrecoupées, qui s'étendent du plus haut des Alpes vers la mer Méditerranée et la mer Adriatique, avec des limites vagues, à l'ouest vers les bords de la Meuse et de l'Escaut, et à l'est de la Marche à l'Oder, jusqu'à l'embouchure de la Vistule.

Ce pays, si on lui reconnaît cette étendue, est l'une des plus belles régions que le soleil éclaire.

Sous un ciel tempéré, à l'abri de l'atmosphère brûlante du midi comme du froid rigoureux des contrées septentrionales, offrant la plus grande variété, les plus riches contrastes qui enchantent les regards, calment et élèvent le cœur, le Teutschland présente tout ce qu'il faut à l'homme pour entretenir et développer le génie sans l'amollir, sans l'endurcir, sans le corrompre. Le sol est susceptible de toute espèce de culture. Sur un point paraît s'être concentrée la force productrice refusée à un autre point. Au-dessous des neiges éternelles des Alpes, s'étendent les plus magnifiques pâturages, doublement vivifiés par la chaleur qui a passé impuissante sur les glaciers. Le long des rochers nus s'étend une délicieuse vallée. A côté des marécages et des landes où n'apparaissent que le jonc et la ronce, et qui ne promettent au travail de l'homme d'autre fruit que le maigre produit du sarrasin ou de l'avoine, l'homme promène avec joie ses regards sur les plaines les plus fertiles, favorables à la plus belle culture du blé et aux plus magnifiques productions du jardinage. Les arbres fruitiers de toute espèce s'y trouvent en immense quantité, depuis le pommier sauvage jusqu'au pêcher. Bien haut sur les montagnes, au milieu des hêtres et des sapins, le chêne vigoureux élève sa tête jusqu'aux nues, tan-

dis que la vigne, qui pare les coteaux et les collines, produit des vins précieux.

L'homme n'est épouvanté par aucune bête féroce, menacé par aucun reptile venimeux, tourmenté par aucun insecte malfaisant. Mais le pays produit une quantité plus que suffisante d'animaux utiles, en petit ou en grand, aux travaux de l'homme, à ses desseins, à ses plaisirs; tels sont le mouton, le bœuf, le cheval de race et de qualités différentes.

Dans ses entrailles, la terre renferme de grands et riches trésors : le sel, si utile au laboureur; l'argent et l'or, si utiles surtout dans les transactions commerciales; le fer enfin, dont l'emploi est si varié. Elle fournit d'abondantes et salutaires eaux minérales.

Un tel pays, doué de productions, de propriétés et de forces semblables, est évidemment destiné par la nature à nourrir dans la simplicité et la vertu un peuple grand et fort et à produire, à entretenir, à étendre dans ce peuple par l'exercice et la pratique un haut développement de l'intelligence.

Ce n'est pas sans raison que ce pays a été privé de frontières fixes, au levant comme au couchant et même au nord. Ses habitans ne peuvent compter contre l'envie, l'avidité et l'ambition des peuples étrangers, que sur leur propre force. Il n'est pour eux de sûreté que dans leur inébranlable concorde, dans leur union, dans leur puissance morale.

Enfin, pour les habitans de ce pays, la mer et le chemin du monde entier sont ouverts par de beaux et vastes fleuves. Mais la mer ne se presse pas contre cette terre ou ne pénètre pas dans quelques-unes de ses parties d'une manière assez séduisante pour que ses enfans puissent être entraînés à de folles entreprises et devenir étrangers au sol natal.

Au temps où les premières lueurs de l'histoire éclairèrent cette contrée, elle ne pouvait être encore dans toute son étendue au pouvoir d'une race de peuples teutoniques. Selon la nature des choses, les peuples s'établissaient le long des côtes de la mer et se rendaient volontiers maîtres des côtes opposées à celles qu'ils habitaient lorsqu'ils ne se trouvaient pas arrêtés dans cette entreprise par une trop grande distance. Cette ancienne disposition, par laquelle les montagnes forment la séparation des peuples, tandis que les rivages opposés des mers sont occupés par des races de même origine, paraît s'être confirmée aussi chez les Germains.

Toutefois les sources de l'histoire germanique ne datent pas d'une bien haute antiquité. On peut à peine remonter au delà de Jules César. Tout ce qui précède cet homme est incertain et fabuleux. Sans doute les relations commerciales donnèrent aux anciens peuples diverses occasions de recueillir des informations sur les pays et sur leurs habitans; mais ils manquaient sous ce rapport de désir et de volonté. Les Grecs, sentant avec orgueil leur supériorité intellectuelle, jetaient un regard de dédain sur tout ce qu'ils appelaient barbare; du reste, ils ne craignaient rien, n'espéraient rien du lointain Teutschland, ne devinaient point la force que ce pays et ses habitans avaient en eux; ils trouvaient les noms généraux, tels que Hyperboréens, Scythes, Celtes, les plus commodes et s'amusaient avec le plus de plaisir de contes qui paraissaient merveilleux et extraordinaires. La supériorité des états grecs brillait d'un éclat d'autant plus vif que le reste du monde était placé plus bas au-dessous de la Grèce. Mais les Romains, entraînés par leur nature, par leur position géographique, par leur histoire, à une conduite toute différente, et accoutumés à ne songer à d'autres peuples qu'avec des idées de guerre de destruction et de domination, n'accordaient à ces peuples aucun autre nom partiel que celui qui leur avait été imposé violemment ou violemment enlevé par le glaive. Polybe, (qui vivait tout au plus un siècle et demi avant Jésus-Christ), investigateur habile, non moins familier avec les sciences des Romains qu'avec celles des Grecs, et vrai dans ses écrits parce qu'il voulait instruire et non amuser, ne prit point de détour pour avouer que tout le nord, au delà de l'embouchure du Tanaïs et passé Narbonne, était inconnu et que de nouvelles recherches pouvaient seules rendre possible d'écrire autre chose que des traditions vagues (1).

Mais lorsque Jules César, cent ans après, planta l'aigle romaine sur le Rhin, sur la mer du Nord et même dans l'île de Bretagne, il trouva partout dans la Gaule septentrionale, jusque sur la côte qui fait face à la Bretagne, des races de peuples germaniques qui, d'après les renseignemens qu'il recueillit, y habitaient depuis une époque ancienne. D'autre part, un siècle après, Pline, qui connaissait bien ces

contrées, ne vit que des peuples teutoniques jusqu'à l'Escaut. Les parties méridionales de la Bretagne, vers les bords de la mer, étaient aussi occupées par des races germaniques. Tacite même paraît avoir à peine douté de la communauté d'origine des Calédoniens et des Teutschs; leur blonde chevelure et leur robuste constitution physique paraissaient confirmer cette opinion (2). Mais qu'à partir de ces demeures occidentales jusqu'aux pays qui, le long de la mer, arrivent à l'Oder, à la Vistule et au delà, des races germaniques aient possédé le sol sans interruption, c'est ce que personne n'a jamais nié. Et on l'a nié si peu, qu'ils ont dû se répandre au loin vers le Nord, au delà de la mer Baltique, à travers les régions scandinaves (3).

Les écrivains romains partent de cette idée, que les Teutschs auraient pénétré par la force dans les pays situés sur la rive gauche du Rhin, et que le goût du butin et de la guerre les aurait poussés à passer dans l'île de Bretagne. Mais la valeur de cette opinion dépend de questions préalables, que personne ne peut aisément résoudre. L'histoire connaît les extensions des peuples et pourrait observer plusieurs changemens dans leur position territoriale. Pour cela peut-être s'est-on trouvé entraîné à supposer partout des migrations lorsqu'on trouve des branches d'un même peuple dans différens pays. Mais lorsque pour des développemens historiques il faut se baser sur des migrations d'un peuple d'un pays déterminé dans un autre pays, il faut avant tout prouver que ce peuple a eu originairement sa demeure dans ce pays déterminé. Toutefois pour les apparitions sur la scène du peuple teutonique, il est assez indifférent de savoir ce qu'il en a été de ces migrations. Mais ce qui semble ne pas être indigne de remarque, c'est que, comme les traditions du Nord font arriver de pays méridionaux Odin et ses Ases, de même plusieurs peuples de race germanique, tels que les Goths, tels que les Langobards, ont essayé d'établir qu'ils tiraient leur origine de la Scandinavie (4).

Mais jusqu'où la race teutonique a-t-elle pu étendre ses demeures au sud, dans l'intérieur du Teutschland? c'est ce qu'on ne peut décider. On ne trouve à leur pays une limite naturelle que là où les Alpes élèvent leur sommet. C'est vers ce point que devait se diriger tout l'effort des Teutschs; vers ce point les attiraient la nature du sol et des plaisirs plus raffinés, la lumière et la chaleur du soleil; vers ce point les attirait encore le beau fleuve du Rhin, dont la source était cachée dans les Alpes. Et cet effort ne pouvait être sans succès. Le peuple étranger qui se trouvait en possession du Teutschland méridional, se voyait évidemment réduit à de dures extrémités et avait franchi les limites dans lesquelles il lui eût été possible de se défendre.

Jules César remarque que jadis les Germains furent surpassés en bravoure par les Gaulois. Ceux-ci auraient d'eux-mêmes entrepris la guerre contre les Germains; ils auraient, pour se délivrer d'une population excessive pour leur territoire, envoyé des colonies au delà du Rhin; un peuple gallique aurait encore possédé les fertiles contrées voisines de la forêt Hercynienne. — Tite-Live raconte qu'au temps du roi Tarquin l'Ancien, un jeune prince celte, Sigovèse, conduisit, d'après l'inspiration des dieux, de fortes troupes de Gaulois vers la forêt Hercynienne. Un excès de population et des discordes civiles doivent avoir donné lieu à cette entreprise. Tacite, appuyé sur l'opinion de César, regardait des migrations de peuples galliques au delà du Rhin, par suite de leur ancienne bravoure, comme d'autant plus vraisemblables que les obstacles opposés par le fleuve ou par la puissance humaine étaient plus faibles. Ainsi les Helvétiens se seraient établis dans le pays situé entre la forêt Hercynienne, le Rhin et le Mein, et plus loin les Boïens, et ces deux peuples auraient été d'origine gallique. Le nom de Boïemum rappelle encore les anciens maîtres du pays (5).

Il n'y a point de doute; ces données sont vagues et arbitraires. Il semble pourtant en résulter que dans l'antiquité on croyait que la Germanie méridionale avait été dans les premiers temps au pouvoir des peuples galliques. Et rien ne s'oppose à cette opinion. Des peuples galliques s'étendaient le long de la mer méridionale, comme des peuples germaniques s'étendaient le long de la mer septentrionale, du fond de l'Espagne, à travers la France actuelle d'un côté, à travers aussi l'Italie de l'autre, et au loin en descendant vers le Danube. Non loin de l'embouchure de ce fleuve, sur sa rive septentrionale, demeurait même un peuple qui non-seulement paraît avoir eu sous le rapport de la constitution physique, des mœurs et des

coutumes, une certaine ressemblance avec les Germains, mais que quelques écrivains de l'antiquité ont compté même parmi les Germains; nous voulons parler des Bastarnes. Mais quand il serait vrai que ce peuple ait été effectivement de race germanique, ce qui du reste est sujet à un doute sérieux, cette apparition, dont le secret est caché dans la nuit des temps, ne serait encore qu'une exception, sans résultat et sans importance. Les Bastarnes, ni comme peuple indépendant, ni comme partie d'une confédération de peuples germaniques qui nous soit connue, n'ont aucune espèce d'importance pour l'histoire que nous nous sommes proposé d'écrire dans cet ouvrage (6). Mais la supposition que les peuples de race gallique aient formé en Germanie des établissemens aussi avant que César et Tacite le prétendent, jusqu'au Mein, jusqu'à la forêt de Thuringe, fait non-seulement mieux comprendre le premier grand mouvement du Nord dont l'histoire fasse mention, c'est-à-dire les courses et les expéditions des Cimbres et des Teutons, mais elle explique peut-être aussi la différence que plus tard les anciens ont remarquée entre les peuples germaniques établis au sud du Mein et les peuples germaniques établis au nord du Mein (7). Les peuples du Teutschland septentrional vivaient sur le vieux sol qu'ils avaient hérité de leurs pères, dans la patrie, auprès des sanctuaires nationaux, autour du foyer de leurs familles; les peuples du Teutschland méridional au contraire devaient à leur épée leur nouveau domaine; ils l'avaient gagné peu de générations avant César: leurs rapports sociaux devaient à tous égards différer des rapports établis chez les peuples du Nord.

CHAPITRE II.

ORIGINE ET NOMS DU PEUPLE.

Voilà comment se présente le Teutschland à travers les premières lueurs si douteuses de l'histoire. Au delà on ne trouve que la nuit. Mais l'imagination humaine aurait peine à répandre sur ces longues ténèbres un peu de clarté sans introduire quelque interruption dans cette lumière même. Aussi quelques-uns se sont rappelé le cri des oiseaux et le rugissement des bêtes féroces qui, selon eux, peuplaient les forêts de l'antique Teutschland, pour se donner le plaisir de rompre au moins par un côté cette longue solitude. D'autres ont essayé de rejeter dans ce vaste espace de temps, dont le vide antique était si pénible, une partie de cette multitude de peuples dont les noms apparaissent dans une si merveilleuse confusion chez les Grecs et chez les Romains. Presque tous se sont attachés à rechercher d'où étaient venus les habitans du Teutschland qui surent se maintenir en possession de ces vastes contrées et s'élever enfin à l'état d'un peuple grand et puissant. Mais la première de ces recherches, bien naturelle et bien innocente en elle-même, est hors du domaine de l'histoire; la seconde, toujours remarquable et instructive, expose trop souvent ceux qui s'y livrent à épuiser la force de leur esprit avant d'arriver à l'histoire et d'aborder les indices manifestes de la vie postérieure. La dernière même n'a encore conduit à aucune donnée qui soit pour l'histoire un profit notable et qui, par conséquent, ait mis en lumière une circonstance importante dans la vie du peuple germanique.

Tacite est porté à regarder les Germains comme un peuple de pur sang qui ne s'est point mêlé par des alliances avec des individus venus du dehors ou avec des peuples étrangers. Car anciennement ce n'eût point été par terre, mais sur des flottes, que seraient arrivés les aventuriers qui auraient voulu changer de demeures; et même l'Océan, fécond en tempêtes, était rarement sillonné par des vaisseaux partis du midi. Celui que n'effrayait point le danger de parcourir une mer inconnue pouvait-il abandonner l'Asie, l'Afrique, l'Italie, pour venir en Germanie, dans un pays sauvage situé sous un ciel âpre, triste par sa culture, triste par son aspect, supportable pour ceux-là seuls dont il était la patrie? Aussi célébraient-ils eux-mêmes, à ce qu'assure cet auteur, dans de vieilles chansons, comme origine et auteur de leur race, le dieu Tuisko, sorti du sein de la terre, et son fils, Mann.

Assurément la solidité de ces bases est loin d'être démontrée. Aussi l'opinion du grand historien ne saurait être à l'abri de toute attaque. Mais si Tacite se range à l'avis de ceux qui croient que les peuples de la Germanie étaient une race toute particulière, qui ne s'était altérée par le mélange avec aucune autre nation, une race pure, semblable seulement à elle-même, on ne peut que le louer d'avoir pris ce parti, car en faveur de cette opinion témoigne

toute la constitution physique, qui était absolument la même chez tous les individus de tout cet immense peuple ; en sa faveur témoignent aussi ces yeux bleus d'une expression si fière, ces chevelures d'un blond doré et ces hautes statures.

D'autres croyances religieuses, des découvertes et des connaissances nouvelles n'ont point permis aux investigateurs postérieurs de s'en tenir à ces caractères, les plus beaux peut-être, par lesquels ce peuple prétendait se distinguer à son entrée sur la scène historique. Toutefois l'opinion fondée par beaucoup d'auteurs, tantôt sur le texte des livres saints, tantôt sur la science de la nature des choses, n'est pas inconciliable avec ces témoignages : d'après ce système, toutes les parties de la terre, jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, furent couvertes d'eau; mais comme ces eaux se dissipèrent avec le cours des années, se précipitèrent dans les entrailles de la terre, ou bien, selon les lois inconnues de la création, trouvèrent un autre écoulement, les diverses contrées furent simultanément peuplées à partir de l'Asie méridionale, berceau de l'espèce humaine. Sans aucun doute cette opinion repose sur une vérité qui est crue par les sages et n'est pas niée par les insensés, et cette vérité est que tous les hommes sortent d'une seule source première et sont les créatures d'un être tout-puissant. Mais l'envahissement de la terre par les eaux primitives, l'extension des branches de la race humaine vers l'orient et vers l'occident, les travaux agricoles de ceux qui allèrent peupler les divers pays, leur détachement de l'ancien foyer commun et leur formation en nations indépendantes existant par elles-mêmes, tout cela est tellement antérieur aux premières traces de la tradition humaine qu'il est entièrement indifférent à l'histoire si avec Tacite on reconnaît les Germains pour un peuple primitif et indigène, ou si on les fait venir, après de longs voyages, un peu après les Gaulois ou en même temps que ceux-ci, dans ces contrées que plus tard ils appelèrent leur patrie.

Et à peine le système le plus récent a-t-il plus de valeur. D'après ce système, la nation germanique ne formerait qu'une seule race avec la nation des Perses, et plus loin avec les Hindous et d'autres peuples de l'Asie. Il est difficile de dire en quoi il est utile aux Germains de démontrer cette alliance et de lui donner quelque valeur; il serait également difficile de dire quelle importance on prétendrait lui donner, en admettant que la démonstration fût obtenue. Les Perses, peuple de toute antiquité rude et vigoureux, mais aussi grossier et servile, furent le fléau de la race d'hommes la plus noble de l'antiquité, des Grecs. Ils furent sur le point d'étouffer la plus belle civilisation que les temps anciens nous aient transmise, et eux-mêmes ne se sont jamais élevés au-dessus de la barbarie. Les Hindous au contraire sont un peuple sans force et sans capacité, superstitieux, livré à des sciences inintelligibles, à des coutumes odieuses, et que la musique et la poésie même n'ont pu exciter à la vertu et à l'activité. La parenté ne serait honorable ni avec l'un ni avec l'autre de ces deux peuples. Comme cette opinion est admise comme prouvée par beaucoup de personnes, il est peut-être nécessaire d'exposer les bases les plus solides sur lesquelles elle repose, de même que les principaux motifs du doute qu'on peut y opposer (1).

Hérodote trouva parmi les Perses une branche appelée Germaniens, et Mirkhond, l'historien persan, dit qu'autrefois le pays de ce côté de l'Oxus s'appelait Germanie. Le dieu indien Buddha est le même que celui que les Germains appelaient, avec un léger changement, Wodan ou Odin. Les plus anciennes traditions du Nord ont aussi trait à l'Asie : Odin arriva du pays des Ases, de la ville d'Asgard, et Tacite connaît cet Odin en Germanie sous le nom d'Ulysse. On trouve des chevaux sacrés chez les Perses comme chez les Germains, et chez les uns comme chez les autres, la nature était honorée dans ses grandes manifestations. Les mœurs et les coutumes n'étaient pas dissemblables, et ce qui doit surtout trancher la question, c'est que la langue des Perses a une si grande analogie avec celle des Germains qu'il est impossible de ne pas reconnaître entre les deux peuples une étroite parenté (2). Voilà sur quelles données on établit le système.

Mais le nom de Germaniens, sous lequel on prétend qu'Hérodote désigne une race persique, est au moins douteux (3), et lorsqu'il ne le serait pas, il ne pourrait absolument servir à la conséquence que l'on prétend en tirer, que les Germaniens parmi les Perses et les Germains du Teutschland forment une race iden-

tique. Les Germaniens des Perses étaient, sous le point de vue des races nomades, la dernière caste; ils étaient des paysans mortaillables. Comment dès lors auraient-ils réussi à émigrer? eux qui ne purent se révolter avec succès contre le roi des Mèdes. Et y eussent-ils réussi, toute la race serait certainement partie, et jamais ils ne se seraient donné le nom de Germaniens, mais le nom de Perses (4). De plus les peuples de la Germanie, les Teutschs, n'ont jamais pris eux-mêmes, comme peuple, le nom de Germains, mais ce nom a été attribué aux nations teutoniques par les étrangers, et c'est dans leurs rapports avec des étrangers qu'elles s'en sont servies. Personne ne peut s'en rapporter à Mirkhond lorsqu'il s'agit de temps anciens. Cet écrivain du quinzième siècle, vivant dans un pays qui avait subi les plus désastreuses révolutions, retraçant l'antiquité d'après des sources que personne ne connaît et d'une manière inconciliable avec la vérité de l'histoire, ne peut avoir quelque valeur pour les temps anciens que dans le cas où les plus grands écrivains de la Grèce, avec lesquels il n'a rien de commun, sont oubliés ou pris en peu de considération par des générations d'un goût corrompu (5). Au surplus il ne dit pas ce qu'on lui fait dire : il ne s'agit pas des lettres, mais du son du mot (6).Pour ce qui est de Buddha et de Wodan, les dieux de tous les peuples reçoivent de leur créateur commun, c'est-à-dire du besoin de l'homme, une certaine ressemblance de famille qui est trompeuse jusqu'à la confusion. Il ne fut jamais difficile aux Grecs et aux Romains de retrouver leurs dieux chez tous les barbares, et il ne peut non plus nous être difficile de découvrir par le même procédé les mêmes attributs chez les dieux du Nord et chez les dieux d'autres peuples (7). Mais Wodan ou Odin, avec ses Ases, appartient à la tradition et au monde poétique. Dans ces poésies n'est renfermée aucune vérité pour l'histoire. Il n'est pas difficile de renverser le poëme; ses débris ne serviront jamais de base solide à la science (8). Odin, bien plus, est une apparition récente, entièrement étrangère aux anciens Germains; le Nord n'a point reçu d'Odin sa première population; il n'a honoré dans Odin que son premier législateur, son premier civilisateur, son premier souverain. Et si peu qu'il soit interdit à l'ami de l'histoire de rapprocher des données éloignées, d'unir ce qui est séparé et de faire par des conjectures un tout de ce que toute recherche ne montre que dans un état de mutilation, l'apparition de l'adroit Ulysse, si peu propre à devenir un héros du Nord, l'avertit d'une manière énergique et significative de ne pas tout embarrasser de dissertations et de découvertes (9). Le culte de la nature peut assurément se rencontrer chez les Perses comme chez les Germains. Il se rencontre également chez d'autres peuples, dans le nouveau comme dans l'ancien monde. Il semble presque nécessaire que les hommes, dans les commencemens de leur civilisation, aient été amenés par l'aspect des grands phénomènes de la nature au culte de cet être mystérieux dont la volonté et la puissance ont fait naître ces phénomènes. On ne peut tirer de l'existence d'une fête la preuve d'une communauté d'origine entre des peuples; tout au plus pourrait-on tirer cette preuve de l'analogie dans la célébration de cette fête, et une analogie de cette nature ne saurait être constatée chez les Germains et chez les Perses (10). Ce que nous savons des chevaux sacrés des Perses, se borne à peu près à ce qu'ils servaient de victimes comme d'autres animaux : en Germanie, les chevaux sacrés avaient un but déterminé et important; ils manifestaient la volonté des dieux (11). De plus, la similitude dans les mœurs et les coutumes entre les Germains et les Perses ne peut se trouver que dans quelques traits; il en est d'autres qui forment entre eux le contraste le plus tranché; il en est d'autres enfin que les deux peuples ont en commun avec d'autres peuples (12). Ajoutez à cela que les anciens écrivains n'ont pas toujours tiré une vérité historique bien pure de la description des mœurs des peuples barbares (13); quelquefois leur description était incontestablement disposée pour un effet moral. Aussi complétait-on le portrait et y ajoutait-on; et certains détails que l'on avait appris sur un peuple étaient attribués à un autre. Enfin pour ce qui regarde la langue, le témoignage unanime d'un grand nombre de savans prouve sans doute une grande analogie entre la langue germanique et le persan, non-seulement dans quelques mots isolés, mais aussi dans la syntaxe et dans l'esprit même des deux idiomes : le sanscrit se trouve avec ceux-ci dans un rapport si merveilleux qu'il apparaît comme le tronc commun de deux branches qui, sous un ciel diffé-

rent, ont pris une forme différente. Mais nos connaissances relatives au persan et au sanscrit datent d'hier à peine (14). Tous les savans ne se sont pas livrés sans préoccupation à leurs recherches. Quelques-uns semblent avoir transporté nos systèmes philosophiques dans ce monde éloigné et attribué arbitrairement aux peuples qui habitent ce monde leur propre manière de voir (15). Qui peut garantir que cette préoccupation n'ait pas influé sur les recherches relatives aux langues et sur le jugement porté sur ces recherches? De plus, toutes les langues du monde ont entre elles un lien intime. Elles ont toutes une origine commune, l'esprit humain, qui se manifeste par elles, et la formation des mots se fait partout au moyen des mêmes parties de l'organisme humain. La parenté des langues fait peut-être ressortir la parenté des intelligences; mais il est impossible de prouver par elle une communauté d'origine (16).

De ce parallèle des bases sur lesquelles on s'appuie et des objections qui les combattent, il résulte évidemment qu'il faut plus de savoir et de perspicacité pour démontrer la parenté des Germains avec les Perses et les Indiens que pour mettre en doute cette parenté. Que l'on puisse faire preuve de connaissances et de finesse d'esprit pour choisir entre les deux opinions; soit: quant à de l'importance historique, elles n'en ont aucune. L'examen de la vie du peuple germanique n'en recevra aucune modification. Elles peuvent donc être entièrement laissées de côté.

Mais le peuple que les Romains trouvèrent en Germanie, paraît chez eux, et d'après leur exemple, chez les Grecs, tandis que chaque peuple particulier était distingué par une dénomination particulière, sous le nom collectif de Germains. Personne ne semble avoir cru que cette dénomination fût donnée au hasard et n'eût aucun sens. Beaucoup d'auteurs ont cherché à en reconnaître la signification; mais ils sont arrivés à des explications extrêmement diverses. Les uns ont tenu ce mot pour une invention romaine et sont tombés par suite de cette supposition dans une erreur bien pardonnable, même sur la parenté du peuple (17). Cette erreur cependant ne sera plus de nos jours admise ou enseignée par personne. Tacite au contraire, par un récit simple de la manière dont selon lui ce nom est devenu un nom de peuple, a tellement divisé les opinions que ce mot purement teutonique est encore en ce moment regardé comme gallique par beaucoup de personnes. Et cependant le récit dont il s'agit paraît n'offrir aucune difficulté. Voici l'observation de Tacite: « On croit que le nom de Germanie n'est pas ancien. Les hommes de guerre, les *Wehrmannen*, selon la prononciation gallique *Germanen*, des Tongriens auraient les premiers franchi le Rhin et chassé les Gaulois. Ils auraient été appelés tantôt Tongriens, du nom du peuple auquel ils appartenaient, tantôt Germains, à cause de leurs exploits (18). Mais eux-mêmes, redoutables non comme hommes ou comme Tongriens, mais seulement comme guerriers ou Germains, auraient, pour inspirer de la terreur aux Gaulois, donné ce nom de Germains à tous ceux qui faisaient partie du même peuple qu'eux au delà du Rhin, et tout le peuple aurait accepté ce nom à l'égard des Gaulois, et l'aurait conservé dans la suite pour la même raison qui avait déterminé les *Wehrmannen* des Tongriens à le lui attribuer (19). »

Il y a peut-être dans ce récit quelque invraisemblance, mais il n'y a pas du moins de contradiction. Certainement les nations teutoniques avaient depuis longtemps des hommes de guerre (*Wehrmannen*); mais les Gaulois, au dire de Tacite, ne connurent pour la première fois ce nom, comme nom commun à tout le peuple, que par l'assertion des Tongriens qui avaient envahi leur pays; et en Germanie il devint peu à peu général, à mesure que les peuples de ce pays se trouvèrent en contact avec les Romains. Mais les Romains trouvèrent d'abord ce nom dans les Gaules et le conservèrent, s'inquiétant par-dessus tout et partout de se faire comprendre des autres peuples. Comme ils ne se faisaient point de scrupule d'appeler Grecs tous les peuples de race hellénique et Gaulois tous les habitans du pays situé entre le Rhin et les Pyrénées, les Alpes et la mer, de même ils ne firent point difficulté de désigner sous le nom de Germains tous les peuples de l'autre côté du Rhin, toutes les branches de la race teutonique. Eux-mêmes ne formaient pas une nation; comment auraient-ils pu distinguer entre elles les nations? Il ne s'agissait pour eux que de déterminer les masses pour les pouvoir distinguer. Et à Rome on était accoutumé à mesurer sur une grande

échelle. Le globe semblait destiné à tomber sous la puissance romaine; qu'importaient aux maîtres la filiation et le nom de pays des esclaves.

Mais on ne saurait déterminer l'époque où le nom de Germains a pu être connu des Gaulois comme nom de peuple. César le trouva en vigueur lors de son arrivée dans les Gaules. Personne ne sait à quel point il était alors répandu parmi les nations teutoniques elles-mêmes. La circonstance que les peuplades teutoniques avec lesquelles il se trouva en contact s'en servaient comme il le rapporte, ne tire aucunement à conséquence (20).

Au contraire, il est très-vraisemblable, et à peine douteux, que tous les peuples désignés par les Gaulois et les Romains sous le nom de Germains s'appelaient eux-mêmes *Teutschs* de toute antiquité. Il est vrai que cette dénomination se présente seulement dans des actes et des écrits depuis le neuvième siècle de l'ère chrétienne. Mais comment eût-elle pu se présenter plus tôt? Les écrivains romains persistèrent à maintenir le nom que César avait introduit, et qui dès lors était généralement connu. Plus tard, les gens d'église, en partie, il est vrai, d'origine tudesque, mais ayant reçu une éducation toute romaine, héritèrent de ce nom, et se trouvèrent décidés à l'employer comme attestant leur science par la langue latine dans laquelle ils écrivaient. Habituellement aussi ils n'avaient à parler que de quelques confédérations, de quelques souverainetés et de quelques empires, et à peine quelquefois de tout le peuple. Les noms des peuples dominans absorbèrent le nom commun de tous les peuples. Ceux qui fondèrent des empires loin du sol de la patrie, tels que les Goths, les Burgundes, les Langobards, ne purent donner à ces empires que leur propre nom, et le nom de Teutschs dut disparaître chez eux. Parmi ces empires, et en face d'eux, se forma l'empire des Franks. Celui-ci s'étendit sur toute l'ancienne patrie, aussi loin qu'elle était encore habitée par des peuples teutoniques, tandis qu'il embrassa aussi toute la Gaule jusqu'aux Pyrénées et d'une mer à l'autre. Dans cet empire, quelques parties purent bien être distinguées par les noms particuliers de peuples teutoniques, tels que les Bavarois, les Thuringiens, les Saxons; mais lorsqu'il était question de tous les peuples teutoniques, on ne pouvait parler que de l'empire, et le nom de Franks étouffa les noms de Teutschs et de Teutschland. Mais lorsque, après le cours de quelques générations, la nature reprit ses anciens droits et commença à classer les masses d'hommes confondues par la formation de peuples indépendans; lorsque les Franks qui possédaient la Gaule, mêlés à ceux qu'on appelait Romains, ne comprirent plus la langue de leur ancienne patrie, alors la langue commune des Saxons, des Thuringiens, des Bavarois et des Souabes fut appelée langue tudesque, et celle que parlait le reste des Franks avec les anciens habitans de la Gaule fut appelée langue romane. Comme partie de l'empire frank, ces peuples conservèrent sans doute, dans toutes les relations civiles, à côté de leur nom particulier, le nom de Franks; mais ils furent Franks-Teutoniques; leur pays fut le pays de la langue tudesque, il fut le Teutschland. Mais même après le partage de l'empire des Franks, le nom de Franks dut encore rester aux peuples de langue et de pays tudesques, parce qu'à côté du partage de l'empire, la pensée à l'unité de l'empire ne se perdait pas encore, et le nom de teutsch dut se borner à la langue et au pays où cette langue était parlée. Seulement après que le pays teutonique eut pris des rois particuliers, seulement après que la race des Carlovingiens se fut éteinte dans ce pays et que le trône eut passé aux Saxons, seulement alors un peuple teutsch et un roi teutsch purent se montrer dans les relations publiques; et le premier roi qui fut appelé roi des Teutschs est Otton-le-Grand (21). Mais auparavant, dans les huitième et neuvième siècles, ce nom ne pouvait absolument pas se révéler; il devait exister pour être employé, et dans toute l'histoire antérieure il ne se trouve pas un instant dont on puisse croire que les conditions nécessaires n'aient pas manqué pour la manifestation de ce nom. Il était donc certainement en usage parmi le peuple avant que l'histoire ait enregistré aucune connaissance relative à ces peuples du Nord appelés plus tard Germains. Dans le fait, Tacite, comme nous l'avons remarqué plus haut, raconte que les Germains célébraient dans leurs anciens chants teutsch, que d'après le bas-tudesque il appelle Tuisko, comme l'origine et le fondateur de ce peuple, ainsi que son fils Mann, c'est-à-dire l'homme teutsch (22).

Plus de quatre siècles avant Tacite, Pythéas (23), parti de Marseille, avait entrepris un

voyage scientifique et de commerce vers les mers de l'Ouest et du Nord; il y avait trouvé le véritable nom du peuple, *Teuton* (24), et il l'avait introduit dans l'histoire, bien que personne ne sût que ce mot désignait tout un grand peuple. Par le premier contact des peuples teutoniques, les Cimbres et les Teutons, avec les Romains, ce nom se mit aussi bientôt en évidence, bien qu'il fût toujours mal compris. Et dans les temps suivans, le mot *Teut* ne disparut pas entièrement. Il ne se montre pas comme nom de peuple, mais on le retrouve, dans presque tous les siècles, dans une foule de noms d'hommes, tels que Teutrich, Teutmar, Teutbert, Teutbald, jusqu'à ce qu'enfin il reparut avec sa véritable valeur et fut assuré à tout jamais au peuple entier.

Dans la suite du temps, le mot *teut* eut dans la langue tudesque plusieurs significations, qui toutes ont trait à quelque chose de primitif et d'original. Il signifie, avec une orthographe très-variée (25), terre et peuple, père et seigneur (26). Mais on demande en vain lequel de ces sens fut le premier, lequel fut le second; si le peuple teutonique se donna ce nom commun, ou si le nom particulier du peuple eut d'abord les significations générales. De la réponse à cette question ne dépend aussi en rien la connaissance de la vie du peuple teutonique. Elle serait plus importante si les anciens chants dans lesquels les Germains célébraient l'auteur et le fondateur de leur nation existaient encore. Mais le nom de Tuisko est l'unique reste de ces chants, seuls monumens par lesquels ils conservaient et transmettaient de génération en génération le souvenir de leurs exploits et de leurs malheurs. L'histoire du peuple teutonique a une qualité particulière, un avantage propre. C'est que, comme ce peuple, à sa première apparition, eut affaire à des peuples étrangers civilisés, elle commence non par un tissu de traditions fabuleuses et d'allégories que personne ne comprend, que personne ne peut expliquer, mais par des actions dans lesquelles se montrent une vie énergique et vigoureuse et un but déterminé. Mais toute l'antiquité, le monde des ancêtres dans les vieux siècles, est aussi tombé pour nous dans un éternel oubli par cela même que l'entrée du peuple teutonique sur la scène historique ne nous a été révélée que par des étrangers auxquels cette antiquité était indifférente; et sur ce vide immense une nouvelle religion, le christianisme, a étendu ses éternels fondemens pour consoler de cette perte nos derniers neveux (27).

CHAPITRE III.

ENTRÉE DES PEUPLES TEUTONIQUES SUR LA SCÈNE DE L'HISTOIRE. — LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

Rome avait atteint le faîte de sa puissance. L'Italie avait été réunie, la Grèce conquise, les trésors de l'Orient enlevés, Carthage ensevelie sous ses ruines, l'Espagne subjuguée; les premiers pas étaient faits, dans le midi de la Gaule, pour la soumission de ce pays. Dans l'intérieur de Rome régnait une épouvantable fermentation. Une si longue prospérité avait étouffé l'antique vertu et rempli les âmes de mauvaises passions. Des forces puissantes, mises en mouvement par quatre siècles de guerres et aiguisées par ce raffinement d'astuce par lequel Rome anéantit l'indépendance des états et renversa la nationalité des peuples, luttaient les unes contre les autres et se consumaient ou se développaient par un choc effrayant. Le siècle était gros de vices, de crimes, d'actes ignominieux; l'heure de l'enfantement approchait. Mais jamais la puissance de Rome n'avait été plus forte contre les ennemis du dehors.

Dans cet état de choses, les Teutschs parurent sur la scène, rompirent les antiques ténèbres où jusqu'alors étaient restées ensevelies leur existence et leur force, et jetèrent bientôt par leur apparition une si grande terreur parmi les Romains, que ceux-ci paraissent, dès cette époque, avoir éprouvé comme un pressentiment du danger dont ce peuple devait un jour menacer la ville éternelle.

Six cent quarante ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Rome; cent treize années devaient encore se succéder jusqu'à la naissance du Christ; Cæcilius Métellus et Cnéius Papirius Carbo étaient consuls, lorsqu'on entendit pour la première fois parler à Rome des entreprises guerrières des Cimbres; puis on signala aussi successivement les Teutons, les Ambrons et d'autres noms (1).

A Rome, on était d'une complète ignorance sur la position géographique et sur les relations des peuples situés au nord des Alpes. On avait pu entendre prononcer le nom de Germains; mais il n'était pas encore pris pour un nom de

peuple. On ne savait donc pas à Rome à quelle nation pouvait appartenir ce grand nombre de guerriers, que la renommée porta en dernier lieu jusqu'à trois cent mille. Les suppositions et les récits les plus extraordinaires et les plus contradictoires s'imaginaient, se croyaient et s'exagéraient. Plus grand on se représenta par degrés le danger, moins on put s'inquiéter de savoir par quel peuple on était ainsi menacé. Le plus important était de détourner l'orage. Et seulement après que l'on y fut parvenu, seulement après que cinquante ans, un siècle même ou plusieurs siècles eurent passé sur l'événement, et après que dans l'intervalle on eut acquis quelques nouvelles connaissances sur les pays et sur les peuples, seulement alors on essaya de mettre l'expédition des Cimbres et des Teutons en rapport avec les connaissances nouvelles. Mais les vieux contes, les vieilles suppositions existaient encore ; un détail était consigné par des écrivains contemporains ; un autre pouvait être passé dans des actes publics ; l'impression n'était pas effacée non plus, qu'avaient produite ces grands événemens sur l'esprit des hommes, et il ne semblait pas mauvais de conserver et de développer chez les descendans les sentimens des aïeux. Les rhéteurs et les poëtes se plaçaient à côté des historiens et obscurcissaient la lumière que répandaient ces derniers, au point de ne laisser plus subsister que des lueurs douteuses à travers lesquelles il était impossible de rien distinguer nettement. De là vint une étonnante confusion des notions anciennes et des notions nouvelles, de la vérité et de l'erreur, des traditions et des recherches ; et à peine peut-on arriver, aujourd'hui même, à tirer une connaissance positive de tant de contradictions et d'un mélange si incohérent.

Les demeures originaires des Cimbres, que les uns regardent comme des Scythes, les autres comme des Gaulois, des Germains, ou comme une multitude mêlée de toute sorte de peuples, ont été placées dans toutes les régions du monde. L'un les fait descendre des Pyrénées, l'autre les fait venir du Nord, de la presqu'île des Jutes, par exemple ; un autre des bords du Palus-Méotide. A quelques-uns même il a semblé plus commode d'en faire une horde errante, sans patrie, sans habitation fixe. Ceux-ci n'avaient pas besoin de rechercher la cause et le but de leur migration : le hasard avait enfin conduit ce peuple sauvage de brigands dans les contrées où Rome dominait ou gouvernait. Ceux-là n'hésitaient pas à donner pour cause à l'invasion une inondation ou une surabondance de population.

Mais l'examen des documens que fournissent les écrivains de l'antiquité, comparés avec la situation géographique des pays et les relations des peuples, comparés également avec les apparitions postérieures dans l'histoire, met un point hors de doute, en rend un autre incertain et un troisième vraisemblable.

Ce qui paraît hors de doute, c'est que ces Cimbres et ces Teutons appartenaient à la nation teutonique : dans l'antiquité, on les prenait plus généralement pour des Germains, et le suffrage des auteurs qui les reconnaissent expressément pour Germains ne le cède point en poids au suffrage de ceux qui leur donnent une autre origine (2). La direction de la route par laquelle les Cimbres et les Teutons arrivèrent près des frontières romaines, nous ramène vers les Teutschs. Sans doute il est incertain s'ils dirigèrent leur expédition de l'est à l'ouest ou du nord au midi ; cette dernière direction est pourtant plus vraisemblable. Mais dans tous les cas ils vinrent de la rive gauche du Danube et se dirigèrent sur la route où l'on rencontrait ordinairement des peuples galliques. Les noms des peuples, comme ceux des individus, sont tudesques : le nom de Teutons ou de Teutes est le véritable nom national de tous les Germains. On peut rester dans le doute au sujet des Ambrons ; ils peuvent décidément avoir été des Gaulois, et s'être unis plus tard aux Cimbres (3). Au contraire, dans l'antiquité déjà, ce nom de Cimbres ou de Kimbres était considéré comme germanique. Un chef des Cimbres s'appelait Boïorix. Sans doute ce nom pourrait laisser incertain s'ils étaient de race gallique ou de race teutonique, dans le cas où ils se seraient présentés tout seuls, et où l'incertitude ne serait pas dissipée par leur entourage tout teutonique (4). Mais le nom de l'un des chefs des Teutons est évidemment germanique, qu'on le veuille appeler Teutobod ou Teutoboch. De plus, ce témoignage est encore fortifié par les caratères physiques sous lesquels les Romains se sont toujours représenté l'homme de Germanie, parce que ces caractères lui étaient tout particuliers : des yeux bleus, une haute stature, une taille svelte, droite et souple. Enfin on ne trouve pas la moindre cir-

constance dans la marche des Cimbres et des Teutons, ni chez les hommes ni chez les femmes, soit avant le combat, soit dans la bataille même ou après, ni dans le temps de la victoire ni au moment du malheur et des plus dures extrémités, qui ne soit pas conforme à la vie et aux mœurs d'autres peuples teutoniques, telles que l'histoire les montre à des époques postérieures.

Il est incertain au contraire si les Cimbres et les Teutons étaient réellement des peuples, ou s'ils n'étaient pas bien plutôt une armée expéditionnaire, et si par conséquent leur entreprise doit être regardée comme une émigration tentée par des hommes et des femmes, par des vieillards et des enfans, emportant avec eux tout leur avoir et tout leur bien, ou comme une excursion guerrière ayant un but tout militaire et en perspective la victoire, qui les amena jusque dans le voisinage des Romains. Les écrivains anciens ne sont pas précis à cet égard, et même la plupart d'entre eux pouvaient à peine le savoir. Les modernes regardent habituellement les Cimbres et les Teutons comme des peuples nomades (5).

Plusieurs anciens font mention des femmes et des enfans, mais nulle part il n'est dit que toutes les femmes et tous les enfans aient suivi l'armé; il n'est question nulle part de vieillards, de femmes enceintes, de malades. Plutarque représente la multitude d'enfans et de femmes comme beaucoup plus grande que celle des hommes en état de porter les armes; mais qui oserait déterminer la valeur de cette expression? Si ces hommes avaient entrepris cette migration avec toute leur famille, le nombre de trois cent mille hommes en état de porter les armes ferait supposer une masse dont l'entretien aurait à peine été possible. Des modernes voient dans les Cimbres et les Teutons des pasteurs qui faisaient paître leurs troupeaux et vivaient de leur produit; mais rien ne justifie une opinion si arbitraire. Les anciens appellent toujours les Cimbres et les Teutons brigands et non pasteurs.

On doit tout aussi peu se ranger à cette assertion, qu'ils cherchaient de nouvelles demeures et qu'ils demandaient des terres aux Romains. Cette assertion est également une simple hypothèse pour expliquer l'expédition; et cette demande ne fut faite que lorsque les Cimbres étaient en possession d'une grande partie de la Gaule, y régnaient et se montraient maîtres de leurs mouvemens. Comment alors pouvaient-ils manquer de terres et de demeures(6)? Et en général s'ils étaient de ces hommes qui chassent devant eux leurs troupeaux et s'ils étaient arrivés de cette manière jusqu'aux frontières de la domination romaine, comment pouvaient-ils s'inquiéter de quelques terres pour leur demeure? Celui qui est partout chez lui n'a pas besoin de s'établir.

Enfin les auteurs anciens ont parlé d'une nation des Cimbres qu'ils plaçaient sur les côtes les plus éloignées de la mer du Nord, et ils paraissent avoir douté aussi peu que les modernes que les Cimbres dont maintenant les armes retentissent et les Cimbres que l'on a cherchés au nord du Jutland n'aient formé un seul et même peuple (7). Cette opinion serait-elle juste, que la multitude qui se montra si formidable aux Romains n'aurait encore été qu'une partie d'une nation? Mais les anciens ne savaient évidemment rien de cette nation des Cimbres. Ils imaginèrent quelque chose à ce sujet, parce qu'ils en avaient besoin. Elle vivait dans leur histoire, elle vivait dans leur souvenir; et comme ils ne la trouvaient point où ils allaient, ils la placèrent dans des contrées qui leur restèrent inconnues. Strabon est le premier qui place leurs demeures dans une presqu'île. Mais il ne croyait pas seulement que cette presqu'île était située entre le Rhin et l'Elbe; il ne reconnaît pas seulement qu'il ne sait rien des pays au delà de l'Elbe; il fait voir aussi par la manière décousue, confuse dont il parle, mêlant l'ancien et le nouveau, que dans le fait il ne paraît nommer les Cimbres, comme plusieurs peuples teutoniques, que pour ne pas les passer sous silence. Un homme qui, à l'égard des Cimbres, s'appuie sur d'autres écrivains qui ont vécu deux ou trois siècles avant la première apparition de ce peuple sur les frontières de la domination romaine, ne peut prétendre qu'on lui accorde ici foi et confiance (8). Pline, qui connaissait de plus près la Germanie septentrionale, savait très-bien qu'il ne demeurait point de Cimbres en deçà de l'Elbe. Mais devant l'orgueil romain ne pouvait être entièrement omis le peuple qui, après avoir causé à Rome tant d'effroi et de danger, avait, disait-on, imploré l'amitié, le pardon des Romains. Pline plaça donc la presqu'île plus avant dans le Nord, lui donna le

nom de Castris, et ne s'inquiéta pas du reste (9). Tacite a recours à un tour équivoque ; il dit que les Cimbres habitaient dans le voisinage de l'Océan, où ils avaient un petit état, une grande renommée, et il sauve en passant la vérité de l'histoire par le calcul du temps depuis lequel les Romains avaient toujours parlé de leur triomphe sur les Germains sans avoir pour cela rien gagné (10). Ce que produit maintenant Ptolomée au sujet de la presqu'île cimbrique ne pourrait être accepté que par une imagination accommodante (11). Mais on ne trouve les Teutons nulle part, parce qu'ils étaient partout. Ils ont été presque oubliés devant les Cimbres (12), ou bien ils ont obtenu dans leur voisinage des demeures arbitraires, parce qu'on prétendait qu'ils étaient partis avec eux (13). Et avec la marche du temps, ces deux peuples, dont le nom figure avec tant d'éclat dans l'histoire, ont entièrement disparu de la terre, sans que personne ait jamais su où ils étaient restés (14).

Mais ne se serait-il pas ici, dans ce premier contact des Teutschs avec les Romains, présenté le même cas qui, selon Tacite, s'était déjà présenté lors du premier contact de ces mêmes peuples avec les Gaulois ? Ne trouverions-nous pas encore ici un nom des guerriers et le nom de la nation ? Beaucoup d'hommes instruits ont en effet cru reconnaître dans le nom de Cimbre ou de Kimbre le *Kampfer* teutonique, le guerrier teutsch. Déjà Plutarque sait que ce nom a une signification et n'est par conséquent pas une appellation due au hasard (15). Il est frappant aussi que dans le principe les Romains n'entendirent parler que des Cimbres, qu'ils ne connurent que dans les Gaules le nom de Teutons, parce que ces Cimbres, alliés à des peuplades galliques, devaient maintenant se distinguer d'eux par leur nom national (16); il est frappant encore que, lors de la dernière décision du sort, les Teutons aient succombé en Gaule, combattant à côté des Gaulois, tandis que les Cimbres succombèrent en Italie, où il n'y avait pas de Gaulois. Dans tous les cas, il n'est pas nécessaire d'admettre que les Teutons aient été un peuple à part, distinct des Cimbres, et entré seulement un peu plus tard en alliance avec ceux-ci. Plus souvent les Cimbres et les Teutons, bien que nommés toujours ensemble, ont été confondus les uns avec les autres. Tacite ne connaît nullement les Teutons; il ne parle que des Cimbres, comme si cela devait compter pour les deux peuples (17).

Mais si l'on trouve ces réflexions trop hasardées, on sera toutefois positivement forcé, par le récit des événemens, d'admettre comme vraisemblable que les Cimbres ne cherchaient nullement une guerre avec les Romains, mais qu'ils cherchèrent par tous les moyens à l'éviter ; qu'ils dirigeaient seulement leurs armes contre des peuples galliques, et qu'ils ne les tournèrent contre Rome que par nécessité, pour éloigner d'eux-mêmes un danger dont les Romains se croyaient menacés avant eux. Et cette vraisemblance doit nécessairement mener à la supposition que cette expédition des Cimbres et des Teutons a pu se rattacher à des événemens inconnus par lesquels la Germanie méridionale, sur les deux rives du Rhin jusqu'aux Alpes, est tombée au pouvoir et en la possession de peuples teutoniques, bien que le silence le plus complet règne sur le temps et la manière dont ces faits se sont accomplis, comme sur la connexité qui a dû régner entre eux.

CHAPITRE IV.

SUCCÈS, VICTOIRES ET RUINE DES CIMBRES ET DES TEUTONS.

De l'an 103 à l'an 100 avant J.-C.

Les Cimbres soutinrent contre les Boïens une guerre dont on ne connaît ni l'origine ni la marche. Cette guerre les porta jusqu'au Danube. Ils traversèrent ce fleuve et pénétrèrent, dans le cours de leurs victoires, en dévastant et en pillant, dans le pays des Tauriskes, peuple gallique, appelé plus tard habituellement *Norici* par les Romains. Le consul Papirius Carbo craignit que ces redoutables guerriers, après avoir atteint le sommet des Alpes, ne conçussent aisément l'idée de faire une irruption en Italie. Il occupa donc, cent treize ans avant la naissance de Jésus-Christ, les étroits passages que les Alpes livrent en Italie. Les Cimbres ne l'attaquèrent point, mais poursuivirent leurs belliqueuses entreprises. Là-dessus le consul conduisit son armée plus avant contre les Cimbres. Il donna pour motif que les Norikes étaient hôtes et alliés des Romains (1). Les Cimbres envoyèrent aussitôt une ambassade au devant du consul : « Ils avaient ignoré les liens d'hospitalité qui unissaient les No-

rikes aux Romains; du reste, ils s'abstiendront désormais de tout acte d'hostilité (2). » Carbo combla d'éloges les ambassadeurs et leur donna pour leur retour des guides, en témoignage d'amitié et pour leur sûreté; mais il ordonna en secret à ces guides de leur faire faire un détour. Lui-même cependant se porta par le chemin le plus court du côté où les Cimbres avaient établi leur camp. Les Cimbres, tranquilles, confians dans les négociations entamées et dans l'antique droit des gens, furent surpris au milieu de leur sommeil, près de Noréia. Pourtant ils furent bientôt sur pied, en hommes exercés à la guerre, et punirent cruellement de cette ruse leur perfide ennemi. Toute l'armée romaine eût été anéantie si l'obscurité, jointe à un grand bruit de tonnerre qui survint pendant la bataille, n'avait séparé les combattans. Les Romains s'enfuirent de côté et d'autre, cherchant leur salut à travers les bois, et purent à peine se réunir au bout de trois jours. Mais les Teutschs ne poursuivirent point leur victoire et se dirigèrent au contraire de nouveau contre des peuples galliques (3).

Peut-être se contentèrent-ils de ce châtiment infligé au perfide Romain, parce qu'ils comptaient sur l'impression qu'il devait produire. Peut-être avaient-ils reconnu dans les Alpes les limites méridionnales du Teutschland, et avaient-ils assez d'intelligence pour reculer devant elles. Mais il est possible aussi qu'ils aient été contraints par les mouvemens des peuples galliques sur leurs derrières à retourner vers le Danube. On ne connaît point leurs courses et leurs actions. Toutefois le silence des Romains ne prouve pas qu'il ne se soit rien fait. Vraisemblablement ils n'arrivèrent qu'après beaucoup de combats vers le Rhin et au delà (4). Tout moyen de préciser les dates nous manque. Ils vinrent chez les Helvétiens, peuplade riche et par conséquent pacifique. Où (5), comment; comme amis, comme ennemis ? c'est ce que l'on ignore. Les Tigurins et les Toygeniens se joignirent aux Cimbres par l'attrait du pillage, par le désir de conserver leurs propres richesses ou par la force des armes (6).

Dans les pays de la rive gauche du Rhin, tout paraît avoir été rempli de crainte et de terreur devant cette formidable invasion. La Gaule fut subjuguée en tous sens et traitée d'une manière barbare. Quelques villes seulement résistèrent et cherchèrent à sauver leur antique liberté, même par les moyens les plus cruels. Cinquante ans après ce désastre, Critognatus, un Gaulois, proposa à ses compagnons, avec lesquels il était assiégé par les Romains dans Alésia et réduit par les armes et le manque de munitions aux dernières extrémités, l'exemple de leurs pères à l'époque dont il s'agit : ils s'étaient nourris, dit-il, de la chair des hommes incapables de porter les armes (7), pour ne pas se rendre à l'ennemi. Les Belges cependant restèrent intacts, soit qu'ils eussent par les armes éloigné l'armée cimbrique de leurs frontières, soit qu'ils eussent été épargnés par elle en leur qualité de peuple teutonique (8).

Encore les Romains ! Le consul Silanus parut avec une armée vraisemblablement dans la Gaule méridionale. Que maintenant aussi les Romains aient été inquiets pour l'Italie, cela n'est pas croyable; il l'est à peine qu'ils aient craint immédiatement pour leurs possessions gauloises. Ils voulaient bien plutôt être à proximité de grands événemens pour ne négliger aucun intérêt (9). Cela donna à penser aux Cimbres et à leurs alliés. Ils envoyèrent donc d'abord des députés au camp de Silanus, et comme celui-ci les adressa à Rome, ils envoyèrent à Rome même et offrirent au peuple de Mars amitié et alliance (10). Cette offre fut rejetée. Ils tournèrent alors leurs armes contre Silanus et anéantirent son armée; le consul lui-même se sauva par la fuite. Ceci arriva quatre ans après la bataille de Noréia. Le lieu de l'action est inconnu. Mais cette fois encore ils ne poursuivirent pas leur victoire. La Gaule était le but et l'objet de leur ambition. Ils ne voulaient pas y être troublés.

La crainte que ressentaient les Romains d'une invasion des Cimbres en Italie était maintenant plus fondée sans aucun doute. Une nouvelle armée fut donc envoyée dans la Gaule, probablement par les Alpes maritimes. Deux ans après le malheur du consul Silanus, le consul Lucius Crassus se trouvait à la tête de cette armée. Une bataille fut livrée sur les frontières des Allobroges, dans le voisinage du lac Léman. Les circonstances, les négociations qui précédèrent l'action; qui fut l'agresseur, qui eut à se défendre; tout cela est complètement inconnu (11). Les Tigurins montrèrent dans cette bataille qu'ils n'étaient pas indignes de

l'alliance des Cimbres et des Teutons. Qu'à eux seuls ils aient battu l'ennemi, cela est invraisemblable (12). Toutefois le sort de la journée peut avoir été décidé par eux. Un jeune homme, Divicon, auquel on put reconnaître une grande hardiesse, et qui, plus tard montra encore un fier héroïsme, était leur chef. Mais le consul romain, Lucius Crassus, périt dans le combat; son lieutenant aussi, Lucius Pison, y trouva la mort. L'armée romaine éprouva une perte effrayante; et ceux qui purent échapper à la mort, durent chèrement racheter leur vie. Ils subirent l'ignominie du joug, donnèrent des otages au vainqueur et lui abandonnèrent la moitié des armes et bagages. L'autre lieutenant, Caïus Popilius, conclut ce traité.

La guerre se compliquait toujours. Rome ne cédait pas; le choix ne resta pas aux Teutschs. Après cette victoire encore ils n'envahirent pas les possessions romaines dans la Gaule. Mais Rome envoya de nouvelles troupes, moins pour protéger que pour étendre ses possessions. L'exécution des projets sur la Gaule était en danger. Les Teutschs prenaient une position de plus en plus solide; quelques peuples même que Rome comptait parmi ses alliés, chancelèrent, se détachèrent et se rangèrent du côté des vainqueurs. L'an 106 avant Jésus-Christ, le consul Quintus Servilius Cæpio parut dans la province gauloise. Il s'avança dans le pays des Tectosages, qui paraissent avoir fait alliance avec les Teutschs. Il s'empara de Toulouse, leur capitale. Mais les habitans, confians dans les forces de leurs nouveaux amis et voulant aussi leur donner une preuve de leur fidélité, se soulevèrent, accablèrent la garnison romaine et la firent prisonnière. Rome pourtant avait encore des partisans. Pendant la nuit, des traîtres ouvrirent les portes; l'armée du consul se précipita avec fureur dans la ville et Toulouse fut remplie de pillage et de meurtre. Les temples même furent dépouillés. Tout ce qui était sacré fut profané et souillé, tout ce qui était profane fut maltraité et mutilé.

Ce désastre appela les Teutschs à sauver et à venger leurs alliés. Rome, vu la gravité des circonstances, envoya en Gaule une seconde armée sous les ordres du consul Marcus Manlius. Celui-ci se chargea de protéger les pays de la rive gauche du Rhône; Cæpio resta sur la rive droite. Les Teutschs profitèrent de cette division des Romains. La nouvelle armée était la plus redoutable; après la destruction de cette armée, Cæpio ne pouvait échapper à la vengeance. En effet, ils battirent le lieutenant de Manlius, Marcus Aurélius Scaurus. On ne connaît ni le lieu de cette bataille ni la manière dont elle se livra. Scaurus fut fait prisonnier et reçut de la main du roi des Cimbres, Boïorix ou Bolus, la mort à laquelle il avait échappé dans le combat, pour avoir proféré sans réflexion cette mémorable parole : « Le peuple de Rome sera invincible même pour les Cimbres. » Mais la victoire des Teutschs ne fut pas complète. Les armées romaines réussirent à opérer leur jonction. Cette réunion toutefois n'ajouta rien à leur force dans les circonstances présentes. Manlius et Cæpio ne s'entendirent point et ne purent agir de concert. L'armée de Cæpio paraît avoir été la plus forte après la défaite de Scaurus; la conquête des grandes richesses de Toulouse avait enflé son orgueil; des circonstances particulières peuvent s'être jointes à celles-là. Il voyait donc avec peine sa réunion avec Manlius et chercha tant qu'il put à se tenir éloigné du consul. Les Teutschs cependant, ignorant ces dissensions et regardant peut-être comme trop hasardeux un combat avec les armées réunies, envoyèrent des députés au consul et firent des propositions de paix. Elles furent sèchement rejetées. Cæpio, présent malgré lui au conseil, et blessé de ce qu'on avait passé outre son camp, bien qu'il fût plus près des Cimbres, entra contre les députés dans une violente colère. Les députés, il est vrai, furent soustraits à sa fureur, mais la discorde resta parmi les Romains et Cæpio quitta le consul dans les dispositions les plus passionnées. Les Teutschs, qui peut-être avaient gagné par ces négociations le temps de réunir leurs troupes, regardèrent alors la bataille comme un acte de prudence et de nécessité. Elle eut lieu 105 ans avant Jésus-Christ, dans le voisinage du Rhône, et l'histoire connaît peu d'actions aussi sanglantes et aussi décisives. Toute l'armée romaine fut détruite; quatre-vingt mille hommes tombèrent dans le combat; quarante mille, qui étaient restés avec les bagages, furent assommés. Le consul périt avec ses deux fils. Cæpio, qui par son orgueil et sa dureté avait probablement augmenté ce désastre, eut le malheur d'y survivre; il arriva avec dix hommes, reste de cette florissante armée, de l'autre côté du Rhône, pour recevoir

du peuple romain, d'une manière inouïe, le châtiment de sa faute (13). Mais les Teutschs, comme pour montrer aux Romains qu'ils n'avaient pas besoin de leurs biens, qu'ils n'avaient d'autre but que de se mettre en garde contre eux et qu'ils ne faisaient pas la guerre d'une manière aussi avide qu'eux, détruisirent le butin des deux camps, tuèrent les chevaux et pendirent les prisonniers aux arbres, afin qu'ils servissent de leçon et d'avertissement.

La nouvelle de cet événement remplit toute l'Italie de terreur et ébranla profondément cette Rome si habituée aux victoires. A peine Hannibal, au centre de l'Italie et aux portes de Rome, avait-il inspiré un tel effroi et une telle inquiétude. La superstition des particuliers chercha un remède dans des cérémonies magiques ; le peuple fit au dieu tout bon et tout puissant les vœux les plus solennels, pour en obtenir aide et secours. Il ne manqua pas non plus d'hommes qui attribuèrent ce malheur à la corruption et à l'injustice des Romains, et qui regardèrent le succès des Cimbres comme la récompense de leur piété et de leur innocence. Mais les dieux n'avaient pas laissé Rome sans ressource : ils avaient donné Marius à ce siècle.

Caius Marius avait été richement doté de hautes qualités par la nature ; et il avait puissamment développé les facultés qu'elle avait mises en lui. Il aurait incontestablement brillé dans l'histoire comme un grand homme, si les dieux ne lui avaient refusé une seule chose, l'avantage d'une illustre naissance. Car le malheur d'une obscure origine le jeta dans une lutte avec les hommes de race antique, qui lui faisaient un déshonneur de son extraction. Son génie s'en irrita, et dans cette irritation, ce génie, pour qui rien ne paraissait trop élevé, perdit la force de se rendre maître de ses passions. C'est là ce qui entretint Marius dans des mœurs sauvages ; c'est là ce qui l'entraîna à des actes odieux et à des crimes ; c'est là ce qui le précipita dans le mal. Ce n'était pas sans de grandes difficultés que, dans cette même année, 105 ans avant Jésus-Christ, il avait obtenu le consulat. Comme consul il avait terminé une guerre difficile qui, par l'avidité et les vices des grands, avait été pour Rome une source de malheurs et de honte. Jugurtha était dans ses fers. La nouvelle de cette victoire parvint à Rome au milieu de l'effroi et de la désolation et donna quelque consolation et quelque espoir (14). Le nom du vainqueur devint le mot de délivrance des citoyens effrayés. Aussi Marius absent fut élu de nouveau consul, et personne ne songea, dans ces jours de danger, à disputer au parvenu cette dangereuse dignité. Dans de pareilles conjonctures, on imposa silence à la loi elle-même. Marius vint à Rome, célébra son triomphe sur Jugurtha, parut dans le sénat avec toute la morgue et l'amertume de son âme orgueilleuse, sous l'habit de triomphateur (15), et entreprit la grande tâche de protéger l'Italie contre la colère des barbares du Nord.

Mais le danger était moins grand que la peur. On ne peut dire s'il était possible aux Teutschs de marcher contre Rome et l'Italie, comme on le craignait dans cette contrée. Qui connaît leur situation dans la Gaule ? Qui connaît leur perte dans la dernière bataille ? Peut-être restaient-ils alors encore fidèles au plan qu'ils avaient incontestablement suivi jusqu'ici : ils cherchaient à se mettre par la force des armes en sûreté contre les Romains, puisqu'ils n'avaient pu arriver par les négociations à aucuns rapports d'amitié, et bornaient leurs projets à la Gaule. Il est certain qu'ils ne montèrent pas sur les Alpes, et Marius, qui voulait les attendre de l'autre côté des monts, les attendit en vain. Tout néanmoins est obscur. Les Teutschs et leurs alliés disparaissent presque de l'histoire. Qu'ils se soient portés vers l'Espagne, comme les Romains le prétendent ; cela n'est pas vraisemblable. Ils reculèrent plus d'une fois devant les Alpes ; n'ont-ils pas dû avoir la même répugnance devant les Pyrénées ? Au delà des Alpes était la domination romaine ; elle n'était pas moins au delà des Pyrénées. Et que pouvaient-ils chercher en Espagne qu'ils ne trouvassent dans la Gaule ? Si leur puissance était grande, il y avait, dans ce pays, beaucoup à défendre, beaucoup à conquérir ; si leur puissance était faible, ils pouvaient d'autant moins risquer une expédition dans des contrées lointaines et inconnues. Et pourquoi les Romains ne profitèrent-ils point de leur lutte en Espagne pour les prendre à dos et les anéantir ? Tout donne à supposer qu'ils restèrent dans la Gaule, qu'ils portèrent leurs armes jusqu'à la Méditerranée, jusqu'au pied des Pyrénées (16), et qu'ils se maintinrent partout, pendant que

peut-être de nouvelles troupes venaient à eux du Teutschland, et réparaient les pertes qu'ils avaient essuyées dans de si pénibles combats (17). Autrement, quel motif aurait entretenu les Romains dans la terreur qui les agitait de plus en plus?

Marius cependant s'était dirigé vers la Gaule avec son armée. Là il agit et opéra sans obstacle dans la partie méridionale de la province, où la mer et les Alpes lui assuraient une excellente position. L'armée fut augmentée en nombre, rendue plus forte par l'ordre, la discipline, le travail; son énergie intellectuelle et morale fut relevée. Des retranchemens et des fortifications furent construits; des fossés furent creusés; tout fut dirigé avec réflexion, prudence et prévoyance. Les rapports avec les peuples alliés furent affermis, afin que l'on ne construisît pas sur un sol mouvant. Mais à la fin de l'année il ne se trouva encore personne à qui, dans des circonstances aussi difficiles, on pût confier la plus haute dignité de l'état. Aussi fut-elle déférée, encore une fois en son absence, à l'habile général de qui seul on pouvait attendre quelque salut. Cependant l'année suivante se passa de même; les Cimbres n'attaquèrent point, et par suite rien ne se décida. Marius poussait sans relâche les travaux qu'il avait commencés. Le danger ne diminuait pas; il semblait augmenter au contraire. Aussi l'homme à l'exception duquel personne ne trouvait toujours pas de confiance parmi le peuple fut-il pour la quatrième fois nommé consul pendant son séjour à Rome. Marius, qui sentait ce qu'il valait, et qui ne manquait aucune occasion de faire sentir à tous les Romains combien il leur était nécessaire, feignit de vouloir décliner cet honneur dans cet état de choses. Mais Lucius Saturninus, qui de nouveau avait fixé sur lui seul tous les suffrages du peuple, l'accusa de trahir la patrie, puisque, dans une telle extrémité, il cherchait à se soustraire à son service. Là-dessus Marius accepta la dignité qui lui était offerte, et Lutétius Catulus, qui était aimé des grands sans être contraire à la multitude, lui fut donné pour collègue. Et cette année se passa aussi en grande partie sans événemens.

Il est difficile de croire que dans un espace de presque trois ans, il n'y ait eu aucun rapport, aucun mouvement, aucune négociation entre les Teutschs et les Romains. Des hommes qui avaient soutenu et gagné avec tant de talent et d'habileté des batailles contre des armées romaines, ne pouvaient avoir fondé tout leur avenir sur les aventures et sur le hasard. Ils avaient connu et apprécié ce que Cæpio et Manlius avaient entrepris; ils ne pouvaient ne pas faire attention aux dispositions et aux travaux de Marius. A lui aussi les Teutschs peuvent avoir fait des propositions de paix et d'amitié. Mais Marius, plus rusé que tous, les amusa peut-être pour achever les dispositions d'après lesquelles il avait calculé son plan (18). Enfin toutefois ils purent reconnaître que leur modération n'aboutissait à rien avec les Romains et qu'avec ce peuple on ne pouvait obtenir de sécurité que par le glaive et les combats. Dans cette persuasion, ils cédèrent à la nécessité et abandonnèrent la Gaule, ce pays où ils avaient consumé dix ans d'efforts, pour porter la destruction contre Rome.

Leur plan était vaste; s'il n'avait pas échoué dans l'expédition qu'ils tentèrent dans les derniers mois de l'an 102 avant Jésus-Christ, l'admiration de la postérité ne lui aurait pas manqué, mais aussi la civilisation aurait pris un tout autre cours dans ses développemens. Ils voulaient sans aucun doute tourner les hautes montagnes des Alpes de deux côtés, par les côtes de la Méditerranée et par le Teutschland, envahir l'Italie et opérer leur jonction de l'autre côté des monts, pour se précipiter sur Rome avec toutes leurs forces réunies. Des peuples galliques, les Tigurins, devaient, pendant que les Teutschs tenteraient cette entreprise, couvrir les passages des Alpes. Ce vaste plan toutefois n'était pas l'œuvre de l'art ou de profondes connaissances, mais l'œuvre de la nécessité. Il résultait des circonstances. D'un côté il était nécessaire pour eux de rester en communication avec le Teutschland, parce que là seulement ils pouvaient mettre en sûreté le fruit de leurs expéditions et de leurs combats dans la Gaule. Et en effet, ils laissèrent leur butin derrière eux, près du Rhin, sous la garde de six mille hommes (19), sur les limites de leur patrie et de leur conquête. De là seulement aussi ils pouvaient compter recevoir des renforts; il fallait donc de là ouvrir un chemin vers l'Italie. De l'autre côté, ils ne pouvaient pas tous tenter par ce chemin une irruption en Italie. Il pouvait être dangereux de laisser derrière eux, dans la Gaule, l'armée romaine, maîtresse du pays et libre dans ses entreprises.

Peut-être n'avaient-ils pas en général d'autre but, par un grand mouvement autour des Alpes et une invasion en Italie, que de forcer Marius à évacuer la Gaule, où, par la force et la sûreté de sa position, il les menaçait toujours d'un grand danger dans leurs entreprises. Toutefois il ne serait pas non plus étonnant que le bonheur et la victoire les eussent rendus téméraires, les eussent portés à s'exagérer leurs forces, et qu'enfin la conquête de Rome et de l'Italie ne parût plus à leurs yeux un but trop élevé. Mais la division de leurs forces fit leur malheur. Ils étaient incapables d'apprécier combien la face des choses est changée par un seul homme qui sait donner l'intelligence à des masses disciplinées et une âme aux talens morts de la multitude. Ce qui dut contribuer encore plus à leur ruine, c'est qu'ils ne connaissaient pas assez la distance des lieux, et que par conséquent ils ne purent calculer de si grands mouvemens et les faire concorder entre eux. Leur plus grande faute fut que l'armée qui resta dans la Gaule pour contenir Marius, impatiente ou trompée, éclata beaucoup trop tôt, avant que l'autre armée, qui avait passé le Rhin, eût pu arriver en Italie et jeter dans Rome la crainte et le désespoir, et que par conséquent cette armée se laissa entraîner en avant, et fut au-devant de Marius au lieu de le suivre.

On appelle Teutons et Ambrons, ceux qui se dirigèrent contre le camp de Marius, pour arriver en Italie (comme le croyaient les Romains) par le pays des Ligures; Marius n'alla pas au-devant d'eux; il les attendit dans la position qu'il avait si bien fortifiée, non loin de la mer. Arrivés là, ils provoquèrent par tous les moyens au combat; les soldats romains exaspérés demandèrent avec instance la bataille. Mais le général resta impassible au milieu de cette double excitation et rejeta auprès des siens son inaction sur ce que les dieux consultés n'avaient pas été favorables (20). Un Teuton le provoqua à un combat singulier; Marius congédia le barbare avec honte et mépris. Il resta spectateur immobile de la dévastation que des troupes exaspérées portaient dans le pays pour l'attirer au combat et le faire sortir de ses fortifications. Il répondit aux soldats impatiens que maintenant il ne fallait songer à nulle autre chose qu'au salut de la patrie. Il ne vit même pas avec peine l'irritation des siens : il pensait que lorsque ceux-ci se seraient accoutumés à la taille, à l'aspect, aux armes et aux cris de l'ennemi, ils combattraient avec d'autant plus d'énergie que leur désir d'en venir aux mains tiendrait plus de l'enthousiasme et de la fureur. Les Teutons, toujours plus téméraires, essayèrent un assaut contre le camp lui-même : l'assaut fut repoussé, mais Marius ne sortit pas de l'enceinte. Enfin, dans leur aveuglement et leur folie, prenant peut-être pour lâcheté et pour crainte chez les Romains ce qui était sagesse chez le consul, ils résolurent de continuer une expédition, laquelle ils n'avaient pas calculée, ne s'occupant plus de leurs lâches ennemis. Ils ne voulurent pas manquer à l'arrivée de leurs frères en Italie. Que leur restait-il aussi à faire? Ils passèrent avec mépris devant le camp romain. Ils demandèrent avec ironie aux soldats s'ils n'avaient point de commissions à faire à Rome, pour leurs femmes; qu'on les ferait avec exactitude et bientôt. Marius, qui lui-même hésitait, eut peine à contenir la colère de ses guerriers (21).

Mais aussitôt que les ennemis eurent passé (22), il se mit en marche, et arriva par le chemin le plus court à la petite rivière du Cænus, appelée aujourd'hui Arc, sur les bords de laquelle était située Aquæ Sextiæ, actuellement Aix (23). Là Marius établit son camp sur une colline, du haut de laquelle il lui était facile de surveiller de tous côtés les environs. Les Teutschs campèrent sur les deux bords de la rivière. Cette disposition privait d'eau les Romains. Ceux-ci, tourmentés par la soif, se plaignaient et murmuraient. Marius leur montra la rivière : « Vous êtes des hommes, dit-il, voilà de l'eau; il faut l'acheter avec du sang, et vous vous plaignez d'en manquer!» Mais les soldats ne se souciaient pas de l'acheter à ce prix; ils ne voulaient se battre qu'en bataille rangée. Cependant les valets des bagages, calculant moins les suites, se portèrent vers la rivière : les soldats se virent alors forcés d'aller soutenir ces imprudens. Les Teutschs de leur côté et leurs alliés étaient dans leur sécurité habituelle; ils mangeaient, ils se baignaient, ils se réjouissaient de se trouver dans un si beau pays. Aux cris qui s'élevaient sur la rivière, trente mille Ambrons, campés plus près que les autres, se mirent sous les armes, entonnèrent gaiement le chant du combat, et s'avancèrent avec hardiesse, mesurant leurs pas au bruit de leurs

armes qu'ils entre-choquaient, s'encourageant mutuellement en criant leur propre nom : «Ambrons ! Ambrons ! » Mais la rivière les arrêta ; le combat fut rude et plein de confusion. Le désordre s'accrut par cette circonstance, que les Liguriens qui se trouvaient dans l'armée romaine répétèrent ce cri d'*Ambrons*, comme étant aussi leur nom. Les Romains eurent le dessus. Ils poussèrent en avant avec les fuyards ambrons jusqu'aux tentes et aux chariots des Teutons. Là ils trouvèrent une résistance inattendue. Des femmes, désespérées d'une telle issue de telles espérances, se précipitèrent en avant armées de haches et d'épées, frappèrent indistinctement les fuyards et ceux qui les poursuivaient, parce qu'elles attribuaient ce malheur à la trahison des Ambrons (24). Elles arrachaient aux Romains leurs boucliers, et se laissaient tranquillement tuer, ou se jetaient elles-mêmes sur les épées pour terminer un semblable désastre en recevant la mort de la main de l'ennemi. La nuit seule sépara les combattans.

Ce fut une nuit horrible. Toute l'armée des Teutschs fut en mouvement ; ils étaient effrayés de leur erreur ; ils cherchaient à gagner une meilleure position. Les passions aussi durent se réveiller ; les reproches, les accusations ne durent pas être épargnés. A ces imprécations se mêlaient les regrets donnés à ceux qui avaient succombé, les gémissemens des blessés, les cris de douleur des femmes, le chant du combat et les menaces contre les lâches Romains, qui enfin étaient sortis de leur repaire. Ces cris divers retentissaient dans les bois, et l'écho en augmentait encore l'horreur; les Romains en furent glacés d'épouvante. Il leur semblait entendre le hurlement continuel d'une fureur sauvage, semblable au rugissement des bêtes féroces. Ils avaient conquis la rivière et apaisé leur soif ; mais ils avaient bu autant de sang que d'eau (25), et le dégoût de cette horrible circonstance les agitait d'une manière terrible. Et la manière dont les femmes avaient cherché la mort ne pouvait sortir de leur mémoire, pas plus que les premiers combats de ces peuples avec les Romains. Marius cependant ne perdit pas la tête. Il avait la plus grande crainte de se voir bientôt attaqué dans un camp mal fortifié : mais le trouble qui s'était emparé des Teutschs le garantit de ce danger. Parmi ses dispositions pour l'action décisive du lendemain, la plus importante fut d'envoyer Claudius Marcellus avec trois mille fantassins et une troupe de valets d'équipages auxquels il chercha à donner l'apparence de cavaliers, vers un bois, sur les derrières de l'ennemi, pour le tromper et lui faire perdre contenance par un double combat.

Le lendemain dès l'aurore, Marius rangea les légions en ordre de bataille. Les Teutons, pleins de leur ancien mépris pour un lâche ennemi, et brûlant de tirer vengeance de l'événement de la veille, se précipitèrent avec une fureur sauvage et des cris d'insulte, dès qu'ils aperçurent les Romains, sur cette rapide colline, pour les punir de cette audace nouvelle chez eux. Ils oubliaient qu'ils étaient à jeun et affaiblis par l'agitation de la nuit ; ils ne songèrent point à la nécessité de l'ordre. Une telle attaque fut aisément repoussée par les rangs fortement serrés des Romains ; les barbares furent sans peine rejetés au bas de la colline. Et comme ils cherchaient à se réunir de nouveau non loin de là, pour se remettre en ordre, le cri de guerre retentit tout à coup derrière eux, et des troupes sortirent du bois, à cheval, ainsi qu'il leur sembla, et à pied : c'était Marcellus. Les Teutons, troublés et épouvantés par cette attaque inattendue, ne purent se rendre maîtres de leur désordre. Aussi la victoire se prononça pour les Romains, et Marius sut la rendre complète. Les Teutons continuèrent jusqu'à la nuit ce combat à mort. Ceux qui purent prendre la fuite cherchèrent à se sauver. Teutoboch, leur roi, un grand et fort jeune homme, s'échappa ; mais il eut le malheur d'être pris dans sa fuite par les Séquaniens, qui le livrèrent aux Romains (26). Pendant la nuit, Marius fit constamment inquiéter ceux qui s'étaient jetés dans le camp. La faim, la fatigue, le désespoir anéantirent leurs dernières forces. Les femmes, étendues sur les cadavres de leurs maris et de leurs frères, et en présence de cet épouvantable malheur, n'avaient plus qu'une pensée, celle de conserver aux morts leur ancienne fidélité. Elles envoyèrent à Marius la prière de les prendre sous sa protection, pour sauver leur chasteté (27). La réponse fut équivoque. Là-dessus elles allèrent rejoindre par une mort volontaire ceux qu'elles avaient aimés. Les derniers restes de toute l'armée furent aisément massacrés ou faits prisonniers le lendemain

matin. On n'est pas d'accord sur le nombre des morts ou des prisonniers. Tite-Live donne le chiffre le plus élevé ; selon lui, deux cent mille hommes furent tués, quatre-vingt-dix mille furent réduits en captivité. Plutarque donne le nombre le moins fort ; d'après lui, cent mille hommes furent tués ou faits prisonniers (28). L'exagération est évidente. Mais le point essentiel ne souffre aucun doute : l'armée des Teutschs fut anéantie, et rien ne manqua à la victoire des Romains.

Dans le temps même où ce grand événement s'accomplissait, le quatrième consulat de Marius touchait à sa fin. On ne méconnaissait pas que le moment décisif approchait enfin ; les esprits étaient dans une anxiété d'autant plus grande. L'imagination échauffée vit partout des signes, des miracles, et il ne manqua pas d'hommes qui expliquèrent des phénomènes extraordinaires, et d'après eux prédirent l'issue d'avance. Mais personne ne recherchait le consulat, et personne ne pouvait l'obtenir que le seul homme en qui l'on conservait une confiance qui s'affaiblissait d'autant moins qu'elle était bien fondée.

Marius parut revêtu de la pourpre au milieu de ses guerriers en habits de fête, pour célébrer sa victoire par un sacrifice solennel. Tout ce qui, dans le butin, ne pouvait pas servir à la magnificence de son triomphe, fut entassé sur un immense bûcher. Lui-même éleva des deux mains la torche vers le ciel pour mettre le feu à cette offrande. Et dans ce moment même des messagers accoururent, des amis du consul l'embrassèrent et le saluèrent pour la cinquième fois consul. Et un immense cri de joie s'éleva dans l'armée, ivre de victoire et de plaisir, et au milieu de ces cris, le bûcher acheva de se consumer.

Mais la seconde partie de l'armée des Teutschs, les Cimbres, n'était pas vaincue. Ces Cimbres dans le temps même où les Teutons envahissaient la province romaine, avaient traversé le Rhin, et maintenant, sans tenir compte de la saison avancée, ils franchissaient les Alpes de Trente. Les Romains regardèrent comme un miracle le succès de cette tentative hasardeuse. Ce fut avec un étonnement mêlé de terreur qu'ils virent la gaieté avec laquelle les Teutschs bravaient le froid, se jouaient dans la neige et sur les montagnes de glace, gagnaient à la course le sommet, et se laissaient rapidement couler, étendus sur leurs boucliers, du haut de la pente escarpée. Le consul Catulus, qui devait protéger l'Italie contre cette race, avait occupé les gorges par lesquelles l'Italie s'ouvre du côté des Alpes. Mais les Cimbres, ne tenant aucun compte d'un mauvais augure, l'attaquèrent, le repoussèrent, et le poursuivirent en le serrant de près jusqu'aux bords de l'Adige. Catulus ne vit qu'un moyen de salut ; il fallait que son armée traversât le fleuve avant l'ennemi. Il parvint à donner le change aux Cimbres. Il trouva sur la rive gauche un emplacement convenable et pour un camp et pour un champ de bataille, et il le disposa pour l'une et l'autre destination. Par là il lui fut possible d'achever ses retranchemens et ses ponts, et de gagner avec son armée, mais non sans perte (29), la rive droite. Les Teutschs, irrités de ce que l'ennemi leur avait échappé, se précipitèrent avec fureur et impétuosité vers le fleuve. Tandis qu'avec de grandes branches d'arbres, ils détruisaient les ponts des Romains, ils se jetèrent eux-mêmes tout armés dans l'eau, traversèrent le fleuve à la nage et montèrent avec impétuosité sur l'autre rive (30). Les Romains, à peine échappés au danger, le cœur rempli d'étonnement et d'épouvante, perdirent devant cette attaque le courage et la présence d'esprit, et prirent en désordre la fuite ; le consul Catulus chercha à donner à cette fuite une apparence d'ordre en se mettant au premier rang des fuyards (31). Derrière le Pô seulement on osa prendre une nouvelle position. Beaucoup furent poussés par la terreur jusqu'à la capitale. Les Cimbres s'emparèrent du fort des Romains sur l'Adige, et montrèrent combien ils honoraient la bravoure avec laquelle il avait été défendu, en assurant à la garnison une libre retraite. Ils le firent en échange d'un serment prêté sur un taureau d'airain, serment que toutefois les Romains ne paraissent pas avoir tenu dans la suite (32). Ils ne poursuivirent pas plus loin leur victoire ; ils ne soumirent à leur puissance que la haute Italie jusqu'au Pô.

Si les Cimbres avaient porté leur invasion jusqu'à Rome et au delà de Rome, ce n'eût assurément pas été un bonheur pour le peuple teutonique, et c'eût été au contraire un grand malheur pour le génie, pour tous les beaux-arts, pour toute civilisation ; et peut-être les Cimbres eux-mêmes, par cette entreprise,

eussent retardé leur destin, mais ils n'auraient pu s'y soustraire. Mais étaient-ils en état d'atteindre Rome, ou renoncèrent-ils par réflexion à ce dessein, ou n'y songèrent-ils pas par insouciance? Voilà ce qu'on ne peut décider. Les Romains ont cru qu'ils seraient arrivés jusqu'à Rome s'ils avaient sur-le-champ profité de la première terreur qu'ils avaient inspirée. Ils ont attribué leur séjour dans la haute Italie au bien-être que les Cimbres y trouvèrent, aux plaisirs et aux délices au sein desquels ils perdirent leur âpreté, leur goût pour les combats, leur impétuosité, et surtout aux bains chauds, aux repas succulens, aux vins précieux. D'après cela, des modernes ont reproché aux Cimbres leur relâchement et leur indolence. C'est peut-être à tort. Il est difficile de croire que des hommes belliqueux, qui, depuis douze ans, avaient fait de grandes expériences, et triomphé des voluptés de la Gaule méridionale, se soient, au moment décisif, entièrement perdus dans des plaisirs corrupteurs et aient ainsi oublié le prix de tant de combats (33). Il n'est pas invraisemblable au contraire qu'ils aient cru nécessaire, en envahissant un pays nouveau et inconnu, ayant derrière eux de hautes montagnes, d'agir avec précaution, pour assurer ce qu'ils avaient gagné. Et si l'on suppose, ce qu'après tout on doit supposer, qu'avant la séparation de leurs expéditions, ils firent une convention formelle, et que par conséquent ils cherchèrent à agir de concert avec leurs alliés, ils ne pouvaient quitter la partie supérieure de l'Italie, que leur but ait été de contraindre Marius à évacuer la Gaule ou de conquérir l'Italie. Dans le premier cas, leurs menaces parties de l'Italie étaient suffisantes, et ils devaient se garder libre le chemin du retour; dans le second cas, ils devaient attendre l'arrivée de leurs frères, pour partager avec eux les travaux et le butin. De plus, au jour décisif, on ne vit chez les Cimbres ni démoralisation, ni découragement. Ils furent toujours encore les mêmes. Et qui connaît en général leurs forces, leurs alliances, leurs rapports? Si au lieu de l'armée romaine, l'armée des Teutons avait franchi les Alpes méridionales, surtout si l'autre parti nous avait laissé aussi une histoire de cet événement, ce qui maintenant paraît mollesse et insouciance serait regardé sans peine comme prudence et modération.

Marius cependant, après avoir écrasé les Teutons, avait donné l'ordre à son armée de marcher vers l'Italie, pour venir au secours du proconsul Catulus (34). Lui-même se rendit à Rome, refusa l'honneur d'un triomphe, parce qu'il voulait, pour augmenter la confiance des citoyens, montrer qu'il ne doutait pas d'un heureux succès, et après avoir pris les arrangemens nécessaires, il retourna vers son armée : il la trouva déjà en Italie. Marius conduisit les deux armées réunies de l'autre côté du Pô, et prit une position fortifiée. Si les Cimbres ne l'y attaquèrent pas, il n'attaqua pas non plus les Cimbres (35). Enfin l'on en vint à une négociation. Les Cimbres demandèrent aux Romains, par des ambassadeurs, l'évacuation de la Gaule et une ville et un pays pour eux et pour leurs frères (36). Comme on leur demanda de quels frères ils voulaient parler, les ambassadeurs répondirent: «Des Teutons.» Là-dessus Marius, avec une amère ironie et au milieu des rires insolens des siens, fit amener devant les ambassadeurs les princes captifs, chargés de chaînes. Cette vue les éclaira d'une manière terrible sur le sort des Teutons (37); et sous cette pénible impression, ils revinrent auprès des leurs et répandirent parmi eux l'épouvante et la rage.

Marius avait atteint son but. Les Cimbres s'avancèrent aussitôt. Ils étaient poussés par le désir de venger la mort de leurs frères; et maintenant aussi ils n'avaient plus aucun motif de temporiser. Boïorix lui-même s'avança à cheval jusqu'au camp et demanda que Marius fixât le temps et le lieu de la bataille; il fallait décider dans un combat honorable et loyal si Marius avait eu raison de montrer tant d'insolence. On assure qu'il fixa la bataille au troisième jour, mais cela n'est pas vraisemblable (38). Il est plus certain que le combat eut réellement lieu le troisième jour, dans les plaines raudiques, plaines dont la situation ne peut être déterminée avec certitude (39).

Dans cette bataille se manifesta d'une manière éclatante la fortune de Rome, à laquelle Marius s'était confié. Marius profita d'un épais brouillard du matin pour ranger sa puissante armée (40) et la disposer de manière que le soleil, dès qu'il percerait le brouillard, éblouît les yeux des Teutschs et doublât cet éblouissement en se réfléchissant sur les casques polis des soldats romains. Et lorsque le soleil eut dissipé les nuages, tandis qu'il lançait dans ce jour d'été (41) des rayons toujours plus brû-

lans sur ces hommes vigoureux, échauffés par le combat, un vent frais s'éleva, chassa la poussière dans les yeux des Cimbres fatigués et tourmentés, et les frappa de l'incertitude et de la crainte d'une prochaine défaite. Longtemps toutefois ils ne perdirent ni contenance ni résolution. L'armée de Marius était disposée en croissant. Sur les ailes étaient placées ses légions à lui, avec lesquelles il avait remporté la victoire près d'Aquæ Sextiæ. Dans l'enfoncement, près du camp, se tenait Catulus avec ses légions. Il est incertain si Marius avait choisi cette disposition par jalousie et par finesse, pour gêner Catulus, et pour s'assurer à lui seul la victoire et l'honneur qui devait en résulter, ou s'il l'avait prise parce qu'il connaissait la tactique des Teutschs et parce qu'il savait que ces peuples avaient l'habitude de former un grand coin et de diriger le choc le plus violent sur le centre des corps qui leur étaient opposés, et s'il voulait ainsi détourner, affaiblir, rendre inutile leur première attaque. Les Cimbres s'avancèrent en un grand carré (42). Les premiers rangs, sur le front, s'étaient attachés les uns les autres par des chaînes passées à la ceinture des hommes pour empêcher l'ennemi de rompre la masse. Leur cavalerie, que Plutarque porte à quinze mille hommes, couverte de brillantes armures, portant sur les casques des crinières en forme d'ailes ou des têtes d'animaux, occupait la droite (43). Lorsque l'infanterie des Cimbres fit le mouvement par lequel elle formait le coin, les Romains crurent qu'elle prenait la fuite. Ils la poursuivirent donc, et eurent aussitôt durement à dos la cavalerie des Cimbres : le coin s'avança à pas précipités sur les troupes de Catulus, et le sort de la journée sembla se décider d'une manière effrayante contre les Romains. Marius et Catulus, dans la plus grande anxiété, élevaient vers le ciel des mains suppliantes, et adressaient aux dieux les vœux les plus ardens; mais bientôt le talent militaire des Romains l'emporta. L'ordre fut rétabli. Ce fut pour les Cimbres un grand malheur que la mort de plusieurs de leurs chefs. Parmi eux tomba Boïorix, leur général en chef, après avoir par des actes de bravoure tiré vengeance des ennemis. Dès lors il n'y eut plus ni ordre ni ensemble. Les chaînes des premiers rangs ne furent point un rempart, mais une cause de désastre, parce que beaucoup des plus braves qu'elles attachaient avaient succombé, atteints par les traits et les javelots des Romains. Les derniers rangs prirent la fuite, et le massacre fut horrible et général (44).

Les Romains poursuivirent les fuyards jusque dans leur camp. Là même les attendait un autre combat. Pendant que les baraques des Cimbres étaient défendues même par les chiens des morts, les femmes, vêtues de noirs habits de deuil, parurent au milieu des hommes sur des voitures et sur des charrettes, et, comme du haut d'autant de tours, combattirent l'ennemi avec des piques et des lances. Et après avoir cherché vainement à calmer de cette manière l'infinie désolation de leur cœur, elles tournèrent leur désespoir contre elles-mêmes et contre les leurs, et cherchèrent à prévenir le malheur de l'esclavage par tous les genres de mort. Elles égorgèrent leurs enfans, elles s'égorgèrent elles-mêmes avec leurs enfans. Elles se transpercèrent, s'étranglèrent avec leurs propres cheveux, se pendirent, se firent écraser par les bœufs, broyer sous les chariots, et traîner par les chevaux. Aucun genre de mort ne leur était trop horrible, pourvu qu'il les fît échapper à l'esclavage (45). Et ceux-là seuls, hommes ou femmes, tombèrent dans l'esclavage des Romains, auxquels le hasard et le malheur avaient rendu impossible de rencontrer la mort.

Il serait ici encore aussi inutile que difficile de compter la multitude des morts et des prisonniers. Des écrivains romains se sont oubliés jusqu'à l'impudence; Florus porte la perte des Cimbres à soixante mille hommes, et celle des Romains à moins de trois cents (46). La réalité est au reste que les Cimbres furent écrasés par les armes romaines dans les plaines raudiques; que la guerre fut terminée; que les Tigurins, qui étaient restés en arrière pour la défense des Alpes noriques, disparurent et s'établirent peut-être dans les montagnes de la Suisse, où personne n'alla les chercher. Marius avait délivré Rome de ses longues craintes (47); il célébra avec Catulus un triomphe commun, dans lequel le roi Teutoboch, par sa haute stature et par son maintien, attira plus de regards que tous les signes de la victoire (48); Marius toutefois fut considéré et honoré comme le véritable sauveur de la république, comme un troisième Romulus. Et certainement s'il n'avait pas eu le malheur de survivre à cette fête si grande, il aurait brillé à jamais dans l'histoire d'un pur et im-

mense éclat. Mais les Cimbres et les Teutons, bien qu'ils aient été effacés de la carte du monde, ont, par leurs exploits, gravé si profondément leur nom dans l'histoire qu'ils n'ont jamais disparu de la mémoire des hommes, et que difficilement il se serait présenté pour le peuple germanique, à son entrée dans la carrière historique, quelque chose de plus désirable que le souvenir d'un semblable désastre.

CHAPITRE V.

TEMPS INTERMÉDIAIRES.—DÉSOLATION DE ROME.—MOUVEMENS DANS LE NORD.

De l'an 100 à l'an 72 avant J.-C.

Rome avait échappé à un grand danger. Elle avait appris par expérience que le Nord portait en lui des forces redoutables que personne ne pouvait calculer, que personne ne pouvait apprécier. Elle n'avait été sauvée que par une sorte de miracle. Et pourtant ce dur avertissement ne la ramena pas à la vertu et à la concorde, à la modération et à la sagesse. A peine l'armée des Cimbres avait-elle été détruite, que les anciennes passions éclatèrent violemment les unes contre les autres et cherchèrent même de nouveaux alimens et de nouvelles forces dans les grands événemens, dont on avait amené avec tant de crainte le développement. On offrit et on paya même aux dieux sauveurs des actions de grâces et des vœux, avec indifférence, sans humilité, sans reconnaissance et sans amour.

Une époque commença sur laquelle aucun homme pensant ne pourra jamais jeter les regards sans saisissement, sans horreur et sans étonnement; une époque de sang et de génie, de gloire et de lâcheté, de bassesse et de grandeur, telle qu'auparavant il y en avait à peine eu de semblable, telle qu'il y en eut à peine dans la suite. Tout art criminel fut exercé avec une horrible perfection; tout vice, tout crime, toute action ignominieuse fut accomplie, souvent tant et tant de fois répétée que l'imagination recule épouvantée devant ces monstrueuses cruautés. Et au milieu de tant d'infamies, se développèrent les plus belles facultés de la nature humaine; les connaissances s'accrurent, la science fit des progrès, des choses grandes et magnifiques furent entreprises et exécutées, et l'on acquit pour la vie et ses relations des principes dont l'application sera dans tous les temps digne des plus grands éloges. Il parut une longue suite d'hommes puissans, qui, souverains dans Rome souveraine, ou combattant pour le pouvoir, réunirent autour d'eux toutes les forces, donnèrent une direction à toutes les passions sauvages, et fixèrent un point d'arrêt et un but à ce qu'il y a de plus vil et de plus honteux, ou à ce qu'il y a de plus grand et de plus noble.

Marius ouvre cette série. Le vieux héros avait tout oublié dans l'extrémité à laquelle le temps des Cimbres avait réduit sa patrie; la seule pensée de sauver Rome avait rempli toute son âme. Mais lorsqu'il s'aperçut que les grandes familles, qui ne s'étaient pas montrées dans les années du danger, étaient si peu reconnaissantes pour ses efforts, ses sacrifices et ses exploits; qu'elles lui opposaient leur ancien mépris au moment même où il avait encore sur la tête la couronne de vainqueur; alors se réveilla indomptable dans son cœur sa vieille haine; elle se changea en impitoyable fureur, et le poussa à chercher par la prison, par les fers, par la proscription, une horrible vengeance, jusqu'à ce qu'enfin, succombant sous le poids des années et des crimes, il quitta misérablement la vie en exhalant des vœux atroces. Cornélius Sylla s'était opposé à lui, et remplit ensuite le vide qu'il laissait; homme égal à Marius par l'énergie et le génie, supérieur à lui en culture, en élégance, en finesse, dans la connaissance des belles manières, s'abandonnant à une fierté agréable et insouciante, ne dédaignant rien, n'estimant rien, n'épargnant rien, flatteur astucieux, profanant le sacré, déshonorant le profane, calculant avec une froide résolution mille nouvelles atrocités au milieu de torrens de sang et de cris de douleur. Marius n'était pas inaccessible à la pitié et sa douleur pouvait éclater en larmes: devant Sylla, le cœur tremblait toujours, et se resserrait convulsivement. Mais ces deux hommes avaient rompu les anciens liens de la société. Un bouleversement de toutes les relations fut amené par eux: la propriété fut changée, et beaucoup arrivèrent à de grandes richesses, qui étaient accoutumés à supporter la misère; beaucoup tombèrent dans une grande pauvreté, qui étaient accoutumés aux jouissances de la richesse. Par là le trouble moral dégénéra en confusion sociale et prit un développement et une force devant lesquels la

chose publique dut tomber en ruines. De nouveaux et grands dangers, auxquels Rome eut à résister, imposèrent à peine quelque silence à cette monstrueuse corruption. Les Romains ne trouvèrent un avertissement à la modération, ni dans l'effrayante guerre de vie ou de mort, entreprise contre Rome avec une âme si haineuse et si altérée de vengeance, par le grand Mithridate, et soutenue avec force et génie par des alliances avec beaucoup de peuples rapprochés ou éloignés ; ni dans la guerre faite par les alliés d'Italie pour l'égalité de droits, dans laquelle ces alliés fondèrent contre Rome un nouvel ordre public, et s'élevèrent à des pensées qui semblaient devoir conduire à l'anéantissement de Rome ; ni enfin dans le grand soulèvement des gladiateurs et des esclaves, en grande partie hommes infortunés du Teutschland, débris du temps des Cimbres, soulèvement tenté sous la conduite du brave Spartacus, pour venger l'humanité foulée aux pieds par l'orgueil romain. Bien plus, ces circonstances contribuèrent à augmenter la corruption. Et si quelques hommes, si Pompée, qui, par beaucoup de belles qualités, par son amabilité et son bonheur obtint le nom de grand ; si Lucullus par l'humanité de ses sentimens et par la culture de son esprit ; si Marcus Porcius Caton par sa haute énergie et sa pure vertu ; si Marcus Tullius par son amour infini pour la science et les principes élevés sur lesquels repose la vie des hommes, comme par sa grande éloquence, ou C.-Jules César, qui les surpassait tous en génie, en force, en habileté ; si ces hommes et d'autres peuvent en quelque chose faire illusion sur cette époque, la conjuration de Catilina ouvre un tel abîme de dépravation, de bassesse et d'infamie, que l'on détourne ses regards avec saisissement et crainte pour chercher quelque consolation et quelque repos en d'autres temps et chez d'autres peuples.

Ce monde romain, orageusement agité par la violence et la perfidie, remplit l'histoire, après la destruction des Cimbres, pendant un espace de quarante ans, se précipite au-devant de l'investigateur, et lui dérobe les pays du Nord. Il est impossible que le mouvement occasionné parmi les peuples teutoniques et galliques par l'entreprise des Cimbres et des Teutons, ou même entretenu et augmenté par cette entreprise, se soit arrêté aussitôt. Dans tous les cas, par les expéditions et les exploits des Cimbres, de grands changemens eurent lieu dans la situation géographique et dans les anciens rapports des peuples. C'est d'après ces changemens que l'on dut dès lors prendre ses dispositions et se maintenir, consolider les rapports et même chercher à obtenir de nouveaux changemens. Mais le souvenir de ces événemens est perdu. Aucun Romain n'eut le temps ou l'occasion de s'occuper de ce que les barbares de l'autre côté des Alpes entreprenaient ou accomplissaient. Par là, il fut possible aux nations teutoniques de dominer l'impression que la destruction de l'armée des Cimbres avait pu produire sur elles, et de s'établir solidement dans les pays méridionaux dont elles s'étaient rendues maîtresses, jusque vers les limites marquées par les Alpes. Mais comme dans la suite Jules César essaya contre des peuples teutoniques les armes romaines, il eut aussi, comme cela paraît probable, quelques renseignemens sur le temps qui s'était écoulé dans les ténèbres depuis l'anéantissement des Cimbres jusqu'à son arrivée dans la Gaule, l'an 58 avant Jésus-Christ. Mais il ne sort de ses rares documens rien de plus que ce qui serait hors de doute même sans eux : que les peuples restèrent en mouvement, qu'en particulier des entreprises hostiles eurent lieu continuellement entre les peuples teutoniques et galliques, et que, dans ces entreprises, les Teutschs firent toujours valoir la supériorité que, dans le temps des Cimbres, ils avaient obtenue, développée et maintenue. Par rapport aux détails, on rencontre partout incertitude et doute.

Lors de l'irruption des Cimbres en Italie, une troupe était restée en arrière sur le Rhin (1) pour garder les bagages qu'ils n'avaient cru ni possible ni prudent de traîner avec eux au delà des Alpes. La force de cette troupe est portée à six mille hommes. Après la destruction des Cimbres, elle doit avoir été pendant plusieurs années poussée de côté et d'autre par les nations voisines, tantôt attaquant, tantôt se défendant, jusqu'à ce qu'enfin elle fit la paix avec toutes, et gagna par là des demeures fixes entre la Meuse et l'Escaut. Les Aduatikes, peuple puissant, redoutables par leurs armes, aspirant à une domination violente et à la suprématie sur les nations voisines, et par conséquent regardés comme ennemis et détestés par par toutes, sont désignés par César comme leurs successeurs (2). Mais il est difficile de

comprendre comment un si petit nombre d'hommes qui, dans le temps de leurs combats, avaient certainement éprouvé plus d'une perte, auraient pu arriver en si peu de temps à une si grande puissance (3).

On ne rencontre pas des difficultés moindres dans le récit que fait Tacite (4) de la migration faite par une partie des Cattes en descendant le Rhin jusque vers les embouchures de ce fleuve, pour prendre possession d'îles et de terres. Des troubles intestins les auraient décidés à quitter leurs antiques demeures, et, dans leur nouvelle patrie, ils auraient pris d'une île le nom de Bataves (5). Mais qui garantit ce récit? Dans les temps postérieurs, ce ne fut jamais l'habitude des Teutschs de s'attribuer le nom d'un pays étranger conquis par eux; bien plus, ils gardèrent en Italie comme en Espagne, dans la Gaule comme dans l'île de Bretagne, leur vieux nom national et le transmirent au pays (6). De plus, la présence des Caninéfates, qui habitaient cette île avec les Bataves, contredit suffisamment cette opinion; car ils avaient la même origine, la même langue, la même bravoure que les Bataves (7). Et si même il n'est pas douteux que les contrées inférieures sur les côtes de la mer du Nord, garanties seulement contre les inondations par des digues grandes et coûteuses, n'ont été que très-tard possédées par des hommes; et si même l'assertion de Tacite est vraie, que les îles et le pays aux environs de l'embouchure du Rhin ont été occupés par les Cattes, ce serait encore agir arbitrairement que de prétendre préciser l'époque de cette occupation. César ne connaît encore aucunement le nom de Cattes; il ne connaît aucune affinité entre les Bataves et les Cattes, et l'histoire postérieure n'en montre aucune trace (8).

Il y eut aussi des discussions entre les Suèves et les Ubiens, sur la rive droite du Rhin, vers le nord du Mein (9). Ces querelles ne sont pas restées sans influence sur les événemens postérieurs, mais nous n'avons aucune donnée sur leur origine et sur leurs circonstances (10). Au contraire, la suprématie dont les Suèves jouissaient au sud du Mein et la grande activité guerrière dont ils donnèrent des preuves, sont assez faciles à comprendre. Leur pays avait été conquis par la guerre, il fallait le défendre par la guerre. On raconte, d'après César, que tous les ans cent mille hommes en état de porter les armes sortaient des cent cantons (gau) des Suèves pour défendre ou assurer la conquête. Entre eux et les Helvétiens, qui ne voulaient pas abandonner les belles contrées projetées du Mein au commencement des Alpes, et qui plus tard ne purent les oublier, il y avait une guerre continuelle. Les batailles se renouvelaient sans cesse. Les frontières avançaient ou reculaient (11). Souvent vainqueurs, plus souvent vaincus, les Helvétiens se virent de plus en plus forcés à chercher un asile dans les hautes montagnes, et assurèrent peut-être cette fuite par la dévastation du pays qu'ils étaient réduits à quitter.

Mais des événemens que peut réclamer l'histoire de plusieurs masses, amenèrent l'établissement de la souveraineté qu'Arioviste, prince teutsch, de race suève, fonda dans la Gaule. Voici comment ce fait eut lieu.

CHAPITRE VI.

LES GAULOIS. — ARIOVISTE DANS LA GAULE. — MIGRATION DES HELVÉTIENS.

De l'an 72 à l'an 58 avant J.-C.

Le pays entre le Rhin et les Pyrénées, les Alpes et les deux mers, fut appelé par les Romains, depuis Jules César, du nom général de Gaule. A l'exception des peuples teutoniques, qui étaient maîtres de la partie septentrionale, ces vastes, riches et belles contrées, étaient habitées par des hommes qui, presque tous, appartenaient à une seule et même race. Pourtant tout ce grand peuple est resté presque entièrement étranger à l'histoire. Il eut une destinée effrayante, à l'examen de laquelle l'esprit humain ne peut s'empêcher de participer. Les Gaulois étaient des hommes d'un corps haut et vigoureux. Ils étaient braves et guerriers, bien que leurs vainqueurs aient pensé qu'ils étaient aussi lâches et aussi abattus dans le malheur qu'orgueilleux et insolens dans la prospérité. Ils avaient acquis une civilisation assez développée; ils cultivaient la terre, faisaient le commerce, exerçaient des métiers; leurs villes étaient bien fortifiées; ils connaissaient des jouissances raffinées et montraient une grande activité et un grand désir d'apprendre. Et pourtant les racines vitales de ce peuple furent bientôt pourries. Il s'est flétri comme un fruit non mûr et a tout au plus servi à rapprocher et à fortifier par sa ruine la vie de peuples étran-

gers. Trois ou quatre causes paraissent avoir amené ce malheur. Les Gaulois, par exemple, étaient divisés en une foule de petits états, et ceux-ci n'étaient unis par aucun lien commun. Ils étaient toujours en hostilité entre eux, et par des guerres continuelles, qui naissaient plus des relations des maisons princières que des besoins des états, ils consumaient leurs forces au lieu de les augmenter. Mais une union complète était rendue impossible par la distinction des hommes en castes. La masse entière était soumise à un petit nombre de grands seigneurs. Dans la jouissance des biens de la vie, dans une jalousie continuelle entre eux, ces seigneurs abusaient de leurs forces et cherchaient à maintenir ou à augmenter l'oppression dans laquelle ils voyaient leur intérêt comme leur grandeur. Mais à côté d'eux et au-dessus d'eux s'élevait l'ordre des druïdes, prêtres puissans, formés dès longtemps par des arts perfides à circonvenir, à troubler, à abrutir les esprits, et ne reculant pas même devant des moyens sanglans dès qu'ils pouvaient conduire à l'asservissement des esprits et à l'accroissement du pouvoir sacerdotal. De plus, la Grèce, par Massalie, exerçait sur la Gaule une influence qui ne paraît avoir été salutaire sous aucun rapport. Par eux a pu venir en partie, en partie s'accroître la grande corruption des mœurs et la triste position des femmes. Ainsi la Gaule, ainsi tout était dans une excellente disposition pour l'astuce et les talens militaires de Rome (1).

L'irruption des Cimbres et des Teutons dans la Gaule et la puissance qu'ils y exercèrent pendant plusieurs années, ont dû également augmenter le trouble (2). Après la délivrance du pays, l'ancienne discorde s'éleva de nouveau, mais sous une autre forme. On avait, à ce qu'il paraît, reconnu la nécessité d'une confédération plus resserrée pour se mettre à l'abri de semblables attaques ; et parmi les peuples de la Gaule centrale, qui avaient dû souffrir le plus des Cimbres, on fit effectivement des essais pour arriver à une pareille alliance. Mais on se divisa au lieu de s'unir. Une querelle acharnée éclata entre les Éduens et les Séquaniens pour la suprématie (3), et donna naissance à une guerre qui dura plusieurs années. Les deux nations rivales rattachèrent à elles les peuples qui les environnaient ; et la grande division de la Gaule en fut le résultat. Les Éduens possédaient le pays à l'ouest du fleuve Arar (aujourd'hui la Saône). Les Séquaniens habitaient le long des montagnes du Jura, à l'est de l'Arar, jusqu'aux sources du fleuve appelé aujourd'hui la Seine (*Sequana*), et par eux-mêmes ou par leurs sujets, leurs partisans et leurs alliés, ils s'étendaient jusqu'au Rhin. Les deux peuples touchaient également aux Allobroges, dont le pays était déjà compté pour une province romaine : le Rhône formait la limite et séparait des Allobroges les Éduens à l'orient et les Séquaniens au midi. Dans le cours de la guerre, les Éduens recherchèrent l'amitié des Romains (4). Cette démarche décida les Séquaniens à s'adresser à leurs voisins orientaux, aux Teutschs (5). Les Éduens ne pouvaient obtenir aucune protection des Romains, parce que Rome, occupée de combats intérieurs et de guerres étrangères, n'osait se lancer dans aucune entreprise dont les suites ne pouvaient être prévues. Du Teutschland au contraire, quelques troupes d'hommes belliqueux, attirés par une solde et par de grandes promesses (6), franchirent le Rhin, l'an 72 avant Jésus-Christ, pour aller aider les Séquaniens. Leur capitaine était Arioviste (7). D'abord il ne vint que quinze mille hommes ; bientôt il en suivit un plus grand nombre : enfin, dit-on, plus de cent mille guerriers teutschs se trouvèrent dans la Gaule. A la force et à la bravoure de ces hommes unis à la puissance des Séquaniens et de leurs alliés, les Éduens ne pouvaient opposer de résistance avec leurs protégés et leurs confédérés. Lorsqu'ils eurent une ou deux fois tenté le sort des combats, lorsqu'ils eurent perdu une grande partie de leurs chefs, de leur noblesse, de leurs chevaliers (8), et vu la défection de leurs alliés et de leurs protégés, ils se soumirent, le cœur brisé d'un si grand malheur, aux exigences des vainqueurs, livrèrent une partie de leur territoire, donnèrent des otages, et s'engagèrent par serment à ne pas redemander ceux-ci, à ne solliciter aucun secours du peuple romain, et à ne jamais chanceler dans la soumission envers les Séquaniens. Un seul homme parmi les Éduens, Divitiac (9), échappa par la fuite à ce serment, se rendit à Rome, et supplia le sénat de sauver sa patrie. Mais Rome elle-même se trouvait dans un grand embarras ; il dut donc quitter la ville sans avoir obtenu l'accomplissement de ses prières.

Les Séquaniens cependant ne se réjouirent pas longtemps d'une victoire qu'ils ne devaient nullement à leur propre vertu, mais à la bravoure d'hommes venus du Teutschland. Peut-être, dans l'espérance d'obtenir du secours, avaient-ils fait à Arioviste et à ses compagnons des promesses exagérées, et fait naître ainsi dans leur âme des espérances sans bornes dont, après la victoire, ils crurent avoir le droit de réclamer l'accomplissement. Quoi qu'il en soit, qu'ils aient trop élevé leurs prétentions, ou que les Gaulois, par ingratitude, aient refusé de tenir leur parole, il éclata entre les Séquaniens et les guerriers teutschs des querelles, qui bientôt dégénérèrent en inimitié profonde. Sans aucun doute, on eut pendant longtemps recours à des négociations qui nous sont inconnues. Les passions furent diversement et profondément irritées (10). Enfin on en vint à une guerre ouverte. Les peuples galliques se liguèrent de tous côtés contre les Teutschs, et entrèrent en campagne (11). Un combat fut livré près d'Amagetobria, où tout fut décidé d'un seul coup. Arioviste remporta une victoire complète et devint maître du pays et souverain des peuples. Et ce roi, plus il put reconnaître l'inconstance des Gaulois, leur légèreté, leur goût pour l'intrigue et l'artifice, plus il usa d'un pouvoir sévère, et sut maintenir avec un merveilleux talent les peuples galliques sinon dans la fidélité, du moins dans la soumission et l'obéissance. Les Séquaniens furent forcés de lui donner à lui et à ses compagnons, le tiers de leurs terres; les autres états galliques qui s'étaient confédérés contre lui, furent astreints à lui payer un tribut, et les hommes les plus éminens furent obligés de lui livrer leurs enfans comme otages. Beaucoup de villes des Séquaniens furent occupées (12); au moyen de Gaulois qu'Arioviste gagna peu à peu ou qui embrassèrent volontairement son parti, une surveillance sévère fut exercée sur les paroles et sur les actions, et un compte rigoureux en fut rendu au maître. L'esprit des Gaulois fut enchaîné par ces mesures et par ces dispositions. Les Séquaniens tremblèrent tellement devant ce despotique souverain qu'après de dures expériences, ils n'osaient risquer le moindre mot de mauvais vouloir ou la moindre plainte, lors même qu'ils ne voyaient dans leur société que des hommes de leur nation. Arioviste semblait partout présent. Dans le temps même où la domination d'Arioviste s'affermissait ainsi, Pompée, César et Crassus formaient à Rome, soixante ans avant Jésus-Christ, une alliance connue sous le nom de premier triumvirat. Cette alliance ne fut pas conclue parce que ces trois hommes voulaient atteindre un but commun; mais chacun des contractans poursuivait son plan d'égoïsme et d'ambition contre le sénat et l'état, et espérait arriver plus facilement au but par le bonheur, le génie, la richesse ou la popularité de l'autre. Mais César était de beaucoup au-dessus de ses deux alliés en intelligence, en habileté et en portée de vue. Calculant habilement la position géographique et l'état actuel des pays, il se fit donner pour cinq ans le gouvernement des provinces de Gaule et d'Illyrie, peut-être avec l'espérance que ce temps lui suffirait pour anéantir tous ses ennemis et devenir le maître de la république (13). Le timide sénat était sans force contre la puissance réunie de tels hommes, et fut contraint de laisser faire ce qu'ils voulaient. Sur ces entrefaites, César reçut le consulat pour l'an 59 avant Jésus-Christ.

Ni César ni aucun autre Romain n'ont jugé convenable de s'exprimer d'une manière précise sur les rapports de la province romaine dans la Gaule avec le roi Arioviste. La domination des Teutschs n'a pu être indifférente aux Romains; des négociations de diverse nature ont dû avoir lieu. Sous le consulat de César, un traité d'amitié fut conclu entre Arioviste et les Romains; et Arioviste, reconnu par ceux-ci comme roi des Teutschs dans la Gaule (14), reçut de Rome de riches présens. Le prince teutsch consentit probablement à ce traité parce que de nouveaux dangers le menaçaient. Pour ce même motif il fit, la même année, passer le Rhin à une nouvelle armée de vingt-mille guerriers teutschs (15), et obtint des Séquaniens la cession d'un second tiers de leur territoire. Le même danger menaçait aussi les Romains, et pour cela ils durent désirer d'arriver à une paix stable avec les Teutschs établis dans la Gaule. Car parmi les Helvétiens se faisait un mouvement inquiétant et pour les teutschs et pour les Romains; ceux-là eurent à craindre pour leur domination; chez ceux-ci se renouvelait le souvenir de la terreur que leur avaient causée les Cimbres.

En effet les Helvétiens, refoulés violemment des beaux cantons du Teutschland méridional

dans les vallées et les gorges des Alpes, ne se sentaient pas encore dédommagés par la sublimité de leur territoire des privations et des efforts qu'il rendait nécessaires, et n'avaient encore contracté aucune affection pour les beautés des montagnes. Depuis deux ans ils se préparaient avec tout leur peuple à une émigration, pour chercher une nouvelle patrie. Exclus du Teutschland, ayant au sud les Romains, ils durent redouter dans leurs demeures la domination qu'Arioviste affermissait toujours plus dans la Gaule, et qu'il s'efforçait d'étendre (16). Le repos où était depuis longtemps la province romaine et la force peu imposante que les Romains avaient dans ce pays (17) durent leur faire regarder comme facile de s'ouvrir violemment une place au milieu des peuples galliques; et ils pouvaient espérer que leur apparition appellerait aux armes les peuples galliques, et que devant ces moyens réunis, Arioviste ne pourrait résister, quoi qu'il fît pour se fortifier (18).

D'autres races galliques qui avaient encore leurs demeures sur les frontières du Teutschland, les Rauraques, les Tulinges, les Latobriges et même les Boïens, qui, passant à côté des peuples teutoniques, s'étaient dirigés vers les Alpes noriques, se réunirent à eux; car leur situation près des Teutschs les exposait à un danger continuel. Orgétorix, le plus distingué et le plus riche des Helvétiens, qui poussait avec le plus de force à l'émigration, établit aussi des intelligences secrètes avec ceux des peuples de la Gaule qui étaient le plus opprimés par Arioviste et qui par là semblaient le plus disposés à un soulèvement, en particulier avec les Éduens et les Séquaniens (19). Toutefois ces alliances restèrent sans résultat, pour le malheur peut-être des Helvétiens. Car Orgétorix fut soupçonné de vouloir abuser à son propre avantage des mouvemens élevés parmi son peuple, et il ne put échapper que par une mort volontaire à la colère de sa nation. Cette circonstance amena une interruption dans les projets. Les Helvétiens cependant et leurs alliés, lorsqu'ils eurent terminé leurs préparatifs, brûlèrent leurs villes et leurs villages, pour étouffer en eux-mêmes le désir de revoir leurs anciennes demeures et pour mettre toute leur consolation dans les résultats de l'expédition; ils commencèrent celle-ci, ne doutant pas d'arriver sans obstacle dans l'intérieur de la Gaule par le pays des Allobroges.

Mais ils ignoraient ce qui s'était passé à Rome et ne connaissaient pas le génie, la force et l'activité de César. Celui-ci, dès qu'il avait été instruit des projets des Helvétiens, était accouru dans la Gaule. Ce qu'il y entreprit et accomplit dans le cours de huit sanglantes années a été écrit par lui d'une manière analogue à sa conduite, avec une admirable supériorité d'esprit, avec une ravissante facilité, avec le plus habile calcul et avec un talent si parfait qu'il ressemble à s'y méprendre au naturel et même à l'abandon, mais aussi sans vérité, sans moralité, sans commisération pour les maux de l'humanité, sans sensibilité et sans religion. L'ouvrage de César est certainement un beau monument de la grandeur romaine, mais l'histoire a besoin de précautions pour que la séduisante facilité de ce récit ne donne pas le change sur le lien des choses et pour que le charme de l'esprit ne nous rende pas indifférens et insensibles à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie et à ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de l'homme (20). César se trouvait déjà à Genève. Là les Helvétiens lui demandèrent la permission de traverser paisiblement la province romaine. Après un retard adroit, il donna un refus formel. Il pensait au temps des Cimbres et regardait comme dangereux un changement dont il ne pouvait prévoir les suites. Une tentative faite par les Helvétiens pour forcer le passage échoua sans peine devant les promptes dispositions de César, devant ses fortifications et ses retranchemens. Ils durent rebrousser chemin. Cet échec leur causa une perte irréparable. Les Gaulois, qui avaient espéré en eux, perdirent confiance et renoncèrent à toute résolution, à toute action, pour attendre le cours des choses. Il est vrai qu'ils parvinrent par une gorge étroite des montagnes du Jura, à travers mille peines et mille dangers, ayant sur leur gauche d'épouvantables précipices et sur leur droite des rochers menaçans, à gagner le pays des Séquaniens, et à ne pas moins éviter l'armée d'Arioviste que la province romaine. Mais le retard de leur expédition avait donné le temps à César, non-seulement de tirer un grand nombre de soldats de la province et de faire des levées parmi les peuples galliques, mais aussi d'aller chercher à marches forcées cinq légions au delà des Alpes. Tandis que les Helvétiens, par une longue marche, au nom-

bre de trois cent soixante-huit mille, traversaient le pays des Séquaniens, il fit passer le Rhône à son armée, se dirigea vers la rive gauche du fleuve Arar, et obtint par son apparition avec des forces imposantes un tel ascendant que les Éduens effrayés et d'autres peuples crurent devoir aussitôt rechercher sa bienveillance. César rencontra les Helvétiens près de l'Arar. Depuis vingt jours ils étaient occupés au passage de ce fleuve paisible, et les trois quarts seulement de leur armée avaient atteint l'autre rive. César se jeta aussitôt sur la partie qui se trouvait sur la rive gauche du fleuve. C'étaient les Tigurins, dont le nom rappelait aux Romains de pénibles souvenirs. La victoire fut facile et complète. Après cela, il passa en un jour la rivière avec son armée. Les Helvétiens, étonnés, surpris, troublés, lui envoyèrent des ambassadeurs et lui demandèrent des demeures tranquilles. Divicon porta la parole (21). Ce vieux héros, en paraissant devant l'orgueilleux vainqueur, ne pouvait oublier le joug sous lequel il avait, cinquante ans auparavant, fait passer une armée romaine, et parla sous l'impression de ce sentiment. César demanda des otages. Divicon, ne voulant pas céder à une exigence qui changeait l'honneur de sa jeunesse en honte pour ses cheveux blancs, répondit à César avec une amère douleur : « Que les Romains savaient que les Helvétiens recevaient bien des otages, mais n'en donnaient point ; » et à ces mots il se retira, et le peuple alla plus loin au-devant de sa destinée.

César courut sur leurs traces. Une décision par les armes était plus nécessaire que jamais. Le combat fut livré près de Bibracte, la ville la plus grande et la plus riche des Éduens. César les y amena par la supériorité de son génie militaire et les battit avec la même supériorité. Les Helvétiens furent écrasés après une lutte courageuse et après que le sang eut coulé d'une effrayante manière. Abandonnés de tous, réduits aux dernières extrémités, privés même de la possibilité de fuir, ils acceptèrent les conditions du vainqueur, et, sur ses ordres, retournèrent dans les montagnes qu'ils avaient abandonnées ; leur nombre était réduit à cent dix mille. César leur dicta cet ordre, afin que les Germains ne pussent s'emparer du pays et s'établir dans le voisinage de la province romaine.

Cette victoire fut un grand malheur pour toute la Gaule ; elle fut aussi d'une grande importance pour la destinée du peuple teutonique, et par conséquent pour tout le temps moderne.

Si les Helvétiens avaient réussi à s'établir dans la Gaule sans que les Romains s'en mêlassent, et à réunir les Gaulois contre Arioviste, ils auraient peut-être ruiné l'empire de celui-ci et obtenu le Rhin pour frontière. La partie méridionale du pays, grâce à cette force nouvellement élevée, aurait peut-être été purgée des étrangers jusqu'aux Alpes. Rome, refoulée derrière les hautes montagnes, aurait été bornée au monde méridional, et dans le nord les Gaulois auraient pu s'élever comme peuple à côté du peuple des Teutschs. Si d'autre part les Helvétiens avaient remporté la victoire sur César et sur les Romains, une élévation semblable aurait également eu lieu pour les Gaulois. Et quel mortel pouvait prévoir les résultats qu'aurait amenés l'un et l'autre cas ? Mais la victoire de César déconcerta tous les efforts dans la Gaule ; toutes les espérances furent détruites, tous les vœux trompés. Les peuples avaient perdu tout lien et toute direction, et lorsqu'ils revinrent à eux, le sol leur manquait déjà sous les pieds. C'est dans des torrens de sang qu'ils devaient désormais, devant le monde et la postérité, faire entrer dans l'histoire leurs réclamations de liberté et d'indépendance ; pour leur vie, il n'y avait plus à sauver ni liberté ni indépendance. Ce que les Helvétiens auraient fait échut à César comme un héritage, et Rome tira à elle ce qui appartenait aux Gaulois.

CHAPITRE VII.

GUERRE ENTRE ARIOVISTE ET CÉSAR.

De l'an 58 à l'an 57 avant J.-C.

Jusqu'à la bataille de Bibracte, les peuples galliques avaient attendu dans un profond silence la décision du sort, non sans espérer que le désastre serait pour les Romains. Mais l'issue de la bataille porta dans les âmes le désespoir des affaires de la Gaule. Les princes des états galliques accoururent aussitôt auprès de César pour lui adresser des vœux pour son bonheur, pour le triomphe de leur malheur. Ils ne se présentèrent pas à lui en hommes libres,

en fiers chefs de peuples indépendans, dont l'amitié et l'alliance devaient lui être agréables et précieuses, tout vainqueur qu'il fût, mais ils parurent devant lui avec le cœur déchiré, comme des coupables, comme des supplians, comme des protégés, pleurant et gémissant. Ils bégayèrent les expressions flatteuses d'une joie feinte (1) de la défaite des Helvétiens, alliés de leur propre peuple. Dépourvus de toute raison, ils lui dévoilèrent la déplorable situation de la Gaule, et lui montrèrent le côté malade de leur vie. Ils firent une peinture peut-être vraie, mais nullement honorable, des mauvais traitemens qu'ils avaient à souffrir d'Arioviste. « S'ils ne trouvaient point de secours auprès de César, dirent-ils, s'ils n'en trouvaient point auprès du peuple romain, tous les Gaulois seraient forcés d'exécuter ce que les Helvétiens avaient entrepris : ils seraient réduits à abandonner leurs maisons et leurs foyers pour chercher loin des Germains une nouvelle patrie et de risquer chaque bonheur sur chaque danger. » C'est ainsi qu'ils jetèrent à ses pieds, comme un présent fait à un hôte, la liberté et l'indépendance de leur peuple; et cependant ils se rassuraient peut-être par cette folle pensée, que le général étranger, au milieu de troupes ivres de leur victoire, les délivrerait d'un oppresseur étranger et retournerait ensuite généreusement dans sa patrie.

Rien ne pouvait être plus désirable pour César que ces sollicitations, qu'il considérât soit les anciens usages et l'ancien art de Rome, soit les penchans et la tendance de la génération présente, ou ses propres désirs et ses propres plans. La Gaule se montrait disposée à subir une domination étrangère; aucun espace ne séparait Arioviste et lui; ils ne pouvaient assurément rester l'un envers l'autre dans leur même position actuelle; il pouvait espérer de réduire la Gaule par la Gaule sous le joug de Rome, et avec Rome sous sa propre puissance. Aussi entreprit-il de délivrer la Gaule des Teutschs (2).

César envoya des messagers à Arioviste lui demander de fixer un lieu favorable pour une entrevue; lui, César, voulait s'entretenir avec lui de choses de la plus haute importance. Arioviste répondit aux envoyés : « Si j'avais quelque chose à chercher auprès de César, je me rendrais auprès de César; si César me demande quelque chose, il peut venir auprès de moi. Du reste, je ne me risquerai pas à entrer sans mon armée dans la partie de la Gaule dont César est maître; et il y a de grandes difficultés à réunir l'armée. Je ne puis comprendre non plus pourquoi César ou le peuple romain s'inquiète de ma Gaule à moi, de la Gaule que j'ai soumise par les armes. »

Là-dessus César envoya une seconde fois des messagers à Arioviste pour le provoquer (3); ils étaient chargés de lui dire : « qu'il répondait par l'ingratitude à la grande bienveillance avec laquelle le peuple romain l'avait reconnu comme roi et ami. Mais que, puisqu'il faisait des difficultés pour venir à une entrevue, lui, César, voulait lui faire connaître ses demandes. Il ne devait plus faire passer le Rhin à aucune troupe; il devait rendre aux Éduens leurs otages, accorder aux Séquaniens la délivrance des leurs; il ne devait chercher à chagriner en rien les Éduens, et ne commencer aucune guerre contre eux ni contre leurs alliés. S'il accordait ces demandes, la bienveillance et l'amitié du peuple romain ne lui manqueraient pas; dans le cas contraire, lui, César, prendrait le parti des Éduens. »

Arioviste répondit : « D'après le droit de la guerre, les vaincus doivent suivre les ordres du vainqueur. Le peuple romain est habitué à donner ses ordres aux vaincus, non d'après les prescriptions d'autrui, mais selon son propre plaisir. Je ne prescris pas au peuple romain comment il doit user de son droit : le peuple romain ne doit pas non plus s'opposer à l'exercice du mien. Les Éduens sont devenus mes tributaires, parce que après avoir tenté contre moi le sort de la guerre, ils ont été subjugués par les armes. César commet une grande injustice lorsque, se mêlant de mes affaires, il veut diminuer mes revenus. Je ne rendrai pas les otages aux Éduens; mais je ne commencerai pas non plus sans motif une guerre ni contre eux ni contre leurs alliés, tant qu'ils tiendront leurs engagemens et paieront régulièrement tous les ans le tribut. S'ils ne le font pas, il ne leur servira de rien d'être appelés les frères du peuple romain. La déclaration de César qu'il prendra le parti des Éduens ne m'effraie pas. Personne n'a encore combattu contre moi sans se perdre. César peut l'essayer. Il apprendra ce que des Teutschs,

non vaincus, habiles à manier les armes et éloignés depuis quatorze ans de leurs maisons et de leurs foyers, peuvent par leur bravoure. »

Arioviste cependant montra moins de témérité dans ses actions que de morgue dans ses paroles. Déjà son cri de guerre avait retenti dans les cent cantons des Suèves, et de ces cantons s'élançaient vers les bords du Rhin des troupes de jeunes Teutschs, qui se rassemblaient près de ce fleuve pour se réunir à Arioviste et prévenir le nouveau danger (5). Leurs chefs ont dû être deux frères, appelés Nasua et Cimbérius. Mais les efforts d'Arioviste, pour réunir à lui ce corps, échouèrent. Les ennemis des Suèves, les Ubiens, virent à peine quelque mouvement parmi eux qu'ils se rassemblèrent aussi, peut-être sur le Mein, soit qu'ils fussent inquiets pour eux-mêmes, soit que dès lors ils voulussent tirer vengeance d'outrages antérieurs. Les Suèves furent empêchés par eux de passer le Rhin (6). Sur ces entrefaites, César fut informé de leur levée par des hommes qu'il appelle les messagers des Trévires, peuple teutsch sur la rive gauche du Rhin, sur les bords de la Moselle; mais peut-être étaient-ils envoyés par les Ubiens(7). Effrayé de cette nouvelle, César, avec son activité ordinaire, mit son armée en mouvement pour amener le roi teutsch à un combat avant l'arrivée du nouveau renfort. Et il réussit à se rendre maître de Vesontio, la plus grande ville des Séquaniens, fortifiée par la nature et par l'art, et appelée aujourd'hui Besançon. Assurément cette conquête fut pour lui un grand avantage; mais il n'est pas facile de décider si elle fut une grande perte pour Arioviste. Les Teutschs aimaient à combattre en pleine campagne; ils ne s'entendaient point à emporter des forteresses; peut-être s'entendaient-ils aussi peu à les défendre. Et l'ennemi s'affaiblissait pour le combat en pleine campagne par la garnison qu'il laissait dans la ville (8).

Mais il s'en fallut de peu que Vesontio ne fût aussitôt une cause de ruine pour le général romain. Les habitans et des marchands voyageurs (9) peignirent aux soldats la grande taille des Teutschs, leur incroyable bravoure, leur adresse à manier les armes. Les Gaulois eux-mêmes, disaient-ils, qui cependant s'étaient souvent heurtés contre les Teutschs, ne pouvaient supporter leurs regards et les éclairs que lançaient leurs yeux. Par là ils firent naître une grande crainte dans toute l'armée et ébranlèrent tous les cœurs et tous les courages. La guerre, jusqu'à présent désirée par tous, paraissait maintenant un malheur, et on pensait que César l'avait inutilement et imprudemment cherchée (10). Les premiers signes de cet ébranlement et de ce changement d'opinion furent donnés par ces nobles seigneurs qui avaient suivi César par amitié pour jouir en sûreté des plaisirs d'un camp joyeux et des avantages d'une guerre féconde en victoires. Ils se présentèrent à lui et lui demandèrent la permission de retourner à Rome. L'un donnait un prétexte, l'autre un autre, pour faire paraître cette prière comme un effet de la nécessité. Ceux qui par pudeur n'osèrent point exprimer formellement une semblable prière erraient çà et là, les traits bouleversés, et étaient incapables de retenir leurs larmes. D'autres s'enfermaient dans leurs quartiers et gémissaient avec leurs compagnons sur leur malheureux sort. Chacun, à tout événement, préparait son testament. Des hommes même dont toute la vie s'était écoulée dans les camps, chefs comme soldats, cavaliers comme fantassins, furent saisis de l'inquiétude générale et cherchaient seulement à dissimuler à leurs propres yeux et aux yeux des autres, par tous les moyens, la honte de leur lâcheté. Ils ne tremblaient pas, disaient-ils, devant l'ennemi; mais les chemins étaient si mauvais, les forêts si épaisses, les vivres si rares! Il ne manquait pas même d'individus qui cherchaient à inspirer à César la crainte que l'armée n'obéît pas à l'ordre de lever le camp.

Mais César sut, avec le même génie qui lui faisait remporter ses victoires, surmonter cet abattement et ramener l'armée à la confiance en elle-même et à son ancienne énergie. Il appela auprès de lui les chefs de tout rang et leur adressa un discours aussi vigoureux qu'éloquent (11). Il jeta un blâme amer sur l'inconvenance avec laquelle les soldats, dont l'honneur consistait dans l'obéissance, se permettaient d'examiner et de juger les plans et les ordres de leur général. Il dit qu'Arioviste ne se précipiterait pas aveuglément dans une guerre avec le peuple romain; mais que s'il était assez insensé pour le faire, le résultat serait garanti d'avance par leur courage et par son activité, à lui César; que les Cimbres et les Teutons étaient des Germains, et que pour-

tant ils avaient été écrasés par des armées romaines ; que des Germains encore avaient été écrasés dans la guerre des esclaves, bien qu'ils ne fussent pas étrangers à l'art et à la tactique des Romains ; que les Helvétiens aussi, qu'ils venaient eux-mêmes de vaincre, avaient souvent battu les Germains. Que sa résolution était de lever le camp le lendemain matin, dès le point du jour, afin de savoir le plus tôt possible ce qui avait le plus d'empire sur eux, le devoir et l'honneur ou la peur et la lâcheté. Et que, si personne ne le suivait, il irait seul avec la dixième légion au-devant de l'ennemi ; que celle-là, il le savait, ne l'abandonnerait pas ; qu'elle serait la véritable garde de sa personne.

Ces paroles eurent un effet tout-puissant sur les esprits et leur rendirent les forces qu'ils avaient perdues. Une vive émulation s'éleva dans l'armée. La dixième légion témoigna au général sa reconnaissance pour sa confiance et ne négligea rien pour lui prouver qu'elle n'en était pas indigne. Mais les autres troupes s'efforcèrent de ne pas rester en arrière de la dixième légion ; elles voulurent forcer le général à leur accorder ses éloges à un égal degré. Ainsi disposée, l'armée se mit en route. Après une marche de sept jours, on fut averti par les espions qu'Arioviste n'était plus éloigné avec ses troupes que de vingt-quatre mille pas.

Arioviste, attendant les guerriers suèves du Rhin, désirait gagner du temps. Il envoya un message à César : « Rien ne s'opposait, maintenant qu'ils étaient si rapprochés l'un de l'autre, à l'entrevue que César avait demandée. » César calculant les suites que pouvait avoir une bataille malheureuse, n'étant peut-être pas encore sans inquiétude sur les dispositions de son armée, accepta l'offre du prince teutsch. Cinq jours se passèrent en négociations sur la manière dont l'entrevue aurait lieu. Arioviste agit avec une grande prudence et insista sur une entière égalité. Enfin les deux généraux se réunirent sur une colline, dans une vaste plaine, à une égale distance des deux camps. Un nombre déterminé de cavaliers se tint de part et d'autre à deux cents pas de la colline. Les deux généraux, accompagnés chacun de dix hommes, arrivèrent en même temps sur la colline. Ils ne descendirent point de cheval. La langue gauloise servit aux interprètes (12).

César parla le premier. Il commença cette fois encore par rappeler la bienveillance que lui-même, que le sénat avaient montrée à Arioviste : « Celui-ci avait été appelé roi ; il avait été appelé ami du peuple romain et avait reçu de grands présens. C'était quelque chose de rare, qui n'était accordé habituellement par le peuple romain qu'en récompense des plus grands services. Il avait tout obtenu sans aucun service de la faveur et de la générosité du sénat. Depuis longtemps et pour divers motifs, le peuple romain était dans une étroite alliance avec les Éduens ; de toute antiquité ceux-ci avaient été le premier peuple de la Gaule. Le peuple romain demandait que ses amis et ses alliés ne perdissent rien de ce qui leur appartenait ; qu'ils crussent et profitassent aussi en faveur, en considération, en honneur, et il ne pouvait souffrir qu'on leur arrachât ce qu'ils avaient déjà possédé avant de devenir les amis du peuple romain. Ainsi donc, il répétait ses demandes, qui étaient que lui, Arioviste, n'entreprît aucune guerre contre les Éduens et leurs confédérés, qu'il rendît les otages et ne fît plus venir de Germains de ce côté du Rhin. »

Arioviste répondit : « Je n'ai point passé le Rhin de mon propre mouvement, mais sur l'invitation et à la prière des Gaulois. Ce n'est point sans les grandes espérances d'une grande récompense que j'ai quitté ma maison et ma famille. Mes possessions dans la Gaule ont été légitimement acquises. Les Éduens m'ont d'eux-mêmes livré des otages. Je reçois un tribut, comme le vainqueur a coutume de le recevoir après la victoire, par le droit de la guerre. Je n'ai point commencé la guerre contre les Gaulois, mais les Gaulois ont commencé la guerre contre moi. Tous les états de la Gaule se sont mis en campagne pour m'attaquer et ont établi contre moi leur camp. Toutes leurs troupes ont été dispersées et vaincues dans une seule bataille. Veulent-ils faire un nouvel essai, je suis prêt au combat ; aiment-ils mieux maintenir la paix, il est injuste de refuser le tribut qu'ils ont jusqu'ici payé sans opposition. L'amitié du peuple romain doit me servir d'ornement et de protection, et ne doit me causer ni dommage ni déshonneur. Dans cet espoir seul je puis en vouloir (13). Le peuple romain veut-il m'enlever mon tribut et me débaucher mes sujets, dans ce cas j'aime mieux renoncer à l'amitié

du peuple romain. C'est pour ma propre défense que j'attire auprès de moi ce grand nombre de Teutschs et non pour subjuguer la Gaule. Je suis venu dans la Gaule plus tôt que les Romains. Avant le temps où nous sommes, jamais une armée romaine n'avait franchi les limites de la province gauloise. Pourquoi viens-tu envahir mes possessions? Ceci est ma Gaule, comme l'autre est la vôtre. Vous me prenez pour un barbare, et pour cela vous croyez pouvoir me donner le change par l'assurance que les Éduens ont été nommés frères par le sénat. Mais je n'ai point vu que les Éduens aient donné des secours aux Romains dans leurs dernières guerres contre les Allobroges ou les Romains aux Éduens dans leurs querelles avec les Séquaniens et avec moi-même. Je dois soupçonner que tu te couvres envers moi d'un semblant d'amitié et que tu as en vue de m'opprimer. Si tu es mon ami, conduis ton armée hors de ces contrées; si tu ne le fais pas, je dois te traiter en ennemi. Et certainement ce sera une grande joie pour les grands et les seigneurs du peuple romain si tu succombes devant moi. Des messagers de Rome m'ont appris que par ta mort je gagnerai toute leur faveur et toute leur amitié (14). »

Pendant qu'Arioviste et César échangeaient ainsi des paroles hostiles, un combat s'engagea entre les cavaliers qui avaient été commandés pour leur sûreté. César avait pris les chevaux aux Gaulois de son armée et les avait fait monter par des soldats de la dixième légion pour avoir à tout événement une garde sur laquelle il pût compter. Les cavaliers teutschs s'aperçurent de cette transformation et en firent un sujet de plaisanterie et de dérision. Ce fut là l'origine du combat. Mais bientôt on en vint aux coups et aux armes. Alors César interrompit l'entrevue pour contenir les siens (15) et ne revint pas auprès d'Arioviste. Il dit à son armée qu'Arioviste demandait que les Romains évacuassent toute la Gaule et que ses cavaliers avaient commencé l'attaque. Ce récit (16) rendit l'armée furieuse; elle demanda le combat. Arioviste cependant envoya de nouveaux ambassadeurs à César et proposa une nouvelle entrevue. César rejeta cette ouverture. Mais il envoya auprès d'Arioviste, sur d'autres propositions, deux hommes, dont l'un, C.-Valérius Procillus, comprenait le gaulois, et dont l'autre, Marcus Mettius, était hôte d'Arioviste (17). Arioviste fit saisir ces deux hommes. César n'en dit pas le motif; il raconte encore cette circonstance avec haine. Mais comme il avait été enjoint à ses messagers d'écouter ce que demandait Arioviste, sans lui répondre, et comme Arioviste avait désiré négocier, il est vraisemblable qu'il s'éleva des mésintelligences qui amenèrent l'arrestation des envoyés romains (18).

Après cela Arioviste fit un habile mouvement, se plaça sur les derrières de l'ennemi, et, par cette position, intercepta ses communications. César, mis dans l'embarras par l'interception de ses communications, offrit aussitôt une bataille. Arioviste toutefois l'évita; mais sa cavalerie était partout et livrait chaque jour des escarmouches. Il avait six mille cavaliers, dont chacun avait choisi parmi l'infanterie un des hommes les plus agiles et les plus braves. Ils se montraient toujours ensemble; ils recevaient d'eux de l'appui dans le combat et des secours en cas de blessures. Dans les longues courses, et lorsqu'une entreprise demandait de la rapidité, le fantassin montait en croupe et suivait par conséquent chaque mouvement du cavalier. Le double combat de cette troupe était un fléau redouté des Romains.

Plusieurs jours s'écoulèrent. César essaya par tous les moyens d'amener les Teutschs à une bataille générale. Arioviste l'évitait toujours, mais ne négligeait aucun avantage. Comme César pour rétablir les communications avec ses alliés fortifiait un second petit camp, Arioviste l'attaqua aussitôt et causa une grande perte aux Romains; mais il ne voulait point d'une bataille. De même que Marius avait opposé la défaveur des dieux à l'impatience des soldats qu'irritaient les railleries des Cimbres, de même Arioviste sut contenir l'impétuosité de ses guerriers par cet oracle des prophétesses, qu'avant la nouvelle lune les Teutschs ne pourraient livrer une bataille où ils seraient victorieux (19). Jusque-là il pouvait espérer un changement par l'armée des bords du Rhin; mais César devenait toujours plus pressant pour détruire cet espoir. Enfin il s'approcha avec trois corps de bataille du camp des Teutschs, et força le général teutsch à mettre aussi ses troupes en ordre de bataille. Ce mouvement se fit de la part de l'ennemi avec une grande habileté. Ils se divisèrent par nations, à égale distance entre elles. César les

nomme Harudes, Marcomans, Tribockes, Vangions, Némètes, Sédusiens et Suèves (20). Sur les derrières de l'armée on rassembla les voitures et les charrettes. Du haut de celles-ci des femmes et des jeunes filles, les cheveux épars, suppliaient les hommes qui marchaient au combat de les sauver de l'esclavage des Romains.

César, avec son aile droite, commença l'attaque. Aussitôt les Teutschs s'avancèrent au pas de charge. Ni le temps ni l'espace ne permirent de lancer des javelots; il fallut décider le sort l'épée à la main. En un clin d'œil les Teutschs, solidement pressés, formèrent un carré pareil à une muraille et reçurent, couverts de leurs boucliers, sans désavantage le choc des Romains; mais seulement lorsque ceux-ci essayèrent de sauter sur eux et de leur arracher leurs boucliers, les blessures commencèrent à atteindre, par-dessus les boucliers, les premiers rangs (21). Les Teutschs saisirent ces téméraires, les jetèrent à terre et les foulèrent aux pieds ou se vengèrent avec les dents des coups de poignard des Romains. Ils étaient si serrés les uns contre les autre, que ceux qui étaient tués ne tombaient pas à terre, mais restaient debout, semblables à des vivans, au milieu de leurs frères (22). Mais leur aile gauche était la plus faible. Elle fut repoussée par l'ennemi. Leur aile droite au contraire jeta le désordre parmi les Romains et les aurait mis en fuite si le chef de la cavalerie, le jeune P. Crassus, n'eût pas eu la présence d'esprit d'envoyer la réserve, le troisième corps d'armée, au secours de l'aile gauche refoulée. L'arrivée de ces nouvelles troupes au moment du plus grand besoin décida la bataille. Les Teutschs faiblirent. Ils égalaient les Romains en bravoure et en courage; on peut à peine supposer qu'ils leur fussent inférieurs en habileté militaire. Ils perdirent la bataille devant la fortune de Rome, devant le génie de César, devant les forces supérieures des Romains (23) et par leur manière inusitée de combattre. Ce qui peut y avoir contribué, c'est qu'Arioviste avait marché au combat contre son gré et contre le gré de son armée (24). César toutefois est tellement bref dans son récit (25) que l'on peut mettre en doute si la fuite des Teutschs ne fut pas une sorte de retraite (26) pour se rapprocher de l'armée qui se trouvait sur la rive droite du Rhin et si leur véritable malheur ne commença pas seulement sur ce fleuve, à cause de la difficulté du passage et à cause des Ubiens qui les attendaient.

Le champ de bataille était à environ cinquante mille pas (dix milles géographiques) du Rhin. Les Teutschs furent poursuivis par les Romains jusqu'à ce fleuve. Beaucoup se sauvèrent à la nage, beaucoup, et Arioviste lui-même, sur des bateaux. Ses deux femmes trouvèrent la mort : l'une était Suève, et il l'avait prise avant son expédition en Gaule; l'autre était du Noricum, sœur du roi Vocion, et il l'avait épousée en Gaule. De ses deux filles, l'une périt, l'autre fut prisonnière. Mais l'armée des Suèves, qui était campée près du Rhin, se sépara sans avoir rien fait, et les Ubiens, contens de cette infortune, ne tardèrent pas à en tirer profit pour leur avidité et leur vengeance (27).

CHAPITRE VIII.

COMBATS DES BELGES CONTRE J. CÉSAR. — RUINE DES NERVIENS ET DES ADUATIKES.

De l'an 57 à l'an 56 avant J.-C.

L'aigle romaine planait sur le Rhin. Une série d'événemens, que personne n'avait voulus, que personne n'avait prévus, l'avait conduite jusqu'aux rives de ce fleuve. Ces mêmes événemens l'appelèrent dans les contrées voisines. César, qui, en un été, avait terminé deux grandes guerres, fit prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver dans le pays des Séquaniens. Il ne voulait ni ne pouvait abandonner ce qu'il avait gagné à prix de sang et de combats.

Les peuples teutoniques de la rive droite du Rhin n'avaient certainement pas vu sans étonnement cette nouvelle apparition; il est à peine vraisemblable qu'ils soient restés sans inquiétude. Il est impossible qu'une race aussi aventureuse et aussi belliqueuse que les Suèves, qui avaient gagné leur pays les armes à la main et qui l'avaient défendu par des combats journaliers avec les Helvétiens, ait considéré avec indifférence les événemens accomplis dans la Gaule. Arioviste était Suève; son armée était composée de Suèves, des peuples qui possédaient le Teutschland méridional. De nouvelles troupes étaient sorties de leurs cantons pour renforcer l'armée d'Arioviste et des circonstances et des accidens que nous ne connaissons

pas les avaient tenus éloignés le jour où le sort se prononça. Ils étaient par conséquent en guerre avec les Romains : il est impossible qu'ils soient restés dans leurs huttes avec un cœur tranquille, inactifs ou livrés seulement à des occupations paisibles dans un temps aussi incertain. Le sort de l'armée des Teutschs en Gaule était assurément propre à étouffer toute pensée de conquête dans ce pays, mais ils devaient veiller à la sûreté de leur propre territoire et chercher tous les moyens de rendre cette sûreté possible. Par là il n'est pas invraisemblable que les Suèves, le long du haut Rhin, aient préparé une défense de frontières et que les hommes de guerre qui devaient sur ce point garantir la frontière (appelée *mark* dans leur langue) furent nommés *Mark-Mannen* (hommes de la frontière). César, comme nous l'avons remarqué, avait déjà appris à connaître le nom de Marcomans, et l'apparition postérieure des Marcomans dans ces contrées et ce qu'on raconte d'eux, se présente, dans cette hypothèse, de la manière la plus raisonnable.

Les peuples de la rive gauche du Rhin au contraire reconnurent bientôt positivement le danger de la situation où ils étaient arrivés et en pressentirent l'issue. Cependant les Teutschs qui demeuraient sur le haut Rhin, entre les montagnes des Vosges et le fleuve, jusqu'à l'embouchure du Mein, restèrent dans un repos remarquable. Les Romains ont gardé le silence sur le motif de ce repos. Mais d'après la position du pays et l'état des choses, il était de leur intérêt de gagner par toute sorte de faveur ces peuples appelés plus tard Tribockes, Némètes et Vangions ; car ces peuples, qui avaient à côté d'eux les Helvétiens dans leurs montagnes et derrière eux les Suèves avec leurs Mark-Mannen, auraient été pour les Romains les plus dangereux ennemis. Postérieurement à ce temps, César ne vint jamais dans ce pays ; jamais les Romains n'eurent de raisons pour y envoyer des troupes. Toutefois de grandes relations s'établirent entre ces habitans teutschs des bords du Rhin et les Romains (2) ; et dans la suite du temps ces habitans conservèrent aux Romains une longue fidélité. Aussi est-il presque vraisemblable que ces Teutschs avaient déjà obtenu de César la paix à des conditions qui les séduisirent et que, dans leur illusion, satisfaits des douceurs du repos et des avantages de la paix, ils rendirent aux Romains, dans la Gaule, des services de la plus haute importance. Par eux furent entièrement paralysées les forces guerrières de leurs compatriotes de l'autre côté du Rhin, et l'institution des Mark-Mannen fut inutilement essayée.

Plus loin, tout fut en mouvement pendant l'hiver (3). Les peuples belgiques, que les Gaulois effrayés supplièrent secrètement de les sauver et qui étaient inquiets pour leur propre territoire, tinrent une assemblée. Les Gaulois et les Teutschs n'oublièrent sans doute pas leurs anciennes dissensions, mais ils passèrent par-dessus au moment du danger et s'arrêtèrent à une défense commune avec des forces communes. Pour cimenter leur alliance, ils se donnèrent réciproquement des otages et firent avec activité leurs préparatifs. Trois cent mille hommes devaient être mis en campagne par quinze peuples entre la Seine, la Marne et le Rhin. Les Bellovakes, peuple gallique des bords de la Somme, s'engagèrent à fournir le plus grand nombre, soixante mille hommes, et demandèrent pour cette raison la conduite de la guerre. Mais d'après les désirs de tous les autres confédérés, la direction suprême en fut déférée au roi des Suessions, à Galba, à cause de sa prudence et de sa justice, et aussi parce que son pays était exposé au premier choc. Ainsi cette confédération portait dans son sein les germes d'une double discorde ; ils consistaient dans la différence de caractère des Teutschs et des Gaulois, et dans la répugnance avec laquelle les Bellovakes se virent placés après les Suessions et leur roi. De plus, tous les Belges ne participèrent pas à la confédération. Ils avaient aussi leurs Ubiens. Les Rémois, voisins et amis des Suessions, au nord de la Marne, refusèrent d'entrer dans la ligue, soit qu'ils considérassent la position de leur pays, qui, pour la plus grande partie, était découvert, soit qu'ils eussent reconnu dans la ligue le germe d'une dissolution. Les confédérés eurent assurément raison de demander leur adhésion et de les faire renoncer par la force des armes à la folie et au malheur de l'isolement ; mais par là même ils forcèrent aussi les Rémois à recourir aux Romains pour trouver de l'appui contre une telle prétention.

César était en Italie. A la nouvelle de ce qui se passait en Belgique, il accourut en Gaule au printemps l'an 57 avant Jésus-Christ. Tout fut rapidement ordonné et disposé. L'armée

fut renforcée de deux légions ; les Gaulois reçurent l'ordre de se joindre à elle avec toutes leurs forces. En quinze jours, il conduisit toutes ses troupes jusqu'aux frontières des Belges. Là les envoyés des Rémois parurent devant lui. Par eux César apprit tout ce qui s'était fait en Belgique, la force de l'armée et les relations des peuples, comme celles des individus. Cela détermina sa conduite. Il séduisit et gagna les Rémois par des paroles trompeuses (4), et reçut les enfans de leurs princes comme garantie de leur fidélité. Il donna à l'Éduen Divitiac, avec une flatteuse confiance (5), la mission d'envahir le pays des Bellovakes, parce qu'il avait reconnu que ceux-ci ne cherchaient qu'un prétexte pour abandonner la ligue ; il fit passer à sa propre armée la rivière Axona, que l'on appelle Aisne aujourd'hui, la conduisit sur les frontières de ses nouveaux alliés les Rémois, et prit position sur une colline protégée par la nature du pays et qu'il fortifia convenablement.

Les Belges étaient en marche. Bibrax, capitale des Rémois, fut vigoureusement attaquée par eux. Ils espéraient la forcer de suite, comme en passant, et punir ainsi les Rémois de leur félonie et de leur trahison. Mais l'arrivée imprévue de César encouragea les Rémois à une résistance non moins imprévue et engagea les confédérés à renoncer à leur projet pour attaquer avec toutes leurs forces le Romain lui-même. César cependant sut éviter et détourner cette attaque. Les forces ne furent essayées que dans quelques rencontres de cavalerie.

Mais tandis que les deux armées étaient ainsi voisines l'une de l'autre et cherchaient réciproquement à s'assurer par leurs mouvemens les avantages du terrain, les Belges reçurent la nouvelle de l'entrée des Éduens sur les terres des Bellovakes. Aussitôt arriva ce que César avait prévu. On ne put contenir plus longtemps les Bellovakes ; ils abandonnèrent l'armée confédérée pour défendre leur propre patrie, ne réfléchissant pas, dans leur passion, qu'en César les Éduens seraient vaincus et qu'il ne servirait à rien d'attaquer ceux-ci tant que César resterait là avec des forces non entamées. Leur départ excita violemment les passions : la méfiance fut générale, l'ordre fut troublé, l'intérêt commun oublié. Chacun retourna chez lui pour ne pas rester le dernier et pour ne pas être exposé à la poursuite de l'armée romaine. La dissolution et le départ de cette grande masse d'hommes se firent avec une telle confusion que César put les faire massacrer tant que ses cavaliers le voulurent et jusqu'à la fin du jour.

César, surpris de cette fuite honteuse des Belges, ne tarda pas à marcher plus avant pour achever la soumission des fuyards. Les Suessions, effrayés et troublés par cet événement inouï, se courbèrent aussitôt devant le vainqueur. Le roi Galba livra ses deux fils comme gages de sa fidélité ; le peuple, pour prouver sa soumission, livra ses armes. Les Bellovakes s'étaient lâchement réfugiés dans un même endroit. A l'approche de César, les vieillards, les femmes, qui laissaient flotter leurs cheveux épars, et les enfans, vinrent au-devant de lui, lui tendirent des mains suppliantes, et implorèrent son pardon. Sur la demande de l'Éduen Divitiac, César reçut six cents otages, se fit livrer les armes et agréa la soumission du peuple. Cet exemple fut également suivi par les Ambiens galliques, qui habitaient au nord des Bellovakes, à l'embouchure de la Somme, le long des côtes de la mer.

Autrement firent les Nerviens. Ce peuple teutonique avait ses demeures sur le côté septentrional de la forêt des Ardennes, sur les bords de la Meuse et de la Sabis, appelée maintenant la Sambre. Là ils vivaient dans la concorde et dans la pureté de leurs mœurs, sans avoir été atteints par les coutumes gauloises. Ils n'accordaient à aucun marchand l'entrée de leur pays ; ils ne souffraient pas de vin chez eux, parceque leur saine nature n'avait besoin ni de fortifians, ni d'excitans ; ils ne permettaient rien de ce qui tenait à la volupté et aux jouissances raffinées. C'étaient des hommes d'une grande force et d'une grande énergie : d'autant plus pesante était sur leur cœur l'entreprise si honteusement tentée par les Belges. Ils reprochaient à ceux-ci, avec un amer ressentiment, de s'être livrés aux Romains et d'avoir jeté lâchement aux pieds de ces étrangers la patrie et l'honneur, mais ils étaient d'autant plus résolus eux-mêmes à tenter seuls ce que tous avaient si bassement abandonné, à ne faire la paix à aucune condition et à sauver ou à venger honorablement l'antique honneur. Leurs voisins, les Atrébates et les Veromanduens, partagèrent leurs dispositions, leur douleur et leur ressentiment ;

comme aussi les Aduatikes, qui ne voulaient pas manquer à l'accomplissement d'une grande résolution. Mais la lâche soumission des peuples galliques fut un malheur pour cette nouvelle confédération de races germaniques. Avant que les Aduatikes eussent pu réunir leurs forces à celles des Nerviens, César parut avec son armée, traversant le pays des Ambiens, qui s'étaient soumis.

Les Nerviens avaient établi leur camp sur les bords de la Sabis. Les vieillards, les femmes, les enfans avaient été mis en sûreté derrière les marais et les forêts : chez les hommes, il n'y avait qu'une pensée, qu'une volonté. Leur camp était placé sur une colline, qui par une pente douce descendait jusqu'à la rivière; parfaitement découverte à sa partie inférieure, mais couverte de bois à son sommet. De l'autre côté de la rivière s'élevait, à une distance de deux cents pas, une colline semblable, de la même hauteur. César l'avait choisie pour y placer son camp. Les Nerviens, instruits par les Gaulois de l'ordre dans lequel les Romains avaient coutume de marcher, décidèrent une attaque pour le moment même où cette armée arriverait, attaque qui paraissait devoir difficilement échouer, d'après la disposition de leur territoire. Ainsi les légions avaient toujours marché en formant une longue colonne et séparées les unes des autres par les chariots et les bagages. L'attaque devait donc avoir lieu aussitôt que la première légion aurait atteint le lieu désigné pour le camp. Lorsque cette légion, hors d'état de résister à une force de beaucoup supérieure, hors d'état de recevoir aucun secours des autres, trop éloignées, aurait été détruite, on devait s'emparer des objets d'équipement et de bagage et exterminer successivement les autres légions. En effet le pays était traversé de haies épaisses et rendait impossible ou du moins extraordinairement difficile une dispersion ou une fuite rapide. Mais César changea comme d'habitude l'ordre de marche lorsqu'il fut dans le voisinage de l'ennemi. Six légions marchaient en tête; après elles venaient sans interruption toutes les voitures; deux légions fermaient la marche. La cavalerie était divisée pour couvrir l'armée; la plus grande partie se trouvait à l'avant-garde. Mais les Nerviens n'avaient rien su de ce changement; ils s'en tinrent donc à leur ancien plan.

Lorsque César arriva à l'endroit qu'il avait choisi pour son camp, il trouva tout tranquille sur la colline opposée. Les Nerviens se tenaient cachés dans le bois; seulement quelques corps de cavalerie se laissaient voir sur le penchant de la colline. César envoya contre eux quelques détachemens de sa cavalerie, des frondeurs et des archers, à travers la rivière, qui avait trois pieds de profondeur. Devant ces troupes, ils se retirèrent aussitôt jusqu'au bois, et les Romains ne se hasardèrent pas à les suivre. Les Romains reculèrent à leur tour, et l'ennemi ne les suivit pas loin. Ainsi ces guerriers se chassaient mutuellement en tirailleurs. Cependant les six légions atteignirent la colline et commencèrent à tracer le camp. Alors parut la première voiture. A cette vue, signal convenu de l'attaque, les Teutschs se précipitèrent de toutes parts avec la plus grande impétuosité hors du bois, mirent en fuite les cavaliers romains, les poussèrent avec une incroyable rapidité dans la rivière et à travers la rivière sur la colline où les Romains construisaient leur camp.

César était aux dernières extrémités. Réduit à ce point, il déploya toute la plénitude de son génie avec une admirable résolution. Mais il n'aurait pas réussi, même avec les efforts les plus prodigieux, à résister à cette attaque tumulteuse si l'expérience de son armée dans la guerre et dans les combats n'était venue à son aide. Les soldats se placèrent rapidement l'un contre l'autre, selon que le hasard les réunit, et chacun fit ce que la nécessité exigeait à sa place. César put seulement, en se portant d'un point à l'autre, prononcer quelques paroles d'encouragement ou donner quelques ordres. Il cria à la dixième légion de se rappeler son ancienne bravoure. Le danger était arrivé si subitement que les soldats ne purent pas même mettre leurs casques ni découvrir leurs boucliers.

Les Atrébates formaient l'aile droite des Teutschs. Ils se portèrent contre la neuvième et la dixième légion et rencontrèrent là une si dure résistance qu'après un long combat, épuisés, affaiblis, meutris de blessures, ils furent contraints de reculer. Les Romains les poursuivirent jusque sur l'autre bord de la rivière. A cette vue, ils rassemblèrent leurs forces et se mirent de nouveau en bataille; mais ils furent de nouveau repoussés par l'en-

nemi et refoulés jusque dans leur camp. Les Veromanduens aussi furent chassés par la onzième et la huitième légion du haut de la colline jusqu'au bord de la rivière. Par ce mouvement le camp romain fut presque entièrement découvert de front et sur la gauche; car les deux autres légions, la douzième et la septième, étaient placées à l'aile droite. Les Nerviens, conduits par leur prince Boduognatus (6), s'avancèrent contre ces légions. Une partie d'entre eux, remarquant que l'aile gauche des Romains était dégarnie, la tourna rapidement et arriva sans résistance, par le milieu du camp, sur les derrières des légions. Les cavaliers, les frondeurs et les archers précédemment battus s'étaient retirés dans le camp pour se réunir de nouveau; ils furent encore une fois réduits à une fuite sans repos. Les valets d'équipage et les domestiques, qui, en voyant s'avancer l'aile gauche, avaient couru au butin, se dispersèrent lorsqu'ils virent l'ennemi dans le camp et répandirent la crainte et l'épouvante même parmi les gens qui étaient encore en route avec les voitures. Un cri sauvage s'éleva. On cherchait à se sauver de côté et d'autre. Lorsque les cavaliers trévires, qui avaient une réputation de grande bravoure et qui étaient venus comme auxiliaires de César, virent l'embarras des légions cernées et la confusion générale, ils abandonnèrent le champ de bataille, retournèrent dans leur patrie et annoncèrent l'entière défaite des Romains. César venait d'arriver auprès des légions au moment où elles furent enveloppées. Les soldats étaient pressés sans ordre les uns contre les autres et ne pouvaient remuer. Les officiers de la quatrième cohorte étaient tous tombés; le porte-enseigne était tué, les enseignes perdues; les officiers des autres cohortes qui n'avaient pas encore trouvé la mort étaient presque tous dangereusement blessés; quiconque pouvait s'échapper se sauvait; le découragement était général et les Nerviens avançaient avec une vigueur infatigable.

Dans cette extrémité, César arracha le bouclier à un soldat des derniers rangs (7), se plaça au premier rang, appela par leur nom les individus, chefs comme soldats, et les excita et les encouragea à grands cris. Le regard du général, sa voix, le danger qu'il courait et son autorité rappelèrent à elles-mêmes les âmes abattues. Le combat se renouvela, s'étendit, se maintint. Sur ces entrefaites arrivèrent les deux légions qui avaient fermé la marche de l'armée. La dixième légion aussi, qui de la colline opposée avait vu le danger de son général et de ses compagnons d'armes, revint alors. Les cavaliers et les frondeurs fugitifs, désirant effacer la honte de leur fuite, firent volte-face lorsqu'ils virent ce nouveau secours, et les valets d'équipage et les goujats eux-mêmes ne firent pas faute. Le combat changea subitement de face (8). Les assaillans furent assaillis, les attaquans devinrent les attaqués.

Mais les Nerviens, bien qu'ils reconnussent ce changement, ne se démentirent pas. Leur résolution était prise; ils combattirent à leur manière, sans relâche, sans repos, sans découragement. L'espérance de la victoire s'était évanouie: ils ne reculèrent pas et n'hésitèrent pas. Le premier rang fut massacré, le second rang marcha sur ceux qui étaient tombés et combattit sur les cadavres de ses frères. Il tomba aussi; le troisième rang tomba, le quatrième tomba. Les cadavres s'entassaient en monceaux. Lorsque arriva le tour de ceux qui restaient, ils montèrent sur ces monceaux et renvoyèrent à l'ennemi les flèches et les traits qu'ils avaient pris sur les Romains. Il ne resta que la destruction. Aucun ne voulut survivre à un tel jour, aucun ne voulut voir la désolation de sa patrie, aucun ne voulut porter ces tristes nouvelles aux pères, aux femmes, aux enfans. Un seul tombeau devait les renfermer tous, une seule gloire rester à tous. La grandeur d'âme rendit tout léger. Ainsi la victoire resta aux Romains; mais seulement la victoire de la destruction, pleine d'horreur et d'épouvante.

Lorsque les vieillards, les femmes et les enfans des Nerviens reçurent la nouvelle de ce désastre inouï, ils reconnurent leur faiblesse et sentirent qu'après la mort de leurs défenseurs il ne leur restait d'autre ressource que de se rendre au vainqueur au moment où l'impression d'une telle ruine était encore récente. Ils envoyèrent à César des ambassadeurs qui représentèrent au général romain leur triste position. De six cents chefs de leur république il n'en restait plus que trois; de soixante mille hommes en état de porter les armes, il n'en restait que cinq cents. Tous les autres étaient tombés pour leur patrie et, selon l'expression de Florus, pour la liberté de leur peuple (9). César, bien que peu touché de cette douleur

infinie, mais se donnant les apparences de la pitié pour des infortunés et des supplians (10), leur assura pardon et appui, et leur permit de retourner dans leurs cabanes.

L'œuvre toutefois n'était pas encore accomplie. Les Aduatikes étaient en route pour venir avec toutes leurs forces au secours des Nerviens. Mais la nouvelle de cette malheureuse bataille les décida à retourner chez eux. César envoya Publius Crassus avec une seule légion remplir la tâche facile de soumettre les peuples occidentaux de la Gaule qui avaient leur demeure de l'embouchure de la Somme à celle de la Loire, qu'on nommait alors Liger. Lui-même conduisit le reste de l'armée dans le pays des Aduatikes. A son approche, ceux-ci abandonnèrent toutes leurs villes et cherchèrent un asile dans une seule place que la nature avait admirablement fortifiée; elle était située sur des rochers hauts et escarpés qui ne donnaient que d'un côté un accès facile, et là même elle était défendue par un double mur, et du haut de ce mur des quartiers de rochers et des poutres aiguës menaçaient l'assaillant. Les Aduatikes, qui ne connaissaient pas les arts de leurs ennemis, croyaient n'avoir rien à craindre derrière de semblables fortifications, et ils ne jetaient pas sans dérision leurs regards sur la petite taille des Romains. Mais lorsque ceux-ci environnèrent toute la ville d'un retranchement, lorsqu'ils dressèrent leur camp, lorsque loin de la ville ils construisirent une tour, mirent en mouvement ce grand édifice et l'approchèrent des murailles, alors leur ironie se changea d'abord en admiration et bientôt en crainte. Ils envoyèrent à César et lui demandèrent la paix. « Sans un secours divin, disaient-ils, les Romains ne pourraient exécuter de si grandes choses. Aussi ne se risqueront-ils pas à résister. Ils se mettaient avec tout ce qu'ils possédaient au pouvoir des Romains. Ils ne demandaient qu'une chose : que César, dans sa bonté et dans sa douceur, voulût bien leur laisser les armes : ils étaient habitués à dominer ; sans armes, ils ne seraient pas à l'abri de leurs ennemis. » César répondit « que bien qu'ils ne l'eussent pas mérité, il daignait conserver leur ville. Mais la première condition était que les armes seraient livrées. Il prendra soin de leur sûreté. Ceux-là ne pouvaient être inquiétés, qui s'étaient soumis au peuple romain. » Les Aduatikes, dans leur anxiété, acceptèrent cette condition, et promirent de livrer leurs armes.

Jusque là on peut comprendre le récit de cet événement, et aucun doute fondé ne s'élève contre sa vérité. Mais la suite fait supposer que César et les Romains cherchent à cacher quelque chose et que la ruine des Aduatikes eut lieu d'une autre manière. Car César continue ainsi : « Après l'accord conclu, les Aduatikes jetèrent une grande quantité d'armes du haut des murs dans les fossés de la ville, de telle sorte que le monceau atteignit presque la hauteur du mur et du rempart. Toutefois, le tiers des armes resta caché dans leurs habitations. Là-dessus ils ouvrirent les portes et laissèrent les Romains entrer paisiblement dans la ville. » Mais César paraît oublier dans ce récit qu'il avait fait de la remise des armes une condition (11), et ne pas réfléchir qu'un général mérite peu d'éloges, qui voudrait souffrir une exécution si arbitraire et si brusque d'une exigence réelle. Une telle erreur ne peut s'expliquer chez lui par un manque de prudence ; il ne peut avoir agi de cette façon que pour amener la malheureuse issue qu'il nous décrit ainsi qu'il suit : « Le soir de ce jour, César ordonna de fermer les portes afin que les Aduatikes ne fussent pas tourmentés dans la ville par ses soldats. Mais eux, ils avaient déjà auparavant conçu un plan dans l'attente qu'aussitôt après leur soumission, les Romains retourneraient à leurs postes ou du moins ne les garderaient pas avec un grand soin. Par suite de ce plan, ils firent leurs préparatifs pendant la nuit ; ils prirent les armes qu'ils avaient cachées, firent des boucliers avec de l'écorce d'arbre ou avec de l'osier et les couvrirent de peaux. Au milieu de la nuit, ils se précipitèrent hors de la ville avec toutes leurs forces. Aussitôt les feux des signaux romains élevèrent leur flamme, et les troupes se rassemblèrent rapidement au lieu où était le danger. Un effroyable combat s'engagea. Les Aduatikes combattirent en hommes qui n'espèrent plus de salut qu'en leur courage. Quatre mille hommes tombèrent dans l'action, les autres furent repoussés dans la ville. Au matin, César s'approcha des portes : personne ne les défendit, aussi furent-elles facilement enfoncées et la ville occupée sans résistance; ensuite César vendit comme esclaves les Aduatikes, au nombre de cinquante-trois mille.»

César ne donne pas de plus grands détails. On ne peut méconnaître la pauvreté, l'incohérence et le manque de naturel de ceux qu'il a donnés; on ne peut en méconnaître la différence avec la description de la bataille livrée aux Nerviens. Le fait est sans aucun doute que les Aduatikes eurent une autre fin que leurs amis et alliés les Nerviens, sans combat et sans gloire; le fait est qu'il furent détruits et que la plus dure servitude fut leur malheureux lot. Mais il est difficile de croire que des hommes qui avaient la réputation de descendre des Cimbres et des Teutons, qui savaient manier les armes et pouvaient se vanter d'avoir dominé sur d'autres peuples et de les avoir maintenus dans l'état de tributaires, qui avaient promis d'envoyer vingt-neuf mille soldats à l'armée de la confédération belge, que de tels hommes, après les funérailles de leurs frères et alliés les Nerviens, aient abandonné avec une semblable lâcheté le plus grand bien de la vie, la liberté. L'histoire ne peut aller au delà de ses sources, mais dans l'esprit et l'intelligence des hommes jaillit aussi une source que rien ne peut tarir. De cette source, sort l'accusation que le malheur des Aduatikes fut encore plus grand que ne le fait paraître le froid récit de César.

CHAPITRE IX.

CONTINUATION DE LA GUERRE. — PERFIDIE DE CÉSAR ENVERS LES USIPÈTES ET LES TENCHTÈRES.

De l'an 56 à l'an 55 avant J.-C.

Par ces événemens, et comme Crassus avait été heureux dans ses entreprises, la Gaule était ou paraissait être pacifiée et soumise à la domination romaine. A Rome on célébrait ces nouvelles victoires et ces nouvelles conquêtes avec une solennité extraordinaire (1), et le soin le plus pressé de César était de rendre plus faciles et plus commodes pour le retour les communications entre l'Italie et la Gaule par les Alpes. Mais dans les Gaules le souvenir de la liberté ne s'était point perdu avec la liberté elle-même, et plus loin vers le nord, sur les côtes de la mer et autour des embouchures du Rhin, demeuraient encore des peuples teutoniques non soumis, auxquels on pouvait d'autant moins se dispenser de faire attention que leurs rapports avec les Teutschs de l'autre côté du fleuve étaient inconnus. Une nouvelle confédération, ramifiée au loin et étendue au loin, fut préparée. Mais César, comme il l'assure en se jugeant lui-même, pensait que l'homme par sa nature tend vers la liberté et qu'il hait l'état d'esclavage (2); aussi était-il trop prévoyant pour qu'une semblable tentative pût réussir et avoir d'autre suite que le malheur et la désolation. L'an 56 avant Jésus-Christ, il répartit son armée avec tant de soin que la tranquillité fut maintenue parmi les peuples galliques, ou bien que du moins il n'y eut que des secousses insignifiantes plus propres à achever la soumission des Gaules qu'à nuire à la domination de Rome sur ces contrées. Il y eut au contraire un contact d'une sorte différente avec les races germaniques qui habitaient au nord du pays.

Mais l'histoire de cette rencontre est presque incertaine. César peut avoir eu beaucoup de renseignemens inexacts, parce qu'il devait être très-important pour les Teutschs de lui cacher leurs relations. Il a évidemment raconté d'autres choses d'une manière contraire à la vérité; tout au moins il s'est plus efforcé de prouver aux Romains qu'il leur avait donné le Rhin pour limite de leur empire, que de leur développer les moyens par lesquels il avait accompli cette grande œuvre. L'erreur, la mauvaise foi, l'altération des faits ont donc produit un récit plein de contradictions et de choses inintelligibles qui ne peuvent cacher néanmoins que là aussi la conduite de César ne fut pas exempte d'astuce, de perfidie et de trahison. Voici ce qui semble ressortir de ses assertions, des événemens accomplis jusqu'alors et de la nature humaine.

Plusieurs peuples de race gallique et teutonique négocièrent une ligue contre les Romains et cherchèrent à gagner aussi des peuples teutschs de la rive droite du Rhin, d'où aucune nation, à l'exception des Ubiens, n'était encore entrée en rapport avec César (3). Parmi ces peuples étaient les Morins et les Ménapiens (4). Les premiers habitaient sur les bords de la mer le plus près des Bretons, qui étaient de l'autre côté. Les derniers avaient leurs demeures sur les deux rives du Rhin, au nord de l'embouchure de la Lippe. Les mesures que prit César étouffèrent cette vaste ligue dès sa naissance: les peuples galliques restèrent ou retombèrent sous le joug romain. Les Morins et les Ménapiens, séparés les uns des autres par d'autres

peuples, se virent laissés seuls; mais ils n'abandonnèrent pas leurs idées, restèrent sous les armes et furent les seuls qui n'envoyèrent point de députés à César (5). Comme maintenant la tranquillité était rétablie dans l'intérieur de la Gaule, César, dans l'automne encore de la même année, cinquante-six ans avant Jésus-Christ, conduisit son armée contre les Morins (6); car il croyait qu'après de si grands événemens, une seule petite peuplade ne pourrait pas opposer une longue résistance. Mais les Morins, connaissant par l'exemple de plus grands peuples la supériorité des Romains dans une bataille rangée et considérant qu'un seul jour pouvait décider à jamais de leur sort, changèrent de tactique. Ils évitèrent toute bataille, mirent leurs biens en sûreté dans les bois et derrière les marais, et, se répandant eux-mêmes dans les bois et les marais, cherchèrent à fatiguer et à user les Romains par d'incessantes escarmouches. César, forcé par cette manière de combattre de renoncer à sa tactique, voulut essayer d'anéantir les forêts par la hache et par la flamme et de mettre ainsi l'ennemi à découvert. Mais les Morins échappèrent encore à cette entreprise, et, comme l'arrière-saison amenait les ouragans et la pluie, César se vit forcé de renoncer à ses projets, de ramener son armée dans ses quartiers d'hiver, sans essayer aucune entreprise contre les Ménapiens (7).

Pendant ce temps, les Ménapiens avaient cherché de l'appui chez leurs compatriotes, les Teutschs de la rive droite du Rhin, et deux peuples teutoniques, les Usipètes et les Tenchtères, leurs voisins, se mirent en devoir de leur prêter cet appui (8). Mais soit que les Ménapiens, après la soumission de tous les peuples galliques, désespérant d'eux-mêmes, eussent désiré dissoudre la ligue pour éviter la guerre et ne pas attirer sur leur pays toute l'armée de César, et que pour cette raison ils se fussent réellement mis en discorde avec les Usipètes et les Tenchtères, qui étaient déjà tout prêts sous les armes, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils ne fussent convenus d'une querelle avec ces alliés qu'afin de pouvoir en cas de malheur s'excuser sur un prétexte de violence d'avoir fait la guerre aux Romains, les Usipètes et les Tenchtères passèrent le Rhin en hiver et s'unirent aux Ménapiens (9). Là ils reçurent secrètement de plusieurs peuples galliques l'invitation de pousser plus avant: ces peuples, disait-on, étaient prêts à se soulever et à se joindre à eux (10). Dans le fait, les Teutschs envoyèrent aussi leur cavalerie à l'ouest, au delà de la Meuse, et en même temps ils s'avancèrent vers le sud dans le pays des Éburons et des Condruses, peuples teutschs comme eux, qui jadis avaient été sous la protection des Nerviens et qui depuis le malheur de ceux-ci étaient tombés au pouvoir des Trévires, alliés des Romains.

Mais César, toujours vigilant, déjoua encore cette tentative, dont il ne méconnaissait pas le danger. Contre l'attente des Teutschs et des Gaulois et contre l'habitude des Romains, il mit son armée en campagne quoiqu'on fût encore en hiver, et força les princes gaulois de l'accompagner avec leurs troupes. Par là, non-seulement il empêcha le soulèvement projeté, mais encore sortant du pays des Trévires, entre le Rhin et la Meuse, fleuve qui coule à côté, il s'approcha si subitement de l'armée des Teutschs que l'on ne put même rappeler les cavaliers de la rive gauche de la Meuse, où peut-être ils étaient dispersés au loin. Dans ces circonstances, il ne restait aux Teutschs qu'à gagner du temps de quelque manière que ce fût, pour réunir du moins toutes leurs forces. En conséquence des envoyés des Usipètes et des Tenchtères parurent devant César et lui parlèrent en ces termes: « Les Teutschs n'entreprennent point de guerre contre le peuple romain; mais ils n'hésitent pas non plus, si on les y excite, à combattre par les armes. C'est la coutume des Teutschs, transmise par leurs pères, de marcher sur la défensive contre quiconque les attaque et de ne point se courber devant lui. Nous cependant, chassés de notre patrie, nous sommes venus dans ce pays contre notre volonté. Rome veut-elle mériter notre reconnaissance? nous pouvons être d'utiles amis. Qu'elle nous laisse demeurer tranquillement dans ce pays, ou choisir un autre pays pour habitation. Sans doute nous avons reculé devant les Suèves; mais les dieux immortels eux-mêmes ne leur résisteraient pas. Excepté eux, il n'est point de peuple sur la terre que nous n'ayons la confiance de vaincre (11). »

César fit une réponse évasive et conclut en ces termes: « Entre lui et eux il ne peut y avoir aucune amitié tant qu'ils resteront dans la Gaule. Il n'est pas vrai non plus que ceux-

là peuvent élever des prétentions sur un pays étranger, qui n'ont pas été en état de défendre leur propre pays. De plus il n'y a point de terre à donner dans la Gaule, surtout pour une si grande multitude. Mais s'ils le veulent, ils peuvent aller dans le pays des Ubiens. Il a auprès de lui des envoyés de ce peuple, qui se plaignent des Suèves et implorent son secours. (12).»

Les envoyés promirent de rapporter cette réponse à leurs compatriotes et de revenir vers lui dans trois jours. Ils le prièrent de ne pas avancer davantage jusqu'à ce moment. Mais César rejeta cette prière et hâta sa marche, parce qu'il désirait atteindre l'armée teutsche avant que celle-ci n'eût pu se faire rejoindre par la cavalerie. Les Teutschs réitérèrent la même prière lorsque César ne fut plus qu'à douze mille pas d'eux : « Dans tous les cas, disaient-ils, César pouvait ordonner à la cavalerie qu'il avait envoyée en avant de ne faire aucune attaque. Ils voulaient envoyer des députés aux Ubiens: si ces derniers leur promettaient par serment ce que César leur avait proposé, ils consentiraient à accepter cette condition. Pour cela il ne fallait que trois jours. » Mais César, jugeant nécessaire de se hâter, ne promit rien sinon que ce jour-là il n'avancerait pas de plus de quatre mille pas (13) ; le lendemain matin, ajouta-t-il, ils pourraient se représenter en aussi grand nombre qu'ils voudraient (14), afin qu'il pût prendre une décision relativement à leur demande.

En attendant, il fit passer aux commandans de la cavalerie l'ordre de ne point provoquer l'ennemi à un combat; mais, s'ils étaient provoqués, de contenir l'ennemi jusqu'à ce que lui-même fût arrivé avec l'armée. Ce même jour la cavalerie romaine arriva en vue de la cavalerie teutsche. Celle-là était forte de cinq mille hommes, celle-ci n'en comptait pas plus de huit cents; car les cavaliers qui avaient passé la Meuse n'avaient pas encore rejoint l'armée. Les Romains ne purent s'empêcher de plaisanter, de provoquer et d'exciter cette petite troupe de Teutschs (15). Mais ces huit cents cavaliers, ne tenant pas compte de la grande supériorité des Romains et irrités de se voir ainsi molestés, se précipitèrent avec une telle impétuosité sur les ennemis que ceux-ci surpris et troublés ne purent résister au choc ; et comme ils cherchaient à se reformer, les Teutschs s'élancèrent à bas de cheval, frappèrent les chevaux de l'ennemi à la poitrine, de sorte qu'ils s'abattirent aussitôt et inspirèrent par là une si grande terreur aux Romains qu'ils s'enfuirent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils se virent en sûreté sous la protection des légions. Soixante-quatorze Romains, assure César, tombèrent dans ce combat, et parmi eux l'Aquitain Pison, brave guerrier d'une très-illustre famille : son aïeul avait été roi de son peuple et honoré par le sénat romain du titre d'ami, comme Arioviste.

Cet événement fit une profonde impression sur les Teutschs (16) et sur les Gaulois de l'armée romaine. Ils devinrent inquiets, et César ne put plus avoir confiance en eux (17); il mit d'autant plus de soin à présenter ce qui était la honte des Romains comme un crime des Teutschs, dont il excita les siens à tirer vengeance, avant que les Teutschs et les Gaulois qui se trouvaient dans son armée eussent pu s'entendre pour former une résolution et pour l'exécuter. Il représenta l'événement comme une violation de l'armistice, bien que lui-même eût refusé d'accorder un armistice. Mais les Teutschs ne virent dans ce fait qu'un accident tout naturel, et le lendemain matin, conformément à ce dont ils étaient convenus, tous leurs princes et leurs anciens se présentèrent dans le camp romain pour négocier un armistice avec César (18). César ressentit à leur apparition une joie démesurée (19). Il la regarda comme une occasion favorable d'abattre les esprits dans l'armée des Teutschs et de lui ôter toute sa force. Il fit donc retenir prisonniers en masse tous les princes teutschs et les anciens ; et pour ne point perdre le fruit de cette perfidie, il décampa aussitôt avec son armée, avant que les Teutschs pussent avoir appris ce qui s'était passé. Son armée s'avança en trois corps de bataille ; les cavaliers toutefois, dont le cœur était encore glacé par la crainte qui les avait frappés la veille, furent placés derrière les légions.

Les Teutschs étaient dans la plus grande sécurité, parce que leurs princes et leurs anciens étaient dans le camp de l'ennemi sous la protection du droit éternel des nations. Les Romains se jetèrent sur eux si soudainement, avec la rage des passions les plus coupables, qu'ils n'eurent pas le temps de s'armer, de délibérer, de prendre une résolution. Peu d'hommes réussirent à se ranger en bataille près des

barricades que formaient les chariots. D'autres, ne sachant quel parti prendre, furent tumultueusement mis en fuite; toutes les femmes et les enfans s'enfuirent également du camp en poussant des gémissemens et des cris de douleur. César envoya contre ces êtres désarmés sa lâche cavalerie et lui donna, ainsi qu'à lui-même, par le massacre de ces malheureux, une horrible satisfaction de leur honte récente. Mais lorsque les hommes qui avaient atteint les chariots virent derrière eux la désolation et furent témoins du massacre de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfans; lorsqu'ils ne virent ni appui, ni mouvement d'ensemble, ni entente, ils désespérèrent de leur salut et renoncèrent à une résistance inutile. Les Romains poursuivirent les fuyards jusqu'à l'angle que forme la séparation du Waal et du Rhin(20). Là il ne leur resta que le choix de la mort par l'épée ou de la mort par les ondes. Un grand nombre tomba sous les coups de l'ennemi; la plupart, pour échapper à ce destin, et épouvantés et affaiblis qu'ils étaient, furent emportés par la violence des eaux. A l'exception de la cavalerie qui ne s'était pas trouvée à cette boucherie, bien peu se sauvèrent. Ceux qui eurent ce bonheur retournèrent dans leurs anciennes demeures (21) et trouvèrent dans les Sigambres, leurs voisins, de fidèles amis et de fidèles alliés (22). Le sort des princes et des anciens que César avait retenus prisonniers est inconnu; peut-être leur fin fut-elle encore plus épouvantable, sous le rapport moral, que la fin de leur peuple (23). César porte à quatre cent trente mille le nombre d'hommes de ce peuple. Il ne fait aucune difficulté de se faire un titre de gloire de ce que cette grande multitude fut anéantie sans qu'il eût perdu un seul homme: il n'y eut qu'un petit nombre de blessés (24).

Mais quelle que soit l'indifférente tranquillité avec laquelle César considère ce jour de crimes et de sang, il ne manqua pas alors, à Rome même, d'hommes qui s'indignèrent des atrocités qui avaient été commises dans ces contrées. Caton, dont l'âme n'était pas étrangère, même dans un tel siècle, aux principes éternels de la vertu et de la justice, proposa, dit-on, au sénat (25) de livrer aux barbares l'auteur de semblables infamies, César le victorieux, afin que Rome fût purifiée et que la vengeance des dieux fût détournée sur la tête du coupable. Plus d'une voix se joignit à la sienne (26); mais le sénat romain mit encore ce crime sous l'effrayante responsabilité de Rome; il rejeta la proposition de Caton et vota des actions de grâces pour l'heureuse issue des entreprises de César. Celui-ci put donc suivre sans obstacle les plans qu'il plut à son génie de créer.

CHAPITRE X.

CÉSAR SUR LA RIVE DROITE DU RHIN. — SOULÈVEMENT DES ÉBURONS, DES TRÉVIRES, DES ADUATIKES, DES NERVIENS. — AMBIORIX ET INDUCIOMAR.

De l'an 55 à l'an 54 avant J.-C.

César, par la victoire remportée en bataille rangée sur Arioviste, était arrivé jusqu'au haut Rhin. Par la perfidie au moyen de laquelle il terrassa les Ménapiens, les Usipètes et les Tenchtères, il arriva jusqu'aux bords du bas Rhin. Portant désormais ses regards sur tout le cours de ce fleuve, il ne put résister au désir de porter aussi, lui le premier, les armes romaines sur l'autre rive. Plusieurs motifs le décidèrent, comme il l'assure lui-même, à cette résolution. Il indiqua pour le plus important de ces motifs qu'il avait regardé le passage du Rhin comme salutaire à la sûreté de la Gaule. Il aurait désiré montrer aux Germains qu'une armée romaine osait aussi envahir leurs demeures, pour les inquiéter et les décider à s'abstenir de toute expédition lointaine vers la Gaule (1). Mais cette raison peut fort bien avoir été pour lui la moins déterminante. Car il ne pouvait penser raisonnablement à une soumission des peuples teutoniques, dans la situation actuelle de la Gaule; et à cause de cette situation, il était beaucoup plus vraisemblable que la sûreté de la Gaule serait mise en péril plutôt qu'elle ne serait assurée par une provocation à l'égard des peuples teutoniques. On peut donc très-bien ne chercher le véritable motif fondamental que dans le désir qu'avait César de soumettre au joug l'antique liberté du Rhin, d'attirer plus fortement encore sur lui, par cet événement inouï, l'attention du peuple romain et d'ajouter à sa gloire un nouveau titre qui semblait devoir faire une profonde impression sur l'imagination des hommes. Car depuis le temps des Cimbres, les Romains n'entendaient pas sans terreur le nom de Germains, et le Rhin coulait dans le pays des Germains et

saluait sur ses deux rives beaucoup de peuples germaniques.

César donna pour prétexte à son entreprise l'alliance entre les Sigambres, les Usipètes et les Tenchtères. Il envoya des messagers aux Sigambres et demanda qu'on lui livrât les hommes qui avaient commencé la guerre contre lui dans la Gaule. Les Sigambres répondirent : « La domination du peuple romain finit au Rhin. César a trouvé injuste que des Teutschs soient allés en Gaule contre sa volonté ; comment donc pourrait-il donner un ordre, comment pourrait-il avoir quelque autorité de ce côté-ci du Rhin ? » Cette réponse décida.

Les envoyés des Ubiens, qui cherchaient à fortifier César dans la résolution de faire une expédition au delà du Rhin, moins assurément parce qu'ils attendaient un avantage durable d'une semblable entreprise que parce qu'ils étaient en partie séduits par l'honneur de l'alliance romaine, en partie soucieux de déplaire au protecteur étranger, lui offrirent des bateaux pour le passage de l'armée. Mais César n'accepta pas cette offre. L'idée le flattait d'imposer le joug à ce fleuve si beau et si fier. Cela lui parut digne de lui, digne du peuple romain. Il donna donc l'ordre de construire un pont (2). Cet ordre fut exécuté en dix jours. César vit le succès de cette entreprise avec une joie qui prouve qu'il y attachait une bien haute valeur ; ce n'est pas sans un sentiment d'amour-propre qu'il donne la description de ce travail.

L'an 55 avant la naissance de Jésus-Christ, l'armée romaine passa par ce pont sur la rive droite du Rhin dans le pays des Sigambres ; et aussitôt le zèle pour toute cette expédition parut s'être évanoui. Les Romains se sentaient comme dans un autre monde ; ils ne se fiaient point au sol qu'ils avaient sous les pieds. Quant aux ennemis, on n'en voyait point. Les Teutschs s'étaient repliés sur leurs forêts pour attirer l'ennemi plus avant dans le pays. Mais César ne jugea convenable ni d'aller à leur recherche ni d'attendre qu'ils sortissent des forêts. L'horreur de la solitude dut agir aussi sur son armée. Sans doute les envoyés de quelques états teutschs parurent près de lui, sous le prétexte de lui demander paix et amitié, et en réalité par curiosité et pour s'assurer de l'état des choses. César les reçut avec de grandes marques d'amitié et demanda des otages pour être sûr de leur fidélité. Ils écoutèrent la demande, mais ne donnèrent pas d'otages. Cela donna d'autant plus à penser à César. Au bout de quelques jours il abandonna le pays désert des Sigambres et conduisit son armée, pour plus de sûreté, chez ses anciens amis les Ubiens. Ceux-ci, trompés dans leur attente, furent peu satisfaits d'une telle visite et cherchèrent à se délivrer le plus tôt possible de ce fardeau. En conséquence, ils firent le tableau suivant des dispositions des Suèves, leurs ennemis : « Les Suèves, à la nouvelle de la construction du pont, auraient tenu selon leur coutume une assemblée et fait parvenir de tous côtés l'avis que l'on eût à laisser, à cacher dans les forêts, les femmes, les enfans, les biens, et que tous les hommes qui pouvaient porter les armes, eussent à se réunir sur un point déterminé. Cet endroit était le centre de tout le pays possédé par les Suèves ; là ils attendaient les Romains ; là ils voulaient livrer bataille (3). » César, déterminé moins par ces informations que par la conviction que son séjour sur la rive droite du Rhin serait sans but et sans utilité, combla bientôt les vœux des Ubiens en ramenant son armée sur la rive gauche du Rhin, et fit, par précaution, rompre le pont derrière lui. Son but principal était atteint (4) : il avait pour la première fois franchi le Rhin ! Il n'était resté que dix-huit jours sur la rive droite.

Aussitôt après son retour sur la rive gauche du Rhin, César montra qu'il savait fort bien apprécier la valeur des informations qu'on lui avait données, car il résolut, malgré les préparatifs des Suèves dont on lui avait parlé, de quitter la Gaule et d'employer le reste de l'été à une expédition dans la Bretagne, pour montrer aussi à cette île l'aigle romaine et pour recueillir sur cette contrée des renseignemens plus directs. Il fit traverser à son armée le pays des Morins. Ceux-ci, reconnaissant à l'ennemi une grande supériorité et s'attendant à ce que l'entreprise contre la Bretagne donnerait une tournure plus favorable à leurs relations, se soumirent pour la plupart à la force. Cette soumission facilita à César l'exécution de son plan, mais peut-être aussi déjoua-t-elle de nouveaux projets parmi les peuples teutoniques. Les Ménapiens se soulevèrent contre leur libérateur et soutinrent heureusement la lutte contre les Romains tandis que César se dirigeait avec deux légions vers les côtes de l'île de Bretagne.

Ils combattirent suivant la tactique dont l'expérience avait prouvé l'avantage; ils se retirérent dans d'épaisses forêts et laissèrent les Romains détruire, incendier, brûler, contens d'avoir sauvé ce qu'ils avaient de plus précieux (5). Les Morins furent plus malheureux; ils avaient également saisi le moment de regagner réellement ce qu'ils avaient sacrifié en apparence. Privés par la grande sécheresse de l'automne de la défense qu'ils trouvaient dans leurs marais, la plupart se soumirent à la force et durent obéir aux ordres qu'il plut à César de dicter. Ce qui fit le malheur de ces peuples, c'est qu'ils usèrent isolément leurs forces et que César eut le talent non-seulement d'empêcher leur réunion, mais aussi de diviser même chaque peuple séparé.

Les Trévires étaient un peuple important. Leur cavalerie se distinguait de celle de tous les autres états gaulois, et leur infanterie se composait aussi d'une grande multitude de combattans. Trompés, séduits, ou effrayés par la force imposante des Romains, ils s'étaient joints, dans le principe, aux entreprises de César. Mais dans l'épouvantable combat des Nerviens, l'esprit de leur nation s'était réveillé en eux, et ils s'étaient de plus en plus aperçu de quoi il s'agissait. Aussi n'étaient-ils pas venus aux assemblées que César avait l'habitude de former dans la Gaule pour gagner, circonvenir les princes des peuples et leur notifier ses ordres. En même temps ils avaient formé une ligue avec des peuples teutoniques de la rive droite du Rhin, vraisemblablement avec les Suèves, peut-être même avec les Ubiens, qui, depuis qu'ils avaient vu l'armée romaine dans leur propre pays, paraissaient être arrivés à d'autres sentimens. La rapide prévoyance de César sut encore étouffer ces projets à leur naissance. L'an 54 avant Jésus-Christ, il arma pour une nouvelle expédition contre l'île de Bretagne. Pendant que cet armement se terminait, il entra avec quatre légions et huit cents cavaliers dans le pays des Trévires afin de les ramener par la terreur à l'obéissance. A son approche, une misérable division s'éleva parmi les Trévires. Un de leurs princes, Cingétorix, attiré par l'astuce romaine ou excité par la jalousie que lui inspirait son beau-père Induciomar, abandonna aussitôt la cause de sa patrie et courut au-devant de César. Induciomar éloigna pour leur sûreté les femmes, les vieillards et les enfans, qu'il envoya dans la forêt des Ardennes, et resta résolu, même après cette trahison, à risquer la lutte contre les Romains. Mais il eut la douleur de voir qu'à chaque heure le nombre de ses compagnons diminuait; ils suivirent dans leur aveuglement l'exemple de Cingétorix, se rendirent à César, et, oubliant la chose publique, veillèrent le mieux qu'ils purent à leurs intérêts particuliers. Le peuple, abandonné de ses chefs, perdit aussi confiance. Induciomar reconnut l'impossibilité, en de semblables circonstances, d'entreprendre quelque chose avec suite, et crut nécessaire de ménager pour un meilleur temps les forces de son peuple. Il envoya donc vers César et lui offrit sa soumission. César ne la rejeta pas, parce qu'il voulait commencer son expédition en Bretagne, mais il eut soin de semer de nouveaux germes de discorde parmi les princes et les chefs des Trévires et de remplir les âmes d'amertume les unes contre les autres afin que toute intelligence devînt désormais impossible entre elles, et ses artifices obtinrent aussi le succès de cette tentative (6).

Induciomar surmonta sa douleur et livra son fils et tous ses parens pour otages. Mais ce qui lui déchira le cœur, c'est que César sut lui ôter l'affection de son peuple (7). Pourtant il n'oublia rien et ne désespéra de rien. Comme César força tous les princes des Gaulois qui avaient montré de l'énergie à le suivre en Bretagne pour paralyser les peuples et avoir des otages de leur fidélité, Induciomar dut aussi l'accompagner dans cette malheureuse expédition (8). Mais à peine fut-il de retour qu'il songea au salut et à la vengeance, et de nouvelles espérances ranimèrent peut-être dans son âme cet esprit inquiet qui, à cette époque même, s'était montré dans la Gaule pour braver les dispositions de César. Il est à supposer aussi que les princes gaulois, sur les côtes de l'île de Bretagne, trompant la surveillance de César, avaient trouvé l'occasion de s'entendre.

Par suite d'une grande sécheresse, il n'y avait pas eu de récolte cette année. Cette circonstance engagea César à placer ses légions plus loin les unes des autres et à faire tomber sur un plus grand nombre d'états la charge de leur entretien; toutefois il les porta toutes dans les pays belgo-teutschs, et la plus grande distance entre elles ne fut que d'environ vingt milles (9), de sorte que les légions semblaient pouvoir, en cas de besoin, se secourir assez rapidement. Inducio-

mar comptait sur cet isolement des légions. Les peuples galliques devaient se soulever le même jour, attaquer les légions dans leurs quartiers d'hiver et les anéantir sans qu'il leur fût possible de recevoir aucune assistance les unes des autres. En même temps il noua des intelligences avec les peuples teutschs de la rive droite du Rhin, moins parce qu'il regardait leur appui comme nécessaire que parce qu'il espérait que, par amour-propre devant ces Germains, les peuples de la Gaule seraient plus facilement amenés à une résolution et à agir. Mais il n'eut pas besoin d'irriter la haine de ces peuples contre leurs astucieux oppresseurs ; le malheur fut bien plutôt que dans cette haine ils ne purent garder aucune mesure et qu'un peuple éclata avant que les autres pussent se soulever.

Les Éburons, petit peuple jadis tributaire des Aduatikes, avaient vraisemblablement, après la ruine de ceux-ci, comme les autres peuples que César n'avait pas contraints par la force des armes, été honorés par lui du titre d'amis et alliés du peuple romain, afin qu'ils fussent d'autant plus fortement attachés à son char victorieux et amenés d'autant plus sûrement, par la dépendance et le besoin, à une entière soumission. Deux princes, Ambiorix et Katiuolk, étaient à la tête de ce peuple. César avait placé dans leur pays, sous la conduite de ses généraux Titurius Sabinus et Lucius Cotta, une légion et cinq cohortes. Cette troupe avait établi près d'Aduatika un camp fortifié (10). Elle n'était dans ce camp que depuis quinze jours lorsque éclata le soulèvement des Éburons. Sans doute une circonstance que l'on a passée sous silence donna l'impulsion. Les soldats romains qui s'étaient éloignés pour chercher du bois furent assommés, peut-être parce qu'ils étaient entrés en querelle avec les habitans du pays. Aussitôt le peuple, d'accord avec ses princes et conduit par eux, se précipita sur le camp romain. Cependant le premier assaut ne réussit pas ; la tentative de l'ennemi de disperser par une sortie les assiégeans ne réussit pas davantage. On en vint à une négociation qui fut cherchée par les Romains, du moins ils envoyèrent deux hommes pour la suivre dans le camp des Teutschs (11). Comme ceux-ci reprochaient à Ambiorix sa défection, le prince teutsch leur répondit, dit-on, de la manière suivante :

« J'ai personnellement, dans tous les cas, de grandes obligations à César. Il m'a libéré du tribut que j'avais à payer aux Aduatikes ; il m'a également rendu mon fils et le fils de mon frère, qui étaient comme otages au pouvoir des Aduatikes. Mais j'ai été forcé par mon peuple à l'attaque du camp romain. Ma souveraineté est de telle sorte que le peuple n'a pas moins de droits sur moi que je n'en ai sur le peuple. Mais le peuple a voulu la guerre parcequ'il ne pouvait s'opposer à une ligue de tous les Gaulois. Je ne suis pas assez étranger aux affaires pour croire qu'avec mes troupes je pourrai vaincre les Romains ; mais c'est la résolution commune de la Gaule : aujourd'hui même les quartiers d'hiver de César doivent être tous attaqués afin qu'une légion ne puisse venir au secours de l'autre. Des Gaulois ne pouvaient rester en arrière des Gaulois : il s'agit de reconquérir la liberté commune. Cependant, pour concilier mes devoirs envers ma patrie avec mes obligations envers César, je conseille à mon hôte Sabinus de ne point perdre de temps et de songer au salut de ses soldats. De grandes troupes de Germains, appelées par nous, ont franchi le Rhin ; dans deux jours elles seront ici. Si l'armée romaine veut se retirer aussitôt et quitter mon pays, je fais la promesse de ne point empêcher cette retraite et de ne pas attaquer sur mon territoire. »

Les envoyés revinrent au camp romain avec ces nouvelles et cette proposition. Les généraux furent effrayés. Pleins d'indignation contre l'audace qu'avait un petit peuple, comme étaient les Éburons, de commencer la guerre contre les Romains et de prescrire des conditions, ils soumirent la chose à un conseil de guerre. Là les opinions furent diverses ; mais l'incertitude et la crainte dominaient tous les membres, et plus on parla, plus les esprits furent ébranlés. Cotta regarda comme une faute d'abandonner le camp sans l'ordre de César ; il regarda comme dangereux de quitter des retranchemens bien fortifiés pour se hasarder en plaine campagne ; il lui semblait inconséquent et honteux de suivre le conseil de l'ennemi lorsqu'il s'agissait de vivre ou de mourir. Mais Sabinus pensa que les momens étaient trop précieux pour hésiter ; il douta que César fût encore dans la Gaule ; il lui sembla qu'on ne devait pas tenir compte de l'auteur d'un conseil mais du conseil lui-même ; mais le fait était, selon lui, que l'on se trouvait dans le voisinage du Rhin ; que les Germains nourrissaient

un profond ressentiment(12), et que la Gaule allait s'enflammer. Comme cette manière de voir fut longtemps combattue par Cotta et par d'autres, Sabinus, se tournant vers les soldats, s'écria à haute voix : « Je le tiendrai pour dit si vous le voulez ainsi. Je ne crains pas plus la mort que vous. Mais ceux-ci prouveront qu'ils ont compris et vous en demanderont compte. » La discussion continua jusqu'au milieu de la nuit. Enfin l'opinion de Sabinus l'emporta. On résolut de quitter le camp au point du jour pour se réunir dans un autre camp à une autre légion. La nuit se passa en dispositions et en préparatifs.

Mais pendant qu'on pensait à tout et qu'on veillait à tout, on n'oublia qu'une chose, et la plus nécessaire. On ne fit aucune convention avec Ambiorix; bien plus, on ne lui fit aucune communication. Le mouvement qui avait lieu dans le camp romain fit voir aux Teutschs qu'on y préparait quelque chose, mais ils ne surent si l'on préparait une attaque ou une retraite. Ils prirent donc, par prévoyance, à deux mille pas du camp romain, dans un bois, une position où ils pouvaient facilement se défendre, d'où ils pouvaient facilement se jeter sur les Romains. Mais ceux-ci décampèrent le matin, le cœur plein d'une fausse sécurité, comme en pleine paix, et s'avancèrent en une longue colonne. Ils arrivèrent ainsi à une vallée étroite et s'y engagèrent sans réflexion. Là étaient les Teutschs. En tête, ils fermaient l'issue; en queue, ils serraient de près; sur les côtés ils attaquaient partout. La confusion se mit parmi les Romains. Sabinus allait de côté et d'autre, chancelant comme un homme à peine éveillé de son premier sommeil, tantôt donnant un ordre, tantôt le révoquant. Il ne trouva pas sa présence d'esprit. Cotta ne la perdit pas parce qu'il avait prévu une attaque; mais dans une telle extrémité, les plus habiles dispositions furent une cause de désastre. Il fut ordonné « d'abandonner le train et les bagages, et que tous les hommes eussent à se serrer les uns contre les autres, pour chercher à se sauver par l'union de toutes les forces. » A peine cet ordre fut-il donné que les rangs se rompirent; les soldats quittèrent leurs drapeaux, et estimant plus leurs biens que la vie et l'honneur, ils se précipitèrent en criant et en hurlant vers les chariots, pour prendre sur eux ce qu'ils avaient de plus précieux dans leurs bagages. Les Teutschs, regardant ce désordre comme un effet du désespoir, chargèrent avec une nouvelle vigueur. Mais leur général, craignant que quelques-uns ne se laissassent entraîner trop avant pour enlever le butin aux Romains, donna cet ordre : « Que personne ne quittât sa place. A eux appartenaient comme butin tout ce que les Romains possédaient, à eux ce butin devait rester. Tout dépend de la victoire! » Cependant comme les Romains étaient égaux et même supérieurs en nombre aux Teutschs(13), et comme par conséquent beaucoup de Teutschs tombaient lorsqu'ils rencontraient devant eux une cohorte résolue, Ambiorix, reconnaissant que les Romains ne pouvaient échapper, rappela les siens pour épargner leur sang. Il leur permit seulement de lancer de loin des traits sur les Romains. Lorsqu'une cohorte romaine courait sur eux pour se défendre, ceux qui lui étaient opposés reculaient devant elle; mais à peine retournait-elle sous son drapeau qu'ils se précipitaient sur ses pas, et d'autres la pressaient sur les flancs et répandaient dans ses rangs la mort et les blessures.

Dans ce grand conflit, Titurius Sabinus aperçut Ambiorix qui, dans le lointain, exhortait les siens à tenir bon et à persévérer. Entraîné par le sentiment du malheur dont la faute retombait sur lui, il envoya son interprète, Cnéius Pompée, vers le prince teutsch et le fit prier d'avoir pitié de lui et des soldats. Ambiorix répondit : « Que si Sabinus avait quelque chose à lui proposer, il pouvait venir. Il espérait obtenir de son peuple le salut des Romains. Sabinus n'avait rien à craindre pour lui-même. » Sabinus communiqua cette réponse à Cotta et lui proposa de quitter tous deux le combat pour se rendre auprès d'Ambiorix. Cotta était blessé d'un coup de pierre au visage, mais il se refusa à le suivre auprès de l'ennemi. Là-dessus Sabinus, mis hors de lui par la faute qu'il avait commise, ordonna aux capitaines et aux officiers qu'il put voir de venir avec lui. Toute cette masse s'approcha en armes du corps de bataille des Teutschs. Ceux-ci ne virent en eux que des ennemis et les enveloppèrent comme tels. Ambiorix, s'étant aperçu de ce malentendu, cria à Sabinus de jeter ses armes à terre. Sabinus suivit ce conseil et donna le même ordre à ses compagnons; mais il était trop tard : Sabinus tomba avec sa suite sous le glaive des Éburons(14). Et aussitôt ceux-ci entonnèrent le

chant du combat et se précipitèrent de nouveau sur l'ennemi. Devant leur attaque tomba L. Cotta, les armes à la main; il tomba un grand nombre de soldats. Le reste prit la fuite vers le camp d'où ils étaient sortis. Là même ils combattirent jusqu'au soir. Dans la nuit, désespérant de se sauver, ils se donnèrent tous la mort. Un très-petit nombre seulement, échappés par hasard à cette bataille, purent atteindre à travers les bois et par des détours le camp de Labiénus, qui était avec une légion dans le pays des Rémois, tout près des Trévires. C'est de ces fuyards, poussés par la crainte et le désespoir, épuisés de fatigue et de faim, et qui peut-être n'étaient pas innocens du désastre, que César apprit dans la suite les détails de cet événement; et s'il ne put nier l'entière destruction de sa légion et de ses cinq cohortes par une armée teutsche réunie à la hâte et non supérieure en nombre, il ne put pas davantage ternir ou diminuer la gloire de la victoire par une évidente perfidie du prince teutsch, d'Ambiorix (15).

Mais Ambiorix, reconnaissant qu'on ne gagnerait rien à sa victoire si toute la Gaule ne se soulevait et n'anéantissait tous les Romains, courut avec sa cavalerie, aussitôt qu'il fut sorti du champ de bataille, faire entendre le cri de guerre parmi les peuples voisins et exciter chez les uns après les autres un mouvement qui eût été plus heureux s'il eût été simultané. Il ordonna à l'infanterie de le suivre à marches forcées. Sûr des Trévires, il se rendit chez les Aduatikes, ses anciens ennemis. Ne se reposant et ne s'arrêtant ni jour ni nuit, il leur montre, en les excitant, la noblesse de l'action. Plus loin il dit aux Nerviens: «Que le jour de la liberté était arrivé; que le jour de la vengeance avait paru. Deux généraux avaient succombé; une grande partie de l'armée ennemie avait été détruite. Une seule chose encore était nécessaire: d'anéantir promptement la légion qui, sous les ordres de Quintus Cicéron, était dans leur pays. Ils pouvaient compter sur son aide!» Les Nerviens, pénétrés d'un profond sentiment de leur malheur et songeant au sacrifice sanglant de leurs pères, de leurs fils et de leurs frères, se levèrent. De toutes parts ils se précipitèrent sur le camp de Cicéron. Les Éburons étaient en route, les Aduatikes arrivaient. Tous les Romains dispersés furent faits prisonniers, et le camp fut soudainement attaqué. Cicéron ignorait encore la ruine de l'autre légion; la surprise fut d'autant plus grande dans le camp romain, qui put à peine être sauvé devant la première attaque des Teutschs. Mais lorsque ce premier assaut eut été repoussé, les Romains, à force d'art et d'efforts, parvinrent à fortifier leur camp de telle sorte que les peuples teutschs furent contraints d'en faire le siége en règle, ce qui était contraire à leurs habitudes et au-dessus de leurs connaissances militaires. Les Teutschs attaquèrent une seconde, une troisième fois; mais chaque jour les obstacles devenaient plus grands et de nouveaux ouvrages s'élevaient devant eux, qui augmentaient infiniment la difficulté de l'entreprise. Les princes des Nerviens, pesant et appréciant ces circonstances, demandèrent alors une entrevue à Cicéron; elle leur fut accordée. Ils y dirent ce qu'Ambiorix avait dit: «Toute la Gaule était sous les armes; les Germains avaient franchi le Rhin; tous les quartiers d'hiver de César étaient assaillis. Cependant eux-mêmes désiraient seulement être délivrés du fardeau du quartier d'hiver. Les Romains pouvaient donc se retirer sans crainte où ils voudraient.» Cicéron répondit avec fierté et d'un ton décidé: «Que le peuple romain n'acceptait de propositions d'aucun ennemi armé. Que s'ils voulaient mettre bas les armes et envoyer des députés à César, il leur serait secourable. Il espérait qu'ils obtiendraient de sa justice l'objet de leurs prières.»

Trompés dans leurs espérances par cette réponse, les Nerviens commencèrent à tourner contre les Romains la science des siéges qu'ils avaient apprise d'eux et dans laquelle ils se firent encore mieux instruire par des prisonniers. Ils environnèrent circulairement le camp d'un épaulement et d'un fossé; et, comme les outils manquaient, ils arrachèrent le gazon avec leurs épées. Ils construisirent avec une grande rapidité des tours et des toits mobiles, et surent se procurer des béliers pour attaquer les murs. Le septième jour ils entreprirent un assaut. Ils jetèrent dans le camp romain des boules de terre brûlantes et des javelots embrasés pour incendier les baraques des soldats, qui étaient couvertes de paille. Un vent frais favorisa cette tentative, développa rapidement les flammes et remplit tout le camp de feu et de fumée. Dans ce moment, les Teutschs entonnèrent avec joie le chant du combat, approchèrent leurs tours et leurs toits,

et essayèrent d'escalader les murs avec des échelles. Mais les Romains opposèrent à cette impétuosité une froide résolution. Ils laissèrent sans y faire attention leurs biens se perdre en fumée ; pas un ne regarda derrière lui ; tous sentaient que tout pouvait se remplacer, excepté la perte de cette journée. Ils repoussèrent donc l'attaque. Mais parmi les Teutschs, beaucoup tombèrent dans le combat, parce que l'attaque se fit avec une telle vigueur que les derniers même ne voulurent pas reculer lorsque déjà l'affaire était perdue.

Mais les Romains n'étaient pas encore à l'abri du danger. Beaucoup d'entre eux avaient succombé ; beaucoup étaient blessés ; peu pouvaient rester plus longtemps sous les armes. Sans secours il n'y avait pas de salut. Et plusieurs tentatives pour instruire le général en chef du danger de sa légion restèrent sans résultat. Les lettres étaient interceptées ; les messagers étaient punis de mort après mille tourmens à la vue de l'armée romaine. Mais ce qui avait été impossible même aux Romains fut facile à un traître Nervien. Cet homme s'appelait Vertico. Dès le commencement du siége et pour des motifs inconnus, il avait cherché un asile auprès de Cicéron dans le camp romain, il lui avait promis et tenu fidélité. Maintenant il promit à un esclave la liberté et une grande récompense s'il portait une lettre à César. La lettre était renfermée dans un javelot ; l'esclave, comme Teutsch, passa sans exciter de soupçons à travers les Teutschs, et arriva heureusement auprès de César (16).

César appela aussitôt deux légions près de lui et ordonna à une quatrième, qui était sous les ordres de Labiénus, sur les frontières des Trévires, d'entrer dans le pays des Nerviens si les circonstances le permettaient. Pendant sa route, Labiénus lui envoya la nouvelle de son propre embarras et du sort de la légion que commandaient Cotta et Sabinus. Des trois légions qu'il avait avec lui, il en laissa une sous Crassus à Samarobriva pour protéger tous les équipages militaires, tous les otages des états galliques, toutes les pièces officielles et les magasins. Avec les légions qui restaient et une troupe fraîche de cavaliers, il accourut à marches forcées au secours de Cicéron. Il parvint à faire connaître dans le camp son arrivée pour ranimer et fortifier le courage et la patience des soldats. Mais les Teutschs furent informés en même temps par leurs espions de l'approche d'une nouvelle armée romaine sous les ordres du général en chef. Aussitôt ils levèrent le siége et marchèrent à sa rencontre pour l'arrêter dans sa marche, le surprendre et l'anéantir. Toutefois le traître Vertico (17) fit encore échouer ce plan. Il envoya de nouveau un Teutsch à César et l'instruisit de l'approche de l'armée teutsche. Celle-ci établit son camp pour attendre les Romains dans une position très-avantageuse, ayant devant elle une rivière et une profonde vallée. César, délivré de son inquiétude pour Cicéron, établit, lorsqu'il aperçut l'armée des Teutschs, un camp de l'autre côté de la vallée dans une position excellente, le fortifia par toutes les ressources du génie et de l'art, et employa tous les moyens pour faire supposer aux ennemis qu'il tremblait devant eux, pour les rendre téméraires et arrogans, et les attirer, grâce à cette témérité, à travers la vallée dans le voisinage d'un camp dont il était si sûr. Cette ruse réussit. Les guerriers teutschs, braves de leur nature, rendus plus braves encore par les événemens, parurent un matin, dès le jour, devant le camp, ne remarquant pas combien le lieu était défavorable ou n'en tenant pas compte, et comme César à leur arrivée rappela ses soldats des remparts, ils s'approchèrent davantage, fortifiés dans leur présomption, et lancèrent de tous côtés des traits sur le retranchement. Les Romains ne paraissaient toujours pas. Dans leur arrogance, ils firent donc crier par un héraut : « Que tout Romain, Gaulois ou Germain (18) qui avant neuf heures voudrait se rendre à eux, pourrait venir en sûreté ; après cette heure, ils n'épargneraient personne. » Ils détestaient tellement les Romains qu'ils cherchaient à démolir les retranchemens et à combler les fossés avec leurs mains.

Mais tandis que de cette manière tout ordre avait été détruit parmi eux et que toutes leurs pensées se portaient vers la présomption d'une victoire imaginaire, César fit ouvrir soudainement toutes les portes du camp. La cavalerie se précipita au dehors ; les légions en sortirent. Les Teutschs surpris, troublés, sentant ou craignant partout le glaive de l'ennemi, prirent rapidement la fuite sans résistance et sans réflexion. César les fit poursuivre, mais pas plus loin qu'il ne le fallait pour balayer le chemin. Il décampa aussitôt. Ce même jour il arriva sain

et sauf au camp de Cicéron et ne vit pas sans effroi et sans étonnement l'état des choses. Sur dix hommes il n'en trouva pas un dans la légion qui ne fût blessé; quant aux dispositions de l'ennemi, à ses tours, à ses toits mobiles, à ses retranchemens, il ne les vit pas, comme il le reconnaît lui-même, sans admiration (19).

Pendant que ceci se passait, les Trévires avaient été appelés aux armes par Induciomar. Labiénus redoutait tellement celui-ci qu'il avait hésité s'il ne quitterait pas son camp et ne ramènerait pas sa légion à César. Induciomar n'était plus éloigné que de trois mille pas de ce camp, situé dans le pays des Rémois. Il voulait l'attaquer le jour suivant, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Teutschs avaient succombé et que César s'était réuni à Cicéron. Il reconnut donc le sort du moment et renonça à un projet dont le succès lui inspirait de justes doutes. César toutefois ne jugea pas convenable de le poursuivre dans sa retraite sur son propre territoire; bien plus, il conduisit aussitôt ses légions, qui avaient besoin de repos, dans de nouveaux quartiers d'hiver rapprochés les uns des autres, et résolut de passer lui-même cet hiver dans la Gaule (20). Et il avait des raisons pour le faire. Pendant tout l'hiver, tout fut en mouvement dans la Gaule; César ne fut pas un instant sans occupation. Des messagers allaient et venaient parmi les peuples de la Gaule; de côté et d'autre se tenaient des assemblées nocturnes; à l'exception des Éduens, qui persévéraient dans leur ancienne fidélité envers Rome, et des Rémois, qui se félicitaient de leur récente amitié avec Rome, il n'y avait pas un état en qui César pût se fier. Il y eut aussi plus d'une révolte. César avait imposé un roi aux Senones, un des peuples les plus puissans de la Gaule: ils résolurent dans une assemblée publique de tuer ce roi; le roi Cavarinus prit la fuite; ils le poursuivirent jusqu'aux limites de leur pays, le dépouillèrent de sa souveraineté et de ses possessions, et ne s'inquiétèrent point des ordres de César.

Mais le véritable foyer de ces troubles était chez les Trévires, et Induciomar attisait le feu. Ce prince, que les Gaulois regardaient comme leur principal appui, envoya des messagers aux peuples teutoniques de la rive droite du Rhin; il tâcha, par un tableau fidèle de la situation des Romains et par de grandes promesses, de les déterminer à prendre part aux combats livrés pour la liberté ou pour la sûreté commune. Cependant les peuples teutschs, instruits par la double expérience qu'ils avaient faite dans la guerre d'Arioviste et dans l'entreprise des Tenchtères (21), eurent de la répugnance à tenter encore la fortune. Induciomar toutefois, bien que trompé dans un si grand espoir, ne perdit ni son courage ni la confiance des Gaulois. Pendant que de toutes parts des ambassades venaient à lui et lui demandaient alliance et amitié, il faisait ses préparatifs avec la plus grande activité, rassemblait des troupes, achetait des chevaux et attirait à lui tous ceux qui avaient été chassés de quelque état gallique ou y avaient été condamnés et qui, pour cette raison même, joignaient à l'avantage de connaître le pays une haine profonde contre les Romains (22). Et comme il apprit que plusieurs peuples étaient inquiets de ce que les Nerviens et les Aduatikes ne se fatiguaient pas encore, et de ce que les Senones et d'autres penchaient pour une défense, il tint, sans en être empêché par les Romains, une assemblée armée où durent paraître tous les Trévires en état de porter les armes (23). Dans cette assemblée, il déclara son gendre, Cingétorix, qui maintenait avec César une alliance basée sur la trahison, ennemi de la patrie et ses biens confisqués au profit de l'état. Puis il annonça la guerre et exposa son plan.

Le soulèvement se fit aussitôt. Induciomar conduisit son armée dans le pays des Rémois. Il voulait punir ceux-ci de leur défection, prendre le camp de Labiénus et de là se diriger vers les Senones, qui étaient prêts au combat, au milieu des peuples galliques, pour dissoudre de là les forces romaines et les anéantir. Mais cette tentative échoua encore. Le destin de la Gaule se joua du vaste plan conçu par le prince teutsch. Induciomar trouva la mort devant le camp romain. On ne sait comment ce malheur arriva. Le récit de César (24) fait naître un doute fondé, parce qu'il est à peine croyable qu'un homme tel qu'Induciomar, qui avait acquis tant d'expérience, pût être ainsi trompé. Labiénus avait été prévenu des projets d'Induciomar par Cingétorix et ses partisans. Il avait en conséquence appelé à lui la cavalerie de tous les états voisins. A l'exemple de César, il tint cette cavalerie et sa légion sévèrement enfermées dans ses fortifications pour faire croire aux Trévires qu'il les craignait

Cette fois encore cette vieille ruse réussit. Les Trévires couraient durant le jour autour du camp, lançaient des traits sur les ouvrages, devenaient toujours plus téméraires, insultaient et raillaient les Romains et se dispersaient le soir sans précaution et sans inquiétude. Tout à coup Labiénus fit sortir toute la cavalerie par deux portes, avec l'ordre exprès de ne point poursuivre les ennemis avant qu'Induciomar n'eût été tué. Il promit une grande récompense à ceux qui le tueraient. Il envoya aussi les cohortes après les cavaliers pour les soutenir. La fortune seconda ce plan. Induciomar, en traversant une rivière, fut enveloppé et tué; on lui coupa la tête, qui fut portée dans le camp afin que Labiénus eût la preuve que ses ordres avaient été exécutés et payât la récompense qu'il avait promise. Voilà ce que dit César. Il est évident, même après ce récit, que dans tout cet événement il y eut à peine quelque chose de mémorable, si ce n'est la mort du prince teutsch. Il en ressort clairement que les Romains redoutaient par-dessus tout le génie, la volonté et l'énergie de ce seul homme, et que par conséquent tous désiraient et cherchaient sa mort. Ils réussirent aussi à le faire périr. Toutefois la manière dont cela arriva reste entièrement douteuse, et beaucoup d'événemens postérieurs paraissent autoriser quelque soupçon.

CHAPITRE XI.

CÉSAR PASSE UNE SECONDE FOIS SUR LA RIVE DROITE DU RHIN. — SOUMISSION COMPLÈTE DE LA RIVE GAUCHE. — FIN D'AMBIORIX.

De l'an 53 à l'an 51 avant J.-C.

La mort d'Induciomar fut un grand avantage pour les Romains. Les Trévires, consternés et troublés, se retirèrent; les Éburons et les Nerviens déjà rassemblés retournèrent surpris et stupéfaits dans leurs demeures. L'embarras des Romains cessa, et César eut pendant l'hiver le temps et l'occasion de lever et d'exercer au maniement des armes trois nouvelles et fortes légions (1). Mais les peuples teutschs ne regardèrent pas leur cause comme perdue, et les Gaulois conservèrent leur esprit de résistance, bien qu'avec moins de vigueur. Les Trévires reportèrent le pouvoir dans leur état aux parens de leur prince mort; ils nouèrent de nouvelles intelligences avec des peuples teutoniques voisins et éloignés de l'autre côté du Rhin; ils conclurent une ligue avec Ambiorix, le prince victorieux des Éburons; les Nerviens, les Aduatikes, les Ménapiens et tous les peuples teutoniques de ce qu'on appelle la Gaule étaient prêts à se mettre de nouveau sous les armes. En même temps les Senones faisaient tous leurs efforts pour remuer, pour exciter, pour pousser les Gaulois.

César, informé de ce nouveau danger, tomba encore dans le cours de l'hiver, au commencement de l'an 53 avant Jésus-Christ, avec quatre légions, et tellement à l'improviste, sur le pays des Nerviens, que ceux-ci ne purent ni se réunir pour le combat ni se sauver en fuyant et en se dispersant. Il livra donc le pays en proie aux soldats, enleva les hommes et le bétail, pilla, dévasta tout, et força les malheureux Nerviens, effrayés et abandonnés, qui pour la seconde fois éprouvaient la plus épouvantable infortune, à renouveler leur soumission. Puis il réussit sans peine à faire rentrer dans l'obéissance les Senones et d'autres peuples galliques. Mais toute son âme était tendue vers la guerre avec les Trévires et avec Ambiorix, parce qu'il voulait détruire le foyer où s'alimentait avec le plus de force le feu menaçant qui se propageait à travers tous les pays galliques et ne lui laissait aucun repos, aucune sûreté. Et pour que le combat fût décisif, il fallait avant tout qu'Ambiorix, le prince des Éburons, l'ami et l'appui des Trévires, fût isolé de tout secours et de tout asile. Dans ce but, César remit à Labiénus tout le train et le bagage de l'armée et s'avança lui-même, avec cinq légions que rien n'embarrassait, contre les récalcitrans Ménapiens, lesquels ne lui avaient même jamais envoyé d'ambassadeurs; car il craignait que leurs forces, leurs bois, leurs marécages et leurs alliances avec l'autre rive du Rhin ne rendissent Ambiorix invincible. Désunis et surpris, les Ménapiens cherchèrent dans ces bois et dans ces marais l'appui qu'ils ne pouvaient trouver dans les armes. Les Romains, divisés en trois colonnes, parcoururent la contrée, enlevèrent le bétail, firent prisonniers les hommes, brûlèrent les maisons, dévastèrent les campagnes et remplirent le pays de toute sorte de désolation. Dans cette extrémité, les Ménapiens envoyèrent pour la première fois des

députés à César et implorèrent la paix. César, l'âme remplie d'autres pensées, se rendit volontiers à leur prière, reçut des otages, leur défendit toute communication avec Ambiorix et plaça dans le pays de la cavalerie gauloise pour surveiller le peuple. Puis il marcha avec l'armée contre les Trévires.

Mais tout était déjà fini dans le pays des Trévires. César, avant son expédition contre les Ménapiens, avait envoyé deux légions au secours de Labiénus. Celui-ci, ayant appris que les Trévires étaient en route et que, sur la nouvelle de l'arrivée des deux légions, ils avaient pris position dans un camp, était allé à leur rencontre. Séparé d'eux par une rivière aux bords escarpés, doutant que les Trévires voulussent la passer, résolu lui-même à ne pas risquer le passage, Labiénus avait conçu l'idée d'attirer les ennemis de son côté par une retraite simulée qui eût toutes les apparences d'une fuite, et de les forcer à l'improviste à une bataille. Dans ce but il avait annoncé dans son camp que le lendemain on se mettrait en marche; que, comme les Trévires attendaient des secours de l'autre côté du Rhin, il ne voulait pas exposer son armée au danger d'une attaque. Cette annonce fut aussitôt transmise aux Trévires par des cavaliers teutschs qui servaient dans l'armée romaine, mais dont le cœur était avec ceux dont ils espéraient leur délivrance. Comme le lendemain la levée du camp eut réellement lieu, avec un apparent désordre, les Trévires crurent qu'il serait indigne d'eux de rester tranquilles spectateurs de cette retraite et que ce serait un crime de laisser entre les mains des Romains le butin qu'ils avaient fait dans les Gaules. Ils traversèrent donc la rivière, et, pleins de pensées de victoire et de butin, ils ne virent que l'ennemi fugitif et ne firent attention ni au désordre de leur propre armée ni à la position défavorable des lieux. Labiénus, continuant à dissimuler jusqu'à ce qu'il eût attiré les Trévires dans l'endroit qu'il avait choisi, changea tout à coup ses dispositions, exhorta ses soldats à combattre comme s'ils étaient sous les yeux de César et donna le signal de l'attaque contre un ennemi trop confiant. Les Trévires, entamés par la cavalerie romaine avant d'avoir pu se former en ordre de bataille et recevant les coups des javelots ennemis, se troublèrent et s'enfuirent vers les forêts voisines. Ce fait avait en lui-même peu d'importance, mais il en obtint parce que César revint en ce moment même avec ses légions du pays des Ménapiens et détruisit toute espérance (2). Les guerriers teutschs qui avaient été attirés de la rive droite du Rhin retournèrent dans leur patrie. Les parens d'Induciomar, prévoyant le sort qui les attendait, se joignirent à ces guerriers, pour chercher au loin un appui. Labiénus entra dans Trèves, et Cingétorix obtint le souverain pouvoir. Ambiorix seul n'était pas encore vaincu.

Voilà dans quel état César trouva les affaires. Aussitôt il résolut de passer le Rhin une seconde fois. On peut croire qu'il ne donne pas le véritable motif de cette entreprise. Deux raisons, dit-il, l'y décidèrent: la première est qu'on avait envoyé aux Trévires des troupes auxiliaires contre lui; la seconde est qu'il ne voulait pas qu'on soutînt Ambiorix. Il ne nomme ni ceux qui avaient fait la première chose ni ceux dont il craignait la seconde; mais son récit nous autorise à supposer que les Ubiens, reconnaissant peut-être combien était pesante l'amitié des Romains [car eux aussi avaient été forcés de se soumettre et de donner des otages (3)], s'étaient ligués avec les Trévires, et que César avait désiré détruire cette alliance que rendaient dangereuse le voisinage et les relations incalculables avec l'intérieur du Teutschland. Du moins on ne peut méconnaître que l'amitié entre César et les Ubiens s'était bien affaiblie, et que ces peuples s'étaient exposés au soupçon, bien fondé par la position des pays, d'avoir marché au secours des Trévires (4). Mais César ne crut pas devoir prendre la chose à cœur et feignit volontiers de croire à l'assurance de leur fidélité (5). Il fit cependant construire un pont sur le Rhin, et passa du pays des Trévires dans celui des Ubiens, un peu au-dessus de l'endroit où il avait franchi le fleuve la première fois. Bientôt les Ubiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour se justifier. Ce n'était pas de leurs états, dirent-ils, que des secours avaient été envoyés aux Trévires, mais de ceux des Suèves; ils n'avaient pas violé leur foi. Il devait donc les épargner. Bien qu'il enveloppât tous les Germains dans sa haine, il ne devait point punir les innocens comme les coupables. S'il exige plus d'otages, ils les lui donneront. César accepta cette justification; mais lorsqu'il voulut connaître les chemins et les abords du pays des Suèves, les Ubiens lui répétèrent leur première réponse qui

les avait déjà délivrés une fois et qui cette fois faillit tourner à leur désavantage. Les Suèves, dirent-ils, avaient rassemblé tous leurs hommes sur un seul point et ordonné à toutes les nations placées sous leur puissance d'envoyer à leur secours hommes et chevaux. Cette réponse détermina César à établir un camp et à le munir de vivres; il ordonna aux Ubiens d'emmener tout leur bétail et de mettre toutes leurs richesses en sûreté dans des lieux fortifiés : il voulait attendre les Suèves et les amener à un combat dans des circonstances favorables. Les Ubiens effrayés reconnurent alors leur faute et changèrent de langage. Au bout de quelques jours, leurs espions vinrent vers César avec les informations suivantes : « Les Suèves, aussitôt qu'ils avaient reçu des détails certains sur l'armée romaine, seraient revenus avec tous leurs alliés sur les limites de leur pays. Là même est une forêt d'une prodigieuse étendue, appelée Bacenis, qui, s'avançant bien loin dans l'intérieur du pays, forme un mur naturel entre les Suèves et les Chéruskes, forçant les uns et les autres à s'abstenir d'hostilités et d'expéditions guerrières. Campés à l'entrée de cette forêt, les Suèves avaient résolu d'attendre les Romains. » Lorsque César eut reçu ces rapports, il crut que la moisson approchant, il ne pouvait mieux faire que de repasser le Rhin, en prétextant la crainte de manquer de vivres (6). Toutefois, pour sauver les apparences, il laissa subsister sans la rompre sur la rive gauche une partie du pont; il éleva devant le pont une tour, fit faire en cet endroit de forts retranchemens et y mit une garnison, plutôt pour retenir les Ubiens dans leur fidélité que pour effrayer les Suèves, qui étaient si loin de lui.

Mais son âme était déjà occupée d'une autre pensée sombre. Ambiorix était resté indompté: ce qu'il était devenu, ce qu'il avait fait depuis la malheureuse expédition des Trévires contre Labiénus, on ne le dit pas. Lorsque César repassa le Rhin, il vivait entouré d'amis et de fidèles dans une maison de campagne, dans la partie occidentale de la forêt des Ardennes. D'après tout ce que César raconte de cet homme avant et après ces événemens, il est presque impossible de croire qu'il ait négligé entièrement une occasion aussi favorable qu'une expédition de l'ennemi au delà du Rhin, qu'il ne se soit inquiété de rien, et que, ne pensant ni à son existence, ni à son peuple, ni à sa patrie, il ait passé gaîment la belle saison dans les plaisirs de la vie champêtre, avec des amis et des affidés; on doit supposer plutôt qu'il fit un accommodement avec les Romains lorsque Labiénus soumit les Trévires (7), que peut-être il conclut une paix, et qu'à l'abri de cette paix il vécut tranquille et confiant à l'ombre des bois de sa patrie, se félicitant avec ses compagnons de ses anciens exploits et se consolant par l'espérance de jours meilleurs. Ce fut sur lui que César jeta d'abord ses regards.

Pour s'emparer de cet homme, il envoya aussitôt en avant Minucius Basilius avec toute la cavalerie, et lui ordonna de saisir avec la plus grande activité le moment favorable et de ne point allumer de feu afin que son approche ne fût point connue. Basilius exécuta cet ordre. On s'empara de beaucoup d'Éburons, dispersés dans les champs comme en pleine paix, et on les interrogea sur le lieu où séjournait leur prince. Tout fut employé pour empêcher qu'aucune nouvelle arrivât à celui que l'on poursuivait ainsi. On réussit. La cavalerie arriva à l'habitation d'Ambiorix et s'empara de tout l'attirail de guerre, des chevaux et des chariots. Toutefois l'astuce de Rome se vit arracher sa proie par la fidélité des amis du prince, et Ambiorix échappa à la mort que lui préparaient des assassins (8). Pendant que ses amis résistaient aux Romains, il s'élança sur un cheval (9) et trouva un asile au fond du bois dont il connaissait tous les détours, et il ne fut pas abandonné des siens. Mais à peine fut-il en sûreté qu'il envoya un message secret par tout le pays (10) : il n'y avait plus à penser, disait-il, à une action générale ; chacun devait songer à soi-même et agir pour son propre compte. Là-dessus les Éburons se dispersèrent. Quelques-uns cherchèrent à mettre leur vie et leurs biens en sûreté en pays étranger ; les autres se retirèrent vers les côtes de la mer; le plus grand nombre se cacha dans les bois et les marais, et fit le plus de mal possible à son cruel ennemi. Mais Katiuolk, le second prince des Éburons, hors d'état par son grand âge de supporter les fatigues de la guerre ou les dangers de la fuite, termina ses jours par une mort volontaire (11).

César, irrité contre la fortune, qui lui avait gâté un tel projet (12), ne renonça point à anéantir le prince et le peuple des Éburons, qu'il détestait par-dessus tout (13) : il fit amener tous

les charrois de toutes les légions à Aduatika, dans ce camp retranché que quatre ans auparavant Sabinus et Cotta avaient abandonné pour leur malheur, et il donna pour le défendre une légion à son général Q. Tullius Cicéron. Il divisa les neuf autres légions en trois corps égaux pour parcourir le pays dans toutes les directions. Lui-même, avec trois légions, prit le chemin de l'Escaut et de la partie occidentale de la forêt des Ardennes, où Ambiorix, suivi d'un petit nombre de cavaliers, avait dû se réfugier. Il promit d'être de retour dans sept jours et désira aussi le retour de toute l'armée. Mais il apprit dans cette campagne à connaître une nouvelle manière de combattre devant laquelle toute sa tactique ne pouvait rien. Nulle part il ne trouva une armée qui se rangeât en bataille; nulle part une ville, nulle part un retranchement qui essayassent de se défendre : tout le pays, tout le sol étaient hostiles. La population était dispersée; dans chaque vallée, dans chaque bouquet de bois l'attendaient des hommes armés, poussés par la plus amère douleur, par la nécessité et par le désespoir, à chercher une occasion favorable pour tirer vengeance de la cruauté avec laquelle il ravageait leur patrie. Lorsque César conduisait sur un point ses troupes réunies, personne ne se montrait qui se mît à découvert devant lui ; mais lorsqu'il dispersait ses soldats pour chercher l'ennemi dans ses retraites, ils étaient surpris et tués. César, reconnaissant l'inutilité de tous ses efforts dans une semblable lutte, enflammé de la plus violente colère contre de tels ennemis et dominé par le désir d'effacer de la terre leur race et leur nom, envoya des agens aux peuples galliques environnans, chercha à éveiller l'avidité des hommes et leur offrit en butin les biens et les terres des Éburons. Par là il espérait atteindre son but et détourner de ses soldats le danger pour le reporter sur les barbares.

Mais tandis que César soutenait cette lutte impie et offrait au pillage, sans honte et sans remords, les propriétés d'un peuple teutonique, il arriva que ce que lui et ses soldats avaient déjà pillé et ce qu'ils pensaient avoir mis en sûreté dans Aduatika, devint presque la proie d'une troupe de cavaliers teutschs. Deux mille cavaliers sigambres avaient passé le Rhin, soit qu'ils fussent chargés de s'enquérir de la situation des affaires, soit qu'ils dussent aller au secours des Éburons. Cette troupe apprit que César lui-même, que toute l'armée romaine étaient éloignés, et que tous les charrois, tout le train, tous les bagages des Romains étaient réunis dans Aduatika sous la garde d'une seule légion. Peut-être apprirent-ils aussi que Cicéron avait envoyé une partie de cette légion dans des campagnes éloignées pour amener du blé dans le camp : car César lui avait ordonné de tenir tranquillement et sévèrement les troupes dans le camp, et Cicéron avait effectivement suivi à la lettre cet ordre pendant six jours ; mais le septième jour, comme tout était resté tranquille, il céda aux instances de ses soldats et permit la sortie d'une partie notable de la garnison. Les cavaliers sigambres résolurent donc de surprendre le camp et de s'emparer de l'immense butin des Romains. Et la négligence des Romains était si grande qu'ils arrivèrent sans être aperçus à la porte principale du camp, et qu'ils s'en approchèrent comme de leur propre demeure. Cependant la cohorte chargée de la garde de cette porte, réussit à repousser le premier choc. Par là tout fut perdu pour les Teutschs. Pendant qu'ils tournaient autour du camp pour chercher une autre entrée, pendant que dans le camp les Romains étaient d'autant plus épouvantés que le sort de la légion commandée par Sabinus et Cotta avait attaché à ce lieu des idées de malheur, les troupes qui étaient allées dans les campagnes revinrent au camp : effrayées à cette vue, elles arrêtèrent leur marche. Les Teutschs, ignorant si ce n'étaient pas les légions de César qui arrivaient, se rassemblèrent et se retirèrent de devant le camp; mais sitôt qu'ils eurent reconnu leur erreur, ils se précipitèrent avec impétuosité sur les Romains. Une partie de ceux-ci se fit jour et atteignit le camp; le plus grand nombre fut massacré. Les cavaliers teutschs renoncèrent au siége et se retirèrent, moins peut-être parce qu'ils doutaient de la défaite de cette légion que parce qu'ils furent instruits du retour de César; César parut effectivement le soir même de ce jour devant le camp, et y trouva tout dans le plus grand désordre et dans la plus grande consternation. On y était si fermement persuadé de sa perte que les soldats ne purent croire à son existence qu'en le voyant de leurs propres yeux (14).

Pendant que les Romains se remettaient de leur frayeur, toute sorte de misérables

affluaient à la voix de César pour voler et piller dans le pays des Éburons (15). Ces hommes se répandirent de tous côtés; César protégea avec ses légions cette œuvre impie. Toutes les maisons, tous les bâtimens furent livrés aux flammes; tous les grains furent consommés ou détruits; tout le pays fut ravagé et dévasté, parce que l'on concevait la cruelle espérance que les habitans, lors même qu'ils se sauveraient pour l'instant, seraient dévorés par la faim et par le froid. Mais ce qui aurait causé à César la joie la plus vive ne fut pas réalisé : Ambiorix sut se dérober à toutes les poursuites. Les cavaliers romains, devinant le désir de leur général et sûrs de la plus riche récompense, montrèrent une émulation sans exemple dans leurs efforts pour s'emparer du prince teutsch; mais ce fut en vain. On voyait Ambiorix partout; quatre cavaliers seulement formaient sa suite; partout il s'en fallait de bien peu qu'on ne le saisît, mais ce peu manquait partout. Le prince Ambiorix était en sûreté au milieu de son peuple, parce qu'il s'était prononcé avec son peuple en faveur du droit et de la liberté, parce que, pour cette raison même, son peuple lui conservait sa foi et que la pensée d'une trahison envers le prince de la patrie était repoussée par toutes les âmes (16).

On n'arriva à rien. Les exploits, les sanglantes cruautés, les trahisons, les perfidies, les moyens astucieux, au milieu desquels et contre lesquels les peuples teutoniques de ce côté du Rhin avaient malheureusement lutté depuis cinq ans pour leur bien le plus précieux, avaient épuisé leurs forces : leurs hommes étaient tombés en grand nombre sous le fer; la fleur de leur jeunesse avait été moissonnée dans les combats; beaucoup de leurs vieillards, de leurs femmes, de leurs enfans avaient péri d'une manière misérable. Leurs campagnes étaient ravagées, leurs villes et leurs villages étaient ensevelis sous les décombres; l'horreur et la douleur remplissaient le pays. Dans les âmes de ceux qui survécurent à ces désastres, l'idée de la liberté ne s'effaça pas encore, mais ils ne crurent plus à la fortune; la vieille confiance n'exista plus, et cette génération triste et abattue, jetant sur la vie un regard d'indifférence, obéit de plus en plus aux ordres de ses maîtres, parce que le repos était son premier besoin.

Jusqu'à ce temps, César peut avoir traité les peuples galliques avec plus d'amitié et de ménagement, car il était sûr que dès que les Germains, le long du Rhin, seraient soumis et que par là les Gaulois seraient complétement séparés du monde libre, ils ne seraient pas en état de lui échapper. Eux, trompés par sa conduite, n'avaient pas pris par conséquent à la lutte prodigieuse des peuples teutoniques tout l'intérêt que raisonnablement ils y auraient dû prendre. Ils furent punis plus tard de cette indifférence et se repentirent d'avoir été jusqu'à contribuer à l'oppression des peuples teutoniques, car après que ces peuples eurent été terrassés, César tourna ses artifices et ses armes contre les Gaulois; il les enveloppa et les séduisit; il les poussa de degré en degré dans le malheur jusqu'à ce qu'ils renoncèrent aussi à la résistance et jusqu'à ce que, affaiblis et fatigués, ils cherchèrent leur salut dans l'obéissance et la servilité. Une guerre terrible s'éleva, aussi infâme dans son origine que la guerre contre les peuples teutoniques, aussi horrible dans la manière dont elle fut conduite, aussi malheureuse dans son issue; mais si elle embrassa un plus vaste territoire, elle fut plus courte. Une campagne, l'an 52 avant Jésus-Christ, suffit pour dompter les Gaulois. Les peuples teutoniques de la Gaule ne restèrent pas étrangers à cette guerre; mais les forces manquèrent : on ne vit chez eux que des signes de vie imperceptibles de l'ancienne liberté, d'autant plus pénibles qu'ils rappelaient plus profondément le souvenir des anciens exploits. Lorsque enfin les vieux amis des Romains, les Éduens eux-mêmes, eurent ouvert les yeux, et lorsqu'une assemblée de tous les états galliques fut indiquée à Bibracte, les Teutschs n'y manquèrent pas. Les Trévires seuls s'abstinrent et ne fournirent point de secours à cause de l'éloignement de leur pays et sous l'impression de leur malheur; mais ils n'aidèrent pas non plus les Romains dans cette épouvantable lutte (17). Les Éburons eux-mêmes fournirent trois mille hommes (18) pour une grande entreprise des Gaulois, et prouvèrent par là à leurs contemporains et à la postérité que la colère du puissant imperator n'avait pas réussi à effacer leur race et leur nom. Mais peut-être attirèrent-ils de nouveau sur eux une ignoble colère par leur participation aux luttes de la Gaule; car lorsque après un horrible combat, le sort de la

Gaule eut été décidé près d'Alesia; lorsque le redoutable généralissime des Gaulois, Vercingétorix, s'étant présenté avec la plus profonde douleur dans le camp romain, eut déposé aux pieds du vainqueur son casque et son épée (19); lorsque les peuples de la Gaule eurent tous été vaincus, que nul état ne se prépara plus à la guerre pour résister et que quelques hommes seulement émigrèrent encore des villes et se dispersèrent dans les campagnes pour échapper à la puissance de César; lorsque, par cette raison, l'an 51 avant Jésus-Christ, il eut envoyé des troupes de tous les côtés pour effacer aussi les dernières traces de la résistance opposée à ses ordres; alors il ne put se refuser le plaisir d'aller lui-même dans le pays des Éburons et d'exercer sa vengeance (20). Il lui sembla puisque tous ses efforts pour s'emparer du prince Ambiorix avaient été infructueux, il lui sembla (tant il y avait de petitesse dans ce grand homme!) convenable à sa dignité (21) d'arriver par une dévastation entière du pays, par l'anéantissement des hommes, des habitations, du bétail, à exciter parmi ceux qui pourraient échapper à la mort une telle haine contre Ambiorix que celui-ci dût être maudit éternellement par son propre peuple comme l'auteur d'un si épouvantable désastre. Et cette dévastation fut accomplie d'une manière atroce; mais César eut le chagrin de voir le prince teustch échapper encore cette fois et trouver une issue pour aller vivre et mourir en homme libre (22). Dans le même temps, Labiénus fut envoyé contre les Trévires, qui n'exécutaient jamais les ordres de César que quand ils y étaient contraints par la force. Ils essayèrent encore, et ce fut la dernière fois, de se défendre; mais le malheur voulut que par ruse, ou à la suite d'un combat, leurs princes tombassent vivans entre les mains de l'ennemi (23). Alors les Trévires se soumirent, et tous les peuples de la rive gauche du Rhin reconnurent la domination de Rome et obéirent à ses ordres.

CHAPITRE XII.

TEMPS INTERMÉDIAIRES DEPUIS LA SOUMISSION DE LA GAULE JUSQU'À LA GUERRE DANS LE TEUSCHLAND INTÉRIEUR.

De l'an 51 à l'an 29 avant J.-C.

Huit ans s'étaient écoulés, et la liberté des peuples teutschs de la rive gauche du Rhin, et la liberté de tous les Gaulois entre les Alpes, les Pyrénées et les deux mers, était anéantie. Pendant ce temps, la situation intérieure de Rome s'était développée, et dans ce développement, César n'avait pas interrompu ses usurpations. Son génie était assez grand pour accomplir tout à la fois la ruine de la Gaule et profiter de la corruption de Rome. Les premiers cinq ans pour lesquels on lui avait assigné la Gaule ne lui avaient pas suffi pour atteindre son but: par un nouveau contrat avec Pompée et Crassus, cinq autres années lui furent accordées (1). Dans cet intervalle, Crassus avait trouvé la mort, et le lien de famille qui unissait César et Pompée fut rompu par la mort de Julia, fille de César et femme de Pompée. Ainsi cessa toute communauté, et les deux chefs de parti, délivrés de la nécessité de se tromper mutuellement, donnèrent un libre cours à leur jalousie et poursuivirent sans pudeur les plans que leur inspiraient leur égoïsme et leur soif du pouvoir. Ce grand empire était trop petit pour tous deux: Pompée craignait la puissance de César, César la considération de Pompée; le premier ne pouvait souffrir de supérieur, le second ne pouvait supporter d'égal. Mais Pompée perdait le temps dans les jouissances d'un amour-propre aveugle; César ne négligeait aucun moyen pour gagner à lui et à son but les âmes des hommes en excitant les passions les plus nobles et les plus basses; et la Gaule lui en fournit les moyens, et les dons et les facultés dont la nature l'avait comblé, lui en facilitèrent l'emploi. Tandis que par ses exploits il gagnait une gloire d'autant plus grande, qu'il avait toujours paru plus distingué et plus digne d'être aimé; tandis que des victoires extraordinaires, célébrées par des fêtes inouïes, racontées de bouche en bouche, faisaient connaître son nom aux hommes les plus obscurs et les plus vulgaires (2), il formait dans la Gaule, par de continuels combats, les armées qui, séduites par son génie, par ses manières et par sa fortune, pouvaient lui assurer la victoire sur tous ses ennemis, sur tous ses adversaires; le pillage de la Gaule acheva par la corruption et la séduction de fournir l'occasion d'employer ces armées non sans quelques apparences de droit.

Mais plus il reconnaissait clairement que cette occasion approchait, plus son désir était grand d'assurer la tranquillité dans la Gaule,

pour ne pas être, au moment décisif, arrêté par une nouvelle guerre, et pour ne pas laisser la guerre derrière lui après son départ. Il établit donc, l'an 51 avant Jésus-Christ, ses quartiers d'hiver e n Belgique et se montra, dans ce pays, vigilant à la fois et redoutable, afin qu'aucun état ne conçût l'espérance de renouveler la lutte avec quelque succès : mais il déploya aussi de la douceur et de l'affabilité, afin que personne ne fût excité à de nouvelles tentatives. Il parla aux états d'une manière si honorable que même sur le sol ensanglanté de leur patrie, ils ne purent croire que la liberté fût perdue ; il combla les princes de riches présens pour étouffer en eux les anciens sentimens. De nouvelles exigences ne furent pas exprimées, afin que la soumission décorée du nom de paix parût aux yeux de tous le plus beau des biens. Ainsi, comme le croyait César, tous les esprits séduits et circonvenus (3), gagnés par la tranquillité même à la tranquillité, devaient perdre leur ancienne vigueur au sein d'une délicieuse oisiveté ; ils devaient, dans le bonheur de l'obéissance, perdre même toute pensée à la liberté.

Enfin après que César eut cherché pendant plus d'un an à séduire par ces artifices les peuples vaincus, il quitta le Rhin et marcha vers l'Italie pour fixer le destin de Rome et accomplir son propre destin. Les peuples teutoniques qu'il avait subjugués ou qu'il avait su gagner, lui donnèrent une escorte qui dans la suite se montra fort dévouée à sa personne et ne contribua pas peu à venger sur Rome les attentats passés. César avait vu avec étonnement les usages des Teutschs. Leur combat mêlé, l'infanterie unie à la cavalerie, avaient excité sa surprise ; leur indomptable bravoure, leur persévérance, leur fidélité, leur dévouement lui avaient arraché l'aveu qu'ils auraient été supérieurs à tous si les principes scientifiques de l'art militaire ne leur avaient pas manqué. Aussi avait-il depuis longtemps cherché à gagner des jeunes Teustchs et à renforcer par eux son armée. Mais comme il ne se fiait pas aux peuples teutoniques de la rive gauche du Rhin, il s'était efforcé d'attirer des recrues de l'autre bord de ce fleuve. Mais vraisemblablement, tant qu'il avait été dans la Gaule, il n'avait réussi à enrôler que des Ubiens. Le nombre des Teutschs resta par conséquent petit dans son armée : il ne dépassa pas quelques centaines d'hommes. Toutefois César ne cacha pas que, dans ses derniers combats dans la Gaule, ces Teutschs décidèrent du succès, soit en relevant le courage et la confiance de leurs compagnons, soit par un combat effectif. Il n'hésita même pas à reconnaître devant toute l'armée la supériorité qui leur appartenait.

César, dans une campagne contre Vercingétorix, attaqua la ville de Noviodunum, qu'il trouva sur son chemin en partant du midi de la Loire. Les habitans, désespérant de leur salut, envoyèrent des députés, demandèrent grâce, fournirent des otages et consentirent à l'occupation de la ville. Dans ce moment la cavalerie de Vercingétorix survint et commença le combat. Aussitôt les habitans de Noviodunum reprirent les armes, qu'ils venaient de déposer, ne tenant aucun compte de leurs otages parce qu'il s'agissait de reconquérir leur indépendance. Les troupes de César ne se virent pas sans trouble attaquées à la fois de deux côtés ; sa cavalerie commença à chanceler. Mais il avait gardé près de lui, en cas de besoin, une troupe de quatre cents cavaliers teutschs. Il les envoya sur le point où la mêlée était la plus grande. Les Gaulois ne purent supporter leur choc. Ils prirent la fuite, et Noviodunum se soumit de nouveau aux lois du vainqueur (4). Lorsque ensuite il s'éleva un bien plus grand danger, lorsque presque tous les peuples de la Gaule se réunirent et convinrent d'un soulèvement général sous la conduite de Vercingétorix ; lorsque déjà ils avaient occupé tous les chemins qui conduisaient en Italie, afin que César fût isolé de Rome et des lieux d'où il tirait ses secours, César envoya des émissaires au delà du Rhin, et fit chercher chez les Ubiens (5) des cavaliers et de ces fantassins agiles, qui avaient coutume de combattre unis aux cavaliers. Et comme les cavaliers teutschs n'avaient pas de bons chevaux, il n'hésita pas à prendre les chevaux des cavaliers romains pour les donner aux Teutschs ; et bientôt il eut à se féliciter de cet échange. Il voulait entrer dans le pays des Séquaniens pour se rapprocher de la Province. Les Gaulois prirent son départ pour une fuite. Vercingétorix se plaça donc pour l'attendre sur les frontières des Lingons. Sa cavalerie était divisée en trois corps : l'un barrait le chemin aux Romains ; les deux autres se mouvaient sur les côtés ; l'infanterie se tenait en ordre de bataille devant le camp. Les cava-

liers jurèrent tous par un serment solennel que celui qui dans ce grand jour manquerait à son devoir ou laisserait paraître quelque faiblesse ne serait reçu dans aucune maison, ne pourrait approcher ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de sa femme. César reconnut que de l'issue de cette journée dépendait le sort de Rome dans la Gaule. Il divisa de son côté sa cavalerie en trois corps, et rangea ses légions en bataille. Le combat fut général entre les cavaliers. Les Romains se trouvèrent dans l'embarras sur plusieurs points; en vain César fit avancer les légions pour soutenir les corps qui faiblissaient. Mais enfin les cavaliers teutschs se jetèrent en avant sur la droite, entourèrent les troupes ennemies, ou les rompirent par un choc irrésistible, s'emparèrent des hauteurs, forcèrent les cavaliers gaulois à fuir jusque dans le camp de Vercingétorix, tuèrent un grand nombre de fuyards, et contraignirent le général en chef à quitter aussi son camp et à se retirer vers Alésia (6). Devant cette ville on en vint bientôt après à un nouveau combat avec la cavalerie. Les Romains se virent encore une fois en danger, mais César dirigea ses Germains sur les points où il y avait le plus à craindre. Ces Germains lui assurèrent encore une fois la victoire et rendirent possible le siége d'Alésia. Et comme maintenant Vercingétorix était serré de près, comme déjà il était réduit à prendre les mesures les plus cruelles pour tenir plus longtemps; mais comme aussi une grande armée, rassemblée par tous les peuples gaulois, s'avançait pour délivrer le généralissime; comme les Gaulois commençaient le combat avec les plus grandes espérances; comme les assiégés et ceux qui se battaient pour leur délivrance s'encourageaient par leurs cris mutuels à faire les derniers efforts en faveur de la liberté commune, objet d'une lutte effrayante, de l'issue de laquelle dépendait l'avenir de la Gaule; et comme depuis le milieu du jour jusqu'au soir rien n'était décidé; les Germains portèrent encore une fois le dernier coup, et décidèrent l'événement en tombant sur les ennemis. Car les Gaulois essayèrent en vain de réparer le malheur de cette journée; ils soutinrent une lutte inutile et leur liberté fut perdue pour toujours (7).

César, porté par ces expériences et par d'autres semblables à témoigner une préférence toujours croissante pour les guerriers teutschs, ne put se séparer d'eux lorsque, résolu à tenter les derniers efforts contre Rome et ses ennemis, il voulut quitter la Gaule. Il ne s'entoura pas seulement des cavaliers teutschs; il enrôla aussi la jeunesse dans les pays teutschs qui avaient été soumis par lui, et en forma à ses propres frais une légion dont plus tard il fit présent à la république (8). Cette légion, habillée, armée, exercée à la manière romaine, l'accompagna dans sa fatale expédition. Leurs exploits sont perdus dans toute la grande œuvre de génie, de force, d'activité et de sang par laquelle César voulait fonder sur les ruines de la république romaine, sa domination universelle. Ils ne figurent pas en Italie; ils ne figurent pas en Espagne. Mais à la malheureuse journée de Pharsale, où se décida le destin de Rome, ce fut d'eux que partit le coup décisif. Pompée était de beaucoup supérieur en cavalerie. Longtemps la bataille avait été douteuse. Pompée, sûr du succès, fit avancer des ailes un grand corps de cavaliers, pour prendre à dos l'armée de César. César donna le signal aux cohortes teutsches : et elles se précipitèrent avec tant de rapidité au milieu des ennemis qu'elles semblèrent combattre à cheval, et ceux-ci à pied. La fuite des cavaliers, qu'il fut impossible d'arrêter, entraîna aussitôt les troupes légères; bientôt les lourdes légions suivirent, et César put se féliciter d'une victoire complète. Il ne laissa pas s'éloigner de lui ses troupes teutsches; elles l'accompagnèrent, à la suite de cette victoire, en Égypte et en Libye; et partout elles se montrèrent égales à elles-mêmes; partout elles méritèrent la confiance du puissant imperator.

Les Cimbres et les Teutons avaient, par leur lutte et par leur ruine, attaché au nom de Germains une idée de crainte et d'effroi (9). A cette impression se mêla, dans l'esprit des Romains, une idée morale, par la manière dont les peuples teutoniques avaient combattu contre César. La prédilection que César montra pour les guerriers teutschs, et la fidélité, la bravoure, l'activité avec laquelle ces Germains combattirent pour César et lui gagnèrent ses batailles, augmentèrent cette impression morale. Désormais, à Rome, la pensée se porta difficilement sur les Teutschs, sans qu'un sentiment d'estime s'élevât dans le cœur de tout homme gé-

néreux. Ce sentiment tourna dans la suite à l'avantage des peuples teutoniques, et sous ce rapport ils ne sont pas tombés sans fruit pour leur peuple et pour leur patrie, ces hommes qui, loin de leur sol natal, combattant pour des intérêts étrangers, trouvèrent la mort.

Mais sur cette patrie même il se répand, après que César se fut éloigné du Rhin, de nouvelles ténèbres, que personne ne peut éclaircir. Sans doute il y eut beaucoup plus de tranquillité sur les deux rives de ce fleuve (10). Dans la Gaule, les peuples étaient épuisés, et l'on sut trouver les moyens de les maintenir dans cet épuisement. Ces moyens, imaginés par César, laissés derrière lui après son départ, transmis comme un héritage après sa mort, l'an 44 avant Jésus-Christ, furent de plus en plus perfectionnés; mais nous ne pouvons que soupçonner en quoi ils consistaient. Huit légions restèrent dans la Gaule, quatre contre les peuples teutoniques, quatre contre les peuples celtiques; le recrutement tira la jeunesse du pays; de tout côté des forteresses furent bâties (11); de grandes et fortes routes furent construites pour établir une communication facile et rapide avec toutes les parties du territoire; et tous les avantages que la civilisation possède sur la barbarie, toutes les séductions et tous les appâts que présentent le commerce et l'industrie, toutes les garanties que donnent les connaissances de toute espèce, de fortes institutions sociales, des lois sévères, de durs châtimens, l'espionnage et une surveillance secrète; par-dessus tout cela les dépenses, le luxe et les plaisirs de toute nature, tout cela fut successivement mis en usage pour s'assurer du pays depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin, et pour le maintenir dans l'obéissance et la soumission. Mais les peuples teutoniques de la rive droite du Rhin, bien qu'ils conservassent leur ancienne haine contre les Romains (12), avaient des motifs suffisans pour ne pas franchir ces limites. Les circonstances qui jadis les avaient poussés à des guerres contre les peuples galliques n'existaient plus; et après que la Gaule eut été terrassée dans le sang, la puissance des Romains leur dut paraître trop grande pour qu'ils se sentissent en état d'entreprendre quelque chose avec succès. Ainsi s'apaisèrent les mouvemens que, depuis le temps des Cimbres, on avait remarqués parmi eux, et ils eurent le loisir et l'occasion de soigner, de surveiller, de consolider leurs relations intérieures. Toutefois beaucoup d'événemens ont pu avoir lieu qui nous sont restés complétement inconnus. Les événemens par lesquels s'écroula la liberté de Rome, après que ses véritables fondemens, la vertu et la morale, eurent été corrompus, abattirent les esprits, les enchaînèrent, ou les rendirent indifférens à d'autres apparitions de la vie. Parmi les hommes qui vinrent dans la Gaule et sur le Rhin, il ne se trouva pas un second César. Ces hommes pouvaient être capables d'agir comme lui; mais ils n'avaient pas de dispositions pour écrire. Et les Germains sont mentionnés à peine, ou comme en passant, par les écrivains.

Un fait toutefois n'est pas indigne de remarque dans ces temps d'orages et de bouleversemens. Longtemps après que César fut tombé sous les coups de ceux qui croyaient possible de sauver encore la liberté par la mort d'un homme, et lorsque son héritier, César Octavien, se fut aussi fait attribuer la Gaule, cette glorieuse conquête de son grand-oncle, il y envoya comme général, l'an 37 avant Jésus-Christ, M. Vipsanius Agrippa. Celui-ci fut le second Romain qui passa le Rhin. On ne sait pas à quelle l'occasion. Il semble résulter de ce que disent Tacite et Dion Cassius, que des troubles s'étaient élevés dans la Gaule, et que les Ubiens, prenant part à ces troubles, avaient traversé le Rhin. Mais la soudaine arrivée d'Agrippa fit échouer cette tentative et mit les Ubiens dans l'embarras. Toutefois ils surent gagner le général romain, soit qu'Agrippa tînt compte de leurs anciens services envers Rome, soit qu'ils aient su donner l'apparence d'un service même à leur passage du Rhin. Mais Agrippa ne jugea pas à propos de les laisser retourner de l'autre côté de ce fleuve; il leur assigna au contraire d'autres demeures sur la rive gauche. Là ils devaient garder la fidélité dont ils se vantaient; là ils devaient vivre à la fois pour défendre le fleuve et pour être mieux surveillés. Agrippa traversa le Rhin pour exiger ou pour couvrir le passage des femmes et des enfans et le transport de tout le mobilier des Ubiens sur la rive gauche (13). Et les Ubiens, placés dans une situation dangereuse, après une histoire équivoque, s'efforcèrent de trouver agréable leur nouvelle position et de gagner la faveur de leurs maîtres. Mais plus tard, après avoir renoncé même à leur nom,

ils regardèrent leur origine teutonique comme leur plus beau titre de gloire (14).

On ne peut que supposer l'impression produite par cet événement sur les peuples teutoniques. Sans doute le pays abandonné fut occupé par ses voisins, les Cattes et les Sigambres, et vraisemblablement d'une manière paisible, à la suite d'un traité qu'Agrippa conclut avec eux (15). Mais six ans après cet événement fut livrée la bataille d'Actium, et Octavien remporta une victoire qui lui valut la souveraineté de l'empire romain. Dans le même temps les peuples teutschs de la Gaule se soulevèrent aussi, dit-on, et les Suèves, ayant passé le Rhin, les secoururent. Carinas, qui eut le bonheur d'étouffer cette révolte, partagea le triomphe que César Octavien célébra pendant trois jours, l'an 29 avant Jésus-Christ, en l'honneur de la victoire qu'il avait remportée. Et au moment où César Octavien faisait fermer le temple de Janus, comme si tout l'empire était en paix, les Trévires étaient sous les armes, et d'autres peuples teutoniques étaient leurs alliés. Cette tentative n'eut pas non plus de suite; Nonnius Gallus les dompta et les réduisit de nouveau sous l'obéissance de Rome (16).

Ainsi le Rhin resta la limite entre les peuples teutoniques et la domination romaine. Mais César Octavien, maintenant appelé *Augustus imperator*, établit bientôt d'autres relations, et de durs destins menacèrent les peuples teutoniques. La liberté courut des dangers par une nouvelle et terrible lutte à vie et à mort.



NOTES DU LIVRE IER.

CHAPITRE PREMIER.

(1) POLYBE, III, chap. 38, Τρόπον τὸν μεταξὺ Τανάϊδος καὶ Νάρβωνος εἰς τοῦ ἄρκτους ἀνῆκον, ἄγνωστον ἡμῖν ἕως τοῦ νῦν ἐστι, κ. τ. λ.

(2) CÆSAR. *De bello gallico,* II, cap. 4: *antiquitus.* — Comparez PLINE (*Natural. Histor.*, IV, cap. 28): *Toto hoc mari ad Scaldim usque fluvium Germanicæ accolunt gentes.* Pour la Bretagne méridionale, CÉSAR (V, ch. 12); et pour les Calédoniens, TACITE (*Agricola,* ch. 2).

(3) Il reste complètement incertain si des peuples teutschs ont habité tout autour de la mer Baltique. On ne trouve à ce sujet aucun témoignage précis. Les anciens connaissaient si peu la position des pays dans ces contrées, que même des détails précis prouveraient à peine quelque chose. De plus, l'exposé erroné des migrations des Teutschs a donné lieu à des malentendus.

(4) Les preuves seront données dans la suite.

(5) CÆSAR, *De bello gallico*, VI, cap. 24. LIVIUS, V, cap. 34.—Comparez JUSTIN, XXIV, ch. 4; le même, XX, ch. 5, si l'on peut toutefois appliquer ce passage à cette migration. TACITE, *Germ.*, cap. 28.

(6) On ne citera probablement pas les *Semigermani* de TITE-LIVE, (XXI, ch. 38), qui déjà au temps d'Annibal auraient demeuré près de l'Apennin, pour prouver que des peuples teutoniques ont habité beaucoup plus au sud. On s'appuiera tout aussi peu sur ce passage si connu et dont on a tant parlé, des *Fasti Capitolini*, ad a. 531. Il est sujet à beaucoup trop de doutes pour que l'on puisse baser sur lui quelque donnée historique, et de simples possibilités ne mènent à aucune conclusion, pas même à une supposition.

(7) Comparez MANNERT, *Géographie des Grecs et des Romains*, t. II, p. 489.

CHAPITRE II.

(1) BARTH n'a pas reconnu cette nécessité dans son *Histoire ancienne de l'Allemagne.* L'écrivain qui a rendu compte de son travail dans la *Jenaische A. L. Zeitung*, 1819, N. 94, p. 268, lui reproche de n'avoir pas traité complétement ce point très-important de l'histoire ancienne allemande.

(2) Voyez le compte rendu que nous venons de citer de l'histoire ancienne de Barth. — Comparez WAHL, *Histoire générale des langues et de la littérature orientales*, Leipsig, 1784, p. 311; le *Mithridate* d'ADELUNG, I, 277; RITTER, *Vestibule de l'Histoire des peuples européens avant Hérodote*, Berlin, 1820, surtout p. 368 et 464; de plus les Mines de l'Orient (*Hallische*) *Allg. Litter. Zeitung*, 1823, N. 308.

(3) HÉRODOTE, I, ch. 125. Καρμάλιοι est l'autre leçon; WESSELING ad h. l.; I, p. 63.

(4) En présupposant que les Perses s'appelaient eux-mêmes Perses, ainsi que toutes les dix races qu'Hérodote leur attribue.

(5) BAUMGARTEN, *Remarques sur l'Histoire universelle,* IV, p. 32 et suiv.

(6) Ce mot se prononce Dschermaniens et non Germaniens.

(7) Mais j'avoue que je n'ai pas le talent de trouver entre Buddha et Wodan des analogies qui sortent des généralités.

(8) La preuve est fournie par l'*Edda* de RUHS, Berlin, 1812.

(9) Paroles d'Antenor, d'après Voss (*Iliade*, II, vers 212).

(10) Si l'on compare HÉRODOTE, I, ch. 131, avec CÆSAR, *De bello gallico,* VI, ch. 21, et avec la *Germanie* de TACITE, ch. 9, on trouvera certainement plus de différences que d'analogies entre le culte des Perses et celui des Germains.

(11) Dans l'expédition de Cyrus contre Babylone, l'un des chevaux blancs sacrés, τις ἱρῶν ἵππων τῶν λευκῶν, se jeta témérairement dans le fleuve Gyndès, et fut emporté par les flots. Là-dessus le roi entra sans doute dans une grande colère; mais que prouve cette colère pour la destination du cheval? (HÉRODOTE, I, ch. 189.) Selon XÉNOPHON (*Cyropédie*, c. VIII), des chevaux étaient immolés au soleil, comme des taureaux à Zeus. Il ne s'agit pas ici de culte, de signification politique. Et ce qui est dit des chevaux dans le Zend-Avesta ne le témoigne pas non plus. *Appendix au Zend-Avesta*, par KLEUKER, t. 2, Ire partie, p. 81.—Dans le Teutschland, au contraire, il en était bien autrement des chevaux blancs, les confidens des dieux! (TACITE, *Germ*, cap. 10). Mais si l'on citait la convention faite entre Darius Hystapes et ceux qui étaient entrés avec lui dans la conjuration, convention d'après laquelle celui-là devait être roi, dont le cheval, dans une promenade du matin, hennirait le premier, pour prouver qu'on se servait aussi en Perse des chevaux sacrés pour connaître l'avenir; on oublierait qu'il ne s'agit aucunement ici de chevaux blancs et sacrés; qu'OEbares, celui qui fit hennir le cheval de Darius, n'était nullement un prêtre, mais un palefrenier (ἱπποκόμος), et que l'artifice par lequel il fit hennir le cheval n'a pas en soi quelque chose de bien sacré. (HÉRODOTE, III, ch. 84-85.)

(12) Et qu'ont eu réellement les Teutschs en commun avec les Perses? Peut-être que les uns et les autres, lorsqu'ils étaient ivres, délibéraient sur des choses importantes et soumettaient leur résolution

à un nouvel examen lorsqu'ils étaient à jeun. Mais les Perses n'avaient cette coutume que pour leurs intérêts privés ; deux, trois, six hommes qui avaient une affaire à traiter ensemble, la traitaient en buvant ; et le maître de la maison, ὁ στεγάρχος, leur soumettait de nouveau la chose lorsqu'ils étaient revenus à jeun. (Hérodote, I, ch. 133.) Dans le Teutschland, au contraire, on délibérait sur les intérêts publics, *de pace denique et bello ;* non assurément lorsqu'on était ivre, mais seulement *in conviviis ;* et le lendemain l'opinion de chacun était encore une fois exposée (dans une assemblée publique).(Tacite, *Germ.*, ch. 22).La différence est notable. Mais qu'on lise les passages d'Hérodote un peu plus loin ! On reconnaît de suite l'état des Perses à la manière de saluer. Chacun prend une foule de femmes et entretient encore plus de concubines, etc. Sont-ce là aussi des mœurs teutoniques ? Dieu merci, non !

(13) A l'égard même des Perses, Hérodote n'est pas tout à fait consciencieux. Dans le passage cité, où il semble pourtant parler de leurs mœurs avant la conquête de l'empire médique, bien que les mots ἀπ' Ἑλλήνων μαθόντες παισὶ μίσγονται ont trait à des temps postérieurs, il dit qu'ils étaient fortement adonnés au vin, οἴνῳ δὲ κάρτα προσκέαται ; mais dans un autre passage (I, cap. 71), où il ne serait pas très-convenable de dire qu'ils buvaient du vin, il en fait des buveurs d'eau, bien qu'ils fussent déjà maîtres de l'empire médique.

(14) Le savant qui a rendu compte d'un lexique de la langue persane dans la *Gazette de littérature générale* de Halle, 1821, n. 308, calcule que la langue persane n'a pas plus de douze mille racines purement persiques, et que parmi celles-ci plus de quatre mille mots, par conséquent un tiers environ de tout le vocabulaire, sont purement germaniques ; tandis qu'un peu avant le nombre de mots communs à la langue persane et à la langue turque n'a été évalué qu'à environ quatre cents mots. Ce rapprochement est sans doute très-frappant ; et l'étonnement à cet égard est encore augmenté par l'assurance que ces preuves surprenantes ne sont pas moins victorieusement soutenues par les preuves que la grammaire et le génie des deux langues fournissent à l'origine orientale de la race occidentale. Moi-même je ne puis malheureusement apprécier l'opinion de ce savant ; d'autres critiques lui sont favorables. Toutefois cette question n'a pas encore triomphé de tous les doutes.

(15) On l'a cru, et avec opiniâtreté. Je ne veux pas disputer, mais il est certain que celui qui ne tient aucun compte de la pensée, n'a pas assurément de respect pour la lettre.

(16) Ce que dit Rask dans son savant, profond et précieux ouvrage intitulé : *Undersogelse om det gamle nordiske eller islandske Sprogs Oprindelse*, Kjöbenhavn, 1818, et ce qu'il prouve pourrait être démontré beaucoup plus complétement, s'il suffisait de la vie d'un homme pour tout apprendre et tout rechercher. Rask lui-même l'entreprendra, ou l'a peut-être déjà fait. Pourquoi voulons-nous passer les bornes de la vérité ? Si certaines langues asiatiques sont plus ressemblantes que d'autres à certaines langues européennes, qu'on le dise et qu'on s'en félicite ; mais il faut établir sur d'autres fondemens la descendance physique, si l'on veut en tirer des conséquences pour l'histoire.

(17) Strabon (VII, au commencement) prend le nom de *Germanus* dans le sens de *verus*, *sincerus*, vrai, sincère ; il le traduit par γνήσιος. Les *Germani* sont des Gaulois vrais, γνήσιοι Γαλάται ; de là le nom ; d'autres le comprennent dans le sens de frères : les *Germani* sont ἀδελφοί (des Gaulois).

(18) Dans mon opinion, il faut préférer la leçon nunc *Tungri*, nunc *Germani*. En faveur de cette leçon *nunc-nunc*, on peut citer Tacite (*Hist.* IV, ch. 15) : « *Vitellius* e proximis *Nerviorum* Germanorumque *pagis segnem numerum armis oneraverat.* » Que l'on se rappelle, en lisant ces mots, ce que dit César (*De bello gallico*, cap. 4), et l'on pourra douter à peine que les *Tungri* sont appelés ici *Germani*, car 1° il est impossible que Tacite ait réuni dans un sens général le peuple des Nerviens et des Germains ; 2° il n'est pas croyable qu'il se serait servi en parlant des Germains de l'expression segnis *numerus* : 3° cette allégation serait inintelligible, parce que Vitellius, *viribus cohortium abductis*, n'aurait pas été absolument en état d'*armis* onerare des Germains de l'autre rive du Rhin, même segnes ; 4° enfin, dans le chapitre suivant, le nom de *Tungri* se présente réellement. La *Tungrorum cohors* est évidemment le *segnis* Germanorum *numerus*, opposé aux Nerviens, et Tacite se sert de ce mot parce que *Germani* l'avait précédé de près dans un autre sens ; il appelle par conséquent ce même peuple *natio*, *nunc Tungri, nunc Germani*. L'objection tirée de ce qu'on ne trouve pas dans César le mot *Tungri* n'a aucune valeur. Les Condruses, les Eburons, les Cæræses et les Pæmans, *qui uno nomine Germani vocantur*, avaient sans aucun doute pris le nom de Tongriens du pays qu'ils habitaient, et pour cette raison il ne fut usité que peu à peu. Si Tacite avait pu être diffus et s'il avait voulu être précis, il aurait peut-être dit : « *Condrusi, Eburones, Cæræsi, Pæmani, nunc uno nomine Tungri, nunc Germani vocati sunt.* »

(19) Voici textuellement le passage de la *Germanie*, (ch. 2) : « *Quidam autem affirmant ceterum Germaniæ vocabulum recens et nuper additum : quoniam, qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint, nunc Germani, nunc Tungri vocati sint. Ita nationis nomen, non gentis, evaluisse paulatim, ut omnes, primum a victore ob metum, mox a se ipsis invento nomine vocarentur.* » Ce qui signifie littéralement : « Mais quelques-uns affirment que le nom de Germanie est récent et a été donné au pays seulement dans les derniers temps, parce que ceux qui les premiers passèrent le Rhin et expulsèrent les Gaulois ont été appelés tantôt Tongriens, tantôt Germains. Ainsi le nom d'une nation et non celui de toute la race s'étendit peu à peu, de sorte que tous furent appelés du nom tout trouvé de Germains, d'abord par le vainqueur, pour inspirer de la crainte, et bientôt par eux-mêmes. » Si l'on pouvait admettre qu'un peuple teutonique ait réellement porté dans l'origine le nom de Germains, ou que ce nom ait été réellement *nomen nationis*, il serait très-facile d'expliquer comment ce nom est devenu la dénomination générale de tous les Teutschs, et personne n'aurait à en rechercher péniblement la signi-

fication. Il aurait été donné par les Gaulois et par les Romains à tous les peuples teutoniques, de la même manière que le nom de Grecs a été donné à tous les peuples helléniques, et que le nom d'Allemands a été imposé par des étrangers aux Teutschs en général; mais cette supposition est insuffisante, parce que nous ne savons rien d'un peuple teutonique qui aurait porté le nom de *Germains*. 1° Tacite est au moins obscur dans ce passage; on peut disculer sur la leçon (*voyez* la note précédente), on peut discuter sur le temps dont il parle; *nomen nationis* s'y trouve, il est vrai; mais Tacite appelle *nationes* tous les peuples du Teutschland qui existaient et vivaient en société civile; il pouvait par conséquent très-bien appeler les Tongriens une *natio*, quand même ils n'auraient formé un corps que plus tard, mais l'expression ne prouve rien pour un peuple primitif, pour une race première appelée Germains. 2° Tacite appelle le nom de Germains lui-même *nomen* INVENTUM. Je ne veux point insister positivement sur ce que ces mots doivent signifier, un nom *inventé*, un nom imaginé arbitrairement; ils peuvent signifier un nom déjà trouvé, un nom existant, un nom déjà donné, mais le nom de Germains serait en contradiction avec un nom primitif, comme ceux de Sigambres, de Marses, de Cattes, même d'après cette indication, si l'on voulait admettre qu'il était un *nomen a victore*, donné par ceux qui le redoutaient eux-mêmes, *inventum* pour le reste des Teutschs. 3° César était sans aucun doute plus familiarisé avec le pays des Tongriens que Tacite; il écrivait cent cinquante ans avant lui, et on ne trouve pas dans ses ouvrages le nom de Tongriens, mais on y voit mentionnés quatre peuples (*nationes*), *Condrusi*, *Eburones*, *Cæræsi*, *Pæmani*, qui plus tard s'appelèrent tous Tongriens, nommés *uno nomine Germani*. Le nom de Germains était par conséquent une appellation collective et non pas un nom primitif d'une race primitive. 4° Les anciens ont aussi pris le nom de Germains pour un nom collectif, comme le prouvent les tentatives faites pour l'expliquer, tentatives qu'ils n'ont point faites pour les noms de Cattes et de Marses; toutefois l'expression *nomen nationis* a peut-être contribué le plus à l'erreur. Les copistes et les commentateurs, comme aussi bien on ne pouvait donner simultanément à une même nation deux noms, *Tungri et Germani*, ont pu changer les mots *nunc Tungri*, *nunc Germani* en ceux-ci: *Ac nunc Tungri*, *tunc Germani*. Par ce changement on a perdu la trace; puis on semble avoir compris seulement l'expression *ob metum* dans le sens positif, *par crainte*. Mais comme les Tongriens étaient vainqueurs et qu'on ne pouvait supposer d'un vainqueur qu'il ait eu peur de lui-même, cet *a victore* a dû être changé en *a victis*: par là on donna au nom de Germains une étymologie celtique; il fallut rechercher ce que, dans cette langue, ce nom pouvait signifier, et là *il pouvait signifier presque tout ce que l'on voulait*. (ADELUNG, *Histoire ancienne des Allemands*). Mais celui qui ne pouvait consentir à cette explication, celui qui désirait conserver au peuple teutsch un nom teutsch, celui-là chercha à s'aider de la préposition *a* et lui donna un sens devant *victore* et un sens différent devant *se ipsis*, explication qui, dans des membres de phrase si rapprochés, blesse le sens et peut difficilement être justifiée. La chose pourtant était simple: le Gaulois entendait souvent parmi les vainqueurs le nom de *Wehrmannen* ou de *Heermannen*; en conséquence il demandait avec sa prononciation: «Vous êtes donc Germains?» Le vainqueur répondait: «Oui, nous sommes Germains.» Le Gaulois reprenait: «Êtes-vous en grand nombre? Y a-t-il beaucoup de Germains?» Et le vainqueur répondait encore: «De l'autre côté du fleuve, tous sont Germains! Il n'y a là rien que des Germains!» Et le Gaulois les quittait plein de terreur.

(20) Lorsque CÉSAR (*De bello gallico*, I, cap. 36), met dans la bouche d'Arioviste parlant de ses Teutschs cette expression, *invicti Germani*, ce n'est pas une preuve qu'Arioviste se soit servi de cette expression. Mais supposons qu'il l'ait fait; il avait eu, depuis quatorze ans qu'il était dans la Gaule, l'occasion d'apprendre à connaître ce terme comme dénomination de tous les Teutschs. Mais si, dans le passage connu de PLINE, (*Nat. Hist.* XXXVII, cap. 2), l'expression *Guttonibus*, GERMANIÆ *genti*, était de Pythéas, il ne pourrait plus être question de l'origine du nom telle que la donne Tacite, comme aussi en général la valeur de son récit reposerait sur lui-même.

(21) RUHS, dans ses *Éclaircissemens sur les dix premiers chapitres de la Germanie de Tacite*, p. 103 et suivantes, a réuni les passages de diplômes et d'autres écrits dans lesquels le nom deTeustchs paraît avant Othon le Grand. Il y a dix diplômes où il se trouve; le plus ancien est de l'an 814, et chez les écrivains, il se rencontre pour la première fois à propos d'un événement qui se rapporte à l'an 814. MONE (*Symbolique et Mythologie des anciens peuples*, VI, p. 6) a joint un supplément à la collection de Rühs. Ce supplément pourrait s'augmenter encore si cela avait quelque importance. Il n'y aurait de l'importance que si l'on pouvait prouver que le nom ait été usité dans la langue, comme dans tous les passages réunis, avant l'an 813, ou usité par le peuple avant Othon le Grand (*rex Teutonicorum*), et je ne le crois pas; mais ces formes sont remarquables: *Theudisca* (*lingua*), *theodisca*, *teudisca*, *tiutisca*, *teutonica*, *thudestica*.

(22) *Tuisco* (car cette manière d'écrire me semble meilleure que *Tuisto*) est évidemment un adjectif. Encore aujourd'hui, dans le duché de Brême et dans une grande partie de la Westphalie et peut-être partout où l'on parle le *platt-teutsch*, Teutisch, Teutsch se prononce non pas Dudesk, comme le pense Adelung, mais brièvement Dudsk. On ne distingue même pas bien le *d* du milieu et souvent on le passe entièrement, de manière à ne faire entendre que Dusk. Et comment les Latins, en laissant de côté ce qui est relatif au *d* et au *t*, pouvaient-ils écrire ce mot autrement que *Tuisc*? Mais la terminaison *o* n'est pas latine, elle est tudesque. *Mensch*, comme on sait, vient de *mann* (homme) et est l'adjectif *mannisch*, tout comme *Teutsch* vient de *Teutisch*. Et si OTTFRIED écrit le mot *mensch* sous la forme *mennisco*, pourquoi *Teutsch* n'aurait-il pas fait *Tuisco*? On trouve même encore l'*o* dans le platt-teutsch. Un homme teutsch est encore, en platt-teutsch, *en düdsko mann* et non *düdsker mann*; car on n'entend pas l'*r* bien que l'*o* ne soit pas non plus distinctement prononcé. Je suis par là arrivé à une conjecture que je n'ai pas osé introduire dans mon

texte, mais que je veux pourtant indiquer. Tacite, qui ne savait pas la langue tudesque, ne se serait-il pas trompé, et d'un seul fondateur du peuple n'en aurait-il pas fait deux? Lorsqu'il demanda quel était ce fondateur, on ne lui répondit pas : ce sont *Tuisko* et *Mann*, mais c'est *Tuisko mann*, de *düdsko mann*, l'homme teutsch. *Teut*, *tuid* (voy. les *Glossaires*) signifie la terre. *Tuisco mann* serait donc le *terra editus*, le véritable *indigena*. Tacite divise par erreur et en contradiction avec lui-même, fait de *Tuisco* un dieu et de *Mann* le père des trois fils desquels les peuples ont dù tirer leur nom.

(23) Ukert, *Géographie des Grecs et des Romains*, 1re partie, 2e section, p. 298. Les Teutschs se donnaient comme auteur un teutsch (*mann*); les Teutons un auteur *teut*. En effet, il est indifférent d'après cela qu'on lise *Tuisto* ou *Tuisco*.

(24) *Teutoni*, *Teutones*. Teut est sans aucun doute la racine d'où vient Teutisch, Teutsch. Mais Teuton, comme nous le prononçons maintenant, Teuten, est le peuple du Teut ou de l'homme teutsch. Qui pourrait décider quel est le fondement de la formation et de l'usage de semblables mots? qui pourrait discuter à ce sujet? Nous disons *Preussen* (Prussiens): *Preussische* ne serait pas plus mal que *Teutsche* pour *Teuten*. Nous disons *Danen* (Danois); les Danois eux-mêmes se nomment *Danische*, *Danske*.

(25) Thut, Thiud, Thiuda, Thiet, Dheod, Diet, Died, etc.

(26) Les citations. Voyez Barth, *Histoire ancienne de l'Allemagne*, 1818, 1re partie, p. 105.

(27) Sans doute on manque d'écrivains postérieurs, qui aient été teutschs ou qui aient vécu parmi les Teutschs, et on ne manque pas de fables, de traditions, de commentaires; mais ces traditions et ces commentaires, dont nous parlerons en leur temps, ne s'appliquaient pas à tout le peuple teutonique, pas même aux plus anciens peuples teutschs, mais aux peuples plus récens, aux Francs aux Saxons, aux Goths, aux Langobards, et trouvent de plus leur réfutation dans l'histoire ancienne. (*Voyez* le livre IV de cette histoire.)

CHAPITRE III.

(1) *Bellum cimbricum*, par Jean Muller, dans le 12e volume de ses œuvres, p. 259. On sait que dans cet écrit sont cités les passages des anciens qui ont trait à cette guerre; il sera par conséquent d'autant moins nécessaire de les indiquer ici spécialement que Barth les a également cités dans son *Histoire ancienne de l'Allemagne*, p. 265. Je ne signalerai que les passages qui serviraient en quelque manière de justification à des points de vue qui ont besoin d'appui. Du reste on devrait proprement écrire *Teuton* ou *Teuten*; l'auteur ne garde en allemand la forme *teutonen* que parce que tout le monde y est accoutumé.

(2) César et Tacite sont au nombre des premiers; parmi les seconds Tite-Live et Salluste, qui parlent de Gaulois. Mais les noms de Germains et de Gaulois se confondaient encore alors dans les récits des Romains, comme ils se confondirent toujours dans ceux des Grecs. Selon Tite-Live (LXXVII), un Gaulois tua Marius; selon Velléius (II, c. 19), ce fut un Germain; et ce dire prend quelque poids de ce que l'auteur ajoute : « *qui ab imperatore eo bello cimbrico captus erat;* » il n'est pas besoin de parler de Diodore qui appelle Galates les Teutschs et les Gaulois; de Dion Cassius, qui habituellement ne distingue pas non plus les Teutschs des Celtes, ni enfin des autres.

(3) Que les Ambrons aient eu leurs demeures sur l'Isar et l'Amber, cela reste toujours une simple conjecture. (*Voyez* François Rid, *Essai sur les demeures primitives des Ambrons*, dans les *Nouvelles dissertations historiques* de l'Académie royale des Sciences de Bavière, 1804.)

(4) On sait que la terminaison *rix* se reproduit très-fréquemment : *Orgétorix*, *Ambigorix*, *Dumnorix*, etc. Sans aucun doute elle peut être la terminaison tudesque *rich*, *reich*, transformée plus tard en *ricus*. Cette terminaison signifie, selon Adelung, (*Histoire ancienne des Allemands*, p. 115) *chef*, mais aussi *riche*. Ainsi il n'est pas nécessaire que *Boïorix* signifie précisément *chef des Boïens*. Les Cimbres s'étaient déjà battus avec les Boïens : ce nom ne pouvait-il pas se rapporter aux exploits de celui qui le portait contre ce peuple? Ce nom est toujours un surnom; ne pourrait-il pas être un surnom comme *Africanus*, *Germanicus?*

(5) Les écrivains modernes qui se sont occupés des Cimbres et des Teutons. (Voyez l'*Histoire générale du Monde et des Peuples*, par Beck, t. 2 édit. de 1788, p. 171.) Plus tard seulement, lorsqu'il sera raconté plus de faits, nous parlerons en général des migrations de peuples teutoniques, et par conséquent d'une manière plus sérieuse.

(6) De deux choses l'une : ou les Romains ne mettent dans la bouche des Cimbres la demande *aliquid terræ*, que pour les présenter comme agresseurs et faire croire par là que Rome avait réellement à les craindre; ou cette demande a un autre sens. C'était la déclaration de guerre. Ils demandaient une solde, *quasi stipendium*, une certaine condescendance, et menaçaient de leur épée dans le cas d'un refus. Mais j'avoue que la première conjecture me paraît presque plus vraisemblable. Ici commence ce regret qui reviendra toujours : que n'avons-nous des récits teutschs; comme ils parleraient autrement! Mais puisque nous n'en avons point, nous devons chercher à examiner la cause de l'autre partie, celle des Teutschs, de manière à être prudens et méfians envers les Romains, et à pressurer toute expression, pour en extraire tout ce qu'il peut être possible d'en tirer. Ceci n'est point un patriotisme exagéré, qui siérait mal à l'historien; mais c'est la condition essentielle de la vérité. Ce n'est pas injustice envers les Romains, mais justice manifeste à l'égard des Teutschs; par elle l'iniquité du sort ne peut être que faiblement réparée.

(7) Les modernes en doutent assurément, mais rarement, par exemple Schölzer et Mannert.

(8) Je ne méconnais assurément pas les bonnes qualités et les grands mérites de Strabon; mais les observations qu'il donne au commencement de son VIIe livre

sur les peuples du Teutschland, sont réunies d'une manière si singulière qu'elles ne peuvent absolument pas mériter une grande confiance. Ce qu'il rapporte de vieux est pauvre; ce qu'il rapporte de neuf est sans base. Et les Cimbres? Après que Strabon a nommé les Marcomans et les Suèves, il dit : « D'autres petits peuples germaniques sont les Chéruskes et les Cattes, les Gamabriuns et les Chattuariens; mais près de l'Océan les Sugambres et les Chaubes, les Buctères et les *Cimbres*, et les Kaukes et Kaulkes et les Kampsians et plusieurs autres. » Plus loin il dit : « Ces peuples ont été connus des Romains par la guerre. » Ailleurs : « Les Sugambres demeurant sur le Rhin commencèrent la guerre. » Doit-on croire que les Cimbres se seraient accidentellement égarés parmi toutes les sociétés de peuples! — Mais lui, Strabon, après avoir mentionné les Chéruskes et Arminius, passe plus loin à travers les forêts et les fleuves et arrive de nouveau aux Cimbres. Il ne croit pas que les Cimbres, habitant une péninsule (χερρόνησον) aient été chassés par une inondation : car ils sont encore les maîtres du pays qu'ils possédèrent jadis. Puis il raconte une historiette qui sans doute au premier coup d'œil pourrait surprendre, et qui paraît donner quelque poids à son observation, mais qui bientôt perd son importance. — Ils auraient, dit-il, envoyé en présent à Auguste un chaudron regardé comme sacré; ils auraient en même temps imploré de lui son amitié et le pardon de ce qui s'était passé antérieurement. Cependant si l'on réfléchit combien il est invraisemblable que les Cimbres, dans le cas où ils auraient vécu sur la pointe du Jutland et se seraient souvenus des exploits et du désastre de leurs compatriotes, aient envoyé des députés à Auguste pour obtenir, après plus de cent ans, le pardon d'une prétendue faute, qui, sous tous les points de vue, avait été expiée, et combien cette assertion a peu de fondement, dans le cas où les Cimbres auraient demeuré entre le Rhin et l'Elbe, où Strabon les place, en faisant d'eux et des Sugambres les peuples les plus connus entre ces deux fleuves, cette historiette perdra aussi de sa valeur et de son importance, et le *monumentum ancyranum* (Tacite, ed. Oberlin, vol. II, p. 837) ne la sauvera pas. Le chaudron seulement donne à penser. Mais Strabon lui-même ne fait pas voir comment il était tombé entre leurs mains. Il savait par exemple une petite anecdote, d'après laquelle les prêtresses ou les devineresses des Cimbres tuaient les prisonniers de guerre et recueillaient leur sang dans un chaudron (λέβης), pour y lire l'avenir. Comment? si c'était ce chaudron que les Romains avaient dû acquérir par le pillage, puisqu'ils avaient tout acquis comme butin, et si on ne le fit porter en présent à Auguste que par convenance?

(9) Pline, *H. nat.*, IV, 27.

(10) Taciti *Germania* cap. 37: *Eundem Germaniæ situm, proximi Oceano Cimbri tenent, parva nunc civitas* (certes il aurait mieux dit : *nulla unquam civitas*), *sed gloria ingens*. Puis, plus rien de la *civitas*, mais bien de la *gloria*. Car il ajoute *veterisque famæ late vestigia manent, utraque ripa ac spatia*, etc. *Utraque ripa?* On ne peut admettre que ces mots se rapportent à la péninsule. Et si même on lisait *sinum* pour *situm*, cela ne saurait encore aller. Et il y a bien *vestigia famæ*. Mais la *fama* des Cimbres ne commence qu'avec leur apparition sur l'horizon des Romains. Depuis le consulat de Carbo jusqu'à Tacite, il s'est à peine écoulé 210 ans. *Tam diu Germania vincitur!* Puis plus rien des Cimbres!

(11) *Geograph.* II, 11. Il en sera question plus au long.

(12) Par exemple par Strabon, qui sans doute les connaît, mais qui ne croit pas nécessaire de leur assigner de demeures, et par Tacite.

(13) Mela se rattache à eux. (*De situ orbis*, III cap. 3 et 6).

(14) Comparez Mannert, *Géographie des Grecs et des Romains*, 2e partie, p. 315 et suiv., et particulièrement la *Germanie de* Wilhelm, p. 172 et suiv.

(15) Λῃστής assurément. Mais comparez Adelung (*Histoire ancienne des Allemands*), p. 175. Le mot signifie *un guerrier*. Selon Festus il est gallique.

(16) Je sais bien que Velléius Paterculus (II, cap. 8), fait passer le Rhin simultanément aux Cimbres et aux Teutons. Mais quand et dans quelles conjonctures connues? De cette manière l'exactitude n'est ni possible ni nécessaire. Les auteurs les plus nombreux et qui ont le plus de poids ne parlent que des Cimbres au commencement.—Je sais aussi qu'Appien (édit. *Schweighauser*, t. I, p. 85., *excerptum* XII *de legationibus*) fait déjà entrer des Teutons dans le Noricum. A ce sujet aussi il n'est pas question chez lui de Cimbres, mais seulement de Teutons. Il est vrai que dans le fragment suivant paraît aussi le nom de Cimbres, mais sans tenir à rien.

(17) Comparez nos remarques sur le nom de *Teuton*, note 24 du chapitre II.

CHAPITRE IV.

(1) Ζῆτοι. Appien explique ce que cela veut dire.

(2) Il n'est donc pas question ici d'une demande de terres!

(3) Appien *(loco citato)*, le raconte ainsi d'une manière si intelligible que l'on ne peut douter de sa véracité, bien que nous ne connaissions pas les sources où il a puisé.—Il ne désigne pas le lieu; Strabon l'indique.

(4) Delà les grands emplacemens de camp, etc., que connaît Tacite, (*Germ.*, chapitre 37). Voyez plus haut, chapitre III, note 10.

(5) Il n'est pas vraisemblable que les Cimbres aient dû pénétrer dans les montagnes de Suisse. Ils trouvèrent peut-être les Helvétiens entre le Rhin et le Mein. Comparez ci-dessus, chapitre I, note 5.

(6) Posidonius dans Strabon, dit que les Tigurins et les Toygéniens furent uniquement attirés par le butin; mais sur quel fondement? C'est une conjecture pour expliquer l'alliance et rien de plus.

(7) Cette horrible nécessité prit pour victimes non-seulement les vieillards, mais aussi des enfans. *Qui ætate inutiles ad bellum videbantur;* telle est l'expression de César (*De bello gallico*, VII, cap. 77).

(8) La solution que César obtint par ses recherches ne contient cependant que le premier point (*De bell. gall.*, II, cap. 4).

(9) Les auteurs Appien, Florus, parlent sans doute de courses vers l'Italie et au delà des Alpes. Mais si effectivement on avait eu à craindre une irruption en Italie, comment le tribun Cn. Domitius aurait-il pu accuser Silanus d'avoir commencé de sa propre autorité la guerre contre les Cimbres, et dire que c'était là le principe des maux que le peuple avait soufferts dans cette guerre ?

(10) Ceci me paraît être le sens de la demande : « *Ut Martius populus aliquid sibi terræ daret, quasi stipendium : ceterum ut vellet, manibus atque armis suis uteretur.* » Comparez plus haut, chapitre III, note 6. — Sans doute si l'on admet avec Florus qu'ils avaient été *exclusi Galliâ et Hispaniâ*, on peut prendre ces mots à lettre. Mais il est inconcevable que Florus puisse dire cela des maîtres de la Gaule et ajouter aussitôt : « *Sed ne primum quidem impetum barbarorum Silanus sustinere potuit ;* » dans le fait, il en était dans l'antiquité comme dans les temps modernes : « J'en enrôlerai soixante mille, qui, je le sais, ne mourront pas de faim ! » (Schiller.)

(11) Car ce que César (*De bello gallico*, I, cap. 14) reproche à Diviko, cinquante ans après cet événement, que la première attaque avait été faite à l'improviste par les Helvétiens contre les Romains lorsqu'ils n'avaient aucune raison de craindre, ne mérite pas qu'on en tienne un grand compte.

(12) « Les Tigurins se risquèrent donc à combattre le consul sans les Cimbres. » (Jean Muller, *Histoire de la Suisse*, 1806, p. 16). Ceci ne me paraît pas ressortir des paroles de César. César, à la vérité, nomme seulement les Tigurins ; mais aussi il ne fut en contact qu'avec les Helvétiens, et n'avait aucune occasion de penser aux Teutschs.

(13) *Cæpionis bona publicata sunt, primi post regem Tarquinium.* (Livius, LXII.)

(14) Selon Plutarque (*Marius*, chap. II), cette nouvelle arriva immédiatement avant celle de la bataille livrée près du Rhône.

(15) *Marius triumphali veste in senatum venit, quod nemo ante eum fecerat.* (Livius.)

(16) *Vastatis omnibus, quæ inter Rhodanum et Pyrenæum sunt.* (Livius lib. LXVII.) *Vastata*, c'est-à-dire conquis.

(17) Tite-Live (*loco citato*) dit que les Cimbres ne s'unirent aux Teutons qu'à leur retour d'Espagne. Jusqu'alors ils avaient été seuls engagés dans la lutte. « *Reversi in Galliam bellicosis se Teutonis conjunxerunt.* »

(18) Sous quel jour différent nous apparaîtraient ces faits, si nous avions, je ne dis pas des documens des deux parties, mais seulement des commentaires *de bello cimbrico*, écrits par Marius, comme nous en avons de César *de bello gallico !*

(19) Les paroles de César (*De bello gallico*, II, cap. 29), en supposant qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout ce récit, mettent hors de doute, que, dans cette circonstance, le bagage fut parqué sur les bords du Rhin ; *quum iter in* Provinciam *nostram atque* Italiam *facerent*. Et aussitôt : *post obitum*.

(20) Martha, une Syrienne, qui prétendait connaître l'avenir, servit sa superstition ou plutôt peut-être sa ruse.

(21) Il est très-possible que ce départ des Teutons n'ait pas été dans les désirs de Marius. Il avait espéré, selon moi, qu'ils se perdraient par l'attaque du camp.

(22) Plutarque, lui-même (*in Mario*, cap. 18) ne paraît pas croire que cette marche ait duré six jours : λέγονται, dit-il.

(23) Dans le département des Bouches-du-Rhône, ce lieu fut appelé *Aquæ Sextiæ* de son fondateur Caius Sextius et des eaux thermales qui s'y trouvent.

(24) C'est ainsi que doit être compris, selon moi, le passage de Plutarque (*in Mario* cap. 19). Jean Muller dit : « ἠμύνοντο τοὺς φεύγοντας, ὁμοίως καὶ τοὺς διώκοντας, τοὺς μὲν ὡς προδότας, τοὺς δ'ὡς πολεμίους. — *ibi armatæ, in hostes et proditores, sic* PROFUGOS *appellabant, impetum facere.* » Barth dit (I, § 206) : « Elles frappèrent *leurs hommes* comme traîtres, les Liguriens comme ennemis. » Tous deux, comme tous les historiens, ne considèrent le mot προδότας que comme une expression de fureur. Il me semble que c'est à tort. En effet c'étaient des Teustchs et des Gaulois (Ambrons) confédérés. Ces Gaulois criaient en avançant : « Ambrons ! Ambrons ! » s'encourageant réciproquement en se rappelant leur nom commun. Là dessus les Liguriens s'écrièrent aussi : « Ambrons ! Ambrons ! » Les premiers furent battus. Les femmes *teutsches* crurent donc, et assurément ce n'était pas sans raison apparente, que leurs *alliés*, les Gaulois, étaient des traîtres, et qu'ils s'étaient fait reconnaître de l'ennemi par le cri qui avait été échangé. C'est là ce qui leur causa une telle fureur.

(25) *Eaque cædes hostium fuit, ut victor Romanus de cruento flumine non plus aquæ biberit, quam sanguinis barbarorum.* (Florus III, cap. 3, 9.)

(26) Florus ne dit pas sans une horrible ironie : « *Teutobochus quaternos senosque equos transilire solitus, vix unum, quum fugeret, ascendit.* »

(27) La prière *ut ab eo virginibus vestalibus dono mitterentur* ne peut absolument avoir été faite en ces termes. Que savaient des vierges vestales les *Teutonorum conjuges* ? Cette addition est aussi un bon indice. — Cinq cents ans plus tard saint Jérôme (*Epistola* 123 *ad Ageruchiam*, in oper. ed. Vallarsius, I. p. 906) sait que ce furent *trecentæ matronæ* qui firent la prière *ut templo Cereris et Veneris in servitium traderentur.* Ce passage n'est pas indigne d'attention, en ce qu'il prouve que saint Jérôme ne croyait pas que les Teutons fussent un peuple nomade. Dans toute l'armée seulement trois cents femmes !

(28) Les autres écrivains, bien que très-divisés, se tiennent entre les deux.

(29) Une légion était coupée ; elle se fit jour, mais ce ne fut assurément pas sans perte.

(30) Assurément la merveilleuse description que l'on fait de leur passage n'a pas d'autre sens. Comment ! des hommes qui avaient fait la guerre pendant douze ans et franchi plus d'un fleuve, auraient pu croire, comme des enfans étourdis, qu'ils passeraient le fleuve avec leurs mains et leurs boucliers ? Assurément il y a ici une *stoliditas*, selon l'expression de Florus (III, ch. 3, 12); mais elle n'est pas chez les Barbares.

(31) Cette assertion fait du moins un bon effet : on ne peut nier qu'elle ressemble un peu à un faux-fuyant.

(32) Les termes du serment étaient qu'ils ne se battraient plus, mais retourneraient chez eux. Dans la dernière bataille, le taureau de bronze se trouva parmi le butin, et fut porté en présent par les soldats chez Catulus. N'est-il pas probable que ce fut par ces mêmes soldats qui connaissaient le mieux la destination de ce taureau ?

(33) C'était une vieille idée romaine. On disait aussi des Gaulois : « *Eam gentem, dulcedine frugum, maximumque vini, nova tum voluptate, captam, Alpes transisse.* » (Livius, V, cap. 33.)

(34) Marius, dans son cinquième consulat, eut pour collègue Mannius Aquilius. Cependant on laissa à Catulus le commandement en chef de l'armée. Depuis lors il le conserve comme proconsul.

(35) Selon Plutarque ils évitèrent le combat. Mais s'ils purent l'éviter, cela prouve que le pays était à eux. Cette expression ne prouve rien, si ce n'est qu'il n'y eut pas de rencontre.

(36) Plutarque dit encore une fois ici qu'ils demandèrent à Marius χώραν καὶ πόλεις ἱκανὰς ἐνοικεῖν; et des écrivains modernes le disent également d'après ces paroles et d'après la vieille idée, que les Teutschs cherchaient des demeures, tenant pour certain qu'ils sollicitèrent des habitations. Mais pourquoi aurait-on chassé ces hommes de la Gaule? Ceux qui avaient occupé toute la Gaule, *quum totam Galliam occupassent* (César, *De B. gal.*, I, 33), pouvaient-ils manquer de demeures ? Et dans la situation présente des choses, une semblable demande pouvait-elle sérieusement venir d'eux ? Non ; il me semble qu'il était question de paix. Marius demanda qu'ils quittassent l'Italie; ils demandèrent que Rome cédât des villes et des terres. Et où ? En Italie ? Vraisemblablement il s'agissait d'évacuer la Gaule.

(37) Il est très-possible qu'ils ne fussent pas encore instruits du sort des Teutons. Les Romains leur en avaient peut-être porté la nouvelle, mais ils ne les crurent pas. On peut juger des dispositions des Gaulois par la conduite des Séquaniens, qui s'emparèrent des Teutons fugitifs, et les livrèrent, comme le roi Teutoboch, aux Romains.

(38) Selon Plutarque, Marius fit le magnanime et fixa réellement le troisième jour et le lieu où le combat devait avoir lieu. Mais lors même que des motifs généraux n'autoriseraient pas à révoquer cette assertion en doute, Florus nous y déterminerait. Cet auteur sait bien (III, cap. 3, 14) que *jam diem pugnæ a nostro imperatore petierunt, et sic proximum dedit.* Mais il sait aussi que (III, cap. 3, 15) *imperator addiderat virtuti* DOLUM *primum*, NEBULOSUM NACTUS DIEM, *ut hosti inopinatus occurreret; tum ventosum quoque, ut pulvis in oculos et ora ferretur.* Marius avait probablement commandé d'avance le brouillard et le vent.

(39) Voyez Jean Muller, *Histoire de la Suisse*, T. I, p. 18.

(40) On fait monter ses légions seules à 32,000 hommes; celles de Catulus à 20,000. Le nombre des autres troupes était peut-être plus grand encore.

(41) C'était à la fin de juillet ou au commencement d'août.

(42) Selon Plutarque, ce carré avait une étendue de trente stades. Cette assertion, en supposant la véracité de l'écrivain, prouve seulement combien les Romains ont cherché à tout grossir, à tout défigurer.

(43) Plutarque dit θηρία φοβερά. Du reste un semblable armement ne doit pas étonner après tant d'expéditions et de victoires.

(44) Plutarque dit autre chose; les cavaliers plièrent et les fantassins les suivirent. Mais la contradiction est évidente.

(45) Florus raconte ici une ambassade des femmes à Marius, pour obtenir *libertatem ac sacerdotium.* Il ne parle pas au contraire de cette ambassade après la bataille d'Aquæ Sextiæ. C'est une transposition.

(46) Florus, III, cap. 14. Peut-on appeler cela autrement qu'un oubli de soi-même et de la dignité de l'histoire ? Du reste la plupart des écrivains portent le nombre des captifs à 60,000. A l'égard des morts, ils varient entre 160,000, 140,000 et 120,000. Florus seul parle de la perte des Romains.

(47) Et la nouvelle de sa victoire parvint à Rome *per ipsos Deos ;* sans doute, mais *si credere fas est.*

(48) *Insigne spectaculum triumphi. Quippe vir proceritatis eximiæ super trohpæa sua eminebat.* (Florus, III, cap 10.)

CHAITRE V.

(1) Et sans doute sur la rive gauche. Mais toute la rive gauche, depuis les Rauraques jusqu'à Mayence et plus loin jusqu'aux limites des Trévires, n'aurait-elle pas été occupée pendant le séjour des Cimbres dans la Gaule ? On peut à peine s'arrêter aux Tribockes, aux Némètes et aux Vangions. Si l'on admettait que ces peuples, dont l'origine germanique n'est pas douteuse, vinrent dans ce temps sur la rive gauche du Rhin, la marche de leur histoire serait un peu plus suivie. Après le départ des Cimbres, ils furent dépendans de peuples galliques, par exemple des Séquaniens et des Médiomatrikes. Mais lorsque Arioviste vint en Gaule et réduisit les Séquaniens sous sa domination, ils se déclarèrent pour lui. Ils combattirent avec lui contre César. Après sa défaite, les Séquaniens les réclamèrent de nouveau, et ils disparurent de l'histoire; mais ils se montrèrent de nouveau lors de la soumission des Gaules par les Romains, quand les Séquaniens perdiren

leur indépendance.—De cette manière on peut concevoir comment ces trois peuples, les Tribockes, les Némètes et les Vangions, habitèrent sur le haut Rhin, et ont été mentionnés plus tard dans cette position par Tacite et par Pline, sans que César les y trouve tous trois. Mais il est difficile de croire qu'après César ils aient encore trouvé une occasion de se rendre maîtres de ces demeures. Et cette supposition est inadmissible, puisque César (*De bello gall.* IV, cap. 10) connait déjà les *Tribuci* sur la rive gauche du Rhin.

(2) *De bello gallico* II, 29 et 31; comparez V, 27.

(3) Déjà Dion Cassius paraît avoir senti la contradiction. Je considère son expression comme nne correction de César. Il nomme les Atuatikes (*Hist. rom.*, ed. Reimarus, lib. XXXIX, cap. 3) τὸ γένος τό τε φρόνημα τὸ τῶν Κίμβρων ἔχοντες. Ce qui signifie : « Ils étaient Cimbres, (c'est-à-dire Teutschs) de race et de bravoure. »—Mais dans Appien, les Nerviens et non les Atuatikes sont descendans (ἀπόγονοι) des Cimbres et des Teutons.

(4) *Histor.* IV, cap. 12.

(5) Dion Cassius le dit expressément (*Hist. rom.* L. V; cap. 54).

(6) C'est ce qu'on fait encore dire à Tacite; mais la leçon : *Batavi insulam Batavam, a se dictam occupavere*, est une pure conjecture.

(7) Tacite, *Hist.* IV, chap. 15.

(8) *De bello gallico*, IV, cap. 3 et 4.

(9) Plusieurs savans ont cru que les Cattes étaient ces Suèves qui vivaient en querelle avec les Ubiens. Cluver (*Germania antiqua*, III, p. 16) pose huit argumens qui doivent le prouver. Mais ils prouvent seulement que ce que dit César n'a ni connexité ni conséquence, et rien davantage. Après Cluver, aucun argument nonveau n'a été, que je sache, émis en faveur de cette opinion.

(10) Cæsar, *De bello gallico*, I, cap. 1.

(11) Le désert helvétique (Ἐλουητίων ἐρῆμος) dont parle Ptolomée, date probablement de ce temps. César paraît aussi le connaître. Les grands déserts dont il fait mention (*De bell. gal.*, IV, cap. 3.) étaient évidemment au sud des Suèves, par conséquent sur les terres des Helvétiens : de l'autre côté demeuraient les Ubiens. L'opinion commune que les Suèves avaient fait eux-mêmes ce désert, est erronée. Ce n'est pas le peuple que l'on craint qui fait un désert, c'est celui qui craint. Mais les Suèves, selon César, regardaient comme le plus grand honneur que le pays, sur leurs frontières, fût au loin désert, parce que cela prouvait que d'autres états ne pouvaient résister à leur puissance; par conséquent, ce n'était pas *eux* qui avaient fait ce désert, mais les autres états, par exemple les Helvétiens. Du reste on comprend que le géographe doit renoncer à déterminer comment César est arrivé aux 120 milles allemands qui faisaient l'étendue du désert, et comment ce désert, le long des frontières des Suèves, se rattachait au désert des Boïens (ἡ Βοΐων ἐρημία) dont parle Strabon (VII, 1).

CHAPITRE VI.

(1) Les preuves dans César, *passim*, et particulièrement *de bello Gallico*, cap, 13 et seq. Comparez ce que Polybe, Tite-Live, Florus disent des temps antérieurs.

(2) Comme on le comprend, la base du récit suivant est César (*De bello gallico*, I, cap. 31, jusqu'à la fin).

(3) Dans César (I, cap. 31) les Arvernes et les Séquaniens sont nommés comme ennemis des Éduens; mais dans la suite du récit, les Arvernes disparaissent. Dans un second récit de César lui-même (VI, cap. 12) ils ne figurent pas du tout. Mais les Arvernes et les Séquaniens étaient alliés naturels contre les Éduens. Les Arvernes demeuraient à l'ouest, comme les Séquaniens à l'est des Éduens. Le Liger (la Loire) les séparait.

(4) Que ceci soit arrivé dans le cours de la gnerre, cela ressort de la nature des choses; et on peut en considérer comme preuve de cette circonstance que plus tard les Séquaniens exigèrent des Éduens un serment : *Se non auxilium a populo romano imploraturos.*

(5) Dans tous les cas, les Séquaniens durent avoir pour cela nne grande facilité. Il est impossible que le temps des Cimbres fût oublié.

(6) *Mercede*, disent les Éduens (*De bello gallico*, I, c. 31); — *magnis jacturis pollicitationibusque*, dit César (VI, ch. 12); — *rogatus et arcessitus a Gallis, non sine magna spe, magnis que præmiis*, dit Arioviste (*De bello gallico*. I, cap. 44).

(7) Rien n'autorise à faire sortir péniblement de ce nom *Ehrenvest* ou *Herfest*; mais Adelung (*Histoire ancienne des Allemands*, p, 136) peut avoir également tort en prenant ce nom pour gallique et plutôt pour un nom de dignité que pour un nom de personne parce que déjà cent cinquante ans auparavant, un roi des Gaulois isubriens s'appelait également Arioviste. Mais qui connaît ce roi ? Polybe, qui parle de la guerre (*Hist.* II, cap. 22.), connaît bien un roi Aneroestus, mais pas d'Arioviste; et même pour Florus (IV, cap. 4, 4), qui donne ce nom, les leçons sont diverses. Quand même il faudrait lire ici *Ariovistus*, Florus ne prouverait rien. Les Romains étaient souvent malheureux avec les noms barbares et Florus avait présent à la mémoire l'Arioviste de César.

(8) *Omnem nobilitatem, omnem senatum, omnem equitatum.* Mais que restait-il donc, si ce n'est la *plebes, quæ per se nihil audet* (Cæsar, VI, cap. 121).

(9) César représente ce Divitiac comme appartenant aux *principes civitatum.* Selon Cicéron (*De divinatione*, cap 41), c'était un druide. Par conséquent, à la fois prince et prêtre.

(10) On comprend sans peine que les Gaulois aient rejeté toute la faute sur les Germains, et que ceux-ci aient seulement désiré leur beau pays et les jouissances qu'ils présentait.

(11)—*Non sese Gallis, sed Gallos sibi bellum intulisse; omnes Galliæ civitates ad se oppugnandum*

venisse, dit Arioviste dans César (*De bello gallico*, I, cap. 44).

(12) *Eorum oppida omnia in ejus potestate.* (César, I, c. 32.) Mais ceci ne doit pas être pris d'une manière si précise. *Vesontio, quod est oppidum maximum Sequanorum, et in quo omnium rerum, quæ ad bellum usui erant, summa erat facultas* (I, c. 38), n'était pas occupé.

(13) Suétone en convient : « *Galliam elegit, cujus emolumento et opportunitate, idonea sit materia triumphorum.* » (*In Julio*, c. 22.)

(14) César reproche à Arioviste son ingratitude parce qu'il a été nommé par le sénat romain *rex et amicus*. Ceci ne ferait-il pas supposer un traité ? Ils l'appelèrent roi. De quoi ? César fait dire aux Gaulois *rex Germanorum* ; mais naturellement des Germains de la Gaule seulement. Appien (*Schweighauser*, p. 88, *excerptum* XIV *de legationibus*) le nomme sans doute Γερμανῶν βασιλεὺς τῶν ὑπὲρ Ῥῆνον ; mais évidemment par erreur. César (*De bello gallico*, I, c. 40) dit à ses soldats qu'Arioviste avait recherché avec instance l'amitié des Romains ; mais Arioviste savait très-bien apprécier la valeur de cette amitié (I, c. 44), et les présens qu'il avait reçus ne semblent pas prouver qu'il en fit grand cas. De plus, il parle contre César de sua *Gallia* (I, c. 34), qui s'étendait entre des limites déterminées. En un mot, toute la conduite d'Arioviste fait supposer des relations toutes déterminées. Et dans ce sens parait aussi s'exprimer très-formellement Dion Cassius (*Hist. rom.* XXXVIII, 34).

(15) On les appelait Harudes. On ne connait pas leurs demeures.

(16) Le récit de César (I, 2 et suiv.) n'explique pas le fait. Cette pensée ne peut être venue d'un seul homme. Le mode d'exécution prouve que la nécessité de l'émigration était généralement sentie. On n'y renonça pas même après la mort de celui qui doit y avoir poussé. La remarque de Muller (*Histoire de la Suisse*, I, p. 26), qu'un peuple souverain fait par lui-même ce que les rois font au nom d'autrui, aide peut-être, mais ne mène pas plus loin.

(17) Depuis la soumission des Allobroges, il n'y avait qu'une légion dans la Gaule. (César, *De bello gallico*, I, cap. 7.)

(18) Dans le récit que César fait de la route des Helvétiens, Arioviste ne figure pas. Mais il est impossible que lui et les Helvétiens ne se soient pas mutuellement surveillés.

(19) Sans aucun doute, les *civitates ad quas Orgetorix legationem suscepit* étaient les états de l'intérieur de la Gaule. On ne peut conjecturer de quelle nature furent les alliances. Le sort d'Orgétorix nous les dérobe ; cependant on arriva à *pax et amicitia*.

(20) Dans l'antiquité même les commentaires de César étaient suffisamment appréciés (Suétone, *in Julio*, c. 56).

(21) Lui, le Tigurin. Vraisemblablement il était à la tête de toute l'entreprise ; c'est pour cela qu'il ne se trouva pas à la défaite des Tigurins.

CHAPITRE VII.

(1) Ils ne pouvaient raisonnablement pas ressentir une joie véritable. Mais si réellement (*De bello gallico* I, c. 30) ils sont arrivés à l'idée *eam rem* (c'est-à-dire la défaite des Helvétiens) *non minus ex usu terræ galliæ quam populi romani accidisse*; comment cela s'accorde-t-il avec leurs idées antérieures (I, c. 17), *præstare, Gallorum, quam Romanorum imperia perferre ; neque dubitare debeant, quin, si Helvetios superaverint Romani, una cum reliqua Gallia Æduis libertatem sint erepturi.*

(2) Des *multis rebus* que César, selon sa propre assertion (I, c. 33) exigea pour entreprendre cette tâche, il n'en indique que deux ; mais elles expliquent tout. Seulement il faut que la pensée y ajoute. Par exemple il regardait comme une honte pour Rome de voir les Éduens, frères et alliés du peuple romain, *in servitute atque in ditione Germanorum teneri;* car ils devaient être entièrement *in servitute atque ditione Romanorum.*

(3) C'est ce que pense avec raison Dion Cassius.

(4) Ainsi, je le pense, est ramenée à sa véritable valeur l'expression *qui intra annos* XIV *tectum non subissent* (I, cap. 36).

(5) César apprit *pagos centum Suevorum ad ripas Rheni consedisse* (I, cap. 37). Ce ne peuvent avoir été les cantons eux-mêmes, c'étaient donc les hommes de guerre des cantons. De même qu'Arioviste, lors du mouvement des Helvétiens, fit de nouveau traverser le Rhin à 24,000 hommes, de même maintenant, depuis la négociation avec César ou depuis la bataille de Bibracte, il en fit venir un nombre proportionné à ses besoins.

(6) Il n'est pas encore question dans César de ces Ubiens. Mais comme, lors de l'issue (I, 53,) ils purent poursuivre une masse telle que celle qui était campée sur le Rhin, ils doivent s'être rassemblés plus tôt, et avec cette supposition tout s'explique.

(7) Les envoyés des Ubiens peuvent avoir passé par le pays des Trévires. Comment s'est-on si facilement trompé de noms ? On ne voit pas à quoi les Trévires pouvaient arriver par cette ambassade. Les Ubiens appartenaient au développement et y avaient une place.

(8) Sans doute on avait averti César (I, c. 38) *Ariovistum cum suis omnibus copiis ad occupandum Vesontionem contendere.* Mais si Arioviste avait quelque intérêt à prendre cette place, pourquoi ne l'avait-il pas fait depuis longtemps ? Si l'assertion (*voyez* chap. VI, note 12) est vraie que les Teutschs étaient maitres de toutes les villes des Séquaniens, Arioviste avait dû volontairement laisser Vesontio. Et la marche de son armée vers Vesontio ne pouvait-elle pas avoir pour but de donner le change à l'ennemi et d'engager César à mettre une partie de son armée en garnison dans cette forteresse, pour l'affaiblir d'autant ?

(9) Ces marchands, distingués des Gaulois, étaient à ce qu'il parait des Romains, peut-être de la Province.

(10) Dion Cassius, (*Hist. rom.* XXXVIII, cap. 36),

(11) Dion Cassius (*loco citato*) en parle. Mais César n'a pas tout dit, et n'a pas tout dit de la même manière. Mais ce qu'il dit lui-même est le plus important, et c'est de là aussi que ressortent les conséquences les plus importantes.

(12) *Ariovistus utebatur lingua gallica*, dit César (I, c. 47). Lui-même parlait probablement latin; mais il y avait dans son armée des hommes qui, comme C. Valérius, comprenaient le celtique.

(13) César lui fait dire : « *Idque se ea spe petiisse*, » parce qu'il reste fidèle à l'assertion qu'Arioviste avait recherché et non éludé l'alliance avec les Romains. Comparez la note 14 du chapitre VI.

(14) Je laisse de côté le dernier passage du discours que donne César (I, c. 45). Il ne signifie rien pour la situation des Teutschs et est une concession faite sans vraisemblance aux idées des Romains.

(15) César dit (I, c. 46) que « les cavaliers d'Arioviste s'étaient approchés de la colline, avaient couru vers les siens et avaient commencé à lancer des pierres et des traits. » La rudesse des Teutschs et leur aveugle rage doit partout être crument opposée à l'art militaire si régulier et à la civilisation des Romains. Mais dans tout cet événement se montre du côté des Teutschs la même méfiance qui existait chez les Romains; on ne voit pourtant chez eux ni brutalité ni fureur, même d'après le récit de César. Selon moi, tout cela est clair et facile à comprendre. Les Teutschs plaisantèrent les soldats des légions, qui montaient mal à cheval, et ceux-ci voulurent se venger par les armes. La circonstance que César rompit la conférence, *et suis imperavit, ne quod omnino telum in hostes rejicerent*, et cette autre circonstance qu'il craignait, on peut le dire, *hostes a se in colloquio circumventos*, parait prouver suffisamment que le tort était du côté des Romains.

(16) La première partie de cette assertion est au moins incertaine, la seconde est évidemment fausse. Ce n'est pas Arioviste, mais bien César, qui montre de l'*arrogantia*, et dans tout le discours du premier, il n'y a aucune trace que *omni Gallia Romanis interdixisset*. Bien plus il distingue par opposition *sa* Gaule de la *Gaule* romaine.

(17) Cette qualité d'hôte prouve l'existence de diverses relations entre les Teutschs et les Romains avant l'arrivée de César.

(18) César raconte le fait d'une manière évidemment fausse. Mais tout est clair, si l'on efface seulement ces quelques mots : « *Quos cum apud se in castris Ariovistum conspexisset.* » César donne à ses deux envoyés l'instruction, *ut quæ diceret Ariovistus cognoscerent, et ad se referrent.* Puis Arioviste s'explique; ils ne répondent pas, haussent les épaules, et disent qu'ils en référeront. Un mot peut en avoir amené un autre. Une altercation peut s'être élevée. Enfin, *conclamavit Ariovistus quid ad se venirent? an speculandi causa?* Ils répondirent, et il les fit arrêter. La jactance avec laquelle Valérius assure plus tard (I, cap. 53) qu'on mit trois fois en question si on ne le brûlerait pas, mérite peu de foi. Il n'était pas dans les mœurs des Teutschs de brûler les hommes.

(19) Plutarque (*in Cæsare*, c. 19) sait aussi comment les femmes s'y prenaient. Elles regardaient dans les rivières, et prédisaient l'avenir d'après le tournoiement et le bruit des flots.

(20) César n'a pas attaché un sens précis à ce nom, comme cela ressort de la comparaison avec d'autres passages où il l'emploie également. Aussi peut-on seulement les mentionner ici. Pour les Tribockes, les Némètes et les Vangions, voyez plus haut, chapitre V, note 1.

(21) On comprend sans peine l'expression de César (I, c. 52) : « *Reperti sunt qui in phalanges insilirent, et scuta manibus revellerent, et desuper vulnerarent.* » Florus (III, c. 10) fait tenir aux Teutschs leurs boucliers sur la tête et en former un toit d'attaque; les Romains auraient sauté sur ces boucliers et de là haut blessé les Teutschs. Dion Cassius explique assez naturellement cette circonstance.

(22) Dion Cassius XXXVIII, 50.

(23) Cette supériorité de nombre paraît ressortir de ce que César non-seulement évite de préciser aucun nombre, mais aussi de ce qu'il ne dit pas une seule fois qu'Arioviste ait été plus fort que lui. Sans doute, *minus valebat multitudine militum* LEGIONARIORUM *pro hostium numero* (I, c. 51), mais cela n'exclut pas un plus grand nombre d'autres troupes. Dion Cassius dit aussi que les Teutschs étaient par leur multitude (πλήθει) supérieurs; mais cette expression prouve aussi peu que l'assertion de Plutarque (*in Cæsare*, c. 19), que 80,000 hommes seraient restés sur le champ de bataille. César lui-même avait six légions, et les Gaulois étaient en grand nombre avec lui. Barth (*Histoire ancienne de l'Allemagne*, t. I, p. 332) suppose qu'Arioviste avait 30,000 hommes armés, bien que tout le peuple se fût réuni. Mais cette supposition est sans fondement. Elle ferait croire que les 120,000 individus qui, selon l'assertion de Divitiac (I, 31), auraient passé le Rhin avec Arioviste, n'étaient pas tous des hommes, mais qu'il y aurait aussi eu parmi eux des femmes, des vieillards et des enfans. D'après cette hypothèse, le nombre des hommes armés se calculerait par le même procédé que César (I, 29) emploie pour les Helvétiens. Mais par quoi cette hypothèse est-elle autorisée? Le dire des Éduens y est contraire, ainsi que les relations. Du reste, il se comprend que le nombre rond de 120,000 ne signifie autre chose qu'un très-grand nombre.

(24) *Cæsar impeditos religione hostes vicit*, dit Frontin.

(25) *Prœlium restitutum est, atque omnes hostes terga verterunt* (I, c. 53). Voilà tout. Que sont donc devenus le rempart de chariots et les femmes en larmes, qu'il y avait placées? Et pourtant les femmes excitaient quelque attention depuis le désastre des Cimbres. Pourquoi ne rien dire non plus des prisonniers? Pourquoi rien de sa propre perte? Quelques petits détails couvrent son silence, auquel déjà Dion Cassius a essayé de suppléer.

(26) L'expression de Frontin : « *Cæsar Germanos inclusos, ex desperatione fortius pugnantes,* EMITTI JUSSIT, *fugientesque agressus est*, » ferait presque croire que César leur accorda une libre retraite et les fit

pourtant attaquer. De semblables choses ne sont pas inouïes dans l'histoire. Et on ne fait pas grand tort à César en lui attribuant cette trahison. La suite le prouvera.

(27) Il n'est pas vraisemblable que l'armée suève ait laissé le Rhin sans défense à l'approche des Romains. Ce que firent les Ubiens tomba donc sur l'armée fugitive d'Arioviste.

CHAPITRE VIII.

(1). On ne doit pas se laisser tromper parce que César introduit déjà des Marcomans dans l'armée d'Arioviste. Il n'a pas écrit ses commentaires sur le champ de bataille, mais plus tard, et le nom de Marcomans peut aussi avoir été entendu peu de temps après ce combat.

(2) En faveur de ceci témoignent les villes sitôt florissantes de Mayence (*Magontiacum*), Worms (*Borbetomagus*) et Strasbourg (*Argentoratum*).

(3) César, *De bello gallico*, lib. II.

(4) *Cæsar, Remos cohortatus, liberaliterque oratione persecutus*, etc. (II, 5).

(5) *Ipse Divitiacum magnopere cohortatus, docet*, etc.

(6) Il est dangereux de faire des étymologies, et d'ordinaire cela ne mène à rien. Autrement, dans ce nom, on pourrait à peine reconnaître celui de *Botvogt*, comme *Wehrmannen* a pu venir de *Veromandui*.

(7) Selon Florus, c'était un fugitif.

(8) Dion Cassius, au commencement du XXXIXe livre, raconte très-pauvrement ce fait. Il sait pourtant (ch. 3) introduire une circonstance qui diminue ou doit diminuer l'honneur des Nerviens. Ils pillèrent, selon lui, dans le camp romain et oublièrent le combat; cela permit de les tourner; καταλαβὼν αὐτοὺς ἐν τῷ ἐρύματι ἁρπαγὴν ποιουμένους, περιεστοιχίσατο καὶ κατεφόνευσε. César n'avait aucun motif de passer cette circonstance sous silence, si elle avait été vraie.

(9) *Quippe pro libertate pugnaverunt*. Florus (III, cap. 10.)

(10) *Ut usus misericordia* videretur. (*De bello gallico*, II, cap. 28.)

(11) *Sed deditionis nullam esse conditionem, nisi armis traditis*. (Ibid., II, c. 33.)

CHAPITRE IX.

(1) César (*De bello gallico*, II, 35), Dio Cassius (L. XXXIX, cap. 5).

(2) *De bello gall.* (III, 10). *Quum intelligeret, omnes homines natura libertati studere et conditionem servitutis odisse*. Aveu remarquable sur l'état de la Gaule.

(3) César se vante, il est vrai (II, 35), que ses exploits lui avaient attiré une telle considération *uti ab his nationibus, quæ trans Rhenum incolerent, mitterentur legati ad Cæsarem, quæ se obsides daturas, imperata facturas, pollicerentur*. Mais bientôt (IV, 16) suit l'aveu : *Ex transrhenanis uni Ubii legatos ad Cæsarem miserant.*

(4) César, *de bell. gall.*, III, cap. 9 et 11.

(5) *De bello gallico* (III, c. 28) : *neque ad eum unquam legatos miserant.*

(6) D'après les paroles de César (III, 28), il paraît sans doute qu'il avait conduit l'armée contre les Morins et les Ménapiens. Mais comme ces peuples n'habitaient pas l'un près de l'autre, comme évidemment il ne parle que d'une expédition ; comme le retour (III, 29) chez les Aulerkes et les Lexoviens n'a trait qu'aux Morins, et qu'au commencement du IVe livre, il raconte de toutes autres choses des Ménapiens; je crois qu'il faut admettre que César entreprit cette expédition contre les seuls Morins.

(7) *De bello gallico* (III, cap. 28, 29).

(8) Ou bien quels étaient ces Germains dont César craignait (III, 11) qu'ils ne passassent le Rhin sur des bateaux, et que Labiénus devait surveiller? Il n'y a pas trace d'autres peuples que des Usipètes et des Tenchtères; il n'y a pas de trace non plus qu'ils aient été appelés par un peuple belgo-teutsch autre que les Ménapiens.

(9) Voici comment César raconte le fait (*de b. gall.*, IV, c. 1 et 4—6) : « Les Usipètes et les Tenchtères furent, comme les Ubiens, pendant longues années fatigués de guerres et troublés dans la culture des terres par les Suèves; enfin, chassés de leurs demeures, ils errèrent pendant trois ans en divers lieux de la Germanie et arrivèrent près du Rhin. Dans cette contrée, les Ménapiens avaient sur les deux rives du fleuve des terres, des bâtimens, des villages. Effrayés par la grande multitude des nouveau-venus, les Ménapiens abandonnèrent la rive droite du Rhin et cherchèrent à empêcher les Usipètes et les Tenchtères de passer le fleuve. Ceux-ci, très-rusés, feignirent de vouloir retourner dans leur patrie, et rétrogradèrent en effet de trois journées. Les Ménapiens revinrent alors sur la rive droite du Rhin; mais les Usipètes et les Tenchtères firent volte-face, firent en une seule nuit avec toute leur cavalerie la route de trois jours, tombèrent à l'improviste sur les Ménapiens, qui étaient revenus, les massacrèrent, traversèrent le Rhin sur leurs propres bateaux, avant que la partie des Ménapiens qui demeurait sur l'autre rive eût rien appris, s'emparèrent de leurs habitations et se nourrirent de leurs provisions le reste de l'hiver. »

Les assertions des écrivains anciens ne sont pas des articles de foi. Il est permis de les soumettre au doute. Mais il ne vaut guère la peine de réfuter cet étonnant récit pour justifier le mien contre lui. La suite des événemens, que je raconte entièrement d'après César (IV, 5—14), prouve tout autant contre lui que l'invraisemblance intrinsèque du récit elle-même. Je ne veux faire observer qu'une chose. Si les Ménapiens ne s'étaient pas unis aux Usipètes et aux Tenchtères, et si au contraire ils avaient souffert d'eux de si perfides indignités, pourquoi ne s'adressèrent-ils pas à César? — Ils étaient le seul peuple gallique qui n'eût jamais envoyé de députés à César (VI, 5). — Et comment se fait-il qu'eux, les Ménapiens, après la ruine de leurs enne-

mis, les Usipètes et les Tenchtères, reparaissent aussitôt comme ennemis de leurs sauveurs et vengeurs, c'est-à-dire, des Romains? (Cæsar, *de bello gallico*, IV, 22 et 38.)

(10) César (*De b. g.*, IV, 6) : *Omnia quæ postulassent, ab se fore parata.* Il y avait donc eu quelques négociations.

(11) Est-ce là le langage d'hommes expulsés?

(12) Si les Usipètes et les Tenchtères avaient été dans la même situation que les Ubiens et serrés de près par un même ennemi, c'est-à-dire par les Suèves, comment se fait-il qu'ils ne se soient pas trouvés eux-mêmes depuis longtemps?

(13) Et sans doute d'une manière au moins équivoque, *æquationis causa* (IV, c. 11).

(14)—*Quam frequentissimi.* Et pourquoi? pour une négociation? Non; il y avait déjà une autre pensée dans l'esprit de César. Il avait déjà conçu le plan d'une horrible perfidie, et il cherchait à l'exécuter.

(15) César ne dit pas cela : bien plus, il fait tomber les huit cents cavaliers teutschs au milieu des Romains, comme des insensés, lorsque les Romains étaient en pleine sûreté. Mais si l'on réfléchit 1° que les Teutschs avaient expressément prié d'interdire l'attaque à la cavalerie; 2° que là-dessus un ordre équivoque avait été donné par César; 3° que déjà César, avec une odieuse arrière-pensée, avait demandé que le lendemain les Teutschs revinssent au camp romain en aussi grand nombre qu'il serait possible; ce ne serait pas, selon moi, se hasarder trop, que de penser que les cavaliers teutschs n'ont pu attaquer sans de fortes raisons une troupe six fois plus nombreuse. La conduite de César en paraît d'autant plus honteuse.

(16) A savoir sur les Teutschs de la rive gauche, que César compte parmi les Gaulois, comme les Trévires.

(17) *De bello gallico* (IV, c. 18) : « *Quantum jam apud eos hostes uno prœlio autoritatis essent consecuti, sentiebat.* »

(18) — *Fallendo.* Sans doute parce que réellement ils attendaient les cavaliers envoyés. Mais l'assertion qu'ils vinrent, et *sui purgandi causa*, peut bien être une addition adroite de César. Qu'y avait-il donc là à justifier?

(19) *Opportunissima res accidit! — Quos ibi Cæsar oblatos gavisus!*

(20) *Quum ad confluentem Mosæ et Rheni venissent*, dit César. Mais il est évident qu'il n'y a pas à penser à l'angle que forme ce confluent. Cet angle est beaucoup trop éloigné. On peut tout aussi peu, d'après la description de César, avoir en vue la Moselle, comme l'ont voulu Cluver et d'autres.

(21) Les cavaliers, soit au delà de l'île Batave, soit derrière l'armée romaine, peut-être par le pays des Éburons.

(22) Si auparavant les Usipètes et les Tenchtères s'étaient si violemment établis; s'ils s'étaient rendus coupables envers les Ménapiens de la cruelle conduite que César leur attribue, les débris de ces peuples n'auraient pu trouver si aisément des amis et des alliés.

(23) Ce que César dit d'eux est au moins inconcevable: « César leur donna la permission de quitter le pays. Eux, craignant la mort et les tourmens de la part des Gaulois dont ils avaient ravagé les campagnes (par conséquent de la part des Ménapiens; et ils n'avaient ravagé *que les campagnes* de ceux-ci!) déclarèrent qu'ils voulaient rester avec lui. César leur donna la liberté.» Comment? ces princes et ces anciens se sont proposé de rester avec le meurtrier de leur peuple? Comment? par crainte des Ménapiens? par crainte des Gaulois en général? Et César n'était-il donc pas près du Rhin? ne pouvait-il pas leur faire passer ce fleuve, où ils auraient trouvé des amis et des alliés dans leur peuple? Et lui, César, qui demandait qu'on lui livrât ceux qui s'étaient sauvés, pouvait-il avoir une telle magnanimité envers les prisonniers? J'en doute.

(24) *Nostri ad unum omnes incolumes, perpaucis vulneratis.*

(25) Plutarque le raconte dans la *Vie de César*, ch. 22, d'après Canusius ou plutôt Tanusius (Geminus); comparez Suétone *(in Julio, cap. 9)*.

(26) Suétone, *(in Julio, cap. 24)* : nonnulli, *dedendum eum hostibus, censuerant.* Et dans cette occasion.

CHAPITRE X.

(1) Cæsar, *De bello gallico, cap.* 16.

(2) César passa le Rhin; il traversa certainement ce fleuve dans le pays plat. On ne peut déterminer le lieu même. Le dire des écrivains postérieurs, comme Florus, d'après lequel (III, 10) César passa d'abord la Moselle, puis le Rhin, et aurait dû par conséquent traverser ce dernier fleuve à moitié chemin de Coblentz, et celui de Strabon (IV, 3), qui le lui fait passer du pays des Trévires, ne me semblent pas avoir une grande force lorsque César se tait. Tout cela du reste est peu important.

(3) Il est facile de voir que ces rapports étaient un artifice des Ubiens. 1° Le séjour de toute l'armée romaine était pour eux une grande charge, qui devait peser sur eux bien plus que la crainte des Suèves; 2° si les Suèves étaient véritablement réunis en masse, c'était une trop grande simplicité de la part des Ubiens d'épouvanter par leurs rapports les Romains qu'ils décidaient ainsi à la retraite et dont ils s'ôtaient l'appui; 3° vingt-huit jours s'écoulèrent depuis les premiers travaux pour la construction du pont jusqu'au retour de César sur la rive gauche. Depuis le jour où les espions des Suèves reconnurent que l'on construisait un pont, jusqu'au jour où César reçut les rapports des Ubiens, il ne s'était donc assurément pas écoulé trois semaines. En si peu de temps les espions avaient fait leur rapport aux Suèves; ceux-ci avaient tenu une assemblée, l'assemblée avait pris une résolution et l'avait envoyée dans chaque canton; les hommes des cent cantons s'étaient précipitamment réunis dans un même lieu au centre du pays, et déjà les Ubiens avaient de nouveaux rapports de ce lieu. Et pourtant on croit que les Teutschs ne sont pas prompts à délibérer, à résou-

dre, à agir! Et pourtant on croit qu'il n'y avait pas entre eux de communications rapides; 4° et qu'est devenue cette armée suévique après le départ des Romains! Elle s'est encore cette fois séparée follement, sans même se venger sur les Ubiens de l'avoir dérangée! Il est clair ou que César a été trompé par les Ubiens, ou qu'il trompe lui-même ses lecteurs.

(4) *Satis et ad laudem et ad utilitatem.*

(5) César, *De bello gallico*, 4, c. 38.

(6) César, *De bello gallico*, V, *cap.* 2 *et seq.*

(7) *Multo gravius hoc dolore exarsit, (De bello gallico*, V, *cap.* 4).

(8) Induciomar n'est pas nommément cité parmi les princes que César contraignit, en partie par la violence, à le suivre dans l'expédition de Bretagne; mais comme César dit formellement (V, 5) qu'il avait réuni les princes de tous les états, et *ex his perpaucos, quorum in se fidem prospexerat, relinquere in Galliâ, reliquos obsidum loco secum ducere decreverat;* et comme pendant l'absence de César il n'est aucunement fait mention d'Induciomar, il est difficile de mettre en doute qu'il soit allé avec l'armée romaine dans l'île de Bretagne.

(9) Cent mille pas.

(10) Sur les frontières des Aduatikes, à l'ouest de la Meuse. (César V, c, 24, et VI, c. 32.)

(11) « Ils crièrent selon leur habitude que quelqu'un des nôtres vînt à une conférence; ils voulaient proposer au sujet de leurs relations quelque chose qui, comme ils l'espéraient, pourrait diminuer les difficultés. Alors on leur envoya C. Arpineius et Q. Junius. » Voilà ce que dit César (V., 26). Mais qui peut le croire? Qu'il en fut autrement d'Arioviste!

(12) Cette expression: *Magno esse Germanis dolori Ariovisti mortem*, ne me semble pas autoriser la supposition qu'Arioviste mourut cette année 54 avant J.-C. Il faudrait peut-être lire *cladem* au lieu de *mortem*, ou, comme Cluver le voulait déjà, *sortem*.

(13) César (V, c. 34) dit formellement: « *Erant et virtute et* numero *pugnando pares nostri.* » Pour cette raison il peut être permis de supposer que les Romains étaient les plus forts.

(14) César (V, c. 37) fait tenir à dessein (*consulto*) à Ambiorix un long discours, afin que Sabinus puisse être cerné *paulatim* et tué.

(15) Son but est de faire tomber sur Ambiorix une perfidie; je ne vois que défaut d'intelligence chez les Romains et en particulier chez Titurius et Sabinus. Je n'ai vraiment aucun intérêt à défendre Ambiorix, mais je ne vois non plus aucun motif de l'accuser.

(16) *Gallus inter Gallos*, dit César (V, c. 45); mais en général il n'y a ici que des Teutschs. César parle sous l'influence des idées romaines.

(17) Si même Vertico *ad Ciceronem perfugerat*; si même, peut-être innocent, il avait été en danger parmi son peuple, il n'en reste pas moins traître à sa patrie.

(18) *Seu quis Gallus, seu Romanus, (De bello gallico*, V c. 51). Le mot *Gallus* désigne encore ici indistinctement les Gaulois et les Teutschs.

(19) Ceci est entièrement d'après César,(V. c. 38-52). Les écrivains postérieurs n'apprennent rien de nouveau. Il n'y a rien à déduire du déguisement dont parle Suétone, (*in Julio*, c.58). « *Idem obsessione castrorum in Germania nuntiata, per stationes hostium, Gallico habitu, penetravit ad suos.* » Suétone était dans l'erreur. Voyez la note 16.

(20) Jusqu'alors il était allé passer l'hiver en Italie.

(21) César, (V. c. 55). Il semble aussi ressortir de ce dire de César, ce que l'on a supposé ici, que les Tenchtères n'étaient pas venus dans la Gaule par nécessité et comme un peuple expulsé de son pays. *Se bis expertos Ariovisti bello et Tentchtherorum transitu, non esse amplius fortunam tentandam.* Tous deux par conséquent, Arioviste et les Tentchtères, *fortunam tentaverant.*

(22) *Exsules damnatique*: sans aucun doute pour des crimes politiques.

(23) L'addition: *Qui ex iis novissimus venit — necatur* (V, 56) paraît inintelligible. Il fallait bien qu'il y eût un dernier. Nous essaierons plus tard, dans le IIIe livre de cette histoire, d'éclaircir ce passage.

(24) *De bello gallico*, V, *cap.* 58.

CHAPITRE XI.

(1) César, *De bello gallico*, VI, *cap.* 1. Ce livre VI sert de base au récit qui suit. Ici encore les écrivains postérieurs n'ont rien d'original.

(2) César (VI, c. 8) ne dit pas expressément que sa marche y ait contribué. Mais cela n'est pas possible autrement. La rencontre des Trévires avec Labiénus était trop insignifiante pour qu'elle pût avoir de grandes suites, si l'arrivée de César n'avait été aussitôt connue.

(3) César (VI, 9): *Ubii qui* ante *obsides dederant, atque in deditionem venerant.* Quand donc? Sans doute deux ans auparavant, lorsque César était dans leur pays. C'était le prix de l'amitié.

(4) Autrement, qui aurait-ce été? Et dans le cas où des peuples plus éloignés, comme César le donne à comprendre, y auraient participé, n'auraient-ils pas été forcés de toute manière de faire passer leurs troupes par le pays des Ubiens?

(5) Il est pourtant complètement impossible que César n'ait pas su si les Ubiens avaient ou non envoyé des secours. Il peut y avoir incertitude sur des menées secrètes, mais nullement sur des préparatifs de guerre et sur une expédition réelle.

(6) Et pour que personne ne puisse rire de son récit, il a la précaution, par une transition qui est tout au plus adroite (*quoniam ad hunc locum perventum est, non alienum esse videtur*), d'intercaler entre le beau rapport des Ubiens et son retour (VI, *cap.* 9, 28) une description des mœurs de la Gaule et de la Germanie. — Dion Cassius (XL, c. 32) ne semble pas non plus

avoir une foi entière dans le récit de César; il lui fait repasser le Rhin par crainte des Suèves (φόβῳ τῶν Σουήβων); mais assurément à tort. Florus s'en tire le mieux. Selon lui (III, c. 10) le malheur fut qu'il ne se trouva personne qui voulût se laisser vaincre : *non fuere qui vincirentur.* Eutrope ne rencontre pas trop mal non plus, lui qui (VI, ch. 13) triomphe des Teutschs *imanissimis prœliis;* comme Suétone qui *(in Julio*, c. 25*)* les dompte *maximis cladibus.*Mais Plutarque a agi tout à fait sûrement, en laissant toutes ces choses de côté. Du reste, on ne doit pas s'étonner que les géographes, depuis Cluver jusqu'à Wilhelm, n'aient pas très-bien réussi à découvrir la forêt Bacenis. César ne dit nullement qu'une telle forêt ait existé, mais seulement que les *exploratores* envoyés par les Ubiens, d'après ses ordres (*Ubiis imperat*), lui ont parlé (*referunt*) de cette forêt; et il ne dit pas non plus qu'il ait ajouté foi à leur rapport. Mais la première question de critique historique est : qui donne le renseignement? la seconde : celui qui donne le renseignement a-t-il pu connaître la vérité? la troisième : a-t-il voulu la dire? Lorsqu'on aura répondu à ces trois questions, on trouvera bientôt la forêt Bacenis, et on la trouvera dans l'imagination des Ubiens effrayés.

(7) César évite en général de s'expliquer sur la situation à laquelle il réduisait les peuples galliques. D'ordinaire il se borne à dire: «Ils se rendirent, eux et tout ce qu'ils possédaient; ils donnèrent des otages et promirent de faire ce qui leur serait ordonné; » mais il n'indique pas les ordres eux-mêmes, ni ses prétentions, ni ses exigences. On ne peut les connaître jusqu'à un certain point que par les tourmens et les luttes des Gaulois. Pourtant il est rarement aussi bref que pour la victoire de Labiénus. *Labienus, magno numero interfecto, compluribus captis, paucis post diebus civitatem recepit.* Voilà tout. Il n'est aucunement question d'Ambiorix avant le retour de César de la rive droite du Rhin; et pourtant *totus et mente et animo in bellum Trevirorum et Ambiorigis insiterat* (VI, c. 5).

(8) L'expression ne m'est pas échappée. Je pense qu'on ne pouvait indiquer avec plus de mesure ce que César avait en vue.

(9) *Illum in equum quidam ex suis intulit.* Puis la sagesse : *Sic et ad subeundum periculum, et ad vitandum, multum fortuna valuit* (VI, cap. 30).

(10) C'est un doute singulier de César (VI. 31), si Ambiorix n'avait pas à dessein (*judicio*) réuni des troupes. A-t-il donc oublié son propre récit?

(11) D'où César (VI, 31) a-t-il pu tenir ce renseignement : *Omnibus precibus detestatus Ambiorigem?* Il n'était assurément pas présent? Ou bien les Romains avaient-ils peut-être fourni au vieillard les baies de l'if?

(12) Ce *magnus casus* (VI, 30), lui a évidemment frappé le cœur!

(13) *Stirps hominum sceleratorum!* — Cela est ainsi : le bâton a toujours raison, tant qu'il peut battre. Et pourquoi pas? Les Éburons n'auraient-ils pas dû être très-contens de la vie, telle que César voulait la leur laisser?

(14) Il me semble que César, aussi bien que Cicéron, a commis des fautes militaires. César toutefois raconte la chose de telle façon que son but échappe et que celui de Cicéron ne se montre pas très-clairement. Selon lui (VI, c. 35), les deux mille cavaliers sigambres avaient passé le Rhin d'après l'invitation qu'il avait faite aux peuples voisins, de venir piller les Éburons qu'on leur offrait en proie,et ces cavaliers, lorsqu'ils apprirent son éloignement, furent déterminés à l'attaque du camp d'Aduatika par l'observation fortuite d'un des leurs que le butin qu'on leur offrait serait dans tous les cas pauvre et misérable, et qu'on trouverait une toute autre proie dans le camp romain. Mais ce qui suit prouve que cette assertion ne peut être juste. Toute l'expédition de César ne dura que sept jours. L'expérience qu'il fit dans ces jours le conduisit seule à la résolution d'envoyer des messagers aux états voisins pour les engager au pillage. Mais en supposant que dès le troisième jour César ait mis cette résolution à exécution, et que dès ce jour même il ait envoyé des messagers aux Sigambres; ces messagers auraient dû arriver chez les Sigambres, les Sigambres auraient dû réunir (*cogunt*) les deux mille cavaliers; ceux-ci auraient dû arriver jusque dans le pays des Éburons, piller, attaquer le camp des Romains, et se retirer.Tout cela en moins de cinq jours!

(15) César ne dit naturellement pas (VI, c. 43) que ces hommes *ex finitimis civitatibus* aient été le rebut de la société. Mais il ne dit pas non plus que ce fussent des guerriers, des hommes armés. « C'était seulement un grand nombre. » Et de quels hommes pouvait se composer la multitude qui, sur l'appel de César, courait à une telle œuvre?

(16) Ambiorix aurait-il été dans de tels rapports avec son peuple, s'il avait amené le désastre par une folle négligence? L'addition de César, qu'il n'avait osé confier sa vie qu'à ces quatre cavaliers est singulière. Cinq hommes sont aussi peu en sûreté qu'un seul, lorsque la sûreté dépend de la force physique.

(17) Cæsar (VII, 63). César dit qu'ils manquèrent *quod aberant longius et ab Germanis premebantur.* Ces derniers mots signifient sans aucun doute parce qu'ils étaient serrés de près par les Germains. D'après la manière de parler de César, ç'auraient été des Teutschs de l'autre côté du Rhin. Et j'avoue que je ne sais que penser ici. Quels étaient ces Germains? Et qu'était-il besoin de parler d'éloignement à cause d'un embarras de cette nature? Pourquoi plus tard les Trévires furent-ils traités en ennemis par César, puisqu'en arrêtant les Germains, ils avaient maintenu pour lui et pour la Gaule une tranquille domination? Et pourquoi trouvèrent-ils des secours chez les Germains? César (VII, 45).

(18) Cæsar, VII, 75.

(19) Cæsar, VII, 89; Florus III, 10.

(20) Cæsar VIII, 24.

(21) — *Proximum suæ dignitatis ducebat.*

(22) Je laisse ceci indécis. César ne le prit pas; cela est certain; mais personne ne sait ce qu'il devint. Florus seulement le fait fuir au delà du Rhin, et l'a soustrait par là à toute information.

(23) Au livre VIII des commentaires *de bello gallico*, chap. 45; il est sans doute question d'un combat de cavalerie, mais il en est parlé si brièvement, qu'on doit accueillir avec méfiance le résultat : *principes eorum vivos in suam redegit potestatem.*

CHAPITRE XII.

(1) — Par la convention de Lucques, l'an 56 avant Jésus-Christ.

(2) Quelles fêtes il trouva chez les grands et chez les petits, lorsqu'après l'entière soumission des Gaulois, il parut pour la première fois en Italie ! — *De bello gallico*, VIII, 51.

(3) César, VIII, 49.

(4) César, VII, 11—13.

(5) César ne les nomme pas; mais ceux dont il parle ne peuvent avoir été que des Ubiens.

(6) César, VII, 65—68. Dion Cassius, XL, 36 et seq.

(7) César, VII, 77—89.

(8) Suétone (*in Julio*, cap. 24). La légion appelée Alauda ne peut avoir été formée que durant les dernières années que César passa dans la Gaule. On peut croire d'après Lucain (I, 419 et suiv.), parce que les relations sont en sa faveur, que cette légion fut recrutée parmi les peuples qui avaient combattu avec le plus de force et d'honneur pour leur liberté, comme les Nerviens, les Éburons, les Trévires, etc. Il est par conséquent difficile que cet enrôlement ait pu avoir lieu plus tôt. De plus, jamais on ne voit dans les batailles de César en Gaule, des guerriers teutschs combattre à pied. Car même les Germains que dans le dernier soulèvement des Bellovakes César fit combattre à pied, étaient ces fantassins légers qui s'attachaient à la cavalerie, et qu'il avait fait venir de la rive droite du Rhin, *ut equitibus interpositi prœliarentur.* (César VIII, 13).

(9) *Terror cimbricus.*

(10) Dion Cassius, XLIV, 42.

(11) L'exact Mascou (*Histoire des Allemands*, I, p. 43) remarque : « Il faut ajouter à ces institutions de César, qu'il fit établir, comme le montrent quelques traces, des colonies romaines dans les Gaules. » Mascou ne signale pas ces traces.

(12) *Germani nulli adversus Romanos auxilia denegabant.* (César, VIII, 21.)

(13) Les écrivains modernes, Mascou en tête, sont tous, autant que je les connais, dans l'opinion que les Ubiens furent tellement pressés par les Suèves qu'ils appelèrent Agrippa et désirèrent être transportés sur la rive gauche. Ils n'ont pas d'autre fondement pour cette opinion, que la relation antérieure de César au sujet des rapports hostiles entre les Suèves et les Ubiens. Mais déjà dans les derniers temps de César, ces rapports avaient changé, comme l'a prouvé l'histoire de son second passage du Rhin, et depuis le départ de César de la Gaule il s'est déjà écoulé treize ans. Et maintenant seulement les Ubiens auraient été hors d'état de se garantir des Suèves? Mais la chose essentielle est de savoir ce que disent les anciens. Ils ne parlent pas d'un embarras des Ubiens; ils sont brefs et vagues; mais ce que j'ai raconté semble ressortir de leurs paroles. Strabon (livre IV, p. 134) dit : « De l'autre côté du Rhin demeuraient les Ubiens; Agrippa, de leur consentement (ἑκόντας) leur a fait passer ce fleuve. » Pas un mot de plus. Tacite au contraire (*Germania*, 28) dit formellement : « Les Ubiens, ayant autrefois passé le Rhin, et placés sur la rive même du fleuve pour prouver leur fidélité, pour défendre, et non pour être gardés.— *Ubii*, transgressi *olim, et experimento fidei super ipsam Rheni ripam collocati, ut arcerent, non ut custodirentur.* » Il s'exprime encore plus clairement dans un autre passage (*Annal.* XII, 27) : « Lorsque ce peuple eut passé le Rhin, Agrippa reçut sa soumission. —*Eam gentem Rheno transgressam, Agrippa in fidem acceperat.* » Que l'on compare maintenant Dion Cassius (lib. XLVIII, cap. 491) qui, tout surprenant que cela soit, rattache la guerre d'Agrippa contre les Gaulois (νεωτερίσαντας) à son passage du Rhin, sans faire mention des Ubiens. Et ailleurs il n'est pas question de ce dont il s'agit. Car ce que dit Suétone (*in Octaviano*, 21) est à peine plus que rien : « *Germanos ultra Albim fluvium summovit : ex quibus Ubios et Sicambros) dedentes se, transduxit in Galliam.* »

(14) Tacite (*Germ.*, 28) : comparez avec les *Annales* (XII, 27).

(15) — Car les mots de Dion (LIV, 36) en parlant des Sigambres : Καὶ τῆς τε χώρας αὐτῶν, ἣν οἰκεῖν παρὰ τῶν Ῥωμαίων εἰλήφεσαν, ne peut avoir trait qu'à ce temps et à un traité de cette nature avec les Sigambres. Cela a pu être un motif de plus pour Agrippa de passer le Rhin.

(16) Dion Cassius, LI, 20 et 22.

LIVRE II.

TENTATIVES DES ROMAINS POUR SOUMETTRE LES TEUTSCHS. — DANGER ET DÉLIVRANCE DU TEUTSCHLAND.—GUERRE DES PEUPLES TEUTSCHS ENTRE EUX.—PREMIÈRES ATTAQUES CONTRE L'EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE Ier.

PLAN FORMÉ PAR LES ROMAINS DE SOUMETTRE LE TEUTSCHLAND AU JOUG. — SOUMISSION DES ALPES.

De l'an 34 à l'an 13 avant J.-C.

L'empire du monde entrait dans les plans et dans la politique de Rome. La Gaule une fois domptée, les Teutschs étaient le peuple le plus rapproché de cette puissance. Le Rhin seul les séparait de la domination romaine, et César avait montré que ce fleuve n'était ni un rempart ni un obstacle. La pensée de soumettre tous les peuples teutschs devait par conséquent naître et se maintenir chez les Romains. Des circonstances pouvaient occasionner ou nécessiter un retard; la chose elle-même fut amenée par la fortune de Rome et par l'idée que se faisaient les Romains de leur propre destination et de la destination des autres peuples. Sans doute la grossière pauvreté du Teutschland ne pouvait paraître séduisante aux Romains; mais cette contrée avait dans ses habitans un trésor dont ils surent connaître le prix. Cette force des hommes teutschs, leur bravoure, leur fidélité et leur esprit belliqueux pouvaient être pour la grandeur et la domination de Rome d'un poids incalculable. L'Italie commençait à ressentir les effets des guerres civiles et de la grande inégalité des fortunes. La population diminuait; on pouvait prévoir le temps où l'on serait forcé de former de plus en plus les armées avec des barbares. Mais les barbares les plus vaillans que l'on connût étaient les Teutschs. Pour les tenir en bride dans leur ancienne liberté et protéger les frontières des Gaules, on avait besoin d'une armée de huit légions. Rome dut désirer d'employer ces huit légions à enlever aux Teutschs la liberté, à mettre la Gaule en sûreté, et à disposer arbitrairement de la force du Teutschland ([1]). Mais Auguste fut forcé par ses relations personnelles de vouloir ce que Rome voulait. Il était arrivé par la force des armes, après une longue série de guerres civiles, au pouvoir suprême dans la république; sa domination était fondée sur le tranchant du glaive; elle reposait sur la force des légions; son grand-oncle, Jules César, lui avait transmis comme un legs, avec l'héritage de ses exploits et de sa gloire, la tâche de conserver, de protéger, d'étendre les pays qui avaient été soumis ou découverts par lui (2).

Mais une suite d'événemens que l'on pouvait à peine prévoir, empêcha longtemps l'exécution, et la rendit à la fois plus nécessaire. Rome, entraînée par la force de son passé, ne s'était pas encore vue en état de s'emparer des hauteurs des Alpes, qui semblaient couvrir l'Italie comme un rempart contre le monde barbare du Nord. Ce n'était point négligence (3). Depuis longtemps l'importance de

cette chaîne de montagnes avait été reconnue, mais la force des circonstances avait entraîné Rome au sud, à l'ouest et à l'est, contre Carthage, la Macédoine et les empires asiatiques. Et lorsque ces pays eurent tous été conquis, les désordres intérieurs de la république rendirent toujours impossible une semblable entreprise. Mais après que d'une part la Gaule, d'une mer à l'autre, des Pyrénées au Rhin, et d'autre part la Macédoine, le pays situé sur le Danube et sur le golfe adriatique, eurent été soumis, il ne resta plus à choisir. Le besoin d'un lien étroit et de rapides communications entre les pays subjugués, se fit sentir et nécessita la soumission des Alpes.

Les habitans de ces montagnes étaient en partie de race gallique, en partie d'une race particulière, d'origine et de parenté inconnues. Ils étaient divisés en une multitude de petits peuples, qui connaissaient à peine autre chose de la vie qu'une sauvage liberté. Dans cette liberté ils trouvaient la seule compensation des richesses et des plaisirs que fournissaient les autres pays. Par elle, puisqu'ils n'avaient aucune idée des bienfaits d'un ordre sévère et légal, la rudesse de leurs montagnes, un hiver long et rigoureux, l'engourdissement d'une nature aride et la brûlante chaleur d'un été trop court leur étaient devenus supportables (4). Fiers de la posséder, ils jetaient des regards d'orgueil et de mépris sur les beaux pays étendus à leurs pieds, surtout sur les champs fortunés de l'Italie, d'où beaucoup d'entre eux, comme on l'a cru, les Rhétiens, avaient été chassés naguère (5). Mais par elle aussi, ils se regardaient comme affranchis de l'ordre qui d'habitude règle les rapports entre les peuples par le droit et les traités. Ce qu'ils pouvaient attirer à eux des possessions d'autres hommes, ils le regardaient comme leur légitime propriété. Aussi cherchèrent-ils par des brigandages et des excursions imprévues sur les pays voisins à réparer l'injustice de la nature et à se procurer eux-mêmes par d'heureuses aventures ce que le sol ne donnait pas, ce que n'assurait point le travail. De cette manière, cette vie inquiète avait son charme, et cette sauvage liberté son prix. Le besoin et les privations relevaient les jouissances du moment; les fatigues et le danger aiguisaient le courage et affermissaient le bras. Il ne manquait pas non plus d'actions courageuses et de chants pour les célébrer.

De tels peuples, occupant un pays si élevé au milieu des principales contrées de l'empire romain, tout près des frontières de l'Italie, ne pouvaient être tolérés avec leur ancienne manière de vivre. Déjà César, dès qu'il eut porté ses armes dans l'intérieur de la Gaule, avait entrevu la nécessité de soumettre les peuples des Alpes, qui interceptaient les communications de la Gaule et de l'Italie. Les Nanduates, les Véragres, les Ségusiens furent aussi domptés par lui (6); et si en Illyrie, et de l'Illyrie même on n'avait pas fait plus contre les Alpes, c'est que les circonstances seules en avaient empêché. César reconnut aussitôt que la tâche de subjuguer ces peuples, pour qui la liberté et non la vie était le plus grand des biens, ne serait point facile; et les rudes combats qu'il eut à soutenir en Gaule réclamèrent toutes ses forces militaires. Pendant les guerres civiles, il fallut laisser aux Alpes leur antique tranquillité. Mais on ne les oublia pas, et plus d'une fois des combats furent livrés entre les Romains et les peuples belliqueux des montagnes (7). Quelques-uns d'entre eux furent rendus tributaires; mais les déchiremens de l'empire romain les déterminèrent à ne point payer le tribut pendant un grand nombre d'années, sans que Rome fût en état de les contraindre à remplir cette obligation. Mais à peine Octavien, avant d'être arrivé à régner seul, trouva-t-il quelque repos, que, l'an 34 avant Jésus-Christ, il conduisit ses légions, de l'Illyrie et de la Dalmatie, contre les peuples des montagnes, sachant bien que dans cette guerre il maintiendrait ou rétablirait sans peine, ce qui, au jour décisif, avait été le plus important pour lui dans son armée, l'ordre, la persévérance et une sévère discipline. Il s'éleva une lutte terrible, qui peut-être, n'occuperait pas moins l'attention d'hommes pensans, que ne l'occupe la guerre des Gaules, si nous avions encore les commentaires qu'Octavien, à l'exemple de César, avait écrits sur ces événemens. Quelques-uns des peuples des Alpes se laissèrent gagner et reconnurent la souveraineté de Rome; les autres furent soumis par les armes après une résistance mémorable. Les Japydes, peuple fort et nombreux de l'Illyrie, combattirent avec le plus de courage et d'opiniâtreté pour leur liberté, et devant Metulum, la principale forteresse de leur pays; Octavien eut à soutenir un combat comme il n'en avait jamais vu et comme il

n'en vit pas dans la suite. Par la puissance de ses armes et la force de son attirail de siége, il ne brisa point le courage des hommes qui combattaient dans Metulum pour ce qu'ils avaient de plus sacré : derrière les ruines du premier mur s'en éleva un second et un troisième, et après une grande perte, les Romains furent contraints de renoncer à donner l'assaut à la place. Mais la résolution avec laquelle Octavien blessé à la cuisse, blessé aux deux bras, se présenta aussitôt de nouveau et ordonna de rétablir les ouvrages détruits, fit sur les Japydes une si profonde impression qu'ils se déclarèrent prêts à reconnaître la souveraineté de l'homme puissant qui demeurait si ferme et si inébranlable au milieu de l'assaut et du danger. Mais en leur demandant qu'ils livrassent leurs armes, il les poussa à une dernière et grande résolution. Les hommes s'avancèrent au combat et luttèrent jusqu'à ce que devant la supériorité du nombre tous eurent trouvé la mort; les femmes, les vieillards et les enfans périrent dans les flammes de la ville incendiée, et ceux qui, en petit nombre, eurent le malheur de tomber vivans entre les mains des Romains, mirent volontairement fin à leurs jours (8). Octavien toutefois fut maître des ruines fumantes de cette ville, et souverain du pays des Japydes. Il n'hésita donc pas à pénétrer plus avant dans la Pannonie. Là encore, dans les deux années suivantes, on combattit et on remporta des victoires, et l'aigle romaine fut portée au delà des Alpes jusqu'aux rives du Danube. Cependant l'entreprise resta encore inachevée, parce qu'Octavien eut encore à soutenir contre Antoine une lutte, la dernière lutte, pour la souveraineté sur Rome et sur le monde romain (9).

Mais lorsque cette lutte fut terminée, lorsque l'empereur Auguste se chargea de la république, sur la demande du sénat et du peuple et lorsqu'il se vit désormais inattaquable dans sa puissance, il sembla que l'on pourrait enfin terminer ce qui avait été si longtemps sans exécution, si souvent interrompu. Auguste, ménageant les sentimens des hommes, tenant compte du fond même des choses et non des apparences, ne se hâta point de briser les anciennes formes; il chercha seulement à les miner par son génie, et à les plier à sa volonté. En partageant l'administration des provinces de l'empire avec le sénat et avec le peuple(10), il donna à celui-ci les contrées, qui, à l'abri d'ennemis extérieurs, étaient accoutumées à une tranquille obéissance; mais il se réserva expressément les contrées qui réclamaient la présence des légions. Par elles lui, l'imperator Auguste, donna protection à tout l'empire; par elles il étendit son pouvoir sur tout l'empire; le devoir et le droit furent mis sur la même ligne, et le but fut atteint : le sénat et le peuple furent désarmés, l'impérator décida de tout. Mais la province qui lui parut être de la plus haute importance fut la Gaule. Pour mettre en ordre les rapports de ce pays, pour établir des institutions propres à en garantir le repos et la sûreté et pour préparer à l'avance de nouvelles entreprises et une plus grande extension de l'empire, l'empereur se transporta lui-même dans les pays du Rhin. La Gaule reçut une nouvelle division pour que l'administration fût plus commode et la défense plus facile. Le nom de Germanie fut préféré pour le pays qui s'étend sur la rive du Rhin et qu'habitaient des peuples teutoniques. La partie supérieure depuis les Alpes jusque vers l'embouchure de la Moselle, fut appelée première Germanie; la partie inférieure en descendant le Rhin fut appelée seconde Germanie. Le motif principal de cette division peut s'être trouvé dans les institutions établies pour la sûreté du pays. Huit légions restèrent cantonnées dans la Germanie : quatre dans la Germanie supérieure, quatre dans la Germanie inférieure, commandant l'obéissance aux Gaulois, menaçant les Teutschs d'une attaque. Quant à la dénomination de Germanie, l'orgueil peut-être ou la vanité y donnèrent lieu. Il fallait bien que parmi les peuples du Rhin il y eût aussi des Germains. Des Germains avaient combattu et vaincu pour César; des Germains avaient combattu et vaincu pour Auguste; des Germains étaient signalés comme les premiers guerriers; des Germains entouraient aussi, comme garde personnelle, le nouvel empereur (11); il ne fallait pas qu'ils fussent étrangers, mais sujets de l'empereur, enfans de l'empire (12).

Ce ne fut pas seulement par de semblables transformations et par de telles institutions militaires qu'Auguste veilla au repos et à la soumission des peuples dans le pays qui s'étend du Rhin aux Pyrénées; il paraît aussi avoir divisé les esprits, leur avoir inspiré des sentimens hostiles les uns contre les autres et les avoir rendus plus enclins à l'obéissance, en plaçant ces peuples dans des relations entiè-

rement différentes à l'égard de l'empire. Quelques-uns qui, abandonnant la cause de leur patrie, avaient prouvé aux Romains de la fidélité et de l'attachement, comme les Rémois, furent honorés du titre d'états alliés. D'autres, dont le caractère restait indompté et indomptable, qui s'étaient attachés à la liberté avec un amour inaltérable, et que même le plus affreux malheur n'avait pu détacher de cette liberté, furent maintenus sous le joug de Rome sous le nom trompeur d'états libres. Parmi eux étaient les Nerviens et les Trévires. D'autres enfin, qui semblaient mériter moins d'égards parce qu'ils s'étaient montrés mûrs pour la soumission, reçurent la domination dans toute sa nudité. Pline fait mention d'une distinction de cette espèce(13). Elle est vraisemblable en elle-même, parce qu'elle avait un but; elle paraît aussi rentrer tout à fait dans les idées romaines, et être conforme à leur politique; et on ne peut trouver aucune époque ni antérieure ni postérieure où cette distinction ait pu s'introduire plus facilement que lors des dispositions prises par l'empereur Auguste(14).

Vraisemblablement ces institutions et ces mesures auraient été suivies aussitôt de tentatives de la part des peuples teutoniques de la rive droite du Rhin, si de nouveaux événemens n'avaient encore néccessité un retard. Il était difficile de dompter les Alpes en venant de l'Italie et de l'Illyrie; aussi Auguste, effrayé par sa propre expérience, aurait volontiers évité une guerre contre elles; et certainement cette guerre paraissait facile à éviter si l'on parvenait à subjuguer les peuples teutoniques et par suite à menacer aussi les Alpes d'une attaque en venant du Danube. L'histoire toutefois est ici incomplète et inintelligible. A peine se rencontre-t-il une indication. Auguste, comme le fait observer Dion Cassius, se rendit de la Gaule en Espagne pour rétablir également la tranquillité dans ce pays lointain. Dans ce même temps, Marius Vinicius châtia une partie des Germains, et procura de nouveau à Auguste le titre d'Imperator (15). On donne pour raison de ce châtiment, que des Romains qui, pour des affaires de commerce, avaient visité le pays de ces Teutschs, avaient été attaqués et tués par eux. Mais personne ne sait quels étaient ces Germains ni où était leur pays. La supposition qu'il s'agit des Sigambres ne s'appuie que sur une expression vague de Strabon; elle est par conséquent invraisemblable. Une guerre contre les Sigambres suppose un passage du Rhin, et Dion n'aurait pas omis un semblable fait (16). Il paraît plutôt qu'il est question d'un peuple de la rive gauche du Rhin, et peut-être des Nerviens, qui, placés par Auguste dans une nouvelle position légale, se souvenaient des mœurs de leurs pères, qui ne voulaient pas souffrir les marchands romains, lesquels se pressaient près d'eux pour corrompre leurs anciennes mœurs et énerver leur vigueur par leurs marchandises de luxe et de mollesse (17).

Au temps de cet événement s'en rattache un autre qui eut de plus grandes conséquences. La guerre recommença avec les peuples des Alpes. Sur ce point où les Alpes graïques et pennines se touchent, dans l'angle nord-ouest de l'Italie, demeuraient les Salasses. Ce peuple avait déjà été attaqué jadis par les Romains; il avait été chassé de la plus belle partie de son pays, des bords du fleuve Duria (aujourd'hui Dora), qui roulait de l'or et assurait au peuple un profit utile à la vie et aux plaisirs; ils n'avaient conservé que les montagnes et les rochers, que les vallées étroites et les cavernes. Dans ce séjour, ils furent poussés par la nécessité et le besoin, peut-être aussi par la colère et le ressentiment, à de continuelles hostilités, au pillage et au vol. Cet état de choses affectait l'empereur Auguste. Aussi, dans le temps même où il était en Gaule et en Espagne, il fit attaquer les Salasses par son lieutenant Terentius Varron. Les Salasses étaient abandonnés à eux-mêmes, hors d'état de se défendre; ils offrirent de se soumettre à des conditions raisonnables. Varron ne leur imposa qu'un léger tribut. Ils acceptèrent la paix, et confians en elle, ils se séparèrent. Là-dessus les Romains s'avancèrent dans leurs demeures, s'y répandirent, et se rendirent maîtres de tous les chemins et de tous les abords. Et lorsqu'ils se furent ainsi entièrement assurés des Salasses désarmés, ils tombèrent sur les hommes isolés, s'emparèrent de tous les adultes (18), les conduisirent à Eporedia (aujourd'hui Ivrée), et les vendirent en masse comme esclaves. Ils imposèrent comme conditions aux acheteurs de n'accorder à aucun la liberté avant vingt ans. Trente-six mille individus et parmi eux huit mille hommes en état de porter les armes, furent frappés par ce sort épouvantable. Pour honorer dignement un exploit si héroïque, le sénat romain, considérant que

Auguste, avec cette modestie dont il connaissait depuis longtemps le séduisant effet, avait refusé d'autres fêtes en l'honneur de ses nouvelles victoires; le sénat, dans l'exès de sa soumission adulatrice, décréta qu'un arc de triomphe serait élevé à l'imperator dans les Alpes mêmes (19) pour l'éternelle mémoire de cette victoire signalée.

Cette cruauté et cette arrogance répandirent au loin parmi les peuples des Alpes et le désespoir et la rage. De rocher en rocher, de vallée en vallée, retentit le cri de la vengeance; et de même que les montagnes et les vallées s'étendent en merveilleuses spirales de la masse redoutable du Saint-Gothard au sud jusqu'à la Méditerranée et à l'est, loin au delà de l'Italie, et sans intervalle, sans interruption comme un épouvantable monument d'un fort ébranlement de la nature, sont là devant le regard étonné du mortel qui ne peut s'élever au-dessus de leur sommet; de même ces peuples semblèrent, comme les anneaux d'une chaîne à replis innombrables, s'attacher indissolublement les uns aux autres, pénétrés d'un même sentiment, animés d'une même volonté; et aucun ne s'inquiéta du nom de l'autre, de son origine ou de ses alliances naturelles. La rude force du monde des montagnes se dressa redoutable contre la puissance, l'art et l'astuce des pays civilisés.

Ce mouvement parmi les peuples des Alpes est devenu d'une haute importance pour les peuples teutoniques. Il suspendit l'exécution des projets que les Romains avaient formés contre le Teutschland et procura aux peuples teutoniques, pendant une suite d'années, par la diversion à laquelle il força la puissance militaire des Romains, un repos sans lequel ils ne se seraient peut-être pas trouvés en état de résister, sans lequel n'auraient pas été formés ces hommes dont le génie fut assez grand pour reconnaître et sauver la patrie. La guerre contre les Alpes n'était certes pas une petite entreprise; il fallait arriver à une fin; il fallait que ce fût une guerre d'extermination. Pour cela même, rien ne devait être précipité, et de grands préparatifs étaient nécessaires. Si les peuples des Alpes avaient pu s'entendre avec les peuples du Teutschland, et si ces derniers avaient été en état d'attaquer la Gaule, d'effrayer les Romains sur le Rhin et de soulever les peuples teutoniques de la rive gauche de ce fleuve, tandis que les premiers engageaient la lutte du désespoir, il aurait difficilement été possible aux Romains de fonder leur domination dans les montagnes et de la maintenir en deçà des monts. Mais le mouvement ne s'étendit que jusqu'au Danube. L'union des montagnards avec les Teutschs trouvait des obstacles, non-seulement dans l'ancienne inimitié et dans la haineuse fureur qui élevait les âmes des habitans des Alpes bien au-dessus des habitudes des autres hommes, comme les sommets de leurs montagnes s'élevaient forts et escarpés au-dessus des pays des autres peuples, mais aussi dans le défaut de rapports sociaux et dans la difficulté des communications. Les Romains cependant redoutaient beaucoup, sinon une union, du moins une guerre simultanée avec les deux peuples. En conséquence, Auguste envoya son gendre Agrippa dans la Gaule qui lui était bien connue, aussitôt qu'un mouvement se manifesta dans ce pays, pour assurer la tranquillité sur le Rhin; et Agrippa contint tout dans la fidélité et dans l'ordre (20). Mais comme il était allé pour une autre destination en Espagne, il se présenta inopinément un événement qui, bien qu'insignifiant en lui-même, menaçait d'un grand danger à cause du temps où il eut lieu, et n'inspira pas de médiocres inquiétudes à l'empereur.

Marcus Lollius, lieutenant d'Auguste, avait obtenu le commandement des légions dans la Gaule. Velléius Paterculus a représenté cet homme comme dominé par une excessive avarice et habitué à une hypocrisie immorale (21); mais on ne peut se fier aux paroles de cet historien. Velléius a profané l'histoire en flattant d'une manière indigne le bonheur et le pouvoir, et il se plaît à dénigrer ceux qui ne furent point heureux ou qui encoururent la haine des puissans. Et Lollius ne fut pas heureux; il fut haï précisément pour cela. Sans doute ses tentatives contre les peuples teutoniques ne sont pas connues; mais vraisemblablement, trompé par le repos qui régnait sur le Rhin, il se permit ce qu'avant lui et après lui beaucoup d'autres se permirent, des actes d'astuce et de brigandage. Par là il excita des voies de fait et des vengeances. Nous voyons dans les historiens qu'il avait maltraité les Germains (22) enveloppés par la ruse des Romains; nous trouvons aussi qu'il avait vaincu des Germains. D'après Dion Cassius, qui ne connaît pas ces faits, les Sigambres, les Usipètes et les Tenchtères avaient arrêté dans leur pays quelques Romains

et les avaient livrés au supplice. On ne dit point quels étaient ces Romains ni ce qu'ils allaient faire chez les peuples teutoniques. Mais sans aucun doute ils avaient été envoyés par Lollius au delà du Rhin dans un but hostile, comme espions ou comme embaucheurs (23). Car les Teutschs ne se contentèrent pas de la vengeance qu'ils venaient d'en tirer. Une troupe de guerre passa le Rhin. Lollius envoya de la cavalerie contre cette troupe. Mais les Teutschs mirent cette cavalerie en fuite, poursuivirent les fuyards jusqu'à la position qu'avait prise Lollius, le battirent aussi et enlevèrent, comme l'ajoute Velléius, l'aigle de la cinquième légion.

Suétone a raison : cet événement fut moins une perte qu'une honte pour les Romains. Pourtant Auguste, effrayé de cette nouvelle, accourut aussitôt lui-même de Rome dans la Gaule, l'an 16 avant Jésus-Christ. Il devait chercher à éviter cette guerre parce que, dans l'état des choses, elle aurait eu pour résultat des changemens incalculables. Parmi les peuples des Alpes jusqu'au Danube, le feu de la guerre s'élevait d'une manière épouvantable (24), et les armemens romains avaient pris une telle extension que maintenant même on cherchait et on désirait une action décisive. La Pannonie était réduite à l'obéissance; le Noricum suivit cette destinée; la Rhétie cependant et la Vindélicie résistaient encore au malheur avec une force que le désespoir doubla dans les hommes et dans les femmes lorsqu'ils virent les armes romaines tout à la fois devant eux et sur leurs côtés. Car Drusus, le beau-fils de l'empereur (25), jeune homme de génie et de force, qui avait déjà gagné de grands honneurs par ses exploits et à qui maintenant était réservée la gloire de réduire à sa dernière heure la liberté des montagnes, se dirigea en même temps contre la Rhétie en remontant des bords de l'Adige. Les Rhétiens toutefois et les Vindéliciens, soit qu'ils ne trouvassent pas dans les vallées et les gorges de leur pays assez de place pour développer leurs forces, soit qu'ils eussent appris quelque chose des mouvemens qui se faisaient sur le Rhin, divisèrent leurs troupes, et pendant qu'une partie opposait une redoutable résistance aux légions romaines conduites par Drusus, l'autre partie, se dirigeant vers le couchant, fit une irruption dans la Gaule (26). Mais il était trop tard. Auguste avait trouvé tout tranquille sur le Rhin, parce que peut-être les Sigambres n'avaient pas eu d'autre but que d'obtenir une nouvelle sécurité en infligeant un châtiment sévère au général romain, ou parce que Auguste avait facilement réussi à rétablir la tranquillité (27). Il put en conséquence disposer maintenant des légions qu'il avait amenées au secours de Lollius. Il resta donc lui-même en Gaule pour prévenir par sa présence, par l'établissement de colonies romaines, par une conduite modérée, sage et bienveillante, tout mouvement dans ce pays et du côté du Rhin. Mais il remit les légions dont nous venons de parler à Tibère, l'aîné de ses beaux-fils, pour repousser les barbares de la Gaule et les poursuivre. Tibère ne le cédait point à son frère Drusus en intelligence et en prudence; en général, il avait, de même que lui, de grandes dispositions au bien comme au mal; mais entraîné par le malheur du temps et poussé par les désastreuses relations de la famille impériale à la ruse et à l'intrigue, à la dissimulation et à l'hypocrisie, il gâta dans la suite les belles facultés de son intelligence et se livra à des fautes et à des crimes dont Drusus fut assez heureusement garanti par le destin de sa jeune vie. Tibère remonta le Rhin pour couper les barbares. Cela ne réussit pas; ils revinrent dans leur pays. Il alla jusqu'au lac de Constance. Sur ce lac même, au moyen des bateaux des Helvétiens, il battit l'ennemi. Puis il s'avança sur le Lech, et prit les montagnes à dos. De l'autre côté, Drusus redoubla d'efforts. De vallée en vallée, de rocher en rocher, de forteresse en forteresse, la force brutale des Rhétiens fut vaincue par les talens militaires, éprouvés depuis si longtemps des Romains. Les barbares surpris, trompés, pressés de tous côtés, coupés partout, poursuivis sans relâche et sans repos sur leur propre territoire, dans l'antique et sûre liberté de la patrie, n'avaient plus d'autre ressource que de faire à cette liberté le dernier sacrifice et de tirer par là une vengeance sanglante de leur cruel ennemi. Ils soutinrent une épouvantable lutte à mort. A côté des hommes se tenaient les femmes. Et lorsque tout fut perdu, des mères saisirent leurs enfans, les écrasèrent contre un sol déshonoré, pour les mettre à l'abri de l'esclavage, et jetaient cette cruauté à la face des meurtriers des pères (28).

De cette manière (29), l'an 15 avant Jésus-

Christ, les Alpes se virent arracher leur liberté par Drusus et Tibère. Les vainqueurs recherchèrent le petit nombre d'hommes qui avaient échappé au glaive, les traînèrent au loin et les vendirent comme esclaves. On ne laissa dans le pays que des vieillards qui ne pouvaient plus porter les armes et des enfans dans lesquels on espérait pouvoir anéantir, avant qu'ils ne devinssent grands, l'esprit de liberté qui avait animé leurs pères. Ces malheureux durent cultiver la terre autant qu'ils le purent. Des colonies furent aussi fondées qui, par une civilisation plus raffinée, consolèrent bientôt ou donnèrent le change sur l'âpreté du climat. Auguste cependant resta quelque temps encore dans la Gaule; alors même il fit étouffer par son victorieux beau-fils Tibère de nouveaux mouvemens en Pannonie; il céda la Gaule à son autre beau-fils Drusus et revint lui-même à Rome l'an 13 avant Jésus-Christ. Un arc de triomphe, élevé à l'issue des Alpes, annonça à l'univers que, sous ses auspices, quarante-six peuples des Alpes, depuis la mer supérieure jusqu'à la mer inférieure, avaient été soumis à la domination romaine. Les armées romaines qui avaient dompté les Alpes descendirent des hauteurs, traversèrent les plaines qui s'étendent au nord de ces montagnes sans rencontrer de résistance ou après une rapide victoire, et les rives du Danube comme les rives du Rhin formèrent les limites de l'empire romain.

CHAPITRE II.

LES SUÈVES ET LES MARCOMANS. — CAMPAGNES DE DRUSUS DANS LE TEUTSCHLAND.

De l'an 13 à l'an 9 avant J.-C.

La soumission de la Gaule avait excité les Romains à la conquête du Teutschland; la soumission des Alpes rendit cette conquête nécessaire. Tout autre empire, amené à la même position, l'aurait tentée; à plus forte raison Rome, qui ne reconnaissait point de limites, qui ne tenait compte d'aucun peuple, qui se croyait destinée à régner sur la terre et qui trouvait aussi dans son histoire des motifs de justifier cette opinion à ses propres yeux et aux yeux de l'univers. De plus le Teutschland se trouvait singulièrement situé, empêchant toute communication, divisant et affaiblissant la puissance romaine, entre des provinces importantes de l'empire. Il pénétrait, comme un angle affreux, d'une manière intolérable dans l'empire au sud-ouest vers les Alpes. La garde du Danube n'avait pas sans doute exigé une moindre dépense d'hommes et de choses que la garde du Rhin, et avec cette même dépense, la conquête du Teutschland semblait devoir être facile en peu d'années. Sans doute personne n'était en état de calculer les forces qui pouvaient être dispersées dans ces vastes contrées; mais lors même que toutes ces forces eussent été réunies en une seule puissance, les Romains avaient déjà saisi le redoutable géant à droite et à gauche, des deux côtés, de telle sorte qu'il avait à peine encore le dos libre et qu'il ne paraissait plus être maître de ses mouvemens. Et ils savaient très-bien qu'il ne fallait pas songer à une unité de puissance dans le Teutschland, que bien plus les Teutschs vivaient divisés en une foule de petits peuples, et qu'il n'était pas rare de voir ces peuples en hostilité et en guerre les uns contre les autres, comme il est trop ordinaire aux hommes. Depuis César on n'avait pas cessé de faire des recherches, de prendre des informations, d'espionner; on n'avait pas cessé davantage de troubler, de séduire, d'exciter. Ainsi l'on n'arriva point assurément à cette entreprise sans espoir et sans confiance. Quant au sort qui, en cas de succès, était réservé aux peuples teutoniques, les événemens de la Gaule et les faits accomplis parmi les peuples des Alpes le faisaient pressentir d'une manière effrayante.

Drusus fut à peine arrivé dans la Gaule qu'il prit des mesures pour cette œuvre de sang. D'après la position des pays, il aurait dû sans aucun doute se rendre d'abord maître de la contrée située entre le Rhin, le Danube et le Mein, parce que par là il serait arrivé à un meilleur ensemble, à des rapports naturels. Mais Drusus, s'inquiétant peu de cette contrée, dirigea toutes ses forces contre les peuples qui habitaient sur la droite du Mein; il chercha même à se faire une entrée en partant de la mer du Nord. La suite fit considérer cette direction comme une faute d'une grave importance, et qui amena de désastreux résultats. Sans elle, le salut du Teutschland n'aurait peut-être pas été possible, et cependant Drusus lui-même avait de bonnes raisons pour adopter le plan qu'il suivit.

Le pays entre le Rhin, le Mein et le Danube

était au pouvoir des Suèves; il était défendu par les armes des Mark-Mannen. Ces deux noms, introduits par César dans l'histoire (1), sont employés par les écrivains anciens d'une manière indéterminée, avec si peu d'attention et d'une façon si singulière qu'il est très-difficile et peut-être impossible d'arriver à une opinion claire et incontestable sur ces hommes et sur leurs rapports (2). Le nom de Suèves apparaît presque chez les races teutoniques comme le nom de Boïens chez les races galliques. Comme on trouve de bonne heure des Boïens parmi les Gaulois en Italie, de même on les rencontre dans la suite dans toutes les expéditions des peuples galliques, qu'elles aient été dirigées vers l'est ou vers l'ouest; on les rencontre parmi les hordes qui parurent en Grèce et dans l'Asie mineure; ils ne font pas faute dans l'histoire des Cimbres et des Teutons; ils accompagnent les Helvétiens dans leur malheureuse migration et obtiennent, selon toute apparence, le meilleur lot des demeures dans la Gaule : toute la rive droite du Danube fut appelée le désert boïque; enfin leur nom continua de vivre dans le pays de Bohême (*Boïohemum, Boheim*) et peut-être dans le peuple des Bavarois (*Boïoarii, Baiern*). On retrouve partout de la même manière le nom de Suèves (3). Des peuples suéviques s'étendent comme une grande ceinture du Rhin au sud à travers le Teutschland, au nord devant la Bohême, jusqu'au delà de l'Elbe, jusqu'à la mer Baltique et par delà cette mer dans les régions inconnues du Nord; enfin non-seulement un empire suévique fut fondé en Espagne, mais encore un peuple teutonique, les Souabes, conserve ce nom jusqu'à ce jour. Il ne servirait à rien de courir après une indication trompeuse qui s'éloigne d'autant plus qu'on la poursuit plus longtemps. Beaucoup ont cru, mais en vain, la saisir et la conserver (4). Pour l'histoire aussi, lors même que les noms seraient regardés comme indifférens, les choses seules sont importantes; mais à l'égard du nom des Suèves, on peut à peine, pour comprendre toutes les apparitions d'une même masse qui se rattachent à elle, le regarder comme la dénomination primitive d'une seule et même race qui, par le témoignage d'une confédération que cette même race peut avoir fondée, a reçu une signification nouvelle et plus étendue. Mais il est aussi difficile de dire où la race des Suèves fut originairement établie que de déterminer le véritable sens de ce nom. D'après sa forme, il appartient au tudesque du Nord (5); le Teutschland méridional a été en général conquis par les armes de peuples teutoniques: la guerre peut donc aussi avoir amené les Suèves jusqu'au haut Rhin. Au delà on ne peut rien décider, et personne ne saurait dire où est restée la race primitive.

Le nom de Marcomans au contraire porte évidemment avec lui sa signification. Ce sont les hommes de la frontière (*Mark*); ce sont les défenseurs des frontières. Les écrivains romains parlent des Mark-Mannen comme d'un peuple; mais tout ce qu'ils mettent en avant est tellement sans liaison, sans base et sans vérité qu'il ne peut s'élever aucune pensée contre une conjecture qui naît de la nature même des choses. Les Romains n'avaient à cœur que l'issue; ils s'inquiétaient peu des rapports des peuples ennemis dans l'intérieur de leur pays; ils avaient besoin d'un nom pour se faire comprendre; le reste leur était indifférent. Ceux mêmes qui pouvaient être le mieux informés avaient peut-être un intérêt à maintenir une certaine obscurité sur le Teutschland méridional de cette époque (6). Aussi les écrivains romains prouvent bien qu'il y avait des Mark-Mannen dans ces contrées, mais ils ne prouvent pas que ces Mark-Mannen aient été un peuple (7). Toutefois les détails que César nous communique sur les Suèves semblent nous mettre sur la véritable voie. Ces renseignemens sont sans doute trop décousus et donnés d'une manière trop générale pour pouvoir être isolément dignes de foi; mais l'esprit des relations suéviques, et particulièrement l'esprit de leur organisation guerrière semble s'y révéler. César parle de cent cantons des Suèves, et ceci paraît indiquer un système fédéral. Chaque trait de leurs institutions militaires est entièrement conforme à la situation d'hommes qui ne vivaient point dans l'ancien pays d'où ils étaient originaires, mais dans un pays conquis, et qui se trouvaient dans un état très-agité. Ces hommes, selon César, étaient toujours sous les armes; une partie cultivait la terre et veillait à l'économie domestique pour l'entretien de tous, l'autre partie se livrait à tous les exercices de la guerre. Tous les ans les occupations changeaient afin que chacun restât propre à l'une et à l'au-

tre destination, brave pour la défense, capable de profiter de la liberté. Pour cette raison il n'y avait pas de propriété particulière; la chose publique embrassait tout; ses possessions étaient les possessions de tous; elles ne pouvaient manquer à personne tant que la liberté existait. Ces grands corps des Teutschs gagnaient à une telle vie de la patience aussi bien que de l'agilité et de l'adresse. Grâce à cet exercice continuel, la cavalerie même compensa le mauvais vouloir de la nature : leurs mauvais chevaux étaient parfaitement propres à la guerre et aux combats. Lorque cela paraissait nécessaire ou utile, le cavalier, que ne gênait point de selle, se jetait brusquement à bas de son cheval, combattait à pied, et après avoir atteint son but revenait vers son cheval, bien sûr de retrouver le fidèle animal à la même place où il l'avait laissé. C'étaient là les Marcomans. Ces hommes, qui tous les ans sortaient des cantons suèves pour veiller de cette manière à la liberté commune de leur peuple, étaient les défenseurs des frontières. Mais de même que le nom de Wehrmannen ou de Germains fut attribué à tout le peuple teutsch, de même le nom de Marcomans s'étendit successivement à toute la masse des peuples qui avaient l'usage et la coutume de constituer des défenseurs des frontières, bien qu'ils ne conservassent pas moins leurs noms particuliers que les peuples auxquels on donnait le nom de Germains (8). Du reste, les Suèves n'accordaient que rarement l'accès de leur pays à des marchands romains et gaulois, parce qu'ils redoutaient l'espionnage tout autant que la corruption des mœurs, et ils repoussaient le vin comme les Nerviens, parce que naturellement vigoureux et pleins de force, ils n'avaient besoin d'aucun fortifiant, d'aucun excitant, et parce qu'ils semblent avoir regardé cette boisson séduisante comme dangereuse pour leur état guerrier et leur discipline militaire (9).

Mais par la marche des événemens, ces grandes institutions n'avaient jamais été mises en activité depuis une génération, et pour cette raison, beaucoup de choses avaient pu tomber en désuétude comme il est naturel à l'humanité. César s'était tenu avec une grande prudence éloigné des rives du haut Rhin, parce que de ce côté il devait tendre à assurer de quelque manière que ce fût la tranquillité à côté des guerres difficiles de la Belgique et à côté de la liberté des Alpes. Il n'avait même pas, sur la rive gauche du haut Rhin, porté atteinte à l'antique liberté de quelques peuples teutoniques, des Tribockes, des Némètes et des Vangions, pour ne point soulever le monde inconnu de l'autre côté du fleuve; et lorsqu'à deux reprises il passa sur la rive droite du bas Rhin, il recula, à ce qu'il paraît, devant le nom des Suèves (10). Mais parmi les peuples teutoniques les Suèves jouissaient de la plus haute considération, prouvée par la renommée de leurs conquêtes et de leurs institutions, et célébrée et honorée par des poëtes patriotes. Aussi vivaient-ils dans une orgueilleuse sécurité et dans un oisif repos, pendant qu'en face d'eux et à côté d'eux s'accomplissaient les changemens les plus violens. Il fut souvent fait mention d'eux, mais ils ne se compromirent nulle part; ils furent craints partout, mais jamais ils n'en vinrent à l'action et au déploiement de leur force antique.

Dans cet état de choses, Drusus entreprit de soumettre le Teutschland. Il dut trouver périlleux de réveiller le lion endormi. Une lutte contre les Suèves situés entre les trois fleuves ne pouvait aussi lui sembler qu'une action sans but. S'il soumettait le Teutschland septentrional et s'il parvenait, en partant du côté du Mein, à arriver également sans obstacle sur leurs derrières, comme en partant du Danube, il pouvait penser qu'ils seraient forcés de se soumettre sans résistance. Ainsi l'on pouvait éviter l'effusion de sang; le sacrifice d'hommes et de choses n'était pas nécessaire : ils pouvaient être tournés avec un bien plus grand résultat dans le Teutschland septentrional, avec lequel on était depuis longtemps en guerre. Drusus en conséquence se contenta de veiller à la continuation des fortifications sur le Rhin et sur le Danube, et se dirigea avec toutes ses forces vers le bas Rhin. Mais ses entreprises contre les peuples teutoniques du nord ne pouvaient rester inconnues aux Marcomans, et ils pouvaient difficilement, au milieu de ces entreprises et des changemens introduits dans les relations sur le Rhin et sur le Danube, éviter le danger croissant de leur position. Un peuple qui se vantait d'institutions comme celles des Suèves pouvait aisément se mettre en mouvement, et comme il était très-faiblement attaché à ses demeures et à ses foyers, il pouvait très-rapidement se soustraire au piége que Drusus essayait dans le silence de tendre derrière lui.

Le mouvement des Mark-Mannen devait être d'autant plus libre, et par cela même d'autant plus dangereux pour Rome, que la domination de cette cité était encore moins assurée dans les Alpes et dans les pays situés sur la rive droite du Danube. Tibère avait encore beaucoup à faire en Pannonie avant de parvenir à éteindre l'incendie qui éclatait de toutes parts ou qui menaçait d'éclater (11).

Drusus ordonna en Gaule une taxe pour se procurer les moyens que réclamait son entreprise. Des mouvemens inquiets qui s'élevèrent à cause de cette taxe, et peut-être non sans la participation des peuples teutoniques, furent apaisés par la douceur ou étouffés par les armes. Puis le prince romain chercha à gagner les peuples eutoniques qui demeuraient au nord du Waal et du Rhin, jusqu'aux côtes de la mer et jusqu'au lac que nous nommons Zuyderzée. C'étaient les Bataves, les Caninéfates, et plus loin vers le nord les Frisons, races grossières et courageuses (12). Ces peuples étaient des obstacles pour ses projets. Leur pays, concession de la mer et réclamé chaque jour par elle, bas, marécageux, entrecoupé de fleuves et exposé à des inondations, présentait de grandes difficultés à la force des armes et à la guerre. Une tentative pour soumettre ces peuples demandait de la réflexion. Ils pouvaient opposer une longue résistance; ils pouvaient facilement obtenir des secours des peuples teutoniques voisins, par lesquels l'armée romaine elle-même pouvait être coupée du Rhin. Si au contraire ils restaient intacts et dans des rapports hostiles avec les Romains, ils pouvaient mettre en danger de plus d'une manière sur les flancs et sur les derrières une armée romaine qui s'avancerait à l'est contre des peuples teutoniques. Mais Drusus réussit par ses artifices à neutraliser les Bataves et peut-être aussi les Frisons en leur donnant le nom d'alliés, et de gagner leurs forces pour l'oppression du Teutschland, qui était aussi leur patrie. Aucun écrivain ancien ne nous a rendu compte des négociations. Les relations qui existaient entre les Bataves, les Frisons et d'autres peuples teutoniques, la crainte, l'inimitié et le désir de tirer vengeance d'anciens méfaits peuvent y avoir contribué; du reste la suite de l'histoire fait voir assez clairement ce qui était arrivé (13).

Le succès de cette négociation rendit possible à Drusus l'exécution d'une grande œuvre dont l'importance sans doute était dès lors sentie, mais dont toute la gravité ne devint manifeste que plus tard. Pour saisir les peuples teutoniques depuis leurs dernières limites et pour diviser leur attention et leurs forces, Drusus voulut soutenir par des entreprises sur mer les tentatives qu'il projetait sur le Rhin. Mais le Rhin n'avait à cette époque que deux embouchures dirigées toutes deux vers l'ouest et très-éloignées de la contrée qui devait être maintenant le théâtre de l'action et de la lutte. L'embouchure méridionale était la bouche de la Meuse, que le Waal, le bras méridional du Rhin, entraînait avec lui dans la mer; le bras septentrional arrivait à la mer sous l'ancien nom de Rhin (14). Le grand golfe que nous appelons le Zuyderzée n'était qu'un lac qui, renfermant plusieurs îles, ne se rattachait à la mer que par un bras très-étroit semblable à l'embouchure d'un fleuve. Pomponius Méla le désigne sous le nom de Flevo. Il était formé par plusieurs petites rivières qui jetaient leurs eaux dans cette profondeur (15). La plus importante de ces rivières était l'Yssel, venant du pays des Bructères et coulant presque dans la même direction que le Rhin jusqu'à ce qu'elle tournât vers le nord, au point où ce fleuve, après la séparation du Waal, prend sa direction vers l'ouest (16). Drusus, appréciant cette nature du pays, fit élargir et creuser le lit de l'Yssel, et y amena peut-être les petits cours d'eau qui auparavant allaient immédiatement se jeter dans le lac Flevus. Puis il fit tirer de l'angle du Rhin à l'angle de l'Yssel un fossé assez large et assez profond pour qu'il pût être, comme le Rhin, parcouru par des navires. Par ce fossé il se rendit maître d'une grande partie du Rhin, et il força par ce détournement qui le rétrécissait, le vieux fleuve à souffrir encore cette perte après la perte du Waal (17). Par toute la masse d'eau que Drusus fit tomber de cette manière dans le lac Flevus, il ouvrit à tout événement dans la direction du nord la jonction du Rhin avec la mer. Notre connaissance du pays, qui est maintenant entièrement renfermé entre les bras du Rhin, ne va pas au delà de ce temps. Depuis ce temps, il a subi diverses transformations; mais peut-être la nature elle-même n'y a-t-elle pas introduit de changemens plus importans que ceux qui furent opérés par Drusus, car par ces dispositions la destination

du Zuyderzée fut fixée; les irruptions de l'Océan dans les siècles postérieurs, par lesquels le Zuyderzée est devenu un golfe de la mer, furent préparées par ces travaux (18). Et sans ces irruptions, le Pays-Bas n'aurait pu obtenir la grande importance qu'il obtint dans la suite pour le développement du peuple teutonique et pour l'aspect du monde européen. Les fossés de Drusus furent donc « un ouvrage nouveau, un ouvrage prodigieux, » dans un sens bien plus élevé que ne le pensait Suétone lorsqu'il écrivait ces mots (19).

Pendant que cet ouvrage se terminait et qu'en même temps une flotte était armée sur le Rhin, Drusus, pour couvrir ces deux entreprises, passa le Rhin à la hauteur de l'île batavique l'an 12 avant Jésus-Christ. Il traversa le pays des Usipètes et des Sigambres, menaçant et troublant, sans action et sans gloire. Lorsque le fossé et l'armement furent achevés, il revint sur la rive gauche du Rhin, s'embarqua avec une partie de l'armée, entra par son nouveau fleuve et plus loin, lui, le premier général romain auquel fût arrivé quelque chose d'aussi grand, dans la mer teutonique. La flotte longea les côtes; une armée de Frisons accompagna l'expédition par terre sur son propre pays; on ne sait si ce fut comme secours ou comme surveillance et pour écarter le danger. La flotte chercha à atteindre les côtes des Chaukes, qui, séparés des Frisons par l'Ems, avaient leurs demeures sur les bords de la mer, au loin, jusqu'au delà de l'embouchure de l'Elbe. En chemin, plusieurs îles furent occupées ou visitées; entre autres particulièrement l'île Burchana, appelée par les soldats romains l'*île aux haricots*, parce que ces légumes y croissaient spontanément (20), et par nous Borkum. Selon Strabon et Pline, cette île fut conquise par les armes; mais il est vraisemblable que si elle était alors habitée, elle appartenait aux Frisons; il ne paraît pas non plus qu'elle ait été conservée par les Romains. En général toute cette entreprise n'eut ni base ni résultat. On était sorti du Rhin avec les plus grandes espérances; il semble même ressortir de la fine raillerie qu'elle inspira à Tacite, que l'on s'attendait à des découvertes aventureuses et à des merveilles. Drusus personnellement pouvait n'avoir en vue que le pays ennemi; dans son armée, on se flattait de la pensée que l'on pourrait découvrir les colonnes d'Hercule, que des traditions contradictoires avaient reléguées dans les ténèbres du Nord. Mais la mer teutonique, qui ne portait qu'à regret sur ses vagues un téméraire étranger, se joua de toute attente et anéantit la curiosité. Lorsque la flotte essaya d'aborder sur la côte de Frise, vers l'embouchure de l'Ems, la mer se retira, et le reflux que l'on n'attendait pas laissa les navires à sec. Les Frisons, désirant délivrer leur pays d'un passage onéreux, fournirent aux Romains les secours nécessaires, et le flux à son retour releva de nouveau les navires échoués. Drusus toutefois, instruit par cet accident, ne jugea pas à propos de tenter, dans l'arrière saison, un nouveau débarquement. Il revint en Batavie et retourna du Rhin à Rome pour réjouir par sa présence, après de tels dangers, son père chéri, pour recevoir de nouveaux honneurs et peut-être aussi pour profiter de quelques conférences et entendre des conseils pour la continuation de son œuvre malheureuse (21).

La double attaque par le Rhin et par la mer avait effrayé les peuples teutoniques. Nous ne pouvons entrevoir ce qu'ils firent ni ce qu'ils préparèrent; mais les habitans du pays depuis le Rhin jusqu'au Wéser et au delà du Wéser étaient en mouvement. Ils s'efforçaient, sans aucun doute, de former une confédération pour la défense commune contre un danger commun. Selon Dion Cassius, qui donne, il est vrai, de pauvres détails, mais qui seul parle d'une manière un peu suivie de ces événemens, les Cattes seuls auraient refusé leur concours à la ligue. Ces Cattes habitaient à partir du Rhin, où au nord, dans les anciennes demeures des Ubiens, ils confinaient avec les Sigambres et au sud avec les Mattiakes, qui, nommés seulement plus tard, leur appartenaient peut-être et touchaient à l'embouchure du Mein, aux deux rives de la Fulde, en descendant jusqu'au Wéser. Mais ce que Dion raconte de leur dissidence est à peine croyable. Selon ce récit, Drusus, l'an 11 avant Jésus-Christ, ne songeant plus ni à flotte ni à l'Océan, passa le Rhin et soumit les Usipètes. Il jeta un pont sur la Lippe et entra dans le pays des Sigambres. Là il ne trouva pas de résistance, parce que les Sigambres étaient entrés en campagne avec toutes leurs forces, pour châtier les Cattes et les contraindre à entrer dans la ligue contre les Romains.

Drusus en conséquence se porta avec son armée sur les derrières des Sigambres, en remontant la rive gauche de la Lippe, et pénétra par les montagnes où la Lippe et l'Ems ont leur source jusqu'au Wéser, dans le pays des Chéruskes, qui, comprenant toutes les parties des montagnes du Hartz, paraît aussi s'être étendu dans une proportion importante sur la rive gauche du Wéser. Le général romain fut empêché de passer ce fleuve par le manque de vivres, par l'approche de l'hiver et par le sinistre augure d'un essaim d'abeilles qui s'abattit dans le camp sur la lance que le préfet du camp avait fixée devant sa tente. Il s'en retourna; mais, dans sa marche rétrograde, il se vit poussé et pressé par les ennemis confédérés (22) jusqu'à ce que enfin il fut cerné de tous côtés dans une étroite et profonde vallée (23). Dans ce danger il ne fut sauvé d'une ruine entière, ainsi que son armée, que par la fortune de Rome et par l'erreur des ignorans peuples teutoniques, qui, dans l'orgueil de la victoire, croyaient déjà l'ennemi complètement battu, et en conséquence entreprirent la dernière attaque pour le détruire entièrement avec une sauvage bravoure, sans ensemble, sans ordre, sans réflexion. Cette tumultueuse impétuosité jeta la victoire entre les mains de Drusus, et l'expérience militaire des Romains sut en profiter. La force des Teutschs fut rompue; ils reculèrent et ne risquèrent pas une nouvelle attaque. Drusus se vit assez fort pour construire deux forteresses à la vue de l'ennemi, l'une au confluent de l'Aliso et de la Lippe, l'autre dans le pays des Cattes, sur les bords du Rhin (24).

Voilà ce que raconte Dion. Mais si les Sigambres étaient en campagne contre les Cattes, pourquoi Drusus ne les attaqua-t-il pas à dos pour débarrasser les Cattes de ces ennemis et les amener dans la joie de la victoire à se prononcer contre les ennemis communs et les réunir à lui? Comment était-il possible que les Sigambres, tandis qu'ils combattaient sur sa droite, pussent mettre sur pied derrière lui, d'accord avec d'autres peuples teutoniques, ces forces qui évidemment le contraignirent à la retraite et l'exposèrent à un si grand danger? Et pourquoi construisit-il une forteresse dans le pays des Cattes, qui avaient le même ennemi que lui? Dans le fait, il n'est pas invraisemblable que Drusus, ne connaissant pas les Teutschs et les détestant, ait conduit par des marches téméraires l'armée romaine à deux doigts de son entière destruction et que lorsque par bonheur et par hasard il eut échappé à un désastre, on ait jugé convenable de répandre à dessein sur ces événemens de l'incertitude et de l'obscurité. Mais on ne peut nier non plus que par la construction de la forteresse Aliso, qui fut vraisemblablement entreprise pendant qu'il était sur le Wéser, Drusus travailla avec une efficacité peu commune pour les entreprises ultérieures des Romains contre les Teutschs. Car cette forteresse fut construite avec le vaste coup d'œil d'un véritable homme de guerre. Elle était à l'embouchure de l'Alme dans la Lippe, non loin des sources de cette rivière, dans le voisinage de Paderborn : le village d'Elson paraît en conserver le nom encore aujourd'hui. La chaîne de montagnes qui coupe la Westphalie était devant elle, et elle se trouvait sur l'extrême frontière de quatre des peuples les plus importans du Teutschland septentrional, les Sigambres, les Bructères, les Chéruskes et les Cattes. Par là elle était plus assurée qu'aucune autre fondation des Romains, et par cela même elle fut bientôt aussi le foyer de tous les efforts des Romains, qui trouvaient en elle un appui et un point de direction (25).

A Rome, on regarda dans le fait le salut de l'armée et la construction de ces forteresses sur le sol teutonique comme des résultats assez importans pour décerner au jeune guerrier impérial les honneurs d'un triomphe. Mais l'empereur Auguste semble avoir porté son jugement sur ces événemens en refusant à son fils le titre d'imperator, qui lui avait été donné par son armée. L'état des choses lui parut assez grave aussi pour le décider à se transporter en personne sur le Rhin, où Tibère l'accompagna. Là ce même état de choses et l'expérience qu'il avait faite jusqu'ici avec ses fils durent lui prouver qu'ils n'auraient pas à jouer un jeu facile avec les Teutschs, et qu'il n'y aurait à attendre de quelques expéditions passagères dans l'intérieur du pays aucun résultat important si l'on ne se créait avant tout une base solide pour toutes les entreprises. Pour cette raison, pendant que Tibère était envoyé en Pannonie pour vaincre les Dalmates et les Daces, qui s'étaient soulevés ou qui avaient attaqué l'empire, l'an 10 avant Jésus-Christ fut employé à la construction de grandes fortifications, pour en faire la base des entreprises contre les peuples teutoniques, et

une sûre retraite en cas de malheur. Selon Florus, plus de cinquante châteaux forts furent bâtis sur la rive du Rhin. Un grand nombre d'entre eux fut détruit par le cours du temps; quelques-uns ont donné naissance à des villes qui ornent encore aujourd'hui les bords de ce fleuve majestueux, bien que beaucoup aient perdu leur ancienne magnificence. Près de Bonn, un pont fut jeté sur le Rhin, et protégé par un forteresse appelée Gesonia, établie sur la rive droite. Mais le plus important de ces châteaux était le vieux Mayence (*Moguntiacum*), à cause de sa position en face de l'embouchure du Mein, sur l'extrême frontière des peuples suéviques, èt à cause de ses communications avec d'autres fortifications. On fit aussi des ouvrages sur le Taunus, appelé aujourd'hui la hauteur (*die Höhe*), afin que l'angle élevé entre le Rhin, le Mein et la Lahn, qui couvrait et dominait le moyen Rhin, devînt une seule et grande forteresse, un rempart pour la Gaule, un moyen de forcer le Teutschland, un point d'appui pour d'autres travaux à droite et à gauche, selon que pouvait l'exiger le développement des événemens. Les Cattes, qui avaient en vertu de traités la possession de cette contrée depuis que les Ubiens avaient passé sur l'autre rive du Rhin, la quittèrent volontairement ou par force; quelques-uns peuvent aussi avoir été soumis, parce qu'ils eurent le malheur de ne pouvoir s'échapper pour rejoindre leur peuple. Ils étaient hors d'état de résister seuls à la puissance romaine; mais par rapport aux autres peuples teutoniques qui étaient en alliance avec eux, cet angle était situé trop loin. Leur manière de combattre ne leur permettait pas non plus une attaque contre la masse des légions romaines. Aussi les Romains purent-ils achever leurs ouvrages et les mettre en rapport avec l'autre rive du Rhin par un pont construit près de Mayence. De plus ils construisirent des bateaux pour protéger leurs entreprises sur le Rhin et sur les rivières qui se jettent dans ce fleuve; ils firent en même temps des fortifications sur les bords de ces rivières pour tenir d'autant plus fortement les peuples teutoniques séparés les uns des autres et pour pouvoir les attaquer d'autant plus sûrement sur chaque point ouvert. Enfin Drusus paraît être entré dans de nouveaux rapports avec les Frisons. Il devait désirer déterminer ce peuple teutonique situé aux dernières limites, sur le rivage de l'Océan, sinon à prendre parti pour lui, du moins à rester spectateur tranquille de la guerre contre les autres peuples teutschs. Ils se chargèrent, comme nous l'apprend Tacite, de fournir des cuirs à l'armée romaine, soit que la crainte des armes romaines les eût portés à un semblable tribut, soit d'une manière pacifique, en vertu de traités, et comme alliés des Romains (26).

Il n'est pas invraisemblable que les Suèves, dans ce temps, aient renoncé à la défense du pays entre le Rhin, le Mein et le Danube, et que les Mark-Mannen, regardant leur position comme trop dangereuse depuis les travaux de fortification exécutés par les Romains sur la rive droite du Mein, aient reculé sous la conduite de Marobod et aient cherché d'autres exploits, en allant au devant d'une autre destinée. Il fut d'autant plus nécessaire de renoncer au premier projet, d'après lequel les peuples teutoniques devaient être attaqués et vaincus en partant de la mer. Il avait été impossible jusqu'ici de soutenir les légions envoyées sur le Rhin par les légions dirigées sur le Danube, à cause des mouvemens de la Pannonie, et l'on pouvait espérer moins chaque jour d'atteindre ce but, parce que le mouvement des Mark-Mannen vint compliquer la position. Ce fut de Mayence, en descendant du Taunus, maintenant le siége des peuples teutoniques du sud-ouest, que l'on put en conséquence risquer la nouvelle entreprise.

Drusus la tenta aussitôt que ses préparatifs furent entièrement achevés, l'an 9 avant Jésus-Christ, sans tenir compte de beaucoup d'augures sinistres, que les dieux bienveillans lui montrèrent à lui, consul pour cette année. Il pénétra dans le pays des Cattes. Son armée était renforcée par des troupes auxiliaires gauloises. Parmi eux se distinguaient particulièrement des guerriers nerviens, qui avaient coutume de paraître au premier rang des combattans. Mais Drusus lui-même donna à tous l'exemple d'une grande audace; car il aspirait à vaincre un général teutsch pour consacrer au dieu *très-grand*, comme une offrande reconnaissante de la victoire, ses armes enlevées. Ce désir ne resta pas non plus sans accomplissement, car, selon l'assertion d'écrivains romains, il abattit tout devant lui et fut victorieux dans de sanglans combats (27). Mais son audace, excitée par le bonheur, paraît l'avoir entraîné

au delà de son plan, et le poussa en avant dans une direction vague. Lorsqu'en remontant le Mein, il eut atteint les limites des Cattes, il courut après les Suèves et les Mark-Mannen. Il croyait peut-être les avoir anéantis, parce qu'ils s'étaient effacés devant lui (28). Il n'était pas sage de les suivre; il tourna donc vers la gauche et pénétra dans le pays des Chéruskes. Il passa le Wéser, et renversant tout, arriva jusqu'à l'Elbe. Selon Florus, il ouvrit le chemin de la forêt Hercynienne, où aucun Romain n'était entré, qu'aucun Romain n'avait vue. Les Romains, à ce qu'il paraît, cherchaient partout cette forêt Hercynienne, et c'est pour cela que personne ne peut dire où Drusus la trouva. Mais, d'après la direction qu'il prit, il est permis de supposer qu'il traversa la forêt de Thuringe et que par conséquent il passa le Wéser un peu au-dessus de l'embouchure de la Fulde, à l'endroit où nous nommons la rivière Werra, et qu'il atteignit l'Elbe non loin et au-dessous de l'embouchure de la Sale. La tentative de passer aussi l'Elbe ne réussit pas. Une femme d'une taille extraordinaire se présenta devant lui; elle lui adressa en latin les paroles suivantes: « Drusus, où veux-tu aller? n'y a-t-il point de limites, point de mesure? Tu n'es pas destiné à surmonter tous les obstacles. Retourne sur tes pas. Ici est le terme de tes exploits et de ta vie! » Drusus n'avait assurément pas besoin de recourir aux avis des dieux pour justifier auprès de ses soldats la retraite d'un pays inhospitalier au milieu d'un rude automne. Il n'est pourtant pas invraisemblable qu'une vérité sert de fondement à ce conte imaginé dans les temps postérieurs. Il y avait parmi les Teutschs des femmes qui prédisaient l'avenir; elles étaient en grande considération et on les regardait comme sacrées. Une de ces femmes teutsches peut s'être présentée à Drusus en lui adressant une interpellation menaçante. La taille des Teutschs était haute; l'imagination la grossissait encore dans les momens critiques; et certainement il se trouvait dans le Teutschland beaucoup d'individus qui comprenaient la langue des Romains, puisque depuis un demi-siècle des jeunes gens et des hommes teutschs avaient servi dans les armées romaines.

Drusus érigea un monument sur l'Elbe et revint sur ses pas. Les Romains étaient fortement agités par la crainte; ils prirent donc sans hésiter le chemin le plus court pour atteindre le plus tôt possible leurs fortifications sur le Rhin. Mais il était tout aussi dangereux de revenir par le chemin que l'on avait suivi en arrivant et où l'on pouvait être attendu par des guerriers teutschs que d'en chercher un autre dans ce rude pays. Il est donc possible que d'abord Drusus remonta la Sale, pour éviter l'ancien chemin, mais que bientôt il tourna à droite pour rester près de ce chemin et le couper entre le Hartz et la forêt de Thuringe. D'horribles apparitions se montrèrent sur la route: des loups hurlaient autour du camp; deux jeunes gens le traversaient à toute bride sans s'arrêter; on entendait des gémissemens de femmes; dans le ciel, les étoiles, tant l'imagination était échauffée! couraient pêle-mêle. Et Drusus lui-même, le général, ne revit pas le Rhin. Selon Strabon, il trouva la mort entre la Sale et le Rhin. Tite-Live au contraire témoigne, si nous pouvons nous fier aux misérables fragmens de son riche ouvrage, qu'il fut précipité de cheval, que le cheval lui tomba sur la cuisse, et que trente jours après que celle-ci eut été cassée, il mourut; mais Dion, bien qu'il eût Tite-Live sous les yeux, dit deux fois qu'il fut emporté par une maladie (29). Il était dans sa trentième année.

A la nouvelle de l'accident ou de la maladie de Drusus, Tibère accourut en toute hâte vers le Rhin (30). Il trouva son frère à l'agonie, mais l'armée en sûreté. L'année était avancée, et une attaque de la part des Teutschs n'était pas à craindre. Il accompagna donc les restes de Drusus en Italie. Les soldats de l'armée du jeune prince élevèrent en son honneur un monument auprès duquel on célébra tous les ans, à un jour fixé, des courses à son souvenir. L'Eichelstein près de Mayence paraît être un reste de l'ouvrage consacré pour ce pieux motif (31). On lui éleva aussi un autel dans le Teutschland. Ses restes furent portés de lieu en lieu avec la plus grande solennité. Tibère les précédait à pied. A Ticinum (aujourd'hui Pavie) l'empereur les attendait. Ne tenant pas compte de l'hiver, il accompagna les ossemens de son fils chéri depuis cette dernière ville jusqu'à Rome. Tibère prononça d'abord son éloge dans le forum; puis l'empereur Auguste fit lui-même un discours sur sa mort dans le cirque Flaminien. Des hommes de l'ordre équestre et des patriciens portèrent ensuite le cadavre au Champ-de-Mars.

Là il fut brûlé et les cendres déposées dans le monument funèbre de l'empereur. Le sénat honora de toute manière la mémoire du jeune héros; mais dans la suite du temps, aucun de ces honneurs ne fut placé au-dessus du nom qui lui fut donné ainsi qu'à ses descendans, *Germanicus* (vainqueur des Teutschs)!

CHAPITRE III.

CONTINUATION DE LA GUERRE. — DANGER CROISSANT POUR LES PEUPLES TEUTONIQUES. — CONQUÊTES DES ROMAINS DANS LE TEUTSCHLAND SOUS TIBÉRIUS CLAUDIUS, DOMITIUS AHENOBARBUS, MARCUS VINICIUS, SENTIUS SATURNINUS.

De l'an 8 avant J.-C. à l'an 5 après J.-C.

L'empereur Auguste accordait la plus haute estime aux exploits de Drusus. Il regarda sa mort comme une grande perte, ses victoires comme un petit avantage. Mais la guerre était commencée et il fallait la continuer. En conséquence, l'an 8 avant Jésus-Christ, après avoir accepté de nouveau le suprême pouvoir avec une répugnance apparente, il se rendit sur le Rhin, accompagné de Tibère son beau-fils. Il confia à celui-ci le commandement de l'armée. Il n'y avait pas à craindre d'entreprise téméraire de son froid calcul et de sa sévérité; bien plus, on pouvait attendre de grands résultats de sa finesse et de son astuce. L'empereur devait regarder sa présence comme d'autant plus nécessaire. Il resta lui-même dans la Gaule; Tibère passa le Rhin.

Aussitôt que, par cette nouvelle attaque, les peuples teutoniques furent informés de la présence de l'empereur, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour négocier la paix. Il n'est pas invraisemblable que Tibère, de concert avec Auguste, leur ait donné ce perfide conseil (1), car les événemens qui s'étaient accomplis depuis quatre ans étaient plus propres à exalter le courage des Teutschs qu'à l'abattre (2). Les Sigambres cependant, qui, exposés au plus grand danger, connaissaient aussi le mieux la perfidie et la politique romaines, ne prirent point part à ces négociations. Aussi Auguste refusa de consentir à la paix. Il voulait, disait-il, la paix, mais elle devait être générale. Alors les Sigambres, pressés par les autres peuples, envoyèrent également des députés à l'empereur. De cette manière les princes et les chefs des peuples teutoniques furent réunis près de lui en assez grand nombre, pleins de confiance dans la parole impériale, sous la protection de l'éternel droit des gens. Mais Auguste, au lieu de conclure la paix avec eux, les fit arrêter et conduire captifs dans les villes de la Gaule pour ne pas le céder à César, même en perfidie envers les Teutschs.

Par cette ignominieuse action, l'empereur atteignit pour le moment son but. Il est vrai que les princes teutschs captifs, pour sauver leur propre liberté, pour enlever aux Romains le prix de leur crime, pour dégager leurs peuples de tout ménagement qu'aurait pu leur inspirer leur sort, s'ôtèrent la vie de leurs propres mains. Mais les peuples teutoniques, consternés par cette horrible circonstance, sans chefs, sans généraux, sans ensemble, sans ordre, virent les légions romaines pénétrer dans leur pays pour recueillir, en les réduisant à l'esclavage, le fruit de leur trahison. Toutefois ils se relevèrent, saisirent le moment et tirèrent des troupes romaines une terrible vengeance de leur sainte douleur (3). Pourtant ils ne purent tenir jusqu'au bout. Tibère parcourut les cantons privés de leurs défenseurs, arrêta, après qu'ils se furent soumis, tous ceux qui lui parurent dangereux, traîna quarante mille individus (4) sur la rive gauche du Rhin, et par cette cruauté et d'autres encore remplit tellement les peuples teutoniques de crainte et d'effroi que dans ce moment de surprise, de nécessité, de désespoir, ils se courbèrent devant le vainqueur et subirent ce qu'il était impossible de détourner.

Les écrivains anciens passent rapidement sur toutes ces choses: ils étaient accoutumés à des faits de cette nature; il est vrai que parmi les grands crimes accomplis par Rome, ceux-ci ne méritaient qu'une petite place. Dion Cassius mentionne à peine ces événemens; d'autres écrivains ne les touchent que dans leur généralité. Ainsi la nuit du temps, au milieu de laquelle personne ne peut porter la lumière, couvre ces calamités, et elle est si sombre, cette nuit, que l'on est bien parvenu à connaître le sanglant désastre qu'Auguste et Tibère ont fait peser sur les peuples teutoniques par la perfidie, par l'insolence et par une froide haine, mais qu'il est impossible de mesurer ou de dire quelle fut l'étendue de ce malheur, qui en souffrit le plus cruellement et sous quels rap-

ports. Les quarante mille individus que l'on jeta sur la rive gauche du Rhin dans un monde étranger, dans un monde ennemi, ont été pris pour des Sigambres et l'on a admis une transplantation de ce peuple semblable à celle des Ubiens exécutée par Agrippa, parce que dans ces événemens le nom de Sigambres revient le plus fréquemment dans Tacite comme dans Suétone. D'après l'assertion de ce dernier écrivain, que les Teutschs ainsi enlevés furent placés près du Rhin, on a cru qu'ils avaient obtenu sur la rive gauche, au nord des Ubiens, les demeures possédées par les Ménapiens au temps de César; et comme ces Ménapiens disparaissent bientôt entièrement des bords du Rhin et ne se montrent plus qu'à l'ouest de la Meuse (5), comme d'un autre côté on entendit sur le Rhin le nom des Gugernes, on n'a pas regardé comme trop hasardée la conjecture que les Gugernes étaient les Sigambres transplantés (6). Mais dans ces hypothèses rien n'est certain, à peine offrent-elles quelque chose de vraisemblable. A côté des Sigambres, les Suèves sont aussi nommés par Tacite comme par Suétone. Le petit nombre de quarante mille individus prouve que tous les Sigambres n'ont pu être transportés sur la rive gauche du Rhin; c'est ce que prouve aussi cette circonstance que plus tard encore les Sigambres habitèrent comme peuple sur la rive droite du fleuve. Comment peut-on croire que les Romains aient laissé une partie de leurs plus cruels ennemis dans son ancienne patrie, en aient fixé une autre partie en face de la première sur l'autre rive du Rhin, et qu'ils aient par là facilité le passage de ce fleuve aux peuples germaniques? Personne ne sait d'où vinrent les Gugernes; mais les Ménapiens ne pourraient-ils pas, aussi bien que les Sigambres, avoir changé de nom? et ceci n'est-il pas d'autant plus admissible que les Ménapiens disparaissent entièrement sur le Rhin devant les Gugernes, tandis qu'ils étaient restés sans contestation à côté des Sigambres (7)?

Il ne nous reste que des conjectures; mais celle qui, dans les relations de ce temps, paraît la plus fondée est que Tibère n'enleva point des individus impropres aux armes, qu'il n'enleva point des femmes, des enfans et des vieillards, mais des hommes faits et des jeunes gens aptes à devenir les défenseurs et les chefs de leur peuple, pour ôter au corps ses membres actifs et le rendre incapable de toute résistance. Ces jeunes gens et ces hommes, au nombre de quarante mille, peuvent donc aussi avoir été transportés sur les rives du Rhin, surtout sous une garde sûre, dans les villes et les châteaux par lesquels le Rhin était fortifié (8). Il n'est pas non plus invraisemblable que vers ce temps le pays entre le Rhin, le Mein et le Danube, inactif parce qu'il avait perdu ses défenseurs, les Mark-Mannen, ait été occupé par les Romains, et que par conséquent des Suèves mêmes aient été contraints à se soumettre (9). Mais lorsque Strabon parle de peuples qui s'étaient retirés dans l'intérieur du pays, il semble n'avoir nommé que par confusion, parce que le nom de Marcomans était présent à son esprit, les Marses, qui, par une retraite jusque dans le pays de Munster, où ils demeurèrent plus tard, peuvent avoir difficilement réussi en quelque chose.

Mais l'empereur Auguste considéra le résultat qu'il avait obtenu par ses artifices et par ceux de son fils comme assez grand pour accorder à Tibère l'honneur du titre d'imperator, sans lequel Drusus avait quitté la vie. Il fit distribuer aux soldats de l'argent bien gagné, car le butin que fournissait le Teutschland ne pouvoit suffire pour les tranquilliser sur l'inhumanité à laquelle on les avait employés (10). Tibère célébra à Rome un triomphe, moins pour ses exploits que pour les perfides mesures qui avaient enlevé la force de la résistance aux peuples teutoniques et confirmé dans l'esprit des Romains l'espoir de leur entière soumission. Puis il accourut de nouveau, l'an 7 avant Jésus-Christ, dans le Teutschland, parce que quelques mouvemens parmi les peuples teutoniques inspiraient des inquiétudes. Son apparition et de nouvelles courses sur divers points du pays, peut-être aussi des fondations et des fortifications nouvelles et plus étendues, des routes et d'autres moyens, ajoutèrent à l'impression que les événemens de l'année précédente avaient laissée dans l'esprit des hommes, et maintinrent la terreur, et par la terreur la tranquillité. Le pays jusqu'au Wéser fut presque considéré comme une province tributaire (11).

Tibère n'acheva rien. Par suite d'une orgueilleuse aigreur, dont l'origine est cachée dans l'ignominie de son mariage, dans le secret de sa position près d'Auguste, dans ses vœux, son attente et ses projets, il quitta le Teutschland

et la vie publique; il se retira dans l'île de Rhodes, dont il connaissait la salubrité et les agrémens, et forma pendant sept ans, dans un singulier isolement et dans une retraite hypocrite, son âme haineuse à tous les artifices de la ruse, de la dissimulation et de la lubricité pour le malheur à venir du monde.

Son départ répand de nouvelles ténèbres sur le Teutschland, car ce temps était si mauvais que le sort des peuples était devenu indifférent au grand nombre et que sur des pays entiers et leurs habitans il ne tombe d'autre lumière que le reflet de l'éclat que l'on s'est efforcé de concentrer sur un seul homme puissant (12). De plus, Dion Cassius n'existe que par extraits, par fragmens (13) et par parties mutilées qui quelquefois passent sur des années entières avec ce seul mot, qu'il ne s'est rien fait de grand. Les autres écrivains, Velléius, Strabon, Tacite, Suétone, n'ont que des indications sans aperçus ni ensemble et qui seulement permettent de deviner la situation des peuples teutoniques. Une chose toutefois paraît certaine : aussitôt que Tibère eut détourné ses regards, le Teutschland entra en mouvement, et Domitius Ahenobarbus reçut la mission d'étouffer cette agitation et d'assurer la domination de Rome sur le Teutschland. Ce Domitius avait eu jusqu'alors le commandement en chef des légions stationnées sur le Danube et s'était rencontré là avec des Teutschs appelés Hermundures par les Romains. Ce nom paraît alors pour la première fois; par conséquent l'histoire ne peut naturellement donner aucun éclaircissement sur l'origine et le sort antérieur des hommes qui le portaient. Selon Dion Cassius, ils avaient, pour des motifs inconnus, quitté leurs demeures, erré çà et là sans foyers et cherché une nouvelle patrie. Domitius les accueillit et leur assigna une partie du pays des Marcomans. Il est certain aussi que depuis ce temps, des Hermundures demeurent entre le Danube, le Rhin et le Mein, dans des limites qu'il est impossible de déterminer, et qu'entre eux et les Romains, qui s'étaient rendus maîtres de la partie occidentale de cette contrée, des relations amicales subsistèrent longtemps; mais on ne peut ajouter foi au tableau de la migration et de la vie nomade des peuples. Depuis le temps des Cimbres et des Teutons, cette idée était venue à l'esprit des Romains, et les écrivains, lorsqu'un nouveau peuple vint à se mettre en contact avec eux, la trouvèrent si commode qu'ils y eurent toujours recours. Ils étaient par là dispensés de toute recherche plus approfondie, et le lecteur était satisfait. Pour leur but, qui était de raconter les exploits des Romains, ce moyen était suffisant aussi; mais l'histoire ne peut rien construire sur cette assertion ni en tirer aucune conséquence. Jusqu'alors les Mark-Mannen avaient couvert toute cette contrée de leurs armes et de leur renommée; les Mark-Mannen s'étaient maintenant, avec une contenance hostile, retirés devant les Romains dans l'intérieur du pays; et à leur place s'avancèrent des hommes pacifiques qui, parce qu'ils ne voyaient aucune possibilité de résistance, recherchèrent et obtinrent l'amitié des Romains. Voilà la réalité; tout le reste est incertain. Toutefois il reste vraisemblable que les Hermundures étaient les peuples suéviques jusqu'alors protégés par les Mark-Mannen, par leur propre jeunesse, et maintenant abandonnés par eux; ils se crurent désarmés, et pour cette raison se montrèrent soumis, jusqu'à ce que le temps eut tout changé. En tout cas, ils seront comme les Mark-Mannen comptés parmi les Suèves. Mais leur nom est aussi peu un nom de peuple que les noms de Suèves et de Marcomans; au contraire, comme ceux-ci et comme le nom de Germains, c'est une dénomination collective, bien qu'elle ait peut-être un sens entièrement opposé. Il ne faut donc pas s'étonner que les Romains, dans leur ignorance, aient étendu ce nom bien loin au delà de l'Elbe (14).

Domitius Ahenobarbus, après avoir consolidé les rapports dans le Sud, paraît avoir aussi accompli avec bonheur sa nouvelle tâche; il semble avoir réussi à rétablir ou à maintenir la tranquillité dans le Teutschland. Quant aux moyens qu'il employa pour arriver à ce but, on ne les connaît pas avec certitude. Peut-être peut-on tirer quelques inductions des habitudes et des mœurs de l'homme. Selon Suétone, Domitius, aïeul de l'empereur Néron, était un homme redoutable: habile dans sa jeunesse à conduire un char, il montra, homme fait, une audacieuse arrogance et un orgueil sauvage qui à Rome même ne respectait rien, ne ménageait ni le rang ni la naissance et ne pouvait être contenu que par l'entremise de l'empereur. On ne connaît que deux choses de son commandement dans le Teutschland. D'abord, selon Tacite, il jeta sur les marais et les tourbières situés entre le Rhin et le Wéser des

ponts très-longs qui, portant sur un sol si peu sûr, facilitèrent les communications entre les légions et paraissent avoir été d'une grande utilité. En second lieu, il pénétra plus loin dans le Teutschland que les Romains ne l'avaient fait avant lui. Il n'atteignit pas seulement l'Elbe, comme Drusus, mais il ne rencontra pas de résistance; il passa ce fleuve et éleva sur l'autre bord un autel à Auguste. Mais si peu que l'on raconte de cette entreprise, qui valut un triomphe à son auteur, il paraît pourtant qu'elle ne s'exécuta pas sans perte et sans danger: car Domitius, d'après Dion Cassius, ramena son armée jusqu'au Rhin; il donna à des peuples teutoniques des ordres qui ne furent pas suivis; par là il fit déconsidérer la puissance romaine, et Auguste, comme cela résulte de Strabon, regarda comme nécessaire d'interdire de tenter aucun nouveau passage au delà de l'Elbe (15).

Combien de temps Domitius a-t-il pu rester dans le Teutschland? on l'ignore et l'on sait tout aussi peu quel fut son successeur (16): on ne nomme que Marcus Vinicius. Pendant que celui-ci était dans le Teutschland, vers le temps de la naissance du Christ, il s'alluma, selon l'expression de Velléius, une guerre immense. Personne n'en connaît l'occasion; personne ne connaît les peuples qui se soulevèrent; personne ne connaît la nature ni les phases de la lutte. Marcus Vinicius, le général romain, gagna l'honneur d'un triomphe, car sur un point il dirigea la guerre avec bonheur et sur un autre point il sut l'empêcher; mais après trois ans d'efforts, il ne put venir à bout de contraindre les peuples teutoniques à la soumission.

Vers ce même temps, Tibère revint de Rhodes à Rome, plein de grandes espérances pour son avenir, à la suite de phénomènes terrestres qui annonçaient de grands événemens. Les petits-fils d'Auguste, les Césars Caius et Lucius, fils d'Agrippa, étaient morts en moins de trois ans, non sans exciter dans l'univers un étonnement mêlé de soupçons. Par là la femme de l'empereur réussit à le décider à reconnaître le fils qu'elle avait eu de Tibérius Claudius, Tibère, pour son fils, et transféra à l'ancienne et orgueilleuse famille Claudienne tous les avantages qui par la mort des deux Césars étaient venus à sa disposition. Peut-être aussi l'état du Teutschland contribua-t-il à la résolution de l'empereur, car dans ce pays ce n'était point par la force des armes que la tranquillité semblait pouvoir être rétablie, mais seulement par le talent éprouvé de Tibère pour la ruse, la séduction, la trahison; et Tibère n'aurait jamais consenti à se charger d'une pareille mission si son âme sombre n'avait été d'avance éclaircie par la perspective de la plus haute puissance dans l'état. Ce qu'il y a de certain, c'est que Tibère se rendit dans le Teutschland, pour achever ce qu'il avait laissé inachevé dix ans auparavant, accompagné de Velléius Paterculus, homme qui, parmi tous les mortels (on doit du moins l'espérer!) était le plus disposé à étouffer en lui le sentiment de la vérité et à déposer l'hommage d'une lâche adulation et d'une adoration servile aux pieds du souverain futur, comme si c'était l'histoire de ses exploits.

A son arrivée dans le Teutschland, Tibère fut salué par les vives acclamations des légions. Beaucoup se rappelaient son ancien commandement; la plupart songeaient dans l'avenir à la mort d'Auguste et à une domination nouvelle; tous devaient sentir les difficultés du moment et le désir d'une meilleure position vis-à-vis des peuples teutoniques. Selon Velléius, Tibère accomplit de divins exploits, et Velléius lui-même, commandant de la cavalerie, lui vint volontiers en aide selon ses faibles forces dans les momens où il se laissait aller au découragement. Dion Cassius toutefois assure que Tibère s'avança sans doute jusqu'au Wéser, jusqu'à l'Elbe, mais qu'il ne se fit rien qui fût digne par son importance d'être rappelé. Pourtant il n'est pas vraisemblable que nulle part les peuples teutoniques n'aient hasardé de résistance, que nulle part ils n'aient combattu avec honneur pour l'antique liberté; aussi l'on croirait volontiers Velléius, si dans l'élan de sa faconde, il n'embrassait tout dans de grands aperçus au milieu desquels les détails s'évanouissent, et si dans ses efforts pour se surpasser lui-même dans la fastueuse apothéose de son héros, il n'avait pas oublié ce que celui-ci fit effectivement, par où il commença et par où il finit. La respiration lui manque toujours (17); mais plus ses paroles sont lourdes, moins son langage a de poids.

Tibère pénétra dans le Teutschland. Les Caninéfates, dans l'île batavique, furent domptés; les Attuariens et les Bructères eurent le même sort; les Chéruskes se soumirent volontaire-

ment. L'expédition alla jusqu'au delà du Wéser. Bien avant dans l'automne, Tibère conduisit les légions dans des quartiers d'hiver près des sources de la Lippe, au milieu des peuples teutoniques (18), et se rendit lui-même à Rome; mais l'année suivante, au commencement du printemps, il revint dans le Teutschland pour la défense de l'empire (19). Il se fit d'horribles actions. Tout le Teutschland fut traversé les armes à la main. Des peuples furent vaincus (20), dont le nom avait été à peine entendu jusqu'alors. Les diverses branches des Chaukes furent soumises (21); leur jeunesse innombrable, d'une taille puissante et complètement en sûreté par la position du pays, mit bas les armes et se courba, aveuglée par l'éblouissant éclat de l'armée romaine, devant le trône de l'imperator. Les Langobards, peuple plus sauvage que tous les autres Germains, furent rompus; et ce qui auparavant n'avait jamais été espéré, ce qui n'avait jamais été tenté, l'armée romaine atteignit, à quatre-vingts milles plus loin du Rhin, le fleuve de l'Elbe, qui coulait devant les frontières des Semnones et des Hermundures; et à ce même point, par un merveilleux bonheur, et par le soin du chef, et par l'observation exacte du temps, arriva la flotte romaine, qui, naviguant le long des golfes de l'Océan, avait franchi une mer inconnue, était entrée dans l'Elbe, et pourvue abondamment de toutes les choses nécessaires, grâce aux victoires remportées sur beaucoup de peuples, venait se réunir à l'armée du César.

L'exagération de l'historien toujours prêt à plier les genoux est évidente dans ces paroles. L'exagération détruit la confiance. L'histoire de Drusus et de Domitius prouve aussi l'inexactitude de ces allégations. Pour cela même il n'est pas nécessaire de rechercher où ces Langobards avaient leurs demeures, où étaient celles des Semnones, où étaient les Hermundures, qui déjà auparavant avaient paru entre le Danube et le Mein. Évidemment des noms qui frappaient l'oreille comme connus, ou qui étaient remarqués à cause de leur nouveauté, ont été entassés pour donner quelque fondement et quelque appui aux sonores exclamations et à la vide admiration déployées pour l'imperator. Toutefois ce qu'il y a de vrai dans ces assertions ne peut être soumis à aucun doute. Tibère, après avoir parcouru en tout sens les cantons du Teutschland, conduisit l'armée romaine jusqu'à l'Elbe; il amena, soit par la force des armes, soit par la puissance d'une civilisation supérieure, par la ruse et la finesse, tous les peuples teutoniques en deçà de ce fleuve à l'obéissance et, sous le titre d'alliés, à la soumission. Mais combien de sang d'hommes teutschs fut-il répandu avant qu'ils acceptassent un semblable malheur, combien de larmes les femmes et les mères des Teutschs versèrent-elles sur cette désolation, voilà ce que cache un voile impénétrable que les Romains ont étendu, non sans raison, sur l'œuvre de l'injustice et du crime. On ne peut faire honte aux peuples teutoniques de ce que les Romains ont passé leurs exploits sous silence: si des fautes ont été commises, elles ont été commises par ignorance. Plus tard les Teutschs ont prouvé clairement qu'ils n'avaient manqué ni de vertu et de force, ni de génie et de résolution.

Tibère n'alla pas au delà de l'Elbe, soit qu'il se rappelât les défenses de l'empereur, soit par prévoyance personnelle ou par la crainte des armes des Teutschs. Il semblerait presque que des peuples teutoniques auraient essayé de l'exciter et de l'attirer de l'autre côté de ce fleuve; il semblerait presque aussi que là un combat aurait eu lieu au désavantage des Romains. Velléius raconte ce qui suit, non pour éclaircir les circonstances de la guerre, mais pour avoir un nouveau sujet de se prosterner devant Tibère. Il fut témoin oculaire. La bassesse du flatteur se prête à beaucoup de choses; il porte rarement toutefois l'impudence jusqu'à mentir publiquement.

Les Romains étaient campés sur la rive de l'Elbe; l'autre rive étincelait de la jeunesse armée des Teutschs (22), qui reculait à chaque mouvement de la flotte romaine. L'un des barbares, un vieillard, d'une taille remarquable et occupant, comme le prouvait son costume, un rang distingué par sa dignité, monta dans une nacelle, dirigea tout seul cette légère embarcation et vint jusqu'au milieu du fleuve. Là il émit le vœu qu'on pût lui permettre d'aborder sans danger à la rive opposée, occupée par les Romains, pour voir le César. Il obtint cette permission. Il resta longtemps dans une contemplation silencieuse devant Tibère; enfin il s'écria: « Notre jeunesse est insensée. En votre absence elle honore votre divinité; en votre

présence elle redoute vos armes et ne veut pourtant pas se livrer à votre foi. Mais moi, César, grâce à ta bonté, j'ai vu aujourd'hui les dieux, dont jusqu'à ce jour j'avais seulement entendu parler, et je n'ai jamais désiré, je n'ai jamais eu dans ma vie un jour plus heureux. » En terminant, il serra la main de l'imperator, remonta dans son bateau, et ne cessa d'attacher ses regards sur le César jusqu'à ce qu'il eut atteint l'autre rive.

Mais sur cette rive, cet homme sage, après une aventure si heureusement accomplie, aura sans aucun doute rendu compte et prouvé aux vieux comme aux jeunes, que la divinité de l'imperator n'était rien, que ses mains étaient des mains d'homme et sa tête une tête d'homme. Tibère toutefois ne prit pas non plus le change. Sans attendre le résultat, il fit volte-face et conduisit ses légions saines et sauves, à ce qu'assure son historien, dans les quartiers d'hiver. A côté de cela, Velléius donne à comprendre que Tibère, le vainqueur de tous les peuples et de toutes les contrées où il se présenta, fut une fois attaqué, mais sans doute pour le plus grand désastre de l'ennemi. La flotte, qui était entrée avec tant d'éclat dans le fleuve, ne reparaît plus sur la scène. Sa disparition semble appuyer la conjecture que la fin de l'entreprise fut moins heureuse que le commencement.

Cependant il ne se trouvait plus dans le Teutschland aucun peuple que l'on eût pu attaquer (23) tant que l'empire fondé au milieu du pays par les Mark-Mannen subsistait dans sa puissance. De cet empire dépendaient les peuples qui avaient leurs demeures de l'autre côté de l'Elbe; les Langobards mêmes étaient en alliance avec lui. Tibère crut en conséquence que dans l'état des choses, l'empire des Mark-Mannen devait maintenant être détruit avant tout, avant que les armes romaines pussent s'étendre davantage dans les contrées septentrionales où jusqu'ici elles avaient été victorieuses.

Lorsqu'il entreprit son expédition, il avait placé une partie de ses troupes sous les ordres de Sentius Saturninus, qui avait été longtemps déjà dans le Teutschland comme général en second. Vraisemblablement le corps d'armée était restée dans le voisinage du Rhin pour surveiller, pour menacer, pour assurer la retraite en cas de malheur. Quand Tibère, l'an 5 après Jésus-Christ, quitta le Teutschland, Sentius Saturninus y resta comme lieutenant de l'empereur pour assurer le pays, pour maintenir les peuples dans la tranquillité, pour affermir la domination de Rome, pour tout disposer et tout organiser à la manière d'une province romaine, dans l'esprit romain. Et, dans ce but, on n'aurait pu trouver un homme meilleur pour les peuples teutoniques.

Sentius Saturninus était, comme le dépeint Velléius, un homme qui avait conservé les anciennes mœurs romaines. Il avait montré dans son consulat une sévérité de principes et de conduite qui était étrangère à ce siècle; mais il tempérait volontiers cette sévérité par une grande bienveillance. De plus, il était éclairé sous plusieurs rapports : actif, adroit, prévoyant, aussi attentif qu'expérimenté dans toutes les obligations de la vie militaire, et lorsque rien ne manquait aux affaires, il recherchait une société calme et ne dédaignait pas des plaisirs délicats. Ce que les Romains avaient jusqu'ici gagné dans le Teutschland était l'œuvre des armes, de l'astuce et de la crainte que les peuples teutoniques ressentaient plus devant l'astuce que devant les armes des Romains. Entre les Teutschs et les Romains, aucune autre communauté ne s'était établie que la communauté du besoin; aucuns rapports que ceux de la contrainte imposée par les vainqueurs aux vaincus. L'inimitié entre les deux peuples n'était pas affaiblie, et chez les Teutschs elle était peut-être d'autant plus amère qu'elle devait être plus refoulée au fond du cœur. Mais Sentius Saturninus s'adressa à la vie même des peuples teutoniques; il leur montra sous des formes aimables la supériorité des habitudes et des arts de Rome et l'avantage d'une plus haute civilisation sur une force brutale. Par là il éleva les âmes et éveilla en elles le désir de participer aux magnificences d'un esprit plus cultivé. Ils commencèrent à reconnaître leur propre rudesse et à prendre plaisir à ce monde d'ordre rigoureux, de lois sévères, d'arts et de plaisirs variés. En conséquence, pendant que les Romains disposaient tout pour utiliser facilement leur puissance militaire et pour fortifier partout le filet qu'ils avaient tendu sur le Teutschland pour maintenir sous lui d'autant plus sûrement, en cas de besoin, les peuples teutoniques ; pendant qu'ils construisaient des routes, élevaient des forteresses et campaient de côté et d'autre, le caractère original des

Teutschs subit de graves atteintes et un changement général commença. Beaucoup de Teutschs abandonnèrent les mœurs de leurs pères et essayèrent de vivre à la manière romaine et de parler la langue des Romains. Dans les camps permanens des légions se rassemblaient des marchands romains et des hommes de toute espèce pour charmer, pour séduire, pour attirer. Les Teutschs parurent au milieu d'eux, achetèrent, vendirent et vécurent avec eux dans des relations paisibles et amicales. Le bon goût de l'armure romaine plut à beaucoup de jeunes gens; ils suivirent volontiers l'aigle romaine. Il était difficile que les yeux des jeunes filles fussent moins séduits. L'aveuglement fut si grand chez ce peuple bienveillant que des princes mêmes se crurent honorés par les frivolités des distinctions romaines et par la concession des droits de citoyens romains.

Il est facile de comprendre que les Romains se firent illusion sur cet état de choses. La douleur qui pouvait se concentrer dans le cœur de beaucoup d'hommes et de femmes teutschs, de beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, à la vue de cette corruption des mœurs paternelles, à la vue de cette profanation de la patrie par d'insolens étrangers, à la vue de cet asservissement des esprits teutoniques, cette douleur, ils ne la comprirent pas : ils ne virent que ce qui était sous leurs yeux. Et lorsqu'ils pensaient à tous ces peuples qui avaient été soumis par eux, lorsqu'ils se rappelaient seulement la Gaule et la lutte pénible qu'ils y avaient eu à soutenir et la révolte qui venait à peine de cesser, et qu'ils songeaient comment néanmoins tout était contenu dans l'obéissance et dominé par la force de leur génie et de leur habileté, ils ne pouvaient assurément pas douter d'une victoire complète sur les Teutschs, qui se montraient si faciles, si doux et si dociles. Dans le fait, ils croyaient, selon l'expression de Florus, vivre dans une paix profonde, et dans cette paix ils se familiarisaient aisément avec l'inclémence du Nord. Les hommes semblèrent changés; le pays parut plus beau et le ciel plus doux (24).

CHAPITRE IV.

MAROBOD. — FONDATION DE L'EMPIRE DES MARCOMANS. — SA SITUATION PAR RAPPORT A L'EMPIRE ROMAIN. — SOULÈVEMENT DES PEUPLES DE LA PANNONIE ET DE LA DALMATIE.

L'an 9.

Pendant que ceci se passait dans le Teutschland septentrional, les Mark-Mannen, sous la conduite de leur roi Marobod (1), avaient fondé un grand empire dans le Teutschland méridional. La manière dont cette fondation eut lieu ne peut être soupçonnée, supposée, déduite que d'après les circonstances et les événemens de cette époque ; on ne trouve rien dans les anciens auteurs qui puisse éclaircir un fait aussi important. Marobod a excité un peu plus l'attention de ces écrivains ; mais ils étaient hors d'état de comprendre cet homme, parce qu'en partie ils restèrent dans une entière ignorance des relations de son peuple, et qu'en partie ils ne jugèrent pas à propos de s'étendre à son sujet pour ne pas choquer l'empereur (2). Marobod aussi n'a point trouvé d'intérêt chez eux, et pour cette raison ils ne font jamais mention de lui que dans un sens hostile. Sa première position avait prouvé de la crainte et de la haine ; le sort affreux qu'il éprouva plus tard éloignait aussi des âmes nobles (3). Toutefois il résulte évidemment du portrait que l'on fait de Marobod, ainsi que des misérables fragmens de son histoire, que ce fut un homme extraordinaire, qu'il sut accomplir de grandes pensées avec une habileté digne d'admiration et qu'il ne fut entraîné que par les événemens inouïs de son époque et par le trouble et l'aveuglement dont le frappa peu à peu son propre bonheur dans la carrière qui, après une grande vie, le conduisit à une fin indigne et malheureuse.

Il n'est pas invraisemblable que Velléius ait personnellement vu et connu le prince Marobod. D'après son témoignage, que personne, dès qu'il est à l'avantage d'un Teutsch, ne soupçonnera d'être contraire à la vérité, Marobod était un homme d'une noble race, distingué par une constitution robuste et par un esprit audacieux. Il avait une telle culture que les Romains pouvaient à peine reconnaître en lui le barbare (4); car dans sa jeunesse, comme

l'assure Strabon, il était venu à Rome et avait su gagner la faveur de l'empereur Auguste. Les circonstances toutefois qui l'avaient amené à Rome sont inconnues ; mais peut-être ce ne serait pas s'aventurer trop que de supposer que Marobod s'était attaché à l'empereur lorsque celui-ci, après la honte de Lollius, pendant la guerre contre le peuple des Alpes, séjourna en Gaule, et qu'il était venu à Rome avec l'empereur l'an 13 avant Jésus-Christ. Les temps s'accordent très-bien avec cette conjecture (5), et les circonstances où Auguste se trouva dans ces années et la prévoyance avec laquelle il cherchait à maintenir la tranquillité sur le Rhin expliquent complètement comment un jeune homme des Mark-Mannen, tel que Marobod, fut reçu par lui avec bienveillance et honoré de plus d'une distinction. Mais ce que ce jeune homme fit dans le camp et dans la capitale de l'empereur, s'il se livra seulement aux passions de la jeunesse, ou s'il fut poussé par le désir d'apprendre à connaître les habitudes et l'art militaire des Romains, ou si dès lors un grand projet se présenta à son esprit, ou si peut-être même il négocia dans l'intérêt de son peuple, tout cela est assurément aussi incertain qu'il est incertain dans quelles relations Marobod s'était trouvé auprès de l'empereur. A Rome toutefois il dut voir clairement les projets que l'on avait formés contre le Teutschland et particulièrement contre son peuple. Aussi peut-être l'an 11 avant Jésus-Christ, lorsque Drusus avait entrepris de soumettre le Teutschland, il abandonna Rome pour sauver son peuple ou périr avec lui. Mais Drusus, par le plan de guerre qu'il suivit, n'avait laissé possible qu'un mode de salut : il fallait que les Mark-Mannen reculassent et qu'ils cherchassent une position telle que les Romains ne pussent les attaquer à dos par le Danube et par là les couper entièrement des autres peuples teutoniques. Cette position, nécessaire pour leur propre salut, pouvait devenir en même temps d'une importance incalculable pour le Teutschland en général parce qu'elle rendait impossible de faire protéger par les légions du Danube des attaques dirigées contre le Teutschland en partant du Rhin et de la mer. Là les guerriers suèves pouvaient rester les Mark-Mannen dans un sens plus élevé qu'ils ne l'étaient entre le Mein et le Danube : ils devenaient les défenseurs des frontières de la patrie commune.

Marobod obtint le commandement des Mark-Mannen. D'après les expressions de Strabon et d'après sa vie telle qu'on la connaît jusqu'ici, on doit croire qu'il fut placé par une élection libre à la tête de son peuple (6). La supériorité de son génie, sa plus haute culture, sa pénétration à comprendre l'état des choses et la pensée du salut déterminèrent sans aucun doute cette élection. L'exécution de cette pensée fut facilitée par les mesures de défense prises par les peuples suéviques de cette contrée. Les Mark-Mannen étaient toujours prêts à se mettre en marche. Marobod les conduisit dans l'intérieur du pays, pour tourner leurs armes vers le Danube, afin que sur ce fleuve ils prissent position derrière les Romains et non les Romains derrière eux. Ce départ ne fut point une migration : ce fut une grande entreprise guerrière, ce fut le mouvement d'une armée. Les contrées qui étaient le plus rapprochées du Rhin, et avant tout l'angle du sud-ouest, purent sans doute être abandonnées à la suite de ce mouvement par ceux qui les avaient habitées jusqu'alors ; plus loin, vers l'est, où il y avait quelque espoir de sûreté contre l'esclavage, les habitans restèrent sans aucun doute dans leurs demeures, et pour cette raison, l'apparition des Hermundures, dont il a été parlé après le départ des Mark-Mannen, peut ne pas surprendre.

Mais le plus grand danger menaçait du côté de ce coude du Danube où est située Ratisbonne. Marobod devait aller au delà de ce coude avec ses Mark-Mannen. Là se présentait à lui le Boïohemun (*Böheim*), antique demeure de Boïens galliques, pays entouré d'une ceinture de montagnes, puissante forteresse de la nature, forte par elle-même et admirablement disposée, comme si l'art y avait contribué, pour la domination du moyen Danube. Marobod se rendit maître de ce pays, mais on ne peut décider si ce fut par les armes ou par un traité. Velléius et Strabon laissent ce point incertain. Tacite paraît avoir cru à une occupation par la force (7). Mais qui connaît la situation de ce pays à cette époque? qui en connaît les habitans? Les peuples teutschs et galliques avaient aussi des efforts semblables à faire contre les Romains; il est bien possible que Marobod avec ses Mark-Mannen ait été salué par les habitans du Böheim comme un sauveur et un protecteur contre un ennemi commun, contre un ennemi dont les Alpes

attestaient la cruauté. Mais lorsque ce pays eut été gagné à son tour, les relations des peuples et la position de Marobod firent de lui un maître, le contraignirent à une autorité arbitraire. L'état qu'il fonda fut un état militaire; le roi fut un général. Dans les armes fut le principe, dans les armes le maintien. Salut, répulsion, défense contre un affreux danger, on n'eut pas d'autre pensée, on n'eut pas d'autre but. Les Mark-Mannen durent former une armée permanente et Marabod dut être le souverain des peuples (8).

Bientôt sa domination s'étendit au delà des frontières du Böheim. A droite et à gauche les peuples se rattachèrent à lui. La même confiance qui avait fait de lui le chef des Mark-Mannen attira aussi ces peuples à lui; la même nécessité qui l'avait élevé à la souveraineté dans le Böheim, lui soumit les pays voisins. Les sources de quatre fleuves, le Mein, l'Elbe, l'Oder et la Vistule jaillissaient dans son empire. Strabon nomme six peuples qu'il gagna soit par les armes, soit par les négociations; mais à l'exception des Semnones, grand peuple suévique, tous sont désignés par des noms que l'on connaît à peine soit auparavant soit dans la suite (9). Ces noms toutefois semblent prouver que l'empire de Marobod n'était pas restreint à la Bohême, mais que la Bohême ne formait que le noyau de sa domination. Pour cette même raison, il pouvait ne pas lui être difficile d'entretenir, comme le dit Velléius, une armée permanente de soixante-dix mille fantassins et de quatre mille chevaux. Sous la protection de cette armée, formée par de continuels efforts, pareille aux légions romaines, entouré d'une garde personnelle que sa position de conquérant pouvait rendre néces aire, il fut en état, dans le cours d'un petit nombre d'années, de donner à son empire une forme qui révèle l'homme qui avait vu Rome et qui avait appris à connaître la discipline, l'ordre et l'organisation des Romains.

Le même génie qui se montrait dans ces établissemens et dans ces institutions, se manifesta dans la conduite de Marobod à l'égard de Rome. Il entretint, à ce qu'il paraît, avec Rome des relations continuelles. Tant que son œuvre fut encore nouvelle et put échouer facilement, il parut envers l'empereur, souple, humble, comme suppliant. Il donnait accès à tous les Romains, gens de commerce, marchands, ou à tous autres qui venaient dans son pays pour gagner ou pour exercer une industrie. Il ne pouvait pas les repousser, parce qu'il désirait conserver l'amitié des Romains, et il n'avait pas besoin de le faire, parce que ces hommes ne pouvaient que favoriser ses institutions. Ils s'établirent dans sa capitale et oublièrent leur patrie sous un prince qui répandait tant d'éclat. Mais lorsque l'œuvre fut achevée dans sa magnificence et parut affermie et assurée, Marobod agit envers l'empereur avec tout le sentiment de sa puissance : il parla le langage d'un prince indépendant, d'égal à égal (10) et donna un asile certain à tous ceux qui luttaient contre Rome, à tous les mécontens des pays soumis, à tous les hommes teutschs persécutés. Il ne poussa pas à la guerre, mais il fit sentir qu'il avait la volonté et la force de résister.

Les Romains regardèrent comme d'autant plus nécessaire de renverser un empire qui, parvenu avec une rapidité peu commune à une grandeur inouïe, semblait aussi peu que Rome elle-même reconnaître de mesure et de limites, et qui, par sa position, les menaçait d'un danger qu'on ne pouvait calculer. Non-seulement par lui la soumission du Teutschland était arrêtée; Marobod semblait pouvoir changer la face du monde par une nouvelle expédition habile, semblable à sa retraite des bords du Rhin. Libre dans ses mouvemens, il dut être craint partout. A sa droite et derrière lui s'étendaient les cantons du Teutschland. A sa gauche était un monde inconnu dont il était périlleux d'éveiller les forces. Devant lui se tenaient les légions romaines sur le Danube; mais les peuples du Noricum, de la Pannonie et de l'Illyrie étaient à peine soumis: le temps n'avait pas encore effacé en eux la pensée de l'antique liberté, et plus les mauvais traitemens pesaient sur eux, plus ils devaient saisir avec avidité chaque occasion de vengeance (11). L'Italie même ne restait pas sans inquiétude. La frontière de l'empire des Mark-Mannen n'était éloignée que de quarante milles de l'élévation des Alpes. Considérant ce dangereux état de choses et reconnaissant bien la grandeur de l'homme de qui dépendait une telle puissance, Tibère, selon le témoignage de Tacite, déclara dans la suite en plein sénat, qu'Athènes n'avait pas eu dans Philippe de Macédoine, que Rome n'avait pas eu dans Pyrrhus et dans Antiochus un ennemi aussi redoutable qu'était Marobod.

Il fallait donc que cet homme, dans un tel empire avec une telle puissance, fût anéanti. Mais pour assurer le succès de l'entreprise, on chargea de l'exécution une armée de douze légions. Sentius Saturninus reçut l'ordre de conduire trois légions (12) vers le Böheim en partant du pays des Cattes à travers la forêt Hercynienne, à ce qu'il semble. Les légions qui avaient servi dans l'Illyrie furent rassemblées avec d'autres troupes près de Carnuntum, située sur la rive méridionale du Danube, à l'endroit où ce fleuve, tournant vers le midi, forme la frontière de l'Allemagne et de la Hongrie. Tibère lui-même se rendit à cette armée. On était dans l'automne de l'an 6 après Jésus-Christ. L'attaque contre Marobod devait avoir lieu au printemps suivant. Tibère toutefois commença à mettre les légions en mouvement pour se réunir sur un point déterminé, en remontant le Danube, avec Sentius Saturninus. Le mouvement fut opéré à une distance de cinq jours de marche des premières troupes de Marobod. La jonction allait se faire; les quartiers d'hiver étaient déjà préparés (13). Dans ce moment même un grand événement rompit ce projet habile et bien calculé.

La Pannonie se souleva en masse, et la Dalmatie et les peuples voisins se joignirent à elle. Ces hommes n'étaient pas, comme le croit Velléius, fatigués d'une longue paix, mais ils étaient fatigués de ces mauvais traitemens inouïs et de ces vexations des officiers romains, qui, selon l'expression d'un homme de Pannonie, dévoraient le pays comme des loups affamés et consumaient les forces des peuples (14). Ils se soulevèrent dans la confiance en la puissance renommée du redouté Marobod, dans la croyance qu'une guerre longue et difficile tiendrait éloignées d'eux les légions romaines, dans l'espoir qu'il leur deviendrait possible, au milieu de semblables circonstances, de reconquérir la liberté perdue et de tirer vengeance de leurs odieux oppresseurs. Huit cent mille hommes n'eurent qu'un seul sentiment. Les magistrats romains furent assommés; tout citoyen romain fut tué ou chassé. Deux cent mille fantassins et neuf mille cavaliers furent mis sous les armes. Il ne manqua point d'hommes courageux et braves qui surent organiser et diriger les masses. On ne perdit non plus pas un instant. Pendant qu'une partie des forces armées était destinée à la protection du sol et des foyers, une autre partie fit une irruption en Macédoine pour réveiller dans l'Orient les idées de liberté et déjouer les projets de Rome; une troisième partie enfin se dirigea sur Nauportum et Trieste pour pénétrer dans l'Italie désarmée.

Rome trembla de crainte et d'effroi. Les Pannoniens n'étaient point des barbares que l'on pût dédaigner. Depuis l'arrivée des armes romaines dans leur pays, il s'était écoulé une génération à peu près; et ce temps avait suffi pour les familiariser avec la discipline et les avantages de la civilisation romaine pour la guerre comme pour l'administration. L'âme même d'Auguste, endurcie par une longue expérience, fut ébranlée. Il déclara dans le sénat que si l'on ne prenait les mesures nécessaires, l'ennemi pourrait être en moins de dix jours sous les murs de Rome. On recruta donc partout; les vieux soldats furent rappelés, hommes et femmes furent contraints à mettre des esclaves en liberté pour les envoyer à l'armée en nombre proportionné aux impôts qu'ils payaient. Des sénateurs et des chevaliers furent forcés à fournir les secours promis.

Mais par toutes ces mesures le danger n'aurait été que difficilement détourné si les Pannoniens n'avaient eu le malheur de tomber, dans leur grande entreprise, dans une erreur qui était presque inévitable. Ils supposèrent en prenant les armes, que la guerre avec Marobod était déjà commencée. Ils devaient le supposer d'après l'état des choses, à cause de la saison, selon l'ancienne coutume de Rome. Mais la guerre n'était pas encore entamée, soit que Tibère l'eût retardée à dessein, parce que, fixant les yeux sur le souverain pouvoir, à cause de l'âge d'Auguste, il eût commencé à contre-cœur une guerre nouvelle, soit que dans sa finesse il eût prévu la situation de la Pannonie, soit que le retard eût résulté de circonstances fortuites. Mais ce retard détourna heureusement de Rome le danger.

Tibère, plaçant la nécessité au-dessus de la gloire, offrit une paix avantageuse au roi Marobod, et Marobod n'hésita pas à accepter cette proposition. Il avait raison : son empire était une souveraineté nouvelle. Nous n'en connaissons pas les parties constitutives; nous ne savons rien des relations dans lesquelles les Teutschs confédérés étaient avec lui. Les préparatifs étaient grands; mais ils étaient disposés pour la défense plus que pour l'attaque.

Au milieu de ses forêts, il était redouté; devait-il abandonner le siége de sa puissance et franchir le Danube pour secourir des peuples étrangers de langue et d'origine, et qui, depuis une génération, étaient sous l'obéissance de Rome, dans un soulèvement que peut-être il ne pouvait apprécier ni dans son origine ni dans sa nature, dont il ne pouvait surveiller ni les moyens ni les forces? Peut-être aussi lui sembla-t-il désirable, pour l'affermissement de sa domination, de voir reculer l'aigle romaine devant sa puissance; il pouvait lui être désirable de recevoir de Rome des propositions de paix et de conclure avec l'empereur un traité dans lequel il fût reconnu comme son égal. En tout cas, il rendit un grand service au peuple teutonique en tenant ses forces réunies, en ne se laissant pas envelopper dans le sort des peuples de la Pannonie, pour périr avec eux; en n'ouvrant pas les frontières méridionales du Teutschland et en ne facilitant point par là leur asservissement par les Romains. La question enfin de savoir si cette conduite était la plus convenable à son honneur et à sa grandeur personnelle, ne doit pas trouver sa réponse dans les malheureux événemens qui s'accomplirent plus tard; elle doit être décidée par les circonstances du moment, qu'un homme tel que Marobod a pu sans aucun doute observer mieux que ne l'ont fait les hommes des temps postérieurs (15).

Après la conclusion de la paix avec Marobod, Tibère put conduire son armée contre les peuples soulevés. Bientôt vint à son aide Germanicus, son neveu, fils de ce Drusus qui, le premier, avait pénétré dans le Teutschland pour en soumettre les peuples aux Romains. Tous deux réunis amenaient pour cette lutte quinze légions et des peuples auxiliaires en égal nombre (16). Toutefois cette lutte dura presque trois ans. Elle fut riche en grands et admirables exploits; riche en cruautés et en atrocités de toute espèce; il y eut aussi des trahisons, et des âmes vulgaires montrèrent toute leur bassesse. Les efforts effrayans des peuples soulevés, leur persévérance, leur mépris de la mort prouvèrent de la manière la plus évidente au monde et à la postérité que ce n'étaient point la légèreté, l'illusion, l'impulsion d'hommes ambitieux qui leur avaient fait prendre les armes, mais qu'ils s'étaient soulevés par un sentiment sacré des injustices qu'ils avaient souffertes, par un profond ressentiment des indignes traitemens qu'ils avaient subis et avec une connaissance entière du but qu'ils voulaient atteindre et des sacrifices qu'entraînerait une telle entreprise. Leur résolution, accomplie de cette manière, était digne des plus heureux succès. Mais aux Romains aussi, généraux comme soldats, on ne peut refuser la gloire d'avoir accepté cette lutte à mort contre des hommes désespérés, avec génie, avec talent, avec dévouement; et l'on ne peut considérer sans admiration leur courage au milieu de ce désastre, de cette destruction, de ces malheurs toujours croissans. Le destin se prononça pour Rome; la Pannonie et la Dalmatie furent de nouveau réduites à l'obéissance, mais le pays fut désolé et les hommes devinrent rares dans ces campagnes abreuvées de sang.

CHAPITRE V.

CRUELLE EXTRÉMITÉ ET RAPIDE DÉLIVRANCE DU TEUTSCHLAND. — QUINCTILIUS VARUS OPPRESSEUR DU TEUTSCHLAND.—ARMIN LIBÉRATEUR DU TEUTSCHLAND.

De l'an 6 à l'an 9.

L'issue de l'épouvantable lutte contre les peuples de la Pannonie et de la Dalmatie dans l'automne de l'an 9, remplit Rome d'une joie immodérée. Germanicus apporta la nouvelle de la victoire. Plus le danger avait été rapproché, plus avaient été grands les efforts pour le prévenir, et plus aussi fut profonde la joie qu'inspirèrent la victoire et la sécurité rétablie. L'empereur, le sénat, le peuple, tous se pressèrent à l'envi de témoigner à Tibère, à Germanicus, à leurs armées une vive reconnaissance, de célébrer d'une manière digne leurs exploits et d'honorer leur gloire par des monumens durables. Pendant cinq jours Germanicus fut à Rome entouré des cris de joie du peuple, de fêtes et de réjouissances. Au milieu de ce joyeux tumulte de la victoire tomba à l'improviste, pour ébranler tout et troubler tout, l'effrayante nouvelle du soulèvement des peuples teutoniques, de l'entier anéantissement de l'armée romaine dans le Teutschland, du danger des Gaules et de l'incertitude des Alpes. Aussitôt les cris d'enthousiasme se turent; la joie s'évanouit devant la crainte nouvelle; l'ivresse de la victoire se changea en solennité funèbre et la fête de la reconnaissance devint un jour de supplication où l'on implora aide et appui.

L'événement dont la première nouvelle fit une telle impression à Rome fut sans aucun doute, dans son origine comme dans son issue, grand et imposant; les suites en eurent une importance infinie non-seulement pour le peuple teutonique, mais en général pour le développement de l'esprit humain et pour toute la forme de la vie sociale. Malheureusement nous ne le connaissons que d'une manière très-imparfaite. L'honneur du peuple teutonique et la gloire des individus qui préparèrent, entraînèrent et dominèrent la masse par leur génie, étaient indifférens aux Romains; bien plus, pour effacer leur propre honte à leurs propres yeux et à ceux de la postérité, ils ont menti à dessein et cherché à diminuer et à souiller la gloire des Teutschs. L'ignorance, l'orgueil, la haine des hommes et une tout autre manière de voir la vie et ses relations, l'honneur et la vertu, n'y ont pas moins contribué. Et par-dessus tout cela, cette époque ne fournit pas un historien qui ait eu jusqu'à un certain point la volonté de retracer cet événement avec fidélité et vérité, et avec quelque détail. Velléius Paterculus ne se montre nulle part disposé à la vérité et à la sincérité; il ne poursuit que l'occasion de se mettre à genoux devant celui qui tient en main le pouvoir. Strabon est resté entièrement froid à la vue du plus beau spectacle de son temps; car les illusions vaniteuses d'un monde parvenu à une grande civilisation lui montraient le monde barbare comme beaucoup trop éloigné pour qu'il pût exciter quelque intérêt. Florus, qui, dans un temps postérieur, rappelle ces événemens, passe ingénieusement aussi en quelques phrases sur les généralités et se complaît à combiner des mots sonores qui visent à l'énergie. Dion Cassius est le plus riche en faits, et par conséquent le plus important; mais chez lui encore on trouve peu de consolation. Tourmenté du désir d'acquérir de la gloire parmi ses contemporains, un songe trompeur a fait de cet homme un historien et a obscurci son intelligence au regard de beaucoup de grandes et nobles choses dont le récit ne lui parut pas propre à flatter les esprits de son siècle corrompu. Dépréciateur des anciens et des étrangers, flatteur du pouvoir présent, enchaîné par une sombre superstition, il se complaît dans des exagérations et dans de folles déclamations, sans s'inquiéter de produire un tableau conforme à la vérité. Il ne se trouve aucune trace d'une juste appréciation des événemens accomplis dans le Teutschland (1). La grande âme du sublime Tacite a seule été profondément saisie. Tacite a parlé avec justice, bien plus, avec affection. Mais un tel homme même n'est dégagé ni de l'école ni de la vie de son siècle. Il a plutôt porté ses regards sur le grand homme seul qu'il considérait avec raison comme le libérateur de son peuple, que sur ce peuple même. L'événement aussi tombe avant le temps où l'histoire de Tacite fut composée. Ce n'est que par indignation, à ce qu'il paraît, à la vue de l'ignominieux oubli où on laissait de si grands hommes et de si grandes choses, qu'il a fait naître l'occasion d'en parler et de réparer jusqu'à un certain point aux yeux du monde et de la postérité l'injustice que les Romains et les Grecs avaient commise envers les Teutschs. Le témoignage qu'il donne en est d'autant plus pur et plus beau; mais cet écrivain touche à peine les faits. Aussi comme l'événement se montrerait à nous sous un jour différent si nous avions des documens teutschs, sortis du du sentiment national, indiquant les mauvais traitemens, les souffrances et les actions des Teutschs, représentant comment tout était, comment tout était venu. Mais par ce manque complet de renseignemens de ce côté, il est imposé à l'historien du peuple teutsch, comme un devoir sacré, résultant de l'état des choses, des exigences éternelles de la nature humaine et des plus nobles sentimens de notre cœur, de remplir, selon son pouvoir, les lacunes que l'on peut remplir, d'examiner avec le plus grand soin tout ce qui parle en faveur des Romains, avec la plus grande méfiance tout ce qui parle contre les Teutschs. Il lui est imposé, comme un devoir sacré, de séparer énergiquement et rigoureusement tout ce qui est réellement arrivé de la forme sous laquelle les écrivains romains ont représenté les faits, des raisons par lesquelles ces écrivains expliquent les faits et de l'intérêt dont ils les accompagnent. La vérité n'est que dans le fait lui-même; tout le reste n'est qu'erreur et déception. Mais à un tel historien l'événement se présente à peu près de la manière suivante.

Après que Sentius Saturninus eut quitté le Teutschland, dans l'automne de l'an 6, pour aller au secours de Tibère contre Marobod, Quinctilius Varus avait obtenu le commandement supérieur des légions qu'il laissait derrière lui, et le gouvernement de la province de

Germanie. Ce Varus, selon Velléius, n'appartenait pas à une ancienne famille, mais à une famille distinguée; peut-être était-il, comme on peut le supposer d'après Tacite, allié à la maison impériale (2). Sa vie antérieure est inconnue; on remarque seulement que vingt ans auparavant il avait été consul, et dans les derniers temps, gouverneur en Syrie. Il est par conséquent impossible d'arriver à un jugement sur sa valeur morale; car son malheur s'est étendu sur sa vie et sur ses actes dans le Teutschland, et rend impossible de les reconnaître; et la haine excitée par des projets détruits fut d'autant moins satisfaite par sa mort que l'on reconnut mieux l'impossibilité de regagner ce qui avait été perdu sous son commandement. Mais il ne paraît pas avoir eu de grandes qualités ou de grands vices; il ne se distinguait plutôt, comme les historiens romains le représentent, ni en bien ni en mal. Tacite ne porte aucun jugement sur lui. Velléius l'accuse, comme précédemment il avait accusé Lollius, d'une insatiable avarice: « Il était arrivé pauvre dans la riche Syrie, et avait quitté riche la Syrie pauvre, » est-il dit, mais avec plus d'esprit que de vérité. L'avarice et la prodigalité étaient des vices communs à Rome (3), et la spoliation des provinces, exercée par tous avec avidité, ne passa pas longtemps pour une honte. Le malheur seul la changeait en crime. Le même Velléius lui attribue un corps massif, un esprit paresseux; mais il vante aussi sa bravoure et son bon vouloir. Toutefois il aurait préféré, comme on l'assure également, la tranquille administration sous le bouclier des légions au tumulte des combats; car il était déjà avancé en âge, et avait peut-être habitué son âme, dans les débauches de l'Orient, à des jouissances faciles et oisives. Le reproche d'insouciance, de négligence, d'indolence, qui lui est adressé, était le plus doux qu'on pût lui faire après une fin telle que la sienne. Si l'on avait tout rejeté sur le destin, on se serait enlevé l'occasion d'accuser les barbares de ruse, de perfidie, de trahison. Et si Velléius fait au sujet de Varus cette observation, qu'il n'a vu dans les Teutschs que des animaux chez lesquels il n'y avait de l'homme que les membres et la voix, il n'exagérait pas de beaucoup dans cette opinion celle des autres seigneurs si cultivés de Rome. Des paroles même de *Velléius* ressort d'une manière assez significative sa propre haine contre les barbares.

Le caractère personnel de Varus n'explique donc rien; mais les circonstances expliquent tout. Le Teutschland avait été soumis au repos; les forces des peuples étaient brisées, paralysées, enchaînées; une paix profonde régnait partout. Entre les Teutschs et les Romains existaient des relations amicales; les mœurs et la langue romaine s'étaient fait jour, et les Teutschs montraient le désir d'arriver à une plus haute civilisation et à des arts plus parfaits (5). Voilà les seules couleurs sous lesquelles Sentius Saturninus put, à son départ, représenter l'état des choses, et d'après ce tableau, on dut croire à Rome que tout était prêt pour l'introduction d'une administration provinciale parfaite, du droit et de la législation romaine. Le nouveau lieutenant, Quinctilius Varus, reçut en conséquence l'ordre d'opérer cette introduction; il n'est pas vraisemblable qu'il ait suivi cette pensée par sa propre volonté, sans le consentement d'Auguste. Pour lui rendre possible ou facile l'exécution de cet ordre, on lui donna un essaim d'administrateurs et de gens d'affaires de toute espèce, qu'il emmena avec lui sur le Rhin (6). Varus lui-même, homme expérimenté, ne tenant pas compte toutefois de la différence qu'il y avait entre le peuple des Syriens, dont la vie était usée, et la race fraîche et débutant avec force des Teutschs, traita cette grande tâche comme une affaire ordinaire, avec confiance, avec indifférence, avec une tranquillité froide, dédaigneuse (7), ne songeant qu'aux moyens de terminer le plus tôt possible une chose aussi désagréable. De là venait son zèle sans intérêt (8). Toutefois il ne négligea pas les précautions habituelles que le service exigeait. Il laissa deux légions sur le Rhin sous les ordres de son neveu, le lieutenant Asprénas, en observation et pour agir comme il l'entendrait. Il avait trois légions, les plus belles, les plus fortes et les plus exercées qu'eût Rome, avec six cohortes, trois corps de cavalerie et une foule de troupes auxiliaires fournies par les peuples galliques, en tout avec une armée de plus de cinquante mille hommes (9). En partant du Rhin il remonta la Lippe, dans l'intérieur du Teutschland, au centre même des peuples teutoniques; il avait peut-être même trouvé déjà une partie de ces troupes dans le Teutschland. Partout régnait une profonde tranquillité. Il ne crut point par consé-

quent qu'il aurait à faire seulement, comme cela avait eu lieu jusqu'alors, une course menaçante à travers les cantons du pays, à visiter et pourvoir les forteresses, à renouveler peut-être et renforcer les garnisons, puis à revenir sur le Rhin; mais il lui parut désirable et non trop hasardé d'occuper un camp permanent sur la rive gauche du Wéser, dans le pays des Chéruskes (10). Ce camp permanent, construit peut-être à la manière d'une ville, devint le point central de toutes les entreprises, de toutes les relations, de toutes les communications, de toutes les affaires. Là se rendirent les princes des peuples teutoniques, même avec des troupes guerrières; là vint quiconque avait à faire une prière ou une plainte; là était le marché, le change et le commerce. Varus lui-même, au milieu de ce monde bruyant, entouré de l'éclat des armes de ses belles légions, parut avec la magnificence d'un prince. Il envoya ses ordres aux peuples teutoniques, ordonna des impôts et des fournitures de toute espèce, et de petits détachemens de son armée, envoyés dans toutes les directions, donnèrent du poids à ses ordres, et veillèrent à la tranquillité et à la sûreté des chemins (11). Varus aussi, comme le préteur dans le forum de Rome, siégea pour rendre la justice, fit traiter en latin par de savans avocats les affaires d'hommes teutschs, leurs discussions entre eux, leurs querelles avec des soldats romains ou avec des marchands, décida selon une jurisprudence étrangère, selon le droit romain, comme s'il se fût agi de sujets ou d'esclaves, et fit exécuter avec la plus grande rigueur les sentences, inintelligibles pour les Teutschs dans leurs motifs, inouïes dans leur nature. Ainsi le Teutsch vit ce qu'il n'avait jamais vu, le dos sanglant d'hommes libres; il le vit déchirer de coups de verges par des bourreaux romains. Il vit aussi quelque chose de non moins inouï; des têtes d'hommes teutschs tombèrent sous la hache romaine.

Dans tout cela il n'y avait ni insolence, ni dureté, ni cruauté: non, c'était le droit, c'était l'ordre, c'était le cours des affaires. Mais pour le Teutsch ce devait être une horreur inexprimable. Lui, qui ne connaissait aucun impôt, se vit arbitrairement soumis à des taxes; lui, qui ne se rangeait au droit que selon sa propre volonté, se vit arrêter et exposer nu à une ignominieuse flagellation; lui, qui ne condamnait même pas un esclave à mort, vit son frère égorgé par le valet d'une autorité étrangère. Il ne manqua pas non plus assurément, à côté de cette conduite légale, de fraude, d'ironie, d'insolence et de mauvais traitemens. Même dans sa cabane, au milieu de ses champs, l'homme libre n'était plus en sûreté avec les siens; car les petites troupes de soldats romains, qui parcouraient le pays, purent souvent envahir sa métairie, élevant des prétentions injustes, prenant sans pudeur ce qui leur convenait, et commettant d'autres méfaits. Pendant ce temps se rouillait l'épée, autrefois l'ornement et l'orgueil de l'homme; les chevaux de bataille restaient inactifs et baissaient tristement la tête, et le chant des héros, ce souvenir d'anciens exploits, cet appel à des exploits nouveaux, ne retentissait plus devant le bruit inintelligible du marché d'esclaves.

Cette abomination dura trois ans (12). Il peut se faire que des âmes vulgaires soient restées insensibles, et n'aient porté sur cette désolation que le regard d'une froide indifférence. Il peut se faire aussi que d'autres soient de plus en plus tombés dans l'ancienne illusion, et que, aveuglés par le fantôme d'une civilisation plus élevée, séduits par les plaisirs délicats qu'ils trouvaient dans l'assemblée du général romain, ou attirés par l'ornement des insignes d'honneur des Romains, ils n'aient pas reconnu et ressenti le malheur qui s'étendait sur la vieille et libre patrie. Mais une sainte douleur de ces indignités sans remède, d'autant plus amère que l'on essayait plus de l'étouffer par la crainte, devait s'emparer de tout noble cœur. Elle dut produire les résolutions les plus élevées et les plus courageuses. Toute la masse du peuple, troublée dans sa vie, blessée dans ses affections, devait ressentir la plus vive colère, et devenir aussi disposée qu'elle devenait capable de les accomplir, à toute espèce d'actes, à toute espèce de sacrifices. Mais où trouver quelque lumière dans une telle nuit? Où trouver quelque consolation dans un tel désastre?

Parmi les hommes qui sentaient tout le poids du malheur qui pesait sur leur patrie, un jeune homme, nommé Armin, était de beaucoup au rang le plus élevé. Car il sut, même dans ces temps difficiles, gagner la confiance de son peuple: au milieu de cette épouvantable situation, entouré de trahisons et de perfidies, il ne perdit

pas la foi en son peuple, il conserva la réflexion nécessaire pour prévoir l'occasion et en profiter; il ne faiblit pas dans le moment décisif, il donna une âme à la masse, et par une volonté de fer que ne put dompter sa propre et cruelle infortune, par son génie et par son intelligence, il conduisit heureusement à fin ce dont on avait désespéré. Par là il devint l'appui et la consolation, le sauveur et le fondateur de son peuple.

Armin était fils de Segimer, prince des Chéruskes, dont le pays, à ce qu'il paraît, était situé sur la rive droite du Wéser, au nord-ouest du Hartz. Lorsqu'il se mit à la tête de son peuple, il était âgé de vingt-cinq ans. La beauté de sa taille, la force de son bras, la finesse de son esprit, la rapidité de son intelligence, ont été vantées même par les ennemis; ils ont reconnu que le feu du génie animait ses yeux et vivifiaient ses traits. Mais on ne sait rien de particulier sur ses premières années. Il avait longtemps servi dans les armées romaines, peut-être pendant l'entreprise de Tibère. Il séjourna dans le camp de Varus comme l'un des chefs des troupes auxiliaires que les Chéruskes étaient obligés de fournir (13). Les Romains l'avaient honoré du droit de cité et de la dignité de chevalier. Varus le préférait à tous, et avec lui et pour lui son père Ségimer (14): c'était la considération que trouvent toujours le génie, l'activité, le talent. Dans ce jeune homme, le barbare disparaissait aux yeux des Romains; ils ne voyaient que l'homme distingué (15).

Parmi les hommes au contraire qui, par lâcheté, par vanité, par aveuglement ou par corruption, voyaient avec plaisir les institutions et la souveraineté de Rome, se livraient à elles et les acceptaient commodément, aucun n'est connu, à l'exception de Ségeste (16). Celui-ci était également un prince des Chéruskes, et il avait vraisemblablement son siége sur cette partie de la rive gauche du Wéser, qui maintenant appartient au prince de la Lippe (17); les Romains lui avaient aussi accordé l'honneur du droit de cité. Jaloux des avantages qu'Armin trouvait dans sa position et de la distinction avec laquelle Varus le traitait, Ségeste fit tout pour supplanter ce jeune homme; mais, sentant bien qu'il était infiniment au-dessous d'Armin pour le génie et la force, il eut recours au moyen ordinaire des lâches, des méchans et des êtres vils de ces temps, au moyen de la délation secrète et de la fausse interprétation de la pensée (18). Varus toutefois peut avoir reconnu le motif de cette calomnie; peut-être aussi lui sembla-t-il conforme à la nature humaine qu'un homme teutsch, dans les circonstances où se trouvait sa patrie, ne restât pas sans inquiétude, sans crainte et sans douleur, ou bien, dans l'orgueilleux sentiment de la supériorité romaine, regarda-t-il comme indigne de Rome et de lui de céder à de semblables insinuations, et son âme était-elle incapable de méfiance. La comparaison des deux hommes, de Ségeste, si dissimulé, et d'Armin, ce jeune homme si franc, leur manière d'être et leur conduite, ne pouvaient que le confirmer dans son opinion. Aussi rejeta-t-il les dénonciations de Ségeste et conserva-t-il sa confiance à Armin. Mais les dénonciateurs de la pensée s'arrêtèrent rarement dès lors et purent encore plus rarement être réfutés. La même passion qui avait poussé au premier pas mena plus loin. Chaque manifestation propre, chaque mouvement étranger servit de preuve. La nature perdit ses droits, l'intelligence son honneur; les choses les plus éloignées furent rattachées aux choses les plus prochaines, les plus contraires aux plus semblables. De la crainte, de la honte et du sentiment de sa propre corruption s'éleva une haine implacable, une fureur sauvage de persécution, qui ne pouvaient s'éteindre que lorsqu'on aurait amené à participer au crime ceux qui avaient le pouvoir, que lorsque la victime serait tombée. Mais les Romains avaient dans le Teutschland de très-grandes raisons d'être prévoyans, méfians, soupçonneux. Leur domination était nouvelle et méritait par sa nature la haine des peuples; les événemens accomplis en même temps en Pannonie leur donnaient aussi un exemple et un avertissement. Il est donc très-vraisemblable, d'après l'état des choses et la nature des relations humaines, qu'Armin serait aussi tombé victime de la jalousie, de l'envie et de la soif de vengeance, et que le joug de la servitude aurait été à jamais imposé au peuple teutsch s'il avait été donné à Ségeste de circonvenir et de troubler plus longtemps Varus par ses secrètes délations. Mais la main de cette sagesse qui dirige la destinée des hommes et des peuples détourna un semblable malheur; elle amena à l'improviste l'événement par lequel le Teutschland fut sauvé et conservé à la grande destination qu'il devait remplir dans le développement de la vie de l'humanité.

Un peuple teutsch éloigné, fatigué des mauvais traitemens que lui faisaient subir les étrangers, ne se laissant pas effrayer par la puissance des Romains, qu'il n'avait pas vue près de lui, se décida à un soulèvement, assomma les oppresseurs romains qu'il avait au milieu de lui et déchira le réseau de ruse et de force dans lequel il se voyait captif. On n'indique ni le nom ni la demeure de ce peuple, tant les Romains étaient ignorans ou indifférens. Cependant, d'après la marche des évènemens, il n'est pas invraisemblable que le soulèvement eut lieu au loin vers le Nord, près des rives du Wéser (19). Mais Varus fut d'autant plus effrayé par la nouvelle de cette révolte que sa sécurité avait été plus grande. En appréciant l'étendue et la nature, et songeant aussi aux guerres de la Gaule et de la Pannonie, il crut nécessaire d'employer toutes ses forces pour éteindre l'incendie à sa naissance. Ségeste ne manqua pas non plus, pour donner du poids à ses accusations, de présenter encore cette circonstance comme une preuve des mauvaises pensées des Teutschs, dont l'auteur et le fauteur était Armin. Mais Varus pouvait maintenant moins que jamais s'y laisser prendre. En conséquence, comme s'il ne soupçonnait rien, il réunit encore une fois les princes teutschs dans un banquet nocturne pour les gagner ou les maintenir, et il leur donna, avec une confiance apparente, l'ordre de rassembler leurs troupes et de le suivre dans son expédition. C'était agir d'après le même plan que César avait suivi avec efficacité dans la Gaule. Ils devaient être mis et maintenus dans l'impossibilité de nuire par l'obéissance du service; ils devaient aider à river les fers du Teutschland; ils devaient être témoins du châtiment qui atteignait des peuples révoltés. Varus se mit en marche vraisemblablement au commencement du mois de septembre de l'an 9 après Jésus-Christ (20); les princes teutschs le suivirent avec leurs troupes auxiliaires. Mais plus la guerre était encore éloignée, moins Varus, pour ne pas laisser paraître de méfiance, crut devoir observer les précautions que la proximité de l'ennemi rend seule nécessaires. La route se fit, comme en pleine paix, sans ordre sévère : les légions étaient séparées les unes des autres, les bagages et l'attirail et un nombreux charroi se trouvaient au milieu d'elles (21); il y avait aussi une grande multitude de femmes, d'enfans, de marchands et d'autres individus sans armes qui s'étaient réunis au camp permanent et qui maintenant, ne voyant pas de but à rester en arrière, se rendirent en partie à Aliso et en partie se joignirent à l'expédition.

Mais lorsque les peuples teutschs du voisinage virent le départ des Romains, lorsque ceux des cantons éloignés en reçurent la nouvelle, le ressentiment si longtemps contenu éclata. Une grande lumière pénétra dans une nuit si sombre et enflamma le cœur des hommes. Le cri de la liberté se répéta de communauté en communauté; l'appel à la vengeance, de canton en canton. Chacun vit son propre danger dans le danger de ses frères menacés. Un même sentiment dans tous conduisit à une même résolution par tous; tout le peuple teutsch, aussi loin que cette nouvelle retentit, se leva comme un seul homme; tous les peuples teutoniques n'eurent qu'une seule patrie. Partout les soldats romains furent surpris, partout les citoyens romains furent assommés, et de tous côtés se fit entendre le tonnerre de la levée en masse pour cerner l'armée romaine, pour l'arrêter dans sa marche, pour l'attaquer, pour l'anéantir et pour délivrer la patrie. L'enthousiasme du ressentiment fut si général que Sigismond, le fils de Ségeste, consacré par son père au service des divinités romaines près de l'autel des Ubiens, sur la rive gauche du Rhin, déchira les bandelettes sacerdotales à la voix de la patrie et accourut au delà du Rhin pour ne pas faire faute à son peuple. Et Ségeste lui-même ne resta pas en arrière : la tempête l'entraîna aussi avec son peuple (22), malgré son aveuglement, son envie et son inimitié contre Armin.

Cependant les Romains continuaient leur marche lentement et à leur aise en descendant le Wéser. Ils ne remarquèrent pas les difficultés de la route et ne firent point attention au cercle de malheurs qui se formait autour d'eux avec une effrayante rapidité. A la première nouvelle de désordre ou de résistance, Varus lança un manifeste contre les auteurs du trouble, soit qu'alors même il fût encore sous l'empire d'un inconcevable aveuglement, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il crût devoir se garantir par les dehors d'une confiance et d'une contenance inébranlables (23). Mais la nécessité devenait plus pressante, le danger plus immédiat. Le chemin était déjà barré par de

grands arbres (24); les dieux de la patrie, favorisant cette pieuse entreprise, envoyèrent des torrens de pluie et des orages : le malaise, le tremblement du corps augmentaient rapidement la terreur toujours croissante de l'âme, et les esprits ébranlés furent en même temps tourmentés par d'horribles phénomènes dans le ciel et sur la terre (25). Déjà de sanglans démêlés s'engageaient entre les troupes teutsches qui accompagnaient l'armée et les Romains. La multitude désarmée, femmes et enfans, se pressait sur elle-même, gémissant et poussant des cris de douleur, et augmentait la frayeur. Varus, ne méconnaisssant pas la difficulté de sa position, essayait toujours encore de maintenir les guerriers teutschs dans leur ancien dévouement ou de les y ramener. Ainsi il traita les événemens comme des affaires ordinaires, jeta la faute sur les Romains, leur défendit le combat, et fit saisir et punir de leur témérité (26) ceux qui, par leur ancien orgueil ou par la nécessité du moment contrevinrent à sa défense. Tout cela fut inutile. L'orage devenait plus fort, le cercle se resserrait. Il n'était plus au pouvoir de l'homme de changer la marche des choses.

Dans ce sentiment, Varus fit établir un camp pour gagner le temps nécessaire à la disposition de l'armée. Dans la nuit, il brûla tout le bagage et tout l'attirail inutile, réunit les légions et ordonna ce que semblaient exiger le temps et les circonstances pour la sûreté et le salut des Romains. Le lendemain matin l'expédition marcha plus avant dans une direction différente. L'armée tourna vers la gauche pour éviter les dispositions des Teutschs et atteindre Aliso et la route du Rhin (27). Un pays plus découvert, qui s'étendait devant les Romains, leur permit de déployer leurs forces et de les montrer encore une fois dans leur magnificence. Mais bientôt l'armée, au nord des sources de la Lippe et au sud des sources de l'Ems, tomba dans les défilés et les gorges de la forêt de Teutobourg (28), où elle fut refoulée par les troupes des Teutschs et par son propre effroi.

Dans ces circonstances, Armin se montra avec ses Chéruskes. Plein de l'idée qu'après de semblables événemens, l'armée romaine devait être anéantie, et convaincu qu'au milieu des difficultés que la forêt et le mauvais temps opposaient à sa marche, elle pouvait être anéantie, il porta le coup décisif par le génie et l'audace qu'il déploya dans son ordonnance, dans ses mouvemens et dans son attaque. Il fut le général, le chef d'armée (le *herzog*) des Teutschs de l'est et de l'ouest, parce qu'il sut, par sa résolution et son activité, attirer sur lui les regards de tous, gagner et entraîner les âmes de tous. Arrêtés, pressés et affaiblis par de vigoureuses attaques faites sous sa direction, fatigués par la forêt, par le vent, par le mauvais temps, peut-être non moins épuisés par la faim que par une peur croissante, les Romains virent approcher la fin du jour sans être arrivés plus près du terme de leurs misères. Ils essayèrent cependant de fortifier un camp dans une position découverte; mais pour cette œuvre même ils manquèrent de discipline et de l'habitude de la force et du courage. Quelque profond que fût le sentiment du besoin, les fortifications restèrent inachevées (29). Armin toutefois n'attaqua point durant la nuit le camp ouvert partout. Ses Teutschs avaient aussi besoin de repos; l'ennemi ne pouvait échapper, et un combat nocturne pouvait être périlleux par la manière de combattre des siens et par le défaut d'ordre dans les masses tumultueusement agitées.

Mais lorsqu'au matin du jour suivant l'armée romaine s'ébranla, sans courage et sans espérance, l'attaque régulière commença aussitôt de tous côtés. Armin, debout sur une éminence d'où il pouvait surveiller le combat, excita de la voix et du geste, par ses cris et ses encouragemens, les forces des siens pour diriger le choc du corps d'armée disposé en coin sur le point où d'avance il voyait l'impression la plus désastreuse. Ce fut un combat terrible ! Les Romains, dans un affreux désespoir, combattirent pour le moins précieux des biens, pour la vie; les Teutschs, dans une joyeuse attente, pour le plus grand des biens, pour la liberté; les uns et les autres avec les plus grands efforts dont la nature humaine soit capable. D'un côté des cris d'effroi et des cris de douleur; de l'autre, le chant du combat ou des cris de victoire; au milieu de tout cela le bruit de la pluie et le mugissement d'un vent d'orage! Varus fut blessé. Absorbé par la douleur physique, abattu par le sentiment du malheur, ne voyant aucune possibilité de salut, mais portant en lui la ferme résolution de mourir (30), il se plongea lui-même son épée dans le cœur pour échap-

per au moment de la désolation comme à la juste vengeance d'un ennemi enivré par la victoire. Beaucoup suivirent cet exemple du désespoir ; chez le plus grand nombre, la crainte de la mort anéantit toute présence d'esprit ; un petit nombre seulement furent assez forts pour se résoudre à chercher la mort dans le combat. Céionius, un des préfets du camp, voulut racheter sa vie en mettant bas les armes; mais Eggius, l'autre préfet du camp, prévint cette ignominie : tous deux trouvèrent la mort. Vala Numonius, lieutenant de Varus, chercha à fuir avec la cavalerie ; mais le fuyard aussi trouva sa perte. Personne n'échappa que ceux qui par hasard évitèrent leur destinée (31). A la fin, la multitude, privée de ses chefs, devenue par ses efforts et par une longue crainte indifférente à la vie et à la mort, se laissa massacrer sans aucune résistance. Enfin, lorsqu'on ne vit plus d'armes ennemies, le massacre cessa, et la foule désarmée fut faite prisonnière. Mais sur le champ de bataille ensanglanté s'éleva un long cri de victoire poussé par des guerriers enthousiasmés, des actions de grâces aux dieux protecteurs de la patrie, signal de la liberté reconquise pour les pères et les femmes des Teutschs !

Voilà les circonstances de la bataille livrée dans la forêt de Teutobourg. Elles sont grandes et magnifiques dans leur origine et dans leur essence, parce qu'elles étaient fondées sur les dispositions de la nature humaine, concevables pour l'intelligence humaine dans leur développement, honorables pour les Teutschs, sans honte pour les guerriers romains, qui expièrent de leur vie des fautes antérieures et tombèrent victimes d'événemens malheureux. Mais les écrivains anciens et particulièrement Velléius et Dion Cassius, en racontant ces faits, y ont rattaché une interprétation qui blesse tous les sentimens humains et trouble toutes les idées, interprétation sans honneur pour les Romains et pleines d'odieuses accusations contre les Teutschs. Selon leur assertion, tout l'événement, avec toutes ses particularités, fut l'ouvrage d'une grande et universelle conjuration que son auteur, Armin, a dû diriger avec une habileté, une finesse et un empire sans exemple sur les esprits jusqu'à l'anéantissement de l'armée romaine. Selon eux, Varus fut attiré par ruse du Rhin au Wéser (32). Là les Teutschs apportèrent à son tribunal des contestations imaginaires ; ils firent plaider ces affaires par des avocats romains ; ils entendirent prononcer la sentence ; ils se laissèrent déchirer le dos à coups de verges par des bourreaux romains ; ils souffrirent l'exécution d'hommes teutschs par la hache romaine ; ils remercièrent le général romain de sa justice et de la manière dont il adoucissait leur caractère sauvage, tout cela avec la plus profonde dissimulation, dans le but de donner le change à Varus et de lui inspirer de la sécurité (33). De même, ils l'engagèrent par de flatteuses prières, pour obtenir une garnison et la sûreté des routes, à détacher de son armée beaucoup de petites troupes : ils ne voulaient que l'affaiblir (34) ; et lorsqu'ils eurent réussi dans cette double tentative, lorsqu'ils lui eurent inspiré une sécurité telle qu'il n'écoutait plus aucun avertissement, mais renvoyait ceux qui lui donnaient des avis en leur déclarant qu'il ne les croyait point et ne voulait pas les croire; lorsqu'en même temps ils le virent suffisamment affaibli, ils rassemblèrent secrètement des hommes armés et préparèrent adroitement un soulèvement chez un peuple teutsch éloigné. Là-dessus ils l'engagèrent à marcher avec ses légions contre les rebelles. Les princes, qui paraissaient fréquemment à ses banquets, promirent de le suivre sans délai avec leurs troupes, et restant en arrière sous ce prétexte, se mirent à la tête des hommes qui déjà s'étaient réunis pour anéantir les Romains. Ils attirèrent ensuite Varus dans la forêt de Teutobourg, et là ils tombèrent sur lui et sur son armée, merveilleusement favorisés par les dieux dans l'exécution d'un tel crime par l'orage le plus épouvantable qu'on eût vu de mémoire d'homme (35). Voilà ce que disent les écrivains anciens.

Les Romains avaient une épouvantable histoire, pleine de meurtres, de sang, de trahisons et de conjurations. L'homme est aussi disposé à attribuer les grands phénomènes du monde moral, qui s'accomplissent contre sa volonté et ses efforts, à l'action de quelques hommes plutôt qu'à la puissance du génie parce qu'il ne peut s'avouer qu'il a lui-même lutté vainement contre le génie. En conséquence, il est assez concevable que les Romains aient identifié avec la douleur de leur infortune une haine amère contre Armin, parce que celui-ci, s'élevant sur les degrés de cette infortune, était devenu le chef de son peuple; on conçoit que

pour cela même ils lui aient attribué des désirs, des efforts et des actions qui devaient conduire au but qu'il atteignit en effet. Plus ils étaient eux-mêmes accoutumés, dans leurs rapports avec des peuples étrangers, à joindre à la force la prudence, l'astuce, la perfidie et la ruse; moins ils pouvaient faire un crime à des peuples étrangers d'opposer les mêmes moyens à ces moyens : l'issue seule justifiait ou condamnait. Mais il est incroyable que les Romains eux-mêmes aient ajouté foi à la fable inventée par eux au sujet des arrière-pensées et de la confédération secrète des Teutschs. Une semblable trame, compliquée de tant d'élémens divers, aurait été pendant des années ourdie par des hommes appartenant à un peuple qui paraissait extraordinairement grossier aux Romains, sans que ces Romains si raffinés, si adroits, si rusés, se fussent aperçu de la moindre chose (36) ! Un seul homme comme Varus peut perdre la raison, mais était-il tout seul ? n'avait-il pas ses belles légions, et dans celles-ci des généraux et des chefs distingués ? n'avait-il pas ses hommes d'affaires de toute espèce, bien au fait des événemens de la vie, méfians, soupçonneux et jaloux de briller et de s'élever dans leur service ? Un tel aveuglement des yeux et de l'esprit peut-il honorer les Romains ? ou leur désastre ne serait-il plus ignominieux s'il avait été la suite d'une semblable négligence, d'une semblable stupidité ? D'un autre côté, il est contraire à tous les phénomènes de l'histoire, il est contraire à la nature humaine, il est contraire au caractère propre du peuple teutonique qu'un si grand nombre d'hommes aient été capables de garder si longtemps un si grand secret, d'agir avec ce secret, de souffrir tout pour cela, la honte, les blessures et la mort, sans même savoir ce que l'on pourrait obtenir dans le cas de réussite !

Les écrivains romains ont entrepris avec des intentions perfides une œuvre perfide. Ils ont cherché par des accusations et des inculpations contre les peuples teutschs et contre Armin, le sauveur et le fondateur de sa nation, à conserver l'honneur des armes romaines, dont on avait abusé bien que sans succès, pour des projets contraires aux lois de la divinité et de la nature. Le devoir d'un historien teutsch du peuple teutsch, est de soutenir l'honneur de ce peuple, qui défendait ses droits les plus sacrés, de laver le fondateur de ce peuple des taches qui déjà depuis dix-huit siècles sont empreintes sur son nom. C'est d'autant plus un devoir pour lui, qu'il peut complétement repousser les accusations et n'a pas besoin de les affaiblir par de simples récriminations. Celui qui peut être justifié n'a besoin d'aucune indulgence; pour celui qui se présente pur, personne ne doit excuser la tache. Il n'est pas nécessaire de faire un argument de la grossièreté de l'époque; et il est inutile de recourir à la dangereuse maxime que « tout est permis contre l'ennemi de la patrie (37). » Le peuple teutsch a vengé sa honte; entraîné en avant par la puissance du génie, il a assuré sa liberté, et il était poussé à la résolution et à l'action par les sentimens les plus sacrés du cœur de l'homme. Armin a servi loyalement les Romains tant qu'il était engagé envers eux, il s'est rangé de toute son âme du côté de son peuple lorsque celui-ci brisa la chaîne à laquelle était aussi attachée sa parole, et il s'est élevé à la hauteur qui lui appartenait, lorsque la force des circonstances et la nécessité du moment amenèrent la décision de cette grande question : si désormais il y aurait encore un peuple teutsch ? s'il y aurait encore une liberté, ou si une servitude générale devait régner sur le monde et étouffer le génie, la vertu, tout ce qu'il y a de noble, de grand, de beau. Voilà quelle fut la conjuration des Teutschs; voilà quelle fut la trahison d'Armin; voilà quelles furent la perfidie et la ruse.

Le plus grand historien de Rome, Tacite, dont l'âme sublime se range toujours du côté où se trouvent la vérité et le droit, a aussi cherché à réhabiliter la dignité de l'histoire dans ces événemens, qu'il n'avait point à raconter d'après le plan de son ouvrage. Sans doute il sait aussi que le soulèvement avait été préparé à l'avance; mais il a aussitôt indiqué les sources desquelles est sortie l'allégation de cette préparation. Ségeste avait pris part à la lutte d'extermination contre les Romains; mais dans la suite il eut besoin du secours de Rome et avant tout par conséquent du pardon de Rome; aussi dut-il se féliciter d'avoir donné antérieurement aux Romains des preuves de son attachement et de sa fidélité pour effacer cette action, la plus honorable de sa vie. Varus était tombé et ne pouvait le contredire; tous les Romains qui avaient entouré Varus avaient également péri. Ainsi il parla d'une conjuration d'Armin pour

s'attribuer à lui-même le mérite d'une trahison sans résultat. « Souvent, dit Ségeste sans réfléchir combien lui-même d'après cette allégation devait paraître méprisable aux yeux même des Romains, souvent Varus aurait été averti par lui ; mais on ne lui avait accordé aucune foi. Le dernier soir encore avant le départ, il avait, dans le grand repas, insisté pour que Varus fît arrêter comme prisonniers Armin et les principaux des hommes teutschs; privé de ses princes, le peuple ne se serait aventuré à rien, le temps aurait fait distinguer l'innocent du coupable ; mais on ne l'avait pas écouté, et ainsi auraient été amenés les événemens du lendemain, qui ne pouvaient être que déplorés et non excusés. Les Romains pouvaient bien reconnaître que Ségeste n'aurait pas survécu à ces événemens s'il avait émis un avis de cette espèce en présence d'Armin ; toutefois, désireux de troubler et de diviser, ils firent semblant de croire le récit invraisemblable de cet homme perdu et tourmenté par la crainte. Mais Tacite le place sous la lumière de l'histoire ; il laisse Ségeste s'associer lui-même aux traîtres ; il le montre aussi malheureux, aussi petit, aussi misérable, qu'il montre Armin grand, honoré et sublime (38). Et sur l'événement décisif accompli dans la forêt de Teutobourg, il résume son jugement en ce peu de mots : « Varus tomba sous le destin et sous la puissance d'Armin ; » et dans ce jugement la victoire apparaît dans toute la pureté avec laquelle elle avait été obtenue.

Mais lorsqu'elle eut été obtenue, cette victoire, et que les Teutschs sur le champ de bataille couvert de cadavres virent encore vivans beaucoup de leurs oppresseurs et de leurs bourreaux, tandis que leurs pères, leurs frères, leurs amis avaient succombé, ils purent, enivrés par le sentiment de la liberté, enflammés par la rage d'un long combat, se rappelant les mauvais traitemens qu'ils avaient soufferts, commettre quelques cruautés, se livrer à quelques actes de férocité. Il est difficile d'apprécier la valeur des récits de ces événemens ; elle n'est pas considérable. Ils viennent, comme Tacite le déclare expressément, des soldats romains qui par hasard échappèrent au tumulte du combat ou qui plus tard se libérèrent de l'esclavage (39). Ces hommes avaient senti dans leur âme la crainte de la mort ; ils cherchaient aussi à présenter l'horreur de leur position sous le jour le plus épouvantable. Ce n'étaient point des témoins sans préoccupation et sans partialité ; et sans aucun doute, ils attribuèrent à tout le peuple victorieux, comme une fureur sauvage, la vengeance que quelques hommes teutschs tirèrent peut-être de quelques Romains pour le pillage, le sang, l'incendie, pour le déshonneur de leurs femmes et de leurs filles, ou pour d'autres crimes. Ainsi quelques-uns furent assommés, d'autres furent pendus, d'autres expièrent leurs méfaits par d'autres mauvais traitemens. Une juste douleur de cette infortune rendit aussi quelques Romains indomptables. Caldus Cœcilius, fier de descendre d'une antique famille, avait été chargé de chaînes; mais il saisit les chaînes et se brisa le crâne (40). Des actions semblables peuvent avoir excité la colère des hommes et des jeunes gens teutschs. Toutefois leur plus grande fureur ne se porta pas sur les guerriers, mais sur les hommes d'affaires et surtout sur les avocats, qui avaient cherché à corrompre, à défigurer, à anéantir le droit national, qui par leur bavardage, avaient accusé ou défendu des hommes teutschs suivant les lois romaines et avaient attiré sur eux des peines inouïes, la flagellation et la mort. Selon le récit de Florus, quelques-uns de ces avocats auraient eu les yeux arrachés, d'autres les mains coupées. A l'un d'eux un guerrier teutsch coupa la langue, ferma la bouche, et cria avec une cruelle ironie : « Maintenant, vipère, cesse de siffler ! » Mais c'était là un fait d'un seul homme, accompli peut-être sous l'empire du plus profond sentiment d'une ignominieuse injustice dont ce Romain l'avait rendu victime. Il est possible aussi que, comme le raconte Tacite, quelques-uns des prisonniers les plus distingués, des chefs de légion et des officiers supérieurs, aient été immolés comme victimes aux divinités de la patrie sur des autels dressés dans les bois voisins (41). Peut-être cela se fit-il d'après un usage antique et sacré, et cet acte ne doit par conséquent pas être jugé à part ; mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que la plupart des Romains qui tombèrent entre les mains des Teutschs furent épargnés et emmenés captifs avec le reste du butin. Les sentimens de l'humanité le garantissaient, l'intérêt personnel y engagea. Tacite nous apprend aussi qu'ils savaient tirer parti des esclaves ; Sénèque témoigne expressément qu'un très-grand nombre de Romains, nés

dans la plus haute opulence et cherchant à acquérir par le service militaire la dignité de sénateurs, furent rabaissés par la défaite de Varus jusqu'au rang de bergers et jusqu'à d'autres fonctions serviles; et Dion Cassius fait savoir que plusieurs furent rachetés de l'esclavage. Quarante ans après, on trouva encore de ces captifs en vie.

Un porte-enseigne arracha de la hampe l'aigle d'une légion, la cacha dans sa ceinture et se précipita dans un marais pour sauver avec elle l'honneur de la légion (42). Les aigles des deux autres légions étaient tombées entre les mains du vainqueur; les jeunes Teutschs en firent un amusement pour leurs jeux. Ces brillans oiseaux avaient perdu ce qu'ils avaient de redoutable, et le plaisir de les voir dans leur abaissement relevait le courage de la jeunesse. Les drapeaux enlevés furent suspendus dans les bois sacrés; les têtes des morts ou des victimes furent fixées à des troncs d'arbres autour du champ de bataille (43); on laissa sans sépulture les cadavres de ceux qui avaient péri, afin que ce lieu fût à jamais un théâtre d'horreur (44).

Mais lorsque le premier tumulte fut passé et que la violence des passions, de la fureur et de la vengeance, de la joie et de l'enthousiasme, sans frein dans l'ivresse de la victoire, se fut calmée, Armin éleva la voix parmi les hommes de la liberté (45). Comme il avait été le chef de son peuple au moment de la nécessité, il en fut l'orateur au moment de la victoire. Ce que l'on avait gagné devait être conservé. Les Chéruskes et les Bructères, les Marses et les Cattes avaient soutenu en commun cette grande lutte; mais le sentiment de la patrie seul, irrésistible dans la crainte et le danger, s'était emparé de ces peuples et d'autres encore, et les avait réunis comme par un aveugle hasard. On n'était arrivé à rien si maintenant chaque peuple, si chaque guerrier suivait à part sa route pour se réjouir en silence de son butin ou pour mettre en sûreté les esclaves que le combat lui avait donnés. Le lien qui s'était formé par le hasard devait être maintenu par la raison. Sur les cadavres des ennemis massacrés, à l'heure si grande et si belle de la victoire, Armin parla dans ce sens du peuple teutonique et de la patrie teutsche (46); et il trouva des oreilles dociles et des âmes impressionables. Ainsi il fut le fondateur d'une grande confédération formée pour la défense commune contre un ennemi commun, qui, après une telle honte, était doublement à craindre. Armin lui-même fut le chef de cette confédération, parce qu'il avait remporté dans la lutte le prix de la plus haute renommée et qu'il dominait avec le plus grand génie les hommes et leurs rapports. Ce génie, à ce qu'il semble, enfanta, en de telles circonstances, des pensées élevées. Devant lui, se présenta la patrie dans toute l'extension du peuple teutonique et de la langue teutsche. Le cadavre de Varus avait été enfoui par ses guerriers parce que le temps avait manqué pour le brûler. Armin le fit déterrer et lui fit couper la tête qu'il envoya à Marobod. A cette marque, Marobod devait reconnaître que si par sa redoutable et menaçante position et par une force inactive il avait maintenu sans tache le nom teutsch dans le sud de la patrie, dans le nord aussi, toute tache avait été lavée maintenant par le combat et par la victoire; qu'ici comme là la gloire et la puissance étaient grandes, et que désormais il fallait agir avec une même pensée et par un même lien (47). Nous ne savons pas ce qu'Armin dit à Marobod, nous ne savons pas ce que Marobod répondit à Armin; mais le message fut compris : Marobod fit remettre la tête de Varus à Tibère. Les Romains purent reconnaître que depuis le Danube jusqu'à la mer il y avait une seule grande confédération de peuples teutoniques.

CHAPITRE VI.

INQUIÉTUDE CAUSÉE AUX ROMAINS PAR LA VICTOIRE DES TEUTSCHS. — LES TEUTSCHS APRÈS LA VICTOIRE. — TIBÈRE DE NOUVEAU DANS LE TEUTSCHLAND.

De l'an 9 à l'an 11.

Auguste était vieux. Dans les grandes destinées de sa vie, les forces de son génie s'étaient usées. Porté en avant depuis son enfance par un bonheur merveilleux, il était arrivé à une hauteur, où, à l'approche de la mort, les vicissitudes des choses humaines devaient, sous un triple rapport, lui paraître redoutables. Sur ce bonheur seulement reposait avec sécurité le secret de sa souveraineté, et ce n'était que par la continuation de ce bonheur qu'il pouvait compter sur l'oubli comme sur le silence des Romains. Mais le soulèvement de la Pannonie

et de la Dalmatie lui avait montré un effrayant précipice. Pour étouffer ce soulèvement, il avait fallu une si grande armée que jamais Rome n'en avait envoyé de semblable hors de l'Italie. Il lui avait été difficile de réunir cette armée, et il n'y avait pas réussi sans des mesures qui lui avaient donné à réfléchir. Pourtant la lutte avait duré trois longues années et n'avait pu être menée à une heureuse issue que parce qu'on avait laissé un dangereux ennemi, Marobod, dans la plénitude d'une puissance formidable, et parce qu'on lui avait donné le temps de fortifier encore et d'affermir cette puissance. Et maintenant même, on devait célébrer les fêtes pour cette triste et incomplète victoire, par laquelle, sans doute, les anciennes frontières de l'empire avaient été maintenues, mais seulement par l'emploi des forces doublées de l'empire ; et par ces fêtes, les Romains devaient reconnaître que leur empereur était le favori de la fortune, dans ses vieux jours comme dans les jours de sa jeunesse. Et voilà que tout à coup se répandit dans Rome la nouvelle des événemens du Teutschland, et elle se plaça devant le vieil empereur dans toute la monstrueuse forme qu'elle avait reçue de l'effroi des hommes et de leur disposition à voir la réalité dans la grandeur de la possibilité. Assurément, il était difficile qu'un coup plus épouvantable vînt frapper le vieillard après une telle vie.

La Gaule, qu'Auguste lui-même, dans des circonstances toutes différentes, avait mise avec inquiétude à l'abri des Teutschs, lui sembla perdue : le Rhin désarmé ne pouvait arrêter le vainqueur de la forêt de Teutobourg. Marobod pouvait, avec toute sa puissance, atteindre les frontières de l'Italie, avant que les légions affaiblies fussent en état d'apporter du secours de l'intérieur de l'Illyrie ; et qui pouvait garantir que le feu qui venait à l'instant d'être étouffé ne s'élevât et ne s'étendît de nouveau, dès que l'on se hasarderait à les éloigner ? La vieille liberté gisait enchaînée sous le trône impérial ; que serait-ce si elle s'agitait encore une fois ? Était-il donc tout à fait impossible que les Romains se tournassent encore une fois vers elle ? Le charme s'était évanoui, qui avait entouré ce trône ; beaucoup de grandes familles étaient plongées dans le deuil par la mort ou par les tourmens de l'incertitude sur le sort de leurs membres ; était-il bien décidé que les fils, au souvenir desquels était de nouveau rappelée l'histoire de la vertu et de la grandeur romaine si magnifiquement exposée par Tite-Live, avaient entièrement oublié la liberté pour laquelle leurs pères avaient succombé avec gloire moins d'un demi-siècle auparavant ? Mais qu'avait l'empereur à opposer à ce danger qui se présentait sous tant de faces ? La jeunesse belliqueuse de Rome était en grande partie anéantie ou éloignée ; en Italie, la population était déjà moindre ; les alliés maltraités n'avaient fait les guerres de Rome que par crainte de Rome. Et à qui pouvait-il se fier ? sur la fidélité de qui pouvait-il compter, lui, le vieux empereur (1) ?

Ces pensées et ces inquiétudes se dressaient devant l'esprit d'Auguste lorsqu'il reçut la première nouvelle du malheur de son armée. Alors chancela la force de son âme ; il perdit sa fermeté et sa résolution. Il gémit, éclata en colère, se livra à sa rage et montra toute l'impatience d'un vieux favori de la fortune. Mais il prit aussi des mesures qui étaient tout aussi propres à diminuer les malheurs redoutés qu'elles le sont à faire connaître sa propre situation et la situation de Rome. Il déchira ses vêtemens, comme le racontent Suétone et Dion Cassius, il se frappa la tête contre la muraille, il laissa pendant plusieurs mois croître sa barbe et ses cheveux, et fit jour à sa douleur par les exclamations les plus insensées (2). Il fit au tout-puissant et favorable Jupiter les mêmes vœux qu'on lui avait faits dans les guerres des Cimbres et des Marses ; il lui promit les grandes fêtes, s'il voulait arracher l'état à cette extrémité. Dans la ville de Rome, il établit une garnison qui, par des rondes nocturnes, devait comprimer tous les mouvemens qui troubleraient la tranquillité. Tous les Teutschs et les Gaulois qui, à Rome, étaient dans les affaires ou servaient dans sa garde, furent éloignés afin qu'ils ne tentassent aucune innovation. Les gouverneurs des provinces furent continués dans leurs fonctions, afin que les alliés fussent tenus d'autant plus sûrement dans l'obéissance par des hommes expérimentés et au courant des relations. Mais le point le plus important comme le plus difficile était la formation d'une nouvelle armée. Les jeunes gens, dépourvus du génie des grands siècles de l'antiquité, sans liberté et sans patrie, cherchaient par tous les moyens à se soustraire au service. Mais Auguste ordonna que de

tous les hommes au-dessous de trente-cinq ans, le cinquième serait enrôlé, des plus vieux le dixième. Ceux qui refuseraient d'obéir au sort devaient être dépouillés de leurs biens et déclarés infâmes. Et comme cette sévérité même n'effraya point, plusieurs furent punis de mort. Des vétérans furent aussi rappelés, et une foule d'esclaves, désignés par le sort, dut être mise en liberté et placée sous les armes. Par de semblables mesures, on réussit non-seulement à maintenir la ville dans une entière tranquillité (3), mais on parvint aussi à rassembler en peu de temps une nouvelle et importante armée. Tibère, qui, à la nouvelle du désastre arrivé dans le Teutschland, accourut à Rome, reçut le commandement en chef de cette armée. Il le prit sans célébrer le triomphe qui lui avait été décerné pour sa victoire en Pannonie.

Ce fut sans aucun doute un grand bonheur pour Rome, et qui fut accepté avec reconnaissance, que la guerre de Pannonie et de Dalmatie fût réellement terminée (4). Ce ne fut pas moins pour le Teutschland un grand bonheur que l'empire de Marobod subsistât encore avec sa première forme si redoutable. Par la première de ces circonstances, il fut possible aux Romains de disposer librement des forces de l'empire ; par la seconde, les Teutschs virent constamment leurs derrières et leurs flancs assurés. Tibère fut forcé par la position de Marobod à conduire son armée sur le Rhin, et à se conduire à peu près suivant le même plan qu'il avait adopté dix-huit ans auparavant. Il arriva jusqu'au Rhin sans obstacle, car de tout ce qu'Auguste et tous les Romains avaient pu redouter des Teutschs, rien ne s'était accompli. Les peuples de la Gaule, au premier bruit du soulèvement des Teutschs, s'étaient sans doute ressouvenus de l'ancienne liberté, et ce souvenir avait excité en eux une secousse convulsive ; mais un mouvement du général romain Asprénas, avec ses deux légions, vers le bas Rhin avait suffi pour calmer cette secousse. Si des guerriers teutschs, comme cela s'était fait jadis, avaient franchi le Rhin pour porter aux Teutschs de la rive gauche le secours vers lequel ils tournaient leurs regards, les deux légions n'auraient pas suffi pour maintenir la crainte et par la crainte l'obéissance. Mais le secours ne vint pas.

C'était par un soulèvement des peuples que la victoire avait été remportée dans la forêt de Teutobourg ; c'était par une confédération de ces peuples qu'Armin s'était efforcé d'assurer ce succès. Le soulèvement produit par une oppression intolérable n'avait eu d'autre but que de briser le joug pesant des armes romaines et du droit romain ; la confédération ne pouvait avoir d'autre but que de mettre à l'avenir ces peuples en sûreté contre les armes romaines et le droit romain. Des hommes qui avaient combattu et qui étaient prêts à combattre encore pour leurs foyers et leurs autels, pour leurs femmes et leurs enfans, ne pouvaient pas vouloir affermir par les chances éloignées de la fortune ce qu'ils avaient reconquis dans les forêts de leur patrie ; et moins encore pouvaient-ils tenter une entreprise dans de simples idées de gloire ou d'illustration guerrière. Et si jadis la jeunesse belliqueuse, pour ouvrir un débouché à un excès de forces, s'était précipitée sur la Gaule et avait combattu contre Rome plus volontiers que pour Rome, elle ne trouvait maintenant ni appât ni occasion pour une expédition de cette nature. Jadis des peuples galliques étaient en lutte ouverte contre les Romains, et des troupes teutsches qui avaient paru pour leur porter secours étaient reçues à bras ouverts ; maintenant, la Gaule tranquillisée avait reçu avec les raffinemens de la vie romaine l'art de l'obéissance, et les fortifications du Rhin, élevées menaçantes contre les Teutschs, avaient entièrement interrompu les anciennes communications. Ce qui jadis avait été une joyeuse occupation se présentait maintenant comme une folle aventure. Autrefois aussi, la patrie n'avait pas besoin de sa jeunesse et ne lui fournissait point d'occasion convenable pour développer suffisamment sa vigueur guerrière : la nouvelle alliance, conclue et scellée par des exploits et par le sang, réclamait aujourd'hui tous les fils de la patrie, et la liberté reconquise, rachetée si cher, remplissait les âmes avec une telle énergie qu'aucune autre pensée ne pouvait y naître ou y prendre place.

Les peuples teutoniques confédérés ne portèrent donc pas leurs regards hors de la patrie. Leurs efforts tendaient à effacer de cette patrie toutes les traces de la puissance des Romains et à ne conserver que l'horrible monument de leur honte et de leur destruction. En conséquence, ils attaquèrent partout les forteresses

et les retranchemens des Romains, et ils réussirent à les renverser tous, à l'exception peut-être des ouvrages construits sur les hauteurs (5). Mais cette destruction ne leur fut pas facile: le courage et la force ne suffisent pas contre les ouvrages de l'art. Ils manquaient de conseils et d'instrumens, et les Romains eurent le temps d'employer tout ce qu'ils avaient appris par cinq siècles de guerres et toutes les ressources qu'une culture scientifique leur assurait. Par la ruse, par des stratagèmes et par d'adroites tentatives, ils purent arrêter, induire en erreur, rompre l'impétuosité des Teutschs (6). Mais les Teutschs avaient un allié sous lequel les Romains succombaient en dernier lieu quand ils ne cherchaient pas à l'éviter: c'était la faim. De toutes les forteresses que les Romains avaient sur le sol teutonique, celle qui tint le plus longtemps fut Aliso, la plus ancienne et la plus forte. Lucius Cæditius, comme nous l'apprend Velléius, en parlant de lui avec éloge, était le commandant de ce château. La garnison se défendit jusqu'à la dernière extrémité et soutint même, dans l'espoir d'un renfort envoyé du Rhin, l'horreur du manque de tous les objets de première nécessité. Cependant la nouvelle armée approchait sous les ordres de Tibère. Les Teutschs, informés de cette approche, ne purent s'empêcher de croire que l'on avait en vue une nouvelle irruption dans le Teutschland. Aussi désiraient-ils avec raison se rendre maîtres de la forteresse par quelque moyen que ce fût: ils ne pouvaient s'inquiéter beaucoup de la garnison. Ils se retirèrent donc, pour la plus grande partie, pour exciter les Romains à essayer de s'ouvrir la retraite l'épée à la main. Ce plan réussit. Par une nuit sombre, les Romains se retirèrent et abandonnèrent le dernier asile qu'ils eussent dans le Teutschland. Le nombre des hommes armés n'était pas grand, mais beaucoup d'hommes sans armes, qui lors du soulèvement du peuple teutsch s'étaient réfugiés dans la forteresse, suivaient cette troupe; ils emmenaient aussi avec eux le butin du Teutschland pour sauver avec leur vie ce qu'ils avaient gagné au péril de leur vie. Les Teutschs n'étaient pas inattentifs; mais les premières et les secondes gardes les laissèrent passer pour leur rendre impossible le retour vers la forteresse. Aux troisièmes commença l'attaque. Toutefois l'obscurité de la nuit permit à beaucoup de Romains de se sauver. Lorsqu'ils eurent dépassé les Teutschs, ils se rassemblèrent au son de la trompette que firent entendre quelques fugitifs et atteignirent le Rhin, où ils trouvèrent accueil et sûreté auprès des légions d'Asprénas. Ils ne manquèrent pas de représenter leur salut, ainsi que cela paraît dans Velléius, Dion et Zonaras, comme l'œuvre de leur finesse, de leur résolution, de leur bravoure. Mais on ne put nier que le butin fût tombé entre les mains des Teutschs (7).

Vers ce même temps, Tibère, accompagné de son neveu Germanicus, était arrivé sans obstacle sur le Rhin avec la nouvelle armée. Il y trouva tout tranquille, non sans étonnement. La connaissance qu'il avait acquise autrefois des peuples teutoniques et le résultat de vingt ans d'efforts qu'il avait sous les yeux purent bien lui donner la conviction que de nouvelles tentatives ne mèneraient à aucune autre fin et que, selon l'expression de Florus, la domination romaine, qui n'avait été arrêtée par aucune mer, avait trouvé ses limites au Rhin. Aussi se contenta-t-il de former son armée et chercha-t-il à rétablir la sévère discipline et l'ordre des anciens temps pour garantir du moins et conserver ces frontières et maintenir dans leur cercle la soumission des peuples. L'année suivante il entreprit, il est vrai, de passer le Rhin, mais non à l'ancienne manière, et seulement pour montrer aux Teutschs que la puissance de Rome n'avait nullement été anéantie par la défaite de Varus, bien plus encore pour mettre en pratique la rigoureuse discipline militaire qu'il avait prescrite jusqu'alors et pour donner lui-même l'exemple d'une austère vie guerrière. Il défendit en conséquence, comme Suétone le raconte, que personne emportât autre chose que le plus strict nécessaire; et pour être sûr que cette prescription fût observée, il se tint sur la rive pendant que les troupes passèrent le Rhin et visita lui-même les bagages. Pendant qu'il se trouva sur la rive droite du Rhin, il ne voulut manger que couché sur la terre sans apprêts. Souvent il prit part au bivouac des soldats et dormit sans tente en plein air. Pour toutes les opérations, il prenait l'avis d'un conseil de guerre, bien que dans ses expéditions précédentes il eût toujours agi selon ses propres vues. Il donnait ses ordres par écrit, et à la moindre incertitude, sans aller plus loin, il mandait chacun auprès de lui, en tout temps et

même aux heures de la nuit. Mais Tibère quitta à peine la rive du Rhin dans la crainte, comme le remarque Dion Cassius, d'éprouver aussi une défaite. Aucun ennemi ne fut battu, aucun peuple ne fut soumis. Et bien que dans cette circonstance encore Velléius se gonfle pour vanter son héros, il ne peut pourtant rien célébrer de ses exploits si ce n'est qu'il a dévasté et brûlé, qu'il a ouvert des chemins et renversé tous les obstacles et que, fidèle à son vieux principe que le parti le plus sûr est aussi le plus glorieux, il ramena sur la rive gauche du Rhin l'armée sans avoir, à sa grande gloire, essuyé aucune perte (8). Suivant une remarque de Tacite, Tibère commença à faire élever des retranchemens dans la forêt Cæsique. En tout cas, il faut chercher cette forêt au nord de la Lippe. D'après cela, il semble que Tibère en partant de Mayence descendit tout le cours du Rhin et qu'il repassa le fleuve non loin de l'île batavique. Après qu'il eut conduit son armée dans les quartiers d'hiver sur la rive gauche, il se rendit lui-même à Rome pour saluer son père, recevoir ses remercîmens et prendre part à la joie que causait la tranquillité rétablie.

L'année suivante, Tibère séjourna encore une fois sur le Rhin et affermit par sa vigilance ce qui avait été sauvé ou fondé. Il veilla plus sévèrement encore qu'auparavant à la discipline militaire; il déclara infâme un lieutenant qui avait envoyé à la chasse au delà du Rhin quelques soldats avec ses affranchis. Il paraît aussi avoir rétabli pour plus grande sûreté la flotte sur le Rhin. Toutefois une nouvelle entreprise ne fut pas tentée contre les Teutschs. Et lorsque enfin Tibère, dans l'automne de l'an 11, quitta pour toujours le Rhin pour célébrer le triomphe qui lui avait été décerné autrefois et pour prendre bientôt lui-même le souverain pouvoir, les légions sur le Rhin restèrent également inactives les deux années suivantes. On suivit l'exemple de Tibère par rapport aux Teutschs; mais on ne sut pas comme lui occuper les légions, même sans expédition guerrière, les fatiguer, les entretenir dans une sévère discipline et dans une étroite obéissance (9).

CHAPITRE VII.

GUERRE ENTRE ARMIN ET SÉGESTE. — PREMIÈRE EXPÉDITION DE GERMANICUS CONTRE LES TEUTSCHS. — NOUVELLES VICTOIRES D'ARMIN.

De l'an 12 à l'an 15.

Les Romains ne disent rien des peuples teutoniques, de leur position et de leur conduite dans le temps où Tibère était dans le Teutschland. Si ces Romains, comme Velléius, se sont flattés qu'Armin fut effrayé par le passage de Tibère au delà du Rhin, on ne trouve pas le moindre fondement à cette supposition. Les Teutschs ne vinrent pas sur le Rhin pour rencontrer les Romains sur un territoire où ils ne pouvaient rien gagner par une victoire et perdre tout par un revers; dans l'intérieur de leur pays au contraire, où leur force était éprouvée et où ils savaient ce qu'ils défendaient, ils peuvent avoir été disposés et préparés à la résistance et au combat. Ce n'était pas devant des arbres et devant des plaines que Tibère avait eu peur, c'était devant la puissance de l'ennemi. Mais pour les Teutschs ce fut assurément un malheur que, ferme dans ses principes, il n'eût essayé aucune attaque contre cette puissance. Leur union était nouvelle, produite par la nécessité et le moment, conclue dans la joie qu'inspirait le succès d'une grande action et dans les transports causés par le bonheur d'avoir atteint un tel but; mais rien n'était calculé, rien n'était préparé à l'avance. Les âmes des hommes, ivres de bonheur et de victoire, avaient été entraînées par-dessus toutes les anciennes relations; mais l'enthousiasme de quelques jours n'avait pas éteint le souvenir de temps antérieurs et n'avait pas effacé la passion dont l'homme se délivre le plus difficilement. Il manquait un ordre fédéral, des lois, des institutions. La jeune confédération n'aurait pu gagner de consistance et d'unité que si elle avait eu continuellement à craindre le retour du danger contre lequel elle s'était élevée. Mais l'adroite prévoyance avec laquelle Tibère sut agir enleva bientôt aux Teutschs toute inquiétude; sa crainte vraie ou simulée leur donna le change et leur inspira de la sécurité. Dans cette sécurité, on n'oublia pas sans doute le souvenir de la journée dans la forêt de Teutobourg, mais la confédération à laquelle

elle avait donné naissance ne parut plus nécessaire. Il n'est pas non plus vraisemblable, d'après les relations de la nature humaine, qu'aucun accommodement n'ait été conclu entre les Teutschs et les Romains : ce serait une chose inouïe si les Romains étaient restés des années entières inactifs sur le Rhin sans faire avec l'ennemi aucune espèce de traité ; et peut-être Tibère ne fut-il aussi sévère envers ce lieutenant qui avait envoyé quelques soldats à la chasse au delà du Rhin que parce qu'il devait aux Teutschs une satisfaction pour la violation de la paix (1). La confédération perdit d'autant plus aisément toute vie et tout intérêt; et maintenant quelques années suffirent pour faire renaître les germes de la vieille discorde qui jadis avait existé, comme il est naturel à l'homme, entre les princes et les peuples teutoniques et pour exciter des passions de toute espèce, nobles et vulgaires. Mais lorsqu'une fois elle se fut reproduite de nouveau cette vieille discorde, lorsqu'une fois elles se furent réveillées de nouveau ces vieilles passions, alors la victoire même sur les Romains leur donna un aliment et de la force. La gloire qui entourait de ses rayons un ancien ennemi provoqua la jalousie; le butin qui avait été gagné excita l'envie.

Il peut s'être fait beaucoup de choses odieuses et beaucoup de belles choses, beaucoup de choses basses et nobles sans qu'elles aient laissé aucune trace dans l'histoire. Mais entre Armin, le sauveur du Teutschland, et Ségeste, l'aveugle partisan des Romains, s'éleva une amère hostilité qui conduisit même à la trahison et aux armes. Cette inimitié eut sans aucun doute sa base dans la colère que Ségeste ressentit de ce qu'il voyait couronné de gloire et d'honneur et fêté de tout son peuple l'homme qu'il s'était efforcé de perdre par ses délations. Il détestait Armin parce qu'il avait la conscience d'avoir sans succès dirigé contre lui de secrètes menées, et il le poursuivait de sa haine avec un acharnement d'autant plus grand que ce même Armin s'était élevé plus haut, au-dessus de lui et de ses odieuses menées. Mais nous ne savons pas quelle circonstance amena l'éclat. Armin avait épousé la fille de Ségeste, dont Strabon seul donne le nom, Thusnelda; le temps où cette union avait eu lieu est inconnu; la manière dont elle se fit est énigmatique. Selon Tacite, la fille de Ségeste était devenue la femme d'Armin par un enlèvement; et parmi les historiens des Teutschs, plusieurs ont cherché dans cet enlèvement la source de l'inimitié qui exista entre Ségeste et Armin : c'est à tort. Armin n'était pas encore le gendre de Ségeste lorsque Varus commandait dans le Teutschland. Alors Armin était si jeune que son mariage eût blessé les mœurs de son peuple. Il avait été constamment dans le camp romain, sans loisir pour l'amour. Un jeune homme qui sentait aussi profondément que lui les mauvais traitemens et la honte imposés à sa patrie ne pouvait absolument pas diriger son esprit vers les jeunes filles, le mariage et l'enlèvement, tant que le malheur pesait sur son peuple : il ne pouvait concevoir la pensée de devenir le père d'enfans de l'esclavage. Thusnelda aussi ne porta son premier fils dans son sein maternel que la cinquième année de la liberté (2). De plus, les expressions de Tacite, bien qu'elles ne contiennent rien de précis, se rapportent plutôt au temps qui suivit la victoire qu'à celui qui la précéda (3). Au sujet d'un enlèvement, au contraire, les paroles de cet historien paraissent, il est vrai, précises et décisives; mais les sources où il a puisé sont suspectes. Ségeste, que Varus n'avait pas voulu croire une seule fois, raconta la chose aux Romains. Des lois teutsches postérieures prouvent que les enlèvemens de jeunes filles n'ont pas été rares, et les mœurs du peuple expliquent suffisamment ce qui paraît être arrivé (4). Mais on les considérait comme des crimes; et il est difficile de croire qu'Armin, qui était si haut placé parmi son peuple, se fût abaissé à un crime vulgaire. Si cela fût arrivé plus tôt, Ségeste l'eût assurément traduit devant le tribunal de Varus; si cela fût arrivé après la victoire, Armin assurément n'eût pu conserver la confiance de son peuple dans les circonstances les plus sacrées. En conséquence, si toute cette affaire n'est pas une simple allégation de Ségeste pour se purifier de toute faute aux yeux des Romains, il est probable que Thusnelda, bien éloignée des pensées de son père, dans l'enthousiasme que lui inspiraient le bonheur et la victoire de la patrie, donna son cœur au jeune héros qui dans le grand jour où le sort se décida avait été l'exemple, le modèle et le chef de son peuple, et qu'Armin la prit pour femme dans l'espérance de se réconcilier par elle avec son père et d'affermir ainsi la confédération; ou bien

encore que cette union fut opérée par d'autres hommes dans l'espoir de réunir par un tel lien deux princes dont l'inimitié ne pouvait être que désastreuse pour la patrie commune (5).

Mais la haine de Ségeste ne fut pas diminuée, et dans le malheureux repos du Teustchland il trouva l'espace et l'occasion de la faire valoir. Armin fut surpris par lui et retenu prisonnier avec sa femme. Dans ce même temps mourut l'empereur Auguste, l'an 14 après Jésus-Christ, et la souveraineté passa au milieu d'hypocrisie, de cruauté et de bassesse, à Tibère, l'ennemi le plus dangereux des Teutschs. Cet événement, entre beaucoup de suites d'une grande importance, donna une nouvelle face aux rapports des Teutschs avec les Romains. Ainsi, selon Tacite (6), huit légions furent de nouveau rassemblées sur le Rhin : quatre furent placées près de Mayence sous le lieutenant Caïus Silius, et quatre sous le lieutenant Aulus Cæcina, près de Cologne, dans le pays des Ubiens. Le commandement en chef des deux armées fut donné à Germanicus, neveu de Tibère, qui, sur l'ordre d'Auguste, l'avait adopté pour fils. Ce prince était alors occupé des impôts de la Gaule. Les soldats, par un long repos et un service facile, avaient été portés au déréglement et à la débauche. L'armée du bas Rhin se composait en grande partie d'hommes qui après la défaite de Varus avaient été recrutés à Rome même. Ces hommes, accoutumés à l'effronterie comme aux délices de la ville, trouvaient la discipline et l'assujettissement du camp d'autant plus insupportables qu'ils avaient plus le loisir d'y réfléchir. Tous savaient qu'entre Tibère et Germanicus existait une inimitié secrète et profonde, et que Germanicus, favorisé par Auguste, imposé à Tibère pour fils, pour collègue dans le commandement militaire, pour partager sa gloire, était peu disposé à aucune obéissance. Du reste Germanicus, à cause du souvenir de son père, et de sa propre affabilité, qui tranchait d'une manière éclatante avec les habitudes sombres de Tibère, était extraordinairement aimé. On n'avait pas encore oublié non plus les guerres civiles du temps passé, et le souvenir du déplacement de la propriété, opéré par elles au profit des soldats victorieux, ouvrait une vaste perspective sur laquelle plus d'un homme dirigeait volontiers des regards avides. C'était aux mains de l'armée que, par un changement de maître, semblait remis le sort de l'empire, qui remplissait tous les esprits d'inquiétude et rendait de nouveau l'avenir incertain. Ainsi on en vint, dans l'armée du bas Rhin, à de téméraires paroles ; les paroles menèrent à de téméraires actions, et comme dans le principe le lieutenant négligea de s'opposer à ces faits par la sévérité, et que même il n'osa pas les réprimer, un violent esprit de sédition s'empara de toute l'armée, et toute discipline et tout ordre furent détruits ; des atrocités et des crimes furent commis, comme dans une folie générale. Germanicus accourut pour apaiser l'émeute; mais comme il refusa la souveraineté qui lui fut offerte d'une manière sauvage, il n'échappa pas lui-même aux mauvais traitemens de la formidable multitude, et même par les plus pénibles efforts et les plus grandes promesses, il ne lui fut pas possible de rétablir la tranquillité. Il réussit mieux auprès de l'armée du haut Rhin à prévenir le soulèvement. Une garnison détachée de cette armée, pour occuper la hauteur dans le pays des Cattes, essaya, il est vrai, un soulèvement ; mais le préfet du camp, Mennius, étouffa cette tentative par sa résolution et ramena la garnison dans les quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin (7). Rassuré de ce côté, Germanicus se rendit de nouveau près des troupes stationnées sur le bas Rhin. Avec lui étaient des députés du sénat qui apportaient la nouvelle de l'avénement de Tibère au trône impérial. Mais les légions s'étaient divisées ; d'affreux projets s'étaient élevés dans leur sein : leurs exigences, leur attente étaient plus élevées qu'auparavant ; les envoyés excitaient l'inquiétude : ainsi la rage se tourna contre eux ; ils furent maltraités à l'autel des Ubiens ; la voix du général ne fut pas écoutée. Et seulement après que ces passions sauvages se furent exhalées, on réussit à éveiller dans une partie des guerriers le sentiment de la honte, et par lui des dispositions au rétablissement de l'ordre et de l'obéissance. Mais ce but ne fut atteint qu'après qu'un horrible châtiment, exercé par les soldats eux-mêmes, eût eu lieu dans un camp, et dans l'autre un affreux massacre, une affreuse boucherie : des hommes qui avaient reposé ensemble sur la même couche, qui avaient mangé du même pain, s'assommèrent entre eux avec une soif exécrable de meurtre. Et alors même il resta dans ces hommes sauvages un feu si brûlant et une ardeur si insen-

sée d'armes et de sang que Germanicus crut nécessaire de conduire ces furieux au delà du Rhin, dans les cantons pacifiques du Teutschland, pour assouvir leur rage, apaiser leur ardeur par le meurtre d'hommes teutschs, qui, sous tous les rapports, étaient considérés comme des ennemis par les Romains (8).

Dans ce but, Germanicus passa le Rhin avec douze mille hommes des légions (9), avec vingt-six cohortes alliées et huit corps de cavalerie qui n'avaient pas pris part à la révolte. Il traversa la forêt Cæsique et les ouvrages que Tibère y avait commencés. Sur ceux-ci mêmes il prit une forte position, protégée sur le front et sur les derrières par un retranchement et sur les côtés par un abatis d'arbres. Les Teutschs vivaient en paix et contens. Les espions qu'on envoya rapportèrent que dans la nuit ils devaient célébrer une fête signalée par des banquets d'apparat. Ce rapport arriva à Germanicus à propos pour ses troupes avides de meurtres. Il se mit donc en route, Cæcina en avant pour frayer le chemin. Une nuit étoilée favorisa l'œuvre de l'astuce et de l'impiété. Les troupes romaines arrivèrent sans être aperçues aux demeures des Marses et les cernèrent sans obstacle, parce que la pensée de la guerre était loin de ces hommes livrés sans réserve à leurs réjouissances. Pour rendre encore plus grande l'horreur de la dévastation, Germanicus disposa ses troupes en quatre coins; elles s'élancèrent en même temps et avec une rage égale, et dans un espace de dix milles, le pays fut entièrement ravagé par le fer et le feu. Ni l'âge ni le sexe ne trouvèrent de pitié : le sacré et le profane furent confondus. Un temple très-vénéré parmi ces peuples fut rasé au niveau de la terre (10). Et les Romains n'essuyèrent aucune perte : car ces cruels meurtriers n'avaient égorgé que le sommeil, ils n'avaient massacré que des hommes enivrés ou des fuyards qui avaient essayé de se soustraire à la mort.

Mais le cri de cette perfide surprise retentit rapidement parmi les peuples teutoniques. Aussitôt les voisins se levèrent pour venger le crime qui avait été commis ignominieusement sur leurs frères désarmés (11). Les Bructères, les Tubantes et les Usipètes occupèrent la forêt par laquelle les Romains devaient se retirer. Mais Germanicus, informé du danger qui le menaçait, disposa son armée avec la plus grande prévoyance et déjoua par sa vigilance une bonne partie du plan des Teutschs. Une partie de la cavalerie et des cohortes auxiliaires ouvrit la marche; puis suivait la première légion, ayant au milieu d'elle les charrois; la vingt et unième légion couvrait la droite, la cinquième la gauche; la vingtième assurait les derrières, et la marche était fermée par le reste de la cavalerie et des alliés. Tant que l'armée traversa la forêt, les Teutschs restèrent immobiles. Au sortir de celle-ci, ils firent sur l'avant-garde des Romains une légère attaque; de petits chocs furent également dirigés sur les flancs. Mais lorsque l'expédition fut entièrement sortie de la forêt, les Teutschs se jetèrent avec toute leur masse sur les dernières troupes, et les cohortes légères chancelèrent sous leurs coups. Mais Germanicus cria à la vingtième légion que maintenant c'était le moment de faire oublier la révolte; que maintenant ils devaient changer leur faute en honneur. Et cette exclamation enflamma les âmes, et dans un vigoureux assaut les Teutschs furent repoussés. Cependant les troupes les plus avancées avaient établi un camp : l'armée y trouva du repos, et de là une retraite sûre au delà du Rhin dans les quartiers d'hiver, oubliant le passé, pleins de confiance dans les derniers événemens.

La rapide apparition des Bructères, des Tubantes et des Usipètes, après le malheur des Marses, prouve que la confédération des peuples teutoniques subsistait toujours et qu'il ne lui fallait qu'une provocation pour montrer sa puissance. Il n'est pas non plus invraisemblable par conséquent que l'irruption de Germanicus dans le pays des Marses ait réveillé l'attention sur Armin et que le héros de la liberté nationale ait été rendu à sa propre liberté par les compagnons de sa gloire. Il se remit à la tête des siens. Mais sa femme était séparée de lui; elle était encore au pouvoir de son père. Armin pouvait espérer qu'il réussirait à délivrer sa femme, à vaincre le père de celle-ci, son ennemi, et à rétablir l'union dans son peuple avant qu'une nouvelle campagne pût amener un nouveau danger. Il marcha donc contre Ségeste. Mais Germanicus, qui fut informé de ces malheureuses discordes et à qui la division des Teutschs inspirait l'espérance qu'il serait possible de vaincre par lui-même ce peuple redoutable, résolut de faire le plus ra-

pidement possible une nouvelle expédition au delà du Rhin. Et dès le commencement du printemps de l'an 15, il exécuta ce projet. Cæcina, son lieutenant, franchit le bas Rhin, probablement à la fin du mois de mars, avec quatre légions, cinq mille hommes de troupes auxiliaires et avec de grandes bandes de Germains, qui s'étaient réunies en masse sur la rive gauche du Rhin. Germanicus lui-même passa de Mayence sur l'autre rive avec un égal nombre de légions et avec dix mille hommes fournis par les peuples alliés. On ne sait rien de ce que fit Cæcina. Il doit avoir porté ses armes de côté et d'autre; les Marses, maltraités l'automne précédent, doivent avoir été battus par lui, et les Chéruskes, paralysés par des dissensions intestines, doivent avoir été tenus dans l'inaction. Germanicus au contraire fonda un château fort sur la hauteur où son père avait établi une garnison, et, comme il n'était embarrassé par aucun bagage, il entra précipitamment dans le pays des Cattes. Lucius Apronius fut laissé en arrière pour assurer les chemins et le passage des rivières, dans le cas où le temps sec qu'il faisait alors serait subitement suivi de pluie. Les Cattes, surpris par une entreprise tentée sitôt, n'étaient pas prêts. En conséquence, tous ceux que l'âge ou le sexe empêchait de prendre les armes furent réduits en captivité ou tués. Mais les hommes en état de porter les armes se rassemblèrent sur la rivière Adrana, que nous appelons l'Éder. Pendant que les Romains faisaient les préparatifs pour construire un pont sur cette rivière, ils s'y jetèrent à la nage pour empêcher l'exécution de ce projet. Mais leur audace ne fut pas heureuse; ils furent dispersés par les projectiles des Romains et forcés en partie de se rendre à Germanicus, en partie de chercher leur salut par la fuite dans les forêts voisines. Toutefois Germanicus ne poussa pas beaucoup plus avant. Il brûla Mattium, le chef-lieu des Cattes, dont la position est incertaine, ravagea le pays et retourna vers le Rhin (12).

Dans ce même temps, une ambassade de Ségeste arriva aux Romains. Ségeste était assiégé par ses compatriotes sous la conduite d'Armin et implorait le secours de César Germanicus. Parmi les ambassadeurs se trouvait Ségimund, fils de Ségeste, jeune homme qui, attiré en sens contraire par l'amour de la patrie et par le sentiment de la piété filiale, sans appui et sans espoir, ne pouvait échapper à un sort malheureux. Peut-être fut-ce lui qui, dans son trouble, imagina cette ambassade pour délivrer son père (13). Dans la conscience de ses anciennes fautes, il ne se présenta pas sans inquiétude devant le César. Germanicus, qui ne pouvait méconnaître l'importance de ces faits, reçut, il est vrai, Ségimund avec amitié, mais il crut nécessaire aussi de l'envoyer prisonnier de l'autre côté du Rhin avec une escorte d'honneur; puis, faisant conversion, il conduisit son armée dans le pays des Chéruskes. On ne trouve pas d'indications plus précises. Mais Germanicus attaqua les assiégeans, et comme ils n'étaient pas préparés à une telle attaque, il les repoussa et délivra Ségeste et ses partisans. La femme d'Armin était auprès de son père; elle eut le malheur de tomber entre les mains des Romains. Ce malheur, qui la frappait dans son amour et dans son espérance, était au-dessus des larmes : aussi n'eut-elle pas de larmes; elle resta ferme, et songeant au héros de la liberté, elle portait un regard sec vers le fils de celui-ci, qu'elle n'avait pas encore mis au monde et que maintenant elle devait porter au-devant de l'esclavage. Plus d'une part du butin qui dans la grande journée de la forêt de Teutobourg était tombé entre les mains des Teutschs fut rendue aux Romains dans ce jour de désolation et de honte. L'auteur lui-même de toute cette infortune, Ségeste, dans la conscience de ses anciennes relations avec les Romains, se présenta avec confiance devant le César et lui adressa ces paroles de mensonge et de crime : « Ma fidélité et mon dévouement au peuple romain ne datent pas de ce jour. Depuis que j'ai été gratifié par le divin Auguste du droit de cité, j'ai choisi selon vos intérêts mes amis et mes ennemis; non par haine pour ma patrie (car les traîtres sont aussi contraires à ceux qu'ils servent !); non certes, mais parce qu'une seule et même chose peut être utile et nuisible aux Romains et aux Germains, et parce que je préférais la paix à la guerre. C'est pour cela que j'ai dénoncé à Varus, qui était alors à la tête de l'armée, le ravisseur de ma fille, celui qui a méprisé votre alliance, Armin en un mot. Mais le général était insouciant, les lois n'avaient pas de force; aussi demandai-je qu'il voulût bien s'assurer de moi, d'Armin et des autres conjurés. Cela se

passait dans cette nuit..... hélas! que n'a-t-elle été pour moi la dernière! Ce qui arriva ensuite ne peut être que déploré et non justifié. Du reste, j'ai tenu Armin prisonnier, et j'ai été tenu prisonnier par son parti (14). Maintenant pour la première fois en rapport avec toi, je préfère l'ancien au nouveau, le repos à la tempête. Je ne demande pas de récompense, mais je désire être à l'abri de la perfidie. Peut-être aussi pourrai-je être un médiateur convenable pour le peuple des Germains si, changeant d'avis, il aime mieux le repentir que sa ruine. Je prie que l'on ait égard à la jeunesse et à l'erreur de mon fils. Ma fille, je l'avoue, a été entraînée ici par la force; je remets à ta décision s'il faut tenir compte de ce qu'elle a été rendue mère par Armin plutôt que de ce qu'elle est sortie de mon sang. » Germanicus répondit avec douceur à ce malheureux prince; mais de tout ce que Ségeste avait pu attendre, rien ne se fit. Il était trop peu influent, trop méprisé, trop haï parmi son peuple pour que Germanicus pût considérer comme avantageuse une alliance avec lui. Ainsi il promit sûreté à ses enfans et à ses parens et lui assigna à lui-même un séjour sur l'autre rive du Rhin (15). Ensuite, craignant la levée en masse qui avait écrasé Varus, il fit repasser le Rhin à son armée et reçut de Tibère le titre d'imperator en reconnaissance de sa fidélité et de ses exploits.

Mais Armin avait été rendu comme insensé par cet affreux événement, par l'enlèvement de sa femme et l'esclavage de son enfant qui n'était pas encore né. Il parcourut les communautés des Chéruskes, criant malheur et armes contre Ségeste, malheur et armes contre le César: « O l'excellent père! ô le grand imperator! ô la brave armée! Il a fallu une telle multitude pour entraîner une seule pauvre femme. Devant moi ont succombé trois légions et trois lieutenans. Car je n'ai pas fait la guerre par la trahison ni contre des femmes enceintes, mais avec des armes loyales et contre un ennemi armé de toutes pièces. Les drapeaux romains consacrés aux dieux de la patrie dans les forêts teutoniques sont la preuve de ces exploits. Que Ségeste cultive la rive soumise du Rhin; qu'il rende son fils au sacerdoce romain. Mais vous, hommes teutschs, vous ne devez jamais oublier qu'entre l'Elbe et le Rhin, vous avez vu les verges, la hache et le droit romain. D'autres peuples ignorent la domination romaine; ils ignorent les châtimens romains et les impôts romains: ils peuvent être éblouis; nous ne pouvons l'être. Nous avons appris à connaître et nous avons repoussé loin de nous cette atrocité. Cet Auguste, dont ils ont fait un dieu, a reculé devant nous; devant nous encore a reculé ce Tibère si vanté. Et vous pourriez supporter ce jeune homme et cette armée de mutins! Si la patrie, si vos ancêtres, si les vieux temps sont sacrés pour vous, si vous haïssez l'étranger et la domination et les colonies romaines, la corruption des mœurs et des habitudes nationales, abandonnez Ségeste, le mercenaire d'une honteuse servitude, et suivez-moi, moi, le général de la gloire et de la liberté! »

Un tel discours pénétra dans les esprits des hommes; il réveilla en eux de grands souvenirs et les remplit du désir des combats, de la lutte, de la victoire. Et les Chéruskes ne furent pas les seuls à se soulever: les peuples voisins se levèrent aussi, entraînés par le génie du général et reconnaissant la nécessité d'une défense commune. Inguiomer, oncle d'Armin, donna par sa participation une nouvelle importance à ce nouvel armement. Inguiomer demeurait et gouvernait (16) dans la partie sud-est du pays des Chéruskes, vers la forêt de Thuringe, peut-être sur les rives de la Saale. Cet éloignement lui avait rendu possible d'éviter toute communication avec Varus et avec les Romains. Cependant il devait avoir semblé d'autant plus redoutable dans sa position éloignée. A cause de sa position, il n'avait pas pris part aux grands événemens de la forêt de Teutobourg; par là sa considération auprès des Romains s'était encore accrue (17); et dans l'intérêt de son neveu, l'apparition d'un tel homme devait être importante aux yeux des amis comme des ennemis. Mais la guerre prit une autre forme. Germanicus l'avait recommencée sans aucun but guerrier, dans la vue de ramener à l'obéissance par le meurtre et le sang les légions déchaînées; il l'avait continuée, parce que sa première entreprise avait réussi, parce que les légions avaient besoin d'occupation, parce qu'il avait appris les dissensions des chefs. Mais maintenant il était lui-même inquiet. Ce qui n'était pas arrivé après la défaite de Varus, une attaque en masse sur le Rhin, lui semblait devoir être la conséquence nécessaire du mouvement actuel.

C'était du Rhin qu'était venu le nouveau malheur aux peuples du Teutschland, et sur l'autre rive du Rhin étaient l'amour et l'espérance d'Armin.

Dans ces circonstances, Germanicus crut convenable d'entreprendre une nouvelle expédition de telle sorte que les Teutschs, inquiets pour leurs demeures et leurs foyers, fussent éloignés du Rhin. Le souvenir de son père, le désir d'utiliser ses travaux et celui de voir l'Océan, que, le premier de tous les Romains, Drusus avait salué, peuvent aussi l'avoir influencé. En conséquence, Cæcina, son lieutenant, dut avec quarante cohortes romaines se diriger vers l'Ems à travers le pays des Bructères; le préfet Pedo conduisit la cavalerie à travers les cantons des Frisons; Germanicus lui-même, embarqué avec quatre légions, alla par le fossé de Drusus et par le Zuyderzée, le long des côtes, de l'autre côté de l'île (18). L'infanterie, la cavalerie et les embarcations atteignirent heureusement en même temps la rive de l'Ems. Les Chaukes de cette contrée, surpris et effrayés par une force aussi puissante, se soumirent aux exigences du général romain; ils promirent des secours et durent envoyer leur jeunesse à l'armée de l'étranger (19). Mais les Bructères, avertis par les événemens de l'année précédente, avaient eux-mêmes brûlé ce qu'ils possédaient pour se réunir à leurs frères et ne laisser à l'ennemi qu'un désert; quelques-unes de leurs bandes qui se montrèrent furent repoussées par Lucius Stertinius, que Germanicus envoya contre eux avec des troupes légères (20). Selon Tacite, on retrouva dans cette rencontre, au milieu du pillage et du meurtre, l'aigle de la dix-neuvième légion: c'était l'une des deux que les Teutschs avaient conquises dans la bataille contre Varus. Florus au contraire dit en termes très-clairs que de son temps, à peu près sous l'empereur Trajan, cent ans après les événemens, deux aigles, indépendamment des drapeaux, étaient encore au pouvoir des Teutschs (21). Tacite ne doit pas être mis sur la même ligne que Florus. Le plus grand historien du peuple romain, l'un des premiers de tous les siècles, dont le génie élevé a fait revivre les temps passés, disposé à la justice et à la vérité, ne doit pas être comparé au futile écrivain qui passe avec une ingénieuse légèreté même sur les faits les plus grands et les plus puissans, et qui, dans la vaniteuse recherche de déclamations éblouissantes, a dédaigné la solidité et la bonne foi. Le meilleur historien toutefois peut être trompé, et le plus mauvais peut produire un fait de la manière la plus exacte. Mais il n'est pas probable que les Bructères, par le pays desquels l'armée de Cæcina avait passé, aient assez peu veillé sur les marques d'honneur de la victoire des Teutschs, sur l'aigle enlevée, pour la perdre dans ce léger engagement avec les Romains. Des objets aussi précieux ne se trouvent pas ordinairement aux avant-postes, et il serait surprenant que Florus n'ait rien su d'un pareil bonheur.

Germanicus conduisit son armée au sud jusque sur les frontières des Bructères. Le pays entre l'Ems et la Lippe fut dévasté. On n'était pas loin de la forêt de Teutobourg. Là le César conçut le désir de rendre les derniers honneurs aux Romains qui avaient succombé, et toute l'armée, pensant à des parens, à des amis ou aux vicissitudes de la guerre et au sort des hommes, fut saisie de cette pitié et de ce même désir. Cæcina fut donc envoyé en avant pour visiter et nettoyer la forêt, jeter des ponts sur les marais et établir des chaussées sur le terrain mouvant. Puis l'armée entra dans le lieu de douleur, également horrible par son aspect et par ses souvenirs. Le camp de Varus subsistait encore. Sur le théâtre de la lutte avaient blanchi les os des morts, entassés ici, là dispersés, selon que l'on avait tenté la résistance ou la fuite. Çà et là gisaient des armes brisées; des chevaux mis en pièces se trouvaient au milieu des cadavres humains; du haut des arbres apparaissaient des crânes dépouillés. Quelques soldats qui s'étaient soustraits à la bataille ou à la captivité montraient comment tout était, comment tout était venu, où les aigles avaient été enlevées, où Varus avait reçu la première blessure, où il s'était percé le cœur avec son épée, de quelle place Armin avait harangué la foule, où l'on avait pendu les captifs et insulté aux aigles et aux drapeaux. L'armée, pénétrée de douleur, de tristesse et de colère, ensevelit les ossemens des trois légions, six ans après la défaite; et personne ne sut à qui appartenaient les derniers restes qu'il mettait en ordre, s'ils étaient ceux d'un ami ou ceux d'un étranger : une même fosse renferma l'ami et l'ennemi. Le César lui-même plaça la première motte de gazon d'une éminence tumulaire, le

dernier don pour les morts, une preuve d'une douleur sympathique pour les hommes présens.

Tibère montra dans la suite, au sujet de ces honneurs funèbres, un mécontentement qui n'était pas sans fondement. Comme empereur, il craignait qu'ils ne fussent un artifice de Germanicus pour gagner la faveur de l'armée et du peuple; comme général, il dut blâmer que, par cette œuvre de piété, on eût perdu sans retour des instans qui pouvaient être précieux pour la guerre; et il est en tout cas vraisemblable que les soldats, à la vue de ce spectacle d'horreur, furent découragés par une plus grande désolation bien plus qu'ils ne furent enthousiasmés par un plus vif désir de vengeance. Il ne se trouve aucune preuve d'un tel enthousiasme. On ne peut non plus nier qu'Armin, grâce au retard religieux des Romains, n'ait gagné du temps pour réunir et mieux disposer ses masses de combattans; car lorsque maintenant Germanicus poussa plus avant sur la rive gauche de la Lippe pour suivre ses projets militaires, Armin recula devant lui jusqu'à une forêt. Aussitôt Germanicus envoya sa cavalerie en avant pour se rendre maître de la place où Armin avait eu son camp. Mais Armin se retourna soudain contre l'ennemi et donna en même temps le signal de l'attaque à une troupe qu'il avait placée en secret sur le flanc de la position quittée par lui. Il en résulta une action. La cavalerie romaine, effrayée de voir l'ennemi sur ses flancs et sur ses derrières, se troubla ; les cohortes auxiliaires envoyées par Germanicus pour la soutenir furent entraînées par les fuyards dans ce désordre, et toute cette masse entremêlée, à pied, à cheval, fut poussée dans un marais et dans des tourbières où l'épée des Teutschs, qui connaissaient bien le sol de la patrie, extermina ces infortunés. Toutefois on ne fit point d'attaque contre les légions, que pendant ce temps le général romain avait rangées en bataille, peut-être parce qu'elles étaient protégées par les marais contre le corps principal d'armée des Teutschs, aussi bien qu'elles en avaient été empêchées d'aller sauver la cavalerie et les cohortes légères; mais le plan de Germanicus était déjoué; l'envie d'aller plus loin était passée : il n'avait plus d'autre désir que de revenir sur le Rhin sans éprouver de perte.

Il commença immédiatement la retraite. Il monta à bord avec les légions qu'il avait amenées par eau ; la cavalerie, qui avait été si maltraitée, dut gagner le Rhin en se tenant le plus loin possible de l'ennemi, le plus près possible des côtes; il ordonna à Cæcina de conduire ses troupes en toute hâte par des chemins connus sur la gauche de la Lippe, en traversant les longs ponts que Domitius avait établis. Mais la précipitation même ne sauva rien. Ce pays, couvert de forêts, avait un sol gras, marécageux, et était fréquemment entrecoupé de ruisseaux; les longs ponts se trouvèrent aussi écroulés de distance en distance. Aussi le général teutsch parvint à devancer avec ses rapides guerriers les soldats romains pesamment chargés et à augmenter les difficultés de la marche par des attaques et des provocations. Cæcina, hors d'état d'améliorer le chemin et de repousser en même temps l'ennemi, jugea nécessaire de dresser un camp aussitôt qu'il put le faire. Pendant qu'une partie de ses troupes travaillait à ce camp, une autre partie soutenait le combat avec les Teutschs. Ceux-ci, s'efforçant de rompre la position des Romains et de pénétrer au milieu des travailleurs, les attirèrent, les entourèrent, les précipitèrent devant eux. Les cris des travailleurs se mêlaient aux cris des combattans. Tout était contraire aux Romains. Cet endroit était couvert d'un limon gras; ceux qui restaient en place s'enfonçaient, ceux qui marchaient en avant glissaient : il était impossible de darder le javelot. Mais les Teutschs à la taille élevée (22), habitués à combattre dans les marais et les tourbières, marchaient facilement et faisaient de loin avec leurs longues lances de profondes blessures. Les légions pliaient lorsque le soir mit fin au combat.

Mais la nuit n'apporta pas de repos. Les Teutschs, que la joie de la victoire rendait infatigables, dirigèrent l'eau qui descendait des collines sur les divers points du terrain bas. Tout fut inondé, et le soldat dut redoubler d'efforts pour se maintenir. La différence était effrayante. Les Teutschs, abondamment pourvus par les habitans du pays, se rétablirent par de joyeux repas des fatigues de la veille et prirent de nouvelles forces pour le travail du lendemain ; campés sur les hauteurs, ils faisaient retentir les vallées et les forêts de leur chant de combat et ébranlaient le cœur des Romains. Ceux-ci pouvaient à peine entretenir leur feu : chez eux le profond silence de la nuit n'était

interrompu que par la voix des sentinelles ou par les cris de douleur des blessés. Ils étaient étendus sans ordre contre le retranchement, pour se soustraire à l'humidité, ou erraient avec crainte de tente en tente, moins par vigilance que par insomnie. Cæcina connaissait les vicissitudes de la guerre : quarante campagnes qu'il avait faites comme subordonné ou comme chef l'avaient endurci ; mais les circonstances qui dominaient ici firent sortir même un tel homme de l'équilibre. Il s'endormit. Alors l'ombre sanglante de Quinctilius Varus s'éleva devant lui du sein des marais de la Germanie, étendit la main vers lui et lui ordonna de la suivre. Lui toutefois saisit cette main, la repoussa et se réveilla tremblant de ce rêve épouvantable. Il en était des soldats comme du général : l'aspect du champ de bataille dans la forêt de Teutobourg avait rempli l'imagination d'horribles images de la mort ; les ombres des Marses, si honteusement assassinés, peuvent aussi avoir apparu à plus d'un de ces hommes. Aussi ne doutaient-ils plus de leur ruine et virent-ils avec effroi l'approche du jour.

Le jour vint. Cæcina, revenu à son ancienne présence d'esprit, n'avait pu imaginer qu'un moyen de salut. Au-dessus du renfoncement où il était, une plaine s'étendait au pied de la montagne ; il ordonna que les blessés et tout ce qui embarrassait la marche y fussent transportés en avant ; pendant ce temps l'ennemi devait être retenu en arrière dans les forêts par deux légions jetées en avant à droite et à gauche, là par la cinquième, ici par la vingt et unième. L'espace intermédiaire devait être assuré de front par la première, derrière par la vingtième légion. Cette disposition fut encore exécutée avant le point du jour. Mais à peine la première lumière fit-elle voir aux soldats l'état des choses, les légions placées sur les flancs, saisies de crainte, abandonnèrent la position et se serrèrent l'une contre l'autre sur le terrain plat qui longeait les bas-fonds. Ainsi l'expédition alla plus loin. Armin toutefois, bien que les flancs des Romains fussent découverts, n'avança point. Connaissant le pays, il retint les siens, jusqu'à ce que l'ennemi fût arrivé de nouveau dans les localités difficiles. Mais lorsque les chariots s'arrêtèrent dans la boue et dans les fossés, lorsque l'ordre se rompit et que les soldats, occupés de leur propre nécessité, écoutèrent peu les ordres du général, alors il enjoignit à ses compagnons de se précipiter sur l'ennemi : « C'est là, s'écria-t-il, c'est là le même destin qui a vaincu Varus et ses légions ! » Aussitôt il se jeta lui-même avec une troupe d'élite à travers l'expédition. On y vint de partout. Les chevaux furent blessés à dessein : rendus furieux par la douleur et chancelant dans leur propre sang sur un sol glissant, ils jetèrent à bas leurs cavaliers, renversèrent tout ce qui se présentait à eux et foulèrent aux pieds tout ce qu'ils avaient renversé. La lutte la plus difficile fut pour les aigles (23). Cæcina lui-même fut précipité à bas de son cheval, qui était percé de part en part, et fut sauvé non sans peine par la première légion. Mais les charrois qui avaient été abandonnés séduisirent les Teutschs. Les troupes semblaient ne pouvoir pas échapper ; beaucoup craignirent d'arriver trop tard au butin. Ce fut un bonheur pour les Romains, et cette circonstance leur permit de tenir bon jusqu'à ce que le soir de cette effroyable journée ils eurent trouvé un pays ouvert et un terrain solide.

Mais ils ne touchaient pas encore au terme de leurs misères. La construction du camp fut extraordinairement difficile, car on manquait d'outils ; on manquait aussi de tentes ; les blessés même ne purent être pansés. Les soldats, en partageant leur misérable repas, dégoûtant de boue et de sang, gémissaient hautement à l'idée de cette nuit si grosse de malheurs et du jour suivant, le dernier pourtant de plusieurs milliers d'entre eux. Un cheval qui avait rompu son licou et que les cris avaient effrayé mit quelques hommes en fuite, et la précipitation fut si grande que le cri s'éleva aussitôt : « Les Teutschs sont dans le camp ! » que personne ne songea à la résistance, que tous coururent effrayés vers la porte pour échapper par la fuite au danger. Cæcina, voyant que cette crainte était mal fondée et désespéré de ce que la vue du général, de ce que les prières et les menaces n'avaient aucun pouvoir sur la multitude découragée, ne put les détourner de leur folle idée qu'en se couchant sur le seuil de la porte afin que la fuite ne fût possible qu'en passant sur son cadavre. Mais la honte et un frissonnement religieux firent reculer les soldats devant le crime de fouler aux pieds leur général. L'erreur fut en même temps reconnue. Là-dessus Cæcina rassembla devant sa tente les chefs de corps et les officiers ; il leur ordonna d'écouter ses paroles en silence et

rappela le temps et la nécessité : « Il n'y avait de salut que dans les armes ; mais celles-ci même devaient être dirigées avec intelligence. Il était nécessaire de rester derrière les retranchemens jusqu'à ce que les ennemis se fussent approchés davantage dans l'espoir d'emporter le camp ; alors on devait s'ouvrir un chemin au milieu d'eux et gagner ainsi le Rhin. Si au contraire on prenait la fuite, on aurait à craindre les forêts, de profonds marécages et la fureur de l'ennemi. » Enfin il rappela le prix et la gloire de la victoire, tout ce que la famille a de plus cher et le camp de plus honorable. En même temps il fit donner sans objection ses propres chevaux et les chevaux des lieutenans et des tribuns aux guerriers les plus braves : ils devaient, les premiers, et après eux l'infanterie, se jeter sur l'ennemi. Voilà où en étaient les Romains.

Les Teutschs n'étaient pas moins en mouvement ; ils étaient agités par l'espérance et l'avidité, et avant tout par la différence d'avis qui partageait les chefs. Armin était fidèle aux principes qui l'avaient conduit à la victoire et à la gloire, et qui avaient donné la liberté à la patrie ; il voulait que l'on continuât la lutte comme on l'avait soutenue jusqu'ici avec tant de succès : on devait laisser l'ennemi poursuivre sa marche, et l'attaquer à la faveur des obstacles que présentaient les chemins et le pays. Mais Inguiomer, son oncle, insista pour une attaque sur le camp romain : « A quoi bon, dit-il, temporiser ainsi ? à quoi bon suivre ainsi une armée affaiblie, abattue par la crainte et la terreur, qui ne peut qu'avec peine se traîner plus loin ? L'attaque mène à une rapide décision. Un plus grand nombre de captifs et un plus riche butin sont la récompense de ce glorieux exploit. » Le parti le plus téméraire plut à l'impétuosité de la multitude, à sa rage et à son avidité. Elle se rangea du côté d'Inguiomer, et Armin, entraîné par la volonté générale, peut-être aussi déterminé par son respect pour son oncle, renonça à son opposition. L'attaque eut lieu au point du jour suivant. Les Romains se tenaient dans le camp prêts à une sortie ; mais lorsque les Teutschs ne virent pas de défenseurs sur les remparts, leur témérité augmenta ; ils attribuèrent à la crainte ce qui était l'effet d'un sage calcul : les fossés furent démolis ou comblés, on monta sur les murs. Dans ce moment même Cæcina donna le signal aux cohortes ; les portes s'ouvrirent avec fracas, les clairons et les trompettes retentirent ; en avant chevaux et hommes, à droite et à gauche les armes, et partout le cri du combat et des coups d'épée dirigés contre les Teutschs, sur les flancs et sur les derrières, d'autant plus dangereux qu'ils étaient moins prévus. Les Teutschs, mis en désordre par l'attaque du camp romain, empêchés maintenant par les armes romaines de rétablir l'ordre, se virent contraints à reculer, et furent poursuivis au loin par les Romains non sans perte et non sans vengeance. Inguiomer se retira du combat grièvement blessé. Là-dessus les Romains continuèrent leur chemin sans obstacle, et s'ils souffrirent du manque de subsistances, leur salut du moins les consola de tout ce qu'ils avaient éprouvé et perdu ; et dans le sentiment d'avoir échappé à leur ruine, ils trouvèrent la force, la santé, le superflu, tout enfin. Mais le bruit avait retenti sur le Rhin que l'armée avait été cernée, et que les Teutschs avec des forces imposantes se précipitaient vers la Gaule. Ce bruit avait excité de si grandes inquiétudes que le pont sur le Rhin aurait été rompu si Agrippine, femme de Germanicus, petite-fille d'Auguste, n'eût empêché cette honte. Lorsque les légions repassèrent sur la rive gauche du Rhin, cette femme, s'emparant pour ce jour des fonctions de général, se plaça à la tête du pont pour distribuer les remercîmens et les éloges, pour habiller ceux qui n'avaient plus de vêtemens et pour veiller au pansement des blessés. Voilà quel fut le sort de cette partie de l'armée romaine : elle ne fut pas détruite, parce que chez les Teutschs la passion l'avait emporté sur la sagesse ; mais il n'en revint que des débris réduits à un état déplorable.

D'autres dangers presque aussi grands attendaient une autre partie de l'armée avec laquelle Germanicus s'était embarqué. Ces légions s'étaient soustraites aux armes des Teutschs ; la mer teutonique se chargea de la vengeance. Le général romain, naviguant dans le voisinage des côtes, sur des bas-fonds, se vit forcé de mettre à terre la deuxième et la quatrième légion pour alléger les navires et rendre possible la navigation dans des eaux très-basses. Publius Vitellius eut le commandement de ces deux légions. D'abord les bords de la mer n'offrirent aucune difficulté : un léger mouvement de l'eau était plus

désirable que dangereux; mais bientôt il s'éleva un vent violent qui gonfla d'autant plus l'Océan qu'on se trouvait précisément dans le temps de l'équinoxe. Le flot, entraînant tout, se répandit sur la terre; l'armée se trouva au milieu de l'eau; on ne pouvait voir ni sol ni rivage, ce qui était sûr et ce qui ne l'était pas; ce qui était bas et ce qui était profond présentait le même aspect. Bientôt les vagues arrivèrent et les tourbillons se précipitèrent; du bétail, des bagages, des cadavres humains roulèrent pêle-mêle. On ne pouvait plus penser à aucun ordre: l'eau s'élevait jusqu'à la poitrine, jusqu'à la bouche des soldats. Souvent le sol manqua sous leurs pieds; la voix humaine elle-même était étouffée par l'eau, et l'on n'eut pas même la consolation de s'appeler réciproquement. Rien ne distinguait le sage de l'insensé, le brave du lâche; la précaution et le hasard étaient tout un: tout fut dompté par une égale force. Ainsi le soir arriva et augmenta l'horreur. Enfin le flot se retira, et Vitellius trouva avec son armée un endroit sec pour y camper; là on passa la nuit sans conseil, sans feu, sans protection et avec des membres rompus par la fatigue. Un ennemi qui eût assiégé les Romains n'eût pu les réduire à une plus dure extrémité; l'ennemi du moins eût laissé l'espérance d'une mort honorable : ici rien ne semblait rester qu'une fin sans gloire. Toutefois le jour en paraissant montra la terre sous une forme nouvelle. On parvint à atteindre de nouveau les navires de Germanicus (24); les malheureux y furent accueillis et arrivèrent avec eux au Rhin, où le bruit de la destruction de la flotte avait pris une telle consistance que sa réapparition put seule faire croire qu'elle était sauvée.

CHAPITRE VIII.

DERNIÈRE CAMPAGNE DE GERMANICUS CONTRE LE TEUTSCHLAND. — NOUVELLE VICTOIRE DES TEUTSCHS SOUS ARMIN.

De l'an 16 à l'an 17.

Les documens romains se taisent sur l'armée teutsche; elle ne se montre pas sur le Rhin. Les mêmes motifs qui autrefois avaient empêché une pareille entreprise subsistaient encore dans leur ancienne force, et le dernier revers avait assurément augmenté cette force, non sans doute à cause de la perte réelle, mais à cause de l'impression morale. De nouvelles passions peuvent aussi avoir été soulevées. La gloire d'Armin s'était accrue, la patrie lui devait encore une fois une belle victoire, et avec elle sa délivrance des armées irritées de ses oppresseurs; et le mauvais succès même de l'attaque dirigée contre le camp romain ne pouvait que contribuer à lui conserver et à lui assurer la confiance de son peuple, puisqu'elle avait été entreprise contre sa volonté. Mais dans l'âme de son oncle Inguiomer, qui avait conseillé cette attaque, paraît s'être élevé par ce mauvais succès le premier germe de la jalousie que lui inspirait la gloire toujours croissante de son neveu. Armin avait profité même du malheur, Inguiomer n'en avait retiré que honte et douleur, et la vieille considération dont il s'était félicité dans sa retraite s'était évanouie sur le théâtre de l'activité. Voilà ce qui lui pesait sur le cœur, ce qui peut-être l'affligeait d'autant plus profondément qu'en général, à ce qu'il paraît, les dispositions étaient devenues plus amères dans le Teutschland. Après la première victoire des Teutschs dans la forêt de Teutobourg, les vieilles haines étaient tombées dans l'oubli, et la joie que causait la liberté reconquise se posait comme médiatrice entre les fautes anciennes et la vertu nouvelle. Ségeste lui-même avait été maintenu dans son ancienne dignité; il avait pu et osé se mettre en opposition avec Armin. Maintenant le frère de ce même homme, Segimund, n'avait eu d'autre ressource que de prendre la fuite avec son fils et de se mettre sous la protection des Romains. Germanicus envoya vers lui Stertinius et fit conduire le père et le fils dans le pays des Ubiens.

Germanicus lui-même, ne se faisant pas illusion sur la perte prodigieuse que son armée avait essuyée, fut à peine de retour qu'il fit tous ses efforts pour faire oublier les calamités que ses soldats avaient supportées et pour réparer le dommage qu'il avait causé. Il arriva facilement à ce double but : sa conduite envers les soldats fut extrêmement bienveillante; il visita lui-même les blessés, loua leurs exploits, examina leurs plaies, soutint les uns par l'espérance, les autres par des récompenses, tous par des paroles amicales et par son intérêt pour eux et pour la guerre. La Gaule, l'Espagne et l'Italie s'empressèrent à l'envi de ré-

parer les pertes qu'on avait essuyées ; chacun offrit ce qu'il possédait, des armes, des chevaux, de l'or. Germanicus n'accepta que les chevaux et les armes; il soutint les soldats par quelque argent.

Mais l'empereur Tibère, mesurant la conduite d'autrui à la mesure de ses propres passions, ne vit pas sans inquiétude l'attachement des légions que Germanicus et sa femme gagnaient chaque jour davantage. Plus cette redoutable armée s'était montrée mal affectionnée pour lui-même, plus lui parut dangereux l'enthousiasme que cette même armée témoignait pour le général qu'elle avait au milieu d'elle. De plus, il avait de bonnes raisons pour se montrer contraire à une guerre avec les Teutschs : connaissant la nature du pays et les habitudes du peuple, il était convaincu que la soumission de celui-ci serait tentée inutilement et qu'une guerre continuelle pourrait avoir pour résultat l'union des Teutschs, union dont on ne pouvait méconnaître le danger. Aussi vit-il avec déplaisir les entreprises de Germanicus. Sans doute il en avait autorisé le commencement : par là seulement la souveraineté avait tranquillement passé entre ses mains. Pour cette même raison, il n'avait pu s'opposer à la continuation de ces entreprises; pour cela aussi, non-seulement le titre d'imperator fut donné à Germanicus, mais des distinctions triomphales furent décernées à Cæcina, à Apronius, à Silius, en récompense des exploits par lesquels ils s'étaient signalés sous son commandement. Mais lorsque l'ordre fut rétabli dans l'armée et que l'obéissance y fut assurée, le dévouement des légions qui ne pouvait que tourner au profit d'un neveu détesté ne put en aucune façon être agréable à l'empereur. Il était évident pour le monde que l'empire n'avait pas de bonheur dans ces guerres ; aussi Tibère s'empressa-t-il de profiter des mouvemens qui précisément à cette époque éclatèrent en Orient pour arracher Germanicus à ses redoutables légions et aux projets impétueux de son ambition contre le Teutschland, pour l'envoyer en Orient, où il trouverait d'autres légions, d'autres relations (1).

Germanicus était sûr des légions. La guerre dans le Teutschland, commencée par nécessité, était devenue pour lui une affaire d'honneur ; il voulait réparer par une victoire les désastres qu'il avait attirés sur l'armée. Aussi ne vit-il dans les ordres de son oncle et de son père que de l'aversion pour lui et pour sa gloire. Cette pensée enflamma son esprit. Il résolut de faire encore une tentative, et pour en assurer le succès, il récapitula les diverses phases de l'expédition, examinant ce qu'il avait eu de bonheur et de malheur en trois campagnes : « Les Teutschs avaient été battus par les Romains en bataille rangée et en plaine; ils avaient trouvé des ressources dans les forêts, dans les marais, dans la courte durée de l'été et l'arrivée trop prompte de l'hiver. L'armée romaine avait perdu moins d'hommes par suite de blessures reçues dans le combat que par de longues marches. La Gaule était épuisée par des fournitures de chevaux, et un long train de charrois, avantageux pour l'attaque, devenait à charge pour la défense. Mais si l'on tirait parti de la mer, on avait une possession certaine, inaccessible aux ennemis ; la guerre pourrait être commencée plus tôt, on transporterait à la fois plus loin les légions et les subsistances; les cavaliers et les chevaux seraient déposés en meilleur état sur les côtes, et par l'embouchure des fleuves au milieu du pays ennemi. » Cette considération le détermina à faire rassembler ou construire en toute hâte, sous la surveillance de Silius, d'Anteïus et de Cæcina, une flotte de mille navires : les uns courts avec des bords et des tillacs étroits, et avec un large ventre, afin qu'ils pussent supporter plus facilement le choc des vagues ; d'autres avec la quille plate pour les lancer vers la terre sans dommage ; plusieurs avec un double gouvernail, devant et derrière, afin que l'on eût seulement à frapper en sens contraire les rames pour se diriger de côté et d'autre ; d'autres garnis d'un toit sur lequel on plaça les projectiles et disposés pour le transport des chevaux et les magasins de vivres, dociles par la voile et rapides par les rames, prirent par la vivacité des soldats un redoutable et bel aspect. L'île batavique fut fixée comme rendez-vous général : elle semblait assurer toutes les ressources et toutes les facilités nécessaires pour un tel armement.

Mais pendant que la flotte se réunissait et que l'on pressait l'armement, Germanicus entreprit une expédition au delà du Rhin, l'an 16 après Jésus-Christ. Sans aucun doute il avait en vue, en partie de couvrir la flotte, en partie d'attirer l'attention des Teutschs sur le Rhin, afin de pouvoir d'autant plus sûrement appa-

raître au milieu d'eux, les divisant et les troublant. Le lieutenant Silius tomba avec une armée légère sur le pays des Cattes; Germanicus lui-même franchit le bas Rhin avec six légions et pénétra sur les rives de la Lippe. Tacite, dont le grand génie ne tient compte que des événemens qui ont amené un changement des choses et s'inquiète peu des accidens qui n'ont eu aucune influence sur la marche des affaires, passe rapidement sur cette expédition; mais cette rapide précision rend son récit à peine intelligible. Il est dit de Silius que des pluies abondantes l'empêchèrent de rien entreprendre et qu'il enleva seulement avec un médiocre butin la femme et la fille d'Arp (2), un prince des Cattes : aucun doute ne s'élève contre cette assertion. De Germanicus au contraire il est dit qu'il conduisit les six légions au secours d'une forteresse sur la Lippe, qui était assiégée par les Teutchs; qu'il ne trouva pas l'occasion d'un combat; que les assiégeans s'étaient retirés au bruit de son arrivée. Il trouva renversée l'éminence tumulaire qui naguère avait été élevée en l'honneur des légions de Varus et l'ancien autel consacré à Drusus son père; il rétablit l'autel et y célébra des jeux avec les légions : toutefois l'éminence tumulaire ne fut pas relevée; enfin le pays entre le Rhin et la forteresse Aliso fut assuré par de nouveaux retranchemens et de nouvelles chaussées. D'après ces assertions, Germanicus aurait dû se rendre de nouveau avec ses trois légions sur le champ de bataille de la forêt de Teutobourg. L'éloignement ne rend pas impossible une telle course; mais il est impossible que cette course n'ait été empêchée ni au départ ni au retour par les Teutschs; il est singulier que la forteresse Aliso soit indiquée ici comme étant au pouvoir des Romains lorsque pourtant, après la défaite de Varus, elle avait été renversée par les Teutschs et que les Romains ne peuvent ensuite l'avoir reconstruite; il est singulier que Germanicus ait dû se mettre en retraite en partant du voisinage des sources de l'Ems pour se diriger par eau du Rhin vers l'embouchure de l'Ems et remonter ensuite ce fleuve. Tacite est ici la seule autorité, il n'y a rien à lui opposer, si ce n'est la difficulté qui réside dans la nature des choses; mais devant cette nature des choses, l'allégation même d'un tel historien n'a pas de consistance (3).

Les bateaux chargés de vivres furent envoyés en avant. Lorsque les huit légions et les alliés furent tous embarqués, la flotte traversa les fossés de Drusus et le Zuyderzée, entra en pleine mer et arriva saine et sauve à l'Ems après une route heureuse. Germanicus débarqua avec précaution sur la rive gauche du fleuve, laissa la flotte près d'Amisia, petite forteresse que peut-être il avait fait construire pour protéger ses navires, remonta d'abord la rive gauche, puis passa sur la rive droite. Les jours qui se passèrent dans ces dispositions tournèrent au profit des Teutschs; mais ils furent utilisés aussi par Germanicus pour effrayer les peuples voisins et les forcer à prendre part à son entreprise. Les Chaukes, qui demeuraient près de là, fournirent un corps de troupes, et les Angrivariens, qui paraissent avoir habité au sud des Chaukes, sur les deux rives du Wéser, durent se soumettre aux exigences des Romains. Mais aussitôt que Germanicus eut dirigé sa route vers le Wéser et se fut par là éloigné d'eux, les Angrivariens se levèrent sur ses derrières, et Stertinius fut obligé de marcher contre eux avec de la cavalerie et de l'infanterie légère pour les réduire de nouveau à la soumission; mais ses cruelles dévastations par le fer et le feu n'effrayèrent que pour un instant (4).

L'armée vint jusqu'au Wéser. Sur l'autre rive de ce fleuve s'étaient rassemblés les peuples teutoniques confédérés (5); à leur tête était Armin. Celui-ci, lorsque les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre, se présenta sur la rive, accompagné des chefs des peuples teutoniques, et demanda aux Romains si le César était déjà arrivé. Sur la réponse qu'il était là, Armin sollicita la permission d'avoir un entretien avec son frère, qui se trouvait dans l'armée romaine. Nous ne connaissons pas le nom de ce frère; les Romains l'appelaient Flavius : autrefois lorsque le Teutschland troublé, séduit, circonvenu, semblait être tombé au pouvoir des Romains, il était entré à leur service militaire; un sort malheureux avait entraîné ce jeune homme loin du sol sacré de la patrie; combattant sous Tibère en Pannonie, il n'était pas encore revenu lorsque le peuple teutonique se souleva contre ses oppresseurs, et le grand cri de liberté et de patrie n'avait pas encore retenti dans son cœur. Ainsi il était resté étranger à l'enthousiasme que les exploits et la victoire éveillaient dans toute âme noble : le

Teutschland se montrait à ses regards sous son ancienne forme de tristesse ; les Romains n'avaient pas négligé de le retenir et de l'enchaîner, et, comme il avait perdu un œil à leur service, de mettre un bandeau sur celui qui lui restait. On ne sait où il avait été depuis sept ans. Maintenant il paraît pour la première fois et pour la dernière dans le Teutschland.

Germanicus permit l'entrevue. Flavius se présenta sur l'autre rive, et Armin salua amicalement son frère; puis il fit retirer son escorte et demanda que les archers romains qui avaient été placés sur la rive fussent éloignés. On y consentit. Là-dessus Armin, effrayé d'abord et témoignant de l'intérêt à son frère, lui demanda comment il avait perdu son œil. Flavius nomma le lieu et la bataille où ce malheur lui était arrivé. Armin, dans l'espérance de ramener son frère de son erreur, lui demanda ce que lui avait valu un tel sacrifice. Flavius répliqua que sa solde avait été augmentée, qu'il avait aussi obtenu un collier, une couronne et d'autres distinctions militaires. Armin représenta toutes ces choses, non sans amertume et sans ironie, comme une indigne récompense de service, comme un prix vulgaire de servitude. Flavius, forcé de justifier sa vie, chercha à représenter à Armin la folie de sa résistance contre Rome. Il parla de la grandeur romaine, de la puissance du César, du sort si dur des peuples vaincus, de la douceur avec laquelle il traitait ceux qui se soumettaient d'eux-mêmes : la femme même d'Armin et le fils qu'elle avait mis au monde n'étaient pas traités en ennemis. Armin, devenant plus pressant, repartit : « Plus d'une fois la puissance de Rome a plié devant la force des peuples teutoniques; la puissance même de ton César a deux fois reculé devant les armes des Teutschs. Maintenant encore la victoire sera pour nous et pour notre cause. Viens avec nous : la patrie a les premiers droits sur ses enfans ; des fils misérables et criminels souffriraient seuls la ruine de la liberté héréditaire. Les dieux nationaux du Teutschland te rappellent ; avec moi te supplie cette mère, qui tous deux nous a portés dans son sein. Tant que tu resteras parmi les Romains, tu seras regardé par tes amis, par tes parens, par tout le peuple comme un déserteur et comme un traître. Viens avec nous, et sois un chef et un général de ton peuple pour le conduire à la gloire et à la victoire! » Flavius entra en fureur devant la puissance des prières fraternelles ; elles pénétraient d'autant plus avant dans son âme qu'elles lui étaient adressées à la vue de l'armée romaine, devant des surveillans et des espions. Il demanda avec rage un cheval et des armes pour traverser le fleuve et, comme digne complément de son malheureux sort, pour essayer le glaive dans un combat singulier contre son propre frère. Stertinius retint cet homme brûlant de colère, et Armin, mettant ses affections personnelles au-dessous de l'intérêt de la patrie, s'en remit à une bataille pour la décision du sort.

Le lendemain l'armée des Teutschs se montra rangée sur l'autre rive pour amener cette décision. Germanicus fit passer le Wéser à la cavalerie sur deux points différens pour éloigner les Teutschs et gagner le temps qu'il fallait pour construire et fortifier les ponts dont il avait besoin. Mais Cariobald, le chef des Bataves, adroits à la nage, se jeta en même temps avec ses troupes à travers le fleuve impétueux. Les Teutschs, avides de lutte et de combat, n'essayèrent pas d'empêcher le passage ; bien plus, il se retirèrent devant les Bataves comme des fugitifs et les attirèrent par cette fuite dans une plaine qu'entourait une forêt ; puis ils se jetèrent sur eux, les rompirent et les pressèrent de toutes parts. Cariobald résista longtemps à cette vive attaque. Il engagea les siens à se rassembler en une troupe serrée et à rompre l'ennemi. Lui-même se jeta au milieu des Teutschs ; mais son cheval fut percé de part en part ; lui-même, couvert de traits, roula dans la poussière. Beaucoup de nobles Bataves reçurent la mort sur son cadavre. Une partie toutefois de ceux qui restaient fut sauvée par sa propre force et par le secours que la cavalerie lui porta enfin. Les Teutschs se retirèrent dans la forêt, et les Romains passèrent le Wéser.

Germanicus apprit d'un fuyard qu'Armin était résolu à une bataille ; que beaucoup de peuples teutoniques s'étaient réunis dans une forêt voisine consacrée à une divinité que Tacite appelle Hercule ; dans la nuit on voulait faire une attaque sur le camp. Sur le soir, on vit en effet beaucoup de feux de garde. Des éclaireurs apportèrent aussi la nouvelle qu'on entendait le bruit des chevaux et le tumulte d'une multitude incalculable. Il était donc certain que l'heure

décisive approchait. Germanicus ne vit pas venir cette heure sans inquiétude : à elle il avait attaché son honneur; d'elle dépendait peut-être tout son avenir. Mais les grands échecs que les Romains avaient essuyés dans le Teutschland pouvaient fort bien rendre douteux si le soldat découragé et abattu n'avait pas de répugnance pour cette guerre. Germanicus en conséquence, tourmenté par ses pensées, n'admettant qu'avec méfiance les rapports des chefs de corps et des officiers, comme aussi les discours de serviles affranchis, se glissa pendant la nuit à travers le camp, sous un déguisement, et erra çà et là autour des tentes des soldats pour s'assurer des dispositions de son armée. Partout il n'entendit que son éloge, l'éloge de sa générosité, de son mérite, de son indulgence et de son affabilité; partout il entendit déclarer qu'on devait le payer dans le combat de tant de vertus, et partout on répétait que les perfides Teutschs devaient être immolés pour avoir rompu la paix et arrêté la vengeance et la gloire des Romains.

Dans ce même moment, un cavalier teutsch qui savait le latin s'élança près du camp et cria à haute voix : « qu'Armin promettait à tous les déserteurs des femmes, des terres, et, tant que la guerre durerait, une solde journalière de cent sesterces. » Cette ironie excita la colère des mercenaires romains: « Le jour viendra, répondirent-ils, le combat aura lieu, le soldat prendra possession des terres des Germains, il emmenera leurs femmes loin d'eux. On accepte l'augure : les femmes et les biens formeront le butin (6). »

Germanicus, tranquillisé par toutes ces choses, fut encore plus rassuré par un rêve agréable qui anima son sommeil et le confirma dans l'espérance de la victoire. La nuit s'écoula tranquillement. Une troupe de guerriers teutschs, qui après minuit s'approcha du camp, se retira lorsqu'elle vit les Romains éveillés et attentifs. Le matin Germanicus convoqua avec la plus grande confiance une assemblée et lui adressa les exhortations qui lui parurent utiles pour le combat qu'on allait livrer : « La pleine campagne n'était pas seule propre à une bataille pour l'armée romaine, mais aussi les forêts et les montagnes si l'on s'en servait avec prudence. Les boucliers monstrueux et les lances démesurées des barbares étaient d'un usage moins commode parmi des arbres et des haies que le javelot, l'épée et un bouclier pressé contre le corps. Les Romains devaient porter de plus rudes coups et frapper de la pointe à la figure. Le Teutsch n'avait ni cuirasse ni casque; son bouclier n'avait pas même de fer ou de cuir, il se composait de misérables branches entrelacées ou d'une petite planche barbouillée de couleur. Le premier rang de bataille seulement était jusqu'à un certain point pourvu de lances ; les autres n'avaient que des perches durcies au feu ou de courts javelots. Leurs corps étaient effrayans à la vue et forts à l'attaque, mais ils ne pouvaient supporter de blessures : sans honte devant l'ignominie, sans s'inquiéter de leurs chefs, ils reculaient et prenaient la fuite. Lâches dans le malheur, ils ne respectaient dans le bonheur ni les lois divines ni les lois humaines. Si donc les soldats voulaient se délivrer de l'ennui de ces marches et de ces courses sur mer, que la bataille leur en donnât l'occasion. Déjà l'Elbe était plus près que le Rhin ; au delà pas de guerre : il ne fallait qu'assurer en général la victoire dans ces pays en marchant sur les traces de son père et de son oncle. » Ce discours enflamma les soldats. Germanicus donna donc le signal du combat.

Comment Armin passa la nuit, ce qui dans cette nuit se passa parmi les Teutschs, tout cela reste enseveli dans ses épaisses ténèbres; aucun rayon de l'histoire ne les éclaire. Mais si le général craignait le jour de sang et de meurtre, parce que, ne s'occupant que de sa propre gloire, il n'osait compter sur son armée, le fils aîné de la patrie teutonique devait sentir peser sur son cœur un tout autre soin. Il était sûr de ses guerriers teutschs; il s'agissait de la liberté, il s'agissait d'être ou de n'être pas. Un grand jour se préparait, un grand jour se levait. Armin parla aussi aux siens : « Les voilà encore une fois, ces Romains, et encore une fois la grande cause de la patrie est remise au tranchant du glaive. Je ne vois que victoire et que liberté. Ces Romains ne sont pas ceux d'autrefois. Varus, un général expérimenté, a succombé avec ses belles et redoutables légions devant la tempête que les peuples teutoniques ont tout à coup soulevée contre lui. Ces Romains-ci se sont sauvés de l'armée de Varus par la fuite la plus rapide, ou ce sont des mutins qui ont cherché à se soustraire par une révolte ouverte au service militaire. Ils sont accoutumés à fuir devant nos armes. La plupart portent sur le dos de dures cicatrices;

beaucoup ont les membres brisés par les flots et la tempête. Voilà ce que, sans espérance, ils apportent contre des ennemis exaspérés et des dieux irrités. Et un jeune homme est le digne chef d'une telle armée, un jeune homme dont les exploits consistent dans le meurtre, le pillage et l'enlèvement d'êtres désarmés : il est arrivé sur une flotte, il a traversé pour venir ici les abîmes de la mer, afin que personne ne pût les repousser à leur approche, afin que personne ne pût les poursuivre dans leur fuite. Mais ici est la bataille, ici ne servent ni vent ni rame. Nous connaissons l'avidité, l'insolence, la cruauté des Romains ; nous savons ce qui nous attend si nous leur laissons la victoire ; il ne nous reste pas de choix : nous devons conserver la liberté ou mourir avant que l'esclavage ne nous atteigne. » Les guerriers teutschs s'enflammèrent d'une noble ardeur et demandèrent la bataille. Armin donna le signal.

Les deux armées se rencontrèrent dans un endroit qui est appelé Idistavisus, mais dont encore aujourd'hui il serait impossible de déterminer avec certitude la position. Tacite a décrit le lieu choisi comme la bataille ; mais il n'a pas vu le champ de bataille, et les phases du combat sont représentées avec cette concision qu'il affectionne et qui peut être convenable et féconde pour des circonstances morales, où l'esprit et le sentiment remplace ce qui n'est pas dans les mots, mais qui trompe et confond aisément par des contradictions dans la manière de voir. Sans doute Tacite a raconté les faits d'après le récit de Germanicus et de ses compagnons, mais une juste méfiance s'élève même contre ce récit. Germanicus avait à cœur de rétablir par cette entreprise l'honneur qu'avaient ébranlé les précédentes expéditions. A cause de la défaveur avec laquelle l'empereur Tibère voyait les guerres de son neveu contre les Teutschs, cette campagne, que Germanicus avait entreprise presque contre l'ordre et certainement contre la volonté de l'empereur, ne pouvait être justifiée que par une issue victorieuse. Mais on ne pouvait dissimuler le malheur de toute l'expédition ; on dut regarder comme d'autant plus nécessaire de représenter les événemens particuliers sous un jour flatteur pour l'empereur, digne du peuple romain, honorable pour l'armée et pour son chef. De là naquirent une incertitude et une confusion que Tacite n'a pu dissiper pour nous par la manière dont il raconte les choses (7). Voici ce qui résulte de cet auteur.

Le champ de bataille s'étendait entre le Wéser et une chaîne de collines, ondoyant et inégal, selon que les rives se courbaient ou que les montagnes s'avançaient. Sur les derrières des Teutschs s'élevait une forêt aux hautes branches ; entre les troncs d'arbres, le sol était nu. Les Teutschs prirent position dans la plaine, sur la lisière de la forêt, de telle sorte qu'ils occupaient encore la partie la plus avancée de celle-ci ; les Chéruskes seuls étaient campés sur les hauteurs pour se précipiter sur les Romains au milieu de l'action. La marche des Romains était ouverte par les troupes auxiliaires de la Gaule et de la Germanie ; puis suivaient les archers à pied : ensuite quatre légions et le César, entouré de deux cohortes de sa garde et d'une troupe de cavaliers d'élite ; après lui les quatre autres légions, les corps armés à la légère, les archers à cheval, enfin le reste des cohortes fournies par les alliés. L'armée était occupée à se former en ordre de bataille ; en ce moment même les Chéruskes, emportés par leur impétuosité, se jetèrent en avant à l'improviste et sans réflexion (8). Aussitôt Germanicus envoya la cavalerie sur les flancs de ces Chéruskes, et, par un circuit sur leurs derrières, sous les ordres de Stertinius. Dans ce même instant, l'infanterie se porta d'autant plus vigoureusement sur la forêt qu'un phénomène presque inouï, annonçant le bonheur de la victoire, anima son courage ; huit aigles, nombre égal à celui des légions, prirent leur vol devant l'armée vers l'intérieur de la forêt. Le général, les observant (9), cria à ses troupes : « Maintenant avancez ; nous suivons les oiseaux romains, les divinités des légions ! » Bientôt une confusion extraordinaire s'éleva parmi les Teutschs. Leurs deux bandes prirent la fuite dans une direction opposée (10) : ceux qui se tenaient dans la plaine s'enfuirent dans la forêt, ceux qui avaient occupé la forêt se précipitèrent dans la plaine. Les Chéruskes, jetés au bas de la hauteur, tombèrent entre la cavalerie, qui les pressa sur les flancs et sur les derrières, et l'infanterie, qui après la retraite du reste des Teutschs se tourna contre eux (11). Parmi eux, Armin, remarquable par la force de son bras, par sa voix, par ses blessures, soutint longtemps le combat. Il s'était jeté sur les archers et les aurait rompus

si les cohortes des Rhétiens, des Vindéliciens et des Gaulois ne s'étaient opposées à lui. Par son adresse toutefois et par les efforts de son cheval, il échappa au danger, la figure couverte de sang pour se rendre méconnaissable. Cependant quelques-uns assurèrent que les Chaukes qui combattaient parmi les troupes auxiliaires des Romains l'avaient reconnu et laissé passer. Cette même vertu ou cette même trahison rendit aussi la fuite possible à Inguiomer. Ceux qui restaient furent partout massacrés; le plus grand nombre qui essayèrent de passer le Wéser à la nage trouvèrent la mort par les traits qu'on lança sur eux, par la violence du fleuve, sous la foule de ceux qui s'y précipitèrent ou par l'escarpement des rives. Quelques-uns, par une fuite honteuse, essayèrent de se cacher dans les branches des arbres et en furent descendus à coups de flèches, ou bien les arbres furent coupés et eux-mêmes écrasés contre le sol. La victoire fut grande et ne coûta pas de sang aux Romains (12). Jusqu'au soir les Teutschs furent massacrés. A une distance de deux milles, tout fut couvert de cadavres et d'armes. Parmi le butin on trouva aussi des chaînes; on supposa, pour aigrir les soldats, qu'elles avaient été destinées aux Romains que l'on ferait prisonniers.

Le décousu, le vague, l'invraisemblance de ce récit ne sauraient être niés ni éclaircis. Aussi ce qu'il y a là de réel peut être hors de doute; mais tout le reste peut être pris par chacun pour la valeur que chacun lui attribue. Or ce qui est réel, c'est qu'une grande armée romaine, composée de huit légions et d'une multitude de troupes auxiliaires fournies par les peuples soumis ou alliés, peut-être forte de cent mille hommes, déposée par une flotte de mille vaisseaux au milieu du pays teutsch avec tous les avantages d'une vieille habileté militaire, resta maîtresse du champ de bataille, dans un combat sur le Wéser, et que les guerriers teutschs, qui eurent le malheur de voir blesser leur général, Armin, battirent en partie en retraite, prirent en partie la fuite non sans une grande perte. Tout le reste est incertain.

Les Romains, qui, depuis une suite d'années, n'étaient accoutumés qu'à des défaites, à la fuite et à la terreur devant les Teutschs, ressentirent, comme on peut le concevoir, une grande joie de ce succès. Mais pour les Teutschs la perte de la bataille ne fut pas une honte; ils restèrent toujours redoutables comme autrefois; leur puissance ne fut pas affaiblie, leur courage ne fut pas brisé (13). Les événemens du jour suivant le prouvent, bien qu'ils soient à peine reconnaissables dans la lumière douteuse qui les environne. La description de ces événemens toutefois est encore plus vague que ce que nous avons vu jusqu'ici. La faute en est assurément en partie à Tacite, qui dédaigne la précision dans de semblables détails; mais la principale faute peut tenir à l'insuffisance des renseignemens qui, sur ces faits, sont arrivés à sa connaissance. Voici ce qu'il dit :

Après que sur le champ de bataille l'armée romaine eut de nouveau salué avec des cris de joie Tibère comme imperator, elle éleva une éminence de gazon. Sur cette éminence furent placées les armes ramassées avec le butin comme monument de la victoire, et une inscription fit connaître le nom des peuples que l'on désirait avoir vaincus, mais que l'on pouvait difficilement croire avoir domptés. Soit que les Teutschs, ainsi que le croit Tacite, aient été enflammés de colère et de vengeance par ce mensonge insultant, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils n'aient regardé le combat sur le Wéser que comme le commencement de la guerre, aussitôt après la bataille, dès que la nouvelle de ce revers se fut répandue, les peuples se levèrent en masse tout à l'entour : les grands et les petits, les vieux et les jeunes prirent les armes, demandèrent à recommencer la lutte et se portèrent de toutes parts sur l'armée romaine. Bientôt suivit un nouveau combat. Le champ de bataille choisi par les Teutschs était une plaine étroite et humide, non loin du premier champ de bataille, en remontant le fleuve (14). Elle était entourée par le Wéser et par des forêts; autour des forêts s'étendait un profond marais. Un côté seulement était élevé par une large digue construite comme rempart par les Angrivariens contre les Chéruskes. Sur cette digue et derrière elle s'était placée l'infanterie des Teutschs, l'aile gauche appuyée sur le Wéser, jusque dans la forêt. En avant sur la droite se tenait la cavalerie, cachée dans des bois pour tomber sur les derrières des légions lorsqu'elles passeraient dans la forêt (15). On ne peut méconnaître dans cette disposition le génie d'Armin; mais sa blessure paralysait son ancienne force, aussi dût-il laisser l'exécution à son oncle Inguiomer (16).

Germanicus remit la cavalerie au lieutenant Seius Tubero et le chargea d'assurer les derrières des légions. Ces légions furent rangées en bataille de telle sorte qu'une partie pouvait avancer en plaine dans la forêt et que l'autre partie dut auparavant enlever la digue. Mais sur cette digue s'éleva un rude combat. Les légions trouvèrent autant de résistance que s'ils eussent voulu prendre un mur d'assaut. Ils chancelèrent devant les coups des Teutschs, et Germanicus se vit forcé de les ramener en arrière pour chasser les Teutschs de la digue à coups de frondes et de flèches. Il y réussit, parce que les Teutschs n'avaient pas de boucliers contre de telles armes. Ils se retirèrent dans la forêt et se joignirent à leurs compagnons. Les Romains, Germanicus le premier, pénétrèrent alors dans la forêt par une conversion de l'aile droite. Par là, la position des deux armées fut tellement changée que les Teutschs eurent à dos le marais et les Romains le fleuve, et que pour cela même, il n'y eut pour aucun parti d'espérance ni de salut que dans les armes et dans la victoire. Aussi la lutte fut épouvantable. Tout était contraire aux Teutschs : l'espace était trop petit pour leur multitude ; ils purent à peine se servir de leurs longues lances ; ils ne trouvèrent aucune occasion de faire valoir leur adresse et leur agilité ; leurs têtes dégarnies de casques, leurs poitrines sans cuirasses étaient exposées aux coups d'épée des soldats romains, dont le corps était parfaitement couvert d'armes défensives. Toutefois ils résistèrent tout le jour à cette affreuse mêlée. Armin oublia la douleur de sa blessure dans cet instant solennel (17). Inguiomer parcourut les rangs et rappela la nécessité où l'on était et les anciennes victoires. Germanicus ne se ménagea pas non plus. Il ôta son casque pour être mieux reconnu et supplia les soldats de tenir bon et de tuer: l'anéantissement d'un tel ennemi pouvait terminer la guerre (18). Mais le soir il fut forcé de renoncer au combat et d'abandonner le champ de bataille aux Teutschs (19). Une légion fut détachée pour fortifier un camp ; les autres troupes, rassasiées et fatiguées de sang et d'efforts, se félicitèrent d'y trouver du repos pendant la nuit devant les guerriers teutschs, et la cavalerie, qui avait lutté sans succès contre les cavaliers teutschs, n'éprouva pas moins de plaisir de cette circonstance.

Dans le camp, le César éleva un nouveau monument avec les armes enlevées à l'ennemi ; il y mit cette pompeuse inscription, faite pour le rapport adressé à Rome (20), dans le but de donner le change au peuple et de rendre hommage à l'empereur: « Après avoir vaincu les peuples entre le Rhin et l'Elbe, l'armée de l'empereur Tibère a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste. » Immédiatement après il repassa le Wéser. Là les Angrivariens furent encore une fois amenés par la terreur à la soumission afin qu'ils n'inquiétassent pas de nouveau l'expédition (21). Puis Germanicus, bien que l'on fût encore en plein été et vraisemblablement seulement dans le mois de juillet (22), dirigea par terre une partie de son armée, par le chemin le plus court, vers le Rhin ; lui-même, avec l'autre partie, marcha en toute hâte vers l'Ems pour rejoindre sa flotte. On ne connaît pas le sort des troupes qui suivirent la route de terre ; il ne paraît pas qu'elles aient été inquiétées par les Teutschs. Vraisemblablement l'armée teutsche fut trop longtemps arrêtée par le Wéser pour qu'elle pût atteindre les Romains, qui ne perdaient pas un moment. Mais cette fois encore un grand désastre frappa la flotte, ou du moins l'on mit en avant un grand désastre, pour justifier devant l'empereur Tibère la perte prodigieuse qu'on avait essuyée, en attribuant à la fureur de la mer teutonique ce que sans doute on devait surtout à la bravoure des hommes teutschs.

La mer était tranquille lorsque la flotte y entra ; on n'entendait que les coups des rames et le bruit des voiles. Mais bientôt la grêle se précipita d'une masse de nuages noirs, un vent d'orage se fit sentir et souleva les flots en tourbillons. On ne voyait plus rien devant soi ; le gouvernail n'avait plus de puissance. Les soldats, effrayés et peu familiarisés avec les vicissitudes de la mer, troublaient les matelots, apportaient des secours inopportuns et déjouaient tout calcul et toute prudence. Les vaisseaux, séparés les uns des autres, jetés au loin sur la mer, étaient tantôt lancés contre des rochers et des écueils, tantôt poussés sur des bas-fonds. Aucune ancre ne tenait ; on avait beau puiser l'eau et la rejeter, elle entrait toujours. Les charpentes se disjoignaient, les vagues passaient par-dessus les vaisseaux. Des chevaux et des harnais, des bagages et des armes furent jetés à la mer pour alléger les navires (23). Un grand nombre de ceux-ci fut détruit ;

d'autres trouvèrent un refuge dans des îles lointaines, où le soldat, tourmenté par la faim, soutint sa vie avec la viande de chevaux rejetés sur le rivage. Le vaisseau de Germanicus fut poussé sur le rivage des Chaukes. Là il s'arrêta et jeta un regard de désespoir sur le soulèvement de la nature. La pensée qu'il était la cause de tout ce désastre lui déchira le cœur, et ses compagnons purent à peine l'empêcher de se précipiter sur les écueils pour mettre le comble à une telle désolation. Enfin la tempête s'apaisa et la mer redevint tranquille. Aussitôt les matelots appareillèrent le peu de navires qui leur restaient avec les débris de leurs rames et étendirent leurs habits en guise de voiles pour atteindre l'embouchure du Rhin. Là on se hâta de réparer quelques vaisseaux et on les lança en mer pour rechercher les naufragés, leur porter secours et les ramener. On parvint à en réunir quelques-uns; plusieurs aussi furent rendus moyennant une rançon par les peuples du Teutschland et de l'île de Bretagne (24). Ceux qui revinrent avaient à raconter des merveilles de tourbillons de mer, d'oiseaux épouvantables, de monstres marins, d'êtres moitié animaux moitié hommes. Ces contes furent tout ce que valut ce formidable armement.

Germanicus, redoutant l'impression que ces nouvelles pertes pouvaient faire sur les Teutschs, sur les Gaulois et sur sa propre armée, crut nécessaire de prouver dans l'automne même de cette année que la puissance de Rome n'était pas anéantie sur le Rhin et qu'il n'y avait rien à craindre de l'ennemi. Il envoya donc trente mille hommes d'infanterie et trois mille hommes de cavalerie, sous Caïus Silius, dans le pays des Cattes, moins pour une entreprise guerrière que pour une marche de parade: du moins un profond silence couvre les actions de cette armée. Lui-même avec une armée plus grande encore (tant était forte la puissance des Romains sur le Rhin après une campagne si désastreuse!) marcha contre les Marses. Un prince de ce peuple, Malouend, avait été chassé, à ce qu'il paraît, et était venu comme fugitif auprès des Romains (25). Il leur apprit que l'aigle d'une des légions de Varus, enterrée dans une forêt voisine, n'était conservée que par une garde peu nombreuse. Germanicus détacha des troupes pour occuper les Marses de front, il en détacha d'autres sur leurs derrières pour faire des fouilles. Ces deux manœuvres réussirent; puis le César pénétra plus avant dans le pays, dévastant et détruisant tout sans autre but, d'une manière d'autant plus épouvantable que l'aigle n'avait pas été trouvée (26).

Cette malheureuse expédition fit illusion au soldat; il se rendit avec une double joie dans ses quartiers d'hiver: il croyait que quelque chose du moins avait réussi, et il s'était convaincu que le Rhin était assuré. Germanicus dédommagea chacun de ses pertes et fit oublier le désastre par cette générosité. Et cela était nécessaire, car dans son esprit se formaient déjà de nouveaux projets d'expéditions nouvelles contre les Teutschs pour l'année suivante. Les nombreuses victimes qu'il avait sacrifiées à ses vues ne devaient pas être tombées en vain, la soumission du Teutschland était une pensée qu'il poursuivait avec passion. Une heureuse issue semblait seule pouvoir le justifier à ses propres yeux et aux yeux du monde. Dans cette passion, il s'attachait à la moindre apparence. De malheureux captifs assuraient que jamais l'inquiétude n'avait été plus grande dans le Teutschland, que l'on était stupéfait et effrayé de la puissance des Romains, qui, après la perte d'une flotte, après la perte de leurs armes, tandis que les côtes étaient couvertes de cadavres d'hommes et de chevaux, revenaient toujours avec une égale bravoure, une égale impétuosité et en même temps en plus grand nombre. Il fondait sur ces assertions d'hommes effrayés l'espoir que l'année suivante la guerre pourrait être terminée. Mais le vieux, le rusé Tibère ne se laissa prendre à rien; il rappela son neveu, sans doute en lui réservant une autre destination mais aussi de la manière la plus adroite, peut-être parce qu'il ne se fiait ni à lui ni à l'armée: «Germanicus, écrivit-il, voudra bien venir et célébrer son triomphe. Il y avait assez d'événemens, assez de vicissitudes. Il avait livré de grandes et heureuses batailles; mais il devait aussi penser quelles pertes lourdes et terribles les tempêtes et les flots avaient causées sans qu'il y eût de la faute du général. Lui-même, Tibère, avait été envoyé neuf fois par le divin Auguste dans le Teutschland et avait obtenu par l'adresse plus que par les armes. C'est ainsi qu'il avait amené les Sigambres à se soumettre; c'est ainsi que les Suèves et le roi Marobod avaient été paralysés par une paix. De même on pouvait abandonner à leurs

dissensions intestines les Chéruskes et les autres peuples soulevés après en avoir tiré une juste vengeance. » Mais lorsque, après cette lettre, Germanicus le pria de lui accorder encore une seule année, il lui déféra le consulat (pour la seconde fois) et décida de plus : « Que si la guerre était réellement encore nécessaire, il eût à laisser à son frère Drusus l'occasion d'acquérir de la gloire ; que celui-ci, comme on n'avait aucune autre guerre, ne pouvait gagner que sur les Germains le titre d'imperator et la couronne de lauriers (27). » Après cette lettre, Germanicus regarda comme dangereux un plus long retard, il quitta le Rhin et se dirigea vers Rome.

L'année suivante, la dix-septième après Jésus-Christ, le 26 mai, Germanicus célébra son triomphe sur les Chéruskes, les Cattes, les Angrivariens et tous les peuples teutoniques jusqu'à l'Elbe. Comme il prétendait par vanité ou par dissimulation que la soumission de ces peuples était restée imparfaite parce que ses entreprises avaient été interrompues par son rappel, Tibère, par intérêt ou par hypocrisie, chercha encore à le consoler en donnant à cette fête le même éclat qu'elle eût eu si la guerre avait été terminée. Le triomphe fut magnifique : Strabon, qui peut-être fut témoin oculaire, donne quelques détails omis par Tacite ; chez celui-ci on en trouve d'autres qui ont été négligés par le premier. Devant le char de triomphe resplendissant d'éclat, dont les cinq enfans du héros de la fête faisaient le plus bel ornement, étaient portés les drapeaux romains que Germanicus avait retrouvés dans le château de Ségeste (28). Puis venaient les armes prises sur l'ennemi, et les images des montagnes et des fleuves du Teutschland, et les images des batailles que l'on avait livrées. Une foule de captifs, hommes, femmes, enfans, marchant un à un chargés de chaînes d'esclaves, étaient traînés comme preuves vivantes des victoires romaines. Beaucoup de ces infortunés appartenaient aux plus nobles familles de leur peuple (29) ; mais parmi eux aucun n'éveillait des sentimens aussi profonds et une aussi sainte compassion que la femme d'Armin, Thusnelda, et le fils d'Armin que Thusnelda avait mis au monde dans la captivité. Ce malheureux enfant, appelé par Strabon Thumelikus, âgé de moins de trois ans, rare exemple des destinées humaines, ne paraît que dans cette désolation. Ce seul mot de Tacite, qu'il fut élevé à Ravenne et exposé à la honte et au mépris (30), tombe sur le cœur avec un poids épouvantable et justifie la supposition d'une grande cruauté. On ignore également le sort ultérieur de sa mère : la femme d'Armin toutefois n'aura pas trouvé une meilleure fortune que son fils. Le frère de Thusnelda, Segimund, et son cousin Sisithacus avec sa femme Rhamis portèrent aussi les chaînes de l'esclavage en récompense de l'amour filial avec lequel ils avaient suivi leurs pères chez l'ennemi, loin de leur peuple et de leur patrie. Mais Ségeste se tint à une place d'honneur du haut de laquelle il vit la fête des Romains et l'infortune de ses enfans : c'était la récompense de sa trahison envers sa patrie.

CHAPITRE IX.

POSITION DES PEUPLES TEUTSCHS LES UNS ENVERS LES AUTRES. — GUERRE ENTRE ARMIN ET MAROBOD.

De l'an 18 à l'an 20.

Les entreprises des Romains contre le Teutschland dans les dernières années avaient été uniquement l'œuvre de Germanicus : pour l'interrompre, Tibère avait arraché ce jeune homme à son goût et à sa passion afin de l'envoyer au-devant de dangers lointains et d'une mort prématurée. Après son départ les Romains ne tentèrent plus rien, la volonté de l'empereur fut rigoureusement suivie, et il était fermement convaincu que contre les Teutschs on n'arriverait à rien par la force mais à beaucoup par l'astuce. C'est dans ce sens qu'agirent les gouverneurs impériaux dans la Gaule et les chefs de son armée sur le Rhin. Les forteresses et les retranchemens que l'on pouvait encore avoir dans le Teutschland furent abandonnés ; seulement les ouvrages de fortification entre le Danube et le Mein et le long du Rhin sur la rive droite, dont Drusus avait posé les fondemens, furent peut-être agrandis et étendus pour occuper les soldats et pour assurer d'autant plus la Gaule contre une attaque des Teutschs.

Mais dans le Teutschland on ne pensait nullement à une telle attaque ; les mêmes motifs qui précédemment avaient rendu impossible de poursuivre la victoire jusqu'au Rhin et au delà du Rhin continuaient encore maintenant leur

action, et de nouvelles difficultés s'opposèrent à des tentatives de cette nature. Sur les relations intérieures des peuples teutoniques, la nuit et les brouillards s'étendent de nouveau; ces ténèbres, que n'éclaire plus désormais l'éclat des armes romaines, continuent de plus en plus, et interrompues rarement un peu, elles deviennent toujours plus épaisses jusqu'à ce qu'enfin après des siècles la lumière de l'histoire s'élève même parmi les peuples teutoniques. Mais de grands mouvemens ont dû avoir lieu dans ce temps. Quelques apparitions y ont trait, quelques indications donnent lieu à des conjectures (1).

Par les projets de conquête des Romains contre le Teutschland, les Teutschs furent presque tous rattachés à deux grandes confédérations : les peuples qui demeuraient au loin, comme peut-être les Chaukes et ceux qui avaient leurs demeures sur les côtes de la mer Baltique, sont les seuls qui paraissent n'avoir participé à aucune confédération ou du moins n'avoir établi qu'une union très-relachée avec les autres. A la tête de l'une de ces ligues était Marobod, à la tête de l'autre était Armin; toutes deux avaient été formées sous une égale nécessité, mais dans des circonstances différentes. La ligue teutsche du Midi s'appuyait sur une conquête et se nourrissait du bien étranger; elle était basée dans son intérieur sur une organisation militaire, et le roi Marobod, qui la gouvernait comme général, était un maître absolu. Les peuples mêmes qui par une sorte de confédération s'étaient rattachés à son empire dépendaient de sa volonté et n'avaient aucun avis à donner pour les résolutions qu'il prenait dans les affaires générales. La ligue teutsche du Nord au contraire était une confédération libre, formée dans de grandes circonstances, fondée sur de grandes actions et n'ayant d'autre but qu'une défense commune contre un danger commun. Armin était le chef librement élu ou volontairement reconnu de cette union parce qu'il en avait conduit les membres au salut, à la vengeance et à la gloire, parce qu'au jour de la victoire il avait été le fondateur de la ligue, parce que sous son administration on avait assuré, dans des luttes difficiles, ce que dans des luttes difficiles on avait gagné sous sa direction. Chaque peuple qui prit part à la confédération resta libre dans sa vie et dans ses actes et ne fut soumis à toute l'union qu'autant qu'il avait reconnu la nécessité de cette soumission par une délibération libre. Armin n'avait d'autre pouvoir que celui qui lui était librement décerné par les princes et les peuples de la ligue.

Dans les années de malheur et de danger, lorsque les peuples du Teutschland septentrional semblaient, dans leur aveuglement, se soumettre honteusement au joug de la domination romaine, toute âme noble qui ne partageait pas l'illusion commune et qui sentait par conséquent toute l'ignominie dans toute sa force devait tourner ses espérances vers Marobod : hors lui, il ne semblait y avoir ni appui ni secours. L'entière soumission même à un roi teutsch devait leur apparaître comme un grand bonheur en face de l'anéantissement de la langue et des mœurs nationales, qui résultait de l'esclavage imposé par ces étrangers. Jusqu'à la bataille livrée dans la forêt de Teutobourg il ne put donc y avoir entre Marobod et les princes du Teutschland septentrional d'autres relations que celles qui naissaient de vœux réciproques; mais la victoire remportée dans cette bataille paraît avoir excité chez Armin et en général chez les princes et les peuples du Teutschland septentrional le désir d'entrer en alliance Marobod, afin de défendre et d'assurer par les forces de tous les peuples teutoniques leur cause commune. La tête de Varus ne fut pas envoyée sans but par Armin à Marobod. Cet envoi ne se fit pas non plus assurément sans message, sans propositions, bien que le message et la réponse nous soient complètement inconnus. En général, Marobod, depuis la paix de l'an 6 après Jésus-Christ, s'est presque effacé de l'histoire. Les Romains, empêchés d'abord par la guerre d'Illyrie, et plus tard par les événemens du Teutschland et par le système de l'empereur Tibère à l'égard des peuples teutoniques d'entreprendre quelque chose contre lui, l'auront continuellement flatté et cherché par là à le tenir dans l'inaction. Marobod, prenant le change sur ses succès, se complut dans son orgueilleux repos et trouva sa joie dans les peines qu'on se donna pour avoir son amitié. Tant que les discordes intérieures parmi les princes teutschs du Nord suivirent leur cours, tant que dura le nouveau danger créé par les entreprises de Germanicus, il n'y eut pas à songer à un changement dans cette position: les Romains, comme les Teutschs du Nord, ne pouvaient que désirer que Marobod ne se

prononçât ni pour l'un ni pour l'autre parti. Mais après que Germanicus eut été rappelé du Rhin et que l'inquiétude se fut évanouie qui jusqu'alors avait tenu en haleine les peuples du Teutschland septentrional (2), les dispositions réciproques d'Armin et de Marobod devinrent bientôt hostiles. Il était impossible que ces deux hommes s'entendissent. Armin, comme il est naturel à l'homme, fut l'auteur de la discussion. En sa qualité de prince absolu, Marobod pouvait se trouver content dans les limites de sa domination, bien que la continuelle extension de celle-ci ne lui fût nullement indifférente. En sa qualité de chef d'une confédération libre au contraire, Armin devait vouloir la participation de tous les peuples teutoniques à cette confédération, il devait faire tous ses efforts pour arriver à ce but. Mais dans une telle prétention il y avait contradiction quant à Marobod: il ne pouvait se ranger sous Armin; Armin ne pouvait le vouloir au-dessus de lui, et ils n'avaient pas de place à côté l'un de l'autre. De plus l'empire de Marobod était comme un tout, aussi bien à cause de son étendue qu'à cause de son organisation intérieure, une matière hétérogène peu propre à une union avec les peuples du Teutschland septentrional; et on ne put prétendre obtenir de Marobod la dissolution de son empire. Toutes ces choses amenèrent des oppositions qui, ne pouvant être levées par des voies pacifiques, durent être tranchées par le glaive. Mais les Romains aussi mirent probablement tout en usage pour attiser le feu, pour hâter l'éclat, et ils ne manquaient ni des moyens de diviser les peuples ni d'adresse pour employer ces moyens avec succès.

La guerre commença l'an 19 avant Jésus-Christ. Les forces du Teutschland du Nord-Ouest se dirigèrent contre les forces du Teutschland du Sud-Est; mais il y avait cette différence: les peuples teutschs du Nord suivaient leur chef Armin d'après leur propre résolution; mais du sein des peuples teutoniques du Sud, une armée suivit par ordre les drapeaux du roi Marobod. Ce qu'il y avait de malheureux dans ces événemens fut assurément généralement senti; mais personne n'y savait de remède. Toutes les passions trouvèrent l'occasion de s'exercer dans les contradictions des relations; le cœur des peuples placés sous Marobod penchait vers Armin; parmi les princes qui avaient été avec Armin, plus d'un inclinait pour Marobod. Car les peuples étaient attirés par la liberté de l'union et par la gloire des exploits qui l'avaient fondée; les princes des peuples se sentaient peut-être éblouis par l'éclat de la souveraineté et ne se dégagèrent pas toujours d'envie et de jalousie contre l'homme qui semblait moissonner seul la gloire sur le champ de leurs exploits. Inguiomer, oncle d'Armin, passa du côté de Marobod avec la partie des Chéruskes dont il était le prince. Sans doute il portait depuis longtemps en lui le germe du chagrin que lui causaient la considération et le pouvoir qui, parmi les peuples teutoniques, élevaient son neveu Armin au-dessus de lui, qui était bien plus âgé (3). Cette circonstance qu'Armin, même après la dernière bataille sur le Wéser, où il avait été blessé, avait moins fait et avait pourtant conservé la supériorité, semble avoir fait sortir ce germe. Dans son ressentiment, Inguiomer profita de la position de son pays, se joignit au parti de Marobod, qui peut-être s'était approché des frontières avec son armée (4). D'un autre côté deux peuples abandonnèrent la cause de Marobod, sous la domination duquel ils avaient été, et apportèrent leurs forces guerrières au parti d'Armin: c'étaient les Langobards et les Semnones, que les Romains ont comptés parmi les Suèves, et dont les demeures étaient situées sur la rive de l'Elbe et au delà; ils étaient puissans et forts. Cette séparation et cette défection maintinrent l'égalité de puissance: la force réelle qui fut perdue d'un côté et gagnée de l'autre ne peut être calculée, bien qu'il soit vraisemblable qu'elle fut au détriment de Marobod; mais la force morale dut tout égaliser. Une chose ne pouvait pas manquer non plus: les passions durent être éveillées d'une manière formidable par des faits de cette nature et l'irritation dut arriver au comble.

La contrée où les deux armées se rencontrèrent ne peut être déterminée avec précision. Tacite ne donne pas la moindre indication qui puisse donner lieu ou occasion à une hypothèse. Mais d'après la position des pays, il est tout à fait vraisemblable qu'on doit la chercher non loin des rives de la Saale, qui, dans la suite des temps, furent tant de fois témoins de grands événemens, soit que Marobod eût gagné les hauteurs qui se trouvent sur la rive gauche, soit qu'Armin eût atteint les plaines qui s'étendent sur la rive droite. L'armée de Marobod était organisée et armée à la manière romaine; aussi

elle fit ses mouvemens et se disposa sur le terrain avec habileté et adresse. Les troupes d'Armin, dans une lutte de trente ans avec les Romains, avaient aussi appris assez de principes de la guerre pour pouvoir marcher contre tout ennemi dans un ordre de bataille redoutable et régulier.

Les deux généraux cherchèrent, avant le commencement du combat, à exciter le courage de leurs guerriers par leurs paroles et leurs exhortations. Marobod, sous l'empire d'une malheureuse passion, tint aux siens le discours suivant : « Les ennemis qui ont cherché cette guerre contre nous et qui maintenant sont en face de nous sont des Chèruskes et leurs alliés. Au nom des Chrèruskes se rattache une grande gloire ; leurs exploits sont hautement célébrés. Cette gloire toutefois ne doit pas nous éblouir ; ces exploits ne doivent pas nous effrayer. Il est vrai que de grandes et puissantes choses ont eu lieu ; mais celui d'après le conseil duquel elles ont été entreprises, par la prudence et la force duquel elles ont été exécutées est de notre côté : c'est Inguiomer, qui a quitté son peuple parce que la folie triomphe chez celui-ci et qu'il ne veut être que là où la sagesse et les armes sont réunies. Armin est un homme insensé et ignorant. Parce qu'il a réussi à détruire par la trahison trois légions et leur trop confiant général, il lui est devenu possible, à force d'impudence, de séduire son peuple et d'attirer à lui une gloire étrangère. Et à quoi a servi cette trahison ? Le Teutschland, victime d'une juste vengeance, a été dévasté par les Romains, et Armin lui-même s'est vu imprimer cette honte, que sa propre femme, que son fils unique sont soumis à l'esclavage des Romains. Mais nous, nous pouvons nous vanter d'avoir conservé sans tache l'honneur des Teutschs. Les Romains nous ont donné la mesure de notre puissance. Avec douze légions, ils ont marché contre nous sous Tibère, leur premier général, et ils ont mieux aimé conclure avec nous une paix qui me laissait dans la plénitude de ma puissance et me donner le choix de la guerre et de la paix que de me disputer la victoire. Avec cette puissance formidable, augmentée par l'appui si fort d'Inguiomer, nous nous avançons maintenant au combat contre ces Chéruskes, sans chef et sans conseil, et contre ces alliés qui n'ont rien en eux que la conscience d'anciennes défaites ou le sentiment d'une trahison récente. Soyez hommes : la victoire ne saurait être douteuse ! »

Armin parcourut les rangs de son armée et parla en ces termes : « Il y a dix ans, les aigles romaines chancelèrent devant nos armes. L'antique liberté de la patrie, l'héritage le plus sacré de nos aïeux, que les Romains nous avaient honteusement arrachée par la ruse plus que par la force, fut reconquise. Depuis ce moment nous n'avons pas cessé de lutter et de combattre pour nous garantir de la vengeance de ces fiers Romains et nous assurer la possession de ce bien précieux que nous avions acquis au prix notre sang et de nos exploits après tant de craintes et de souffrances. La divinité de la patrie a été avec nous ; la victoire nous est restée. Les armes romaines que je vois sur la plupart d'entre vous sont les signes les plus manifestes de vos exploits et de vos succès. Mais Marobod, qu'a-t-il fait? Reculant en fugitif avec les Mark-Mannen devant les Romains, il a fondé sans peine un empire derrière des montagnes et des forêts, et menacé même dans ces tristes retraites, il a mieux aimé par la paix et les traités faciliter aux Romains l'asservissement des peuples que rompre leur puissance par la guerre et par les armes. C'est ainsi qu'il est devenu un satellite de l'empereur et un traître à sa patrie. Pendant que nous ne reculions pas devant les plus prodigieux efforts, pendant que, mettant tout en jeu, employant le sacré et le profane, ne tenant nul compte de la vie, nous exposions les gages les plus sacrés de de celle-ci pour conserver la patrie et défendre la liberté, il est resté spectateur lointain, et plongé dans l'inaction et l'indolence, il a dirigé tous ses efforts à marcher l'égal de l'empereur en luxe monarchique et en magnificence. Et maintenant que nous touchons enfin au but, que nous avons étouffé chez les Romains l'envie de nous subjuguer, maintenant il voudrait bien recueillir la moisson que nous avons semée : ce que dans une longue lutte nous avons arraché aux Romains au prix de notre sang et de nos sacrifices, il voudrait le posséder comme un riche héritage et faire passer sur les tombeaux de nos pères et de nos frères qui sont morts pour la liberté le char brillant du despotisme royal. Mais vous, hommes braves, vous ne vous laisserez pas enlever par Marobod ce que vous avez fondé sur les cadavres de Varus et de ses légions, ce que vous avez dé-

fendu contre la perfide astuce de Tibère et la sauvage audace de Germanicus. Il n'obtiendra pas ce qui ne lui appartient pas, et des hommes qui n'ont pas tremblé devant les Romains ne se courberont pas devant Marobod. Inguiomer, mon oncle, s'est il est vrai rangé de son côté : ce vieillard ne peut pardonner l'affection que vous me témoignez. Le malheureux ! il n'a pas vu la journée dans la forêt de Teutobourg et n'a pas partagé le premier et vif enthousiasme qui s'empara de nous et nous transporta dans le moment de la plus belle victoire ! Ce qui arriva plus tard, il l'a mesuré à une mesure vulgaire et il a apprécié ses glorieux exploits au prix d'une solde. Quant à vous, son éloignement sera plutôt un encouragement à remporter la victoire et à me justifier, moi l'homme de votre choix et de votre affection. Mais pour vous, Langobards et Semnones, nouveaux amis de la vieille cause, pour vous je n'ai qu'un seul mot. Vous vous montrerez dignes de la confédération dont vous avez recherché la liberté. Vous ne pouvez faiblir devant votre ancien maître. Pour vous il n'y a qu'un salut : il est dans la victoire. »

Puis la bataille commença ; elle fut rude et violente. Tous sentaient ce qui était en question : la considération et la gloire des Chéruskes, la liberté et le salut des Langobards, l'empire et la souveraineté de Marobod. C'est avec ce sentiment que les deux partis combattirent et avec un égal succès. Des deux côtés l'aile droite fut forcée de plier : par là se maintint l'équilibre. La nuit mit fin au combat dans cette position. On s'attendait à le voir renouveler le lendemain. L'issue semblait devoir décider du sort du Teutschland ; mais cette attente fut trompée. Marobod évita la lutte. Il prit en arrière un nouvelle position sur des collines. Ce mouvement parut une défaite. Beaucoup, dans son armée, qui n'avaient fait que céder à sa puissance ou suivre sa fortune, l'abandonnèrent dès qu'ils crurent que cette puissance chancelait ou que cette fortune était infidèle. Il se vit donc forcé de retourner, comme s'il eût été battu, dans le Böheim, le siége de ses exploits et de sa souveraineté.

Ici s'arrête l'histoire. Tacite, qui ne l'a introduite dans son ouvrage que pour préparer le sort ultérieur de Marobod et faire connaître ses relations avec Rome, s'interrompt et ne s'inquiète pas de l'armée des Chéruskes qui se tenait sur le champ de bataille prête au combat. Aucun autre écrivain ne nous vient en aide. Il résulte des événemens postérieurs qu'Armin ne poursuivit pas Marobod dans le Böheim ; mais on ne sait s'il s'abstint de cette tentative, peut-être à cause de l'éloignement, à cause de la renommée des forces de cet empire et à cause de la perte considérable qu'il fit lui-même dans la bataille, ou parce qu'une paix se fit, peut-être par la médiation d'Inguiomer (5). Une chose est toutefois hors de doute, c'est que le but de la guerre fut manqué : la division resta et le sang teutsch fut répandu en vain par des mains teutsches.

CHAPITRE X.

FIN DE MAROBOD ET D'ARMIN.

De l'an 20 à l'an 21.

Marobod s'était soustrait sans gloire au combat avec son grand adversaire, mais il n'échappa point à sa destinée. Immédiatement après la guerre, sa souveraineté s'écroula et lui-même eut une fin malheureuse. L'histoire des événemens qui attirèrent sur lui cette infortune est extraordinairement confuse ; il y a plus, elle a été évidemment défigurée, non par les historiens, mais par ceux qui amenèrent ces événemens et y jouèrent un rôle. Mais lorsque l'on compare entre elles les misérables indications fournies par Velléius, Tacite et Suétone et que l'on jette un regard attentif sur les circonstances antérieures, sur les relations des peuples, sur les habitudes et les efforts de Rome, ce qui suit semble, conformément à la nature des choses humaines, se présenter comme la réalité de ce développement d'une merveilleuse apparition.

Après son retour dans son pays, Marobod, résolu à continuer ou à recommencer la guerre, envoya un message à l'empereur Tibère et lui fit proposer une alliance contre Armin leur ennemi commun. Tibère, reconnaissant que le moment était venu de tirer vengeance des inquiétudes qu'avait données cet ami équivoque et de délivrer pour toujours Rome et lui-même de la crainte qu'il pouvait inspirer, répondit au roi : « Que lui-même n'avait pas donné d'appui aux Romains dans leurs guerres contre les Chéruskes ; que les Romains ne pouvaient par conséquent le secourir contre ces mêmes ennemis. » Cependant Tibère témoigna à Maro-

bod son ancienne amitié et lui laissa croire que l'armée pourrait bien encore agir de concert avec lui (1). Pour cette raison, il envoya son propre fils Drusus dans l'Illyricum. Afin de colorer cette mission, on dit à Rome que ce jeune prince devait s'habituer au camp; qu'il devait apprendre le service militaire et être soustrait aux plaisirs et aux délices de la ville. Pour ce même motif, une grande armée fut rassemblée sur les bords du Danube. Mais les vues de l'empereur étaient évidemment de détruire Marobod (2) et de se tenir prêt à tout hasard.

Drusus remplit sa mission avec un grand succès. Initié aux artifices de son père, il sut amuser Marobod, l'occuper, le circonvenir et en même temps nourrir le mécontentement qu'un tel maître avait excité au loin comme de près. Les Romains lui firent un grand honneur de cette conduite (3). Un an s'écoula, et l'incertitude devint plus grande et le mensonge plus général. Alors un jeune prince des Gothons (peuple voisin), Catualda (4), que jadis Marobod avait chassé dans des circonstances qui nous sont inconnues, fit avec des troupes guerrières une irruption dans le Böheim. Des intelligences secrètes avec les grands de l'empire, ménagées sans doute par les Romains, facilitèrent l'entreprise. Catualda, peut-être en l'absence de Marobod, surprit sa capitale et s'en rendit maître ainsi que de la citadelle voisine. Marobod se dirigea vers le Danube, vers les frontières de son empire, pour rassembler et renforcer son armée contre l'ennemi qui venait de faire cette invasion et aussi pour conserver ses communications avec les Romains ; mais ici il fut tellement étourdi et troublé par les propositions et les conseils de Drusus qu'il perdit toute fermeté et toute direction. Ayant perdu, par l'issue de la guerre contre les Chéruskes, la foi en son ancienne fortune, pressé par la force du mensonge qui l'entourait, humilié par la trahison des grands de son empire, il écouta, dans son désespoir, les paroles astucieuses de Drusus et passa le Danube avec son armée. Son intention était sans doute de se réunir à Drusus et de pénétrer ensuite de nouveau avec lui dans son ancien empire. Drusus l'avait attiré de l'autre côté du fleuve pour le séparer d'autant plus facilement de son armée, désarmer celle-ci et renverser l'empire ébranlé qui avait été si longtemps pour les Romains un sujet de terreur. Marobod écrivit de la province du Norikum à l'empereur Tibère, et il ne le fit pas encore en homme qui a besoin de protection, bien qu'il pût déjà reconnaître la trahison, mais en roi libre et avec tout le sentiment de son ancienne grandeur et de son ancienne puissance : « Beaucoup de peuples, disait-il, avaient recherché son alliance ; mais il avait préféré l'amitié des Romains. » Tibère, informé cependant que son ancien ennemi était tombé dans ses filets, répondit avec une froide ironie : « Que s'il voulait rester dans l'empire romain, il trouverait en Italie un séjour sûr et honorable; que s'il ne jugeait pas cette offre conforme à ses intérêts, le retour dans son propre pays lui restait libre (5). »

Mais ce retour, et Tibère le savait bien, n'était plus possible. Il annonça au sénat que ce redoutable ennemi était anéanti; et il put se vanter de l'avoir anéanti par son habileté. Lorsque cette lettre arriva, Marobod, en effet horriblement détrompé, était déjà séparé de son armée séduite et si complètement désarmé qu'il ne lui restait plus qu'à choisir entre une mort volontaire ou une vie ignominieuse de résignation et d'abaissement. Mais Marobod, soit que le regret de sa grandeur perdue maintînt en lui l'amour de la vie, soit qu'après une si effroyable vicissitude il manquât de force pour toute résolution et toute action, soit qu'en général il regardât la vie comme le plus grand des biens, Marobod se soumit avec lâcheté aux circonstances et se livra aux Romains; puis il fut retenu prisonnier à Ravenne, parce qu'en cas de besoin on voulait se servir de lui comme d'un instrument contre les peuples suéviques. Il vécut encore dix-huit ans dans cette captivité (6) et fut à ses propres yeux un témoignage frappant de l'obscurcissement de sa gloire et de l'entier oubli où il tomba, lui, ce roi jadis si célèbre et si puissant.

L'histoire de l'empire des Mark-Mannen après l'éloignement de Marobod est inconnue. Malgré la perturbation qui s'éleva après cet éloignement, les Romains, peut-être parce que Tibère craignait d'exciter les Chéruskes, ne jugèrent pas à propos de passer le Danube pour se rendre maîtres du Böheim; seulement ils jetèrent toujours de nouvelles semences dans le vieux champ de la discorde pour détruire de plus en plus par elles-mêmes les forces de ces peuples teutoniques. Catualda, auquel Marobod avait échappé, fut peut-être conduit à se

placer lui-même sur le trône de ce prince. Mais les Hermundures virent avec peine ce jeune homme à la place d'un si grand roi ; ils marchèrent donc contre lui sous la conduite de Vibilius, le renversèrent du trône qu'il n'avait pas élevé, mais qu'il n'avait gagné que par la ruse, le hasard et l'influence étrangère, et rétablirent leur ancienne indépendance. Catualda aussi, comme il ne lui restait plus de ressource, se réfugia chez les Romains. Ceux-ci lui assignèrent pour séjour Forum Julium (aujourd'hui Fréjus) dans la Gaule Narbonnaise. Il s'y perdit dans l'histoire sans gloire et sans honneur.

Ceux qui avaient suivi les deux princes prisonniers, si hostiles que pussent être les partisans de Marobod à ceux de Catualda, furent transportés par les Romains au delà du Danube, et on leur donna le pays à gauche de la Marche. Vannius, qui doit avoir appartenu au peuple des Quades, leur fut imposé comme roi. Ce nouvel empire, fondé par les Romains, paraît avoir été destiné à surveiller et à châtier les Mark-Mannen. Il est vraisemblable aussi que le but fut atteint par cette fondation et par d'autres moyens. Tous les peuples qui avaient été sous l'obéissance de Marobod devinrent libres ; les Mark-Mannen eux-mêmes conservèrent encore quelque temps des rois de la race de Marobod ; mais l'influence des Romains, qui n'épargnèrent pas non plus l'argent, fut si grande que ces rois durent se retirer devant des étrangers, et qu'ensuite les nouveaux rois ainsi que les princes voisins tombèrent dans une sorte de dépendance : c'est du moins ce qu'on doit supposer d'après une expression de Tacite (7), tant Rome savait par l'astuce porter le trouble sur les points où elle ne pouvait plus vaincre par les armes.

Le sort d'Armin fut différent. Presque dans le même temps où Marobod fut conduit à Ravenne pour subir dans sa vieillesse l'esclavage dans lequel le fils d'Armin passa à côté de lui son enfance et sa jeunesse, Armin trouva la mort. Mais il disparut de l'histoire subitement comme il y était entré. Toute sa vie ne se révèle que par l'activité et la vertu. On comprend cependant plus aisément son entrée soudaine que sa rapide disparition. Aucun écrivain, excepté Tacite, ne parle de sa mort, et encore Tacite n'en raconte pas les circonstances. Sans doute on manquait de documens ; mais d'où vient ce manque? Bien que les Teutschs et les Romains restassent dans une position hostile, les communications n'étaient pas interrompues, et il est impossible qu'un événement aussi important que la mort d'Armin, qui devait exercer une influence profonde sur les relations, soit démeuré inconnu aux Romains. En conséquence il est difficile de blâmer la supposition qui s'élève, que ce que dit Tacite n'est pas la vérité, et un soupçon même contre les Romains peut très-bien être justifié par leur perfidie et leurs crimes.

Tacite raconte qu'il a trouvé dans des écrivains et des sénateurs de ce temps « qu'on lut dans le sénat un écrit d'Adgandestrius, un prince des Cattes, par lequel celui-ci promettait la mort d'Armin si on voulait lui envoyer le poison nécessaire. » On aurait répondu : « Que le peuple romain se vengeait de ses ennemis non par la trahison, non par la perfidie, mais ouvertement et par les armes. » L'historien ajoute « que par cette action glorieuse, Tibère se plaça sur la même ligne que les anciens généraux, qui défendirent d'empoisonner Pyrrhus et avertirent ce prince.» Peut-être par cette addition a-t-il voulu dire qu'il ne croyait pas à ce conte. Dans le fait, celui-ci est si niaisement imaginé que l'invraisemblance en éclate d'elle-même, soit que l'on considère les personnes qui agirent, la chose que l'on employa pour agir ou le moyen que l'on doit avoir employé. Une seule chose pourtant reste prouvée par ce récit, c'est que l'idée d'un meurtre, d'un assassinat commis sur Armin n'est pas restée inconnue à Rome.

Tacite continue : « Du reste Armin, après l'éloignement des Romains et l'expulsion de Marobod, aspirant à la souveraineté, eut contre lui l'esprit de liberté de ses confédérés, et attaqué par les armes, il combattit avec des succès variés et tomba par la perfidie de ses parens. » A l'exception de ces pauvres paroles, on ne trouve pas la moindre indication : avec elles Armin, l'homme de si grandes actions, sort de l'histoire ; mais on peut à peine y rattacher une conjecture, encore moins en tirer une conclusion. Pourtant il est assez vraisemblable qu'Armin, après que la liberté eut été sauvée et affermie, et qu'il n'y eut plus à craindre de guerre étrangère, ne trouva pas de position convenable parmi les peuples teutoniques. Il était placé trop haut pour les relations actuelles ; sa gloire était trop grande pour

les circonstances. Devait-il rentrer dans la foule après avoir été si longtemps au-dessus d'elle? le pouvait-il? pouvait-il rejeter loin de lui l'éclat de ses exploits et fouler aux pieds le souvenir de sa magnificence, ou devait-il rester au faîte où il était monté? La confédération n'était pas née des besoins intérieurs des peuples; elle n'avait été produite que par le danger que suscitait un ennemi du dehors, et ce danger était passé; des états, et l'histoire le montre, sont souvent et facilement devenus ingrats, qu'ils aient eu un gouvernement républicain ou un gouvernement monarchique. Il n'est pas rare que celui-là y ait été le plus haï, à qui ils devaient leur salut et leur conservation, parce qu'il avait donné dans le moment de la nécessité les preuves les plus fortes de génie et de vigueur, que l'on redoutait dans le temps du repos. L'exemple d'Inguiomer montre aussi suffisamment que parmi les Teutschs de grandes passions s'étaient éveillées, que l'on ne pouvait les réduire au silence même à l'instant d'un nouveau danger. Armin dut en conséquence se trouver en contradiction avec les besoins sociaux de son peuple et en lutte avec les passions de ceux qui ne voulurent pas le souffrir au-dessus d'eux et à peine à côté d'eux lorsqu'ils se virent sauvés par lui; cette contradiction et cette lutte durent le perdre. Il eut du moins le bonheur de mourir dans la force de l'âge, dans la vigueur de son énergie, dans la plénitude de sa gloire, dans tout le sentiment de ses exploits, sans tache, sans honte, sans erreur, pur et libre, comme aucun autre de ceux dont parle l'histoire, grand modèle pour toute âme noble dans les jours de détresse et de crainte, astre brillant dans la nuit des temps. Sa tâche fut remplie: la patrie fut sauvée, la liberté assurée; mais un sort déplorable qu'il fut impossible de détourner pesa sur sa femme et sur ce fils qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne pouvait espérer de voir jamais. Rien ne l'attachait plus à la vie.

Le grand historien romain termine ce qui le concerne par ces paroles: « Armin fut sans contredit le libérateur de la Germanie. Il combattit non le peuple romain dans le temps de sa faiblesse, comme d'autres rois, mais l'empire dans sa plus grande puissance. S'il ne fut pas toujours vainqueur dans la bataille, il resta invaincu dans la guerre. Il était âgé de trente-sept ans et avait exercé pendant douze ans le pouvoir. Il est encore célébré dans les chants des peuples barbares; il est inconnu dans les annales des Grecs, car ceux-ci n'admirent qu'eux-mêmes. Chez les Romains aussi la gloire n'est pas placée assez haut: nous relevons l'ancien et sommes insoucians pour le présent. » Il n'est pas un seul homme auquel Tacite ait accordé un plus grand éloge; il n'eût pu en donner un plus pur à personne. Aussi loin que s'étend l'histoire, aucun peuple ne peut se vanter d'un temps primitif égal à celui des Teutschs, d'un homme tel qu'Armin ni de semblables exploits. Et cependant sous quel autre jour tous ces événemens paraîtraient, comme ils seraient plus grands, plus beaux, plus magnifiques si, à côté des renseignemens qui viennent du camp ennemi, nous avions des documens transmis par Armin lui-même et par ses fidèles! Mais les chants par lesquels son peuple célébra cet homme n'existent plus; aucune tradition, aucune légende ne s'est conservée parmi son peuple. Dans le temps où les Teutschs commencèrent à écrire l'histoire et à transmettre à la postérité des traditions sur les temps antérieurs, les noms et les faits avaient entièrement disparu du souvenir des hommes. Armin et son époque sont inconnus à tout le moyen âge. Pendant qu'on tournait les regards vers l'Asie et la Grèce et qu'on employait toutes les ressources de l'esprit pour y découvrir un commencement de l'histoire des Teutschs, le véritable fondateur du peuple teutsch, le véritable auteur des temps plus récens restait dans l'oubli. Mais une admirable disposition de la Providence avait décidé que mille ans après la ruine de l'empire romain, le premier prêtre de la vérité que Rome avait produit, C.-Cornel. Tacite, devait ressusciter pour déposer un grand témoignage et donner aux Teutschs, dans un temps où la magnificence de leur empire s'était à son tour éclipsée, et où naissaient de nouvelles et difficiles relations, une image du temps de leurs ancêtres où ils pouvaient reconnaître quelle avait été l'infortune du Teutschland, quel avait été le remède et le salut. Rome détesta l'homme tant qu'il vécut et ne lui donna pas après sa mort la gloire qui lui était due. Rome avait des motifs pour sa haine; elle suivait sa propre route et accomplissait son propre destin. Armin ne manque parmi nous ni d'admiration ni d'éloge;

nous l'honorerions bien mieux si parmi nos ennemis un Tacite rendait devant le monde et la postérité le témoignage que nous fumes dignes de lui. Mais la dernière heure du Teutschland sonnera lorsque parmi ses peuples il ne se trouvera plus un homme jaloux de vivre et de mourir comme Armin.

CHAPITRE XI.

RELATIONS APRÈS LA MORT D'ARMIN.—CONTINUATION DE LA GUERRE ENTRE LES TEUTSCHS ET LES ROMAINS.—QUELQUES ÉVÉNEMENS SUR LE RHIN ET SUR LE DANUBE. — LES TEUTSCHS ATTAQUENT L'EMPIRE ROMAIN.

De l'an 22 à l'an 68.

Après la mort d'Armin, il s'écoula un demi-siècle qui n'a laissé rien d'important à l'histoire au sujet de la vie des peuples teutoniques. Cette mort avait assurément fait un grand vide qui dut se sentir au loin. L'alliance que ce héros avait fondée et maintenue s'écroula, et ses ruines se heurtèrent violemment les unes contre les autres. En général après d'aussi grandes secousses que les peuples teutoniques en avaient éprouvées depuis trente ans, un repos subit était impossible : les passions, excitées d'une manière presque sauvage, mais contenues par le génie et la volonté d'Armin, se déchaînèrent sans frein lorsque manqua la main qui les avait maîtrisées. Mais des traits faibles et isolés se rattachent seuls à de semblables événemens dans le Teutschland, et les temps postérieurs nous montrent seuls des changemens accomplis ou préparés dans le temps dont nous parlons ici. Et qui pouvait observer aussi ces événemens dans l'intérieur du Teutschland et en transmettre le souvenir? Depuis longtemps déjà la Divinité vengeresse était venue sur Rome; elle avait vu les choses les plus monstrueuses qui puissent apparaître dans la vie des hommes. Jadis la corruption s'était montrée sous la forme du génie et de la force et s'était fait valoir par l'action et par l'habileté; maintenant que tout à Rome dépendait de la volonté d'un seul, elle se montra affaiblissant et bouleversant sous la forme d'une lâche bassesse, de l'immoralité, de la folie et de la fureur. C'est là ce qui rendit le temps si difficile et toute relation si confuse : le sacré fut considéré comme profane, le profane honoré comme sacré; tout fut arraché à son état naturel par la crainte, la terreur, le crime et la cruauté. C'est à ce demi-siècle qu'appartiennent la froide cruauté de Tibère et cette débauche croissante par laquelle cet homme farouche et coupable cherchait à étouffer sa conscience pour ne pas être tourmenté dans les plaisirs calculés que lui donnaient les persécutions, les tortures et le sang; à ce demi-siècle appartiennent ensuite les quatre années de règne du monstrueux Caligula, fils de Germanicus, que l'on a regardé comme insensé pour faire avec lui une sorte de transaction sous l'empire du sentiment de l'humanité et pour ne pas le rejeter entièrement hors des limites de l'espèce humaine. Après lui commencèrent sous l'imbécile Claude, frère de Germanicus, le plus honteux empire des femmes et le criminel arbitraire des affranchis, qui, initiés à tous les secrets de l'infamie, ne cherchaient et ne voulaient qu'infamie. On ne peut nommer les Messaline et les Agrippine, les Narcisse et les Pallas sans exciter la répugnance et le dégoût. Et après que le malheureux Claude eut pendant treize ans prêté son nom impérial à cette dépravation, Néron parut sur la scène avec sa sauvage ironie, avec son insolente raillerie, avec sa haine amère pour les hommes et ses cruelles bouffonneries. Le génie recula devant de tels empereurs et de telles cruautés; les âmes des hommes tremblèrent, l'attention et l'intérêt se perdirent; celui qui ne servit pas le crime ou ne vécut pas du crime, qui n'était pas à l'abri du soupçon par l'obscurité qui couvre les degrés inférieurs de la vie, celui-là avait assez à faire avec sa propre nécessité. Beaucoup des hommes les plus nobles ne trouvèrent que dans le suicide un refuge contre les crimes, la persécution et la torture.

Cependant les relations entre les Teutschs et les Romains sur le Rhin et sur le Danube restèrent fort incertaines. On ne fit point la guerre, et la paix ne fut point conclue ou ne fut pas gardée. Il se représenta presque la même situation qui avait dominé une génération auparavant, avant l'arrivée de Drusus sur le Rhin, avec cette différence toutefois qu'alors les troupes teutsches avaient l'habitude de passer le Rhin pour entretenir la guerre par leurs attaques, tandis que maintenant au contraire les Romains donnaient communément l'occasion

de ne pas laisser tomber les hostilités. Évidemment les Romains n'avaient pas en vue de faire de nouveau des conquêtes dans le Teutschland : ils désiraient seulement épouvanter les Teutschs et assurer le Rhin et la Gaule. Leur ancien orgueil ou la vanité et la folie les poussa bien une fois au delà des frontières ; mais lorsque les Teutschs reconnurent qu'il n'y aurait pas pour eux de sûreté tant que les Romains seraient en possession de la Gaule et du Rhin, la pensée de la défense dut s'étendre chez eux, et ils durent être entraînés à porter le danger sur le point où le danger naissait pour eux. Du reste des communications diverses s'établirent peu à peu. Les Romains employèrent leurs anciens artifices pour exciter et pour séduire ; ils réussirent aussi bientôt à ranger sous leurs armes de jeunes Teutschs, parce que ceux-ci ne trouvaient pas toujours dans leur patrie une occasion convenable d'user et d'épuiser le superflu de leur force dans la guerre et les combats. Comme ils firent partie de la garde des empereurs et comme ils défendirent les plus mauvais avec une fidélité sans tache, de même ils continuèrent à combattre dans les batailles avec la même force et la même adresse qui les avaient rendus si précieux au divin Jules.

Les événemens isolés dont il est fait mention n'excitent pas un grand intérêt et ne donnent pas une grande instruction : ce sont les derniers sons de l'écho; ce n'est pas un bruit précurseur. L'ensemble manque partout, et à peine ces faits ont-ils quelque chose qui leur soit propre.

Presque dans le même temps où mourut Armin, il se fit dans la Gaule un mouvement qui n'est pas sans importance pour l'avenir. Ce mouvement, dont parle Tacite, eut pour cause le désir de l'ancienne liberté, pour occasion le poids des impôts, qui étaient exigés avec une dureté toujours croissante. Tous les peuples galliques étaient disposés à y prendre part; mais le foyer était chez les Trévires et chez les Éduens. Julius Florus se mit à la tête des premiers, Julius Sacrovir à la tête des seconds. Ces hommes n'entreprirent pas leur œuvre sans espérance; ils croyaient déjà que l'Italie était pauvre et la masse dans Rome impropre à la guerre ; ils croyaient aussi que dans les légions on ne trouvait plus de force et de bravoure que chez les étrangers ; de plus ils savaient que les légions sur le Rhin étaient désunies, parce qu'un bruit mystérieux signalait comme le résultat d'un lâche assassinat la mort de Germanicus, arrivée dans ce temps même en Orient. La marche des choses avait certainement aussi fait impression dans le Teutschland. On avait vu que la force a ses limites, et que tous les peuples n'étaient pas destinés à l'esclavage. Rome n'était pas sans inquiétude. Non-seulement les Trévires, disait-on, non-seulement les Éduens, mais soixante-quatre états de la Gaule étaient soulevés ; ils étaient alliés avec les Germains, et l'Espagne chancelait ! Mais l'espérance des Gaulois fut aussi vaine que l'inquiétude des Romains. Le projet paraît avoir été trahi avant que les moyens nécessaires eussent été préparés pour l'exécution. Aussi tout fut-il aisément et sans beaucoup de forces réduit à l'ancienne soumission. Les hommes qui avaient pris sur eux de diriger la cause de leur peuple, le Trévire Florus et l'Éduen Sacrovir, abandonnés et trahis, périrent avec quelques fidèles : ils moururent de leur propre main et la Gaule obéit (1).

Quelques années après ces événemens, l'an 27 de Jésus-Christ, les Frisons furent poussés par l'avidité des Romains à rompre le lien indigne qui semble les avoir toujours encore attachés à ceux-ci. Nous connaissons aussi peu leurs relations avec les Romains que leur position à l'égard des Teutschs. Peut-être, exposés continuellement dans leur situation lointaine à l'oppression des Romains, sans appui de la part des peuples teutschs, n'avaient-ils jamais appartenu à la confédération teutsche ; peut-être aussi la partie de ce peuple qui demeurait à l'est était-elle entrée dans cette confédération, car les Frisons habitaient depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à l'embouchure du Flevus et même au delà de celle-ci. Depuis l'administration de Drusus dans ces contrées, ils avaient livré aux Romains, pour reconnaître de l'honneur de leur alliance, un certain nombre de peaux de bœufs pour les besoins de l'armée. Le tribut n'avait pas été important, on ne s'était jamais inquiété de la bonté et de la grandeur des peaux ; mais Olennius, officier qui dans ce temps était chargé de recueillir le tribut dans cette contrée, mesurait les peaux livrées sur le dos d'un urus et rejetait celles qui n'avaient pas cette mesure. Les forêts teutsches étaient fécondes en animaux sauvages, mais il manquait encore aux ani-

maux domestiques l'avantage d'une éducation plus soignée et plus riche. Des fournitures comme Olennius les exigeait étaient donc aussi impossibles aux Frisons qu'elles eussent été onéreuses pour tout autre peuple; le Romain cependant, traitant l'impossibilité de résistance, enleva d'abord à ces infortunés leurs bœufs eux-mêmes, puis leurs champs; enfin des femmes et des enfans furent réduits en esclavage. Les représentations furent inutiles, les plaintes ne furent pas écoutées. Alors les Frisons aigris se soulevèrent, saisirent les soldats romains qui devaient lever le tribut et les pendirent. Olennius lui-même se sauva par la fuite dans la forteresse Flevum, située vraisemblablement à l'embouchure du Flevus, où se trouvait une forte garnison pour la défense des côtes (2). Lucius Apronius était le lieutenant de l'empereur sur le bas Rhin, dans la Germanie inférieure. A la nouvelle de ce qui se passait chez les Frisons, il appela à lui une partie des troupes de la Germanie supérieure et passa en hâte le Rhin avec les deux armées pour attaquer les Frisons et sauver Flevum. Cette forteresse était assiégée; les Frisons levèrent le siége et se retirèrent pour défendre leur pays. Les Romains les suivirent. Les premiers se rangèrent non loin des côtes en ordre de bataille à l'approche des seconds et attendirent l'attaque. Apronius chercha à vaincre par des ponts et par des digues les obstacles que les inondations de la mer opposaient à l'attaque, et comme on découvrit des bas-fonds, il fit tourner les Frisons par un corps de cavaliers caninéfates et par les Germains qui servaient à pied dans son armée pour tomber sur leurs derrières. Mais tout échoua devant la bravoure des Frisons : leur position rendit impossible au général romain de réunir assez rapidement toutes ses forces pour une attaque générale; à mesure que ses troupes s'avançaient l'une après l'autre, elles furent anéanties ou réduites à la dernière extrémité. Enfin les légions, la cinquième à la tête, parvinrent à pénétrer dans les rangs ennemis et à repousser assez les Frisons pour sauver une partie de la cavalerie et des cohortes alliées; mais les Frisons se précipitèrent de nouveau en avant avec une telle impétuosité que le temps ne resta pas aux Romains d'ensevelir tous leurs morts; et pourtant beaucoup de chefs et d'officiers distingués étaient tombés. Il n'y eut de salut que dans la fuite. Neuf cents Romains s'étaient réfugiés dans la forêt Baduenna, hors d'état de rejoindre l'armée fugitive : ils furent tous anéantis par les Frisons. Quatre cents autres avaient cherché un asile dans la métairie d'un Frison, Cruptorich, qui avait servi dans l'armée romaine. Dans la terreur que leur inspiraient les Frisons, ils s'ôtèrent mutuellement la vie. Ainsi les Frisons devinrent libres, et depuis ce temps leur nom, jusqu'alors peu connu et peu remarqué, fut célèbre parmi les Teutschs : ils avaient recouvré d'une manière éclatante ce que jadis ils avaient perdu par leur faute ou par celle du destin. Mais Tibère cacha cette perte et cette honte, parce qu'il redoutait l'extension de la guerre contre les Teutschs, et le sénat, pressé par la désolation intérieure de l'empire, ne put s'inquiéter des frontières : il s'épuisait tout entier dans une servile adoration envers un maître aussi odieux que redouté (3).

Cet événement n'échappa point aux peuples du Teutschland et de la Gaule, et si même, dans ce qui était indifférence ou principe, ils ne purent reconnaître précisément de faiblesse et d'indolence, il était pourtant impossible que la considération de l'empire augmentât, et l'ancienne crainte de la puissance et de la vengeance de Rome ne pouvait subsister devant les pensées auxquelles de semblables faits donnaient naissance; les derniers mouvemens au sein des légions n'étaient pas propres non plus à relever l'opinion qui s'éteignait.

Douze ans s'étaient écoulés depuis le soulèvement des Frisons; depuis deux ans Caligula possédait le pouvoir dans l'empire romain lorsque cet empereur conçut l'idée d'une entreprise militaire contre les Teutschs. Cela parut très-naturel : son père et son grand-père l'appelaient vers le Rhin et lui montraient la carrière qu'il devait parcourir. Caligula lui-même, bien qu'il ne fût pas né parmi les légions cantonnées sur le Rhin, avait cependant passé au milieu d'elles sa première enfance, et par sa jeunesse, entourée de la gloire de son père et de la faveur de sa mère, il avait facilement gagné leurs bonnes grâces. Il n'était pas oublié. Son nom rappelait aux soldats l'élève des armes et réveillait l'esprit du camp. Caligula pouvait donc avec confiance compter sur la bonne volonté des légions. Mais lui, ne songeant pas à ses aïeux et à ses relations, n'avait réelle-

ment pour but que la spoliation de la Gaule et ne cherchait dans l'entreprise contre les Teutschs qu'un prétexte pour paraître dans ce pays avec des forces formidables. Il fit cette entreprise elle-même de manière à faire croire qu'il désirait se moquer des légions et tourner en dérision devant les contemporains et la postérité tout ce qui s'était fait jadis contre le Teutschland aussi bien que la dignité de l'empire. De tous côtés furent réunis des légions et des peuples auxiliaires ; des recrutemens très-sévères furent ordonnés, une masse de provisions fut rassemblée. L'empereur fit la route au delà des Alpes jusqu'au Rhin au milieu d'histrions, de gladiateurs, de femmes et de tout l'attirail de la mollesse, tantôt avec la plus grande rapidité comme si le salut de l'empire eût dépendu du gain d'une heure, tantôt avec une telle commodité qu'il semblait avoir quitté sa demeure pour goûter tranquillement un air pur dans le voisinage. Lors même qu'il fut arrivé dans le camp, il se conduisit avec la même singularité, distribuant selon son caprice l'éloge et le blâme, l'honneur et la honte. Puis il ordonna à quelques Teutschs de sa garde de passer le Rhin et de se cacher. Il se fit ensuite apporter à lui-même la nouvelle que l'ennemi était là. Aussitôt il se précipita hors de l'assemblée, avec quelques amis et une partie de la garde à cheval dans une forêt voisine, fit abattre quelques arbres en signe de victoire et revint vers le soir en deçà du Rhin, dans le camp, avec ces mêmes mercenaires de sa garde qu'il avait détachés, les traînant comme des captifs. Il traita de lâches ceux qui ne l'avaient pas suivi, comme s'ils avaient voulu se soustraire aux dangers de la guerre ; mais à ceux qui l'avaient suivi, qui avaient participé à une telle victoire, il distribua des couronnes ornées de l'image du soleil, de la lune et des étoiles. Cette jonglerie ne manqua pas d'être répétée d'une autre manière. L'année suivante (40 après Jésus-Christ) il rassembla une armée de deux cent mille hommes sur les bords de la mer, en face de l'île de Bretagne, et la rangea en bataille. Lui-même monta sur un navire à trois rangs de rames et s'avança dans la mer ; il revint cependant aussitôt et se fit déposer en grande hâte sur un siége élevé. Tout était dans la plus grande attente. Mais Caligula donna le signal du combat et l'ordre que les soldats eussent à recueillir sur le rivage des coquillages et à en remplir leurs casques et les plis de leurs tuniques : ce butin, enlevé à l'Océan dompté, il voulait le conserver dans le Capitole à Jupiter ! Et l'armée obéit à l'empereur, qu'elle avait même proclamé pour la septième fois imperator. Caligula, après avoir commis dans les Gaules toutes sortes de cruautés et d'atrocités, retourna à Rome. Son triomphe, qui devait être orné de Teutschs fugitifs et prisonniers et de Gaulois d'une haute stature qui avaient teint leurs cheveux et appris à imiter la langue tudesque, n'eut pas lieu sans doute ; mais pourtant ce fou furieux fut salué comme dieu et comme héros, et des sénateurs ne rougirent point de lui baiser les mains et les pieds. Ainsi le racontent Suétone et Dion-Cassius ; et ni dans le reste de la vie de Caligula ni dans les autres apparitions de cette époque, il ne se présente rien qui autorise à révoquer en doute leur récit (4).

Lorsque le monde, bientôt après ces événemens, fut délivré par un meurtre cruel de la domination insensée de Caligula, la garde teutsche vengea sa mort sur les innocens et sur les coupables. Ces hommes avaient raison : entre Rome et eux il n'y avait rien de commun ; ils conservaient inviolablement leur fidélité à celui auquel ils l'avaient jurée. S'ils pensaient à leur patrie, ils pouvaient à peine aussi souhaiter un autre maître aux Romains. De plus la vue du cadavre sanglant réveilla les sentimens d'humanité et entraîna à un sauvage ressentiment ceux à qui l'empereur avait confié sa vie. Mais un hasard merveilleux jeta sur le trône impérial le déplorable Claude.

Presque à la même époque, l'an 41 après Jésus-Christ et peut-être comme un effet de la folie militaire de Caligula, des mouvemens paraissent avoir eu lieu parmi les peuples teutschs ; mais nous n'en connaissons ni l'occasion ni la nature. Dion Cassius remarque que Sulpicius Galba vainquit les Cattes et Publius Gabinius les Marses. Celui-ci avait repris la seule aigle qui, depuis la défaite de Varus, aurait encore été au pouvoir des Teutschs. Suétone au contraire indique une victoire de Gabinius sur les Chaukes, qui lui valut le surnom de Chaucius, vainqueur des Chaukes (5). Mais si ces indications pauvres et décousues, qui ne prouvent rien si ce n'est que les hostilités continuaient toujours entre les Teutschs et les Romains, pouvaient éveiller l'idée d'évé-

nemens défavorables aux Teutschs, il en est d'autant plus certain que, par la grande bravoure et l'adresse dont les troupes teutsches de l'armée romaine donnèrent des preuves dans la guerre de Bretagne (6), le désavantage qu'ils peuvent avoir souffert sous le rapport matériel fut entièrement compensé sous le rapport moral.

Un autre événement qui a dû se passer six ans plus tard, l'an 47 après Jésus-Christ, est plus singulier. Tacite en fait mention, mais d'une manière qui n'éclaircit rien, qui, bien plus, rend tout ou du moins laisse tout incompréhensible. En même temps il rattache ce fait à des événemens antérieurs et postérieurs, mais sans donner un ensemble ou sans déterminer les temps. Par là son récit perd presque toute valeur pour l'histoire et donne tout au plus la preuve qu'après la mort d'Armin de grandes secousses eurent lieu dans l'intérieur du Teutschland et que la vengance ne manqua pas à ce crime.

Selon l'historien romain, les races illustres des Chéruskes avaient été détruites par des guerres intestines. Il ne restait plus qu'un rejeton de la race royale. Il vivait à Rome et s'appelait Italicus. Son père était Flavius, le frère d'Armin; sa mère était fille de Chatumer, un prince des Cattes. Lui-même était d'une belle taille et habile à manier les armes et les chevaux à la façon de son pays et à celle des Romains. Le peuple des Chéruskes le tira de Rome pour en faire son roi.

Dans l'histoire antérieure des Chéruskes, il n'est pas question d'un roi; même dans le plus grand danger il ne se présente pas de roi. Les princes Sigismund, Inguiomer, Armin, Ségeste semblent se tenir à une hauteur égale; et lorsque Armin aspira à la royauté, il succomba, comme le raconte le même Tacite, devant l'esprit de liberté de son peuple. Et maintenant, avant qu'une génération se fût écoulée, ce même peuple non-seulement aurait tiré un roi de Rome, mais Tacite parle aussi d'une race royale à laquelle Armin avait appartenu. Cette contradiction pourrait être difficilement levée; et devant elle, la question de savoir comment Flavius, dans le camp de l'armée romaine, aurait pu obtenir pour femme la fille d'un prince des Cattes perd son importance. Du reste il semble résulter de ce récit que Thumelich, fils d'Armin, ne vivait plus à cette époque.

L'empeur Claude, comme Tacite le raconte plus loin, laissa partir Italicus, le pourvut d'argent, lui donna une escorte et l'exhorta à recevoir avec une grande âme la dignité de sa race: le premier, né à Rome, non comme otage mais comme citoyen, il allait prendre possession d'un empire étranger. Italicus, dans le principe, fut aimé des Germains. Étranger à leurs discordes, il avait un zèle égal pour tous les partis. Il se montra bienveillant et modéré et ne parut pourtant pas ennemi des plaisirs et des banquets. Il fut donc loué et honoré, et eut de la considération parmi les peuples voisins comme parmi les peuples les plus éloignés. Mais ceux qui avaient trouvé leur avantage dans les factions commencèrent à craindre sa puissance; ils s'adressèrent donc aux peuples voisins et se plaignirent de ce que la vieille liberté de la Germanie lui était enlevée et de ce que l'influence romaine prenait le dessus. Est-ce que aucun homme, né dans le pays, ne pouvait donc remplir la première place, puisqu'on devait élever au-dessus de tous le rejeton du traître Flavius? On rappelait en vain le souvenir d'Armin. Si le propre fils de celui-ci, élevé sur une terre ennemie, était arrivé à l'empire, on aurait dû craindre qu'il ne fût corrompu par l'éducation, par l'esclavage, par l'instruction et par les habitudes étrangères. Mais les sentimens de son père devaient être gravés dans le cœur d'Italicus, et aucun autre n'avait porté avec plus de haine que son père les armes contre sa patrie et contre tout ce que celle-ci avait de sacré! Par des discours de cette espèce, ils attirèrent à eux beaucoup d'hommes; un nombre non moins grand resta fidèle à Italicus: « Il ne s'était pas, disaient ceux-ci, imposé à eux, mais il était venu sur leur invitation. Distingué par sa naissance, il pouvait prouver par sa vertu s'il était digne de son oncle Armin et de son aïeul Chatumer. Pour son père, ce n'était pas non plus une honte d'avoir inviolablement conservé aux Romains la fidélité qu'il leur avait jurée de l'aveu de son peuple. Ceux-là abusaient du mot de liberté qui, corrompus eux-mêmes et dangereux pour la vie publique, mettaient toute leur espérance dans la discorde. » On en vint à une lutte. Dans une grande bataille, le roi remporta la victoire. Ce bonheur le rendit arrogant. Là-dessus il fut chassé. Mais rétabli par la puissance des Langobards, il ébranla en tout sens la ré-

publique des Chéruskes, dans le bonheur comme dans l'adversité.

Voilà comme Tacite conclut cette histoire, et ni chez lui, ni chez aucun autre écrivain on ne trouve rien qui puisse éclaircir ce qui est resté obscur ici. Aucun ne sait combien d'années se sont écoulées sur ces événemens; aucun ne sait comment finit Italicus; aucun ne sait quelle impression tout cela fit sur les Chéruskes et sur les peuples qui les entouraient.

Vers le temps où les Chéruskes se donnèrent Italicus pour roi, les Chaukes, leurs voisins, commencèrent à faire aux Romains une guerre offensive et d'une manière qui, dans la suite des années, resta particulière à leurs côtes et fut très-incommode aux Romains. Ils apparurent avec des barques légères pillant et volant sur les côtes de la Gaule. Un Caninéfate, appelé Gannascus, qui avait longtemps servi dans l'armée romaine et qui s'était enfui chez les Chaukes, les détermina à tenter, sous sa conduite, une irruption dans la Germanie inférieure, qui lui était bien connue. Ce pays toutefois reçut dans ce même temps un nouveau lieutenant, Domitius Corbulo, homme aussi disposé qu'habile à résister à une semblable témérité. Il ne lui fut pas difficile, après qu'il eut rétabli la flotte sur le Rhin, de détruire ou de mettre en fuite les légères embarcations des Chaukes. Encouragé par ce premier succès, il chercha à réveiller l'ancien esprit dans les légions, par l'ordre, la sévérité et le travail et à rétablir les anciennes habitudes militaires. Et en cela aussi il parut réussir. Les Frisons, qui, depuis la défaite d'Apronius, s'étaient tenus continuellement dans un état hostile, trouvèrent dangereuses les dispositions de Corbulo et se replacèrent avec les Romains dans des rapports réglés par des traités; ils reconnurent des frontières déterminées et durent même recevoir de Corbulo des ordres et des lois : la fondation d'une nouvelle forteresse devait assurer l'exécution. Puis le général romain chercha à séduire les Chaukes et à les amener à une paix, ou comme disaient les Romains, à la soumission. Dans cette vue, Corbulo se fit débarrasser de Gannascus par un meurtre. Mais il se trompa dans son calcul. Un crime aussi lâche contre un homme sans foi, contre un transfuge, ne sembla pas défendu aux Romains (7); mais les Chaukes ne voyaient dans Gannascus que leur chef. Ils se soulevèrent donc pour le combat et la vengeance, et Corbulo fut forcé de marcher contre eux avec ses légions.

A Rome, on fut consterné à la nouvelle de ces événemens. On craignait le renouvellement de la guerre avec les Teutschs, et l'on ne doutait point qu'elle ne tournât au désavantage des Romains. En conséquence, l'empereur Claude défendit toute hostilité et ordonna à Corbulo de ramener toutes les garnisons de la rive droite du Rhin (8). Corbulo sentit que l'exécution de cet ordre exciterait le mépris des Chaukes et les railleries des alliés. Aussi envia-t-il le bonheur des généraux des anciens temps; mais il obéit par crainte de l'empereur. Il occupa ensuite ses soldats par la construction d'un grand canal entre la Meuse et le Rhin, pour les garantir des désordres qu'entraîne l'oisiveté; et l'empereur lui octroya pour le consoler les honneurs d'un triomphe pour des victoires qui n'avaient pas été remportées. Mais l'histoire passe sous silence ce qui fut concédé aux Chaukes pour les déterminer à s'abstenir des hostilités (9).

Trois ans après l'irruption des Chaukes dans la Germanie inférieure, la Germanie supérieure fut frappée d'effroi par une bande de Cattes qui, après avoir passé le Rhin, pénétrèrent dans cette province en pillant et en volant. On ne sait pas ce qui les avait poussés à cette expédition, quel fut leur chef, quel était leur but. Peut-être regardaient-ils déjà les Romains comme assez bas pour croire qu'ils pouvaient impunément risquer, sans occasion particulière, une tentative de cette espèce. Mais ils se trompèrent. Le lieutenant Lucius Pomponius envoya contre eux les Vangions et les Némètes, alliés des Romains, accompagnés d'un corps de cavalerie pour les couper. Cette mission fut exécutée avec zèle. Une partie de l'armée surprit un parti de Cattes, qui, s'en retournant dans ce moment même, étaient rendus incapables de combattre par la joie démesurée du butin. Dans cette occasion quelques Romains qui, quarante ans auparavant, avaient été faits prisonniers après la défaite de Varus, doivent avoir été délivrés de l'esclavage. Après les expéditions de Tibère et de Germanicus cette assertion doit sans doute paraître étrange; mais qui pourrait contredire Tacite? L'autre partie de l'armée romaine, ayant pénétré par le plus court chemin dans le pays des Cattes,

leur fit subir dans une bataille une plus grande défaite encore et revint ensuite chargée de butin au Taunus, où Pomponius se tenait avec les légions, pour livrer une bataille aux Cattes s'ils en offraient l'occasion en cherchant à se venger. Mais ces peuples, craignant que les Chéruskes, leurs anciens ennemis, ne les attaquassent d'un côté pendant que les Romains se tenaient de l'autre côté, envoyèrent à Rome des ambassadeurs et des otages; et Pomponius, déjà plus célèbre du temps de Tacite par les chansons que par les exploits, obtint l'honneur d'un triomphe. Si différens étaient les temps! Jadis il fallait que de grandes choses eussent été faites avant que le triomphe fût décerné; maintenant on l'accordait déjà volontiers lorsque le général n'avait pas été battu (10).

Enfin pendant que ces choses se passaient sur le Rhin, sous le règne de l'empereur Claude, il se fit dans le Teutschland du sud-est des changemens qui ne furent pas sans importance; mais sur eux aussi l'histoire jette à peine une lueur. Ce que l'on reconnaît en tout cas, même à cette faible lumière, c'est que les Romains ne menaçaient plus, mais craignaient. Trente ans auparavant, ils avaient donné à ceux qui avaient suivi Marobod et Catualda (11), le pays à l'est de la Marche et ils leur avaient imposé un roi, Vannius. Ce roi eut le sort d'Italicus. Aimé dans le principe et fêté, il fut dans la suite accusé d'arrogance par les peuples voisins; et dans l'intérieur de son empire, qu'il avait enrichi par le pillage et les tributs, s'élevèrent des discordes et des factions. Les Hermundures, par lesquels déjà Catualda avait été renversé, reparaissent maintenant, et à leur tête se montre de nouveau Vibillius, appelé autrefois duc (*herzog*) et actuellement roi (12). Comme chefs des factions intérieures au contraire, on cite deux neveux du roi Vannius, Vangio et Sido. Vannius, trompé par l'amitié avec laquelle Rome l'avait traité dans le temps de son bonheur et tant qu'on avait eu besoin de lui, ne méconnaissant pas le danger auquel il était désormais exposé, s'adressa à l'empereur Claude pour en obtenir protection. Mais à Rome on n'avait pas oublié les artifices de Tibère. Ravi des luttes des barbares les uns contre les autres, Claude répondit que Vannius, s'il était chassé, trouverait un refuge assuré. Mais le général romain en Pannonie, Publius Atellius, reçut l'ordre de diriger sur les bords du Danube une légion et les troupes auxiliaires de la province pour tenir en arrière les vaincus et effrayer les vainqueurs, afin que dans la témérité que leur donnerait leur bonheur, ils ne renversassent pas aussi la paix avec Rome. Pendant ce temps, de grandes forces marchèrent contre Vannius. Du côté des Hermundures se rangèrent les Ligiens, peuple ou confédération de peuples (car leurs relations sont difficiles à éclaircir) qui paraît avoir habité à l'est de la Bohême jusqu'aux rives de la Vistule, et qui jadis avait été sous la domination de Marobod. Les Mark-Mannen ne sont pas nommés (13). Vannius avait une infanterie à lui; sa cavalerie se composait de Jazyges sarmatiques qu'il avait pris à sa solde. Ne pouvant égaler la multitude de ses ennemis, il se résolut à défendre ses forteresses. Mais les cavaliers étrangers, peu disposés à s'enfermer, battirent le pays et le contraignirent à une bataille. Il ne la soutint pas sans gloire, il reçut d'honorables blessures; mais il fut battu et s'enfuit sur la flotte romaine sur le Danube. Les Romains lui assignèrent, à lui et à ses compagnons, des demeures en Pannonie, son empire fut partagé entre Vangio et Sido, ses neveux. Ces deux princes, concevant des inquiétudes au sujet de leur oncle expulsé, qui n'avait pas été sans dessein placé si près d'eux, montrèrent aux Romains, ainsi que le remarque Tacite, un fidèle attachement; ils furent très-aimés de leurs sujets, par leur propre caractère ou par le caractère de la servilité, tant qu'ils aspirèrent à l'empire, mais ils leur furent d'autant plus odieux dès qu'ils l'eurent obtenu (14). On ne leur pardonna pas leur dépendance de Rome. A partir de ce temps, plusieurs années s'écoulèrent sans mouvemens hostiles entre les Teutschs et les Romains. Mais les peuples teutoniques du Danube furent tellement impliqués dans des difficultés intérieures qu'ils durent tous briguer la faveur de Rome et recevoir de l'auteur de leurs discordes des conseils et de l'appui les uns contre les autres; et les peuples teutoniques du Rhin avaient fait l'expérience que des attaques contre l'empire romain réussiraient tout aussi peu que la puissance de cet empire était à craindre. Mais les Romains s'accoutumèrent de plus en plus à la pensée que la conquête du Teutschland était impossible, que les peuples teutoniques ne pouvaient qu'être affaiblis par la ruse et non domptés par la force. Le triomphe avait aussi perdu son honneur, et les généraux attendaient

une plus grande gloire du maintien de la paix que d'expéditions guerrières. Pour cette raison, ils cherchaient à occuper utilement les armées d'une manière pacifique. Paullinus Pompéius et Lucius Vetus avaient à cette époque le commandement en chef dans la Gaule. Le premier acheva la digue sur le Rhin, que Drusus avait commencée soixante-trois ans auparavant. Le second conçut la grande pensée de joindre la Méditerranée à la mer teutonique par un canal entre la Moselle et l'Arar et ne fut empêché d'exécuter ce grand travail, non moins important pour les communications et le commerce que pour la guerre et la soumission, que par la jalousie du lieutenant Ælius Gracilis en Belgique, et par la crainte d'exciter les soupçons de l'empereur Néron, qui, sur ces entrefaites, était arrivé au souverain pouvoir (15).

Mais il y eut de nouvelles occasions de contact. De la rive droite du bas Rhin, les habitans, exposés depuis deux générations à des agitations, à des attaques, à des surprises continuelles, avaient peu à peu reculé pour se rapprocher du secours de leur peuple. Ces contrées désertes furent, tant que durèrent les entreprises contre les Teutschs, abandonnées à la jouissance des armées romaines. Depuis la cessation des expéditions, cette jouissance peut aussi avoir été interrompue. Pendant que maintenant Paullinus s'occupait de constructions hydrauliques, les Frisons prirent possession de cette étendue de terrain. Leur jeunesse, conduite par deux princes, Verrit et Malorich, s'en rendit maîtresse, y construisit des maisons et cultiva les champs, comme sur le sol de la patrie (16). Mais Dubius Avitus, qui obtint après Paullinus le gouvernement de la Germanie inférieure, ne voulut pas souffrir ces colons ; ils semblaient menacer la sûreté de la rive gauche. Il demanda, l'an 58 après Jésus-Christ, ou qu'ils se retirassent, ou qu'ils obtinssent de l'empereur la permission de demeurer dans ces contrées. Cette exigence avait évidemment quelque chose de perfide ; en leur rappelant ainsi Rome on devait les éblouir ou s'assurer d'eux. Toutefois les Frisons obéirent au lieutenant romain, et les deux princes Verrit et Malorich se rendirent en personne à Rome. Là, ils furent retenus à dessein (17). Dans ce temps, on les conduisit aussi une fois au théâtre de Pompée pour leur rendre sensible la grandeur du peuple romain. Lorsque les princes teutschs remarquèrent la distinction des ordres, des sénateurs, des chevaliers, par leurs places, et, sur les siéges des sénateurs quelques hommes revêtus d'un costume étranger, ils demandèrent quels étaient ces hommes? On répondit que cet honneur était accordé aux ambassadeurs des peuples qui s'étaient distingués par leur bravoure et leur fidélité envers le peuple romain. « Aucun mortel, s'écrièrent-ils, ne surpasse les Teutschs en bravoure et en fidélité! » Et à ces mots ils descendirent auprès des sénateurs et se placèrent parmi eux. Ce fier sentiment de soi-même et cette brusque manière d'agir plurent aux Romains; l'empereur Néron gratifia les deux princes du droit de cité romaine; mais quand on en vint à la décision, il demanda ce que son lieutenant avait demandé, que les Frisons évacuassent ces contrées. Si maintenant les deux princes revinrent auprès de leur peuple avec cette décision, ou ce qu'ils devinrent, Tacite ne le dit pas. Cet historien termine son récit, en coupant court, par les paroles suivantes : « Comme les Frisons repoussèrent cet ordre, ils furent surpris par de la cavalerie, domptés, et ceux qui résistèrent avec opiniâtreté furent massacrés ou faits prisonniers. » Et par ces paroles, lorsqu'on a sous les yeux la conduite des Romains depuis le temps de César, il devient bien difficile de se défendre du soupçon que cette surprise des Frisons eut lieu avant le retour de Verrit et de Malorich, et que l'on avait attiré ces deux princes à Rome dans le seul but de priver le peuple de ses chefs. Eux-mêmes aussi auront à peine été mis à l'abri de la captivité par le droit de cité romaine.

Mais les Romains ne possédèrent pas encore sans contestation ces contrées désertes ; un nouvel événement arriva bientôt après celui dont nous venons de parler ; il est plus grand et moins concevable.

Ces contrées désertes furent occupées par les Ansibariens, peuple qui n'était pas sans importance et par sa propre multitude et par l'intérêt des peuples environnans ; or, chassés par les Chaukes, sans demeure, ils sollicitèrent un séjour où ils fussent en sûreté. Parmi leurs ambassadeurs était Bojocal, renommé parmi les Teutschs et ami des Romains. Il exposa que « lors du soulèvement des Chérusken, il avait été jeté dans les fers par l'ordre d'Armin ; bientôt après il avait servi les Ro-

mains sous Tibère et Germanicus. Il voulait couronner un dévouement de cinquante ans en mettant son peuple à la discrétion des Romains. Combien y avait-il maintenant de terres sur lesquelles avaient été jadis les foyers des soldats? Assurément les Romains pouvaient conserver pour leur bétail les champs reconquis, pendant que des hommes avaient faim : seulement ils ne devaient pas préférer une solitude et un désert à des peuples amis. Ces campagnes avaient jadis appartenu aux Chamaves, puis aux Tubantes, en dernier lieu aux Usipiens. Comme le ciel avait été donné aux dieux, ainsi les pays de la terre avaient été donnés aux hommes : un pays inhabité est un bien commun (18).» Ensuite, levant les yeux vers le ciel, il apostropha le soleil et les autres astres, en leur demandant « s'ils voulaient éclairer ce sol vide? ils feraient mieux de précipiter la mer sur les voleurs des pays!» Un discours de cette nature émut Avitus. Il répondit «qu'il fallait bien une fois souffrir la domination du plus fort. Les dieux même, qu'ils imploraient, avaient ordonné les choses de telle sorte que les Romains fussent les arbitres de ce qu'ils voudraient donner, de ce qu'ils voudraient enlever, et qu'ils n'eussent à reconnaître d'autres juges qu'eux-mêmes.» Toutefois Avitus déclara à Bojocal en particulier, après lui avoir fait cette réponse pour son peuple, que, se rappelant son ancienne amitié, il était prêt à lui donner des terres à lui seul. Mais Bojocal, méprisant le prix de la trahison, répliqua : «L'espace pour vivre peut nous manquer; l'espace pour mourir ne nous manque pas!» Et à ces mots il s'éloigna ennemi des Romains ennemis. Les Ansibariens appelèrent alors à la guerre les Bructères, les Tenchtères et d'autres peuples alliés. Mais Avitus écrivit aussitôt à Curtilius Mancia, le lieutenant de l'armée sur le haut Rhin, de passer ce fleuve, et de menacer ces peuples sur leurs derrières. Lui-même conduisit les légions dans le pays des Tenchtères, et les menaça d'une entière destruction s'ils ne se séparaient des Ansibariens. Les Tenchtères cédèrent, effrayés par le double danger. Également inquiets, les Bructères suivirent cet exemple. Puis les autres peuples se retirèrent aussi d'un embarras qui leur était étranger. Les Ansibariens, abandonnés désormais de tous, s'adressèrent aux Usipiens et aux Tubantes. Refusés par ceux-ci, ils se tournèrent d'abord vers les Cattes, puis vers les Chéruskes. Dans ces courses longues et illusoires, comme hôtes, comme supplians, comme ennemis, leur jeunesse périt; les hommes que l'âge rendait incapables de porter les armes furent partagés comme un butin.

Voilà comment Tacite (19) raconte cette singulière histoire. Ce sont des anneaux d'une chaîne brisée qui se rattache à une profonde obscurité. Avant cette époque, personne ne connaît les Ansibariens; les Romains ne les ont rencontrés dans aucune de leurs expéditions. Il est de plus à peine possible de leur donner une demeure si l'on ne presse pas violemment les uns contre les autres, pour gagner quelque espace, les autres peuples connus par leur vie et leurs actions (20). Il est aussi difficile d'expliquer la conduite des peuples qui montrèrent aux Ansibariens tant de compassion devant les Romains, ne les secoururent pas contre les Chaukes et ne les ramenèrent pas dans leur pays. De plus, Sulpicius Alexandre fait reparaître les Ansibariens dans l'histoire, plus de deux siècles plus tard, si toutefois, comme on l'a supposé, les Ampsivariens, qui faisaient partie des Franks, étaient le même peuple. Tout ce récit force en conséquence presque nécessairement à penser que les peuples entre le Rhin et le Wéser avaient fait l'essai d'une nouvelle confédération pour attaquer les Romains, mais que cette confédération fut déjouée et dissoute à sa naissance par les dispositions des Romains et par la précipitation d'une partie des Teutschs (21). Précisément à cause de cette dissolution, elle fut assez indifférente à l'historien romain; mais le sort et les sentimens du vieux Bojocal, qui représenta même aux Romains ces deux choses, avaient une haute importance pour la haute vertu qui règne dans les ouvrages de Tacite.

Tacite mentionne encore pour l'intérieur du Teutschland un événement qu'il place dans le même été où les Ansibariens parurent sur le Rhin. Entre les Hermundures et les Cattes fut livrée une grande bataille au sujet d'un fleuve qui fournissait beaucoup de sel et qui séparait les pays des deux peuples. Indépendamment de l'habitude de tout traiter par les armes, une idée religieuse poussa ces peuples à la guerre : ils croyaient que les lieux qui produisaient le sel étaient plus rapprochés des demeures des dieux et que nulle part ceux-ci n'entendaient aussi vite les prières des mortels. En conséquence on attribuait à la faveur des dieux qu'ici

le sel ne fût pas, comme chez d'autres peuples, obtenu de l'eau desséchée de la mer débordée, mais produit par la lutte d'élémens contraires, lorsqu'on versait l'eau sur des bûchers ardens. Mais la bataille tourna heureusement pour les Hermundures et pour la perte des Cattes. Car les vainqueurs dévouèrent (ce que les Cattes avaient menacé de faire) tout l'ordre de bataille des ennemis à Mars et à Mercure. Conformément à ce vœu, les hommes, les chevaux et tout ce qui avait vie furent livrés à la mort.

Si cette guerre a réellement eu lieu, elle a dû être amenée par une occasion particulière, ou la propriété salante du fleuve avait dû être alors remarquée pour la première fois. Les Cattes, à ce qu'il semble, ne peuvent en aucun cas avoir essuyé une défaite désastreuse, puisqu'ils restèrent toujours encore de si redoutables voisins pour les Chéruskes. Quant au lieu où la bataille fut livrée, quant au fleuve d'où l'on tirait le sel, toute discussion est inutile parce qu'on manque de renseignemens plus immédiats et parce qu'il ne se présente rien qui puisse être éclairci par cette recherche. L'événement est isolé et ne peut être rattaché à aucun autre. Mais ce que l'historien romain n'a pas dédaigné de mentionner au sujet du peuple teutsch ne peut être traité légèrement par un historien teutsch du peuple teutsch.

CHAPITRE XII.

GUERRE DES SOLDATS DANS L'EMPIRE ROMAIN APRÈS LA MORT DE NÉRON. — GALBA, OTHON, VITELLIUS, VESPASIEN, EMPEREURS. — SOULÈVEMENT DES BATAVES SOUS CLAUDIUS CIVILIS.

L'an 69.

Dans le demi-siècle où les peuples du Teutschland avaient sauvé et maintenu leur liberté, les chaînes par lesquelles la Gaule était contenue dans la soumission étaient devenues de plus en plus serrées, de plus en plus pesantes. Le moment décisif qui peut-être eût rendu aussi ce bien antique aux peuples de la rive gauche du Rhin avait passé sans qu'on le mît à profit; il s'était présenté à l'improviste et n'avait rien trouvé préparé. Depuis lors les Romains avaient redoublé de vigilance; tous les moyens d'oppression gagnés par une longue et grande expérience furent employés de la manière la plus adroite pour rendre impossible toute intelligence, pour donner une fausse direction à tous les efforts, pour effacer le souvenir, abaisser le génie et corrompre les âmes; cela avait réussi: la Gaule était restée dans l'obéissance d'une mer à l'autre, du Rhin aux Pyrénées, bien que de temps en temps un saint frémissement ait fait tressaillir le cœur de nobles hommes et ait pu se communiquer aux peuples de race teutonique.

Mais les mauvais traitemens effroyables que la Gaule souffrit de la froide cruauté et de la railleuse prodigalité de Néron amenèrent un événement qui, bien que le but de son auteur ait été complétement manqué, devint néanmoins d'une importance extraordinaire pour le développement des relations.

Caïus Julius Vindex, Gaulois d'une ancienne famille royale et honoré de la dignité de sénateur romain, homme doué de grandes qualités physiques et morales, expérimenté dans les travaux de la guerre et plein d'enthousiasme pour la liberté et la gloire, vit avec douleur et ressentiment le malheur de sa patrie. Mais si pour lui-même la pensée de briser le joug ignominieux des Romains ne fut peut-être pas trop grande, il en regarda toutefois l'exécution comme impossible en raison de la force de la puissance romaine et à cause de la dégradation de son peuple. Aussi ne se proposa-t-il pas un but plus élevé que de renverser la tyrannie insensée de Néron et de faire tomber l'empire en de meilleures mains. Songeant à son origine, il ne voulut pas s'en charger lui-même; le vieux et vertueux Servius Sulpicius Galba, qui était aimé des armées et qui, comme autrefois il avait commandé les légions sur le haut Rhin, était considéré dans la Gaule, devait devenir empereur. Vindex, gouverneur de la Gaule méridionale, poursuivit son but avec une grande prudence. Au commencement aussi tout sembla marcher au gré de ses souhaits; mais bientôt la jalousie et la mésintelligence amenèrent de si grands désastres que Vindex, tremblant à l'idée d'être l'auteur d'une telle désolation, chercha à se soustraire au spectacle de ces misères en se donnant la mort de sa propre main (1). Mais son entreprise agit au delà de sa vie; le secret de l'empire était révélé: on vit que le trône impérial n'avait pas de fondemens mais reposait sur la volonté des légions, et que

pour cela même un empereur pouvait s'élever partout où étaient des légions. Galba obtint la dignité impériale que les légions lui décernèrent; Néron, le dernier rejeton de la race d'Auguste, étranger aux affaires de l'empire et livré à Naples, sur le théâtre, à des arts sans objet, ne trouva nulle part ni aide ni appui, et quitta la scène de la vie par une mort volontaire, bizarre, comme il avait vécu, plein d'indifférence et de dédain pour le trône et le monde (2).

Ces événemens furent dangereux et funestes : par la grande étendue de l'empire, les armées, placées habituellement sur les frontières, étaient étrangères les unes aux autres; souvent jalouses mutuellement de leur gloire, de leurs avantages, de leur position plus commode, elles étaient entre elles dans des dispositions hostiles; chacune ne connaissait que le général qu'elle voyait à sa tête, et il n'était pas rare que par jalousie ou par d'autres passions les généraux fussent d'implacables ennemis. Mais ce qu'il y avait de pire, c'est que les légions se formaient toujours de plus en plus d'hommes dont les plus grandes espérances étaient fondées sur des agitations et sur des guerres civiles, parce que étant d'origine barbare, étrangers à l'empire, ou quoique Romains de naissance, sans vertu et sans avoir, ils se sentaient indifférens pour Rome et ne voulaient rien qu'eux-mêmes. Chaque armée, n'ayant en vue que les récompenses, le pillage et le butin, dut en conséquence se sentir tentée désormais de faire de son chef un empereur. Les forces de Rome durent s'user dans des luttes intérieures, parce que chaque empereur s'efforça d'obtenir tout l'empire, et l'on ne pouvait être amené à l'unité de l'empire et de la souveraineté que par un puissant génie ou par le sommeil des âmes après de longs troubles. La première année déjà après que ce secret de l'empire fut connu vit des événemens effroyables : Galba, doué de si grandes vertus que l'empire semblait ne pouvoir tomber en de meilleures mains, y était à peine arrivé que de sauvages passions s'élevèrent; les accusations les plus contradictoires furent mises en œuvre contre lui, et à peine sept mois s'étaient écoulés depuis la mort de Néron, qu'un sort cruel frappa ce vieillard de soixante-douze ans. M. Salvius Othon gagna non sans astuce et sans trahison la dignité impériale, pour faire oublier à ce qu'il semble par de belles vertus une vie indigne. Mais déjà les légions du bas Rhin lui avaient opposé comme empereur leur chef, l'ignoble et crapuleux Aulus Vitellius, sur le nom duquel est empreinte la tache des plus grossières débauches. Les armées des deux empereurs marchèrent l'une contre l'autre, la fortune parut se décider pour le plus mauvais. Alors Othon recula, poursuivi peut-être par le souvenir des souillures de sa vie et par l'ombre sanglante de Galba. Trois mois après son élévation, il périt de sa propre main, par une mort qui, cherchée avec persévérance, fut trouvée avec résolution, et qui pour cela même a excité d'autant plus une admiration imméritée que les principes d'après lesquels Othon mourut contrastaient d'une manière plus tranchée avec les principes d'après lesquels Vitellius vécut. Mais avant que trois autres mois se fussent écoulés, un nouvel empereur s'éleva aussi contre ce malheureux; ce fut Titus Flavius Vespasien, proclamé empereur par les légions d'Orient, reconnu comme empereur par les légions de l'Illyrique, salué avec joie par tous les gens de bien, afin que Vitellius cessât de régner et de se livrer à ses orgies. Ce vœu fut accompli : Vespasien sut conserver l'empire comme il avait su le gagner (3). Dans le fait c'était un homme habile, d'une grande intelligence et pénétré de principes qui étaient non les meilleurs mais les plus conformes à la situation de l'empire. Toutefois il serait difficilement parvenu à rétablir la tranquillité et à régner sur tout l'empire comme seul empereur pendant dix ans jusqu'à sa mort, si les cruautés au milieu desquelles il avait obtenu le pouvoir n'avaient fait du repos un besoin, et si en particulier, au commencement de son règne, l'empire n'avait été menacé d'une ruine générale qu'auraient commencée les peuples teutoniques du bas Rhin.

Les Bataves, amenés par Drusus, quatre-vingts ans auparavant, à l'alliance des Romains, avaient longtemps été traités par ceux-ci avec la plus grande bienveillance. Libres de tributs et d'autres redevances, ils s'engagèrent à fournir pour les guerres du Teutschland et de l'île de Bretagne des fantassins et des cavaliers; et ces troupes distinguées par leur adresse à la nage et à monter à cheval rendirent souvent aux Romains des services réels et appré-

ciés. Mais comme en général les Bataves vivaient selon leurs propres lois, de même les guerriers au service de l'empire étaient commandés par des chefs bataves comme eux.

De plus, indépendamment de ces troupes auxiliaires, ils avaient dans leur propre pays une cavalerie importante. Cependant la pesante oppression dont tout l'empire souffrit par la corruption du temps tomba aussi peu à peu sur les Bataves. Eux aussi, tandis que les guerres ruineuses devenaient toujours plus désastreuses, ils eurent à souffrir des mauvais traitemens de toute espèce. Ces mauvais traitemens durent les aigrir d'autant plus qu'ils furent témoins des grands événemens du Teutschland et qu'ils voyaient de si près l'image de la liberté. Mais des armées romaines se tenaient dans leur voisinage, le secours des Teutschs était éloigné. Pourtant les agitations que Vindex excita dans la Gaule paraissent avoir éveillé des espérances chez les Bataves et leur avoir inspiré des idées de liberté (4). Car Julius Paullus et Claudius Civilis, deux frères qui comme Armin et Vindex doivent être issus d'une race royale, exemples et modèles de tous les Bataves, furent soupçonnés d'avoir pris part à ce soulèvement par Fonteïus Capito, commandant des légions sur le bas Rhin, homme perfide, bien qu'il se soit distingué par sa fidélité envers Néron. Le crime ne put être prouvé (5); cependant Capito fit exécuter Paullus et envoya à Rome Civilis chargé de chaînes. Lorsque Civilis atteignit Rome, Néron était déjà renversé, et Galba, le nouvel empereur, dont il paraissait être partisan, lui donna la liberté. Toutefois la ruine rapide de Galba lui fit courir un nouveau danger: Fonteïus Capito avait payé de la vie son attachement à Néron; mais les légions du bas Rhin ne furent pas gagnées, et Galba vivait encore lorsqu'elles proclamèrent empereur Vitellius leur chef; puis elles demandèrent la mort de Civilis, car son génie actif était connu, et les légions croyaient l'avoir d'autant plus à craindre que le seul œil qui lui restait leur rappelait Annibal et Sertorius (6). Mais avant que quelque chose pût être entrepris, la nouvelle se répandit de la mort de Galba et de l'élévation d'Othon à la dignité impériale. Cette nouvelle occasionna le départ de la plupart des troupes cantonnées sur le Rhin, les garnisons les plus nécessaires restèrent seules. Les frontières pouvaient être reconquises; dans la lutte pour le siége impérial tout dépendait de l'emploi du moment.

Claudius Civilis, par ce départ de tant de troupes, trouva de l'espace pour l'exécution de ses projets; mais ces projets étaient nés au milieu de ses persécutions et des troubles de l'empire romain: c'était la délivrance de sa patrie qu'il voulait et qu'il s'efforçait d'accomplir, et tout sembla le favoriser. Une ancienne amitié avec Vespasien lui rendit possible de cacher ses grandes pensées sous le prétexte d'embrasser et de défendre le parti de ce prétendant contre l'ennemi commun, Vitellius. Primus Antonius, qui commandait les légions sur le Danube et qui s'était déclaré pour Vespasien, entra avec lui en alliance et le pria d'occuper par l'apparence d'un soulèvement les légions de Vitellius et d'empêcher celui-ci de tirer aucun renfort de la Batavie. Hordeonius Flaccus lui-même, à qui après le départ de Vitellius la défense du Rhin avait été confiée, homme âgé, irrésolu, mais bien intentionné, désirait le succès parce qu'il penchait pour Vespasien et par inquiétude pour la chose publique (7). Mais l'éclat fut amené par une levée d'hommes que Vitellius, lors de son départ du Rhin, avait ordonnée en Batavie pour remplacer les troupes qui étaient parties avant lui ou qui l'accompagnèrent. Car cette levée, dure de sa nature, fut rendue plus onéreuse encore et plus odieuse par l'avarice et la débauche des hommes qui furent chargés de l'exécuter. Des vieillards et des hommes faibles furent mis en réquisition afin qu'ils fussent forcés de se racheter; de beaux et agiles garçons furent enlevés pour servir à d'ignominieuses voluptés. Les Bataves conçurent un amer ressentiment de tels crimes; çà et là on en vint à la résistance. Mais Claudius Civilis, au milieu de ces circonstances, rassembla comme pour une réunion solennelle, dans un bois sacré, les premiers hommes de son peuple et les plus habiles de la multitude, et lorsque dans cette réunion les esprits furent rendus plus ardens encore par la nuit et par les solennités, il se hasarda à leur parler de l'ancienne gloire de leur peuple, des tourmens et des extorsions qu'il souffrait dans les temps actuels, de tous les maux de l'esclavage: « Nous ne sommes plus comme autrefois, dit-il, en alliance avec les Romains, nous sommes traités comme des esclaves; de loin en loin seulement

un lieutenant vient auprès de nous avec une suite d'oppresseurs et des ordres insolens; habituellement nous sommes livrés en proie à des préfets et à des centurions, et lorsque ceux-ci se sont gorgés de pillage et de sang, ils sont remplacés par d'autres, et de nouveaux prétextes sont inventés, de nouveaux mots sont imaginés pour un nouveau pillage. Maintenant une levée se fait, les enfans sont arrachés à leurs parens, les frères à leurs frères, comme pour une dernière séparation, et cependant jamais la puissance de Rome n'a été plus profondément ébranlée: dans les quartiers d'hiver il n'y a que des vieillards et du butin, les légions se sont éclipsées; il n'est resté en arrière qu'un nom vide qui ne peut nous effrayer, car nous avons de grandes forces à pied et à cheval, les Teutschs sont nos frères et la Gaule a les mêmes sentimens que nous; et cette guerre n'est même pas un sujet de plainte pour les Romains. Sommes-nous malheureux? Vespasien doit en prendre la responsabilité, mais la victoire n'a jamais besoin de justification. » Et tous les assistans, depuis longtemps arrivés à cette résolution, furent aisément décidés par ce discours à l'exécuter. Ils s'unirent les uns aux autres par des sermens solennels selon la coutume de leur patrie.

Ensuite Civilis envoya des ambassadeurs aux voisins des Bataves, aux Caninéfates, et les invita à prendre part à la ligue. Les Caninéfates, semblables aux Bataves par leur origine, leur langue et leur bravoure, obéirent aussitôt à sa voix. Un homme d'une extrême témérité, Brinno, d'une race qui était célèbre par sa résistance contre les Romains, fut selon l'usage de son peuple élevé sur un bouclier, porté dans les rangs sur les épaules de quelques hommes et choisi pour duc. Il entra en alliance avec les Frisons, ces anciens ennemis des Romains, et risqua aussitôt, en venant de la mer, une attaque contre le quartier d'hiver de deux cohortes qu'il put atteindre d'abord. Le camp fut conquis et détruit. Puis on tomba sur les Romains dispersés dans le pays à quelque titre que ce fût. Les préfets des cohortes, à la vue de ce soulèvement, regardèrent tout comme perdu, incendièrent eux-mêmes les forteresses qu'ils ne crurent pas pouvoir défendre et ne cherchèrent qu'à sauver les drapeaux et les équipages militaires. Ils se réunirent dans la partie supérieure de l'île batavique et se placèrent tous sous les ordres du primipilaire Aquilius. Toutefois il n'y avait pas un bon esprit dans la masse: elle se composait pour la plus grande partie d'hommes de race teutonique, de Nerviens et de peuples voisins.

Civilis tarda encore. Ses préparatifs paraissent n'avoir pas été terminés. Il voulait aussi ménager les ressources, et la force ne devait être employée qu'à défaut de la prudence. Il blâma donc hautement les préfets qui avaient abandonné les forteresses, et s'offrit à étouffer le soulèvement des Caninéfates avec la cohorte qui était sous ses ordres: les préfets n'avaient qu'à retourner dans leur quartier d'hiver. Mais il reconnut bientôt qu'on voyait en lui-même, et non en Brinno, l'auteur du soulèvement. Les Teutschs aussi, dans leur joie de voir éclater la guerre, ne dissimulèrent pas leur connivence. Alors Claudius Civilis vit qu'il n'y avait plus à choisir: il marcha en avant. Les Caninéfates, les Frisons, les Bataves furent disposés en corps d'armée particuliers, et la position romaine, voisine du Rhin et protégée par une flotte, fut attaquée de différens côtés. Mais au milieu du combat une cohorte de Tongriens passa sous les drapeaux de Civilis. Cette défection causa parmi les Romains une consternation générale: les soldats se laissèrent sans résistance massacrer ou faire prisonniers par les alliés et par les ennemis. Sur la flotte, une partie des rameurs se composait de Bataves: ceux-ci empêchèrent au commencement, comme par défaut d'intelligence et par inexpérience, toute entreprise de la garnison; ensuite ils ramèrent en sens contraire et conduisirent les vaisseaux sur le rivage ennemi; enfin ils assommèrent les pilotes et les centurions, et toute la flotte, forte de vingt-quatre vaisseaux, tomba au pouvoir des peuples teutoniques.

Ainsi fut décidée la victoire, et la renommée des vainqueurs vola au loin par les cantons de la Germanie et de la Gaule: ils furent célébrés comme les fondateurs de la liberté. Les Teutschs voisins envoyèrent aussitôt des députés et offrirent des secours. Quant aux Gaulois, tenus dans l'abaissement par la force de l'esclavage, Civilis essaya de les déterminer par la prudence et par leur intérêt à prendre part à son œuvre. Il permit aux préfets des cohortes de retourner dans leurs foyers; il laissa les cohortes elles-mêmes libres de partir

ou de rester; à celles qui restèrent, il assura un service honorable; il congédia celles qui partirent avec des présens tirés du butin romain; en même temps il les exhorta « à bien se rappeler les maux qu'ils avaient soufferts depuis tant d'années et à ne point donner le nom de paix à une misérable servitude. Les Bataves, bien que francs de tribut, avaient pris les armes contre les oppresseurs communs. Dans le premier combat les Romains avaient été battus, que serait-ce donc si toute la Gaule secouait le joug! Combien restait-il donc de forces en Italie? C'était avec le sang des provinces qu'on triomphait des provinces. Le sort de Vindex ne devait pas effrayer : la Gaule était surveillée par ses propres forces. La Syrie, l'Asie, l'Orient, habitués de toute antiquité au despotisme, pouvaient se complaire dans la soumission; mais dans la Gaule vivaient encore beaucoup d'hommes nés avant que ce pays fût soumis au tribut. Par la défaite et la mort de Quinctilius Varus, le Teutschland avait repoussé loin de lui l'esclavage, et il avait provoqué à la guerre, non un Vitellius, mais César Auguste. La liberté a été donnée par la nature même aux animaux sauvages; la vertu est le bien caractéristique de l'homme; les dieux se tiennent du côté des braves : ils pouvaient donc attaquer les Romains au milieu de leurs embarras et se jeter avec des forces fraîches sur des ennemis épuisés de fatigues. Si les uns se déclarent pour Vespasien et les autres pour Vitellius, l'occasion se trouvera contre les derniers comme contre les premiers. »

Mais Flaccus Hordeonius, qui dans le principe avait favorisé l'entreprise de Civilis, ordonna au lieutenant Mummius Lupercus, commandant des quartiers d'hiver de deux légions, de marcher contre l'ennemi lorsqu'il reçut la nouvelle que le camp était conquis, les cohortes anéanties et le nom romain effacé dans l'île des Bataves. Lupercus appela à lui, parmi les peuples voisins, les Ubiens et la cavalerie des Trévires; il réunit aussi à son armée un corps de cavaliers bataves sur lequel il croyait pouvoir compter et passa aussitôt le fleuve. Claudius Civilis, entouré des drapeaux des cohortes prisonnières, afin que la gloire récente fût constamment présente aux yeux de son armée comme le souvenir de la défaite aux yeux de l'ennemi, fit réunir sa mère, sa femme, aussi bien que les femmes et les enfans de tous les autres, sur les derrières de l'armée : ce devait être un aiguillon pour la victoire, une honte pour ceux qui plieraient. Les deux armées étaient rangées en bataille. Du côté des Teutschs, les hommes élevèrent le chant du combat, les femmes un effroyable cri de douleur; et en vain les légions romaines et les cohortes cherchèrent par des exhortations réciproques à éloigner d'elles la terreur. Dans la bataille, le corps de cavalerie batave passa à l'ennemi et tourna aussitôt ses armes contre l'aile gauche des Romains laissée découverte. Les légions, bien qu'ébranlées, cherchèrent à maintenir l'ordre dans lequel on les avait disposées à soutenir le combat. Mais les Ubiens et les cavaliers trévires prirent la fuite devant l'ennemi qui les pressait; les Teutschs les suivirent. Cela donna aux légions l'occasion de fuir; elles se sauvèrent au delà du Rhin dans le camp qu'on appelait le vieux camp (8), sur l'emplacement duquel doit être aujourd'hui Xanthen, et la Batavie fut libre!

Le chef du camp de cavalerie batave qui pendant la bataille avait abandonné l'armée romaine, Claudius Labéo, avait été jadis le rival de Civilis dans des relations civiles. La cause de la patrie avait dans ce grand moment amené ces deux hommes, bien que d'une manière différente, à de mêmes efforts et à de mêmes actions; mais après que la victoire eut été obtenue, Labéo fut éloigné dans le pays des Frisons, parce qu'on craignait que les anciennes passions ne se réveillassent lorsque la joie de la victoire se serait calmée et ne répandissent des germes de discorde entre ceux dont en tout cas le salut consistait dans l'union.

Vitellius avait aussi dans l'armée qui marcha avec lui vers l'Italie pour la conquête de l'empire les huit cohortes des Bataves et des Caninéfates qui étaient cantonnées avec les légions dans la Germanie inférieure, et il les avait prises avec lui à cause de leur fidélité. Entre ces cohortes et la quatrième légion existait une vieille désunion qui dans cette malheureuse expédition, dans laquelle se faisait valoir l'arrogance des soldats, se développa en querelles et en discordes. Cette circonstance avait décidé Vitellius à permettre aux Bataves de retourner au delà des Alpes vers le Teutschland (9). Ils avaient pris leur station à Mayence. Claudius Civilis, dès le commencement des agita-

tions de leur patrie, leur avait envoyé un message secret pour les engager à partager les hasards de leur peuple et à passer du côté de la cause de leur patrie; mais avant que ce message leur fût arrivé, elles étaient parties, sur un nouvel ordre de Vitellius, pour se diriger sur Rome. Toutefois, bientôt après leur départ, dans ces jours mêmes où la bataille fut donnée qui délivra les Bataves, le cri de Civilis parvint en route aux cohortes. Aussitôt la pensée de la patrie s'éleva en elles; elles refusèrent d'aller plus loin si on ne leur assurait le prix de leur expédition, que Vitellius leur avait promis, un présent, une double paie et l'augmentation de la cavalerie. Comme Flaccus, effrayé de leurs menaces, leur fit de grandes concessions, elles élevèrent plus leurs prétentions, ne cherchant qu'un prétexte pour le forcer à les congédier. Lorsqu'elles eurent obtenu ce congé, elles firent conversion et prirent leur route vers la Germanie inférieure pour se réunir à Civilis. Flaccus Hordeonius était d'abord disposé à les contraindre par la force à l'obéissance; mais bientôt, se défiant des légions, il renonça à cette résolution. S'en repentant toutefois dans son âme incertaine, il écrivit à Herennius Gallus, lieutenant de la première légion, qui occupait Bonn, d'empêcher le passage des Bataves; lui-même voulait se porter sur leurs derrières. Mais bientôt par une seconde lettre, il retira cet ordre. Pendant ce temps les Bataves arrivèrent dans le voisinage de Bonn. Alors ils firent dire à Herennius Gallus : « Qu'ils ne faisaient pas la guerre aux Romains, pour lesquels ils s'étaient souvent battus : fatigués d'un long et inutile service, ils étaient dominés du désir de revoir leur patrie et de retrouver le repos. Si personne ne leur résistait, ils continueraient paisiblement leur chemin; mais si on levait les armes contre eux, ils s'ouvriraient un chemin par le glaive. » Le lieutenant hésita, les soldats demandèrent à tenter le sort du combat. Les Bataves furent attirés jusque dans le voisinage du camp (10). Tout à coup trois mille soldats de la légion, des cohortes belges réunies au hasard, des valets de bagage et d'autres hommes qui, ne sachant pas la guerre et ne considérant que leur multiude, se jetaient avec fureur dans un danger inconnu, s'élancèrent par toutes les portes et se précipitèrent sur les Bataves, qui étaient faibles en nombre contre cette masse; mais sans mollir et sans hésiter, ils se réunirent en un coin serré, protégés de front, sur les derrières et sur les flancs. Ils marchèrent ainsi à l'ennemi et dispersèrent d'autant plus facilement cette multitude qu'ils exécutèrent ce choc d'une manière moins attendue. Les Belges se dispersèrent, et la légion courut par une fuite confuse vers le camp. Les Bataves pénétrèrent dans le camp avec la légion; il y eut une effroyable effusion de sang. Et non-seulement le glaive et les blessures donnèrent la mort; beaucoup trouvèrent leur perte par la destruction du camp et par leurs propres armes. Mais les vainqueurs se hâtèrent d'aller plus loin. Ils passèrent devant la ville des Ubiens (appelée Colonia Agrippina depuis que vingt ans auparavant Agrippine, femme de l'empereur Claude, y avait fondé une colonie d'anciens soldats nommée par nous Cologne) pour ne pas s'engager dans de nouveaux combats et pour ne pas user en s'ouvrant par des victoires le chemin de leur patrie les forces qu'ils voulaient apporter à celle-ci. Ils arrivèrent donc heureusement et sans s'arrêter chez leur peuple.

Après l'arrivée de ces guerriers vieux et expérimentés, Civilis se trouva à la tête d'une armée considérable. Toutefois il jugea convenable de feindre de nouveau de ne pas vouloir se séparer de l'empire romain, car il désirait gagner du temps pour réunir à lui les Teutschs et les Gaulois; il craignait toujours encore la puissance des Romains et tint ferme à l'ancien principe d'agir surtout par la prudence et de ménager les forces. Pour cette raison, Vespasien fut proclamé empereur par tous ceux qui se tenaient avec lui; ensuite Civilis envoya un message aux deux légions qui, battues par lui, s'étaient sauvées dans le vieux camp et demanda qu'elles prêtassent aussi serment de fidélité à Vespasien. Les légions répondirent : « Qu'elles n'avaient pas besoin des conseils de traîtres et d'ennemis. Vitellius était leur prince, elles lui conserveraient jusqu'au dernier soupir leur foi et leurs armes. Du reste un transfuge batave n'avait rien à décider dans les affaires des Romains; il n'avait qu'à attendre le juste châtiment de son crime. » A cette réponse le général batave conduisit son armée contre le vieux camp, non que cette réponse l'eût aigri, mais parce que des peuples teutoniques de la rive droite du Rhin, les Bructères, les Tenchtères et d'autres s'étaient alors mis en mouve-

ment et accouraient en armes à son secours.

Les lieutenans romains des deux légions stationnées dans le vieux camp, Mummius Lupercus et Numisius Rufus, prirent des mesures pour conjurer le danger qui les menaçait. Les fossés et les murailles furent réparés; l'ouvrage d'une longue paix, les habitations à l'instar d'une ville, construites près du camp, furent détruites afin qu'elles ne pussent servir à l'ennemi; seulement on négligea les moyens de ménager les provisions que l'on avait amassées dans la forteresse. En peu de jours de dérèglement, on gaspilla et on dissipa ce qui aurait longtemps suffi aux besoins.

L'armée teutsche se rangea devant la forteresse. Les deux rives étaient couvertes de troupes guerrières; la cavalerie accourait par les campagnes; les vaisseaux s'approchaient en remontant le fleuve. Les anciennes cohortes avaient leurs drapeaux romains; les autres troupes portaient au milieu d'eux les images d'animaux sauvages des bois et des forêts; la guerre avait ainsi une double face pour les assiégés: ils y voyaient à la fois une discorde civile et une lutte avec des étrangers. L'espérance des Teutschs fut encore augmentée par cette circonstance, que deux légions étaient nécessaires pour la défense du camp romain, et qu'il était à peine défendu par cinq mille Romains armés. Le nombre toutefois fut remplacé par l'armement des valets d'équipage et de ces hommes qui lors de la violation de la paix s'étaient réfugiés dans la forteresse. Celle-ci était située sur une colline en pente douce. Auguste l'avait construite. Il avait eu en vue d'attaquer le Teutschland et d'y pénétrer en partant de ce camp; il n'avait pu s'imaginer que le malheur voulût jamais que les légions romaines pussent y être assiégées par des guerriers teutschs. Pour cette raison on n'avait pas cherché, dans le choix de l'emplacement, la difficulté des abords; on n'avait voulu qu'un point de repos pour des troupes destinées à l'attaque. Les armées teutsches arrivèrent donc sans difficulté jusqu'aux murailles. Mais ils se tenaient prêts à l'attaque, séparés par peuples, afin que la bravoure de chacun brillât d'un éclat d'autant plus vif, et afin que chaque peuple devînt pour les autres un exemple et un objet d'émulation. Mais leurs traits retombèrent impuissans au pied des tours, des créneaux des murailles. Leur courage impétueux demandait une prompte victoire. Un assaut fut donc donné avec autant d'audace que de fermeté. Mais cet assaut ne réussit pas; tous les efforts furent inutiles. Ceux qui étaient montés avec des échelles sur les murailles en furent précipités par les Romains, et les Teutschs se virent forcés, non sans une grande perte, de renoncer à leur tentative. Arrêtés de cette manière dans leurs projets, ils construisirent une tour, qui, montée sur des roues, fut poussée contre les murailles, et qui devait, par un pont-levis, rendre possible de les gagner. Cet essai fut également malheureux. Les Romains parvinrent à mettre le feu à cette construction. Ils résolurent donc de réduire par la famine ceux qui, protégés par de puissantes fortifications, avaient pu résister à leur bravoure et à leur courage (11).

Pendant que ceci se passait devant le vieux camp, Flaccus avait mis tout en œuvre pour réunir dans la Gaule une nouvelle armée auxiliaire. En attendant ces troupes, il confia à Dillius Vocula, lieutenant de la dix-huitième légion, une partie choisie des légions, et lui ordonna, vu des circonstances si pressantes, d'aller à marches forcées au secours des assiégés. Mais ces hommes étaient difficiles à conduire. La masse restait dévouée à Vitellius; les chefs et tous les hommes prudens étaient favorables à Vespasien. On sentait partout ce défaut de concorde. Les soldats élevaient les plus grands soupçons contre leur général. L'irrésolution et l'indolence qui, chez Flaccus, résultaient de l'âge, furent considérées par eux comme une trahison. Ils exprimaient leur méfiance avec une insolence sans frein. Flaccus reçut un écrit de Vespasien; il le fit lire publiquement devant l'armée et envoya chargé de chaînes à Vitellius celui qui l'avait apporté. Mais cette conduite ne calma que pour un instant les dispositions des esprits irrités. A Cologne, où se réunirent plusieurs troupes galliques, Hordeonius Flaccus, qui avait suivi Vocula, se vit forcé, sur la demande de l'armée, de remettre à ce lieutenant le commandement en chef. Mais ce changement même ne tranquillisa rien. La solde et les moyens de subsistance manquaient; la Gaule résistait aux levées d'hommes et aux impôts; le Rhin, dont une sécheresse inaccoutumée avait appauvri les eaux, ne portait pas de bateaux; les transports étaient difficiles; chaque position sur la

rive pouvait être forcée à gué par les Teutschs. Toutes ces circonstances frappaient les âmes de crainte. Les fleuves eux-mêmes, ces vieilles limites de l'empire, semblaient abandonner Rome. Ce qu'en des temps tranquilles on eût appelé un effet du hasard ou de la nature, résultait maintenant d'un mauvais destin et de la colère de quelque dieu. A Novesium, que nous appelons Neuss, la seizième légion rejoignit l'armée, et Herennius Gallus fut associé à Vocula. Mais la confiance des généraux dans leurs troupes s'était tellement affaiblie qu'ils n'osèrent pas attaquer l'ennemi. Ils tracèrent un camp à Gelduba, à moitié chemin entre Cologne et le vieux camp, tout près du Rhin, et le fortifièrent de toutes les manières. De ce camp, Vocula, pour relever le courage des soldats par une occasion de butin, entreprit une irruption dans le pays des Gugernes, qui s'étaient ligués avec Civilis; Herennius Gallus resta dans le camp avec une partie de l'armée. Il se trouva qu'un bateau chargé de blé échoua sur un bas-fond du Rhin et fut tiré par les Teutschs sur l'autre rive. Les Romains, qui essayèrent de le sauver, éprouvèrent une grande perte dans un combat sanglant. Aussitôt un cri de fureur sauvage s'éleva contre Gallus, le lieutenant. Il fut traîné hors de sa tente, ses vêtemens furent déchirés, sa personne fut maltraitée pour arracher de lui la déclaration du prix pour lequel il avait trahi l'armée. On n'épargna sa vie que parce que, dans la crainte de la mort, il accusa Hordeonius Flaccus de la trahison, et le retour de Vocula put seul faire tomber les chaînes de ce malheureux. Mais la peine de mort qui frappa le lendemain les auteurs de ce crime n'améliora en rien l'esprit de ces séditieux soldats.

Civilis tenait toujours encore le vieux camp bloqué. Son armée était devenue très-forte par de nouvelles alliances avec des peuples teutoniques; on avait cherché à resserrer l'union en se donnant des otages. Il lui fut donc possible de faire dévaster le pays des Ubiens et des Trévires et d'envoyer d'autres troupes audelà de la Meuse pour ébranler les Ménapiens, les Morins et les peuples les plus éloignés de la Gaule. De tous côtés un grand butin fut rassemblé; mais on agit envers les Ubiens avec la plus grande inimitié; car les Teutschs voyaient avec peine que ce peuple, d'origine teutonique, abjurant sa patrie, avait accepté le nom romain d'Agrippiniens. Leurs cohortes furent surprises et massacrées dans un village appelé Marcodur. Eux-mêmes aussi cherchèrent, il est vrai, à piller dans le Teutschland, mais sans succès durable. Bientôt la vengeance des Teutschs les atteignit. Mais les légions romaines continuaient à se défendre avec opiniâtreté dans le vieux camp. Pour les Teutschs de l'autre côté du Rhin ce retard était insupportable. Ils demandèrent avec impétuosité la bataille. Les Bataves, qui n'ignoraient pas les usages romains, espéraient en l'action de leurs tours et d'autres ouvrages et d'autres machines de siége. Des deux côtés il n'y eut pas de bonheur. Ces Teutschs, après une rude journée, échauffés par le vin et la bonne chère, risquèrent une attaque de nuit, d'abord à la lueur de grands feux, puis lorsqu'on eut reconnu que ces feux ne profitaient qu'aux Romains, dans une profonde obscurité. Le désordre fut général, le tumulte prodigieux. Les Romains opposèrent une froide résolution à la colère irréfléchie des Teutschs. Ceux-ci parvinrent à monter jusque sur les créneaux des murailles; ceux-là réussirent à précipiter ou à tuer ces téméraires. Et lorsque le jour arriva et que rien n'était gagné, les Bataves s'avancèrent avec leurs machines et leur attirail. Une forte tour de deux étages fut poussée contre la porte principale du camp, mais elle fut démolie par les coups des béliers que les Romains lui opposèrent, et beaucoup d'hommes trouvèrent la mort sous ses ruines et sous son écroulement soudain. Mais ces Romains ne manquaient pas non plus de leur côté de machines, et leur plus grande adresse les rendait plus dangereuses. Mais ce qui était le plus redouté, c'était un appareil qui, semblable à une grue, tournait sur la muraille, descendait sur la tête des Teutschs, saisissait un homme, l'enlevait en le balançant en l'air, et par un mouvement d'oscillation, le lançait loin en arrière dans le camp. De cette manière toutes les tentatives des Teutschs furent déjouées, et il ne leur resta d'espoir que dans l'action de la famine.

Dans cet état de choses se répandit la nouvelle de la bataille de Crémone, qui avait décidé de l'empire. Le parti de Vespasien avait été victorieux, et le sort de Vitellius pouvait à peine être douteux. Alpinus Montanus, un Trévire, préfet d'une cohorte, qui, dans cette journée, avait combattu pour Vitellius, mais

qui avait ensuite passé du côté de Vespasien, parut sur le Rhin, pour y faire reconnaître cet empereur. Aussitôt il se fit un grand mouvement. Les troupes auxiliaires de la Gaule se détachèrent de Vitellius. Sans affection pour l'un, sans haine pour l'autre, sans intérêt pour aucun, ils portaient les armes par contrainte. Le vieux soldat murmurait. Sur les instances du général Hordeonius Flaccus, et pressé par les tribuns, il prêta sans doute serment, mais avec un regard et un esprit incertain; et le nom de Vespasien ne s'échappa que des lèvres d'un petit nombre. Un écrit qu'Antonius Primus avait adressé à Civilis comme à un ami, et dans lequel il était parlé d'une manière hostile de l'armée de Germanie, fut lu dans le le camp de Gelduba et y excita un grand mécontentement. Montanus fut aussitôt envoyé à Civilis avec ordre de lui dire: « qu'il eût à s'abstenir de la guerre, ou à cesser de couvrir la révolte contre l'empire par le mensonge d'une faction civile; que s'il s'était réellement prononcé pour Vespasien son but était maintenant atteint. » Civilis répondit d'abord avec prudence à ce message. Mais lorsqu'il vit que Montanus était un homme d'un esprit sage et enclin aux nouveautés, il commença à parler de difficultés et de dangers qu'il avait éprouvés pendant vingt-cinq ans dans le camp romain: « Et j'en ai reçu, dit-il, une récompense éclatante, la mort pour mon frère, pour moi-même, des liens et des chaînes, et les cris féroces de cette armée par laquelle mon supplice a été demandé, contre laquelle, suivant le droit des gens, je demande vengeance. Mais vous, Trévire, et vous autres, âmes serviles, quel prix vous attend pour le sang que vous avez tant de fois versé, si ce n'est un service militaire ingrat, d'éternels impôts, les verges, la hache et les caprices de vos maîtres? Voyez; moi, préfet d'une seule cohorte, et les Caninéfates et les Bataves, un petit coin de la Gaule, nous avons anéanti ces camps déserts où nous les serrons de près, en les environnant de la famine et de nos armes. Et à la suite de cette tentative, ou nous obtiendrons la liberté, ou vaincus, nous serons réduits aux anciennes relations! »

Par de semblables paroles Civilis jeta le doute et d'actives pensées dans l'âme de Montanus. Celui-ci revint et fit connaître aux Romains l'inutilité de ses efforts; mais ce que Civilis avait dit de plus resta renfermé dans son cœur.

Dans de telles circonstances, chaque instant était précieux. Civilis n'en perdit aucun. Lui-même resta devant le vieux camp; mais il envoya aussitôt les anciennes cohortes et ceux des Teutschs qui étaient le mieux armés, sous la conduite de Julius Maximus et de Claudius Victor, un fils de sa sœur, contre Vocula et son armée. Ces troupes enlevèrent en passant le quartier d'hiver d'un corps de cavalerie à Asciburgium et se précipitèrent si inopinément sur le camp de Gelduba que Vocula n'eut le temps ni de haranguer son armée, ni de la ranger en bataille. Les troupes auxiliaires furent jetées en avant au hasard; la cavalerie sortit du camp. Mais elle fut reçue par les rangs des Teutschs d'une telle sorte qu'elle prit aussitôt la fuite et se jeta sur les troupes auxiliaires parmi lesquelles elle porta le désordre. Là il y eut une boucherie et non une bataille: les Teutschs pénétrèrent dans le camp même. Par peur ou parce qu'elles partageaient les sentimens des Teutschs, les cohortes des Nerviens plièrent et mirent à découvert les ailes des Romains. On arriva ainsi aux légions, et elles furent aussi terrassées dans l'intérieur des retranchemens. L'armée romaine eût été entièrement détruite si un heureux hasard n'eût amené au moment décisif quelques cohortes fraîches qui, attaquant les Teutschs par derrière, opérèrent un changement inattendu moins par leurs exploits que par leur apparition. Les Teutschs abandonnèrent le camp non sans une grande perte, mais ils n'abandonnèrent ni les drapeaux conquis, ni les prisonniers, ni le butin.

Civilis profita de cette circonstance pour engager la garnison du vieux camp à se rendre. Il leur montra les drapeaux et les prisonniers comme preuve d'une victoire remportée sur l'armée romaine à Gelduba. Mais l'un des prisonniers cria la vérité aux assiégés. Il paya de la vie cette témérité; la garnison toutefois fut remplie de nouvelles espérances, et elle ne fut pas trompée. Après quelques jours d'une attente incertaine si les Teutschs renouvelleraient l'attaque, Vocula s'était mis en route pour tenter la délivrance du vieux camp. L'incendie des villages prouva son approche. Civilis s'opposa à lui. La rencontre fut chaude et l'issue resta longtemps douteuse. Mais les assiégés sortirent de leurs portes, et Civilis tomba

avec son cheval; cette chute effraya les siens et encouragea les ennemis, qui le redoutaient le plus, lui, un seul homme. Alors les Teutschs plièrent et Vocula entra dans le vieux camp. Mais on ne fit que réparer en hâte les fortifications: Vocula ne voulut pas s'arrêter jusqu'à ce que le camp eût été fourni de vivres. Il abandonna, au grand mécontentement de ses soldats mutins, la garnison à son sort et retourna vers Gelduba. Bientôt il quitta aussi cette position et se dirigea sur Neuss. Civilis aussitôt bloqua de nouveau le vieux camp, enleva Gelduba et remporta, dans un combat de cavalerie, une éclatante victoire.

L'ébranlement devenait toujours plus grand. Civilis ne perdait pas de temps, et avec une nouvelle armée teutsche, composée de Cattes, d'Usipiens et de Mattiakes, il avait marché contre Mayence et assiégeait cette forteresse. L'armée romaine fut, il est vrai, renforcée par deux légions; mais elle apprit en même temps que Vitellius avait envoyé de l'argent pour un nouveau don. Elle exigea ce don. Le vieux Hordeonius Flaccus distribua complaisamment l'argent, mais au nom de Vespasien. Les soldats abrutis, maîtres de cet argent, se livrèrent aux plaisirs et à de sauvages débordemens. Dans leur ivresse, leurs anciens soupçons se réveillèrent en eux. Le général Hordeonius Flaccus ne fut pas même protégé par ses cheveux blancs contre leur rage : la nuit couvrit cette infamie; ils l'arrachèrent donc de son lit et le massacrèrent, et Vocula ne trouva de salut qu'en se déguisant en esclave et en s'enfuyant ainsi heureusement dans l'obscurité. La crainte succéda aussitôt à cette fureur. A la nouvelle de l'approche de Civilis, la fuite fut générale. Le malheur produisit la désunion : deux légions retournèrent auprès de Vocula et voulurent être conduites par lui sur Mayence pour sauver cette place : l'armée teutsche toutefois s'était déjà retirée, chargée de pillage et de butin. Mais ce qu'il y eut de plus important, c'est que les Trévires, bien que Civilis eût tout essayé pour gagner les peuples à sa cause, qui était aussi la leur, se levèrent et protégèrent leur pays contre les invasions des armées teutsches. Ainsi tout resta dans un état incertain, dans la plus grande anxiété et dans une entière attente des événemens qui allaient arriver. Une solution semblait devoir s'ensuivre nécessairement.

CHAPITRE XIII.

CONTINUATION DE LA GUERRE BATAVIQUE. — PARTICIPATION DE BEAUCOUP DE PEUPLES, PARTICULIÈREMENT DES TRÉVIRES, A LA CAUSE DE LA LIBERTÉ. — TUTOR ET CLASSICUS.

L'an 69.

La solution n'arriva pas. De nouveaux événemens augmentèrent la confusion, et de cette confusion naquirent de plus grands projets. La bataille de Crémone avait décidé de l'empire entre Vitellius et Vespasien; mais cette decision n'était pas complète tant que Vitellius vivait et que des soldats se tenaient encore de son côté, et il abandonna plutôt sa cause lui-même qu'il ne fut abandonné par les soldats (1). Aux yeux de la masse vulgaire, son indolence, son indifférence, son amour des plaisirs étaient trop commodes et trop agréables pour que ceux qui avaient une fois reconnu la douceur de sa domination et apprécié les charmes d'une insolence sans frein sous les armes, n'éprouvassent pas de répugnance pour la sévérité de Vespasien. Mais le zèle de ses partisans devint inutile par sa lâche faiblesse; la fidélité et la bravoure de ses compagnons germains ne trouvèrent pas d'appui; et l'émotion qui saisit tout cœur humain lorsqu'on vit l'empereur, trahi par la fortune, sans force morale et sans dignité, terrible exemple des vicissitudes des choses humaines et du malheur d'une grandeur déchue, sans énergie, sortir du palais impérial, cette émotion resta sans profit (2). Rome, depuis sa fondation, n'avait pas eu d'aspect si horrible et si honteux: l'incendie du Capitole, ce siége véritable de la grandeur et de la magnificence romaine, livré aux flammes dans la fureur des discordes civiles par des soldats teutschs (3); une lutte impie dans l'intérieur de la ville qui, confondant sans honte le sacré et le profane, produisit les plus dégoûtantes débauches au milieu du meurtre et du sang, une ignominie pour l'esprit, une ironie pour les sentimens humains (4); l'empereur Vitellius, auquel elle avait obéi, qu'elle avait adoré, les vêtemens déchirés, le corps lacéré, les mains liées derrière le dos, le poignard sur la gorge, maltraité de toute manière, n'excitant de la compassion et de l'intérêt que chez les soldats teutschs (5), réservé à une mort horri-

ble (6)! Ce fut au milieu de telles cruautés que l'empire tomba entre les mains puissantes de Vespasien absent.

Dans les premiers jours de l'an 70 après Jésus-Christ, la nouvelle de ces événemens arriva dans la Gaule. L'impression fut grande et profonde. Sans doute les légions avaient déjà juré par le nom de Vespasien, mais avec répugnance, avec des arrière-pensées, avec un regard et un esprit préoccupés. L'image de Vitellius était encore partout en évidence; pour lui penchaient les cœurs, comme dominés par un charme magique; Vespasien était détesté; et l'assertion équivoque de Civilis, qu'il combattait pour Vespasien, contribua à aliéner encore plus à celui-ci les esprits (7). Enfin le malheur inouï de Vitellius porta le dernier coup et entraîna les soldats par l'esprit de mutinerie dans un tourbillon où ils ne trouvèrent ni base ni repos. Mais chez les peuples de la Gaule, les événemens sur le Rhin et la force et les paroles de Civilis avaient réveillé d'anciens souvenirs et effacé ou affaibli la crainte de la puissance et du nom de Rome. Les sentimens indécis des armées romaines réagirent sur eux. Le bruit se répandit aussi que les armées romaines avaient été partout également malheureuses et que les quartiers d'hiver dans la Mésie et la Dacie avaient été cernés par les Sarmates et les Daces. Parmi les Gaulois se levèrent les Druides : aveuglés par les avantages, l'ambition, l'égoïsme de leur ordre, ils avaient jadis contribué en grande partie au malheur de leur peuple; mais sous le joug romain ils avaient dû sentir profondément et dans toute sa force le poids de leur faute, parce que ce joug pesait sur eux d'autant plus lourdement que jadis ils avaient été plus élevés : «Autrefois, dirent-ils à leur peuple, Rome fut conquise par des Gaulois; mais comme le siége de Jupiter était resté sans souillure, l'empire se maintint. L'incendie du Capitole témoignait maintenant de la colère des dieux. Cette flamme du destin annonçait que la décision des relations des hommes appartiendrait désormais aux peuples situés au nord des Alpes. » Et cette prédiction fit une impression d'autant plus forte que la vie était plus agitée partout et le temps plus incertain. Pendant ce temps, Civilis n'était pas non plus inactif, et la croyance de son peuple favorisait son œuvre. Dans le pays des Bructères vivait une jeune fille appelée Véleda, qui, d'après cette croyance, savait l'art de prédire l'avenir. Elle avait sa demeure sur une tour. Personne ne pouvait s'approcher d'elle ni lui parler. Un homme choisi par ses parens lui communiquait les demandes de ceux qui venaient la consulter et, comme un mesager des dieux, rapportait la réponse (8). Civilis demanda ses oracles, et elle, partageant les sentimens de son peuple, lui annonça une suite heureuse et en particulier la destruction des légions romaines dans le vieux camp. Il pouvait en réalité n'être pas difficile de prévoir le sort de ces légions, mais la prédiction de cette jeune fille mystérieuse et enthousiaste paraît avoir agi sur les peuples teutoniques comme agirent sur les Gaulois les discours de leurs druides.

Classicus était un homme considéré parmi les Trévires. Il était riche comme Civilis et descendait de la race royale de son peuple. La cavalerie trévire dans l'armée romaine était commandée par lui. Depuis le meurtre d'Hordeonius Flaccus, Civilis avait réussi à gagner cet homme et à établir des liaisons avec lui. Il n'est pas invraisemblable qu'elles aient été ménagées par Alpinus Montanus. Bientôt avait été admis dans le secret un autre Trévire, Julius Tutor, auquel la défense du Rhin avait été confiée par Vitellius; enfin Julius Sabinus, un Lingon, qui toutefois était moins animé par une grande pensée que poussé par une folle vanité : pour avoir l'honneur de descendre du divin Jules César, il n'hésitait pas à déverser sur son aïeule la honte de l'adultère. Ces trois hommes s'attachèrent à découvrir par les paroles et par les actions la pensée d'autres hommes; le secret était confié à ceux qu'ils croyaient avoir éprouvés; ils tenaient leurs réunions dans une maison particulière à Cologne. Quelques-uns des conjurés étaient Ubiens et Tongriens, la plupart Trévires et Lingons : « Le peuple romain se précipitait dans la discorde, avaient coutume de dire les chefs; les légions étaient massacrées, l'Italie dévastée, Rome elle-même bouleversée, chaque armée était occupée de sa propre guerre. Si on occupait les Alpes, la Gaule pourrait, dans une entière liberté, marquer où devaient être les limites de sa puissance. » De tels discours obtenaient l'assentiment général. Toutefois, au sujet des débris de l'armée de Vitellius, on n'avait pas la même opinion. La plupart pensaient qu'on devait égorger ces hommes mutins, perfides, souillés du sang de leur géné-

ral. Toutefois on tomba d'accord sur ce point, qu'il valait mieux les gagner. Lorsqu'on aurait tué les lieutenans des légions, la masse, dans la conscience de son crime et dans l'espoir qu'il resterait impuni, se déclarerait aisément pour les conjurés. Puis on envoya des hommes affidés à travers la Gaule pour exciter partout à la guerre. On voulut soi-même garder les dehors de l'ancienne fidélité pour rassurer Vocula et l'anéantir d'autant plus facilement dans sa sécurité.

Ces menées secrètes ne restèrent pas cachées à Vocula; mais sans force pour les étouffer, placé entre des soldats douteux et des ennemis secrets, il crut qu'il valait mieux agir avec une égale dissimulation et feindre de ne rien pressentir. Il se rendit à Cologne. Là vint à lui Claudius Labéo, qui s'était enfui de sa prison chez les Frisons, où Civilis l'avait envoyé (9). Il lui promit de pénétrer dans le pays des Bataves, d'en ramener la plus grande partie du côté des Romains si on lui confiait le nombre d'hommes nécessaire. Il obtint quelques troupes à cheval et à pied; mais ces courses furent sans succès. Vocula lui-même descendit plus loin vers le vieux camp pour délivrer les légions bloquées et les emmener avec lui. La réussite de cette tentative pouvait avoir de grands résultats. Aussi Classicus et Tutor, qui sous prétexte d'éclairer le pays, marchaient en avant, consommèrent-ils le traité avec les chefs des Teutschs. Puis ils séparèrent leurs troupes de l'armée et établirent un camp à part. Vocula s'y opposa: « La puissance de Rome, dit-il, n'était pas encore tombée si bas par les discordes civiles que des Trévires et des Lingons pussent la mépriser. Rome avait encore des provinces fidèles, des armées victorieuses, le destin de l'empire et des dieux vengeurs. Le divin Jules et le divin Auguste avaient mieux connu leur pensée. Galba et la remise des impôts les avaient gâtés. Ils étaient ennemis, parce qu'ils vivaient dans un service trop doux; ils seraient amis si on les pillait et si on les dépouillait. »

De si vigoureuses paroles d'amère colère étaient les moins propres à amener à la tranquillité les Teutschs et les Gaulois. Vocula se vit forcé de renoncer à son projet et de revenir à Neuss. Classicus et Tutor le suivirent et établirent leur camp à peu de distance; aussitôt des centurions et des soldats commencèrent à passer de leur côté, à jurer fidélité aux chefs étrangers et à leurs projets et à promettre comme gage de leur foi la mort ou la captivité du lieutenant. Vocula fut averti et on le supplia de s'enfuir; toutefois il voulut faire encore une tentative sur les sentimens des soldats. Il convoqua donc une assemblée et leur parla d'honneur et de honte, de fidélité et de trahison, de la grandeur et de la fortune de Rome et des suites terribles et ignominieuses de leur malheureux aveuglement. Mais dans cette confusion de relations, d'efforts et de vœux, son discours ne fit une impression favorable que sur un petit nombre d'hommes, chez la plupart le vertige ne fut qu'augmenté. Vocula, empêché par des affranchis et des esclaves de se donner lui-même la mort, fut assassiné par les soldats: les lieutenans Herennius et Numisius furent jetés dans les fers; Classicus parut dans le camp, les insignes de l'empire romain furent enlevés (10), et les soldats jurèrent tous fidélité à *l'empire gaulois!* La fondation de cet empire était leur extravagante pensée.

Après ce succès Tutor et Classicus se séparèrent; le premier remonta le Rhin avec un corps nombreux, et força les Agrippiniens et toutes les troupes de la rive du Rhin à ce même serment pour l'empire gaulois. A Mayence, les tribuns qui ne voulurent pas jurer furent tués, le préfet du camp chassé. Classicus resta sur le bas Rhin et envoya les plus rusés des soldats qui avaient passé de son côté à la garnison dans le vieux camp pour séduire, menacer et imposer leur propre exemple. Cette garnison était dans une effrayante extrémité, toutes les provisions étaient épuisées; toutes les bêtes de somme, tous les chevaux, tous les autres animaux, enfin les feuilles des arbres, l'herbe et les broussailles. Après tant de preuves d'une louable fidélité, elle crut pouvoir envoyer sans honte à Civilis un message pour lui demander la vie. Cette prière leur fut accordée, mais ils durent prêter serment à l'empire gaulois et abandonner tout ce qu'ils possédaient. Ils partirent donc; mais à peine avaient-ils fait environ un mille teutsch, qu'ils furent surpris par des guerriers teutschs soit que ceux-ci ignorassent le traité, soit qu'une cause qui nous est inconnue les eût poussés à une action si honteuse. Parmi les Romains, quelques-uns se mirent en défense et succombèrent, d'autres se dispersè-

rent et furent tués, d'autres dans leur fuite revinrent au camp, et comme on y mit le feu trouvèrent la mort dans les flammes. Civilis déplora ce malheur et reprocha, dit-on, aux Teutschs d'avoir violé la foi (11); mais l'issue lui fit plaisir, et il fut prouvé combien on avait gagné à la prise de cette forteresse par les flammes qui dévorèrent tous les camps des Romains le long de tout le cours du Rhin jusque sur les Alpes; Mayence seulement et Vindonissa restèrent. Civilis, selon l'usage de son peuple, n'avait coupé ni sa barbe ni ses cheveux depuis le commencement de sa grande œuvre; mais il les coupa après la reddition du vieux camp. Il envoya à Véléda des présens choisis dans le butin et avec eux le lieutenant Mummius Lupercus comme la meilleure preuve de l'accomplissement de sa prédiction. Lupercus fut tué en chemin; toutefois la vérité de l'oracle de la jeune fille ne resta pas inconnue, et sa considération fut grande parmi les peuples.

Mais dans ce temps même on vit déjà combien peu étaient unis ceux qui s'étaient ligués ou déclarés contre Rome. Poursuivant un but tout à fait différent, les princes et les peuples ne pouvaient absolument pas agir avec une seule pensée, et la désunion devait bientôt se développer pour la ruine commune. Les légions n'avaient été entraînées que par des passions sauvages et par la corruption à prêter serment à l'empire gaulois. La seizième légion reçut l'ordre d'aller de Neuss à Trèves; aussitôt la réflexion revint: on se demanda d'où venait cet ordre? à quoi bon cette marche? En chemin les soldats remarquèrent ce qu'ils avaient peu remarqué dans le camp, que les images des empereurs avaient été arrachées et que l'on portait des drapeaux que n'entourait aucun honneur. Ils virent briller çà et là des insignes gaulois; cet aspect les ébranla, la honte s'empara de leurs âmes; la marche ressembla à un long convoi funèbre, et la désolation fut doublée lorsqu'ils furent rejoints par une autre légion qui venait de Bonn pour cette même destination. Ils allèrent à Trèves, parce que l'occasion manquait encore de tourner leurs armes contre ceux dont ils suivaient les drapeaux. Mais Julius Sabinus, se formant dans sa vanité naturelle la pensée d'un empire gaulois, espéra gagner le prix en s'en emparant rapidement. Comme son peuple les Lingons avaient été amenés à rompre publiquement leurs liens avec Rome, il se fit saluer empereur et espéra par une guerre soudaine contre les Séquaniens affermir sa nouvelle dignité dans l'intérieur de la Gaule, pendant que ses alliés Tutor et Classicus avaient encore assez à faire sur le Rhin. Mais les Séquaniens résistèrent, soit par attachement pour Rome, soit par colère contre une telle prétention. Les Lingons furent battus; Sabinus perdit aussitôt la foi en sa fortune; il sauva toutefois sa vie en faisant répandre le bruit qu'il avait volontairement cherché la mort dans l'incendie d'une maison de campagne. Pendant neuf ans, il fut protégé par la fermeté de ses amis et par la fidélité de sa femme Éponine; mais ni cette fermeté et cette fidélité, ni ses longues souffrances ne purent trouver grâce devant les passions; Vespasien le fit conduire au supplice, et sa femme n'eut d'autre consolation que de n'être pas elle-même épargnée (12). Classicus et Tutor au contraire s'en tinrent à la pensée d'un empire gaulois, soit sans plan arrêté, soit qu'ils fussent assez prudens pour le cacher afin de garder la main libre pour des événemens inattendus. Civilis enfin regardait comme un jeu la pensée d'un empire gaulois; il l'accueillit pourtant pour retenir Classicus et Tutor, mais il ne prêta pas le serment, que ne prêta non plus aucun Batave: son cœur était avec les Teutschs. Les Gaulois devaient faciliter la destruction de la domination romaine, et si dans la suite on en venait à une lutte pour s'en disputer la possession, il était sûr (tant il avait de confiance dans la puissance des Teutschs) de la victoire et de sa gloire.

La ville des Ubiens, Cologne, donna lieu à une négociation particulière. Classicus voulait la livrer, cette riche fondation, comme récompense, au pillage de l'armée. Civilis au contraire cherchait à détourner cette cruauté et justifiait cette prétention par la force de la ville et le point où en était la guerre, par la nécessité de la douceur et de la bienveillance pour une nouvelle domination et par la reconnaissance qu'il devait aux Agrippiniens: car au commencement des troubles, son fils avait été conduit prisonnier à Cologne et retenu et protégé d'une manière honorable. Il l'emporta; Cologne dut rester dans l'alliance; les conditions durent être déterminées. Mais cette ville était odieuse aux Teutschs; ils nourrissaient depuis

longtemps une juste colère contre les Ubiens : la colonie romaine admise dans la ville, le nom de la patrie changé pour une dénomination ennemie, le mélange et les altérations de toute espèce avaient produit une défiance légitime pour la pensée de ces hommes. De plus les communications entravées, les douanes et les péages sur le Rhin avaient amené des pertes et des contrariétés de plus d'une espèce. C'est pour cela que dans le pressentiment d'un prochain malheur, ils demandaient l'entière destruction de la ville et la dispersion des Ubiens dans les campagnes, selon l'antique usage des Teutschs.

Les Teutschs envoyèrent une ambassade aux Agrippiniens pour leur exposer leurs prétentions. L'orateur de cette ambassade parla de la manière suivante : « Vous êtes revenus au corps et au nom de notre Germanie. Nous en remercions les dieux communs et avant tout le dieu de la guerre. Nous vous souhaitons le bonheur de vivre libres parmi des peuples libres, car jusqu'à ce jour les Romains ont fermé les fleuves et les pays, et presque l'air lui-même, pour empêcher des entretiens et des réunions entre nous ou, ce qui est encore plus honteux pour des hommes qui sont nés pour les armes, dans le but de nous réduire, désarmés et presque nus, à communiquer entre nous sous escorte et à prix d'argent. Mais pour que notre amitié et notre alliance puissent être considérées comme durables, nous demandons que vous rasiez les murailles de la colonie, ce monument de l'esclavage. Les animaux sauvages eux-mêmes lorsqu'on les enferme oublient leur vertu. Massacrez tous les Romains dans votre pays. Où il y des maîtres, la liberté ne profite pas aisément. Les biens des massacrés doivent être partagés, afin que personne ne puisse agir par des voies détournées et isoler sa cause. A nous et à vous il doit être permis de tirer parti des deux rives, comme ont fait nos pères. De même que la nature a livré à tous les hommes la lumière et le jour, de même elle a ouvert tous les pays aux hommes courageux. Reprenez l'organisation et les habitudes de la patrie, et arrachez-vous aux voluptés par lesquelles les Romains ont eu plus de puissance contre les peuples soumis que par les armes. En peuple vrai et sans mélange qui oublie l'esclavage, vous marcherez sur la même ligne que d'autres peuples ou leur donnerez des ordres. »

Après ce discours, les Agrippiniens demandèrent du temps pour délibérer. Ils étaient élevés à l'école de la ruse, et avaient perdu toutes les antiques habitudes des Teutschs. Par crainte de l'avenir, ils n'osaient accepter ces conditions ; par crainte du présent, ils n'osaient les rejeter. Ils donnèrent donc cette réponse évasive : « Nous avons saisi avec plus d'avidité que de prudence la première occasion de liberté qui s'est présentée pour nous joindre à vous et au reste des Teutschs nos frères. Mais il est plus sûr de fortifier les murs de la ville au moment où se rassemble une armée romaine que de les raser. Il n'y a point d'étrangers parmi nous; ceux qui étaient venus auprès de nous de l'Italie ou des provinces ont été dévorés par la guerre ou se sont enfuis dans leur patrie. Les Romains qui jadis ont été envoyés ici comme colons se sont unis à nous par des mariages, eux et ceux qui sont nés d'eux ont ici leur patrie. Nous ne vous croyons pas assez injustes pour nous demander le meurtre de nos pères, de nos frères, de nos enfans. Nous avons supprimé le péage et toutes les autres entraves du commerce. L'entrée de la ville sera libre, mais seulement de jour et pour des hommes sans armes, jusqu'à ce que le nouveau droit se soit mieux introduit par l'habitude. Du reste Civilis et Véléda peuvent en décider; par eux doit être confirmé notre traité. » Ensuite les messagers furent envoyés avec des présens à Civilis et à Véléda. Ceux-ci décidèrent avec plus d'humanité que de prudence selon les désirs des Agrippiniens, et les Teutschs se soumirent à leur sentence.

Civilis laissa dès lors Classicus agir à son gré. Lui-même tourna ses armes, renforcées par le secours des Ubiens, vers l'intérieur de la Gaule. Les Sunikes se joignirent à lui. Mais devant un pont sur la Meuse, dans un défilé, son ancien ennemi Claudius Labéo s'opposa à lui avec une armée de Tongriens, de Bétases, de Nerviens, qu'il avait rassemblée à la hâte. Le combat fut rude dans le défilé. Mais les Teutschs passèrent le fleuve à la nage pour attaquer par derrière l'armée de Labéon. Aussitôt Civilis s'élança au milieu des troupes des Tongriens et s'écria à haute voix : « Nous, Bataves et Trévires, nous n'avons pas commencé la guerre pour dominer sur les peuples. Loin de nous cette prétention! Acceptez notre alliance. Je viens à vous; prenez-moi pour gé-

néral ou pour soldat! » Ces paroles ébranlèrent la multitude. Ils remirent l'épée dans le fourreau et passèrent de son côté ; alors Labéo s'enfuit pour ne pas être cerné : alors aussi les Bataves et les Nerviens acceptèrent l'alliance.

CHAPITRE XIV.

ARMEMENT ET BONHEUR DE ROME. — DÉSUNION ENTRE LES TEUTSCHS ET LES GAULOIS. — CÉRIALIS CONTRE CIVILIS. —ISSUE DE LA GUERRE : LE RHIN FRONTIÈRE DE L'EMPIRE.

De l'an 70 à 77.

La nouvelle de ces événemens sur le Rhin et dans la Gaule parvint à Rome avec des exagérations et y excita d'autant plus d'agitation et d'inquiétude. L'empereur Vespasien n'était pas encore arrivé au foyer de l'empire. Son vicaire était Licinius Mucianus. Celui-ci avait pris aussitôt des mesures, autant que les circonstances le permettaient. Il avait donné l'ordre aux lieutenans Gallus Annius et Petilius Cérialis de se rendre en toute hâte dans la Gaule pour maintenir, sauver, comprimer. Mais comme l'état des choses semblait devenir toujours plus inquiétant et plus dangereux, Mucianus doubla aussi ses précautions. Il résolut d'aller lui-même en Gaule avec Domitien, le second fils de l'empereur, et sept légions reçurent l'ordre de se rassembler dans ce pays : quatre devaient franchir les Alpes, deux devaient venir de l'Espagne et une de l'île de Bretagne. Des levées furent aussi ordonnées dans les parties de la Gaule qui étaient encore fidèles à Rome ou en son pouvoir.

A l'instigation des chefs du soulèvement, une diète générale de tous les Gaulois avait été annoncée à Reims. Le bruit du grand armement de Rome hâta cette réunion. Mais les députés des villes et des peuples arrivèrent avec des dispositions bien diverses : un petit nombre seulement avait du courage, du zèle et de la résolution ; à d'autres un paisible esclavage semblait mériter la préférence sur une liberté pleine de dangers. La plupart étaient là avec une âme incertaine, ballottés entre la volonté et le refus et attendant du dehors l'impulsion pour décider. La renommée représentait les forces de l'armée romaine comme formidables ; l'entreprise de Julius Sabinus avait causé une grande confusion dans les opinions et dans les tendances ; les autres chefs du soulèvement commirent aussi plus d'un faute. Tandis que Civilis, dans la poursuite de Labéo, semblait avoir en vue son inimitié personnelle plus que la chose publique, Classicus se laissait aller à une inconcevable inaction, comme si déjà tout était fait et qu'il n'y eût plus qu'à jouir du fruit des exploits, et Tutor lui-même ne veillait pas comme on le croyait, avec la rapidité et la force nécessaires, à l'occupation des Alpes. En conséquence d'anciennes passions trouvèrent peut-être un prétexte et un aliment, et l'égoïsme sut chercher et trouver sa justification dans les événemens antérieurs comme dans ceux du moment.

Parmi la députation des Trévires, un jeune homme, Tullius Valentinus, était le personnage le plus important. Il poussa avec la plus grande énergie à la guerre. Dans un discours profond, il représenta le danger de grandes dominations, décrivit les habitudes et la conduite de Rome et montra la désolation et les souffrances de la Gaule pour aiguillonner les âmes engourdies et enflammer les passions éteintes. Ce fut en vain. Julius Auspex, homme éminent de Reims, parla de la puissance de Rome et des délices de la paix : « Tous les lâches, dit-il, peuvent commencer la guerre ; mais les plus braves eux-mêmes ne la font pas sans danger, et les légions sont déjà sur nos têtes. » Les sages reculèrent devant la sagesse de ces paroles et les plus jeunes furent contenus par la crainte qu'elles excitèrent. On loua les sentimens de Valentinus, mais on suivit le conseil d'Auspex. On reprocha aux Trévires et aux Lingons de n'avoir pas soutenu Vindex ; on ne put s'accorder sur le choix de l'homme à qui l'on donnerait la direction suprême de la guerre. Mais la plus vive discussion fut soulevée par la question de savoir où l'on fixerait le siége de l'empire lorsque tout aurait réussi. Ainsi on luttait, avant d'avoir remporté la victoire, pour les fruits de la victoire, et l'on ressentit dans la lutte une si grande répugnance pour l'avenir qu'on trouva le présent très-supportable. L'assemblée se sépara dans des dispositions hostiles, et la pensée d'un empire gaulois s'envola comme un songe léger.

Dans ce même temps, les légions entrèrent dans la Gaule. La victoire, d'après la disposition des peuples galliques, ne pouvait leur manquer. La vingt et unième légion arriva de

Vindonissa; Sextilius Félix vint par la Rhétie avec les cohortes des peuples alliés. Un corps de cavalerie formé par Vitellius et qui s'était déclaré pour Vespasien fut amené par Julius Briganticus, fils d'une sœur de Civilis, qui détestait son oncle autant qu'il en était détesté. Tutor marcha au-devant de ces troupes. La première cohorte que Sextilius avait envoyée en avant fut anéantie; mais lorsque parut la masse de l'armée, le général en tête, les vieux soldats par lesquels Tutor croyait avoir augmenté ses forces passèrent aussitôt de l'autre côté. Cet exemple fut suivi par les bandes que Tutor avait recrutées sur le haut Rhin, chez les Tribokkes et les Vangions. En conséquence, il se vit forcé de s'en retourner, accompagné des Trévires. Il évita Mayence et prit position près de Bingen. Mais il ne lui servit de rien de rompre les ponts sur la Naab, appelée Nava par les Romains; Sextilius trouva dans la rivière un endroit guéable et le contraignit à continuer sa retraite.

Ce malheur renversa aussitôt les espérances des Trévires. Les deux légions qui, remplies de honte, étaient venues avec répugnance de Neuss et de Bonn à Trèves, manifestèrent leurs sentimens : elles jurèrent entre elles par le nom de Vespasien. Lorsqu'à Trèves la grande multitude vit aussi cet événement, beaucoup mirent les armes de côté et se dispersèrent dans la campagne. Quelques-uns des hommes les plus éminens se réfugièrent dans les villes qui étaient restées fidèles aux Romains pour passer d'autant plus sûrement du côté des vainqueurs. Valentinus toutefois, revenu avec une douleur amère de l'assemblée de Reims, éleva dans sa juste colère la voix au milieu de ce peuple découragé et sut encore une fois réveiller dans les âmes abattues sinon l'enthousiasme d'une vigoureuse résolution du moins le mouvement momentané de nobles sentimens. Tutor appuya les efforts de Valentinus. Les Trévires restèrent donc sous les armes; les deux lieutenans Hérennius et Numisius furent tués dans la fougue du moment; mais les deux légions quittèrent le camp du mensonge et de la honte et se retirèrent dans le pays des Médiomatrikes, qui étaient restés fidèles à Rome.

Dans cet état de la guerre, Pétilius Cérialis arriva à Mayence; c'était un homme audacieux, avide de guerre et de combats, beaucoup plus disposé à mépriser l'ennemi qu'à l'éviter, résolu à l'attaquer dès qu'il le pourrait. Il ne pouvait ni envisager ni apprécier les relations; mais sa manière d'agir, résultant de son caractère propre, parut, par rapport aux circonstances, l'effet d'une haute sagesse. Il enflamma les courages de ses soldats par des paroles violentes, mais il interdit toute levée dans la Gaule et laissa dans leurs foyers ceux qui déjà avaient été recrutés : « Les légions, déclara-t-il, suffisaient à l'empire. Les alliés pouvaient avec confiance se livrer aux travaux de la paix. La guerre était terminée, car les Romains s'en étaient chargés ! » Par de telles manières et de telles paroles, il enleva aux Gaulois effrayés même la dernière idée de résistance. Contens de voir revenir la jeunesse recrutée, ils payèrent volontiers les impôts et se montrèrent d'autant plus disposés à l'obéissance qu'ils furent traités avec plus de mépris.

Lorsque Civilis et Classicus apprirent que Tutor était repoussé, que les Trévires étaient battus et que tout réussissait aux Romains, ils cherchèrent, dans leur frayeur et leur précipitation, à réunir leurs troupes dispersées. En même temps ils firent avertir Valentinus de ne rien risquer et d'attendre leur arrivée. Mais Cérialis se hâta d'autant plus. Il envoya rapidement aux deux légions qui s'étaient retirées de Trèves chez les Médiomatrikes l'ordre de retourner à Trèves contre l'ennemi. Lui-même, partant de Mayence, entra en même temps sur le territoire des Trévires. Valentinus se tenait avec une forte troupe à Rigodulum. Cet endroit était situé à moitié chemin entre Trèves et la Moselle, et entouré par ce fleuve et par des montagnes, il avait été fortifié comme on l'avait pu par des fossés et d'autres ouvrages. Cérialis toutefois fut à peine arrivé, après trois marches, devant ce lieu qu'il ordonna un assaut. D'abord les Trévires résistèrent à l'impétuosité des Romains, dont la confiance s'était élevée jusqu'à ce même mépris de l'ennemi qui animait le général; mais cette résistance ne fut pas longue. Le retranchement fut emporté, et Valentinus fut fait prisonnier avec d'autres hommes considérés. Puis Trèves elle-même fut occupée le jour suivant; toutefois les hommes les plus importans s'étaient enfuis vers l'armée des Teutschs et des Gaulois. Les soldats demandèrent la destruction de la ville parce qu'elle avait donné le jour à Tutor et à Classicus et se vantait du brigandage des légions et du meurtre des généraux. Telle était

leur rage qu'ils offrirent d'abandonner le butin au trésor public, se contentant eux-mêmes de l'incendie et de la destruction de cette turbulente colonie, en expiation de la ruine de tant de camps. Cérialis toutefois apaisa leur colère, craignant la honte que l'on pût croire qu'il avait inspiré aux soldats l'indiscipline et l'insolence. L'arrivée des deux légions du pays des Médiomatrikes réclama tous ses soins; car la vue de ces troupes agita les âmes et ne laissa point de place à d'autres pensées. Écrasées par la conscience de leurs fautes, elles se tenaient là, les yeux fixés sur la terre. Le salut habituel de deux armées qui se rencontrent n'eut pas lieu. Même aux consolations et aux encouragemens, les soldats n'osaient pas faire de réponse. Le sentiment de la honte les fit se cacher dans leurs tentes, loin de la lumière du jour. Ce n'était pas le danger ni la crainte, c'étaient la honte et l'infamie qui les humiliaient; les vainqueurs eux-mêmes étaient si profondément saisis qu'ils ne purent élever la voix; ce n'était que par les larmes et le silence qu'ils imploraient leurs frères d'armes tombés. Enfin Cérialis s'avança au milieu d'eux: « Ce qui est arrivé, dit-il, était une fatalité: ce jour devait être le premier de leur service et de leur serment; ni l'empereur ni lui-même ne garderont le souvenir du passé. » Puis, les légions de la sédition entrèrent dans le camp de Cérialis, et un ordre exprès défendit de reprocher à aucun de ces soldats la révolte ni sérieusement ni en plaisantant. Ce fut un grand renfort pour l'armée romaine.

Pendant ce temps, les Trévires et les Lingons, flottant entre la crainte et l'espérance, attendaient la décision de leur sort; Cérialis les convoqua à une assemblée. Devant eux il parla avec l'orgueilleuse conviction que personne n'oserait le contredire et que ses auditeurs étaient en son pouvoir. Le but de son discours fut de faire sentir aux Trévires combien ils lui devraient de reconnaissance s'il faisait valoir ce pouvoir non pour leur ruine, mais pour leur conservation. Il ne s'agit pas de vérité. C'est dans le sentiment que Rome pouvait les punir à son gré qu'ils devaient recevoir leur châtiment pour trouver à l'avenir dans l'obéissance et la soumission le bonheur de la vie: « Ces Teutschs, ajouta-t-il, emploient ce mot de liberté et d'autres expressions magnifiques. Jamais encore personne n'a cherché l'esclavage d'autrui et sa propre domination sans avoir de semblables mots à la bouche. Il y a toujours eu des dominations et des guerres dans la Gaule. Nous avons seulement cherché à assurer la paix; car parmi les peuples, la tranquillité ne peut subsister sans les armes; les armes exigent le service, et le service rend les impôts nécessaires. Du reste, vous nous êtes égaux; vous avez même commandé nos légions; vous avez gouverné ce pays et d'autres encore. Rien n'est à part, rien n'est réservé. Vous jouissez également des bienfaits des bons princes; les mauvais ne sont nuisibles que pour ceux qui sont le plus près d'eux. Comme vous supportez la sécheresse et l'humidité, vous devez supporter les débordemens et l'avarice de vos maîtres. Il y aura des fautes tant qu'il y aura des hommes. Mais il arrive des vicissitudes, et à des temps malheureux en succèdent de meilleurs. » Après une telle leçon, il quitta l'assemblée, et les Trévires, débarrassés de leur grande terreur, retournèrent chez eux, acceptant dans leur joie et leur reconnaissance, comme un don, ce qui auparavant avait semblé insupportable.

Vers ce temps, Mucianus, accompagné de Domitien, s'était mis en route pour se rendre dans la Gaule. Avant qu'il eût atteint les Alpes, il reçut la nouvelle de ce qui s'était passé à Trèves; et Valentinus captif, que Cérialis lui avait envoyé, lui parut la meilleure preuve de la vérité de la nouvelle. Il résolut en conséquence de remettre à Cérialis la conduite de la guerre dans la Gaule. Mais Valentinus, dont la figure exprimait l'esprit qui l'avait animé, fut traîné à la mort. Au moment de son supplice, un insolent Romain crut l'insulter en lui reprochant que sa ville natale était conquise: « C'est pour cela, répondit-il, que je salue avec joie la mort! » Et se consolant de cette manière, il quitta la vie.

Cérialis resta avec son armée à Trèves parce que les vainqueurs avaient besoin de quelque repos, parce qu'il fallait effacer la férocité des légions qu'on avait regagnées, et peut-être aussi par ce qu'il rétablit l'ordre et la tranquillité dans la ville conquise. Mais Civilis et Classicus eurent le temps de joindre leurs armées et de s'approcher avec leurs forces réunies. Pendant la route, soit qu'ils prissent le change, soit qu'ils voulussent le donner, ils envoyèrent une lettre à Cérialis: « Ils savaient que Vespasien était mort; Rome et l'Italie dévorées par la

guerre civile; Mucianus et Domitien de vains noms, sans force. Si lui, Cérialis, voulait accepter l'empire des Gaules, ils se contenteraient des limites de leurs états; mais s'il aimait mieux la bataille, ils n'y manqueraient pas non plus.» Cérialis ne répondit pas à cette lettre, mais il envoya à Domitien celui qui la lui avait apportée et chercha à assurer par des fossés et des retranchemens la position de son armée dans un camp sur l'autre côté de la Moselle, devant le pont. On lui reprocha toutefois souvent d'avoir souffert la jonction des armées ennemies lorsqu'il aurait pu les user chacune séparément.

Dans l'armée teutsche, on tint un conseil de de guerre. Civilis avait perdu toute foi dans les Gaulois; à l'exception des Belges, qui seuls encore avaient de la force et de l'énergie, et qui étaient ou désiraient être de son côté, ils ne lui semblaient être que le butin du vainqueur. Il voulait donc éviter une bataille jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de guerriers teutschs fût arrivé; car lors des premiers succès, on n'avait pas cru avoir besoin des Teutschs de l'autre rive, et les peuples voisins seulement et des individus isolés des peuples éloignés (1) avaient pris part à la luttte. Tutor au contraire pensait que chaque retard augmentait la force des Romains. Car de toutes parts, de l'île de Bretagne, de l'Espagne, de l'Italie, des troupes étaient en marche; et ce n'étaient pas des recrues, mais de vieux soldats rompus à la guerre. Il y avait peu à compter sur les Teutschs, parce que, n'obéissant à aucun ordre, ils n'agissaient qu'à leur plaisir, selon leur caprice et leur volonté. Il craignait que les Romains ne cherchassent à les gagner par de l'argent et des présens et il lui semblait naturel que la tranquillité fût préférée au danger lorsque l'un et l'autre étaient sur la même ligne. Il ne regardait pas non plus le succès de Cérialis comme important: «Si nous attaquons de suite, dit-il, Cérialis n'a point de légions que les débris de l'armée de Germanie, qui sont circonvenus par des alliances avec les Gaulois. La seule circonstance que naguère la masse indisciplinée de Valentinus a été mise en fuite a donné un aliment à la témérité du général et des légions. Mais s'ils risquent de nouveau le combat, ils n'en viendront pas aux mains avec un jeune homme inexpérimenté, qui songeait plus aux assemblées et aux discours qu'au fer et aux armes, mais ils en viendront aux mains avec Civilis et Classicus; et s'ils portent leurs regards sur ces hommes, la terreur reviendra dans leur âme, la fuite, la faim, la crainte de la mort, qu'ils ont si souvent éprouvées comme captifs. Les Trévires et les Lingons ne resteront pas non plus par reconnaissance avec les Romains; eux aussi reprendront les armes dès que l'inquiétude se sera dissipée.» Classicus se rangea de l'avis de Tutor: on résolut donc aussitôt l'attaque.

Les Ubiens et les Lingons furent placés au centre de l'ordre de bataille; à l'aile droite furent postées les cohortes des Bataves; à l'aile gauche se tinrent les Bructères et les Tenchtères. Une partie s'avança sur la montagne, une autre partie entre le chemin et le fleuve, avec une telle rapidité, une telle tranquillité, un tel ordre que les Romains ne furent avertis de leur approche que par l'assaut même du camp. Ils pénétrèrent dans le camp, mirent la cavalerie en fuite et occupèrent le pont pour séparer l'armée romaine de la ville et assurer son entière destruction. C'était de grand matin; Cérialis, aussi impétueux dans la débauche que dans la bataille, avait passé la nuit dans la ville. Dans la chambre à coucher, sur le lit de repos, il reçut la nouvelle que les siens étaient attaqués et battus. Sans prendre ses armes, il courut vers le pont, ne pouvant le croire et reprochant au messager sa crainte, jusqu'à ce qu'il vit de ses propres yeux cette entière défaite. Mais il ne perdit pas sa présence d'esprit. La faute de sa négligence fut réparée par une audacieuse résolution. Il retint par le geste et la parole les fuyards, appela à lui les plus braves, marcha tranquillement à leur tête, exposé sans armes aux traits de l'ennemi, et, accompagné par eux, enleva le pont par une attaque. Ainsi il atteignit le camp. Les légions de Neuss et de Bonn s'étaient dispersées; peu d'hommes étaient près des drapeaux, les aigles étaient presque cernées par l'ennemi. Enflammé de colère, Cérialis courut vers elles, et, leur rappelant Flaccus et Vocula, leurs victimes, leur reprocha cette nouvelle honte; il se reprocha à lui-même sa foi en leur serment et en leur fidélité nouvelle: « J'aurai, dit-il, le sort de Numisius et d'Hérennius, afin que tous vos lieutenans tombent sous les coups des soldats ou sous les coups de l'ennemi. Allez et annoncez à Vespasien, ou plutôt, ce qui est moins loin, à Civilis et à Classicus, que votre géné-

ral a été abandonné par vous dans la bataille. D'autres légions viendront me venger et vous punir.» Ces malheureux sentirent le poids des paroles de leur général désespéré. Ils se rassemblèrent par troupes et soutinrent le combat. On ne pouvait développer un ordre de bataille, parce que les ennemis s'étaient introduits partout et que les tentes et les charrois embarrassaient. De l'autre côté, Tutor, Classicus et Civilis s'efforçaient de maintenir par leurs paroles et par leurs actions le bonheur menacé de la bataille. Ils cherchaient à exciter toutes les forces des Gaulois en leur rappelant le prix de la victoire, la liberté; aux Bataves, qui regardaient leur liberté comme plus assurée, ils représentaient la magnificence de la gloire; mais pour les Teutschs, qui vivaient dans la plénitude de la liberté comme de la renommée, le butin était dans cette bataille le plus grand attrait; aussi eut-on soin de les diriger vers le butin. Leurs efforts semblèrent réussir. La résistance devenait plus faible; le moment décisif approchait. Mais voici que la vingt et unième légion parvint à se former dans un meilleur ordre sur un espace libre et à donner par cet ordre meilleur une plus puissante impulsion à ses forces épuisées. Dans ce moment même les cohortes qui au commencement de la bataille avaient pris la fuite, remises de leur désordre, se montrèrent sur la montagne. Les confédérés à leur aspect crurent que de nouveaux renforts leur arrivaient. Aussitôt, dans leur aveugle avidité, ils furent saisis par l'inquiétude que le butin gagné ne fût perdu, et grâce à cette inquiétude, l'armée victorieuse ne put être retenue (2). Dans son trouble elle abandonna le camp romain et chercha protection dans son propre camp, d'où elle était sortie pour la bataille. Les Romains stupéfaits à cette vue, ne surent expliquer cet événement que par l'intervention d'une divinité. Ils négligèrent d'autant moins de tirer parti de ce bonheur inattendu. Ils pénétrèrent avec les confédérés dans le camp et les forcèrent à continuer leur retraite.

Mais la mesure de leur infortune n'était pas encore comblée. Les Agrippiniens n'avaient pris part à l'alliance contre Rome qu'en cédant à la nécessité. Parmi eux les Romains et leurs partisans avaient le dessus sur le caractère et la vertu teutschs. Aussi ne tournaient-ils leurs regards que vers Rome, et lorsqu'ils apprirent que de nouvelles armées romaines entraient dans la Gaule et que les légions séditieuses étaient revenues aux aigles de l'empire, alors eux aussi ne songèrent plus qu'à une trahison envers les Teutschs, pour faire oublier ce qui était arrivé par de nouvelles preuves de leur fidélité envers les Romains. Civilis avait sauvé leur ville. Pour réclamer aussi d'eux ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de l'homme, il leur avait montré la plus haute confiance (3) : il avait laissé dans leur ville sa femme et sa sœur, comme gage de son alliance. Classicus, suivant cet exemple, avait envoyé sa fille à Cologne. Mais les Agrippiniens ne furent pas gagnés même par cette confiance; bien plus, ils craignirent de devenir par elle encore plus sujets aux mépris des Romains. Ils se soulevèrent donc et tuèrent tous les Teutschs qui étaient dispersés dans leurs maisons. Sur leurs terres, à Tolbiac, que nous appelons Zülpich, arriva vers ce temps une nouvelle troupe d'audacieux guerriers teutschs. C'étaient des Frisons et des Chaukes, que Civilis avait appelés à son secours, et sur lesquels il fondait de grandes espérances. Les Agrippiniens préparèrent avec une horrible perfidie une fête pour ces infortunés (4); et pendant que ceux-ci se livraient sans soupçon aux plaisirs de la bonne chère et de la boisson, comme au milieu d'amis, d'alliés, de frères, eux, les Agrippiniens, fermèrent les portes de l'édifice, y mirent le feu et y brûlèrent leurs hôtes. Dans la conscience d'un tel crime, ils envoyèrent un message à Cérialis, implorèrent son secours contre la vengeance des Teutschs, et lui offrirent (Civilis devait aussi avoir cette douleur commune avec Armin!), comme preuve de leur sentiment, de lui livrer la femme, la sœur de Civilis, comme la fille de Classicus. Civilis, qui, après le revers éprouvé près de Trèves, avait le dessein de réunir à lui la troupe des Frisons et des Chaukes, apprit en route la nouvelle de leur fin déplorable. Ce nouveau malheur le força de pousser plus loin sa retraite. Cérialis aussi, après le message des Agrippiniens, accourut pour éloigner les Teutschs de Cologne. Mais ils ne perdirent pas courage, et la fortune ne les abandonna pas entièrement. Pendant que les Caninéfates attaquaient et anéantissaient en grande partie ou enlevaient la flotte romaine qui était venue de l'île de Bretagne et avait débarqué une légion; pendant qu'ils mettaient en fuite une troupe de Nerviens

qui avaient pris volontairement les armes pour Rome, Classicus battit auprès de Neuss la cavalerie de Cérialis et procura aux siens, par cette victoire, une tranquille retraite.

Civilis occupa un camp sur l'emplacement où s'était trouvé le vieux camp des Romains. Ce lieu était sûr; à lui se rattachait le souvenir de succès antérieurs, qui devaient animer le courage des siens; là, il pouvait aussi attirer le plus aisément à lui des secours du Teutschland. Cérialis le suivit avec des forces doubles des siennes; trois nouvelles légions, dont les forces étaient toutes fraîches, s'étaient jointes à lui, ainsi que beaucoup de cohortes et d'escadrons des peuples alliés. Civilis, par une jetée construite dans le Rhin, inonda les environs. Derrière l'eau, au milieu même de l'eau, les Teutschs provoquaient l'armée romaine au combat. Les Romains, excités par ces insultes et reconnaissant d'après les Teutschs que l'eau n'était pas profonde, se hasardèrent à y entrer. Mais comme ils n'étaient pas familiarisés avec les inégalités du sol, ils arrivèrent bientôt saisis d'effroi, contre les corps élevés et agiles des Teutschs, dans une position très-défavorable. La terre semblait manquer sous leurs pieds; les hommes et les chevaux tombaient. Menacés sur les flancs et sur les derrières, ils sentirent leur crainte s'accroître. Les blessés et ceux qui ne l'étaient pas, ceux qui savaient nager et ceux qui ne le savaient pas, trouvèrent indistinctement la mort sous le fer des Teutschs ou dans la vase. En conséquence ceux qui purent se sauver s'enfuirent dans la plus grande confusion vers le camp, poursuivis par les Teutschs jusqu'au point où s'arrêtait l'inondation.

L'issue de cette bataille détermina les deux généraux à amener une rapide décision par une nouvelle lutte. Civilis ne voulait pas manquer à la fortune; Cérialis désirait effacer sa honte. La victoire avait relevé l'orgueil des Teutschs; la honte avait fait naître chez les Romains un profond ressentiment. Les Teutschs passèrent la nuit en chantant et en poussant des cris de joie; les Romains la passèrent dans le silence et la menace. Le lendemain matin les deux armées se rangèrent en bataille. Cérialis remplit la première division de cavalerie et des cohortes des alliés; la seconde division fut formée des légions. Une troupe d'élite resta auprès du général pour être à sa disposition selon les circonstances. Civilis disposa son armée en coin. Sur la droite se tenaient les Bataves et les Gugernes; sur la gauche, plus près du Rhin, les Teutschs de l'autre rive. Cérialis rappela aux siens la gloire antique de Rome et les victoires anciennes et les victoires récentes: « Ils pourraient enfin anéantir cet ennemi perfide, lâche et vaincu. Ce n'était pas un combat; la vengeance était nécesaire. Naguère, inférieurs en nombre, ils avaient mis en fuite les Teutschs avec toutes leurs forces. Ceux qui restaient maintenant n'avaient que la terreur dans l'âme et des blessures dans le dos. » En même temps il chercha à exciter chaque légion en particulier. A l'une il rappelait qu'elle avait vaincu les insulaires bretons; à une autre qu'elle avait donné à l'empire l'empereur Galba; une troisième devait gagner dans cette bataille de nouveaux drapeaux et une nouvelle aigle. Mais il cria aux deux légions de Neuss et de Bonn: « Que ceci était leur rive, ceci leur camp; qu'il avait été perdu avec le sang romain; qu'elles devaient le reconquérir avec le sang ennemi! » Et de toutes parts de vives acclamations accueillaient le général. En même temps Civilis rappelait à l'armée teutsche le lieu du combat, témoin de leur bravoure, et le prix de cette journée: « Vous êtes debout, dit-il, sur les vestiges de votre gloire; vous foulez aux pieds les cendres, les ossemens de légions romaines. Partout où le Romain tourne ses regards, il ne voit que captivité, défaite, et maux de toute espèce. La malheureuse issue de la bataille près de Trèves ne doit pas vous épouvanter. Votre propre victoire s'est tournée contre vous: vous avez reculé devant les armes parce que vous cherchiez à mettre le butin en sûreté. Mais bientôt la fortune est revenue à nous. Tout ce qui dépend du général a été fait pour la bataille que vous allez livrer. Il vous appartient de l'achever sur ce terrain, qui pour vous est un sol connu et fécond, et pour l'ennemi un pernicieux marais. Tournant vos regards vers le Rhin et vers les dieux du Teutschland, commencez avec confiance sous leurs auspices cette bataille et rappelez-vous vos femmes, vos parens, votre patrie. Ce jour sera un grand honneur pour nos ancêtres ou une grande ignominie pour nos descendans. » Les guerriers teutschs répondirent par des cris de joie, entre-choquèrent leurs armes et frappèrent du pied sur la terre pour

prouver à leur général leur assentiment et leurs bonnes dispositions.

Pour commencer la bataille on se lança des traits; lorsqu'ils furent épuisés et que le combat se fut échauffé, les armées se pressèrent l'une contre l'autre. Les Teutschs combattirent avec une grande supériorité. Pendant que les Romains ne gagnaient qu'à prix d'efforts un terrain solide, les Teutschs les dominaient de toute leur hauteur et renversaient aisément ces petits corps dans la boue ou les perçaient de leurs longues lances. Mais les Bructères s'élancèrent à la nage de la digue que Civilis avait construite dans le Rhin pour déterminer une inondation et se portèrent sur les flancs des Romains, dont ils mirent l'aile droite en désordre. L'issue ne paraissait pas douteuse. Alors un transfuge passa des Bataves à Cérialis et lui promit de conduire par un chemin sûr et peu remarqué de la cavalerie sur les derrières de l'ennemi. Cérialis donna à ce traître deux corps de cavalerie. Le projet réussit. Et pendant que ces deux corps de cavalerie tombaient avec de grands cris sur les derrières des Teutschs et causaient parmi eux l'incertitude et l'hésitation, les légions se poussèrent en avant avec de nouveaux efforts, et l'équilibre fut rétabli. Ainsi se termina la bataille : il n'y eut pas de victoire. Les Romains en rejetèrent la faute sur leur flotte qui n'arriva pas, sur une forte pluie et sur l'approche de la nuit, pour ne pas reconnaître à l'ennemi, même dans des circonstances semblables, l'honneur de la résistance, Pourtant leur perte considérable fut réparée le jour suivant par l'arrivée d'une nouvelle légion venue d'Espagne.

Mais la position de l'armée teutsche avait perdu sa sûreté depuis que le transfuge avait livré aux Romains la possibilité de la tourner. Civilis en conséquence abandonna tout à fait la rive gauche du Waal. Ce qu'il put emporter, il le fit passer de l'autre côté du fleuve, livra les localités aux flammes et passa avec son armée dans l'île des Bataves. Il fit aussi détruire les ouvrages par lesquels Drusus avait jadis rétréci le Rhin, pour grossir le bras de ce fleuve du côté de la Gaule et rendre par là le passage plus difficile. Il obtint des Chaukes un renfort. Mais Tutor, Classicus, cent treize sénateurs des Trévires, et parmi eux cet Alpinus Montanus que Civilis avait d'abord gagné, et le frère de celui-ci, Decius Alpinus, passèrent le Rhin pour chercher de nouveaux secours chez les peuples teutoniques, et non sans succès. Civilis se vit en peu de temps si fort qu'il put se hasarder à passer sur plusieurs points le Waal avec ses troupes, qui se tenaient dans quatre camps et avaient déjà commencé à construire des ponts pour passer elles-mêmes dans l'île (5). Il conduisit en personne une partie de l'armée contre Vada; Classicus l'autre partie contre Grinnes. Dans ces deux endroits se tenaient les cohortes et les corps de cavalerie des peuples alliés. Avec eux Briganticus, le neveu de Civilis, animé par sa vieille haine contre son oncle. La troisième partie de l'armée était commandée par un autre neveu de Civilis, Vérax ; et Tutor était à la tête de la quatrième. L'une dirigea ses armes contre Arenacum, où était campée la dixième légion; l'autre contre Batavodurum, le camp de la seconde légion, où fut construit un pont. Ce pont fut détruit; et là comme à Arenacum les Teutschs combattirent avec bonheur. La nuit mit fin au combat, et les Teutschs se tinrent sur la rive gauche. Mais le plus beau succès était promis par l'attaque sur Vada et Grinnes. Déjà les hommes les plus braves de l'armée romaine, et parmi eux Briganticus, étaient tombés; toute résistance parut inutile. Mais dans le moment de la plus grande extrémité arriva aussi de ce côté un secours inattendu. Cérialis parut avec une troupe choisie de cavalerie et fit tourner la marche des événemens contre les Bataves : Civilis eut le malheur de voir son cheval tomber sous lui; séparé des siens dans le tumulte, reconnu et poursuivi par les ennemis, il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans le fleuve et de chercher par la fuite son salut sur la rive de sa patrie. Ce malheur se fit sentir plus loin. Les Teutschs, privés de leur chef, effrayés et sans union, abandonnèrent le combat et retournèrent vers l'île, en ordre toutefois, à ce qu'il paraît, et sans en être empêchés par les Romains. Le grand historien romain est assez juste pour attribuer l'issue du combat au bonheur de Cérialis, et non au mérite, à l'habileté militaire et à la discipline de l'armée romaine.

Les jours suivans donnèrent une nouvelle preuve de ce bonheur de Cérialis. Il fit un voyage à Neuss et à Bonn pour visiter les camps où les légions devaient prendre position pour l'hiver. Il revint avec la flotte. La nuit, les navires étaient tirés à terre et entourés d'un

mur, mais du reste gardés avec négligence. Les Teutschs le remarquèrent de l'autre rive. Ils passèrent donc le Rhin par une nuit sombre. Sans obstacle et sans être vus, ils arrivèrent dans un profond silence jusqu'au camp, où ils entrèrent. Une partie coupa les cordes des tentes, culbuta celles-ci sur leurs habitans et commença à les massacrer au milieu de grands cris. Une autre partie chercha à se rendre maîtresse des navires, et avant tout du navire du chef, qui se distinguait par son pavillon, et sur lequel on supposait Cérialis. Les Romains, arrachés par la crainte au sommeil, troublés, blessés, sans armes, couraient égarés çà et là, ne sachant d'où venait l'attaque ni où trouver la défense. Au grand jour seulement les Teutschs se retirèrent et emmenèrent les vaisseaux dont ils s'étaient emparés. Parmi ceux-ci était la trirème du commandant. Ils firent remonter la Lippe à ce navire et l'offrirent en présent à Véléda. Mais on avait manqué Cérialis. Il n'était pas cette nuit sur le navire, mais il avait fait dans le camp la débauche avec une femme ubienne, Claudia Sacrata; ivre et chancelant parmi des hommes chancelans, il s'était arraché de ses bras pour essayer la défense. Il avait échappé ainsi à la captivité, sinon à la honte. Ce fut par cette honte du général que les gardes justifièrent leur négligence. « Elles avaient reçu l'ordre de ne pas faire de bruit pour ne pas troubler son repos; et elles s'étaient endormies. »

La flotte romaine descendit le Rhin. Civilis avait également essayé de rassembler une flotte pour troubler les entreprises des Romains contre l'île. Cette flotte courut des dangers. Après son éloignement ou son anéantissement, les Romains pouvaient facilement passer le Waal sur des bateaux, et la destruction de leurs ponts eût été faite en vain. Il semblait périlleux de livrer une bataille navale. Les Romains avaient la supériorité par l'adresse des rameurs, l'habileté des pilotes et la grandeur des vaisseaux. Civilis chercha cependant, en cas de nécessité, à compenser cette supériorité par le nombre de ses navires. Il se procura tout ce qu'il put de canots et de radeaux et chercha à donner quelque apparence à cette faible masse par la propreté et le luxe pour donner le change aux Romains et même à ses propres alliés. Les Romains méprisaient l'ennemi. Cérialis ne se décida que pour la singularité de la bataille. On ne doutait pas que la flotte ne fût prise ou anéantie. A l'endroit où la Meuse, réunie au Waal, se précipite vers la mer et forme une large plaine d'eau, semblable à un lac, se tenait la flotte teutsche. La flotte romaine, poussée par les flots, s'avança contre elle avec une orgueilleuse sécurité. Mais la flotte teutsche profita d'un vent favorable et passa adroitement devant la flotte ennemie, la saluant et saluée par elle d'une grêle de traits et gagna sans perte le haut de l'eau, et par conséquent l'avantage du fleuve.

Avec cet événement la guerre cessa. On était en automne. Les ouragans, les froids parurent. Civilis désirait en conséquence attirer les Romains dans l'île batavique, et évacua pour cette raison la rive. Maître du fleuve, il espérait pouvoir anéantir sur le sol humide de cette île, sain pour ceux-là seulement qui y étaient nés, les légions séparées de leurs camps et privées des moyens de transport. Mais Cérialis ne méconnaissait nullement le danger de sa position et savait bien qu'il n'avait ni les moyens ni la force de sortir de cette extrémité s'il ne réussissait pas à conclure une paix. Pour cette raison, il fit, il est vrai, une descente dans l'île; mais non pour la conquérir, et seulement pour exposer Civilis aux soupçons de son peuple. Il ravagea le pays, mais tout ce qui appartenait à Civilis resta intact. En même temps des agens secrets furent répandus parmi le peuple pour offrir la paix; Civilis lui-même devait obtenir son pardon. Et pour tenir tranquilles les Teutschs de la rive droite du Rhin, il chercha à gagner Véléda et ses parens par des représentations, par des promesses, par des présens. Ces Teutschs, venus au secours des Bataves leurs frères, dépendaient des Bataves dans leurs résolutions; de plus ils avaient éprouvé des pertes de plus d'une espèce dans cette sanglante expédition et devaient avoir besoin de repos. Mais les Bataves étaient ébranlés. La foule répétait ce que les envoyés de Cérialis avaient répandu parmi elle : « Un seul peuple n'était pas en état de rompre l'esclavage de l'univers. Qu'avaient-ils donc gagné par la destruction des légions? des légions plus nombreuses et plus fortes étaient venues à la place de celles-ci. Si l'on avait commencé la guerre pour Vespasien; eh bien! Vespasien était actuellement empereur. Mais si l'on voulait attaquer l'empire romain, quelle petite partie de

l'espèce humaine étaient les Bataves! On devait jeter les yeux sur les Rhétiens, sur les Norikes, sur les charges des autres alliés. Eux-mêmes ne payaient pas d'impôts : on ne leur demandait que de la bravoure et des hommes. Un tel état était bien voisin de la liberté. Et si une fois le choix du maître était libre, il serait encore plus honorable de supporter les princes des Romains qu'une femme teutsche, comme Véléda. » Les grands et les illustres du pays ne se contentèrent pas de ces pauvretés bonnes pour le vulgaire. Chez eux la passion monta jusqu'à la pensée de la trahison; mais ils coloraient leurs bassesses d'apparences religieuses : « Ils avaient été poussés à prendre les armes par la fureur sauvage de Civilis. Celui-ci avait opposé à une infortune domestique la ruine de son peuple. Aussi la colère des dieux a-t-elle été excitée contre les Bataves lorsqu'ils ont assiégé les légions, tué les lieutenans et commencé cette guerre, qui, nécessaire pour Civilis seul, a été un malheur pour eux-mêmes. On devait craindre les maux les plus extraordinaires s'ils ne prenaient pas courage et ne mettaient pas leur repentir au grand jour par le châtiment de leur coupable chef. »

Civilis ne se fit pas illusion. Une douleur amère déchirait son âme; mais il ne voulait pas laisser la victoire à l'astuce romaine; il ne voulait pas permettre à la masse de son peuple d'accomplir l'œuvre de l'impiété, aux deux partis de le mettre entre eux, lui la terreur des uns, un sujet d'envie pour les autres, comme une victime expiatoire et de se donner la main sur son cadavre (6). En conséquence il proposa une entrevue à Cérialis. Cette entrevue eut lieu sur un pont qui fut rompu sur les deux rives (7). Civilis la commença par l'histoire de son entreprise : « Si j'avais à me défendre devant un lieutenant de Vitellius, dit-il, mes actions n'auraient pas de justification, mes paroles pas de croyance. Entre nous il n'y avait qu'inimitié provenue de lui, augmentée par moi. Mais j'ai toujours été dévoué à Vespasien : tant que celui-ci a été homme privé, nous nous sommes donné le nom d'amis. Cela était connu de Primus Antonius. Pour cette raison, celui-ci m'excita à la guerre par ses lettres, afin que les légions de Germanie et la jeunesse gauloise ne passent franchir les Alpes. Ce qu'Antonius avait conseillé par ses lettres, Hordeonius Flaccus le conseilla par ses discours. J'ai donc commencé la guerre en Germanie, comme Mucianus en Syrie, Aponius en Mésie, Flavianus, en Pannonie..... »

Avec ces mots Civilis disparaît de l'histoire; l'ouvrage de Tacite, d'après lequel nous avons raconté ces événemens (8), s'arrrête avec eux. La douleur de quitter ce sublime historien adoucit la douleur de se séparer de son dernier héros. Peut-être est-ce un bien que la fin de celui-ci nous soit restée inconnue. Le souvenir du meurtre d'Armin et de l'infortune de Marobob remplit le cœur de pénibles pressentimens, et une indication de laquelle il semble résulter que Véléda fut retenue captive par les Romains donne de la force à ces pressentimens (9). Comment fut-elle prise, cette jeune fille teutsche? qui la livra aux mains des Romains? Les Teustchs ont plus d'une fois expié d'une manière cruelle la confiance avec laquelle, pour conclure la paix, ils sont venus auprès des Romains sous la protection du droit des gens. Le temps cependant a tout effacé. Aussi peu que ces hommes, Civilis a vécu et combattu inutilement; aussi peu Véléda a tenté en vain d'enthousiasmer son peuple pour la patrie et la liberté. Le but ne fut pas atteint : la guerre finit comme elle avait commencé. Les Bataves sans aucun doute revinrent à leurs anciennes relations avec la domination romaine (10); mais cette domination fut limitée au Rhin d'autant plus sûrement qu'elle avait chancelé davantage sur la rive gauche de ce fleuve. La liberté des Teutschs fut assurée de nouveau. Comme les Romains, les Teutschs avaient aussi fait une grande expérience : les forces de Rome étaient éprouvées, comme la faiblesse des Gaulois. Une alliance avec ceux-ci ne pouvait être que désastreuse. La puissance de Rome devait être anéantie par des luttes intestines et par une alliance plus étroite des Teutschs entre eux.

CHAPITRE XV.

INCERTITUDE A LA FIN DU Ier SIÈCLE.

De l'an 70 à l'an 100.

Depuis la paix qui mit fin au soulèvement des Bataves sous Claudius Civilis jusque vers la fin du premier siècle, où Tacite mettait en ordre les observations qu'il avait rassemblées sur

l'état du Teutschland et de ses habitans, s'étend de nouveau un temps obscur sur lequel on chercherait en vain quelque lumière. Cela fait presque trente ans, et un petit nombre de fragmens, quelques pauvres indications ont seuls été conservés sur cette période. Il est impossible d'établir un lien entre eux ; à peine suffisent-ils pour fonder une conjecture. Sans doute les Romains renouèrent les communications avec les peuples teutoniques et cherchèrent à les étendre et à les affermir. Assurément des marchands ne négligèrent pas de pénétrer partout où on les laissa venir. De jeunes Teutschs furent continuellement engagés pour les armées romaines afin de remplacer la force qui s'éteignait de plus en plus dans les Romains eux-mêmes, et ils se laissèrent volontiers prendre aux séductions de l'étranger pour obtenir des armes et une solde, pour employer à leur gré la plénitude de leur force et pour ôter des mains de l'ennemi de la patrie les armes qui jadis avaient été si dangereuses. La politique romaine, qui suscitait les peuples teutoniques les uns contre les autres, ne manqua pas non plus de les occuper, de les paralyser, de les rompre dans leur force. Enfin il n'est pas invraisemblable que les Romains aient profité du temps de la paix pour relever les fortifications du Rhin et pousser ces fortifications, en augmentant et en étendant les anciennes fondations sur la rive droite du Rhin, sur le Taunus et dans le pays compris entre le Rhin, le Danube et le Mein.

La paix dura donc sans interruption une suite d'années. L'issue de la guerre des Bataves était un obstacle pour les peuples teutoniques : empêchés par leurs propres relations d'attaquer et de conquérir, ils avaient besoin d'un puissant mobile pour risquer une entreprise avec une armée hors du sol de la patrie, et avec une force inférieure (ils l'avaient bien reconnu) on ne pouvait encore obtenir aucun succès. Mais Rome était si profondément ébranlée dans ses fondemens que désormais des souverains imprudens, fous et insensés pouvaient seuls concevoir la pensée d'exécuter les anciens projets contre le Teutschland. Et Rome dans ce temps avait Vespasien pour maître! Le coup d'œil de cet empereur était assez net pour reconnaître le vice de l'empire ; sa volonté resta assez pure pour s'exercer seulement sur le remède à ce vice, et dans son intelligence éclairée il trouva aussi des moyens suffisans pour appliquer ce remède où il était avant tout nécessaire. Une guérison durable toutefois était de beaucoup au-dessus des forces humaines ; le mal invétéré avait un siége trop profond, même pour un dieu : c'était une corruption morale qui depuis un long temps rongeait la racine de la vie et l'avait amenée à une pourriture qui pouvait bien être interrompue, mais non arrêtée. Vespasien l'interrompit. Il ne remplit pas toutes les exigences qui s'adressèrent à lui, il n'a pas non plus échappé au blâme de la postérité; mais dans ce monstrueux empire, plein de sang et de convulsions, il était certainement impossible de plaire à tous, et il était à peine possible d'éviter des erreurs. En général, Vespasien justifia complétement la confiance et l'espérance avec lesquelles le sénat, à son avénement à l'empire, lui avait rendu solennellement les honneurs réservés aux princes. Son fils Titus qui reçut après lui l'empire se conduisit comme lui, avec plus d'humanité, de bienveillance, de douceur encore. Moins noble de pensée et de caractère, moins puissant en génie et en intelligence, Titus eut la même bonne volonté et usa d'une plus grande réserve, parce que sa vie était moins bonne et sa conscience moins pure. Sa volonté d'être un empereur bon et zélé pour ses devoirs se maintint avec d'autant moins de peine durant la courte durée de sa domination que de grands désastres affligèrent la ville et l'empire, qui devaient profondément saisir même un cœur moins noble et le décider à la persévérance dans la volonté et à l'opiniâtreté dans l'action. Mais plus avait été grande la consolation que Titus dans cette extrémité donna aux âmes des hommes, plus fut horrible l'état de l'empire lorsque, irrésolu et trop bienveillant, il le laissa à son misérable frère Domitien, l'an 81. Car Domitien était un homme lâche, débauché et cruel, et assez connu comme tel : comme empereur il fut un des plus mauvais parmi les mauvais; son nom éveille une double horreur, puisque Titus et lui avaient été portés dans le sein de la même mère.

Comme dans l'empire, tout fut aussitôt changé dans les relations avec les Teutschs. Suétone remarque que Domitien fit sans nécessité et sans motif une attaque contre les Cattes. Selon Frontin, il fit courir le bruit que son armement était dirigé contre la Gaule pour y introduire d'autant plus facilement de nouvelles mesures pour la levée des impôts. Peut-être voulut-il justifier en quelque façon le surnom de

Germanicus (vainqueur des Teutschs), qu'il avait porté depuis son avénement à l'empire et qui désormais fut considéré comme un titre d'honneur, officiellement uni à la dignité impériale et habituellement porté par tous les empereurs. Mais il ne semble pas qu'il soit arrivé quelque chose d'important. Quoi qu'il en soit, Suétone parle de batailles; Frontin et Stace le poëte connaissent des victoires; Domitien célébra aussi un triomphe sur les Cattes et fit représenter sur des médailles la Germanie captive dans la posture d'une esclave. Dion Cassius au contraire dit sèchement qu'à la vérité il entra avec une armée en Germanie, mais qu'il revint sans avoir vu un ennemi. Et Tacite a remarqué que le triomphe gagné dans le Teutschland fut mensonger et donna lieu à des railleries, car il avait acheté des hommes auxquels, en changeant leur costume et leurs cheveux, il avait essayé de faire donner (comme jadis Caligula) les dehors de captifs. Bien plus, Domitien, selon le même Tacite, essuya une grande perte en Germanie (1).

Il est donc difficile de croire que l'entreprise se soit passée honorablement. Toutefois elle semble avoir eu des suites; du moins elle peut être rattachée à d'autres événemens dont il sera parlé. En effet, on ne peut méconnaître qu'il y eut des mouvemens et des conflits entre les peuples teutoniques. Peut-être ces conflits étaient-ils résultés de la guerre des Bataves. Les peuples qui y avaient pris part cherchèrent à conserver et à étendre leurs alliances, et comme ils avaient pu être plus d'une fois désunis entre eux-mêmes après le mauvais succès, ils irritèrent peut-être par là d'autres peuples qui, à cause de leur éloignement, étaient restés étrangers à cette guerre. Dans leur passion et leur aveuglement, quelques-uns prêtèrent peut-être l'oreille aux séductions romaines et en aigrirent d'autres. Vespasien et Titus se contentèrent sagement d'entretenir et d'alimenter cette désunion; mais Domitien, entraîné à ce qu'il paraît par son caractère sauvage, prit les armes, qu'il déposa bientôt avec autant de lâcheté qu'il les avait prises avec témérité et irréflexion. Dion Cassius et d'autres écrivains ont donné plus d'une indication qui donne lieu à des conjectures de cette nature, bien qu'elles manquent de tout ensemble et que le temps ne soit pas déterminé. Masyus, le roi des Semnones, et Ganna, une jeune fille qui après Véléda eut de l'influence dans le Teutschland comme prophétesse, vinrent près de Domitien, qui les reçut honorablement. Mais qu'avaient à chercher les Semnones à Rome ou auprès de l'empereur romain? D'où venait Ganna et quel était son but? Dion Cassius se tait sur ces questions, et aucun autre n'y répond (2). Puis il fait mention d'une manière tout aussi vague, dans ce même temps, environ une génération après l'arrivée de cet Italicus que jadis les Chéruskes avaient fait venir de Rome, d'un autre roi des Chéruskes, de Chariomer. Ce Chariomer fut, suivant Dion, chassé de son empire par les Cattes à cause de son amitié pour les Romains. Ses partisans l'y rétablirent, il est vrai, par la force; mais ils l'abandonnèrent bientôt après parce qu'il avait envoyé des otages aux Romains. Alors il implora le secours de l'empereur Domitien; et bien qu'il n'obtînt pas d'alliance, on lui envoya pourtant de l'argent. Ce récit toutefois doit être rattaché peut-être à l'expédition de Domitien contre les Cattes. Personne ne sait, il est vrai, qui était ce roi Chariomer, par quels rapports il tenait à Italicus et à la race royale, ce qu'il devint. A l'exception de Dion, aucun autre écrivain ne connaît un roi Chariomer; mais une remarque que Tacite ne peut avoir écrite que peu d'années après cet événement donne peut-être quelque éclaircissement, car elle paraît se rapporter au temps qui précéda la guerre de Domitien contre les Cattes et à cette guerre elle-même: « Les Chéruskes, dit-il, sans avoir été attaqués, se soumirent à une paix très-lâche. Cela était commode, mais ne donnait aucune sûreté : au milieu de peuples passionnés et braves, il est dangereux de rester tranquille; où l'on en vient aux coups, le plus fort obtient la gloire de la modération et de la droiture. Pour raison on traite aujourd'hui de lâches et d'insensés les Chéruskes, qu'on appelait jadis braves et justes. Aux Cattes au contraire, avec lesquels ils vivent toujours en discorde, on attribue comme sagesse le bonheur de la victoire. Dans la ruine des Chéruskes furent du reste entraînés aussi les Foses, un peuple voisin : tant que dura le bonheur des Chéruskes, ils s'étaient tenus en arrière; ils partagèrent en part égale leur infortune. » Ainsi parle Tacite. L'historien est réduit à ses sources; il ne peut faire un tout de fragmens confus. Mais Tacite semble reprocher deux choses aux Chéruskes : que, s'inquiétant peu d'une histoire grande et

glorieuse, ils se livrèrent au repos sous des rois, et qu'en particulier ils ne prirent point part à la guerre des Cattes contre les Romains. C'est précisément pour cela qu'ils n'auraient pas trouvé d'intérêt lors de la vengeance que les Cattes exercèrent contre eux; bien plus, le jugement du monde leur eût été contraire, parce que les Cattes auraient eu de justes griefs contre eux, les lâches insensés (3)!

Les Cattes toutefois semblent n'avoir pas été satisfaits de la vengeance qu'ils avaient tirée des fauteurs des projets romains; il semble qu'ils cherchèrent à renverser aussi l'empereur Domitien, comme ils avaient renversé le roi Chariomer. Suétone parle d'une révolte que Lucius Antonius, gouverneur de la Germanie supérieure, entreprit contre Domitien et qui n'échoua que par un bonheur merveilleux; car au moment du combat les glaces du Rhin, qui était gelé, s'amollirent. Ce dégel arrêta les barbares, qui étaient prêts à passer le fleuve pour venir au secours d'Antonius. Ces barbares, d'après la position des lieux, ne peuvent avoir été que des Cattes et peut-être d'autres peuples qui étaient dans leur alliance. Antonius avait sans doute fondé ses projets contre Domitien sur la confiance que lui inspirait leur amitié; mais comme sa réunion avec eux ne réussit pas, il fut facile à Lucius Maximus, comme le raconte Dion Cassius, de le vaincre et de l'anéantir et de conserver l'empire à Domitien.

Ce fut un bonheur pour l'empereur. Si les peuples teutoniques avaient passé le Rhin, de grands événemens auraient pu en résulter. Car dans ce même temps Domitien était engagé dans une guerre grande et difficile sur le Danube; cette guerre, commencée sur la partie inférieure de ce fleuve, avait gagné la partie supérieure avec un danger croissant et était devenue inquiétante même pour l'Italie. Ici encore, il n'y a ni fond ni consistance, et il est difficile, sinon impossible, d'établir l'ordre des temps. Pendant que la guerre s'étendait sur plus de peuples, plus de guerres apparaissent dans les mentions décousues que l'on en fait, et la lutte une et grande se dissout en une série d'entreprises. La lutte commença avec les Daces. Ce peuple demeurait sur la rive gauche du Danube, à côté des Gètes, qui, pour eux, se joignirent aux Quades et aux Mark-Mannen et furent enveloppés dans cette lutte. Décébale était roi des Daces, homme d'un grand génie et de grandes qualités, vigilant, actif et très-expérimenté dans la guerre. Les généraux de Domitien furent continuellement malheureux contre ce prince: car Domitien lui-même se tint éloigné de la guerre, et se livrait, en Mésie, à de doubles débauches. Dion Cassius dit pourtant que Domitien attaqua les Quades et les Mark-Mannen, en venant de la Pannonie, parce qu'ils ne l'avaient pas soutenu dans cette guerre, mais qu'il fut battu et mis en fuite par les peuples teutoniques, et que cette défaite le força à faire la paix avec Décébale, à quelque condition que ce fût. Mais on ne sait ce qu'il arriva de la guerre avec les Teutschs. Nerva toutefois, successeur de Domitien dans l'empire, l'an 96, doit encore avoir gagné le surnom de Germanique par une victoire sur les Mark-Mannen. Il est tout aussi difficile de décider dans quel rapport un événement dont parle Dion Cassius se trouva avec cette guerre ou quelles en furent la nature, les circonstance et les suites. Les Lygiens, en guerre en Mésie avec les Suèves, envoyèrent des ambassadeurs à Domitien et demandèrent son alliance, et ils l'obtinrent non comme augmentation de leurs forces, mais comme un honneur, car il leur envoya cent cavaliers. Mais les Suèves considérèrent ce fait comme une hostilité. Ils se liguèrent donc avec les Jazyges et armèrent pour passer avec eux le Danube. Il est évident que dans ces fragmens la vérité est mêlée à l'erreur: on réunit ce qui est voisin et ce qui est éloigné, des noms sont confondus avec des noms. Des recherches plus approfondies ne conduisent à rien de sûr; on peut coudre les uns aux autres par le fil de la narration ces membres épars d'une même masse, mais il est impossible d'en faire un corps vivant (4).

Toutefois nous avons sur la nature et la marche de toutes ces guerres deux témoignages qui s'en tiennent, il est vrai, aux généralités, mais qui pour cela ne perdent pas leur force probante; ils sont de Tacite et de Pline le jeune. Le premier remarque que sous l'empereur Domitien beaucoup d'armées se sont perdues en Mésie, en Dacie, en Germanie et en Pannonie par la témérité ou par l'inaction des généraux; que beaucoup de lieux fortifiés furent enlevés avec les cohortes qui les gardaient; que l'on ne combattait plus pour les frontières de l'empire, par exemple pour la rive du fleuve, mais pour les quartiers d'hiver des légions et la

possession du pays; qu'on éprouvait perte sur perte, et que chaque année se distinguait par des cadavres et des défaites. L'autre écrivain vante le glorieux temps de Trajan en le comparant aux temps antérieurs; et certainement il ne fait pas allusion au règne si court de Nerva, à qui Trajan devait l'empire, mais à ce qui s'était passé avant lui sous Domitien: « Maintenant, dit-il, nous reçevons des otages et nous ne les achetons pas; nous ne signons pas de traités avec de grandes pertes et d'immenses présens pour nous donner les apparences de la victoire. Les peuples étrangers nous supplient, nous implorent; nous accordons, nous refusons. Le Danube est couvert d'une glace épaisse, qui porte sur elle des guerriers formidables. Les peuples sauvages ont pour armes leur ciel et leurs astres. Mais les temps sont changés : toi, Trajan, tu es près d'eux; ils se tiennent cachés dans leur repaire, et nos armées passent sur l'autre rive. » Ce que le panégyriste dit à la louange de son héros peut souffrir tous les retranchemens auxquels la flatterie est justement soumise, mais ce que Pline dit des temps antérieurs, à l'avantage des peuples étrangers, subsiste dans toute sa force.

Tacite donne encore le récit d'un événement singulier arrivé dans l'intérieur du Teutschland et qui semble appartenir aux derniers temps de l'empereur Domitien ou même à l'époque où Nerva régnait sur l'empire romain. Il est difficile de dire quelle valeur a ce récit; il est fondé sur un bruit, il se trouve isolé et n'a trait à aucun autre. Toutefois il serait possible que non-seulement quelque événement ait donné lieu à ce récit et à ce bruit, mais que cet événement même appartînt à cette série de faits dans laquelle se trouve la guerre des Cattes avec les Chéruskes et qu'il ait eu son fondement dans les efforts des peuples situés sur les rives du Rhin pour conserver ou fonder une étroite union pour la défense commune. Tacite, en comptant les peuples du Teutschland qu'il avait connus et en faisant mention des Tenchtères, ajoute : « Autrefois on trouvait à côté des Tenchtères les Bructères; maintenant on dit que les Chamaves et les Angrivariens se sont établis dans ce pays, après que les Bructères, avec le suffrage des peuples voisins, eurent été chassés et entièrement détruits, par suite soit de la haine qu'avait excitée leur insolence, soit de l'appât du butin, soit de la faveur des dieux pour nous. Car ils nous ont donné jusqu'au plaisir d'être spectateurs de la bataille. Plus de seize mille sont tombés, non par les armes des Romains, mais, ce qui est plus délectable, pour le plaisir de nos yeux! »

La chose est incertaine et doit rester dans l'incertitude. Les Bructères ne furent pas détruits; ils reparaissent dans l'histoire à la fin du quatrième siècle. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est l'inconcevable joie avec laquelle Tacite raconte une telle atrocité, la destruction de tout un peuple par ses frères. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est l'inconcevable désir dont il accompagne ce récit : « Puisse donc parmi les peuples étrangers vivre et durer sinon l'affection pour nous, du moins la haine contre eux-mêmes! Comme le destin de l'empire devient plus fécond en dangers, la fortune ne peut nous faire un plus grand présent que la désunion des ennemis! » Un tel vœu sort d'un principe qui excite l'horreur. Où donc est le but? où finit la force? Rome, et Rome seule, même dans l'ignominie, dans la dépravation, dans l'indignité, c'est là la seule pensée, la seule volonté, la seule tendance. Point de communauté des peuples, point d'efforts vivaces ni de contre-efforts, point de luttes ni de contestations pour le bien général! Point de ménagemens pour d'autres, point de considération pour d'autres, encore moins d'intérêt et de joie pour une énergie propre et pour d'heureux progrès! Lorsque les hommes les plus nobles pensaient ainsi, comment peuvent avoir agi les plus mauvais? Dans le fait; si même les écrivains romains n'étaient point en contradiction avec le caractère de la nature humaine et avec leurs propres récits, ce passage de Tacite justifierait l'historien teutsch du peuple teutsch de sa défiance pour tout ce qu'ils racontent au désavantage des Teutschs et de ses soupçons contre eux dans toutes les relations entre les Romains et les Teutschs.

NOTES DU LIVRE II.

CHAPITRE I.

(1) Celui qui, après toutes ces bases. pourrait encore douter que Rome avait dès lors le plan de subjuguer le Teutschland, et qui pour cette raison demanderait encore une dernière preuve, trouverait peut-être un témoignage décisif dans PLUTARQUE (*in Cæsare*, cap. 58). D'après cet auteur, César aurait déjà eu la pensée, qui en tout cas paraissait un peu légère, de partir de l'Asie et de tourner la mer Noire pour de là subjuguer la Germanie.

(2) FLORUS (IV, 12). *Quatenus* (Augustus) *sciebat patrem suum Cæsaren, bis trajecto Rheno, quæsisse bellum, in illius honorem concupivit facere Germaniam provinciam.* Sans doute il a été dit souvent avant GIBBON et après lui, qu'Auguste avait eu le plan de ne pas étendre les frontières et qu'il n'avait changé ce plan que par affection pour Drusus. Mais que l'on écoute TACITE (*Ann.*, I, c. 2). Après la mort d'Auguste parut un petit livre appelé par Suétone *Rationarium imperii*, écrit assurément par lui dans le dernier temps de sa vie. Ce petit livre contenait un coup d'œil sur l'empire. Et Auguste *addiderat consilium coercendi intra terminos* (quos?) *imperii*. Alors sans doute, en face de la mort! Et pourtant Tacite dit : *incertum, metu, an per invidiam!*

(3) APPIEN (*De bellis illyricis*) le pensait déjà ; beaucoup l'ont suivi ; c'est à tort.

(4) Jean MULLER, d'après HALLER : « En beaucoup d'endroits, la nature est, chaque année pendant neuf ou dix mois, engourdie par le froid ; et ces mêmes vallées étroites languissaient pendant un été de quarante jours sous la chaleur du Sénégal. » (*Histoire de la Suisse*, 1806, t. 1, p. 39). Sans doute seulement dans une partie des Alpes, dans le Valais. Mais la Rhétie était aussi redoutable (*Histoire du comté princier de Tyrol*, par le baron de HORMAYR, au commencement.

(5) Jean MULLER (*Histoire de la Suisse*, I, p. 41). La chose cependant est incertaine et pourrait se contester.

(6) CÆSAR (III, c. 1 et seq.) Jean MULLER : « Ils perdirent leur liberté parce qu'ils en abusaient au détriment des étrangers. » Ce ne fut pas là le motif. Pourquoi donc les Nerviens et les Ménapiens perdirent-ils leur liberté? César lui-même dit qu'il avait attaqué ces peuples, *quod iter per Alpes patefieri volebat*, à savoir de Genève en Italie.

(7) Voyez les indications de BARTH (*Histoire primitive du Teutschland*, t. I, sec. 12).

(8) FLORUS (IV, 12) a cette addition singulière : *inter epulas*. C'était aussi le temps pour cela! Mais le barbare ne doit pas avoir une pensée pure et grande.

(9) Dans le discours au sénat, où Octavien fait l'hypocrite déclaration qu'il veut déposer sa puissance et sa dignité, il vante aussi τὴν Παννονίας δούλωσιν (DIO, LVIII, c. IX).

(10) Bien raconté par DION (Lib. LIII).

(11) Ces *Milites*, qu'Auguste obtint *in sui custodiam* lui furent donnés en même temps que la souveraineté, et à ces gardes (δορυφόροις) était accordée une double solde, ὅπως ἀκριβῆ τὴν φρουρὰν ἔχῃ (DIO CASS., LIII). Et d'après SUÉTONE (*in Octaviano*, c. LXXXIX) il avait des Germains *inter armigeros secum usque ad Varianam cladem*. Et pourquoi pas dès le commencement?

(12) DION CASSIUS (LIII, c. 12) croit tout simplement que le nom fut donné au pays parce qu'il y demeurait des Germains, ou, selon sa manière de parler, des Celtes que l'on appelle Germains, Κελτῶν τινας, οὓς Γερμανοὺς καλοῦμεν.

(13) PLINE (*H. N.* IV, 31) : *Bellovaci, Nervii liberi, Remi fœderati*, etc. Il résulte aussi de DION CASSIUS que la Gaule était encore agitée et qu'Auguste nommément αὐτῶν καὶ ἀπογραφὰς ἐποιήσατο, καὶ βίον τήν τε πολιτείαν διεκόσμησε.

(14) Ou alors, ou lors de son second séjour dans la Gaule.

(15) Et pour la huitième fois, il est vrai. Et cela était aussi l'un des caractères de cette époque hypocrite, que le lâche sénat décernait toujours encore au maître unique des titres et des fêtes pareilles, comme s'il avait toujours encore quelque chose à accorder. Auguste souffrait ce jeu parce qu'il n'avait en vue que le profit réel que ce jeu lui assurait.

(16) MASCOU (*Histoire des Teutschs*, I, p. 5) dit : « Les Sigambres profitèrent de l'absence d'Auguste et inquiétèrent les provinces romaines ; Melo, prince des Sigambres, les conduisait ; mais il fut battu par M. Vinicius. » D'autres disent la même chose : BARTH par exemple (*Histoire primitive du Teutschland*, I, p. 424) : « Chez les Sigambres éclata l'ancienne discorde ; les marchands furent tués. Marcus Vinicius en tira vengeance. » Tous deux s'appuient, quant aux Sigambres, sur STRABON (VII, 1) ; et quant à la victoire des Romains, sur DION (LIII, 26). Nous avons déjà parlé à une autre occasion du passage de Strabon (voy. note 8. du ch. III, du livre 1er). Toute indication précise de temps manque ; tout est confondu pêle-mêle. Qu'on lise seulement dans l'ensemble depuis ces mots : Ἔστι δὲ καὶ Σάλας ποταμός, jusqu'à l'endroit où il est question de Varus Quinctilianus ; et il sera évident que les

paroles sur lesquelles on s'appuie ici, ἤρξαντο δὲ τοῦ πολέμου Σούγαμβροι, etc., peuvent difficilement être rapportées à un temps précis, mais qu'elles ont trait à ce temps bien moins qu'à celui de Lollius, dont il sera bientôt question. Les expressions de Dion au contraire sont générales : Μάρκος Οὐινίκιος, Κελτῶν τινας μετελθὼν, etc.

(17) Dion nomme en tout cas aussi Celtes les Teutschs de la rive droite du Rhin, et ici, comme cela a été remarqué, il dit Κελτῶν τινες. Cette expression ne prouve pas cependant contre mon opinion, que Vinicius n'a pu vaincre que sur la rive gauche du Rhin.

(18) — Τοὺς ἐν τῇ ἡλικίᾳ.

(19) Dion Cassius (LIII, cap. 19, 25 et 26), et Strabon (IV. cap. 6).

(20) Que la mission d'Agrippa ait ou non eu lieu par une circonstance particulière, c'est ce que je ne puis décider; mais j'ai peine à le croire. Les paroles de Dion (LIV, c. 11) sont trop vagues et trop générales pour qu'elles puissent prouver quelque chose: « Agrippa fut chargé de gouverner les Gaulois, car parmi ceux-ci s'élevaient successivement des agitations; ils furent aussi attaqués par les Keltes. Lorsqu'il eut ici rétabli la paix, il se rendit en Espagne. » Les paroles de Suétone (*in Tiberio*, 9), que l'on a mises en avant à ce sujet, sont encore plus générales. A savoir, après Agrippa *rexit* (*Tiberius*) *anno fere comatam Galliam et barbarorum incursionibus et principum discordia inquietam*. Par conséquent l'expression de Dion Καταστήσας δὲ καὶ ἐκεῖνα (il s'agit d'Agrippa) ne doit pas non plus être prise si à la lettre.

(21) Velleius Paterculus (II, cap. 97 et 102). Comme autrement Horace (*Carm.* lib. IV, od. 19). — Des *Annales* de Tacite (III, c. 48) résulte un motif de plus pour le portrait défavorable que Velléius fait de Lollius. La vérité peut être que Lollius suivait les mœurs de son temps. La maison impériale avec ses malheureuses relations, dans lesquelles il se trouvait mêlé, et les vices de l'Orient, où il avait eu des gouvernemens, l'avaient corrompu. Mais on devient certainement un peu tolérant pour ce qui est de l'avarice si même on ne lit aussi que la belle histoire de Licinius, dans Dion (LIV, cap. 21). Si l'empereur recevait avec tant de plaisir les sommes que produisaient les extorsions, comment ses serviteurs auraient-ils pu agir autrement?

(22) Selon Julius Obsequens (*de Prodigiis*, vers la fin), *Caio Furnio, Caio Sillano Coss.*, c'est-à-dire l'an 737—738 de la fondation de Rome, 17 avant J.-C. Juste-Lipse a changé, mais sans motif et sans nécessité, les mots de Tacite (*Ann.* I, 10). Au lieu de *insidiis Romanorum Germani circumventi, sub M. Lollio legato graviter legati*, il veut lire *insidiis Germanorum Romani*, etc. Mais ce changement s'appuie seulement sur Dion, qui parle des événemens de l'année suivante, et le mot *vexati* me semble s'accorder mal avec lui. Si au contraire le mot *sub* ne paraît pas bien convenir à la leçon non changée, il faut se rappeler qu'il demeurait aussi des *Germani* sur la rive gauche du Rhin, que Lollius avait ici l'administration, et que par conséquent ils étaient sous ses ordres. Juste-Lipse se fonde aussi sur Eusèbe (*Chronic.*); mais cette chronique prouve aussi contre son opinion. *Germanos in arma versos M. Lollius superat*, est-il dit ici.

(23) Le scoliaste Helenius Acron fait sur l'expression *feroces Sigambros*, dans Horace (*Carm.* IV, od. 2, v. 34 et 35), cette observation : *feroces quia antea centuriones romanos, qui ad stipendia missi erant, crucibus affixerunt.* Mais d'où cet homme tient-il ce renseignement? Les Sigambres n'étaient pas tributaires. Acron avait peut-être en vue les mots de Florus (IV, 12) : *Cheruscos, Suevosque et Sigambros pariter aggressus est : qui, viginti centurionibus crematis*, etc. Mais Florus parle de Drusus, et non de Lollius.

(24) Dion Cassius (LIV, cap. 20-22). Velléius : *Bellum pannonicum magnum atroxque et perquam vicinum imminebat Italiæ.* Lorsque Jean Müller (*Hist. de la Suisse*, t. I, p. 45) dit : « L'an 738 de la ville de Rome, lorsque Octave Auguste régnait paisiblement sur toutes les nations depuis l'Euphrate jusqu'aux côtes des Bretons, les Camunes et les Wennones, races rhétiques, qui se livraient au brigandage contre les villes des provinces romaines, rappelèrent à son souvenir les peuples de la montagne. » Cela n'est juste que sous un point de vue très-étendu, sous lequel disparaissent les détails. Du reste, Müller a décrit d'une belle manière, selon son habitude, la lutte qui suivit.

(25) Ou, comme on le croyait assez, son fils, *per adulterii consuetudinem.* (Suetonius, *in Claudio*, cap. 1).

(26) Selon Dion Cassius (LIV, cap. 22), ce furent les Rhétiens qui se tournèrent contre la Gaule. Mais il sait, tout aussi bien que Strabon (VII), que Tibère traversa le lac (de Constance); et, d'après Strabon, il se battit sur ce lac avec les Vindéliciens. Par cette raison, il semble, d'après la position du pays, que l'on doit admettre les choses comme je les ai présentées. Cependant il est aussi très-possible que des Vindéliciens et des Rhétiens aient été réunis çà et là. De plus, la Vindélicie fut incorporée par les Romains à la province de Rhétie, de sorte que plus tard, dans le langage, les Vindéliciens purent être appelés Rhétiens tout aussi bien que les Germains de la rive gauche du Rhin étaient appelés Gaulois.

(27) Les barbares, dit Dion, retournèrent dans leur pays et firent la paix en donnant des otages. Mais on ne conçoit pas cependant dans le fait comment ils vinrent à donner des otages; il peut donc se faire qu'ils en aient aussi reçu.

(28) Naturellement Florus (IV, cap. 12) ne voit dans cette atrocité que *callidarum gentium feritas.* L'homme heureux a rarement une conscience.

(29) Les indications que les écrivains de l'antiquité donnent sur ces événemens sont si vagues, si décousues et si confuses que l'on peut être entièrement incertain du temps où chaque chose s'est passée. En tout cas les entreprises tiennent l'une à l'autre. Ce qui arriva en Gaule, ce qui arriva en Pannonie et en Rhétie, fut une seule et même œuvre. Cela est la chose principale, et par là les guerres des Alpes sont importantes pour le Teutschland.

CHAPITRE II.

(1) Bien que le nom de Suèves ait pu se produire plus tôt, il n'a pas eu cependant d'importance historique avant César.

(2) En ce qui concerne les Suèves, César a donné lieu à la confusion, partie par vanité, partie par obscurité, partie par honte. Arioviste était un Suève. César avait donc assurément occasion de recueillir des renseignemens, et il est difficile de croire qu'il ne l'ait pas fait. Cependant comme ses indications sont tenues dans le grand style! Combien peu il songe à la justesse, à l'exactitude, à la vérité! Dans la suite il apprit, sur la rive droite du Rhin, de ses amis les Ubiens, à connaître encore trois peuples teutoniques, les Sigambres, les Usipètes et les Tenchtères. Il cite ceux-ci par leur nom; tous les autres sont pour lui des Suèves. Et s'il n'avait pas eu encore besoin d'un peuple pour ne pas placer un désert ou la fin du monde après l'extrême frontière à laquelle il fait atteindre les Suèves, au delà de la forêt Bacenis, il n'aurait pas fait non plus aux Chéruskes l'honneur de les nommer. Tout ce qu'il avance sous ce rapport, n'a, comme nous l'avons montré, aucun fondement, et par conséquent aucune valeur pour l'histoire. Il cherche à donner un ensemble à son récit pour ses lecteurs romains, et il nomme les Suèves parce que ce nom était une fois connu et simplifiait la chose. Toutefois, dans la suite du temps, pour ne pas porter atteinte à la considération du divin Jules, on s'en tint à ses assertions. On a cherché partout des Suèves, et comme, dans le voisinage des peuples que César avait cités sous leurs noms, on trouva d'autres peuples avec d'autres noms déterminés, et au delà de ceux-ci d'autres encore, on reporta, au commencement, les Suèves plus loin; mais on se vit enfin forcé, parce que partout d'autres noms se produisaient, à réunir le nom de Suèves à ces noms et à l'admettre comme un nom collectif de beaucoup de peuples. Mais maintenant il manquait d'une frontière pour cette confédération de Suèves; il manquait d'un signe distinctif. TACITE toutefois (*Germania*, cap. 38) trouva heureusement le *insigne* des Suèves, qu'ils nouaient leurs cheveux en touffe. Sans doute cela se rencontrait bien aussi chez d'autres peuples teutoniques, mais RARUM, *seu cognatione aliqua Suevorum, seu, quod* SÆPE *accidit, imitatione, et intra juventæ spatium!*

(3) Avec cette différence toutefois, que les Boïens paraissent partout comme moyen de sortir d'embarras lorsqu'on ne savait plus ou qu'on ne pouvait plus indiquer d'autre nom; ils sont souvent l'équivalent d'un *et cætera*; tandis qu'au contraire les Suèves apparaissent en général comme une *gens*, qui renfermait plusieurs *nationes* avec des noms particuliers. Comparez du reste TACITE (*Agricola*, ch. 28), où il est fait mention des Suèves au delà des Frisons.

(4) C'est assurément un mal que nous nous en tenions aux mots des écrivains anciens, comme si leurs ouvrages étaient des actes officiels passés devant témoins et notaires. Ce qu'ils disent, nous devons le savoir; mais c'est une folie que de croire que tout ce qu'ils disent doive être vrai et de se mettre à la torture pour amener à une concordance ce qui est en contradiction avec la nature, la position des pays et les relations humaines, bien plus, ce qui souvent est en contradiction flagrante avec soi-même.

(5) Où les habitans du haut et moyen Teutschland emploient un *Schw*, ceux du Teutschland septentrional emploient le *Sw*. Le Nord-Teutsch par exemple, ne prononce pas *Schwester*, mais *Swester*; il ne prononce pas *Schwaben*, mais *Swaben*. Donc aussi *Sweven* ou *Sueven*. Quant aux essais de faire dériver ce nom peut-être de *schweifen* (errer), parce que les Suèves erraient çà et là sans demeures fixes, ou parce qu'ils portaient un nœud de cheveux (*haar schweifel*), ou de *saiws*, *seve*, la mer, parce qu'ils habitaient près de la mer, je les abandonne à d'autres, qui ne se contentent ni d'un fleuve Suévus, ni d'un dieu Suévus, et veulent pourtant savoir pourquoi un pois s'appelle précisément un pois (*quidquid undique terminatur*). Ce qui n'est pas mal du reste, c'est que la mer s'appelle *mare Suevicum*, parce que le peuple habitait originairement sur les bords de cette mer, et que le peuple s'appelle Suève, parce qu'il habitait originairement sur les bords de la mer, Suev ou Suewe. *Mare Suevicum* voudra par conséquent dire quelque chose comme mer Suévique, une mer de mer!

(6) A cause de la faute que Drusus avait commise sans aucun doute avec l'assentiment d'Auguste.

(7) Ce dernier état est supposé par tous les écrivains modernes lorsqu'ils expliquent le mot de *Marca* (la frontière); mais cela mérite bien une question, un doute. Mais à l'égard de la première chose, c'est-à-dire par rapport à la contrée où les Marcomans se sont trouvés, il s'est élevé une singulière diversité d'opinions qui du reste a été suffisamment discutée par ROTH (*Hermann et Marobod*, Stuttgard, 1817, p.60 et suiv.).

(8) HERMOLD n'a sans doute écrit son *Chronicon Slavorum* que vers la fin du douzième siècle; mais l'explication connue qu'il donne (cap. 68) du mot Marcomans, est toujours pourtant remarquable: « *Vocantur autem usitato more Marcomanni gentes undecunque collectæ, quæ Marcam incolunt. Sunt autem in terra Slavorum Marcæ quamplures, quarum non infima nostra Wagirensis est provincia, habens viros fortes et exercitatos prœliis tam Danorum quam Slavorum.* »

(9) CÆSAR (VI, 1 et 2).

(10) Comparez ce que nous avons dit aux chapitres VIII, X, XI, du livre Ier.

(11) DION CASSIUS (LIV, 31). Aussi pour ce qui suit. Comparez TITE-LIVE (CXXXVII).

(12) *Gens ferox*, dit TACITE (*Hist.* I, 59) en parlant des Bataves. Les Caninéfates habitaient également dans ce qu'on appelait l'île batavique (TACITE, *Hist.* IV, 15). PLINE (*Hist. nat.*, IV. 29) connaît encore des Frisiabones, des Chaukes, des Sturiens et des Marcosiens dans cette contrée, dans le Seelande et la Hollande, c'est-à-dire entre les embouchures du Rhin, du Flevus et de l'Hélium.

(13) Que les Bataves et les Frisons aient été alliés des Romains, cela ne souffre absolument aucun doute. Ils se tenaient avec eux, aidant et favorisant, et les pre-

miers, autant que cela nous est connu, ne furent pas domptés par les armes. Dion Cassius dit, il est vrai, en parlant des Frisons, que Drusus les soumit, mais d'une manière si fugitive qu'il peut bien être douteux si les Frisons ne se montrèrent pas également aussitôt comme alliés de Drusus. Mais à une époque antérieure, les Romains n'avaient pas encore un grand intérêt à leur faire de grandes concessions. En particulier nous ne savons pas non plus quelles concessions leur furent faites; mais nous le pouvons conclure de quelques expressions de Tacite (*Germania*, cap. 29) : *manet honos*, etc.; (*Histor.*, cap. 12 et 17). Mais comment on tint parole à eux aussi; c'est ce que montrera en son temps l'histoire de Civilis.

(14) César (IV. cap. 10) le fait, il est vrai, couler dans la mer par *multis capitibus*; mais ce qu'il dit dans ce passage des *feris barbarisque nationibus*, qui doivent (*existimantur*) vivre de poissons et d'œufs d'oiseaux, prouve qu'il ne connaissait pas ces pays. Asinius déjà, dans Strabon (IV), blâme ceux qui donnent au Rhin plus de deux embouchures. Et pour cette assertion précise, le *Rhenus bicornis* de Virgile peut avoir aussi sa valeur. Mannert (*Géographie des Grecs et des Romains*, t. II, p. 168) a une tout autre manière de voir.

(15) Pomponius Mela (III, cap. 3) nomme le lac *ingens lacus*, *Flevo*, et lui donne une île du même nom; mais Mela fait aussi former ce lac du bras droit du Rhin et assigne à ce lac une issue. Pline (*Hist. nat.*, IV, cap. 29) fait finir dans ce lac le bras septentrional du Rhin. Tacite au contraire (*Germania*, cap. 34) parle en se répétant de plusieurs lacs, ce qui pourtant ne se laisse expliquer que par plusieurs îles. Et enfin Suétone (*in Claudio*, cap. 1) fait creuser par Drusus *fossæ*, plusieurs fossés; peut-être donc aussi un canal pour unir le lac à la mer.

(16) Une autre opinion, que connaissait aussi déjà Menso-Alting, semble être préférée dans les temps modernes à ces opinions habituelles. Selon cette opinion l'Yssel ne s'écoulait pas dans le Zuyderzée, mais elle rejoignait le Rhin à l'endroit où est Doesbourg. Drusus donna, par un fossé, aux eaux de l'Yssel, une direction toute différente en les détournant du Rhin pour les porter vers le Zuyderzée, mais il força aussi le Rhin à laisser conduire une partie de ses eaux dans ce même lit, qui jusqu'alors lui avait apporté des eaux. (G. Bruining, *Commentarius perpetuus in Jul. Cæsaris, Strabonis, etc. tradita de rebus belgicis, etc.* Lugdun. Batav. 1818, p. 8). Cette opinion a sans doute un attrait en elle; elle rend plus difficile et même plus aventureuse l'entreprise de Drusus. Mais la nature du terrain, le cours de l'Yssel actuelle, à partir de Doesbourg, qui ne ressemble pas à un canal, la circonstance que l'issue du Flevus dans l'Océan s'appelle de nouveau Flevus (Mens. Altingii *Notitiæ Germaniæ inferioris*, pars I. p. 115), et cette autre circonstance que pour l'histoire il importe très-peu que l'on adopte une de ces opinions ou l'autre, me déterminent à rester fidèle à la manière de voir habituelle.

(17) Drusus fit entreprendre, sans aucun doute, plusieurs travaux dans ces contrées. On ne dit pas d'une manière précise qu'il employa des digues pour remplir d'eau son nouveau canal et donner ce cours aux eaux du Rhin, mais cela paraît être dans la nature des choses. Tacite (*Hist.* V, cap. 19) parle d'une digue de travaux qui continrent le Rhin : *quin et diruit molem a Druso Germanico factam*, etc. Il parle aussi d'un *agger a Druso inchoatus coercendo Rheno* (*Ann.* XIII, cap. 53). Bruining est au sujet de l'écrit cité, dans l'opinion que cette *moles*, qui fut renversée par Civilis, avait été construite par Drusus pour son canal et que par elle tout le Waal aurait été détourné. Mais je ne puis décider ni si cette *moles* et cet *agger* ont été un seul ou même ouvrage ou deux ouvrages différens, ni si cet ouvrage ou l'un de ces ouvrages se rattachait au canal; et tout au moins je me range à l'opinion d'après laquelle des digues furent construites tout le long du Waal.

(18) Ces irruptions ont eu lieu surtout au treizième siècle. Alting.

(19) Suetonius (*in Claudio* cap. 1) : *Fossas novi et immensi operis effecit.*

(20) *Fabaria.* Plinius.

(21) Dans les expressions de Tacite (*Germania*, cap. XXXIV) l'ironie me semble évidente : *Et superesse adhuc Herculis columnas fama vulgavit. Nec defuit audentia Druso Germanico : sed obstitit Oceanus in se simul et in Herculem inquiri. Mox nemo tentavit : sanctiusque ac reverentius visum, de actis deorum credere quam scire.* On ne peut préciser où le débarquement fut tenté. Dion dit (LIV, cap. XXXII) : Καὶ ἐς τὴν Χαυκίδα διὰ τῆς λίμνης ἐμβαλὼν ἐκινδύνευσε. Mais le récit de Dion est si vague, et ses expressions même sont si peu sûres que l'on ne peut faire beaucoup de fonds sur elles. Cependant si le débarquement avait eu lieu sur la rive droite de l'Ems, les Frisons auraient dû passer l'Elbe pour prêter secours; de ceci, pas de trace. Et comme dans la suite aussi la flotte romaine débarqua sur la rive gauche de l'Ems, on peut bien croire que Drusus ne vint pas dans la Chaukide, le pays des Chaukes. Tacite (au commencement du livre VII) parle d'un combat naval où Brutus doit avoir vaincu les Bructères. Une erreur sert réellement de base à cette assertion, si en général elle mérite quelque attention. Sans doute les Bructères peuvent avoir atteint la rive de l'Ems, au sud de Chaukes et de Frisons. Mais Drusus ne remonta pas cette fois jusqu'à eux, et il n'est pas question d'une expédition postérieure que quelques-uns ont placée à l'an 10 avant J.-C. Et elle n'est pas croyable. Drusus avait trop bien appris à connaître la nature de l'Océan pour qu'il ait dû la tenter de nouveau.

(22) Florus (IV, cap. 12) nomme les Chéruskes, les Sigambres et les Suèves, qui ne pouvaient pas manquer.

(23) Je ne veux pas affirmer si cette vallée était précisément le Dören-Schlucht, dans l'Osning, dans le voisinage de la forêt de Teutobourg, sur le chemin de Paderborn à Salz-Uffeln. Clostermeier (*Sur le lieu où Hermann battit Varus*, Lemgo, 1822), l'a presque rendu vraisemblable. Mais qui peut décider après un temps si long sur de si faibles indications?

(24) Pline (*H. nat.* XI, c.18) fait encore mention d'une

bataille heureuse de Drusus près d'Arbalo. Mais cet Arbalo est difficile à démêler. Florus enfin (IV, 12) touche sans doute la guerre de Drusus, mais il embrasse les événemens particuliers, sans observer aucun ordre ni aucune suite des temps, de sorte que l'on ne peut en rien compter sur lui. Mais il a une circonstance qui ne peut absolument être employée, ou qui doit être rapportée au cernement de l'armée romaine dans les défilés dont il est fait mention d'après Dion; et cette circonstance précisément prouve qu'il a cherché plus une tournure spirituelle que la vérité de l'exposition. Drusus, dit Florus, *validissimas nationes, Cheruscos, Suevosque et Sicambros pariter aggressus est, qui viginti centurionibus incrematis, hoc velut sacramento sumpserant bellum, adeo certa victoriæ spe, ut prædam in antecessum pactione diviserint. Cherusci equos, Suevi aurum et argentum, Sicambri captivos elegerant; sed omnia retrorsum! Victor namque Drusus equos, pecora, torques eorum, ipsosque præda divisit et vendidit.*

(25) Pour les localités, je m'appuie entièrement sur Clostermeier, qui donne les renseignemens les plus complets. Son livre *Sur le lieu où Hermann battit Varus* est écrit dans un esprit vraiment historique. Comme critique, Clostermeier est excellent; comme dogmatique, il partage notre sort commun.

(26) Dion Cassius (LIV à la fin). Florus, dit: « *In tutelam provinciarum præsidia atque custodias ubique disposuit, per Mosam flumen, per Albim, per Visurgim.* »—Mais ce qui dans ce temps avait dû déterminer Drusus à employer ses forces à la fortification de la Meuse, n'est pas facile à concevoir, et il était très-éloigné du Wéser et de l'Elbe. Il paraît en conséquence que Florus avait entendu parler de fortifications sur d'autres fleuves que le Rhin et qu'il n'a désigné que des noms qui étaient les plus connus des Romains. Au lieu des mots *Bonnam et Gesoniam* (cum) *pontibus junxit*, Cluver a proposé *Bonnam et Moguntiacum*, avec d'autant plus de raison qu'il y avait aussi à Mayence sans aucun doute, un pont, mais non plus loin. Quant à ce qui concerne les ouvrages sur le Taunus, il résulte de Tacite (*Ann.* I, cap. 56) qu'il y établit un *præsidium*; mais on ne peut dire si cet établissement était distinct du château (φρούριον) qui, d'après Dion, avait été construit l'année précédente chez les Cattes. En tout cas, il agrandit la fondation, parce que non-seulement Dion fait mention, à cette année, de la guerre contre les Cattes, mais parce que aussi Drusus commença de ce point ses entreprises l'année suivante. Ce fut le commencement du fameux retranchement qui sans doute ne fut achevé qu'à une époque postérieure, lorsqu'on eut perdu depuis longtemps la vive espérance de la soumission du Teutschland. — Enfin par rapport aux Frisons, Tacite (*Ann.* IV, cap. 72) dit que Drusus leur avait imposé (*jusserat*) *tributum modicum*, à savoir des peaux de bœufs, *coria boum*. Si cela était arrivé antérieurement à l'époque où Drusus fit creuser le canal, il en résulterait qu'alors aussi ils étaient dans une position hostile envers Rome lorsqu'ils remirent à flot les navires échoués. Si cela arriva maintenant, il est difficile de concevoir comment il put chagriner les Frisons par une telle exigence. Si en conséquence Dion ne parlait pas d'autres peuples germaniques, qu'outre les Cattes, Drussus châtia ou dompta cette année, on serait facilement disposé à ne penser qu'à un simple traité de fournitures, dont toutefois dans la suite la tyrannie a pu abuser.

(27) Au sujet des Nerviens, Tite-Live (CXXXIX). Il paraît des *tribuni civitatis Nerviorum*, ce qui n'est pas indigne de remarque. — Au sujet de l'audace de Drusus, Suétone (*in Claudio* 1); en général, Dion sert de base au récit.

(28) Florus et Orose ont le nom de Marcomans. Le premier fait élever par Drusus un trophée de leurs *spoliis insignibus*. Le dernier dit que Drusus les anéantit presque. Mais de la manière dont les écrivains romains, et particulièrement ceux-ci, racontent les événemens du Teutschland, il ne faut absolument faire aucun fonds sur l'exactitude des noms de peuple, et encore moins peut-on faire ressortir le temps où ont eu lieu les contacts possibles entre les Teutschs et les Romains. La plupart ne songent qu'à glorifier Drusus ou du moins le nom romain. Cependant ce qui ne me paraît pas insignifiant, c'est qu'il est fait mention des Marcomans dans les entreprises de Drusus, alors que les Suèves paraissent aussi et que les événemens postérieurs, comme la position des pays, ont trait à eux.

(29) Il y a au sujet de l'expédition de Drusus une grande diversité d'opinions. En général, je partage l'opinion de Mannert au sujet du point où Drusus toucha le Wéser et l'Elbe; mais au sujet de la retraite, je suis d'un autre sentiment, qui me semble en lui-même plus vraisemblable, et s'accorde mieux avec les paroles de Strabon : ἔστι δὲ καὶ Σάλας ποταμός, οὗ μεταξὺ καὶ τοῦ Ῥήνου, etc. Barth maintient que Drusus vint sur les bords de la Sale lorsqu'il marcha en avant, vers l'Elbe. Il déduit cela d'une expression de Strabon (κατορθῶν). Mais je ne crois pas que dans des indications comme en donne Strabon, on puisse pressurer une expression. Drusus était toujours un général victorieux aux yeux des Romains, même lorsqu'il battait en retraite. Velléius, dans sa manière exagérée, le représente comme enlevé par l'*iniquitas fatorum*; et Suétone sait de plus qu'il mourut de maladie *in æstivis castris*, qui pour cette raison furent appelés par les soldats *scelerata castra*. Il est par conséquent très-vraisemblable qu'il était arrivé jusqu'à ses fortifications dans le voisinage du Rhin, sans toutefois, comme Dion Cassius (LV, cap. 1) le dit expressément, avoir atteint le Rhin lui-même, ἐν τῇ ὁδῷ νόσῳ τινὶ, πρὶν ἐπὶ τὸν Ῥῆνον ἐλθεῖν. Du reste je ne puis m'empêcher de faire observer qu'il m'est inconcevable comment un écrivain aussi sensé que Clostermeier, ait pu admettre l'ancienne idée que le ποταμός Σάλας de Strabon est l'Yssel. Drusus aurait (p. 59) hasardé son expédition « en remontant la Lippe vers le Wéser, sans doute vers son embouchure plutôt que vers sa source, » et « il avait, selon toute probabilité, atteint l'Elbe à peu de distance de Stade. » Sans parler de l'expression de Strabon « il y a aussi un fleuve Salas, » qu'il a difficilement pu employer pour désigner l'Yssel, et de la position de l'Yssel par rapport au Rhin, à laquelle ne peuvent aucunement avoir trait les mots « entre lequel et le Rhin Drusus mourut en combattant heureusement. » Où

raient donc les Cattes et les Suèves? et les Chérusques, dont les demeures, selon Clostermeier lui-même, ne venaient que jusqu'à l'Aller? et la forêt Hercynienne? « Il n'est pas permis de ne s'appuyer sur les renseignemens que nous ont conservés les écrivains romains qu'autant qu'ils sont favorables à l'opinion qu'on veut faire valoir, et de les méconnaître ou de les rejeter comme inconciliables, dès qu'ils ne se laissent pas plier à cette opinion. » Voilà ce que dit Clostermeier lui-même (p. 247). Mais ces paroles s'appliquent non-seulement aux renseignemens relatifs à la bataille d'Hermann, mais à d'autres aussi. Sans doute « les Romains voulaient faire dans le Teutschland non des courses en long et en large, mais des conquêtes stables (p. 58); » mais dans un pays comme le Teutschland, qui ne dépendait ni de la volonté d'un seul monarque, ni du sort d'une seule capitale, mais qui avait beaucoup de peuples indépendans, on ne fait pas de conquêtes permanentes sans courses en long et et en large.

(30) *Velut uno spiritu*, dit Valère-Maxime.

(31) Dion dit qu'il lui fut élevé un κενοτάφιον πρὸς αὐτῷ τῷ Ῥήνῳ. Mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait été construit sur la rive droite; car selon Suétone (passage cité), il devait *circum hunc tumulum quotannis miles decurrere*, et l'on n'était pas encore arrivé si loin sur la rive droite du Rhin que l'on eût pu compter y célébrer sans être troublé des fêtes et des courses. Aussi cette assertion d'Eutrope (VII, 8), *Drusus apud Moguntiacum monumentum habet*, a-t-elle une très-grande vraisemblance. Mascou (*Histoire des Teutschs*, I, 68) a rappelé que du temps d'Otton de Freisingen, par conséquent au commencement du douzième siècle, on prenait pour ce monument la *pierre du chêne* près de Mayence. La question cependant n'est pas décidée, autant qu'on le sache, où l'autel est situé.

CHAPITRE III.

(1) Dion Cassius (LV, cap. 5) : Πολὺ πλεῖον ἐν τῷ τοῦ Δρούσου θανάτῳ ἐζημιῶσθαι, ἢ ἐν ταῖς νίκαις ὠφελῆσθαι, νομίζων.

(2) Dion Cassius (*ib.*, cap. 6) dit que ce fut l'effet de la crainte (φοβηθέντες αὐτοὺς οἱ βάρβαροι). Mais ce qui, indépendamment du motif indiqué, parle pour l'opinion exposée ici, c'est que dans la suite Tibère se vanta contre Germanicus, *se novies a divo Augusto in Germaniam missum, plura consilio quam vi perfecisse* (Tacite, *Ann.*, II, c. 26). Ce *consilium* équivoque a donc trait à toutes les neuf campagnes et commence dès leur commencement. Tibère ajoute aussi : *Sic Sugambros in deditionem acceptos.*

(3) D'après Dion, la vengeance qu'ils tirèrent semble se rapporter à une époque un peu postérieure. Quelque temps, dit-il, χρόνον τινά, ils restèrent tranquilles, ἔπειτα ἐπὶ πολλῷ τὸ πάθημα σφῶν τοῖς Ῥωμαίοις ἀνταπέδοσαν. Malheureusement toute indication plus immédiate manque.

(4) Dion ne parle pas de ce passage; mais Tacite, Suétone, Eutrope, Aurelius Victor en font mention.

(5) Au temps de Claudius Civilis, les Ménapiens demeurent à l'ouest de la Meuse et les Gugernes sont sur le Rhin. (Tacite, *Histor.*, II, cap. 28.) Sous le règne de Dioclétien encore il est parlé des Ménapiens; mais on ne peut déterminer où ils demeuraient.

(6) Tacite fait deux fois mention des Sigambres par rapport à ces événemens. D'abord (*Annal.*, II, 26), Tibère dit à Germanicus que par lui *sic* (*consilio*) *Sugambros in* DEDITIONEM *acceptos*, *sic Suevos*. Puis Ostorius Scapula, propréteur de l'île de Bretagne (*Ann.*, XII, 39) : *Ut quondam Sugambri excisi et in Gallias trajecti forent*, etc. Ces deux endroits ne prouvent rien pour la translation des Sigambres puisque le dernier est oratoire et comparatif. Suétone il est vrai (*in Octavio*, 21) : *Suevos et* SICAMBROS *dedentes se*, *traducit in Galliam*, *atque in proximis Rheno agris collocavit.* Mais au contraire (*in Tiberio*, cap. 9); *quadraginta millia* DEDITITIORUM *trajecit in Galliam*. Eutrope (VII, 5) : *quadraginta millia* CAPTIVORUM *ex Germania transtulit*, etc. Tout est par conséquent incertain; mais il est concevable que les écrivains se soient plus volontiers servi du nom vivant de Sigambres que d'un nom général qui ne signifiait rien pour personne. Au sujet des Gugernes, voyez Cluverius (II, p. 87). Ce qui est représenté ici comme possible et vraisemblable par conjectures et par hypothèses, paraît maintenant valoir comme entièrement décidé. On a fait ressortir aussi de ces relations les *Sunici*, comme les Gugernes. Ce doivent être les *Suevi* auxquels Tibère fit passer le Rhin.

(7) Les Ubiens s'appelient Ubiens sur la rive gauche du Rhin comme sur la rive droite; pourquoi les Sigambres auraient-ils changé leur nom, qui certes était bien aussi honorable que le nom des Ubiens? On pourrait dire que ces Cattes aussi changèrent de nom qui occupèrent l'île batavique. Mais cette occupation est-elle donc si bien constatée qu'elle puisse être donnée comme preuve? Comparez ce que nous avons dit dans le chapitre V du livre I[er]. La suite de cette histoire montrera au contraire que des peuples teutoniques, constans dans leurs anciennes demeures, apparaissent très-souvent sous d'autres noms dans les temps plus anciens, et sous d'autres noms dans un temps plus rapproché. — La manie des étymologies reste un jeu dangereux, auquel on gagne bien rarement quelque chose. Mais veut-on essayer une fois? Pourquoi ne fait-on pas venir la syllabe *gern* dans *Gugern* du mot tudesque *Wehr*, tout aussi bien que dans le mot *Germani?* La première syllabe *gu* peut assurément être *gau* (canton), car ce mot se prononce en platt-teutsch avec un son intermédiaire entre *o* et *u*. Les Gugernes seraient donc des *Gau-Wehren*, des défenseurs des cantons. Et pour cette dérivation semble encore parler cette circonstance que les Romains cherchèrent réellement, dans ces contrées, à défendre le Rhin par les habitans. Par suite les Ménapiens, dans cette contrée, peuvent figurer sous le nom de *Gugerni* tout aussi bien que les Tongriens sous le nom de *Germani*, ou les Suèves sous le nom de *Marcomanni*. Les Gugernes étaient les Mark-Mannen des Ménapiens, d'une autre façon néanmoins, parce qu'ils étaient à la discrétion des Romains.

(8) Des passages cités de Suétone et de Tacite, il résulte tout au moins que les hommes qui furent traînés ainsi au loin s'étaient déjà *soumis*, etc.; et on aurait em-

mené des femmes et des enfans d'un peuple soumis? dans quel but? L'expression de Suétone: *collocavit eos in proximis Rheno* agris; *collocavit eos juxta ripam Rheni, sedibus assignatis*, est très-précise; mais l'expression de Tacite, *trajecti in* Gallias, est d'autant plus vague. Et lorsqu'on fut une fois sur une fausse trace, on n'atteignit naturellement aucun but vrai.

(9) Pour ceci, le changement conjectural de Suevos en Ubios, dans Suétone *(in Octav.* V, cap. 21*)*, qui a même été admise dans le texte, n'est même pas suffisante, bien que Tacite *(Annal.* II, cap. 26*)* ne semble pas être favorable à l'ancienne leçon.

(10) Dion l'indique très-bien. Auguste fit cela, οὐχ ὡς κεκρατηκόσι, bien qu'il reçût même le titre d'imperator (αὐτοκράτωρ) et qu'il le concédât à Tibère; mais (car la chose devait pourtant avoir une apparence) ὅτι τὸν Γάϊον ἐν ταῖς γυμνασίαις τότε πρῶτον συνεξεταζόμενον σφίσιν ἔσχον.

(11) Velléius Paterculus du moins (II, cap. 97) fait venir à ce point par Tibère les affaires dans le Teutschland, et la suite ne le contredit pas. Dion dit qu'il ne se passa dans le Teutschland rien de remarquable.

(12) Il se peut que Velléius le dise assez adroitement. *Sensit terrarum orbis digressum a custodia Neronem urbis* (II, cap. 100).Mais il a raison dans un tout autre sens.

(13) Par Morelli. *Fragmenta Dionis Casii*, Bassani, 1798.

(14) *Fragment de* Dion Cassius, *dans* Morelli pag. 32: ὁ γὰρ Δομίτιος πρότερον μὲν, ἕως ἔτι τῶν πρὸς τῷ Ἴστρῳ χωρίων ἦρχε, τούς τε Ἑρμουνδούρους ἐκ τῆς οἰκείας οὐκ οἶδ᾽ ὅπως ἐξαναστάντας, καὶ κατὰ ζήτησιν ἑτέρας γῆς πλανωμένους ὑπολαβὼν ἐν μέρει τῆς Μαρκομαννίδος κατῴκισε — Et maintenant voyez les géographes! Mannert (*Germania*, p. 201) place cette colonie des Hermundures dans une partie du pays des Marcomans, comme il place le contact de Domitius avec les Hermundures, à l'an de Rome 754, qui, d'après son calcul, est l'an 2 après J.-C. Je ne vois pas de quel droit; rien ne ressort de Dion. Si cette opinion était juste, l'expédition de Domitius sur l'Elbe devrait avoir eu lieu immédiatement après, et Domitius aurait été relevé par Tibère. Mais que peut-on faire des paroles de Velléius (II, cap. 100)? *Germania rebellavit?* Qui, pendant ces sept ou huit années, a calmé le mouvement et gouverné la Germanie? Et que peut-on en particulier faire de Marcus Vinicius sous lequel, trois ans avant le retour de Tibère, s'était élevée une si mauvaise guerre (Velléius Paterculus, II, cap. 204).—Roth place l'expédition de Domitius sur l'Elbe entre les années de Rome de 750 et 755; et il n'y a rien à dire à cela (*Hermann et Marobod*, p. 66).

(15) Le fragment de Dion que nous venons de citer dans la note 14 continue ainsi: καὶ τὸν Ἄλβιαν (peut-on espérer que ce soit l'Elbe?) μηδενός οἱ ἐναντιουμένου διαβὰς, φιλίαν τε τοῖς ἐκείνῃ βαρβάροις συνέθετο, καὶ βωμὸν ἐπ᾽ αὐτοῦ τῷ Αὐγούστῳ ἱδρύσατο τότε δὲ πρός τε τὸν Ῥῆνον μετελθὼν, καὶ ἐκπεσόντας τινὰς Χερούσκων καταγαγεῖν δι᾽ ἑτέρων ἐθελήσας, ἐδυστύχησε, καὶ καταφρονῆσαι σφῶν καὶ τοὺς ἄλλους βαρβάρους ἐποίησεν.—L'ordre impérial doit du reste avoir été émis parce que Auguste craignait de donner à la guerre une plus grande extension si les peuples de l'autre côté de l'Elbe étaient excités à s'y mêler (Strabon, VII).

(16) Des paroles de Dion (LV, cap. 28) καὶ ἄλλοι τινὲς, καὶ ὁ Τιβέριος, il semble résulter qu'il y avait plusieurs généraux dans le Teutschland.

(17) *Cœlestia ejus opera! Neque verbis exprimi, et fortasse vix mereri fidem potest! — Proh Dii boni, quanti voluminis opera gessimus!* etc.

(18) Sans doute après Aliso, qui était plus grande et plus forte.

(19) Dans une telle disette les expressions doivent être prises à la rigueur. *Ad tutelam imperii!* Les Teutschs paraissent donc avoir menacé de nouveaux dangers!

(20) *Victæ gentes*. Ils s'étaient par conséquent battus.

(21) *Receptæ Chaucorum nationes*. Après d'inutiles tentatives pour la liberté? par séduction et enveloppés par la ruse? ou induits en erreur par leur position lointaine le long de la mer? Qui peut le dire?

(22) *Cum ulterior ripa arma hostium juventute fulgeret*. L'armée teutsche n'était donc pas dans une mauvaise situation. Elle était bien armée et en grand nombre.

(23) Ici l'expression de Velléius est tout à fait juste: *Nihil jam erat in Germania quod vinci possit*: cette addition seulement *præter gentem Marcomannorum* devait avoir un autre sort.

(24) Florus (IV, 12) dit ces mots: *Ea denique in Germania paxerat*, etc., sans doute déjà depuis le temps de Drusus; mais ces mots ne s'appliquent pas à ce temps, et Florus saute par-dessus le temps depuis Drusus jusqu'à Varus.

CHAPITRE IV.

(1) La passion d'expliquer s'est emparée aussi de ce nom. *Marobod* a été interprété, *mar* dans le sens de maître, cheval, et *bod* dans le sens de soi, ce qui doit coïncider avec commander. Il n'y a rien à dire à cela; c'est un amusement innocent et instructif. Mais ce que personne ne doit admettre, c'est que le nom de Marobod, comme il se rencontre dans les ouvrages des anciens écrivains, soit une dénomination générale, un nom de dignité, et ne désigne pas un homme déterminé, chef ou roi. En vérité celui qui porte ce nom dans l'histoire a vraiment une position aussi individuelle, aussi forte et aussi caractérisée qu'aucun autre personnage des temps anciens. Les Romains aussi ont eu si souvent l'occasion de le voir et de le reconnaître que toute histoire cesserait si l'on voulait supposer qu'ils n'avaient pas en vue une personne déterminée. Du reste Tacite (*Ann.* II, cap. 26) nomme les Marcomans Suèves, et il nomme Marobod roi des Suèves.

(2) Voyez les raisons au chapitre II du livre II.

(3) Comme Tacite.

(4) *Natione magis, quam ratione barbarus.* J'ai vu quelque part, je ne sais dans quel auteur, ces mots

traduits ainsi : « Teutsch de naissance, non d'esprit. » Cette traduction me semble inexacte. Velléius élève les grandes qualités de Marobod ; il veut louer, non blâmer. Il aurait difficilement aussi trouvé à blâmer si Marobod avait pris l'esprit romain.

(5) Marobod vint en Italie l'an 20 et vécut encore dix-huit ans à Ravenne, jusqu'à l'an 38 après J.-C. Il était devenu vieux dans son indigne vie. En supposant qu'il ait vécu quatre-vingts ans, il serait né l'an 42 avant J.-C. ; par conséquent il aurait été âgé de vingt-six ans lorsque Auguste vint dans la Gaule, et de vingt-huit ans lorsque Auguste quitta la Gaule et que Marorob, selon mon opinion, le suivit à Rome. Lors même que nous le ferions vivre quelques années de moins, tout s'accorderait encore fort bien.

(6) Je ne fonde pas plus qu'il n'est juste sur le mot ἰδιώτης de Strabon ; mais si Marobod n'avait pas accepté par une mission de l'état le séjour à Rome et peut-être auprès d'Auguste dans la Gaule, il ne pouvait être qu'un simple particulier. Le *genere nobilis* de Velléius ne signifie rien de précis. C'est une addition qui ne faisait que rendre la description mieux sonnante aux oreilles romaines et excitait un certain intérêt.

(7) Velléius (II, c. 109) nomme *Boïohæmum* le pays que possédait Marobod ; il le place (II, c. 108) dans la forêt Hercynienne et dit que les Marcomans l'avaient envahi : *occupatis locis*. Strabon ne désigne par le nom de Βουίαιμον que le château royal (βασίλειον) de Marobod, et quant à l'acquisition du pays, il dit seulement μεταναστήσας, etc. Mais Tacite (*German.* c. 28) emploie le mot *Boiemum* par rapport aux Boïens, et dit donc : *Mutatis cultoribus.* Lorsqu'il parle au contraire des Marcomans (*German.* cap. 42), il ne nomme pas le pays, mais il dit : «*Ipsa etiam sedes, pulsis olim Boiis, virtute parata.* »

(8) Velléius attribue à Marobod déjà avant l'éclat des Marcomans, le plan de se créer *certum imperium vimque regiam*, et il le fait aller en avant dans cette vue. Des modernes ont dit la même chose. Il est assurément commode de raisonner d'après le résultat. Seulement il n'est pas facile de concevoir pourquoi les Mark-Mannen se prêtèrent avec si peu de peine à une telle pensée, pour conquérir, en abandonnant leurs demeures et leurs foyers, un autre pays, et, dans celui-ci, offrir en sacrifice à Marobod leur ancienne liberté.

(9) Les Luiens, un grand peuple, les Zumiens, les Butons, les Mugilons, les Sibins et le grand peuple des Suèves, les Semnones. Voilà ce que dit Strabon (VII).

(10) C'est ainsi, je pense, qu'il faut entendre les paroles de Velléius : *Legati interdum ut supplicem commendabant, interdum ut pro pari loquebantur.*

(11) Particulièrement Velléius (II, cap. 109) : *Cum Germaniam ad lævam et in fronte, Pannoniam ad dextram, a tergo sedum suarum haberet Noricos.* Il a l'image devant les yeux et parle en Italie.

(12) Velléius ne donne pas de nombre ; mais il résulte de la comparaison des troupes qui, auparavant étaient sur le Rhin, et qui restèrent encore sous Varus.

(13) L'expression de Velléius (II, cap. 109) : *proximo anno ingredi statuit* a trait sans doute au départ de Tibère du Teutschland, l'an 5. Mais ces mots (II, cap. 110) : *præparaverat jam hiberna Cæsar ad Danubium* appartiennent évidemment à l'année suivante, à l'an 6 ; et il semble en résulter que la guerre devait commencer au printemps de l'an 7.

(14) Bato, un des chefs des rebelles, eut avec Tibère une entrevue pour le rétablissement de la paix. Tibère le fit paraître devant son tribunal et demanda pourquoi ils s'étaient soulevés? Bato répondit : « Parce que vous envoyez à la garde de vos foyers non des chiens et des bergers, mais des loups. » (Dion Cassius, LV, in fine).

(15) Ni Velléius, ni Suétone ou Dion ne parlent de cette paix ; mais Tacite (*Ann.*, II, cap. 26 et 46) en parle deux fois ; et lors même que personne n'en parlerait, la position des armées et la marche des affaires justifieraient complétement l'opinion qu'une paix fut conclue. Mais ceux qui s'indignent contre Morobod parce qu'il consentit à cette paix ont tort. Ils auraient dû se faire à eux-mêmes une réponse précise à cette question : «Qu'aurait-il donc dû faire? et quelles suites, dans le meilleur cas, aurait eues pour le Teutschland une autre conduite selon les prévisions humaines, et en général, pour le génie et la civilisation? » On ne doit pas se laisser tromper parce que Tibère se vante lui-même dans Tacite, *Marobodum pace* obstrictum. Il voulait que la chose fût envisagée ainsi pour faire paraître ses consilia dans un jour d'autant plus beau. Mais les paroles de Marobod sont bien mieux fondées : «*Se illibatam servavisse Germanorum gloriam; neque pœnitere, quod ipsorum in manu sit, integrum adversum Romanos bellum, an pacem incruentam malint.*»

(16) Il y avait aussi des Teutschs parmi eux. Et l'idée singulière que l'on avait des forces des Teutschs est prouvée par la fable reproduite par Dion (LV, cap. 33) de l'excellent cavalier (ἱππεύς) Pulion, qui se lança contre le mur d'une place forte avec une telle force qu'il fut entamé et qu'un homme qui s'était appuyé contre ce mur fut renversé à terre. Vraisemblablement de plus, l'honorable Pulion était encore à cheval !

CHAPITRE V.

(1) Ces jugemens sur Velléius, Strabon, Florus, seront difficilement contestés ; mais quelques personnes seront peut-être choquées de la sentence sur Dion. Je sais bien qu'avec Reimarus et par lui, bien des savans ont une tout autre opinion ; mais je crois que je serais en état de justifier mon jugement si c'était ici le lieu. Pour ce qui est de mise ici, pour ce qui a trait à l'histoire des Teutschs, cela trouvera bientôt sa justification.

(2) Velléius : *Illustri magis quam nobili ortus familia.* Cela ne paraît pas pouvoir avoir un autre sens. Mais dans tous les cas il est douteux si les paroles de Tacite (*Hist.* V, cap. 66) *Varus Quinctilius, Cæsari propinquus*, prouvent pour la famille de ce Varus. En supposant que le *Varus, Cæsari propinquus*, soit le fils de Varus dont il est question ici, comme semble le prouver l'épithète de *dives*, comparée avec les as-

sertions suivantes de Velléius, la parenté aurait pu ne s'établir que plus tard. Et en effet, on voit dans Sénèque (*Controv.* I, 5) un *Varus Quinctilius* comme *Germanici gener*.

(3) Depuis que Salluste a fait une si belle et si honorable description de Rome, les choses ne s'étaient pas améliorées ; elles avaient empiré.

(4) L'expression : *concepit esse homines qui nihil præter vocem membraque haberent hominum*, semble aussi avoir un sens précis ; de même la *summa feritas* ; le *natum mendacio genus*, et *exercitus, insidiis ab eo hoste ad internecionem trucidatus, quem ita semper more pecudum trucidaverat*, etc.

(5) Comparez la fin du précédent chapitre.

(6) D'après Velléius (II, cap. 117) il semble assurément que tout fut l'œuvre de Varus : *Quo proposito* ; mais les lieutenans n'étaient pas des maîtres indépendans, ils recevaient leurs instructions. Et ces gens d'affaires que Varus avait près de lui, d'où les tenait-il donc?

(7) Cette manière de traiter les affaires est ce que Florus appelle *superbia* de Varus et *sævitia*. C'est en conscience un manque de sentiment que de pouvoir faire ce que l'on veut contre les grands comme contre les petits.

(8) Ἔσπευσεν αὐτοὺς ἀθροώτερον μεταστῆσαι, dit Dion (LVI, cap. 18).

(9) Le nombre ne peut être déterminé d'une manière précise. Mais comme l'armée était—*exercitus omnium fortissimus, disciplina, manu, experientia bellorum inter Romanos princeps*, on doit sans doute admettre pour les trois légions le chiffre le plus élevé. De plus, six cohortes sont mentionnées. Mais il y avait dans cette armée, selon Suétone (*in Octav.*, 26), des *auxilia* ; sans doute des peuples galliques. Ces *auxilia* étaient quelquefois aussi forts que l'armée des légions. Par exemple la guerre d'Illyrie fut faite *per quindecim legiones, paremque auxiliorum copiam* (Suétone, *in Tiber.* 16). Par conséquent le nombre de 50,000 hommes doit être trop petit plutôt que trop grand. Les grandes armées qui parurent plus tard semblent aussi le prouver.

(10) D'après Velléius, Varus alla *in mediam Germaniam* ; et Dion Cassius ajoute précisément : πρὸς τὸν Οὐισοῦργον. Des paroles oratoires et ampoulées de Tacite (*Ann.* I, cap. 59) : *quod inter Albim et Rhenum virgas, et secures et togam viderint*, on ne peut nullement tirer la conséquence que Varus ait eu son camp permanent sur la rive droite du Wéser, mais bien que son influence s'étendait jusqu'à l'Elbe, et qu'il envoya jusque-là ses troupes et ses archers. Le Wéser ne reparaît plus dans son histoire, et il y paraîtrait s'il avait coulé entre lui et la forêt de Teutobourg. Il est donc démontré que Varus se tint sur la rive gauche du Wéser, près de ce fleuve. Au delà il est difficile de rien préciser. Je place le camp dans le pays des Chéruskes, parce que Dion Cassius le dit expressément (ἐς τὴν Χερουσκίδα) et parce que dans toute cette histoire les Chéruskes se tiennent au premier rang. On ne voit aussi dans le camp de Varus autant de princes d'aucun autre peuple que des Chéruskes. Clostermeier admet que Varus se plaça près de Minden. On peut dire avec plus de sûreté que Varus se plaça entre Minden et Hoxter. Je crois même que l'on pourrait aller plus loin et dire que Varus se tint dans le voisinage de Minden ou dans le voisinage de Hoxter; c'est-à-dire en dehors de la chaîne de montagnes que perce le Wéser au sud de Minden, ou à une distance considérable de celle-ci, le plus près possible de la forteresse Aliso. Je penche pour cette dernière opinion. Je pense que Clostermeier ne s'appuie sur rien autre chose que sur ce qu'il veut avec raison faire venir Varus par le nord dans la forêt de Teutobourg et qu'il suppose qu'il fut attaqué en continuant sa marche, fondement qui s'écroulera dans la suite. Mais j'ai les raisons suivantes : 1° Minden est trop éloigné d'Aliso, que sans aucun doute Varus cherchait à conserver comme point d'appui et de défense ; 2° selon toute vraisemblance, la contrée de Minden n'appartenait plus au pays des Chéruskes. L'autre rive appartenait sans doute aux Chéruskes; mais la puissance réelle de ce peuple avait son siége plus haut en remontant le Wéser; 3° si le camp de Varus avait été établi près de Minden, les Cattes n'auraient pu prendre part à la bataille contre lui ; ils auraient été trop éloignés. Je sais bien que Clostermeier n'accordera pas de valeur à ce dernier motif, parce qu'il attribue un autre rôle aux Cattes ; mais nous ne tarderons pas à parler de ceci.

(11) Il était dans le système des conquérans d'être partout ! Si Varus avait tenu tous ses soldats réunis, personne n'aurait bientôt obéi, personne n'aurait payé. Et pourtant καὶ τὰ ἄλλα ὡς καὶ δουλεύουσι σφίσιν ἐπέταττε, καὶ χρήματα ὡς καὶ παρ' ὑπηκόων ἔπρασσεν (Dion Cassius, LVI, cap. 17 et 18).

(12) Aucun auteur n'indique le temps. L'expression de Velléius : *Trahebat æstiva*, a donné occasion de croire que Varus n'avait passé qu'un été de cette manière, *jurisdictionibus agendoque pro tribunali ordine*. Mais qu'a-t-on fait des deux autres années? et comment peut-on penser que dans un seul été soit arrivé tout ce qui doit être arrivé? L'expression de Velléius n'a pas trait au temps que Varus passa dans le Teutschland, mais à l'issue. Elle doit faire voir que cette issue eut lieu en automne.

(13) *Assiduus militiæ nostræ prioris comes* ; c'est ainsi que l'appelle Velléius (II, cap. 118); mais Tacite dit (*Ann.* II, cap. 10) : *qui Romanis in castris ductor popularium meruisset*.

(14) Le père est nommé par Dion après le fils, et s'efface en général dans la magnificence de celui-ci.

(15) *Ultra barbarum promotus ingenio* (Velléius).

(16) Naturellement *non odio patriæ, verum quia Romanis Germanisque idem conducere, et pacem quam bellum probabat*. La trahison n'a jamais encore manqué d'excuses.

(17) On ne peut rien préciser avec certitude ; mais la chose n'est pas indifférente. Elle éclaircit beaucoup de points. Lorsque dans la suite Armin assiégea Ségeste et que Germanicus le délivra, Germanicus n'alla pas au delà du Wéser. Armin au contraire se montre dès lors le plus fort sur la rive droite. Mais par cette supposition que Ségeste était établi sur la rive gauche

du Wéser, il devient beaucoup moins coupable des circonstances. Le camp de Varus était dans son pays; Aliso était dans le voisinage: il sentait le plus durement l'oppression et cherchait à la rendre plus légère par la complaisance. De là l'expression : *idem conducit Germanis Romanisque*.

(18) Ce ne peut avoir été autre chose. S'il y avait eu des faits, Varus les eût certainement livrés à une investigation. Mais Ségeste n'avait rien à faire connaître que des paroles et des gestes, des plaintes et des expressions de physionomie.

(19) La conjecture de Möska, que c'étaient les Ansibariens, me semble ne pas trouver la moindre justification, du moins dans le passage cité de Tacite (*Ann.* XIII, cap. 55). Clostermeier (p. 22 et 84) a cherché à démontrer que les Cattes commencèrent le soulèvement; mais je ne trouve point de base à cette supposition. Clostermeier cherche à faire croire que Varus alla par le chemin de Minden à travers la forêt de Teutobourg vers la Lippe, vers Aliso. En conséquence il veut le soulèvement au sud. Et comme il croit avec raison que les Chéruskes, les Bructères, les Marses et les Cattes prirent part à la bataille, il conclut que les Cattes comme le peuple le plus éloigné de Varus dans ce camp, avaient opéré le soulèvement conformément aux conventions. Mais cette conclusion résulte évidemment de trois suppositions incertaines : 1° Il est admis que Varus stationna aux environs de Minden, ou même plus loin, en descendant le fleuve; et ceci est au moins sujet à un doute fondé. Comparez la note 9 du présent chapitre; 2° il est admis qu'il y eut une convention ou une conjuration; et ceci n'est pas croyable, comme nous le montrerons; 3° il est admis que le peuple éloigné qui se souleva le premier prit part aussi à la défaite de Varus : et ceci tout au moins n'est pas nécessaire. En bien examinant tout ceci, je ne puis m'imaginer qu'il soit question des Cattes, et je pourrais très-peu me l'imaginer si je croyais à la conjuration. Les Cattes étaient si connus que leur nom eût certainement été cité. Mais Dion Cassius ne dit pas même que ce fut un peuple qui se révolta, mais seulement τινας τῶν ἄπωθεν αὐτοῦ οἰκούντων. Dans le pays des Cattes il y avait aussi des garnisons, et Asprenas était avec deux légions à Mayence. En supposant que Varus n'eût pu lui faire parvenir de message, la nouvelle du soulèvement eût dû néanmoins lui arriver aussitôt qu'à Varus, et il ne se trouve aucune trace qu'il ait fait quelque chose. Il n'alla que plus tard vers le bas Rhin.

(20) Un de mes anciens auditeurs, M. le pasteur Édouard Schmid, a essayé, il y a quelques années, de déterminer le jour précis de ce qu'on appelle la bataille de Hermann, et il l'a sensément placée aux 9, 10 et 11 septembre. Si on lui accorde que les Teutschs avaient tout en leurs mains et qu'ils choisirent le jour du combat, il est difficile de le contredire en quelque chose. Mais cela doit être prouvé d'abord.

(21) Cela n'était pas inaccoutumé. César marchait de cette manière dans la Gaule.

(22) *Segestes consensu gentis in bellum tractus* (Tacite).

(23) Le témoignage de Florus n'a pas un grand poids; mais l'assertion : *quum ille ad tribunal citaret, undique invadunt*, etc., est trop importante pour qu'elle n'excite pas l'attention. L'exclamation cependant : *o securitas!* ne prouve autre chose que la manière dont Florus voit l'affaire.

(24) Il est assez singulier que Dion Cassius (LVI, cap. 20) fasse renverser ces arbres par le vent et qu'il ne les fasse pas jeter à travers le chemin par les traîtres Teutschs. Il oublie son système.

(25) Les prodiges dont parle Dion Cassius (LVI, cap. 24) se manifestèrent, il est vrai, avant et après la défaite; ils furent aussi vus en même temps à Rome. Mais il est impossible que l'armée ait marché sans prodige. Et les lances qui du nord πρὸς τὰ τῶν Ῥωμαίων στρατόπεδα προσπίπτειν ἐδόκει, semblent témoigner pour cela.

(26) — *Castigatis etiam quibusdam gravi pœna, quia Romani et armis et animis usi fuissent* (Velléius). C'était assurément raisonnable de la part de Varus. Par là le blâme était facile.

(27) Cela me semble ainsi, d'après l'état des circonstances, d'après la nécessité du moment et d'après les localités. Varus longea le Wéser, se tenant aussi près du fleuve qu'il était possible. De là l'expression de Velléius : *Visurgis nostra clade nobilis*. Mais dès qu'il vit que les attaques des Teutschs devenaient formidables; dès qu'il fut convaincu du soulèvement du peuple, il dut se diriger vers Aliso et vers le Rhin, d'autant plus qu'il pouvait supposer que sa marche dans la direction précédente rencontrerait des obstacles toujours plus grands. Mais il ne pouvait songer à revenir par le chemin qu'il avait suivi en allant, pour regagner son camp permanent, et là la grande route vers le Rhin ; car les peuples teutschs auxiliaires, conduits par leurs propres princes, formaient l'arrière-garde de son armée. Du reste on peut d'autant plus aisément discuter sur toutes ces choses que l'on trouve moins d'indications concluantes dans les écrivains anciens.

(28) Tacite (*Ann.* I, cap. 60).— Dion Cassius (LVI, cap. 21). Il y a déjà vingt ans je m'étais convaincu sur les lieux mêmes que jamais on ne pourrait déterminer l'emplacement du camp et le véritable champ de bataille avec une telle précision qu'il ne reste aucun doute à ce sujet. Les recherches les plus récentes m'ont confirmé dans cette conviction; je renvoie (*instar omnium*) à Clostermeier, qui donne les renseignemens les plus étendus sur tout ce qui est arrivé sous ce rapport. Du reste, je l'avoue, ma douleur au sujet de cette incertitude a ses limites : les Grecs connaissaient exactement les lieux où Léonidas était tombé, où Thémistocle, Pausanias, Aristide avaient vaincu, à quoi leur a servi cette connaissance? Cela revient naturellement à ce qui nous concerne.

(29) Tacite (*Ann.* I, cap. 61) distingue clairement les deux camps; mais l'époque où ces camps furent établis est incertaine. On ne voit point par Tacite à quelle distance les deux camps étaient l'un de l'autre. Mais ils ne peuvent avoir été très-rapprochés, parceque autrement les Romains auraient tâché d'atteindre le premier camp (*prima castra*) au lieu de perdre leur temps à construire le second. Pour cela je ne puis

croire que le premier camp ait été construit le soir du second jour, mais que le second camp resté à demi achevé ait seulement été construit lorsque les Romains se rangèrent pour la dernière fois en ordre. L'expression *reliquiæ* ne s'y oppose pas ; bien plus, les légions avaient déjà tellement souffert le second jour, que cette expression peut fort bien avoir été employée p our les troupes qui restaient encore le soir.

(30) Son père s'était lui-même donné la mort à la bataille de Philippes, et son grand-père (vraisemblablement) à la bataille de Pharsale (Velléius).

(31) Φυγεῖν γὰρ οὐδ' εἰ τα μάλιστά τις ἤθελεν ἐδύνατο, dit expressément Dion (LVI, cap. 22) ; mais son abréviateur a déjà oublié cela dans les lignes suivantes.

(32) Attirés sans doute, et attirés par les Teutschs ; non par des paroles artificieuses et des moyens perfides, mais par leur tranquillité, par leur vie paisible, comme le dit très-bien Velleius, il avança *velut inter viros pacis gaudentes dulcedine.*

(33) Dieux tout-puissans ! vous savez combien le Teutsch est rusé. Et de tels moyens ont dû être employés par nos pères pour attirer le pauvre Varus *in summam socordiam.*

(34) Assurément ce dut être une grande joie pour les pauvres hommes désarmés, de voir ces bandes étrangères parcourir le pays, se présentant çà et là, exerçant çà et là leur insolence !

(35) Je doute même de ce mauvais temps. C'est une vieille habitude des Romains d'accuser la nature lorsqu'ils éprouvent des revers. La vanité des hommes supporte volontiers d'être inférieure aux élémens, mais elle se défend de reculer devant d'autres hommes. Comme si la divinité n'était pas aussi bien ici que là. Mais nous passons volontiers sur le mauvais temps si nous nous lavons de la perfidie, de la trahison, de la conjuration. Il faut seulement s'étonner que les écrivains romains n'aient pas aussi fait retomber cette intempérie à la charge de la conjuration d'Armin.

(36) Il est douteux que la conscience de Velléius se soit émue ; mais il était trop prudent pour n'avoir pas reconnu l'absurdité de son récit. Aussi prend-il ses précautions (II, 118) : *At illi, quod* NISI EXPERTUS VIX CREDAT. — Assurément ! — *In summa feritate versutissimi*, etc. Il insinue aussi quelque chose, du moins à l'égard de Varus : *Quod miserrimum est — casus in culpam transit.* Cela est ainsi !

(37) — *Dolus an virtus : quis in hoste requirat ?* Cela est bien ; mais il ne peut être question que de l'ennemi avec lequel on est en guerre ouverte et avec lequel on n'a aucune relation ni légitime ni humaine. Il est impossible de justifier Armin par ce moyen. Celui qui trouve croyables les assertions des écrivains romains, celui qui admet qu'Armin s'assit à la table de Varus avec les dehors de la fidélité et le parjure dans le cœur et que, feignant un zèle hypocrite pour le service romain, circonvenant toujours (*sic*) Varus, il ait admis *primo paucos, mox plures in societate consilii*, et qu'il ait employé tous les artifices d'une perfide astuce pour entraîner dans l'erreur la confiance de Varus, pour l'envelopper, pour le conduire à sa perte ; celui qui suppose tout cela, doit me pardonner si je lui déclare que je me réjouis de la délivrance de la patrie, mais que je ne puis me réjouir de la manière dont elle a été accomplie ; que je puis bien admirer son héros, mais non avoir pour lui de l'affection. Les peuples teutoniques étaient dans des relations régulières avec les Romains, soit comme sujets, soit sous le nom d'alliés. Cette relation était violente. Si la nature humaine s'est révoltée contre elle et a tout dispersé et détruit comme une tempête, c'est un sujet de joie, et quiconque a le pouvoir et veut s'instruire peut voir dans ces événemens ce qui est juste et ce qui est criminel. Il était naturel aussi que l'homme, dans son particulier, portât dans son âme le désir, la volonté, l'ardeur d'un changement, de l'anéantissement de la violence. Comment aurait-on pu arriver à soulever le peuple si les individus fussent restés froids et indifférens ? Mais jamais on ne saurait justifier les voies détournées et les menées secrètes ; et le perfide hypocrite repousse l'homme noble, même lorsqu'il poursuit les plus grands projets et les plans les plus beaux. Lorsque le fruit est mûr, il tombe de lui-même. La force de l'intelligence peut s'essayer de beaucoup de manières et trouver partout de l'admiration ; mais l'affection ne se donne qu'à celui dont le cœur reste pur dans toutes les circonstances.

(38) Il n'est pas non plus inutile de remarquer ce que Tacite fait dire à Armin dans un discours postérieur : « *Non se proditione, sed palam, adversus armatos bellum tractare.* » Ces mots contiennent le jugement de Tacite, et sont par là d'une grande importance (*Ann.* I, cap. 59).

(39) *Ejus cladis superstites, pugnam aut vincula elapsi, referebant* (*Ann.* II, cap. 61).

(40) Velléius raconte le fait (II, cap. 120) ; mais il paraît qu'il appartient à une époque un peu postérieure, que Caldus Cælius ne figura pas dans la bataille, mais qu'il fut fait prisonnier lorsque la garnison d'Aliso s'ouvrit un passage.

(41) L'armée de Germanicus trouva dans les forêts voisines *barbaræ aræ* ; assurément ! Mais d'où savait-on que les Teutschs, sur ces autels *tribunos ac primorum ordinum centuriones mactaverant ?* Ceci a bien dû être aussi raconté par les *superstites ?* et ces hommes pouvaient-ils être des témoins fidèles et dignes de foi ?

(42) Je ne veux pas craindre que ce jeune homme ait seulement caché l'aigle dans le marais pour se sauver ? *Tertiam aquilam signifer priusquam in manus hostium veniret, evulsit ; mersamque intra baltei sui latebras gerens, in cruenta palude* SIC *latuit.* (Florus).

(43) Tacite (*Ann.* I, cap. 61) : *Simul truncis arborum antefixa ora.* Il est difficile de croire que l'on ait coupé la tête à ceux qui avaient succombé ; c'étaient donc peut-être les têtes de ceux qu'on avait immolés comme victimes. La tête de Varus fut sans doute aussi coupée, mais dans un autre but.

(44) Cela est remarquable ! s'ils avaient voulu faire de ce lieu un sanctuaire, ils l'auraient nettoyé et orné, et ils n'y auraient pas laissé ces horribles débris, ni augmenté cet aspect hideux.

(45) *Quo tribunali concionatus Arminius.* TACITE ne dit pas quand cela était arrivé; mais le tumulte avait dû cesser, si l'orateur devait être entendu.

(46) Personne ne nous apprend ce que dit Arminius. Les modernes se bornent à lui faire partager le butin. Tout dépend du point de vue sous lequel on envisage le soulèvement du peuple; si on le considère comme l'œuvre d'une conjuration, ou comme l'œuvre de la nature et des sentimens les plus intimes de l'humanité. La confédération est là; si elle était sortie déjà auparavant d'une conjuration, elle n'avait assurément plus besoin d'être formée maintenant. J'abandonne la décision au sentiment et à l'intelligence. Mais ce que je ne puis croire, c'est qu'Armin ait parlé dans ce moment de choses vulgaires et qu'il se soit occupé de choses vulgaires, comme du butin et du partage du butin.

(47) VELLÉIUS donne le fait; nous sommes libres de l'interpréter. Mais je ne vois absolument aucun motif pour qu'Armin ait dû chercher à railler Marobod par cet envoi. On a fait, il est vrai, à Marobod des reproches pour n'avoir pas secouru les Teutschs du Nord; mais on semble oublier que l'éloignement est un peu grand depuis le Danube jusqu'à Paderborn, et que lors même que tout aurait été l'œuvre d'une conjuration, une marche de Marobod aurait nécessairement détruit toute l'entreprise. Selon ma manière de voir les choses, une participation de Marobod était impossible.

CHAPITRE VI.

(1) Dans le fait, il n'était pas nécessaire que les douleurs vinssent encore frapper sa maison, pour l'amener à croire : Τό τε πάθος οὐκ ἄνευ δαιμονίου τινὸς ὀργῆς — οἱ γεγονέναι (DIO CASSIUS, LVI, cap 24).

(2) Tous deux néanmoins comme une tradition que rien ne garantit. *Ferunt*, dit SUÉTONE; ὥς τινές φασι, dit DION. Il est difficile de croire qu'Auguste ait persévéré dans cette agitation *per continuos menses*. On ne conçoit que dans le premier moment l'exclamation : « *Quintili Vare, legiones redde!* »

(3) Il n'est pas vraisemblable que les *famosi libelli, in curia sparsi* (SUÉTONE, *in Octav.*, cap. 55) appartiennent à ce temps, comme on l'a supposé. Dans la disposition d'esprit où était alors Auguste, il aurait pris la chose moins légèrement. L'addition : *id modo censuit*, etc., semble aussi prouver qu'il était ici question des relations de sa vie privée, comme mari et comme père.

(4) VELLÉIUS (II, cap. 117) reconnait ce bonheur, parce que Tibère, qui naturellement pouvait seul aider, était libre maintenant pour se rendre dans le Teutschland; SUÉTONE (*in Tiber.*, cap. 17), parce que, sans aucun doute, les Teutschs se seraient réunis aux Pannoniens si la guerre d'Illyrie avait duré plus longtemps. Velléius peut avoir tort aussi, mais assurément moins que Suétone.

(5) Ces retranchemens sur le Taunus ne sont nullement exceptés par les écrivains anciens; bien plus, ZONARAS (X, 37) dit, sans aucun doute d'après DION : καὶ τὰ ἐρύματα πάντα κατέσχον οἱ βάρβαροι, ἄτερ ἑνός; et cette seule forteresse n'est pas le retranchement sur le Taunus. Mais ce πάντα ne doit être compris que du pays qui appartenait aux peuples soulevés; mais le mont Taunus était situé, comme les ouvrages qu'Ahenobarbus avait déjà commencés, entre le Mein et le Danube, hors du cercle dont il est question dans ces ouvrages. La conquête du Taunus n'aurait pas été facile non plus; certainement on serait venu de Mayence au secours, cet angle était maintenant encore tout aussi éloigné des peuples teutoniques qu'il l'était du temps de Drusus. Parce que cette contrée était en sûreté, Asprenas put aussi faire son expédition en descendant le Rhin et transporter les deux légions de Mayence à Cologne, *ad inferiora hiberna descendendo* (VELLÉIUS); et parce que le Taunus resta entre les mains des Romains et que le pont près de Mayence resta intact, Tibère put plus tard passer si facilement le Rhin. Enfin TACITE (*Ann.*, I, cap. 38) semble témoigner pour cette supposition. Voici ses expressions : « *At* IN CHAUCIS *cœptavere seditionem præsidium agitantes vexillarii discordium legionum.* » De ces paroles les modernes ont tiré toutes sortes de bonnes considérations sur la désunion des Teutschs, parce que LES CHAUKES ont encore supporté une garnison romaine après la défaite de Varus, et parce que les peuples confédérés ne purent pas même ou n'essayèrent pas de châtier les Chaukes de cette dépendance de Rome. Mais je crois qu'ils ont tort. Au lieu de IN CHAUCIS il faut évidemment lire IN CHATTIS. Les raisons suivantes me semblent mettre cette conjecture hors de doute. 1° les constructions sur le Taunus sont appelées par DION (LIV, 33) un φρούριον ἐν Χάττοις. 2° TACITE lui-même (*Ann.* I, 56) nomme la fondation sur le Taunus *avant* Germanicus, et expressément, *præsidium*; Germanicus seulement fonda dans cette position un *castellum, super vestigia præsidii*; 3° Tacite, dans le passage dont il est question, parle de la mutinerie des soldats après la mort d'Auguste. Germanicus chercha d'abord à apaiser les légions stationnées sur le bas Rhin, près de Cologne, *in finibus Ubiorum* (*Ann.* I, 31). Puis il marche (I, 37) *superiorem ad exercitum*, vers Mayence, et là, il réussit à ramener à l'ordre les deuxième, treizième, seizième et quatorzième légions. Mais, *at*, tandis que ceci arrivait, IN CHAUCIS *cœptavere seditionem* PRÆSIDIUM *agitantes vexillarii dicordium legionum.* Quelles sont ces *legiones discordes?* Sans aucun doute les quatre légions nommées. Mais, sans parler du grand saut de l'écrivain depuis Mayence jusque chez les Chaukes, comment les *vexillarii* de ces légions arrivèrent-ils à former un *præsidium in Chaucis*, à l'embouchure de l'Ems, du Wéser, de l'Elbe? Mais il est concevable qu'ils aient pu être envoyés de Mayence vers le Taunus; 4° Mennius, le préfet du camp, *vexillum ad* RIPAM *vertit et reduxit in hiberna turbidos.* Il ne peut être question que de la *ripa* du Rhin; et à quels *hiberna* peut-on songer, si ce n'est à ceux de Mayence? Tacite pouvait être du reste d'autant plus facilement exposé à écrire *in Chaucis*, au lieu de *in Chattis*, dans le cas où lui-même l'aurait réellement écrit ainsi, que, d'après son idée (*Germania*, 35), *Chauci* et *Chatti* confinaient les uns avec les autres et paraissent facilement ensemble. Et par là je crois avoir du moins délivré d'un reproche, par le redressement

d'un mot de Tacite les honorables Chaukes, dont je suis compatriote?

(6) Frontin (*Stratagèmes*, III, cap. 15 et IV, cap. 7) cite plusieurs exemples de la manière dont les Teutschs furent surpris par les ruses des Romains; ils n'ont toutefois rien de particulier et doivent seulement prouver la simplicité des Teutschs, qui pourtant étaient des hommes si prodigieusement astucieux et rusés. Une fois les débris de la défaite de Varus (*reliqui ex variana clade*), qui furent assiégés, promenèrent des captifs à travers les magasins pour convaincre par eux les assiégés qu'ils ne manquaient pas de subsistances. L'autre fois les assiégés craignirent que les Teutschs n'apportassent du bois auprès des palissades et y missent le feu. Le primipilaire Cælius, qui les commandait, fit en conséquence piller le bois partout, comme si la forteresse en manquait. Cela décida les Teutschs à éloigner tout le bois. Mais il est remarquable que même ces Romains assiégés n'hésitèrent pas à ne renvoyer les Teutschs captifs, auxquels ils avaient donné le change, qu'après leur avoir coupé les mains. Et cependant les Romains voulaient se plaindre encore de la cruauté des Teutschs.

(7) Zonaras ne nomme pas la forteresse de laquelle, comme de la dernière, la garnison a dû s'échapper ainsi qu'il a été raconté; mais comme il parle de préférence de cette forteresse et que Velléius dit expressément que les troupes dans Aliso, *speculati opportunitatem, ferro sibi ad suos peperere reditum*, il est hors de doute que le récit de Zonaras se rapporte à Aliso. L'histoire de Caldus Cælius peut aussi avoir eu lieu dans cette circonstance. Comparez plus haut, la note 40 du chapitre V du présent livre. Du reste il n'est plus nécessaire maintenant de remarquer que les trompettes qu'habituellement, d'après les fragmens de Dion, on rattache à la bataille de la forêt de Teutobourg, doivent probablement trouver place ici, comme Reimarus l'a prouvé d'après Zonaras!

(8) On ne s'abstint naturellement pas non plus de cruautés contre les individus. L'histoire du malheureux Bructère que Tibère fit soumettre à la torture et déchirer jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'il avait voulu l'assassiner, cette histoire appartient peut-être à cette époque, bien que Suétone dise : *re prospere gesta, non multum abfuit, etc.*

(9) Suétone (*in Tiber.* cap. 18 et 19). Velléius (II, cap. 120). Il n'y a rien à établir sur le *penetrat interius*. Dion Cassius (LVI, cap. 25); Tacite (*Ann.*, I, cap. 50). Du reste on a admis encore une seconde expédition de Tibère au delà du Rhin, l'an 11; mais je n'en trouve pas de raison suffisante. En tout cas cette expédition ne fut qu'une répétition de la première. Tibère avait aussi ses embarras dans la Gaule, comme l'indique Velléius (II, cap. 121). Les *classicæ expeditiones*, dont ce même auteur fait mention, ne peuvent être appliquées selon moi qu'au rétablissement de la flotte. Du reste Tacite dit (*Ann.* I, cap. 31): *Habebantur* (legiones) *per otium et levia munia.*

CHAPITRE VII.

(1) Germanicus était déjà avec Tibère sur le Rhin; après le départ de Tibère, il y resta. Cependant Tacite (*Ann.* II, c. 2) dit de lui, à l'an 16 après J.-C.; *Germanico tertium jam annum belligeranti.* Mais en l'an 14 Germanicus avait renouvelé la guerre par une surprise des Teutschs. L'expression me paraît très-importante : auparavant il n'y avait pas de guerre; par conséquent on était en paix.

(2) Le mariage doit peut-être être placé à l'an 13.

(3) Ségeste dit, il est vrai, lui-même à Germanicus en parlant de ses relations et de celles d'Armin avec Varus (*Ann.* I, cap. 58) : *Ergo raptorem filiæ meæ, violatorem fœderis vestri, Arminium apud Varum reum feci.* Mais il n'en résulte pas que, lorsqu'il accusait Armin, celui-ci ait été déjà *raptor filiæ*; maintenant il pouvait bien l'appeler ainsi, bien qu'il ne le fût devenu que plus tard. Tacite (*Ann* I, cap. 55), parlant lui-même, emploie les paroles suivantes : *Segestes quanquam consensu gentis in bellum tractus, discors manebat* (à savoir de la guerre) *auctis privatis odiis*, comme sa haine s'était augmentée parce que — *quod Arminius filiam ejus, alii pactam, rapuerat.* Mascou traduit très-exactement, « cette aigreur fut augmentée lorsque celui-ci eut enlevé sa fille. »

(4) Les *leges* des nations, la *lex Salica*, etc. Les preuves en leur temps!

(5) Si nous admettons que le pays de Ségeste fût situé sur la rive gauche du Wéser, peut-être dans la principauté de Lippe, il devient aussi concevable que Thusnelda ait appris à connaître le jeune héros victorieux et ait trouvé occasion de l'instruire de son amour.

(6) Dont le récit (*Ann.*, I, c. 31-49), comme cela se comprend de soi-même, sert ici de base. Les autres écrivains n'ont pas de considération devant lui.

(7) Voyez la note 5 du chapitre VI, de ce second livre.

(8) Je ne crois pas que de la désignation des Teutschs par l'expression *hostes* dans Tacite, on puisse conclure qu'il n'y eût absolument aucun accomodement entre lui et les Romains; comme aussi l'expression (*Ann.* I, cap. 3) : *Bellum ea tempestate*, c'est-à-dire le temps où Auguste mourut, *nullum, nisi adversus Germanos supererat*, ne semble pas le prouver. Tant que l'*infamia* était encore *abolenda*, la guerre, dans l'esprit romain, la guerre, malgré tout les traités, devait être considérée comme permanente.

(9) *Duodecim millia e legionibus* (*Ann.* I, 49). Plus tard (*Ann.* I, 51), toutes les quatre légions, la première, la vingt et unième, la cinquième et la vingtième, sont de l'expédition. Les vétérans avaient été envoyés en Rhétie; dans le soulèvement, beaucoup d'hommes avaient péri, ou avaient été mis hors d'état d'agir pour le moment; une partie de l'armée resta aussi en arrière. Delà le petit nombre.

(10) *Templum, quod Tanfanæ vocabant.*

(11) Les paroles de Tacite : *nullo metu; non belli timor*, sont peut-être plus importantes qu'elles ne paraissent l'être. Mais lors même qu'on ne pourrait pas admettre qu'une paix ou un armistice ait existé entre les Teutschs et les Romains, l'entreprise de Ger-

manicus était néanmoins une perfide surprise; elle était un crime parce qu'elle n'avait aucun but guerrier. Les Romains ne peuvent se regarder comme autorisés à une telle atrocité que par une haine impie contre les hommes.

(12) *Vertit* seulement sans doute. Mais comme Apronius avait reçu l'ordre de veiller à la sûreté des routes et des fleuves, on peut bien admettre cependant la retraite.

(13) Si Ségeste avait été réellement assiégé, il aurait difficilement trouvé l'occasion de faire parvenir jusqu'à Germanicus des *legati* avec son fils.

(14) *Injeci catenas Arminio, et a factione ejus injectas perpessus sum.* Il ne faut pas prendre cela à la lettre. Tacite (I, cap. 57) dit de Ségeste, *circumsedebatur*. D'autres actes de violence, *de catenis ei injectis*, pas de trace!

(15) Ceci est certainement juste en général, comme le prouve le *victa ripa* suivant. Du reste on sait que les paroles de Tacite (*Ann.* I, cap. 58) ont occasionné une diversité d'opinions. Quelques-uns veulent lire *sedem vetere in provincia;* d'autres encore *sedem Vetera in provincia;* d'autres encore *sedem veterem in provincia.* Le première leçon me parait la meilleure, la dernière la plus mauvaise. A la première on ne peut opposer qu'il n'y avait pas de province sur la rive droite du Rhin, et que Tacite par suite n'a pu dire *vetere in provincia* en parlant de toute la rive gauche du Rhin. Dans ce moment il n'y avait pas il est vrai de province sur la rive droite; mais il y en avait eu une; on s'efforçait de la rétablir, et par opposition l'autre rive pouvait très-bien être appelée *vetus provincia*. La seconde leçon est trop précise. Si nous savions par quelque autre passage que Ségeste ait été à *Vetera* (Xanten), elle serait évidemment préférable. La troisième résulte de la supposition que Ségeste avait eu antérieurement déjà un établissement sur la rive gauche du Rhin. Mais cette supposition ne peut s'appuyer sur rien et n'est pas vraisemblable. Comment devait-il y être venu? comme homme libre ou comme prisonnier des Romains? Du reste cette circonstance que Germanicus le prend avec lui et ne le rétablit pas sur son peuple avec sa dignité ne doit pas causer d'erreur. Germanicus ne fit pas cette dernière chose parce qu'il était hors d'état de le faire.

(16) Je suppose ceci d'après les histoires postérieures, nommément d'après les rapports d'Inguiomer avec Marobod.

(17) Il ne figure pas auparavant: maintenant Tacite dit de lui *veteri apud Romanos auctoritate.* D'où cette *auctoritas?*

(18) — *Per lacus;* cela veut dire évidemment entre le groupe d'îles et les côtes, en opposition avec l'Océan, la mer ouverte, que Germanicus ne visita que plus tard. Comparez *Ann.* II, cap. 8.

(19) *Chauci cum auxilia pollicerentur, in commilitium adsciti sunt* (*Ann.* II, cap. 60); une preuve de plus pour ma défense des honorables Chaukes. Voyez la note 5 du chap. VI du livre II.

(20) Les mots de Tacite ont un autre sens. Selon lui les Bructères brûlèrent précisément leurs possessions, lorsque Stertinius les dispersa. Mais toute l'armée était déjà sur l'Ems, et Cæcina était arrivé par le pays des Bructères jusqu'à ce fleuve.

(21) L. cap. 12. *Signa et aquilas duas adhuc barbari possident.*

(22) *Cherusci*, dit Tacite (*Ann.* I, 64), certainement parce qu'Armin était le chef, et les Chéruskes les premiers de l'armée.

(23) Preuve que les Teutschs attachaient de l'importance à la possession des aigles, et par conséquent ne veillaient certainement pas avec peu de soin sur celles qu'ils avaient conquises.

(24) Tout ce récit d'après Tacite (*Ann.* I, cap. 60-70). Les raisons qui m'ont déterminé à m'écarter çà et là de la lettre, n'ont pu être indiquées partout parce qu'elles étaient trop évidentes. Mais les derniers mots, que j'ai maintenus indéterminés, se trouvent entièrement déterminés dans Tacite (I, cap. 70), et je ne puis m'empêcher de remarquer ceci. Il dit: *lux reddidit terram; penetratumque ad amnem Visurgim, quo Cæsar classe contenderat;* il ne pouvait échapper à personne que le mot *Visurgim* était faux. Parmi les essais de correction qui ont été faits, la conjecture la plus heureuse sans contredit est celle de Menso-Alting, qui lit *Unsingim*, et entend par là la Hunse, dans le pays de Grœningue, mais elle ne satisfait pas. La Hunse est une petite rivière si insignifiante et était si complétement inconnue à Rome que Tacite aurait difficilement parlé d'elle avec cette expression *ad amnem Unsingim*, comme si chaque lecteur était au courant. Cette expression aussi; *quo Cæsar classe contenderat* est en contradiction avec l'assertion précédente (I, c. 63), *legiones classe, ut advexerat, reportat.* Ce *reportat* se rapporte sans aucun doute au Rhin. Là, sur le Rhin sont évidemment aussi les pensées de Tacite. Les mots *Vagante fama, submersas legiones,* contredisent ceux-ci (I, cap. 69) *pervaserat fama.* Ce bruit n'était pas répandu parmi les Frisons peut-être, mais sur la rive gallique du Rhin. Les mots suivans témoignent encore plus de ce fait: *nec fides salutis, antequam Cæsarem exercitumque reducem videre;* ils sont évidemment employés en parlant d'hommes inquiets du sort des légions, par conséquent des Romains et de leurs alliés sur la rive gauche du Rhin. Ajoutons à cela que Tacite ici (I, cap. 71) dit: *Stertinius præmissus ad accipiendum in deditionem Segimerum*, etc. Mais Stertinius était chef de la cavalerie, et une partie de cette cavalerie avait reçu l'ordre sur l'Ems, *littore Oceani petere Rhenum* (I, cap. 63). Germanicus put bien aussi n'apprendre que sur le Rhin que ce Segimer était arrivé, et par conséquent Stertinius a bien pu n'être détaché que lorsqu'on eut atteint le Rhin. Par ces raisons, je puis croire que Tacite a écrit *ad Visurgim*, mais qu'il avait voulu écrire *ad Rhenum* et qu'il a pris un fleuve célèbre pour un autre fleuve célèbre. Par là s'explique aussi la brusque interruption du récit; celui-ci est semblable au récit de l'arrivée des troupes sur l'Ems (I, cap. 60)' et à celui du retour des légions sur le Rhin sous Cæcina (I, 68 et 69). Mais si Germanicus avait campé sur la Hunse, il serait sans aucun doute question de son départ. Du

reste les mots *impositæ legiones* ne s'y opposent pas. Il n'y avait en effet sur le bas Rhin aucun pont, et les deux malheureuses légions furent transportées par la flotte sur l'autre rive où allèrent avec elle jusqu'aux environs de Cologne.

CHAPITRE VIII.

(1) Tacite (*Ann.* II, cap. 5). L'addition, *ut dolo simul et casibus objectaret,* montre seulement ce que Tacite pensait de Tibère.

(2) Ce nom, *Arp,* subsiste encore maintenant. Du moins j'ai connu dans ma jeunesse des nobles et des paysans qui s'appelaient Arp.

(3) Mannert par exemple passe par des suppositions sur ces difficultés. Il admet que cet Aliso était situé près de Wesel. Les mots de Tacite : *Tumulum tamen, nuper varianis legionibus structum, et veterem aram Druso sitam disjecerant,* sont traduits par lui ainsi : «Germanicus *apprit* que les Teutschs avaient démoli de nouveau l'éminence tumulaire, etc.» Il ne peut donc y avoir aucun doute à cet égard : le récit de Tacite est en contradiction avec lui-même.

(4) Des écrivains modernes ont trouvé rempli de lacunes le récit de Tacite depuis l'arrivée de la flotte dans l'Ems jusqu'à l'arrivée de l'armée sur le Wéser (*Ann.* II, cap. 8). En tant que par ces mots ils veulent exprimer la supposition qu'il y manque quelque chose, je ne suis pas de leur avis. Ce récit n'est présenté qu'à grands traits, en partie par le motif que j'ai indiqué dans l'exposé de l'entreprise de Germanicus avant l'embarquement, en partie parce que Tacite n'affectionne que ce genre d'exposition, qui peut être admiré dans l'ensemble avec des exclamations générales plutôt que justifié dans les détails avec des motifs. Ce récit ne me paraît pas plus incomplet que d'autres et notamment celui qui le précède immédiatement. Quant au reproche fait à Germanicus (*erratum in eo*) de n'avoir pas avancé plus loin dans le fleuve et de n'avoir pas débarqué ses troupes sur l'autre rive, je le laisse de côté, parce que je ne vois pas l'ensemble des relations et que je ne sais pas si Tacite les a connues. La défection des Angrivariens semble supposer une soumission ou tout au moins un accommodement. Il est au moins singulier que la nouvelle de la défection des Angrivariens arrive au César *metanti castra.* L'apparition postérieure des Chaukes dans l'armée force à admettre une alliance conclue, puisque l'idée d'une ancienne confédération semble être erronée, comme on l'a montré.

(5) Tacite ne nomme que les *Cherusci* parce qu'ils étaient les premiers et Armin le général. Auparavant déjà il a nommé Chéruskes tous les Teutschs qui poursuivirent Cæcina.

(6) Je le crois ! Les femmes et les jeunes filles teutsches, aux yeux bleus, à la peau blanche et à la chevelure dorée plaisaient à ces joyeux compagnons, grands et petits.

(7) Voyez les géographes depuis Cluver jusqu'à Wilhelm. On ne peut déterminer le champ de bataille d'après la carte, difficilement aussi par la vue elle-même. J'ai descendu tout le Wéser ; j'ai partout eu des doutes. Et pourquoi donc aussi ne se trouverait-il pas dans Tacite un trait qui doit maintenant embrouiller pour toujours. S'il est exact que les Romains, parce qu'ils avaient passé le Wéser, eurent ce fleuve sur leurs derrières et que les Teutschs eurent également le Wéser sur leurs derrières parce qu'ils essayèrent en fuyant de passer ce fleuve à la nage, on est sans doute presque forcé d'admettre qu'il faut chercher le champ de bataille dans ce grand coude que le Wéser forme à l'ouest, au dessous de Rintein. Et si le mot *montes* doit désigner de véritables montagnes, le combat n'a pu être livré au nord de ce qu'on appelle *porta Westphalica*, parce que plus loin il n'y a pas de montagnes. Mais admettre la première de ces données est chose à peine nécessaire. Tacite ne dit pas que le Wéser ait été sur les derrières des Teutschs; bien plus, ceux qui couraient vers le Wéser, étaient pris par derrière ; ils étaient en pleine déroute. Le cours du Wéser pouvait donc toujours être droit, et ils pouvaient pourtant être refoulés sur sa rive tellement qu'ils ne vissent de salut que sur l'autre bord. L'autre donnée pourrait n'être pas non plus bien positive. Tacite semble employer comme d'égale valeur et alternativement les mots *montes*, *colles, juga*, peut-être pour marcher d'autant plus sûrement puisqu'il n'avait pas vu lui-même le champ de bataille. Cela posé, il me semble qu'il y a beaucoup de choses à dire contre la supposition que la bataille a eu lieu dans l'angle du Wéser. 1° Il est à peine vraisemblable que Germanicus se soit éloigné d'une seule fois à une si grande distance de sa flotte; et la route dans cette contrée, qu'on la place plus près de l'Ems ou plus près du Wéser, n'était pas si facile qu'elle le paraît sur la carte. 2° Tacite ne dit rien d'une marche vers le sud ; il dit seulement que l'armée a dû marcher *ad dextras terras*, c'est-à-dire vers l'est. Des mots : *Angrivariorum defectio a tergo,* il ne résulte pas non plus que Germanicus se soit dirigé à travers le pays des Angrivariens et par conséquent assez loin au sud. Ce mot *a tergo* s'entend toujours, dès qu'ils s'est tourné vers le Wéser, et leur pays n'a pas encore besoin d'être envahi. 3° Les mots *inæqualiter sinuatur* et ceux-ci *pone tergum insurgebat silva* ne s'appliquent pas mieux à la grande plaine dans l'angle de Wéser entre Rinteln et Minden qu'à cent autres plaines. 4° De cette position on peut précisément le moins dire : *propiorem jam Albim quam Rhenum.* Je ne veux du reste pressurer aucune expression. 5° On ne concevrait pas ce qui est dit plus loin, *trans Albim concedere parabant.* Arrivés en remontant jusqu'au delà de Rinteln, eux sur la rive gauche, les Romains sur la rive droite du Wéser, les Teutschs auraient dû, traversant le Wéser devant l'armée romaine, défiler devant elle par le Hartz. 6° Enfin aussi on tombe par cette supposition dans la perplexité, comme nous le dirons, au sujet de la seconde bataille. Par ces raisons, je crois que la bataille fut livrée beaucoup plus loin et plus bas sur le Wéser, peut-être non loin de l'embouchure de l'Aller. Il faut seulement penser que maintenant tout n'est plus comme alors. Des forêts et des éminences peuvent avoir disparu.

(8) La cause de tout le malheur qui frappa les Ché-

ruskes fut évidemment qu'ils éclatèrent trop tôt avant que la lutte fût engagée et lorsque Germanicus pouvait encore disposer de sa cavalerie. Armin avait encore une fois attiré les Romains dans les défilés, comme dans la première rencontre avec Germanicus. Il faut se représenter le champ de bataille borné par des collines en demi-cercle ou en angle. Les Chéruskes se tenaient sur le côté. Devant eux l'armée romaine se portait contre le reste des Teutschs. Le plan sage d'Armin était celui-ci : les Chéruskes devaient se précipiter sur les flancs et sur les derrières des Romains, lorsque ceux-ci seraient au fond du terrain en plein combat avec les Teutschs ; mais deux circonstances détruisirent ce plan ; la marche rétrograde et subite des Theutschs dans la forêt, et la *ferocia* d'une partie de ses Chéruskes, qui ne se laissa pas contenir lorsqu'elle vit les Romains à la portée de ses armes.

(9) Et peut-être tout seul ! Il n'est pas nécessaire de demander si c'étaient des aigles, des vautours ou des corbeaux : c'est tout un. Germanicus avait dans la veille comme dans le sommeil, des visions ou savait du moins en raconter. MASCOU dit très-bien: « Comme les Romains étaient accoutumés à croire d'après les augures qu'il faisait des éclairs quand personne n'en voyait, ils ont dû facilement aussi croire d'après l'assertion de leur général, qu'il voyait des aigles lorsque peut-être il avait vu des oiseaux de proie ou même rien, principalement dans un moment où ils avaient assez de choses à voir autour d'eux sur terre. » (I, page 94.)

(10) Ce ne fut pas une fuite de la part du reste des Teutschs, ce fut une retraite. Mais sans doute cette attaque ne réussit pas, et on en fit un désastre ou une fuite.

(11) C'est ainsi que je comprends TACITE (II, cap. 17), parce que, comme cela me semble, rien autre chose n'était possible. Les *duo hostium agmina* ne sont pas deux corps de bataille sur l'arrière-plan du terrain, mais ce sont les autres Teutschs dans le fond et les Chéruskes sur les côtes. Sans doute Tacite semble distinguer les Chéruskes de ces deux *agmina* puisqu'il les nomme à part ; mais cela n'est que dans sa manière d'exposer les choses. La difficulté disparait si d'abord on a expliqué les mots *medii inter hos Cherusci.* Ceux au milieu desquels tombèrent les Chéruskes ne sont pas *ii qui silvam tenuerant*, et *ii qui campis adstiterant*, car les premiers sont les Chéruskes eux-mêmes, puisque tous les autres avaient occupé *campum et prima silvarum*, et derrière tous ceux-ci, *pone tergum*, *insurgebat silva !* mais ce sont les Romains *pedestris acies* d'un coté, et de l'autre *præmissus eques*, *qui postremos ac latera*, c'est-à-dire les Chéruskes, *impulit.* Toute la faute consiste en ce que le premier membre de la phrase *simul pedestris*, etc. doit être le dernier, et le second, *mirumque dictu*, le premier, ou en ce que Tacite ne devait pas dire *medii inter* nos. Si l'on fait rapporter *inter hos* aux Teutschs, aux *duo agmina*, j'avoue que tout est obscur pour moi.

(12) Et cependant *Arminius sustentabat pugnam !* On ne se sent certainement pas détourné de croire que les Chéruskes se battirent bravement avant de s'élancer dans le Wéser.

(13) TACITE dit, il est vrai, qu'ils avaient le dessein de repasser l'Elbe ; mais on ne trouve pas la moindre chose qui confirme cette supposition.

(14) MANNERT admet, comme nous l'avons remarqué, que la première bataille eut lieu au-dessus de Minden ; il place la seconde entre le Wéser et le lac appelé Steinhuder Meer. J'ai exposé mes réflexions contre la première supposition ; j'ai moins à dire contre la seconde, bien que les *montes*, qui se trouvaient sur les derrières des Romains, puissent donner à penser. Seulement je ne comprends pas, dans le fait, comment on peut placer le dernier champ de bataille sur le petit lac appelé Steinhuder Meer, après avoir placé le premier près de la *porta Westphalica.* Les Romains poursuivirent pourtant leur victoire jusqu'à un certain point. Comment les Teutschs auraient-ils pu tourner autour d'eux pour se rassembler sur le Steinhuder Meer ? ou les Romains reculèrent-ils peut-être sur la rive droite du Wéser ? Mais Tacite n'a pas de trace de cela. L'expression aussi : *deligunt locum* (II, cap. 19), employée en parlant des Teutschs, semble y être contraire.

(15) De cette manière seulement je puis me représenter la chose. Toute la difficulté me paraît consister dans ces mots : *Silvas quoque profunda palus ambibat, nisi quod* LATUS UNUM *Angrivarii lato aggere extulerant.* — *Latus unum ?* lequel? sans aucun doute, d'après le mot *silvarum*, à l'endroit où cessait le *profunda palus.* Mais comment ? — Je crois qu'il s'agit de ce *locus*, ou de la *planities*, et je me représente la chose de la manière suivante. Le Wéser coule vers le nord-ouest. La digue était placée sur ce fleuve en forme d'angle presque droit, coupant la plaine et séparant les Chéruskes et les Angrivariens. Elle se dirigeait vers la pointe du marais et se terminait au point où commençait la forêt qui longeait le marais. Pour cette raison, les Romains ne pouvaient s'avancer dans la forêt avant que l'aile gauche des Teutschs n'eût été repoussée du Wéser et de la digue vers la forêt. Les bois dans lesquels se tenait la cavalerie teutsche étaient au nord-ouest du marais vers la plaine (*campus*), par laquelle les Romains avancèrent et qui devait être défendue par la cavalerie romaine afin que la cavalerie teutsche ne pût exécuter l'attaque sur les derrières des légions.

(16) On ne peut méconnaître que ce soit le même plan de bataille qu'Armin avait suivi dans les deux batailles précédentes contre Germanicus : disposition en angle de telle sorte que le quatrième côté du champ de bataille fût défendu d'une manière quelconque ; — ici par le Wéser.

(17) — *Impromto jam Arminio*, dit TACITE. Il n'était donc pas seulement, sans aucun doute, dans la bataille, l'ancien héros ! Mais comment a-t il été possible d'ajouter : *ob continua pericula*, *sive illum recens acceptum vulnus tardaverat ?* Comme si Armin avait pu reculer devant les dangers ! comme si la douleur d'une blessure nouvellement reçue n'expliquait pas tout !

(18) De cette conduite du César ressort évidemment son danger.

(19) Cela me semble nécessairement résulter des paroles de Tacite : *Subduxit ex acie legionem faciendis castris*, c'est-à-dire il renvoya. *Cæteræ ad noctem cruore hostium satiatæ sunt.* Bien certainement ils étaient rassasiés de la chose ! Mais où restèrent les Teutschs? comme ils ne pouvaient reculer à cause du marais, ils durent rester en place : *ambigue certavere* est très-exact. Cela veut dire que les Teutschs ne réussirent pas à sortir de la forêt, et précisément pour cela les Romains purent passer derrière leur cavalerie et dresser un camp.

(20) Et n'existant peut-être que dans les comptes rendus, et non sur la terre teutonique.

(21) Que les Angrivariens aient été sur la rive gauche du Wéser, cela ne souffre aucun doute si l'on songe à la position et à la marche de Germanicus, et si l'on compare la fin du chap. 22 du livre II des *Annales* avec la fin du chap. 8 du même livre. Il est singulier que Stertinius ait été envoyé lors de l'arrivée *et* lors du départ contre les Angrivariens. Du reste comparez le chap. IV du livre III de notre ouvrage.

(22) — *Æstate adulta.* La seconde entreprise dans l'automne après le retour prouve aussi que ce fut encore dans les premiers temps de l'année.

(23) La description de cette tempête est évidemment plus poétique qu'historique. Elle manque de traits caractéristiques. L'opposition : *omne mare in austrum cessit, qui etc.*; *postquam mutabat æstus* etc. n'amène non plus à rien de plus.

(24) Tacite (*Ann.* II, cap. 24) a cette singulière indication : *multos Angrivarii nuper in fidem accepti, redemptos ab interioribus reddidere.* Comment se présentent ici les Angrivariens, qui demeuraient dans le Binnenland, sur le Wéser ? Quels sont donc les *interiores ?* comment les Angrivariens ramenèrent-ils vers le Rhin les captifs rachetés ? eux les fidèles ! vraisemblablement ils n'acceptèrent pas même l'argent qu'ils avaient donné !

(25) *Dux Malouendus nuper in deditionem acceptus, indicat* (*Ann.* II, cap. 25). Mais le peuple des Marses est *hostis*; par suite, Malovend est seul venu *in deditionem*, et vraisemblablement en conséquence de la même manière que Segimer, le frère de Ségeste (*Ann.* I, cap. 71). Voyez plus haut, livre II, chap. VII.

(26) Comparez le chapitre VII du livre II de notre ouvrage, et la note 21 qui s'y rapporte. Germanicus détacha des troupes *qui, terga circumgressi recluderent humum.* Et *adfuit fortuna*, au delà rien. Je pense qu'il aurait parlé de l'aigle si elle avait été trouvée, et de la joie des troupes. La légion même n'est pas nommée à laquelle avait appartenu l'aigle ! *adfuit fortuna* alors déjà si ces troupes réussirent à prendre l'ennemi par les derrières.

(27) Je n'ai vraiment aucune prédilection particulière pour Tibère ; mais je ne puis rien trouver de blâmable *jusqu'ici* dans sa conduite envers Germanicus. J'accorde volontiers sa haine et son désir de se débarrasser de Germanicus. Mais il n'aurait pu souffrir plus longtemps les expéditions dans l'intérieur du Teutschland même s'il avait aimé Germanicus. Pour cette raison ce mot de Velléius (II, cap. 129) ne me semble pas inexact : *quanto cum honore Germanicum suum in transmarinas misit provincias !*

(28) Tacite (*Ann.* II, 41) : *Ob recepta signa cum Varo amissa.* Mais pourquoi l'aigle reconquise n'est-elle pas expressément mentionnée ?

(29) Il ne peut être important de connaître les noms des peuples auxquels appartenaient ces hommes. Strabon (lib. VII, cap. 1) a réuni des noms connus et des noms inconnus. Cela ne vaut pas la peine de faire des recherches et d'établir des discussions sur ce point ; on ne songeait ici qu'à dire quelque chose aux Romains. Pour cette raison aussi Tacite s'abstient de citer des noms. Du reste ce furent τῶν ἐπιφανεστάτων ἀνδρῶν σώματα καὶ γυναικῶν, que l'on mena dans le triomphe. Assurément Strabon parle ainsi le langage de son temps, le langage de l'arrogance et du mépris des hommes ; mais ici il avait raison. On ne traîna que les corps ; on n'avait pas pris les âmes.

(30) *quo ludibrio conflictatus est* (*Ann.* I, cap. 58). Je crois qu'on ne peut traduire avec assez de force cette expression.

CHAPITRE IX.

(1) Ce qui suit résulte des événemens accomplis jusqu'ici, ou se trouve dans les indications données par Tacite (*Ann.* II, cap 44-46), mais qui ne paraissent être en général que des conséquences de l'état des choses.

(2) *Discessu Romanorum, vacui externo metu, arma in se verterunt.*

(3) Comparez le chapitre VII du livre II de cette histoire.

(4) Comparez le chapitre VII du livre II. Sans doute on ne dit rien de la position de son pays. Mais je ne puis croire que la séparation d'Inguiomer et d'Armin n'ait eu lieu que lorsque déjà tous deux étaient sous les armes et que ce qui se passa eut l'air d'une désertion ; je crois que la chose avait eu un aspect plus digne. Elle a en effet cet aspect de la manière dont nous avons raconté le fait. Et si les Chéruskes demeuraient au sud aussi bien qu'au nord du Hartz, pourquoi Inguiomer n'aurait-il pas eu ses demeures dans la partie méridionale du pays, qui était d'abord et la première exposée aux attaques des Marobod ?

(5) De ces paroles : *transfugis paullatim nudatus* (*Ann.* II, cap. 46), on a voulu conclure qu'Inguiomer avait abandonné de nouveau Marobod avec sa suite. J'hésite cependant à appliquer simplement à Inguiomer et aux siens le mot *transfugæ* comme *nomen proprium*, par cela même qu'il est dit précédemment : *ni Inguiomerus perfugisset.*

CHAPITRE X.

(1) Tacite dit (*Ann.* II, cap. 44) : *Drusus missus est*

in Illyricum, *ut suesceret militiæ*, etc. Puis il raconte la guerre entre Armin et Marobod. Celui-ci, après sa retraite, *misit legatos ad Tiberium oraturos auxilia*. Tibère rejeta cette prière. *Missus tamen Drusus*, *ut retulimus*, *pacis firmator*. On a compris la dernière expression comme si Drusus avait dû ménager une paix entre les Mark-Mannen et les Chéruskes; c'est à tort assurément, parce qu'il n'y avait rien de commun entre les Chéruskes et les Romains. Il ne peut être question que d'une paix entre les Romains et les Mark-Mannen, bien qu'on ne puisse nier que la position d'observation des Romains sur le Danube devait aussi agir sur les Chéruskes et les rendre moins disposés à continuer la guerre contre les Mark-Mannen.

(2) — *Ut, fracto jam Maroboduo*, *usque in exitium insisteretur* (*Ann.* II, cap. 62).

(3) *Haud leve decus Drusus quæsivit, inliciens Germanos ad discordias*, etc. (*ibid.*) Quel empire! quelle situation!

(4) *Inter Gotones nobilis juvenis*, comme le nomme Tacite (*Ann.* II, cap. 61).

(5) Tacite: *Maroboduo, undique deserto, non aliud subsidium, quam misericordia Cæsaris fuit. Transgressus Danubium, scripsit*, etc. D'après ces paroles on pourrait croire que Marobod vint en fugitif dans l'empire romain. Mais à la fin du chapitre (*Ann.* II, cap. 63) apparait une suite, qui, avec la suite de Catualda, dont il sera tout à l'heure question, était assez forte pour faire naître la crainte, *ne quietas provincias immixti turbarent*, et pour occasionner la fondation d'un nouvel empire, *ultra Danubium*. Et quelle importance ont ces paroles de Velléius (II, cap. 129): *qua* vi, consiliorum suorum *ministro et adjutore usus* (Tiberius). *Druso*, *filio*, *Maroboduum* inhærentem *occupati* (par Catualda) *regni* finibus, *pace majestatis ejus dixerim*, *velut serpentem abstrusam terræ* salubribus *consiliorum suorum* medicamentis coegit *egredi?* Il est clair que Marobod n'était pas encore perdu; mais il se laissa engager à passer le Danube, et fut ruiné par là. Vraisemblablement Drusus promit de se réunir à lui, mais, au lieu de passer lui-même le Danube, il attira Marobod à passer ce fleuve pour opérer la réunion, peut-être sous le prétexte que ses forces n'étaient pas encore prêtes pour un coup décisif. Comparez Suétone (*in Tiber.*, cap. 37), dans la note suivante.

(6) Personne ne doutera que ç'ait été une véritable prison. Suétone le dit suffisamment et expressément (*in Tiber.*, 37): « *Quosdam reges*, *per blanditias atque* promissa extractos *ad se*, non remisit, *ut Maroboduum Germanum*. » Comparez Eutrope (VII, 6).

(7) Dans la *Germania* (cap. 42) Tacite dit que les Marcomans avaient eu jusqu'à son temps des rois de leur peuple, *nobile Marobodui genus*. Mais *jam et externos patiuntur*. Et *vis et potentia regibus ex auctoritate romana*. Du reste! *raro armis nostris*, *sæpius pecunia juvantur*. Il dit la même chose des Quades.

CHAPITRE XI.

(1) Taciti *Ann.* III, cap. 40-47.

(2) Le nom a trait à cela, ainsi que les événemens qui suivent. Si l'on place le château à l'autre extrémité du pays des Frisons, on ne peut pas plus comprendre le mouvement des Frisons que celui des Romains. Si on le place au contraire à l'embouchure du Flevus, non-seulement la fuite d'Olennius dans ce château était très-naturelle, mais encore il était nécessaire que les Frisons levassent le siége à l'approche d'Apronius. Autrement ils auraient été coupés aussitôt et exposés au plus grand danger. Le φλῆνυμ de Ptolomée ne prouve rien.

(3) Tacite, *Ann.* IV, cap. 72-74.

(4) Suétone (*in C. Caligula*, cap. 8 et 43-48). Dion Cassius (LIX, cap. 21 et suiv.). Pour les *coronæ exploratoriæ* je ne trouve pas de mot qui traduise exactement. Il est remarquable que l'armée était forte de 200,000 hommes, et même de 250,000. A-t-elle donc dû être plus forte, maintenant *deficiente belli materia*, que dans les temps antérieurs, pendant la guerre et au milieu de grands dangers? Sans doute Caligula vint dans la Gaule, selon Suétone, *legionibus et auxiliis undique excitis*, *dilectibus ubique acerbissime actis*; mais selon Dion il n'avait pas d'argent; il entreprit l'expédition précisément pour cette raison; et sans argent il n'est pas facile de mettre une grande armée en mouvement.

(5) Dion Cassius (LX, cap. 8). Suétone (*in Claudio*, cap. 24). Dion n'appelle pas Marses les peuples vaincus par Gabinius; il les appelle Maurusiens (Μαυρούσιοι). On en a fait des Marses, parce qu'on ne connait pas autrement de Maurusiens dans le Teutschland. A cause du passage de Suétone on a aussi voulu lire Chaukes au lieu de Maurusiens. Mais l'un conduit aussi loin que l'autre; on ne sort pas de place. Mannert (*Germania*, p. 103) remarque que la phrase suivante de Dion: οἱ αὐτοὶ Μαῦροι, etc., prouve qu'il est réellement question des Maurusiens d'Afrique, et pour cela il veut changer l'ordre des phrases: « Dans la même année Publius Gabinius dompta les Maurusiens (en Afrique), et en même temps Sulpicius Galba vainquit les Cattes, etc. » — L'aigle fut reconquise. Ce changement serait bon assurément, malgré le singulier rapprochement d'un peuple africain et d'un peuple teutsch, si nous savions d'ailleurs que Gabinius ait été en Afrique, et si Suétone ne le montrait pas dans le Teutschland, bien que chez les Chaukes. — Du reste les trois aigles des légions de Varus sont réunies maintenant de nouveau et heureusement!

(6) Dion Cassius, LX, cap. 20.

(7) Tacite lui-même ne les déprécie pas: *Nec iratæ aut degeneres insidiæ fuere adversus transfugam et violatorem fidei*. Gannascus était Caninéfate de naissance; il était entré au service romain, soit directement, soit comme guerrier avec son peuple, et on voyait en lui un transfuge contre qui tout était permis! Dut-on considérer autrement Armin? Et Tibère refusa si noblement le pauvre Adgandestérius et ne voulut pas fournir la petite dose de poison? Dans le

fait on ne peut en vouloir à personne s'il a des soupçons.

(8) — *Ut referri præsidia cis Rhenum juberet.* Je ne me hasarde pas à décider si cette expression doit être prise tout à fait à la lettre de manière que le pays entre la *fossa Drusina*, le Zuyderzée et le Rhin ait aussi été entièrement abandonné, ou si le fossé de Drusus était regardé comme un bras du Rhin, de sorte qu'il soit compris dans le mot *Rhenum.* Mascou (I, 109) admet la première de ces opinions. « Ainsi le bras du Rhin, en tant qu'il se jetait dans la mer au-dessus de la ville actuelle de Leyde, était pris pour la limite qui séparait l'empire romain et ses alliés, les Bataves, des peuples teutoniques, qui vivaient dans une entière liberté. »

(9) Tacite (*Ann.* XI, cap. 18—20). Dion Cassius (LX, cap 30). Mannert (*Germania*, p. 101) croit que les Romains sous Corbulo s'établirent eux-mêmes dans le pays des Chaukes. Mais il ne s'en trouve aucune trace dans Tacite ni dans Dion; et il est impossible que cela résulte de l'expression de Pline que cite Mannert : *Visæ nobis Chaucorum gentes.* « Pline (dit Mannert) ne voyagea pas comme marchand. » Cela est très-juste; mais tout homme qui ne voyage pas comme marchand est-il un *commandant suprême ?* Pline, dans le cas où cette expression signifierait réellement *j'ai vu les Chaukes*, ne pourrait-il pas avoir vu leur irruption dans la Germanie inférieure? Ne pourrait-il pas avoir été envoyé vers eux pour négocier? Mais toute la description qu'il fait d'eux (lib. XVI, cap. 1), parait aussi prouver qu'il n'était pas allé dans leur pays.

(10) Tacite, *Ann.* XII, cap. 27 et 28.

(11) Ainsi Tacite le racontait autrefois; comparez le chap. X du présent livre II. Maintenant il dit : « *Vannius*, Suevis *a Druso Cæsare impositus.* »

(12) Autrefois *Vibilio duce*; maintenant *Vibillius, Hermundurorum rex.* Il y a trente ans; ce pouvait être encore le même. Mais on a cru que le mot *Vibilius* n'est pas un nom propre, mais un nom de dignité; que c'est le mot tudesque *Weibel.* On s'est exercé de même sur les noms d'Arioviste, de Marobod, d'Armin; on peut contredire pour ceux-ci, parce que trois personnages grands, caractérisés et puissans ont été distingués par ces noms. *Vibellius* au contraire n'a pas de physionomie; on peut l'abandonner à son sort, qu'il ait été un roi ou un simple chef.

(13) Il doit paraître frappant que ce soient précisément eux qui manquent. Mascou (p. 112) suppose que Vannius, après l'expulsion de Catualda, fut roi des Marcomans, et que les Hermundures devinrent libres; mais maintenant, après la fuite de Vannius, Vannius avait obtenu la souveraineté sur les Quades, ou sur l'empire originaire de Vannius, et Sido la souveraineté sur les Marcomans. Cette supposition expliquerait sans doute pourquoi les Marcomans ne sont absolument pas nommés ici; mais elle est en contradiction formelle avec les paroles de Tacite. Car selon lui (*Ann.* II, cap. 63) Vannius était un Quade, et les Marcomans eurent, *usque ad nostram memoriam*, des rois de la race de Marobod (*German.*, cap. 42).

(14) Tacite, *Ann.*, XII, cap. 29 et 30.

(15) Tacite, *Ann.*, XIII, cap. 52.

(16) Tacite dit des deux princes : *Qui nationem eam regebant, in quantum Germani regnantur.* Mais il n'est pas vraisemblable qu'ils aient été réellement chefs du peuple frison, parce que dans ce cas ils ne seraient pas allés à Rome; et pour cette raison je serais disposé à croire qu'ils étaient seulement à la tête des colons.

(17) Néron était *aliis curis intentus.* Sans doute!

(18) L'expression de Tacite (*Ann.* XIII, cap. 55) est très-forcée. Il me semble d'après l'ensemble qu'il ne peut dire autre chose que ce que je lui fais dire. « Vous avez destiné le pays au bétail; vous le pouvez aussi désormais; mais vous avez un désert et pourriez avoir des hommes amis. Aux dieux appartient le ciel; aux hommes (et non au bétail) la terre. » Les traducteurs sont très-peu d'accord. Mais si on lit : *Servarent sane receptos* (id est *recuperatos sc. agros*, à savoir ceux qui avaient été repris aux Frisons) *gregibus, inter hominum* famem, au lieu de : *Inter hominum* famam, la difficulté semble disparaître.

(19) Tacite, *Ann.*, XIII, cap. 54—57.

(20) Combien de peine ne s'est pas donné Mannert par exemple (*Germania*, p. 158) pour leur trouver une petite place dans la principauté de Minden, etc., sur la rive occidentale du Wéser! Je reconnais volontiers la finesse d'esprit, mais je crois aussi qu'il ne serait pas difficile de réfuter cette opinion.

(21) Les Ansibariens furent, dit-on, chassés par les Chaukes, et personne ne prit leur défense. Mais contre les Romains, dès qu'on en vint aux hostilités; *illi Bructeros, Tencteros, ulteriores etiam nationes* socias *bello vocabant.*

CHAPITRE XII.

(1) Dion Cassius (LXIII, cap. 22—25). Ceci est remarquable : Vindex ne pouvait souffrir que Néron prît les noms sacrés de Καίσαρ καὶ αὐτοκράτορα, καὶ Αὔγουστον, — ταῦτα μὲν γὰρ Αὔγουστος καὶ Κλαύδιος ἔχον. Le bon Claude!

(2) Qui pourrait lire sans rire dans Suétone (*Nero*) les chapitres 40—49, s'il pouvait oublier les chapitres précédens? Les premières nouvelles des agitations de la Gaule peuvent avoir ébranlé Néron parce qu'il les reçut le jour où il avait assassiné sa propre mère; tout le reste est plaisanterie. L'empereur était comédien en tout; il avait épuisé la vie; il la quitta comme sur le théâtre, se moquant des autres et se vantant lui-même; mais l'artiste ne manque pas de se retirer dans le moment convenable, afin que le trouble soit adouci.

(3) Néron se tua le 9 juin de l'an 68; Galba fut assassiné le 15 janvier 69; Othon se donna la mort le 16 avril 69; Vitellius, proclamé empereur le 2 janvier 69, fut tué le 20 décembre 69; Vespasien enfin fut salué empereur le 11 juillet 69.

(4) *Histor.* IV, cap. 12 et suiv. Tacite est très-bref et obscur. Il ne dit pas un mot du temps où la *rebellio*

dont Julius Paullus et Claudius Civilis furent accusés, eut lieu ; mais je crois que tout cela se tient très-bien comme nous l'avons représenté ici en donnant le récit de Tacite pour base au nôtre. Du reste, il ne semble absolument pas douteux que Julius Paullus et Claudius Civilis aient été frères, si l'on compare le chap. 31 avec le chap. 13 des *Hist.*, liv. IV.

(5) C'est ainsi que je comprends l'expression *falso rebellationis crimine.*

(6) *Sertorium se, aut Annibalem ferens.* Tacite ne compare pas Civilis à ces hommes ; il est difficile que Civilis lui-même se soit comparé à eux ; mais il se présentait semblable à eux, ou bien il leur paraissait semblable aux yeux des Romains, *simili oris dehonestamento.*

(7) A cause de l'amitié personnelle entre Vespasien et Civilis, Tacite (*Hist.* V, cap. 26); sur le commandement de Flaccus, *Id.* (*Hist.*. IV, c. 57).

(8) Vers *Castra vetera.*

(9) Comparez au principal passage cité. (*Histor.* I, cap. 59; II, cap. 27 et 66.)

(10) Tacite ne dit pas cela; mais cela est évident.

(11) Tacite lui-même ne peut s'empêcher d'attribuer la constance des Teutschs, des *Transrhenani*, comme il les appelle, à leur soif de butin. *Sed tum prædæ cupidine adversa quoque tolerabant* (*Histor.* IV, cap. 23.) Tant est fort le préjugé.

CHAPITRE XIII.

(1) Tacite *Hist.* III, cap. 63 et 65.

(2) *Nec quisquam adeo rerum humanarum immemor, quem non commoveret illa facies : Romanum principem et* generis humani *paullo ante dominum* (grand Dieu !) *relicta fortunæ sua sede, per populum, per urbem exire de imperio, nihil tale viderant, nihil audierant* (*ibid.*, cap. 68).

(3) Tacite (*Hist.*, III, cap. 71) laisse incertain si les Vitelliens assiégeans ou les Vespasiens assiegés allumèrent le feu. Dion au contraire (LXV, *cap.* 17) est précis : ce sont les Vitelliens et même les Κελτοί.

(4) La description (*Hist.*, III, cap. 83) est aussi belle qu'horrible. Le résultat : *Prorsus ut eandem civitatem et furere crederes et lascivire.*

(5) Tacite (*ibid.*, cap. 85) devenu méfiant par la corruption du temps contre la vertu humaine et le sentiment humain, a aussi son *in incerto est* pour les motifs qui ont déterminé les soldats teutschs à une tentative de tuer Vitellius. Mais Dion n'hésite pas à faire agir ces Teutschs par compassion, Οὐκ ἤνεγκεν, ἀλλ' ἐλεήσας εἶπεν, Ἐγώ σοι, ὡς ἔχω, βοηθήσω, ὡς μόνος δύναμαι (LXV, cap. 21).

(6) Dans toute la vie de Vitellius, il ne se rencontre rien qui produise une impression plus profonde sur le cœur que la parole qu'il prononça au milieu des mauvais traitemens : « Et pourtant je fus votre empereur! » Tacite (*Hist.*, III, cap. 85); Dion Cassius (LXV, cap. 21). Mais il y a des temps où la plupart des hommes sont sourds et insensibles même à une telle parole.

(7) Tacite (*Ann.* IV, cap. 37 et 54).

(8) Tacite (*Hist.* IV, cap. 61 et 66). Je ne sais si dans ce passage les mots : *Sed coram adire, alloquique Veledam negatum* doivent être pris en général ou s'ils doivent seulement s'appliquer au cas qui est raconté ici. Cette dernière opinion est la plus vraisemblable.

(9) Voyez plus haut le chapitre 12 du livre II de la présente histoire.

(10) Les paroles de Tacite (*Hist.* IV, cap. 59) : *Dein* sumptis Romani imperii insignibus, *in castra venit*, ont été comprises, à ma connaissance, par tous les savans, comme si Classicus, orné de ces insignes, entouré de la magnificence de la souveraineté romaine, fût venu dans le camp. Mais il est impossible que ce soit là la pensée de Tacite. Classicus, jusqu'ici au service des Romains, avait sans doute les *insignia* qui lui étaient assignés. Mais maintenant que les Romains devaient jurer pro imperio Galliarum, il ne peut être entouré de l'éclat et de la magnificence d'un général romain, qu'il n'était plus : c'eût été folie. *Sumptis* est peut-être pour *desumptis* ; il est synonyme de *divulsis.*

(11) Tacite (*Hist.* IV, cap. 60) regarde comme possible que Civilis ait dissimulé dans cette colère. Mais cela est dans sa manière. La petite anecdote au contraire, que le fils enfant de Civilis fut appelé à tirer de l'arc sur des captifs romains pour s'exercer, peut rester où elle est. Tacite témoigne par son *ferebatur* que lui-même ne lui donnait aucune valeur.

(12) Comparez avec Tacite (*Hist.* IV, cap. 78) Dion Cassius (LXVI, cap. 3).

CHAPITRE XIV.

(1) Tacite ne dit pas quels peuples y prirent part : il ne nomme que les Bructères et les Tenctères. Les Frisons et les Chaukes paraissent aussi, mais seulement en quelques troupes.

(2) Cela me semble être le sens des paroles de Tacite (*Hist.* IV, cap. 78) : *Sed obstitit vincentibus pravum inter ipsos certamen, hoste amisso, spolia consectandi.* Il faut comparer les paroles de Civilis, (*Hist.* V, cap. 17) qui se rapportent évidemment à ce récit : *Suam illic victoriam Germanis obstitisse, dum, omissis telis, præda manus impediunt.*

(3) *Relicta sibi pignora societatis* (*Hist.*, IV, cap. 79). Il n'est pas possible de croire qu'ils aient été à Cologne comme otages. Les Agrippiniens étaient entrés dans la ligue sous des conditions qui ne leur avaient pas permis d'exiger des otages.

(4) Tacite (*loco citato*) ne dit pas que cette fête ait été ordonnée par les Agrippiniens. Mais en quoi peut donc avoir consisté leur *dolus ?* et où les Teutschs avaient-ils pris ces *largæ epulæ* et ce vin qui les enivra.

(5) Beaucoup d'historiens modernes disent que les Romains étaient déjà sur la rive droite et que tout ce qui suit se passa sur l'île. Mais Tacite ne dit pas un mot de leur passage. Et comment aurait-il été possible ? la flotte n'était pas là et le pont était seulement commencé.

(6) Tacite voit encore avec peine ici, comme pour Marobod, que le héros survit. *Spe vitæ, quæ plerumque magnos animos infringit.* C'est singulier! Mais les principes de l'école conduisent bien aussi *magnos animos* à des opinions et à des appréciations erronées de la vie et pour la vie.

(7) *Nabaliæ fluminis pons !* Voyez Cluver, Menso-Alting et les autres géographes. Il n'est pas possible de préciser le lieu.

(8) Tout ce que ce chapitre contient est tiré, en l'absence d'autres sources, des *Hist.* IV, cap. 68-80 et 85; V, *cap.* 14-26. J'ai cru inutile de reproduire chaque expression, d'exposer le tableau de chaque événement. Les irrégularités de Tacite dans le récit ont aussi leur rectification dans le principe qu'il est du devoir pour l'historien de parler pour le parti qui ne peut paraître lui-même devant lui et plaider lui-même sa cause. L'intelligence et le sentiment décident de la vérité et de l'erreur.

(9) Peut-être les relations devinrent-elles d'autant plus avantageuses pour eux. On doit le supposer, si l'on compare le tableau que fait Civilis de la conduite des Romains à l'égard des Bataves. (Voyez plus haut, ch. 12 du liv. II, avec Tacite *Germania*, cap. 29).

(10) Dans l'expression de Tacite (*Germ.*, cap. 8) : Vidimus, *sub divo Vespasiano, Veledam, diu apud plerosque numinis loco habitam*, il n'y a évidemment rien qui ait trait à la captivité. Ces mots ne disent pas que Tacite ait vu Véléda de ses propres yeux, et encore moins qu'il l'ait vue à Rome. Mais les *preces* captivæ *Veledæ* dans Stace (*Sylv.* I, IV, 91) donnent à penser sur le silence de tous les autres.

CHAPITRE XV.

(1) Suétone (*in Domitio*, cap. 6). On ne peut avec sûreté s'appuyer ici sur Frontin (*Stratag.* I, cap. 1) : *Domitianus, cum Germanos vellet opprimere.* Mais à quoi se rattachent ces paroles? Quant au surnom de *Germanicus*, pris dès maintenant, il est remarquable que non-seulement Vitellius le prit aussitôt (Tacite *Hist.* I, cap. 62), mais qu'il le communiqua aussi à son fils enfant, immédiatement après la mort d'Othon (Tacite, *Hist.* II, cap. 59). Domitien donna au mois de septembre le nom de *Germanicus*, parce que dans ce mois il était arrivé à l'empire. Suétone (*in Domit.*, cap. 137); Dion Cassius (LXVI, cap 4); Stace (*Thebaid.* I, 19). Tacite parle du triomphe (*Agricola*, cap. 41); comparez chap. 41 : *Tot exercitus amissi in — Germania.*

(2) Dans Dion (LXVII, cap. 5) Masyos et Ganna (Παρθένος, μετὰ τὴν Βελήδαν ἐν Κελτικῇ θειάζουσα) sont, il est vrai, réunis; mais je ne crois pas qu'il s'ensuive qu'ils soient venus en même temps, tout aussi peu qu'il résulte de la mention de Véléda que Ganna ait habité aussi le pays des Bructères. Qui peut savoir par ces misérables extraits ce que Dion a décrit? — Il est aussi question de Chariomer dans ce même chapitre.

(3) Tacite (*Germania*, cap. 36). Ces *impotentes et validi*, entre lesquels les Chéruskes se tenaient en repos *falso*, sont à mon avis, les Romains et les Cattes avec leurs alliés. L'expression : *in latere Chaucorum Cattorumque Cherusci* n'autorise pas à prendre les Chaukes pour les *impotentes*. Il doit désigner seulement la position géographique des Chéruskes. D'après la considération que Tacite a pour les Chaukes, il ne pouvait pas les appeler *impotentes*. Bien plus, on a vanté dans le précédent chapitre les Chéruskes, parce qu'ils étaient *sine impotentia*. Mais cette désignation semble avoir trait aux Romains, sous le passionné Domitien.

(4) Suétone (*in Domit.*, cap. 6); Dion Cassius (LXVII, cap. 5). Reimarus, par la comparaison de ce fragment avec d'autres passages, a rendu vraisemblable que l'alliance fut cherchée non par les Lygiens, mais par les Suèves. Mais c'est là une simple supposition, et en réalité c'est indifférent. Jornandès aussi (*De rebus geticis*, cap. 13) connaît les guerres de Domitien sur le Danube et attribue les victoires sur les armées romaines, qu'il fait commander par Poppæus Sabinus et Fuscus, aux Goths, dont le prince doit s'être appelé *Dorpaneus*. Mais que peut-on baser sur cette indication? Qui peut jeter un coup d'œil assuré sur le mouvement des peuples? Il est sans doute possible que Jornandès confonde les Goths et les Gètes, comme, selon Dion, beaucoup d'autres ont confondu les Gètes et les Daces; mais il est possible aussi que les peuples gothiques, dont il sera question plus tard, y aient pris part dès maintenant; enfin il est possible que tout cela repose sur des malentendus.

LIVRE III.

ÉTAT INTÉRIEUR DU TEUTSCHLAND. — RELATIONS SOCIALES DES PEUPLES TEUTONIQUES. — LEUR VIE, LEUR CIVILISATION, LEURS MOEURS.

CHAPITRE I.

IMPORTANCE DU SUJET. — LA GERMANIE DE TACITE.

Ce que la grande journée de la forêt de Teutobourg avait sauvé et gagné fut maintenu et assuré par tous les événemens suivans : le monde fut mis en sûreté contre l'esclavage ; la puissance de Rome eut sa limite. Fortement ébranlée sur cette limite même par l'intrépide Civilis, elle ne pouvait plus songer à un agrandissement ; elle devait être satisfaite si elle n'était pas de nouveau contrainte à la défensive. Les peuples teutoniques de la rive droite du Rhin avaient dans la conscience de leurs exploits la plus sûre garantie de leur indépendance, et dans le souvenir du passé chez les Romains un fort bouclier pour leur avenir. Il leur fut donc permis de développer librement et de perfectionner leur caractère propre. C'était le noble prix de leurs efforts et de leurs sacrifices, de pouvoir, sans contrainte et sans servitude, vivre une vie teutsche et la disposer avec une orgueilleuse fierté pour les siècles suivans.

L'action mérite toujours qu'on la reconnaisse et la victoire qu'on l'honore ; mais le cœur de l'homme se tourne constamment vers la cause pour laquelle on a agi, pour laquelle la victoire a été conquise ; et là seulement où il y a du génie et de la vertu, de la force et de la moralité, est attiré son intérêt durable et son impérissable amour. Dans l'histoire des hommes et des peuples, chaque victoire prouve sans aucun doute pour l'éternelle sagesse qui règle les destins du monde ; mais l'âme sympathique de l'homme se prononce tout aussi souvent pour ceux qui perdent que pour ceux qui gagnent. La lutte des Teutcshs, en justice et en innocence contre les anciens crimes et la violence de Rome, remplit le cœur de joie et de désirs ; le soulèvement rapide et énergique des peuples teutoniques, attaqués dans ce qu'ils avaient de plus sacré, pour risquer tout et tout sacrifier en vue de leur salut, pour rompre le filet de l'astuce, de la perfidie, de la trahison dont ils se voyaient enveloppés et tirer vengeance de traitemens ignominieux, est l'une des apparitions les plus sublimes que présente l'histoire dans la vie des hommes. Mais entre les Teutschs et les Romains tout ne fut pas terminé avec le salut et la vengeance. Les peuples attaqués devinrent les assaillans ; la conquête suivit la défense ; la vie des Teutschs fut déterminée, souveraine, dominante, et le germe de tout ce qui, dans les temps postérieurs, apparut de grand et de distingué dans les relations sociales exista en elle. D'autant plus importante est donc la recherche de la nature et de l'essence de cette vie, de l'esprit et de la civilisation, des relations sociales, des mœurs et des usages du peuple teutonique.

Une partie de la réponse à cette question se trouve assurément dans les événemens que nous avons racontés. Leurs actions rendent témoignage sur leur vie. Dans leurs transactions avec les Romains, ils montrèrent souvent une intelligence éclairée; dans les combats se révéla un coup d'œil profond, étendu; et les principes d'après lesquels ils vivaient et mouraient, leur contenance dans les grands momens, leur tranquille maintien dans les temps de malheur et de nécessité, leur modération réfléchie dans les jours de victoire et de bonheur, leur fermeté et leur dévouement dans les vicissitudes du sort, prouvent une grande moralité et une grande solidité dans la vie. Mais des individus, des princes, des généraux, des héros, paraissent et brillent seuls, ornés des plus belles vertus, à travers les siècles. La masse du peuple ne figure, dans les événemens que nous avons racontés, que dans la force de sa victoire, et ces hommes eux-mêmes n'apparaissent que dans la plus grande élévation de leur vie. Les degrés par lesquels ils sont montés à cette hauteur ne se montrent pas; le monde par lequel ils avaient été élévés à une telle grandeur ne figure en rien. Les relations publiques du peuple et l'état de la famille peuvent seuls expliquer ce que l'action a d'admirable. Là siége l'esprit, qui se manifeste ici avec la plus grande puissance.

Depuis deux cents ans, des motifs divers de contact avaient eu lieu dans la guerre et dans la paix entre les Teutschs et les Romains. Beaucoup de jeunes gens et d'hommes teutschs avaient depuis cent cinquante ans servi dans l'armée romaine; des hommes et des femmes teutschs étaient venus dans l'empire romain et à Rome même comme ambassadeurs, comme otages, comme captifs. Les Romains avaient à plusieurs reprises parcouru les armes à la main et dans toutes les directions une partie du Teutschland; leurs généraux avaient négocié avec les chefs des Teutschs; des princes teutschs s'étaient trouvés avec leurs troupes comme alliés dans le camp romain; des hommes d'affaires de toute espèce avaient vu le Teutschland et jeté un coup d'œil sur les relations des hommes; des liens d'hospitalité s'étaient établis entre des Teutschs et des Romains; des Romains s'étaient trouvés comme otages dans le Teutschland; des Romains avaient vécu souvent fort longtemps, même quarante ans, comme captifs parmi les Teutschs, et avaient ensuite été rendus à la liberté; enfin l'amour du gain avait poussé des marchands romains très-avant à travers les communautés du Teutschland. Aucune occasion n'avait donc assurément manqué aux Romains pour acquérir une connaissance complète des Teutschs, dans leur vie publique comme dans leur vie domestique.

Cependant les écrivains anciens n'ont que de faibles traces. Les ouvrages sur lesquels nous avons dû baser l'exposition des guerres entre les Teutschs et les Romains contiennent à peine par occasion et çà et là une indication qui ne saurait garantir aucune certitude. Malheureusement on a perdu les livres dans lesquels Tite-Live avait décrit les mœurs des Teutschs et les guerres de ceux-ci avec les Romains. La perte est grande et on ne saurait trop la déplorer. Le riche génie de cet écrivain a trouvé à peine dans tout son grand ouvrage un plus digne sujet à traiter, et certainement il lui avait conservé dans toute sa valeur sa beauté et sa plénitude. Mais que le monde intérieur des peuples teutoniques ait été plus complétement révélé et plus clairement développé par lui à nos regards, qui peut le dire? qui peut l'espérer? Il ne faut pas moins gémir de la perte des vingt livres dans lesquels Pline l'ancien avait écrit l'histoire de toutes les guerres entre les Teutschs et les Romains. Pline connaissait par lui-même les contrées situées sur le Rhin; il est moins certain qu'il ait vu les peuples teutoniques dans l'intérieur du pays; mais cette circonstance que, pendant son service militaire dans le Teutschland, Drusus lui apparut en songe et l'engagea à entreprendre cette histoire pour l'arracher à l'oubli semble prouver que son âme était remplie de guerres et de combats et fait craindre qu'il n'ait pas réservé de temps pour les mœurs et les usages des ennemis. Les services qu'il rendit à l'histoire naturelle sont incontestables et grands; mais la fameuse description qu'il fait de la situation des Chaukes mène à supposer qu'il était moins impartial pour des peuples étrangers et ennemis que dans l'observation de la nature(1). Nous trouverons donc peut-être un sujet d'autant plus grand de consolation dans l'ouvrage du prince des historiens romains sur le Teutschland, qui, composé vers la fin du premier siècle, a été conservé dans une si grande perte par un destin favorable.

Pour cet écrit de Tacite toutefois, à ce qu'il

paraît, la plupart des commentateurs, dans un zèle louable, ont perdu la juste mesure ; et il n'est pas facile, dans la multitude des opinions, de le ramener à sa véritable valeur. Unique dans son genre, il a été souvent, tant à cause de son auteur qu'à cause de la grande importance acquise dans la suite du temps par le peuple auquel il est consacré, beaucoup trop estimé, et cependant il est impossible de l'estimer trop. C'est à tort qu'on le vante comme un chef-d'œuvre ; mais il renferme le noyau de tout ce que les Romains ont su sur le Teutschland et sur les peuples du Teutschland. Chaque passage en particulier est écrit avec le génie qui n'abandonna jamais Tacite, parce qu'il lui était propre, et l'ensemble de ses allégations se présente à nous sous la pure lumière d'une haute moralité, par laquelle ses ouvrages produisent une impression si profonde sur tout esprit bien ordonné. Mais les divers passages sont enchaînés légèrement les uns aux autres, de la même manière que les renseignemens furent obtenus par l'auteur ; ils ne sont pas élaborés en un tout ni pour une exposition contemplative. En conséquence il n'est pas vraisemblable que Tacite ait eu le projet de livrer sous cette forme au public ces observations sur le Teutschland. Dans l'ouvrage même il se trouve à peine quelque chose qui force ou autorise à admettre cette idée. Bien plus, il semble que Tacite avait rassemblé ces observations sur le Teutschland pour les autres ouvrages qu'il a composés ou qu'il avait dessein de composer encore. C'étaient des travaux préparatoires pour des tableaux historiques ; des notes détachées comme tout historien peut en faire ou a besoin d'en recueillir. Pour donner à ses histoires la vérité, la vie et la foi intérieure qui doit consoler de leur état incomplet, il était nécessaire pour lui d'apprendre à connaître le monde qui avait produit le prince Armin, devant la force duquel les aigles romaines avaient pris la fuite. Mais comme il dut lui paraître impossible d'acquérir une connaissance complète de ce monde, il chercha à tirer des renseignemens isolés qui lui parvenaient, des principes généraux, le caractère propre qui distinguait les Teutschs des autres peuples, la nature particulière du sol sur lequel leur vie s'agitait. Il essaya d'arriver à un coup d'œil général sur l'organisation primitive de leurs sociétés civiles, dont les organisations de tant d'états, qu'il ne pouvait absolument apprendre à connaître ni décrire chacun en particulier, n'étaient que des branches, semblables par leur nature, avec des différences de détail selon la position et les circonstances. Il chercha également à découvrir le noyau de leurs mœurs et de leur religion, parce que les usages de chaque peuple en particulier pouvaient rarement lui être connus. Et ce qu'il acquit, il le réunit sans art pour se placer sur une base intellectuelle pour l'exposition de grands événemens. Des relations que nous ne connaissons pas lui ont peut-être donné occasion dans la suite de livrer dans leur état brut ces observations qu'il ne pouvait polir par le travail, ou bien elles ont été connues par hasard. Et alors seulement on peut avoir donné à ces passages décousus un lien dont le besoin se faisait sentir, un lien qu'elles n'avaient pas et qui ne leur était pas nécessaire primitivement. Ainsi se forma, à ce qu'il me semble, cet opuscule admiré et inconcevable.

Mais un tel but rendait nécessaire plus que tout autre à Tacite de puiser à toutes les sources qui lui étaient accessibles pour éclairer et assurer son idée de la vie des Teutschs. Son ouvrage ne peut donc, par cette manière de l'envisager, rien perdre sous le rapport de sa valeur historique ; il ne peut même qu'y gagner. Dans le fait, toutes les observations que nous trouvons dans d'autres écrivains sur le Teutschland et sur les peuples teutoniques viennent se réunir dans cet ouvrage. Ici est le commencement, ici la fin. L'intelligence n'est que dans Tacite, et chaque trait particulier ne peut être, d'aucune manière, ou seulement par Tacite, contemplé dans l'unité de l'image (2).

Mais Tacite lui-même n'est pas allé dans le Teutschland, et de son temps, dans le dernier quart du premier siècle, personne ne vivait plus des Romains qui avaient longtemps séjourné dans le Teutschland, soit comme guerriers, soit pour des affaires civiles, dans des relations pacifiques et amicales. Il lui restait à peine autre chose que de compulser les comptes rendus des généraux et des hommes d'état qui avaient combattu et agi dans les temps antérieurs dans le Teutschland, et à les comparer avec les allégations des auteurs qui avant lui avaient écrit sur le Teutschland ou sur les guerres avec les Teutschs. Mais les Romains étaient rarement bons observateurs :

remplis d'orgueil, de vanité et de mépris pour les hommes, ils ne prenaient aucun intérêt à la vie d'un peuple étranger, d'un peuple barbare. Ils ne se donnaient pas la peine nécessaire pour un examen net et ne cherchaient peut-être chez les étrangers qu'à se retrouver eux-mêmes ainsi que leurs institutions, leurs idées et leurs coutumes (3).

Les généraux et les hommes d'état n'eurent aussi que rarement occasion de parler de l'état intérieur et des relations sociales des peuples teutoniques. La guerre et les combats, les forces et les masses, voilà ce qui les occupait. De plus, les généraux étaient le plus souvent battus et les hommes d'état rarement heureux. Il était donc de leur intérêt de représenter le Teutschland sous un jour odieux et de maintenir sur les peuples teutoniques une demi-obscurité incertaine, afin qu'une partie de leur malheur pût être rejetée sur la nature, afin que leur honte pût rester cachée, mais leurs victoires et leurs succès paraître d'autant plus éclatans et plus glorieux. Mais ce que Tacite trouva chez les Romains était en plus grande partie d'une nature équivoque. D'un autre côté, il ne manquait pas à Rome de Teutschs, de guerriers et de captifs. Mais Tacite comprenait-il la langue teutsche pour apprendre d'eux ce qu'il désirait savoir et ce qu'il importait le plus de savoir? Parmi les Teutschs, il y en avait, sans aucun doute, beaucoup qui comprenaient le latin; mais ce qu'ils connaissaient de cette langue passait à peine les choses ordinaires de la vie, le cercle du service militaire ou de leurs relations; il était difficile qu'ils fussent en état de désigner en latin des choses qui concernaient la vie intérieure de leur peuple. Ce qui est réellement propre à un peuple ne peut être non plus désigné d'une manière exacte et complète que par un mot propre à ce peuple. Si un mot d'une langue étrangère, qui a sa signification propre, est employé à cette désignation, il reçoit un sens secondaire qui peut-être rend fausse toute l'idée. Sans la connaissance de la langue d'un peuple, il est à peine possible de questionner un individu de ce peuple sur les institutions sociales de celui-ci, sur ses mœurs et sur ses coutumes; et même avec cette connaissance, il devient très-difficile de comprendre la réponse explicative sans une perception vivante de l'ensemble de la vie (4). Enfin, Tacite n'a nullement écrit pour les Teutschs ou pour nos siècles si éloignés de lui, mais il a composé son ouvrage, comme tous les écrivains romains, pour son peuple et pour son temps, ou bien, comme nous l'avons supposé, il a noté ces observations pour lui-même, comme des matériaux pour ses travaux historiques. Dans le premier cas, il ne lui était pas nécessaire de peser scrupuleusement les expressions par lesquelles il désignait l'état du peuple teutsch, parce que les lecteurs romains n'avaient pas besoin d'une connaissance exacte et parce qu'ils considéraient beaucoup trop peu les Teutschs pour désirer ou chercher un aperçu bien clair des relations de ces barbares. Mais dans le second cas, les mots par lesquels Tacite consignait ses recherches ne devaient être que des notes remémoratives destinées à rafraîchir ses souvenirs et à lui rendre présent dans les détails le monde qu'il portait dans son âme et qu'il avait si complétement apprécié dans son ensemble.

Il ne reste donc plus que ceci: les observations que les anciens auteurs ont faites sur la vie et le caractère des Teutschs, et en particulier celles que Tacite a rassemblées, doivent être éclaircies d'après les lois éternelles de la nature humaine et de la société, d'après la nature propre du pays et des relations, d'après les apparitions de l'histoire et d'après les institutions, les mœurs et les usages que les temps postérieurs ont montrés comme propres aux peuples teutoniques. Des erreurs sont possibles, et l'on peut à peine les éviter; mais celui qui prend l'incertain pour de l'incertain, qui n'est pas exclusif, qui laisse le chemin libre à toute information, à toute notion meilleure, celui-là du moins n'a pas forfait à la vérité de l'histoire.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS.—PRODUCTIONS DU SOL.—ANIMAUX.

L'étendue du Teutschland était tout aussi inconnue aux Romains que sa véritable position. Le cours des fleuves, la projection des montagnes, la direction des côtes, tout était déplacé et rétréci. Avec un arbitraire qui confondait tout (1), ils donnaient au pays le Rhin pour limite à l'ouest et le Danube au sud; mais ils ne savaient ni quelle était la distance du Danube à l'Océan aux mille golfes, qui, comme ils

le croyaient, enfermait avec ses îles au nord les Teutschs et se courbait dans une direction toujours plus méridionale vers la mer Caspienne, ni jusqu'où vers l'orient demeuraient peut-être des peuples teutoniques. Là, ils disaient que les Teutschs étaient séparés par une crainte réciproque des Sarmates et des Daces. Dans l'idée de quelques hommes, la plaine qui séparait ces limites était d'une étendue extraordinaire ; dans l'idée de quelques autres, elle était très-resserrée, de sorte que la longueur et la largeur étaient dans une forte disproportion. Ni Pline ni Tacite ne pouvaient redresser les anciennes erreurs ; tous deux reconnaissent par leur silence comme par leurs paroles l'insuffisance de leurs notions (2).

Des contrées les plus éloignées du pays, les Romains ne recevaient de renseignemens que par des marchands et des aventuriers, et ces renseignemens devaient être incertains et donner lieu à des idées fausses. Ils n'apprirent à connaître plus exactement que la partie du Teutschland qui est entre le Rhin, l'Elbe, le Mein et la mer. Au nord même du Mein jusqu'à la Lippe, leurs connaissances plus exactes ne s'étendaient pas loin au delà des bords du Rhin. Les pays du sud-ouest du Teutschland, depuis qu'ils avaient été abandonnés par les Mark-Mannen, avaient perdu leur importance. En général, les invasions des Romains se firent rarement par le Danube. Tout l'espace entre ce fleuve et le Hartz leur resta presque inconnu (3); et la connaissance qu'ils ont eue peut-être du pays au delà de l'Elbe peut s'être presque entièrement éteinte avec les légions de Varus.

Certainement aussi cette partie du Teutschland qui leur était connue n'est pas privée de sa grande valeur. Elle fournit à l'homme les objets nécessaires à son usage, ou lui procure les moyens de satisfaire ses besoins. Mais elle n'est pas riche en beautés, et souvent son aspect est peu agréable. Au sud, où les montagnes, en partant du midi, se perdent peu à peu, le pays est couvert de hauteurs ; vers le nord est une plaine grande et basse qui n'est que rarement interrompue par des éminences. Le sol consiste en plus grande partie en sable, en tourbières et en terre de tourbe. Couvert par la nature de bruyères ou d'une herbe clair-semée, le sable, dans les lieux où aucun bois ne l'ombrageait, ne devenait fécond que par les efforts de l'homme et avait sans ces efforts un aspect extrêmement triste. Encore plus triste est la tourbière : un bienfait pour les contrées qui sont pauvres en bois, parce qu'elle assure à l'homme du feu et de la chaleur, elle est un tourment pour celui qui ne considère pas son utilité. Çà et là sans fond, elle se change aisément en marais. Devant le voyageur, elle semble s'élever comme la mer sans fin. Il peut avancer sur elle pendant des heures entières, sans que cette sombre uniformité soit interrompue par quelque autre chose que par le cri de la poule d'eau, sans que ses regards tombent sur autre chose que sur la ronce stérile, sur la bruyère sans charmes et sur le jonc pâle et maigre. La terre de tourbe est grasse et fertile, très-propre à la culture du blé et au pâturage, mais elle est inhospitalière, et, rendue impraticable dans les hivers sans froids et par le dégel, elle empêche même aisément en automne et au printemps les relations des hommes : chevaux et voitures s'enfoncent dans cette terre compacte et gluante, et à peine les a-t-on tirés de là avec de grands efforts qu'un nouvel accident plus grand encore les menace sous leurs pas mal assurés. Enfin sur ce pays s'étend habituellement un ciel gris qui ne s'élève que dans les plus longs jours de l'été à un bel et vivant azur. L'air est généralement humide, et les brouillards sont fréquens. Il ne manque pas non plus de tempêtes et d'ouragans à cause du voisinage de la mer.

Il en est encore ainsi dans ce moment! Mais au temps où ce pays fut connu des Romains, il manquait vraisemblablement des digues nécessaires contre la mer et contre les rivières; il manquait de fossés de dérivation et d'autres moyens de desséchement ; il manquait de chemins et de routes. Le pays était presque entièrement abandonné à sa propre nature. Ainsi les inondations ne devaient pas être rares, et les marais et les mares devaient être beaucoup plus nombreux. Et maintenant pénétrèrent dans ces contrées les Romains habitués à la lumière et à l'air de l'Italie, habitués aux beautés des contrées et des mers méridionales, à la haute culture, à des communications rapides, à la vie et aux vices, aux plaisirs et aux affaires des villes (5). Les privations et les misères de la guerre se joignirent à tout cela, ainsi que la crainte et le sentiment de la honte. Mais où la plaine cessait, les montagnes présentaient à

perte de vue leurs forêts. La forêt Noire, la forêt de l'Ouest (*Westerwald*), la forêt de Thuringe, la forêt du Hartz, les forêts de Bohême semblaient se toucher toutes. Elles paraissaient former une seule et grande masse, dont la fabuleuse forêt Hercynienne était considérée comme le noyau (6). Personne ne connaissait les limites des montagnes; personne ne connaissait les belles plaines et les vallées qui s'étendaient entre elles. Et comme les uns généralisaient ce que les autres avaient vu en particulier, il sembla que les marais recommençaient où les forêts étaient interrompues. Enfin le goût de l'exagération et le désir de raconter des choses extraordinaires occasionnèrent une nouvelle confusion dans les idées. Pline nous apprend ce qui suit : « Les forêts les plus élevées ne sont pas loin des Chaukes (7), surtout autour des deux lacs. Tout près du rivage sont des chênes qui poussent avec la plus grande vigueur. Minés par les vagues ou arrachés par les tempêtes, ils entraînent avec eux de grandes îles serrées dans leurs branches. Ils voguent de cette manière, conservant leur équilibre, ayant, pour ainsi dire, leurs branches monstrueuses pour agrès. Souvent nos flottes ont été effrayées par leur rencontre (8), car poussés par les vagues, ils semblaient se porter à dessein pendant la nuit sur nos vaisseaux à l'ancre et ne leur laissaient d'autre ressource que d'entreprendre un combat naval contre les arbres. » Il dit plus loin : « La monstrueuse grandeur des chênes de la forêt Hercynienne que n'ont point entamés les siècles, aussi vieux que le monde, surpasse le reste d'une façon merveilleuse. Je passe sous silence ce qui ne serait pas cru. Toutefois il est reconnu que des éminences sont formées par les racines qui se portent les unes contre les autres et se repoussent mutuellement. Mais si la terre ne les suit pas, les racines se recourbent en s'élevant jusque vers les branches qui elles-mêmes luttent entre elles, semblables à un grand arc, à la manière d'un grand cintre de porte, de telle sorte que des corps de cavalerie peuvent passer sous elles. » Mais Pline était un observateur de la nature et parlait comme témoin oculaire. Tacite a peut-être apprécié ses assertions en ne les mentionnant pas ; toutefois, la plupart des hommes les tiennent, sans aucun doute, pour vraies, et il plut aux poëtes de les exagérer à dessein (9).

Avec cette nature véritable du pays, avec ces idées naturelles aux méridionaux et avec ces exagérations des écrivains, il ne faut pas s'étonner que dans l'esprit des Romains le nom de Teutschland éveillât l'idée d'un pays sauvage, couvert de marais et de forêts, accablé par un hiver éternel et se réjouissant à peine d'un court été, triste, humide, brumeux, agité par les vents, désagréable, repoussant. Tacite lui-même, bien qu'il dédaigne l'exagération, croit qu'il n'est supportable que pour les hommes dont il est la patrie. Et pourtant le Teutschland a dû différer alors très-peu de ce qu'il est aujourd'hui. Avec le cours du temps, des forêts ont été défrichées et des marais ont été desséchés, des digues ont été construites et des canaux creusés; mais le pays avait les mêmes fleuves et les mêmes montagnes ; il se réjouissait de la même position et de l'éternel soleil qui lui envoie encore aujourd'hui ses rayons vivifians; alors comme aujourd'hui, il était fertile et propre à toute sorte de production et de culture. Les écrivains anciens, en contradiction avec eux-mêmes, trahissent assez souvent la nature meilleure du pays. Mais rien n'est plus remarquable que l'observation de Florus, que dans la paix profonde, au temps où Varus prit le gouvernement de la Germanie, tout était changé, que la terre avait un autre aspect, que le ciel était plus doux. Il en était ainsi ; la plus grande horreur que le pays inspirait était dans l'hostilité des relations (10).

Dans le fait, il ne manquait pas de nombreuses productions, qui contribuaient à l'entretien de la vie humaine et à d'agréables jouissances. Ce qui maintenant croît spontanément croissait aussi dans les temps anciens, depuis le chêne vigoureux, le roi des arbres, jusqu'à la misérable mousse qui donne aux rochers nus une apparence de végétation. Plusieurs de ces végétaux sont nommés, particulièrement par Pline, parce qu'ils frappaient les regards ou renfermaient en eux quelque vertu salutaire ou quelque propriété utile. On nomme aussi quelques végétaux qui ont besoin des soins de l'homme ou rendent témoignage de ces soins. Tacite dit il est vrai que le pays ne pouvait produire d'arbres fruitiers ; mais comme il cite les fruits parmi les alimens des hommes, il est à supposer qu'il n'a eu en vue que les arbres fruitiers plus délicats du sud, et non les

pommes et les poires (11). Pline déjà trouva sur les bords du Rhin des cerises d'une espèce particulière, et Lucullus n'avait apporté ce fruit du Pont en Italie que cent vingt ans auparavant. La cerise dont parle Pline est le bigarreau marbré, qui est encore aujourd'hui si commun parmi nous et dont la couleur, mêlée de rouge, de vert et de noir, avait l'apparence d'une maturité qui commence (12). Quelques fruits des jardins teutschs fournissaient aux Romains distingués, qui regrettaient le goût exquis des fruits du Midi, une occasion de raillerie, comme l'asperge; d'autres, comme les navets, plurent tellement au palais impérial de Tibère qu'il ne pouvait se passer d'en manger même au milieu des délices de Rome; d'autres encore, comme les raves, excitaient l'étonnement des Romains par leur grosseur égale à celle d'un enfant nouveau-né. La vigne elle-même était déjà venue de la Rhétie sur les bords du Rhin (13). La campagne enfin fournissait du blé, de l'avoine, de l'orge, du seigle, du froment, et il ne manquait pas de belles prairies (14).

Mais tandis que la terre teutonique, spontanément ou pour récompenser le travail de l'homme, prodiguait à sa surface de si grands dons à ses habitans, elle avait aussi déjà commencé à distribuer les trésors qu'elle cachait dans son sein. La richesse du plus noble assaisonnement, du sel, commençait à être appréciée comme elle doit l'être, ainsi que le prouve le combat des Hermundures et des Cattes au sujet des salines. Des eaux minérales jaillissaient sur les deux rives du Rhin. Les sources de Spa, dans le pays des Tongriens, s'élevaient en bouillonnant selon l'assertion de Pline, et leur eau ferrugineuse était employée comme purgatif, pour chasser la fièvre intermittente et adoucir les douleurs de la pierre. Mais à Mattiacum (aujourd'hui Wiesbaden) jaillissait une eau qui, d'après Pline, devenait chaude trois jours après avoir été puisée (15). Le fer avait déjà été trouvé et était tiré des mines en quantité suffisante pour fournir à l'homme des armes défensives et offensives: ce qui lui manquait, il l'enlevait aux ennemis vaincus. Mais les montagnes du pays qui renfermaient de l'or et de l'argent n'avaient pas encore ouvert leur sein. Ce trésor resta donc caché aux yeux des Romains, entre les mains pillardes desquels, par la corruption de leurs mœurs, ce grand moyen d'échange et de civilisation entre les hommes était si pernicieux que l'austère Tacite était presque porté à en regarder la possession comme un malheur. Ils paraissent, il est vrai, avoir essayé du temps de l'empereur Claude de creuser des mines dans le pays des Mattiakes. Mais les dieux de la patrie les égarèrent, déjouèrent leurs projets et conservèrent aux Teutschs les nobles métaux de leur patrie pour les besoins de leur propre vie dans les siècles postérieurs (16).

Le monde des animaux était grand et riche. Une multitude de poissons de toute grandeur et de toute espèce animaient les rivières et la mer et donnaient aux Teutschs une nourriture substantielle, souvent aussi aux Romains des jouissances délicieuses. Le mullus servait à leurs débauches les plus grandes, et la mer teutonique fournissait ce précieux poisson. Non moins grand était le nombre des oiseaux dans les champs, les bruyères et les bois, et ils attirèrent aussi en partie l'attention et la convoitise des Romains. L'oie teutsche, dont le nom national *gant* paraît même dans Pline, leur fournissait le plus beau duvet, qui bientôt réuni en coussins, devint un besoin pour reposer la tête des hommes et des femmes. Mais parmi les animaux sauvages qui parcouraient les forêts du Teutschland, quelques-uns sont nommés dont l'apparition assurément n'excite pas moins d'étonnement que de doute. César les a introduits, Pline les a maintenus; Tacite, qui considère surtout les hommes et les relations humaines, mais seulement conformément à la vérité et sans aucune exagération, n'en fait pas mention. Les modernes toutefois ne renoncent pas volontiers à un présent qu'ils ont reçu des anciens. De la même source d'où l'on a tiré l'assertion qu'un bon marcheur ne pouvait pas en moins de neuf jours traverser dans sa largeur la forêt Hercynienne, et que celle-ci, commençant dans sa longueur au pays des Helvétiens, s'étendait à soixante journées de marche, César tira vraisemblablement aussi l'indication d'animaux monstrueux qui semblaient être seuls de dignes habitans de cette monstrueuse forêt. Un bœuf de la forme d'un cerf, ayant une seule corne au milieu du front, entre les oreilles, plus haute et plus droite que les autres cornes qui étaient connues des Romains et s'étendant en un grand embranchement paraît en première ligne. Mais Pline lui-même

abandonne entièrement au divin Jules cette création de l'imagination, et les modernes ont également renoncé à cette merveille, bien que César l'ait mentionnée avec la plus grande assurance. L'élan au contraire, le second animal merveilleux que César attribue à la forêt Hercynienne, figure aussi dans Pline; mais celui-ci ne le place pas dans la forêt Hercynienne ni expressément dans le Teutschland, mais d'une manière générale dans le Nord. Aussi diffère-t-il dans sa description. Selon César, l'alcès, ainsi qu'il nomme cet animal, était semblable au chevreuil par sa forme et d'une couleur tachetée, d'une ramure imparfaite et ayant les cuisses sans articulation. Il ne pouvait en conséquence se coucher à terre et se reposait en s'appuyant contre un tronc d'arbre. On le prenait en déracinant les arbres qui lui servaient habituellement d'appui, de telle sorte que l'arbre et l'animal tombaient ensemble. Pline passe rapidement sur l'élan; il le compare au mulet, qui ne se distinguait de lui que par des oreilles plus longues et un cou plus dégagé. Mais il fait d'un autre animal, de l'achlis, qui selon lui vivait dans ce qu'on appelait l'île Scandinave, une description analogue à celle que César donne de l'élan de la forêt Hercynienne. Il donne toutefois à cet animal une très-grande lèvre supérieure, et dit que par suite de cette conformation il broutait en marchant à reculons. Il ajoute aussi cette observation qu'on parlait beaucoup de cet animal, mais qu'aucun Romain ne l'avait jamais vu. Le troisième animal que César donne pour habitant à la forêt Hercynienne est appelé par lui urus et par les modernes aurochs. Mais ni César, ni Pline, qui mentionne également cet animal et le signale avec le bison, dont il a parlé, comme un genre distingué de taureau de Germanie, ne peuvent l'avoir vu dans le Teutschland. D'après sa description, il était presque égal en grosseur à l'éléphant, et au taureau pour l'aspect, la couleur et la forme; il était très-fort et très-rapide et n'épargnait ni les hommes ni les animaux. On le prenait dans les fosses, et les jeunes gens s'exerçaient et se fortifiaient par cette sorte de chasse. Il ne se laissait pas apprivoiser. Celui qui en prenait le plus acquérait une grande gloire. Le jeune homme en donnait la preuve en montrant les cornes des bisons qu'il avait tués. Ces cornes, qui diffèrent entièrement de celles des taureaux romains par leur grosseur, par leur forme et leur apparence, étaient très-recherchées. On en entourait le bord d'argent, et on s'en servait au lieu de gobelets dans les repas solennels. Il est incertain si César cite aussi le renne comme vivant dans le Teutschland; en tout cas, il n'en est fait mention qu'en passant, en ce qu'on assure que sa peau servait de vêtement. Et cependant des écrivains modernes ont cité le renne pour prouver que jadis la température du Teutschland était plus froide, parce que des naturalistes pensent que cet animal ne peut absolument pas aujourd'hui vivre au sud de la mer Baltique (17).

Quant aux animaux domestiques, on avait la plupart des genres et des espèces qui se trouvent encore aujourd'hui dans le pays. Les plus importans étaient les chevaux et les bœufs : le cheval avait la plus grande valeur; le bœuf faisait la plus grande richesse. Des troupeaux entiers de chevaux doivent encore avoir erré sauvages dans les forêts. On ne vantait ni les formes ni la légèreté de ceux qui étaient apprivoisés. Le Teutsch aimait singulièrement son cheval; mais l'éducation du noble animal exige de trop grandes connaissances et trop d'attention pour qu'on puisse s'attendre ici à la perfection; il n'arrive à sa beauté et à sa perfection que par la vigilance la plus amicale. Mais les chevaux teutschs n'étaient pas mauvais. Leur solidité, leur docilité, leur sobriété furent reconnues des Romains. Et même après quelques générations, les chevaux teutschs semblèrent aux Romains mériter la préférence sur les leurs pour la guerre. Et si déjà dans le temps de César huit cents cavaliers teutschs ont pu mettre en fuite cinq mille cavaliers romains, ils ne peuvent avoir eu que des chevaux bien dressés. Les témoignages sur les bœufs sont moins précis. Il est possible et vraisemblable que ces animaux aussi manquèrent ici de beaucoup de soins, mais il est difficile de croire que l'on ait tenu, comme le remarque Tacite, au nombre plus qu'à la qualité. Et l'opinion des modernes, que les bœufs étaient petits et sans cornes, ne se fonde que sur une expression ironique de cet écrivain : aux taureaux même aurait manqué leur honneur et la gloire de leur front (18).

CHAPITRE III.

L'HOMME.

Mais si les Romains ne purent être séduits par l'air et la terre, l'homme teutsch les força du moins d'une manière irrésistible à reconnaître son caractère propre, plein d'énergie. De la manière dont il se tint devant eux, il excita tantôt la stupeur et la crainte, tantôt l'admiration et l'envie, et enfin le désir de lui ressembler par les formes et les habitudes. Les hommes et les femmes étaient également distingués. Comme le chêne teutsch s'élevait bien haut au-dessus des arbres des pays méridionaux, de même l'homme teutsch s'élevait bien haut au-dessus des hommes des pays méridionaux, aux yeux des Romains. Les Gaulois avaient tourné en ridicule la petite taille des Romains; mais ils parlaient de la haute taille des Germains d'une manière qui témoignait de leur crainte et qui excitait la crainte chez les autres. Les Romains eux-mêmes peuvent à peine trouver des expressions pour désigner ce corps gigantesque et la svelte structure de ces membres longs et vigoureux; ils ne donnent pas toutefois de mesure précise. Sidoine Apollinaire le premier a, dans un temps plus avancé, attribué aux Burgundes une taille de sept pieds; les écrivains antérieurs parlent tous en général, et en conséquence seulement par comparaison, se considérant eux-mêmes comme la mesure convenable (1). Il peut donc y avoir dans tout cela plus d'une exagération. Mais comme il venait tant de Teutschs à Rome, il n'était pas permis aux guerriers à leur retour ou aux marchands voyageurs de faire sur la taille des hommes teutschs des contes aussi merveilleux que ceux qu'ils avaient pu répandre sur le pays et ses productions, ainsi qu'ils auraient pu sans doute en propager sur les mœurs et les usages. Et quelle chose autorise à douter que les anciens Teutschs aient atteint, terme moyen, une taille beaucoup plus élevée que celle qui est aujourd'hui ordinaire parmi nous? L'homme, sorti d'une race simple, se nourrissant sur le sol où il est né des fruits que produit ce sol, vivant comme ses aïeux conformément aux mœurs particulières à son peuple, étranger pour tous les étrangers, ne connaissant pas les plaisirs du dehors, inaccessible aux impressions d'une civilisation qui s'est élevée sous d'autres relations et appartient à d'autres relations, cet homme, fils et pupille de la nature, peut sans aucun doute se développer au point d'acquérir une taille qui n'est plus reconnaissable chez ses derniers neveux, dont l'être se compose d'une tout autre matière. Une foule d'exemples de la haute stature et de la force d'hommes et de femmes teutschs dans les siècles suivans rendent témoignage pour la vérité des indications que nous donnent les Romains et les Grecs sur ces premiers temps. Si nos aïeux ont marché au combat sous des casques et des armures dont la vue nous effraie, et si dans les armées ennemies ils tuaient les hommes et les chevaux avec des épées que notre bras peut à peine tenir, il n'est pas invraisemblable que les arrière-aïeux aient été plus grands et plus forts dans la même proportion où ils étaient plus près de la nature.

Mais ce ne fut pas seulement la haute stature des Teutschs qui excita l'admiration des Romains; elle fut aussi fortement éveillée par la blancheur de la peau, par la chevelure dorée et par l'œil bleu dans lequel brillaient la fierté, le dédain et la hauteur du sentiment. Ce signe caractéristique était aussi commun aux hommes et aux femmes de tous les peuples teutoniques.

Pour le jeune Romain dont le visage était brûlé par le soleil du Midi et qui peut-être remarqua pour la première fois dans le Teutschland combien sa peau était brune, l'éblouissante blancheur et la transparence de la peau des femmes et des jeunes filles teutsches devaient avoir un charme extraordinaire. Tacite toutefois ne parle pas de la blancheur de la peau; mais Diodore, Pline et d'autres ne l'oublient pas. On reconnaissait aussi la beauté des femmes teutsches, et souvent les passions s'enflammèrent pour elles.

Mais cette beauté était encore relevée par la couleur des cheveux. Beaucoup de peuples, les Grecs aussi, ont regardé une chevelure dorée comme un charme puissant chez les femmes, et dorée était la chevelure des Teutsches (2). Pline parle d'un savon qui avait été inventé en Gaule pour donner aux cheveux une couleur d'or et qui devait se composer de graisse et de cendre. Il ajoute qu'en Germanie les hommes s'en servaient beaucoup plus que les femmes. De cette remarque, doublement singulière par la place que lui donne Pline (3), on a tiré la conséquence que les cheveux dorés

étaient fréquens, il est vrai, mais non universels, et que ceux auxquels la nature les avait refusés cherchaient à se les donner par l'art. C'est à tort : l'assertion expresse de Tacite que tous avaient des cheveux dorés, et l'opinion qu'ils étaient restés sans mélange, fondée par lui sur l'organisation semblable de leurs corps, témoigne contre Pline et fait supposer une erreur. Peut-être les Gaulois se servirent-ils de ce moyen pour se donner un air de ressemblance avec les Teutschs. Peut-être aussi est-il question des peuples teutoniques de la rive occidentale du Rhin, qui, mêlés aux Gaulois, se voyaient en danger de perdre la chevelure dorée, ce caractère distinctif de leur nation. Tacite du moins remarque expressément au sujet des Trévires et des Nerviens, qu'ils tenaient extrêmement à conserver le souvenir de leur origine germanique pour ne pas être confondus dans le jugement des hommes avec les Gaulois peu considérés. D'après Diodore de Sicile, on doit supposer que les Romains, dans le principe, virent avec répugnance la forte chevelure des Teutschs, semblable à une queue de cheval; mais il est certain que cette répugnance ne dura pas longtemps. Le goût pour les cheveux dorés des Teutschs devint bientôt général dans le monde romain : ils ornèrent la tête des empereurs romains; ils furent un ornement des femmes. Ovide déjà connaît des essais faits par des dames romaines pour teindre avec des herbes leurs cheveux et leur donner ainsi la couleur germanique (4); bien plus, de son temps déjà, des cheveux teutschs furent fixés par l'art sur des têtes romaines, pour donner à celles-ci la beauté enviée. Le père de l'Église Tertullien fait aux belles Africaines le reproche de rougir de leur peuple, et parce qu'elles n'étaient pas Germaines, de se teindre les cheveux sans faire attention à la mauvaise signification de la tête de feu. Et en Égypte, bien des siècles plus tard, le savon gaulois était employé comme ressource de toilette. Il faut s'étonner d'autant moins que les Teutschs aient conservé dans un temps postérieur leur prédilection pour la chevelure de leurs ancêtres. Les poëtes ornèrent les plus belles filles de cheveux de soie et d'or, et l'histoire en parlant d'hommes et de héros a souvent fait mention de leur chevelure dorée. Les derniers siècles seulement paraissent avoir produit des changemens dans le goût.

De même que les Romains accordaient aux Teutschs, bien que ce ne fût pas sans envie, l'avantage d'une taille élevée, de même ils ne purent méconnaître la beauté de leurs yeux, où le ciel semblait se réfléchir (5). Ils ne pouvaient cacher le plaisir avec lequel ils voyaient ces yeux dans un visage de femme, tout redoutables qu'ils leur parussent dans la figure d'hommes enflammés de colère. Mais ils n'ont trouvé de génie et d'intelligence que dans les yeux d'un bien petit nombre d'hommes, comme dans Armin. Il leur était en général devenu difficile de reconnaître chez les Teutschs des qualités et des vertus réellement humaines; et si de nobles hommes, comme Tacite, se sentaient forcés d'estimer en eux le moral, on ne leur accordait pourtant de facultés particulières, de l'intelligence et du génie que lorsqu'on voulait les calomnier, comme au sujet de la conjuration contre Varus. On ne surmontait sa répugnance que lorsque cela semblait pouvoir être utile. Agrippa conseilla aux Juifs, comme Josèphe nous l'apprend, de s'abstenir de la guerre contre les Romains. Il leur signala, comme le plus frappant, l'exemple des Teutschs, qui s'étaient soumis jusqu'au Rhin ou sauvés par la fuite : « Et vous avez sans aucun doute, dit-il, entendu parler des Germains? Vous avez vu leur force et leur haute taille? Mais ils ont un esprit plus grand que leurs corps, une âme qui méprise la mort et une colère plus furieuse que celle des bêtes féroces ! » Ce témoignage n'est pas sans importance (16). Dans le sentiment de leur infériorité à l'égard des Teutschs sous beaucoup de rapports, les Romains avaient la prétention naturelle à l'homme de conserver la supériorité par un plus grand génie. Peut-être beaucoup aussi confondaient, dans le fait, la civilisation avec la capacité, sans tenir compte des preuves qu'avaient données des hommes tels que Marobod. L'habileté d'une riche expérience, des connaissances variées, héritage de longs siècles, la ruse, l'astuce, l'adresse à se servir d'anciens artifices, des plaisirs raffinés, des voluptés sans limites, d'insolentes délices, pouvaient aussi les tromper et leur faire apparaître les Teutschs dans leur innocence et leur constance comme une race peu importante, qu'ils avaient le droit et la faculté de regarder avec mépris et de maltraiter. Tacite lui-même ne s'est pas entièrement délivré de ce préjugé; et bien qu'il ne parla-

geât pas la présomption des autres, qui pensaient que la nature s'était épuisée pour les Teutschs en leur donnant un corps si grand et si caractéristique, il nous dit cependant aussi qu'ils n'étaient propres qu'à l'attaque et qu'ils ne pouvaient absolument supporter de travaux et d'efforts dans la proportion de leur taille, parce que le génie leur manquait qui domine les circonstances, que leur pays il est vrai et leur température les accoutumaient à la faim et au froid, mais qu'ils ne pouvaient supporter ni la soif ni la chaleur. Mais l'histoire ne prouve cette assertion par aucun exemple. Sur le sol de la patrie, les Teutschs ont souffert les plus grandes misères et fait les plus rudes efforts pour briser le joug pesant de Rome, pour se mettre à l'abri de la violence et de l'astuce romaines. Des guerriers teutschs ont combattu avec une égale constance en Égypte, en Gaule, en Italie, en Grèce, en Asie, en Espagne et sous les feux de l'Afrique, et il est difficile qu'ils se soient jamais plaints de la chaleur et de la soif que les soldats romains ne se sont plaints du froid et de la faim dans les bois de la Westphalie. Ceux-ci pouvaient assurément exprimer plus de pensées que ceux-là ; mais les Teutschs avaient plus de courage, et le cœur est encore riche lorsque l'intelligence s'est déjà épuisée.

Ce qui du reste ne souffre pas de doute, c'est que parmi des peuples grossiers la similitude des formes physiques est beaucoup plus habituelle que parmi des peuples civilisés. Chez ceux-ci chaque individu a sa couleur propre; il a un visage caractéristique et une contenance particulière. Chez les autres on ne peut distinguer que les races, et l'individu, dans la race, a à peine un signe particulier auquel on puisse le reconnaître. Mais de cette observation, il ne faut pas conclure plus qu'il n'est juste à la grossièreté des Teutschs, bien que les races ne paraissent pas même avoir eu de forme physique particulière. Sans doute avec cette similitude à l'extérieur doit avoir trouvé place un caractère et un point de vue particuliers dans la culture intellectuelle; mais il n'en suit pas qu'ils aient été pauvres d'idées et de vertus ou de tout ce qui rend l'homme honorable et respectable. Sans communications avec les pays étrangers, sans mélange avec des hommes d'autres peuples, satisfaits des jouissances que leur assurait leur propre patrie, ne charmant ni ne tourmentant leur esprit par les voluptés et les pensées d'autres temps et d'autres relations, mais le développant selon les besoins de la vie nationale, ils conservèrent en toute intelligence et continuellement l'image primitive de l'homme, que la nature avait imprimée à son fils teutsch, sans l'altérer et sans la défigurer, et devenaient par là même nécessairement une apparition frappante pour des hommes qui ne savaient déjà plus depuis longtemps avec quelle forme ils étaient sortis de la main du créateur éternel (7).

CHAPITRE IV.

RACES ET PEUPLES.

Les Teutschs vivaient, avec leur caractère propre, dispersés au loin sur le sol de leur patrie. Il n'y avait là point de villes ni de grandes masses d'hommes : il est d'autant plus difficile de trouver quelque chose de précis sur la population du pays. Les anciens n'ont même fait aucun essai à ce sujet. Ils parlent bien de la multitude prodigieuse des hommes; ils ont même rarement donné un chiffre déterminé pour les armées qu'ils eurent à combattre, qu'ils vainquirent ou par lesquelles ils furent vaincus. Mais des raisons générales ne mènent à rien de certain, et des opinions diamétralement opposées peuvent être défendues par elles. Si l'on part de ce point, que les allégations des anciens sur le peu de culture du Teutschland, sur ses forêts et ses marécages, sont absolument vraies, on doit nécessairement admettre que la population du Teutschland était très-faible, parce que dans un tel pays les moyens nécessaires de subsistance devaient manquer. Mais la vérité de ces allégations est à bon droit révoquée en doute, et toute conclusion basée sur elle est peu assurée. Si l'on examine au contraire avec quelles grandes armées les Romains pénétrèrent dans le Teutschland et qu'ils ne purent cependant se rendre maîtres des communautés entre le Rhin et le Wéser, si l'on songe à ce qui a été dit des troupes des Teutschs avec lesquelles ils se soulevèrent contre les Romains pour la défense ou pour l'attaque; et si l'on suppose que, dans un temps postérieur, des peuples entiers émigrèrent du Teutschland pour vivre, sur les ruines de l'empire, une vie nouvelle avec

leur caractère propre sans que le Teutschland ait été dépeuplé, on peut difficilement s'empêcher de défendre une opinion tout opposée d'après laquelle le Teutschland aurait renfermé une très-grande multitude d'hommes. Mais ce ne fut pas seulement le nombre des Teutschs qui luttèrent contre les Romains et qui mirent leur patrie à l'abri de l'esclavage qui frappe le plus, c'est surtout l'esprit dans lequel ils combattirent sur le sol de leur patrie, la justice de leur cause, et le destin dirigeant, qui ne sortit jamais de sa carrière. Dans les armées qui sortirent du territoire teutonique, tantôt pour la défense, tantôt pour l'attaque, personne n'a compté les hommes (1). Et quant à l'émigration de peuples postérieurs, tout est aussi incertain que dans l'histoire des Cimbres et des Teutons. Il est possible que souvent de simples armées aient fait leurs expéditions, où l'on croit voir des émigrations de peuples entiers, et peut-être il n'y eut que de petites troupes où l'on suppose de grandes armées parce qu'elles ont pu soumettre de grands pays. Le plus sage peut donc être de laisser indécise la question du nombre du peuple teutsch. Le nombre de têtes n'a absolument aucune importance pour l'histoire : tout dépend de l'esprit qui règne dans les masses et sait les faire valoir dans le cours des temps.

Mais quelque grande ou quelque petite qu'ait pu être la quantité d'hommes qui était répandue au loin sur le sol teutonique, la grande nation, toujours une, s'était développée et formée en un monde de peuples actif et mouvant, telle qu'elle se présente dans l'histoire. Mais cette formation est antérieure à toute tradition et tombe dans la même nuit dans laquelle la nation a reçu l'existence. Les anciens ne sont jamais arrivés à une contemplation claire du monde des peuples teutoniques; ils n'ont pas même pu jeter sur lui un coup d'œil d'ensemble. Aussi de nouveaux noms se montrent toujours dans l'histoire, désignant tantôt des confédérations de peuples, tantôt des peuples isolés, et personne ne sait d'où ils viennent ni où on doit les chercher ; d'autres disparaissent, et personne ne peut indiquer où ils sont restés. César ne connaît que les Germains de la rive gauche du Rhin avec lesquels il fit ses guerres ; sur la rive droite se montrent dans ses ouvrages quelques peuples avec lesquels il fut en contact comme ami ou comme ennemi, tels que les Usipètes et les Tenchtères, les Sigambres et les Ubiens. De plus, il a entendu parler des Suèves et des Chéruskes ; ses connaissances ne vont pas plus loin. Strabon est tout aussi ignorant : avec les Suèves il compte six peuples ; en outre de ceux-ci, il donne encore un nombre de noms presque tous extraordinaires, qu'il semble avoir connus par quelque hasard. Tout ce que Pomponius Mela sait des peuples teutoniques se borne aux Cimbres et aux Teutons, auxquels il a joint les Hermions, comme pour ne pas les laisser tout seuls. Pline est le premier qui parle des Teutschs en les divisant en cinq races ; mais pour chacune d'elles il ne nomme que quelques-uns des peuples qui lui appartenaient ; il compte à partir de l'extrémité de l'est des côtes septentrionales du pays. Là il place les Viniles, auxquels il assigne les Burgundions, les Varins, les Carins et les Guttons. Comme seconde race, demeurant à l'ouest de la première, il nomme les Ingævons, et comme parties de ceux-ci, les Cimbres, les Teutons et les races des Chaukes. Près du Rhin sont, suivant lui, les Istævons, parmi lesquels il compte encore une fois les Cimbres. Comme habitans du Vinnenland il cite les Hermions et, comme parties de ceux-ci, les Suèves, les Hermundures, les Cattes et les Chéruskes. Enfin, pour la cinquième race, il ne donne pas de nom collectif; les Peucins et les Bastarnes, voisins des Daces, doivent l'avoir formée.

Évidemment le besoin d'un coup d'œil général a servi de base à cette division de tous les Teutschs. Évidemment ces noms de races ont aussi une apparence tudesque ; mais il est tout aussi évident que cette division est purement géographique et extraordinairement confuse. Des peuples sont réunis sous un même nom qui probablement n'avaient aucune qualité commune qui les distinguât de peuples attribués à une autre race ; les Cattes et les Chéruskes sont unis aux Suèves et aux Hermundures et séparés des voisins avec lesquels ils ont combattu et vaincu Rome, et les Cimbres, qui pouvaient manquer tout à fait, figurent deux fois (2)!

Tacite, conduisant plus loin la fable de la fondation du peuple teutonique par Tuisko, le fils de la terre, et par son fils Mann, fable dont il a été question, assigne trois fils à Mann. Des noms de ces fils, les peuples les plus voisins

de la mer ont été appelés Ingævons, ceux du milieu Herminons et les autres Istævons. C'est peut-être là le premier essai pour expliquer la plupart des dénominations de races que donne Pline, et cette explication se fait avec toute la simplicité de l'antiquité. Mais Tacite semble avoir de suite apprécié cet essai, qui vraisemblablement fut fait non par des Teutschs, mais par des Gaulois ou des Romains (3); car il ajoute : « Quelques-uns croient, avec l'arbitraire que permettent des temps si anciens, que le dieu avait eu un plus grand nombre de fils, et qu'un plus grand nombre de peuples ont été nommés d'après eux, tels que les Marses, les Gambriviens, les Suèves, les Vandales, et que ce sont là véritablement les anciens noms. » Tacite n'indique pas de peuples particuliers qui devaient être compris sous les dénominations générales. Ni lui, ni aucun auteur de l'antiquité, n'accorde en général de valeur aux noms de races. Ils n'ont aussi absolument aucune importance pour l'histoire. Jamais il ne paraît, ni dans les combats, ni dans les transactions, de peuples teutoniques unis par races ou sous des noms de race. Aucun phénomène de leur vie n'est rendu plus clair, plus concevable, plus facile à bien voir, par la distinction en Ingævons et en Istævons. Il ne se trouve aucun signe, aucun caractère différentiel auquel on puisse les reconnaître. L'arbitraire peut seul séparer ou réunir d'après les noms, et cet arbitraire ne doit être considéré par l'histoire que comme un jeu d'esprit et d'érudition. Il est d'autant plus étonnant que des savans ne cessent pas de s'ingénier, de tourner, de forcer, au sujet des noms d'Ingævons, d'Istævons, d'Herminons pour leur imposer une signification qu'ils n'ont pas et leur procurer une importance qu'ils n'hésitent pas à leur attribuer. Tous les essais tentés jusqu'à ce jour n'ont mené à rien ; il est douteux que les essais que l'on pourra faire encore aient un meilleur résultat. Ce qui du reste ne souffre aucun doute, c'est que dans un peuple aussi grand et aussi étendu, quelques parties ont eu entre elles une plus grande affinité que d'autres, par la langue, par les usages, par les mœurs ; ce qui ne souffre aucun doute, c'est que la forte racine primitive de la vie teutsche a poussé plusieurs branches et de nombreux rameaux. Mais la nature du pays et de la vie ne rend pas vraisemblable que les Teutschs eux-mêmes aient connu ces affinités et ces rameaux ; et les Romains étaient trop peu instruits de l'ensemble de tout ce grand peuple, ils l'avaient trop peu observé et étaient même trop peu en état de l'observer pour qu'ils aient pu essayer avec succès le travail le plus difficile dans l'observation et la description d'un peuple étranger, c'est-à-dire sa division en races d'après des caractères propres et distinctifs (4) ! Les Grecs connaissaient les races de leur peuple. Chacun savait peut-être à quelle race il appartenait lui-même. Pressés les uns contre les autres sur un petit espace, réunis dans des villes et vivant entre eux dans des rapports divers de paix et de guerre, ils durent être attentifs aux qualités et aux relations par lesquelles ils se distinguaient les uns des autres. Et pourtant ils n'arrivèrent à cette attention qu'à une époque qui tombe beaucoup plus tard dans le cours de leur civilisation que le degré où était au premier siècle de notre ère, la civilisation des Teutschs.

Mais les peuples teutoniques de la rive gauche du Rhin sont nommés dans l'histoire de leurs luttes contre les Romains et leurs demeures sont indiquées. Ceux qui avaient passé ce fleuve pouvaient d'autant plus être négligés par l'attention qu'ils n'avaient pu défendre leur liberté et leur nationalité contre les armes et l'habileté des Romains. Des peuples teutoniques de la rive orientale du Rhin, une partie est entrée dans l'histoire les armes à la main, victorieuse et glorieuse, et ses luttes pour sa liberté et pour la liberté de tous les peuples teutoniques ont rendu nécessaire de parler aussi du territoire qu'elle possédait. D'autres au contraire sont restés, par leur position éloignée, en dehors de toute participation à cet éclat qui entoure les autres au commencement de la carrière de leur peuple. Quelques-uns de ceux-ci attendaient le temps de leur gloire et de leur grandeur, et semblent avoir ménagé leurs forces pour l'affermissement ultérieur de leur destinée. D'autres ont passé sans importance ; figurant à peine dans le tableau de l'historien romain, ils ont pour toujours disparu du théâtre de la vie. Ou ils ont trouvé, sans être remarqués, leur perte par l'infortune et la violence, ou bien ils se sont joints à des peuples plus puissans et ont employé dans cette union sous un nom collectif, sans

honneur particulier, la force qu'ils portaient en eux. Mais l'histoire ne doit omettre le nom d'aucun peuple teutonique que Tacite a jugé digne d'y introduire. Dans le monde teutonique qui se présentait à son génie, chaque peuple teutsch a droit à la place que Tacite lui a accordée. Il semble donc nécessaire de citer tous les peuples que nomme Tacite et de répéter aussi pour le coup d'œil général les noms des peuples dont Tacite raconte les exploits et les destinées. Mais nous ne voulons en faire mention que par rapport à leurs demeures, à leurs forces et à leurs relations, autant que nous pourrons en dire quelque chose ; ce qui a trait à leurs mœurs et à leurs usages religieux trouvera plus tard une place convenable. Du reste l'essai d'expliquer les noms de ces peuples semble scabreux et superflu. Une telle témérité conduit facilement sur une route trompeuse et entraîne à de fausses conclusions. Aucun phénomène de la vie des nations teutoniques ne peut attendre non plus d'une telle explication une plus grande lumière ou être rendu par elle plus intelligible. L'opinion que les peuples se sont donné leurs noms d'après la nature du pays qu'ils habitaient, d'après les rivières et les montagnes, n'a sans doute rien d'invraisemblable(5) ; quelquefois elle semble se justifier d'une manière surprenante ; il n'est pas rare toutefois qu'elle attire ceux qui la suivent sur de fausses routes, d'où il ne leur est possible de revenir qu'en rompant le fil qui les a guidés et par une puissante impulsion rétrograde.

C'est au sud-ouest, entre le Rhin, le Danube et le Mein, là où jadis les Mark-Mannen s'étaient tenus pour défendre les demeures de leur peuple, qu'il faut sans aucun doute chercher le pays que Tacite appelle les terres Décumanes ; mais les hommes qui cultivaient ces terres pourraient n'avoir pas été compris par lui parmi les peuples de la Germanie, et avec raison, car ils ne formaient pas un peuple. Depuis que cette contrée avait été abandonnée par les Suèves, les Romains en avaient très-vraisemblablement pris possession sans combat et sans effusion de sang. Ils y avaient peut-être fondé des colonies. Bien des choses étaient tombées entre les mains d'hommes nés sur la rive gauche du Rhin, parce que dans le principe la possession semblait trop incertaine pour qu'on ne la concédât pas au premier qui se hasarderait à la cultiver. Mais peu à peu le pays fut fortifié ; ces murs, ces fossés commencés partiellement, qui ne furent achevés que dans le cours de plusieurs générations, commençant au Danube, à environ trois milles au-dessus de Ratisbonne, et se prolongeant non sans angles et sans courbes dans une direction nord-ouest jusque sur la rive droite du Mein, atteignaient les retranchemens sur le mont Taunus. Les ruines que l'on croit pouvoir suivre encore aujourd'hui dans tout ce développement, sont appelées par le peuple tantôt murs du diable tantôt fossés des pieux (*pfalgraben*). En même temps, ces ouvrages furent protégés par quelques postes ; dès lors cette contrée peut être regardée comme un golfe de l'empire romain, comme un pays de protection des anciennes frontières du Rhin et du Danube (6).

Sur la rive droite du Mein, tout contre la rive du Rhin, demeuraient les Mattiakes ; ils étaient aussi considérés comme sujets de l'empire romain parce que les fortifications dans leur pays sur la hauteur étaient toujours conservées (7). Tacite part de la supposition que les Mattiakes appartenant aux Celtes avaient la même origine que les Bataves. Aussi parle-t-il de leur ressemblance avec ceux-ci ; seulement ils avaient un esprit plus vif (8). Du reste il vante leur dévouement pour les Romains, et cependant ils avaient donné d'autres preuves dans la guerre batavique. Tacite peut ne l'avoir appris que plus tard. Il n'était pas facile non plus de conserver sous le glaive des légions les véritables dispositions pour le peuple et la patrie.

Dans les temps plus anciens, les Ubiens avaient possédé le pays, mais avec des frontières plus étendues. Les Sigambres s'étaient vraisemblablement rendus maîtres de la partie septentrionale ; mais ce peuple, auparavant si célèbre et encore honoré aux époques postérieures, n'est pas mentionné par Tacite. Celui-ci semble avoir cru qu'il fut entièrement anéanti par Tibère. A leur place il nomme les Usipiens et les Tenctères, deux peuples qui jadis étaient venus à eux comme supplians et avaient été reçus par eux dans leur malheur avec une généreuse hospitalité. A côté du pays que Tacite assigne à ces peuples, un peu au nord de la Lahn, le Rhin, dans la conscience qu'il formait la limite entre les Teutschs et les Romains,

coulait déjà avec sécurité dans son lit. Tacite vante par-dessus tout la cavalerie des Tenctères. Cette cavalerie avait, au temps du divin Jules, imprimé aux Romains une honte qui paraît avoir encore existé dans leur souvenir; une partie aussi de cette cavalerie avait été enveloppée dans le massacre par lequel le divin Jules avait cherché à venger traîtreusement cette honte. Ce que l'historien dit des Tenctères au sujet de cette cavalerie : « que les ancêtres l'avaient ainsi ordonné, que les descendans le maintinrent, » semble s'appliquer aux idées que les Romains s'étaient faites en général des peuples teutoniques (9).

Vers l'est des Mattiakes, des Usipiens et des Tenctères, demeuraient les Cattes, un grand peuple parmi les peuples de la Germanie, fort et habile à la guerre et original dans ses mœurs et ses coutumes. Ils se distinguaient même par leur forme extérieure : leur constitution était plus robuste, leurs muscles plus développés, leur regard plus menaçant, la force de leur esprit plus grande. Ils montraient beaucoup d'intelligence et d'activité pour des Germains, comme l'ajoute l'historien. Le préjugé était si fort qu'un mot d'éloge pour l'esprit et les facultés intellectuelles ne pouvait être prononcé sans une addition restrictive. Du reste Tacite fait commencer leurs demeures à la forêt Hercynienne dans une contrée moins unie et moins marécageuse que les demeures d'autres peuples, toutefois avec une continuelle diminution d'élévation, de sorte que la forêt Hercynienne semblait tantôt poursuivre, tantôt abandonner ses Cattes.

Au nord des Cattes et touchant aux Tenctères était jadis, comme Tacite l'avait appris, le pays des Bructères; après l'anéantissement de ceux-ci, les Chamaves et les Angrivariens doivent s'y être établis; mais l'expulsion ou l'anéantissement des Bructères est à la fois invraisemblable en soi et inconciliable avec les assertions d'autres écrivains. Non-seulement les Bructères se mettent de nouveau en évidence à une époque de beaucoup postérieure; mais déjà Pline le jeune sait qu'une statue pédestre fut élevée à Vestricius Spurinna dans la position et le costume de triomphateur parce qu'il avait ramené par la force et par les armes un roi des Bructères dans son pays. Nous savans néanmoins tout aussi peu comment ce fait se passa que nous connaissons les guerres des peuples teutoniques dont Tacite fait mention. Mais si les Bructères sont restés dans leurs anciennes demeures, il s'élève une nouvelle difficulté au sujet des Chamaves et des Angrivariens. Les Chamaves qui antérieurement doivent avoir demeuré sur les bords du Rhin, qui plus tard furent transportés sur la rive droite du Wéser, où l'on peut, et bien difficilement, les introduire seulement parmi les Chéruskes, et qui après deux ou trois siècles reparaissent de nouveau parmi les Franks, n'ont cependant pas une grande importance pour l'histoire, car sous ce nom il est à peine arrivé quelque chose par eux. Les Angrivariens au contraire ne figurent qu'une seule fois dans la dernière expédition de Germanicus contre Armin et se montrent sur les deux rives du Wéser, sinon sans action, du moins sans gloire qui les autorise à prétendre figurer dans l'histoire.

Encore plus inconnus sont les Dulgibins et les Chasuares, que Tacite place derrière ces deux peuples, tandis que les Frisons doivent avoir demeuré sur leur front. D'après son idée, ils ne peuvent avoir été établis qu'au nord des Cattes vers l'est, à l'endroit où le territoire des Bructères commençait à s'éloigenr des frontières du pays des Cattes, dans la contrée où les légions romaines commandées par Varus avaient succombé devant Armin. Mais le nom de Dulgibins est un mot stérile pour l'histoire; le nom de Chasuares ou de Chattuares au contraire rappelle les relations entre les Cattes et les Chéruskes. Il frappe doublement : plus anciennement lorsque les Chéruskes et les Cattes étaient dans l'alliance, on ne voit pas de Chattuares; les Angrivariens au contraire figurent sur la limite septentrionale des Chéruskes contre les Chaukes, dont les troupes se tenaient à côté des légions romaines. On trouve aussi des Ansibariens, qui maintenant ont disparu dans Tacite lorsqu'il suppose aussi par erreur leur anéantissement. Mais les Chattuares appartenaient aux Chéruskes et non aux Cattes; les Angrivariens ne sauraient être séparés d'eux, et, selon Tacite, les Ansibariens se perdirent également chez les Chéruskes. Il semble en conséquence que ç'ait été une coutume chez les Chéruskes d'établir pour les parties menacées de leur territoire des gardes qui tiraient leur nom du peuple ou de la contrée contre lesquels ils étaient immédiatement chargés de défendre le pays (10).

Mais tandis que Tacite mentionne des noms si peu connus, il n'a absolument pas nommé dans sa description de la Germanie un peuple qui dans ses *Annales* paraît comme digne d'une haute renommée, parce qu'il combattit avec énergie et souffrit d'une manière cruelle pour la liberté de tous les peuples teutoniques : ce sont les Marses, qui, d'après lui, ont même été comptés par quelques auteurs au nombre des races primitives des Teutschs. Peut-être aussi cette omission a-t-elle son motif dans la pensée qu'ils furent en majeure partie anéantis par Germanicus, dont ils ressentirent l'impitoyable vengeance. Strabon paraît avoir cru qu'ils s'étaient retirés dans l'intérieur du Teutschland, bien que ni lui ni aucun autre ne sache leur assigner une nouvelle demeure. Il est certain que les Marses ont disparu et ne reparaissent plus. La lutte pour la liberté de la patrie les avait introduits dans l'histoire; dans la patrie libre ils perdirent leur nom et leur position, mais leurs exploits et leurs infortunes ne doivent pas être oubliés par leurs descendans. Du reste cette même destinée par laquelle les Marses ont été éloignés de l'histoire a vraisemblablement frappé encore un autre petit peuple, les Tubantes, qui jadis leur montrèrent de l'intérêt et avaient cherché avec les Bructères et les Usipètes à venger leur malheur; mais ils ont eu un sort meilleur, en ce que leur nom est de nouveau mis en évidence même au quatrième siècle.

Plus loin vers le nord, sur les limites de ces peuples, les Frisons avaient sur le bord de la mer des demeures qu'on ne leur enviait pas. Depuis le bas Rhin et le pays des Bataves jusqu'à l'embouchure de l'Ems et au delà des îles qui dans la lutte de la mer et de la terre ont conservé leur existence incertaine, ils vivaient dans une tranquille résignation, ne convoitant pas de possessions étrangères, prévenus en faveur de leur patrie, s'inquiétant peu du sort de leurs frères, du reste des peuples teutoniques, faciles même à se soumettre sur leur propre territoire, amour de la tranquillité, à la domination étrangère; mais une fois qu'ils étaient réveillés par de mauvais traitemens, redoutables et mettant la liberté au-dessus de tout.

Leurs voisins étaient les Chaukes. En remontant les côtes de la mer, à l'est de l'Ems jusqu'à l'embouchure de l'Elbe et au delà, ils vivaient en rentrant dans les terres, ayant en partie sur leurs côtés les peuples nommés plus haut, et pénétraient à la façon d'un golfe dans le pays des Cattes. Mais eux, race grande et forte, étaient peu connus des Romains, et pour cette raison, tantôt élevés très-haut, tantôt pris en pitié ou méprisés par eux. Velléius Paterculus parle non sans magnificence et sans éclat des peuples des Chaukes, de la multitude infinie de leur jeunesse, de la grandeur de leur taille et de la sûreté de leurs demeures. Il voulait faire sentir aux Romains que Tibère avait procuré un avantage immense à l'empire par leur soumission. Pline au contraire, qui avait à consoler des pertes plutôt qu'à célébrer des avantages, fait de ce peuple une description qui semblait ne pouvoir témoigner que de la joie de ce qu'on était éloigné de cette misérable race : « Au nord, dit-il, j'ai vu les Chaukes; ils sont appelés les grands et les petits. Par une vaste inondation, l'Océan, en quelques jours et en quelques nuits, se répand deux fois sur l'espace et cause un combat dans la nature et fait douter s'il y a ici une terre ou une partie de la mer. Là demeure une race misérable qui possède les hautes éminences ou des monceaux de terre élevés par la main des hommes d'après l'expérience de la plus haute marée; sur ces élévations sont leurs cabanes. On les prendrait pour des navigateurs lorsque l'eau les entoure; ils ressemblent à des naufragés lorsque l'eau se retire. Ils cherchent à prendre autour de leurs cabanes les poissons qui se retirent avec la mer. Ils n'ont pas de bétail et ne se nourrissent pas de lait comme leurs voisins; ils n'ont pas même la faveur de chasser des animaux sauvages, car tout bois est très-éloigné. Avec des herbes marines et des joncs, ils font des cordes pour en confectionner des filets; et, faisant sécher au vent plutôt qu'au soleil de la terre prise avec leurs mains, ils chauffent avec de la terre leurs mets et leurs membres engourdis par le froid. Leur seule boisson est l'eau de pluie qu'ils conservent dans leurs maisons, dans des fosses. » Mais ce qu'il y a de vrai dans cette description ne peut s'entendre que des hommes demeurant sur la dernière extrémité du rivage de la mer, qui cherchaient peut-être à se rendre maîtres de la vase que la mer déposait, et pour cette raison à en prendre possession aussitôt que cela serait possible pour la contenir

par des digues et conquérir le sol fertile qui est maintenant l'orgueil et la richesse de ces contrées. Si Pline a réellement vu les Chaukes, il est probablement arrivé chez eux par mer, et ce qu'il avait pu remarquer sur la lisière du pays, il l'a étendu à tout le peuple (11). Tacite, considérant d'un autre point pays et peuples, parle des Chaukes d'une manière qui fait presque naître la conjecture qu'il a voulu réparer l'injustice que Pline avait commise, car voici ce que ce grand historien témoigne des Chaukes : « Les Chaukes peuplent bien le grand pays dont ils sont maîtres. Ils sont au nombre des peuples les plus distingués de la Germanie et veulent surtout protéger leur grandeur par la justice. Sans avidité, sans indiscipline, tranquilles et à part, ils n'excitent pas de guerre et ne dévastent pas les pays par le vol et le pillage ; mais ce qui est la plus grande preuve de leur vertu et de leur force, c'est qu'ils ne cherchent point par l'injustice à pouvoir se conduire en supérieurs. Ils ont tous néanmoins leurs armes prêtes ; prête aussi est l'armée pour le cas de nécessité. Ils ont le plus grand nombre d'hommes et de chevaux, et la paix n'affaiblit pas leur gloire guerrière. » Les paroles de Tacite ont sans aucun doute, sous tous les rapports, plus de droits à la croyance et à la confiance. Pline lui-même, contre sa volonté, a rendu aussi un beau témoignage pour les Chaukes, témoignage dont la valeur, à côté des assertions de Tacite, est relevée par cette circonstance qu'il vient précisément de lui. Il termine ses indications par les mots suivans : « Et cependant ces races disent, lorsqu'elles ont été vaincues par le peuple romain, qu'elles sont réduites en servitude ! » Mais l'addition qui contient le jugement du Romain sur cette haute résolution d'un peuple teutonique est un signe caractéristique de l'auteur et de son époque : « Il en est ainsi, dit-il ; le destin épargne beaucoup d'hommes pour les punir ! »

Vers le midi des Chaukes, à l'orient des Cattes, était le pays des Chéruskes. Au temps où Tacite rassemblait ses observations sur le Teutschland et sur les Teutschs, ce grand et fort peuple avait déjà laissé derrière lui son illustration : il avait, avec ses voisins et alliés les Foses, essuyé des revers qui lui valurent d'abord le blâme et ensuite sa déconsidération auprès des autres. L'éloge d'Armin, comme sauveur de la patrie et fondateur de la liberté, vivait encore dans le souvenir des hommes et était conservé par le génie du chant ; mais cet éloge lui-même ne pouvait protéger le peuple qui l'avait produit et qui l'avait suivi à la victoire et à la gloire contre le mépris des étrangers, parce que, par aveuglement, par vanité ou par faiblesse, il avait abandonné le héros et s'était négligé lui-même. La grandeur des Chéruskes était née de l'enthousiasme ; elle ne pouvait être maintenue que comme elle avait été gagnée. Les Chéruskes tombèrent lorsqu'ils ne conservèrent plus l'enthousiasme par lequel Armin avait assuré l'indépendance du peuple teutonique et les avait placés parmi ce peuple sur la hauteur de la vie. Mais si l'historien romain profite du sort des Chéruskes pour en appuyer un principe général sur les relations des peuples et des états, il convient aux Teutschs d'oublier, en l'honneur de leurs anciens exploits et de leurs anciennes vertus, les fautes qu'ils ont pu commettre et de garder le souvenir le plus reconnaissant d'un peuple par lequel nous sommes Teutschs, auquel se rattache la chaîne de la civilisation qui passe à travers tous les temps modernes.

Après les Chéruskes, Tacite nomme les Cimbres, mais il n'indique pas leurs demeures, et il omet entièrement leurs compagnons les Teutons. La remarque que les Cimbres habitent le même golfe de la Germanie que les Chéruskes, le plus près de l'Océan, ne mène à rien, et cette addition que leur état est petit, mais leur gloire grande, prouve seulement la pauvreté des connaissances. Mais dans le sentiment de cette pauvreté, l'âme trop pleine de l'historien se soulage par un coup d'œil qui retrace dans un grand mouvement le cours du temps depuis l'entrée des Teutschs sur la scène : « Depuis le consulat de Cæcilius Métellus et de Papirius Carbo, dit-il, sous lequel retentirent pour la première fois les armes des Cimbres, jusqu'au second consulat de l'empereur Trajan, on compte presque deux cent dix ans. Depuis tant de temps, le Teutschland est vaincu ! » Et puis il rappelle les vicissitudes de bonheur et de malheur dans les relations entre les Teutschs et les Romains, jusqu'à ce qu'enfin, dans les derniers temps, les Teutschs fournissent matière à plus de triomphes que de victoires.

Le reste des peuples auxquels Tacite assigne

la plus grande partie du Teutschland sont comptés par lui parmi les Suèves, dont nous avons parlé au long précédemment. Il est difficile de découvrir ce qui a déterminé Tacite et d'autres auteurs à comprendre sous cette dénomination collective un si grand nombre de peuples avec des noms particuliers. Le caractère distinctif qu'il indique est de nature à ne rien éclaircir et n'a aucune espèce d'importance : « Les Suèves, dit-il, se distinguent du reste des Germains et les libres Suèves des esclaves en ce qu'ils nouent leurs cheveux tout autour de la tête et les rejettent en arrière en forme de nœud. Cela se fait bien aussi chez d'autres peuples, à cause de quelque communauté de sang avec les Suèves ou par imitation, mais rarement et seulement parmi la jeunesse. Chez les Suèves au contraire, même dans la vieillesse, on rejette encore en avant les cheveux hérissés jusqu'au milieu du crâne, et les princes y ajoutent des ornemens. Cela est sans doute aussi, ajoute-t-il, une précaution pour la parure, mais elle est innocente, car ils se parent, non pour aimer et pour être aimés, mais pour paraître plus grands et plus redoutables aux yeux de l'ennemi lorsqu'ils entrent en guerre. » Mais si même les Suèves ont eu une semblable coutume, qui encore ne leur était pas exclusivement propre, personne cependant n'est certainement devenu Suève en se nouant les cheveux en touffe : la touffe prouvait seulement que l'homme qui la portait était Suève. Comment devenait-il Suève ? Nulle part il n'est question d'une confédération suève, et les peuples qui, d'après Tacite et d'autres écrivains, sont appelés Suèves, ne paraissent jamais réunis sur la scène de l'histoire, ni pendant la paix ni sous les armes. La séparation des Suèves d'avec les autres peuples teutoniques doit certainement avoir eu une cause : pour la contemplation de la vie des Teutschs, elle est tout aussi stérile que la réunion des peuples sous les noms d'Ingævons, d'Istævons et d'Herminons (12).

Tout près des terres Décumanes, à l'est, sur le Danube, demeuraient les Hermundures, ayant au nord les Cattes et peut-être les Chéruskes. Depuis que ces Hermundures, après le départ de Marobod avec ses Mark-Mannen, avaient eu assez de place pour s'avancer dans l'histoire, et depuis que par Domitius Ahenobarbus leurs relations avec les Romains avaient été mises sur un pied pacifique, ils avaient, songeant à leur position éloignée, gardé avec fidélité leur amitié avec les Romains et n'avaient pris aucune part aux luttes de leur peuple pour l'indépendance de la patrie commune. Trois générations s'étaient écoulées, et la paix non interrompue avait rendu les relations toujours plus amicales. Aussi Tacite vante-t-il la confiance réciproque qui présidait aux communications des Hermundures et des Romains à Augsbourg, la ville coloniale la plus célèbre de la Rhétie. A d'autres peuples teutoniques on ne montrait que des armes et des camps; aux Hermundures on ouvrait sans méfiance les maisons et les métairies. Si du reste Tacite croit que l'Elbe, qui de son temps n'était encore connu à Rome qu'historiquement, avait ses sources dans le pays des Hermundures, cette opinion repose sans aucun doute sur des malentendus résultant du nom général ou de l'idée de migrations antérieures de ce peuple. Il est impossible toutefois de déterminer les limites, et il serait bien possible que le nom d'Hermundures se fût étendu au delà de la forêt de Thuringe à travers le pays entre la Saale et l'Elbe jusque vers ce fleuve. Qui peut présenter quelque chose de certain dans l'histoire si les documens sont incertains, douteux, contradictoires (13).

Dans l'intérieur du Teutschland, Tacite nomme les Semnones; il les appelle les plus anciens et les plus nobles des Suèves et les fait demeurer, comme César les Suèves en général, dans cent cantons. Eux-mêmes se regardaient comme la tête des Suèves. Selon Velléius et d'autres auteurs, il paraît hors de doute qu'ils ont demeuré sur la rive droite de l'Elbe; mais on ne peut pas même démêler dans Tacite cette assertion générale. Leurs relations avec l'empire de Marobod font supposer qu'ils touchaient les frontières de la Bohême.

A côté d'eux paraissent les Langobards, qu'ennoblissait leur petit nombre. Entourés de peuples nombreux et braves, ils ne se maintinrent point par l'humilité et l'obéissance, mais par l'audace et les batailles. Tacite ne précise rien sur la contrée dont ils étaient les maîtres; mais les événemens antérieurs, l'expédition de Tibère sur l'Elbe, la guerre entre Armin et Marobod et les revers des Chéruskes semblent autoriser à admettre qu'ils ont eu leurs demeures à l'est des Chéruskes et des

Chaukes, à l'ouest et au nord des Semnones, sur les deux rives de l'Elbe.

Derrière eux, vers le nord, en majeure partie dans le pays entre l'Elbe, l'Oder et la mer, Tacite nomme une série de peuples dont il savait à peine autre chose que le nom. Ce sont les Reudignes, les Avions, les Angles, les Varins, les Eudoses, les Suardons et les Nuithons. « Ils sont protégés par des fleuves et des forêts, dit l'historien, et n'ont en particulier rien de remarquable. »

Mais à l'est des Hermundures, en descendant le Danube, demeuraient les Nariskes, dans leur force antique ; et plus loin les Mark-Mannen, brillans d'une gloire ancienne, et les Quades, qui n'étaient pas non plus dégénérés. Tacite voit ici, et non à tort, le front de la Germanie vers le Danube, et les Romains ne s'étaient pas encore risqués à l'attaquer, bien que la formidable menace qui jadis sur ce front avait occupé le trône semblât éteinte. La remarque que les rois de ces peuples possédaient leur puissance et leur force par une décision romaine, paraît n'avoir trait qu'aux temps malheureux où Marobod et Catualda tombèrent et où l'argent des Romains avait eu plus d'influence que les armes romaines.

Derrière les Mark-Mannen et les Quades, les frontières des peuples se confondaient, et des Teutschs étaient en contact avec des peuples de race étrangère. Là des montagnes et une crainte réciproque formaient les frontières flottantes de la Germanie. Tacite indique les Marsignes, les Gothini, les Oses et les Bures. La civilisation et la langue lui prouvaient que les Marsignes et les Bures étaient des Suèves ; les Gothini au contraire parlaient la langue gallique et les Oses la langue pannonienne et montraient par là qu'ils n'appartenaient pas aux Germains. Pour cela (tant était grande l'idée que Tacite avait de l'esprit de liberté des Teutschs), prouvait aussi la circonstance que ces deux peuples payaient aux Sarmates et aux Quades un tribut qui leur avait été imposé comme à des peuples étrangers. A leur plus grande honte encore, les Gothini devaient aussi tirer le fer des mines pour leurs maîtres. Tacite remarque que le pays possédé par ce peuple n'avait que peu de plaines ; en majeure partie, ils vivaient dans des montagnes, dont beaucoup étaient couvertes de forêts. Car une chaîne de montagnes grande et compacte divisait le pays des Suèves. Sans doute, il fait allusion aux montagnes qui limitent la Bohême de ce côté, à la montagne des Géans, aux Sudètes et plus loin aux Karpathes. Derrière ces montagnes, vivaient, selon lui, beaucoup de peuples. Parmi ceux-ci, le nom des Lygiens était répandu le plus au loin. Plusieurs états le portaient. On distingue comme les plus forts les Ariens, les Helvecons, les Manimes, les Élysiens et les Naharvales. De ces peuples, les Ariens étaient les plus puissans. Mais bien que Tacite tienne formellement ces peuples pour Germains et qu'il les compte parmi les Suèves, cependant la position des pays et les noms eux-mêmes éveillent de justes doutes. Tout au moins l'élément germanique et l'élément sarmatique ont dû dans cette contrée lointaine, dans le Binnenland, se mêler de diverses manières. Pour l'histoire des siècles suivans, un doute de cette espèce n'est pas sans valeur.

Au delà des Lygiens, vers le nord, les Gothons, dont il est pour la première fois fait mention dans l'histoire, étaient, selon l'expression de Tacite, gouvernés par des rois, déjà un peu plus durement que les autres peuples des Germains, mais non toutefois au delà des bornes de la liberté. Personne ne connaît les limites du pays. Selon Pline, Pythéas avait trouvé des Guttons sur le bord de la mer ; Tacite, au contraire, place dans le voisinage de la mer, par conséquent plus loin vers le nord, les Rugiens et les Lemoviens, qui obéissaient également à des rois ; mais il ne fait pas mention des Burgundes, dont le nom paraît aussi dans Pline. Il les omet, parce qu'il ne veut nommer, dans ces contrées lointaines, que les peuples qui lui avaient paru les plus importans, et il ne pressentait pas que les Burgundes auraient encore une grande mission à remplir (14). Les Vandales manquent aussi, peut-être parce qu'ils avaient été nommés parmi les peuples primitifs de la Germanie.

Sur la mer même existaient les états des Suions, non moins forts par leurs flottes que par leurs hommes et leurs armes. Les vaisseaux étaient construits de telle façon que, ayant des becs d'un côté et d'autre, ils présentaient le front au débarquement par derrière comme par devant. On les faisait avancer et reculer avec des perches, sans bancs de rameurs bien disposés et sans agrès. Des rois

régnaient avec une autorité absolue sur ces peuples.

De l'autre côté des Suions, était une autre mer, gluante comme du miel et presque sans mouvement. On croyait que cette mer limitait le cercle de la terre. Car là, la dernière lumière du soleil couchant durait jusqu'à son lever avec une telle force qu'elle obscurcissait les étoiles. Cette remarque prouve évidemment que l'historien n'avait rien négligé dans ses recherches. De ceci témoigne aussi la circonstance que plusieurs siècles après encore régnait parmi les Teutschs la tradition d'une mer inerte de cette espèce, que l'on nommait la mer Gluante (*Gleber-meer*). Du reste, ce conte suivit sa marche. On y entendait, disait-on, un bruit au coucher du soleil ; on voyait les formes des chevaux qui traînaient le char du soleil, et la tête de la divinité entourée de rayons ; mais Tacite ajoute : « Jusque-là seulement va la nature. » Il exprime par ces mots son opinion que les peuples germaniques s'étendaient vers le nord jusqu'aux derniers confins de la terre, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan, derrière lequel, comme on le croyait, il n'y avait rien (15).

Sur la côte droite de la mer Suévique, il place les races des Æstyens. Relativement à ceux-ci, il remarque que par les usages et l'extérieur ils ressemblaient aux Suèves, mais que leur langue se rapprochait plus de celle des Bretons. Le fer était rarement en usage parmi eux, mais ils se servaient fréquemment de massues. Ils cultivaient le blé avec plus de soin que ne le comportait l'indolence des Germains. Ils parcouraient aussi la mer et recueillaient seuls l'ambre, appelé par eux *glas* (16), sur la grève et sur le rivage ; mais ils n'avaient ni recherché ni découvert ce que produit la nature, ce que produit l'art. Longtemps l'ambre était resté confondu avec tout ce que rejette la mer, jusqu'à ce que la délicatesse romaine eût éveillé l'attention sur cette production. Sans utilité pour eux-mêmes, il était recueilli brut par eux et livré sans avoir subi de transformation. Ils en reçurent le prix avec étonnement (17). Il en était ainsi sur le rivage droit ; mais sur la côte gauche, à ce qu'il paraît, à l'orient des Suions, en face des Æstyens, Tacite indique encore les Sitons : avec eux, il ferme le Suevenland ; mais il remarque à leur sujet, pour montrer les progrès du trouble de la vie, qu'ils se laissaient gouverner par les femmes : à ce point, croit le Romain préoccupé de ses idées, ils étaient dégénérés, non-seulement de la liberté, mais dans la servitude.

En dehors du pays des Suèves, Tacite revenant au midi et à l'orient, nomme les Peucins, les Venèdes et les Fennes ; mais il est incertain s'il doit les compter parmi les Germains ou parmi les Sarmates. Les Peucins, appelés Bastarnes par quelques auteurs, ressemblaient aux Teutschs par leur langue, leur civilisation, leurs demeures et leur séjour ; mais par des mariages mêlés selon l'usage des Sarmates, il s'était élevé chez tous une souillure et chez les grands une corruption telle qu'on n'en trouvait pas de semblable chez les peuples teutschs. Les Venèdes avaient aussi emprunté beaucoup aux mœurs des Sarmates. Ils parcouraient en pillant les forêts et les montagnes qui s'élevaient entre les Peucins et les Fennes. Toutefois, ils ressemblaient aux Germains en ce qu'ils construisaient des maisons, portaient des boucliers et allaient à pied, tandis que les Sarmates vivaient à cheval et sur des chariots. Les Fennes se distinguaient par une merveilleuse férocité et par une hideuse pauvreté. Sans armes, sans chevaux, sans foyer, ils vivaient d'herbes sauvages, s'habillaient de peaux de bêtes et couchaient sur la dure. Au delà d'eux était le pays des fables, et Tacite regarde comme au-dessous de la dignité de l'histoire de donner sur ce point quelques détails.

C'est là le monde des peuples germains, tel qu'il se présentait devant l'âme du grand Romain. Lui-même s'est abstenu d'indications plus précises : il savait la mesure de ses connaissances. Mais ce qui chez lui était incomplet, erroné et confus ne peut plus se compléter dans notre époque si éloignée de celle-là, ni se faire entièrement connaître, ni conduire à une exploration lumineuse. D'autres écrivains ne peuvent pas non plus tirer d'embarras, comme l'ont fait voir quelques exemples, et celui qui le pourrait le moins, c'est Ptolomée, dont l'appréciation convenable est encore un grand système. Mais ce qui peut servir de consolation, c'est que l'omission d'un peuple ou d'un autre, la confusion des demeures, le mélange de ce qui est près avec ce qui est éloigné n'a aucune importance, ni pour notre instruction sur le caractère propre de cette époque,

ni pour la connaissance des faits et des événemens postérieurs. Ce monde s'écroule et se transforme et devient entièrement nouveau; mais la lumière de l'histoire ne tombe que sur les parties qui touchent aux limites de l'ancienne civilisation. Là même tout est en plus grande partie obscurci. Au delà restent des ténèbres impénétrables. Mais ce que l'on concevra par le tableau de cette confusion, c'est que dans le grand peuple teutonique un mouvement varié pouvait avoir lieu, et que ce mouvement dut exister, puisque tant de forces pressaient, puisque tant de ressorts précipitaient, puisque l'esprit humain trouvait tant d'occasions de se remuer et de tenter.

CHAPITRE V.

SOCIÉTÉ CIVILE. — COMMUNAUTÉS. — MARCHES. — CANTONS. — ÉTATS. — MANNEEIN.

A l'aspect de ce monde de peuples teutoniques, devait avec raison s'évanouir l'ancienne présomption qui avait fait des Teutschs des hordes nomades, sans foyer et sans patrie, étrangers partout, partout chez eux, et toujours prêts à quitter le séjour où un hasard les avait conduits, où un hasard les retenait (1). Le fait d'errer dans une constante incertitude, est en général contraire aux lois de la nature. Dans l'ordonnance de l'univers tout a sa position et sa carrière. Les dispositions errantes même de quelques races animales les ramènent dans la contrée d'où elles étaient d'abord sorties. Mais l'esprit de l'homme, ne désirant que lumière et civilisation, cherche partout et toujours un ordre légal et des relations durables, afin de poursuivre son but en liberté et avec vertu, et il ne pourrait trouver cet ordre légal dans des courses vagabondes et confuses, mais seulement dans une patrie assurée. Un homme isolé parcourt peut-être, par terre et par mer, le monde pour chercher un espace et une occasion pour développer les forces de son esprit et dilater sa poitrine oppressée; mais la nécessité seule et la violence chassent les peuples du sol sur lequel ils vivent, et plus ils y ont vécu longtemps, plus les hommes et la nature s'identifient: l'individu veut être où se trouvent les tombeaux de ses pères; tous désirent vivre où se meut l'histoire de leurs actions et de leurs souffrances. Les lieux sont sacrés auxquels se rattache la connexion des races, qui ont été témoins de leur bonheur et de leur malheur. De là, l'amour du sol natal; de là, l'affection pour la patrie, ineffaçable dans le cœur de l'homme grossier et dans le cœur de l'homme civilisé.

Mais la nature et la constitution physique du Teutschland ne forçaient pas ses habitans à l'émigration. Partout il fournit, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, à ses habitans les moyens nécessaires à leur entretien, des alimens pour apaiser leur faim, de l'eau pour étancher leur soif, des pâturages pour l'entretien de leurs troupeaux (2); et le Berber lui-même, le fils du désert, ne ploie sa tente que lorsque la place où il campe est épuisée pour les hommes et pour le bétail. Mais lors même que les peuples teutoniques, en contradiction avec tous les phénomènes de l'histoire, auraient été animés d'un esprit sauvage de migration, il leur eût été impossible de satisfaire cette grossière passion.

Enfermés d'un côté par la mer et menacés de l'autre par les armes de peuples étrangers, ils se tenaient et se serraient les uns les autres, et se contraignaient réciproquement à rester où ils étaient (3). Livrés à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux, ils ont bien pu, à cause de l'excès de leur population, essayer de temps en temps d'établir des colonies dans des contrées qui se présentaient d'elles-mêmes et manquaient d'une population suffisante ou de forces pour la résistance (4); mais le peuple n'émigra pas, mais seulement ceux qui ne trouvaient plus de propriétés suffisantes pour les nécessités de leur établissement. Dans tous les temps et chez tous les peuples on a cherché à prévenir un fort accroissement de la multitude d'hommes en donnant de l'extension aux frontières ou par la fondation de colonies lointaines, et à se soulager d'un pernicieux surcroît de population (5); mais pour cela les peuples eux-mêmes ne sont pas devenus des essaims nomades. De temps en temps aussi le sort des armes a conduit des hommes teutschs loin du lieu de leur naissance; ils ont dompté et conservé des pays; ils ont fondé leur domination sur des vaincus; ils ont par là transplanté le nom de leur peuple et conservé peut-être ce nom lorsque le peuple lui-même, entrant dans d'autres relations et dans d'autres alliances ou soumis à un au-

tre sort, l'avait perdu pour l'histoire (6). Mais ils se mettaient sous les armes comme tous les hommes, forcés ou provoqués par les circonstances, et ils portèrent les armes selon les usages de la guerre. Le succès seul les amena à de nouvelles fondations ou à de nouvelles colonies.

La preuve que l'on a tirée de quelques noms de peuples teutoniques ne prouve rien pour l'opinion que ces peuples du moins ont mené une vie peu stable et ont erré à la manière des nomades et sans racine et sans appui. Il n'existe absolument aucune raison de faire venir le nom de Suèves, de *schweifen* (errer), tout aussi peu que le nom de Saxons, qui paraît environ un siècle après, de *sitzen* (demeurer). Des efforts malheureux pour trouver dans la nation teutsche, une et grande, des oppositions pour justifier à un certain point des événemens désastreux des époques postérieures par les commencemens de notre histoire, ont conduit à une semblable explication. Mais l'histoire ne sait rien d'une autre division de la nation teutonique que de celle qui consistait dans les associations civiles pour l'avantage commun. Elle contredit toute opposition; elle contredit toute inimitié héréditaire. Les différences même dans la langue ne sont d'aucune importance et ne témoignent pas pour une différence dans la nature, la manière d'être, les sentimens, l'origine.

Mais quand même le nom de Suèves devrait être réellement dérivé de *schweifen*, l'histoire prouverait qu'ils n'avaient pas tiré ce nom de leur manière de vivre. Non-seulement les peuples du Teutschland septentrional se montrèrent durant une suite de générations sous des relations entièrement différentes, toujours dans les pays où ils furent d'abord connus, comme les Frisons et les Cattes, les Sigambres et les Chéruskes, mais les peuples aussi du Teutschland méridional conservèrent pendant des siècles leurs demeures contre les Hermundures et les Mark-Mannen; et le nom de Suèves lui-même s'est maintenu jusqu'à ce jour après les changemens les plus prodigieux, précisément dans la contrée où il a été pour la première fois remarqué par l'histoire. De grands bouleversemens opérés par des guerres, des victoires, des défaites, des alliances, des traités de paix et d'autres transactions purent changer la position des peuples et introduire par de nouveaux noms et de nouvelles institutions une telle modification dans les choses que des temps postérieurs, qui ne peuvent avoir que le coup d'œil du monde ainsi changé et non le coup d'œil du changement lui-même, peuvent bien s'être trompés sur ce phénomène. Mais avec les frontières des états et des confédérations d'états ne changent pas les demeures des hommes, et avec le déplacement des noms des peuples ne se déplace pas le sol natal des individus qui ont formé ces peuples et les forment encore (7). Les anciens écrivains sont évidemment dans l'opinion que les peuples teutoniques étaient très-mobiles (8); mais ils n'appuient pas cette opinion par des faits. Tout mouvement parmi les peuples teutoniques est dirigé vers l'ouest et vers le sud, et toujours on ne voit figurer que des hommes armés pour le combat. Mais à l'ouest et au sud, les Teutschs avaient leurs ennemis; c'était la guerre qui poussait ces hommes. On ne trouve de traces d'un retour que dans le cas d'une extrême nécessité. Les Mark-Mannen, une armée et non un peuple, quittèrent le Rhin pour présenter bientôt aux Romains sur le Danube un front menaçant.

Mais il est concevable que des peuples dont la richesse consistait en possessions foncières et dans leurs troupeaux aient quitté, devant l'irruption d'une armée ennemie, leurs habitations de la plaine pour mettre leur vie et leur bétail en sûreté dans les forêts, certains que le sol et le territoire ne seraient pas un butin pour les mains avides de l'ennemi. Il est concevable aussi que les Romains, accoutumés à la vue des grandes masses d'hommes qui peuplent les villes, aient considéré cette retraite comme le départ de tout le peuple (9). Mais à peine les troupes romaines s'étaient-elles retirées que les Teutschs revenaient au lieu où avaient été leurs foyers et leurs propriétés.

Jules César, parlant des Suèves, se prononce d'une manière qui paraît sans doute rendre incertain si ces Suèves avaient eu un foyer permanent et des propriétés fixes : « Il n'y a pas chez eux, dit-il, de champs particuliers et délimités; et il ne leur est pas permis de demeurer plus d'un an dans le même endroit. » Dans un autre passage, il parle, selon son expression, des mœurs des Germains en général, et il se sert des mots suivans : « Ils ne s'occupent pas avec ardeur de l'agriculture; la plus

plus grande partie de leurs alimens consiste en lait, en fromage et en viande. Aucun d'eux non plus n'a un champ déterminé ou des limites qui lui soient propres, mais les chefs et les princes distribuent aux races et aux familles des hommes qui se réunissent, pour quelques années, où ils veulent, autant de terres qu'ils le jugent convenable et les forcent l'année suivante à passer sur d'autres terres. » D'après son assertion, ils donnaient eux-mêmes plusieurs motifs de cette conduite. Cela se faisait « afin qu'une trop longue habitude ne les engageât pas à changer la passion de la guerre en goût pour l'agriculture ; afin qu'ils ne cherchassent point à acquérir de grandes possessions territoriales et que les plus puissans n'expulsassent pas les plus faibles de leurs propriétés; afin qu'ils ne construisissent pas mieux pour se soustraire au chaud et au froid; afin qu'il ne s'élevât point un désir d'argent, duquel naîtraient des factions et des discordes; afin de refréner la multitude par l'équité lorsque chacun verrait que sa fortune était traitée de la même manière que la fortune des plus puissans. » Mais Jules César ne connaissait pas les Teutschs ; il n'apprit sur les Suèves que quelques détails par le récit des Ubiens : les peuples les plus nobles de la rive droite du Rhin furent amenés par lui aux relations les plus violentes et les plus malheureuses, et même avant son arrivée, ils ne vivaient plus dans toute la pureté de leur caractère propre. Ce qu'il dit dans le premier passage se rapporte vraisemblablement, comme nous l'avons déjà remarqué, aux seuls Mark-Mannen, et dans le second passage il peut avoir pris en général ce qui peut-être n'était raconté que des Suèves voisins. Qui sait aussi s'il a fidèlement reproduit ce qu'on lui avait dit? Il ne comprenait pas la langue tudesque, et de son temps aucun Teustch ne comprenait le latin : on n'arriva à s'entendre réciproquement que par l'interprétation gallique, qui pouvait altérer beaucoup de choses. Cependant il ne ressort pas de ses paroles que les peuples n'avaient aucunes demeures fixes, mais seulement que les communautés avaient regardé leurs terres comme des propriétés communes, et que chaque année une partie des biens de la communauté était assignée à chacun de ses membres selon la mesure de sa fortune. Il parle de maisons et de possessions, et ce qu'il ajoute touchant l'échange des terres peut être sa propre explication d'un fait dont il avait à peine compris quelque chose. Mais Tacite avait bien sous les yeux le divin Jules lorsqu'il écrivait les mots suivans, peut-être comme une explication de l'assertion du grand imperator : « Les campagnes sont, suivant le nombre des cultivateurs, en possession de communautés entières, qui se les partagent entre elles d'après une estimation. La grande étendue des champs rend ce partage facile. Ils changent de terres tous les ans, et des champs restent en jachère ; car, ajoute-t-il comme éclaircissement, leur activité n'est pas en rapport avec la fertilité et l'étendue du sol : ils n'entretiennent pas d'arbres fruitiers, ils ne creusent pas de fossés de dérivation dans les prairies, ils n'arrosent pas les jardins ; ils confient seulement des semailles à la terre (10). » Mais on ne peut nier que ces paroles sont aussi sans importance et entraînent de l'incertitude et du doute. Elles semblent en effet avoir trait à des variations dans l'économie agricole chez les Teutschs ; mais elles contiennent dans le développement quelque chose de nouveau qui peut-être ne peut se concevoir que de la manière suivante.

Les propriétaires demeuraient épars dans le pays, isolés, éloignés entre eux. Ils semblent avoir été attirés l'un par une source, l'autre par une forêt, un autre par une plaine. Chacun avait son habitation au milieu de sa propriété ; mais les possessions n'étaient ni d'une égale étendue, ni d'une égale valeur. Celui-ci avait besoin de tout le produit de son bien pour s'entretenir lui et les siens ; celui-là était hors d'état de suffire seul à la culture de ses champs et d'en consommer chez lui les produits, pour lesquels aucune ville n'ouvrait de débouché. Le petit propriétaire administrait son bien lui-même ; le grand propriétaire n'avait que la haute surveillance sur l'administration.

Ce grand propriétaire avait immédiatement pour lui une partie de ses possessions : là était sa demeure, là étaient les bâtimens d'exploitation ; c'était le bien principal ou la métairie, la ferme, la cour (*hof*) (11). L'exploitation se faisait, sous sa direction, par des domestiques, par des esclaves. Il avait cédé d'autres parties à d'autres hommes pour les exploiter, et il recevait d'eux, comme maître territorial, une partie de ce que la terre rap-

portait ; quelquefois il pouvait aussi les engager à des services. Chacun de ces manans demeurait au milieu des champs qui lui avaient été assignés. Mais le maître du fonds peut aussi avoir fait connaître sa domination en assignant tous les ans à chacun de ses *vassaux*, d'après l'équitable estimation d'hommes habiles et expérimentés (12), une autre partie de sa propriété pour maintenir par là avec d'autant plus de confiance et d'une manière plus évidente l'unité et l'égalité.

Cette relation paraît être fondée sur la nature des choses humaines. Elle est presque nécessaire dans un pays qui n'a pas de villes ; elle est conforme aussi aux phénomènes postérieurs de la vie des Teutschs. C'est d'elle que César et Tacite peuvent parler dans les passages cités. Il ne se présente rien ni chez eux ni chez aucun autre écrivain de l'antiquité, sur les Teutschland et les Teutschs, qui contredise un état de cette sorte ; Tacite bien plus semble parler pour lui.

Il connaît deux espèces de serfs dans le Teutschland. La première espèce est traitée à la manière des esclaves romains : ils étaient mis dans le commerce comme une marchandise. Tacite ne donne qu'une seule origine à cette servitude : « Des hommes libres jouaient aux dés, dit-il, avec tant de passion, de témérité et d'opiniâtreté qu'ils mettaient tout en enjeu et qu'après avoir tout perdu, ils risquaient encore pour un coup de dés leur corps et leur liberté. Si à ce coup la chance ne se déclarait pas non plus pour eux, ils se soumettaient volontairement et avec tant d'abnégation à l'esclavage que les plus forts se laissaient garotter et vendre par le plus faible. » Il est difficile de croire que la servitude soit née seulement de cette manière et que les prisonniers qui étaient faits à la guerre aient eu un sort meilleur ; mais ce qu'il y a de plus important, c'est que, selon Tacite, il y avait chez les Teutschs de véritables esclaves que l'on achetait et que l'on vendait

Sur la seconde espèce d'esclaves, il donne les détails suivans : « Ils ne se servent pas de ces esclaves à la manière romaine. Chacun avait sa demeure et son foyer. Le maître lui demandait une partie de ses fruits, de son bétail ou de son travail (13). Jusque-là obéissait l'esclave. Les femmes et les enfans se livraient aux soins du ménage. Rarement un esclave était battu ou jeté dans les fers. De temps en temps on tuait bien un esclave, mais ce n'était point par châtiment et par sévérité, mais comme ennemi, par colère et dans l'emportement, et cela n'était point puni. » Ces hommes, que Tacite appelle esclaves, pouvaient-ils être autre chose que des manans sur le bien d'un grand propriétaire ? Et les affranchis dont il fait en même temps mention, où peut-on les placer dans le Teutschland dépourvu de villes, si ce n'est dans les demeures bâties précisément sur ce bien ? « Les affranchis, dit Tacite, ne sont pas de beaucoup au-dessus des esclaves ; rarement ils ont quelque importance dans la maison ; ils n'en ont jamais dans la société civile, si ce n'est chez les peuples qui reconnaissent un maître. » Du reste ces indications résultent immédiatement des remarques que Tacite fait sur le partage des terres (14). Cela paraît en tout cas tendre vers une corrélation et témoigner pour l'opinion que nous avons émise.

On ignore quelle origine avait eue cette relation entre le propriétaire et ses manans. Leur état n'est nullement violent. Il est possible que les guerres aient produit une semblable forme des choses, mais il n'est pas nécessaire de ne voir dans celle-ci que la position de vainqueurs et de vaincus. Dans les destinées diverses de la vie humaine, le cours pacifique du temps amène aussi peu à peu une grande inégalité de fortunes. La nature a partagé inégalement les forces de l'esprit et du corps : l'un poursuit son chemin avec adresse, l'autre le poursuit avec faiblesse ; le bonheur et le malheur arrivent à des hommes isolés et à des familles entières. Pendant que l'un monte, l'autre chancelle. Celui-ci amasse par le mariage et l'héritage ; celui-là disperse par le partage de ses possessions entre un grand nombre d'enfans également aimés : et dans le Teutschland il était d'usage que les fils fussent les héritiers et les successeurs de leur père. Ils n'avaient, selon Tacite, aucune idée d'une dernière volonté qui pût disposer les choses d'une autre manière. S'il n'y avait pas de fils, les frères et les autres parens partageaient la succession. Mais si le petit propriétaire ne pouvait partager davantage sa terre, lorsque le fils aîné devait nécessairement hériter du tout, pour prendre nécessairement la position de père de famille, il restait à peine à ses frères autre chose que de s'entendre avec un grand propriétaire et d'entrer dans la relation d'un manant.

Ainsi la paix et la guerre ont pu y contribuer; mais la paix put avoir seule aussi produit avant le commencement de l'histoire l'état de choses qui s'offre à nous dans le principe de l'histoire.

Les noms par lesquels les Teutschs ont désigné les différens hommes qui formaient la vie et leurs relations ne nous ont été transmis par personne. Mais si l'on compare la langue d'époques postérieures avec les indications qui manquent de clarté et qui se rencontrent dans Tacite et dans d'autres écrivains de l'antiquité, on obtient peut-être des dénominations qui ont été en usage chez une grande partie des peuples teutoniques. Les hommes qui étaient achetés et vendus peuvent avoir été appelés mortaillables (*leibeigene*); le nom de *knecht* (valet) avait originairement une autre signification, et le mot *sclav* (esclave) semble être d'origine postérieure, et est né vraisemblablement du mot *Slaven*, comme les peuples sarmatiques étaient appelés (15). Il aurait donc trait à des relations malheureuses qui eurent lieu plus tard entre les Teutschs et les Slaves, et la foule des prisonniers de ce dernier peuple, que l'on réduisit en servitude, peuvent l'avoir introduit dans l'usage. Les manans au contraire avaient à ce qu'il paraît plusieurs noms qui se rapportent à l'origine de leurs relations. En général ils semblent avoir été appelés *glieder*, (membres) ou dans la langue de ce temps, *lite*. En effet la maison du propriétaire terrien avec ses possessions immédiates était la tête (*haupt*) ou *hof;* mais les diverses parties du bien que les manans faisaient valoir étaient par rapport à la tête, les membres (*glieder*), et le nom de la terre passa à celui qui la cultivait. Mais si ce colon avait été auparavant un serf et avait été délié de la servitude, il peut avoir reçu le nom de délié, délivré (*entlassener, gelassener, lasser*). Il n'est pas vraisemblable que les noms de *lassen* ou *lazzen*, et *liten*, qui se rencontrent plus tard dans les lois des peuples et dans les auteurs, ne soient que des manières différentes de prononcer un même mot chez différens peuples, bien qu'on ne puisse nier en tout cas que la formation du mot *lazzen* parte de la formation du mot *lit*. Il devait se prononcer *laten* (16). Mais les grands propriétaires, sur le sol et les terres desquels ces *liten* et ces *lassen* résidaient moyennant une redevance et un service, s'appelaient *adelinge* ou *edelinge* lequel mot semble désigner un grand propriétaire foncier, tandis que les petits propriétaires, qui vivaient sur leur héritage paternel ou sur une possession conquise, étaient appelés *frilinge*, (hommes libres), n'ayant d'obligation et n'étant soumis à personne (17).

Il est difficile d'arriver à une contemplation bien claire des relations de temps si anciens, parcequ'on manque de traditions précises. Il est encore plus difficile de mettre entièrement hors de doute ce que l'on croit avoir reconnu. Tacite, outre les deux espèces d'esclaves et les affranchis, distingue deux classes de personnes; mais il désigne ces classes par des mots latins qui ne donnent absolument aucune idée précise. Si l'on prend ces mots dans le sens qu'ils avaient dans la vie publique des Romains, ils ne trouvent absolument aucune application à la vie des Teutschs, qui différait sous tous les rapports de la vie romaine; mais si on les explique dans le sens où ils ont été employés par les écrivains pour désigner les hommes et les choses, il n'y a plus aucune distinction: ils expriment seulement qu'il y avait dans le Teutschland des hommes libres qui étaient riches et des hommes libres qui étaient pauvres; que quelques-uns s'étaient distingués par leurs exploits et leur vertu, et que d'autres ne l'avaient pas fait (18). Mais tant qu'il y a eu des hommes, et tant qu'il y en aura, une telle distinction ne fera pas faute. Les dénominations teutsches au contraire d'*adelinge* et de *frilinge* paraissent pour la première fois dans l'histoire à une époque de beaucoup postérieure, lorsque la situation des peuples teutoniques avait subi des modifications considérables. Les relations simples ne s'étaient conservées que partiellement. Elles avaient eu, dans la tempête des siècles et dans la nécessité des circonstances, de l'influence sur le développement de la société civile. Les dénominations avaient passé de ces relations simples aux relations de la société civile; le grand propriétaire foncier avait eu plus d'importance dans les mouvemens des peuples que le petit propriétaire, et avait gagné une autre position que celui-ci, sans changer de nom. Et comme on ne peut nullement expliquer avec sûreté le nom originaire de celui-ci, *adeling;* comme bien plus, ce nom peut être expliqué de plus d'une manière, la vanité et l'orgueil trouvèrent l'espace et l'occasion de confondre l'opinion, et de reporter aux temps les plus anciens du peuple teutonique

les racines de l'arbre sur lequel ils s'élevaient si volontiers bien au-dessus des autres hommes. Les expressions indéterminées de Tacite, conservées par les savans d'époques plus récentes pour expliquer les mots teutschs, rendirent le jeu plus facile (19). Mais il est indigne de l'histoire de s'arrêter à autre chose qu'à ses sources, à l'éternelle nature des choses et à l'essence des relations. Tout le reste lui est étranger; la vérité seule est son terrain et son but. Et la connaissance claire du développement de la vie dans le peuple teutonique ne peut être cherchée en reportant à des temps antérieurs l'image de temps postérieurs; on ne fait par là qu'altérer l'aspect des uns comme des autres.

Le manoir principal (*haupthof*) avec ses membres ou manans et les petites possessions des hommes qui n'avaient pas de manans, formaient dans ces anciens temps les communautés (20). Plusieurs de ces communautés peuvent avoir été unies par un lien qu'on peut appeler avec assez de justesse, alliance de frontières. Une propriété commune, un bois, une forêt, une lande, un pâturage, exploitée sans être partagée par ces communautés, exigea que pour cette exploitation des conventions certaines fussent faites et mises en vigueur, en cas de contravention, par des juges élus, afin que la propriété ne fût pas détruite ni la paisible jouissance rendue difficile. C'était là l'association des frontières (*mark-genossenschaft*), bien connue parmi les Teutschs aux époques postérieures et presque nécessaire même dans ces temps anciens, d'après la nature du pays et la manière de vivre de ses habitans (21).

Mais l'homme appartenait encore à de plus grandes sociétés : pour le maintien de la paix, pour la sûreté de la vie et de la propriété et pour la défense commune contre un danger possible, les propriétaires fonciers réunis d'une contrée formaient une alliance légitime et une société civile. Une société de cette espèce s'appelait un canton (*gau*) (22). La formation des cantons remontait au delà du souvenir des hommes. Pour cette raison l'on ne peut pas dire non plus si les communautés se sont réunies en cantons ou si les communautés sont ressorties des cantons, comme une institution civile. L'un et l'autre sont possibles; cela dépend de l'idée que l'on se fait de la manière dont la population s'est formée dans le Teutschland; si l'on fait ou non immigrer les habitans, ou si, dans le cas où l'immigration serait admise, on les amène isolément ou en masses régulières jusque sur le sol qui, au commencement de l'histoire, était leur patrie. Pour l'intelligence de l'histoire elle-même la solution de cette question est sans résultat. Mais on ne peut déterminer combien il peut y avoir eu de cantons dans le Teutschland. Les Romains n'en avaient aucune idée précise; ils aimaient à parler de cent cantons, que César attribue aux Suèves et Tacite aux Semnones, un peuple particulier. Mais le nombre de cent n'était qu'une allégation que les Teutschs émirent en réponse aux questions des Romains pour désigner la puissance et la grandeur d'un peuple. Toutefois les cantons ne peuvent avoir été grands : pour ceci témoignent leurs institutions intérieures qui font supposer un espace resserré. César se sert de la même expression qui chez les Romains était l'équivalent de *gau* pour désigner aussi la société civile des Helvétiens. Selon lui toute l'Helvétie était divisée en quatre cantons; mais les Helvétiens étaient un peuple gallique et ne prouvent rien pour les Teutschs. De plus qui connaît exactement l'étendue du pays qu'ils habitaient? La nature de la contrée dut aussi faire valoir ses droits et séparer sur un point les hommes les uns des autres, tandis que sur un autre point elle les forçait à se réunir dans un cercle plus étendu.

Les propriétaires terriens seuls faisaient partie de l'association du canton; ils formaient dans leur ensemble la communauté de peuple de laquelle dépendaient toutes les institutions du canton, toutes les décisions légales et toutes les entreprises; chaque membre était égal en droits aux autres. On ne trouve ni dans Tacite ni dans aucun autre écrivain ancien aucune trace que l'adeling ait eu aucune préférence sur le freiling; bien plus les apparences les plus claires sont en faveur d'une complète égalité de droits entre tous les hommes libres, petits et grands, et aucun événement de l'histoire ne témoigne contre elle. Sans doute la différence de fortune et de position a amené aussi une différence dans la société civile; les enfans de grands propriétaires terriens se mariaient plus aisément et plus souvent entre eux que les enfans de grands propriétaires terriens ne se mariaient avec les enfans de petits propriétaires. Il y eut donc certainement des familles

de grands propriétaires qui, comme il est naturel à l'homme, se rapprochaient entre elles, et dès lors séparées du reste des hommes par leurs richesses, maintinrent cette séparation dans la vie sociale. Ces familles s'efforcèrent aussi sans aucun doute, comme il est ordinaire, de gagner la considération à laquelle leur fortune et leurs alliances entre elles semblaient leur donner des droits. Il leur était plus facile qu'aux petits propriétaires, qui avaient à gagner avec peine leur vie, d'empiéter sur les affaires publiques et de se faire valoir par leurs conseils et par leurs actions parmi les associés du canton ; il leur était plus facile d'offrir beaucoup à la chose publique, ce qui semblait un grand sacrifice aux petits propriétaires parce que cela dépassait la mesure de leurs propres forces. Ils gagnèrent aussi parmi le peuple une considération qui les distinguait et un honneur qui surpassait beaucoup l'honneur commun des associés de cantons. Ce que le père avait gagné passa, selon l'usage des hommes, comme un héritage à son fils. Muni de cet héritage, le fils entrait dans la vie ; reçu par l'attente, salué par l'espérance, il avançait plus loin dans la carrière que son père lui avait montrée ; il s'attachait aussi à conserver le souvenir de son illustre père vivant dans les âmes des hommes, afin que dans le conseil et dans l'action, il fût comme à ses côtés, afin qu'il lui gagnât d'autant plus facilement les âmes des hommes, afin que l'héritage, non diminué par le temps, agrandi par ses propres actes, pût être transmis avec des avantages égaux à ses enfans. Pendant ce temps le petit propriétaire passait dans son obscure cabane une vie obscure, perdu dans la masse des associés de canton ; ses jours s'écoulaient dans les travaux et les soucis ; une joie silencieuse et une désolation inaperçue étaient son partage. Les larmes de sa femme et de ses enfans, au milieu desquels il prenait congé de la vie, ne trouvaient d'intérêt qu'auprès de ses voisins et de ses parens ; l'éminence de gazon qui couvrait ses ossemens verdoyait à l'écart, et le fils la quittait pour retourner, le chagrin dans le cœur, dans la cabane de son père pour vivre et mourir de la même manière. De grands ébranlemens pouvaient seuls l'arracher à ce cercle étroit et le pousser à une plus grande destination. Mais alors il paraissait sur la scène comme un homme nouveau, que personne n'attendait, que personne ne saluait, sans encouragement, sans protection, soutenu seulement et élevé par son propre génie, par ses propres actes ou par la fortune qui choisit ses favoris avec un inconcevable caprice. De cette manière se montre partout le sol des mortels ; de cette manière se forma aussi dans le Teutschland une distinction civile qui reposait sur l'habitude et sur l'opinion des hommes. La grande masse vivait dans sa liberté et ne montrait que des hommes dont personne ne savait qui ils étaient ni d'où ils venaient, dont chacun bien plus devait le premier se faire un nom ou passer sans nom à travers la vie. Mais dans la masse quelqus-uns s'élevèrent parce qu'ils brillaient de l'éclat de leurs ancêtres et qu'ils étaient portés en avant par la gloire de leurs ancêtres ; vers eux se tournaient les regards du peuple si dans un grand moment, aux jours de la nécessité et du danger, il avait besoin de conseil et de secours, parce qu'il avait trouvé conseil et secours auprès de leurs pères dans de grands momens. Parmi eux le peuple cherchait des régulateurs, des chefs et des généraux.

Il pouvait y avoir des exceptions, mais habituellement ces hommes que le peuple cherchait et appelait dans les jours de nécessité appartenaient aux familles de propriétaires terriens. Il arriva de là que le nom d'adeling, qui dans l'origine ne désignait que la propriété territoriale, prit dans la société civile une signification plus étendue : il se rapporta à la distinction que ces familles de propriétaires avaient dans l'association de canton et à la considération héréditaire qu'elles avaient parmi le peuple : c'était là la noblesse teutsche plus ou moins distinguée selon la grandeur de la famille et le nombre des services qu'elle avait rendus à la chose publique ; c'était là les familles princières auxquelles appartenaient des hommes tels qu'Armin et Civilis et desquelles sortaient ces jeunes filles qu'on recevait si volontiers comme otages ; une inégalité de droits ne fut pas opérée par cette noblesse. L'adeling pouvait s'attendre à une préférence, mais il ne pouvait pas l'exiger ; il pouvait espérer que l'étendue de ses possessions et l'honneur de ses ancêtres lui donneraient une grande importance dans les affaires publiques, mais il ne pouvait forcer ou emporter par l'orgueil cette importance ; il pouvait réclamer de la considération, de la reconnaissance, de la décision,

mais il n'avait aucun droit sur l'une ni sur l'autre : il manquait aussi de puissance et de force, et ce qu'il était ou ce qu'il devenait dans la société civile, il le devait seulement à la volonté libre des hommes libres du canton et à la considération pour ses services et ses vertus et pour les services et les vertus de ses ancêtres. Il n'était fort que par cette volonté ; il n'était grand que par cette considération (23).

A des époques déterminées, tantôt à la nouvelle lune, tantôt à la pleine lune, tous les propriétaires terriens se rassemblaient, les petits comme les grands, pour délibérer sur les affaires communes du canton et pour prendre des résolutions comme communauté de peuple (24). Dans les circonstances extraordinaires ces assemblées étaient extraordinairement convoquées. Le lieu, selon les indications de César, semble avoir été fixé au milieu du pays. Comme le moment de l'arrivée et celui du départ étaient laissés au libre arbitre de chacun, tous ne paraissaient pas au temps indiqué ; quelques-uns, arrêtés par leurs affaires ou par la longueur de la route, ne se présentaient que deux ou trois jours après l'ouverture de l'assemblée ; ce n'était pas une faute qui résultait de la liberté, comme le croit Tacite : c'était une suite nécessaire de la vie champêtre des Teutschs. Les citoyens romains s'assemblaient facilement à une heure fixée dans le Forum ou dans le Champ-de-Mars de la ville ; mais pour le propriétaire teutsch, retenu par les affaires de l'agriculture, la visite à une lointaine assemblée était nécessairement souvent à charge en été, et en hiver il n'était pas rare qu'elle fût difficile. Dans le fait aussi beaucoup de petits hommes libres pouvaient attacher plus d'importance à savoir ce qui avait été résolu qu'à contribuer eux-mêmes à la résolution.

Chacun se montrait revêtu de ses armes ; le motif en était dans l'organisation militaire. Mais le Teutsch se montrait aussi dans toutes les autres affaires avec ses armes qu'il ne déposait jamais ; on ne peut déterminer si cet usage était ancien ou si les Teutschs ne l'introduisirent que lorsque, par la cruelle irruption des Romains, l'incertitude eut été jetée dans leur vie ; en tout cas l'habitude de paraître partout en armes semble supposer un état violent, un état d'inquiétude et de danger continuel, mais une telle coutume, bien que produite par la nécessité, faisait des armes un ornement et un honneur. En conséquence celui qui dans le Teutschland pouvait porter constamment les armes dans la paix comme dans la guerre, celui-là pouvait aussi paraître dans l'assemblée, car l'honneur d'être couvert de ses armes était considéré comme le signe de la liberté et du droit de cité. Aussi la communauté de peuple devait-elle en donner elle-même la permission ; elle la donnait dès qu'un jeune homme ou un homme fait pouvait prouver qu'il était maître d'une propriété territoriale assez grande pour un ménage indépendant. Alors le père, un parent ou l'un des princes décorait devant la communauté de peuple le nouveau propriétaire de l'ornement des armes, soit qu'il eût obtenu sa possession par un partage avec son père, par héritage après la mort de son père, soit qu'il l'eût acquise de quelque autre manière, par mariage par exemple ou par achat ; jusqu'alors il avait appartenu à un ménage étranger et il avait été soumis à la puissance de son père ou d'un parent ; maintenant il était un associé du canton et prenait la position d'un homme libre parmi des hommes libres (25).

Lorsque cela plaisait à la multitude assemblée, on s'asseyait (26) ; on ne connaissait pas de rang ni de distinction par ordre : puis un prêtre commandait le silence et la discussion commençait. Le prêtre punissait aussi si l'ordre ne pouvait être maitenu par un autre moyen (27).

Dans les temps plus anciens la présidence était vraisemblablement donnée à l'homme le plus âgé ; ainsi le voulait le droit de nature. Dans la suite, lors d'une plus grande culture de la vie et sous l'empire de circonstances difficiles, il semble que la communauté de peuple choisit l'homme qui lui paraissait le plus digne. Le nom toutefois fut peut-être gardé ; car il n'est pas invraisemblable que l'on ait appelé ce chef de la communauté de peuple le vieillard à cheveux blancs, le *Grau*, le *Grav*, le *Graf* ; Tacite ne donne pas ce nom. Chez lui l'idée est en général confuse ; il parle de rois et de princes sans distinction plus immédiate et emploie de nouveau le dernier nom dans un sens tout à fait différent ; de plus toutes ses assertions sont devenues par là tellement vagues, qu'il parle toujours en général et au pluriel et jamais avec précision d'un seul

canton, quoique dans les cantons, malgré l'identité des bases et de la nature des institutions, il y ait eu des différences de plusieurs sortes. Mais les temps postérieurs semblent autoriser à admettre comme valable dès cette époque le nom de *graf* et à l'attribuer au chef du canton (28).

Le *graf* parlait le premier, il exposait l'affaire qui devait être traitée, puis ceux qui voulaient prenaient la parole, cela dépendait de l'objet de la délibération; ceux-là parlaient et développaient leurs idées que l'affaire concernait ou qui la comprenaient. L'âge et l'éloquence avaient partout et toujours des droits; la tranquillité intérieure, l'ordre, l'agriculture tenaient le plus à cœur aux grands seigneurs terriens, et, dans des affaires de guerre, on prenait avec raison le plus en considération le jugement d'un homme qui connaissait la guerre (29).

La multitude faisait connaître son mécontentement par des murmures et son assentiment par le bruit des armes entre-choquées; cela arrivait lorsqu'elle rejetait décidément une proposition ou lorsqu'elle l'acceptait avec joie; en d'autres cas on peut avoir voté de manière diverse (30).

Mais ce n'était pas seulement les lois d'après lesquelles on voulait vivre ou les institutions et les établissemens publics qui semblaient être salutaires pour l'état qui étaient donnés et résolus par la communauté de peuple; on ne se bornait pas à y délibérer sur la paix et sur la guerre, mais la communauté de peuple était aussi la cour judiciaire. Lorsqu'une dénonciation élevée contre un homme devait avoir pour suite la peine de mort, la communauté tout entière se croyait seule autorisée à priver de la vie l'un de ses membres. Dans l'opinion des Teutschs, ce redoutable pouvoir ne pouvait être confié sans danger pour la liberté à un seul homme ou à plusieurs hommes en particulier, et il se pouvait aussi que personne ne fût disposé à se charger d'un si redoutable pouvoir ou en état de vaincre la répugnance qui existe dans nos pensées, à empiéter par la violence sur la nature, à interrompre la pensée et les sensations de l'homme et à l'anéantir ou à le précipiter dans un autre monde avant qu'il ait usé la force qu'il avait reçue pour celui-ci (31). Mais la peine de mort n'était appliquée que rarement et de diverses manières. Les traîtres à la patrie et les transfuges faits prisonniers en portant des armes ennemies étaient pendus à des arbres afin que leur honte fût rendue publique et que leur fin ignominieuse fût un cruel avertissement pour les grands comme pour les petits. Dans les anciens temps, on avait difficilement connu le crime de trahison. L'astuce des Romains, leurs artifices et leurs séductions par l'argent (32), la faveur et toutes sortes de récompenses avaient entraîné plusieurs Teutschs à des crimes graves contre la patrie, et, dans une juste colère contre des crimes si inouïs, les Teutschs peuvent avoir regardé comme nécessaire l'introduction d'une peine non moins inouïe. Il est d'autant plus vraisemblable que ce temps difficile de guerre, de séduction, de méfiance a seul produit de semblables mesures que celles-ci disparaissent de nouveau dans la suite, lorsque fut anéanti l'astucieux ennemi qui avait menacé d'anéantir tout ce qui tenait à la patrie. On agissait d'une autre manière envers les hommes qui par des vices ignobles étouffaient l'antique vertu de la patrie, souillaient la morale et excitaient la sévérité par une vie corrompue. On cherchait à faire oublier de tels vices en en éloignant les auteurs de la vue des hommes. Ainsi les lâches éhontés qui, aveuglés par l'éclat des Romains, avaient cherché à déserter au moment de combattre pour la patrie; ces hommes qui avaient souillé leur corps par une débauche contre nature étaient ensevelis dans un marais ou dans une tourbière, et le précipice était fermé avec soin afin de les dérober à jamais à tous les regards. Le crime auquel nous avons fait allusion par ces derniers mots ne doit pas surprendre à une telle époque. Les Teutschs étaient une race innocente et chaste, pleine de force et d'une vie austère. Depuis quatre générations, de jeunes Teutschs s'étaient trouvés dans les camps romains, dans les demeures de la mollesse la plus grossière comme la plus raffinée et d'une ignoble débauche. Des Romains de tout rang et de tout état avaient séjourné longtemps dans le Teutschland et n'avaient certainement pas renoncé à leur vieille habitude du vice. Peut-on s'étonner qu'ils aient réussi par leurs artifices à vaincre chez quelques jeunes gens la répugnance de leur moralité nationale et qu'ils les aient entraînés à cet ignoble service? Mais l'implacable sévérité avec laquelle la justice du peuple teutsch poursuivait une telle corruption l'eut

bientôt extirpée de nouveau et en eut inspiré le dégoût pour toujours (33).

Tous les autres crimes étaient punis par une amende en chevaux et en bétail. Il semble qu'on ne s'inquiétât pas de châtier, d'enchaîner, d'affecter de quelque douleur, de tenir en prison ou de faire mourir l'homme qui par précipitation, par erreur, par aveuglement, par imprudence ou par méchanceté avait porté atteinte à la vie, à l'honneur, à la liberté ou à la propriété d'autres hommes ; mais l'état songeait à ce que le dommage fût réparé autant que cela était possible, ou que la famille de l'offensé fût satisfaite et que de cette manière le repos et la concorde de la société fussent maintenus ou rétablis (34). Une part de l'amende était donnée à celui qui demandait satisfaction ; une autre part revenait à l'état. Le meurtre lui-même était payé de cette manière ; parmi les Teutschs le lien du sang montrait encore beaucoup de la force de sa nature. Les amitiés et les inimitiés du père et des parens étaient partagées par toute la famille ; dans les anciens temps, toute la famille tirait vengeance des offenses faites à l'un de ses membres ; par-dessus tout elle tirait une vengeance sanglante du criminel qui la privait d'un de ses membres par l'assassinat. Pour prévenir de semblables vengeances et assurer la paix de la société, rendue triplement nécessaire par le danger extérieur, on détermina d'avance l'expiation que devait donner le coupable ; lorsqu'il s'agissait d'un meurtre, elle était le partage des parens, qui, selon les mœurs du temps, auraient pu tirer une vengeance sanglante. L'étendue des compensations, leur mesure et leurs rapports entre elles nous sont inconnus ; Tacite ne donne pas même un exemple : cela est à regretter, parce que cette donnée nous eût permis de jeter un coup d'œil sur la vie des Teutschs, sur leur manière de voir la valeur des choses et sur le degré de leur civilisation, et ce coup d'œil, nous ne pouvons l'obtenir par un autre moyen. Mais ce que les lois postérieures des peuples teutoniques contiennent sur ce sujet reste justement réservé aux temps postérieurs, parce qu'il est vraisemblable qu'avec les relations la mesure des peines a aussi changé. Sans aucun doute cette mesure était déterminée par la communauté de peuple ; par elle, à côté de l'échelle graduée des crimes était placée l'échelle graduée des peines ; mais la cour judiciaire ne se formait pas pour connaître de ces crimes. Le *graf* tenait sa journée de justice et veillait à l'accomplissement des lois. Mais aucun écrivain ne dit comment le tribunal était formé sous la présidence du graf ; l'usage des temps postérieurs semble autoriser à croire que le tribunal, composé d'un certain nombre d'hommes libres et vraisemblablement de sept, se tenait publiquement et en plein air ; que ces assesseurs du tribunal avaient à décider du fait qui était en question, et que le graf ne faisait qu'appliquer la loi au cas qui se présentait.

Mais le graf, chargé en général de l'exécution des résolutions que la communauté de peuple avait prises, n'administrait pas tout ce qui concernait la justice. Le canton était, à ce qu'il paraît, d'abord pour l'organisation militaire, divisé en cercles, dont chacun renfermait cent propriétés foncières. Ces cercles s'appelaient les centaines ; vraisemblablement ils étaient subdivisés en sections qui contenaient dix propriétés et étaient probablement appelés les dizaines. Cette division du pays n'avait rien de commun avec l'association des frontières, qui s'étendait sur elle. L'association des frontières s'était élevée comme les communautés de la nature du pays et parce que celui-ci était habité sans avoir de villes ; cette division au contraire était une institution de la société civile, ayant pour but d'organiser celle-ci pour la paix et la défense. A la tête des centaines était un chef choisi par les membres du cercle et qui prenait le même titre que le prince du canton. Comme celui-ci s'appelait graf de canton (*gaugraf*), lui s'appelait graf de la centaine (*hundertgraf*), ou, selon l'altération introduite à une époque postérieure par la langue latine, *centgraf*. A la tête de la dizaine était un chef dont le titre particulier n'a pas été conservé ; peut-être s'appelait-il dizainier (*zehntner*), ou graf de la dizaine (*zehentgraf*), et ne perdit-il dans l'histoire ce nom que parce qu'il devait être distingué du *centgraf*. Ces chefs étaient les juges des communautés dans leurs cercles et décidaient publiquement et avec l'adjonction de quelques membres du cercle les cas sommaires de droit dans les communautés aussi bien entre les hommes libres qu'entre ceux-ci et les *liten* ou *lassen*, et entre les *liten* eux-mêmes. Ainsi les grandes affaires de droit criminel aussi bien

que de droit civil étaient seules portées devant les grafs. Tacite ne connaît pas les cercles de dix, et les événemens des époques postérieures autorisent seuls à les admettre. Il avait entendu parler des cercles de cent; mais l'idée qu'il s'en fait est tout à fait confuse et serait entièrement inintelligible si on ne la comparait aux événemens subséquens: « Dans ces mêmes assemblées, dit-il, sont encore élus des princes pour administrer la justice dans les cantons et dans les communautés; chacun d'eux est assisté de cent assesseurs dans lesquels il trouve à la fois conseil et force. » Et ces paroles ne présentent en elles-mêmes aucun sens précis, elles ne s'accordent pas non plus avec les institutions des générations suivantes (35).

Sans aucun doute, les *centgrafen* étaient subordonnés aux *gaugrafen*. Lorsque la communauté de peuple s'assemblait, ils se réunissaient par avance avec lui pour rendre compte de ce qui s'était passé dans toutes les parties du canton, de ce qui était arrivé et de ce qui était à désirer. Dans cette réunion quelques affaires pouvaient être terminées sans aller plus loin, par conseil et par proposition, par prière et par intelligence. Mais on pouvait aussi examiner ce qui devait être soumis à la communauté du peuple, on pouvait s'entendre à ce sujet et préparer d'avance la matière. C'est bien là ce qui se trouve dans les expressions de Tacite: « Sur les affaires de moindre intérêt les princes tiennent conseil, sur les affaires plus importantes tous délibèrent; de telle sorte toutefois que celles mêmes dont la décision appartient à l'assemblée générale sont d'abord discutées par les princes (36). » Car Tacite se sert aussi du mot de princes comme synonyme de premiers et de principaux (37), et il pouvait d'autant plus facilement attribuer ce titre aux chefs des centaines comme au chef de tous les cantons que dans le fait, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ils semblent avoir pris la même qualification, celle de *grafen*.

La communauté de peuple restait réunie plusieurs jours (38); il est possible que les membres des cantons passassent les soirées de ces jours en société, mangeant et buvant, en banquets et en festins. Ils arrivaient à ces réunions l'âme remplie des affaires de la chose publique. Sans doute aussi à la fin de l'assemblée de chaque jour on indiquait ce qui, le jour suivant, devait être soumis à la discussion et décidé. Il était donc naturel que des affaires publiques, et précisément ces indications, fissent le sujet de la conversation, et qu'au milieu même des banquets et des festins, et non rarement au milieu d'un bruyant tumulte, ils réfléchissent et délibérassent longtemps et en divers sens dans la soirée précédente. Le Romain pouvait s'étonner de ces mœurs; dans le Teutschland, où les hommes assemblés ne pouvaient ni se rendre le soir chez eux, ni se disperser dans une foule de maisons comme la ville en offrait, c'était là un phénomène nécessaire. « Sur la réconciliation des ennemis, dit Tacite, sur les mariages, sur le choix des princes, sur la paix enfin et sur la guerre, ils délibéraient habituellement dans des banquets, comme si dans aucun autre temps l'esprit n'était aussi disposé à concevoir des idées simples et aussi échauffé pour les grandes. Le peuple, ni astucieux, ni dissimulé (39), ouvre encore son cœur dans une libre gaîté. Aussi le lendemain, l'âme découverte et mise à nu se repliait, et l'un et l'autre temps conservait ses droits (40). Ils délibéraient lorsqu'ils ne se composaient pas; ils prenaient une résolution lorsqu'ils ne pouvaient être induits en erreur. »

Les fonctions du graf et des autres princes étaient des dignités recherchées pour l'honneur, accordées pour l'honneur, et vraisemblablement à vie. Mais les Teutschs ne négligeaient pas de prouver aux princes leur reconnaissance pour leurs peines et leurs sacrifices. Volontairement et individuellement ils leur portaient divers présens en bétail et en fruits, et c'était ce qu'ils avaient de mieux, car celui qui donne de sa propre volonté ne peut donner que ce qu'il a de mieux. Les princes recevaient ces dons comme marque d'honneur et les employaient de nouveau aux besoins de l'état (41). Les Teutschs honoraient aussi les services rendus à la chose publique en décernant la dignité de princes aux fils de pères illustres, même lorsqu'ils étaient encore adolescens. Cette dignité était donc héréditaire jusqu'à un certain point; cette hérédité dépendait toutefois de services bien constatés du père ou des services du fils, dans le cas où celui-ci était déjà parvenu à l'âge d'homme (42).

Telle était l'organisation des cantons; mais le canton n'était qu'une partie de l'état. Il peut

y avoir eu des états, des sociétés civiles indépendantes, qui ne formaient qu'un seul canton, parce qu'à raison de leur petite étendue, ils ne pouvaient se partager pour la sûreté de leurs affaires en plusieurs cantons, et pourtant par la marche de leur histoire et par leur position envers leurs voisins, ils ne voulaient pas se joindre à une grande confédération. Ces petits états peuvent avoir été ces peuples sans importance qui apparaissent une fois dans l'histoire et s'évanouissent aussitôt. Mais habituellement les états qui vivent dans l'histoire avec leur nom propre et sont signalés comme peuples par les écrivains anciens, tels que les Chéruskes et les Cattes, comprenaient plusieurs cantons et quelquefois un nombre très-considérable (43). Tout néanmoins est obscur; il ne paraît nullement que les états se soient partagés en cantons; il paraît bien plus que les cantons s'étaient réunis en états. Vraisemblablement cette réunion n'était autre chose qu'une confédération permanente, conclue à des conditions données, maintenue par le besoin réciproque, simplement dans le but de la défense commune et d'une paix plus étendue, et par conséquent ne pénétrant pas plus dans l'intérieur des cantons que ne l'exigeait le soin de la défense. Elle semble ainsi être en contradiction avec le reste des institutions dans la vie des Teutschs. La dénomination teutsche d'une telle confédération permanente des cantons n'est pas indiquée par les anciens écrivains; mais comme le mot *mannei*, *mannia* ou *manja*, paraît à plusieurs reprises pour désigner des unions civiques dont le premier but était incontestablement la défense, ainsi que le nom de *mark-mannei* (réunion d'hommes de la marche), et plus tard *alle-mannei* (réunion de tous les hommes); et comme le mot *Germania* et *Germani*, en qualité nom général et se rencontrant toujours, l'a emporté chez les Romains et est devenu le nom national de tous les Teutschs, la supposition ne semble pas trop hasardée que ces confédérations des cantons s'appelaient *wehrmannein, germanies*, (hommes de défense); et que cette dénomination a été appliquée à des ligues plus grandes, auxquelles peut-être en des temps de nécessité, plusieurs *wehrmannein* jugèrent convenable ou nécessaire de se rattacher. Les cantons autour du Hartz formaient donc, à ce qu'il paraît, la *wehrmannei* des Chéruskes; les cantons au nord de ceux-ci, la *wehrmannei* des Chaukes. Il en était de même des Cattes et des Frisons. Mais la ligue qu'Armin établit après la défaite de Varus était aussi une *wehrmannei*; ce fut une *wehrmannei* que la confédération dont Claudius Civilis fut le fondateur. Le nom de la première *mannei* toutefois a disparu de l'histoire avec beaucoup d'autres noms parce que la ligue n'avait pas eu de consistance; le nom des autres s'est conservé, comme le pensent quelques auteurs, jusqu'à ce jour (44). Mais les noms sous lesquels les *wehrmannein* apparaissent et par lesquelles elles sont distinguées comme peuples particuliers, peuvent avoir été donnés par une circonstance ou par une idée qui est inconnue à l'histoire. Dans le commencement de la confédération, les noms particuliers de ceux qui y prirent part dominèrent vraisemblablement encore; mais plus la *wehrmannei* dura, plus sûrement les noms de ceux qui y participaient se perdirent dans la dénomination générale; ils se maintinrent peut-être dans leurs relations entre eux, mais dans l'histoire paraît le seul nom de la *wehrmannei*.

Lorsque Jules César vint dans la Gaule, les Condruses, les Éburons, les Cæræses et les Pæmanes, quatre cantons particuliers, avaient depuis peu de temps formé une *wehrmannei*, qui fut appelée la Wehrmannei des Tongriens. César donne en conséquence encore les noms particuliers, mais il remarque que tous les quatre (cantons) étaient collectivement appelés Germains. Dans le cours de quelques siècles les anciens noms se perdirent, et Tacite ne connaît que le peuple, c'est-à-dire la *wehrmannei*, les Tongriens (45). Lors du soulèvement des Bataves sous la conduite de Claudius Civilis, les peuples teutoniques de la rive droite du Rhin y prirent part. Incontestablement ils formèrent pour les entreprises communes une alliance, par conséquent une *wehrmannei*. Les Ubiens, appelés *Agrippinenses*, se joignirent à cette ligue. Mais les députés des Tenctères, qui vinrent vers les Ubiens pour adresser quelques réclamations aux nouveaux membres de la ligue, exprimèrent la félicitation : « qu'ils étaient revenus au nom et au corps d'une Germanie. » Cette Germanie que pouvait-elle être, si ce n'est la ligue des Bataves avec les peuples de la rive droite du Rhin? Les Ubiens étaient Teutschs par leur descendance; ce qu'ils avaient perdu de leur

nature originaire par leur alliance avec Rome ne pouvait se regagner par une participation à une guerre contre Rome; et il ne pouvait être question d'une Germanie générale, comme d'un tout, comme d'un seul corps vivant, puisque les peuples les plus voisins avaient seuls pris les armes.

Ces faibles traces semblent témoigner pour l'opinion que nous avons exposée d'après la nature des relations; la suite de l'histoire, l'entrée sur la scène des Franks, des Saxons et des autres peuples, confirmera ce témoignage, et le confirmera tellement qu'il restera à peine un doute sur la vérité de cette manière de voir.

Mais l'organisation intérieure d'une semblable *werhmannei* est encore plus difficile à reconnaître que sa forme extérieure; sans aucun doute le corps avait des membres vigoureux. Si donc aussi les cantons restaient libres dans les dispositions de leurs relations intérieures, une communication déterminée et exacte entre la généralité des cantons doit avoir été nécessaire. Mais ni l'état intérieur des cantons, ni le but de la *wehrmannei* ne mène à supposer l'existence d'un conseil permanent de la confédération. Il n'est en conséquence pas invraisemblable que les *gaugrafen*, accompagnés peut-être des *centgrafen*, se réunissaient de temps en temps selon les circonstances et les besoins, et délibéraient sur les affaires communes de toute la *wehrmannei*. Cette assemblée est peut-être ce que César et Tacite nomment le sénat, les sénateurs et aussi les anciens, dont ils font mention chez plusieurs peuples de la rive droite du Rhin, aussi bien que chez les Ubiens, et qu'ils font paraître à côté des princes. Une indication de César semble être favorable à cette conjecture; dans la bataille où les Nerviens reçurent pour la liberté la mort des héros se trouvaient soixante mille hommes libres et avec eux six cents sénateurs. Sur cent hommes libres il y avait donc un sénateur, et le rapport de ces nombres force presque à penser que ces sénateurs étaient des *centgrafs* (46).

Par ce sénat peut avoir été élu le chef de toute la *wehrmannei*. Ce chef portait le nom de général ou de duc (*herzog*), parce que l'alliance avait été simplement conclue pour la défense commune et parce que l'élu devait avoir le commandement suprême de tous les hommes capables de combattre, réunis en corps, mais restait éloigné de toutes les affaires intérieures du canton. Dans l'élection, on ne pouvait prendre en considération que les vertus guerrières, la bravoure et les connaissances militaires. Aussi tombait-elle facilement sur de jeunes hommes qui avaient servi dans les armées romaines et avaient appris à connaître les usages et la tactique des Romains. Armin était un duc de ce genre; tel était encore Claudius Civilis, bien que l'élection de ces hommes, dans le tumulte du temps et dans la nécessité des circonstances, n'ait pu se faire selon les formes légales (47). Du reste il serait possible de dire de ce sénat, dans un sens plus élevé, ce que l'on a dit des *centgrafen* dans les cantons: « Les princes délibéraient sur les affaires les moins importantes, et tous sur les affaires les plus graves. » Car il n'est pas invraisemblable que les chefs de cantons aient cru convenable ou nécessaire de recueillir sur certaines affaires l'opinion des cantons.

Il n'est pas question de rois ni de puissance royale dans le Teutschland (48); et c'est presque le point le plus difficile, de comprendre et de ramener à un sens clair ce que l'on trouve à ce sujet dans les anciens écrivains et en particulier dans Tacite. Tout cela est confus et ne manque pas de contradictions. Arioviste fut reconnu comme roi par les Romains; Marobod fut salué roi par eux. A l'exception de ceux-ci il ne paraît, dans les guerres longues et difficiles qu'ils firent aux peuples teutoniques, aucun roi, tout au moins dans le Teutschland septentrional, où était le théâtre de la lutte. Et lorsqu'Armin fut accusé d'aspirer à l'empire, l'esprit de liberté de ses compatriotes se révolta contre lui, et il périt sans être vengé, victime de l'astuce de ses parens. Mais plus tard les Chéruskes ne se donnèrent pas seulement un roi dans la personne d'Italicus, mais Tacite appelle aussi race royale la famille à laquelle Armin avait appartenu; et d'après lui Civilis et Classicus étaient issus d'une race royale. Dans Pline figure aussi un roi des Marses, et Tacite donne un roi aux Hermundures, non moins qu'aux Mark-Mannen et aux Quades. Enfin Tacite place sous des rois tous les peuples éloignés vers le nord, dont il avait entendu parler, les Gotons, les Rugiens, les Limoviens, les Suions et les Sitons. Et puis comment parle-t-il des rois et de la puissance royale? D'un côté se tient devant son âme l'idée de

l'arbitraire et d'un pouvoir sans bornes. « Ceux qui se laissent dominer par un maître, dit-il, dégénèrent de la liberté. » Il attribue aux peuples du Nord une aveugle obéissance envers les rois. « Chez les peuples qui sont soumis à des maîtres, dit-il, les affranchis (*freigelassenen*) s'élèvent au-dessus des frilings et des adelings, et chez les autres peuples c'est une preuve de liberté que les affranchis n'arrivent pas à l'égalité et n'ont jamais d'influence sur la chose publique. » Mais il assure des Suions : « Un seul commande ; les armes ne sont pas, comme chez les autres Germains, dans la main du peuple, mais un gardien et même un esclave les tient sous sa garde, parce que l'Océan empêche l'irruption soudaine d'un ennemi du dehors, et que les mains oisives d'hommes armés accomplissent facilement des excès. Ce n'est pas non plus un avantage pour le pouvoir royal de confier les armes à un adeling, à un friling ou même à un affranchi (49). » De l'autre côté, il parle des rois d'une façon qui laisse à peine quelque différence entre leur pouvoir et leur dignité et le pouvoir et la dignité des autres princes : « Chez les Germains, dit-il, on peut à peine trouver une domination royale. » Plus loin : « Dans l'élection d'un roi, l'illustration détermine le vote décisif, comme dans l'élection du duc la bravoure et le talent militaire. » Puis : « Les rois eux-mêmes n'ont pas de pouvoir sans bornes et libre. » Ailleurs : « Dans la communauté de peuple, le roi ou le prince parle le premier ; mais la force de l'éloquence produit plus d'effet que la considération du commandement. » Enfin : « Les Gotons se laissent gouverner par un maître, déjà un peu plus sévèrement que le reste des Germains, mais non toutefois au delà des limites de la liberté (50). »

Quatre choses semblent avoir entretenu le grand historien dans ce défaut de clarté et l'avoir amené à ces contradictions. D'abord dans son esprit, se rattachaient aux titres de roi et de royauté les idées qui avaient été tirées de l'histoire des anciens états de l'Orient, de l'Égypte, de la Macédoine, de la Numidie, et qu'il ne pouvait redresser. En second lieu, l'empire de Marobod montrait que les Teutschs connaissaient aussi la souveraineté et l'obéissance ; et Tacite manquait de renseignemens convenables pour distinguer les causes et les effets. En troisième lieu, la circonstance que les Chéruskes firent venir Italicus de Rome pour en faire leur roi dut le frapper d'autant plus et l'induire d'autant plus facilement en erreur, que les motifs qui amenèrent ce fait, particulier peut-être dans son origine et dans sa nature, étaient moins connus. Enfin il est bien possible et assez vraisemblable que les chefs des peuples, que nous appelons en général grafs et ducs parce que ces noms sont restés chez les peuples postérieurs, aient porté divers noms, dont le son éveillait chez le Romain une idée différente parce que le véritable sens lui restait inconnu. Cela est d'autant plus vraisemblable que quelquefois des peuples teutoniques ont pu se trouver dans une sorte de dépendance telle qu'il y avait des peuples dominans et des peuples obéissans, et que par conséquent la position des ducs et des grafs n'était point partout la même (51). Il semble cependant que toute la vie des Teutschs, que tous les principes et toutes les expériences sont en contradiction tranchée avec un pouvoir arbitraire. L'historien, hors d'état de trouver la solution, répéta ce qu'il savait et ce qu'il avait appris et nous laissa à nous la tâche d'essayer ce qui lui avait été impossible.

Mais tout ce que les anciens écrivains contiennent de faits relatifs à la vie des Teutschs ; tout ce qu'ils savent des événemens et des circonstances, tout ce que montre la suite de l'histoire, prouve d'une manière incontestable qu'aucun peuple teutonique, sur le sol de la patrie et dans son développement naturel, n'a connu un pouvoir semblable à celui que les souverains exerçaient dans les empires de l'antiquité. Aussitôt cependant qu'un peuple teutsch fit des conquêtes et soumit d'autres hommes, il domina sur ces hommes subjugués, et le chef du peuple dominant fut à proprement parler le maître dans ses relations avec ceux qu'on avait soumis. Telle était la position d'Arioviste dans la Gaule ; telle était celle de Marobod dans le Böheim, telle fut dans la suite du temps celle de beaucoup de princes teutschs. Ainsi le nom de duc ou toute autre dénomination que l'on attribuait au général se change en un nom qui résultait de sa nouvelle position. La même chose peut avoir eu lieu lorsque dans l'intérieur du Teutschland un peuple venait à dominer sur l'autre (52). Le plus ancien monument de la langue tudesque, la traduction de nos livres saints par l'évêque goth Ulphilas et la

circonstance que des dominations de ce genre ont reçu le titre d'empire, rendent vraisemblable que ce nom était *reiks* ou *reikista* (53). Mais dans la suite du temps, lorsque la souveraineté fut héréditaire et se transmit de génération en génération dans la même famille, ce nom se perdit aussi, et le nom de roi s'introduisit à sa place, car ce mot de *könig* (roi) paraît venir de la racine *kun* (la race), et *kuning*, *konung*, *kunig*, *konig* est le premier homme de la première famille d'un peuple dominateur et par conséquent le véritable dépositaire de la souveraineté (54).

CHAPITRE VI.

ORGANISATION MILITAIRE.—LANDWEHR.—MARK-MANNEN.—COMPAGNONS (*Geleit*).

Paix entre eux et protection contre l'ennemi, voilà ce que les Teutschs cherchaient dans leurs cantons comme dans leurs Germanies. Les institutions par lesquelles ils atteignaient le premier point étaient indifférentes aux Romains; ils devaient au contraire attacher sans aucun doute une grande importance aux institutions par lesquelles les Teutschs visaient au second point. Mais ici encore ils n'arrivèrent pas à une connaissance nette et complète; du moins cette connaissance ne ressort pas de leurs écrits. Les généraux et les chefs pouvaient savoir ce qu'il leur était nécessaire de savoir; mais les institutions restaient obscures même pour celui qui avait l'occasion d'être témoin oculaire. La vie des Teutschs était trop opposée aux idées des Romains pour qu'ils aient pu les concevoir d'une manière vivante; mais le caractère propre de cette vie était que tout ce que la société civile exigeait pour son maintien et pour ses progrès, et ce qui d'ordinaire est divisé chez les autres peuples, était réuni chez les Teutschs en un seul tout. La cité se présentait donc sous une forme double mais indivisible; une de ses faces était tournée vers la paix, l'autre vers la guerre. Le peuple et l'armée étaient une seule et même chose : le même propriétaire foncier qui paraissait dans la communauté de peuple pour délibérer et décider sur les affaires publiques entrait aussi en campagne pour défendre la chose publique contre toute attaque. Il n'y avait ni exception ni préférence, ni immunité ni charge excessive. Les lois de la nature régissaient la matière. La vieillesse, l'extrême jeunesse, le sexe, l'infirmité dispensaient; celui qui était en état de combattre pour la chose publique était considéré comme contraint par le devoir à ce combat, et cela de la manière qui paraissait la plus avantageuse, les plus riches à cheval, les plus pauvres à pied. Cela n'entraînait aucune autre différence que la différence de la chose en elle-même. Celui qui aujourd'hui avait pris rang dans l'infanterie pouvait figurer demain à cheval parmi les cavaliers et le troisième jour peut-être de nouveau parmi les fantassins. Il ne s'agissait d'autre chose que du salut et de la victoire. Le duc avait la conduite de toute l'expédition; les hommes du canton suivaient le gaugraf; sous lui se tenait le centgraf à la tête des hommes de la centaine, et sous celui-ci le dizainier conduisait son contingent. L'image de la vie pacifique se répétait dans l'expédition guerrière : c'était la communauté de peuple; mais la cité s'était retournée et présentait l'autre face.

Si dans les anciens temps un danger approchait, une assemblée armée de la communauté de peuple pouvait être indiquée, peut-être comme cela arriva du temps de César chez les Trévires, et cette assemblée était alors le commencement de la guerre (1). Mais depuis que les associés de canton vinrent constamment armés à l'assemblée, cette assemblée de la communauté de peuple fut toujours tout à la fois un camp militaire (2), et l'entrée en campagne pouvait avoir lieu en tout temps. Si la nécessité était plus grande, le moment plus décisif, le duc de la wehrmannei parcourait les cantons et criait aux armes, et aussitôt le peuple se précipitait de toutes parts et se rangeait sous les enseignes de la patrie (3).

L'armement était simple, car chacun devait se le fournir à ses propres frais; en conséquence point de luxe, point de magnificence, point d'exigence de la part du général librement élu, point d'ostentation de la part du guerrier qui le suivait librement. C'était pour sa liberté, pour sa vie et ses possessions, pour sa femme, ses enfans et ses foyers, pour la patrie enfin, qui renfermait tout, que le wehrmann teutsch se rendait à l'expédition : la meilleure armure qu'il pût se procurer devait nécessairement être cherchée par lui. Mais le Romain, dont les yeux étaient accoutumés à l'orgueilleuse masse

des légions, composées d'hommes vêtus et armés uniformément, devait facilement ne voir dans une troupe de guerriers teutschs qu'une foule confuse et sauvage, parce que la liberté régnait même ici et que la nécessité prévenait une uniformité de cette nature.

Le guerrier teutsch avait très-peu de défense contre les armes ennemies; il se présentait presque nu (4). Le bouclier était commun au cavalier et au fantassin; il était toutefois de forme différente. La plupart des peuples avaient des boucliers longs et étroits, faits d'osier entrelacé ou de planches peintes de couleurs éclatantes; dans quelle pensée et de quelle manière? cela est incertain. La première pensée cependant qui vient à l'esprit est que par ces couleurs on peut avoir distingué la wehrmannei et les cantons qui la composaient. Les boucliers des peuples septentrionaux, des Goths et des Rugiens étaient ronds; un petit nombre seulement avaient des cuirasses, à peine voyait-on çà et là un armet ou un casque. C'est ce que dit Tacite. Mais dans les batailles représentées sur la colonne qui fut consacrée, environ deux générations plus tard il est vrai, à l'empereur Marc-Aurèle, il est difficile de distinguer les boucliers des Teutschs de ceux des Romains; les hommes ne sont pas tous sans armure de tête; on ne remarque toutefois pas de cuirasses (5); et bien qu'on puisse accorder moins de confiance à l'artiste qu'à l'historien, parce que ce dernier a en vue la vérité de la vie et l'autre l'effet de sa création, il est cependant possible qu'il y ait quelque erreur dans les observations de Tacite, qui ne pouvait puiser rien de pur de sources troublées. Bien des milliers de Romains, cent mille Romains peut-être, périrent dans le Teutschland: ils furent tués ou faits prisonniers; leurs armes offensives et défensives tombèrent entre les mains des Teutschs, et elles ne furent pas portées seulement dans la bataille contre Marobob (6). Ordinairement aussi les peuples grossiers aiment recevoir dans leurs échanges des armes, plus que toute autre chose, des peuples civilisés qui établissent avec eux des liens de commerce, et des marchands romains pénétraient fréquemment dans le Teutschland. Il est en conséquence à peine croyable que les Teutschs n'aient pas été en possession de beaucoup d'armes romaines; il est à peine croyable qu'ils n'aient pas appris à confectionner des armes à la manière des Romains. Mais les Romains ne voyaient qu'avec douleur des armes romaines sur le corps d'un guerrier teutsch, et aimaient mieux le présenter dans son ancienne rudesse.

Parmi les armes offensives des Teutschs, Tacite indique comme la plus communément employée par les guerriers à cheval et à pied le javelot qu'ils appelaient *framée* (7). Cette arme était légère; elle était garnie d'une pointe de fer courte, étroite, très-aiguë et pouvait aussi bien être lancée contre l'ennemi qu'employée dans le combat corps à corps. Les cavaliers n'avaient que cette arme. Il est prouvé combien elle était devenue terrible aux Romains par la manière dont Tacite rappelle à son souvenir « cette sanglante et victorieuse framée! » La lance, comme le dit ce même historien, était moins usitée; mais dans la description des batailles que les Teutschs soutinrent contre les Romains, il leur donne à plusieurs reprises des lances très-longues, prodigieuses, avec lesquelles ces grands corps perçaient de loin les Romains, bien que pour ces lances soit toujours employé le mot par lequel la framée était désignée (8). L'épée ne doit pas non plus avoir été commune, et cependant elle était vraisemblablement l'arme que le Teutsch portait avec lui dans toutes les affaires, parce qu'elle est la seule dont on puisse ne jamais se séparer. Le mot primitif *schwert* (épée), qui revient dans tous les dialectes germaniques, prouve l'étroite liaison du Teutsch avec cette noble compagne : sur la statue Antonine on voit des guerriers teutschs avec des glaives courts et recourbés; et lorsque le jeune Teutsch se mariait il ne pouvait, selon l'expression de Tacite lui-même, se présenter devant sa fiancée sans épée, pas plus que sans bouclier et sans framée (9). Tacite indique encore que l'infanterie lançait des projectiles et à une distance très-grande ; il ne dit cependant ni de quelle nature étaient ces projectiles ni avec quelle machine on les lançait. Les Teutschs jetaient avec la main des pierres et des boulets; mais d'après les bas-reliefs de la statue Antonine, il est hors de doute qu'ils avaient aussi des frondeurs (10). Plus tard il ne manqua ni de traits, ni d'arcs, ni de haches de combat ou d'autres haches; et en général ils devaient se servir comme d'armes dans la nécessité des circonstances de tout ce qui était propre à abattre l'ennemi qui menaçait leur liberté. Mais la massue est un puissant instru-

ment de destruction lorsqu'elle est brandie par des bras vigoureux contre les têtes de troupes assaillantes : contre elle ne protégeaient ni casque ni armet.

La plus grande force des Teutschs consistait dans l'infanterie. La raison n'en était nullement, comme Tacite paraît le croire, en ce que les chevaux des Teutschs ne se distinguaient ni par leur taille ni par leur rapidité, et que les cavaliers n'étaient pas convenablement exercés : on a signalé assez d'exemples de la docilité et de la patience des chevaux teutschs, de l'adresse et de l'habileté de la cavalerie teutsche, et Tacite même connaît très-bien le cheval teutsch de bataille (12); mais la raison en est dans la nature de la société civile et en partie aussi dans la nature du pays : l'armement à cheval était trop coûteux pour la plupart; vraisemblablement aussi personne n'y était obligé. Le Teutsch ne devait à sa patrie que son corps et sa vie; mais qu'il lui plût d'aller à la rencontre des ennemis de la patrie à pied ou à cheval, cela dépendait de sa volonté, et personne n'exigeait rien de lui. Le nombre des cavaliers était en conséquence toujours petit si par hasard des chevaux n'étaient pas enlevés comme butin dans la guerre; alors ils étaient montés par ceux qui les avaient gagnés. La disposition du pays, les marais et les tourbières, les forêts et les montagnes favorisaient de plus le combat à pied. Peut-être aussi faut-il chercher dans cette nature du sol l'union de combattans à pied avec des combattans à cheval, qui excita l'étonnement de César et fut si redoutable aux Romains. Tacite a évidemment une idée erronée ou confuse de cette institution : « Ils combattent mêlés, dit-il (13), en ce sens qu'ils adjoignent aux corps de cavalerie des guerriers à pied lestes et légers qu'ils choisissent dans toute la jeunesse et qu'ils placent en avant du corps de bataille. Le nombre en est déterminé : il y en a cent de chaque canton ; ils reçoivent dès lors ce nom, et ce qui, dans le principe, était un nombre, est devenu un titre et un honneur. » Ces mots, peu intelligibles en eux-mêmes, sont suffisamment réfutés par la différence d'étendue et de position des cantons dans les états teutoniques. Les six mille cavaliers, unis à un égal nombre de guerriers à pied, que l'on trouvait dans l'armée d'Arioviste, témoignent contre Tacite et prouvent que l'on augmentait le nombre de ces combattans unis autant que les circonstances le permettaient. Des paroles de Tacite il ne pourrait donc rien ressortir, si ce n'est qu'il avait connaissance, peut-être par César, d'une union du cavalier et du fantassin chez les Teutschs, et que les centgrafen, dont il ne comprenait pas l'importance et la position, se tenaient dans les armées teutsches, comme chefs, en avant du corps de bataille.

Les associés de canton s'avançaient au combat sous les drapeaux de la patrie, qui étaient des figures d'animaux ou des enseignes, qui, en temps de paix, étaient conservées dans des bois sacrés. La réunion se faisait sous le duc; celui-ci, choisi pour sa bravoure et pour ses talens militaires, obtenait plus par son exemple que par ses ordres. Il brillait à la tête de l'armée et excitait l'admiration des individus et leur émulation pour être également admirés. Selon César, les hommes qui conduisaient la guerre, et par conséquent le duc, unis aux gaugrafen, avaient droit de vie et de mort. Tacite, au contraire, dit : « Les prêtres ont seuls le droit de punir, de garrotter, de frapper, et ils exercent ce droit, non comme pour punir, non d'après les ordres du duc, mais par l'ordre du dieu qu'ils croient présider à la guerre. » Cette contradiction est frappante. Tacite pouvait assurément être mieux informé; mais qui peut dire s'il l'a été? Les événemens postérieurs semblent, comme la nature des choses, être en faveur de l'assertion de César. Et dans le fait, le commandement d'une armée et l'ordre dans une bataille sont à peine possibles de cette manière, s'il ne faut pas peut-être admettre, ce qui est invraisemblable, que le sacerdoce était réuni avec la dignité du duc et que par conséquent la différence des assertions ne consiste que dans l'expression (14).

D'après Tacite, on doit croire que des femmes et des enfans suivaient l'armée dans sa marche; mais à cette pensée s'opposent le défaut de but et l'impossibilité d'exécution d'une telle habitude; l'histoire la contredit également. Sans aucun doute, il y a là une erreur; ce qui a pu se présenter en quelques cas particuliers, comme dans l'entreprise de Civilis, est pris en général et par là défiguré (15). Des armées nomades, comme celle des Cimbres, avaient assurément à leur suite beaucoup de femmes et d'enfans; il était nécessaire aussi que dans les contrées où l'ennemi, par ses

irruptions, portait la guerre, les femmes et les enfans se rattachassent à l'armée, parce qu'ils n'avaient pas le temps de s'éloigner, parce qu'aucune place forte ne leur offrait d'asile, parce que ni la religion ni les mœurs ne donnaient aux êtres désarmés quelque sûreté contre les insolentes violences du vainqueur, et parce que souvent les Teutschs eux-mêmes avaient ravagé par l'incendie et la dévastation tout le pays qu'on était contraint d'abandonner à l'ennemi. Mais il est difficile que des femmes et des enfans aient suivi leurs pères et leurs maris lorsqu'ils appartenaient à ces cantons qui, par leur position et par leur éloignement du pays, étaient protégés contre les mauvais traitemens des ennemis. Dans les guerres des Teutschs contre les Romains, il est rarement aussi fait mention du voisinage des femmes et des enfans; bien plus, on cite des exemples qui prouvent qu'ils avaient été éloignés derrière des marais et dans les forêts. Mais lors même que des femmes et des enfans auraient été dans le voisinage du combat, le guerrier teutsch aurait eu en eux un double encouragement à ses efforts et à sa constance : leurs cris de terreur, leurs gémissemens devaient le pousser à la lutte du désespoir; sa cabane, réduite en cendres par lui-même ou par l'ennemi, pouvait se relever sur ses débris enflammés; de nouvelles semailles pouvaient orner ses champs dévastés; mais qu'avait le Teutsch pour délivrer de l'esclavage d'un cruel ennemi les gages de sa foi et de son amour s'il ne pouvait se garantir lui-même de cet esclavage? Et les femmes, que pouvaient-elles supporter de plus affreux que leur propre captivité et la captivité de leurs enfans? C'est pour cela qu'elles adressaient à leurs pères, à leurs époux, à leurs frères leurs cris supplians; c'est pour cela qu'elles apportaient des mets et de la boisson pour rendre la force à ceux qui étaient affaiblis et les conserver propres à cette lutte opiniâtre; c'est pour cela qu'elles louaient ceux qui avaient succombé, parcequ'ils avaient échappé au malheur de l'esclavage; c'est pour cela qu'elles pansaient les blessures de ceux que l'ennemi avait frappés; c'est pour cela que dans le moment le plus difficile de la terreur et de la nécessité, lorsque la bataille était douteuse au dernier point, elles se jetaient au-devant des guerriers, la poitrine découverte, pour ranimer par cet horrible souvenir des relations les plus sacrées de la vie des hommes, les dernières forces de l'âme et du corps et les exciter à consommer la lutte; et les Romains eux-mêmes ont avoué que les femmes, par de semblables éclats du désespoir, réussirent à rétablir des corps de bataille rompus, à fixer la victoire qui devait les garantir de l'esclavage et assurer la liberté de la patrie.

L'ordre de bataille lui-même, tant qu'on suivit les usages nationaux, était disposé en coin. Mais les guerres avec les Romains enseignèrent beaucoup mieux aux peuples du Nord l'art de la guerre et leur apprirent à tourner contre les Romains leur propre tactique. Marobod n'était pas resté non plus en arrière dans cet art : chaque troupe était formée des membres d'une seule famille, de parens et de voisins; le propriétaire terrien se tenait à la tête de ses *liten* et de ses *lassen* (16); le plus âgé de la famille à la tête de ses fils, de ses frères et de ses alliés; ceux-ci, liés aux jours de la paix, unis encore quand il fallait se mettre en campagne, restaient ensemble aussi, s'encourageant réciproquement au moment de la nécessité. Avant le commencement de la bataille, le duc, parcourant les rangs, parlait aux guerriers des biens les plus précieux de la vie; il rappelait à leur souvenir l'antique liberté de la patrie, l'honneur et la gloire de leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfans. La foule répondait par le bruit des armes à son chef et promettait d'être digne de ses ancêtres et de mériter la liberté; puis s'élevait le chant du combat consacré au souvenir de la patrie et des anciens exploits. Le bruit des cornets, le retentissement des trompettes et le fracas des coups frappés sur les boucliers accompagnaient ce chant (19). Pendant ce temps, on marchait en avant; le chant devenait plus rauque, les exclamations plus interrompues : le barrit commençait. La voix humaine se perdait dans un cri sauvage : c'était le son de la nature, de la force, de l'exaltation, de la fureur du combat, toujours croissant jusqu'à ce que, par le choc avec l'ennemi, l'immense bruissement se brisât comme le tonnerre des vagues soulevées par la tempête se brise contre les écueils des rochers qui bordent la côte (18). Une telle manière d'attaquer pénétrait de terreur et d'effroi les Romains, et ils essayaient en vain d'éloigner d'eux cette impression en imitant ce chant et ces cris; et comme la bataille balançait de côté et d'autre, la même chose se

répétait; car devant l'approche de l'ennemi, il n'était pas rare que le corps de bataille reculât pour l'attirer, pour s'assurer à lui-même l'avantage; puis il se précipitait de nouveau en avant, jusqu'à ce que le sort se fut prononcé et que les cris de victoire couronnassent l'œuvre ou qu'un cri de désolation annonçât le désastre.

Les cadavres de ceux qui avaient été tués étaient retirés afin que l'ennemi ne pût insulter aux victimes de l'honneur. Le malheur, comme s'il était envoyé par une main surnaturelle, était supporté avec résignation; mais le lâche qui avait rejeté loin de lui le bouclier pour sauver sa vie était poursuivi par la vengeance de son peuple; il était exclu des cérémonies saintes; il ne pouvait paraître dans l'assemblée des associés de canton; beaucoup même, qui survécurent à la guerre, s'étranglèrent pour mettre un terme à l'ignominie (19).

Voilà ce que nous apprend Tacite des usages des Teutschs, et rien ne contredit ses indications; mais il parle de toutes ces choses en général, sans faire ressortir un peuple, sans aucune espèce de distinction. En réalité aussi les institutions relatives, soit à la tranquillité intérieure, soit aux travaux de la guerre, ont pu être partout les mêmes. Il ne fait une mention particulière que de deux peuples, sous le rapport des institutions militaires, des Ariens et des Cattes.

Les Ariens, dans leurs demeures éloignées, étaient peu connus des Romains, et pour cette raison, les renseignemens que donne Tacite s'appliquent peut-être à d'autres peuples aussi bien qu'à ceux-ci. Les Ariens, suivant ces renseignemens, augmentaient encore leur violence naturelle par l'art et par le temps de leur combat. Leurs boucliers étaient noirs, leurs corps tatoués; ils choisissaient une nuit obscure pour leurs batailles. Par l'horreur de cette nuit et par le sombre aspect de cette armée de la mort, ils excitaient la crainte et la terreur, et aucun ennemi ne pouvait supporter cette vue extraordinaire et presque infernale, car, ajoute Tacite en forme d'éclaircissement, dans une bataille les yeux sont les premiers vaincus.

Il en était autrement des Cattes. Ce peuple, par sa position, était nécessairement le mieux connu des Romains et avait eu aussi le plus d'occasions de s'instruire par eux. Au temps de Tacite, lorsque la splendeur des Chéruskes avait déjà disparu par les passions, par la négligence ou par le malheur, cette splendeur s'étendit sur d'autres peuples. Les observations que le grand historien a recueillies sur eux méritent d'autant plus d'attention; cependant tout n'est point réel, et beaucoup de choses ne sont pas sans obscurité.

Les Cattes, ainsi le raconte Tacite, n'élisaient pas seulement des chefs; mais ils obéissaient aussi à leurs ordres. Ils avaient une discipline sévère et attendaient plus de la direction du duc que de la bravoure de l'armée, bien qu'ils comptassent la fortune parmi les choses douteuses et la bravoure parmi les choses certaines: c'était le fruit d'une grande expérience et d'une longue nécessité, et cela se rencontrait rarement chez le reste des Teutschs, qui ne se trouvaient pas toujours en face du vieil ennemi. Les autres Teutschs marchaient au combat; les Cattes marchaient à la guerre; toutes leurs forces consistaient dans l'infanterie. Le guerrier ne portait pas seulement ses armes, mais il s'était aussi pourvu des outils de fer et des vivres nécessaires; car ils ne se précipitaient pas à l'attaque, mais ils attendaient l'occasion. Ils opéraient de jour leurs mouvemens; la nuit était employée à faire des retranchemens. Dans le combat, ils se tenaient dans un ordre bien distribué; rarement il y avait des escarmouches et des rencontres sans plan, comme a l'habitude d'en chercher la cavalerie, et qui, selon la remarque de Tacite, peuvent donner rapidement la victoire mais la perdre rapidement aussi, parce que leur rapidité est bien voisine de la crainte, tandis que la lenteur de l'infanterie touche déjà à la persévérance (20). Chez eux on trouvait comme une habitude générale, ce qui se présentait bien aussi, mais rarement, comme une marque d'une audace particulière, chez les autres peuples teutoniques; par exemple, des jeunes gens qui s'engageaient à laisser croître leur barbe et leurs cheveux et ne déposaient ce poids imposé à leur tête, vouée et consacrée à la bravoure, qu'après avoir tué un ennemi. Leur front ne s'éclaircissait qu'à la vue du sang et du butin; ils croyaient alors seulement avoir payé le prix de leur naissance et s'être rendus dignes de leur patrie et de leurs parens. Les hommes sans énergie, les lâches, gardaient pour toujours cette marque de honte; les plus braves allaient encore plus loin: ils portaient un anneau de fer comme une chaîne et faisaient connaître par cet ignominieux in-

dice le vœu solennel de terrasser un ennemi; beaucoup aimaient à porter un signe qui les plaçait parmi les plus braves, car on voyait même des hommes à cheveux gris se signaler ainsi; ils étaient la terreur de l'ennemi, l'exemple des leurs. A ces hommes redoutables qui portaient de semblables anneaux appartenaient les premiers coups dans toute rencontre; ils formaient toujours le premier corps de bataille. Même pendant la paix, ces braves, pleins de l'amour de la gloire et du désir d'agir, ne prenaient pas un aspect plus doux ; ils n'avaient qu'une seule pensée, celle d'accomplir leur vœu. Sans maison, sans terres, sans occupation, ils erraient, attendaient l'occasion et vivaient, comme consacrés, avec le premier qu'ils rencontraient, prodigues du bien d'autrui, dédaigneux du leur, jusqu'à ce que l'âge éteignît leurs forces et leur rendît impossibles leur ancienne lutte et leurs anciens efforts. L'âge seul les dégageait de leur obligation à leurs propres yeux et à ceux de leur peuple. Ils avaient prouvé que la faute n'en était pas à leur volonté et à leur valeur, mais au caprice du sort. Par là la honte de leur vie faisait l'honneur de leur mort (21).

Mais peut-être cette vie des guerriers cattes, qui étaient chargés de l'anneau consacré de la bravoure, était en rapport avec une autre institution guerrière du Teutschland. Il paraît que toutes les *wehrmanneien*, soit dès l'antiquité, soit depuis qu'elles avaient été provoquées par les armes et l'astuce des Romains, avaient établi pour protéger les frontières que le danger menaçait le plus, des gardes assez fortes pour repousser la première nécessité et pour contenir l'ennemi jusqu'à ce que les cantons eussent été informés de l'attaque et que tous les hommes eussent pu se rassembler sous le duc. Bien plus, selon la position du pays, suivant l'étendue de l'état, suivant les circonstances et les relations, les institutions pouvaient être différentes et les noms différens; mais la nature des choses humaines nous force presque à admettre qu'une force guerrière disponible existait partout où son établissement était seulement possible. L'incertitude dura toujours, la tempête éclata souvent à l'improviste avec fureur. Par la dispersion des demeures où vivaient les défenseurs de la patrie, livrés aux soins domestiques, il n'aurait pas été possible de les réunir aussi vite que la nécessité des circonstances l'exigeait, si l'on n'avait pris des mesures pour leur donner le temps nécessaire. Il a été parlé des Mark-Mannen des Suèves. Établis par les cantons réunis de la grande *wehrmannei*, ils étaient chargés de protéger l'ensemble des cantons contre les attaques de l'ennemi redouté, et ils remplirent cette mission jusqu'à ce que des changemens violens les eurent amenés dans une situation violente de laquelle ils ne furent sauvés que par une grande résolution, et poussés à une autre destination. Les Chéruskes vraisemblablement disposèrent les choses de manière à placer des défenseurs de frontières sur les limites menacées de leur pays, bien que leur nature et leur organisation ne soient pas aussi faciles à reconnaître que la nature et la forme des Mark-Mannen suèves. Et les Cattes étaient-ils en quelque chose plus assurés que les Suèves et les Chéruskes, que les Marses et les Bructères? Mais eux, une confédération grande et forte, doivent-ils avoir moins fait pour leur liberté que le reste des peuples teutoniques, auxquels ils ne le cédaient pas en intelligence et en prudence? Mais si peut-être pour une semblable garde des frontières ils ont fait un appel à des jeunes gens et à des hommes de bonne volonté, ceux-là certainement se sont montrés les mieux disposés qui, poussés par un génie naturel, s'étaient engagés à accomplir d'audacieux exploits, ceux qui, enchaînés par l'anneau, portaient sur eux un témoignage de leur consécration et de leurs sacrifices et avaient les droits les plus justes au premier honneur qu'il y avait à gagner. Et c'est à une garde de cette nature que peut s'appliquer dans un autre sens ce que Tacite raconte des hommes qui portaient l'anneau. Ils n'avaient ni maisons ni champs; ils devaient être entretenus par les associés de canton et d'abord par ceux auxquels ils portaient le plus immédiatement secours; ils étaient toujours trouvés les premiers lorsque les Romains approchaient des frontières, et les premiers combats étaient toujours soutenus par eux. Mais enfin lorsque l'âge avait brisé leurs forces et qu'ils n'étaient plus capables de supporter les fatigues continuelles d'un tel service, alors ils retournaient dans leurs vieux foyers, initiant des hommes plus jeunes à la plus honorable des missions.

Voilà comment les peuples teutoniques avaient pourvu à la défense de leur liberté hé-

réditaire. Mais par ces institutions la plénitude de leur énergie guerrière n'était pas épuisée, et ces institutions ne suffisaient pas non plus ; elles n'étaient calculées que pour la défense ; elles n'avaient pas d'effet au delà des frontières du canton, au delà des frontières de la *wehrmannei*. Le wehrmann teutsch, père de famille et cultivateur, ne pouvait trouver de temps que pour une courte campagne. Lorsque l'ennemi avait été repoussé, il accourait de nouveau dans sa demeure, où l'appelait le soin de sa femme et de ses enfans. Il lui était impossible de poursuivre l'ennemi dans son propre pays et de le menacer du même désastre par lequel cet ennemi avait voulu l'accabler. Les parties n'étaient donc pas égales. On pouvait tout aussi peu porter secours à un état teutsch voisin, bien que la sûreté personnelle parût dépendre de son maintien. L'esprit belliqueux lui-même était en danger de perdre sa force, si par hasard un temps de longue paix se rencontrait, et s'il n'était provoqué et aiguisé par aucune attaque hostile; et l'art de la guerre pouvait encore moins faire de progès parmi des hommes qui ne se précipitaient hors de leurs maisons que lorsque la guerre avait déjà éclaté. On parait à ces inconvéniens par une coutume du peuple qui, née du besoin, trouvait son aliment et son perfectionnement dans les relations sociales.

Si un état vivait trop longtemps dans la paix et dans le repos, les jeunes gens obtenaient de la communauté de peuple la permission d'aller à la recherche de la guerre et au secours d'autres peuples ou de risquer par eux-mêmes une entreprise guerrière. Sans cette permission, à ce qu'il paraît, personne ne pouvait s'éloigner; les jeunes gens même qui suivaient les aigles romaines devaient avoir l'autorisation de leurs peuples, ou bien ils étaient considérés comme déserteurs, transfuges ou traîtres (22). Quelques-uns peuvent avoir suivi isolément l'impulsion de leur force et cherché un champ pour leur passion; mais habituellement des jeunes gens tout armés se rassemblaient pour s'efforcer en commun d'acquérir l'honneur, la gloire et le butin. Mais les écrivains romains n'ont sur cette coutume aussi que des indications isolées et obscures :

« Dans la communauté de peuple, dit César, un prince déclare qu'il veut être chef; que ceux qui le veulent suivre aient à le faire savoir. Puis ceux qui trouvent la chose et l'homme convenables se lèvent (23); ils promettent leur secours et reçoivent les éloges de la multitude. Celui d'entre eux qui ne suivrait pas serait assimilé aux transfuges et aux traîtres et perdrait à jamais la confiance et l'honneur. » Mais César ne donne aux expéditions guerrières qui étaient formées de cette manière d'autre but que le vol et le pillage au delà des frontières, et prouve suffisamment par là qu'il n'était pas bien informé. Il est en tout cas très-croyable que celui qui se mettait à la tête d'une troupe armée soumettait à la communauté de peuple ses projets et son plan, et sollicitait son consentement à ses entreprises; mais il n'est pas vraisemblable qu'une tel homme dût être nécessairement l'un des princes du canton, et il est bien moins vraisemblable qu'il ait formé sa troupe de membres du canton, de véritables pères de famille. Bien plus, il est presque nécessaire d'admettre que lorsqu'il avait obtenu le consentement de la communauté de peuple, il s'adressait à la jeunesse du pays et que celle-ci répondait à son appel. Mais les jeunes gens qui le suivaient le reconnaissaient comme leur prince, comme leur duc, pour le but de leur entreprise et pour l'expédition qu'ils avaient résolu de faire sous sa conduite. Et comme la troupe qui se trouvait réunie rompait les liens avec la chose publique et se lançait dans les aventures sans que les lois du canton pussent l'atteindre, le succès de leur œuvre dépendait nécessairement d'un lien étroit entre eux, d'une fraternité complète et indissoluble. En cela seulement chaque individu pouvait trouver son salut et sa sûreté. Pour cette raison même ils devaient avoir leurs lois propres, conformes à leurs rapports particuliers, et leur organisation propre, calculée sur l'incertitude de la carrière dans laquelle ils ne pouvaient entrer qu'avec une confiance réciproque. Un commandement absolu était nécessaire pour le prince, l'obéissance et la résignation pour ceux qui le suivaient, une communauté complète en toutes choses était un besoin pour les deux parties. Il était en conséquence naturel qu'une promesse solennelle, qu'un serment par ce qu'il y avait de plus sacré dans la croyance du peuple, fût exigé de chaque individu qui se décidait à entrer dans cette association fraternelle. Mais par ce serment, qui liait l'individu à la confédération et l'engageait à l'obéissance envers le prince, l'individu devenait un *leut* de celui-ci; car ce

mot, bien que dans l'origine il signifiât un homme en général, paraît avoir été de bonne heure employé pour désigner un homme soumis à des obligations, un homme dépendant. Mais l'ensemble des *leute* d'un prince peut avoir formé sa suite (*geleite*) (24).

Tacite n'est pas contraire à ce point de vue tiré de la nature des relations. Les indications qui se trouvent dans cet historien sont assurément intercalées d'une manière extraordinaire et présentées d'une manière décousue (25), mais elles témoignent pour cette disposition, comme la suite de l'histoire témoignera pour elle. « Les jeunes gens étaient associés à un prince fort et éprouvé, et personne ne rougissait de figurer parmi les compagnons. De plus la suite a des degrés, selon la décision de celui que l'on suit; et il y a parmi les compagnons une grande émulation pour obtenir la première place auprès de leur prince, et parmi les princes pour avoir les compagnons les plus nombreux et les plus habiles. C'est une dignité, c'est une puissance d'être toujours entouré d'une troupe de jeunes gens choisis; c'est un luxe dans la paix, un appui dans la guerre. Et pour chacun, non-seulement aux yeux de son peuple, mais aussi aux yeux des états voisins, c'est un honneur, c'est une gloire de se distinguer par le nombre et la bravoure des compagnons. Car on leur envoie des ambassades, on leur adresse des présens, et souvent ils repoussent les guerres par leur seule renommée. Si l'on en vient au combat, c'est une honte pour le prince d'être vaincu en bravoure, et une honte pour les compagnons de n'être pas égaux en bravoure au prince; mais celui-là est déshonoré, couvert d'ignominie pour la vie, qui se retire d'un combat dans lequel son prince est tombé : le défendre, le protéger, ajouter à sa gloire leur propre gloire, voilà leur serment le plus important. Les princes combattent pour la victoire, les compagnons pour les princes. Lorsque l'état dans lequel ils sont nés s'engourdit dans le repos et dans une longue paix, la plupart des nobles jeunes gens se rendent volontairement chez les peuples qui sont alors même en guerre, parce que le repos répugne au peuple, parce qu'ils se distinguent plus facilement dans des dispositions dangereuses, et parce qu'on ne pourrait maintenir de nombreux compagnons que par l'action et la guerre. Ils demandent à la libéralité de leur prince tantôt un cheval de bataille, tantôt une framée sanglante et habituée à la victoire, car des festins d'un apprêt simple, bien qu'abondans, tiennent lieu de solde. Et les moyens d'une telle dépense sont fournis par la guerre et le pillage. Ils se décident plus difficilement à labourer la terre et à attendre la moisson, qu'à provoquer l'ennemi et à gagner des blessures. Bien plus, ils regardent comme mollesse et indolence de gagner au prix de leur sueur ce qu'ils peuvent gagner au prix de leur sang. »

En réalité cette indication n'a rien de contradictoire ni d'invraisemblable ; les événemens postérieurs ainsi que toute l'organisation de la société civile, comme Tacite le décrit lui-même, prouvent seulement qu'il n'a pas eu une idée exacte de la relation du prince avec ses *leute*. L'ordre et la discipline, la lutte et les efforts, l'honneur et la récompense à la manière militaire se trouvaient sans aucun doute dans le corps de compagnons. Mais la petite communauté aventureuse, forcée de se conserver elle-même, comme elle se gouvernait elle-même, considérait comme un bien commun ce qu'elle gagnait et conquérait dans son expédition. La guerre nourrissait la guerre; mais le prince n'entretenait pas ses *leute;* les compagnons subsistaient de leurs propres conquêtes, du bien commun, que procuraient le service et la guerre, que les *leute* se partageaient au sort. Le prince obtenait sans aucun doute une part beaucoup plus grande que le commun des *leute*. Les degrés établis dans le corps de compagnons, puisque sous le prince, d'autres chefs et d'autres officiers étaient nécessaires, étaient convenablement observés; mais le sort assignait à chacun son lot : ceci était conforme à la manière de voir des Teutschs, aux relations sociales des peuples, comme à la liberté avec laquelle se formait l'association fraternelle; l'histoire des temps postérieurs témoigne aussi de lois de cette espèce dans le corps de compagnons. Sans doute ce gain tenait lieu de solde; mais ce n'était pas le prince qui payait cette solde, la communauté elle-même l'offrait à ses membres d'après une décision plus élevée, et la force récente de jeunes gens dispos employait sans aucun doute avec plaisir, après de durs travaux et de difficiles actions, en repas et en festins ce qui avait été conquis par le combat et le sang. Il n'est pas croyable non plus qu'il ait été permis à aucun de ces princes de se former en état de paix un corps de compa-

gnons et de s'en entourer : il se serait difficilement trouvé des nobles jeunes gens, fils d'hommes libres, pour servir à son luxe et à sa magnificence. Les relations pacifiques du canton auraient été mises en danger par des troupes si étroitement unies, toujours en armes et exercées à en faire usage, et les Teutschs étaient trop jaloux de leur liberté pour qu'une telle institution, en dehors de tout l'ordre de choses, pût être soufferte. Mais il est vraisemblable que dans les temps d'incertitude, où chaque jour faisait craindre un nouveau danger, les corps de compagnons qui avaient été formés pour la guerre, fussent maintenus, parce que la guerre subsistait toujours. La force des circonstances forçait les peuples à désirer d'avoir des armes toujours prêtes. Une armée permanente était un besoin des états ; les corps de compagnons en tinrent lieu. Pour cette raison ils devinrent de plus en plus une institution publique, bien que dans la nature de leur formation et dans leurs relations intérieures, ils conservassent leur état primitif. Mais c'étaient eux qui poursuivaient l'ennemi dans sa fuite ; c'étaient eux qui l'attendaient, qui l'épiaient, qui faisaient des irruptions sur le territoire ennemi et qui changeaient la défense en attaque menaçante. Et dans la suite du temps, ils ont fondé par la force des armes des empires ; et dans ces empires, les institutions pour la conservation et la conquête, pour la sûreté extérieure et la paix intérieure, ressortirent de l'institution des compagnons et des lois d'après lesquelles le prince et ses *leute* avaient combattu et vaincu, acquis et gagné.

CHAPITRE VII.

INDUSTRIE. — COMMERCE. — ARTS. SCIENCES.

L'obscurité augmente dans l'histoire du peuple teutonique, si nous cherchons à connaître les institutions de la société civile pour le maintien de la paix intérieure et de la sûreté extérieure, d'après le reste de l'état de la vie. Convaincus de leur supériorité dans toutes les branches de la civilisation humaine, les Romains n'ont pas jugé dignes de leur attention les tendances des Teutschs. Les points les plus importans sont à peine touchés par les écrivains ; sur beaucoup de choses on ne trouve même pas une pauvre indication. Ce que nous croyons peut-être savoir relativement à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, résulte plus de conjectures que de traditions. Comment peut-on puiser lorsque les sources sont desséchées !

L'agriculture, l'éducation des bestiaux, l'économie rurale, telles étaient en général les occupations des Teutschs ; la vie des villes ne leur causait ni interruption ni renchérissement. Les travaux et les métiers qui ne rendent le progrès possible que par la réunion de beaucoup d'hommes, que par des habitudes régulières d'association, comme dans de grandes villes, devaient par conséquent rester loin de toute perfection. La division du travail, non telle que les amateurs de recherches minutieuses l'ont produite, mais telle qu'elle existe dans la nature des choses, ne peut conduire qu'à une perfection de détail, et l'on peut à peine songer à cette division dans un ordre social tel que celui que l'on trouvait dans le Teutschland. Tout au plus quelques individus peuvent s'être livrés à quelques affaires et à quelques métiers ; mais ceci même est à peine croyable dans les relations des Teutschs. Et où était l'encouragement ? où l'attrait ? où l'intérêt dont l'esprit humain a besoin lorsqu'il veut se fortifier ou s'aiguiser ?

Cependant il n'est pas douteux que les peuples teutoniques, longtemps avant l'arrivée des Romains sur les bords du Rhin, n'aient fait des essais dans diverses parties de l'industrie humaine et que plusieurs de ces tentatives ne leur aient réussi. L'apparition des Romains elle-même doit donc avoir été pour eux une excitation ; elle a dû donner des ailes au développement naturel, car ces Romains ouvraient à leurs regards un monde inconnu de travail et de perfection dans les arts et éveillèrent en eux des besoins qu'ils se sentirent poussés à satisfaire. Mais il ne manquait pas de moyens dans les riches dons que prodiguait la patrie.

Le silence des Romains est souvent une preuve éloquente. Lorsqu'ils font mention d'un travail ou d'un outil des Teutschs et n'ajoutent rien sur sa grossièreté et sur son imperfection, on peut supposer, non sans fondement, qu'ils avaient peu de chose à reprendre. Ils parlent souvent de l'agriculture des Teutschs, et nulle part ils ne blâment la manière dont elle était pratiquée. Pline vante même non-seulement les procédés des Gaulois et par conséquent aussi ceux des peuples teutoniques de la rive gauche du Rhin en général, mais il cite

nommément les Trévires, ainsi que les Ubiens, comme des nations familiarisées avec les moyens d'engraisser les terres et de les rendre fertiles (1). Mais les connaissances qui sont attribuées aux peuples teutoniques de l'une des rives du Rhin ne peuvent avoir manqué aux peuples teutoniques de l'autre rive. On peut admettre par conséquent que les Teutschs avaient la charrue, les mêmes outils et les mêmes procédés qui étaient en usage chez les Romains.

Il est plus fréquemment encore question de leurs armes et rarement un blâme est exprimé. Il est parlé du manque de certaines armes, mais non de l'incommodité de celles qui existaient (2). On vantait la pointe de la framée ; la cuirasse romaine ne résistait pas à la dureté de la lance, et la bonne épée des Teutschs fendait casque et tête. Il est difficile que des étrangers leur aient fabriqué ces armes (3); ils avaient donc d'habiles ouvriers en bronze et en fer ; et si ce que dit César est vrai, que le bord de leurs gobelets était garni d'un cercle d'argent, ils ont peut-être aussi connu le travail de ce noble métal, bien qu'il n'eût pas encore été trouvé dans leur propre pays. Leur cavalerie aussi est restée dans le souvenir. Il est parlé de la mauvaise qualité des chevaux, mais non de la mauvaise qualité de l'équipement ; et si César, qui apprit à sa honte à connaître la cavalerie des Tenchtères et des Usipètes, cite comme un caractère propre des cavaliers suèves, qu'ils n'avaient point de selles ; ceci précisément semble prouver que d'autres cavaliers teutschs ne manquaient point de selles ni par conséquent le peuple de selliers (4).

Le fer que les Teutschs travaillaient était tiré des mines de leur pays. S'ils pouvaient, comme Tacite nous l'apprend, attacher des sujets, comme les Gothini, à l'extraction du fer, ils ne pouvaient eux-mêmes être étrangers à cette opération, et ils avaient dû commencer à creuser des mines (5). Il y avait des voitures et des chariots en quantité, et ils étaient si durables et si solides qu'ils pouvaient supporter les grands voyages, comme les Cimbres et les Teutons en entreprirent, et servir de remparts pour assurer une protection aux femmes et aux enfans.

Les Teutschs savaient aussi construire des navires, légers, il est vrai, et simples, mais suffisans pour leurs besoins, convenables aux fleuves de la patrie, assez forts pour supporter le voyage sur mer, assez propres même au combat contre les Romains et en partie d'une construction originale comme chez les Suions (6).

De la part des séduisans Romains, qui faisaient aux peuples libres de perfides présens pour les éloigner de peuples subjugués par le vol et le pillage, des princes teutschs et des déserteurs du peuple reçurent souvent des vases d'argent ; mais, comme Tacite l'assure, ils n'attachaient pas moins de prix à la poterie de terre, que des potiers nationaux fabriquaient avec la terre de la patrie (7). Tacite a tort : l'homme aime les métaux, et on n'a encore trouvé aucun peuple sur la terre qui n'ait pas estimé les nobles métaux plus que le bois et l'argile, même lorsque ces matières pouvaint être employées et non les métaux. Dans une juste colère contre la corruption morale qui, par l'avarice et l'amour de l'argent, avait envahi les Romains, Tacite fait ressortir ce contraste tranchant ; mais le plus important est que les Teutschs ont eu des potiers de terre.

Pline parle de barbares qui préparaient le beurre. Il n'est pas invraisemblable qu'il ait eu les Teutschs en vue. Mais le beurre était fait dans de grands vases qui, d'après sa description, ne peuvent avoir été qu'en bois et qui ne pouvaient être faits que par les tonneliers (8). Cela est d'autant plus vraisemblable, que la brasserie ne leur était pas non plus inconnue, car ils savaient tirer de l'orge ou du seigle une boisson spiritueuse, dans laquelle Tacite a reconnu quelque analogie avec le vin.

Les femmes et les filles teustches ne s'entendaient pas seulement à l'art de filer, mais elles tissaient encore la toile de lin dont les hommes s'habillaient par propreté, et les femmes par parure (9). Il n'est pas non plus invraisemblable qu'elles tiraient parti de la laine des moutons, et qu'elles en faisaient des manteaux et d'autres vêtemens avec lesquels elles avaient coutume de se montrer. Elles paraissent même s'être livrées avec succès à la teinture, si la couleur pourpre, qu'elles aimaient, était une production de leur propre pays (10).

Ils n'étaient pas moins adroits à préparer les peaux de bêtes et à les transformer tantôt en cuirs, tantôt en fourrures, dont, suivant Tacite, les habitans de l'intérieur du pays s'occupaient particulièrement et avec beaucoup de soin (11).

Enfin il est à peine croyable qu'ils aient ignoré l'indu trie des charpentiers et des ma-

çons. Tacite, il est vrai, parle avec mépris de leurs habitations, mais il reconnaît lui-même qu'il ne sait s'il doit attribuer leur manière de construire à l'habileté ou à l'inhabileté (12). Le Romain mesurait à sa mesure. Ayant dans l'imagination les temples sublimes de ses dieux, devant les yeux les orgueilleux palais des grands seigneurs de l'empire, en perspective les immenses constructions de toute espèce exécutées par la force de peuples soumis, au milieu du sang et des larmes, il devait ne voir dans la maison isolée même du plus grand prince teutsch qu'une misérable cabane indigne de toute attention. Les Teutschs ne se servaient pas de pierres de taille pour leurs constructions; mais les montagnes couvertes de forêts leur fournissaient du bois pour les murailles, dont ils remplissaient les interstices, comme le font encore quelquefois les plus riches paysans et même les nobles, avec de l'argile et de la paille mêlées en fort torchis (13); et au-dessus de ces murs ils faisaient un toit, non de tuiles, mais de paille (14). Mais certainement ils préféraient cette manière de construire, parce qu'elle était la moins coûteuse, la plus commode et la plus convenable pour l'éducation des bestiaux; car elle donnait dans le plus petit espace le plus de logement, assurait une inspection facile de toute la maison et procurait de la manière la plus simple une chaleur telle qu'il en fallait une aux hommes et aux bestiaux. Mais que les Teutschs aient su exécuter aussi des ouvrages de maçonnerie, cela est prouvé par les caves de leurs demeures. Tacite parle de cavités souterraines qu'ils avaient creusées et couvertes de fumier pour s'assurer pour l'hiver un asile et un lieu propre à la conservation de la récolte et pour y cacher leurs trésors et les mettre en sûreté contre le brigandage de l'ennemi en cas d'invasion, et selon Pline, le tissage se faisait sous terre dans le Teutschland. Mais ces cavités pouvaient-elles être autre chose que des caves? et comment pouvait-on faire travailler des femmes au tissage sous terre, si ce n'est dans des caves (15)? Enfin César déjà mentionne des lieux fortifiés dans le Teutschland; Ségeste put se tenir et se défendre contre Armin dans une forteresse, jusqu'à ce qu'il reçut du secours des Romains, et on voit sur la colonne de Marc-Aurèle une tour d'une construction régulière (16).

Les indications des écrivains anciens ne vont pas plus loin, et ils ne donnent pas immédiatement lieu à des conséquences plus étendues. Mais les branches de l'industrie se réunissent à un tronc commun et s'étendent proportionellement aux besoins de la vie. Si l'intelligence est une fois éveillée, elle fait des tentatives de toute espèce, et le succès d'un travail excite et force à un autre, car l'un exige l'appui de l'autre et en a besoin. Il est donc à supposer que les Teutschs n'étaient pas non plus étrangers à certains travaux dont les Romains ne font pas mention. Mais la limite où ils s'arrêtent donne le degré de la civilisation où se tient en général la vie.

Les écrivains anciens parlent de commerce et d'échange des peuples teutoniques entre eux et avec les étrangers tout aussi peu que des produits de leur industrie. Toutefois on trouve des traces de l'un comme de l'autre, et la nature des choses humaines prouve que les peuples, comme les individus, ont cherché à employer leur surperflu à se procurer des biens qni leur manquaient, et qui pourtant étaient pour eux un besoin. Mais les questions qui sont les plus importantes pour la connaissance de leur vie et de leur civilisation ne peuvent être résolues que très-incomplétement. Nous ne savons ni quelles choses étaient chez eux les objets du commerce, ni la manière dont ils opéraient les déplacemens.

Parmi les Teutschs eux-mêmes, selon le temps et les circonstances, on a pu faire marchandise de tout ce que le pays produisait, de tout ce que procurait l'activité humaine, des esclaves, des animaux, de matières brutes et de toute espèce de travail. Mais le cercle qui circonscrivait chaque sorte d'échange ne pouvait avoir une grande circonférence dans un pays sans villes. Si même il ne manquait pas de marché, les communautés voisines pouvaient seules y entrer en communication immédiate entre elles: avec des étrangers au contraire, on peut également songer à peine à un grand commerce. Les Slaves étaient inférieurs aux Teutschs en civilisation, et auraient dû être recherchés par ceux-ci; les Gaulois et les Bretons furent trop tôt interrompus dans leurs mœurs propres et attachés comme sujets au char de victoire des Romains. Mais parmi les peuples d'antique civilisation, les Phéniciens sont souvent cités comme faisant le commerce avec les Teutschs, aussi bien qu'avec tous les

autres pays de la terre. Mais ce qui est dit de leurs communications avec les Teutschs appartient au monde des possibilités et des aventures; cela repose sur le sol des hypothèses qui sont arbitrairement suspendues en l'air (17). En tout cas, des liaisons avec les Teutschs ne peuvent avoir été d'aucune importance pour les Phéniciens; ils doivent n'avoir cherché que l'ambre sur les côtes de la mer Baltique (18). Leur temps était aussi passé depuis longtemps lorsque les Teutschs se présentèrent sur la scène de l'histoire, et il ne s'est pas conservé la moindre trace incontestable de leur influence sur les Teutschs et parmi les Teutschs (19). De même la magnificence des Grecs tombe avant le temps des Teutschs, et dans l'histoire on cherche en vain la preuve que le fameux voyage de Pythéas ait eu des résultats pour le commerce et pour les communications. Depuis l'apparition de César dans la Gaule et sur le Rhin, les marchands des provinces voisines de l'empire ne négligèrent sans doute rien de leur côté pour détourner les peuples teutoniques des mœurs nationales, les séduire à la toilette et aux plaisirs afin d'attirer à eux, pour des bagatelles, pour des ouvrages sans utilité et sans valeur, les productions les plus belles et les plus précieuses des pays teutschs; mais les Teutschs reconnurent de bonne heure leur extrême mauvaise foi et ne la laissèrent pas toujours impunie (20). Mais les guerres acharnées et presque non interrompues entre les Teutschs et les Romains, qui commencèrent une génération après César, rendirent plus difficiles les communications commencées et les interrompirent souvent pour longtemps. Le long du Rhin et dans tout le Teutschland septentrional, il est impossible que les tentatives des marchands romains aient eu quelque résultat, parce que le commerce ne rencontrait plus rien que l'incertitude que la guerre a coutume d'entraîner. Mais il en était autrement au midi; la position pacifique à laquelle les Hermundures avaient été contraints facilitait leur trafic. Par ces Hermundures, les marchands romains étaient vraisemblablement aussi en communication avec les peuples du Nord, même derrière les mouvemens de la guerre, et la chaîne de cette communication peut s'être composée d'un grand nombre d'anneaux, car la plus belle fondation de la Rhétie, Augsbourg, arriva par là à une si grande splendeur que là se trouva l'entrepôt de toutes les marchandises que l'on destinait pour le Teutschland, et il s'y fit des échanges d'après un mode régulier. Plus loin, vers l'est, l'empire de Marobod et la position des Romains fournissaient de belles facilités pour l'extension de leurs transactions commerciales. Sa capitale était un grand dépôt pour les marchandises que les marchands romains expédiaient vers les peuples teutoniques. Mais après la chute de Marobod, les relations de ces contrées restèrent si incertaines et l'influence des Romains sur les empires des Mark-Mannen et des Quades fut si grande qu'on peut à peine douter de la continuation de communications régulières (21). Le commerce semble s'être étendu de Carnuntum, à travers le pays des Quades, jusqu'à la mer Baltique; mais il est tout au moins très-incertain et à peine vraisemblable que ces communications avec les contrées septentrionales aient jamais été assez régulières pour qu'il y ait eu des entrepôts dans l'intérieur du pays et pour qu'il puisse être question de routes commerciales déterminées. Le bord de la mer Baltique, d'après une indication de Pline, ne fut bien connu que du temps de Néron, parce qu'un chevalier romain, voyageant de Carnuntum à travers le pays pour chercher de l'ambre, atteignit les côtes, rapporta un morceau d'ambre prodigieux et raconta des merveilles sur la longueur de la route et la richesse de la côte sous le rapport de cette précieuse marchandise.

Car, dans le fait, c'était surtout l'ambre que les Romains recevaient des Teutschs avec le plus de plaisir, parce qu'il assurait le bénéfice le plus considérable. Les Teutschs recevaient en échange des bagatelles; parmi les Romains il était estimé à haut prix. Mais les Romains recevaient aussi des esclaves teutschs, enfans comme adultes. Ils achetaient des cheveux, ils achetaient les plumes des oies teutsches, ils achetaient tout ce que le Teutschland avait, ce qui coûtait peu à acquérir et se vendait fort cher, soit à cause de sa valeur intrinsèque, soit à cause du besoin et du manque que l'on en éprouvait dans l'empire romain.

Mais nous n'avons aucuns renseignemens sur la manière dont les Teutschs faisaient le commerce, soit entre eux, soit avec les étrangers. En examinant leurs relations sociales, leur conduite dans la guerre et dans la paix, on ne peut cependant s'empêcher de supposer

chez eux une monnaie comme mesure des objets et comme signe représentatif des valeurs commerciales. Tacite a remarqué que les Teutschs qui habitaient le plus près des frontières romaines attribuaient une valeur à l'or et à l'argent à cause du commerce, qu'ils préféraient les monnaies romaines, qu'ils recherchaient surtout les pièces anciennes et conservées depuis longtemps et qu'ils aimaient mieux les monnaies d'argent que celles d'or, parce qu'ils pouvaient mieux les employer dans le petit commerce. Il n'est pas nécessaire de révoquer cette remarque en doute ; mais il n'en résulte ni que les peuples teutoniques voisins ne connurent que par les Romains la monnaie de métal ni que les autres peuples teutoniques n'avaient pas de monnaie ; il n'en résulte pas même qu'ils n'avaient pas de monnaie de métal. Déjà au temps de César, les Trévires cherchèrent eux-mêmes à exciter par de l'argent des peuples teutoniques éloignés à faire la guerre aux Romains, et certes ils n'avaient pas reçu cet argent des Romains, et Tacite émet au moins dans son histoire un jugement important en faisant dire à Tutor que les Teutschs ne pouvaient être séduits que par l'argent et par les présens. Comment peut-on croire que l'argent que reçurent les Sigambres, les Cattes ou les Mark-Mannen ne se soit pas répandu jusque chez les Chéruskes, les Semnones ou les Chaukes? Et dans le fait, Tacite fait offrir par Armin, avant la bataille sur le Wéser, à chaque soldat romain qui voudrait passer de son côté, une récompense de cent sesterces. Mais quand même les peuples les plus éloignés auraient réellement manqué de monnaie de métal, le métal ne fait pas essentiellement la monnaie, et beaucoup d'autres choses peuvent, en prenant la place de la monnaie, avoir servi de signes représentatifs de la valeur générale des objets. Tacite ajoute sans doute formellement que chez les peuples les plus éloignés se maintenait l'usage plus simple et plus ancien de l'échange des marchandises ; mais il ne le fait qu'en expressions générales, dans le but évident de faire encore ressortir par là combien la vie des Teutschs était conforme à la nature, afin que l'amour de l'argent ne pût être en contradiction avec la simplicité et la pureté de leurs mœurs. Aussi ne peut-on pas justifier par ce passage la supposition que la lenteur infinie qui résulte dans les relations commerciales de l'échange ait eu lieu chez les Teutschs ; elle aurait anéanti chez eux tout commerce (22).

Mais si nous détournons nos regards de ces occupations relatives à des objets matériels, de la manière d'acquérir les matières brutes, de leur mise en œuvre pour le besoin, la commodité, le plaisir, enfin du transport des matières premières comme des matières travaillées, vers l'union du principe immatériel avec le principe terrestre, vers les arts plus relevés, qui représentent le beau et font passer l'homme des bornes étroites de la réalité dans le monde infini de l'intelligence, les sources de l'histoire montrent une pauvreté plus grande encore, et les recherches n'aboutissent qu'à des hypothèses, à des conjectures et à des inductions.

Il se trouve à peine une trace de quelques essais de statuaire. Tout s'opposait à cet art sublime : ses progrès supposent une foule de connaissances qui étaient étrangères aux Teutschs et un frottement et un développement social qui n'existait point parmi eux. Les conditions même manquaient pour le produire. La sculpture a ses racines dans la religion ; sa sévérité repousse les accidens de la vie et les vicissitudes que le temps impose aux choses ; elle s'appuie sur la réalité, sur la durée et sur les origines, et la croyance des Teutschs rejetait les temples et toute œuvre humaine pour le culte et ne donnait aucune forme à la divinité. Mais la réalité ne montrait rien que de passager et de variable et ne forçait point à la contemplation de ce que porte et renferme le changement. Ils ne pouvaient avoir de sculpture (23).

Il en est autrement de la peinture. La magnificence des couleurs dont la nature orne ses œuvres charme les yeux ; elle réjouit la vieillesse comme la jeunesse, les hommes grossiers comme les hommes civilisés. L'homme imite volontiers cette magnificence et cherche aussi à embellir ses œuvres à la manière de l'éternelle créatrice, afin de pouvoir en être fier. Ce goût général ne manque pas aux Teutschs. Leurs boucliers étaient ornés d'éclatantes couleurs ; d'éclatantes couleurs ornaient leurs habitations. Les maisons peuvent n'avoir été peintes que d'une couleur ; sur les boucliers on essaya sans aucun doute des représentations qui, de même que les couleurs avaient trait à la *wehrmannei* et au canton, distin-

guaient l'homme qui les portait. Cette supposition semble justifiée par la colonne Antonine, qui montre sur les boucliers des images régulières et ornées. Et quelle forme faut-il supposer aux images d'animaux qu'on allait, au commencement d'une guerre, chercher dans des bois et des forêts et que l'on portait devant l'armée dans sa marche? Étaient-elles taillées en pierre? ou coupées dans du bois? ou étaient-elles peintes pour orner les drapeaux qui montraient à l'armée le chemin du combat et de la victoire (24).

Nous n'avons non plus aucun renseignement sur la musique chez les Teutschs. Des sculptures et des indications laissées par les Romains rendent aussi vraisemblable qu'on peut l'attendre de la nature des choses qu'ils ont eu des instrumens à vent et à percussion, qui leur servaient habituellement dans les combats, et des faits postérieurs font supposer que des instrumens à cordes ne leur furent pas non plus inconnus. Mais ils n'avaient aucune idée de la perfection musicale des temps postérieurs, aucune idée de l'harmonie des tons. Sœur de la poésie, leur musique ne servait qu'à accompagner le chant, soit qu'ils saluassent l'approche du combat, soit qu'en des banquets solennels ils célébrassent les exploits des héros et l'honneur de leurs pères. Des hommes pour lesquels les exploits et la gloire étaient un besoin ne pouvaient rester indifférens pour les héros des temps anciens. Dès qu'il se fait quelque chose de grand, il se trouve un observateur qui en fait l'histoire et la raconte à ceux dont les âmes sont sensibles aux grandes actions et à la vertu. Mais si la grossièreté du temps et la défaveur des circonstances, le manque de communications et de relations rendent impossible à l'observateur de la vie un coup d'œil sur les événemens et l'empêchent par conséquent d'écrire l'histoire, il se présente comme poëte, et saisissant le fait isolé, il met ses chants à la place de l'histoire. Les choses, comme Tacite l'a remarqué, étaient ainsi dans le Teutschland. Car dans le Teutschland de grandes et puissantes actions s'étaient accomplies pour ce qu'il y a de plus sublime et de plus sacré dans la vie; l'état de la civilisation et les relations de la société rendaient impossible l'art d'écrire l'histoire; le cœur trop plein avait besoin de s'épancher; le poëte ne manqua donc pas au héros. Là aussi Fingal produisit son *Ossian*. Mais les chants teutschs se sont éteints; les chênes sacrés qui les entendirent sont tombés, et des antiques rochers de la patrie aucun écho ne les renvoie. Ce n'est que dans les écrits des ennemis qui voulaient la honte des Teutschs et s'efforçaient de les anéantir que s'est maintenue la gloire des aïeux, et elle se présente d'autant plus grande et plus pure que les ennemis se sont donné moins de peine pour la reproduire dans sa vérité. Du reste il n'existe aucune raison pour étendre le cercle de la poésie teutsche de ce temps au delà des combats, de la victoire et des exploits héroïques.

Il y avait aussi chez les Teutschs des spectacles, mais seulement d'une espèce, et ils n'avaient rien de commun avec la poésie; mais ils avaient trait à ce qui attirait le cœur de l'homme teutsch, à ce qui faisait sa gloire, aux armes. Dans toutes les assemblées, des jeunes gens nus montraient pour le plaisir des autres leur adresse, tantôt en s'essayant les uns contre les autres avec l'épée, tantôt en brandissant en sautant la framée ennemie les uns contre les autres. L'exercice produisait l'adresse, et l'adresse la grâce. Mais on ne se livrait pas à ces jeux dangereux par amour du gain et pour une récompense; la satisfaction des spectateurs était le seul prix d'une telle témérité.

Il nous a été transmis tout aussi peu de notions sur les connaissances plus élevées des Teutschs. Ils n'ont assurément pas eu d'érudition; la véritable science leur était étrangère. Tacite a remarqué que hommes et femmes ignoraient les mystères de l'écriture; et bien que cette observation soit présentée d'une manière singulièrement décousue, on ne peut cependant concevoir de doute sur son véritable sens (25); il ne se trouve rien non plus qui témoigne formellement qu'ils aient connu l'écriture. Le même historien cite une tradition de monumens chargés d'inscriptions en lettres grecques sur les frontières entre la Germanie et la Rhétie; mais lui-même n'attribue aucune valeur à cette tradition; et comme à une époque antérieure cette contrée avait été habitée par des Gaulois qui avaient coutume de se servir des lettres grecques pour leur langue, il est vraisemblable que ces inscriptions, en cas que la tradition fût exacte, provenaient d'un peuple gothique, peut-être des Helvétiens (26). Cependant il est difficile de croire que les

Teutschs qui apprenaient la langue latine dans l'empire et dans les camps romains, ne se soient pas familiarisés avec les caractères destinés à écrire cette langue. Les chefs de troupes teutsches dans les armées romaines ont essayé sans aucun doute de comprendre les ordres écrits qu'ils recevaient des généraux, et le général devait désirer trouver en eux aussi ce moyen d'intelligence et de communication. Dans le fait Marobod, selon Tacite, écrivit une lettre à l'empereur Tibère, et dans le sénat de Rome fut lue une lettre qui devait avoir été écrite par Adgandestrius, prince des Cattes. Les Romains semblent en conséquence n'avoir fait aucun doute que des princes teutschs sussent écrire (27). Il se peut donc fort bien qu'on ne doive attribuer qu'à la masse une entière ignorance de l'écriture. A une époque postérieure furent usités chez beaucoup de peuples teutoniques et peut-être chez tous, les caractères secrets appelés lettres runiques. Ceci rend assurément frappante cette indication de Tacite que les Teutschs avaient anciennement honoré Alrunia ou Aurinia, ainsi qu'il l'appelle, comme ils honoraient de son temps Véléda; car ce nom d'Alrunia rappelle fortement les runes, et l'on ne peut s'empêcher de penser à une relation entre cette sorte de culte et les runes. Mais on trouve encore une allusion plus directe à ces caractères dans les remarques que fait Tacite sur les formalités que l'on observait pour connaître l'avenir. Une branche d'un arbre fruitier était coupée en petites baguettes, et celles-ci étaient distinguées par certains signes mystérieux. Puis elles étaient jetées sur une toile blanche, et les signes étaient interprétés selon la place que le hasard leur avait donnée (28). Il est à peine possible de voir dans ces caractères autre chose que des runes, telles qu'elles furent en usage dans les temps postérieurs; mais sans doute il ne s'en suit pas que l'on doive considérer ces runes comme une écriture. Peut-être n'étaient-ce que des signes magiques, des caractères arbitraires inventés par la curiosité humaine, formés avec un art trompeur et maintenus par la superstition. Dans aucun cas, ils ne pouvaient être une propriété commune du peuple pour la communication et la transmission des idées.

L'instruction et la science ne sont cependant que les pointes de la civilisation. Un peuple peut être riche en connaissances de toute espèce sans science et sans instruction. Les membres d'un peuple qui n'est pas encore arrivé à une telle hauteur de civilisation peuvent isolément être plus riches en pensées et en idées que les hommes de science et d'instruction, parce que ceux-ci, séparant assez souvent leurs études de la vie et les isolant de la contemplation vivante, les bornent aisément à une seule face et rejettent leur partialité sur ceux qui leur restent eux-mêmes étrangers. On ne peut attribuer aux Teutschs de connaissances particulières : les anciens écrivains ont dédaigné d'y faire attention ou d'en parler. Les Teutschs connaissaient la durée de l'année, comme Tacite nous l'apprend, et quand il ne nous l'apprendrait pas, on pourrait supposer cependant qu'ils l'ont connue puisqu'ils étaient attentifs au cours de la lune; mais il est à peine croyable qu'ils n'aient divisé l'année qu'en trois parties, l'hiver, le printemps et l'été. C'est assurément par erreur que Tacite a ajouté que les dons de l'automne leur étaient inconnus : leur blé mûrissait sous le même soleil qui nous donne la moisson; le labour de leurs champs avait lieu dans le même temps que nous devons mettre à profit, et leurs abeilles cherchaient le miel qu'elles rassemblaient dans l'édifice de ruches prodigieuses dans le même temps sur les fleurs des bois et des champs. S'ils connaissaient les dons, ils avaient bien aussi un nom pour la saison qui les produisait (29). Ils faisaient vraisemblablement coïncider le commencement de l'année avec le commencement de l'hiver. Tacite nomme d'abord l'hiver parmi les saisons, et les Goths au moins, comme les peuples du Nord, avaient l'habitude de compter par hivers. Mais comme tout chez eux était rapporté à la lumière de la lune, on peut admettre peut-être qu'ils commençaient l'année avec la pleine lune qui tombe le plus près de la plus longue nuit et que plus tard ils ont divisé l'année en mois d'après les phases de la lune; mais les noms sont inconnus. On ne sait pas non plus s'ils divisaient le mois en semaines; cela pourtant n'est pas invraisemblable. Mais ici encore personne ne sait le nombre ni le nom des jours (30). Tacite donne encore comme un caractère propre qu'ils ne comptaient point par jours, mais par nuits, de telle sorte que le jour semblait suivre la nuit et non la précéder. Sans aucun doute la raison de cette manière de compter

était aussi dans cette circonstance que les phases de la lune leur donnaient seules un moyen de s'entendre qu'ils demandaient en vain au soleil.

Mais ces misérables indications sont à peine intéressantes, encore moins instructives. Un peuple toutefois, qui avait établi des institutions aussi intelligentes pour le maintien de la paix intérieure et la sûreté de sa nationalité; qui sut négocier avec des ennemis aussi rusés et aussi astucieux que l'étaient les Romais, et qui sut plus d'une fois déjouer leurs projets et leurs stratagèmes; qui montra non-seulement une grande force, mais aussi une grande adresse à défendre sa liberté contre ce redoutable ennemi; qui fit tourner à la honte de Rome tous les artifices que celle-ci avait appris par cinq siècles de guerres, de tempêtes et de négociations, et qui suffisaient pour soumettre au joug le reste du monde; qui put entreprendre, calculer, soutenir victorieusement des batailles rangées; qui entreprit de fonder et d'organiser des empires; qui envoyait un grand nombre de ses fils aux armées de Rome, et avec celles-ci dans tous les pays du monde civilisé; qui enfin, comme nous le montrerons plus tard, se présenta assez pur et assez élevé dans ses mœurs et dans sa vie pour obtenir l'intérêt et l'admiration de l'ami le plus sublime de la vertu que Rome ait produit; un tel peuple ne peut sans déraison, sans folie et sans crime être déclaré ignorant, grossier, sauvage et brutal. Les Romains et les Grecs avaient sous les yeux la grandeur et le luxe de Rome, l'éclat et la magnificence d'Athènes et méconnaissaient ou méprisaient tout ce qu'ils appelaient barbare. Les cruautés de temps postérieurs ne peuvent pas non plus être mises en avant. C'est un faux calcul que d'admettre que la grossièreté d'une époque postérieure suppose une grossièreté plus grande dans une époque antérieure. Ce qui peut s'appliquer à toute l'espèce humaine ne peut s'appliquer à un seul peuple en particulier. Une dissolution des relations sociales, une interruption dans le développement d'une civilisation propre, des malheurs de toute espèce amenés par l'erreur de l'homme ou par cette main qui pèse les destins de l'humanité, peuvent avoir produit des phénomènes de cruautés, d'horreurs et de crimes sous lesquels on peut à peine reconnaître encore la beauté et la vertu des générations précédentes. Aussi les temps les plus anciens du peuple teutonique ne peuvent être mesurés d'après une mesure empruntée à des peuples étrangers et à d'autres temps; ils doivent eux-mêmes servir de base au jugement. Dans la vie, dans les actions, dans les mœurs seulement des anciens Teutschs se trouve la mesure de leur civilisation.

CHAPITRE VIII.

RELIGION ET CULTE.

Bien que des considérations générales puissent jusqu'à un certain point nous consoler de l'absence de renseignemens précis sur l'industrie, les arts et les sciences, rien ne peut cependant suppléer, même pauvrement, à cette absence, par rapport à ce qu'il y a de plus élevé et de plus sacré dans la vie de tous les hommes et de tous les peuples, par rapport à la religion. La religion, dans tous les temps et parmi toutes les races humaines, dès qu'elles eurent abandonné l'état de bêtes brutes, a contenu et dirigé la vie; elle a lié ce qui était déchiré; elle a réuni ce qui était morcelé; elle a apporté de l'ensemble dans les relations et réconcilié l'homme avec les misères de l'existence en l'enlevant à tout ce qui l'entourait et en le dirigeant vers l'empire de l'invisible, de l'immatériel et de l'infini, vers celui dont il tire son origine. Partout semblable à elle-même dans son essence intime, sa manifestation particulière chez un peuple déterminé ne peut être reconnue, déduite et supposée d'après aucun indice; mais il est nécessaire de concevoir et de contempler cette apparition elle-même, si l'on veut la distinguer dans son caractère propre. Si pour cela les moyens manquent, toute tentative d'arriver à elle, d'en parler, de la représenter est inutile. Sans doute le lien le plus étroit existe entre les idées religieuses, les institutions civiles et les relations sociales d'un peuple, parce que la religion pénètre la vie entière dans toutes ses manifestations. Assurément les institutions civiles et sociales ont pour but de protéger et de provoquer en général le développement de l'esprit humain et de mettre avant tout ses besoins religieux à l'abri de tout bouleversement extérieur. Aussi ces institutions sociales d'un peuple sont certainement beaucoup plus faciles à comprendre, à saisir

d'une manière bien plus vivante si l'on a reconnu les idées religieuses de ce peuple, et ces idées peuvent à leur tour recevoir une plus grande clarté par la vivante contemplation de la société dans toute son organisation. Mais il est impossible de reconnaître ces deux choses si une seule est connue, et peut-être, comme cela arrive pour les peuples teutoniques, d'une manière extrêmement incomplète. L'organisation politique d'Athènes se rattacha sans aucun doute dans l'origine aux croyances des Athéniens; mais qui se hasarderait à représenter la croyance d'après cette organisation? qui pourrait indiquer avec les changemens que subit l'organisation des changemens parallèles dans la croyance?

Et maintenant d'où devons-nous tirer la connaissance des idées que les anciens Teutschs avaient de la relation de l'homme avec Dieu? La religion chrétienne avec sa pure humanité, un grand coup d'œil sur les pays et sur les peuples, et une philosophie qui nous a appris à chercher partout l'homme dans l'homme, suffisent à peine pour nous mettre en état de concevoir avec netteté et d'apprécier avec justice des religions étrangères (1). Ce qu'il y a de plus profond et de plus délicat est trouvé le plus difficilement et s'altère le plus aisément. Le sentiment ne peut être pénétré par l'intelligence; la contemplation intime recule devant tout examen; la curiosité de l'esprit ne peut être soumise à aucune règle. Il s'ensuit que nous pouvons bien décrire l'extérieur du culte chez un peuple étranger et rapporter ce qu'il prononce sur Dieu et sur les choses divines à des idées générales qui nous tiennent lieu de vérité; qui toutefois nous dit le sens que ces peuples eux-mêmes attachent à des pratiques extérieures? et qui nous fait part de l'esprit de leurs mots, tel qu'ils l'avaient dans leur âme? Mais les Grecs et les Romains, préoccupés de leurs religions nationales, étaient tout à fait hors d'état d'apprécier la religion des Teutschs, lors même que, dans leur orgueil et dans leur dédain, ils auraient cru que cette recherche valait la peine d'être entreprise. Ils pouvaient bien saisir ce qu'il y avait de plus frappant et essayer de lui donner un sens, afin de le rapporter pour eux-mêmes à quelque corrélation; ils pouvaient aussi, comme ils l'ont fait chez d'autres peuples, rechercher dans le Teutschland leur mythologie, leurs temples et leurs autels et consigner par écrit ce qu'ils avaient ou n'avaient pas trouvé; mais ils étaient à coup sûr complétement incapables d'arriver à l'essence de la religion des peuples teutoniques.

Et ce qu'ils n'ont pu faire ou ce qu'ils ont négligé ne peut être remplacé d'aucune manière. Les renseignemens que fournissent les écrivains romains sur les institutions sociales des Teutschs pouvaient toujours être pauvres et confus. Comme les Teutschs surent se maintenir dans leur indépendance et comme ces institutions, bien qu'avec des changemens, sont restées aussi dans la vie pour des temps postérieurs, ce qui manque ou ce qui paraît inintelligible chez les Romains peut être souvent complété ou expliqué par la vie de ces temps postérieurs. Mais la religion des anciens Teutschs a péri, et une nouvelle religion, toute différente dans son origine et dans sa nature, s'est mise à sa place. Mais avec quelque ménagement que le christianisme pût çà et là se mettre à l'œuvre, avec quelque soin que ses apôtres s'y prissent pour gagner les hommes par des concessions pour des choses insignifiantes et réconcilier les idées païennes avec les principes, les doctrines et les vues du christianisme (2), il était dans la nature des choses que cette nouvelle religion dût tout changer, être destructive dans ses efforts les plus propres, et dès qu'elle se trouverait posée de pied ferme chercher même à effacer les derniers restes du paganisme. Ce que le père avait épargné et ménagé fut méprisé et anéanti par le fils (3). Les hommes qui entreprirent de répandre le christianisme parmi les peuples teutoniques ont, il est vrai, parlé assez souvent du paganisme, qu'ils combattaient; ils ont déploré les grossières superstitions qui s'opposaient à leurs efforts, et leurs comptes rendus et leurs plaintes ont fourni dans des conciles matière à diverses discussions; mais ces hommes, comme les historiens, n'étaient pas sans instruction; ils étaient familiarisés avec le paganisme romain; ils n'avaient pas le dessein de retracer un tableau des usages religieux des Teutschs, mais seulement le désir d'anéantir tout ce qui était païen et de mettre la lumière du nouveau salut à la place des anciennes ténèbres. Ils parlèrent donc en général; ils mêlèrent ce qui était romain et ce qui était teutsch (4): ils pouvaient d'autant moins songer à une distinction qu'ils

faisaient venir d'une seule source tout ce qui était païen, et qu'ils n'y voyaient que l'œuvre commune du plus dangereux ennemi de l'homme. De plus, dans les cinquième et huitième siècles, qui s'écoulèrent pendant ce temps au milieu des oppressions et des tempêtes des peuples et les difficultés de la vie, divers changemens ont pu s'accomplir dans les idées et les pratiques religieuses comme dans les relations sociales. Des dieux et des formes de culte ont pu pénétrer du Nord et du Sud et trouver un accès d'autant plus facile, que, dans des temps orageux, l'homme, excité et ébranlé, ayant besoin de secours et cherchant des consolations, entrait volontiers dans la voie nouvelle qu'on lui montrait pour diminuer sa douleur (5). Enfin pour ne pas faire mention des traditions du Nord, on ne peut non plus trouver pour ce temps, dans la double *Edda* islandaise, la solution que beaucoup ont cru trouver en elle. Il est impossible de préciser ce que contiennent d'historique ces livres très-remarquables sans doute, mais singuliers. Le temps où ils parurent au jour était déjà complétement chrétien; les auteurs, les élaborateurs et les collecteurs étaient chrétiens et poëtes. Et si même il ne fallait pas douter qu'un très-grand nombre d'idées, de traditions et de chants de l'ancien paganisme se fussent encore conservés dans la bouche du peuple chrétien, une chose toutefois est hors de doute: c'est que, comme chrétiens, les hommes par lesquels l'*Edda* nous est venu, n'ont absolument pas pu se tenir libres de la plénitude de la foi nouvelle; c'est qu'il est impossible qu'ils aient dégagé leur œuvre de toute influence de cette foi, et ils étaient à l'égard du paganisme dans une position trop hostile pour qu'ils aient pu regarder comme interdit de donner un lien, un complément et une élaboration arbitraire à la matière qu'ils trouvaient toute prête. En conséquence l'élément païen fondamental de l'*Edda* n'a pas été sans doute pénétré par l'esprit du christianisme, mais il en a reçu le souffle; la vérité de la vie s'est fondue par l'invention des élaborateurs en un tout, et aucune intelligence humaine ne pourrait séparer dans cette œuvre ce qui est historique de ce qui est poétique (6). Il faut ajouter qu'on n'a pas déterminé et qu'on ne peut déterminer les limites dans lesquelles cette mythologie avait trouvé de la foi et des honneurs. Les peuples de la Scandinavie étaient de race germanique; mais ils menaient dans leur propre nature une vie propre, et la communauté de race ne force pas à admettre que la religion de ces peuples ait été en aucun temps la religion des peuples du véritable Teutschland (7). Toutes les traditions de l'histoire s'opposent à cette hypothèse. Il ne se trouve pas une trace que même le premier dieu du Nord, qu'Odin ou Wodan qui très-certainement n'a paru que très-tard, ait été honoré par tous les peuples teutoniques, même à une époque peu ancienne, et il est à peine vraisemblable qu'il ait jamais été honoré dans le Teutschland méridional (8). Mais lors même que la religion du Nord se serait répandue sur tous les peuples teutoniques, il s'est écoulé entre le temps dont il est ici question et l'apparition de l'*Edda* un long espace de douze siècles, riches en faits, en malheurs et en changemens de toute espèce, dont personne ne peut calculer ni saisir d'un coup d'œil la profonde impression sur les idées religieuses.

Dans cet état de choses, on ne peut s'étonner que les efforts des savans pour la recherche de la religion et du culte divin chez les anciens Teutschs aient eu si peu de succès et que les données aient été si complétement différentes; car tous reportaient plus ou moins dans les anciens temps leur croyance, leur philosophie, leur manière de voir et leurs préjugés; ils expliquaient le peu de traditions que nous avons dans le sens qui leur convenait le plus et selon l'idée qu'ils se faisaient de la corrélation de la vie, et cette explication devait nécessairement conduire à des routes opposées parce qu'on ne tenait pas compte des distances de temps et de lieu, parce qu'on réunissait comme se donnant un jour réciproque tout ce qui se trouvait dans des écrivains de toute espèce et de tout esprit, qui avaient vécu dans un intervalle de treize cents ans (9). Mais dans cet état de la question, une seule chose aussi paraît pouvoir maintenir la vérité de l'histoire et préserver de cette confusion et de ce mélange auxquels on peut à peine échapper, de cette manie qui cherche à unir ce qui ne peut être uni, à recourir aux hypothèses et aux explications partout où cesse la tradition ou bien où elle est obscure et contradictoire. Ce que César et Tacite nous font connaître sur l'état religieux des anciens Teutschs doit être maintenu, jugé et apprécié en général d'après la nature

des relations humaines et en particulier d'après la nature des relations connues entre les peuples teutoniques, et ce que nous présentent plus tard la vie et les écrivains doit être conservé pour l'histoire des temps postérieurs. On ne peut arriver à la certitude, mais l'historien n'induit personne en erreur, et celui-là n'est pas ignorant qui a la mesure de ses connaissances.

Jules César est très-bref. Comparant entre eux les peuples de la Gaule et de la Germanie, il remarque que les uns et les autres ont des mœurs et des coutumes très-différentes : « Car, ajoute-t-il, les Germains n'ont pas de druides qui président aux choses divines et ne cherchent pas leur salut par des sacrifices (10). Ils ne reconnaissent de dieux que ceux qu'ils voient et par la puissance desquels ils sont évidemment protégés, le soleil, Vulcain et la lune; les autres ne leur sont même pas connus par la renommée. »

César ne dit rien de plus. Mais cette pauvreté n'est pas venue de ce qu'il a manqué d'occasions pour recueillir des informations; car pourvu de tous les moyens, il fut assez longtemps parmi les peuples teutoniques de la rive gauche du Rhin, et il se trouvait avec les peuples teutoniques de la rive droite en communication suffisante pour s'instruire mieux et plus complétement : mais elle est résultée de ce que César, dans le Teutschland comme dans la Gaule, ne s'inquiétait que des dieux romains. Ceux de ces dieux qu'il crut trouver parmi les Teutschs (11) ont été nommés par lui; il ne s'est pas informé de la religion qui était propre aux Teutschs, ou il n'a pas cru que ce qu'il avait appris valût la peine d'être consigné pour les lecteurs pour lesquels il écrivait. Ses paroles ne donnent donc pas la moindre solution sur la religion populaire des Teutschs. Une seule chose résulte de ce qu'il dit, c'est qu'ils n'avaient pas de druides, pas d'ordre sacerdotal, et cette seule chose est assurément importante. Mais il est digne de remarque que César ne sait absolument rien d'un culte des trois divinités, mais que, excluant expressément les sacrifices, il dit seulement que les Teutschs regardaient comme des dieux le soleil, Vulcain et la lune (12); et dans le fait l'action bienfaisante de ces trois puissances ne peut être méconnue ni par des hommes grossiers ni par des hommes civilisés.

Tacite est moins mesquin. La tradition de l'auteur de la race, Tuisco, comme de son fils et de ses petits-fils, est mentionnée à deux reprises. Mais ce dieu, né de la Terre, est aussi le seul dieu indigène que Tacite attribue à tous les peuples teutoniques, et il ne sait pas qu'on l'ait célébré autrement que par des chants. Puis il introduit Hercule. Celui-ci doit avoir été regardé par eux non comme un dieu, mais comme le premier de tous les hommes braves. Ils chantaient ses louanges lorsqu'ils marchaient au combat; mais ils lui sacrifiaient aussi les animaux qui lui plaisaient le plus, et il est fait mention d'un bois sur le Wéser qui lui était consacré. Plus loin il rappelle une tradition d'après laquelle Ulysse, dans ses longues et fabuleuses erreurs, aurait aussi été poussé dans la mer du Nord, et serait venu dans les pays de la Germanie. Asciburgium, disait-on, situé sur la rive du Rhin, avait été fondé et nommé par lui; jadis même on trouva près de ce lieu un autel consacré à Ulysse, fils de Laërte. Mais Tacite ne dit pas que cet Ulysse ait passé parmi les Teutschs pour un dieu ou pour un héros; il ne dit pas qu'ils l'aient honoré ou célébré de quelque manière que ce fût; bien plus, il ajoute qu'il n'a le dessein ni de garantir ni de réfuter cette fable, qu'il laisse à chacun la faculté d'y croire ou de la rejeter; et par cette addition, il prouve assez clairement son incrédulité. Plus loin Tacite dit : « Les Germains honorent principalement parmi les dieux Mercure, auquel ils se font un devoir d'offrir en certains jours des victimes humaines. » Mais il n'indique pas comment ils représentaient ce Mercure, ce qu'ils espéraient de lui, ce qu'ils en redoutaient. Enfin Tacite nomme encore Mars, auquel ils doivent avoir sacrifié, comme à Hercule, les animaux qui lui plaisaient le plus. Mais dans le récit de la guerre entre les Hermundures et les Cattes au sujet du fleuve qui produisait le sel, il dit que les vainqueurs offrirent à Mars, comme victimes qu'ils lui avaient vouées, les chevaux, les hommes et tout ce qui avait vie. Voilà l'étendue que Tacite donne à la série des dieux dont le culte est attribué à tous les Teutschs. Ses indications sont par conséquent essentiellement différentes des assertions de César. Les trois dieux que César attribue seulement aux Teutschs ne sont même pas nommés par Tacite, et si César déclare les Teutschs étrangers à des habitudes de

sacrifices, Tacite ne leur fait pas sacrifier seulement des animaux, mais aussi des hommes, et rattache même l'usage des sacrifices à des jours déterminés (13). Sous le rapport des prêtres seulement, Tacite n'est pas en opposition avec le divin Jules. Ni l'un ni l'autre ne donnent des noms teutschs aux dieux qu'ils nomment (14). Le motif de ce silence ne peut être précisé pour César ; quant à Tacite, il est évident : les noms de Tuisco et de Mann, qui ont été cités, les noms d'Herta et d'Alces, qui seront cités plus loin, prouvent qu'il indiquait volontiers des noms teutschs s'il les savait. Il n'appelle donc pas les dieux par leurs noms teutschs parce qu'il ne les savait point, et il ne les savait pas parce qu'ils n'avaient point de noms teutschs.

« Du reste, ajoute l'historien, ils croient, à cause de l'étendue du ciel, qu'il n'est permis ni d'enfermer les dieux entre des murailles ni de les reproduire d'une manière quelconque sous une forme semblable à celle de l'homme (15); ils consacrent des bois et des forêts, et nomment du nom des dieux ces retraites mystérieuses, qu'ils ne regardent qu'avec respect. » Ces mots sont sans aucun doute d'une haute importance : ils contiennent le jugement sur les renseignemens relatifs aux dieux et donnent une mesure pour les apprécier. Comme faits, ils disent seulement que chez les Teutschs, autant que Tacite pouvait le savoir, il n'y avait ni édifices religieux ni images de dieux. La raison qu'il donne de ce phénomène n'est sans doute que sa propre opinion; mais si le défenseur étranger du peuple teutsch avait de celui-ci une idée assez grande pour lui attribuer une manière de voir si élevée, le descendant des Teutschs n'est pas forcé d'imposer à ses aïeux une manière de voir plus vulgaire. Selon l'assertion, au contraire, les Teutschs n'ont honoré du nom des dieux que ce mystère, cet être invisible et souverain auquel ils pensaient avec respect; là se trouve évidemment la preuve que Mercure, Mars et Hercule n'étaient pas des êtres déterminés, qui vivaient dans la croyance des Teutschs, mais simplement des créations de l'imagination romaine, qui donnait les formes auxquelles elle était accoutumée aux manifestations du sentiment religieux chez les Teutschs. On ne peut nier du moins que Tacite n'ait détruit par cette assertion ce qu'il a dit précédemment des dieux ; que par elle il reconnaît qu'il ne savait rien des dieux des Teutschs, et que par conséquent il serait impossible de tirer de son ouvrage aucune preuve de l'existence d'une mythologie complétement formée parmi ce peuple (16).

Il y a plus de précision au contraire et de certitude dans ce que Tacite a remarqué sur le désir qu'avaient les Teutschs de deviner l'avenir : « Ils font la plus grande attention aux sorts et aux présages ; l'emploi des sorts est simple : une branche coupée à un arbre fruitier est divisée en petites baguettes, et celles-ci, distinguées par certaines lignes, sont jetées aveuglément et au hasard sur une toile blanche. Le prêtre de l'état, si l'on cherche conseil dans les affaires de l'état ; le père de famille lui-même, si l'on cherche conseil dans les affaires privées, invoquant les dieux (17) et levant les yeux au ciel, lève trois fois chaque baguette et les explique à mesure, d'après les caractères qui y ont été préalablement gravés. Si l'interprétation est défavorable, on ne délibère pas le même jour sur la même affaire ; si elle est favorable, on cherche encore la certitude par des présages ; et l'on connaît aussi dans ce pays l'art d'interroger le chant et le vol des oiseaux; mais ce qui est particulier à ce peuple, c'est de demander aux chevaux des présages et des pressentimens. Dans les bois et les forêts consacrés sont entretenus aux dépens du public des chevaux blancs qui ne sont jamais soumis à aucun travail. Le prêtre et le roi, ou le prince de l'état, suivent ces chevaux, qui traînent le char sacré, et ils observent leur hennissement et leur souffle, et aucun présage ne trouve plus de confiance non-seulement dans la multitude, mais aussi parmi les grands, parmi les prêtres, car ils se tiennent eux-mêmes pour les serviteurs de la divinité et les chevaux sacrés pour ses confidens. Il y a encore un autre moyen d'observer les présages, par lequel ils cherchent à pressentir l'issue des guerres difficiles : ils mettent un captif du peuple auquel ils doivent faire la guerre, de quelque manière qu'il eût été pris, en présence d'un de leurs compatriotes choisi par eux, et les font combattre en duel avec leurs armes nationales ; la victoire de l'un ou de l'autre est considérée comme la décision du sort. »

Ces paroles sont précises, et bien qu'elles ne soient pas sans obscurité, elles ne sont pas équivoques ; elles nous apprennent quelque

chose de caractéristique et portent la marque évidente de la recherche historique. Il n'y a donc pas moyen d'exercer à leur sujet l'adresse et l'interprétation. Cette seule chose que les Teutschs (18) se regardent eux-mêmes comme les serviteurs des dieux et les chevaux blancs comme leurs confidens est une idée de l'historien pour expliquer la foi que l'on avait au souffle et au hennissement de ces chevaux. Mais la prétention des peuples teutoniques de voir dans l'avenir et de prévoir la marche des choses par une manifestation divine ne doit nullement surprendre. Cette prétention leur était commune avec tous les autres peuples; elle résulte du sentiment de la dépendance de l'action humaine et des relations humaines d'un ordre supérieur, et des efforts de la haute volonté d'agir et de vivre conformément à cet ordre plus élevé. Elle est une pieuse manifestation du besoin d'une vertu pure et de justice, et une très-grande civilisation est nécessaire avant que l'homme reconnaisse la claire raison comme la seule source de toute prédiction de l'avenir. Aucun peuple (et bien rarement un individu) n'est jamais arrivé à cette hauteur.

Mais dans les paroles de Tacite, ce qui est dit du prêtre présente des difficultés. Jules César avait fait cette remarque expresse : « Les Germains n'ont pas de druides. » Il indique les druides comme le premier ordre dans la Gaule: « Ils s'occupent des choses divines; ils veillent aux sacrifices publics et privés; ils expliquent les pratiques et les doctrines religieuses. » Mais ils avaient aussi la plus grande influence sur les relations de la vie; la décision de toutes les affaires de l'état, comme des particuliers, était en leur pouvoir; ils déterminaient les récompenses et les peines, et celui qui ne se soumettait pas à leur décision était exposé aux châtimens les plus sévères, à l'exil, à l'exclusion de la communauté religieuse et même de la société humaine en général. Tous les druides de la Gaule étaient soumis à un chef suprême; enfin ils avaient une foule de doctrines secrètes qu'ils ne confiaient pas à l'écriture, mais qu'ils transmettaient par la parole à leurs disciples. Il ne se trouvait rien de tout cela chez les Teutschs. Tacite ne dit même pas que le prêtre ait veillé aux sacrifices; il ne connaît qu'un prêtre dans un canton, et il ne lui attribue d'autre soin que la surveillance du sort dans les affaires publiques, l'interprétation du souffle et du hennissement des chevaux blancs, le maintien de l'ordre dans l'assemblée du peuple et la punition des contraventions dans l'armée. Mais chaque père de famille, comme il était maître et souverain sur sa propriété et qu'il veillait par la parole et par l'action à l'ordre et à la discipline, pouvait aussi jeter et consulter le sort pour ses propres affaires, et l'interprétation du hennissement et du souffle du cheval n'était pas tirée par le prêtre seul, mais en commun par le prêtre et le roi ou le graf. Ainsi même dans cette interprétation, il n'y avait, à ce qu'il paraît, rien de mystérieux ni de sacerdotal. Le prêtre peut donc à peine avoir été quelque chose de plus qu'un homme élu par la communauté pour des fonctions déterminées. Peut-être sans doctrine, sans consécration, sans engagement, n'était-il prêtre que par ses fonctions; peut-être était-il l'homme le plus âgé du canton, par conséquent le plus au courant des usages nationaux et le plus considéré parmi son peuple. Peut-être les Romains n'en ont-ils fait un prêtre que parce qu'ils ont reporté à des dieux déterminés l'humilité religieuse à l'égard de l'éternelle Providence. Du moins à une époque postérieure, le prêtre des Burgundes est appelé le plus vieux (*sinist*), et la circonstance que Tacite répète à deux reprises l'expression *prêtre de l'état* conduit à penser que ce prêtre était sorti de la vie civile par la volonté et l'élection de la communauté du peuple. En tous cas cette réunion des assertions des écrivains romains donne la preuve la plus manifeste que chez les Teutschs il n'y avait point d'ordre sacerdotal; et cette preuve est d'autant plus forte que la prêtrise a dû nécessairement leur paraître comme quelque chose d'extérieur et d'une consistance sociale, et qu'un ordre sacerdotal ne peut être considéré comme en harmonie avec l'ensemble des institutions dans le Teutschland; mais elle n'établit nullement que les Teutschs aient eu en général des prêtres qui fussent autre chose que des fonctionnaires de l'état (19). Dans toutes leurs expéditions dans le Teutschland et dans toutes leurs guerres avec les peuples teutoniques, les Romains n'ont fait prisonnier qu'un seul prêtre, que Strabon appelle Libys, un prêtre des Cattes, et dont l'infortune orna le triomphe de Germanicus.

Mais la divination même n'était pas confiée aux prêtres seuls : des femmes aussi figurent

comme devineresses, bien que d'une autre manière. Les renseignemens sur ces devineresses ne se rapportent sans doute qu'à certains peuples; mais comme Tacite met en relation celles dont il parle par l'observation générale : « Les Germains croient même qu'il y a dans quelques femmes quelque chose de sacré et de prophétique; ils ne dédaignent pas non plus leurs conseils et ne négligent pas leurs oracles (20), » il semble que l'on puisse penser que la croyance à des femmes instruites de l'avenir était générale. D'après le récit de Strabon, il y avait dans l'armée des Cimbres de saintes devineresses aux cheveux blancs, revêtues d'une robe blanche, portant une ceinture d'airain et marchant pieds nus. Elles s'avançaient vers les prisonniers l'épée nue, les menaient auprès d'un grand chaudron d'airain, se plaçaient sur un échafaud, leur coupaient la gorge et prédisaient l'avenir par le sang qui était recueilli dans le chaudron. Les autres ouvraient les cadavres des morts et annonçaient aux leurs la victoire par l'inspection des entrailles. Mais ce ne sera pas assurément une grande faute contre l'histoire que de considérer cette atrocité comme un conte sans fondement, comme une production de la fable aux mille voix qui, à cette époque de terreur, circulait parmi les Romains. Le bruit, au contraire, qu'il y a eu des femmes habiles à prédire l'avenir parmi les Cimbres n'a pas besoin d'être représenté avec les descriptions qu'on y ajoute.

Comme César nous l'apprend, il y avait aussi des femmes habiles à connaître l'avenir dans l'armée d'Arioviste, et selon Plutarque, elles interprétaient les tournoiemens et les cercles qui se forment sur l'eau; mais dans les guerres subséquentes entre les Teutschs et les Romains il ne paraît pas de devineresses. Lorsque les peuples teutoniques combattirent sur le sol sacré de la patrie pour l'antique liberté, il ne s'éleva en eux aucun doute sur le succès, et des héros tels qu'Armin, fermes dans leurs résolutions et décidés dans leur volonté à vivre ou à mourir en hommes libres, n'avaient besoin d'aucun encouragement et portaient sans hésitation et sans faiblesse leurs regards dans l'avenir. Mais aussitôt que des tentatives durent être faites pour ébranler la domination romaine au delà des limites de la patrie, apparut Véléda, la jeune fille de la Lippe, et elle obtint, comme prophétesse instruite des choses sacrées, un grand ascendant sur son peuple. Tacite nomme avec elle Aurinia qui vécut avant elle, mais dont l'influence est tout aussi peu connue que celle de Ganna, qui doit avoir vécu du temps de Domitien. Nous ne savons non plus ni de Véléda ni de ces deux prophétesses d'après quels signes elles prononçaient leurs oracles. Tacite dit que Véléda fut longtemps regardée comme divine par la multitude : « mais, ajoute-t-il, Aurinia et plusieurs autres furent également honorées jadis, mais non par adoration, non pour en faire des déesses (21). »

Maintenant, comment ces femmes furent-elles amenées à des essais de divination? Comment leurs paroles obtinrent-elles croyance, et dans quelle position étaient-elles par rapport au prêtre? La difficulté des temps les excita et produisit l'enthousiasme par l'espérance, le désespoir ou la colère. La vérité de leurs oracles, garantie par la marche des événemens, leur valut la confiance des hommes et leur donna de la considération dans le peuple (22); mais elles n'agissaient pas d'accord avec le prêtre. L'influence du prêtre était bornée au sol natal, aux affaires de la communauté de canton; la prophétesse au contraire portait ses regards au delà du canton et cherchait à amener, à vivifier, à soutenir des expéditions au loin dans un grand but.

Il reste à examiner les indications que Tacite donne sur les divinités, les pratiques et les idées religieuses de quelques peuples particuliers; mais ces indications n'aboutissent pas non plus à d'autres données. Il est remarquable que Tacite raconte le plus de choses caractéristiques des peuples éloignés avec lesquels les Romains n'eurent en partie que peu de points de contact et en partie aucune relation. Peut-on en tirer cette conséquence que les peuples teutoniques plus voisins, entre le Rhin et l'Elbe, entre le Danube et la mer, ont eu les mêmes pratiques et coutumes religieuses? ou cela autorise-t-il à supposer que Tacite s'est renfermé pour ces peuples dans des généralités, parce que les recherches dans les détails ne donnaient rien de certain, et que les bruits sur les peuples éloignés se sont maintenus parce qu'il manquait d'occasions pour les vérifier et les contrôler? Chacun assurément accorde volontiers sa foi et sa confiance au grand histo-

rien; mais il n'est pas injuste de rechercher quelles ont été ses sources.

Tacite ne donne qu'un trait caractéristique pour les peuples situés dans le voisinage de l'empire romain. Les Hermundures et les Cattes furent aussi déterminés à la guerre pour le fleuve des eaux salées par la croyance que ces lieux étaient plus rapprochés du ciel et que nulle part ailleurs les prières des mortels n'arrivaient plus vite aux oreilles des dieux; mais ce trait présente à peine quelque chose de particulier. La même chose peut avoir eu lieu chez tous les peuples pour les bois et les forêts sacrés. Dans celles-ci aussi les Teutschs se courbaient avec respect devant la puissance invisible et lui adressaient leurs prières dans l'espoir qu'elles seraient exaucées.

Une autre indication peut à peine être rapportée à ces peuples. Une partie des Suèves, dit Tacite, sacrifiait à Isis; mais, comme il le reconnaît lui-même, il n'a pu découvrir l'occasion ni l'origine de ce culte étranger; l'image elle-même toutefois, semblable à un navire liburnien, est une preuve pour lui que ce culte a été apporté par mer (23); l'assertion ne va pas plus loin. Et comme les Suèves, selon son idée, s'étendaient depuis le Danube jusqu'au delà de la mer Baltique, l'imagination et l'érudition ont un vaste espace pour essayer d'introduire et d'interpréter cette Isis; mais le navire liburnien et l'opinion de Tacite que ce culte étranger avait été introduit par mer permettent à peine de placer cette partie des Suèves dans l'intérieur du pays, mais se rapportent au lointain, aux côtes de la mer Baltique.

Au sujet des Semnones au contraire, qui demeuraient de l'autre côté de l'Elbe, Tacite remarque que la croyance qu'ils étaient les plus anciens des Suèves se trouve confirmée par la religion : « Car à une époque déterminée, se rassemblent par leurs envoyés, dans une forêt sacrée par les divinations des pères et par une antique horreur, tous les peuples de ce même sang (24); ils célèbrent en immolant publiquement un homme l'horrible commencement de l'usage barbare. Une autre cérémonie se fait dans ce bois : chacun de ceux qui y entraient était garrotté, reconnaissant sa petitesse et la puissance de la divinité; s'il tombait par hasard, il ne pouvait ni être relevé ni se relever lui-même : on le traînait au dehors. Toute cette superstition signifie que de là est venue l'origine du peuple, que là est Dieu qui gouverne tout, et que le reste est soumis et obéissant (25). » On ne peut nier que l'homme, dans le sentiment de sa faiblesse, en face de la puissance de la nature, exposé à la vicissitude du bonheur et du malheur et ne voyant devant lui qu'une courte existence, ait besoin d'un long temps pour arriver à une connaissance plus pure, et que, pendant ses efforts et ses essais, il soit souvent tombé dans des divagations qui sont inconcevables pour une intelligence cultivée. Chez les Teutschs comme chez d'autres peuples, le sentiment religieux peut avoir dégénéré en superstition sauvage, et cette superstition peut avoir réclamé ses victimes et produit des cruautés de plus d'une espèce; mais si ce bois des Semnones fut un véritable sanctuaire national, il est difficile de croire que des étrangers aient eu accès à l'accomplissement des antiques usages sacrés et que les initiés aux mystères de la forêt les aient communiqués à des étrangers. Les ambassades semblent aussi se rapporter à une assemblée fédérative de tous les cantons des Semnones, parce que l'homme se fait bien remplacer dans les affaires civiles, mais tient à paraître lui-même quand il s'agit de besoins religieux; et qui peut en général déterminer la valeur des paroles de Tacite? Son interprétation seule mérite d'être pleinement reconnue; mais pour des faits sans garantie toute espèce de doute est permise.

Plus loin Tacite décrit une cérémonie religieuse particulière, que sept peuples suéviques, les Reudignes, les Avions, les Angles, les Varins, les Eudoses, les Suardons, les Nuithons, doivent avoir accomplie en commun : « Ils honorent Hertha, c'est-à-dire la Terre-mère, et croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes et circule au milieu des peuples. Dans une île de l'Océan est une forêt sacrée et dans celle-ci un char consacré, couvert d'un voile; un seul prêtre a le droit d'y toucher; il reconnaît la présence de la déesse dans le sanctuaire, et pénétré de respect, il accompagne son char traîné par des génisses. Heureux était le jour, heureux le lieu qu'elle jugeait dignes de son arrivée et de son séjour. Ils n'entraient pas en guerre, ne prenaient pas les armes; tout fer était renfermé; on ne connaissait, on n'aimait que la paix et le repos jusqu'à ce que le même prêtre ramenât dans son temple la déesse, rassasiée de ses communications avec les mortels.

Alors le char et le voile, et, si on peut le croire, la déesse elle-même, étaient lavés dans un lac mystérieux (26). Des esclaves servaient : le même lac les engloutissait aussitôt. De là une terreur secrète et la sainte ignorance sur ce que pouvait être ce que ne pouvaient voir que des hommes qu'on noyait ensuite. »

Mais ces paroles célèbres, dont il a été tant de fois question, ne sont même pas claires et ne manquent pas de contradictions. Le nom même de la déesse Hertha n'est sorti que d'une supposition, qui, bien que fondée raisonnablement, n'a cependant aucune certitude (27). Des sept peuples aussi auxquels cette fête est attribuée, cinq, les Reudignes, les Avions, les Eudoses, les Suardons et les Nuithons, sont complétement inconnus, puisqu'ils ne sont nommés nulle part ailleurs que dans ce passage, et les Romains ne sont jamais entrés en communication avec les deux autres. La discussion est d'autant plus facile entre les trois îles de Rügen, de Sœland et de OEsel, qui se disputent l'honneur de ce culte mystérieux, de cette sainte incertitude et de ce lac qui engloutit des hommes.

Tacite signale chez les Næharvales une forêt consacrée à un culte ancien : à celui-ci présidait un prêtre couvert d'ornemens féminins. La divinité à laquelle la forêt était consacrée, s'appelait Alcis. Tacite traduit ce mot, par rapport à la chose elle-même, par Castor et Pollux; mais il ajoute expressément qu'il n'y avait pas d'images et aucune trace de superstition étrangère; seulement deux jeunes frères étaient honorés, et cette addition est sans aucun doute ce qu'il y a de plus important dans son indication.

Enfin il est dit des Æstyens qu'ils honoraient la mère des dieux, et l'on cite comme un trait distinctif de leur superstition, qu'ils portaient des images de sanglier, dans la folle idée que c'étaient des armes défensives et des amulettes, qui mettaient les adorateurs de la déesse en sûreté même au milieu des ennemis. Et avec cette indication se terminent ses renseignemens sur la religion des anciens Teutschs.

Deux routes sont possibles : par la comparaison de ce qui est raconté de la vie religieuse des Teutschs avec ce qui apparaît chez d'autres peuples dans des temps antérieurs et postérieurs, par des interprétations et des changemens de noms et de choses, par le rapprochement et le mélange de ce qui est près avec ce qui est éloigné, par des inductions de toute espèce, par la confusion du possible avec le vraisemblable, du vraisemblable avec le réel, enfin par tous les artifices de l'érudition et de la culture scientifique, on peut créer aux peuples teutoniques de cet ancien temps une mythologie et leur prêter un système de doctrines et de croyances conformes à sa propre manière de voir, à ses propres vœux, à ses propres tendances et à ses propres besoins; ou bien l'on ne va pas au delà des témoignages précis, on recherche leur contenu et leur origine, et l'on n'hésite pas à reconnaître que nos connaissances ne sont que partielles. La première route doit être frayée par chacun de ceux qui s'y lancent; la solidité de la construction dépend des fondemens de son esprit; il marche dans l'infini toujours vers autre chose, toujours vers une chose nouvelle. Mais celui qui choisit l'autre a une direction et un but. Nous l'avons choisie, et ce que nous avons trouvé en la suivant peut, en réalité, se résumer en peu de mots. Les peuples de l'ancien Teutschland reconnaissaient la divinité et sentaient leur dépendance d'une puissance supérieure qui gouverne la vie humaine comme elle gouverne la nature.

Ils éprouvaient le besoin de régler leur vie et leur volonté conformément à la volonté de cette puissance supérieure. Aussi cherchaient-ils à découvrir cette volonté dans leurs desseins et dans leurs efforts ou à obtenir une manifestation de l'ordre suprême; aussi cherchaient-ils dans les besoins, dans la crainte et dans la nécessité de la vie, un secours près de cette puissance souveraine, et lui apportaient-ils leurs joyeuses actions de grâces aux jours de bonheur et de succès. Mais le culte se rattachait à des lieux sacrés de la patrie, à des forêts, à des bois, à des fleuves : là brûlaient leurs offrandes, là ils priaient, là ils se courbaient dans l'humilité et dans une crainte respectueuse devant l'invisible, l'incompréhensible, la sainte Providence.

CHAPITRE IX.

VIE DOMESTIQUE ET RAPPORTS DE SOCIABILITÉ. — MOEURS ET USAGES.

« Chez les Germains, de bonnes mœurs font plus que chez d'autres peuples de bonnes lois, » dit Tacite. Il est d'autant plus heureux que le grand historien ait écrit et transmis à nous, les arrière-neveux, ce qu'il a pu connaître des

mœurs de nos ancêtres. Son tableau est peint à grands traits; il est facile de reconnaître ce qu'il y manque. La vérité et la fidélité ne souffrent pas de ce que quelques détails s'accordent avec les mœurs d'autres peuples. S'élançant de la même racine, rempli de la même sève, le tronc de l'espèce humaine étend des branches semblables et produit dans des relations semblables des fruits semblables.

Le mariage est la base de la famille; il ne se faisait qu'à un âge mûr. Élevé simplement au milieu des travaux, sans séduction et sans excitation, le jeune homme ne sentait que tard s'éveiller en lui les désirs des sens, et il n'approchait d'une jeune fille que dans la force de l'âge viril (1). Avec la jeune fille, on ne se hâtait pas non plus. Elle devait être formée pour la haute mission de femme de ménage et de mère de famille avant de se risquer à devenir épouse (2). Les parens et les alliés délibéraient sur le mariage et assez souvent dans les banquets solennels auxquels donnait lieu l'assemblée de la communauté de peuple. Une nombreuse parenté, une foule d'alliés était sans doute, dans le Teutschland, regardée comme un bonheur dans les relations de la vie; le lien de parenté toutefois était encore trop fort, et les droits et les obligations qu'il embrassait étaient d'une trop grande importance pour qu'un accord général de toute la parenté ne fût pas nécessaire ou salutaire (3). Mais avec son conseil et avec son consentement, le jeune Teutsch se choisissait une femme de son peuple, de même âge que lui (4), et il ne choisissait qu'une femme. Chez presque aucun peuple barbare des anciens temps on ne trouve cette retenue, mère de beaucoup de vertus et de tout bonheur domestique: elle était générale chez les Teutschs. Tacite, il est vrai, a remarqué que, sans doute dans un petit nombre de cas, plusieurs mariages étaient recherchés; mais il a toutefois ajouté aussitôt que cela n'avait pas lieu par débauche, mais par des motifs de considération et de puissance. Mais l'historien n'en connaît qu'un seul exemple positif.

Arioviste avait deux femmes; il n'avait épousé la seconde qu'après son arrivée dans la Gaule; et comme cette femme n'était pas de race teutsche, mais la sœur du roi Vocion dans le Noricum, envoyée vers lui par son frère, ce mariage parmi des peuples étrangers peut avoir eu lieu contre toutes les mœurs teutsches et par condescendance pour les mœurs étrangères. Et cependant il est très-vraisemblable que Tacite n'a été amené à son exception que par ce seul exemple (5).

On ne recherchait pas une fille pour ses richesses, car la dot n'était pas apportée par la femme à l'homme, mais par l'homme à la femme. Les parens et les alliés étaient présens et jugeaient ce qui était apporté (6). Mais ceci ne s'appliquait ni à des futilités de femme ni à la parure de la nouvelle mariée; mais c'était un attelage de bœufs, un cheval de bataille, un bouclier avec la framée et l'épée. En justifiant de ces biens, l'homme obtenait la femme. Elle, de son côté, apportait à l'homme quelque pièce d'armement: « Voilà, dit Tacite, en expliquant noblement ce bel usage; voilà ce qu'ils considèrent comme l'union la plus solide; ce qui est pour eux le saint mystère, les dieux protecteurs du mariage. Afin que la femme n'oublie pas les idées de bravoure ni les vicissitudes de la guerre, on lui rappelle même par la consécration de l'union qu'elle contracte, que, compagne des travaux et des dangers, elle vient risquer et supporter le même sort que son mari dans la paix, le même sort dans la guerre. C'est là ce que signifient les bœufs réunis sous le joug, le cheval tout équipé, les armes apportées. C'est ainsi qu'il faut vivre, c'est ainsi qu'il faut mourir. Ils reçoivent ce qu'ils transmettent intact et digne aux enfans, ce que conservent les brus et ce qu'elles doivent à leur tour transmettre aux petits-fils.»

Mais Tacite, par le défaut de connaissances suffisantes, s'est trompé, sans aucun doute, dans quelques détails. Assurément tout jeune Teutsch qui se mariait n'avait pas le cheval équipé. Celui qui possédait un tel cheval le montait à coup sûr lorsqu'il allait au combat, et dans les batailles, le plus grand nombre figurait à pied. Mais un attelage de bœufs, un bouclier, une frâmée et une épée pouvaient être présentés par tous. L'attelage prouvait la possession d'une propriété foncière; les armes montraient que le fiancé était un homme libre, indépendant, émancipé de la puissance paternelle, reçu dans la communauté des associés de canton; et c'était là ce que les parens de la fiancée avaient à vérifier.

Mais certainement aussi à ce grave moment se rattachaient de graves considérations sur le sort de la vie humaine et sur les vicissitudes de bonheur et de malheur au-devant

desquelles allait la jeune femme, comme fidèle compagne de son mari.

Du reste, le défaut de dot de la femme n'était pas non plus compensé, dans la suite du temps, par l'héritage du père. Tacite dit: « Chacun a ses enfans pour héritiers et pour successeurs. Il ne se fait pas de testament. S'il n'y a pas d'enfans, les frères et les oncles des deux côtés sont les héritiers les plus rapprochés.» Cette série est évidemment incomplète; mais comme il n'est fait nulle mention du sexe féminin, on peut à peine douter qu'il n'ait été exclu. Le motif de cette exclusion doit cependant être cherché seulement dans le désir d'empêcher la division et l'affaiblissement de la propriété, pour rendre possible et facile à l'homme son armement pour la défense de sa patrie; car une telle loi supposerait une face de la puissance politique à laquelle il ne faut pas penser chez les Teutschs; mais il faut la chercher aussi dans les délicates relations des sexes entre eux et dans la pureté de la vie conjugale. La fille non mariée était une partie de la maison, unie à ses parens sous la puissance et la protection de son père, et, après la mort de celui-ci, sous la protection de l'homme à qui le bien échéait en héritage. Mais la fille mariée devait appartenir sans réserve à l'homme qui l'avait choisie. Celui-ci ne devait considérer dans son choix que la jeune fille elle-même, ses vertus et son habileté. La jeune fille devait s'élever dans son époux; son bonheur devait être le sien, ainsi que son malheur, et pour cette raison elle ne devait pas pouvoir s'opposer à lui, dans l'orgueil d'une fortune qui lui appartînt personnellement. Comme il pouvait toutefois sembler dur que la fille de la maison fût forcée de sortir les mains vides du bien paternel, un autre héritage, qui compensait celui quelle perdait, lui était assuré par les mœurs de son peuple; ses frères, et en général les héritiers du père, étaient obligés de veiller sur ses enfans, de les protéger et de les soutenir si le destin de la vie arrachait à elle son époux, à ses enfans leur père (7).

Le mariage, conclu de cette manière, était austère et sacré. Les femmes, que ne détournaient pas les séductions des spectacles ni les charmes de grandes réunions, que ne troublait point le poison de lettres secrètes, vivaient dans l'innocence et la chasteté. L'adultère était très-rare dans tout ce peuple si nombreux. Le châtiment, remis à l'époux, suivait le crime avec une prompte sévérité. Entraînée par ses alliés, après qu'on lui avait coupé les cheveux, la femme coupable était repoussée de la maison par son mari, qui la chassait devant lui à coups de verges dans toute la communauté. Il n'y avait pas de pardon pour celle qui avait livré sa pudeur. Ni la jeunesse, ni la beauté ou la richesse ne procuraient un mari à la malheureuse: « Car personne, ajoute Tacite, dans son amère colère contre l'immoralité et les débauches de Rome, personne parmi les Teutschs ne rit des vices, et corrompre et être corrompu n'est pas appelé le siècle. » Les hommes n'étaient donc assurément pas moins sévères pour eux-mêmes que pour les femmes et n'exigeaient point de leurs femmes de la chasteté, des mœurs pures, de la fidélité, tandis qu'eux-mêmes vivaient dans l'inconduite, dans d'ignobles relations et dans la honte (8).

Chez quelques peuples, les usages avaient encore une forme plus délicate pour conserver dans toute sa pureté la plus belle relation de la vie. Les jeunes filles seules se mariaient, et non les veuves. La femme ne devait avoir qu'une seule espérance, un seul vœu: comme elle n'avait qu'un corps et qu'une vie, elle ne devait obtenir qu'un époux, afin que ses pensées et ses désirs fussent bornés à des limites déterminées, afin qu'elle aimât seulement l'homme, et non le mariage.

Telle était la base morale sur laquelle reposait chez les Teutschs le premier et le plus naturel des liens de l'homme. Il ne faut pas s'étonner que la vie publique fût si riche en talens et en vertus: comme pères et mères, de semblables époux étaient fiers d'avoir des enfans plus sains et plus forts; la vigueur héréditaire se transmettait de génération en génération; il était impossible qu'elle dégénérât en faiblesse et en langueur. Là la nature gardait aussi sa marche et ses droits. Les artifices, les violences et les cruautés par lesquels, parmi les peuples les plus célèbres de l'antiquité, hors d'état de refréner les passions et sans sagesse et sans volonté pour en supporter les suites, la vie humaine était criminellement anéantie, étaient inconnus ou odieux dans le Teutschland. La femme teutsche recevait naturellement dans ses bras l'enfant qu'elle avait mis au monde et le nourrissait de son propre sein; il n'était point livré à des

nourrices et à des servantes (9). A mesure qu'il grandissait, il devait s'accoutumer au travail et à la peine (10). On ne pouvait distinguer par une éducation plus raffinée si un jour l'enfant serait maître ou esclave ; car l'un comme l'autre vivait soignant et gardant au milieu du bétail (11), richesse du père, et couchait sur la dure. L'adolescence séparait seule l'enfant né libre de l'esclave, et des actes de bravoure le faisaient reconnaître d'une manière certaine.

En réalité, le vêtement des hommes et des femmes était le même. Dans leurs maisons bien chauffées, ils rejetaient volontiers ce qui était lourd et incommode ; le Romain dit qu'ils s'y tenaient nus. Cependant il fallait distinguer les riches et les pauvres. Ceux qui étaient le plus à leur aise portaient un vêtement très-serré, qui dessinait tous les membres. Par-dessus ce vêtement ils jetaient, en sortant de chez eux, en été un manteau, en hiver une fourrure. Le pauvre, qui cherchait à se tirer d'embarras le mieux qu'il pouvait, se contentait de la toison d'un mouton, qu'il attachait avec une épine ; les plus riches se choisissaient les peaux des animaux les plus rares et les ornaient de diverses manières (12). Les femmes portaient souvent de la toile de lin et couvraient leurs robes d'un ornement de pourpre. Cette robe n'avait point de manches, et les bras et une partie de la poitrine restaient découverts : tel est le sens des observations de Tacite. Toutefois sur la colonne dédiée à Marc-Aurèle, des hommes paraissent devant l'empereur comme ambassadeurs dont l'habillement ne diffère pas beaucoup de celui des Romains ; des femmes teutsches figurent aussi avec des robes à manches qui couvrent tout le corps ; un voile même ne manque pas. Il se peut donc que de même que cela eut lieu entre les particuliers selon leur fortune et l'occasion, il se soit introduit aussi une grande différence chez des peuples entiers, par le temps, la position et les communications, bien que dans l'ensemble on fût obligé de reconnaître partout un caractère national ; et cette pensée n'est pas étrangère à Tacite.

L'organisation intérieure de la maison devait être désagréable aux Romains, parce qu'elle n'était pas conforme à leurs habitudes. De là la remarque de saleté et de malpropreté, qui, à un égal degré de civilisation, ont été dès l'antiquité plus naturelles aux pays du Sud qu'à ceux du Nord : assurément les Teutschs tenaient à la propreté. Ils se levaient tard ; dans les mois d'été, avant la moisson, durant lesquels les Romains faisaient le plus habituellement leurs irruptions dans le Teutschland, les occupations de leur économie rurale n'étaient pas grandes, et ils avaient des jours de repos : le Romain y vit de la mollesse et de l'indolence et s'étonna avec raison, d'après cette idée, de leur vigilance et de leur promptitude dans la guerre. Aussitôt après leur lever, ils avaient l'habitude de se baigner, l'hiver dans l'eau chaude, l'été dans les fleuves, les hommes et les femmes pêle-mêle, selon l'assertion de César ; car une fausse pudeur était étrangère aux enfans de la nature. Le repas, et un repas abondant, suivait le bain : ces grands corps avaient besoin d'une forte nourriture. Pour manger, ils s'asseyaient sur des siéges particuliers ; chacun avait, sinon sa table, du moins son assiette à lui. Le repas consistait en productions du pays, en lait, en beurre, en fromage, en pain, en gibier et en viande de leurs troupeaux fortement assaisonnée, bien que trop peu épicée pour le palais des Romains. Posidonius assure qu'ils préféraient à tout la viande rôtie par membres entiers (13). Après le repas commençait le travail. Le soin du ménage était laissé à la femme, et les vieillards et les enfans l'aidaient dans ses occupations ; le père de famille n'avait que la surveillance. Il allait volontiers à la chasse, vivait pour les armes et pour les affaires de la chose publique. Plus l'homme était brave et plus il aimait la guerre, plus il semblait indolent aux Romains dans la paix, parce que son esprit s'arrêtait sur des choses plus élevées que sur les travaux qui pouvaient être exécutés par les esclaves, sous la direction de la femme.

Deux choses apportaient du changement dans la vie de la paix, interrompaient le cercle habituel et empêchaient une constante uniformité. D'abord les assemblées des associations de frontières et de la communauté de canton, qui, ainsi que nous l'avons montré, amenaient des communications vivantes et amicales. Les femmes toutefois n'étaient pas dérangées par ces communications. Mais une autre belle coutume, qui peut-être n'a eu lieu de cette manière chez aucun autre peuple, attirait aussi leurs regards au delà du cercle des occupations de l'écono-

mie rurale : c'était l'hospitalité que tous exerçaient. Le voyageur étranger entrait dans toute maison qui lui plaisait, et était reçu avec un bienveillant salut. On regardait comme un crime de refuser le toit à un étranger, quel qu'il fût ; on ne s'inquiétait pas s'il était connu ou inconnu. Tout ce que fournissait la maison lui était offert. S'il manquait quelque chose, le maître allait avec l'étranger dans la maison voisine, et tous deux étaient reçus avec une égale bienveillance. Si l'hôte au moment du départ demandait quelque chose, on lui donnait ce qu'il demandait, il présentait volontiers ce qu'on désirait obtenir de lui. On se réjouissait des présens ; mais personne ne croyait s'être créé des droits par ce qu'il avait donné, et personne ne se croyait obligé à des services par ce qu'il avait reçu. L'hospitalité toutefois continuait entre ceux que ce lien avait une fois unis.

Cet usage, né peut-être du besoin que sentait l'homme d'avoir des relations sociales et ayant la plus grande importance dans un pays privé de villes et d'auberges, semble cependant avoir favorisé un vice auquel les Teutschs étaient malheureusement enclins, l'ivrognerie : ils avaient une bière enivrante ; les peuples du Rhin acquéraient aussi du vin, selon Tacite, par leur commerce avec les Romains ; ces boissons étaient servies et fort souvent bues avec excès ; le vin, selon Posidonius, se buvait pur. L'art de boire, appris de cette manière, pouvait ensuite être exercé dans les assemblées des associés de cantons. Par là l'ivrognerie perdait sa honte. Personne n'encourait de reproche, même s'il passait la nuit entière à table, et ce fut même pour Italicus, d'après Tacite, un titre de plus à la dignité royale que de se connaître en vin. Les Romains s'étonnaient de leur dextérité, ils riaient bien aussi de l'ivrognerie sans frein de quelques hommes, et Tacite remarque que si l'on donnait aux Teutschs autant qu'ils demandaient, ils étaient aussi difficiles à vaincre dans le vin que dans les armes (14). L'effet ne manquait pas. Souvent des querelles s'élevaient entre les convives : ces querelles se terminaient rarement par des paroles et par le mépris, souvent par le meurtre et par des blessures.

Si enfin le Teutsch, après une vie riche en vertus et présentant aussi, comme il est naturel à l'homme, des défauts et des vices, prenait congé de la terre de joie et de douleur, les siens lui rendaient simplement et sincèrement, sans faste et sans éclat, les derniers honneurs. Les cadavres étaient brûlés, avec cette seule différence que le bûcher pour les hommes illustres se composait d'espèces de bois déterminées. Chacun était brûlé avec ses armes ; de temps à autre, le cheval de bataille du mort était livré aux flammes. Comme monument funèbre, on faisait une éminence de gazon (15). Les plaintes et les larmes cessaient bientôt, la douleur et les regrets duraient longtemps : on croyait que les larmes convenaient aux femmes, le souvenir aux hommes.

NOTES DU LIVRE III.

CHAPITRE Ier.

(1) Le livre CIV de Tite-Live contenait au commencement *situm Germaniæ moresque*, et successivement dans les livres suivans, jusqu'au CVIII^e^, était racontée l'histoire des guerres de César avec les Teutschs. Les guerres de Drusus étaient décrites dans les livres CXXXVI à CXL. Quant au sujet des *Histoires de* Pline en vingt livres, voyez Pline le jeune (*Epist.* III, 20). Il sera question plus tard de la description des Chaukes. Aufidius Bassus, qui avait décrit ces guerres, est perdu. Qui peut, d'après Tite-Live et Pline, déplorer ce qu'on ne connaît pas, bien que Quintilien ne parle pas de lui avec défaveur !

(2) Aucun ouvrage de l'antiquité ne se présente d'une manière aussi singulière que l'écrit de Tacite *de situ, moribus populisque Germaniæ*. Il a excité le plus grand intérêt, il est admiré au plus haut degré ; il a été si souvent publié, expliqué et traduit, plus qu'aucun autre peut-être ; et un soin tout particulier a été apporté (surtout par Passow) à la critique du texte. Mais ce que l'historien doit principalement et le plus vivement désirer savoir, quand cet écrit a été composé? quel sort il a eu dans l'antiquité, quel sort dans le moyen âge? où il a été découvert d'abord? combien il y en a de manuscrits? de quel âge ils sont? qui, depuis Tacite, a connu cet écrit? qui en a fait mention? toutes ces questions n'ont en partie jamais été examinées, en partie jamais examinées d'une manière aussi complète qu'on doit le désirer pour un ouvrage de ce genre et de cette importance. En même temps la nature et la forme de cet écrit ont donné lieu à des jugemens très-divers. Il est difficile que quelqu'un l'ait lu et médité sans avoir trouvé aucun obstacle et sans être forcé de reconnaître qu'il ne savait pas bien ce qu'il devait faire de cet opuscule, et que celui-ci manquait d'un caractère purement historique.

Moi-même, je l'avoue, j'ai souvent douté si cet écrit pouvait être réellement de Tacite. Assurément j'étais repoussé, épouvanté devant ce doute par le génie qui s'adressait à moi d'une manière saisissante par des passages isolés et que je ne pouvais reconnaître que pour le génie de Tacite ; à ce doute s'opposait en même temps un sentiment d'amère douleur que je ne pouvais surmonter. Mais lors même que j'étouffais les raisons qui se trouvaient dans l'écrit lui-même, dans sa comparaison avec les *Annales* et les *Histoires* de Tacite, et que je reproduirai en partie dans un autre sens, il m'était pourtant difficile de mettre de côté les motifs extérieurs. Parmi ceux-ci, le plus frappant était que la *Germania*, à ma connaissance, n'a jamais été trouvée dans les manuscrits des autres ouvrages de Tacite, mais qu'elle a été découverte comme un ouvrage à part; le plus important cependant est que la *Germania* est restée complétement inconnue dans l'antiquité. Selon Flavius Vopiscus (*in Tacit. imperat.*, cap. 11), l'empereur Tacite avait ordonné : *Cornelium Tacitum in omnibus bibliothecis collocari et ne lectorum incuria deperiret, librum per annos singulos decies scribi, — et in bibliothecis poni.* Pourtant, parmi tous les historiens, parmi tous les écrivains qui sont venus après Tacite et qui ont parlé des Teutschs et de tant de peuples teutschs, de mœurs et d'usages teutschs, je n'en trouvais pas un seul qui eût porté ses regards vers la *Germania* de Tacite, pas un seul d'après lequel on pût même prouver qu'il l'eût connue. Enfin je tombai sur un passage qui montre du moins que cet opuscule existait dans l'antiquité et était attribué à Tacite, et je puis le dire, mon cœur se soulagea d'un grand poids. Cassiodore (*Variarum* V, *Hæstis Theodoricus rex*, Parisiis, 1583, p. 147), parlant de l'ambre dont les *Hæsti* firent présent au roi Théodoric et dont celui-ci les remercie, dit ce qui suit : « *Hoc Cornelio* QUONDAM *scribente, legitur in interioribus insulis Oceani ex arboris succo defluens, unde et succinum dicitur, paulatim solis ardore coalescere.* » Et ces mots se rapportent évidemment à la *Germania* (cap. 44). Dans le livre, il y a, il est vrai : QUODAM *Cornelio scribente*; mais il n'est pas douteux qu'il faille lire QUONDAM, car 1° l'impression est en général fautive; — immédiatement avant il y a : *Succina, quæ a vobis per horum portitores* DICTA (pour DATA) *sunt;* — et 2° on peut bien supposer que Cassiodore n'eût certainement pas cité un QUIDAM *Cornelius*, mais qu'il aurait pu difficilement citer Tacite, à sa manière, autrement que sous le nom de *Cornelius*. Au moyen âge on trouve aussi la trace si connue de l'existence de l'opuscule dans Adam de Brême (Lindenbrog, I, 3), qui se réfère à Meginhard (Einhard) et à Rudolf, le prêtre de Fulde (Scheidt, *Bibl. hist.* Gœtting, I, 4), et remonte en conséquence au neuvième siècle.

Par l'examen de ces raisons pour et contre, le doute sur l'authenticité de ce petit écrit s'est enfin évanoui en moi, et j'ai conçu au contraire, relativement à lui, l'opinion que j'ai soumise ici au lecteur. D'après cette manière de voir, cet opuscule est certainement de Tacite, mais ce n'est pas une œuvre littéraire et il n'a pas été destiné à être livré au public. Bien plus, ces observations, qui sont habituellement regardées comme une œuvre d'un seul jet, composée l'an 98 après Jésus-Christ, sont de simples *notamina* que l'historien a réunis et consignés peu à peu et selon que l'occasion et le hasard les lui présentaient; ce sont des *études* pour les œuvres historiques de Tacite qui, en partie, trouvaient leur élaboration, en partie étaient intercalées et en partie devaient servir en général de fondemens solides et de point de vue pour l'exposition d'une vie active. Peut-être Tacite s'était-il décidé à communiquer à des amis

ce recueil de petites notices et avait, par cette raison, établi une certaine liaison entre elles par des transitions introduites çà et là ; peut-être ce recueil a-t-il été trouvé après sa mort, et un autre, prenant en considération l'intérêt dont il était, a pris cette peine. Ainsi cet écrit, sans titre et sans nom, a été peu connu et conservé par hasard jusqu'à ce qu'enfin, livré à l'impression, il eût trouvé partout des amis et des admirateurs. Naturellement je ne puis présenter ici que quelques observations à l'appui de cette manière de voir.

1° Le titre de l'écrit est emprunté à Tite-Live ; *Populisque* a été ajouté.

2° Au commencement des *Annales* il est dit : *Inde consilium mihi, pauca de Augusto, et extrema tradere : mox Tiberii principatum, et cetera, sine ira et studio, quorum causas procul habeo* (*Ann.* I, cap. 1). Les *Histoires* ont une introduction dans laquelle Tacite donne l'indication la plus précise sur la nature des histoires qu'il veut écrire et sur la position où il se trouve à l'égard de ceux dont il veut écrire l'histoire. Il dit ce qu'il a réservé pour un temps ultérieur ; il dit pourquoi il veut remonter un peu plus haut, à savoir, *ut non modo casus eventusque rerum, sed ratio etiam causæque noscantur* (*Hist.* I, cap. 1, 2, 4). La *Vita Agricolæ* a aussi en tête la dédicace : *Hic liber honori Agricolæ destinatur, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus*. On peut donc supposer avec confiance que c'était la manière de Tacite de s'entendre avec ses lecteurs, de les saluer amicalement et de leur indiquer d'avance ce qu'ils devaient trouver et ce qu'ils ne trouveraient pas dans les ouvrages qu'il voulait livrer au monde. Mais la *Germanie* commence sans salut et sans délimitation, sans que l'auteur se montre et sans avertissement au lecteur, en un mot sans toutes les circonstances : *Germania omnis — separatur*, etc. On ne niera pas que ce commencement renferme une déviation de l'habitude de Tacite ; on ne niera pas que cette déviation est d'autant plus frappante qu'elle rappelle d'une manière plus frappante César : *Gallia est omnis divisa*, etc., et que très-certainement un écrivain tel que Tacite aurait évité une si grossière imitation. Mais elle est très-naturelle si Tacite ne songeait à d'autre lecteur qu'à lui-même.

3° Cette déviation aux habitudes de Tacite n'est nullement réparée dans la suite de l'écrit. Il ne se présente rien qui ait trait à une relation entre l'auteur et le lecteur comme deux personnes. Les tours de phrase : *Crediderim* (cap. 2) ; *quæ neque confirmare argumentis, neque refellere in animo est : ex ingenio suo quisque demat, vel addat fidem* (cap. 3) ; *ipse accedo* (cap. 3), etc., ne seront indiqués par personne, comme preuve que Tacite ait songé à des lecteurs qui lui fussent étrangers. Ce sont des manifestations du moment ; ce sont peut-être des additions postérieures ; ce sont bien aussi des tours de phrase dont l'emploi fut conservé. D'une tout autre nature est sans doute la conclusion du chapitre XXVII : *Hæc in commune de omnium Germanorum origine et moribus accepimus. Nunc singularum gentium instituta, ritusque, quatenus differant, quæ nationes e Germania in Gallias migraverint, expediam*. Seulement, si Tacite lui-même a communiqué à des amis ces observations décousues, les remarques générales et les remarques particulières ont dû être mises en corrélation d'une manière quelconque, et par conséquent l'origine de cette transition s'explique facilement. Mais les mots : *quæ nationes e Germania in Gallias migraverint* ont dans la bouche de Tacite, à ce qu'il me semble, quelque chose de singulier, d'autant qu'il savait de César que d'autres peuples encore que ceux qui sont nommés ici doivent avoir immigré en Gaule. Un autre pouvait à peine s'empêcher de les employer, lorsque lui, songeant aux limites de la Germanie, laissait en même temps les Nerviens, les Trévires, les Vangions. Toutes les autres formes de transition n'ont rien de particulier et pouvaient facilement être tirées d'autres passages de Tacite (*Hist.*, I, cap 51 ; *Ann.*, IV, cap. 1). De plus, elles n'épuisent rien. Dans la seconde partie de l'écrit on n'expose pas seulement *instituta et ritus*, mais il y est aussi question d'événemens et de changemens historiques (cap. 33, 34, 36, 37).

4° Tout le caractère de l'écrit est une apparente absence de base, comme cela arrive ordinairement aux observations et aux descriptions générales. Ce sont des jets qu'il contient, des jets souvent extraordinairement heureux, mais rien n'est élaboré. On ne donne que l'esquisse, on n'indique que les traits principaux. Qu'on voie, par exemple, le petit nombre d'indications sur la position, les fleuves, les montagnes, la nature et la distribution du Teutschland. Que l'on voie l'incertaine indication des demeures des peuples. Il est impossible que Tacite eût écrit de cette manière s'il avait eu dessein de donner au monde une description de la Germanie, un *rationarium Germaniæ*. D'autres points sont au contraire si complets et si précis qu'ils ne s'accordent pas avec un tout qui a des parties si faibles et si incertaines.

5° Tout l'ouvrage est reculé dans le temps jusqu'à une certaine époque. On se demande en vain quand cet état, qui est contenu dans la *Germania*, a existé dans le Teutschland ? On n'arrive pas à un âge déterminé : tantôt on est disposé à songer à un temps plus ancien, tantôt forcé de pencher pour une époque plus récente. Ce n'est pas un état qui se soit formé par les vicissitudes de la vie et qui ait existé à une époque déterminée ; c'est bien plus ce qu'il y a de général dans la vie, ce qu'il y a de fondamental, de durable dans la vicissitude.

6° Dans la première partie, dans la partie générale de l'opuscule, on ne peut trouver ni plan ni ordre. Une expression choisie au hasard a donné lieu à établir un sens plus étendu qu'il ne l'est réellement. Que l'on compare ! Chapitre Ier. Des limites. Le Rhin et le Danube sont les limites : au delà donc du cours et de l'embouchure des deux fleuves ! — Chapitre II. De l'origine du peuple ; de l'origine des noms de Germanie et de Germains. — Hercule a dû venir aussi dans leur pays. Ils canunt *ituri in prælia*. De là, chapitre III. Du chant des combats ! et après que celui-ci a été décrit : ceterum *et Ulixem*, etc. Chapitre IV. Les Germains sont *indigènes*. — Chapitre V. De la disposition et des productions du *pays*. Il est incertain s'il s'y trouve de l'*or* et de l'*argent*. En conséquence des remarques sur la *monnaie*. — Chapitre VI. *Ne ferrum quidem superest, sicut ex genere* telorum *colligitur* ; par suite, sur l'armement du fantassin, du cava-

lier; par suite, sur l'ordre de bataille, etc. — Ou si l'on examine un seul chapitre, par exemple, le XVe, premier passage : *Quoties bella non ineunt.... habent : mira diversitate naturæ, cum iidem homines sic ament inertiam et oderint quietem.* Deuxième passage : *Mos est civitatibus, ultro ac viritim conferre principibus, vel — — vel.... Jam pecuniam accipere docuimus.* Troisième passage : *Nullas Germanorum populis urbes habitari*, etc. Où est ici le fil que l'écrivain a suivi ?

7° Quelques indications sont données d'une manière si décousue qu'elles ne semblent avoir été que des notes de souvenir, par exemple, cap. 30 :

præponere electos—
audire præpositos—
nosse ordines—
intelligere occasiones—
differre impetus—
disponere diem—
vallare noctem.—

8° Quelques expressions sont empruntées à d'autres écrivains, même dans leur forme originaire, dans leur forme poétique, à la manière de vers, par exemple, cap. 5 : *Argentum — sequuntur* est de Lucrèce ; cap. 17 : *tegumen spina consertum* de Virgile. De celui-ci encore : *late manent veteris vestigia famæ.* — Je ne sais d'où est pris *Auguriis patrum et prisca formidine sacram* (cap. 39). D'autres sont employées ailleurs; cap. 30 : *Omne robur in pedite : Agricola ;* cap. 12 : *in pedite robur.*

9° Les notices de la *Germanie* ont été employées dans les *Annales* et dans les *Histoires*. Toute l'impression s'en trouve évidemment dans l'exposé des guerres d'Armin et de Civilis. Quelques détails se retrouvent mot à mot déjà dans les *Annales*. Comparez, par exemple, le chapitre 29 avec les *Annales* (IV, 12); le chapitre 31 avec les *Annales* (IV, 61); le chapitre 28 avec les *Annales* (XII, 27). Encore plus dans les *Histoires*. D'autres sont améliorés et s'écartent pour cette raison entièrement des assertions de la *Germanie*. Si les *Histoires* nous étaient parvenues plus complètes, il serait probablement démontré qu'il a été fait usage de toute la *Germanie*. En conséquence si la *Germanie* est en contradiction avec les *Annales* et les *Histoires*, celles-ci méritent sans aucun doute la préférence dans les détails, parce qu'elles contiennent des faits : mais la vérité générale est dans la *Germanie*, parce qu'elle contient le noyau, ce qu'il y a de constant dans la vie germanique, de laquelle ces faits résultaient.

Cependant voilà suffisamment d'indications. Il faudrait une grande dissertation pour justifier à fond une manière de voir qui, exposée en courant, ne peut demander que de l'indulgence et des ménagemens.

Addition. Tout ceci était pensé et écrit depuis des années lorsque hier (16 mai 1825) mon attention a été éveillée par un examen de la *Germanie* de Hess, dans la *Nouvelle Bibliothèque critique pour l'instruction classique* (Hildesheim, 1825, n° 2, p. 186), par mon collègue, le professeur Osann, avec lequel je m'étais antérieurement entretenu de mon opinion. Cet examen, dans le fond duquel je crois reconnaître mon ami Becker de Ratzebourg, m'a fait beaucoup de plaisir. Il contient en partie des observations analogues à celles qui précèdent, les mêmes regrets et les mêmes doutes. Mais le résultat, ou la manière de voir du critique, est différent du mien : « On pourrait presque croire que la *Germanie* n'est qu'un épisode des derniers livres perdus des *Histoires*, analogue à l'épisode sur les Juifs au livre V, seulement plus étendu parce que les Germains avaient pour les Romains plus d'intérêt que les Juifs. »

(3) Ou d'où vient le reproche : *Vetera extollimus, recentium incuriosi*, que Tacite (*Ann.*, II, *in fine*) fait aux Romains précisément au sujet des Germains.

(4) Que l'on questionne, par exemple, un Anglais éclairé, qui sait l'allemand, sur les institutions politiques de son pays, et l'on sera étonné du peu qu'on apprendra de lui. Qu'on lui demande, particulièrement, par exemple, ce que c'est qu'un *freeman*, un *freeholder*, un *copyholder*, un *yeoman*, etc., et l'on verra qu'il est difficile de rendre intelligible pour un étranger des institutions et des relations nationales.

CHAPITRE II.

(1) Les anciens avaient en général le principe exact de nommer le pays d'après ses habitans. Ceci fut négligé pour les Teutschs. Par les victoires et les écrits de César on s'accoutuma à considérer le Rhin comme la limite de la Gaule, bien que ses deux rives fussent habitées, dans des proportions reconnues, par des Teutschs. Cette manière de voir s'est maintenue pendant tout le moyen âge et a plus d'une fois influé sur les traités entre les états, et elle subsiste encore aujourd'hui. En France il y a certainement beaucoup d'hommes qui regardent le Rhin comme la frontière naturelle de la France.

(2) Pour l'étendue des côtes teutsches dans le nord, Pline (*Nat. Hist.*, IV, 28). *Haud explicabili mensura, tam immodica prodentium discordia est.* La *Germanie* de Tacite, qui n'insiste nullement sur l'étendue, n'a pas besoin, je pense, d'être citée pour les détails. Du reste, voyez les géographes, particulièrement Wilhelm.

(3) Que pouvaient-ils avoir appris dans quelques campagnes, comme dans les dernières expéditions de Drusus sur l'Elbe, ou par l'expédition de Sentius Saturninus de la Westphalie vers le Danube, eux, qui étaient suffisamment occupés de leur marche et de leur crainte et qui voyaient partout se retirer les habitans du pays ?

(4) J'ai vu moi-même dans ma jeunesse essayer de faire une digue de sable sur des terres de tourbière, et partout, sur un point surtout, cette digue s'enfonçait. On cherchait à y obvier par des fascines et par d'autres moyens, mais en vain. Enfin on construisait un grand pont de bois sur les plus mauvais endroits, et ce pont même s'enfonçait, et l'on n'en voyait plus de trace.

(5) Le Romain ne trouvait habituellement d'autre plaisir dans la cabane d'un Teutsch que celui d'y mettre le feu.

(6) Au sujet des noms que les Romains ont donnés aux chaînes de montagnes et aux montagnes isolément, voyez les géographes. Nous ne connaissons pas les

noms teutschs ; les noms romains n'ont donc de l'intérêt pour l'histoire des Teutschs que lorsqu'ils se rattachent à un événement historique. Quelques forêts, par exemple la *silva Bacenis*, au sujet de laquelle les Ubiens firent des contes à César, n'ont probablement pas existé, comme nous l'avons fait voir.

(7) *Haud procul supra dictis Chaucis.* Mais les Chaukes demeuraient le long de la mer, depuis l'Ems jusqu'à l'Elbe et au delà. Où étaient donc ces forêts? Peut-être dans les tourbières de Westphalie, ou dans les landes de Lunebourg? ou dans quelle contrée?

(8) Les arbres portés sur l'eau semblent donc avoir été entraînés sur les rives des lacs (*lacus*), à travers les forêts et les déserts, jusqu'au fleuve ou jusqu'à l'Océan. Car là seulement étaient les flottes romaines. Si de ces lacs on fait des golfes, l'expression *haud procul* ne peut convenir, et l'on peut bien douter qu'il y ait eu près de la mer de si grandes forêts.

(9) Pline (*Nat. Hist.*, XVI, cap. 1 et 2). Il semble presque que de temps à autre on croit encore à ces magnificences, sur l'assertion de Pline. L'explication que Moeser a essayé de donner s'accorde difficilement avec la nature et ne concerne aussi qu'une partie de l'assertion de Pline (*Histoire d'Osnabrück*, t. 1 p. 95). Pour le reste je ne veux pas nier que réellement un groupe d'arbres, placé peut-être sur une pente, où la pluie et l'orage avaient détaché la terre, ait rendu possible, même à une troupe de cavaliers, le passage sous ses racines. L'exagération consiste dans la généralité de l'assertion. Selon le capitaine William Henry Smith, on trouve sur l'Etna, près de Jarpinctto, un arbre monstrueux, appelé *Castagno di cento cavalli*, qui se compose de cinq troncs épais et de deux troncs minces, qui, dit-on, formaient dans l'origine un seul tronc et avaient des racines communes. Le tronc le plus gros a trente-huit pieds de circonférence, tous les troncs ensemble, à ras du sol, cent-soixante-trois pieds. Mais le cœur des troncs est mort, et une route passe au milieu. Mais aussi cet arbre est unique, et on le regarde comme le plus vieil arbre du monde. *Memoir descriptive of the resources, inhabitants and hydrography of Sicile and its Islands.* By captain W.-H. Smyth. (London, 1824, p. 133.)

(10) Voyez les passages des anciens dans Barth (*Histoire primitive du Teutschland*, 2e partie, p. 1 et suiv.), et comparez ce que nous avons indiqué plus haut, livre I. chap. I, et livre II, chap. III. L'opinion que le Teutschland, tel qu'il est aujourd'hui, ne ressemble pas du tout à l'ancien Teutschland, est entièrement juste. Alors il n'avait point de villes; maintenant il en est couvert, et la fondation des villes a eu la plus grande influence sur la culture des campagnes. Mais il n'est pas question de cela; il n'est parlé que du climat, de la nature et de la distribution du sol, de l'air, du ciel : ceci est l'œuvre de la nature; le reste dépend des besoins et des travaux de l'homme, et se change et s'améliore comme Dieu le veut, de siècle en siècle. Gibbon (*The history of the decline and fall of the roman empire*, ch. 9) a donné deux raisons qui paraissent sans doute être de la plus haute importance pour prouver que la température était jadis plus froide dans le Teutschland. Nous parlerons plus tard de la seconde de ces raisons : mais la première consiste en ce que, selon Diodore de Sicile, Jornandès et d'autres, le Rhin et le Danube étaient souvent tellement gelés que des armées entières pouvaient passer sur la glace. Mais qui prouve ceci? Cela peut s'être présenté comme cela se présente encore maintenant : mais souvent? Pourquoi César ne sait-il rien de semblables ponts de glace, ni Velléius, ni Pline? Ces hommes connaissaient le Teutschland par expérience. Tacite ne parle pas non plus de semblables froids. Mais personne ne peut tirer de preuves historiques d'Ovide ni de Virgile.

(11) *Terra — satis ferax! — Frugiferarum arborum impatiens* (cap. 5). Mais ensuite : *Cibi simplices, agrestia poma* (cap. 23). En tout cas, l'arbre qui porte ces fruits est aussi *arbor frugifera*, et il est difficile que les Teutschs aient mangé des pommes sauvages avec leur gibier et leurs autres mets. Mais les pommes et les poires des jardins de la Westphalie semblaient aigres et mauvaises aux Italiens.

(12) *In ripis Rheni* (par conséquent sur les deux rives) *tertius iis* (cerasis) *color e nigro ac rubenti viridique, similis maturescentibus semper.* Pline (*Nat. Hist.* XV, cap. 30). Au lieu de *e nigro* il devrait y avoir *ex albo.* Marmorirte Herzkische; *cerasum cordatum, crassa carne durum.*

(13) Assurément *genus incultius asparago*, mais pourtant *mitius corruda.* Sans doute aussi *refertis superioris Germaniæ campis.* Mais dans la Germanie supérieure demeuraient des peuples teutoniques, et ce qui se trouvait chez eux se trouvait bien aussi sur l'autre rive du Rhin. Pline (*Nat. Hist.* XIX, cap. 42.) Le *siser*, que Tibère anoblit, et qui venait le mieux près de Gelduba (Pline, *Nat. H.* XIX, c. 28), n'aurait-il pas été un navet? Je n'ai rien là contre. De même je ne nomme qu'avec d'autres raves le *raphanus* qui atteignait *in Germania infantium puerorum magnitudinem* (id. ibid. XIX, cap. 26.) Voyez du reste Barth (t. II, p. 66.) Quant au vin, Strabon (IV, 6, § 8) : ὁ Ῥῆνος φέρεται, dit-il. On pourrait bien aussi conclure de là que les deux rives du Rhin produisaient du vin. Toutefois, des témoignages postérieurs rendent invraisemblable que la culture de la vigne ait existé dès lors sur la rive droite du Rhin.

(14) Tacite (*Germ.* 26.) Pline (*Nat. Hist.*) : *quid laudatius Germaniæ pabulis ?* Du reste on pourrait discuter sur le seigle et le froment.

(15) *Quorum haustus triduo fervet.* Cela ne peut avoir d'autre sens que celui-ci : pulsée le soir, elle était encore chaude le surlendemain matin, par conséquent après trente-six heures. Cette expression est un peu précieuse. La froide Germanie et les eaux chaudes donnaient une belle antithèse. Cette source est aussi mentionnée avec adresse à côté de l'autre. — *Cranone est fons calidus—*, qui, mêlée avec le vin, conservait trois jours *calorem potionis.* (Pline, *Nat. Hist.* XXX, 17.)

(16) De Tacite (*Germ.* cap. 5 et 6) il semble résulter que les Teutschs tiraient réellement eux-mêmes le fer des mines. En effet : *Non affirmaverim nullam Germaniæ* VENAM *argentum aurumve gignere..... Ne ferrum*

quidem superest. Comparez *German.* (cap. 43). CURTIUS RUFUS plaçait *in agro mattiaco* les travaux *quærendis venis argenti.* Mais le passage (TACITE, *Ann.* XI, cap. 20) a éveillé des doutes.

(17) Relativement aux poissons et aux oiseaux, voyez BARTH (t. II, p. 81-95 et p. 78-81). Pour les grands animaux sauvages, CÉSAR (*De gal. bel.* VI, cap. 25-28). Comparez PLINE (*Nat. Hist.* VIII, 15-16). Quelques-uns ont cru pouvoir éloigner la licorne, en disant que César en avait seulement entendu parler, comme s'il avait vu les autres animaux. Mais il parle de tous avec la même confiance et de la même manière. *Constat* (dit-il) *in ea* (c'est-à-dire *in Hercinia silva*) *multa ferarum genera nasci.* Il recherche les plus importans parmi eux et commence par ces mots : EST *bos cervi figura*, tout comme ensuite : SUNT *alces*, et *tertium* EST *genus*. Il semble résulter de la description que les *alces* et les *achles* ne peuvent être des élans. PLINE les compare avec *jumentum.* Des renseignemens dépourvus de raison ont bien donné lieu à les inventer, comme les cornets à boire que l'on avait vus ou dont on avait entendu parler, ont peut-être seuls amené à admettre des aurochs ; il n'est pas question de rennes. Le passage (*De bello gal.* VI, cap. 21). *parvis rhenonum tegimentis utuntur,* n'est peut-être pas même exact. Et quand il le serait, ce peu de mots dont vraisemblablement quelques autres écrivains se sont servis pour des assertions analogues, ne prête réellement à aucune conséquence du genre de celles qu'en a tirées GIBBON (*loco citato*).

(18) Pour les chevaux, CÉSAR (*De bel. gal.* IV, c. 2), TACITE (*Germ.*, cap. 6). ADELUNG a complétement raison lorsqu'il regarde le grand nombre de dénominations données au cheval en général, et selon son âge, sa race, sa couleur et son usage, comme une preuve de l'affection que les Teutschs ont eue de tout temps pour les chevaux. La note de ces noms, qu'il donne dans son *Histoire ancienne des Teutschs* (p. 311-316), est sans doute très-longue, et pourtant il s'en faut de beaucoup qu'elle soit complète. — La fameuse expression de TACITE: *Ne armentis quidem suus honor, aut gloria frontis*, ne peut être expliquée par moi que comme une intercalation qu'il a faite dans ses notes. Des poëtes, comme STACE, peuvent dire *frontis honores*, mais cette expression n'est en aucun cas digne de l'histoire ; mais elle peut être excellente comme ironie, si l'on pense au respectable taureau, raide, au large front, aux cornes recourbées, avec son pas et son regard philosophique ! Mais celui qui croirait que le grave Tacite s'est difficilement jeté sur une telle plaisanterie, méconnait la nature de l'âme humaine, et oublie que Tacite, selon FULGENTIUS, avait écrit FACETIARUM LIBRI. Du reste, sur la colonne Antonine, les bœufs teutschs ont des cornes magnifiques.

CHAPITRE III.

(1) Les passages sont connus, et nous les avons en partie cités. Voyez BARTH (II, p. 237, § 551 et suiv.). On peut douter que l'expression de SIDONIUS APOLLINARIS (*Carm.* XIII, cap. 19), *septipedes*, appliquée aux Burgundes, prouve beaucoup. La remarque même d'ÉGINHARD, que Karl-le-Grand était sept fois aussi grand que son propre pied, ne mène pas beaucoup plus loin. Du reste la mesure du soldat romain était de cinq pieds sept pouces.

(2) Les expressions des anciens peuvent certainement faire douter de la véritable couleur. Qui peut rendre les nuances dans les mots ? y a-t-il identité entre *flavus, rutilus, auricomus*, entre ξάνθος, χρυσωδής, πυῤῥός ! Et pourtant toutes ces épithètes sont données aux cheveux des Teutschs ! DIODORE DE SICILE (*Biblioth. hist.*, V, cap. 32) parle sans aucun doute des Germains, bien qu'il nomme les Gaulois (Γαλάται) ; car il place ces Gaulois au delà des Celtes, en partant de Massalie, vers la mer et la montagne hercynienne. Et il dit d'eux que leurs enfans avaient ordinairement des cheveux blancs : τὰ δὲ παιδία παρ' αὐτοῖς ἐκ γενετῆς ὑπάρχει πολιὰ κατὰ τὸ πλεῖστον. Comme dans les poésies teutsches du moyen âge et dans le portrait de quelques hommes il est très-souvent question de cheveux jaunes (*fahle* ou *gele*), de cheveux semblables à de la soie jaune, et dans la suite de cheveux dorés, de cheveux jaunes comme de l'or, je pense que la véritable expression pour désigner la chevelure des anciens Teutschs est *blond doré* (*goldgelb*).

(3) Parmi une foule de recettes, PLINE (*Nat. Hist.* XXVIII, 51), donne aussi des moyens contre les écrouelles : *strumas discutit fel apricus—discutit et ungulæ asini vel equi cinis — Item sevum caprinum* — prodest et sapo : *Galliarum hoc inventum rutilandis capillis. Fit ex sebo et cinere. Optimus ex fagino et caprino ; duobus modis, spissus et liquidus : uterque apud Germanos majore in usu viris quam feminis.* Comment viennent ici les *Germani*, avec les remarques accessoires ? — Plus tard sans doute AMMIEN MARCELLIN, en parlant des Allemanni, emploie aussi l'expression *rutilare comas*, mais alors les Teutschs n'étaient plus sans mélange.

(4) OVIDE (*De arte amandi*, III, 164). Les herbes germaniques, non parce qu'elles venaient de Germanie, mais parce qu'elles devaient rendre semblable aux Germains. Les *pila mattiaca* dont parle MARTIAL (épigr. XIV, 25) étaient faits tout aussi peu à Mattiacum, et la *spuma batava* n'était pas d'origine batave. Ces *pila* et cette *spuma* devaient produire des cheveux teutschs, et Martial savait peut-être par son contemporain Tacite, que l'on considérait les Bataves et les Mattiakes comme des peuples de même sang. Du reste cet emploi de quelques noms de peuples montre précisément le mieux ce qu'il faut entendre par TEUTONICI *capilli.* Les Teutons de Martial sont les Teutons de Marius, et nullement les Teutschs en général. L'expression prouve bien en conséquence que Martial a fait un seul peuple des Mattiakes, des Bataves et des Teutons, mais elle ne prouve rien de plus. Quant aux mots qui viennent immédiatement, voyez OVIDE. (*Amor.* I, *Eleg.* XIV. 45.)

(5) Il en est des yeux comme de la chevelure. L'épithète *cæruleus* n'a rien de précis. Mais PLUTARQUE, parlant des Cimbres (*in Mario*, cap. II) se sert pour désigner la couleur de leurs yeux d'un mot par lequel il désigne aussi l'azur du ciel (χαροποὶ ὀφθαλμοί) : et il compare l'azur du ciel à la fleur du lin. Le ciel

toutefois est plus foncé dans le Sud que chez nous, et sans doute aussi la fleur du lin.

(6) Josèphe (*De bello jud.*, II, 16, § 4). γῆν μὲν ἄπειρον νεμόμενοι, μείζω δὲ τῶν σωμάτων ἔχοντες τὰ φρονήματα, καὶ τῆς μὲν ψυχῆς θανάτου καταφρονοῦσιν, etc. Pomponius Mela (III, 3,) dit aussi : *Immanes sunt animis atque corporibus*. Mais ce n'est pas un éloge.

(7) Les essais que l'on a faits parmi nous et auxquels on s'est complu pour déterminer la civilisation des Teutschs en les comparant aux Américains et à d'autres peuples appelés sauvages méritent complétement le blâme qu'on a déversé sur eux. C'est tout à fait une entreprise à contre-sens. Deux peuples peuvent assurément être comparés lorsqu'on a leur histoire; mais on ne conçoit pas comment on peut *supposer* une certaine ressemblance de civilisation pour *construire* d'après elle d'une manière certaine l'histoire. Sous ce rapport aussi les Teutschs ne sont semblables qu'à eux-mêmes. Leur apparence extérieure doit être jugée d'après ce que disent les écrivains anciens; leur vie intérieure est seulement connue par leurs actions dans la guerre et par leurs institutions dans la paix; mais les siècles suivans doivent rendre témoignage de leurs capacités et de leurs dispositions. Tout le reste mène à la confusion et gâte un examen pur et clair. Adelung, digne d'estime sous beaucoup de rapports, peut donner un exemple propre à garantir de tels écarts (*Histoire ancienne des Teutschs*, p. 291 et suiv.) Tandis qu'il retrouve les Teutschs dans les races sauvages du Canada, tandis qu'il accuse César et Tacite « de ne s'être pas tenus assez en garde contre le préjugé d'attribuer aux grossières manifestations d'une nature abandonnée à elle-même les principes éclairés de la civilisation *moderne* (1) » tandis qu'il mêle les époques et reporte au premier siècle ce qui est arrivé, dans des relations entièrement changées, aux cinquième et sixième siècles; tandis qu'enfin il ne se borne pas à saisir dans toute leur dureté toutes les expressions isolées des écrivains du peuple ennemi, mais qu'il les rend encore plus dures qu'ils ne les ont écrites; — il déduit heureusement que les Teutschs de ce temps se rapprochaient beaucoup des *bêtes féroces*; qu'il n'est pas invraisemblable qu'ils aient mangé de la chair humaine, qu'ils peuvent être comparés *au chien qui mord la pierre qui lui a été jetée! — Sit illi terra levis!*

CHAPITRE IV.

(1) César (*Voyez* par exemple le chapitre VIII de notre Ier livre) donne sans doute le nombre d'hommes dont se composaient les armées des peuples avec lesquels il eut à combattre; et ces nombres sont il est vrai très-considérables, mais qui peut apprécier l'exactitude de ses indications? et qui peut dire quelles inductions il est possible d'en tirer pour la force des peuples de la rive droite du Rhin?

(2) Nous avons suffisamment parlé de César. Quant à Strabon, voyez plus haut, la note 8 du chapitre III du livre Ier. Pomponius Mela (III, cap. 3). Pline (*Nat. Hist.* IV, cap. 18). On s'est justement opposé à la leçon : *Proximi Rheno Istævones, quorum pars* Sicambri, parce qu'elle n'a pour elle aucun manuscrit. La leçon : *quorum pars* Cimbri est sans doute aussi extraordinaire; mais comment s'en délivrer? Adelung était intéressé à maintenir l'addition, il en faisait un appui principal de son système, d'après lequel tous les Teutschs devraient être divisés en Suèves et en Kimbres (*Hist. anc. des Teutschs*, p. 182 et suiv.). Mais lors même qu'on n'a pas cet intérêt, les manuscrits n'autorisent pas plus à omettre le passage qu'à le modifier.

(3) Tacite ne dit pas plus que Pline d'où il a tiré les noms d'*Ingævones*, etc. D'après les mots, on doit croire sans doute que cette indication vient des Teutschs eux-mêmes. *Celebrant* (Germani) — *assignant*..... Ce sont eux-mêmes : mais maintenant *quidam affirmant*. Ces *quidam* sont-ils encore les *Germani?* La diversité des opinions pouvait déjà inspirer des doutes; et les mots suivans : *fuisse* apud eos—*memorant*, paraissent augmenter ces doutes : pourquoi les Ingævons et les Istævons n'auraient-ils pas reçu leurs noms de fils de Mann aussi bien que les Doriens et les Ioniens ont reçu les leurs du fils et du petit-fils d'Hellen? — La remarque de Pline et de Tacite que les Ingævons demeuraient près de la mer et les Istævons sur le Rhin a induit en erreur des savans modernes qui ont essayé d'expliquer les mots. Afin de pouvoir rapporter les noms aux demeures des races, ils ont mis le ton sur la terminaison — *vones*, et y ont cherché le tudesque *wohner* (habitant). Ils n'ont pas été détournés de cet essai par le premier et le cinquième *genus* de Pline, par les *Vindili* et les *Peucini*, parce que Tacite semblait les appuyer, bien qu'à la place de ces deux noms il en donne quatre autres, *Marsi*, *Gambrivii*, *Suevi* et *Vandalii*, et l'on a mieux aimé changer les *Hermiones* ou *Herminones* en *Hermivones*, que de rétrograder dans cette route erronée. Et le mot *eigion*, qui signifie en wallon *la mer*, semblait démontrer parfaitement que les Ingævons étaient habitans des bords de la mer, etc. Mais il n'est pas plus permis de dire *Ingævones*, qu'il ne nous l'est de dire *Teutones:* il faut prononcer *Ingævo*, *Ingævones* en allemand, suivant la prononciation actuelle, *Ingaeven*. D'autres, entraînés par des idées mystiques, ont tenu à ces noms parce que la trinité du peuple leur convenait. Il suffit de rappeler qu'il ne se trouve dans l'histoire aucune trace de cette trinité dans la vie et la conduite, dans la vertu et dans l'action, et que tous les systèmes, soit mystiques, soit philosophiques, ne regardent point l'histoire. On peut bâtir des systèmes tirés de l'histoire, mais on ne peut en bâtir dans son propre soin.

(4) Comparez les observations toujours très-instructives de Schlözer sur *l'Introduction à l'histoire du Nord*, par Schöning. (*Histoire universelle*, partie XXXI, Halle, 1771.)

(5) Cela est exact : les pays, les contrées, les montagnes et les fleuves ont reçu leurs noms des hommes; mais les noms que présente l'histoire ont peut-être pris naissance chez les étrangers aussi souvent que chez les habitans du pays. Même dans le dernier cas, il est possible que les hommes aient d'abord imposé un nom au fleuve ou à la montagne, et qu'ensuite ils aient tiré eux-mêmes leur nom de ce fleuve ou de cette montagne. La circonstance qu'aucun peuple teutonique n'a

pris son nom de l'un des grands fleuves, de l'Elbe ou du Rhin, n'autorise pas à conclure qu'ils l'aient encore moins tiré d'une petite rivière, de l'Ems ou de la Sieg. Aucun peuple ne pouvait tirer son nom des grands fleuves, parce que beaucoup de peuples demeuraient le long de leurs rives et que par conséquent le nom n'aurait fourni aucune distinction. Il en était autrement d'une petite rivière dont un seul peuple habitait peut-être les deux bords depuis sa source jusqu'à son embouchure.

(6) La désignation (*German.*, 29) *trans Rhenum Danubiumque* ne laisse, à ce qu'il me semble, aucun doute sur la position des *decumates agri*. Je doute qu'ils se soient étendus jusqu'au delà du Mein. Cela ne résulte pas de la circonstance que les ouvrages et fortifications des Romains (*limes*) s'étendaient plus loin. On peut discuter sur l'époque de la construction de ce qu'on appelle le mur du diable (*Teufels mauer*). Mais vraisemblablement il a été bâti à de longs intervalles, et beaucoup de parties peuvent n'en avoir été exécutées que dans le troisième siècle. Mais les mots *limite acto, promotisque præsidiis, sinus imperii et pars provinciæ habentur* semblent prouver que ces fortifications avaient été commencées avant Tacite.

(7) L'ordre de l'empereur Claude, d'évacuer la rive droite du Rhin (*Voyez* le chapitre 11 du livre II.) ne peut en conséquence avoir eu en vue que le bas Rhin, un peu au nord de la Lippe.

(8) *Acrius animantur* (*Germ.* 29) ne peut absolument pas, d'après l'histoire des Bataves, signifier : *ils sont braves, ils sont intrépides*; il me semble bien plus que cela signifie : «Ils ne sont pas (*terræ suæ solo et cælo*) aussi flegmatiques. » Martial (VI, 82) prouve que les Romains, sous ce rapport, pensaient des Bataves : *cujus nequitias, jocosque novit, aurem qui modo non habet batavam !*

(9) Tacite connait les Sigambres, ou, comme il écrit, *Sugambri*; mais il n'a que deux fois ce mot comme nom de peuple (*Ann.* II, 26, et XII, 39), et chaque fois il ne fait mention d'eux que comme d'une nation soumise, effacée, transplantée dans la Gaule. Quant aux Tenctères et aux Usipètes, comme César les nomme, voyez *de bello gallico* (IV, cap. 12.)

(10) Les mots *Ansi-Barii*, ou, comme écrivent Ammien Marcellin (XX, cap. 10) et Sulpitius Alexander (dans Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, II, cap, 11,) *Ampsi-Varii*, *Angri-Varii* et *Chas-Varii*, ou selon la manière d'écrire de Strabon (VII, 1 § 3) Χαττουάριοι (*Chatt-Varii*) sont formés de la même manière. L'alliance des trois *Varii* avec les Chéruskes est claire, et l'Agger (Tacite, *Ann.* II, 19) ne devait pas séparer les Angrivariens et les Chéruskes, mais les réunir. Si l'on pouvait dans les *Varii* reconnaître le mot teutsch *wehr* ou *wehrer* (défense ou défenseur,) il y aurait eu ici des gardes contre l'Ems, des gardes contre la plaine (Anger,) c'est-à-dire contre les Chaukes, des gardes contre les Cattes, toutes établies par les Chéruskes. L'explication *Emsfahrer* (hommes qui naviguent sur l'Ems) paraît peu plausible; du moins ne peut-on tirer grand parti d'*Angerfahrer* et de *Chattenfahrer*. On ne connaît pas non plus de courses particulières sur l'Ems, et Adelung (*Hist. anc. des Deutschs*, p. 264) peut s'être trompé lorsqu'il assure qu'encore aujourd'hui, dans l'Ost-Frise, un batelier de l'Ems s'appelle *Ansibarier*. La réunion n'est pas non plus sans importance à cause des *Boïo-Varii*, qui parurent plus tard. Comparez au sujet des Angrivariens, les notes 21 et 24 du chapitre VIII du livre II; et pour les Ansibariens, le chapitre XI du livre II. Rask dans ses *Undersoegelse*, etc., a cherché à expliquer la terminaison — *Varii* dans *Bojuarii*, etc., contre Thunmann, par le mot de l'ancienne langue du nord *veriar*, qui fait *vare* en anglo-saxon et signifie *les habitans du même pays*. Mais je ne vois pas pourquoi nous aurions besoin de chercher l'explication dans l'ancienne langue du Nord lorsque nous l'avons plus immédiate et meilleure. Car comment dirait-on ? *Ansi-einwohner* (ansi-habitans,) *Anger-einwohner*, et *Chatt-einwohner ?* ou comment autrement ?

(11) La description appartient à la même catégorie où celle des grandes forêts du Teutschland (*Voyez* le chapitre II du livre III.) doit être placée. Ces très-profondes (*altissimæ*) forêts étaient haud procul *supra Chaucis ;* mais ici *omnis frutex* est procul *abactus* de ces mêmes Chaukes. Du reste c'est sur les côtes occidentales du Holstein et du Schleswig, chez les Dithmarses, près des villes anséatiques et chez ceux qu'on appelle les Frisons, que l'on peut remarquer le mieux peut-être les anciens travaux de digues qui ont été faits contre la mer, quoique ces digues remontent à une époque bien postérieure et ne soient que de misérables restes de ce que la mer a plus anciennement enlevé. Mais là, comme dans le pays de ce côté-ci de l'Elbe, un pays garni de digues s'appelle *Koog-Land*, et une seule digue, *koog*. Les habitans d'un tel pays peuvent donc bien s'être appelés Kooger, ou, avec une prononciation un peu dure, Kooker, *Ckauci*. Dans le Koog-Land, les habitations sont bâties sur des éminences artificielles appelées *werften*, et le *haubarg* (hochberg?) c'est-à-dire ce *werft* avec les bâtimens, se trouve bien encore ici de temps en temps, comme dans d'autres contrées de ces pays bas (*Sied-Länder*), entouré d'eau, quoique ce ne soit pas le flux de la mer. Sur les côtes de la Frise, à partir de l'Ems vers l'ouest, on remarque également, bien que peut-être d'une manière moins distincte, ces anciennes digues. Ce que dans le Holstein on appelle *koog* est appelé ici *polder*. Peut-être Pline a-t-il vu aussi un désastre semblable à celui dont le mois de février 1825 a été témoin dans ces contrées. On a pris avec raison le *lutum manibus ceptum* pour de la tourbe. Comparez le chapitre II du livre III.

(12) Voyez le chapitre IV du livre III et la note 3 du même chapitre. La remarque que les peuples suéviques ne se montrent jamais réunis, même pendant la paix, pourrait sans doute être discutée, à cause des cérémonies religieuses des Semnones (cap. 39); mais il en sera question plus tard. Du reste le passage cap. 38 (*apud Suevos — ornantur*) est certainement corrompu. Je crois avoir donné le sens, mais je ne puis discuter si on le comprend autrement et mieux, et je veux encore moins augmenter les conjectures.

(13) Personne probablement n'attachera plus aujour-

d'hui d'importance à la dernière syllabe *Duri* dans *Hermunduri*, et on en fera bien moins encore, comme Adelung, un moyen principal de préparer d'avance aux Thuringiens, qui parurent trois siècles plus tard, un nom dans *Duri*. Les Romains seuls ont divisé le mot *Hermundur*, et ils y ont été décidés pour que l'on fit tomber sur la troisième syllabe l'accent qui est sur la première.

(14) Les Teustchs disaient vraisemblablement : *Goton*, *Burgundion;* selon notre mauvaise prononciation actuelle, *Goten*, *Burgundien*, comme ils disaient *Teuton*, *Ingævon*, *Istævon*. Par là s'explique facilement la diverse manière d'écrire : *Gotones*, plus tard *Gothi; Burgundiones*, *Burgundii*, et les autres formes que les géographes ont signalées.

(15) *Mare pigrum*. Comparez *Agricola* (cap. 11.) Cette épithète est appliquée au miel; Lucretius (III, v. 192 et 193.) La mer gluante figure dans les courses du duc Ernest de Souabe (*Teutsche Gesange des Mittelalters*, von der Hagen. I Band.) Si opposé que je sois aux conjectures, j'avoue cependant que je ne comprends pas les *formas* DEORUM *et radios capitis*, et que la leçon *formas equorum* me semble très-heureuse. Tout se rapporte au soleil, qui est encore, il est vrai, assez brillant pour faire pâlir les étoiles, mais qui cependant a perdu son feu, de manière qu'on peut fixer les regards sur lui ; CADENTIS SOLIS *fulgor edurat*, *sonus auditur*, *formæ equorum et radii capitis aspiciuntur*. Le génitif précédent me semble dépendre de tous les substantifs subséquens ; seulement la construction s'est changée par le PERSUASIO ADJICIT. Si l'on conserve la leçon *deorum*, on n'est pas seulement embarrassé de ces dieux, mais on ne sait pas non plus à quel tronc appartient la tête qui suit au singulier.

(16) Ou *glesum* n'est-il pas un mot teutsch? On peut cependant à peine s'empêcher de le regarder comme tel, dès qu'on se rappelle le *glessarium* de Pline.

(17) *Donec luxuria* NOSTRA *dedit nomen*. *Nostra?* Je crois qu'il faut traduire ceci *dans le sens romain*. Et si ce que Tacite dit est vrai, que ces hommes, sur les bords de la mer Baltique, en agissaient encore de son temps si *rude* et *informe* à l'égard de l'ambre, et en recevaient encore le prix *mirantes;* ce serait une preuve de plus contre l'exactitude de la manière de voir habituelle, suivant laquelle les Phéniciens, depuis environ douze siècles, doivent avoir cherché (à pleins navires !) l'ambre sur ces côtes de l'extrémité du monde. Mais dans un si long espace de temps les bons Æstyens ont pourtant dû apprendre quelque chose. Mais sans doute comme ils recueillaient *seuls* l'ambre, il est presque nécessaire d'admettre que les anciennes sources d'où les Phéniciens l'avaient tiré, étaient épuisées.

CHAPITRE V.

(1) Il ne reste sans doute plus grand chose de cette folie ; mais si on ne la conserve plus nulle part au sujet des peuples teutoniques, elle semble pourtant être crue encore de quelques autres peuples. Comment serait-il possible autrement, demande-t-on, d'expliquer les courses des peuples ; comment serait-il possible en particulier d'expliquer la grande migration des peuples? Je pense qu'on y réussira le moins de cette manière. La suite de l'histoire répondra à la question.

(2) Le nombre d'hommes pouvait bien alors, comme aujourd'hui, devenir trop grand ; mais il ne se trouvait nulle part une telle pauvreté de la nature, qu'aucune vie humaine n'aurait pu y subsister et y profiter.

(3) L'histoire des Ansibariens est assurément douteuse ; mais elle peut montrer ce qui résulta et ce qui devait résulter d'une migration. Tacite, (*Ann.*, XIII, cap. 55, 56) ; comparez le chapitre XI de notre livre II.

(4) De telles circonstances peuvent avoir attiré des colons teutschs dans la Gaule. Il n'en résulte pas que ces colons aient été déjà dans le Teutschland des peuples particuliers parce qu'ils parurent dans la Gaule comme peuples particuliers avec des institutions propres ; il ne s'en suit pas en conséquence que des peuples entiers aient émigré. Ou bien dans quelle partie de l'Europe les Pensylvaniens par exemple ont-ils eu leurs demeures?

(5) Il y a toujours excès de population dans un pays lorsqu'il s'est introduit une disproportion entre le nombre d'hommes et les moyens de subsistance, et lorsque les hommes ne trouvent ni espace ni occasion pour développer la force qu'ils ont en eux.

(6) Si l'histoire racontée jusqu'ici doit laisser ce point indécis, l'histoire postérieure le prouvera.

(7) Où était originairement et où est maintenant le nom de Saxons? Les noms de peuples n'ont-ils pas souvent changé de place?

(8) Strabon s'exprime avec le plus de clarté sur les peuples de ce côté-ci de l'Elbe (ou peut-être même sur tous les Suèves) : il dit (VII, 2) que tous — κοινὸν δ' ἐστὶν ἅπασι τοῖς ταύτῃ, etc.—changeaient aisément de demeures, διὰ τὴν λιτότητα τοῦ βίου, καὶ διὰ τὸ μὴ γεωργεῖν, bien que l'agriculture et l'éducation du bétail fussent l'occupation caractéristique de tous les Teutschs. Il fait précisément de ces peuples des nomades, leur donne des huttes, qu'ils tendaient pour un jour, et leur fait traîner avec eux sur des chariots tout ce qu'ils possédaient. Mais Strabon sait très-peu de chose des peuples teutoniques de ce côté de l'Elbe, et comme il le dit lui-même immédiatement après, il ne savait rien des peuples de l'autre côté de ce fleuve.

(9) Les hommes avaient disparu, ils s'étaient donc en allés ; les maisons étaient vides, les habitans avaient donc émigré !

(10) César (*De B. G.*, IV, 1; et VI, 22); Tacite (*Germ.*, 26). Dans ce dernier passage, je préfère la leçon : *ab universis vicis*. Les autres leçons *in vices*, *per vices*, *vice*, conduisent à de nouveaux malentendus. S'il n'y avait pas l'addition *nec enim*, etc., ce que Tacite dit au temps présent pourrait peut-être se traduire ainsi : « Les champs sont au pouvoir de communautés entières, qui les ont partagés entre leurs membres : » Et les mots : *arva per annos mutant et superest ager* pourraient seulement s'entendre du changement de productions. Mais cette addition semble prouver que réellement chaque année les champs étaient cultivés par d'autres travailleurs et pouvaient

facilement être distribués à d'autres travailleurs, parce qu'aucun ne s'était donné de peines particulières en plantations, en fossés, dont il avait attendu et sollicité du temps la récompense. Par le partage réel des campagnes entre les divers membres des *vici* s'explique donc aussi l'expression : *secundum dignationem*. Le nouveau partage se faisait d'après une expertise, de sorte que chacun obtenait autant qu'il avait eu.

(11) On a souvent déjà remarqué que le mot *hof* (cour) vient de *haupt* (tête), et cela paraît à peine souffrir un doute. Autrement il serait difficile d'expliquer comment de grands biens, comment la résidence des princes, comment tout l'entourage des princes, comment même leur administration supérieure peuvent être appelés *hofe* (cours). Voyez par exemple Wachter, *Glossarium* (s. h. v.). Dans le bas Teutschland le mot *haupt* se dit *hov*; et c'est ainsi que l'on disait aussi dans l'ancien temps. (*Lex Bojoar.* tit. XIX, 9.)

(12) *Magistratus ac principes — quantum iis et quo visum est, agri attribuunt.*

(13) *Frumenti modum, aut pecoris, aut vestis. Vestis?* Serait-ce de la toile? — Vraisemblablement les manans étaient en partie laboureurs, en partie bergers, en partie artisans. Chacun donnait selon ses relations. Tacite indique le vêtement comme exemple. Pour cette raison j'ai choisi *travail* en général.

(14) Sans doute il y a entre ceci un passage singulier : *fenus agitare et in usuras extendere, ignotum; ideoque magis servatur, si vetitum esset.* Sentant que ce passage ne convenait pas, on l'a regardé comme subreptice; il me semble cependant tout à fait dans la manière de Tacite; seulement il n'appartient pas à cette place. Tacite l'a écrit, mais il a été maladroitement intercalé.

(15) Le sens primitif du mot *leibeigen* (serf de corps) semble complétement exprimer l'état de ces hommes. Il me semble qu'on ne doit pas se laisser induire en erreur parce que plus tard ce mot a reçu un autre sens politique. Quant aux mots *knecht* et *sclav*, voyez Wachter (*Glossarium*).

(16) Voyez les *Glossaires* pour le sens des mots *liti* et *lazzi*; on trouve aussi *lati* dans un diplôme de l'an 824, cité par Wigand (*Femgericht*, p. 220). Il me semble qu'aucun des essais que l'on a faits à ma connaissance pour expliquer ce terme, n'a réussi. Ils cherchent bien loin et n'arrivent pourtant pas à la véritable relation où était cette classe d'hommes. Si mon explication du mot *hof* est juste, l'explication de *lit* est entièrement propre à exprimer cette relation. Dans le Teutschland septentrional, on dit : *en lit van den fenger*. Au pluriel on dit : *Leden*. — *Eck hev et in allen leden* (ich habe es in allen gliedern) : « Je l'ai dans tous les membres; » et les *liti* étaient également appelés *lodi*, comme l'indiquent les Glossaires. Du reste je ne peux croire non plus que *liti* et *lazzi* aient été un même mot. Les Franks, entre le Rhin et le Wéser, et leurs voisins les Saxons, dont les demeures s'étendaient au loin sur la rive gauche du Wéser, n'avaient pas une prononciation différente à ce point. Nithard, qui, en parlant des Saxons, emploie le mot *lazzi*, était aussi un Frank.

(17) Parmi les racines desquelles on a cherché à faire venir le mot *edelingus*, *adelingus*, etc., je préfère avec Leibnitz et d'autres *od* (un bien, une propriété) : l'appendice *ling* n'a pas besoin d'explication. Ce sens primitif me semble le plus conforme à l'état du Teutschland. On conçoit aussi comment *odaling* a pu se transformer d'un côté en *adaling* et de l'autre en *edeling*, et se perdre dans sa forme primitive. En Norwège on dit *adeling*. Les interprétations que plus tard, particulièrement en Angleterre, on a cherché à imposer à ce mot, semblent mériter peu d'attention.

(18) *Nobiles et ingenui.* Le premier mot présente seul des difficultés. On sait que dans le droit politique romain le mot *nobilis* ne désigne nullement une dignité héréditaire, ni aucune prérogative; il indique tout aussi peu la descendance d'une antique famille. Les sénateurs, comme tels, n'étaient pas *nobiles*; les chevaliers n'étaient pas *nobiles*. Les fonctions publiques les plus élevées donnaient seules la noblesse aux plébéiens comme aux patriciens. Mais dans le Teutschland on n'avait ni consuls, ni préteurs, ni édiles curules! Indépendamment de cette signification publique du mot, celui-ci s'employait, comme on le sait également assez, de tous les hommes et de tous les objets distingués, fameux, illustres, célèbres. On pouvait certainement être *nobilis* par ses actions et ses vertus, par ses talens et sa science; mais on pouvait aussi, selon Cicéron, être *vitiis nobilis*; selon Plaute, *scelere nobilis*; selon Pline, on pouvait être *nobilitatus adulterio*; selon Térence, *nobilitatus flagitiis*. Cicéron a dit *crudelitas nobilitata*. Salluste a écrit *scortum nobile* et *scelus nobile*; Horace, *palma nobilis*; Velléius, *Visurgis nobilis*; Pline, *Vinum nobile, nobiles equi*, et même *nobile fel vitulæ marinæ*.

(19) Les lois teutsches, conçues en langue latine, ont admis en partie le mot *nobilis* et rendu par là la confusion officielle.

(20) Les *vici* chez les Romains, *non in romanum morem locati, connexis et cohærentibus ædificiis; suam quisque domum spatio* (à savoir *campi*) *circumdat.* Au chap. 16 comparez le chap. 26.

(21) Mœser est excellent sur ce point, dans son *Histoire d'Osnabrück* (1re partie, page 13) : combien Mœser est ingénieux en général ; si seulement il était moins souvent induit en erreur par son goût pour les systèmes et s'il faisait moins souvent sentir en lui l'absence d'une connaissance fondamentale de l'histoire ! Comme le terrain et le sol lui manquent, il bâtit témérairement en l'air, mais avec d'autant plus de danger et d'erreur. Par là il a nui beaucoup à l'histoire ou plutôt à l'investigation.

(22) *Pagus*, dans les écrivains romains; de là le français *pays*. César (*De B. G.*, VI, cap. 23) paraît distinguer *pagos* et *regiones*; mais qui pourrait déterminer la valeur de cette distinction? Le mot *gau* est du moins ancien. Il est employé dans Ulfila pour le grec περίχωρος. Mais il est difficile de dire si originairement il désignait un district ou une société d'hommes. La société a besoin d'une terre ou d'un sol où elle vive : il est très-ordinaire que le nom du lieu passe aux habitans. Nous disons: «La France est un pays fertile; » nous disons aussi «La France est un pays civilisé.»

L'expression de César (*De B. G.*, I, 37), *pagos Suevorum ad ripas Rheni consedisse* prouverait que ce mot désigne la société d'hommes et non le pays, s'il était permis de prendre une telle expression dans sa plus grande force. Voyez du reste *pagus* et *gau* (*gauja*) dans les *Glossaires*.

(23) On sait qu'on a répondu tantôt affirmativement, tantôt négativement à la question, si dans l'ancien Teutschland il y avait ou non une noblesse héréditaire. Il s'est élevé une discussion, qui, conformément à la nature humaine, mais follement, a même excité un essor de passions, et cette discussion, au milieu des contestations sur de grands intérêts, à une époque postérieure, pouvait exciter d'autant plus facilement cet essor que les deux parties avaient raison et ne pouvaient pourtant s'entendre. Oui, il y avait une noblesse dans le Teutschland, en tant que l'on comprend sous ce nom l'ensemble des propriétaires fonciers, appelés adalinge ou edelinge; non, il n'y avait pas de noblesse dans le Teutschland, en tant que l'on pense à une classe d'hommes exclusive. Oui, il y avait une noblesse dans le Teutschland, en tant qu'il est question de la démarcation naturelle entre les riches et les pauvres; non, il n'y avait pas de noblesse dans le Teutschland, en tant qu'il est parlé d'une classe ou d'une caste, qui doit avoir été d'une plus haute origine, d'une nature divine, d'une meilleure naissance. Oui, il y avait une noblesse dans le Teutschland, en tant que l'on pense à des prétentions plus grandes, à des vues plus élevées, conçues et suivies, conformément au caractère de l'homme, par le fils riche d'un père riche et célèbre; non, il n'y avait pas de noblesse dans le Teutschland, en tant qu'on lui reconnaissait et qu'on lui assurait des droits civils et des prérogatives. Oui, il y avait une noblesse dans le Teutschland, en tant que le peuple se tournait vers les fils de pères distingués et se confiait à leur direction plutôt qu'à des hommes sans avoir et sans nom; non, il n'y avait pas de noblesse dans le Teutschland, en tant que l'on a en vue une contrainte que certaines familles auraient eu le droit d'exercer sur d'autres hommes libres. Oui, il y avait une noblesse dans le Teutschland, en tant que les descendans de grands hommes, de citoyens distingués, de chefs et de généraux célèbres, cherchaient dans la vie de leurs aïeux un encouragement à la vertu, aux grands sentimens pour la chose publique, pour la patrie, avec toute action, tout sacrifice, toute souffrance pour vivre et pour mourir; non, il n'y avait pas de noblesse dans le Teutschland, en tant que l'honneur d'ancêtres distingués servait à d'indignes descendans de fondement aux usurpations, à l'arrogance, à l'orgueil et à la vanité, à la morgue et au mépris des hommes. Dans tout le reste, ceux qui ont admis l'existence dans le Teutschland d'une noblesse avec des priviléges héréditaires ont aussi bien tort lorsqu'ils s'appuient sur les lois des peuples, sur les *leges* des Saxons et des Frisons, sur les cinq familles privilégiées dans les lois bavaroises, que lorsqu'ils s'appuient sur Adam de Brême. Ces lois, réunies à une époque de beaucoup postérieure, après de grandes secousses, dans un état de choses entièrement changé, d'une manière inconnue, mais non certainement avec un retour sur le passé, mais seulement pour le présent et pour l'avenir, ne peuvent prouver la moindre chose pour ces anciens temps de liberté. Et Adam de Brême, écrivain du onzième siècle, et non sans instruction, pourrait prouver quelque chose?

(24) *Certis diebus, cum aut inchoatur luna, aut impletur.* Je ne pense pas qu'on se soit réuni à chaque nouvelle lune et à chaque pleine lune. Cela devait être aussi impossible qu'inutile! Mais le jour était convenu ou fixé, et ensuite on choisissait la nouvelle lune ou la pleine lune. L'addition : *Nam agendis rebus hoc auspicatissimum initium credunt*, me semble contenir non une indication, mais une explication de ce fait. Peut-être ne choisissaient-ils ces jours que parce qu'ils n'avaient pas de calendrier et qu'ils se trompaient le moins à les reconnaître.

(25) — *Quam civitas suffecturum probaverit.* Il est impossible qu'il ait été question des forces physiques: sous ce rapport on arrivait bientôt à une solution. Pour les prouver, le jeune homme avait dû aussi recevoir d'abord les armes et se montrer. Mais il ne lui était pas permis *sumere arma*. Il n'en était orné qu'après que la preuve avait eu lieu (*tum*). La preuve était donc d'une autre nature et devait établir que le jeune homme remplissait la condition de laquelle dépendait le droit de cité, c'est-à-dire qu'il avait une propriété foncière. La preuve de ceci semble être aussi dans ces mots: *Ante hoc domus pars videntur, mox reipublicæ.* Comment le jeune homme parvenu à l'âge voulu pouvait-il être *pars reipublicæ*, et rester pourtant dans la maison paternelle, sous la puissance paternelle? Plus d'un petit citoyen aurait-il eu, par ses six ou sept fils arrivés à l'âge voulu, sept ou huit voix, tandis que plus d'un homme riche se serait trouvé seul? — Mais la raison pour laquelle *vel principum aliquis, vel pater, vel propinquus* le revêtait des armes semble s'expliquer convenablement par la manière dont nous avons exposé la chose. Du reste, il n'est pas douteux, selon moi, qu'il ne peut être question que des armes considérées comme ornement dans la paix et de la faculté de les porter constamment, et non de leur port et de leur usage dans les exercices et dans la guerre. Il eût été contraire au bon sens d'interdire l'exercice aux jeunes gens, de vouloir les éloigner de la défense de la patrie dans les temps de nécessité. D'autres peuples ont armé même des esclaves aux jours du danger.

(26) *Ut turbæ placuit considunt.* Ainsi d'une manière aujourd'hui, d'une autre manière demain, selon qu'on se trouvait dans la *turba* même à laquelle il plaisait qu'on s'assît.

(27) *Silentium per sacerdotes*, au pluriel; mais plus haut (cap. 10) il y a seulement un *sacerdos civitatis*. Le pluriel paraît donc ne se trouver ici que parce que Tacite parle en général *des cantons*.

(28) La diversité du sens du mot *princeps* se montrera suffisamment dans la suite. « Dans Tacite, dit Eichhorn (*Histoire de l'état et du droit des Teutschs*, t. 1, § 14, note 1) les familles nobles sont toujours appelées *principes*, les princes *reges*. » Par suite les *nobiles* n'auraient encore pas été les familles nobles? Nous aurions par conséquent trois classes d'hommes libres, *principes, nobiles, ingenui?* Cela me semble

erroné. Le *princeps civitatis* s'y oppose ; et *eliguntur principes qui jus reddant* ne veut pas dire, selon moi, que parmi les *principes* on élit des hommes, mais qu'on élit des hommes qui sont ensuite *principes*. Du reste la seule preuve contre la dérivation du mot *graf* de *grau* (vieillard à cheveux gris) est que plus tard le mot *grav*, dans les lois des peuples *gravio*, a été traduit en latin par *comes*. Cela s'est fait parce que dans les états germaniques les *gaugrafen* parurent aux savans être à peu près dans les mêmes relations où, dans l'empire romain, les grands officiers, appelés *comites*, se trouvaient à l'égard de l'empereur : ce n'est donc que par une translation erronée d'un sens romain à des relations teutsches, par une accommodation ! Les étymologies savantes du mot *graf*, tirées de l'anglo-saxon ou de quelque autre ancienne langue, comme de *gefera* ou *gerefa*, peuvent sans doute avoir aussi leurs avantages ; mais par elles on n'arrive pas beaucoup plus loin que par les étymologies les plus simples, pour l'intelligence de l'histoire dans son ensemble. *Graue : gerontes*, *gerusia*, *senatus*, *senatores*, *majores natu*, *ælteste*, *eldermen*, *seniores*, *seigneurs*, ont un sens dans toute histoire. Ce qui est fondé sur la nature de l'homme se montre partout.

(29) *Mox rex, vel princeps, prout ætas* CUIQUE, *prout nobilitas, prout decus bellorum, prout facundia, audiuntur*. Il sera question plus tard du roi. Le *princeps* me semble être le *graf*.

(30) *Armis laudare* était *honoratissimum adsensus genus*. Il y avait donc encore d'autres manières.

(31) Cette répugnance est dans la nature. Il faut un monde de désordres et de crimes avant que l'homme apprenne à la surmonter. Ce n'est que dans l'état sauvage ou dans la force d'une artificieuse philosophie qu'il prend hardiment sur lui la grande responsabilité d'un bouleversement par lequel il rend impossible même à ses semblables l'amélioration, le retour vers la vertu.

(32) *Jam et pecuniam accipere docuimus* (cap. 15). Mais les *dona finitimarum gentium* venaient bien seulement des Romains, *quæ non modo a singulis*, *sed publice mittuntur* ; car quel autre peuple les aurait donnés, ces *electi equi*, *magna arma, phaleræ torquesque ?* Et *gaudent !* Si loin on en était venu.

(33) TACITE (*Hist.* IV, 14) : *ad stuprum trahebantur*. Comparez le chapitre XII du livre II. Il n'est donc pas nécessaire, à mon avis, de se tourmenter au sujet du *corpore infames*, pour enlever aux Teutschs une tache qui ne peut les souiller. Les *ignavi* et les *imbelles* donneraient plutôt à penser. La peine infligée aux fautes que désignent ces mots paraît exagérée et contraire à la nature. Mais la juste passion contre les Romains explique tout. Comparez l'assertion de CÉSAR (*De bello gall.*, V, cap. 56), que les Trévires avaient ordonné à tous les adultes, au commencement de la guerre qu'Induciomar entreprit pour le salut de la patrie, de se présenter en armes, et *qui ex iis novissimus venit, in conspectu multitudinis omnibus cruciatibus affectus necatur*. C'était une mesure violente même pour ces temps de violence, et ce ne peut avoir été *mos Gallorum*, comme on le dit plus tard au victorieux imperator.

(34) Il en est autrement dans les temps civilisés. Le voleur est mis en prison et reçoit un entretien convenable ; mais le volé ne rentre pas dans son bien.

(35) On a cru que dans les *centeni* (*comites*) de TACITE on trouvait la dizaine teutsche, de telle sorte que nous aurions ici des *zehntgrafen* (*grafen* de dizaine). C'est à tort ! A une époque postérieure, il y a encore un *tunginus* au-dessous du *centenarius* ; et chez les Saxons de l'île de Bretagne, par exemple, il y avait dans les *centuriæ* ou *centenæ*, i. e. *hundredæ*, aussi des *decaniæ*, *decuriæ*, *decimæ*, i. e. *thitingæ*. C'est également à tort que l'on a admis que les *liti* n'avaient aucun droit et qu'ils étaient soumis au pouvoir arbitraire du propriétaire terrien. Mais si nous pouvions citer ici les *magistratus ac principes* de CÉSAR (VI, c. 22) qui faisaient les partages des champs, ils prouveraient déjà l'action d'une autorité. TACITE au contraire (*Germ.*, 25) montre plus formellement la protection légale de sa seconde classe d'esclaves, la mieux traitée, que nous nommons *lites : et servus hactenus paret*. Cela suppose une position légale que sans aucun doute garantissaient les *principes*, *qui per vicos jura reddebant*. La loi salique (titulo LIII) peut aussi servir de preuve : *Si quis ingenuus aut* LIDUS *alteri fidem fecerit et noluerit solvere*, *tunc ille, cui fides facta est,—debet eum sic admallare : « Rogo te, Judex, »* etc. Mais les *lassi*, selon HUCBALD, formaient même chez les Saxons, comme nous le ferons voir en son temps, un ordre, *ordo*, et avaient des droits politiques.

(36) Ici (cap. 11) les *principes* et la *plebs* sont en opposition. Toute la communauté de peuple (*concilium*) se compose de ces deux parties, *principes* et *plebs*. Si l'on veut pressurer dans un sens les expressions de Tacite, il faut aussi permettre à ses adversaires de les pressurer de même dans un autre sens. Si les *principes* sont « les familles nobles », il n'y a plus aucune différence entre *nobiles* et *ingenui* ; les uns et les autres appartenaient à la *plebs*, à la *turba*, et les mots *nobilitas* et *nobilis* ont perdu le sens qu'on leur attribue. Mais si les *principes* sont élus par la communauté de peuple (voyez plus haut la note 28), et si par là seulement ils sont devenus *principes*, toute différence de droits a disparu, et l'égalité civile de tous les hommes libres reste hors de doute. Du reste GRÉGOIRE DE TOURS (*Hist.*, l. III, cap. 18) a encore cette opposition entre la famille royale et le peuple. Celui-ci est *plebs*. Il parle des fils du roi — *incisa cæsarie, ut* CETERA PLEBS *habeantur*. Et dans LAMBERT D'ASCHAFFENBOURG, Béatrix, la mère de la fameuse Mathilde, dit encore à Henri IV, après qu'elle s'est mariée avec Godefroi de Lorraine, *ingenuam ingenuo nupsisse*.

(37) De la manière la plus frappante (*Annal.* I, 55). Ségeste dit à Varus : « *Ut se et Arminium et ceteros* PROCERES *vinciret*, *nihil ausuram* PLEBEM, PRINCIPIBUS *amotis*. Les *principes* sont évidemment ici les mêmes que les *proceres*, et la *plebs* leur est opposée. Ailleurs (*Ann.*, II, 9) : *Arminius* (le *princeps*, le *procer*) *abstitit in ripa cum* CETERIS PRIMORIBUS.

(38) Donc *et alter et tertius dies cunctatione coeuntium absumitur*.

(39) *Non astuta*, *non callida !* Cela est ainsi ; et

c'est précisément pour cela qu'elle ne doit pas son salut à l'astuce, à la trahison, où à une conspiration secrète.

(40) Je ne puis mieux rendre ceci (cap. 22). *Retractatur mens postera die* ne me semble pas signifier : « La disposition ou l'opinion est de nouveau discutée et examinée le lendemain. » Les expressions APERIT *secreta pectoris* ; DETECTA ET NUDA *mens*, paraissent être contraires à ce sens. Il était impossible aussi que l'opinion des individus fût exprimée. Il me semble donc que *aperta, detecta, nuda*, ne signifient rien pour le lendemain ; chacun pouvait parler dans un sens tout différent. La *mens* était de nouveau enveloppée.

(41) *Quod pro honore acceptum, etiam necessitatibus subvenit.* Je pense, *necessitatibus civitatis*. Les princes pouvaient assurément vivre de leur propre bien.

(42) *Insignis nobilitas, aut magna patrum merita.* Ces choses sont différentes sans doute, d'après les explications données.

(43) On ne peut nier que le mot *civitas* est aussi quelquefois employé où il devrait y avoir *pagus*, par exemple (*Germania* cap. 13) : *quam civitas suffecturum probaverit* ; mais on ne peut méconnaître qu'un peuple qui paraît dans les auteurs romains avec son nom propre, comme les Bataves, les Nerviens, les Cattes, les Frisons, ne forme qu'une seule *civitas*. La preuve la plus claire, indépendamment de CÉSAR et des peuples de la rive gauche du Rhin, en est dans la *Germania* (cap. 30) : *Ultra hos* CHATTI — *inchoant*, *non ita ut* CETERÆ CIVITATES, *in quas Germania patescit.* Au contraire il est dit *pagi Gugernorum* ; *pagi C. Semnonum*, etc.

(44) Les Franks.

(45) CÆSAR (*De bello gal.*, II, 4) : *Qui uno nomine Germani appellantur.*

(46) — Pour les sénateurs des Nerviens, CÆSAR (*De bello gal.*, II, 28), et de nouveau *duces principesque Nerviorum* (*id. ibid.* V, 41). Pour les sénateurs des Trévires, TACITE (*Hist.* V. 29). *Principes ac senatus Ubiorum* (CÆSAR, *De bello gal.*, IV, 11).

(47) *Heritoga*, voyez les glossateurs. Les écrivains latins emploient indifféremment *dux* et *princeps* ; mais ils placent ces deux mots l'un à côté de l'autre et connaissent par conséquent une distinction. (*Voyez* la note précédente). Quelquefois ils emploient incontestablement le mot *dux* dans un sens général, mais quelquefois aussi dans un sens particulier. (*Germania*, cap. 6). D'après CÉSAR (V, cap. 41) il semble, il est vrai, que les Nerviens aient eu plusieurs *duces* ; mais comme ce mot est à côté du mot *principes*, il ne faut pas attacher d'importance à ce pluriel. Antérieurement (II, 23), ils n'avaient eu qu'un seul duc, Buodognatus, *qui summam imperii tenebat*, et indépendamment de lui les *principes et senatores*. Les Cattes aussi n'avaient qu'un seul *dux* (TACITE, *Germ.*, 30). Et lorsque les Caninéfates cédèrent aux instigations de Civilis et se soulevèrent contre Rome, leur premier soin fut d'élire un *dux*. (TACITE, *Hist.* IV, cap. 15.)

(48) A savoir de *reges* et *regia auctoritas*, etc.

(49) Germania (cap. 45) : *Degenerant a libertate* ; — cap. 43. *erga reges obsequium* ; — cap. 25, *exceptis iis gentibus, quæ regnantur ; ibi libertini et super ingenuos et super nobiles ascendunt* ; — cap. 44, *neque nobilem, neque ingenuum, ne libertinum quidem armis præponere, regia utilitas est.*

(50) Annal. (XIII, 54), *in quantum Germani regnantur* ; Germania (cap. 6), *reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*, etc. ; — cap. 11, *mox rex, vel princeps — audiuntur, auctoritate suadendi magis, quam jubendi potestate* ; — cap. 48, *Gotones regnantur*, etc.

(51) Les Trévires, les Nerviens, les Aduatikes, avaient ce qu'on appelait des *clientes* (CÆSAR, *De bello gal.*, IV, 6, V, 39). Les Aduatikes prièrent César de leur laisser au moins les armes, qu'autrement ils seraient maltraités par les peuples voisins, *inter quos dominari consuessent* (CÉSAR, II, 31). STRABON (IV, 1) parle de ἡγεμόνος des Chéruskes, et souvent il est question de l'*imperium* et de leurs *socii*.

(52) Lorsque les Caninéfates élurent duc Grinno, ils observèrent précisément, *more gentis*, les formalités qu'on suivit plus tard, dans les empires germaniques, pour l'élection des rois : *impositus scuto, et sustinentium humeris vibratus, dux eligitur* (TACITE, *Hist.*, IV, cap. 15).

(53) ULFILAS (*Marth.* 9,18) traduit ἄρχων par *reiks* ; il rend (*Marc.*, 3, 22) les mots ἐν τῷ ἄρχοντι τῶν δαιμονίων par : *in thamma reikistin unhuetono.* ULFILAS rend le mot ἀρχή (*Luc*, 20, 20), par *reikja*. D'un autre côté ; dans STRABON (VIII *init.*) est le polémarque : Ἀρμινίου τοῦ πολεμαρχήσαντος ἐν τοῖς Χηρούσκοις.

(54) Le mot *kun*, qu'ULFILAS (*Marc*, 8, 12, et *Luc*, 1, 48) donne pour γενεά, et qui est incontestablement de la même famille que *kennen*, *kund*, *bekannt* (connu) se présente dans tous les dialectes tudesques dans le même sens, bien que sous diverses formes, comme *kyn*, *cyne*, *kunne*, *kön*. Ce qui peut faire douter de cette étymologie du mot *könig* (roi) c'est que chez les peuples du Nord, tout commandant, tout chef d'une race, tout général dans une expédition guerrière, est appelé *konung*, et que cette dénomination elle-même se maintint encore lorsque déjà de plus grands royaumes se furent formés dans le Nord. Cependant on ne peut nier que le *konung*, était toujours l'homme le plus connu et le plus important, le premier homme parmi les siens. ULFILAS n'emploie pas ce mot pour désigner une dignité ou une charge ; ce devait donc être dans *kindins*, mot par lequel il traduit ἡγεμών (*Matth.* 5, 55). Pour le grec βασιλεύς (*Matth.*, 5, 35), il donne *thiudans* ; et peut-être ce dernier mot est-il au fond le même puisqu'il est tout aussi parent de *thiuda*, peuple, race, *gens*, que *kindins* l'est de *kuni* (*kyn*, *kin*). — L'étymologie du mot *könig* de *kuhn* (hardi) ou *können* (pouvoir) est sans doute voisine, mais lorsque ce mot fut mis en usage, le roi n'était pas toujours l'homme le plus hardi ou le seigneur le plus puissant.

CHAPITRE VI.

(1) CÆSAR (*De bello gal.*, V, 56). *Induciomarus — ar-*

matum concilium indicit, hoc more Gallorum est initium belli. Alors on ne se montrait donc pas encore toujours en armes.

(2) Le *campus Martius* établi plus tard chez les Franks semble prouver ceci : et je ne puis croire que les Teutschs ne se soient pas exercés aux armes, et qu'il n'y ait pas eu chez eux de revue militaire. TACITE connaît les exercices de la cavalerie. Ses paroles : *equi non variare gyros, in nostrum morem,* DOCENTUR. *In rectum, aut uno flexu dextros agunt, ita conjuncto orbe, ut nemo posterior sit*, ne peuvent être entendues que d'exercices. L'expression même de CÉSAR (*De bello gal.*, VI, 21) : *omnis vita, — in studiis rei militaris consistit*, s'y rapporte, aussi bien que les assauts d'armes dont parle TACITE (*Germ.*, 24); et SENECA (*Epist.* 37) : *in Germania natus, protinus puer tenerum hastile vibrat.*

(3) *Arminius volitabat per Cheruskos, arma in Segestem, arma in Cæsarem poscens* (TACITE, *Ann.*, I, 59). Comparez le chapitre VII du livre II.

(4) *Nudi aut sagulo leves.*

(5) *Columna Cochlis M. Aurelio Antonio Augusto dicata ejus rebus gestis in Germanica atque Sarmatica expeditione insignis*, etc. (Romæ MDCCIV). — Les boucliers des Teutschs sont en majeure partie semblables à ceux des Romains; quelques-uns cependant (tab. 37) sont octogones, en forme ovale. La coiffure, qui ne se présente que rarement (par exemple tab. 14) est une sorte de bonnet; des hommes figurent aussi (tab. 33) avec des chapeaux ronds sans bords; et il est très-possible que, sous leurs larges habits, les Teutschs aient aussi porté des cuirasses. L'artiste a cherché à rendre, par des oppositions, le coup d'œil plus net et plus intéressant.

(6) Avant la bataille avec Marobod, Armin adressa un discours à ses guerriers, et *ostentabat spolia et tela Romanis erepta in manibus multorum* (TACITE, *Ann.*, II, 45). Comparez le chapitre IX du livre II.

(7) Il n'existe absolument aucune raison pour faire de la framée une pointe. *Framea* est le mot pur, ancien teutsch, qui n'avait pas besoin d'une étymologie tirée du grec, ni d'un verbe *fruman*.

(8) *Hasta* (Ann. I, 64) : *Procera membra, hastæ ingentes ad vulnera facienda quamvis procul.* (Ann. I, 14) : *Enormes hastæ.* (Hist. V, 18) : *Immensis corporibus et prælongis hastis fluctantem labantemque militem eminus fodiebant.*

(9) Tab. 30 et 31 de la *Columna Marco Aurelio d.* — TACITE (*Germ.*, cap. 18).

(10) *Pedites et missilia spargunt, plura singuli, atque in immensum vibrant* (Germ. 6) — *Saxis glandibusque et ceteris missilibus prælium incipitur* (*His.*, V, 17), et ces mots se rapportent évidemment aux Teutschs, et non aux Romains, ou du moins aux deux parties. On voit des frondeurs sur la *Columna Antonin.*, tab. 11.

(11) L'anecdote du jeune fils de Civilis, qui doit avoir tiré *sagittis jaculisque* sur quelques prisonniers romains (*Hist.* IV, 61), mérite d'autant moins d'attention que les Bataves avaient été si longtemps en alliance avec les Romains. Mais on voit sur la colonne Antonine (*Tab.* 14) que des deux côtés on tire de l'arc; et le trophée sur la tab. 37 présente aussi de grandes haches parmi les *spolia*. Et les Goths avaient *clavæ præustæ*, dont les Romains sentaient gravement les coups et le choc. (AMM. MARCEL., XXXI, cap. 7.)

(12) *Bellator equus* (*Germ.*, 14). On a donné des exemples de l'habileté de la cavalerie teutsche, et Tacite lui-même vante extraordinairement la cavalerie des Tenctères.

(13) Et, il est vrai, *plus penes peditem roboris*, EOQUE *mixti prœliantur.*

(14) TACITE avait CÉSAR en vue. Celui-ci dit (*De bello gal.*, VI, 23) : *Quum bellum civitas aut illatum defendit, aut infert, magistratus, qui in eo bello præsint, ut vitæ necisque habeant potestatem, deliguntur.* Comme Tacite le contredit si complétement, la supposition est assurément naturelle, qu'appuyé par d'autres et meilleurs renseignemens, il avait en vue de redresser l'imperator. Mais comme il résulte d'autres passages de Tacite qu'il ne voyait qu'avec horreur la sévérité des peines militaires des Romains, les verges souveraines et les chaînes, et comme, par rapport aux prêtres dans le Teutschland, tout est incertain, comme nous le ferons observer plus tard, ses remarques ne seront pas injustement soumises au doute.

(15) — *Matrem suam sororesque, simul omnium conjuges parvosque liberos, consistere a tergo jubet*, etc. (TACITE, *Hist.* IV, 18). Comparez CÉSAR (*De bello gal.*, II, 16; V, 3).

(16) TACITE ne dit pas que les *liti*, qu'il appelle *libertini* et *servi* de la meilleure condition, aient été tenus au service militaire; mais il n'est pas à supposer qu'ils en soient restés exempts. Par là seulement, abstraction faite de la nécessité qui plus d'une fois força les Romains eux-mêmes à armer des esclaves affranchis, par là seulement une certaine égalité était possible entre ceux qui étaient riches et ceux qui ne l'étaient pas. Il est incontestable qu'ils faisaient partie des *familiæ*. Dans la *Lex salica*, les *lidi* figurent aussi en campagne (tit. XXX, L. 1, Lindenbrog) : *Si quis* LIDUM *alienum, qui cum domino suo in hoste fuerit*, etc. Pour l'expression *in hoste*, comparez *Lex salica* (tit. LXVI, LL. 1 et 3).

(17) TACITE prétend que les guerriers teutschs se tenaient le bouclier devant la bouche pour augmenter la force de leur voix. La *columna Antonina* prouve qu'ils avaient des cornets, STRABON (VII, 1,) témoigne des tambours et en attribue de très-grands aux Cimbres. Ils avaient tendu, selon lui, des peaux sur des caisses de chariots; le tambour était battu par les prophétesses aux cheveux (προμάντεις ἱέρειαι πολιότριχες), et elles faisaient un bruit épouvantable. C'était là le commencement; plus tard ils observèrent vraisemblablement une plus juste mesure et eurent d'autres tambours.

(18) AMMIEN MARCELLIN (lib. XVI, cap. 12), à une époque postérieure sans doute, décrit très-bien le *barritus* dans son récit de la bataille de Strasbourg, où les Allemanni furent défaits. (*Voyez* ci-après, livre IV, chap. 10.)

(19) Les mots de TACITE (*Germ.*, 6) : *multique superstites bellorum infamiam laqueo finierunt*, ont été compris par plusieurs savans comme si ces hommes s'étaient eux-mêmes ôté la vie. Mais ils furent incontestablement jugés par la communauté de peuple et pendus. On les comptait parmi les *proditores* et *transfugæ* (*Germ.*, 12).

(20) J'ai presque conservé toutes les expressions de TACITE (cap. 30), mais j'ai changé légèrement la disposition de quelques phrases pour être plus clair ; j'ai aussi intercalé quelques détails. Le passage est court et obscur, mais le sens, à mon avis, ne peut en être douteux. Il a *exclusivement* trait à l'organisation militaire, le : *præponere electos*, AUDIRE *præpositos*, — PLUS REPONERE IN DUCE QUAM IN EXERCITU, est opposé, comme *caractère propre* aux Cattes à ce qui a été dit au chap. 7 *en général* sur l'organisation militaire des Germains : DUCES EXEMPLO POTIUS QUAM IMPERIO etc. Le NOSSE ORDINES est opposé à *acies per cuneos*. Dans ces derniers temps encore on l'a traduit : « ils connaissent des *ordres*, » et des ordres de citoyens, s'ils avaient été connus chez les Teutschs, auraient été mentionnés ici moins que partout ailleurs. Le *fortunam inter dubia, virtutem inter certa numerare* s'applique sans aucun doute à plus d'un peuple teutsch et à d'autres mortels. Les derniers mots : *Equestrium sane virium id proprium, cito parare victoriam, cito cedere. Velocitas juxta formidinem, cunctatio propior constantia est* ont été rapportés par les éditeurs à la cavalerie des Cattes ; il me semble que c'est à tort. Les Cattes n'avaient pas de cavalerie qui valût quelque chose : OMNE *robur in pedite*, et Tacite défend cette manière de faire la guerre seulement avec de l'infanterie. Sans doute, dit-il, la cavalerie, par *excursus et fortuita pugna*, gagne rapidement la victoire, mais souvent aussi elle est promptement battue. Comme elle sait qu'elle peut rapidement s'échapper, elle fuit comme frappée de crainte ; mais l'infanterie, ayant la conscience de sa pesanteur, résiste. SALLUSTIUS (*in Jugurtha*, cap.59) : *sequi, dein cedere, ut in equestri prælio solet.*

(21) Je désire que dans cet exposé on puisse exactement expliquer ces mots de TACITE : *fortissimus quisque—impares faciat.* Je l'avoue, ce passage m'a donné beaucoup de peine, et je l'ai longtemps regardé comme corrompu, ainsi que l'ont fait, depuis JUSTE-LIPSE, beaucoup d'éditeurs : *Medicinam* LOCO DEPRAVATO *jam Lipsius optabat*, dit OBERLIN. L'usage des Carthaginois dont parle ARISTOTE (*Politic.* VII, 2, p. 219, 31, ed. *Gœttling*) me semblait plus naturel : selon cet usage, chacun portait en ornement autant de bagues qu'il avait fait de campagnes, et je voulais changer dans ce sens ce passage par conjectures. Mais malheureusement dans Aristote suit immédiatement la loi des Macédoniens, par laquelle celui qui n'avait encore tué aucun ennemi devait se ceindre d'une courroie ou d'une bride (φορβεία). Et bien que cette loi parût d'une tout autre nature parce, qu'elle était générale, et que par conséquent chacun de ceux qui ne portaient pas la courroie avait un signe distinctif, j'étais retenu par la considération qu'il ne convenait pas de refuser certaines mœurs à un peuple en raison de motifs généraux et par le danger de la manie des conjectures. Il resta toujours singulier d'un côté : IGNOMINIOSUM ID GENTI, et de l'autre PLURIMIS CHATTORUM PLACET HIC HABITUS. La vie sauvage de ces hommes dans la paix me semblait de plus tout aussi inconcevable avec la liberté des peuples teutoniques, que les mots : PROUT AD QUEMQUE VENERE, ALUNTUR, me semblaient inconcevables. En faire sortir une institution d'après laquelle il aurait existé une obligation de se soumettre à des logemens en nature, comme cela a eu lieu de nos jours, c'était pousser trop loin l'interprétation et lui donner un sens trop moderne. Enfin la chose s'est présentée à moi de la manière suivante : 1° Tous les jeunes gens laissaient croître leur barbe et leurs cheveux. Les plus braves et les plus heureux *revelant* SUPER *sanguinem frontem.* Ceux qui n'y parvenaient pas, conservaient le SQUALOR, et il n'est plus question d'eux. 2° Mais les plus braves, qui s'étaient délivrés du *squalor*, se soumettaient volontairement de nouveau (*insuper*) à l'obligation de tuer un ennemi, et pour prouver tout ce que ce vœu avait de sérieux, et leur ferme résolution de l'accomplir, ils choisissaient un signe, qui, comme Tacite le dit vraisemblablement par opposition avec les honorables *armilla* militaires des Romains, — était une honte en lui, c'est-à-dire, un anneau de fer, avec lequel ils s'attachaient comme avec une chaîne. Naturellement ils faisaient tous leurs efforts pour rejeter loin d'eux la honte de l'anneau, comme ils avaient rejeté auparavant la honte de la barbe. — Mais l'anneau n'était pas une honte comme la barbe ; ces hommes n'appartenaient plus IGNAVIS ET IMBELLIBUS ; mais ils devaient prouver en se tenant constamment sous les armes et par une conduite toute guerrière, qu'ils n'étaient pas tombés dans l'indolence et la lâcheté. S'ils ne réussissaient pas toutefois à s'acquitter de leur vœu, ils restaient sans reproche, et chacun s'empressait à les favoriser. Le passage peut, d'après cela, rester tel qu'il est et n'a pas besoin de correction. Du reste, il se comprend de soi-même que plus d'un homme téméraire a pu prendre deux, trois et plusieurs fois un anneau, et que les anneaux aient pu être conservés comme des signes consacrés, pour être déposés un jour dans la tombe avec le héros.

(22) Ceci peut être conclu de la nature des relations, des paroles suivantes de César, de la circonstance que celui qui demandait pour son secours des jeunes Teutschs, comme par exemple *Induciomarus*, envoyait toujours *ad civitates*, de tout ce que Tacite dit de la position de ces jeunes gens et de l'exemple de Flavius, qui était frère d'Armin. Il est dit de celui-ci (*Ann.* X, c. 16) que sa *fides adversus Romanos sumpta* VOLENTIBUS GERMANIS. Du reste : *Germani nulli adversus Romanos auxilia denegabant* (CÆSAR, *B. G.*, VIII,,45).

(23) Autant qu'ils hasardaient la chose, CÉSAR (*De B. G.*, V, 55). Les Trévires implorèrent secours, firent de grandes promesses et donnèrent de grandes espérances : *Neque tamen ulli civitati Germanorum persuaderi potuit, ut Rhenum transiret, quum se bis expertos dicerent, non esse amplius fortunam tentandam.*

(24) La véritable signification du mot *leut*, qu'on a essayé d'expliquer de tant de manières, résulte des anciennes lois des peuples. Dans les lois franke, saxonne, anglaise, frisone, par exemple, le mot *leudis*, *leodis*, *leudum*, *leuda*, est employé pour désigner l'amende

par laquelle est compensé le meurtre d'un homme, ce qu'on appelle la composition ou le wehrgeld. Voyez les citations dans Du Cange, *sub h. v.* Dans le sens légal, cette amende égalait la valeur de l'homme; l'un était pris pour l'autre. Le *leud* est donc l'homme. De là la désignation. Mais de ce qu'on appelle les Glosses de Malberg, où le mot *leud* revient très-souvent, il semble résulter qu'il était usité en parlant des femmes comme en parlant des hommes : s'il est question des femmes, on se sert de *leudinia;* s'il est question des hommes, on dit *leudi* (tit. XXVIII, LL. 4, 7, 8). Mais de la manière dont le mot *leudardi* (tit. XXVIII, L, I) se présente, il semble suivre que le mot *leud* ne s'appliquait qu'à l'homme adulte, et non à un enfant au-dessous de douze ans. Pour la seconde signification au contraire du mot *leut*, suivant laquelle il désigne un homme qui est engagé envers un autre, qui doit obéissance, elle n'est pas prouvée seulement par l'usage qui règne encore aujourd'hui, mais l'exposé ultérieur des relations dans les empires germaniques témoignera pour elle.

(26) Dans les chap. 13 et 14 de la *Germania*. Il y a auparavant : *Eliguntur et principes; — singulis adsunt comites. Nihil nisi armati agunt; sed arma sumere non cuique licet. In ipso concilio vel principum aliquis, vel——juvenem ornant. Insignis nobilitas principis dignationem etiam adolescentulis assignat: ceteris* (ou mieux assurément avec Juste-Lipse *ceteri*) *robustioribus ac jam pridem probatis aggregantur. Nec rubor, inter comites adspici.* Et maintenant suit ce que nous avons traduit.

CHAPITRE VII.

(1) Pline (*N. H.*, XVII, 4, et XVII, 48). Les Teutschs connaissaient donc le troisième oracle de Caton, *stercorare;* ils n'auront pas négligé les deux premiers, *agrum bene colere* et *bene arare;* et ils auront sans doute possédé une des nombreuses charrues que Pline décrit (XVIII, 48 et 49).

(2) Ce devait donc être dans le discours par lequel Germanicus (Tacite, *Annal.*, II, 14) chercha à exciter le courage des siens avant la bataille sur le Wéser : *primum utcunque aciem hastatam*, etc. Mais un tel discours ne peut prouver beaucoup; et dans les deux batailles qui suivirent celle-ci, les Romains ont bien appris quelle force avaient les armes des Teutschs.

(3) Qui l'aurait fait? qui l'aurait pu? Beaucoup d'armes des Teutschs avaient dû venir des Romains; mais ils n'en manquaient certes pas avant l'arrivée des Romains. Où les Cimbres et les Teutons avaient-ils pris leurs épées? où les Nerviens et les Trévires? où les Sigambres et les Suèves, les Cattes et les Chéruskes, avant qu'ils eussent tué ou pris des Romains?

(4)—*Neque eorum* (c'est-à-dire des Suèves) *moribus turpius quidquam, quam ephippiis uti.* On voit aussi des selles et des brides sur la colonne Antonine (tab. 40). Les selles ne diffèrent pas beaucoup des nôtres. La plupart des chevaux toutefois figurent sans selles et sans brides; le cavalier se tient au cou de son cheval et le dirige avec les bras et les jambes. Mais ils sont aussi presque tous représentés en fuite.

(5) Voyez la note 15 chapitre II de ce livre. Comparez Ptolomée (*Géograph.* II, 11).

(6) Les Ubiens seuls avaient assez de bateaux pour donner à César le moyen de faire passer le Rhin à toute son armée. Les Bructères soutinrent contre Drusus un combat naval sur l'Ems; les Chaukes paraissaient, *levibus navigiis*, sur les côtes de la Gaule, et pillaient. Les navires des Teutschs pouvaient cependant être inférieurs à ceux des Romains; pour ceux des Bataves, Tacite (*Hist.* V, 23); pour ceux des Sulons, *Germ.* (44); ces derniers étaient sans voiles, mais non les autres, bien qu'ils ne fussent pas aussi complétement gréés, que Pline (*N. H.*, XIX, 1) le dit avec orgueil de ceux des Romains, pour montrer l'importance de la toile; *super eas tamen addi velorum alia vela, prœterque alia in proris, et alia in puppibus pandi.* Et si Velléius Paterculus (lib. II, 107) parle d'un *alveus cavatus, ut illis mos est*, ceci prouve seulement que l'on avait aussi des canots. La même chose résulte de Pline (*N. H.*, XVI, 76), qui donne *prœdonibus Germaniœ arbores cavatœ*, qui pouvaient porter trente hommes. Il n'est pas étonnant que Pline connût dans le Teutschland des arbres si monstrueux! peut-être doit-on conclure (*N. H.*, VII, 57) que les Teutschs avaient des navires faits d'osier et recouverts de peaux. Des événemens postérieurs rendent ceci également croyable.

(7) *Germ.* 5. *Est videre apud illos argentea vasa, legatis et principibus eorum muneri data, non in alia vilitate, quam quœ humo finguntur.* Et cependant bien par eux-memes?

(8) On fait encore ainsi le beurre dans le Teutschland septentrional : *crebo jactatu, in longis vasis, angusto foramine spiritum accipientibus.* (Pline. *N. H.*, XXVIII, 25.)

(9) *Nec pulchriorem aliam vestem eorum* (transrhenanorum hostium) *feminœ novere* (Pline, *N. H.*, XIX, 2). Lorsque les Goths passèrent le Danube, l'an 376, ils eurent à livrer aux Romains de la toile de lin et des tapis. (*Voyez* livre V, chap. 3, note 22.)

(10) *Eosque purpura variant* (*Germ.* 17.)

(11) De même *gerunt pelles—ulteriores* exquisitius.

(12) *Sive adversus casus ignis remedium, sive inscitia œdificandi* (*Germ.* 16). Sans doute seulement par rapport à l'espace que chacun laissait autour de sa maison; mais cet espace était en rapport avec toute la construction de la maison.

(13) On appelle *welger* la masse de terre et de paille placée contre de fortes poutres, que l'on enfonçait ensuite entre les travées des murs et que l'on couvrait seulement de terre que l'on nivelait. De semblables *welger* résistent au feu, et sont incombustibles.

(14) Bien que Tacite (*Germ.*, 16) n'ait pas employé ces mots, il ne peut être compris autrement. *Materia informis.* Cela est bien! le bois était seulement taillé à la hache; la terre dont on le recouvrait, cachait tout. (*Voyez* Mœser, *Hist. d'Osnabrück*, t. I, p. 113.)

(15) *Solent et subterraneos specus aperire*; ils ne

18

se seraient assurément pas maintenus sans murs. (Tacite, *loco citato*; Pline, *N. H.*, XIX, 2.)

(16) Comme cette assertion est émise formellement et répétée, que les Teutschs n'habitaient pas de villes; les *oppida*, dans lesquels, sur l'ordre de César, les Ubiens durent porter tout ce qu'ils possédaient, ne peuvent avoir été que des lieux fortifiés. Ségeste mit peut-être à profit des ruines romaines, qui n'étaient pas rares dans son pays. La tour qu'on voit sur la *columna Antonina* (tab. 36) n'est sans doute pas construite à la manière romaine; elle est pourtant tout à fait régulière; et la manière dont les Romains en font l'attaque prouve qu'elle n'était pas faite de matières légères et d'une combustion facile. Du reste, sur cette colonne, les maisons des Teutschs sont des huttes rondes couvertes de paille, assez semblables aux huttes des Hottentots ou à de grandes ruches. Mais l'artiste ne voulait pas donner une image des habitations des Teutschs; il voulait seulement indiquer que ces maisons avaient été livrées aux flammes par les armées victorieuses des Romains, et il ménageait sa place.

(17) C'est-à-dire à cette question : « Pourquoi, puisqu'ils naviguaient vers l'Espagne, n'auraient-ils pas aussi navigué vers l'île de Bretagne? pourquoi n'auraient-ils pas navigué aussi vers les côtes de Prusse? »

(18) Pline (*N. H.*, XXXVII, 11) paraît croire que de son temps encore l'ambre se trouvait sur les côtes de la mer teutonique, puisqu'à cause de cela, les Romains, sous Germanicus, donnèrent le nom de *Glessaria* à l'une des îles que les barbares nommaient *Austraria*. Tacite (comparez la note 17 au chap. IV) dit précisément le contraire. Et comme Pline lui-même est allé dans cette contrée, on ne comprend pas la manière incertaine dont il parle. Évidemment il n'a pas vu l'ambre. Sur les côtes de la mer Baltique au contraire, se trouvait l'ambre, comme il l'avait entendu dire, en grande quantité (*tanta copia*), et il s'y trouvait, selon Tacite, parmi d'autres objets rejetés par la mer. Mais les Phéniciens venaient par mer, et sans aucun doute avec des flottes, à cause de la longueur et et des dangers de la navigation. Ils pouvaient donc charger sans obstacle. L'ambre était pourtant très-estimé dans l'ancien monde. A quels intervalles devait donc paraître une telle flotte et emmener des navires entièrement chargés d'ambre? Je pense qu'une fois tous les *lustra* a dû suffire? Voyez du reste Voss, *Connaissance du monde ancien* (à la tête de l'*A. litt. Zeit.* de Jéna, 1804, p. 31—34.)

(19) Brehmer, *Découvertes faites dans l'antiquité* (t. II Weimar, 1822), en donne la preuve, tout en cherchant à prouver le contraire.

(20) Pour cette raison, les Nerviens et les Suèves ne laissaient point pénétrer de marchands dans leur pays; les derniers permettaient l'achat, mais non la vente. (Comparez Dion Cassius, LIII, 26.)

(21) Pour les Hermundures, voyez le chapitre III du livre II; pour les Marck-Mannen, le chapitre X du livre II; pour les Quades, le même chapitre. Comparez Dion Cassius (LXXI, 11).

(22) Tacite (*Germ.* 5). César (*De B. G.*, V, 55; VI, 2). Comparez 129 Tacite (*Ann.*, II, 13). Comparez le chap. XIV, du livre II. Tacite (*Hist.*, IV, 76). Comparez le chapitre VIII du livre II. Dans l'expression de Tacite : *eligunt formas quasdam nostræ pecuniæ*, il y a sans aucun doute qu'ils ont eu d'autres monnaies que des monnaies romaines; si nous ne devions pas penser aux monnaies gauloises, on pourrait être amené à croire qu'il existait des monnaies nationales.

(23) J'ai dit : à peine une trace de sculpture. Car le *templum Tanfanæ*; le *numen, quod secreto lacu abluitur* (*Germ.*, c. 40); les *effigies* (*Germ.*, c. 7) et *imagines ferarum* (Tac., *Hist.* IV, 22) comme le taureau de bronze des Cimbres et les *formæ aprorum* des Æstyens, peuvent fournir matière à discussion.

(24) En faveur de la peinture on trouve assurément la circonstance qu'elle paraît être plus naturelle et que les boucliers étaient peints; on trouve encore en sa faveur l'usage qu'eurent plus tard les Teutschs de porter des drapeaux. Le mot *fahne* (drapeau), *fano*, *fana*, est ancien aussi. (*Voyez* les glossateurs.) Il faut s'étonner en conséquence que personne, à ma connaissance, n'ait songé aux drapeaux à propos du *templum Tanfanæ*, et lu *Tan-fanæ*. Il est du moins certain que Tacite (*Germ.*, cap. 40) nomme un *castrum* ou *sacratum nemus—templum*; et les *effigies* ou *imagines ferarum* étaient gardées *in silvis lucisque*. Cependant la *columna Antonina* fait naître des incertitudes. La tab. 46 montre dans la main d'un Teutsch un drapeau qui diffère peu des drapeaux romains, si toutefois ce Teutsch est réellement un ennemi libre des Romains. Il se trouve au contraire parmi les dépouilles qui composent le trophée (tab. 37) des têtes d'animaux sculptées, et le taureau des Cimbres était de bronze.

(25) *Litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant* (*Germ.*, 19). Cette phrase se trouve au milieu des remarques sur les relations des sexes et sur la sainteté du mariage; et pour cette raison on ne peut admettre que de deux choses l'une : ou la phrase écrite par occasion par Tacite a été introduite à une place qui ne lui convenait pas, ou Tacite l'a intercalée ici pour indiquer que les *litteræ* séduisaient aussi peu que les spectacles et les banquets, qu'en un mot, on ne s'écrivait pas de lettres d'amour. Mais si l'on choisit même cette dernière explication, cela ne change pas la phrase le moins du monde. Elle signifie toujours que ni les hommes ni les femmes ne savaient écrire, et la conclusion est : par conséquent ils ne pouvaient non plus s'écrire des lettres d'amour.

(26) Tacite (*Germ.*, 3). Comparez César (*De B. G.*, VI, 14), au sujet de l'emploi des lettres grecques par les Gaulois. Toutefois, il ne faut que joindre à cette assertion ce que raconte César (VI, 48), si l'on admet que César a écrit la lettre dont il parle ici, non-seulement avec des caractères grecs, mais aussi en langue grecque, et que les Gaulois connaissaient, il est vrai, les caractères grecs, mais non la langue grecque. Au sujet de la connaissance des caractères grecs chez les Helvétiens en particulier, voyez César (*De bel. gall.*, I, 29.)

(27) Adelung toutefois a raison : il n'est pas nécessaire que Marobod et Adgandestrius aient écrit de leur

propre main. Le premier particulièrement ne pouvait manquer d'un écrivain romain. Si du reste les Βοῦῤῥοι ou Βοῦροι de DION CASSIUS (lib. LXVIII, cap. 8) sont les *Burii* de TACITE (*Germ.*, 43), et par conséquent des Teutschs, ils pouvaient aussi être cités ; car ils envoyèrent à Trajan un grand champignon (μύκης μέγας) avec une inscription d'avis en lettres latines, γράμμασι Λατίνοις λέγων, etc.

(28) TACITE (*Germ.*, 8) fait mention d'Aurinia. J'avoue cependant que le changement en Airunia est fondé sur de faibles raisons. Des idées postérieures et la circonstance que l'on ne sait rien d'Aurunia peuvent s'y prêter; car les *Aliorumnæ* de JORNANDÈS n'autorisent rien. — Quant aux sorts, voyez *Germ.*, c. 10.

(29) TACITE ne dit pas expressément qu'ils connaissaient la durée de l'année ; mais cela est indiqué implicitement dans ses paroles (*Germ.*, 26). Du reste, les Égyptiens, selon DIODORE, divisaient aussi l'année seulement en trois parties, et certainement ils avaient pourtant les premiers connu assez exactement la durée de l'année. Il est question des grands rayons de miel dans PLINE (*Nat. Hist.*, XI, 14): *Visojam in Germania octo pedum longitudinis favo.*

(30) Le nom allemand de la semaine (*woche*) est ancien. Il est frappant aussi que dans les lois des peuples, nommément dans la loi franke, plusieurs dispositions soient calculées sur *sept* nuits. Mais qui peut dire que ceci vienne des temps païens ? La prescription de la *Lex Aleman.* (tit. XXXI) *de sabbato in sabbatum, aut a septem in septem noctes* paraît assez significative. Par là il n'est certes pas permis de rapporter déjà à ces anciens temps les noms des mois et des semaines qui paraissent dans le moyen âge.

CHAPITRE VIII.

(1) Oui, ce n'est pas seulement l'usage religieux propre, mais encore un autre qui domine dès que le mot a un autre sens.* Autrement d'où viendraient parmi nous ces discussions continuelles, misérables, honteuses, désastreuses?

(2) Ce qui est le plus connu dans les usages ainsi ménagés, c'est la dénomination des jours de la semaine d'après les noms d'anciennes divinités que l'on croyait les plus analogues aux divinités romaines, dont les jours portaient le nom dans l'empire romain. Mais l'histoire a beaucoup d'exemples. Voyez une fois pour toutes PROCOPE (*De bello gothico, in Script. Hist. Byzant.*; Venetiis, t. II, p. 98).

(3) Karl-le-Grand fit réunir les anciens poëmes des temps païens qu'il put encore découvrir. Ses enfans durent les apprendre parce qu'ils rappelaient la patrie et les hauts faits des aïeux. Mais son fils, Louis-le-Pieux, *poetica carmina*, GENTILIA, *quæ in juventute didicerat*, RESPUIT, NEC LEGERE, NEC AUDIRE, NEC DOCERE VOLUIT. (THEGANUS, *De gestis Ludewici imper.*; dans PITHOU, cap. XIX.) Il n'est pas impossible que seulement vers ce temps se soient éteintes avec le souvenir d'Armin les idées religieuses qu'Armin avait sauvées dans son peuple et avec son peuple.

(4) Par exemple, GRÉGOIRE DE TOURS (*Hist. Francorum*, II, 29 et 30) fait dire entre autres choses par la reine Chlotilde à son mari Chlodwig, dans son zèle pour sa conversion : « *Nihil sunt Dii quos colitis ; — sunt enim aut ex lapide, aut ex ligno, aut ex metallo aliquo sculpti. Nomina vero, quæ iis indidistis* (Saturnus, Jupiter, Mars, Mercurius) *homines fuere, non Dii.* »

(5) L'alliance des Saxons avec les pays du Nord ne souffre pas de doute. Ils pouvaient en conséquence, dans leur religion, avoir tiré quelque chose des pays du Nord et avoir avec eux quelque chose de commun. D'un autre côté, par les longues communications entre les Romains et les Teutschs, par le service de tant de Teutschs dans les armées romaines, au milieu du contact continuel, des guerres et des courses, quelques uns des usages religieux n'ont-ils pas dû passer aux Teutschs? Les Romains établirent formellement leur culte parmi les peuples teutschs de la Gaule; ces peuples servirent d'intermédiaire. Et Sigismond, fils de Ségeste, servait à l'autel des Ubiens.

(6) Je ne veux pas louer la manière dont l'intrépide Rühs, dans sa juste colère, s'est emporté contre l'esprit de confusion qui s'exerce aussi aux dépens de l'histoire; je ne veux pas louer non plus ce qu'il croyait lui-même avoir fait ressortir par des combinaisons de toute nature ; il savait trop de choses des Iroquois, des Kalmucks, des Kamtschadales ; mais le noyau de sa polémique était bon : c'était un sain sentiment historique. L'esprit l'égara dans l'erreur ; ce sentiment ne l'abandonna jamais.

(7) TACITE connait déjà des différences dans la religion de différens peuples teutoniques, comme nous allons le montrer.

(8) BEDA est, je pense, une aussi bonne autorité qu'aucun autre écrivain antérieur au dixième siècle. Il donne (*Hist. eccl.*, Ed. Smith, I, 15) la généalogie des princes sous lesquels les Saxons débarquèrent, l'an 449, dans l'île de Bretagne : *erant* (Hengist et Horsa) *filii Victgilsi, cujus pater* VODEN, c'est-à-dire Wodan ou Odin. Celui-ci ne peut donc pas avoir vécu avant le milieu du troisième siècle. Si maintenant PAULUS WARNEFRIDI (*De gestis Langobardorum*, I, 9) remarque : *Wodan ipse est qui ab* UNIVERSIS GERMANIÆ GENTIBUS *ut deus adoratur*, il faut d'abord considérer que le *Diaconus forojuliensis* n'était pas un esprit critique. Si l'on ne tient pas compte de cela, il suffira de se rappeler qu'il vivait à la cour de Karl-le-Grand pour ne reconnaître que des Saxons dans les *Germaniæ gentes*, qui, de son temps encore, adoraient *Wodan ut deus*. Et depuis quand pouvaient-ils l'avoir adoré ? Si le bon JORNANDÈS (*De rebus geticis*, cap. 13) assure que les Goths *proceres suos, non puros homines, sed semideos, id est* ANSES *vocavere*, on aurait le plus grand tort, comme nous le montrerons plus tard, non-seulement de faire des ASES avec ces ANSES, mais aussi d'attribuer aux Goths la doctrine des Ases, la religion de la Scandinavie. Ce qui serait très-important, c'est ce qui est raconté des *Suèves*, qu'ils sacrifiaient à Wodan, si le pauvre moine JONAS avait plus d'autorité. Selon lui, saint *Columban* chasse le diable d'un tonneau de bière, et le miracle fut évi-

demment d'autant plus beau que ces malheureuses gens avaient dessein d'offrir cette bière *Deo suo Wodano*. (MABILLON, *Acta Sanctorum ord. S. Benedicti*, I, p. 308.)

(9) Depuis CÉSAR jusqu'à SNORRE.—J'ai lu beaucoup de ce qui a été écrit sur la religion des anciens Teutschs depuis le savant CLUVER jusqu'à RÜHS et MONE. La différence des idées, les singulières contradictions, les preuves de superstition et de mauvais goût qui se montrent au grand jour par la comparaison de tous ces investigateurs ne peuvent être soupçonnés par celui qui n'a pas fait cette comparaison. Il faut du courage pour entreprendre encore quelque chose après de tels antécédens; il faut peut-être du courage aussi pour reconnaître au milieu de toute cette érudition que nous ne savons rien ou que nous savons à peine quelque chose. De même que dans les temps antérieurs on était assez heureux pour faire remonter chaque peuple et chaque famille teutonique à Noé et à Adam, de même on sut dans les derniers siècles reconnaître dans la religion des anciens Teutschs tantôt une immédiate *præparatio evangelica* (la Trinité, la vierge Marie, — Isis, le baptême des enfans), tantôt un monothéisme pur, tantôt le fétichisme le plus grossier, tantôt une mythologie poétique, tantôt un pauvre pis-aller pour le sentiment naturel, tantôt une corrélation mystique avec tout ce qui est mystique dans le monde!

(10) *Neque sacrificiis student*. Cela est indéterminé. Par comparaison avec les Gaulois, qui (VI, 16) aimaient les sacrifices, cela signifie peut-être seulement : les Germains ne font pas souvent de sacrifices, et non pas : ils ne font absolument pas de sacrifices. MONE traduit : « Ils n'étaient pas passionnés pour les sacrifices. » (*Histoire du paganisme dans l'Europe septentrionale*, IIe part., p. 11.)

(11) Ou mieux : ce qu'il trouvait dans leurs manifestations religieuses de conforme jusqu'à un certain point aux manifestations religieuses des Romains, il l'attribua aux mêmes dieux, auxquels s'adressaient ces manifestations chez les Romains, et attribua généreusement ces mêmes dieux aux Teutschs.

(12) *Deorum numero eos ducunt* ne veut certainement pas dire : ils *honoraient* le soleil, le feu et la lune. — Cela paraît donc peu convenir à ce qu'on appelle le culte de la nature chez les Teutschs. Comparez le chapitre II du livre Ier.

(13) Si TACITE n'avait pas l'expression *certis diebus*, je croirais qu'il a été conduit à ses idées de sacrifices humains chez les Teutschs en partie par tant d'exemples de peuples grossiers dans l'histoire, en partie par les autels que Germanicus avait trouvés dans la forêt de Teutobourg et par le récit de ceux qui avaient échappé au massacre (*Ann.* I, 62).

(14) Les écrivains postérieurs ont cherché à sortir de cet embarras. Déjà PAUL, fils de Warnefried : *Wodan, Gwodan, ipse est qui apud Romanos Mercurius dicitur*. C'est ainsi qu'on était sur la véritable trace : on était dans la mythologie du Nord, et on avait le choix. Ce choix fut encore plus grand lorsque diverses formes se présentèrent : Wodan et Odin. Si donc même on trouve extraordinaire que Mercure ait dû être Odin, on pouvait toujours laisser intacte l'autorité de Paul et attribuer le nom d'Othin à Mars, qui semblait mieux se prêter à être le dieu suprême des Teutschs. Thor ou Thunner étaient des noms convenables pour Hercule; et même pour Ulysse on ne devait pas être embarrassé, puisque ce rusé personnage semblait être un digne représentant du malicieux Loke. Tous ceux qui font de semblables essais d'accommodation et de transposition, ont de grandes raisons, du moins contre Tacite, comme on va le voir.

(15) On a cru que Tacite était en contradiction avec lui-même, parce qu'il nomme un *templum Tanfanæ* et connaît un *signum Isidis*. TEMPLUM et PARIETES sont deux choses bien différentes; différentes aussi sont *signa et* SPECIES HUMANI ORIS.

(16) TACITE, comme CÉSAR. Comparez la note 11. D'après les renseignemens qu'il recueillit, il se présentait chez les Teutschs des manifestations religieuses qui firent songer les Romains à Mercure, à Mars, à Hercule. Pour lui-même, ou pour les lecteurs qu'il avait en vue, il se rendit ces manifestations intelligibles de la manière la plus facile, en nommant ces dieux. Mais afin que l'on n'arrivât pas à cette fausse idée que les Teutschs avaient réellement des dieux et qu'il n'avait fait que traduire des noms teutschs (*interpretatione romana*, comme pour les *Alci*; car c'est ainsi qu'il faut lire au chapitre VIII du livre III), il ajoute : « Du reste ils n'ont *pas de dieux* et tournent seulement leurs regards vers SECRETUM ILLUD SOLA REVERENTIA.

(17) Voilà une de ces manifestations du sentiment religieux! La prière du prêtre et du père de famille se rattachait naturellement aux relations particulières du moment. Mais les soins particuliers des mortels étaient surveillés chez les Romains par des dieux particuliers. On peut découvrir facilement d'autres de ces manifestations. Les Teutschs faisaient des sacrifices; chez les Romains c'était l'usage d'offrir à chacun des dieux des sacrifices déterminés. Si nous supposons maintenant que les Teutschs avaient l'habitude d'offrir en sacrifice les choses que les Romains offraient ordinairement à Mercure, par exemple, des animaux, des veaux, des moutons, des cochons de lait, il est facile de concevoir que les Romains, remarquant ces offrandes, aient pensé à Mercure et se soient imaginé que les Teutschs sacrifiaient à un dieu analogue. L'expression de TACITE : *Herculem ac Martem* CONCESSIS ANIMALIBUS *placant*, est significative pour ce point de vue. — Si on se rappelle ensuite que chez les Teutschs, IN OMNI COETU (cap. 24), des jeux d'armes avaient lieu et qu'à Rome le CIRCUS était consacré à Mercure, et si l'on songe enfin encore que les peuples teutoniques avaient précisément et avant tout besoin contre l'astuce des Romains des artifices que Mercure savait si à fond, et si l'on pense en même temps à son office de conducteur des ombres et par conséquent à la position où il se mettait par là auprès de toutes les familles, il ne paraît pas difficile de concevoir que les Romains aient trouvé parmi les Teutschs tant de pratiques religieuses qu'ils reportaient à lui et qu'ils aient pu le considérer comme le plus grand des dieux. Tacite toutefois ne dit même pas cela, mais seulement qu'ils l'honoraient le plus ou le plus solennellement : MAXIME *colunt*. — La même chose

s'applique à Mars et à Hercule. Cela serait encore plus facile à indiquer si cela était nécessaire.

(18) Tous les Teutschs, je pense, et non les prêtres seuls. *Nec ulli auspicio major fides, non solum apud plebem, sed apud proceres, apud sacerdotes. Se enim ministros deorum, illos conscios putant.* Qui? *Sacerdotes, proceres,* et *plebs* assurément! Comme auparavant : *Putant, negligunt, venerati sunt, arbitrantur* de même ici, *putant*, et plus loin : *explorant, committunt.*

(19) La supposition qui a été exposée parmi nous, que la dignité sacerdotale était unie à la magistrature civile, et que le *graf* pourrait avoir été aussi le prêtre, me semble inconciliable avec les indications de Tacite. Le prêtre figure toujours à côté du *graf*, et ce qui n'était pas accordé au *dux*, c'est-à-dire les châtimens militaires, était confié au *sacerdos*. César (*De bello gal.*, VI, 23) est sans doute favorable à cette supposition; mais Tacite l'a redressé.

(20) Il me semble que ce passage est habituellement mal compris : car on paraît prendre les mots en général, comme si les Teutschs avaient en général attribué aux femmes *sanctum aliquid et providum*. Mais ce n'est pas là la pensée de Tacite. Les exemples qu'il cite, Véléda, Aurinia, *complures aliæ*, prouve qu'il ne parle que de quelques femmes; *inesse quibusdam putant*. Mais comme personne ne pouvait savoir si sa femme ne serait point parmi les inspirées, cela était probablement assez indifférent sous le rapport de la relation des femmes avec les hommes. Ou bien ne faudrait-il peut-être appliquer qu'aux PUELLÆ, le INESSE qui précède immédiatement? *Véléda* était du moins une *virgo*.

(21) Cette addition pourrait fort bien renfermer une allusion aux apothéoses faites à Rome, mais certainement il y a aussi en elle une nouvelle précaution contre l'illusion de ceux qui penseraient que les Teutschs ont des dieux. *Loco numinis habita est Veleda*; mais elle n'était pas DEA. Elle n'avait en elle que le *sanctum et providum*.

(22) En Israël, chacun pouvait se poser comme prophète. Il parlait au nom de Jehovah. Si sa prédiction était accomplie, il était un vrai prophète; si l'issue le convainquait de mensonge, il était un faux prophète et devait mourir (5 Moïse, 18, 18-22). Il fallait donc du courage, un haut enthousiasme et une grande perspicacité pour devenir prophète. — Mais que devint Véléda lorsque la guerre tourna contre sa prédiction?

(23) « Par mer » ne se trouve pas expressément dans le texte, mais implicitement dans les mots ADVECTAM *religionem*. Comparez *Germanie*, 2. On trouve une preuve dans le navire.

(24) *Ejusdem sanguinis*. D'après l'ensemble, tous les Suèves. Mais si les cent cantons des Semnones venaient seuls, c'était déjà une honnête multitude, et il est difficile de croire que tous les Suèves, depuis les Hermundures jusqu'aux Suitons, y aient paru. Une plus grande parenté entre ce que l'on appelle les peuples suéviques, par exemple entre les Semnones et les Mark-Mannen, n'a pas non plus été matériellement prouvée.

(25) Il ne se trouve absolument aucune trace, sous le rapport politique, d'une semblable soumission des autres peuples suéviques, et sous le rapport religieux, il n'y en a pas d'autre que celle qu'on trouve dans ce passage. Et l'addition prouve que la religion des Semnones ne leur donnait pas la supériorité qu'ils pouvaient avoir : FORTUNA *adjicit auctoritatem* ; MAGNOQUE CORPORE *efficitur*, UT SE *Suevorum caput* CREDANT.

(26) Mone dit (*loco citato*, p. 23) : « Ils honoraient Hertha et croyaient *qu'elle pouvait tout aussi bien influer d'une manière secourable sur les choses humaines qu'opprimer des peuples.* » Si cela est une traduction des mots : *eam intervenire rebus hominum, invehi populis, arbitrantur*; c'est, à ma connaissance, une explication nouvelle, mais aussi complétement inadmissible. L'idée de ces peuples était, selon Tacite, que la déesse voyageait parmi les peuples de la terre, venait de temps en temps dans le bois sacré et se plaçait sur le char sacré. Le prêtre levait le voile pour voir si elle était présente, et lorsqu'il l'avait reconnue, la marche commençait.

(27) Originairement on lisait *Nerthum*; Rhenanus mit *Herthum*; de *Herthum* on a fait *Hertham*, qui, en dernier lieu, a été admis dans le texte, même par Oberlin. Cette correction semble sans doute justifiée à un certain point par l'addition de Tacite TERRA MATER, et par le AIRTHA d'Ulfilas. Seulement le : ID EST, TERRAM MATREM, a tout à fait l'air d'une glose. Et l'idée même que la Terre Mère voyageait à travers les peuples et ne se montrait que de temps en temps çà et là, pourrait bien aussi élever des doutes. Passow a remis avec raison Nerthum dans le texte.

Comme Tacite (*Germ.*, 40) dit : *Nerthum, id est, Terram matrem, colunt*: il est incertain comment il entendait le nominatif, Nerthus ou Nerthum. Si nous admettons le dernier, cela pourrait être le mot tudesque *Närthum* (vis alendi), et, pour ce mot, la traduction : Terra mater serait très-convenable. Mais cela n'irait plus avec *Hertha*.

CHAPITRE IX.

(1) Tacite n'indique pas d'année. Ce que César (*De B. G.*, VI, 21) a remarqué n'est rien. Le INTRA VICESIMUM ANNUM semblait déjà au galant seigneur une longueur pénible. Il aurait dit avec plus de vérité : *extra matrimonium*, et pour achever : EJUS REI NULLA EST OCCULTATIO, comme si les Teutschs avaient été des animaux, eux qui mettaient la pudeur au-dessus de tout, eux qui, encore des siècles après, après avoir traversé des temps pervertis et être devenus maîtres de pays étrangers, étaient cités comme modèles par des écrivains chrétiens, à la honte des sujets de l'empire romain! Mais sans doute le court vêtement des femmes teutsches, les petits manteaux de rennes, comme César les appelle, faisaient naître de si sales pensées dans l'esprit de ces hommes débauchés.

(2) Et César n'en cherche encore la raison que dans l'organisation du corps. Il ne considère que la *statura*, les *vires*, les *nervi*. Mais l'esprit et l'intelligence mûrissaient en même temps.

(3) *German.*, cap. 22 : *de jungendis affinitatibus consultant.* Du reste il faut sans aucun doute chercher dans cette relation de parenté la cause des enlèvemens qui n'étaient pas rares chez les Teutschs. Les inclinations des jeunes gens et des jeunes filles ne tombaient pas toujours d'accord avec le résultat de ces délibérations des parens et des alliés, et ils cherchaient à s'y soustraire.

(4) « De *son* peuple. » Cela semble sans doute résulter de la *German.* (cap. 2, *init.*), toutefois avec des restrictions. *Son* peuple était pour le Teutsch tout le peuple teutonique et non-seulement son canton; et hors du sol de la patrie, le Teutsch s'écartait bien aussi des mœurs de la patrie. — « De même âge : » *eadem juventa, similis proceritas; pares validæque miscentur.* Mais quand même Tacite ne rendrait pas ce témoignage, la haute pureté du mariage chez les Teutschs autoriserait à croire qu'ils avaient évité l'immoralité par laquelle des mariages se font habituellement entre des personnes d'âge très-inégal et l'immoralité à laquelle ces mariages conduisent ordinairemunt.

(5) Je trouve à l'instant que Barth a aussi supposé ceci. Les paroles de Tacite sont à mon avis très-favorables à cette supposition. César dit : *alteram* IN GALLIA *duxerat* (Ariovistus) A FRATRE MISSAM. Ce frère avait par conséquent désiré le mariage à cause de la grande puissance d'Arioviste. Tacite dit : *Exceptis admodum paucis, qui non libidine, sed ob nobilitatem, plurimis nuptiis ambiuntur*, au passif. On se disputait donc ces hommes.

(6) *Munera.* On a cru que ces prétendus présens étaient donnés aux parens de la fiancée et qu'en retour (*in hæc munera*), le fiancé la recevait comme contre un prix d'achat. C'est évidemment une erreur. Non-seulement l'expression DOS est contraire à cette opinion, mais aussi tout ce qui suit.

(7) Les mots suivans de Tacite (cap. 20) prouvent que les Romains savaient aussi apprécier cette relation : *quidam sanctiorem arctioremque hunc nexum sanguinis arbitrantur.*

(8) Cela est réservé aux peuples civilisés! Quelle piquante volupté ne doit-ce pas être pour un homme *éclairé*, dans l'ivresse des sens, sur le sein d'une concubine, d'énumérer ses griefs contre une pauvre épouse abandonnée, dédaignée, maltraitée, qui s'est vu enlever sa jeunesse et son bonheur!

(9) Le conte qui reparait toujours, des enfans nouveau-nés, jetés ou plongés dans le Rhin pour découvrir leur légitimité, devrait assurément pour toujours être mis de côté. On a cru en trouver l'origine déjà dans Aristote, qui doit attribuer cet usage aux Celtes. Mais Aristote dit seulement que quelques peuples barbares plongeaient leurs enfans dans des fleuves très-froids pour fortifier leur santé et les endurcir aux fatigues de la guerre et que d'autres, les Celtes par exemple ne les couvraient que légèrement (*Polit.*, l. VII, cap. 15, p. 254, 9, ed. *Göttling*; comparez l'annotation de l'éditeur, p. 447), Galien sans doute parle de cet usage comme en vigueur chez les Germains, et on le pratique selon lui, pour éprouver la santé de l'enfant. Enfin vient Julien, l'empereur, qui met en avant le Rhin, qui, vengeur de la violation du mariage, distingue la légitimité et l'illégitimité des enfans, engloutissant les uns, portant les autres sur ses flots et les remettant aux mains des mères tremblantes. Mais Julien ne dit pas qu'on y plongeait les enfans; il dit seulement que le Rhin avait cette vertu. Du reste, il ne parle pas des Germains mais des Celtes qu'il savait fort bien distinguer. Enfin, ce qui est l'essentiel, il ne parle qu'en plaisantant. En effet, en envoyant à Maxime καθάπερ Ἑρμῇ λογίῳ, ses discours (τοὺς ἡμετέρους λόγους), il prie le philosophe de distinguer ce qui vaut la peine d'être publié et ce qui n'en est pas digne. Il doit aussitôt jeter à l'eau comme *bâtard* (ὡς νόθους) ce qui ne lui plaira pas. Πάντως οὐδὲ ὁ Ῥῆνος ἀδικεῖ τοὺς Κελτούς, ὃς τὰ μὲν νόθα τῶν βρεφῶν κ. τ. λ. (Juliani *opera*, ex édit. Spanhemii, p. 383).

(10) *Ab parvulis labori ac duritiæ student* dit aussi César (*De B. G.*, VI, 19). Il a donné aux Suèves (IV, 1), de sauvages garçons, *nullo officio aut disciplina adsuefacti, nihil omnino, contra voluntatem facientes.* Il a vraisemblablement oublié cela, et c'est ce qu'il y a le moins à attendre de *ses* Suèves.

(11) Il n'y avait pas autre chose *inter eadem pecora*; cela est prouvé par ce que Tacite (cap. 32) dit des Tenctères. Ceux-ci avaient beaucoup de cavalerie, par conséquent une forte équitation. *Et hi lusus infantium.*

(12) Ceci est dans les mots de Tacite (cap. 17); je ne comprends pas le détail.

(13) *Separatæ singulis sedes*; elles n'étaient donc pas réunies; *sua cuique mensa.* — L'assertion de Posidonius se trouve dans Athénée (IV, p. 153. E). Γερμανοὶ δὲ — ἄριστον προσφέρονται κρέα μεληδὸν ὠπτημένα καὶ ἐπιπίνουσι γάλα καὶ τὸν οἶνον ἄκρατον. Il est aussitôt question du dernier.

(14) *Vitiis quam armis*; mais les *vitia* sont le talent de boire.

(15) L'indication : *Monumentorum arduum et operosum honorem, ut gravem defunctis*, ASPERNANTUR, est très-gracieuse si l'on se rappelle ce qu'il dit de leur architecture.

LIVRE IV.

TENTATIVES DES TEUTSCHS POUR CONQUÉRIR L'EMPIRE ROMAIN. FORTUNE CHANCELANTE. — GRANDS CHANGEMENS DANS LE TEUTSCHLAND.

CHAPITRE I.

NOUVELLE INCERTITUDE DE L'HISTOIRE. — NOUVELLES HOSTILITÉS ENTRE LES TEUTSCHS ET LES ROMAINS. — LA GUERRE DES DACES.

De l'an 100 à l'an 117.

Le sol de la vie des Teutschs, dont nous avons essayé de faire le tableau, était fort, bon et fertile; une riche moisson avait été semée; beaucoup de germes d'ordre social, d'activité humaine, de bonnes mœurs et de vertu et de toute espèce de civilisation avaient percé et montraient un accroissement utile sous des caractères propres et particuliers; la patrie avait été abreuvée du sang de ses plus nobles fils: et ce sang n'avait pas été versé en vain, car la liberté était sauvée et affermie; elle avait été arrosée du sang de son cruel ennemi, et ce sang ne coula pas sans profit, car il les avertissait qu'ils touchaient à leur indépendance. Le génie avait été puissamment excité par les guerres et les communications avec les Romains; des connaissances diverses avaient été acquises, le regard s'était étendu et les forces du pays et du peuple s'étaient révélées à la conscience des hommes. Qui pourrait sans de hautes espérances, qui pourrait sans une grande attente, au sortir de ce monde de peuples actif et vivant découvert par Tacite, entrer dans le temps qui va suivre?

Mais l'attente sera trompée; l'espérance ne sera point remplie. De la lumière que Tacite avait répandue sur la Germanie on a peine bientôt à découvrir une lueur. Le monde de peuples qui se montrait si nouveau et si original dans cette lumière s'évanouit; et dans l'obscurité on prend si merveilleusement le change sur un mouvement qu'il devient souvent douteux si le vieux monde s'est efforcé de se constituer de nouveau, ou si peut-être des peuples entièrement nouveaux, venus de contrées inconnues, apparaissent sur l'ancienne scène de la gloire et de l'action. Le souvenir des héros de la liberté se perd dans l'histoire; les noms des peuples qui jusqu'ici ont occupé le premier rang sont remplacés par d'autres noms et ceux-ci ont en partie disparu avec autant de rapidité qu'ils s'étaient fait jour soudainement. Peu à peu le nom même de Germains et de Germanie se fait moins entendre devant le bruit des armes avec lequel quelques peuples font irruption dans l'histoire.

Déjà Claude Ptolomée, d'Alexandrie, qui n'a écrit qu'environ un demi-siècle après Tacite, introduit dans la Grande-Germanie une foule de peuples parmi lesquels l'investigateur, familiarisé avec les événemens antérieurs qui

lui ont donné confiance, se trouve comme un étranger, et l'apparente exactitude de cet écrivain, la considération qu'inspire toujours une mesure déterminée par longitude et par latitude, ne fait qu'augmenter la perplexité. Çà et là se montrent des peuples du Teutschland de l'historien romain, mais un petit nombre seulement dans les demeures qu'on leur connaît, la plupart comme des ruines qui ont été renversées par une violente secousse; d'autres apparaissent avec des noms que l'interprétation la plus habile et la plus arbitraire peut à peine ramener à la forme d'anciens noms. En même temps est introduite une grande série de villes dont on n'avait pas entendu parler auparavant, dont on n'entendit point parler dans la suite et auxquelles Ptolomée lui-même n'a pas non plus rattaché le moindre souvenir (1). Mais après lui, le trouble se maintient et s'accroît; et seulement lorsque quelques siècles se furent écoulés, se montre de nouveau un monde régulier de peuples.

Cette manière dont se présentent les choses n'est pas inconcevable. Les peuples teutschs n'avaient pas seulement été soulevés par les attaques des Romains, mais encore leur passion pour les armes et leur force guerrière avaient pris une direction déterminée. Les événemens de la Gaule, lorsque Claudius Civilis tenta d'ébranler la domination romaine, avaient révélé l'état intérieur de l'empire, et la crainte qu'inspirait cette prodigieuse puissance s'était évanouie. Les jeunes Teutschs qui, après de semblables événemens, entrèrent au service militaire des Romains durent sans aucun doute considérer d'un tout autre œil les relations, et à leur retour rapportèrent dans leur patrie des informations tout autres que celles qu'auparavant on avait obtenues de leurs prédécesseurs. Et cependant les peuples teutoniques n'étaient pas sûrs devant les armes de cette puissance qui ne leur accordait plus aucune attention. Tant que des légions romaines couvraient les rives du Rhin et les rives du Danube; tant que les forteresses sur ces deux fleuves restaient au pouvoir des Romains, le Teutschland était incessamment exposé à de nouvelles irruptions, qui sans doute ne pouvaient constituer un danger permanent, mais qui pouvaient attirer des malheurs indicibles sur les peuples et les particuliers. Mais les relations des Teutschs, la position des peuples les uns envers les autres, leur ordre social, l'organisation de leur état militaire, rendaient très-difficile une attaque sur le Rhin et sur le Danube et impossible une conquête qui pourtant était dans l'avenir. Les compagnons seuls pouvaient s'aventurer dans une entreprise lointaine, et ces compagnons étaient plutôt la chose de quelques princes que celle de l'état. Ils étaient aussi trop faibles en particulier, et la réunion d'un grand nombre de compagnons pour un but commun n'était pas une œuvre facile. C'était seulement de grandes confédérations de plusieurs peuples que pouvait sortir une puissance telle qu'il en fallait une pour l'exécution d'une grande pensée où la longueur de la lutte devait compenser le poids qui manquait.

Dans de telles circonstances, beaucoup de tentatives ont été faites sans aucun doute par les peuples teutoniques pour fonder cette puissance par l'alliance et le serment, immédiatement pour la défense, plus encore pour l'attaque. Les mouvemens que Tacite connaît dans le Teutschland septentrional, après la guerre des Bataves, se rattachaient peut-être à ces tentatives. Mais sur celles-ci de vieux souvenirs peuvent avoir eu quelque influence; de nouvelles passions se sont aussi éveillées; des erreurs, des malentendus de toute espèce y ont contribué; Rome n'a pas cessé d'employer ses artifices si connus, de séduire, d'attiser, de circonvenir, de troubler. Ainsi des confédérations ont peut-être produit des contre-confédérations; du bonheur et du malheur peuvent être arrivés aux hommes et aux peuples, et un changement multiplié de noms et de rapports peut avoir trouvé place.

A Rome, ces mouvemens dans l'intérieur du Teutschland restaient inaperçus, ou bien on les vit avec indifférence et avec joie, sans s'inquiéter de leurs causes et de leur but. L'espoir de subjuguer le Teutschland était détruit; une inquiétude devant des dangers suscités par le Teutschland ne se présentait pas aux esprits : on oublia facilement ce qu'auparavant on avait redouté sans nécessité. Dès lors le Teutschland ne mérita plus aucune attention. Dans les divisions intestines des peuples barbares semblaient s'accomplir les vœux les plus ardens que l'on formait encore dans son cœur pour la grandeur et la durée de l'empire, et ce n'était que comme une

sauvage discorde de forces grossières qu'apparaissait aux Romains la lutte des peuples teutoniques pour l'unité et la puissance.

Cependant l'empire tombait de plus en plus en décadence et avec lui l'art d'écrire l'histoire; car cet art ne fait de progrès que dans la jeune vie des peuples, dans la force des états, ou par la liberté de la pensée et de la parole sous la protection d'un souverain vertueux. Tacite est sur la limite: alors l'ancienne splendeur de Rome n'était pas encore effacée du souvenir des hommes; lui-même vivait au milieu des atrocités accomplies sans mesure et sans nom par l'abus du pouvoir sur les ruines de l'ancienne liberté; l'espoir de temps meilleurs sous la douce domination d'empereurs bien intentionnés, qui, dans la conscience de leurs purs sentimens, avaient aussi peu de haine pour l'investigateur que pour la libre exposition de ses découvertes, était revenu. Ainsi tout se réunit pour l'élever au sublime sentiment avec lequel il jette ses regards sur la vie des mortels et pour lui inspirer cette foule de pensées profondes qui donnent à ses *Histoires* une puissance irrésistible sur les esprits des hommes. Mais son pressentiment que ce bonheur serait sans durée fut bientôt réalisé. Rome sans doute posséda après Trajan, le plus digne des empereurs (2), des princes qui, distingués par de belles qualités ou respectables par de grandes vertus, régnèrent avec sagesse et modération sur l'empire, et veillèrent avec une infatigable sollicitude sur les millions d'hommes qui vivaient depuis les frontières de l'Écosse jusqu'aux déserts de sable de la Numidie, et depuis les côtes du Portugal jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre. Deux générations se félicitèrent dans ces immenses pays d'un bonheur qui paraissait d'autant plus beau qu'il était plus rare, et elles le goûtèrent avec d'autant plus d'avidité que les âmes avaient plus longtemps soupiré après quelque soulagement, après l'ordre et la tranquillité; mais la consolation des individus n'apporta point de remède à l'ensemble. Après des agitations convulsives, vint le silence de l'affaissement, et le malade se crut guéri. Sur le sang répandu s'élevèrent des ouvrages d'art et de magnificence, brillans monumens sur le tombeau de peuples anéantis, et la nature répandit ses bienfaits sur la désolation; on se réjouit et l'on oublia ce qui s'était passé et ce que portait l'avenir. Les voluptés, la mollesse et des plaisirs raffinés furent recherchés par les grands et les illustres; les classes inférieures passèrent une existence inaperçue dans l'esclavage et la misère. La capitale, se plongeant toujours dans les anciens vices et les anciennes souillures, dévorait les forces des provinces de l'empire; contre toutes les lois de la nature, la population des pays se fondit d'une horrible manière; et comme, vers la fin de ce temps si vanté, des tempêtes menaçaient du dehors, il fallait éprouver cette force que l'empire avait acquise dans un si long repos; on vit bien de quelle espèce avait été le bonheur. L'ancienne désolation était restée: ainsi la scélératesse s'assit sur le trône; des hordes sauvages de soldats, en partie ramassées parmi les peuples étrangers, trafiquèrent de l'empire; nulle part ne se trouvait une trace de la force et de la vertu par lesquelles Rome était devenue si grande; tout fut troublé et ébranlé, le sol était creux et la vie était vide. Des hommes intelligens, même dans le plus grand éclat de l'empire, ne prirent aussi jamais le change sur sa situation, et des âmes pieuses ne furent pas trompées. Des hommes plus vulgaires se laissèrent entraîner à la philosophie plus commode et plus flatteuse d'Épicure pour oublier, dans la satisfaction de désirs sensuels, les tourmens de la vie qui ne donnaient ni espoir ni contentement. Des âmes fortes s'attachèrent aux sévères principes de la philosophie stoïcienne pour être prêts aux malheurs dont ils prévoyaient ou pressentaient le retour dans la douceur d'un repos pacifique; beaucoup se tournèrent vers les consolations avec lesquelles la divine doctrine du christianisme les dirigeait au delà des vicissitudes de cette vie vers un monde plus élevé (3).

Dans cet état de choses et dans cette marche de la vie, le génie ne pouvait s'élever à la dignité de l'histoire. Les rapports de l'empire avec des peuples étrangers n'eurent pour personne aucune importance; l'empire lui-même fut étranger pour les individus. Chacun, ne songeant qu'à son propre salut, ne tournait les yeux que vers le maître qui tenait dans ses mains ce salut, et les regards, les paroles, les mouvemens de l'empereur, les événemens et les intrigues du palais obtinrent une plus grande importance que le sort des états, que la position des peuples et que les événemens de l'époque (4). Ainsi on perdit le coup d'œil et

l'ensemble. Et lorsque maintenant les peuples teutoniques se risquèrent, avec la puissance qu'ils avaient réunie ou gagnée sans qu'on y fit attention, à recommencer avec Rome la lutte qui enfin devait amener un coup décisif, ils parurent devant les Romains comme une apparition nouvelle. Dans cet embarras, d'anciens noms furent réunis à des noms nouveaux; les dénominations de cantons particuliers furent confondues avec les dénominations de peuples et de confédération sde peuples. Souvent on ne rattacha aux noms aucune idée; on plaça à côté les uns des autres tous ceux que l'on avait entendus, seulement pour former une grande liste, et de cette manière faire connaître les forces de l'ennemi. De plus, la défaveur du sort nous a enlevé beaucoup de documens. Dion Cassius devient toujours plus pauvre, toujours plus décousu et plus morcelé à mesure que le temps s'écoule. D'autres sont entièrement perdus. Mais Ammien Marcellin, qui écrivit non sans génie et sans jugement, bien que dans un style indigne, vers la fin du quatrième siècle, une histoire depuis les dernières années du premier siècle jusqu'à son temps, éclaircirait peut-être beaucoup de choses si les treize premiers livres de son important ouvrage n'étaient devenus la proie du temps. La confusion de l'histoire est par conséquent grande et générale, et lors même qu'elle ne témoigne pas avec confusion de la vie des Teutschs, il est cependant impossible dans notre siècle si éloigné de rétablir la vérité. Dans cette impossibilité, il ne reste à l'investigateur qu'une consolation. De simples noms d'hommes et de peuples n'ont aucune valeur pour l'histoire : son monde, c'est le génie et l'action du génie, une activité neuve et un progrès saillant, la fondation ou la destruction. Le monument funèbre n'excite son attention que lorsqu'il éveille un grand souvenir et non parce qu'il marque la place d'une fosse. Mais bien que nous sachions peu de choses des événemens des siècles suivans, il est venu toutefois jusqu'à nous assez d'indications pour rendre possible un jugement sur cette époque et pour montrer la marche générale des faits. De plus on ne peut nier que dans une lutte comme celle que les peuples teutoniques ont soutenue contre le colosse romain, avec une force énergique et de petits moyens, avec de grands efforts et une puissance divisée, dépendante d'accidens, arrêtée par des discordes intestines, dirigée aujourd'hui vers le brigandage et le pillage, et demain vers une conquête permanente, soutenue tantôt sans repos et sans relâche, et tantôt attendant l'occasion avec une adroite prévoyance, comme si la proie était assez certaine : dans une telle lutte de plusieurs siècles beaucoup de choses devaient se répéter et peu de choses seulement peuvent être instructives.

L'incertitude commençait déjà lorsque Vespasien était empereur; elle fut plus grande lorsque Domitien posséda l'empire; elle se maintint sous la courte domination de Nerva. Mais lorsque ce prince, empêché par l'âge et par une santé chancelante, ne put suffire à la grande tâche de rétablir l'ordre et la sécurité dans l'empire, qui, ébranlé par des passions sauvages, ne lui était pas venu d'une manière honorable, il échappa à toute espèce de reproche en enlevant à d'insolens soldats la disposition de l'état et en le remettant entre les mains de l'homme le plus capable qu'il connût. Trajan, lorsque Nerva l'adopta pour son fils, se trouvait sur les bords du Rhin; il ne les quitta pas à la nouvelle de son élévation. Il ne les quitta même pas lorsque la mort de Nerva, au commencement de l'an 98, parut rendre sa présence nécessaire à Rome. Assurément des circonstances importantes durent seules le retenir; mais elles sont inconnues. Que le Teutschland et non la Gaule l'ait déterminé à rester, cela souffre à peine un doute, et il n'est pas invraisemblable qu'il ait cru nécessaire d'attendre le résultat de ce grand mouvement dans lequel Tacite a salué avec tant de joie la ruine des Bructères (5). Toutefois entre Trajan et les Teutschs les choses n'en vinrent pas à une guerre. Il quitta le Rhin, sans exploit militaire, décoré du nom de Germanicus, lorsqu'il se fut convaincu qu'il n'y avait aucune inquiétude à concevoir pour l'empire, et lui-même se garda bien d'attirer contre Rome par de folles provocations les armes que les Teutschs tournaient les uns contre les autres dans leurs discordes intestines. Puis il régna dix-huit ans avec sagesse, douceur et justice sur l'empire, rendant la vie de plus en plus agréable par de nouvelles espérances et par une agréable jouissance, et il évita toujours d'exciter contre lui la colère des peuples germaniques. Les réparations des ouvrages de

fortifications sur le Rhin, sur le Mein et sur le Danube, et l'accroissement des moyens de défense (6) échappèrent cependant difficilement aux Teutschs, qu'ils y vissent une menace ou seulement une précaution. Les guerres même qui ont fondé la réputation de Trajan comme général, les guerres contre Décébale, roi des Daces, ne furent ni étrangères, ni indifférentes aux peuples teutoniques.

Trajan avait un juste motif pour la première guerre. Il considérait l'état des choses; il n'avait pas à demander comment elles étaient venues en cet état. Décébale avait amené par la terreur le lâche Domitien à une paix honteuse. Selon le récit de Dion, des hommes habiles l'avaient assisté dans les travaux de la guerre comme dans ceux de la paix, et un tribut annuel que Rome payait lui donnait les moyens d'employer les talens de ces hommes à la civilisation de son peuple. Cette ignominie pesait sur le cœur de Trajan; lui, le premier empereur qu'une province de l'empire, l'Espagne, eût produit, avait bien aussi besoin de la force d'exploits guerriers pour réduire à l'obéissance les hommes méchans et des passions sauvages qui se trouvaient dans la ville et dans l'armée, et pour user de sa royale clémence envers une race dépravée; il ne paya donc pas le tribut. Décébale arma : Trajan marcha contre lui, et la guerre commença. Cette guerre, riche d'exploits et de sang, dura trois ans. Mais Décébale ne put résister au génie de l'empereur et aux ressources de l'empire : il vit malheur sur malheur. Enfin lorsque Trajan eut rompu ses forteresses, pris ses armes et ses machines de guerre, délivré les prisonniers romains, reconquis les aigles enlevées et pénétré jusqu'auprès de sa capitale, il rechercha la paix pour ne pas tout perdre : la dernière bataille pouvait être malheureuse. Mais l'ancienne habileté à circonvenir et à paralyser promettait un succès certain; Décébale obtint donc la paix, mais seulement à des conditions dures et honteuses. Il dut lui-même, désarmé et humilié, se courber devant l'empereur; ses ambassadeurs durent se montrer chargés de chaînes, à Rome, devant le sénat. Ses armes et ses machines de guerre furent livrées, ainsi que les artistes qui avaient confectionné les unes et les autres; il dut raser ses forteresses et promettre que les amis des Romains seraient ses amis, leurs ennemis ses ennemis, et en vue de sa capitale stationna une armée romaine pour surveiller l'exécution de ses promesses. Avant qu'un an se fût écoulé, Décébale fut accusé d'avoir rompu cette paix : cela pouvait être, car les Romains avaient tout disposé pour que cela fût. En conséquence ils renouvelèrent avec une joyeuse ardeur la guerre au milieu du pays des Gètes. Toutefois le but ne fut pas atteint aussi rapidement qu'on s'y était attendu. Tous les avantages étaient du côté des Romains; mais Décébale avait son génie, sa haine profonde contre Rome, sa lutte contre le sort, la bravoure de son peuple et la fidélité de ses alliés. Pendant deux ans il opposa aux Romains, dans les montagnes de son pays, une vigoureuse résistance et ne leur abandonna que ce qu'ils gagnèrent au prix de leur sang. Lorsqu'enfin sa capitale, Zermizegethusa, eut succombé et qu'il ne lui resta plus que la fuite ou le danger imminent de la captivité, il se plongea de sa propre main son épée dans le cœur pour expirer sur le sol de la patrie avec la liberté de son peuple (7). Dès lors les Romains possédèrent toute la Dacie, tout le pays que maintenant on désigne sous le nom de Moldavie, de Valachie, de Transylvanie, avec une partie de la Hongrie.

Parmi les alliés de Décébale s'étaient trouvés sans aucun doute des peuples teutoniques. Nous ne les connaissons pas, à l'exception peut-être des Buriens, que Dion semble avoir nommés; on cite aussi des Goths bien qu'avec incertitude. Cela déjà rendait la guerre des Daces importante pour les peuples de l'Est. Ce qui est encore plus important, c'est que non-seulement les Romains avaient su amener à leur alliance d'autres peuples et des peuples voisins, mais que de plus ils cherchèrent à maintenir ces peuples dans leur fidélité par de l'argent et des présens (8). Cela témoignait de plus grands projets. Mais ce qui dut surtout donner à penser, ce fut la position que les Romains prirent dans la Dacie. Ils étaient devenus voisins des peuples teutoniques; ils campaient sur leurs derrières. Pendant la guerre, Trajan, sans s'effrayer de la largeur du fleuve, avait uni les deux rives du Danube par un pont gigantesque, qui, selon l'assertion de Dion, reposait sur vingt piles construites en pierres de taille, sans compter les fondemens, hautes de cent cinquante pieds et larges de soixante. Mais après la conquête du pays, celui-ci reçut

une autre face avec une activité inouïe. La demeure royale de Décébale devint une ville romaine; des colonies furent établies partout (9); des forteresses furent construites ainsi que d'autres ouvrages pour l'attaque et pour la défense; des grandes voies furent tracées à travers le pays dans toutes les directions. Ces puissans établissemens au delà des anciennes limites de l'empire semblent être le commencement de grandes entreprises; ces constructions n'étaient pas nécessaires pour la sûreté de l'empire; faites elles-mêmes sur un sol conquis, elles avaient pour but de faciliter des conquêtes nouvelles. Et contre qui ces entreprises pouvaient-elles être dirigées, si ce n'est contre les peuples teutoniques rapprochés ou éloignés (10). Quels projets conçut le génie de Trajan, personne ne le sait; personne ne sait à quelles espérances il avait été conduit par son bonheur. Mais ses fondations semblaient évidemment annoncer que l'on devait tenter de l'est contre le Teutschland ce qui n'avait pas réussi par l'ouest (11). En conséquence une juste inquiétude s'éleva parmi les peuples teutoniques. Accoutumés jusqu'ici à ne porter leurs regards que sur la Gaule et l'Italie, ils durent désormais diriger aussi leurs forces vers le sud-est, vers l'embouchure du Danube. La Dacie romaine occasionna sans aucun doute un nouveau mouvement, surtout parmi les peuples de l'est, et devint avant tout le but de leurs armes et de leurs efforts.

CHAPITRE II.

GUERRE GÉNÉRALE DES TEUTSCHS, APPELÉE GUERRE DES MARK-MANNEN.

De l'an 117 à l'an 180.

Les projets que Trajan peut avoir nourris dans son âme par la fondation de la Dacie ne furent pas accomplis, et la Dacie n'apporta à l'empire ni gloire ni salut; à Trajan lui-même l'exécution fut impossible. Les dispositions faites en Dacie exigèrent du temps. Cet immense empire, ayant dans toutes ses parties besoin de secours, réclamait les forces de son puissant génie, et Trajan n'avait pas seulement le désir de rétablir partout l'ordre et la justice pour tout adoucir et tout soulager, mais aussi la prétention de transmettre aux temps à venir un souvenir glorieux par de grandes constructions et des ouvrages de l'art. Enfin la situation de l'Orient l'entraîna à une guerre dans ces contrées lointaines, et cette guerre, conduite avec bonheur, fit naître en lui de nouvelles idées de conquête et l'enveloppa dans des relations si difficiles qu'il devint de plus en plus étranger à l'Occident. Sa vie s'usa dans ces difficultés.

Son successeur, Adrien, ne supporte aucune comparaison avec lui : il était trop petit pour la grande œuvre de Trajan. Sans doute on le place avec raison parmi les meilleurs empereurs que Rome ait eus, et il ne fut pas dépourvu du sentiment de ses devoirs comme souverain d'un empire si immense, ni de bonne volonté, ni de connaissances variées, mais il était inconstant, sans plan fixe, se déterminant par le moment, enclin à la plaisanterie et à la raillerie, jeté par le sublime exemple de Trajan dans une lutte avec sa nature propre, troublé par des études sophistiques, et par là incertain dans sa conduite (1); il ne racheta que par une continuelle activité et un mouvement infatigable son infériorité par rapport aux relations actuelles. Aimant la paix parce qu'il ne savait pas faire la guerre, il fut mis dans un grand embarras par le soulèvement des peuples que Trajan avait soumis. Il se tira d'affaire d'une manière commode, mais qui n'augmenta pas la sûreté de l'empire, par de la condescendance, par des concessions, par des présens et des tributs annuels payés aux princes des peuples (2). Ses lointains voyages à pied à travers l'empire l'amenèrent aussi dans la Germanie romaine, et comme partout il ne se bornait pas à étudier à fond l'état des armées, mais s'efforçait encore d'augmenter la sûreté de l'empire par de grands travaux de fortification, il est possible qu'il ait aussi renforcé les anciennes fondations faites contre les peuples teutoniques et établi entre elles des communications plus rapprochées (3); mais il ne dut à aucun exploit contre les Teutschs le titre d'honneur de Germanique. Élius Spartien, son historien, dit qu'il donna un roi aux Germains, toutefois sans nommer un peuple et sans rien préciser, de sorte qu'il semble n'avoir nommé les Germains que pour ne pas laisser ce peuple fameux entièrement de côté dans un espace de vingt ans. Cependant Dion Cassius fait également mention d'une grande influence qu'Adrien aurait dû exercer sur les peuples du Danube (4). Mais à cette époque déjà, des peuples teutoniques semblent avoir commencé une lutte

dangereuse contre la Dacie, car Adrien conçut, comme le remarque Eutrope, la pensée d'abandonner entièrement cette malheureuse conquête et, de même qu'il avait reconnu de nouveau l'Euphrate comme limite de l'empire, de faire de nouveau du Danube le rempart de l'empire. Ses amis toutefois, calculant le sort des Romains que Trajan avait transplantés de tout l'empire dans ce pays, l'empêchèrent d'exécuter cette idée.

Après lui vint le temps du pieux Antonin, qui chercha à remplir sa haute mission par une vertu pure comme homme, par une paternelle administration de l'état comme empereur. L'histoire est presque entièrement inconnue; Dion Cassius nous abandonne tout à fait, et lui-même n'est remplacé par aucun autre. Julius Capitolinus, sans génie et pauvre en faits (5), donne plutôt à connaître les respectables qualités du noble prince que l'état du monde. Il n'est fait mention des Teutschs que par un seul mot : « Ils doivent avoir été battus par les généraux d'Antonin.» A côté d'eux toutefois les Daces sont mentionnés de la même manière (6). En conséquence il est d'autant plus vraisemblable que des tentatives aient été faites par les peuples teutoniques sur la Dacie que la ville grecque d'Olbiopolis sur le rivage de la mer Noire courut du danger de la part d'ennemis auxquels on attribue le nom de Tauroscythes (7). Mais du silence de l'histoire ressort la certitude qu'au milieu du repos de l'empire de grandes choses se préparèrent en secret. Tandis qu'Antonin, par une bienveillante économie, épargnait sa visite aux provinces, beaucoup de choses furent changées auxquelles il ne fit pas attention parce que l'ordre ne fut pas troublé et que les bienfaits de sa justice et de sa douceur pouvaient se reconnaître même de son palais. Le christianisme, dont les partisans trouvaient un juste protecteur dans l'ami de mœurs sévères, comme autrefois déjà dans Adrien, embrasait toujours plus le cœur des hommes du feu divin de ses grandes vérités. Il excita par sa lutte contre les monstrueuses absurdités de la superstition païenne et les impuissantes subtilités des philosophes de cette époque un mouvement sans fin dans les esprits; il fit naître assurément dans cette race usée, qui avait traversé des siècles de désolation, de vices et d'atrocités, un nouvel esprit qui fut en opposition avec le vieil esprit romain et qui tourna les regards de l'homme vers une tout autre patrie. Les légions, sur lesquelles reposait l'empire, furent de plus en plus formées d'hommes auxquels l'empire était étranger. Antonin, dont l'humanité pensait avec répugnance à l'effusion du sang et à la guerre, les tint en repos; pour soulager le peuple, il les paya de ses propres deniers, et elles trouvèrent bientôt derrière leurs forteresses et leurs retranchemens du plaisir aux douceurs du repos, vécurent dans la mollesse et la débauche, et leur discipline s'engourdit bientôt (8). Mais les peuples teutoniques ne se reposaient pas. Reconnaissant que la paisible administration d'Antonin était un grand pas vers leur grand but, ils cherchèrent par tous les moyens à conserver la paix; ils envoyèrent des ambassades à Rome et témoignèrent au vénérable empereur leurs intentions pacifiques. L'erreur fut qu'à Rome on regarda comme une preuve de crainte (9) ce qui résultait d'une sage appréciation des relations. Dans celle-ci il y avait une inimitié que rien ne pouvait détruire; le moment seul occasionna une interruption qui ne fut pas laissée sans profit. Les événemens qui s'accomplirent après la mort d'Antonin en donnent une preuve terrible.

Marc-Aurèle Antonin, que l'on a nommé le Philosophe, obtint l'empire; avec lui régna son gendre Lucius Vérus, tous deux prenant le titre d'empereur, entièrement opposés de nature et de caractère, aucun assez fort pour le grand empire dans un temps si pressant. Vérus, jeune et adroit, semblait propre aux travaux de la guerre; mais né et élevé au milieu d'ignobles débauches (10), il resta un ignoble débauché, livré à toutes sortes de débordemens, et détruisit dans l'insolente jouissance de plaisirs corrompus les forces de sa vie, sans que jamais il fût saisi du souvenir de sa dignité impériale, sans que jamais il fût pénétré du sentiment du malheur qui menaçait l'empire d'une si formidable manière. Marc-Aurèle était doué d'une âme noble dans un corps faible, et au milieu d'un entourage de vices et de débauches, il conserva pure sa vertu et la ferme résolution d'accomplir dans toute leur étendue ses devoirs comme homme et comme souverain; mais son esprit, par la défaveur du temps et par une éducation fausse, avait pris une fausse direction. Préoccupé des mesquins

raffinemens d'une vaine science, il s'acquitta des soins de la souveraineté avec une mesquine et servile exactitude (11), et enveloppé par les doctrines confuses de philosophes subtils, il crut que c'était acquérir de grands et vrais principes sur la vie que de comprendre la vie elle-même à fond et de se la représenter fortement (12); de plus il avait devant lui l'œuvre de son respectable père, Antonin-le-Pieux; il était retenu par les vices effrénés de son collègue dans l'empire et par la mauvaise conduite de sa propre femme.

Les peuples teutoniques, toujours bien informés de ce qui se passait à Rome et de la situation de l'empire, crurent, de concert avec les Sarmates, que leur temps était venu. L'empire partagé entre deux tels empereurs, les légions déshabituées des combats, une guerre que Rome avait à soutenir en Asie contre les Parthes, tout semblait favorable pour tenter la grande entreprise dont les préparatifs avaient été faits pendant cette longue paix. Les peuples se soulevèrent donc au loin. Il se fit un mouvement formidable qui s'étendit des rivages de la mer Noire à travers la Dacie en remontant le Danube et en descendant du Rhin le long des côtes jusqu'aux embouchures du Wéser, de l'Elbe et au delà sur les côtes de la mer Baltique, et en même temps une guerre éclata dans l'île de Bretagne et l'Espagne s'agita.

Le grand danger dont le soulèvement de tant de peuples, désirant la sûreté et la vengeance, la gloire, le pillage et la conquête, menaçait l'empire, a été reconnu par tous les écrivains qui en ont parlé, mais aucun n'a décrit la guerre; l'on n'a que des indications, des allusions, des souvenirs généraux sans ordre, sans distinction, sans aucune indication précise. Ce qui arriva simultanément, ils l'ont placé dans un ordre de succession, et décomposé l'œuvre commune en tentatives isolées; ce qui arriva dans un ordre de succession, ils l'ont confondu et entassé pêle-mêle. Julius Capitolinus met cette guerre au-dessus de toutes les guerres connues dans l'histoire; Eutrope l'égale, avec les mêmes expressions, aux guerres puniques; Ammien Marcellin range cette tempête, avec l'invasion des Cimbres et des Teutons, le plus effroyable événement dans le souvenir des Romains, parmi les plus grands désastres du peuple romain (13). Ils nomment habituellement cette guerre la *guerre des Mark-Mannen*, parce que, dans leur crainte pour Rome et l'Italie, ne s'inquiétant pas d'événemens éloignés, ils n'avaient sous les yeux que le danger le plus proche, et le danger le plus proche venait de la contrée qui était au pouvoir des Mark-Mannen; ici les Mark-Mannen se présentaient les premiers; le nom de Mark-Mannen était peut-être aussi le plus familier aux Romains depuis le temps de Marobod; toutefois ils l'appellent également et avec plus de vérité la *guerre germanique* (14). Ils sont si ignorans et tellement au-dessous du temps des Cimbres, d'Arioviste, d'Armin, de Marobod et de Civilis que la plupart ne peuvent absolument nommer un seul prince ou chef d'un peuple teutonique; mais les noms que donne Dion Cassius sont vides et ne sont en rapport avec aucun fait qui puisse nous montrer l'homme ou nous le faire découvrir (15). Par ce défaut de connaissances, il était donc également impossible de désigner et de nommer les ligues qui évidemment existèrent. Mais ce que les Romains ont bien reconnu, c'est que ces peuples ont agi avec un même esprit et ont été animés d'un même sentiment, bien que dans le cours de la guerre, à travers les alternatives de bonheur et de malheur, il ait pu arriver des séparations et que quelques peuples aient pu être forcés de remédier à part à leurs maux particuliers par des trêves ou des traités de paix: « Les peuples désunis, dit Ammien Marcellin, ne respiraient dans leur folie qu'un seul sentiment. » Julius Capitolinus: « Tous les peuples n'avaient qu'une même idée depuis les frontières de l'Illyrie jusqu'au sein de la Gaule (16). » Mais les peuples auxquels Julius attribue cette union sont désignés par lui sous les noms suivans: les Mark-Mannen, les Nariskes, les Quades, les Suèves, les Sarmates, les Latringes et les Buriens; ces derniers et d'autres avec les Victovales, les Sosibiens, les Sicobotes, les Rhoxolans, les Bastarnes, les Alains, les Peuciniens, les Costobokes (17). Dans un autre passage apparaissent encore chez le même écrivain les Vandales à côté des Mark-Mannen, des Sarmates et des Quades; les Cattes et les Chaukes ne font pas non plus défaut, bien qu'ils ne figurent pas dans l'union. Élius Spartien connaît également des attaques de peuples teutoniques sous ces noms et ajoute expressément que les Chaukes sont des peuples de la Germanie septentrionale (18). Enfin

Dion Cassius embrasse tous les peuples qui combattirent le long du Danube sous les noms de Jazyges et de Mark-Mannen ; puis les Semnones se montrent dans son ouvrage. Il parle aussi des Astinges, des Dankriges et des Kotiniens. Orose a donc raison : presque toute la Germanie s'était soulevée (19).

Les récits de chaque événement, comme ceux de la guerre en général, sont pauvres et confus. Les Chaukes et les Cattes paraissent avoir commencé les hostilités peut-être pour détourner l'attention des Romains. Les Chaukes, venus vraisemblablement de la mer (20), firent une irruption en Belgique ; Didius Julianus marcha contre eux avec succès. Les Cattes passèrent le Rhin et risquèrent en même temps une irruption en Rhétie. Les retranchemens des terres Décumanes durent donc être forcés et ces terres elles-mêmes traversées par eux. Aufidius Victorinus fut envoyé contre eux, et soutenu par Julianus, il peut les avoir arrêtés et enfin repoussés. Voilà ce que racontent Julius Capitolinus et Élius Spartien.

Cependant la lutte commença sur le Danube (21), probablement l'an 165. L'empereur Vérus était depuis trois ans en Asie et s'était abandonné à ses sauvages désirs pendant que ses généraux faisaient avec bonheur la guerre aux Parthes ; Marc-Aurèle était resté à Rome. Les peuples ligués pénétrèrent avant dans l'empire, ne tenant aucun compte des fortifications romaines, culbutant ou détruisant les légions. La Pannonie fut prise, l'Illyrique traversé, et la Grèce ne fut pas épargnée. Marc-Aurèle ne jugea pas à propos de marcher contre eux, car les fatigues de la guerre convenaient tout aussi peu à son caractère qu'à sa faible constitution physique. Il chercha donc tous les moyens d'arrêter les peuples teutoniques jusqu'à ce que la guerre si heureuse contre les Parthes se fût heureusement terminée. Peut-être leur promit-il ce qu'ils demandaient, la cession de provinces, de la Dacie par exemple et de la Pannonie, et les amusa-t-il par des négociations (22). Ses espérances ne furent pas trompées : au bout de cinq ans, son collègue, l'empereur Vérus, revint d'Asie avec ses troupes victorieuses. Dans ce temps précisément, les armées teutoniques menaçaient l'Italie elle-même. Rome, toute l'Italie, étaient remplies de crainte, de terreur ; une famine augmenta la désolation. Marc-Aurèle chercha à gagner la faveur des dieux par des prêtres nationaux et étrangers, par des consécrations, des sacrifices et d'autres actes religieux selon l'ancien usage et suivant des rits étrangers ; en même temps il essaya de ramener la confiance dans les esprits par la magnificence d'un triomphe que Vérus célébra sur les Parthes : ce devait être une preuve que l'ancienne fortune ne s'était pas encore retirée de Rome ; ensuite il contraignit l'empereur Vérus à marcher avec lui contre le redoutable ennemi. Les Teutschs qui avaient hasardé l'expédition vers l'Italie n'étaient pas assez forts contre cet armement ; leurs alliés étaient loin, ils avaient les Alpes à dos ; de plus, l'armée romaine en venant d'Asie avait apporté la peste, qui, en répandant sur l'Italie le malheur et les ravages, faisait craindre en même temps tout contact aux Teutschs : en conséquence lorsque les empereurs eurent atteint Aquilée avec leurs légions, ils se retirèrent. Que dans cette retraite ils aient tué les auteurs de la guerre, comme le prétend Julius Capitolinus, cela est difficile à croire, et le temps qui suivit ne témoigne pas en faveur de cette allégation. Mais il est possible et vraisemblable qu'ils envoyèrent des ambassadeurs aux deux empereurs et que les Quades, qui avaient perdu leur roi, obtinrent la reconnaissance de celui qu'ils avaient nouvellement élu. Les Romains, dans leur vieil orgueil, représentent cela comme une condescendance de leur part et comme une soumission de la part des Teutschs. Marc-Aurèle ne s'y fia pas cependant. Les Romains continuèrent donc leur route au delà des Alpes ; mais il n'est pas question de leurs exploits. Julius Capitolinus dit que les empereurs prirent toutes les mesures nécessaires pour la défense de l'Italie et de l'Illyrie, et dans un autre passage, que la guerre fut terminée en Pannonie (23). Il paraît donc que pour cette contrée, on conclut une trêve recherchée par les Teutschs parce qu'ils voulaient gagner du temps, et acceptée par les Romains parce que Lucius Vérus ne pouvait étouffer plus longtemps son impatience de retrouver les voluptés de la ville. L'armée romaine prit une forte position, et les deux empereurs retournèrent à Rome. En chemin toutefois Vérus fut frappé de mort subite à Altinum, l'an 169, et Marc-Aurèle fut seul maître dans l'empire.

L'éloignement des deux empereurs et la

mort de Vérus, qui était regardé comme le chef véritable de l'armée romaine, attirèrent de nouveau en campagne les peuples teutoniques, et les légions romaines durent encore une fois plier devant eux. Marc-Aurèle, se défiant des forces de l'empire, avait en vain, selon le récit de Lucien, d'après l'oracle équivoque d'un célèbre enchanteur, nommé Alexandre, cherché à faire éprouver une défaite aux Teutschs. Deux lions, lancés à travers le Danube sous de précieuses consécrations, devaient causer leur malheur. Mais ils assommèrent les lions comme des chiens ou des loups et remportèrent, avec une grande perte de la part des Romains, la victoire que l'empereur avait espérée. La Pannonie fut conquise, l'Illyrie éprouva leur puissance; puis cette fois encore ils dirigèrent leur route vers l'Italie et arrivèrent jusqu'à Aquilée, qui put à peine résister à leur attaque (24). La nécessité dans l'empire romain devenait grande, et l'ancienne terreur revenait. La guerre, les maladies et la famine avaient affaibli les légions. Par les mêmes maux, la population s'était considérablement fondue, les impôts avaient diminué et le trésor public était épuisé. Marc-Aurèle mit tout en œuvre pour trouver conseil dans un tel embarras et ne recula pas non plus devant des moyens périlleux. Pour venir au secours du trésor sans accabler les sujets par de nouvelles charges, il fit vendre sur la place publique les objets précieux et les bijoux de la maison impériale, les pierres précieuses, les vases et la vaisselle d'or; le costume impérial lui-même et la robe de cérémonie de sa femme ne furent pas épargnés. Cette enchère dura trois jours entiers (25). Pour compléter les légions et former de nouvelles troupes, on ne se borna pas à ordonner des levées, mais, comme dans la guerre punique, on arma aussi des esclaves et des gladiateurs (26). On forma également des corps militaires de Dalmates pillards et de Dardaniens. Pendant que la faveur des dieux était implorée par des pratiques et des cérémonies religieuses, on essaya les anciens artifices de la séduction pour faire prendre les armes à des Teutschs contre des Teutschs (27). Enfin lorsque tout fut prêt, Marc-Aurèle quitta la ville et marcha contre le menaçant ennemi l'an 172.

Cela ne souffre aucun doute, la guerre que fit Marc-Aurèle fut riche en vicissitudes et en grands événemens. L'empereur détourna aussi le danger qui était suspendu sur l'Italie et rétablit les anciennes frontières de l'empire, mais non l'ancienne considération et les anciennes relations. Ses exploits, comme antérieurement ceux de Trajan, furent représentés sur une belle colonne; encore aujourd'hui cette colonne, consacrée à un autre service, est l'un des ornemens de l'éternelle Rome. Mais l'ouvrage de l'artiste, produit par la flatterie et calculé pour faire de l'effet à l'œil, n'a aucune influence sur la vérité de l'histoire et ne saurait faire voir la corrélation que les événemens eurent dans la réalité. Les écrivains ne parlent qu'avec des expressions générales de victoires et de soumission et de ce qui aurait pu arriver si Marc-Aurèle n'eût été interrompu dans sa carrière et eût vécu plus longtemps (28), ou bien ils donnent pêle-mêle et avec confusion quelques rencontres avec quelques peuples isolés (29). Toutefois ils ne dissimulent pas que les Romains payèrent cher leur victoire (30), et les traités qui furent conclus avec quelques peuples laissent pressentir çà et là ce qui est arrivé.

Marc-Aurèle vint jusqu'au Danube, et selon la remarque de Dion Cassius, fit de Carnuntum en Pannonie la base et le boulevard de ses entreprises. Mais pendant qu'il se dirigeait de ce côté et atteignait, non sans de pénibles combats, le fleuve qui formait la frontière, d'autres peuples teutoniques, les Cattes et leurs alliés, pénétrèrent en Italie par la Rhétie et le Noricum. Ils furent repoussés par les lieutenans de l'empereur, Pompéianus et Pertinax, qui plus tard devint lui-même empereur; mais ils ne se retirèrent pas sans s'être bravement défendus dans une grande bataille. Parmi ceux qui tombèrent, on trouva aussi des femmes teutsches armées (31).

Les Romains furent battus par les Mark-Mannen; le préfet du camp Macrinus Vindex périt dans la bataille. L'empereur Marc-Aurèle cependant remporta, dans une nouvelle rencontre, la victoire et le surnom de Germanicus. Les Jazyges, alliés des peuples teutoniques, furent deux fois vaincus, la première fois en plaine, et la seconde fois dans une rude et pénible bataille sur le Danube gelé. Mais il y eut de nombreux et dangereux combats avec les deux peuples avant que l'empereur parvînt à les forcer au repos, ou, comme disaient les Romains, à la soumission. Aucun auteur toutefois n'indique le temps et le lieu.

Difficile aussi fut la guerre avec les Quades. L'empereur suivit imprudemment les guerriers de ce peuple dans leur propre pays. Là même il fut exposé par eux aux plus grands dangers. Son armée fut cernée et au milieu des chaleurs brûlantes de l'été privée de toute communication avec l'eau (32). Les Quades alors se jetèrent sur elle de tous côtés et la réduisirent au désespoir. Tout à coup ils interrompirent le combat. Dion Cassius dit que ce fut dans l'espoir que la chaleur et la soif anéantiraient l'armée; mais une supposition plus conforme sans aucun doute à la marche des choses humaines, c'est que les Romains, dans leur extrémité inouïe, entrèrent en négociation avec leurs ennemis. Pendant que les armes étaient posées, un violent orage éclata soudain : la pluie rafraîchit les Romains languissans; l'orage et le tonnerre arrêtèrent l'attention des Quades; l'armée romaine profita du moment, les rompit et trouva son salut dans un effroyable danger. Sur la colonne élevée en mémoire des exploits de Marc-Aurèle se trouve un bas-relief qui semble témoigner de cet événement (33). Il peut toutefois attester tout au plus qu'il y eut un combat pendant un violent orage; mais ce qui est hors de doute, c'est que le salut des Romains, dans une extrémité si inouïe, sembla aux âmes exaltées de cette époque être le résultat d'un miracle, et ce miracle fut de différentes manières revêtu d'une fable destinée à l'expliquer. Les uns l'attribuent au noble empereur, qui par ses prières détermina les dieux à venir à son secours; d'autres le regardèrent comme l'œuvre d'Arnuphis, thaumaturge égyptien que Marc-Aurèle doit avoir eu près de lui. Mais il plut aux chrétiens d'attribuer à leur foi ce miracle : une légion qui avait séjourné en Asie aurait embrassé le christianisme, et sur la demande de l'empereur aurait obtenu par ses prières qu'une pluie bienfaisante tombât sur les Romains et que les éclairs et la grêle fussent lancés du ciel contre les Teutschs. Sans réfléchir que la crédibilité de leur divine religion se trouvait dans la vérité, ils ont non-seulement embelli l'événement, mais dans un pieux zèle on a aussi répandu une lettre revêtue du nom de l'empereur Marc-Aurèle qui devait servir et qui servit de confirmation auprès des fidèles (34).

Peu à peu on en vint à des traités. Les Teutschs négocièrent tantôt selon leurs alliances, tantôt comme peuples isolés (35). Quelques-uns reçurent de l'argent pour défendre la Dacie (36). Avec d'autres la paix fut conclue; plusieurs furent admis au service militaire des Romains; on plaça même des captifs et des transfuges dans les légions. Un très-grand nombre obtint des terres en Dacie, en Pannonie, en Mésie, en Germanie et même en Italie (37).

Les Astinges, conduits par deux hommes que Dion Cassius appelle Rhaus et Rhaptus, promirent aux Romains leur alliance à condition qu'on leur donnerait de l'argent et des terres en Dacie. Leur offre n'ayant pas été acceptée, ils se retirèrent comme pour une autre entreprise, mais revinrent bientôt attaquer la Dacie; puis ils furent surpris par les Dankriges, qui avaient déjà été reçus en Dacie, parce que ceux-ci étaient inquiets pour leurs possessions. Toutefois ils obtinrent des Romains ce qu'ils avaient demandé dans le principe (38).

Les Romains firent également alliance avec les Kotiniens : une expédition commune fut commencée contre les Mark-Mannen; mais cette œuvre contraire à la nature, entreprise des deux côtés sans bonne foi, ne tourna qu'à une perte commune (39).

Les Quades, dit-on, livrèrent des chevaux et des bœufs et rendirent treize mille captifs avec la promesse de remettre aussi les autres. De plus on leur imposa cette condition, qu'ils ne permettraient pas aux Jazyges et aux Mark-Mannen de traverser leur pays pour se rendre aux places de commerce des Romains. Mais la paix n'eut pas de consistance. Les Quades restèrent en communauté avec les Mark-Mannen et les Jazyges et ne rendirent pas les prisonniers romains. Il semble que leur roi, Furtius, après le salut des Romains dans cet orage dont il a été fait mention, s'était laissé aller avec eux à des négociations contre la volonté de son peuple, car Furtius fut chassé par les Quades (40), et l'homme qu'ils élevèrent à la dignité royale, Ariogaes, excita une telle aigreur chez les Romains que Marc-Aurèle, oubliant la noblesse de ses principes, promit une récompense de mille pièces d'or à celui qui le lui livrerait vivant et de cinq cents à celui qui le tuerait et lui apporterait sa tête. Et cette récompense fut gagnée : Ariogaes fut pris. Marc-Aurèle l'envoya à Alexandrie en Égypte, et on ignore quel sort il lui fit subir. Les Quades s'étaient engagés à rendre cinquante mille prisonniers, tant furent grandes leurs victoires, que l'histoire

passe sous silence; mais leurs conditions peuvent avoir été trop élevées, la paix n'eut pas lieu. Bientôt toutefois les Romains paraissent l'avoir conclue simultanément avec eux et avec les Mark-Mannen (41). Dion Cassius ne donne qu'un petit nombre des conditions. Les anciennes alliances ne furent pas rétablies; les Romains abandonnèrent aux peuples teutoniques le pays qu'ils avaient possédé sur la rive gauche du Danube et ne conservèrent qu'un district qui avait à peine un mille de large (42); des jours et des lieux déterminés furent assignés pour les communications commerciales, et des otages furent réciproquement donnés pour l'accomplissement de la paix.

Enfin on en vint aussi à une paix avec les alliés étrangers des Teutschs, avec les Jazyges, qui encore, à ce qu'il semble, en alliance avec les Buriens, étaient aigris au dernier point contre les Teutschs, parce qu'ils n'avaient pas continué la lutte. Ils durent rester encore une fois aussi éloignés du Danube que les Teutschs; ils entrèrent dans l'alliance de Rome et fournirent huit mille cavaliers, dont Marc-Aurèle envoya prudemment la plus grande partie dans l'île de Bretagne. Mais la manière dont ils avaient fait la guerre ressort clairement de cette circonstance qu'ils purent rendre cent mille captifs. Dans leur ressentiment contre les Teutschs, ils firent à l'empereur cette condition, qu'il continuerait la guerre. Par là Marc-Aurèle vit qu'ils pourraient lui être utiles : pour cette raison, il leur donna le pays jusqu'au Danube et leur accorda la permission de communiquer par la Dacie avec les Rhoxolans pour leurs affaires de commerce; mais par prudence il leur imposa la condition de ne pas avoir de bateaux et de se tenir éloignés des îles du Danube.

Il n'est pas question des autres peuples. Toutefois la remarque de Dion que Marc-Aurèle ne fit pas aux peuples des conditions égales, mais que, selon qu'ils le méritaient, il leur accorda le droit de cité, l'exemption de péage, la remise du tribut ou une solde annuelle et régulière (43), fait reconnaître en général comment la paix fut acquise. Marc-Aurèle peut cependant avoir cru nécessaire de rétablir, n'importe à quelle condition, la tranquillité sur le Rhin et bien plus encore la tranquillité sur le Danube : car Avidius Cassius, Syrien de naissance, homme sévère et général habile, auquel il avait donné l'administration des contrées asiatiques, s'y fit proclamer empereur, soit qu'il crût que tout le monde romain était aussi convaincu que lui-même de l'incapacité de Marc-Aurèle à gouverner l'empire, soit que, sur une fausse nouvelle de la mort de l'empereur, il se regardât comme le plus digne d'occuper sa place, soit aussi qu'il y fût engagé par l'impératrice Faustine, qui, voyant son mari malade, voulait assurer par l'intrigue son propre sort et le sort de ses enfans (44). Avidius Cassius, il est vrai, tomba rapidement avec ses projets sous les coups de l'officier Antonius et des complices de ce meurtrier. Mais Marc-Aurèle ne pouvait prévoir cette issue d'une entreprise qui avait été tentée par un tel homme. Dans Rome même des mouvemens se manifestaient (45); et alors même qu'il eut reçu la nouvelle de leur mauvais succès, il crut nécessaire une expédition en Asie pour raffermir dans leur fidélité ces pays lointains. Le fait de quelques soldats n'était pas une garantie pour la sûreté de l'empire; mais le peuple romain n'avait pas tort d'appeler malheureuse une guerre qui s'était terminée d'une semblable manière (46).

Et cette guerre n'était pas terminée! Les soldats romains, pleins de sentimens amers et non encore guéris de leur ancienne arrogance, ne tinrent pas compte de la paix, et laissèrent pendant l'absence de l'empereur un libre cours à leur inimitié. Ils sortirent de leurs forteresses et de leurs retranchemens, surprirent les Teutschs dans les champs et dans leurs foyers, les saisirent et les emmenèrent captifs (47). Les peuples teutoniques se crurent dégagés des traités par ces mauvais traitemens. Pendant que Marc-Aurèle faisait frapper une médaille pour annoncer au monde romain, afin de le tranquilliser, qu'une paix éternelle existait avec les Teutschs, les rives du Danube étaient de nouveau remplies de combats et de batailles. Julius Capitolinus désigne les Mark-Mannen, les Hermundures, les Sarmates et les Quades comme les peuples qui se soulevèrent contre les Romains. Ceux-ci au contraire, selon Dion Cassius, furent conduits par deux Quintiliens, par Candianus et Maximus : leurs victoires et leurs défaites sont inconnues; on ne peut méconnaître la difficulté de leur position. Aussitôt donc que Marc-Aurèle fut revenu à Rome, qu'il eut célébré un triomphe (48) et satisfait la multitude avide avec les dépouilles

de l'Orient, reconnaissant combien les circonstances étaient pressantes, il lança solennellement le sanglant javelot de combat contre le temple de Bellone pour annoncer au peuple par un signal expressif qu'une nouvelle expédition contre les peuples teutoniques était nécessaire. Puis il quitta Rome avec son fils Commode. Il confia la défense de la Dacie à Pertinax, dont l'habileté était éprouvée; lui-même se rendit à son ancien poste en Pannonie. Il y resta trois ans, en face des peuples ennemis, retenu par le danger qui était constamment devant leurs armes; mais l'histoire ne dit rien de ses actions. Hérodien remarque qu'il fit entrer dans son alliance quelques peuples teutoniques voisins et qu'il en contint d'autres par les armes; mais les noms manquent. Dion Cassius fait mention d'une seule bataille, mais seulement en expressions génèles; il ne nomme pas non plus les peuples auxquels elle fut livrée et moins encore le lieu ou le temps où elle eut lieu : « Marc-Aurèle, dit-il, donna beaucoup de troupes à Paternus et le détacha pour une bataille. Les Barbares résistèrent tout le jour, enfin ils furent tous massacrés par les Romains. » Mais leur puissance n'était pas anéantie. Marc-Aurèle était hors d'état de mener la guerre à fin, loin de la mener à une heureuse issue. Il mourut vieux et brisé, plein de prévisions sinistres, à Vindobona en Pannonie, aujourd'hui Vienne, dans le même endroit où devait s'élever puissant le château impérial des peuples dont il s'était vainement efforcé de consommer la ruine (49). L'empire et la guerre furent transmis à son fils Commode.

Commode était un jeune homme bien fait et de noble physionomie. La nature avait doué son corps d'une force peu commune et son âme d'une grande énergie; mais négligé par son père, abandonné à lui-même dans son éducation (50), entouré de flatteurs, de parasites gloutons, de provocateurs d'une impudente débauche, il avait reçu dans sa jeune âme d'abondantes semences de la plus effroyable corruption qui y trouva un sol fertile. Le monde connaissait peu sa nature et son caractère; Marc-Aurèle, par une faiblesse commune chez l'homme, avait cherché à se faire illusion sur lui; mais lorsqu'il eut pris possession de l'empire, son naturel ne resta pas longtemps un mystère : son premier soin fut de se débarrasser de la guerre dont il avait hérité avec l'empire (51) et de changer les rives du Danube, désagréables par elles-mêmes à cet être débauché, plus désagréables encore par les armes ennemies, contre la magnificence et les plaisirs de la ville, qui était présentée à ses regards avec tous ses charmes par des courtisans avilis. Seulement sur le cadavre de son père cette fugitive pensée traversa son âme, qu'il serait glorieux que son armée étendît les frontières de l'empire romain jusqu'à l'Océan du Nord. Mais lorsqu'on lui eut fait comprendre que, pour une si grande œuvre, il devait servir lui-même d'exemple et de chef, il ajourna, selon son expression, l'affaire après mûre réflexion. Cet ajournement le conduisit, sans qu'il songeât aux exhortations de son père mourant, à la résolution de conclure, n'importe de quelle façon, la paix avec les peuples teutoniques, et toute l'armée romaine le salua de ses cris de joie pour cette résolution (52).

La paix fut conclue. Dans Dion Cassius on trouve seulement quelque chose au sujet des traités avec trois peuples, avec les Mark-Mannen, les Quades et les Buriens. Selon lui, les Mark-Mannen, qui avaient été très-affaiblis, obtinrent la paix telle qu'ils l'avaient conclue avec Marc-Aurèle; de plus ils devaient rendre les transfuges et les captifs qu'ils avaient faits depuis ce temps et fournir une certaine quantité de blé : toutefois on leur remit cette dernière charge; ils devaient aussi livrer quelques armes. Les Quades devaient fournir aux Romains treize mille guerriers, les Mark-Mannen un nombre moindre; enfin ils devaient s'engager à ne tenir qu'une fois par mois une assemblée en présence d'un officier romain et à ne commencer aucune guerre contre les Jazyges, les Buriens et les Vandales. En retour les Romains s'obligèrent à abandonner toutes les fortifications qu'ils avaient construites au delà de la limite qui avait été déterminée par la dernière paix. Les Buriens rendirent beaucoup de prisonniers de guerre et s'engagèrent par un serment à n'habiter et à ne livrer au pâturage leur pays que jusqu'à une distance de cinq milles à partir de la frontière de Dacie. Mais quinze mille Daces qui avaient marché au secours d'autres peuples furent de nouveau reçus dans la Dacie.

Les expressions générales d'autres écrivains mènent à des conjectures toutes différentes

sur la conclusion de la paix avec les Teutschs. Élius Lampride, qui sans doute doit être mis au rang des plus mauvais historiens, dit que Commode, cédant aux ennemis, cessa brusquement la guerre que son père avait presque terminée (53). Hérodien, qui se vante lui-même de sa véracité, parle de la manière suivante : « Lorsque Commode eut donné l'ordre, à des hommes qui lui parurent propres à l'exécuter, d'empêcher l'irruption des barbares au delà du Danube, il annonça son départ; ces hommes remplirent leur mission. En peu de temps ils domptèrent les uns par les armes et firent facilement des amis des autres par de fortes soldes annuelles; car les barbares, naturellement avides d'argent et méprisant le danger, se procurent les objets nécessaires à la vie par le brigandage ou vendent la paix à un prix élevé. Commode, qui le savait, qui désirait être libre de tout souci et avait beaucoup d'argent, donna tout ce qui fut demandé (54).

Par ces misérables témoignages, il reste incontestable que les peuples teutschs furent amenés à des traités de paix qui les rejetèrent loin du but qu'ils s'étaient originairement proposé et que les Romains réussirent à détourner leurs attaques; mais ce que l'on ne saurait méconnaître, c'est que les relations changèrent réellement au désavantage des Romains; l'inimitié entre eux et les peuples teutoniques n'était pas effacée, parce qu'elle était rendue ineffaçable dans ces relations. Comme jadis sur le Rhin, les Romains étaient maintenant sur le Danube organisés pour la défense à tout hasard; les Teutschs se tenaient sur l'offensive; et la solde annuelle que Rome, s'oubliant elle-même, ne songeant plus à l'ancienne vertu, à l'ancienne grandeur, leur payait sans honneur et sans honte, fut pour eux un appât à de nouvelles tentatives et leur procura des moyens pour de nouveaux armemens. De plus les armes sur lesquelles reposait la domination de Rome passaient de plus en plus dans les mains des Teutschs : des troupes entières de jeunes gens et d'hommes teutschs étaient réunis dans les armées de Rome, et bien que ces troupes fussent envoyées dans des contrées lointaines et maintenues par la discipline militaire dans l'obéissance aux ordres de Rome, elles oublièrent certainement une fois à peine la nécessité de leur peuple, leur propre haine contre Rome et les exploits héroïques de leurs pères contre l'éternelle ennemie, exploits que les ineffaçables chants de la patrie représentaient à leurs âmes belliqueuses; enfin une partie du sol de l'empire romain était déjà tombée en la possession des Teutschs. Pour tranquilliser les peuples, peut-être aussi dans l'espoir de ranimer les provinces, dépeuplées, par des hommes vigoureux, de former ceux-ci à l'obéissance et d'en faire de fidèles sujets par toutes les ressources du pouvoir, de l'administration et de l'ordre, on se résolut à admettre de grandes masses d'hommes. Mais déjà Marc-Aurèle fit l'expérience des dispositions avec lesquelles ces Teutschs venaient dans l'empire romain. Il avait, ainsi que le raconte Dion Cassius, transplanté une colonie en Italie, aux environs de Ravenne; cette colonie profita de la guerre sur le Danube et risqua la tentative de s'emparer de la ville de Ravenne. L'intention fut découverte, la tentative déjouée, et les Teutschs qui l'avaient faite furent dispersés dans d'autres pays. Mais leur sentiment était en eux, partout ils attendaient l'arrivée de leur peuple : cette arrivée pouvait tarder; les Teutschs, après de grands efforts, avaient besoin de temps pour se rétablir, et sans doute, dans le cours de la guerre, de nouvelles passions, la jalousie, l'envie, la colère, s'étaient éveillées, et de nouvelles intelligences étaient nécessaires. Par cela même il resta possible que les armées romaines, entraînées par quelques hommes audacieux et d'un puissant génie, pénétrassent encore de temps en temps dans le Teutschland et entreprissent, non sans succès, des expéditions pour troubler, effrayer, bouleverser; mais à voir les choses en grand et dans leur ensemble, l'impulsion était donnée et l'issue était à peine soumise encore à un doute.

CHAPITRE III.

NOUVELLES CONFÉDÉRATIONS DES PEUPLES DANS LE TEUTSCHLAND. — LES GOTHS, LES ALLEMANNI, LES FRANKS, LES SAXONS.

De l'an 180 à l'an . . . . .

La tempête avait cessé de gronder. Les Romains, n'étant plus bouleversés par sa puissance, devinrent de nouveau indifférens à l'égard des Teutschs. Toute une génération s'écoule sans que les écrivains en fassent mention autre-

ment qu'en deux ou trois mots généraux peut-être dans lesquels on ne peut trouver la moindre chose sur leur vie et sur leurs relations.

Commode, satisfait de se nommer avec arrogance à la face d'un indigne sénat le plus grand vainqueur des Teutschs (1), s'était soustrait devant les Teutschs à un combat qui promettait de la gloire pour repaître ses regards sauvages du sang versé par le meurtre dans les supplices ou sur le champ de lutte des gladiateurs, et pour passer, au milieu d'horribles maladies qui à Rome moissonnaient les hommes par centaines, par milliers, au sein des plus ignobles débauches sa vie impériale qu'il avait commencée par l'impudente raillerie des plus nobles sentimens. Lorsque enfin cet Hercule (c'était son nom de prédilection!) eut péri après douze années de domination sauvage écoulées dans des luttes de gladiateurs, des combats d'animaux féroces, dans l'ignominie et le crime, Pertinax, dont les intentions étaient bonnes et qui avait une grande expérience, ne put conserver l'empire trois mois, parce que son zèle, sa sévérité, son économie ne plaisaient ni au petit peuple de la capitale ni à la garde effrénée de l'empereur. Après lui s'éleva une formidable guerre de soldats. Le riche Didius Julianus, préfet de la ville de Rome, qui par de grandes affaires n'était arrivé à aucune vertu, qui bien plus, livré à l'avarice et à la prodigalité, au milieu de grands vices et dans l'incertitude du temps, avait perdu toute honte et affectionnait une vie turbulente, acheta l'empire aux prétoriens. Les légions de la Pannonie, de l'île de Bretagne et de la Syrie, soulevées par cette insolence de la garde, et dans leur propre arrogance ne pensant à rien qu'à leur force et à la récompense d'une telle action, refusèrent l'obéissance au nouvel empereur et décernèrent chacune à son propre général la dignité impériale. Julius, pauvre d'esprit et pauvre de ressources, n'étant ni considéré ni craint de personne, fut, deux mois à peine s'étaient-ils écoulés, condamné par un lâche sénat à une mort qu'il avait aussi peu méritée qu'il avait été peu digne d'être élevé par les soldats à l'empire. Mais parmi les trois autres empereurs il fallut une lutte de quatre ans avant que l'un d'eux, Septime Sévère, parvînt à être seul empereur. Par la prise de possession de la ville de Rome, par ses talens militaires, par sa rapidité dans toutes ses entreprises, par la force supérieure des légions de Pannonie, soutenu par la finesse et l'astuce et par l'insouciance et les illusions de ses adversaires, il lui fut possible d'abord de vaincre Pescennius Niger en Asie, puis, après un combat pénible et animé, Spurius Albinus en Gaule. Ensuite Sévère exerça, non sans amour pour le droit et la justice, une souveraineté rigoureuse. Entouré d'une garde nouvellement formée et forte de cinq mille hommes, il chercha par la sévérité militaire et par des procédés militaires à détruire ses ennemis, à étouffer les passions, à rétablir l'ordre et la discipline. Mais son action sur l'intérieur de l'empire fut interrompue par des guerres dans des pays éloignés, en Asie et dans l'île de Bretagne, et s'il avait pu réussir à venir jusqu'à un certain point, par des moyens rigoureux, au secours de l'empire ébranlé et rempli de misères, la prévision de l'avenir ne pouvait montrer à lui et au peuple qu'une nouvelle désolation et de nouveaux malheurs. Ses deux fils, différens de caractère et de mœurs, mais gâtés par la corruption du temps, non sans qu'il y eût de la faute de leur père, se tenaient devant cet avenir comme de mauvais génies, excités l'un contre l'autre par une longue et amère inimitié et, dans leur haine profonde, ne songeant qu'à la vengeance, au mal, au crime. Toutefois, sûr des soldats, il laissa l'empire à ses deux fils lorsqu'il mourut après un règne de quatorze ans, pendant la guerre dans l'île de Bretagne, accablé de chagrins et d'inquiétudes. Et aussitôt la discorde s'éleva entre les deux frères et les poussa l'un contre l'autre avec une telle rage que Caracalla leva la main et assassina son frère Geta dans les bras de leur mère commune. Mais l'ombre sanglante d'un frère assassiné poursuivit le meurtrier et le poussa, lui, le seul maître de l'empire romain, comme un insensé, à des cruautés, à des atrocités, à des folies, parce qu'il crut trouver dans de nouveaux méfaits un soulagement aux tourmens de son âme.

Pendant cette confusion de l'empire romain, on n'aperçoit pas dans l'histoire le monde des peuples teutoniques. Quoi qu'il en soit, des relations hostiles paraissent avoir eu lieu de temps en temps entre les Teutschs et les Romains, mais personne ne les a observées. Déjà sous Commode, il y eut, selon Dion Cassius, une guerre contre les barbares situés au-dessus de la Dacie; mais les peuples ne sont pas

nommés ni les faits signalés. Lampride parle aussi de victoires en Germanie, et Julius Capitolinus remarque qu'Albinus avait rendu son nom célèbre parce qu'il avait battu les Frisons. Tout renseignement plus étendu manque (2). Et bien que l'empereur Sévère ait laissé le souvenir de sa présence dans les pays situés le long du Danube et du Rhin, rien ne nous a été transmis de ce qui fut fait contre les peuples teutoniques.

Mais comme à partir du règne de Caracalla il est fait mention de nouveaux événemens contre les Teutschs, la plus grande puissance des Teutschs apparaît peu à peu sous de nouveaux noms devant la gloire et l'éclat desquels beaucoup d'anciens noms disparurent bientôt entièrement, et d'autres après un temps plus long. Les plus importans de ces noms, en partie pour les siècles suivans, en partie pour tout l'avenir, sont ceux des Goths, des Allemanni, des Franks et des Saxons. Il n'est pas douteux que ces noms aient existé et qu'ils aient eu cours dans le Teustchland avant de venir à la connaissance des Romains; ils étaient aussi connus depuis longtemps des généraux et des hommes d'état romains avant qu'ils fussent mentionnés par les écrivains. Mais l'examen des événemens de la dernière guerre que Marc-Aurèle soutint avec tant de peine, et à laquelle son fils Commode renonça avec tant d'ignominie, nous force presque à la conjecture que dans cette guerre déjà furent jetés les fondemens des quatre puissances de peuples qui parurent plus tard distinguées par ces noms dans l'histoire, car évidemment quatre masses guerrières étaient en lutte avec les Romains et tournèrent leurs armes contre l'empire romain, chacune pour son compte, bien que vraisemblablement d'un accord commun.

En remontant le Danube depuis les bords de la mer Noire jusqu'aux retranchemens des terres Décumanes, les armes de plusieurs peuples se montrent réunies dans deux directions : une partie cherchait à conquérir la Dacie, cette dangereuse excroissance de l'empire qui excitait continuellement des peuples et avait donné lieu à des luttes continuelles (3); l'autre partie avait en vue l'Italie elle-même et Rome, le siége de l'empire, bien que pour assurer ses derrières elle pénétrât aussi dans les pays illyriques. Les deux masses étaient mêlées de peuples teutoniques et slaviques qui sans doute avaient marché dans une alliance libre à des entreprises communes. Des peuples teutschs toutefois étaient à la tête de ces ligues, là les Victovales, ici les Mark-Mannen, sous le nom desquels Julius Capitolinus a désigné en général tous les peuples qui étaient en guerre contre Rome (4). Mais dans le cours de la guerre on dut s'être convaincu souvent qu'une ligue libre entre des peuples teutschs et sarmates serait très-difficile à maintenir dans de malheureux événemens, et il n'est pas invraisemblable qu'une grande partie des revers que les peuples confédérés eurent à souffrir soient venus de la différence de leur vie, de leur langue, de leurs mœurs et de leur organisation. Cela causa une séparation même parmi les peuples teutoniques, cela mena à la conclusion de paix particulières dans lesquelles l'œuvre commune était dissoute; cela décida aussi les Romains à imposer cette condition de la paix, que les Mark-Mannen et les Quades ne feraient pas la guerre aux Jazyges, les Teutschs contre les peuples qui n'étaient pas Teutschs (5).

Dans de telles circonstances, les peuples teutoniques qui avaient leurs demeures le plus loin vers l'Orient peuvent avoir reconnu que les étrangers jusqu'alors leurs alliés devaient être réduits à la dépendance, à l'obéissance, à la soumission, si l'on voulait détruire les ouvrages romains dans la Dacie et regagner l'ancienne sûreté. Mais les transactions qui ont eu lieu pour l'exécution de cette pensée, les plaintes et les griefs, les unions et les séparations, les contestations et les combats qui durent en être la suite, enfin l'intervention des Romains, la manière dont ils séduisirent, attirèrent, pressèrent et excitèrent, voilà ce que personne ne peut exposer; mais ce qui est certain, c'est qu'après le cours d'une nouvelle génération, il s'était formé une grande ligue de peuples teutoniques qui régnait sur des peuples sarmates et slaves et tourna d'abord sa puissance contre la Dacie romaine : à cette ligue appartenaient les Victovales et les Vandales, qui sont nommés dans la dernière grande guerre. La ligue dans son ensemble porta le nom des Goths.

La seconde puissance, qui entreprit d'attaquer l'Italie elle-même, avait été formée de peuples suéviques. Les Mark-Mannen y étaient en première ligne; à eux s'étaient réu-

nis d'un côté les Hermundures, de l'autre côté les Quades, et sur les derrières les Semnones. Les Jazyges, qui n'étaient pas Teutschs, étaient aussi ligués avec eux. Ces peuples avaient fait une grande expérience, et les Mark-Mannen et les Quades avaient éprouvé de grandes pertes. Ils peuvent être arrivés à la conviction qu'une attaque de front contre le siége de l'empire romain serait une tentative vaine tant que Rome sentirait intactes les provinces éloignées et disposerait de leurs forces ; aussi paraissent-ils avoir donné une nouvelle direction à leurs anciens projets. Sur le moyen Danube, en face de l'Italie, ils se tinrent plus sur la défensive et recherchèrent même des relations amicales avec Rome. Quant à leurs forces offensives, décidés immédiatement par les entreprises de Caracalla, ils les tournèrent contre l'Ouest. De même que les Goths cherchaient à enlever la Dacie, de même ils cherchèrent à leur tour à enlever l'autre flanc de l'empire, les terres Décumanes romaines, et à chasser les Romains du pays compris entre le Mein, le Danube et le Rhin.

Ce qui du moins ne paraît pas souffrir de doute, c'est que dans la grande guerre des Teutschs, les Cattes avaient essayé, après avoir rompu les fortifications qui entouraient les terres Décumanes, de tomber sur l'Italie par la Rhétie, mais que dans la suite du temps, les Allemanni, se joignant sur le Mein aux Cattes, se chargèrent de la tâche de faire revenir les terres Décumanes entre des mains teutsches. Et ce qui ne souffre pas plus de doute, c'est que les Alemanni étaient des Suèves. L'éclat de leurs exploits a bien pu obscurcir et enfin éloigner entièrement de la vie les noms particuliers des peuples suéviques qui précédemment animaient l'histoire, mais ils n'ont pas pu anéantir le nom de Suèves.

Cette même expérience influa aussi sur les peuples qui, au nord du Mein, s'étaient rendus si célèbres par les premiers combats pour la liberté du Teutschland et qui avaient également pris part à la dernière guerre formant deux puissances.

L'une de ces puissances, appelée les Cattes, parce que les Cattes étaient plus connus des Romains et étaient à sa tête, avait pris durant la guerre une fausse direction, en partie peut-être sous l'influence du souvenir de l'issue de la guerre batavique sous Civilis, en partie par l'espérance exagérée que dès maintenant l'entière destruction de l'empire romain serait possible. Ils s'étaient tournés au sud vers l'Italie ; mais le mauvais succès de leur entreprise semble les avoir ramenés dans le vrai chemin. Bien que les fortifications des Romains sur les hauteurs du Taunus leur donnassent l'occasion de tentatives contre l'empire sur le moyen Rhin, pour enlever cet angle dangereux qui se rattachait aux terres Décumanes, ils reconnurent toutefois en général que des entreprises fécondes en résultats devaient être tentées en prenant la mer pour point de départ : il fut d'autant plus nécessaire de réunir en une seule grande confédération les peuples situés le long du Rhin jusqu'à la mer. Et tous ces peuples apparaissent bientôt sous le nom commun de Franks : à côté de ce nom, les anciennes dénominations ne s'entendirent plus que rarement et bien bas.

La seconde puissance s'était montrée dans la grande guerre sous le vieux nom de Chaukes et avait risqué d'entreprendre une attaque par mer sur la Belgique ; mais dans la suite des événemens le nom de Chaukes s'évanouit comme le nom de tous les autres peuples dans le pays derrière les Franks, au nord du Hartz, en descendant le Wéser, vers les côtes de la mer, au delà de l'Elbe, à travers la péninsule des Jutes jusqu'aux rivages de la mer Baltique : une grande confédération apparaît au contraire embrassant tous les peuples de ces contrées sous la dénomination commune de Saxons.

Mais cette forte ligue fut séparée des frontières des Romains par l'extension de la ligue francique, et ne put par suite prendre de longtemps une part importante à la conquête de l'empire romain. Les Saxons ne pouvaient s'approcher que par mer des côtes de la Gaule, non pour gagner des terres et des possessions, mais pour piller et faire du butin, jusqu'à ce que dans la suite du temps ils reçurent aussi le lot qui semblait leur être réservé. Il n'est pas invraisemblable que par cette position des peuples ait été fortifiée entre les Franks et les Saxons cette inimitié qui, ayant éclaté originairement entre les Cattes et les Chéruskes, trouva un aliment dans les vicissitudes de la vie à travers le bonheur et le malheur, et, dans les derniers temps particulièrement, dans le changement de croyances religieuses (6).

On ne peut déterminer les limites de ces quatre confédérations : de même qu'elles se formèrent peu à peu, de même elles éprouvèrent

sans aucun doute des changemens dans la suite du temps, et plusieurs peuples se sont joints peut-être tantôt à une ligue, tantôt à une autre, ou se sont même maintenus indépendans. Cette dernière circonstance peut surtout s'être présentée dans la partie nord-est du pays, parmi les peuples au delà de l'Elbe. Dans l'intérieur du Teutschland au contraire, entre le haut Mein et les montagnes du Hartz, furent peut-être dès lors jetés les fondemens d'une grande confédération qui parut plus tard : nous voulons parler de la confédération des Thuringiens. Ces contrées du Teutschland étaient dans une complète obscurité. La vie assurément ne resta pas silencieuse là où les recherches de l'histoire ne trouvent pas de mouvement; mais pour cette raison même toute conjecture est hasardée.

L'opinion cependant qui est exposée ici sur la formation des grandes puissances comme unions ou confédérations de peuples semble la plus naturelle et la plus facile à concevoir : elle est conforme aux relations des peuples teutoniques que Tacite nous a fait connaître; elle résulte d'apparitions antérieures, de transformations et de vicissitudes; elle n'a rien contre elle dans l'histoire, bien qu'on ne puisse trouver dans celle-ci aucun témoignage exprès et incontestable. La plupart des investigateurs ont aussi expliqué d'une manière analogue, dans les histoires des peuples teutoniques, l'origine des grandes puissances qui se montrèrent successivement sous les noms de Goths, d'Allemanni, de Franks, de Saxons; il n'y a eu peut-être de diversité dans les opinions que sur le temps, la manière et l'occasion de leur formation. Quelques-uns cependant ont suivi une autre route : ils ont supposé que les Franks et les Saxons étaient, comme les Goths et les Allemanni, des peuples à part, qui, soit qu'ils ne fussent encore aucunement connus dans les temps antérieurs, soit qu'ils fussent connus sous un autre nom, sont venus de contrées lointaines, ceux-ci du Nord, ceux-là de l'Est, dans les pays où, à partir du troisième siècle, leur nom devint peu à peu célèbre; ils seraient devenus par la force des armes les peuples dominans parmi les anciens habitans de ce pays et auraient soumis ou réuni à eux les anciens habitans.

Outre la nouveauté des noms, quatre choses paraissent avoir engagé ces savans dans cette voie : les idées que les anciens se faisaient de la facile mobilité des peuples teutoniques, de leur goût pour les migrations et de leurs migrations elles-mêmes; la circonstance que les écrivains emploient souvent le nom de peuples du Sud ou de l'Est, qui auparavant avaient été attribués à des peuples de l'Ouest ou du Nord; les traditions signalées par les anciens écrivains qui vivaient parmi les nouveaux peuples (ou confédérations de peuples) au sujet de leur origine ou de leurs destinées primitives; et enfin la description de la vie, des mœurs, des armes de ces nouveaux peuples dans un sens qui, ainsi qu'on a cru le trouver, diffère du tableau que Tacite a fait des anciens Teutschs. Ayant ces quatre choses sous les yeux, ils ont, par des réunions de possibilités, par des présomptions de vraisemblances, par toutes les ressources de l'érudition, construit le système de leur monde, mais d'un monde qui semble reposer sur des fondemens aussi peu sûrs qu'il peut apporter peu d'avantage à l'histoire postérieure.

Cette idée de l'instabilité des peuples teutoniques a été réfutée. Les écrivains grecs et romains n'en parlent qu'en général; ils ne peuvent indiquer de migrations particulières. Les peuples qui leur furent connus, jusqu'à un certain point, tenaient fortement à leurs demeures, et soutinrent pour défendre celles-ci de longues et formidables luttes. Les autres peuples, ceux qui demeuraient au loin, leur étaient inconnus; Tacite toutefois leur a également donné des demeures fixes et n'a entendu parler d'aucun peuple nomade. Ils ne se sont mis en mouvement que devant la dernière nécessité : pour la plupart ils ont succombé sous celle-ci; mais dans la première moitié du troisième siècle, une telle nécessité ne saurait être trouvée nulle part. Les peuples avaient combattu partout avec bonheur contre les Romains, du moins ils n'étaient resserrés nulle part dans leurs anciennes demeures; et faire accourir des masses d'hommes d'une contrée que personne ne connait, sans qu'il se montre une trace de leur marche, est au moins inutile pour l'histoire tant que les événemens peuvent s'expliquer d'une autre manière, naturelle et satisfaisante. De plus, la supposition que les anciens peuples si braves, entre le Danube, le Rhin et l'Elbe, qui ont résisté si opiniâtrément à la puissance et à l'habileté militaire des Romains et qui n'ont pas cessé de lutter contre l'empire romain,

aient obéi, maintenant qu'ils avaient acquis une grande connaissance de l'art militaire, à des peuples de l'Est qui les auraient envahis ou qu'ils les aient admis parmi eux à leur amitié et à leur confédération, cette supposition est incroyable sous tous les rapports, quand même on pourrait s'imaginer qu'il ne soit pas venu aux Romains la moindre nouvelle de si prodigieux changemens (7).

Cette circonstance non plus ne peut rien prouver pour des migrations des peuples teutoniques, que des noms connus paraissent chez les écrivains, tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Les écrivains qui traitent de cette époque peuvent tout aussi peu réclamer notre foi et notre confiance que les poëtes et les panégyristes. Les premiers trahissent partout leur incertitude et leur ignorance des relations : un misérable mot prononcé avec embarras, sans but et sans lien, ne peut être un témoignage. Les derniers ne se sont pas même proposé la vérité pour objet. Plus d'un peuple est représenté par des écrivains de cette espèce comme en guerre avec les Romains, qui cultivait tranquillement ses champs, et si des guerriers d'un peuple lointain combattaient sur les frontières de l'empire romain, le peuple dont ils portaient aussi le nom n'avait aucunement quitté sa patrie, à laquelle on n'accordait pas d'attention (8). Par considération pour Ptolémée, personne ne peut admettre que les Langobards aient régné sur le pays des Chéruskes et des Cattes, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin; mais on peut encore moins transporter les Bastarnes de la mer Noire sur le Rhin, parce que Claudius les fait paraître sur ce fleuve ou fait sortir les peuples des Goths et des Vandales de leurs anciennes demeures, parce que des Goths et des Vandales se portèrent sur les frontières de l'empire romain et rompirent ces frontières. L'invasion des Huns en Europe a pour la première fois donné lieu à des émigrations; mais alors aussi des peuples entiers ne sont pas sortis des demeures de leurs ancêtres aussi souvent que des écrivains semblent le croire.

Il faut encore tenir moins de compte de ce que les historiens postérieurs, qui sortirent de nouveaux peuples ou vécurent parmi eux, ont avancé sur l'origine et sur les premières destinées de ces peuples : ignorant la véritable histoire primitive des peuples teutoniques, mais ayant quelque connaissance de l'époque grecque et romaine, et placés dans un monde de peuples qui avait oublié son origine, ils sentirent le besoin de rattacher à un point quelconque le fil de leur récit, et comme ils ne trouvaient aucune base solide aux événemens dont ils avaient à rendre compte, ils la rejetèrent dans l'immensité pour rencontrer à une lointaine distance un appui dans les vieux temps. L'événement le plus ancien dont ils eussent entendu parler, le fait le plus célèbre qu'ils connussent, ou la lisière de la terre, qui ne permettait pas de reculer plus loin, leur parurent des limites convenables. L'un put être séduit par une tradition de son peuple, tradition à mille formes et propre à une explication arbitraire; un autre par un chant antique où la vérité était mêlée à l'invention sans que personne pût les séparer. La vanité savante et la fausse idée de la gloire que devait donner à leur peuple une alliance des barbares avec les peuples d'antique civilisation, ont eu aussi leur influence; c'est pour cela qu'ils rattachèrent l'origine de leur nation tantôt à la destruction de Troie, tantôt aux colonies militaires d'Alexandre-le-Grand, tantôt à cette île du Nord que l'on regardait comme la limite extrême du monde. Ainsi s'est trompé Jornandès, ainsi Grégoire de Tours, ainsi Frédégaire, ainsi Paul Warnefried, ainsi Witichind, ainsi tous. Leurs assertions ne sont pas sans valeur historique, parce qu'elles montrent comment l'antiquité s'était représentée à leur esprit, parce qu'ils ont exprimé cette idée et l'ont fait valoir par là parmi leur peuple, parce qu'ils ont influé sur les idées de beaucoup d'hommes dans les siècles suivans; mais elles n'ont aucune importance pour l'antiquité elle-même.

Enfin dans les descriptions que produisent les écrivains qui ont décrit les mœurs et les habitudes des peuples nouveaux et en particulier des Franks, il ne se trouve pas la moindre chose qui soit inconciliable avec les notions que Tacite nous donne sur les Teutschs. Mais il faut distinguer le temps, qui change bien des choses; il faut déterminer la valeur des écrivains dont on invoque le témoignage et peser les expressions dont ils se servent. Flavius Vopiscus, auquel personne n'assignera une place élevée, dit « qu'il était habituel aux Franks de manquer à leur parole par forme de jeu; » mais il le dit à l'occasion d'une seule action qui était plutôt une preuve de leur bonne foi. Proclus, qui s'était

révolté contre l'empereur Probus et qui avait fait contre les Allemanni la guerre d'un brigand, se réfugia chez les Franks, prétendit qu'il était de la même race qu'eux, chercha à les envelopper dans sa mauvaise cause et fut livré par eux à Probus (9). Voilà la perfidie! Salvien le prêtre cherche à prouver dans son saint zèle que les vices et les défauts doivent bien plus être excusés chez des peuples païens que chez les chrétiens, et pour le prouver par des exemples, il cite de mémoire quelques noms de peuples teutoniques pour leur attribuer les vices et défauts contre lesquels il parle. Dans cette série, ce prêtre, qui vivait au cinquième siècle, fait mention des Franks en même temps que des Saxons, des Huns, des Gépides, des Alains, des Albanais : « Si le Frank, dit-il, est parjure, doit-on s'en étonner? Il regarde le parjure comme une manière de parler et non comme un crime; les barbares ont cette opinion parce qu'ils ne connaissent ni la loi ni Dieu. » Une telle parole d'un orateur véhément n'est pas un témoignage historique. César, Velléius, Dion Cassius ont élevé de plus fortes accusations contre les Germains des anciens temps, dont pour cette raison Tacite n'admire pas moins les mœurs et la vertu, et l'orateur chrétien adoucit encore, ce que ceux-là n'ont pas fait, ses imputations : « Les Goths, dit-il, sont perfides, mais pudiques; les Allemanni sont impudiques, mais non perfides; les Franks sont menteurs, mais hospitaliers; les Saxons sont cruels, mais d'une chasteté admirable. Ainsi tous les peuples ont leurs défauts propres, mais ils ont aussi leurs vertus particulières (10). » De la même manière tombe la dure expression de Procope, que les Franks sont de tous les hommes le peuple le plus perfide, car cette expression n'a trait qu'à un seul fait, à un fait blâmable d'une époque bien postérieure (11). Et cependant les Franks dans ce temps-là même, les Franks étaient vantés par Agathias, non-seulement à cause de leur bravoure, mais aussi à cause de leur justice, de leur concorde et de leur amour pour la patrie (12). Mais lorsque Grégoire de Tours, le vénérable évêque, raconte une longue série de scènes honteuses de cruautés et de crimes commis par les rois des Franks, il est juste de se rappeler que les crimes des rois ne sont point les vices du peuple; que les rois dont il parle n'étaient plus les vaillans chefs du peuple, mais les maîtres d'un grand empire, entourés de la débauche et de la corruption romaines, troublés par une religion nouvelle, divine, mais mal comprise, pourvus de tous les moyens d'assouvir leurs passions; il est juste de se rappeler qu'on ne peut regarder comme le caractère propre d'un peuple ce qui s'est élevé ou ce qui s'est fait dans des relations violentes.

Il ne se trouve donc rien qui nous force à interrompre la marche du développement et à faire venir de nouveaux peuples de contrées que personne ne connaît pour leur attribuer un pays théâtre jadis d'exploits héroïques, et à éloigner ou à représenter comme soumis ceux qui ont accompli ces exploits, sauvé la liberté commune et rendu ces pays si célèbres, car l'introduction ou le perfectionnement d'une arme (13) est une faible preuve pour l'arrivée d'un nouveau peuple. Les Franks, comme les Allemanni, les Saxons et les Goths, sont les anciens peuples; aucun n'a dégénéré : les aïeux n'ont pas à rougir de leurs descendans (14). Dans cette lutte de plusieurs siècles, placés en face des arts bons et mauvais des Romains, ils avaient appris plus d'une chose louable et plus d'une chose qui mérite le blâme. D'autres relations, qui n'avaient pas été introduites par eux, nécessitèrent une autre conduite; mais dans la suite du temps, par le bonheur et une longue et sauvage agitation, dans un état de choses où la vertu héréditaire perdit souvent la direction et souvent aussi la modération, alors et alors seulement ils se familiarisèrent avec les vices et dégénérèrent en tombant dans des méfaits.

Le nom des Goths se montre le premier dans l'histoire. Depuis des siècles il se faisait entendre de temps en temps, mais vague et dans l'éloignement. D'après Tacite, le peuple auquel il attribue le nom de Goths ne peut avoir demeuré que sur les bords de la Vistule, en plus grande partie sur la rive droite de ce fleuve, dans le royaume actuel de Pologne; mais on ne connaît pas une seule de leurs actions, si ce n'est peut-être leur participation au renversement de Marobod par Catualda. On parle pour la première fois de relations entre eux et les Romains à propos d'un événement qui vraisemblablement doit être placé à l'époque du règne de Marc-Aurèle ou de Commode. Tullius Menophilus était lieutenant de Mésie. Les Karpes, petit peuple inconnu du voisinage de la Dacie, envoyèrent vers lui et se plaignirent de

ce que les Goths recevaient une solde annuelle des Romains, tandis qu'eux-mêmes n'en recevaient pas, bien qu'ils fussent plus puissans que les Goths (15). Cet événement semble prouver qu'alors les Goths subsistaient encore comme un peuple particulier et n'étaient nullement importans comme tels. Ils obtinrent peut-être la solde annuelle, afin que, placés sur les derrières des peuples assaillans, ils ne prissent point part à la lutte contre la Dacie. Mais pendant que Caracalla régnait sur l'empire, les Goths apparaissent soudainement eux-mêmes en lutte avec les Romains sur les frontières de la Dacie. Spartien remarque que cet empereur, dans son expédition vers l'Orient, interrompant sa route, resta en Dacie, et ce même écrivain assure que dans sa route vers l'Orient, il vainquit les Goths dans quelques rencontres (16). Et à partir de ce temps, le nom des Goths se montre toujours avec une plus grande extension : depuis les frontières des Quades jusqu'au Tanaïs (aujourd'hui le Don), et même de l'autre côté de ce fleuve, depuis la Vistule et l'Oder (17) jusqu'à l'embouchure du Danube et aux bords de la mer Noire, on entendit partout le nom de Goths. Les Grecs et les Romains les désignèrent tantôt sous ce nom, tantôt sous les anciens noms des pays qu'ils avaient en leur puissance: Sarmates, Scythes, Melanchlæniens, Gètes, parce qu'ils croyaient que le nom de Goths n'était qu'une dénomination nouvelle de ces anciens peuples (18). A travers ce nom général percent souvent d'autres noms de peuples teutoniques, quelquefois de peuples non teutoniques. Ces noms sont en partie bien connus par les temps plus anciens, comme ceux des Vandales et des Burgundes, des Rugiens, des Peuciniens et des Bastarnes; d'autres se sont fait successivement connaître par la suite, comme ceux des Taïfales, des Victofales, des Roxolans et des Alains; d'autres encore viennent alors pour la première fois au jour, comme ceux des Gépides, des Greuthunges, des Therwinges, des Scires, des Hirres (19) et des Turcilinges. D'autre part, des noms disparaissent entièrement que Tacite a cités, comme ceux des peuples lygiens. Enfin tout le grand monde gothique semble s'être divisé en deux parties appelées Wisigoths et Ostrogoths. Et tandis que tantôt tous semblent s'être unis pour un même but, tantôt des peuples particuliers agissent pour eux-mêmes, combattent contre d'autres, se séparent du tout et suivent une route distincte vers des destinées distinctes; mais ce sont toujours des peuples teutoniques qui se séparent et rarement une tribu sarmatique ou une autre tribu non teutonique, excepté peut-être les Alains.

L'apparition de ce mouvement si grand et de vicissitudes si variées est sans aucun doute très-remarquable. Mais lorsqu'on ne se laisse pas tirer de dessous les pieds, par l'ignorance des écrivains postérieurs, le terrain solide donné par Tacite et qu'on ne se laisse pas ainsi suspendre en l'air sans appui, cette apparition ne peut être expliquée que d'une manière, du moins elle semble pouvoir être expliquée de cette manière. Après la grande guerre contre Marc-Aurèle, les peuples teutoniques qui avaient dirigé leurs attaques sur le Danube renouvelèrent et étendirent leur ligue : celle-ci reçut le nom de ligue gothique, peut-être parce qu'elle fut conclue dans le pays des Goths (20), situé au centre de beaucoup de peuples qui y prirent part. Peu à peu tous les peuples teutoniques de l'Est entrèrent dans cette ligue; leurs armées se mirent en marche pour soumettre avec les forces communes les peuples sarmatiques : cette entreprise leur réussit. Ainsi renforcés, ils attaquèrent l'empire romain, appelés tantôt Goths, comme confédérés, désignés tantôt par les noms des peuples. Mais beaucoup de choses se changèrent par les vicissitudes de bonheur et de malheur. Quelques-uns des alliés se détachèrent; parmi ceux qui restèrent fidèles volontairement ou par nécessité, un lien plus étroit fut nécessaire et de nouvelles mesures furent prises, jusqu'à ce qu'enfin un malheur inouï, l'irruption d'un peuple étranger et sauvage, vint dissoudre la confédération et tout jeter dans la confusion.

Les écrivains grecs et romains ne connaissaient que les armées qui se mouvaient en hostilité continuelle sur les frontières de l'armée romaine; ils connaissaient tout au plus le pays le plus voisin; ils ne savaient rien des demeures réelles des peuples, rien de leurs actions, de leurs occupations : aussi les noms des peuples ne paraissent nullement chez eux, ou ils ne paraissent que dans les pays voisins, où les armées les leur avaient apportés. La plupart passent sans pensée devant toute cette apparition et font une mention vaine et sèche de quelques batailles et de quelques attaques

contre l'empire. Tous ont bien su pourtant qu'il y avait plusieurs peuples gothiques. A cause de la ressemblance de tous ces peuples, à cause de la blancheur de leur peau, de leur chevelure dorée, de leur haute stature, de leur noble regard et de leur langue commune, Procope les regarde tous comme les membres d'un seul peuple, qui n'a été divisé que d'après les noms de ses capitaines ou de ses chefs (21); et il avait raison dans un sens plus élevé qu'il ne le savait lui-même. Jornandès toutefois ne pouvait s'élever à une pensée aussi raisonnable. Le vieux moine avait de la bonne volonté, et dans son éloignement pour les contes de vieilles femmes, dont il parle avec mépris, il avait des sentimens fort honorables pour la vérité (22); mais il manquait de connaissances historiques et de toute force de jugement. Non content d'avoir complétement défiguré, par sa singulière manière, l'ouvrage du sénateur Cassiodore sur l'histoire des Goths, il a fait plus: trompé par les noms de Scythes et de Gètes, égaré aussi par les malheureuses déclamations de Cassiodore, il a entassé pêle-mêle dans une confusion inextricable tout ce qu'il avait appris des Scythes, des Gètes et des Goths, et les grands historiens et géographes, Jules César, Tite-Live, Strabon, Tacite, Dion Cassius, qu'il nomme, mais dont peut-être il n'a fait la connaissance que par Cassiodore, ne l'ont pas arrêté dans une telle entreprise. Ce Jornandès raconte ce qui suit (24): « C'est de Scanzia, une île qui, selon Ptolémée, est située dans l'océan du Nord, en face de la Vistule, a la forme d'une feuille de cèdre et est comme une fabrique de peuples ou du moins une mère de nations, que sont anciennement sortis les Goths. Bérig était leur roi. Ils avaient trois vaisseaux, dont l'un portait les Gépides. Débarqués près de Gothiscanzia, ils chassèrent de leurs demeures les habitans de la côte, les Ulméruges, et ayant soumis les Vandales, les firent participer à leurs victoires (25). Devenus ainsi plus forts, ils se mirent en route, sous leur cinquième roi, Filimer, pour trouver des demeures convenables. Après de grandes courses, ils arrivèrent dans les pays de la Scythie, qui confinent à la Germanie. Ils allèrent plus loin, jusqu'à la mer Pontique; là ils eurent plusieurs demeures, sur le Palus-Méotide, en Dacie, en Thrace et en Mésie et au delà de la mer Pontique. Ici le sage Zeutas, le savant Diceneus et le philosophe Zalmoxis furent rois des Goths: instruits par eux, les Goths devinrent les plus sages des barbares, presque semblables aux Grecs. Mars, dont des poëtes trompeurs ont fait le dieu de la guerre, est né chez eux, comme Virgile le savait bien (26). Dans leurs troisièmes demeures, ils se divisèrent: les Wisigoths servirent pour la maison des Balthes, les Ostrogoths pour les fameux Amales, qui se faisaient un mérite de leur supériorité de force parmi les peuples voisins pour tendre un arc, comme le témoigne Lucain (27). Devant ceux-ci, ils célébraient aussi par des chants, accompagnés de la cithare, les exploits des aïeux, héros comme l'antiquité si admirée ne peut en vanter, d'Ethespamara, de Hannal, de Fridigern, de Widicula. Les maris des Amazones étaient Goths. Ce furent des Goths qui firent la guerre contre ce Vésosis roi d'Égypte. Leur roi Taunasis marcha contre lui, le battit sur le Phase, duquel les faisans ont tiré leur nom, et l'aurait anéanti dans son propre pays s'il n'avait été arrêté par la largeur du Nil et par de redoutables fortifications que l'on avait construites contre les irruptions des Éthiopiens. Les Goths s'en retournèrent et soumirent toute l'Asie; une partie d'entre eux se fixa en Asie, et ce sont les Parthes. Ensuite les femmes des Goths, issues d'un peuple voisin, entreprirent, pendant que leurs maris étaient absens pour d'autres travaux, une grande expédition en Asie, soumirent au loin les pays, leur donnèrent des noms, et construisirent, à cause de leur goût pour la chasse, le temple de Diane à Éphèse avec une grande magnificence. Elles régnèrent cent ans sur l'Asie. Hercule les a combattues. Thésée enleva une de ces femmes, Hippolyte, dont il eut un fils du même nom. Penthésilée, qui accomplit de grands exploits dans la guerre de Troie, était leur reine. Elles conservèrent l'empire jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Mais leurs maris acquirent aussi une grande gloire. Télèphe, fils d'Hercule, était leur roi; la Mésie était son empire. Il fit la guerre aux Danaens, tua dans une bataille Thessandre, le chef des Grecs, attaqua Ajax, poursuivit Ulysse, fut blessé par Achille d'un javelot dans la cuisse et chassa pourtant les Grecs de son pays. Eurypile, son fils, trouva la mort dans la guerre de Troie, où l'avait attiré son amour pour Cassandre. Longtemps après ces événemens, Cyrus fut tué par

Thamiris, reine des Goths. Darius, dont les prétentions à la main de la fille d'un roi goth avaient été rejetées, conduisit dans sa colère une grande armée au delà du Danube et fut honteusement mis en fuite par les Goths. Xerxès, fils de Darius, voulant venger la honte de son père, vint avec des forces prodigieuses faire la guerre aux Goths et dut se retirer à son grand déshonneur. Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, eut pour femme Médopa, fille du roi goth Gothilas. Sitalcus, un excellent général des Goths, marcha avec cent cinquante mille hommes contre Perdiccas, roi de Macédoine, auquel Alexandre avait légué Athènes en principauté héréditaire. Perdiccas fut vaincu, la Grèce parcourue en tout sens, la Macédoine ravagée. Au temps de Sulla, les Goths dévastèrent les pays des Germains : César, le vainqueur du monde, ne put les vaincre ; Tibère fit garantir contre eux l'empire. Pendant ce temps, ils reçurent de Diceneus les connaissances générales de la philosophie et furent instruits à vivre naturellement d'après des lois propres qui furent écrites plus tard et appelées *Belages* (28). Après lui, le roi des Goths Corillus gouverna pendant quarante ans son peuple dans l'ancienne Dacie. Domitien fut empereur beaucoup plus tard. A cette même époque, Dorpaneus était roi des Goths. Ceux-ci, redoutant l'avarice de Domitien, renoncèrent à l'alliance qu'ils avaient faite depuis longtemps avec d'autres empereurs, se jetèrent sur le territoire romain et dévastèrent la rive du Danube que défendait Poppæus Sabinus ; ils vainquirent les Romains, tuèrent Poppæus et s'emparèrent de plusieurs villes. Dans ces circonstances, Domitien accourut en Illyrie ; une armée, conduite par Fuscus, passa le Danube. Mais les Goths prirent les armes, vainquirent les Romains, anéantirent Fuscus, firent un grand butin, et comme ils étaient toujours victorieux, ils nommèrent leurs hommes éminens, dont la fortune semblait vaincre, Anses, c'est-à-dire demi-dieux (29). »

Dans un tel labyrinthe, Jornandès conduit son peuple à travers les siècles et ne le met pourtant pas sous une lumière plus claire que ne l'ont fait les écrivains antérieurs. Il est bon de savoir entre quelles mains était tombé l'art d'écrire l'histoire et comment ces auteurs ont représenté l'antiquité. Jornandès n'a évidemment pas copié les traditions qui circulaient parmi le peuple des Goths (30) ; mais à ce qu'il a pu tirer des traditions et des chants nationaux, sans s'inquiéter ni du temps ni des lieux, il a ajouté ce que ses souvenirs et l'instruction des écoles lui avaient appris ; il a rattaché tout cela ensemble et, avec la meilleure volonté, a tellement embrouillé la chaîne qu'il est devenu impossible de se servir d'un seul anneau. La considération qu'il peut avoir ne peut renverser ce que nous avons fondé sur un autre terrain.

L'histoire des Allemanni ou Alemanni est obscurcie de moins de brouillards, mais il est plus difficile aussi de l'éclaircir par les témoignages de l'antiquité. Sans qu'on les ait jamais nommés auparavant, ils sortirent tout à coup de la nuit lorsque Caracalla régnait sur l'empire romain, et désormais ils ne disparaissent plus, quelques dures qu'aient été les extrémités auxquelles ils se trouvèrent plus d'une fois réduits. Les Hermundures au contraire se perdent dans l'histoire : le nom, mais non le peuple. Dion Cassius est le plus ancien historien qui fasse mention des Allemanni ; mais comme les oreilles romaines n'étaient pas encore accoutumées à ce nom, il les appelle Alambanni (31) : « Des peuples germaniques, dit-il, révoltés contre la débauche de l'empereur et contre ses jongleries de prudence et de bravoure, montrèrent de la manière la plus claire qu'il était un trompeur, un fou et un lâche. » Mais Hérodien remarque que, « pressé par sa mauvaise conscience, Caracalla se porta sur la rive du Danube et dans la partie septentrionale de l'empire ; que là il s'occupa de toutes sortes d'arts, de conduire des chars et de chasser ; qu'en même temps il gagna tout autour les Germains : que d'ennemis qu'ils étaient, il en fit des alliés et admit dans sa garde leurs hommes les plus beaux et les plus braves ; que souvent aussi il se montra vêtu d'un costume germanique tout brodé d'argent et porta des cheveux blonds coupés à la mode des Germains : cela plut beaucoup aux barbares ; mais en même temps il gagna aussi l'affection de l'armée romaine, parce qu'il était partout en avant, prenant, comme un simple soldat, tantôt les armes, tantôt la pelle, ne dédaignant aucun travail, mangeant du pain commun, buvant dans un gobelet de bois, aimant mieux être appelé camarade que prince par les soldats ; par là il avait excité l'admiration pour sa bravoure. » Ce sont là, sans aucun doute, les

faits que Dion avait en vue. Mais le même auteur continue : « Pendant que l'empereur était en campagne contre les Alambanni, il fit partout construire des forteresses. Les habitans du pays n'y prirent pas garde, mais regardèrent ceci comme un jeu, ainsi que tout le reste. Trompé par là, Caracalla commença à maltraiter de la manière la plus hostile ceux dont il prétendait être l'allié, car il fit rassembler tous leurs jeunes gens, comme s'il voulait les prendre à solde; mais soudain il donna un signal en levant en l'air un bouclier, et aussitôt les jeunes gens furent cernés et massacrés, et ceux qui échappèrent au massacre furent repris par la cavalerie romaine. » L'issue de cette abomination manque dans Dion. Il fait cependant mention d'une guerre contre les Alambanni et raconte que l'empereur demanda aux femmes captives des Alambanni si elles choisissaient la mort ou l'esclavage : décidées pour la mort, elles furent néanmoins vendues comme esclaves et s'ôtèrent elles-mêmes la vie ainsi qu'à beaucoup de leurs enfans. Mais à ces artifices que Caracalla employa ici contre les Allemanni se rattachent vraisemblablement aussi les artifices qu'il se vantait lui-même, d'après l'assertion de Dion, d'avoir employés contre les Mark-Mannen, les Vandales et les Quades. Les Mark-Mannen et les Vandales furent divisés; le roi des Quades fut envoyé au supplice et un de leurs princes s'ôta la vie dans une prison romaine. Et lorsque Caracalla crut s'être frayé le chemin de cette manière et avoir paralysé les forces des peuples confédérés, il pénétra vraisemblablement dans le pays des Hermundures et rencontra sur le Mein l'armée des peuples confédérés sous le nom d'Allemanni. Les paroles citées qui précèdent le récit de Dion semblent en tout cas justifier l'opinion que l'entreprise eut un cours malheureux pour les Romains et que Caracalla n'échappa point au châtiment de sa perfidie; mais aucun écrivain ne fournit un témoignage à cette conjecture bien fondée (32). Elius Spartien remarque que Caracalla anéantit sur les frontières de la Rhétie un nombre considérable de barbares. Il avance plus loin, que ce même empereur vainquit le peuple des Allemanni. Vopiscus dit qu'il abaissa les Allemanni non sans une gloire éclatante; mais Aurélius Victor ajoute qu'il vainquit les Allemanni sur le fleuve du Mein, et que les Allemanni étaient un peuple nombreux, admirable dans les combats de cavalerie (33).

C'est ainsi que les Allemanni entrent dans l'histoire. Ce qui toutefois ressort évidemment de ces indications, c'est que le nom d'Alemanni était usité du temps de Caracalla et qu'il était employé entre le Danube et le Mein. Caracalla employa contre eux l'ancienne, la sanglante perfidie, et gagna, par des exploits qui, reposant sur l'astuce et l'ignominie, sont au moins équivoques et douteux, un prétexte pour s'attribuer le surnom de vainqueur des Allemanni (34).

Les Romains et les Grecs ont bien reconnu que cette dénomination d'Allemanni était un nom de confédération, et que pour cette raison elle ne pouvait être sans signification, comme le serait le nom d'un peuple particulier qui sortirait des temps anciens. Mais comme ils ne savaient rien de la marche des événemens dans l'intérieur du Teutschland, un homme d'Italie, qu'Agathias appelle Asinius Quadratus, chercha déjà, selon cet écrivain, à expliquer ce nom au moyen de l'étymologie. Cet homme, d'après le témoignage d'Agathias, était au fait des relations teutsches. Il paraît effectivement avoir eu quelque connaissance de la langue tudesque. Son explication du nom dont il s'agit ne le cède pas non plus aux essais d'investigateurs postérieurs : « Les Allemanni, dit-il, étaient des aventuriers, un mélange de toute espèce de peuples, et c'est ce que leur nom signifie dans leur langue (35). Assurément les Allemanni se formaient d'armées de plusieurs peuples qui s'étaient réunis en une ligue. Dans leurs guerres, ils furent conduits par plusieurs princes, l'armée de chaque peuple par son propre duc ou roi. Il n'est pas non plus douteux que ceux qui entreprirent d'arracher aux Romains le pays que depuis plusieurs générations ils possédaient entre le Mein, le Rhin et le Danube, et qu'ils avaient cherché non-seulement à défendre par une armée propre, mais encore à assurer par de grands ouvrages de fortification en rapport entre eux, durent être des hommes dans toute l'acception du mot. Mais que dans ce fier sentiment ils se soient attribué ce nom; qu'ils l'aient reçu du pays, parce qu'ils étaient résolus à chasser du sol de la vieille patrie les colons romains et gaulois, et parce que pour cette raison ils considéraient ce pays comme un bien commun, comme une *almende* qui leur appartenait en commun; ou que quelque autre occasion ait donné naissance

à ce nom, c'est ce qui ne peut-être résolu par les voies historiques. Le choix reste libre à chacun selon son esprit et sa manière de voir; aussi bien il est indifférent par le silence de l'histoire (36). Ce qui seulement est certain, c'est que les Allemanni étaient des Teutschs, nullement un peuple immigré de loin, mais les fils de pays voisins. La remarque de Vopiscus, que jadis les Allemanni étaient appelés Germains, n'a pas une plus grande valeur : elle devait seulement mettre les lecteurs romains en garde contre la confusion, et même l'opposition qui se montre dans Spartien entre les Allemanni et les Germains ne tire point à conséquence. Les Romains continuèrent de désigner par l'ancien nom de Germains tous les peuples teutoniques le long du Rhin, au nord du Mein, lorsque le nom d'Allemanni leur était déjà depuis longtemps familier pour les peuples du Sud. C'est ce que veut dire cette opposition, bien que les Allemanni eux-mêmes soient souvent appelés Germains (37).

Presque dans le même temps, ou du moins à une époque postérieure de peu, se montrent les Franks. Sur l'ancienne carte de l'itinéraire des légions romaines, célèbre sous le nom de table de Peutinger, on voit une *Francia*, on voit des Franks sur la rive droite du Rhin, à partir de la mer, en remontant au loin; mais il y a peu de fonds à faire sur cette carte lorsque l'investigation sort du cours des routes militaires des Romains (38). Nous ne savons pas à quel temps remonte le document qui nous a été conservé; mais il est difficile de croire qu'il ait été dressé avant la seconde moitié du quatrième siècle, et il serait bien possible qu'il eût reçu des additions encore plus tard durant le cinquième siècle (39). Aussi ne peut-il servir de témoignage pour le temps où le nom de Franks se fit connaître des Romains, et il peut prouver tout aussi peu pour les limites du pays où le nom de Franks était en vigueur. Car par son but, par la grossièreté du dessin et par le petit espace qu'elle donne aux peuples de la rive droite du Rhin, cette carte n'a que de faibles indications éloignées de l'exactitude, de la vérité et de la confiance (40). Mais peut-être le récit que Dion Cassius fait d'un événement avec un peuple teutonique, appelé tantôt Cennes, tantôt Cattes, vers le temps de Caracalla, prouve-t-il que la dénomination des peuples au nord du Mein avait subi des changemens que l'historien ne connaissait pas encore bien, comme il n'avait pas non plus encore bien conçu le nom des Allemanni (41) : « Ces Cennes, contre lesquels Caracalla avait mis en campagne des troupes asiatiques, combattirent avec une telle exaspération que, pour conserver les mains libres pour le combat, ils arrachaient avec les dents les traits de leurs blessures. Leurs femmes, qui furent faites prisonnières, choisirent, comme les femmes des Allemanni, la mort plutôt que l'esclavage, et se délivrèrent de ce malheur par leur propre main, elles et leurs enfans. Mais Caracalla dut leur acheter cher la paix et une retraite vers la Germanie romaine; et beaucoup de peuples qui habitaient sur l'Océan jusqu'à l'Elbe le menacèrent de la guerre et reçurent de lui, d'un empereur qui falsifiait la monnaie qu'il donnait aux Romains, de l'or pur pour le maintien de la paix. « Voilà ce que raconte Dion. Mais lors même que le nom de Cattes n'aurait pas figuré dans ces événemens, les Cennes et leurs alliés n'auraient également pu être que des peuples demeurant à partir du Mein le long du Rhin. Mais plusieurs renseignemens qui nous sont restés de cette époque prouvent que Caracalla passa sur la rive droite du Mein contre les Cattes. Les peuples qui habitaient ces pays furent, depuis l'entrée des Allemanni sur la scène et pour être distingués d'eux, appelés de préférence Germains; et Spartien a remarqué que l'empereur, parce qu'il avait vaincu les Germains, s'attribua le surnom de Germanique. L'auteur ajoute toutefois que pour cet homme fou et insensé, on pouvait douter s'il prit ce surnom sérieusement ou par plaisanterie pour témoigner que la victoire sur les Germains n'avait pas été glorieuse et qu'elle avait été remportée par l'or plus que par le fer (42).

Environ trente ans après ces événemens, le nom de Franks se montra réellement : on le trouve dans la vie d'Aurélius par Flavius Vopiscus vers l'an 242; et à partir de cette époque, il est resté dans l'histoire comme dans la vie. Mais chez les écrivains romains et grecs, tout se borne à le nommer; tout au plus indiquent-ils les demeures sur le Rhin, jusqu'à l'Océan derrière des marais et des tourbières, entre les Saxons et les Allemanni. Aucun n'a douté que les Franks ne fussent des Teutschs. Julien l'empereur fait deux fois mention des barbares remplis d'une haute bravoure et d'ar-

deur guerrière qui suivirent le rebelle Magnence contre l'empereur Constantin : la première fois il les appelle Franks et Saxons, mais la seconde fois il les nomme Germains. Ammien Marcellin appelle les Atturariens une partie des Franks. Sulpicius Alexander, cité par Grégoire de Tours, désigne nommément comme des Franks les Bructères, les Chamaves, les Ampsivariens et les Cattes. Claudien et Sidoine Apollinaire parlent de la même manière, employant d'une façon savante et poétique, pour désigner le nouveau peuple, les noms anciens, connus depuis les premiers temps. Procope et Agathias ont expressément remarqué que les Franks étaient autrefois appelés Germains; ils parlent aussi de plusieurs peuples de la *Francia*. Il n'est venu à l'idée de personne que ces peuples aient été autres que ceux qui jadis, par des combats, des malheurs et des victoires, avaient gagné une si grande gloire dans ces contrées (43); mais indifférent au changement d'un nom de peuple comme au changement d'un habit, aucun écrivain ne s'est proposé de rechercher quelle origine a pu avoir la désignation de *Franks* et dans quelles relations les peuples particuliers appelés Franks étaient les uns envers les autres et envers toute la confédération franke; du moins rien ne nous a été transmis qui témoigne de cette recherche.

Mais lorsque, après le cours d'environ trois cents ans, parmi les Franks eux-mêmes, alors peuple dominateur en possession de la Gaule, on essaya d'écrire l'histoire, les exploits et les souffrances des aïeux s'étaient entièrement effacés de la mémoire des arrière-neveux. On ne trouve aucune trace du souvenir des grands événemens par lesquels le Teutschland avait été garanti et assuré contre le joug des Romains (44), et on ne trouve que peu de traces même de ce que les peuples teutoniques avaient accompli sous le nom de Franks dans l'espace de deux siècles. Grégoire, évêque de Tours, dans la seconde moitié du sixième siècle, ne remonte pas, dans ses renseignemens sur les Franks, jusqu'à l'origine de ce peuple. Ils apparaissent dans son ouvrage, sur le Rhin, en lutte avec les Romains : eux-mêmes, sous des ducs ou de petits rois, comme agresseurs, les Romains sur la défensive. Au sujet de leur origine, Grégoire de Tours se borne à rapporter le conte d'après lequel les Franks seraient partis de la Pannonie, se seraient d'abord établis sur le Rhin, mais auraient, après avoir passé ce fleuve, parcouru en tout sens la Thoringe et placé là à leur tête, dans chacun de leurs états, les rois à la chevelure distinguée, de leur première et en même temps de leur plus noble famille (45). Cette fable fut admise, embellie et rattachée à cette circonstance que la famille royale à la belle chevelure était de race sigambre (46). Cette question vint ensuite : « Comment les Franks vinrent-ils en Pannonie? » Et quelque homme sage, qui avait lu Virgile ou en avait entendu parler, trouva aussi une réponse à la question : « Lorsque Troie, dit-on, eut été ruinée par la ruse d'Ulysse, le roi Énée s'enfuit en Italie, mais Priam et Anténor s'embarquèrent avec douze mille hommes, traversèrent le Palus-Méotide et prirent terre en Pannonie. Là ils construisirent une ville, Sigambria, et dans le cours de beaucoup d'années ils devinrent un grand peuple. Dans ce même temps, Valentinien régnait, comme empereur, sur l'empire romain. Les Troyens, à savoir les Sigambres, livrèrent en sa faveur une bataille sur le Palus Méotide, furent pour dix ans exempts du tribut qu'ils devaient payer à l'empereur et reçurent de lui le nom grec de Franks, qui signifie *téméraires*. Lorsque ces dix ans furent écoulés, ils refusèrent de payer de nouveau le tribut. Valentinien marcha contre eux avec une puissante armée. Dans le combat, Priam tomba; les autres reculèrent devant des forces supérieures, et, conduits par les fils de Priam et d'Anténor, arrivèrent sur le Rhin : là ils construisirent une ville sur le plan de Troie, et Pharamond, petit-fils de Priam, fut leur seul roi (47). »

D'autres ont reproduit un peu autrement cette étonnante tradition, création de l'incertitude et de la présomption; mais dans la suite du temps elle n'est jamais tombée en oubli, et très-peu se sont contentés, comme l'habile Otfried, de faire venir les Franks de l'armée d'Alexandre-le-Grand vers le Rhin (48). Bien que l'introduction d'un code de lois des Franks ait tranché le vieux fil embrouillé par cette seule parole raisonnable : « Dieu a fondé le peuple frank (49), » l'imagination des hommes se montra toujours assez forte pour étouffer le jugement sain; et enfin lorsque l'intelligence humaine parut assez disposée à dépouiller pour toujours cette folle présomption, alors même un béné-

dictin teutsch (50) trouva encore le moyen d'amener des hommes sages à la tentative de représenter, à force d'esprit et d'érudition, ce qui était impossible comme possible et de transformer, en dépit des temps et des pays, les œuvres de l'imagination en événemens historiques. Un nom inconnu, Hunibald, fut placé comme historien dans le cinquième siècle, et, appuyé de témoignages antérieurs, rendu l'auteur d'un monde de mensonge et de déception, pour lequel on profita maladroitement et sans pudeur de la fable de l'origine troyenne des Franks. Mais bien qu'il reste impossible à l'investigation de découvrir la vérité de la vie, l'illusion pourtant réussit rarement à se maintenir devant elle, et le temps et l'espace font valoir leurs droits même devant l'intelligence faible.

Personne ne sait la signification du nom de Franks, parce que personne ne sait comment s'est formée la confédération des peuples qui portèrent ce nom. Libanius déjà, un grand orateur du temps des empereurs depuis Constans jusqu'à Théodose, a cherché à l'expliquer par une voie qui est habituellement suivie à défaut de connaissances historiques, mais qui habituellement aussi ne mène à rien, par la voie de l'étymologie. Il regarde le nom de Franks comme un mot grec corrompu qui signifie *armés :* « Il y a, dit-il, un peuple celtique, s'étendant de l'autre côté du Rhin jusqu'à l'Océan, tellement armé contre les ouvrages de la guerre que, tirant le nom de la chose elle-même, on les nomme Franks, les *Armés* (51). » Les écrivains postérieurs parmi les Franks eux-mêmes, circonvenus par la langue et les habitudes romaines, avaient oublié le sens du mot et en rapportaient l'origine, comme on l'a raconté, à l'empereur Valentinien, ou la tiraient d'un roi Francio, qui devait avoir régné sur le peuple. Dans les temps modernes, on a cherché à imposer à ce mot la signification de libre, *hommes libres*, que ce mot n'a jamais eue. Mais lorsque les actions et les événemens sont inconnus, un nom même bien expliqué est sans valeur pour l'histoire (52). La même chose se rencontre pour les noms de Saliens et de Ripuaires sous lesquels les Franks paraissent plus tard. Sans aucun doute la grande extension de la confédération nécessita des dispositions et des divisions, par lesquelles seules le succès de leurs entreprises pouvait devenir possible. En dernier lieu la confédération peut s'être agrandie jusqu'à former deux ligues qui selon l'occasion agissaient isolément ou en commun. Mais d'où ces réunions ont-elles tiré ces dénominations, c'est ce que tait l'histoire et aucune conjecture ne peut vaincre son silence (53).

Enfin quant à ce qui regarde les Saxons, les peuples qui portèrent ce nom ne furent que plus tard, avec lui, importans pour l'histoire. Le nom des Saxons paraît déjà, il est vrai, dans Ptolomée, longtemps avant ceux des Allemanni et des Franks; mais ils sont placés si pauvrement, d'une manière si nue et si aride sur la rive droite de l'Elbe, en face des Chaukes, et sur trois îles dans les embouchures de l'Elbe (54), qu'un soupçon s'élève involontairement dans l'âme de l'investigateur; c'est qu'un écrivain postérieur, cherchant le commencement d'un peuple devenu célèbre, aurait pu par vanité ou par perplexité intercaler ce nom (55). Il est inconcevable que le géographe d'Alexandrie soit arrivé à la connaissance d'un nom que personne n'avait entendu auparavant et que personne ne connut longtemps après. Mais son ouvrage, contenant de grandes listes de simples noms, provoquait plus qu'aucun autre à placer aussi parmi les noms inconnus un nom connu; et dans aucun autre écrit de l'antiquité une interpolation n'était plus facile à cacher que dans celui-ci, parce que son genre et sa nature rendent impossible de discerner le vrai du faux. Mais si même le nom de Saxons, non-seulement existait, mais encore était connu jusque dans Alexandrie dès le milieu du deuxième siècle, il importe encore fort peu à la recherche historique de l'admettre. Car plus tard le nom de Saxons, après avoir été encore par plusieurs écrivains, comme par Orose, placé sur le bord de la mer dans des bas-fonds et des marais, se montre avec le sens plus large que nous lui avons donné, répandu sur les peuples, et l'on ne peut trouver aucune trace de la manière dont cette extension a eu lieu. Déjà Ammien Marcellin, vers le milieu du quatrième siècle, connaît les Saxons comme voisins des Franks. L'empereur Julien, Orose, saint Jérôme et Zozime savent la même chose, et le géographe inconnu de Ravenne leur fait atteindre, quelques siècles après, les limites des Danois. Les Grecs et les Romains savaient également bien que

c'étaient les anciens peuples de ces pays, braves et agrandis, qui paraissaient sous le nom de Saxons, et Zozime a désigné les Chaukes comme une partie des Saxons (56).

Parmi les Saxons eux-mêmes, la croyance des anciens Teutschs, que Tuisco, le fils de la terre, était le fondateur et le père de tout le peuple germanique, s'est transformée plus tard au sujet de leur origine en une agréable tradition. Les Saxons ont dû naître des rochers du Hartz, entourés partout d'arbres verts. Mais la poésie ne satisfait pas la raison. Le moine Witichind déclare au commencement de ses annales, écrites à la fin du dixième siècle, qu'il ne connaît sur l'origine et la descendance des Saxons que des traditions, parce que la haute antiquité obscurcissait toute certitude(57). Mais il y avait plusieurs opinions. L'une supposait que les Saxons étaient issus des Danois et des Nordmans; d'après l'autre, dont il avait lui-même entendu l'exposé dans sa jeunesse, les Saxons seraient un débris de l'armée d'Alexandre-le-Grand, qui, après la mort prématurée de ce conquérant, s'était dispersée dans tout l'univers. Cette dernière tradition a été préférée dans la suite du temps, et pour cette raison elle a été étendue et embellie (58). Witichind lui-même se contente d'assurer qu'en tous cas les Saxons sont un ancien et noble peuple dont Agrippa a aussi parlé aux Juifs dans le discours par lequel il les détourna de la résistance contre les Romains, résistance que n'avaient pu faire même les redoutables Germains, puissans d'esprit et de corps; là-dessus il raconte la tradition suivante, qu'il a reconnue comme satisfaisante (59). Les Saxons arrivèrent par eau et débarquèrent à Hadeln (60); là demeuraient des Thuringiens. Ceux-ci s'opposèrent au débarquement. Les Saxons toutefois s'emparèrent d'un port par la force. Une longue lutte aboutit à un accommodement: les Saxons devaient avoir le droit d'acheter et de vendre, mais se tenir éloignés des champs et s'abstenir de meurtre et de pillage. Dans cette position des peuples, un jeune Saxon sortit de la campagne, chargé d'or, de chaînes d'or et de bracelets d'or. Un Thuringien demanda le prix de marchandises si précieuses: « Je les donne n'importe à quel prix, répondit le jeune homme. — Eh bien! reprit le Thuringien, en retour de ton or je te remplirai ton manteau de terre. » Le Saxon prit avec joie la terre, le Thuringien l'or, non sans se moquer de la simplicité du Saxon. Mais celui-ci appela ses compagnons, marcha devant eux et répandit avec économie la terre sur les champs. Les Saxons prirent possession de ces champs, comme s'ils étaient devenus leur propriété depuis qu'ils y avaient semé cette terre achetée si cher. Les Thuringiens se plaignirent en vain de la violation du traité; en vain ils prirent les armes. Enflammés de colère pour la perfidie des étrangers, ils coururent sans ordre au combat: ils furent battus, et les Saxons se rendirent au loin maîtres du pays par le droit de la guerre. Dans leur extrémité les Thuringiens proposèrent une réunion sans armes pour traiter d'un nouvel accommodement. Les Saxons agréèrent la proposition et vinrent pourvus de grands couteaux qu'ils avaient cachés sous leurs habits. Aussitôt ils tombèrent sur les Thuringiens et sur les princes, les égorgèrent jusqu'au dernier et se rendirent maîtres de toute la contrée. Par là le nom des Saxons devint célèbre et fut la terreur des peuples voisins.

Dans des récits de cette nature se sont perdus les événemens de l'antiquité et les glorieux exploits des aïeux. Mais le nom de Saxons vient, selon la tradition que suit Witichnid (61), de ce crime. Car *sahs* en langue saxonne signifie un *couteau*, et les étrangers furent appelés *Sachsen*, parce qu'ils avaient tué un si grand nombre d'hommes avec leurs sahs. Le *Sachsen-Spiegel* (Miroir des Saxons) s'en tient à la descendance des Saxons de l'armée d'Alexandre-le-Grand, mais il ne parle pas du méfait, et rend les Saxons maîtres du pays des Dœringes par un combat honorable. Il reconnaît ces Dœringes pour des Wendes, qui avaient reçu ce nom à cause de leur folle (en allemend *thöricht* signifie fou) ardeur pour les combats (62). Mais il tire savamment du grec le nom de Saxons. Les Saxons le portèrent, parce que dans leur manière de combattre ils ressemblaient à des rochers de granit (63). Mais les explications de mots ne sont pas meilleures que les récits. Des critiques modernes ont volontiers rejeté le rocher de granit, mais beaucoup ont tenu ferme pour le sahs. A d'autres il a paru incroyable qu'un peuple se soit donné à lui-même un nom d'après ses armes, et pour cela ils ont fait dériver le nom des demeures du peuple, ne pensant pas que ni ces Saxons

qu'ils transportent avec Ptolomée dans le Holstein, ni les Saxons que renfermait le Teutschland septentrional, n'étaient plus solidement établis que le reste des Teutschs; l'un est aussi incertain que l'autre; mais les Saxons, dans la suite du temps, ont couvert leur nom d'honneur et de gloire, par leur bravoure, leur fidélité et leurs bonnes mœurs, malgré la cruauté par laquelle leur plus ancienne histoire les fait entrer dans leur belle carrière sur le sol de la patrie teutonique.

CHAPITRE IV.

CONTINUATION DE LA GUERRE. — L'EMPEREUR MAXIMIN, LE GOTH, DANS LE TEUTSCHLAND.

De l'an 215 à l'an 238.

L'empereur Caracalla avait cherché vainement, d'abord par d'innombrables meurtres à Rome, ensuite par des atrocités et des crimes contre les peuples teutoniques, à calmer les tempêtes de son âme souillée de sang. Poussé par ces tempêtes, il entreprit donc une expédition en Asie et en Égypte pour s'y livrer à de nouvelles ignominies et à de nouvelles scélératesses. Il se croyait lui-même un second Alexandre. Mais son costume était teutsch, ses cheveux étaient disposés à la mode teutsche; une garde teutsche l'accompagnait : celle-ci, bien que fermement attachée à la fidélité héréditaire, même envers un insensé furieux, ne put il est vrai le mettre à l'abri du poignard d'un meurtrier; mais les lions, comme l'empereur avait l'habitude de les appeler, ne laissèrent pas sa mort sans vengeance (1). Puis, après que l'auteur de cette mort, Macrin, et son fils Diaduménien eurent combattu en vain pour la souveraineté contre les intrigues et les richesses de Soamis, nièce de Caracalla, l'empire tomba entre les mains d'un enfant de quatorze ans, de Bassianus Héliogabale, qui était né de cette femme. Pendant quatre ans le souverain pouvoir fut possédé par cet enfant et par sa mère éhontée, et Rome se remplit des cruelles superstitions et des débauches inouïes de l'Orient. Le jeune empereur lui-même vécut sans honte dans les prodigalités les plus ignobles, qui n'étaient interrompues que par des cruautés sauvages, jusqu'à ce qu'enfin il fut égorgé avec sa mère par les soldats et que leurs cadavres, comme ceux de scélérats vulgaires, furent maltraités d'une horrible manière. Alors l'empire passa à Alexandre Sévère, fils d'une seconde nièce de Caracalla, empereur bien intentionné et digne d'affection, digne aussi d'une époque tranquille et de mœurs meilleures. Mais un enfant de treize ans, bien que sa prudente mère, Mammæa (2), veillât sur lui, n'était pas propre à la souveraineté dans un empire si ébranlé et si déchiré; au milieu de cette grande corruption se perdit aisément la vertu d'un seul empereur, et l'innocence d'un noble jeune homme qui resta toujours au pouvoir de sa mère ne put être considérée que comme de la faiblesse.

D'après Dion Cassius, Caracalla avait essayé, dans des conférences secrètes, de déterminer les ambassadeurs de peuples teutoniques, qui vinrent vers lui, à le venger par une irruption en Italie s'il lui arrivait un malheur, et à prendre possession de Rome, dont la conquête était facile (3). Mais les Teutschs avaient accordé peu d'attention aux discours de leur perfide ami. En général l'histoire ne sait rien d'eux depuis le départ de Caracalla. Peut-être restèrent-ils tranquilles pour attendre tout armés un moment favorable; ce moment leur parut être arrivé lorsqu'Alexandre Sévère avait porté quelques années le titre d'empereur. Le jeune souverain lui-même n'était pas sans courage, mais ce n'était pas un général. Les légions, contenues dans une discipline sévère par des hommes bien intentionnés, et peu habituées à l'économie de Mammæa, exprimaient partout leur mécontentement d'une manière qui donnait à penser; les légions en Illyrie, en Mauritanie et en Arménie avaient éclaté en séditions, et celles-ci, bien que comprimées, faisaient craindre de mauvaises suites; la garde de l'empereur elle-même était dans une sauvage fermentation, et son chef, le grand jurisconsulte Ulpien, avait été assassiné sous les yeux de l'empereur. En Asie, les Perses s'étaient soulevés contre leurs maîtres, les Parthes; l'empire des Sassanides fut fondé par des combats heureux, et la nouvelle domination, dans la force récente de la victoire, menaçait aussi de dangers les provinces romaines. Une guerre s'alluma dans ces contrées lointaines qui arracha l'empire à sa vie paisible, et les circonstances devinrent si difficiles qu'une grande partie des armées stationnées sur le Danube et sur le Rhin dut suivre l'empereur en Asie (4).

Ces événemens ne restèrent pas cachés aux yeux vigilans des Teutschs. L'an 233, ils renouvelèrent l'ancienne lutte; des troupes teutsches passèrent le Rhin et le Danube, repoussèrent les armées romaines, parcoururent au loin le pays et pillèrent des villes et des villages. Aucun écrivain ne nomme les peuples qui hasardèrent cette entreprise; mais suivant Hérodien, l'Illyrie courut un grand danger, et l'Italie elle-même ne resta pas sans inquiétude.

Les peuples teutoniques cependant, cette fois encore, comme dans les temps de l'empereur Marc-Aurèle, se trompèrent dans leurs calculs. La guerre contre les Perses ne fut nullement glorieuse pour les Romains; ils éprouvèrent une grande perte, et l'empereur lui-même en supporta en grande partie la faute. Mais les Perses ne surent pas poursuivre leur bonheur : leur manière de former l'armée s'y opposait comme leur tactique. Les armées romaines leur étaient aussi de beaucoup supérieures par leurs armes, leur équipement et leur habileté, et ils durent leur victoire plutôt à des événemens fortuits et à des fautes qu'à leur bravoure et à leur adresse. Il fut donc facile aux Romains de conserver à l'empire les pays qu'ils possédaient en Asie. L'empereur trouva le loisir de se récréer à Antioche par des spectacles et d'apaiser par son amabilité la colère que sa conduite dans la guerre avait excitée dans l'armée. Mais au milieu de ces plaisirs, il reçut du gouverneur de l'Illyrie la nouvelle de l'irruption des Teutschs et du danger de l'Italie. Ce fut à contre-cœur et avec chagrin qu'il se rendit à la pressante invitation de détourner un si grand malheur. On ne laissa en arrière de l'armée que ce qu'exigeait rigoureusement la garde des frontières; tout le reste se mit en marche vers l'Europe. Varius Macrinus, un parent de l'empereur, obtint le commandement en chef en Illyrie et combattit avec bonheur contre les Teutschs. Alexandre lui-même se rendit à Rome; il se glorifia devant le peuple, non sans une vaine ostentation, de victoires qu'il n'avait pas remportées. Personne ne contredit le redoutable maître; mais Hérodien et Dion Cassius, le premier par ses paroles, le second par son silence, ont fait connaître la vérité à la postérité (5), et le mensonge du pouvoir n'a pu tenir devant l'histoire. Cependant le peuple, dans son illusion, rendit hommage à l'empereur par la solennité d'un triomphe aussi éclatant que trompeur, au milieu de joyeuses acclamations, et l'accompagna, dans l'attente de nouvelles victoires sur les formidables ennemis de l'empire, des vœux les plus ardens, lorsqu'après la fête il franchit les Alpes. Une nombreuse armée, composée en grande partie de troupes asiatiques et africaines, suivit le prince.

Les événemens de la guerre sont inconnus. D'après le récit d'Hérodien, les troupes asiatiques et africaines paraissent avoir causé de grands dommages aux Teutschs avec leurs traits et leurs javelots et par la légèreté de leurs mouvemens. Mais en bataille rangée les Teutschs opposèrent une résistance qui les montra égaux, peut-être même supérieurs aux Romains. Cependant ils se retirèrent de la Gaule. Alexandre vint sur la rive du Rhin et fit construire sur ce fleuve un pont de bateaux, mais il ne se risqua pas à conduire l'armée sur l'autre rive. Bien plus, effrayé par l'expérience, il envoya des ambassadeurs aux peuples teutoniques, leur fit offrir la paix et promit de leur livrer tout ce dont ils auraient besoin et de l'argent en grande quantité. Les Teutschs, calculant bien leur intérêt, acceptèrent cette offre; mais la négociation n'amena pas de conclusion. Alexandre fut assassiné, et un redoutable guerrier, Maximin, se mit comme empereur à la tête de l'armée romaine.

Maximin, né dans un village de la Thrace, était de race teutsche. Son père, un Goth, s'appelait, dit-on, Micca; on donne sa mère pour une femme de la nation des Alains. Dans sa jeunesse il avait été pâtre; sa belle taille de géant (il avait plus de huit pieds), ses grands yeux bleus, la blancheur de sa peau, son infatigable rapidité à la course, qui surpassait la vitesse et l'haleine d'un cheval, son adresse et sa force au pugilat dans lequel il couchait à terre, sans effort, seize hommes les uns après les autres, l'avaient fait remarquer, jeune encore, environ trente ans auparavant, de l'empereur Septime-Sévère. Admis par ce prince au service romain, il était bientôt parvenu comme garde et comme ornement au palais impérial; il y fut l'effroi des Romains, non moins par son caractère brutal et par l'excès de nourriture et de boisson dont il avait besoin que par son insouciante audace, qui résultait du sentiment de forces extraordinaires. Mais en même temps Maximin déployait de

belles vertus et de belles qualités, une inviolable fidélité, des mœurs pures, de la vigilance, de l'activité, de la pénétration et du génie. Ainsi il était un modèle pour ses camarades; ses chefs et l'empereur lui-même lui montraient de la bienveillance et de la confiance. Sous Caracalla, il s'éleva de grade en grade dans le service militaire. Après le meurtre de ce prince, il vécut loin des relations publiques dans un bien de campagne en Thrace, parce qu'il ne voulait pas servir le meurtrier de son bienfaiteur. Héliogabale épouvanta cet homme chaste et l'éloigna pour toujours de lui par une ignoble question; et bien qu'il eût été maintenu au service, il ne put jamais vaincre son dégoût pour ce vil furieux au point de s'approcher une seconde fois de lui et de lui rendre le moindre hommage. Mais l'empereur Alexandre l'éleva aussitôt avec une bienveillante reconnaissance de ses services à de nouvelles dignités. Il lui décerna le rang de sénateur et lui remit une légion composée entièrement de Pannoniens nouvellement recrutés, afin qu'il les formât à ses mœurs et à sa vertu, et il justifia cette confiance. Dans la guerre contre les Perses enfin, ce fut grâce à lui, à ce qu'il paraît, que cette expédition n'eut pas une issue plus malheureuse. Voilà ce que raconte Julius Capitolinus, voilà ce que raconte Jornandès d'après Symmaque, et Hérodien ne les contredit pas (6).

Mais dans la guerre contre les Teutschs, Maximin paraît avoir eu, sous l'empereur, le commandement en chef de toute l'armée (7). Vraisemblablement les Romains lui durent le succès des entreprises par lesquelles ils arrivèrent jusqu'au Rhin. Il dut donc voir avec chagrin le faible empereur, déterminé par sa propre crainte ou rappelé par sa mère au souvenir des plaisirs de l'Orient, former le projet d'arrêter l'honneur du combat par une paix honteuse avec les Teutschs, et il ne dissimula pas son ressentiment. Les soldats, depuis longtemps mécontens de cet Alexandre aussi sévère que peu guerrier, encore plus mécontens de la mère de celui-ci qui ne le quittait jamais, conservant dans leur âme le souvenir de la honte qui avait couvert en Asie les légions de Rome, n'étant pas accoutumés non plus à un long règne de quatorze ans, et avides des dons que faisait espérer un changement d'empereur, s'échauffèrent bientôt par des discussions de toute espèce. Avant tout les jeunes soldats qui, formés par Maximin, avaient appris à connaître la vertu, la bravoure et l'expérience militaire de cet homme furent agités par une sauvage fermentation. Ils résolurent d'égorger l'empereur Alexandre et de proclamer Maximin empereur. Puis ils se précipitèrent dans la tente du général, lui jetèrent sur les épaules le manteau de pourpre et le saluèrent empereur avec de joyeuses acclamations. Maximin, sérieusement ou par dissimulation, refusa ce salut et rejeta loin de lui le manteau; mais ils ne lui laissèrent que le choix entre la pourpre et la mort. Il fit alors ce qu'ils voulaient. Le malheureux Alexandre, dont le cœur était pur et la volonté bonne, fut abandonné et trahi de tous. Dans un village que les écrivains nomment Sicila et qui vraisemblablement est Bretzenheim, près de Mayence (8), il fut égorgé avec sa mère Mammæa par les soldats révoltés; on ne sait si ce fut aussitôt et avant qu'il eût eu la nouvelle de la révolte, ou seulement après d'inutiles tentatives de résistance.

Mais dans l'âme du nouvel empereur, pleine d'une juste colère contre la dégénération des Romains, s'amassa aussitôt un amer ressentiment. Haï du sénat comme barbare et à cause de sa sévérité, méprisé des grands de l'empire à cause de sa basse extraction, vu avec horreur par les partisans de l'empereur Alexandre et craint de tous ceux qui cherchaient le bonheur de la vie dans la débauche, dans la mollesse ou dans des plaisirs raffinés, il se vit aussitôt entouré de trahisons et de conjurations (9), et reconnut qu'il n'avait d'autre moyen de salut que les armes de l'armée et des exploits guerriers. Ses passions s'enflammèrent d'une manière effrayante; le soupçon se rendit maître de sa force prodigieuse. La sévérité et la rigueur furent ses principes; le combat et la victoire son but. Dans ce sentiment, il renforça les armemens de son prédécesseur au pouvoir avec une grande activité et conduisit ensuite une immense armée au delà du Rhin, l'an 237, dans les cantons des peuples teutoniques; mais les Teutschs déjouèrent ses espérances. Reconnaissant bien qu'un autre esprit régnait dans l'armée romaine, ils tirèrent parti, comme avaient fait leurs pères, de la nature de leur pays, se retirèrent dans les forêts et dans les marais et attendirent leur temps. Maximin, toujours en avant de son armée, pé-

nétra au loin dans le pays. Mais personne ne décrit sa route ; personne ne nomme un peuple, un fleuve, une forêt. Enfin on en vint à une bataille sur un lac ; derrière celui-ci se tenaient les Teutschs. L'empereur s'y précipita avec impétuosité ; les Romains hésitant d'abord, puis saisis de honte, le suivirent ; les Teutschs aussi ne craignirent pas l'eau. Les écrivains se se sont représenté cette singulière rencontre comme une bataille navale livrée par des troupes de terre. L'empereur porta autour de lui des coups terribles ; les Teutschs, dit-on, éprouvèrent une perte considérable, le marais fut rempli de cadavres, l'eau rougie de sang. Maximin lui-même courut un grand danger et ne fut pas sauvé sans peine. Puis, suffisamment éclairé sur l'inutilité de son entreprise, il ramena son armée ; il marcha, ce semble, non vers le Rhin, mais vers le Danube pour délivrer aussi et assurer les provinces romaines le long de ce fleuve. Il dut se frayer le chemin par les armes (10). Mais dans le compte qu'il rendit au sénat, il doit s'être vanté, avec les rodomontades qui sont particulières à ce temps et qui lui sont pardonnables plus qu'à tout autre : « A une distance de quatre-vingts milles nous avons brûlé les villages des Germains, chassé devant nous leurs troupeaux, emmené des captifs, tué ceux qui étaient armés, combattu dans un lac. » Et dans un autre discours : « J'ai en peu de temps fait autant de guerres que personne avant moi. J'ai fait un immense butin. L'empire romain contiendrait à peine le nombre des captifs. » Il fit aussi représenter ses exploits dans de grands tableaux et suspendre ces peintures devant l'édifice où se réunissait le sénat à Rome pour que le peuple pût, de ses propres yeux, se convaincre de la vérité de ses paroles.

Dans l'automne, il se rendit en Pannonie et prit à Sirmium ses quartiers d'hiver. Là il arma avec une nouvelle activité ; il menaçait de soumettre, l'année suivante, tous les peuples teutoniques jusqu'à l'Océan ; mais sa carrière était remplie. Ses ennemis, dont le nombre s'était augmenté chaque jour par sa dureté, ne s'étaient pas endormis. En Afrique, les deux Gordien, le père et le fils, furent suscités comme anti-empereurs. Le peuple, à Rome, aigri contre l'empereur, parce qu'il voulait employer les revenus de l'empire à la sûreté de l'empire, et non les dissiper en spectacles, en combats de bêtes et en d'autres divertissemens, était excité à des désordres par la perfide nouvelle que Maximin avait été assassiné. Le sénat, poussé par une haine invincible, se laissa entraîner à reconnaître les Gordien ; il déclara Maximin et son fils, le César Maximin, ennemis de la patrie, et se vit forcé, alors que les Gordien eurent été anéantis, à créer de nouveaux empereurs pour sa propre sûreté. Les sénateurs Maxime et Balbinus (11) furent élus au grand mécontentement du peuple et des troupes de Rome. Maximin, oubliant tous ses autres projets, avait quitté Sirmium et s'avançait avec son armée, qui comptait dans son sein beaucoup d'hommes teutschs, contre l'Italie et contre Rome. Maxime marcha contre lui pendant que Rome se remplissait de sang et d'horreurs. Le sénat avait détaché plusieurs de ses membres et cherché à soulever les habitans par la crainte et les menaces. Dans l'incertitude, les hommes avaient fui des campagnes ; les villes fermaient leurs portes. Maximin devenait toujours plus dur parce qu'il croyait remarquer partout la trahison ; ses soldats étaient découragés par la faim et la soif ; il ne manqua pas non plus d'embaucheurs. Il arriva en conséquence que Maximin fut assassiné par les soldats irrités devant Aquilée qu'il assiégeait ; son fils eut le même sort : c'était un jeune homme d'une beauté divine, généralement admiré, aimé et chéri des femmes ; il avait une belle éducation, et une jeune fille de la noble maison de Marc-Aurèle lui était fiancée ; on ne lui faisait aucun reproche, seulement il fut entraîné dans la destinée de son père qu'il aimait tendrement (12). Rome se trouva encore une fois dans une sanglante confusion ; une grande joie éclata parmi les habitans des provinces, qui crurent avoir la guerre civile ; mais les peuples teutoniques furent délivrés d'un redoutable ennemi qui aurait pu faire tomber sur eux, sinon un danger permanent, du moins de grands malheurs (13).

CHAPITRE V.

SITUATION DE L'EMPIRE ROMAIN. — DÉSUNION, AVENTURES ET EXPÉDITION DES PEUPLES GOTHIQUES. — NOUVELLE ATTAQUE GÉNÉRALE CONTRE L'EMPIRE. — CONQUÊTE DE LA DACIE.

De l'an 238 à l'an 271.

Le sort de l'empire romain était décidé; mais les yeux des Romains étaient aveuglés et leurs oreilles étaient sourdes; ils ne reconnaissaient rien. Gonflé par un criminel et impitoyable abus de la force jusqu'à une monstrueuse grandeur, cet empire ne formait plus un corps uni par un lieu naturel ou intellectuel qui peut seul réunir des hommes d'une manière durable. Les peuples qui appartenaient à cet empire, soumis par la force des armes ou enchaînés par les liens de fer de l'astuce, ne formaient dans aucun sens une véritable société. Il était difficile de trouver encore de vrais Romains dans l'empire romain; dans Rome même les Romains étaient rares. La religion des aïeux était partout en décadence; aucune religion nouvelle n'avait eu le dessus; le christianisme soutenait une lutte victorieuse, mais il s'en fallait de beaucoup encore qu'il eût vaincu l'ennemi. Toute relation religieuse était ébranlée, toute croyance troublée et faussée; la déraison avait ses adorateurs, la jonglerie ses temples, la démence ses sacrifices. Aucune coutume n'était sacrée, aucun usage solide; la vertu ne trouvait pas d'égards, la science pas de carrière. Le beau était étouffé par une magnificence frivole et le sublime sous des ouvrages remarquables où étaient empreints la sueur et le sang des peuples. La vérité avait disparu des paroles et des actions; le mensonge, la mauvaise foi et les passions sans frein décidaient dans la conduite et respiraient dans les discours. L'amitié était sans valeur, l'amour sans charmes, la fidélité sans appui. Une folie déréglée passait pour une conduite énergique, une joie sauvage pour un noble contentement, la mollesse et la débauche pour la jouissance de la vie; l'obscurité semblait de la réserve, l'arrogance de la fermeté, le dédain de l'honneur. Même dans ce temps, il ne manque pas, il est vrai, d'âmes nobles, de cœurs purs, qui conservaient ou reprenaient le sentiment de la dignité humaine et cherchaient à payer le prix de la vie par de hautes vertus et des mœurs pieuses; mais ils étaient étrangers dans cette vie et étaient engloutis par le tourbillon de la corruption ou se réfugiaient, loin des affaires du monde, dans la sainteté toujours une de la nature, et se tournaient vers le ciel et vers une autre patrie. La vie publique se traînait dans le sang et dans la honte, dans l'horreur et dans le crime. Nulle part ne se montrait la sagesse, nulle part la modération, nulle part la réflexion. Les lois avaient perdu leur force, l'autorité ses droits et sa puissance : un arbitraire capricieux donnait la direction et une force brutale décidait du sort des races humaines. Le seul héritage du temps des aïeux qui ne fût pas encore dissipé et gaspillé, c'était la science des armes; mais les armes étaient confiées aux mains de mercenaires qui, recrutés chez des peuples subjugués et maltraités, détestaient ou méprisaient Rome. Le sénat, dans son lâche abaissement, ne pouvait supporter aucun homme qui fût assez fort pour commander l'armée. Le peuple, dépouillé de sa dignité et sans vigueur, ne demandait aux princes que débauches et prodigalités qui pussent remplir ses jours si vides par des fêtes, des jeux et des dons. L'armée elle-même, insolente et séditieuse, sans discipline et sans ordre, ne voulait souffrir ni un empereur fort, ni un empereur faible, ni un empereur sévère, ni un empereur débonnaire. Le fréquent changement inspirait seul du plaisir, parce qu'il annonçait des dons et des présens, de bonnes journées et des nuits joyeuses : c'était pour cela que les armées élevaient leurs chefs à la dignité impériale, et les degrés pour arriver à l'empire servaient de degrés à l'échafaud; mais les empereurs tombés n'avaient à attendre pour leurs cadavres que de cruelles insultes, ou il leur restait la perspective d'une folle et criminelle apothéose. Dans le fait la dernière heure de Rome pouvait se traîner encore pendant quelques générations, mais Rome elle-même n'était pas en état de la retarder (1).

Dans la confusion sanglante qui avait accompagné la chute de Maximin, les deux empereurs élus par le sénat, haïs également du peuple et de l'armée, se détestant l'un l'autre, (2) avaient péri, et un troisième Gordien, jeune homme innocent comme Alexandre Sévère, mais sans dignité et sans mérite, avait

été laissé maître de l'empire dans la perplexité commune (3), afin que du moins il pût y avoir une trêve à ces horreurs. Dans ce même temps un mouvement guerrier avait déjà lieu de nouveau parmi les peuples teutoniques. Le choc que Maximin avait dirigé contre le Teutschland avait pu être violent et exciter l'étonnement, mais il n'avait porté que sur une petite partie de cette race, sur les Allemanni, sur les peuples entre le Mein et le Danube; le danger était passé rapidement et les forces des peuples voisins n'avaient pas été affaiblies. A peine fut-il tombé que les Franks, qui dès lors étaient, sans aucun doute, en possession de toute la rive droite du Rhin, au nord du Mein, passèrent le fleuve; ils parcoururent en tout sens la Gaule, pillant et détruisant. Le général romain Aurélien, qui dans la suite devint empereur, les repoussa, il est vrai, à l'époque où Gordien était arrivé à l'empire, vraisemblablement l'an 242, et bien qu'il n'eût tué, ainsi que le raconte Vopiscus, que sept cents Franks et qu'il n'eût fait que trois cents prisonniers, un tel événement fut, dans un tel temps, salué avec joie comme une victoire (4). Mais les Goths qui avaient passé le bas Danube ou la mer Noire paraissent avoir toujours conservé une partie de la Mésie et de la Thrace dont ils avaient pris possession pendant qu'Alexandre Sévère était empereur. Maximin avait tourné ses armes contre eux; sa ruine était arrivée avant qu'il eût pu atteindre son but, et les révolutions qui suivirent avaient rendu impossible toute entreprise. Du moins la guerre ne commença pas en Mésie durant ces agitations. La ville d'Histria, à l'embouchure du Danube, fut détruite par les Goths, et la Mésie, la Thrace, la Pannonie elle-même furent pillées (5). Mais dès que le jeune empereur fut devenu seul maître du pouvoir et eut été arraché par son beau-père Misithée aux intrigues de sa mère, à de vils eunuques et à de vulgaires amis qui, dans le principe, avaient tout dirigé et tout gâté, une expédition en Orient fut résolue, car les Perses menaçaient les provinces asiatiques d'un nouveau et plus grand danger. Cette expédition traversa la Mésie et la Thrace afin qu'avant tout ces pays fussent délivrés des ennemis qui les avaient envahis; mais, d'après Julius Capitolinus, les Romains furent battus près de Philippopolis, en Thrace, par une partie de ces ennemis appelée Alains. Ce même écrivain assure pourtant que l'empereur Gordien anéantit ou mit en fuite tous les ennemis en Thrace. Pour cette raison on peut bien supposer que ces pays ne furent délivrés que par le moyen habituel de la rançon et par la promesse d'une solde annuelle pour les peuples ennemis. Les Romains marchèrent vers l'Asie. Ils ne pouvaient désirer une longue guerre sur le Danube, lors même qu'elle eût été féconde en victoires. Déjà auparavant l'empereur Alexandre Sévère avait accordé un don annuel à quelques peuples gothiques, et à partir de ce temps ils le reçurent de nouveau. Ceci résulte des assertions de Jornandès qui, abandonnant sa longue route d'erreurs, arrive peu à peu sur le terrain de l'histoire (6).

Mais la paix fut sans consistance. Pendant que Gordien combattait les Perses, un peuple que Julius Capitolinus appelle Scythes, et dont il nomme le roi Argunthis, ravagea les pays voisins. Le beau-père du jeune empereur, son directeur et son tuteur, Misithée, périt par trahison dans la guerre des Perses. L'empereur le suivit de près, on ne sait si ce fut par une mort naturelle ou par une mort violente. Philippe, un arabe, fut revêtu de la pourpre impériale; celui-ci n'hésita pas à resserrer les frontières de l'empire jusqu'à l'Euphrate pour obtenir la paix avec les Perses. Il laissa son frère en Asie; il envoya son beau-fils en Macédoine et en Mésie, et lui-même, chargé du soupçon d'avoir assassiné Gordien, vint à Rome pour gagner, s'il était possible, le sénat et le peuple et éviter le sort qui avait frappé le premier barbare qui eût porté la pourpre impériale, Maximin; mais il ne gagna ni le peuple ni le sénat, et les légions ne songèrent qu'au choix du successeur qu'elles pourraient élever à sa place. La solennité avec laquelle l'empereur Philippe célébra, l'an 247 après la naissance de Jésus-Christ, la fondation de Rome arrivée mille ans auparavant, ne lui gagna pas le cœur des hommes et ne les amena pas à une unité d'esprit et de sentiment. Ce fut assurément un moment sublime, mais il ne fut ni apprécié ni senti. Ce que le monde offrait de précieux, de merveilleux, de singulier et de rare, fut prodigué pour donner à cette solennité de l'éclat, de la grandeur et de l'importance; mais ce qui manqua, ce fut la dignité, l'intérêt, la jeunessse de vie, tout sentiment

élevé et cette âme qui sert de lien à tout: ce fut plutôt une fête funèbre des grands souvenirs d'une ancienne magnificence qu'une fête de joie, d'actions de grâces, d'amour et d'espérance pour les jours à venir (7). Mais cette vaine magnificence ne fut pas pour les peuples teutoniques un sujet de terreur, mais plutôt un attrait pour la continuation de leurs attaques contre le malheureux empire. Dans le temps même où elle était déployée aux yeux de Rome, des troupes teutsches pénétrèrent de nouveau en Mésie et en Thrace. Zozime, écrivain auquel les noms, le temps, les lieux, sont indifférens, nomme ces peuples Carpes et fait marcher contre eux l'empereur Philippe en personne, qui, dit-il, les battit et conclut avec eux une alliance. Mais d'après Jornandès, Ostrogotha était vers cette époque roi des Goths; celui-ci passa le Danube. L'occasion ou le prétexte fut la négligence à payer le tribut annuel. Décius le sénateur fut envoyé contre lui. Les Goths qui servaient dans l'armée romaine, et que par défiance Décius dispensa du service, passèrent du côté d'Ostrogotha. Puis ce roi offrit la bataille à la tête d'une armée de trente mille hommes. Les Romains reculèrent, décidés par d'autres projets. Les Goths ne purent pas non plus profiter de la faveur du moment; leur roi Ostrogotha fut également forcé de renoncer à cette guerre. Ainsi un accommodement fut facile. Deux généraux goths cependant, Argait et Guntherich, passèrent encore une fois le Danube, ravagèrent la Mésie et attaquèrent la ville de Marcianopolis qui avait été construite par Marc-Aurèle. La ville, espérant du secours, se défendit longtemps, mais les légions romaines, qui avaient proclamé empereur leur général, Décius, s'étaient en grande partie dirigées vers l'Italie. Les habitans abandonnés à eux-mêmes donnèrent en conséquence ce qu'on leur demandait, et ces Goths repassèrent aussi le fleuve (8).

Mais Ostrogotha avait abandonné le théâtre des combats et du butin, parce qu'une amère discorde avait éclaté parmi les peuples gothiques. Les motifs, la nature et la marche de cette discorde sont inconnus. D'après Jornandès, Fastida, roi des Gépides, avait fait des conquêtes; il avait presque anéanti les Burgundes et soumis d'autres peuples. Fier de ses victoires et jetant un regard d'envie sur le butin que présentait l'empire romain, tandis que lui-même n'acquérait que des pays déserts et pauvres, il demanda au roi Ostrogotha une position d'où lui et son peuple pourraient aussi faire une irruption dans l'empire romain. Ostrogotha et les siens, satisfaits de leur bonheur et calculant leur propre intérêt, rejetèrent cette demande. Alors Fastida mena son peuple au combat pour gagner par les armes ce qui semblait lui être justement dû; mais la bataille tourna contre lui; la nuit sépara les combattans. Fastida ne jugea pas convenable de tenter encore une seconde fois la fortune; il se renferma dans le pays septentrional (9). A partir de ces événemens, les Burgundes semblent s'être joints aux peuples de l'ouest; mais les Gépides paraissent avoir suivi leur propre route. Ces deux peuples attendirent aussi leur temps.

Bientôt après la victoire sur les Gépides, Ostrogotha mourut et Kniva fut roi des Goths. Les légions romaines de la Pannonie et de la Mésie avaient maintenu à Décius la pourpre impériale dont elles l'avaient revêtu pour échapper plus aisément aux suites d'une sédition antérieure. Dans la bataille de Vérone, où Philippe marcha contre elles et contre leur empereur, elles remportèrent la victoire; Philippe trouva la mort et son fils fut assassiné à Rome. Mais les rives du Danube étaient découvertes et n'étaient protégées que par une paix trompeuse (10): à peine Décius fut-il arrivé au siége de l'empire, que Kniva passa le Danube avec une armée régulière de soixante-dix mille hommes pendant que d'autres bandes étaient détachées pour voler et piller. L'empereur Décius, homme de génie et d'énergie, prit des mesures prudentes, bien qu'intempestives, pour maintenir à Rome la tranquillité et l'ordre et rétablir les mœurs parmi le peuple immoral (11), et accourt ensuite lui-même en Mésie. Les Goths assiégeaient Nicopolis, ville fondée par Trajan, sur le fleuve Iatrus. A l'arrivée de l'empereur, ils levèrent le siége et passèrent le mont Hémus; Décius les suivit. Il craignait qu'ils ne surprissent Philippopolis sur le côté méridional de cette montagne, en Thrace. Il franchit l'Hémus et campa près de Baræa pour donner quelque repos aux hommes et aux chevaux. Alors Kniva se jeta comme l'éclair sur l'armée romaine, la dispersa et la contraignit à une fuite qu'il fut impossible d'arrêter. L'empereur s'enfuit de

l'autre côté de la montagne et se joignit à son général, Gallus, qui était resté à la garde du Danube pour rassembler ses troupes dispersées, les mettre en ordre et les disposer à un nouveau combat. Les Goths tournèrent leurs armes contre Philippopolis. Après un long siége, ils conquirent cette ville. Le commandant de celle-ci, Priscus, fut forcé de marcher avec eux contre son empereur (12). On en vint à une nouvelle bataille. Dans celle-ci, le fils de Décius, jeune homme honoré déjà du titre impérial, fut tué d'un coup de flèche : « La perte d'un homme, s'écria l'empereur, est sans importance pour la chose publique. » Mais la douleur brisait son cœur paternel; il chercha la vengeance ou la mort : pour cette raison, il livra un nouveau combat près d'Abrutum en Mésie. Les Romains, cernés par les Goths, furent battus, et l'empereur trouva la mort qu'il cherchait.

Voilà ce que raconte Jornandès, et son récit n'est pas sans vraisemblance. Avec lui s'accorde très-bien la lettre de Décius à Messala, lieutenant d'Achaïe, que Trébellius Pollio nous a conservée. Dans cette lettre, l'empereur ordonnait que Claude, qui plus tard fut empereur, fût pourvu de forces suffisantes pour occuper les Thermopyles et mettre la Grèce en sûreté. Sans aucun doute ceci arriva après la bataille de Baræa. Ammien Marcellin fait aussi mention de la conquête de Philippopolis, où périrent, dit-il, cent mille hommes; il est vrai qu'il n'indique pas l'époque. Mais Zozime donne d'autres renseignemens. Les Goths, qu'il appelle Scythes, avaient passé le Tanaïs et ravageaient la Thrace, qui en est voisine; Philoppopolis fut conquise. Décius les attaqua, les vainquit dans toutes les rencontres, leur arracha le fruit du pillage et essaya ensuite de les cerner pour les détruire entièrement. Il plaça donc Gallus sur le bord du Tanaïs avec des forces suffisantes; lui-même s'avança contre l'ennemi. Les barbares s'étaient disposés en trois corps d'armée protégés par un marais : le premier corps fut battu, le second aussi; là-dessus le troisième se montra derrière le marais. Alors Gallus, qui, portant ses vues plus haut, entretenait avec les ennemis des intelligences perfides, conseilla à l'empereur de pousser en avant à travers le marais. Décius, bien qu'il ne connût pas le terrain, suivit ce conseil; mais il s'enfonça tellement dans la vase avec ses soldats qu'il ne put ni avancer ni reculer, et qu'il leur fut impossible de se secourir les uns les autres. Ainsi il fut avec tous ses compagnons tué par les traits des barbares. Ammien Marcellin raconte l'issue de la même manière, et ce récit même n'est pas inconciliable avec celui de Jornandès (13).

Dans de semblables circonstances, il ne restait guère d'autre ressource que de revêtir Gallus de la pourpre à laquelle il aspirait (14); et ce nouvel empereur lui-même fut sans aucun doute forcé par les circonstances de conclure avec ses anciens amis les Goths, auxquels étaient maintenant ouverts tous les pays entre la mer Noire et la mer Adriatique, une paix à tout prix s'il voulait conserver l'empire et empêcher d'autres peuples teutoniques de passer le Danube pour faire une irruption sur le territoire romain : il le fit. Le plus pressant désir des Goths était de mettre le butin en sûreté et de rétablir leurs forces guerrières; ils obtinrent ce qu'ils demandèrent. Sans obstacle et pourvus de vivres par les Romains, ils passèrent le Danube pour rejoindre leur peuple; tout le pillage resta leur propriété; ils emmenèrent tous les captifs, même les principaux personnages de Philippopolis; de plus, afin que jamais il ne manquât un prétexte de continuer l'attaque, Gallus dut promettre de leur payer une forte somme à titre de don annuel. Puis Gallus, ayant reconnu comme son collègue à l'empire le fils de Décius, Hostilianus, et salué César son propre fils Volusien, se dirigea sur Rome et chercha à répandre d'une manière raisonnable la fausse idée que cette paix éternelle avec les Goths était digne d'être célébrée bien mieux qu'une victoire passagère (15).

Mais il n'apporta point de salut dans la ville du crime et du malheur : une peste épouvantable se répandit dans les pays de la domination romaine et sévit d'une manière désastreuse parmi les hommes comme leurs propres passions. Par elle, Gallus fut délivré d'Hostilien son collègue, à l'empire, ou il se débarrassa de lui, comme on en conçut alors le soupçon, par méfiance et par jalousie. Mais ses efforts pour gagner la faveur d'un peuple inconstant furent inutiles; de nouvelles tempêtes s'élevèrent. Pendant que les Perses pénétraient avec des forces considérables dans les provinces d'Orient et ébranlaient tout, les Goths, que les

empereurs négligeaient plus par nécessité que par insouciance (16), se jetèrent de nouveau sur la Mésie. Peu à peu on distingua les noms : Zozime nomme les Goths, les Borans, les Urugundes et les Carpes (17). Ils arrivèrent pillant et détruisant, jusqu'à la mer Adriatique; toutes les villes ouvertes furent prises, les murailles de beaucoup de lieux fortifiés furent renversées. En même temps ils traversèrent la mer Noire et se jetèrent sur le rivage d'Asie. Leur brigandage s'étendit jusqu'aux frontières de la Cappadoce, jusqu'aux murs d'Éphèse. Gallus ne se hasarda pas à quitter Rome, et l'espoir du salut était déjà évanoui. Émilien cependant, le chef des légions de Pannonie, marcha contre ces insolens ennemis, et comme ils étaient débandés et dispersés, il réussit facilement à délivrer les provinces jusqu'au Danube (18). Mais ce succès n'eut pas de durée, les légions revêtirent Émilien de la pourpre impériale, marchèrent en même temps avec lui vers l'Italie, et laissèrent de nouveau en proie à l'ennemi le pays qu'elles venaient à peine de délivrer. Gallus voulut conserver l'empire par le glaive, mais lorsqu'il se trouva près de son adversaire, en Ombrie, les soldats, sur lesquels il avait compté, le massacrèrent avec son fils et saluèrent son ennemi comme leur empereur. Valérien, détaché par l'empereur Gallus pour amener à son secours contre son adversaire les légions de la Rhétie et de la Germanie, était en route pour l'Italie avec cette armée. Le but de sa mission fut manqué; Gallus périt avant qu'il pût le joindre. Mais à la nouvelle de ce qui s'était passé en Ombrie, Valérien fut aussitôt proclamé empereur par les légions qui le suivaient. Revêtu de cette dignité, il avança en toute hâte pour réparer le temps perdu et pour arracher à Émilien la pourpre pernicieuse qu'il ne portait que depuis deux mois et qu'il n'avait encore ni honorée ni souillée; et Émilien fut frappé du même sort qui par lui avait atteint Gallus. Ses troupes, déterminées assurément moins par leur respect pour les vertus de Valérien que par la crainte que leur inspiraient son génie, la force de son armée et le châtiment de leur crime, l'assassinèrent aussi, et élevèrent leurs mains ensanglantées vers Valérien pour le saluer comme empereur.

La sûreté de l'empire romain contre les ennemis du dehors ne reposait que sur les légions; les peuples de cet empire avaient perdu l'habitude des armes par la méfiance et le despotisme des empereurs. Ils avaient oublié que le corps humain a des os, et que ces os ont de la moelle. Se taire et souffrir, voilà quel était devenu le lot des habitans des campagnes; jouir et attendre, voilà quel était devenu le principe des habitans des villes. Des murs et des fossés opposaient seuls une résistance morte où le soldat avait cédé ou disparu. Les légions du bas Danube étaient battues, débandées, dispersées; Émilien avait éloigné la plus grande partie de celles de la Pannonie; les forces sur le haut Danube et sur le Rhin avaient été affaiblies par le départ de Valérien. Pleines de pensées séditieuses et d'un mauvais esprit, les armées dont les armes devaient être la protection de l'empire, étaient réunies en Italie pour l'œuvre odieuse de l'ignominie et du crime. Depuis l'embouchure du Danube jusqu'à celle du Rhin, les frontières étaient ouvertes, ou du moins elles étaient faciles à rompre, et les peuples teutoniques ne sommeillaient pas. De tous côtés, sans être contenus et sans qu'on pût les contenir, ils se précipitèrent sur l'empire; Goths, Quades, Mark-Mannen, Allemanni, Franks, personne ne négligea cette occasion si favorable, les Sarmates n'y manquèrent pas non plus. On était en l'an 254.

L'empereur Valérien était un homme noble et distingué. Sous Décius, il avait été élu censeur à cause de ses grandes vertus. Son élévation à la dignité impériale eut le suffrage de tout homme de bien et sembla combler tous les vœux (20). Mais Valérien était vieux, son âme avait perdu son ancienne vigueur, il ne se sentait pas assez fort pour les tempêtes de ce temps; il se décida donc à se donner un collègue à l'empire, et son choix tomba sur son propre fils Gallien, jeune homme qui ne le cédait à personne en esprit et en talens. Tous deux, l'empereur et le César, entreprirent de délivrer les provinces les plus éloignées de l'empire, qui étaient les plus difficiles à défendre : Valérien les pays situés sur l'Euphrate, Gallien les pays situés sur le Rhin. Le salut des provinces plus rapprochées, où le souvenir de l'ancienne puissance et de l'ancienne grandeur de Rome promettait plus de secours, devait être tenté par d'autres généraux.

Mais personne ne peut voir dans leur ensemble les courses et les expéditions des trou-

pes teutoniques; personne ne peut signaler leurs exploits, leurs aventures et leurs revers; personne ne peut calculer le butin qu'elles rapportèrent dans leur patrie. Ce fut un mouvement sauvage, le fleuve débordant avait rompu les digues; pendant que d'un côté l'on contenait et sauvait, il détruisait de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il rentra dans son lit par autant de routes qu'il s'en était ouvertes pour en sortir. Les historiens ne donnent que des détails sans les rattacher à un ensemble (21), et ces détails n'ont rien de caractérisé; ils ne sont pas plus remarquables qu'ils ne sont instructifs, et font voir seulement la confusion infinie, la désolation et la cruelle position de l'empire. L'ordre est si complétement dissous que les écrivains ne savent pas même combien d'hommes ont pris successivement par nécessité, pour leur propre conservation, par colère ou par jalousie, le titre d'empereur, dans cette effrayante période d'une demi-génération; ni combien dura leur vie, ni comment et de quelles mains ils moururent (22). Comment auraient-ils pu apprendre les noms, les exploits, les destins des peuples teutoniques et de leurs chefs! A l'invasion de ces peuples, à la lutte avec les Perses, à la discorde intérieure, aux guerres incessantes de soldats, au soulèvement des esclaves en Sicile, aux meurtres et aux atrocités, vint se joindre d'une manière épouvantable la colère des dieux. Des maladies pestilentielles remplirent de malheur et de mort les habitations des hommes; des inondations détruisirent les fruits de la terre et ceux du travail humain; des éclipses de soleil augmentèrent l'horreur, et des tremblemens de terre ébranlèrent en beaucoup d'hommes les derniers restes de leurs forces. Il est impossible de dominer du regard, de quelque manière que ce soit, ce vaste monde, ce monde déchiré, qui semble flotter en ruines sur une mer soulevée par l'orage!

Pendant que Valérien disposait tout et armait à Rome, Gallien, accompagné de Posthumius, se rendit dans la Gaule. L'empereur lui-même se mit en marche deux ans environ après son avénement à l'empire; il traversa l'Illyrique, où Aurélien et Probus, qui tous deux furent empereurs par la suite, avaient commencé la guerre pour frayer le chemin. Les Goths semblent s'être retirés à l'approche de l'empereur, mais non sans combat. Aurélien reçut le surnom de restaurateur de l'Illyrie; on lui décerna aussi, de même qu'à Probus, de grands honneurs et de grands éloges. L'empereur passa en Asie et s'y avança contre les Perses; mais lorsque les Goths l'y virent embarrassé dans une guerre difficile, ils continuèrent leurs attaques sur l'Asie (23). Sans aucun doute ils firent leurs plus dangereuses expéditions sur la mer Noire, avec des navires fournis et conduits par les habitans du Bosphore, de préférence à des courses par terre, non-seulement parce que les pays situés le long du Danube promettaient moins de butin que les grandes villes de commerce situées sur la côte d'Asie, mais aussi parce que leurs entreprises étaient combinées avec les attaques des Perses. Il ne s'agissait pas seulement de pillage, il s'agissait de la puissance d'un ennemi détesté, d'un ennemi commun, de l'empire romain. La ville de Pithyus, sur la côte septentrionale de la mer Noire, fit la première l'épreuve de leurs armes; elle fut vainement défendue; la seconde attaque la mit en leur pouvoir, leur procura des vaisseaux en quantité et des rameurs expérimentés. La grande et riche Trapezonte attira ensuite leurs forces et leurs désirs. La ville avait une double enceinte de murailles et une forte garnison; les habitans de la campagne l'avaient choisie comme lieu de sûreté pour leur vie et leurs biens. Mais les soldats qui devaient la défendre la regardaient comme inattaquable, se tenaient négligemment derrière les fortifications, se laissaient aller au bien-être de la vie et jetaient des regards de mépris sur les Goths. Ceux-ci saisirent le moment, escaladèrent de nuit les murailles, massacrèrent la garnison ou la firent prisonnière et se rendirent maîtres de la ville. Elle fut pillée et détruite, et un immense butin en fut enlevé, tandis que le pays jusqu'à l'autre rivage fut sillonné en tout sens par de nouvelles terreurs et un nouveau pillage; l'effroi était général. Une autre troupe débarqua près de Chalcédoine; aussitôt la garnison prit la fuite et abandonna sans résistance la ville aux barbares. Nicomédie, ville très-grande et très-riche, fut abandonnée par ses habitans effrayés; mais ce qu'ils ne purent emporter avec eux excita encore l'étonnement des Goths. Nicée, Cius, Apamée et Pruse eurent le même sort; Cyzique ne fut sauvée que par la crue d'une rivière qui força les Goths à la retraite.

Dans cette retraite, Nicomédie et Nicée furent livrées aux flammes.

L'empereur Valérien, qui n'avait pas non plus été heureux dans la guerre contre les Perses, se trouvait à Antioche; à la nouvelle du désastre de tant de villes, se méfiant de ses généraux, il marcha en personne contre les Goths. En Cappadoce, il reçut la nouvelle de leur retraite; il revint donc sur ses pas le désespoir dans l'âme. Une dangereuse maladie répandue dans son armée ajouta à ces malheurs; sa tentative d'obtenir la paix avec les Perses ne réussit pas; les misères de la captivité toutefois l'arrachèrent de cette cruelle position et le mirent à l'abri du sort ordinaire des empereurs romains (24). Mais les Goths ne s'arrêtèrent pas; ils conquirent Éphèse, et le temple sublime de Diane devint la proie des flammes (25). Chalcédoine fut aussi détruite; ensuite ils tournèrent de nouveau leurs armes contre les pays voisins de l'Europe; la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, furent encore une fois le théâtre de leurs exploits et de leurs courses, et la Grèce ne fut pas épargnée.

Pendant ce temps, Gallien avait combattu sur le Rhin avec plus de bonheur que son père. A son arrivée dans la Gaule, ce pays était parcouru en tout sens par les Franks et les Allemanni; mais personne ne sait le chemin qu'ils avaient pris, personne ne donne le nom des villes qu'ils avaient conquises ou devant lesquelles leurs attaques avaient pu échouer. Mais il est vraisemblable (ce qui a été indiqué en termes généraux par quelques écrivains), qu'ils franchirent les Pyrénées, que les murs de Tarragone tombèrent devant eux, qu'ils se rendirent maîtres de l'Espagne et portèrent même l'épouvante en Afrique (26). Les Franks et les Allemanni étaient autrement organisés que les peuples gothiques: ceux-ci poursuivaient avec une impétuosité sauvage la carrière nouvelle du combat et de la victoire, dans laquelle ils avaient été entraînés comme par un tourbillon; ceux-là avaient pour eux l'expérience de plusieurs siècles; les exploits de leurs pères pouvaient s'effacer de leur souvenir, dans leur vie était le fruit des temps anciens. Ils ne se sont pas perdus, comme le démontre toute la suite de leur histoire, dans des courses aventureuses; bien plus, ils ont dirigé avec réflexion des combats conformes à un plan, et préféré une possession stable à un pillage sans règle. Quelques princes audacieux, accompagnés d'un petit nombre de jeunes gens téméraires, peuvent bien avoir prouvé par des hasards lointains le mépris qu'ils sentaient en eux pour la grandeur déchue de Rome; mais des forces aussi considérables que de telles entreprises en exigeaient sont difficilement sorties jamais de leur pays, et moins que jamais dans un temps où les forteresses romaines s'élevaient encore intactes et menaçantes sur le Rhin. En tout cas, il reste hors de doute que Gallien, soutenu par Posthumius, qui était lui-même Gaulois et gouvernait le pays, repoussa les Teutschs après plusieurs batailles et assura par conséquent le Rhin, avec des circonstances inconnues, tantôt sur l'offensive, tantôt sur la défensive (27). Il fut également assez prudent pour employer les artifices par lesquels les empereurs romains avaient souvent trouvé un salut momentané. Il ne ménagea point l'argent, des cheveux teutschs ornèrent sa tête, et Pipara, la fille d'un roi teutsch, lui inspira un si profond amour qu'il la prit pour femme et lui conserva une fidélité qui était aussi choquante pour les Romains qu'elle leur était inconcevable (28). Par là il réussit à diviser les Teutschs et atteignit le but qu'il semblait le plus nécessaire d'atteindre. Mais la captivité de son père changea sa position. L'Illyrique et les pays qui y confinent, sans excepter la Grèce, gémissaient sous les maux que leur causaient les Goths; de grandes troupes d'autres peuples, de Mark-Mannen et d'Allemanni, avaient fait une irruption en Italie et pénétré jusqu'à Ravenne, jusque dans le voisinage de Rome; un général perfide étendait la main vers la pourpre impériale. Gallien quitta en conséquence la Gaule et le Rhin, l'an 260, et se rendit en Italie. Rome était sauvée; l'Italie fut délivrée par lui (29). Mais à peine fut-il arrivé à Rome qu'il reçut la nouvelle de l'assassinat de son fils Saloninus, qu'il avait laissé dans la Gaule, et de la défection de ses généraux. Les événemens affreux se succédaient dans une suite non interrompue; un général après l'autre usurpait le titre d'empereur, tandis que les peuples teutoniques n'arrêtaient pas leurs attaques; tantôt les armées combattaient les Teutschs, tantôt elles combattaient l'une contre l'autre, et les empereurs périssaient sous le sang et sous les atrocités, comme ils s'étaient élevés du milieu des

atrocités et du sang. Pendant sept ans Gallien se tint dans ce monde d'ébranlement infini, sans conseil et sans secours. Par momens il semble avoir conçu la grande pensée de donner tout en proie et de resserrer l'empire romain dans les limites de l'Italie (30); par momens il était entraîné à d'autres tentatives, sous l'empire de passions déchaînées. Tantôt il cherchait par la magnificence, par des jeux et des fêtes, et aussi par de cruelles usurpations à prendre et à conserver devant le peuple romain l'apparence d'un empereur convenable; tantôt il essayait d'étourdir la perplexité de son âme par les voluptés et la débauche; toujours sous une nécessité changeante et dans une continuelle contrainte, sans plan raisonnable et sans résolution ferme (31).

Pendant ce temps les peuples teutoniques situés le long du Rhin semblent n'avoir troublé la tranquillité que par des irruptions isolées. La Gaule, depuis le départ de l'empereur Gallien, avait formé un empire particulier, et les empereurs de ce beau pays avaient été plus forts que les maîtres de tout l'empire romain, bien qu'ici il n'ait pas non plus manqué de sauvages et sanglantes discordes entre les commandans qui s'appelaient empereurs. D'abord Posthumius se tint sur le Rhin: on dit que pendant sept ans il travailla à des camps fortifiés et à des villes. Mais après qu'il fut assassiné, les Teutschs détruisirent ses ouvrages et parcoururent la Gaule; Lollianus les repoussa; enfin Victorinus et Tétricus défendirent le pays. Vraisemblablement les Teutschs reculèrent devant l'argent des Romains plus que devant leur glaive; Posthumius avait beaucoup de Franks à son service, et il aurait difficilement retenu ces guerriers s'il n'avait su amener le peuple à des relations amicales par un don annuel et par des présens (32).

Il en était autrement le long du Danube et des côtes de la mer Noire: les Goths n'avaient pas cessé d'épuiser par le pillage les pays de l'Asie et de l'Europe qui les environnaient, de la même manière que leurs expéditions avaient été commencées. De temps à autre ils peuvent avoir reculé devant les armes romaines; habituellement ils ne se retiraient que lorsque le butin enlevé par eux leur semblait valoir la peine d'être mis en sûreté, ou lorsque les pays ravagés ne pouvaient leur fournir plus longtemps ce qui était nécessaire à leur entretien; rarement ils étaient tout à fait éloignés. Comme ils ne trouvaient jamais de résistance conforme à un plan et durable, ils devenaient toujours plus téméraires, et comme la confédération des Goths prenait toujours plus d'extension, il sortait continuellement des pays du Nord de nouvelles troupes, d'autant plus avides de vol et de pillage qu'avant leur arrivée leurs heureux alliés avaient déjà enlevé plus de richesses. A l'extrémité orientale du monde germanique apparurent les guerriers d'un nouveau peuple, les Hérules, qui, selon George le syncelle, arrivèrent par la mer Noire du Palus-Méotide, sur une flotte de cinq cents vaisseaux; les Gépides aussi, surmontant leur ancienne paresse et réconciliés avec le reste des Goths, monta aussi sur la scène de l'action et du pillage. Une partie de ces Scythes, comme les Romains et les Grecs les appelaient (33), remonta au loin le Danube; une autre partie traversa sur ses navires l'Hellespont et pilla les côtes comme les îles de la mer Égée. D'après les ordres de Gallien, les villes les plus importantes furent munies de nouvelles fortifications: par là Byzance fut peut-être sauvée; mais en Grèce furent enlevées presque toutes les villes auxquelles, dès l'antiquité, se rattachaient les plus grands et les plus beaux souvenirs: Athènes, Corinthe, Sparte et Argos furent conquises et dépouillées de leurs richesses. Les Athéniens toutefois se soulevèrent sous la conduite de l'historien Dexippe pour tirer vengeance des barbares. Ceux-ci, bien que retenus d'un côté et repoussés de l'autre, traversèrent comme un ouragan l'Achaïe et la Béotie, et pénétrèrent dans l'Épire, dans la Thrace, dans l'Illyrique, sans aucun doute pour se réunir aux troupes du Danube et menacer l'Italie. Dans ce pressant danger, l'empereur Gallien oublia ses débauches et sa colère contre ceux qui lui enviaient la pourpre; il marcha contre les Goths; ceux-ci reculèrent devant ses forces, peut-être avec l'intention de se réunir pour un combat décisif. Mais l'éloignement de l'empereur fournit à son général de la cavalerie, Auréolus, auquel il avait confié la protection de l'Italie, l'occasion d'étendre la main pour saisir la dignité impériale. Gallien avait vu la défection des provinces avec tranquillité, avec indifférence, avec mépris. Tant qu'il possédait Rome et l'Italie, il était empereur de l'empire; les princes partiels des

provinces pouvaient être considérés comme des rebelles et abandonnés au sort qu'ils se préparaient entre eux. Mais lorsqu'il vit Rome et l'Italie en danger, et lui-même rejeté en dehors dans ces pays dévastés qu'il avait espéré sauver, tout parut perdu. Aussi conclut-il aussitôt une paix avec les Goths à des conditions que personne ne fait connaître; mais un certain nombre d'Hérules entra au service de l'empereur, et leur duc Naulobat fut honoré de la dignité consulaire (34). Ensuite il se hâta de revenir en Italie pour tomber à Milan, l'an 268, sous les coups de la trahison et du meurtre; et Flavius Claudius, après qu'Auréolus eut péri, se chargea de l'empire, élevé par les soldats, salué Auguste par le sénat, homme estimé et habile guerrier (35).

Gallien avait laissé derrière lui son général Marcien opposé aux Goths. Celui-ci paraît avoir rompu la paix; il paraît tout au moins avoir excité par une perfidie la colère des peuples gothiques (36). Ceux-ci, avec des forces plus grandes qu'ils n'en avaient encore réuni, et en partie sous des noms que jamais on n'avait entendus, vinrent des bords du Tyrus, que nous appelons le Dniester, où ils s'étaient rassemblés, et traversèrent la mer Noire (37). Zozime leur donne six mille vaisseaux, Trebellius Pollio deux mille; les deux écrivains portent la force de l'armée à trois cent vingt mille hommes. Mais on ne peut suivre leurs entreprises. Ils menacèrent Tomi, Marcianopolis, Cyzique; dans le passage de la mer Noire, ils eurent à souffrir des tempêtes, des tournans d'eau, de leur propre multitude; ils radoubèrent leurs vaisseaux au pied du mont Athos. Des tentatives furent faites contre la Crète et Cypre; la Grèce ressentit de nouveau leurs armes (38). Cassandria et Thessalonique en Macédoine furent assiégées, et ces deux villes eussent été conquises si l'approche d'une nouvelle armée romaine n'eût appelé les troupes dispersées à se réunir pour risquer une bataille décisive. Dans le temps même où Claude recevait l'empire, des Allemanni, instruits sans aucun doute du sanglant événement de Milan, pénétrèrent par la Rhétie en Italie. Le nouvel empereur leur livra une rude bataille près du lac Benacus (aujourd'hui lac Garda), et les contraignit à la retraite. Puis il chargea Aurélien, général de la cavalerie, de poursuivre les Allemanni, se rendit lui-même à Rome, arma et marcha l'année suivante contre les Goths. Bientôt aussi, il fit venir Aurélien près de lui (39). Ils ravagèrent tout sur leur route, mais non sans éprouver des pertes. Des cavaliers dalmates leur firent perdre trois mille hommes; beaucoup de combats eurent lieu sans résultat. Enfin les armées principales se rencontrèrent dans la haute Mésie, aux environs de Naissus. L'empereur Claude ne considérait pas l'ennemi comme peu à craindre; une lettre qu'il écrivit au sénat de Rome avant la bataille est un témoignage de son inquiétude: « Trois cent vingt mille barbares, dit-il, sont en armes sur le territoire romain. Si je suis vainqueur, vous reconnaîtrez ce service; si je suis vaincu, pensez que je combats après Gallien et après mille autres qui se sont détachés de la chose publique; cette chose publique est épuisée; on manque même de boucliers, d'épées et de javelots. Si nous arrivons seulement à quelque chose, cela est digne d'admiration. » Et quelque chose fut obtenu, et dans le fait mainte fois admiré. Les légions romaines durent reculer dans le combat devant le choc des troupes gothiques; mais après la bataille, comme les Goths se livrèrent trop tôt à la joie de la victoire, elles réussirent, par une surprise soudaine, à couper une partie de leur armée, que Zozime porte à cinquante mille hommes, à l'anéantir ou à la faire prisonnière. Ce malheur força les Goths à la retraite. Protégés par le parc de leurs voitures, ils se mirent en route vers la Thrace et la Macédoine, sans aucun doute pour se rapprocher de leurs vaisseaux. Les Romains célébrèrent ce succès comme une victoire complète, et l'empereur lui-même se vanta, avec les trompeuses exagérations de ce temps, non-seulement d'avoir détruit toute l'armée des Goths, forte de trois cent vingt mille hommes, mais aussi d'avoir détruit toute leur flotte, composée de deux mille vaisseaux. Mais les Romains apprirent bientôt que les Goths n'étaient nullement anéantis. Déjà dans leur retraite, comme ne peut le cacher même le diffus Pollio, malgré son enthousiasme artificiel, ils châtièrent ceux qui les inquiétèrent; et Zozime fait mention d'une nouvelle bataille qui, dans les montagnes de l'Hémus, où ils avaient été refoulés par la cavalerie romaine, leur donna la victoire sur les Romains. Cependant les ravages qu'ils exercèrent eux-mêmes dans les campagnes paraissent avoir tourné à leur propre désavan-

tage. Le manque de vivres fit naître parmi eux de fortes maladies ; c'est par elles qu'ils souffrirent les pertes les plus dures et non par l'épée des Romains. Ceux-ci ne furent pas non plus épargnés par l'épidémie ; elle enleva l'empereur lui-même, et le désastre fut tel parmi les Romains qu'ils admirent dans les légions les Goths qui tombèrent entre leurs mains ou leur donnèrent les terres désertes pour les cultiver (40). Mais les hostilités des peuples gothiques ne cessèrent pas et furent à peine interrompues. Dans le moment même où Claude mourut, deux villes, Anchialus et Nicopolis, étaient occupées par eux. Jornandès, qui mentionne aussi leur attaque sur Anchialus, a même appris qu'ils séjournèrent plusieurs jours dans cette contrée et s'y livrèrent aux plaisirs des bains d'eaux thermales. Selon lui, ils trouvèrent donc certainement un tranquille séjour (41).

Pendant tous ces événemens, depuis le temps de Caracalla jusqu'à la mort de Claude, pendant un demi-siècle, il est à peine une fois question de la Dacie dans l'histoire (42). Il est impossible que les peuples teutoniques aient perdu de vue ce pays ; sa position même le prouve ; leurs premières attaques et les événemens qui suivirent le prouvent également. Vraisemblablement ils regardèrent comme trop fortes les fortifications de la Dacie ; le combat contre elles était pour eux trop difficile, trop languissant, trop dispendieux. Aussi cherchèrent-ils à forcer les Romains à l'abandon de ces redoutables ouvrages, en les tournant et par la conquête ou la dévastation de l'autre rive du Danube. Leurs courses et leurs expéditions ne furent assurément pas seulement des entreprises aventureuses pour le pillage et le butin ; leur but était plus grand et plus noble. C'était dans l'Asie-Mineure, dans la Mésie, dans la Thrace, dans la Macédoine et dans la Grèce que la Dacie devait être conquise ; et le pillage et la destruction vers lesquels quelques troupes tournèrent toute leur âme, comme il est naturel à l'homme et à une guerre aussi effrénée, n'étaient qu'un moyen pour la réalité et l'esprit de ce grand mouvement ; ils étaient l'accessoire nécessaire et naturel de la lutte acharnée contre le vieil ennemi, redouté jadis, aujourd'hui méprisé. Mais après qu'ils eurent atteint ce qu'ils pouvaient atteindre en partant de la mer Noire, après que le pays eut été ravagé et que beaucoup de villes eurent été changées en ruines, et que de nouvelles expéditions occasionnèrent bien de nouveaux combats, mais ne donnèrent pas de butin et ne furent pas nécessaires pour les projets qu'ils poursuivaient ; alors ils changèrent le côté de l'attaque et tournèrent la Dacie par l'ouest, comme précédemment ils l'avaient tournée par l'est.

Aurélien était empereur l'an 270 : homme redoutable la main sur l'épée (43). Sorti d'un bas état, il était parvenu par son génie et ses actions, à travers tous les degrés du service militaire, aux dignités les plus élevées. Il reconnaissait la corruption de son siècle ; il était résolu à réunir de nouveau en un tout compacte l'empire déchiré en lambeaux, et son âme eut assez de force pour ne pas reculer même devant des moyens cruels. Après son élévation à la dignité impériale par l'armée, Aurélien s'était aussitôt rendu à Rome pour prendre possession du foyer de l'empire. Mais à peine fut-il arrivé et eut-il reçu les hommages que le sénat et le peuple ne pouvaient jamais refuser à un heureux général, qu'il reçut l'avis d'une nouvelle irruption de peuples teutoniques en Pannonie. Ces peuples sont appelés Scythes par Zozime; Mark-Mannen par Vopiscus; Juthunges par Dexippe; ils paraissent aussi sous le nom de Vandales : il est impossible de les distinguer et de rien décider. La vérité peut être que l'attaque vint du pays des Mark-Mannen et des Quades, que des peuples gothiques y avaient donné lieu, et que, précisément pour cela, des guerriers parurent sous de nouveaux noms dont personne ne peut donner la signification. Aucun écrivain antérieur n'a parlé d'un peuple des Juthunges, et les forces avec lesquelles ceux-ci se montrent sont si grandes qu'il a dû être inconcevable comment un tel peuple ait pu rester caché. Il n'est pas invraisemblable que le nom de Juthunges soit corrompu, et que, désignant une confédération, il se rapporte aux Goths. En effet les Juthunges prétendent avoir eu d'anciennes et longues communications avec les Romains. Dexippe leur donne aussi le surnom de Scythes, que n'ont pas coutume de porter les Mark-Mannen, les Quades et les peuples du haut et du moyen Danube, mais que les peuples gothiques conservent presque toujours. Il les appelle Juthunges-Scythes. Le nom de Mark-Mannen, au contraire, se perd à peu près et est désor-

mais toujours moins entendu dans l'histoire.

L'empereur Aurélien accourut à Aquilée et en Pannonie, au-devant de l'armée des Teutschs. Devant lui, celle-ci repassa le Danube, et il la suivit en personne au delà de ce fleuve, sans réflexion et comme entraîné par son génie et sa fortune. Puis les Juthunges envoyèrent des députés à l'empereur et lui proposèrent la paix. Aurélien reçut ces ambassadeurs de la manière la plus solennelle afin de leur inspirer de la crainte pour l'empire, dont la magnificence déchue leur était assez connue. Toute son armée, dans tout l'éclat de l'armement militaire, était rangée en bataille, formant un croissant. Lui-même, revêtu de la pourpre impériale, était assis sur un trône magnifique; autour de lui se tenaient les chefs de ses troupes; devant lui, les aigles d'or des légions, les images des empereurs et les noms des légions écrits en lettres d'or sur des tableaux appendus à des lances d'argent. Mais les envoyés des peuples teutoniques ne perdirent pas contenance à l'aspect d'une si redoutable magnificence (44). L'orateur parla devant l'empereur dans les termes suivans : « Ce n'est point parce que des revers ont courbé ou brisé nos âmes ; ce n'est pas non plus parce que nous sommes sans ressources et sans puissance et que nous ne savons pas, ignorans dans la guerre, ce qu'il faut faire dans l'adversité ; c'est parce que seulement nous cherchons le bonheur dans la paix, que nous venons vers vous et vous tendons la main en signe de paix. Nous avons encore beaucoup de ressources et beaucoup de guerriers. Nous ne sommes entrés en campagne qu'avec un petit nombre, et il s'en est fallu de peu que nous ayons conquis l'Italie. Nous avons encore quarante mille hommes à cheval, et ce n'est point une multitude mélangée et faible ; mais ce sont de véritables Juthunges, qui s'entendent aux combats de cavalerie. Nous sommes prêts à fournir deux fois autant de boucliers pour résister à tout ce que votre armée a de force et de vigueur : avec un tel armement, nous ne craignons pas la guerre et nous ne nous refusons pas au combat. Mais en raison de l'incertitude des choses humaines, nous préférons la paix à la guerre ; le retour à l'ancienne concorde nous semble la chose la plus utile pour les deux partis. Ne vous fiez pas sur la multitude que vous amenez contre nous : personne n'est égal à nous. Plus d'un a péri qui avait confiance dans le bonheur et ne voulait pas la paix. Nous avons sans doute, lorsque l'occasion s'est offerte, pillé dans votre pays pour nous procurer ce qui nous était nécessaire ; mais habituellement, nous avons été de tranquilles voisins. Nous avons aussi combattu dans vos rangs contre vos ennemis, et cela peut encore arriver dans l'avenir. Réfléchissez donc bien de quel avantage vous sera la paix avec nous, et combien la guerre vous sera désavantageuse. Puis vous trouverez juste de nous donner de nouveau, pour cimenter notre amitié, autant d'or et d'argent que vous nous en avez donné jadis. Si vous le refusez, vous aurez la guerre. »

L'empereur Aurélien, étonné de ces propositions d'un peuple ennemi, qui semblait avoir fui devant lui et avait même cherché la paix, répondit avec hauteur, avec des reproches et des menaces. La proposition fut rejetée, et les envoyés retournèrent vers les leurs. Mais bientôt il apprit d'effroyables nouvelles, qui rendirent évident que les mouvemens des Teutschs en Pannonie n'étaient qu'une partie d'une grande entreprise, et qu'ils n'avaient cherché qu'à l'amuser, à le tromper, à l'éloigner. Une grande armée teutsche, partie du haut Danube sous le nom d'Allemanni, était tombée sur l'Italie par la Rhétie et pénétrait, sans être arrêtée, plus avant dans ce malheureux pays. Aurélien interrompit aussitôt la guerre qu'il croyait avoir commencée avec un si beau succès ; il laissa seulement quelques troupes en Pannonie pour contenir l'ennemi qu'il avait si sèchement traité et accourut pour sauver Rome et délivrer l'Italie. Mais avant qu'il pût arriver, la haute Italie était conquise par les Teutschs ; les environs de Milan étaient dévastés ; auprès de Plaisance, les Romains avaient essayé de résister, et leurs troupes furent anéanties. Toute l'Italie était remplie de terreur et de misères ; à Rome même, des troubles éclatèrent, car beaucoup pouvaient attribuer le malheur à l'imprévoyance avec laquelle l'empereur s'était éloigné. Désespérant de sa propre force, on crut ne pouvoir trouver que dans les livres sibyllins comment on pourrait apaiser les dieux irrités et pourvoir au salut de la ville éternelle. Le sénat avait longtemps hésité avant de se rendre à cet acte d'antique superstition ; il semble que les principes de la religion chrétienne avaient fait reculer d'ef-

froi devant cet affreux usage. Aurélien, par un écrit au sénat, le poussa à consulter ces livres, soit qu'il partageât la superstition, soit qu'il désirât disperser et tranquilliser le peuple soulevé. Il promit de fournir volontiers à la dépense et de livrer les victimes exigées, hommes et bêtes. Et les livres furent consultés, et les sacrifices furent accomplis. Bientôt après, les Teutschs se retirèrent; ils avaient pris leur route en ligne droite de Plaisance à la mer Adriatique, et ils étaient déjà fort éloignés. Les Romains païens attribuèrent leur retraite aux cérémonies magiques des anciens usages religieux; mais le vrai motif en paraît avoir été que l'empereur avait passé avec son armée derrière les troupes teutsches pour se placer entre elles et Rome. Mais elles ne reculèrent pas sans combat: en Ombrie, auprès du fanum Fortunæ, sur le Metaure, elles se battirent pour la sûreté de leur retraite et pour leur butin. Et elles atteignirent leur but. Une seconde bataille fut livrée dans les champs de Ticinum, afin que leur route à travers les montagnes vers la terre de leur patrie ne fût pas inquiétée. L'Italie toutefois était sauvée, et Aurélien pouvait se présenter au peuple romain comme sauveur et vainqueur. Dans ce sentiment, il se rendit à Rome et punit avec une grande sévérité ceux qui, doutant du salut dans le moment du plus grand embarras, avaient abandonné sa cause et s'étaient livrés à de pernicieuses tentatives.

Mais il ne put y séjourner plus longtemps. Après son éloignement du Danube, les troupes teutsches, auxquelles, dans son arrogance, il avait refusé la paix, avaient de nouveau passé le Danube, et la Pannonie tremblait encore une fois devant elles. Aurélien avait ordonné que toutes les provisions fussent portées des campagnes dans les villes afin que la disette pût compenser l'insuffisance de l'armée. Cette mesure rendit les entreprises des Teutschs plus difficiles, mais ne les arrêta pas. Aurélien, songeant à l'incertitude d'une nouvelle expédition, fit en conséquence entourer Rome de nouvelles fortifications pour tranquilliser les habitans et pour mettre la ville à l'abri d'une surprise; puis il se rendit de nouveau en Pannonie. Loin des bords du Danube, on en vint à une bataille: elle resta indécise; la nuit sépara les combattans. Le lendemain matin, les Teutschs proposèrent encore une fois la paix; et cette fois, Aurélien reçut d'une autre manière l'ambassade. Il eut une longue conférence avec les envoyés teutschs et convoqua ensuite un grand conseil de guerre pour prendre les opinions de celui-ci sur l'état des choses. Les hommes réunis votèrent unanimement pour la paix; car la nouvelle que l'Italie était de nouveau menacée par les Allemanni ne laissait pas de choix. Là-dessus les rois et les princes des peuples teutschs eurent une nouvelle entrevue avec l'empereur et ses conseillers. Une paix fut conclue et des otages furent donnés pour son accomplissement, sans aucun doute de part et d'autre, bien que Dexippe ne fasse mention que des otages teutschs. Les rois et les personnages égaux aux rois livrèrent leurs propres enfans. Aucun écrivain ne rend compte des conditions de la paix, parce que, vu leur ignominie, on ne les fit vraisemblablement pas connaître. Dexippe dit seulement que deux cents cavaliers teutschs, choisis dans la multitude, furent fournis aux Romains comme alliés et que d'autres entrèrent volontairement au service romain. Le reste de l'armée des peuples teutschs retourna dans sa patrie, observant la discipline la plus sévère, et fut défrayé jusqu'au Danube par l'épargne de l'empereur. Comme une bande de cinq cents hommes, rompant la paix, s'était mise en campagne pour piller et voler, le général des Teutschs ordonna de mettre en arrestation les coupables et de punir de mort les auteurs du désordre. Mais la condition principale de la paix était sans aucun doute la retraite et l'entière évacuation de la province de Dacie. Flavius Vopiscus et Eutrope sont d'accord pour raconter que l'empereur Aurélien, après avoir vu la dévastation de la Mésie et de l'Illyrie, renonça entièrement à la province de Dacie, que Trajan avait fondée, parce qu'il doutait de sa conservation; qu'il fit repasser le Danube aux troupes romaines et à tous les Romains des villes et de la campagne; qu'il les établit en Mésie et que désormais cette contrée fut appelée Dacie. Il est facile de concevoir que l'empereur Aurélien désirait faire passer pour volontaire l'abandon de toute une province à laquelle se rattachaient tant de souvenirs et pour laquelle, depuis sa fondation, cent cinquante-six ans auparavant, avaient été répandus des torrens de sang et de larmes; mais il est difficile de croire que dans la guerre si dure avec les peu-

ples teutoniques, il ait fait un tel sacrifice sans gagner quelque chose, sans rendre les relations plus stables et plus amicales, au moins pour le moment, sans rendre plus légère la paix, dont le besoin était généralement reconnu. Toute la marche de l'histoire de la guerre contre les Teutschs prouve tout autant contre cette supposition que la manière en partie mystérieuse, en partie solennelle dont le dernier traité de paix fut négocié et amené à sa fin (45).

Et ainsi, l'an 271, le Rhin et le Danube furent de nouveau les limites de l'empire romain, comme au temps d'Auguste, lorsque les Romains, deux cent quatre-vingt-trois ans auparavant, passèrent ces fleuves pour soumettre le Teutschland et attacher les Teutschs sous le joug au char victorieux qui semblait destiné à faire le tour du monde. Mais l'état des choses était changé. Alors Rome, du haut de sa puissance et dans l'orgueilleux sentiment d'une fortune de cinq siècles et de victoires incessantes, jetait un regard de mépris et d'ironie sur les pays de la terre. Les peuples teutoniques vivaient tranquilles dans leurs cantons, au sein de l'antique innocence, sans grandes ligues, sans aucune connaissance dans la science des armes, considérant avec crainte les masses compactes des légions romaines et avec ombrage les aigles d'or. Les pays du Sud, le long du Danube et de la mer Noire, étaient au pouvoir d'hommes de race étrangère qui se tenaient dans une position hostile contre les Teutschs. Nulle part il n'y avait de défense, nulle part de protection. Maintenant l'armée romaine ressemblait à un géant insensé, dont les membres étaient paralysés, qui pouvait bien encore, dans les efforts que nécessitait une lutte, porter des coups redoutables, mais qui n'était plus maître ni de ses résolutions ni de sa vie. Les peuples teutoniques, soulevés par une attaque criminelle contre ce qu'ils avaient de plus sacré, étaient unis en grandes confédérations; le pays depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Palus-Méotide était en leur pouvoir; la guerre leur avait appris à faire la guerre: ils étaient armés avec les richesses des provinces romaines, ils étaient initiés aux relations intérieures de l'empire; les armes même que Rome forgeait encore pour sa défense se trouvaient en grande partie entre les mains des fils du Teutschland; leurs âmes étaient remplies de haine et de mépris contre Rome. Dans cet état, ils se tenaient sur les anciennes frontières de l'empire et dirigeaient leurs regards avec un audacieux espoir et une fière confiance sur les pays ennemis qui leur étaient ouverts de toutes parts et qui semblaient ne devoir plus être défendus d'une manière durable que par la dévastation. Le cordeau était prêt, il n'attendait plus que la main qui devait le tendre sur le monde entier.

CHAPITRE VI.

REVERS DES TEUTSCHS. — L'EMPEREUR PROBUS CONTRE LES PEUPLES TEUTONIQUES.

De l'an 272 à l'an 282.

Après la paix avec les peuples du moyen Danube et l'abandon de la Dacie, dont les habitans romains ne purent être éloignés qu'en partie (1), les Allemanni, qui avaient de nouveau menacé l'Italie, se retirèrent vraisemblablement de leur libre volonté (2). L'empereur Aurélien, tranquille de ce côté, crut donc que le moment était venu de rétablir l'unité de l'empire, d'écraser les derniers empereurs qui régnaient encore dans les provinces et de réduire ces provinces sous l'autorité de Rome et sous sa propre autorité. Mais il était déjà sûr des pays occidentaux, de la Gaule, de l'Espagne et de l'île de Bretagne: Tétricus, qui portait dans ces pays le titre d'empereur, lui était dévoué (3), et la crainte seule des séditieux soldats et la crainte seule de nouveaux et sanglans déchiremens décidaient les deux empereurs à garder l'apparence d'une inimitié réciproque jusqu'à ce qu'Aurélien n'eût plus personne à combattre. Celui-ci entreprit donc une expédition dans les régions d'Orient, où la belle Zénobie régnait avec le génie d'un homme, avec l'énergie d'un homme. L'expédition traversa l'Illyricum; elle fut disposée et conduite avec une sage sévérité. Quelques bandes gothiques, qui erraient encore isolément dans l'Illyrie et la Thrace, furent rappelées à la paix par le glaive. Vopiscus fait mention d'un duc Cannaba ou Cannabaud qui périt devant Aurélien avec cinq mille hommes. En Asie, tout plia devant le redoutable empereur. Zénobie perdit, dans le moment décisif, son ancienne énergie et fut amenée captive au

vainqueur. Les merveilles de la sublime Palmyre furent changées en ruines. L'Égypte fut réduite à l'obéissance. Aurélien revint en Europe avec de grandes richesses pour réunir maintenant aussi de nouveau les pays de l'Occident à l'empire (4). Tétricus l'attendait. Ils laissaient toujours leur intelligence couverte d'un voile trompeur; Tétricus, parce qu'il n'avait aucun génie qui pût maintenir les hommes sous son pouvoir; Aurélien, parce qu'il redoutait la contagion qui menaçait de pénétrer par les farouches légions de la Gaule dans son armée soumise à une discipline et à un ordre sévères. Ils marchèrent donc comme ennemis l'un contre l'autre dans une horrible et honteuse bataille près de Catalauni, aujourd'hui Châlons-sur-Marne. Les circonstances peuvent excuser beaucoup de choses; mais la sanglante astuce avec laquelle la bataille fut engagée et terminée remplit les âmes de douleur, de colère et de mépris. Tétricus passa du côté d'Aurélien, et les hommes qui s'étaient rangés sous ses drapeaux avec arrogance sans doute, sans discipline et déréglés, mais du moins avec fidélité, pour combattre et mourir pour lui, furent trahis, cernés, divisés, sans chef et sans ensemble, ne combattant que pour la vie, massacrés et anéantis (5). C'étaient pour la plupart de jeunes Teutschs. Ceux qui se sauvèrent par bonheur ou par leur bravoure se retirèrent au delà du Rhin chez leur peuple. Mais Aurélien, après avoir satisfait dans la Gaule sa vengeance par des châtimens, se rendit à Rome et amusa la multitude immorale de cette ville, qui s'appelait toujours le peuple romain, par un triomphe qui, distingué par son éclat et sa pompe, fut digne de grands exploits et du restaurateur de l'empire. Des animaux rares, amenés de pays lointains, prouvèrent l'étendue de la domination romaine. Des captifs de beaucoup de peuples témoignèrent des victoires du puissant empereur. Parmi eux étaient, comme le dit Vopiscus, sans connaissance des peuples, des Goths, des Alains, des Roxolans, des Sarmates, des Franks, des Suèves, des Vandales et des Germains, les mains chargées de chaînes (6). Parmi eux étaient aussi dix femmes des Goths, qui, combattant sous des habits d'homme, étaient tombées au pouvoir des Romains. On crut qu'elles appartenaient à la race des Amazones. Mais l'attention des hommes pensans fut excitée surtout par Tétricus et Zénobie, qui ornèrent également cette fête. Tétricus, dans le sentiment d'une grande faute, accepta avec son fils cette honte, qui lui fut peut-être supportable parce qu'il était sûr de son sort (7), et Aurélien la lui imposa parce qu'il put reconnaître la nécessité de sauver devant le monde les apparences. Zénobie était ornée de pierres précieuses et garottée de chaînes d'or. Aurélien lui-même, portant sur sa tête, le premier parmi les empereurs romains, la couronne royale, se dirigea sur un char magnifique vers le Capitole. Quatre cerfs traînaient ce char (8). On dit qu'ils avaient appartenu aux rois des Goths, et ils lui avaient peut-être été donnés en présent lors de la paix. L'empereur les offrit à Jupiter tout bon et tout-puissant. Puis suivirent des jours de réjouissances et de toutes sortes de jeux, dans l'ivresse passagère desquels le Romain aveuglé oublia le malheur qui durait toujours et d'après la magnificence desquels il ne manqua pas de mesurer la puissance de Rome.

Les peuples teutoniques paraissent avoir attendu tranquillement d'autres temps pendant tous ces événemens. La force qu'Aurélien, par son génie et sa sévérité, avait donnée aux légions et à l'empire ne manqua pas non plus auprès d'eux son impression. On prétend que sur sa route, en revenant d'Asie, il battit une bande de guerriers teutschs que Vopiscus nomme Carpes; mais ce n'était vraisemblablement qu'une bande d'aventuriers qui cherchait sa fortune dans le pillage. Le sénat de Rome, toujours embarrassé de trouver des expressions pour la plénitude de ses adorations, profita de cet événement et donna à l'empereur le titre orgueilleux de vainqueur des Goths, des Sarmates, des Arméniens et des Adiabènes et aussi le surnom de vainqueur des Carpes. Aurélien toutefois rejeta avec dérision cette inconvenante dénomination (9). Il en fut sur le Rhin comme sur le Danube. Bien qu'il soit parlé de Teutschs qui auraient été éloignés de la Gaule, il n'est pas possible de dire s'ils furent appelés par Tétricus comme amis ou s'ils firent invasion comme ennemis (10). Il n'est cependant pas invraisemblable que la domination romaine ne s'étendit pas au nord au delà du Waal et que les Bataves, délivrés de l'ancien joug, fissent dès lors partie de la confédération franke. Par la longue séparation de la Gaule de l'empire,

de nouvelles idées d'indépendance s'étaient élevées parmi les peuples de ce pays ; mais les Bataves n'avaient pas perdu l'ancien esprit et leur alliance avec les peuples voisins ne s'était pas effacée de la mémoire ; bientôt après ce temps, on mentionne les invasions des Franks en Batavie, et le nom de Bataves figure à côté de celui de Franks (11).

Bientôt les relations changèrent. Dans l'année qui suivit son magnifique triomphe, dans une expédition contre les Perses, Aurélien trouva une mort indigne, qui rappela avec horreur les mânes des jeunes gens tombés à Châlons par une lâche trahison et d'une main vulgaire. Ce crime exerça une profonde impression sur l'armée. La surprise, la douleur, la force de l'obéissance et de la discipline que l'empereur assassiné y avait rétablie empêchèrent les légions de se donner aussitôt, selon leur ancienne habitude, un nouvel empereur ; elles le demandèrent au sénat. Cette assemblée déconsidérée sentait trop le poids de son ancienne honte et de son ancienne lâcheté pour qu'elle eût osé se fier aux légions et s'exposer au danger d'un acte aussi grand que la nomination d'un empereur. Mais les légions persévérèrent dans une résolution qui, une fois prise, ne pouvait être changée sans péril. Sept mois s'écoulèrent en négociations, et pendant ce long temps l'ombre redoutable d'Aurélien maintint sans interruption l'ordre dans l'empire de l'immoralité et du bouleversement (12). Enfin le sénat se décida à l'élection ; mais elle eut une issue bien malheureuse : il choisit l'homme le plus âgé qu'il eût dans son sein (13), Claudius Tacitus, vieillard de soixante-dix-sept ans. Lorsque cet acte fut accompli, il montra, comme étonné de sa propre importance, une joie presque niaise du droit qu'il avait recouvré (14) sans penser à se l'assurer (15). Les grands comme les petits se faisaient une forte illusion. Tacite, dont le nom remplit de grands sentimens le cœur de l'homme qui pense, était sans doute un homme d'une âme bien intentionnée ; ses yeux avaient vu de grands malheurs et une effroyable corruption, et au milieu des jouissances d'une grande fortune, il était resté incorruptible ; mais il était d'un autre temps et désirait relever un passé sur lequel pesaient les prodigieux événemens de trois siècles. Son âge le rendait impropre aux armes, surtout dans le moment où Aurélien venait de paraître à la tête des légions. Et cependant des guerres étaient inévitables ! Les peuples teutoniques sur le Rhin, ne méconnaissant pas que le moment était favorable, avaient fait irruption dans la Gaule (16), et des troupes teutsches avaient passé en Asie en traversant la mer Noire ; celles-ci, par les dispositions hostiles des Perses, étaient doublement dangereuses pour le sort de l'Orient. Aurélien les avait attirées comme troupes auxiliaires pour la guerre qu'il avait dessein d'entreprendre contre les Perses. La guerre n'avait pas eu lieu à cause du meurtre de cet empereur, et les Goths furent réduits à une situation pénible. Il n'est pas invraisemblable que, traités en hôtes onéreux, ils aient commis des hostilités (17). Cela décida Tacite à se rendre personnellement en Asie. Les Goths, sans communication avec leur peuple, mis à découvert d'une manière aventureuse, furent surpris dans leur sécurité et anéantis en partie, forcés en partie de retourner dans leur pays ; mais le vieil empereur, l'homme du sénat, qui était déjà devenu odieux aux soldats par son apparence (18), trouva la mort après avoir porté la pourpre à peine pendant six mois. Son frère Florianus, qui poursuivait les soldats, saisit il est vrai à la hâte le manteau sanglant et s'en revêtit aussitôt ; mais les légions de Syrie saluèrent leur chef empereur, et les légions d'Égypte leur donnèrent leur adhésion. Florianus voulut tenter le sort du glaive ; mais auprès de Tarse, où l'affaire devait se décider, il fut abandonné et massacré par ceux avec lesquels il avait espéré vaincre (19). Probus fut généralement reconnu empereur, et les *princes du monde* (20), les sénateurs, eurent occasion de calculer la valeur du droit qu'ils avaient été si fiers de recouvrer (21).

Probus, Pannonien comme Claude et Aurélien, était dans toute la force de la vie lorsqu'il se chargea de l'empire. Dès ses jeunes années, il était resté dans les camps et avait combattu avec gloire dans toutes les parties du monde contre les ennemis de l'empire dont maintenant il devait être le maître. Valérien l'avait tiré de la foule : par sa fidélité, sa bravoure, l'accomplissement sans réserve de ses devoirs militaires, il s'était fait jour à travers les orages qui éclatèrent ensuite et avait gagné la faveur des empereurs. L'existence inquiète de la guerre ne l'avait pas rendu entièrement étranger aux occupations plus calmes des hommes, et bien.

que les atrocités de l'époque eussent rendu son esprit dur et cruel, la noblesse caractéristique de son âme ne s'était pas tout à fait effacée (22). A l'égard des Teutschs toutefois il oublia sa dignité : ils trouvèrent en lui un redoutable ennemi qui se crut tout permis. Aussitôt qu'il vit sa domination assurée, il se rendit dans la Gaule, l'an 277. Des troupes guerrières de Teutschs avaient passé le Rhin depuis le meurtre d'Aurélien ; elles avaient pris possession de la Gaule, et soixante ou soixante-dix grandes villes étaient en leur pouvoir (23). Sans aucun doute ces troupes avaient été envoyées par tous les peuples qui habitaient le Teutschland occidental, depuis le Danube jusqu'à la mer. Mais les Burgundes aussi, qui, après s'être séparés des Goths, semblent s'être joints aux peuples occidentaux (24), peuvent avoir pris part à cette incursion et avoir salué le Rhin pour la première fois. Flavius Vopiscus ne donne pas de noms: «Ce sont, dit-il, des Germains, ce sont des barbares.» Il est possible néanmoins et même vraisemblable que la guerre de brigands que Proculus doit avoir dirigée contre les Allemanni se rapporte à ce temps (25). Mais Zozime dit d'abord que c'étaient des barbares du Rhin, et nomme en conséquence, outre les Franks et les Burgundes, les Logions et les Vandales. Les Logions sont désignés par lui comme un peuple germanique ; mais ce peuple est complétement inconnu, et son nom a peut-être été saisi par hasard et il est par conséquent inexact (26). Il est facile de concevoir au contraire que les Vandales aient combattu sur le Danube, car Probus eut aussi à combattre en Rhétie. Probus, miraculeusement favorisé par les dieux (car des monceaux de blé tombèrent en pluie du ciel et fournirent aux Romains le pain qui leur manquait), livra d'abord une bataille difficile aux Logions, fit prisonnier leur duc, Semno, et le fils de celui-ci, et conclut ensuite avec eux la paix, qu'ils implorèrent. Les Logions rendirent les captifs et le butin, et Semno fut rendu à la liberté avec son fils. Une seconde bataille fut livrée aux Franks. Pendant que ceux-ci étaient vaincus par les généraux de l'empereur, celui-ci combattait en personne les Burgundes et les Vandales. Son armée s'était fondue d'une manière cruelle ; aussi chercha-t-il à diviser les Teutschs pour vaincre séparément des hommes auxquels il n'eût pu résister s'ils eussent été réunis. Ses artifices réussirent. Les deux armées étaient séparées par un fleuve. Les Romains provoquèrent les Teutschs. Ceux-ci, fiers de leur victoire et sentant leur force, se précipitèrent au delà du fleuve et éprouvèrent peut-être une perte considérable. Mais une nouvelle perfidie acheva l'œuvre. On dit qu'ils proposèrent une paix ; on en vint à des négociations et enfin à un traité. Les Teutschs remirent les Romains prisonniers, rendirent le butin et se retirèrent ; mais Probus se jeta sur eux à l'improviste pendant leur retraite, tandis qu'ils se fiaient à l'éternel droit des gens, punit leur confiance par une grande défaite et excusa ce crime par le prétexte qu'ils n'avaient pas tout rendu. Leur duc, Igil, fut fait prisonnier. Ceux que le glaive avait épargnés furent transportés dans l'île de Bretagne. Voilà ce que dit l'histoire, d'après Zozime (27); Vopiscus, au contraire, raconte en général que quatre cent mille barbares qui avaient eu possession du pays romain furent massacrés et leurs débris poursuivis jusqu'au Niger et à l'Alba, deux rivières dont l'écrivain enrichit le Teutschland (28). En face des villes romaines, il construisit des camps fortifiés dans le pays des barbares (29), y mit une garnison et assigna à ces gardes, des frontières, des champs, des granges, des maisons et du blé. Les Teutschs cherchèrent par des attaques journalières à détruire ces établissemens ; Probus promit en conséquence à ses soldats, pour étouffer leur lâcheté qui augmentait de plus en plus, une pièce d'or pour chaque tête, et il eut chaque jour l'horrible plaisir de compter les têtes qu'on lui apportait comme étant celles des ennemis tués (30). Enfin les rois de neuf peuples différens parurent et demandèrent la paix. L'empereur exigea des otages ; ils furent donnés. Puis il exigea du blé, des vaches et des moutons. On prétendit même que Probus leur interdit l'usage de l'épée et leur enjoignit de s'en remettre aux Romains pour leur défense si jamais d'autres peuples les attaquaient. Il fut cependant prouvé bientôt que cette pensée serait inexécutable tant que tout le Teutschland ne serait pas réduit en province, et une telle espérance n'entra pas dans les âmes les plus téméraires. De plus, les Teutschs durent s'engager à fournir à l'armée romaine seize mille jeunes hommes. Probus distribua ces jeunes gens par cinquante et soixante dans toutes les provinces de l'empire et dans les armées cantonnées sur les frontières;

car il reconnaissait combien il était malheureux que l'on fût réduit à donner des armes à des étrangers, à des ennemis, et il voulait en conséquence que l'on sentît sans la voir la force que Rome tirait des barbares. La surprise perfide des Teutschs après la paix, qu'il était facile de reconnaître par la lecture de Zozime, a été tellement adoucie par Vopiscus qu'elle apparaît presque comme un acte légitime ; ce ne fut, selon lui, qu'une sévère punition que Probus, avec l'assentiment des rois teutschs, infligea à ceux qui n'avaient pas fidèlement rendu le butin. Voilà la véracité avec laquelle l'histoire est écrite (31) ! Mais au sénat l'empereur écrivit, selon la mode du temps, la lettre suivante : « La Germanie est soumise. Neuf rois » de différens peuples, prosternés et supplians, » se sont jetés à mes pieds, aux vôtres. Tous » les barbares cultivent maintenant la terre » pour vous ; ils sèment pour vous et combat- » tent les peuples plus éloignés. Tout le butin » a été rapporté, et un autre encore plus grand » que celui qui avait été enlevé a été gagné. Les » campagnes de la Gaule sont labourées par des » taureaux barbares, et les bœufs de divers » peuples sont élevés pour notre nourriture. En » un mot, nous ne leur avons laissé que le sol ; » tout le reste est en notre possession. » Le pays était donc resté aux peuples teutoniques ; il ne fut pas fait de conquêtes : et les camps qui furent établis sur le sol teutsch ne peuvent avoir été éloignés des bords du Rhin.

Voilà l'histoire défigurée et mutilée de la guerre que l'empereur Probus soutint contre les peuples du Teutschland occidental. Juste dans son origine, parce qu'elle fut entreprise pour la délivrance de l'empire romain, elle fut conduite d'une manière inique et cruelle, et l'avantage qu'elle apporta à l'empire et que l'on ne peut déterminer, fut en tout cas d'une nature très-équivoque. Ce que les Romains arrachèrent aux Teutschs était en majeure partie du bien romain ; la nature féconde dédommagea facilement du blé et du bétail. Et si les fortifications qui jadis avaient été fondées sur le sol teutonique n'avaient pu résister par la puissance de l'empire à la force des armées teutsches, les ouvrages qui reposaient seulement sur le génie et l'habileté de Probus pouvaient être bientôt aussi renversés par le choc des armes teutoniques. Mais chez les Teutschs était né un nouveau ressentiment et une nouvelle haine, qui cherchait à se satisfaire, et les chemins ne leur étaient pas inconnus par lesquels ils pouvaient arriver à ce but.

Il est difficile que Probus se soit fait illusion là-dessus (32). Lorsqu'il permit aux Gaulois et à d'autres peuples de cultiver la vigne, lorsqu'il planta près de Sirmium de nobles vignes par la main des soldats, il ne pensait pas assurément qu'un jour ces cultures seraient possédées et ce vin bu par les neveux de ces hommes auxquels, ainsi qu'il s'en était vanté avec tant d'orgueil, il avait enlevé leurs taureaux pour labourer les champs de la Gaule. Mais l'histoire parlait trop haut, et l'achèvement des travaux qu'Aurélien avait ordonnés pour mettre en sûreté la ville de Rome semble prouver qu'elle n'avait point parlé en vain. Il apprit lui-même encore par sa propre expérience quel sentiment vivait dans les Teutschs qu'il avait admis dans l'empire par nécessité plus que par sagesse. Lorsqu'il quitta le Rhin, il songea tout d'abord à la sûreté de la Rhétie, et se rendit ensuite en Illyrie ; là aussi il trouva de l'occupation : il battit, comme s'exprime Vopiscus, les Sarmates et les autres peuples de telle sorte qu'il leur enleva presque sans guerre tout ce qu'ils avaient pillé. Il alla plus loin vers la Thrace et amena les peuples gothiques (33), par le bruit des événemens, épouvantés et pressés par la puissance de l'ancienne gloire, en partie à se soumettre, en partie à entrer dans son alliance, selon qu'ils étaient établis dans l'empire romain ou qu'ils en étaient des voisins indépendans. Après qu'enfin il eut entrepris une expédition dans les provinces de l'Orient et atteint partout son but, il retourna en Thrace. Là il admit dans l'empire cent mille Bastarnes, et bientôt de grandes bandes d'autres peuples, que Vopiscus nomme Gépides, Gautunnes (34) et Vandales. Les Bastarnes, qui vraisemblablement appartenaient à ces peuples sur lesquels dominaient les Goths, restèrent fidèles aux Romains et se plièrent à leurs mœurs et à leurs lois. Les peuples teutoniques au contraire, lorsque dans la suite Probus eut à lutter pour l'empire contre d'autres hommes qui aspiraient à la souveraineté, se soulevèrent, parcoururent le monde par terre et par mer et couvrirent de honte les nouvelles victoires des Romains. Ils furent domptés, il est vrai, en plusieurs batailles ; mais une partie d'entre eux revint néanmoins avec une grande gloire dans sa patrie.

Ces renseignemens, que Vopiscus donne à sa manière, paraissent se rapporter à un événement que Zozime raconte des Franks et qui fut également connu d'Eumène, le panégyriste de César Constance. Un petit nombre de Franks captifs avait reçu de l'empereur Probus des demeures dans le voisinage de la mer Noire; mais ils brisèrent les liens qui les attachaient à la terre de la servitude, se rendirent maîtres de quelques vaisseaux et cherchèrent le salut et la vengeance. Ils pillèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce, se battirent victorieusement sur mer, vinrent en Sicile et conquirent la magnifique Syracuse. Rassasiés de sang et de pillage, ils parurent sur les rivages d'Afrique; ils furent repoussés, il est vrai, par des troupes tirées de Carthage, mais rien n'arrêta leur passage par le détroit dans l'immense Océan, et ils revinrent heureusement, bien qu'après de grandes pertes, dans leur patrie (35).

Des hommes qui tenaient à leur peuple avec tant de fidélité et tant de force que l'audace excitée en eux par le désir de le rejoindre était reconnue et admirée des Romains eux-mêmes (36) pouvaient être courbés, mais il était impossible de les vaincre; il était impossible également que jamais, sous les lois et les armes romaines, ils oubliassent la patrie et la liberté héréditaire; il était difficile de dompter même des individus isolés. Dans l'éclatant triomphe que Probus voulut célébrer sur les Teutschs, de malheureux Teutschs qui étaient tombés au pouvoir des Romains devaient combattre comme gladiateurs, à Rome, pour contribuer à la magnificence de la fête de la honte de leur peuple, et pour divertir le peuple de cette ville, avide de sang et de spectacles; mais quatre-vingts de ces hommes, pleins d'une sainte douleur de cette ignominie, brisèrent leurs chaînes, tournèrent contre leurs gardiens les armes qu'on avait destinées à les faire périr les uns par les autres, se précipitèrent ensuite à travers les rues de Rome et, dans leur ressentiment sans fin, massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux. Ils furent cernés et trouvèrent ce qu'ils avaient cherché la mort d'hommes libres, ayant les armes au poing contre les soldats romains : mais ils avaient tiré vengeance de leurs impitoyables ennemis; ils s'étaient soustraits à la honte, et s'ils ne purent empêcher l'insultant triomphe sur leur peuple, ils l'avaient du moins fait précéder d'une fête funèbre, qui dut éveiller de pénibles préoccupations dans tous ceux qui étaient encore capables d'en avoir (37).

CHAPITRE VII.

NOUVELLES ATTAQUES SUR L'EMPIRE. — GUERRE INDÉCISE. — MALHEUR DES FRANKS.

De l'an 280 à l'an 336.

Les peuples teutoniques le long du Rhin ne perdirent pas la résolution dans la juste haine contre Rome qui s'était allumée en eux. Deux rebelles, Proculus et Bonose, s'élevèrent dans la Gaule contre Probus. Le premier, sorti d'une famille de pillards et soldat pillard lui-même, fut par forme de jeu (1) poussé à tenter de se faire reconnaître empereur par les Lyonnais qui, sévèrement châtiés par Aurélien, étaient dans une grande inquiétude devant Probus; l'autre se revêtit à Cologne de la pourpre, parce que les Franks avaient brûlé un convoi romain sur le Rhin, et qu'il craignait la colère de l'empereur contre sa négligence (2). Tous deux étaient braves guerriers, mais hommes vicieux : Proculus se vantait de ses débordemens sauvages comme de grands exploits, et Bonose était livré à une ivrognerie sans bornes (3). La cause de tels hommes ne trouva aucun intérêt chez les Teutschs; ils se rangèrent bien plus du parti de Probus, qui était le plus sûr et le plus honorable; mais vraisemblablement, bien qu'aucun écrivain ne le dise, seulement sous des conditions en vertu desquelles fut réparée en partie la perte que Probus avait attirée sur eux. Par leur appui, l'empereur réussit à vaincre Bonose après de rudes combats (4); mais Proculus, qui se réfugia chez les Franks et voulait les envelopper par la ruse et par la déception dans une guerre qui, tristement commencée et mal conduite, était déjà perdue, fut arrêté par les Franks et livré à l'empereur (5).

Probus vainquit de cette manière ses ennemis et conserva la souveraineté; mais il n'échappa point à sa propre armée, parce qu'il ne voulait pas permettre à celle-ci de manger pendant la paix un pain non gagné. Les soldats, aigris par une parole imprudente par laquelle l'empereur déclarait qu'ils étaient un fardeau pour le monde, eux, les maîtres de

l'empire, qui l'avaient lui-même fait empereur, et se soumettant à regret aux travaux de plantation, de desséchement et à toutes les exigences de l'agriculture, auxquels Probus les contraignait avec une sévérité inflexible, le massacrèrent au milieu de ses plus belles occupations. Ils semblèrent, il est vrai, se repentir aussitôt de cette sanglante action ; ils n'hésitèrent pas néanmoins à mettre à leur tête, sans plus ample réflexion, un nouvel empereur, Carus, le commandant de la garde impériale, et celui-ci regarda comme suffisant d'annoncer sèchement cet événement au malheureux sénat; mais à peine le bruit de la mort de Probus eut-il retenti parmi les peuples teutoniques que ceux-ci honorèrent aussitôt la mémoire du puissant empereur par une nouvelle irruption dans l'empire romain.

Probus, très-peu de temps avant sa mort, avait armé pour une guerre contre les Perses; l'expédition devait commencer au moment même où le destin le frappa. Le nouvel empereur crut nécessaire de ne pas différer cette guerre; il nomma en conséquence Césars ses deux fils, Carinus et Numérien, et il envoya, bien qu'à regret (6), l'aîné, jeune homme livré aux plus sauvages débauches, n'ayant aucun sentiment d'honneur et de honte, gâté par l'amour de son père, dans la Gaule, pour la défense du Rhin. Le plus jeune devait l'accompagner dans les pays asiatiques; mais il s'était à peine mis en route que des troupes de Teutschs, que Vopiscus appelle Sarmates, passèrent avec impétuosité le Danube et menacèrent non-seulement l'Illyrie, mais encore l'Italie. Cette impétuosité fit leur malheur: Carus n'était pas encore assez éloigné ; il fit volte-face et les repoussa. Selon ce même écrivain, seize mille furent tués, et six mille, des deux sexes, tombèrent en captivité. Là-dessus, Carus conclut vraisemblablement une paix qui lui rendit possible son expédition en Orient, bien que Vopiscus ne dise rien de l'issue de la guerre (7). Carus lui-même trouva en Asie, après un bonheur inattendu, une mort mystérieuse et terrible, et son malheureux fils Numérien, jeune homme instruit et d'un esprit cultivé, fut assassiné d'une manière ignominieuse. Son autre fils, Carinus, semble n'avoir fait, pendant ce temps, qu'assouvir ses passions et laissé la Gaule en proie aux peuples teutoniques. On ne sait rien de ses actions (8); mais il ne manquait ni d'énergie, ni de pénétration. Lorsque son père et son frère eurent péri, et lorsque Dioclétien, passant sur trois cadavres, après deux meurtres, dont il avait vraisemblablement accompli l'un avec une hypocrite perfidie et dont il avait accompli l'autre très-certainement avec une insolence inouïe, à la vue de toute l'armée; lorsqu'il eut été couvert de la pourpre par cette même armée, en Orient, Carinus s'arracha à ses débauches, marcha contre ce rebelle criminel, mais succomba à sa destinée sous la fortune de son ennemi près de Margus, en Mésie, et Dioclétien conserva l'empire comme seul empereur, l'an 285.

Dioclétien, élevé des plus basses relations de la vie jusqu'à la plus haute dignité, était, sans aucun doute, un homme de grandes qualités. Il reconnaissait, avec une grande perspicacité, ce que le monde exigeait; il tirait parti des circonstances avec une audacieuse habileté; conservant un fort empire sur lui-même, il profitait des passions des autres; il employait avec une confiance énergique les moyens qui semblaient pouvoir sauver ou servir; enfin, avec d'astucieux artifices, il sut souvent conserver l'apparence et garder convenablement sa position ; mais comme ses sentimens étaient équivoques, ses principes étaient sans noblesse, étroits, vicieux, et ses actions injustes, impitoyables, dures et cruelles. Il voulait un présent sans passé et sans avenir; il n'avait aucune considération pour l'antique grandeur de Rome; il ne reconnaissait ni la véritable source du mal ni l'esprit qui menait cette époque, et le sort des générations à venir ne se présentait pas à son âme. Les dispositions qu'il prit purent procurer un avantage passager, mais elles renfermaient en elles un principe permanent de corruption. Le foyer commun de l'empire fut ravi, et le feu dispersé et porté au loin ; il continua de brûler et consuma les forces des pays, mais sans jeter ni lumière ni chaleur. Le nombre des soldats devint plus grand sans que la puissance de l'empire fût augmentée, et sur les provinces fut jeté un poids insupportable, sous lequel les habitans succombèrent, et les villes perdirent leurs forces sans jamais se relever. De grandes constructions, faites au milieu des larmes et du sang; une vaine pompe, contrastant d'une manière extraordinaire avec l'antique simplicité; une servile adoration du maître à la façon des cours orientales, ne pouvaient

ni couvrir, ni consoler le malheur des hommes. La nécessité des circonstances pouvait excuser beaucoup de choses ; mais celui qui est entré volontairement dans la voie du sort et s'est livré comme instrument n'a droit à aucun ménagement dans le jugement de la postérité (10).

On n'a aucun renseignement sur les peuples teutoniques et sur leurs relations à cette époque; il ne tombe même pas un seul rayon sur l'état intérieur du Teutschland, et les guerres mêmes avec les Romains sont indiquées d'une manière si générale qu'un fait isolé seulement offre un caractère assez particulier et assez de garantie pour éveiller l'attention et autoriser une déduction. Zozime est mutilé; Vopiscus s'arrête, et personne n'a pris sa place ; Eutrope, Aurélius Victor, Orose sont misérables, comme toujours. Celui qui touche le plus les événemens relatifs aux Teutschs, est Mamertinus ; mais il n'a que des allusions ; et qui peut se fier au langage hypocrite avec lequel le rhéteur mercenaire se montre dans une impudente adoration devant la face d'un empereur ignorant, tandis que la vérité de l'histoire est en question? Il transforme en mensonge ce que nous savons, et donne par là une mesure pour ce que nous ne savons pas. Les noms même qu'il cite ne méritent aucune attention. Il s'inquiétait de faire une phrase bien sonnante et non de trouver la vérité (11).

Dioclétien nomma César le grossier guerrier Maximien, parce que non-seulement la Gaule était ravagée par les guerriers teutschs, mais parce que de plus, dans ce pays, les paysans eux-mêmes, réduits au désespoir par les mauvais traitemens les plus épouvantables, s'étaient soulevés pour réclamer, les armes à la main, sous le nom de Bagaudes, la justice que leur avaient si cruellement refusée l'arrogance des Romains et leur mépris des hommes. Maximien reçut la mission de regagner la Gaule à l'empire et d'étouffer les révoltes. Il chercha par tous les moyens à arriver à la solution ; mais il ne réussit qu'imparfaitement. Cinq ans environ après son arrivée dans la Gaule, son panégyriste le vantait d'être sorti victorieux de batailles innombrables et d'avoir amené la Gaule, sans défaite et sans perte, à une sécurité inouïe ; mais la voix du puissant orateur retentit à faux devant la marche des événemens. Les Bagaudes peuvent, par quelques rencontres, avoir été décidés à déposer les armes, mais ils n'étaient pas tranquillisés : ils n'attendaient qu'une autre occasion pour se soulever de nouveau; et de toutes les contrées de la Gaule, des hommes, pressés par la même nécessité et poussés par la même désolation, affluaient soit chez les peuples teutoniques, soit chez les remuans Bagaudes (12). Comme peuples teutoniques qui s'étaient jetés sur la Gaule, le rhéteur nomme les Allemanni et les Burgundes, les Chaibons et les Hérules. Il prétend que Maximien s'en remit pour la destruction des deux premiers à la famine et au glaive ; les deux autres, bien qu'ils fussent les premiers parmi les barbares, furent, dit-il, dans une seule bataille, avec peu de cohortes, même par le César presque seul, qui se précipita sur eux comme un fleuve débordé, tellement anéantis qu'il n'en resta pas un seul homme pour porter à leurs mères et à leurs femmes la nouvelle d'un tel malheur ; mais les Allemanni et les Burgundes continuèrent à subsister dans leur ancienne force, et Ammien Marcellin déjà a remarqué au sujet des Allemanni, que, malgré les nombreux revers qu'ils avaient dû éprouver depuis leur formation, ils étaient devenus toujours plus forts, comme si pendant des siècles ils étaient restés intacts (13). Les Chaibons sont un peuple de l'invention du rhéteur ; ni avant ni après on n'en a jamais entendu parler. Quant aux Hérules, comme ils prirent part, dans une direction tout autre, à la lutte générale, il est vraisemblable qu'ils ne vinrent jamais dans la Gaule qu'au service des Romains (14). Un doute non moins juste est excité par le tableau de l'invasion des Romains dans le Teutschland, au delà du Rhin, et sous Dioclétien, en partant de la Rhétie, de la construction d'un monument dans l'intérieur du pays, de la dévastation par le fer et le feu, des prières des Franks pour obtenir la paix, de l'établissement des Romains sur la rive droite du Rhin et de la soumission des peuples sarmatiques. Comme le rhéteur, par ignorance ou pour célébrer d'autant plus magnifiquement son héros, n'hésite pas, contrairement à toute l'histoire antérieure, à émettre l'assertion que le Rhin n'avait jamais été franchi par les Romains et qu'il avait toujours été considéré comme un rempart de l'empire contre la fureur des barbares, on peut avec raison croire, en opposition avec lui, que les expéditions de

Maximien dans le Teutschland, si réellement elles ont eu lieu, furent sans importance et sans résultat (15). L'exagération de l'orateur devant la foule assemblée est toutefois remarquable : elle prouve qu'à cette époque on ne savait plus rien des possessions des Romains sur la rive droite du Rhin, de leurs fortifications et de leurs retranchemens; enfin il faut, sans aucun doute, ajouter encore moins de foi à l'allusion que fait le rhéteur à des luttes sanglantes des peuples teutoniques les uns contre les autres qu'à ses assertions sur leurs guerres contre les Romains. Lui-même considère ces luttes comme une démence à laquelle ses divinités, Dioclétien et Maximien, avaient su attirer, comme par enchantement, le monde barbare (16); mais ce qu'il place au temps où il vivait semble n'être qu'une faible réminiscence d'époques antérieures: «Là, dit-il, où le bruyant Danube répand ses ondes et où l'Elbe redoutable traverse la Germanie, les peuples se précipitèrent dans leur propre sang : les Burgundes furent entièrement détruits par les Goths; les Allemanni s'armèrent pour les vaincus; les Theruinges, une autre partie des Goths, unis aux Thaifales, combattirent les Vandales et les Gépides. » Mais, dans son zèle oratoire, il oublie aussitôt ce qu'il a dit et fait du peuple détruit l'ennemi de ceux qui combattent pour lui: «Les Burgundes, ajoute-il, se sont emparés du territoire des Allemani, mais aussi avec leur défaite ; les Allemani ont perdu leur pays et le réclament. » Assurément, tout cela n'est que vaine déclamation sans consistance historique. Les Romains entendaient volontiers parler de l'accomplissement de leurs vœux les plus ardens, et le rhéteur flattait leurs oreilles comme les oreilles de l'empereur.

Un autre fait au contraire est mis hors de doute par les écrivains qui du moins rapportent les événemens d'une manière historique. Toute la partie septentrionale de la Gaule fut parcourue et pillée par les Franks et les Saxons; ils arrivèrent par mer, débarquèrent, pillèrent et transportèrent le butin dans leur pays. Carausius, homme d'une grande réputation militaire, reçut la mission de purger la mer et de protéger les côtes de la Belgique et de l'Armorique; car il semble qu'on avait renoncé à la Batavie, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, elle était vraisemblablement en alliance avec les Franks. L'entreprise de Carausius n'eut aucun résultat : il encourut par là le soupçon de favoriser les courses des Teutschs et de partager avec eux le butin. Maximien donna l'ordre de le mettre à mort; mais Carausius, instruit de cet ordre, passa avec la flotte romaine dans l'île de Bretagne, gagna la légion qui se trouvait dans cette île, se déclara empereur, se mit en relation avec les peuples teutoniques, les favorisant, soutenu par eux, et fut dans cette alliance un nouveau fléau pour l'empire romain. Pendant sept ans il conserva l'île de Bretagne comme empire indépendant; et lorsqu'il fut tombé sous les coups d'Alectus, son compagnon, celui-ci prit sa place et resta trois ans empereur dans l'île de Bretagne; mais les Franks conservèrent la Batavie comme partie de leur confédération, et la côte septentrionale de la Gaule fut en majeure partie perdue pour l'empire romain (17).

Cette défection de l'île de Bretagne, des soulèvemens en Égypte et en Afrique, les relations incertaines de l'Asie et les mouvemens des peuples teutschs depuis la mer Noire jusqu'à la mer teutonique déterminèrent Dioclétien à honorer du titre d'empereur le César Maximien. Deux autres personnages, Constance et Galérius, furent nommés Césars, adoptés comme fils par les deux empereurs et séparés de leurs femmes, afin que par leur mariage avec les filles impériales l'alliance des quatre princes pût être d'autant plus consolidée. Appuyée sur tant de fortes épaules, la domination de l'empire ébranlé, qui était devenue trop lourde pour un seul homme, semblait pouvoir reposer en sûreté. Constance, sans aucun doute le plus noble des quatre souverains, plein de bonne volonté, prenant part au malheur des hommes et disposé à tout effort intellectuel, se chargea, l'an 292, de la défense de la Gaule et des pays occidentaux, pendant que les trois autres cherchèrent à mettre le Danube en sûreté et à maintenir ou à fonder leur puissance en Asie et en Afrique. Les peuples teutoniques persévérèrent dans leur inimitié, et la guerre continua à l'ancienne manière; mais les événemens sont tout aussi peu connus qu'auparavant, et à peine est-il question, en un seul mot, des négociations et des traités multipliés qui évidemment eurent lieu. Selon Jornandès, les Goths fournirent des secours à l'empereur Maximien contre les Parthes. Suivant Aurélius Victor, les Mark-Mannen furent battus, et les

Carpes obtinrent des demeures dans l'empire romain. Eutrope parle de la soumission des Carpes et des Bastarnes, de la défaite des Sarmates et de beaucoup de colonies de prisonniers établies dans l'empire. Dans le panégyriste Eumène paraissent aussi des Quades et des Juthungues battus et des Goths recherchant la paix. Constance toutefois semble avoir eu à soutenir la lutte la plus difficile; mais ses exploits ne se montrent presque que dans le miroir flatteur de ce rhéteur, sans ensemble et sans leurs circonstances. Beaucoup de batailles furent livrées, la Gaule délivrée, beaucoup de peuples barbares anéantis, le roi d'une nation redoutable fait prisonnier, le pays des Allemanni ravagé depuis le pont du Rhin jusqu'au passage du Danube; les frontières de la Rhétie et de la Germanie étendues jusqu'au Danube; le pays, qui est à peine un pays, l'île des Bataves comprise entre le Waal et le Rhin, arraché aux Franks et beaucoup de prisonniers, hommes et femmes, fiancées, garçons et filles, partagés aux habitans du pays des Trévires et des Nerviens pour cultiver leurs terres dévastées jusqu'à ce qu'on pût leur assigner des terres à eux-mêmes. Le Chamave, le Frison, le pillard vagabond et sauvage, vit son orgueil brisé, dut obéir au geste et à la voix des Romains, se soumettre à des châtimens corporels et se trouver heureux de recevoir des armes pour la défense de l'empire qu'il était venu piller. L'île de Bretagne aussi, qui depuis dix ans avait fleuri sous des maîtres particuliers, dans des relations amicales avec les Teutschs, fut regagnée par Constantin, et des troupes frankes qui, au service de l'empereur britannique, s'étaient rendues maîtresses de la ville de Londres trouvèrent une ruine complète. Enfin l'île des Bataves fut encore une fois arrachée aux Franks, qui, passant sur le Rhin gelé, s'en étaient de nouveau emparés. Un dégel subit empêcha leur retraite et les força d'acheter, pour une partie d'entre eux, la faculté de se retirer moyennant la captivité de l'autre partie, destinée, sans aucun doute, au service militaire des Romains. De semblables événemens sont mentionnés par l'orateur sans ordre et sans ensemble (18). Les historiens, au contraire, racontent un autre événement qu'Eumène ne touche que légèrement. Une armée allémannique se jeta avec impétuosité sur la Gaule. Constance alla à sa rencontre. On en vint à une bataille près de la ville de Lingonæ (aujourd'hui Langres). Les légions romaines furent mises en fuite par les Teutschs dans un tel désordre qu'elles oublièrent leur empereur, et que celui-ci trouva les portes de la ville déjà fermées lorsqu'il y arriva. Constance toutefois eut le bonheur d'échapper, bien que d'une manière peu glorieuse, à la captivité qui le menaçait : il fut tiré au haut des murailles avec des cordes; mais au bout de cinq heures, lorsque l'armée fugitive se fut rassemblée de nouveau à l'abri des murailles, il fit une attaque contre les Allemanni. Ceux-ci, qui, dans l'ivresse de la victoire, négligeaient les précautions nécessaires, furent repoussés avec une grande perte. On dit que près de soixante mille hommes furent tués; mais le César aussi, comme l'en félicite Eumène, ne revint pas sans blessures (19).

Lorsque ensuite, l'an 303, les deux empereurs Dioclétien et Maximien eurent célébré à Rome un éclatant triomphe pour des victoires véritables ou prétendues sur les ennemis de l'empire et de leur domination, et lorsque, deux ans après, les deux empereurs eurent abdiqué leur dignité, l'un volontairement par des motifs équivoques, l'autre parce qu'il ne put résister aux instances du premier, les deux Césars, Constance et Galérius, prirent le titre d'empereurs, et d'autres Césars furent nommés pour les aider à leur tour à la défense, au gouvernement et à l'administration de l'empire. Mais bientôt l'union entre les dépositaires du pouvoir fut détruite; des passions humaines se réveillèrent; la méfiance produisit des tribulations; les tribulations conduisirent à des menées astucieuses, à des conventions perfides, à des guerres implacables et à des actions sanglantes. Six empereurs arrivèrent au pouvoir: l'un était excité par le regret d'une grandeur perdue; dans l'autre, le désir de tout gagner naquit de la crainte de tout perdre, et la puissance divisée de l'empire se heurta d'une manière effrayante contre elle-même pour le malheur des pays. Après dix-huit années seulement de troubles de toute espèce, l'un des princes qui se partageaient le pouvoir, Constantin, fils de Constance, qui, après la mort de son père, prit la pourpre dans l'île de Bretagne, l'an 306, réussit à force de prudence, de ruse, de violence, de cruauté, enfin par tous les moyens, bons ou mauvais, à devenir le seul maître de l'empire.

Pendant ce temps, la guerre continua tou-

jours avec les peuples teutoniques; il y eut un changement continuel amené par le sort des combats, par des traités et des accommodemens. Le Rhin et le Danube furent constamment témoins de la lutte; les expéditions se firent en deçà et au delà; mais il est fatigant de suivre les pauvres indications qui, semblables à des feux follets, s'agitent sur le marais de l'histoire de cette époque et nous attirent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La nuit couvre l'occasion, l'obscurité couvre la marche, les ténèbres couvrent le résultat; on ne peut trouver aucune trace de corrélation: tout est sans couleur et sans forme; mais en réalité aucun changement ne s'était opéré dans les relations et dans la position des peuples. Les Teutschs sont sur l'offensive, les Romains sur la défensive: pour ceux-là, la guerre est un jeu fécond en gain; pour ceux-ci, elle est une dure nécessité. Mais dans leur malheureux aveuglement, les Romains semblent avoir toujours encore méconnu le véritable état des choses: la retraite des troupes teutsches avec leur butin au delà des frontières est appelée par eux une victoire; l'éloignement acheté d'armées menaçantes, rétablissement de la sûreté de l'empire; une bataille gagnée, anéantissement des peuples; une expédition passagère dans les pays teutschs, agrandissement de la domination romaine. Par de telles déclamations, les contemporains peuvent avoir été trompés, et l'investigateur des temps postérieurs doit en être troublé; mais le cours des événemens ne fut pas interrompu, et le destin de l'empire ne fut pas détourné. Pendant qu'avec une confiance apparente on promenait ses regards sur les immenses pays de la domination romaine et que l'on cherchait à maintenir dans une imprudente arrogance l'ancien orgueil de la grandeur et de la puissance de Rome, ces pays, de plus en plus privés de leurs habitans par les horreurs de plusieurs siècles, furent livrés à des colons teutschs afin d'obtenir des hommes pour les armes et des bras pour la culture d'un sol dévasté. On espéra vainement rompre par la servile éducation romaine la libre pensée héréditaire de ces hommes, en vain de les rendre étrangers à leur peuple en les accoutumant aux lois et à l'immoralité de Rome. Le temps était passé depuis longtemps où il était facile aux Romains de frustrer de leur nationalité des peuples entiers par la supériorité de l'intelligence. L'ancienne force s'était éteinte, et les artifices modernes étaient tournés en ridicule: Rome était intellectuellement vaincue. Constantin reconnut publiquement cette vérité devant les contemporains et devant la postérité en élevant la croix au-dessus des insignes de l'ancienne magnificence et en la déployant devant une armée qui jurait encore par l'empire romain, mais qui n'avait ni sang romain dans les veines ni sentiment romain dans l'âme; il la reconnut publiquement lorsqu'il abandonna la ville de l'antique grandeur, fit de Byzance le siége de l'empire et chercha, par une nouvelle organisation, à donner de nouvelles forces à ce corps engourdi; mais contre les peuples teutoniques, qu'on ne pouvait ni gagner par des traités ni apaiser par l'argent et les présens, on hasarda une guerre d'une nature nouvelle et malheureuse. On ne pouvait vaincre dans un combat ouvert et honorable; une paix durable n'était pas possible après une si longue guerre à vie et à mort; la ruse et la perfidie restaient sans succès; aussi une cruauté sauvage devait tenir dans une crainte constante ceux qui depuis longtemps n'avaient accordé aucune considération à la puissance romaine; mais Constantin oublia qu'il est dangereux d'exciter à la vengeance celui qui possède les moyens de satisfaire sa vengeance, sinon aujourd'hui du moins demain.

Il dut la pourpre principalement à un prince des Allemanni, Éroch, qui avait accompagné son père dans l'île de Bretagne. Vers ce même temps, les Franks et les Allemanni avaient passé de nouveau le Rhin. Constantin marcha contre eux, et les contraignit à la retraite; mais deux princes ou rois des Franks, appelés par le rhéteur Ascarich et Redagais, eurent le malheur de tomber entre les mains des Romains, et Constantin fit livrer ces princes aux bêtes féroces, à Trèves, et déchirer par elles aux yeux de la multitude assemblée (20). Constantin lui-même était un jeune homme; peut-être faudrait-il lui pardonner quelque chose; mais le malheureux peuple vit dans ce lâche méfait un spectacle sublime (21), et les panégyristes, dans la pleine conscience qu'un tel crime devait produire une haine ineffaçable (22), célébrèrent le jeune furieux, même encore vingt ans après (23), comme un héros de force et de sagesse. Nazarius le compare à Hercule, parce que de même que celui-ci étouffa deux serpens, de

même il étouffa deux dragons dans le berceau de sa souveraineté. Eumène appelle cet horrible meurtre une victoire journalière et éternelle, plus avantageuse que toutes les heureuses batailles du temps passé : «Une défaite ne garantirait pas la fin de la guerre ; il serait plus court d'arracher aux ennemis leurs chefs. Pourquoi un empereur reculerait-il devant l'offense par une juste sévérité s'il sait soutenir ce qu'il a fait? Les ennemis peuvent bien haïr, pourvu qu'ils craignent, et Constantin avait placé la terreur sur les frontières de l'empire. Aucun boulevard de la nature n'est invincible ; les forteresses sont pour les frontières un ornement plutôt qu'une défense : la terreur seule est un mur infranchissable. Les Franks n'entreprendront jamais de passer de nouveau le Rhin ; ils mesurent leur propre sort sur le destin de leurs rois (24). Ils ne se hasardent pas à s'approcher du Rhin ; ils ne boivent même pas sans inquiétude l'eau des fleuves qui coulent dans l'intérieur de leur pays. » Un tel aveuglement des vieillards, des savans et des sages a pu facilement étourdir le jeune empereur et le confirmer dans ses œuvres infâmes.

La crainte des Franks toutefois paraît avoir été moins grande que les rhéteurs ne le croyaient ou feignaient hypocritement de le croire. Ils s'occupèrent aussitôt d'un grand armement. Nazarius nomme les Bructères, les Chamaves, les Chéruskes, les Vangions, les Allemanni et les Tubantes comme les peuples qui, soulevés isolément, résolurent bientôt de combattre en commun. Mais ces noms sont évidemment réunis sans fondement, et vraisemblablement le rhéteur n'avait rien autre chose en vue que de montrer l'étendue de la confédération franke en accumulant les noms de beaucoup de peuples (25). Le but du mouvement était sans aucun doute de demander compte aux Romains de l'infamie qu'ils avaient commise. Constantin passa rapidement le Rhin ; il réussit par la fraude et l'astuce (26) à surprendre les Teutschs et à rompre et déjouer leur projet. Suivant Eumène, le pays des Bructères subit une désastreuse dévastation. L'issue est incertaine. Vraisemblablement le séjour dans le Teutschland ne fut pas long ; Constantin lui-même, dans la conscience de son crime, ne foula pas sans crainte le sol teutonique. Il portait l'habit d'un simple soldat, pour se soustraire aux regards et à l'épée des Teutschs, et fit répandre le bruit qu'il n'était pas dans l'armée (27). Un pont qu'il avait ordonné de bâtir sur le Rhin près de Cologne resta inachevé (28), soit parce qu'il fit bientôt sur le sol teutonique la découverte qu'il ne fallait songer ici à aucune conquête ou parce qu'il craignait qu'une telle construction ne déterminât les peuples teutschs à un mouvement plus grand encore et à une alliance plus étroite. Une paix fut aussi conclue à des conditions inconnues (29), à laquelle la nécessité du moment força les Franks. Cependant Constantin n'hésita pas à vouer à la mort de leurs princes tous les adultes qu'il emmena captifs : comme son âme était frappée de crainte devant leur juste ressentiment et qu'il redoutait leur vie sous les armes aussi bien que dans l'esclavage, ils furent livrés dans le cirque de Trèves en proie à la fureur des bêtes féroces et trouvèrent, pour le divertissement des inhumains spectateurs, une fin accompagnée d'horribles tortures (30). Constantin moissonna des éloges pour ce nouvel acte d'héroïsme ; les gémissemens des Franks au contraire ont été étouffés dans le tumulte du temps. Mais la vengeance ne fut pas oubliée, bien qu'elle dut être ajournée à des jours postérieurs. L'ennemi ne se hasarda pas à pénétrer dans le pays des Franks, et la forte augmentation de l'armée romaine, depuis que Dioclétien avait divisé l'empire, rendait impossible d'entreprendre une attaque sur la Gaule. Ils risquèrent, il est vrai, une tentative, déjà quelques années après, lorsque Constantin quitta la Gaule, pour s'assurer la souveraineté sur Rome et l'Italie ; mais ce fut sans bonheur et sans succès. L'empereur avait atteint son but avec une rapidité inattendue et revint assez tôt dans la Gaule pour déjouer leur plan. Il semble que leur colère fit leur malheur : l'empereur recula devant eux ; ils le poursuivirent avec impétuosité ; il fit alors subitement volte-face et remporta la victoire après un combat qui fut doublement rude, parce qu'une flotte romaine rendit difficile aux Teutschs le retour au delà du Rhin. Une joie fut pourtant gâtée pour l'empereur et ses partisans : la religion chrétienne n'avait apporté dans son âme ni douceur ni sentiment de justice et d'honneur (31) ; il condamna encore cette fois les prisonniers à combattre les bêtes féroces ; mais les malheureux hommes et jeunes gens teutschs auxquels ce sort était réservé prévinrent cette horreur et s'ôtèrent la vie de leurs propres

mains. Le rhéteur romain ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils tenaient peu de compte de la mort, mais qu'il leur fut insupportable de servir de spectacle à leurs ennemis, et qu'ils se tuèrent afin que des yeux avides de sang ne pussent se réjouir de leurs tortures. L'empereur cependant consola ses sujets de leur attente trompée par l'introduction des jeux franciques, qui devaient être célébrés tous les ans à Trèves en l'honneur de ses victoires sur les Franks (32).

A partir de ce temps, la guerre suivit son cours accoutumé ; car Constantin s'éloigna de la Gaule, son fils Crispus fut chargé de la defense du Rhin, et ni celui-ci ni tous les Romains ne ressentaient le cruel mépris des hommes qui remplissait son âme. Mais pour les Franks le malheur eut des suites durables. Selon la marche naturelle des choses humaines, leur confédération s'était relâchée dans les années de leur malheur ; l'apparition d'anciens noms de peuples dans les dernières luttes avec les Romains semble prouver qu'elle était près de son entière dissolution. Les Franks étaient entrés dans une voie désastreuse : ils étaient en danger de perdre toute puissance, parce qu'ils la disséminaient et employaient à des courses isolées pour le pillage et le butin les forces qu'ils avaient originairement réunies pour un but sacré, pour le salut et la sûreté de la patrie. Le malheur que Constantin leur fit subir les ramena à la résolution, à reconnaître leur situation et leur avantage durable. Ils renouvelèrent leur alliance (33) et renoncèrent aux courses aventureuses qui ne faisaient qu'exciter les passions et l'avidité et ne donnaient ni force ni sûreté. Ils attendirent ainsi leur temps et laissèrent passer au-dessus d'eux les tempêtes par lesquelles tant de peuples furent entraînés, dispersés ou brisés.

CHAPITRE VIII.

VICTOIRE DU CHRISTIANISME DANS L'EMPIRE ROMAIN. — RELATIONS DES GOTHS. — ADMISSION DE BEAUCOUP DE VANDALES DANS L'EMPIRE ROMAIN.

Constantin, surnommé le Grand, devint sans aucun doute un grand instrument sous la main de la Providence, qui dirige les destinées des hommes. Il faut laisser à Dieu le soin de juger ses sentimens au moment où il embrassa la religion chrétienne. Le cœur humain ne lui pardonnera jamais sa vie et ses actions : la douceur et la bonté qui lui sont attribuées étaient dans ses calculs et non dans ses principes ou dans son caractère ; elles étaient aussi d'une nature dégénérée, plus favorables à l'avantage immérité de quelques-uns qu'un bienfait pour les peuples, plus souvent une violation de la justice qu'une bienfaisante effusion d'une bienveillance royale. Par lui furent renversées les barrières qui s'étaient opposées jusqu'ici à la propagation de la religion chrétienne; par lui furent éloignés les dangers dont avaient été menacés sans cesse ceux qui la reconnaissaient (1). Il a donné au christianisme la liberté, et dans la liberté la domination. Ceci ne fut pas non plus son œuvre ; ce qu'il fit était dans la nécessité des circonstances : le vieux monde mythologique s'était écroulé, et aucune puissance humaine ne pouvait le rétablir ou élever sur ses ruines un édifice nouveau ; les temples étaient encore debout, mais ils étaient vides ; les offrandes brûlaient encore, mais la pensée manquait, et la méditation devant l'image du dieu s'était perdue dans l'examen d'une œuvre artistique en pierre ou de sa valeur en bronze. L'intérêt privé, l'égoïsme, l'orgueil et la vanité conduisaient seuls encore les races illustres auprès des autels et maintenaient en elles l'hypocrisie de l'antique superstition (2) ; les âmes du reste des hommes étaient fatiguées, abattues, usées par des souffrances sans fin. Un malheur inouï, qui croissait chaque jour, pesait lourdement sur la vie : aucune action ne fortifiait le cœur parmi les douleurs du temps, aucune prévision pieuse dans l'avenir n'élevait le cœur, aucune pensée à la grandeur des ancêtres n'aiguisait le génie. L'attente et la résignation étaient la résolution la plus sage. Avec la force morale s'était aussi évanouie la pieuse confiance dans les anciens dieux ; la confiance était anéantie parce qu'elle ne pouvait assurer ni victoire, ni protection, ni repos, ni progrès. La tentative de se tenir par soi-même, sans s'inquiéter de l'incertain, de mépriser ce qui tombe sous le sens, de supporter le poids de la vie avec indifférence et de quitter avec indifférence la lumière du soleil ne réussissait que pour un petit nombre d'hommes, et la tentative d'étouffer dans l'ivresse des plaisirs le souvenir des choses au delà de la terre, qui est

inné dans notre esprit comme un désir ineffaçable de revoir son ancienne patrie, avait complètement échoué (3). Ce désir était resté et s'était changé dans la désolation de ces temps en vœu ardent. Dans cette position et dans ces idées, les hommes ne pouvaient s'empêcher d'embrasser la foi chrétienne. Sans réclamer ni force ni action, se plaisant dans les souffrances et dans l'humilité, cette foi offrait le soulagement après lequel les âmes soupiraient; elle consola des douleurs du temps et fit une vertu de la patience à les supporter; elle anéantit la grandeur de ce monde par l'éternelle béatitude qu'elle promettait à ceux qui la reconnaîtraient: s'avançant sur les ruines de toutes les anciennes religions, sans contrainte et sans arrogance, sous la forme d'un patient satisfait, ayant sur la tête l'auréole de l'amour éternel et s'approchant avec une égale bienveillance de chacun, qu'il fût maître ou esclave, cette religion dut gagner les cœurs. Aucune puissance n'était en état de l'écraser; chaque jour elle devenait un besoin général: cela avait été prouvé de la manière la plus évidente par la dernière grande tentative faite pour sauver le paganisme sous Dioclétien, qui sans aucun doute était calculée pour l'entière destruction de la religion chrétienne par tous les moyens, par l'anéantissement des saintes Écritures, par la confiscation des biens, par l'oppression, par la persécution, par les tortures et la mort. La mort avait perdu sa terreur; les tortures produisaient des saints, et la prison et la pauvreté n'avaient pas de puissance sur des hommes dont l'âme portait avec une joyeuse confiance ses regards vers l'éternité. Constantin reconnut l'état du monde; il vit la croix dressée dans le ciel, à l'abri des atteintes de la puissance humaine, et lut clairement dans le caractère du temps qu'il ne pourrait vaincre que par elle (4): il passa donc avec résolution du côté des chrétiens; il ne devint pas toutefois un persécuteur des païens.

Mais vers le temps où Constantin forma cette grande résolution, la doctrine du christianisme avait déjà perdu depuis longtemps la sublime simplicité des saintes vérités que lui avait enseignées son divin fondateur. Bien que, selon la croyance de ses fidèles, elle fût descendue du ciel, fille de la Divinité, elle avait sur la terre commencé sa course dans les régions inférieures de la société humaine; du fond des cabanes, elle avait pénétré jusque dans les palais; partie du plus petit peuple, qui ne trouvait que dérision et mépris, elle était venue chez les peuples qui étaient fiers de leur civilisation, de leur grandeur et de leur bonheur. Les puissans de la terre l'avaient regardée avec ironie à son apparition; elle avait été folie aux yeux des sages: sans armes et sans puissance, les partisans du christianisme avaient résisté aux premiers; sans science et sans instruction, ils avaient résisté aux seconds. Contre les premiers, ils étaient restés simplement ceints de l'épée de la foi; contre les autres, ils avaient bientôt employé la force du génie; aux uns et aux autres, ils s'étaient efforcés d'imposer des mœurs pures et une vie sevère, et la nécessité du temps s'était partout rangée de leur côté dans cette double lutte.

Mais la dure oppression que les fidèles eurent à souffrir, les cruelles persécutions auxquelles ils furent exposés depuis Néron jusqu'à Dioclétien, presque pendant deux siècles et demi, les forcèrent à chercher par des voies mystérieuses à sauver leur vie et leur foi. Le maintien de la religion sembla ne pouvoir être assuré que si partout en silence étaient fondées des communautés de fidèles, si ces communautés se rattachaient fortement les unes aux autres, si elles restaient en active communication entre elles et se garantissaient réciproquement consolation et encouragement, joie et protection. De telles relations amenèrent la généralité des fidèles et chaque communauté chrétienne en particulier à une position difficile à l'égard de la puissance publique et de la société civile, et dans cette position, sans le vouloir ni le choisir, ils furent forcés de mêler à leur existence et à leurs habitudes un élément terrestre. Tous ceux qui reconnaissaient le Christ n'avaient pas non plus un cœur pur, et tous ne résistaient pas aux séductions du monde et aux charmes des passions; aussi un ordre sévère, une rigoureuse surveillance, une discipline très-dure furent regardés comme d'autant plus nécessaires que l'on avait plus à craindre les regards de l'ennemi; et ainsi, par la crainte et l'oppression, furent produits les germes d'une organisation sociale qui, maintenant que Constantin élevait le christianisme sur le trône, commencèrent à se développer suivant les relations nouvelles, et le terrain était gagné

sur lequel l'Église, forte, ferme et magnifique, conformément à la préférence que le christianisme avait obtenue sur le paganisme et à la faveur impériale, commença à s'élever successivement. Mais comme les sectateurs du christianisme apparurent devant le trône impérial comme une société ordonnée et affermie, l'empereur put se risquer d'autant moins à usurper sur ses relations réelles qu'il comprenait moins lui-même la doctrine, et qu'il était moins capable de distinguer, de l'ordre social, la foi dans sa vérité pleine de vie. Ainsi commença une séparation de la puissance ecclésiastique et de la puissance temporelle. Constantin n'avait assurément lui-même aucune idée arrêtée sur ses relations avec la société ecclésiastique, et pour cela il avança et recula tour à tour; personne aussi ne pouvait songer à la véritable corrélation : mais il était dans la nature des choses, telle qu'elle s'est formée historiquement, que l'empereur ne pût obtenir ni prétendre aucune influence qui dépassât l'ordre civil, et par là même fut dès maintenant projetée la double racine qui avec la suite du temps s'est transformée en une discorde active.

De l'autre côté, à l'égard des sages et des savans, avait commencé de très-bonne heure une lutte des opinions qui ne cessa pas avec la victoire dans le temps de la domination. La parole du salut, pour être défendue contre la subtilité et la science, fut attirée dans le cercle de l'intelligence et interprétée d'une façon par l'un, d'une façon par l'autre. Ceux que la foi avait réunis furent divisés par l'examen. Ce qu'il y avait de plus élevé et de plus saint fut en question ; une erreur mit l'âme en danger. Plus le besoin d'unité se faisait profondément sentir ou était reconnu, d'autant plus fortement les passions humaines enflammées augmentèrent la discorde. Le croyant zélé ne connaissait pas de tolérance, et une concession lui paraissait un crime irrémissible : pour l'éternel salut, pour l'éternelle béatitude, il ne pouvait songer à aucune compensation, comme pour les choses d'ici-bas. La doctrine d'amour et de paix perdit sa force devant l'impétuosité de la discussion: la tiédeur eût été un crime, le retard une perte. Mais celui qui, lorsque le christianisme était sous l'oppression du pouvoir temporel, n'eût pas reculé devant le martyre pour le Sauveur, celui-là ne put nullement aussi, lorsque le christianisme fut arrivé à la souveraineté, rester en arrière de la persécution dirigée contre ceux qui ne pouvaient partager sa conviction sur le salut et le Sauveur. Constantin, entièrement ignorant quant au sujet de la discussion et se tenant sans intérêt entre les partis, eut le juste désir d'éteindre d'une manière quelconque la lutte entre Arius et Athanase (6), qui vers ce temps ébranla les communautés chrétiennes d'Orient et menaça d'ébranler tout le monde chrétien. Il lui était indifférent de quel côté fût le droit; il ne fallait que rétablir l'unité (7). Mais en convoquant la grande assemblée de trois cent quatre-vingts évêques, réunie l'an 325, à Nicée, en lui donnant pleine liberté de délibérer, de discuter et de décider, tandis que lui-même, comme laïc en face du clergé, l'élu de Dieu, s'abstenait de toute usurpation, il introduisit dans la vie le grand principe de l'indépendance de l'Église et lui donna des suites pour les générations à venir. Mais l'assemblée des évêques n'atteignit pas son but : l'une des opinions put bien réunir la majorité des voix; elle ne put toutefois étouffer l'autre opinion qu'Arius avait défendue, et l'empereur ne parut que comme serviteur de l'Église. Le feu de la passion continua de brûler, à peine un peu calmé par le pouvoir impérial, semblable à un feu souterrain qui, tandis que ses flammes ne s'élèvent que rarement dans les airs, pénètre dans les profondeurs et gagne autour de lui, échauffant, embrasant, consumant tout au loin. Des discussions antérieures entre des docteurs chrétiens n'avaient pas été sans importance ; mais cette dernière grande discorde exerça dans la suite du temps une profonde influence sur les états, les peuples et les générations (8). Plus tard, l'observateur de ces luttes continuelles, qui souvent dégénérèrent en disputes sauvages et furent la source des démarches les plus odieuses et les plus opposées, peut au premier coup d'œil sentir pénétrer dans son âme une grande douleur; cependant, après un examen plus exact, il reconnaîtra facilement et la nécessité de ces phénomènes et les bienfaits et les avantages qu'ils renfermaient en eux et qu'ils opérèrent. Ils eurent leur origine dans la nature de l'esprit humain ; ils reçurent leur caractère propre de l'état du monde. Une noble et honorable tendance vers la vérité et la certitude produisit un zèle tumultueux ; les relations de la vie causèrent des troubles. L'essence de la

religion chrétienne resta intacte ; seulement la beauté originaire de sa forme fut obscurcie par un surcroît d'œuvres et d'additions humaines. Mais par cela même fut conservé à des hommes qui vinrent plus tard le moyen de remonter à cette essence et de considérer cette beauté dans toute sa pureté. Par la rudesse des peuples nouveaux et par l'entière décadence de la science et de l'instruction parmi les peuples anciens, la force de la nouvelle croyance menaça d'écraser la vie. Peut-être même sans la rivalité des sectes, la victoire du christianisme eût-elle été inutile; elle eût pu s'éteindre en elle-même devant la puissance temporelle ou devant la vanité d'une vieille civilisation qui n'aurait rendu heureux que le petit nombre de ceux qui se seraient en silence consacrés à elle. Les passions impétueuses tirèrent les partis du doux repos de la foi et les poussèrent à la pensée et à l'investigation. L'intelligence conserva son honneur, le génie sa carrière, et la science et l'érudition reçurent une puissance que ne put abattre même l'invasion des barbares.

Mais les peuples teutoniques étaient à l'égard du monde chrétien dans la même position qu'auparavant à l'égard du monde païen. On ne peut déterminer quelle influence la victoire du christianisme dans l'empire romain eut sur ses propres relations avec cet empire. Dans la suite des événemens, la domination du christianisme dans l'empire devait sans doute devenir de la plus haute importance pour ces relations, et cette importance, elle l'acquit. Toutes les anciennes religions s'appuyaient moins sur l'amour que sur la force, moins sur la foi que sur l'action. L'homme adressait ses prières aux dieux, parce qu'il reconnaissait ou craignait leur puissance, et il circonscrivait cette puissance dans le pays où ils régnaient et où pour cela même ils étaient honorés. C'est pour cette raison qu'il se prêtait si facilement en pays étranger au culte de dieux étrangers, et qu'il oubliait la religion de sa patrie, qu'il aurait sans doute défendue dans sa patrie au prix de sa fortune et de sa vie (9). La conversion des Teutschs au christianisme aussitôt qu'ils conquirent ou habitèrent un pays où le christianisme régnait ne pouvait pas manquer par conséquent et ne manqua pas. Et ensuite la religion chrétienne se montra comme médiatrice entre les vainqueurs et les vaincus ; elle rendit possible un rapprochement, une compensation, une réunion ; elle adoucit même la guerre avec les Romains et rendit plus léger le malheur des hommes sur lesquels passa cette guerre. Mais il serait difficile de dire combien fut gagné dans le premier moment : l'empire romain ne reçut assurément aucun surcroît de puissance. Constantin s'était trompé dans ses calculs s'il avait cru donner par la foi nouvelle une nouvelle âme aux peuples de l'empire romain. La religion chrétienne n'était pas belliqueuse de sa nature ; elle était bien conciliable avec l'héroïsme et pouvait donner à celui-ci une plus belle direction et une importance plus élevée que tout ce que le monde connaissait, mais elle ne pouvait produire cet héroïsme, et dans l'empire romain manquait le fonds moral dont il eût pu sortir. Par la nouvelle discorde qui, avec le christianisme, s'était introduite dans la vie, les esprits furent encore plus éloignés qu'auparavant des idées d'honneur et de patrie. L'empereur ne pouvait arrêter de nouveau le cours du fleuve, puisqu'il avait lui-même percé la digue qui le contenait. Et ses autres institutions dans l'empire, la nouvelle division de celui-ci en préfectures, la séparation de l'administration civile et de l'administration militaire; l'augmentation du nombre des légions et la réduction de chacune d'elles au quart de leur ancien effectif ; l'introduction d'un cruel système d'impôts ; les immenses dépenses faites pour transformer la ville de Byzance en une nouvelle Rome et la translation dans cette Rome nouvelle du siége de l'empire de la ville des anciens dieux et de l'ancienne grandeur ; enfin la formation de sa cour à la manière de l'Orient par l'introduction d'une vaine magnificence et d'usages serviles ; ces institutions et d'autres encore (10) n'étaient pas propres à opérer l'union qui paraissait pouvoir seule sauver. Elles purent dans le fait résulter en majeure partie des circonstances ou du moins du point de vue sous lequel l'empereur saisissait les circonstances ; elles purent se rattacher aux changemens religieux ; l'une peut avoir rendu l'autre nécessaire ; elles résultèrent néanmoins aussi en partie de l'ambition illimitée de l'empereur Constantin, et nécessairement elles durent produire toute sorte de malheurs et exercer une profonde influence sur les passions les plus nobles des hommes comme sur les passions les plus vulgaires. Mais ce qui aurait pu donner au christianisme, sous le rapport civil

aussi, une influence forte et bienfaisante ne fut pas tenté, plus par erreur et par aveuglement que par négligence ou par manque de bonne volonté. Voici ce qu'il eût fallu : répression de l'arbitraire chez les magistrats, liberté et sûreté pour l'industrie, rupture des fers de l'esclavage, éloignement des soldats étrangers, rappel de l'esprit guerrier dans les citoyens et armement de tous les habitans des pays de l'empire pour la défense de leurs propriétés ; et tout cela resta entièrement étranger à ce siècle.

Cependant les relations entre les peuples gothiques et les Romains paraissent être devenues plus amicales. Il n'est pas invraisemblable que les Goths qui servaient dans l'armée romaine ou qui avaient obtenu des demeures dans l'empire, loin de leur ancienne patrie, reconnurent dès lors la religion chrétienne. Parmi eux se trouvaient des hommes importans à l'armée et à la cour qui, avec leur empereur et maître, suivaient la croix non-seulement sous les drapeaux, mais encore à l'autel. Les habitans romains eux-mêmes de la Dacie et les villes grecques sur la mer Noire facilitèrent cette transition. De plus, le zèle pour la foi en Orient poussa à des tentatives pour propager la religion, et le séjour de l'empereur dans ces pays favorisa des tentatives de cette nature, comme il contribua à consolider les relations avec les Goths. Dans l'assemblée des évêques à Nicée paraît un évêque, Théophile, pour le peuple goth. Cette apparition ne prouve pas, il est vrai, que les Goths fussent déjà chrétiens, mais elle prouve qu'on faisait attention à eux dès que les affaires des partisans du christianisme étaient en question, et qu'on travaillait à les gagner à la foi. Il y avait aussi des évêques chrétiens à Trèves et à Cologne ; mais il n'est pas parlé d'un évêque pour les Franks et les Allemanni. Les Goths étaient donc dans une autre position que ces peuples par rapport au christianisme.

Entre Constantin et les peuples gothiques il y eut sans doute des guerres, et à l'ancienne manière ; ces guerres furent occasionnées comme les précédentes. Tantôt les Romains ne remplissaient pas les obligations qu'ils avaient contractées dans la nécessité du moment, et c'est le motif que donnent Eusèbe et Jornandès (11) : tantôt les Romains, fidèles à leurs anciens principes, cherchaient à exciter la désunion parmi les peuples teutoniques, ou entre ceux-ci et les nations sarmatiques qui leur étaient soumises, et de telles tentatives ne restaient pas sans succès (12). Enfin quelques troupes gothiques peuvent aussi avoir été poussées par la passion du pillage et du butin à des irruptions sur le territoire romain, dès qu'elles ne voyaient pas les frontières convenablement gardées ; et Zozime remarque, ce que les circonstances rendent vraisemblable, que Constantin, à cause de ses institutions et de ses entreprises dans l'empire, négligea et découvrit les frontières (13). Mais ces deux ou trois guerres n'eurent pas de suites ; il n'en est fait mention qu'en général. Il est question d'un pont sur le Danube, de la conquête de la Dacie , de grandes batailles et de victoires, comme de traités de paix et de jeux gothiques pour la célébration de ces événemens. Il ne manque pas non plus de contradictions, mais leur redressement n'aboutit à aucune donnée. Zozime enfin et le rhéteur Thémistius rendent tout incertain, car suivant cet historien, Constantin ne fit pas de guerre aux Goths (14) ; mais devant cinq cents cavaliers thaifales, qui firent irruption dans l'empire romain, il chercha, après une grande perte, son salut dans une fuite honteuse ; le rhéteur au contraire, dans son zèle pour l'éloge de l'empereur Valens, fait entendre assez clairement que Constantin accorda aux Goths un tribut annuel en or, en argent, en vêtemens et en blé, aussi bien qu'une entière liberté de commerce dans les villes sur le Danube et sur la mer Noire. Et dans le même zèle pour l'illustration de l'empereur Théodose, il laisse échapper l'indication que Constantin fit élever à Constantinople même, en face du palais du sénat, une statue en l'honneur d'un prince goth, du père d'Athanarich, et qu'il y fut contraint pour apaiser ce redoutable ennemi (15). Sans aucun doute ce fut une condition de la paix que le prince goth accorda à l'empereur romain et que cette statue devait conserver comme un bienfait dans le souvenir des Romains, ou ce fut dans le même sens une exigence de l'accomplissement de laquelle le prince goth fit dépendre le secours dont l'empereur romain avait besoin et qu'il cherchait près de lui. Et dans le fait, selon Jornandès, des guerriers goths, sans lesquels, comme il le dit, rien ne pouvait être décidé (16), se tinrent du côté de Cons-

tantin dans sa lutte contre Licinius. Cette lutte n'était pas étrangère à la religion. Licinius avait de l'éloignement pour le christianisme; si la victoire s'était déclarée pour lui, les partisans du christianisme auraient été exposés à de nouvelles persécutions d'autant plus épouvantables peut-être, que sous la faveur de Constantin, ils avaient déjà levé plus audacieusement la tête. Cette armée gothique décida la victoire pour Constantin et resta ensuite à son service, au nombre de quarante mille hommes (17), sous le titre honorifique d'alliés. Les écrivains chrétiens parlent souvent aussi de fréquentes conversions des Goths et leur attribuent le miracle de la croix avec laquelle Constantin marcha contre eux au combat et à la victoire.

Il se peut toujours que les combats, les victoires, les conversions soient incertaines; il est hors de doute que Constantin sut par le génie et l'activité, par l'argent et des artifices perfides, maintenir le Danube pour frontière à l'empire, cependant ce maintien fut plus apparent que réel, plus dans les mots que dans la vérité, car non-seulement Constantin remit de plus en plus les armes romaines à des mains teutsches, mais comme les précédens empereurs, il admit encore dans l'empire de grandes masses d'hommes teutschs et leur assigna des terres romaines pour demeures, soit qu'il espérât par cette conduite obvier au décroissement toujours plus fort de la population, soit qu'il ne fût en état de maintenir la paix qu'à cette condition. Selon Jornandès, qui relève chaque chose à sa façon dans l'histoire de son peuple, Avarich et Aorich étaient rois des Goths au temps où Constantin combattait encore pour l'empire (18) : ils eurent pour successeur Geberich, fils d'Helderich. Celui-ci, désirant augmenter l'éclat de sa race par d'éclatans exploits, attaqua les Vandales qui avaient pour roi Visumar, de la race des Asdinges (19). Les Vandales, qui, selon Dexippe, étaient venus de l'Océan et n'avaient pu atteindre qu'au bout d'un an les frontières de l'empire, étaient fixés entre les Goths à l'est, les Mark-Mannen à l'ouest, les Hermundures au nord, et le Danube au sud. Une bataille entre les Goths et les Vandales, sur le fleuve Marissia, resta indécise. Mais bientôt le roi Visumar tomba avec une grande partie de son peuple; le pays des Vandales fut pillé, et bien que Geberich le perdît de nouveau, les débris des Vandales cherchèrent de nouvelles demeures. Constantin les reçut et leur assigna la Pannonie. Là ils restèrent environ quarante ans et obéirent aux ordres des empereurs.

Tel est le récit de Jornandès. Il est évidemment peu positif et inexact dans les détails, comme tout ce qui a trait aux relations des peuples teutoniques entre eux; ce qu'il y a de plus réel toutefois, l'admission des Vandales dans la Pannonie, pourrait bien ne pas être mis en doute, et il est très-possible que les circonstances de détail aient été défigurées à dessein par les Romains pour cacher dans l'ensemble de l'événement ce qu'il y a de frappant et de fort (20). Car c'était sans aucun doute une chose qui donnait à penser que cette continuelle augmentation du nombre des Teutschs dans l'empire. C'était rendre teutsch le territoire romain, parce qu'on ne pouvait espérer de transformer les Teutschs à la vie romaine. Ce que les Romains représentaient si volontiers comme un agrandissement de leurs forces et comme une victoire sur les Teutschs n'était en fait et en vérité rien autre chose qu'une conquête des Teutschs dans l'empire romain.

CHAPITRE IX.

CONFUSION DE L'EMPIRE ROMAIN APRÈS LA MORT DE CONSTANTIN-LE-GRAND. — CONQUÊTES DES FRANKS. — IRRUPTION DES ALLEMANNI.

De l'an 337 à l'an 354.

Constantin-le-Grand mourut l'an 337, lorsque, malgré son âge avancé, il songeait encore à entreprendre une expédition contre les Perses. L'aîné et le plus noble de ses fils, Crispus, élève du sage Lactance, était devenu longtemps auparavant la victime des intrigues de sa belle-mère, Fausta, et de la dureté de son père soupçonneux. Les trois autres fils nés de cette Fausta, les Césars Constantin, Constance et Constant, héritèrent de l'empire. Leur père ne mérite pas le reproche de les avoir négligés, de n'avoir pas surveillé leur éducation, ou de les avoir tenus éloignés des affaires publiques. Bien plus, tout ce qu'il avait été possible de faire pour leur instruction avait été fait, et de grands gouvernemens leur furent confiés dès qu'ils sortirent de l'adolescence. Mais dans les

élémens hostiles de la vie de cette époque, au milieu de la corruption de la cour qui, formée d'une manière singulière, ne cherchait sa grandeur et sa magnificence que dans un luxe exagéré, dans des mœurs étrangères et dans une adoration servile; au milieu de la violence de toutes les relations et des contradictions tranchantes que produisaient les nouvelles institutions, et devant l'exemple dangereux d'un arbitraire impitoyable que leur donnait leur propre père, se perdirent toutes les bonnes qualités dont la nature pouvait avoir doué les trois empereurs; et la culture dont ils étaient ornés et l'expérience qu'ils avaient acquise ne servirent qu'à leur fournir les moyens de satisfaire leurs passions, de commettre des méfaits, des cruautés et des crimes. De sagesse digne de princes, il n'y en avait point en eux, point d'affection fraternelle, point de vertu chrétienne (1). Sur le cadavre même du vieil empereur s'éleva une sanglante folie, et ses deux frères, ses six neveux et d'autres parens ou alliés de sa maison furent égorgés. Ensuite il y eut une amère discorde que Constantin luimême avait excitée entre ses fils en élevant imprudemment deux neveux au rang de César (2). Cette discorde entraîna d'abord des artifices, des intrigues et des méfaits secrets; mais bientôt elle excita une haine et des guerres affreuses. La rage avec laquelle les frères ennemis cherchèrent à se détruire eux-mêmes et leur maison, et les vices auxquels ils se livrèrent, réveillèrent dans les armées l'ancien esprit de révolte qui avait été enchaîné par Dioclétien et par Constantin, et des hommes qui n'avaient d'autre titre que leur force, la faveur des soldats et la désolation du peuple, se hasardèrent à étendre la main pour arracher le diadème impérial de la tête de ceux qui ne savaient pas le porter avec honneur. Ainsi la confusion augmenta, et les malheurs du temps gagnèrent. Une suite d'années s'écoula au milieu d'atrocités de toute espèce, jusqu'à ce qu'enfin la maison impériale fût entièrement détruite et qu'un des fils du grand Constantin, Constance, fût arrivé, sur les cadavres sanglans de ses frères, de ses cousins et d'autres rivaux, à être seul maître de l'empire romain.

Les peuples teutoniques s'étaient tenus tranquilles durant les dernières années de l'empereur Constantin. Ils attendaient leur jour, le jour de la vengeance : maintenant, il semblait arrivé, amené par l'ineptie des fils d'un père plein de force; car la division et le bouleversement de l'empire ne leur restèrent pas inconnus. Beaucoup de leurs fils portaient les armes romaines et combattaient pour la cause des empereurs, dans le but d'acquérir des avantages, des distinctions, ou d'apprendre la guerre; quelques-uns de ces fils étaient revêtus à la cour impériale de hautes dignités et aux armées d'importantes fonctions, et ceux mêmes qui étaient les maîtres de l'empire ou qui tendaient à le devenir étaient assez insensés pour exciter les peuples teutoniques et leur faciliter l'invasion de l'empire. Leurs entreprises cependant sont incertaines pendant des années. Mais vers le temps où Constantin, qui avait tenu sa cour à Trèves, avait succombé sous son frère Constant auquel il cherchait à arracher l'Italie, et lorsqu'ensuite Constant, l'an 341, vint dans la Gaule, les Franks avaient passé le Rhin et avaient pris possession de la partie septentrionale de ce pays. Constant peut s'être essayé contre eux; mais après une guerre de deux ans, il fit la paix avec eux et les laissa en possession de la partie septentrionale de la Gaule, de la Batavie et de la Belgique qui y confine. Aucun historien, il est vrai, n'a fait expressément cette remarque; mais les événemens subséquens le prouvent de la manière la plus claire, et un panégyrique que le sophiste Libanius fit en l'honneur des deux empereurs Constant et Constance peut en témoigner. Les Grecs, pressés seulement par les Goths, ne connaissaient pas encore les Franks et entendirent peut-être alors leur nom pour la première fois. Le rhéteur explique à cette occasion ce nom (3), et fait de ce peuple une description qui n'était pas propre à inspirer le désir d'une guerre contre lui : « Ces Franks sont un peuple innombrable, dit-il; leur force surpasse encore l'immensité de leur multitude. La fureur de la mer n'est pas plus redoutable pour eux que la terre ferme; le froid du Nord leur est plus agréable qu'un ciel tempéré. Leur plus grand tourment est une vie inactive; la guerre est pour eux le comble du bonheur, et si l'un d'eux perdait une partie de ses membres, il combattrait avec ceux qui lui resteraient. Si l'on gagnait la victoire, la poursuite ne servirait à rien; la fin de la fuite est le commencement de l'attaque. Ils ont aussi, en vertu de leurs lois, des récompenses pour l'audace et

des distinctions pour la témérité. Ils regardent toujours le repos comme une faiblesse : aussi ceux dont la domination est voisine d'eux n'ont jamais réussi à les forcer à la tranquillité par des traités de paix ou par la force des armes (4). On est forcé de se tenir sans relâche, nuit et jour, sur ses gardes pour s'opposer à leurs irruptions. On ne peut manger sans armes, ni dormir sans casque; car de même que dans une tempête la seconde vague s'élève avant que la première se soit brisée contre le rocher, et après la seconde la troisième, ainsi se jette en avant un second chef d'armée des Franks avant que le premier corps de bataille ait été repoussé. Mais enfin une digue devait être opposée à cette vague. Le roi (Constant) est venu et a changé leur infatigable ardeur guerrière en désir de paix, et il n'a atteint ce but par aucun autre moyen que par une ardeur de combats plus grande encore que celle qui était en eux-mêmes (5). Aussi n'ont-ils pas osé engager la lutte avec lui : au lieu de se servir de leurs mains pour manier la lance, ils les ont tendues pour implorer un traité. La preuve en est qu'ils ont reçu de nous des autorités aussi bien que des surveillans de leur conduite (6), et renonçant à leurs dispositions sauvages, ils vivent selon les lois humaines, et oubliant leur avidité, ils honorent la foi du serment et aiment la tranquillité. » Le rhéteur assure qu'il ne parle pas d'après un simple bruit, et qu'il n'a rien épargné pour rechercher la vérité. Mais si ce grand changement des relations entre les Franks et les Romains a réellement été introduit, il n'a pu avoir lieu d'aucune autre manière que par la concession faite aux Franks de la partie septentrionale de la Gaule. Les Romains peuvent être arrivés à ce que le Rhin fût toujours encore reconnu officiellement comme la frontière de l'empire : cette apparence était indifférente aux Franks. Ils laissèrent volontiers subsister la maison sous un nom étranger, pourvu qu'ils en fussent les propriétaires. Mais certainement les autorités romaines et les surveillans n'étaient reconnus que de cette partie des Franks qui avait été admise dans l'empire romain ; il est impossible qu'ils l'aient été par les autres. La honte elle-même fournit au rhéteur une riche matière d'éloges et de plaisanteries.

Ces relations entre les Franks et les Romains durèrent sept ans ; ensuite une nouvelle guerre menaça. Les Romains armèrent (7) ; l'occasion et le but sont inconnus. Mais avant que la lutte pût commencer, l'empereur Constant perdit l'empire et la vie. Après peu de temps d'une conduite louable, il s'était, dans de voluptueux penchans, entouré de beaux jeunes gens et s'était précipité dans les vices et la cruauté ; il était devenu pour ses conseillers un objet de dérision, pour l'armée un objet de haine, pour le peuple un objet d'horreur. En conséquence le commandant de sa garde, d'intelligence avec un petit nombre d'affidés, n'eut qu'à se montrer seulement revêtu de la pourpre, comme par plaisanterie (8), pour être aussitôt salué empereur par les magistrats, les soldats et les habitans du pays. Constant se vit forcé à une fuite ignominieuse, et le meurtre le poursuivit de près et le frappa avant qu'il eût pu atteindre un bateau pour se sauver. Le nouvel empereur s'appelait Magnence : il était Teutsch, sans aucun doute, et Frank selon toute vraisemblance. Julien, qui dans la suite devint empereur, nomme les Franks et les Saxons ses parens et ses compatriotes. Il est à peine croyable qu'il soit venu comme captif parmi les Romains. L'assertion de Julien qu'il était un malheureux débris du butin fait sur les Germains et un esclave vulgaire n'a aucune valeur, parce qu'elle est seulement émise dans l'hypocrisie d'une colère oratoire, hasardée et sans fondement. Julien rétracte aussi ce dire dans un second panégyrique de Constance et se contente d'appeler Magnence un barbare et un étranger. Aurélius Victor l'appelle également barbare, et Zozime dit qu'il avait immigré en Gaule (9). Certainement c'était un homme de génie et d'un esprit cultivé, et il ne commença pas sans prendre de grandes mesures sa dangereuse carrière (10). Il conclut la paix et une alliance avec les Franks et les autres peuples teutoniques. Car après que les provinces occidentales de l'empire eurent juré par son nom, il se hâta de passer les Alpes pour mettre l'Italie à l'abri du danger, pour gagner les pays sur le Danube où les légions avaient reconnu le diadème qui, dans une rage aveugle et dans un espoir sauvage, avait été mis sur la tête du vieux Vétranion par Constantina, la propre fille du grand Constantin, et pour aller à la rencontre de l'empereur Constance qui arrivait d'Asie. Il dut pour cela mettre la Gaule en sûreté devant les peuples teutoniques, afin que le César

Décentius, son frère, pût conserver d'autant plus sûrement le pays mis à découvert. Il n'avait cependant pas gagné les Teutschs sans de grandes concessions; mais dans son expédition, de grandes troupes de leurs fils suivirent ses drapeaux. Julien nomme ces mêmes Franks et Saxons les peuples les plus braves et les plus belliqueux. L'Italie se montra aussitôt soumise aux ordres de Magnence ; le petit-fils du grand Constantin, Népotien qui, dans sa bouillante jeunesse, essaya de conserver à sa maison Rome et l'Italie, paya de la vie au bout de quelques semaines son imprudence, et Rome vit de nouveau des meurtres et des atrocités. Mais avant que Magnence eût pu opérer une alliance avec Vétranion et pénétrer les légions illyriennes de son esprit, l'empereur Constance avait réussi, par les artifices de la ruse, à force d'argent et de grandes promesses, à ramener à sa fidélité les chefs de celles-ci, et Vétranion, entouré de trahison, d'une intelligence faible et incapable par son grand âge de résolution et d'action, avait, dans les champs du mensonge de Sardique, ôté le diadème de sa tête, de la manière la plus ignominieuse, pour se jeter aux pieds de Constance et implorer sa grâce. Avec cet événement commença la ruine de Magnence. Déjà auparavant Constance avait sèchement refusé ses propositions de paix ; dès lors un accommodement parut entièrement impossible ; la puissance de Constance était renforcée par les légions d'Illyrie ; il pouvait compter encore plus sur l'impression morale que le retour de cette armée à la maison de Constantin devait produire sur tout le monde romain. Magnence cependant ne perdit ni la présence d'esprit ni l'espérance. Au commencement aussi la fortune sembla se déclarer pour lui : Constance prit la fuite devant lui, et les grands mouvemens de son armée furent ordonnés avec tant de talent et un tel coup d'œil qu'il pouvait à peine encore douter de l'issue. Dans le fait, il rejeta avec une fière confiance les propositions par lesquelles Constance découragé implora maintenant lui-même la paix; mais l'état des choses changea soudain. Silvanus, le fils d'un Frank, Bonitus, qui avait servi comme général dans l'armée de Constantin-le-Grand, avait été élevé et instruit dans les mœurs et les sciences romaines, et il n'était pas étranger aux désirs et aux calculs des Romains. Celui-ci put reconnaître le précipice sur lequel était placé Magnence, même dans son bonheur. Il céda donc aux séductions de Constance, viola encore la fidélité, et passa avec la cavalerie que Magnence avait placée sous ses ordres, du côté de l'ennemi de son empereur (11). Ensuite Constance remporta dans la bataille de Mursa une victoire qu'il n'avait pas méritée, puisque loin de la lutte il en attendit l'issue dans une pieuse méditation. Les troupes teutsches ne cédèrent à la supériorité du nombre qu'après une effusion de sang si effroyable que les meilleures forces de l'empire furent détruites dans cette bataille (12). Magnence se replia sur l'Italie ; mais dans ce pays, qui naguère avait si rapidement et si chaudement embrassé sa cause, il fut reçu maintenant comme un homme poursuivi de près par le malheur ; entouré d'un monde ennemi, toute tentative pour le contenir était inutile. Dans la bataille sur le Ticinus ses troupes teutsches tirèrent encore une fois une formidable vengeance de l'armée de l'empereur Constantin; mais la victoire même ne fut pas une voie de salut. Les drapeaux de l'empereur, servant de signaux sur les murs des villes, déterminèrent les vainqueurs à passer les Alpes et à rentrer dans la Gaule pour terminer le sort de l'empereur où il avait commencé. Et ici tout était également changé ; partout l'esprit de méfiance l'accueillit ; partout il trouva les dispositions que produit l'abandon de la fortune. Magnence reconnut son sort et se précipita sur son épée, et son désespoir ne laissa non plus à son frère, le César Décentius, que le choix entre une mort volontaire ou un ignominieux châtiment : il aima mieux se tuer, l'an 355 (13).

Les peuples teutoniques avaient conservé la paix avec Magnence avec la même fidélité que leurs fils avaient montrée en combattant pour lui (14). Mais lorsqu'ils virent sa cause perdue, ils ne manquèrent pas de mettre à profit la confusion de l'empire et de recommencer la lutte un moment interrompue. Plusieurs écrivains assurent que Constance lui-même avait cherché à décider à grands frais les barbares à une irruption dans la Gaule pour fermer aussi à son odieux adversaire son dernier refuge ; et il est bien possible que, dans son aveuglement passionné, il ait eu moins de répugnance pour les ennemis de l'empire que pour son ennemi personnel. Il n'est pas non plus invraisemblable que les peuples teutoniques

aient employé sans hésiter les moyens qu'il leur fournissait, et qu'ils n'aient pas éclairé les Romains sur leurs entreprises, si ceux-ci toutefois étaient enclins à se faire illusion à ce sujet; Claudius Civilis avait déjà agi de cette manière deux siècles auparavant. Mais il est certain que les peuples le long du Rhin entrèrent en mouvement et passèrent ce fleuve, ou s'avancèrent sur le point où ils étaient déjà en possession de la rive gauche, et que les peuples sur le Danube n'attendaient que le moment où l'armée romaine serait éloignée pour suivre cet exemple. Les Franks commencèrent à emporter et à détruire les villes fortes, qui avaient été jusqu'alors le plus grand obstacle dans leurs luttes, et qui maintenant opposaient à peine d'autre résistance que la force de leurs murailles et leurs fossés. Jusqu'à la Meuse et à la Moselle tout fut envahi, et ces expéditions dévastatrices pénétrèrent bien avant dans le pays. Les Allemanni commencèrent à agir dans la partie méridionale là où les Franks cessaient. Chnodomar et deux frères, Gundomad et Vadomar, étaient à leur tête: Ammien Marcellin les nomme rois des Allemanni (15). Constance fit l'expérience que ces peuples, bien qu'ils se fussent rendus volontiers à son invitation, n'avaient pourtant en aucune façon pris les armes pour lui. Après la défaite de Magnence, ils se montrèrent comme ennemis de l'empereur. Pendant que Constance, moins satisfait de sa victoire que tourmenté par la méfiance et le soupçon, et poussé par le désir de se venger et de punir, passait l'hiver à Arles et cherchait à éclaircir par des fêtes et des jeux son esprit sombre, une grande partie de la Gaule resta au pouvoir des Teutschs et fut toujours plus opprimée et plus ravagée.

Au printemps de l'an 354, Constance se mit en route et se rendit à Valence pour aller à la rencontre des Allemanni, qui menaçaient de rompre même ses communications avec l'Italie. Le manque de vivres que l'on devait tirer de l'Aquitaine força à un nouveau retard. On ne parvint qu'à grande peine et par de grands présens à contenir la fureur de l'armée affamée qui était réunie à Cabillona sur l'Arar (aujourd'hui Châlons-sur-Saône). L'expédition marcha enfin au milieu de grandes difficultés le long du mont Jura vers le Rhin. Les Allemanni se retirèrent: Dans la contrée où fleurit maintenant la ville de Bâle, les Romains atteignirent le fleuve (16); sur l'autre rive se tenait l'armée des Allemanni, disposée pour la bataille. Les Romains essayèrent de jeter un pont; mais ils furent tellement criblés d'une grêle de traits qu'ils furent forcés de renoncer à cet ouvrage téméraire. Dans cette perplexité, un homme qui connaissait le pays offrit, moyennant une récompense convenable, de montrer pendant la nuit un endroit guéable dans le fleuve par lequel l'armée pourrait, sans être remarquée, gagner l'autre rive. Il reçut la récompense, montra l'endroit, et l'armée passa. Mais les Romains se virent trompés, car les Allemanni étaient sur leurs gardes et se tenaient prêts au combat et à la défense. Parmi les Romains, qui voyaient détruit par cette vigilance le brillant espoir d'une victoire facile, trois hommes allemaniques, Latinus, Agilo et Scudilo, qui étaient revêtus de hautes dignités à la cour et à l'armée (17), encoururent le soupçon d'avoir secrètement informé leur peuple de la surprise projetée; car ayant dans leur propre cœur la trahison et la perfidie, les Romains voyaient partout trahison et perfidie et ne croyaient pas à la vertu humaine. Les Allemanni, pour ne pas perdre leur avantage par leur impétuosité, attendirent l'attaque. Mais les Romains déconcertés, ayant devant eux l'ennemi, derrière eux le fleuve et les Alpes, exclus de la Gaule, en cas de malheur, par les Franks, ne pouvaient hasarder une bataille rangée. L'empereur Constance proposa donc une paix; et les Allemanni, qui n'avaient pas besoin d'une gloire nouvelle, ne rejetèrent pas cette proposition qui leur promettait sans combat les fruits d'une victoire; ils envoyèrent les hommes les plus distingués d'entre eux pour conclure la paix. Ammien Marcellin dit, il est vrai, que ces hommes vinrent implorer le pardon de leur attentat et la paix; mais il ne sait donner aucun motif pour lequel ils l'auraient fait, si ce n'est peut-être que les augures et les sacrifices n'auraient pas été favorables. Ammien était un contemporain et un honnête homme; il voulait incontestablement dire la vérité; mais il ne fut pas témoin oculaire, et il partageait aussi les préjugés contre les barbares. La véritable marche des choses put donc bien lui rester cachée (18). L'empereur négocia d'abord en secret avec les envoyés. Mais comme il pouvait craindre qu'une paix conclue avant la bataille, à la vue de l'ennemi, ne fît une mauvaise impression et ne lui

devint même pernicieuse, il convoqua l'armée à une assemblée pour s'assurer d'avance son assentiment. Constance est signalé par les rhéteurs de ce temps comme un puissant orateur. Par la seule force de sa parole, dit-on, il renversa le vieux Vétranion du trône que les légions lui avaient construit. Avant la paix avec les Allemanni, il tint le discours suivant, qui peut servir de preuve de la justesse avec laquelle les historiens n'ont vu dans son éloquence qu'une vanité sans fonds et sans adresse ?

« Que personne ne s'étonne, après tant de peines, après des marches si longues et après avoir reçu des convois de vivres si abondans, maintenant que, soutenus par votre confiance, nous sommes arrivés dans les cantons barbares, si, changeant soudain de résolution, nous nous tournons vers des pensées plus douces. Chacun de vous, dans sa propre réflexion, reconnaîtra pour vrai que le soldat ne considère et ne défend jamais que lui-même et sa propre vie. Mais un empereur, gardien par des devoirs égaux du salut des autres, reconnaît que les relations des peuples font sa protection, et qu'il doit saisir courageusement toutes les ressources que l'état des choses lui permet selon la gracieuse volonté de Dieu (19). Pour que je puisse maintenant vous exposer et vous indiquer pourquoi je vous ai réunis, vous, mes fidèles compagnons, écoutez avec des oreilles attentives ce que je veux formellement vous déclarer, car le langage de la vérité est droit et simple. Inquiets devant le haut degré de votre gloire, que la renommée, en l'exaltant magnifiquement, a porté même parmi les hommes des régions les plus éloignées, les rois et les peuples des Allemanni demandent par des ambassadeurs que vous voyez ici le dos courbé le pardon du passé et la paix. Circonspect, prévoyant, considérant ce qui est utile, je crois, si du reste vous me donnez votre assentiment, qu'il nous faut nous assurer la paix. Je réfléchis à beaucoup de choses : d'abord les vicissitudes de la guerre seront évitées ; ensuite ces hommes, comme ils le promettent, deviendront nos auxiliaires de nos adversaires qu'ils sont ; puis nous apaiserons sans effusion de sang les assauts furieux si souvent dangereux pour les provinces ; enfin nous n'avons pas vaincu seulement l'ennemi qui tombe dans les batailles, qui est dompté par les armes et la force ; mais quand la trompette se taira, celui qui sait par expérience que nous ne manquons ni de force contre les séditieux, ni de clémence pour les esprits soumis, se rangera volontairement sous le joug. En un mot, bien que j'attende votre décision, je n'en suis pas moins, comme prince, tranquille dans l'opinion que dans un bonheur fortuit il faut garder une mesure modérée. Et croyez-moi, ce qui est bien réfléchi sera attribué non à l'inertie, mais à la modestie et à la justice. »

Rien ne peut mieux faire connaître l'état des choses et la perplexité de l'empereur que ce discours ; rien ne peut mieux prouver que la conduite de l'armée que son inquiétude était partagée par tous. Car à peine Constance avait-il cessé de parler que toute l'assemblée se déclara aussitôt à l'unanimité pour la paix : « Ce qui décida le plus, dit Ammien Marcellin, ce fut la réflexion que la fortune de l'empereur ne veillait que dans les disgrâces civiles, mais que dans les guerres extérieures l'issue était habituellement funeste. » La paix fut donc conclue : l'historien en passe les conditions sous silence. Mais que ces conditions aient été imposées par les Allemanni et non par les Romains, c'est non-seulement ce que nous pouvons supposer d'après la perplexité dans laquelle se trouvaient ceux-ci, mais aussi une expression d'Ammien Marcellin semble en témoigner. La paix fut solennellement reconnue, non à la manière romaine, mais à la manière teutsche (20) : l'empereur romain dut donc s'accommoder aux usages tudesques ; et celui-là ne se soumet pas qui peut exiger, mais celui qui doit donner des garanties. Bien plus, les conditions de la paix ressortent assez clairement de l'histoire des époques suivantes. On abandonna par un traité formel aux Allemanni, comme l'empereur pouvait le leur avoir promis antérieurement dans sa passion ou dans son embarras, le pays entre le Rhin et les montagnes des Vosges, depuis les Alpes jusqu'à Mayence. Car ils parurent, ce diplôme à la main, selon le rhéteur Libanius et d'autres auteurs, trois ans plus tard devant le César Julien et réclamèrent la foi sacrée des traités (21). Du reste Constance, après la conclusion de la paix, envoya contre les Franks ce Silvanus qui avant la bataille de Mursa lui avait assuré la victoire par sa perfidie (22) ; il se rendit lui-même à Milan.

CHAPITRE X.

DERNIÈRE DÉFENSE HEUREUSE DE L'EMPIRE ROMAIN CONTRE LES PEUPLES TEUTONIQUES.—MAUX DES ALLEMANNI ET DES FRANKS PAR L'ÉPÉE ET LA PERFIDIE DE JULIEN.

De l'an 355 à l'an 360.

Constance avait la paix, mais pas de repos ; le mauvais génie du soupçon, dont son âme était possédée, le suivit à Milan et le tourmenta incessamment de nouvelles illusions. Un cercle toujours croissant d'avides courtisans et de lâches eunuques l'entourait et flattait sa passion par des paroles mystérieuses, des allusions et des insinuations secrètes. La délation était une preuve de zèle dans le service ; la suspicion d'autrui était un témoignage de son propre zèle ; et le cœur de l'empereur se remplissait ainsi facilement de flammes qu'il ne pouvait éteindre que dans le sang. A son retour en Europe, contre les rebelles Magnence et Vétranion, il avait nommé César, Gallus, un fils de Julius Constantin, frère du grand Constantin ; il lui avait fait épouser sa propre sœur Constantina et lui avait confié la défense et l'administration des provinces d'Asie. Gallus avait, depuis cette époque, gouverné et désolé l'Asie avec dureté et cruauté. Sa nature grossière et la sauvage soif de sang de sa misérable femme l'avaient entraîné dans des méfaits et des crimes. Mais dans Constance s'était élevé aussi contre lui le soupçon que le trône impérial était son but et la souveraineté son seul désir. Ce soupçon tourmentait l'empereur par une crainte toujours croissante, et son âme torturée ne se tranquillisa que lorsque, avec la nouvelle de la mort de sa sœur, on eut déposé à ses pieds les vêtemens de son cousin et beau-frère, comme preuve du meurtre de celui-ci (1). Gallus ne méritait pas de vivre, parce qu'il ne s'entendait pas à vivre ; mais la manière dont, par hypocrisie et par trahison, il fut attiré à la mort et tomba au milieu de tourmens toujours croissans sous des mains vulgaires, dans le même lieu où Crispus, le noble frère de l'empereur, avait été assassiné, détourne les sentimens humains de ses crimes précédens contre l'auteur de cette atrocité (2).

Dans la première joie du succès de ce crime, Constance fit un beau rêve : ses flatteurs élevèrent jusqu'au ciel sa gloire et sa vertu, et lui-même, comme si son empire était fondé sur l'éternité, s'appela dans son orgueilleuse vanité le maître du monde (3) ; mais bientôt ce rêve fut détruit. Tandis que ses confidens, par leurs perfides insinuations, éveillaient en lui des inquiétudes contre des hommes entre les mains desquels étaient les affaires de l'empire, de mauvaises nouvelles arrivèrent des provinces. En Orient on remarquait une grande agitation ; les peuples teutoniques sur le Danube montraient des intentions hostiles ; la guerre contre les Franks avait été conduite sans succès par Silvanus, et des Allemanni appelés Lentienses par Ammien Marcellin (4), non engagés par la paix de l'année précédente ou n'en tenant pas compte, pénétraient dans les hautes montagnes de l'Helvétie et cherchaient à s'en rendre maîtres. Le danger le plus proche sembla le plus pressant. Constance, rassasié de tortures et de supplices, entreprit en conséquence une expédition en Rhétie pour repousser les Allemanni ; il établit un camp fortifié dans la plaine Caninique. Son général Arbetio, chef de la cavalerie, devait, là où le Rhin perce avec une impétuosité juvénile à travers d'épouvantables rochers et se précipite par de puissans écueils dans le beau lac de Constance, où il se calme sans pour cela devenir un fleuve paisible (5), tomber sur les flancs et les derrières des ennemis pour intercepter leurs communications avec leur peuple. Mais ce plan de destruction n'avait pas échappé aux Allemanni, et ils surent le tourner contre les Romains. Lorsqu'Arbetio avec son armée, éloigné du secours qu'il pouvait tirer du camp impérial, se trouva dans les défilés des montagnes, les Allemanni, s'élançant des positions où ils s'étaient cachés, se jetèrent de tous côtés avec une telle vigueur sur leurs ennemis que ceux-ci, saisis de terreur, restèrent immobiles. La résistance n'était pas possible ; il ne restait aucune espérance de salut ; la fuite semblait être la seule ressource. L'armée se débanda donc entièrement, abandonnant tout aux vainqueurs, et quelques hommes seulement sauvèrent leur vie, à la faveur d'une nuit obscure, et revinrent au camp de l'empereur (6). Le général Arbetio fut du nombre de ceux qui échappèrent, mais dix tribuns avaient succombé avec un grand nombre de soldats ou étaient tombés captifs entre les mains des vainqueurs (7). Ceux-ci se montrè-

rent aussitôt devant le camp romain ; ils manquaient de machines pour l'attaque, aussi cherchèrent-ils à attirer les Romains à une bataille rangée. Chaque jour ils paraissaient dès le matin devant les retranchemens, brandissaient leurs épées et provoquaient au combat; mais les Romains, qui n'avaient pas encore surmonté leur terreur (8), supportaient ces insultes et ne pouvaient être attirés hors de leur camp. Par là les Allemanni prirent plus d'assurance et négligèrent l'ordre et les précautions. Enfin trois tribuns se hasardèrent à s'élancer soudain hors des retranchemens ; le succès de leur entreprise décida aussi la multitude craintive à les suivre. On n'en vint pas ainsi à une bataille rangée, parce que les Allemanni surpris n'eurent pas le temps de se mettre en ligne, mais ce fut une attaque contre des bandes sans ordre, et la masse compacte des Romains réussit à forcer les Teutschs à la retraite. Ceux-ci, selon Ammien, éprouvèrent une grande perte ; parmi les morts on trouva des hommes qui se tenaient encore fermes sur leurs chevaux tués (9). Cette victoire si facilement gagnée ne peut toutefois avoir été grande, car les Allemanni ne furent pas poursuivis. Constance les laissa prendre tranquillement le chemin de leur pays, et retourna à Milan, grandement satisfait d'avoir atteint même ce résultat (10).

Vers ce même temps, Silvanus, le chef de l'armée romaine contre les Franks, prit la pourpre à Cologne et se déclara empereur. Silvanus était sans aucun doute un homme distingué, et, bien qu'il ne fût pas content de sa position, il restait fidèle à l'empereur ; mais comme deux fois il avait violé son serment, il fut facile aux courtisans et aux eunuques de le rendre suspect. Déjà la tâche difficile de la guerre contre les Franks lui avait été imposée par les intrigues de la jalousie pour l'entraîner à sa perte ; le peu de succès de cette tâche (11) facilita la tentative de prévenir contre lui le faible et soupçonneux empereur. Les Franks de la cour impériale, dont le nombre était grand et la considération très-haute (12), élevèrent, il est vrai, la voix pour l'homme de leur sang ; ils parvinrent aussi à rompre la trame de l'astuce et de l'illusion, dans laquelle on avait déjà enveloppé l'empereur. Silvanus toutefois, qui connaissait bien la faiblesse de son inconstant empereur, avait perdu la foi en lui, et comme il n'osait pas se liguer avec les peuples franciques auxquels il avait fait la guerre, il crut que, dans une position si dangereuse, il ne devait pas reculer, même devant la dernière extrémité. Mais tout aussi imprévoyant dans sa confiance que prompt dans sa conduite, il devint bientôt victime de sa crédulité. Ursicin, l'un des généraux de l'empereur, venait, comme suspect, d'être rappelé d'Orient et vivait à la cour d'une manière peu sûre sans recevoir de reproches, mais aussi sans obtenir de confiance. Il reçut la mission d'aller à Cologne, accompagné d'un petit nombre d'hommes, parmi lesquels était l'historien Ammien Marcellin, pour arracher, par la prudence ou par la ruse, la pourpre au rebelle. C'était une épreuve pour ses dispositions, et Ursicin accomplit cette dangereuse mission avec le plus heureux succès. Il vit Cologne livrée à un joyeux mouvement, le nouvel empereur entouré du cliquetis redoutable des armes d'une armée pleine d'enthousiasme ; la pensée de faire rapidement irruption en Italie par les Alpes Cottiennes était répandue dans les esprits des soldats. Mais prenant le masque d'un mécontent, il obtint accès auprès de Silvanus ; avec de l'argent il trouva des meurtriers, et un lieu sacré ne servit même pas de rempart contre leurs épées : Silvanus avait cherché un asile dans une église; il en fut arraché au point du jour et massacré.

L'empereur Constance montra à la nouvelle de cet événement une joie démesurée. Mais avec l'ennemi de son trône n'avaient pas été effacés les ennemis de l'empire ; et les supplices et les meurtres par lesquels il célébra la victoire ne sauvaient rien (13). Ammien Marcellin passe sous silence les événemens sur le Rhin après le meurtre de Silanus ; il ménage son chef, Ursicin. Mais la guerre avec les Franks fut, comme il ne peut le dissimuler, conduite d'une manière malheureuse ; ils forçaient de plus en plus les villes sur le Rhin ; Cologne elle-même fut assiégée, et la dévastation s'étendit au loin sur le pays. Les Allemanni pénétrèrent en même temps par le haut Rhin, commencèrent de ce côté la destruction des villes et parcoururent en tout sens les provinces gauloises (14). Dans cet état de choses, l'empereur Constance se résolut, après de longues réflexions et beaucoup de délibérations, à nommer César le dernier rejeton de la maison impériale, Julien, frère de ce Gallus qui était mort assassiné, et à

lui confier la défense de la Gaule et des provinces occidentales. A sa cour toute la coterie de malheur et d'intrigues fut jetée dans la plus grande perplexité par cette résolution : ces hommes craignaient que l'empereur ne revînt à des dispositions plus douces, à des sentimens plus nobles et à la foi en la vertu humaine, car leur considération ne reposait que sur le soupçon, dont ils remplissaient son cœur, et leur moisson n'était riche que si les semences du mensonge et de la calomnie, jetées secrètement à travers ce soupçon, étaient abreuvées de sang. Ils s'étaient efforcés d'envelopper Julien dans la destinée de Gallus pour précipiter les deux frères dans une ruine commune, mais le moment avait été perdu, et maintenant l'impératrice Eusebia, par ses discours sensés, détermina la volonté indécise de son mari en faveur du jeune homme persécuté. Julien, arraché à la vague de la ruine, fut donc amené à Milan dans le palais impérial ; il fut solennellement revêtu de la pourpre ; il reçut pour femme la sœur de l'empereur, Hélène, et à peine arraché à la solitude de l'école et de la méditation, il fut placé sans transition sur la scène bruyante de la vie et de l'action.

Julien avait été doué par la nature des dons les plus beaux et des plus magnifiques facultés : en des temps meilleurs, il se serait élevé au plus haut degré de la grandeur humaine. Il ne s'était pas négligé non plus dans ces jours de malheur, de danger et de désolation, et s'était efforcé de former et de développer son génie naturel ; mais les plus beaux ornemens de l'homme, la franchise et la vérité, étaient restés bien loin de lui. Conservant dans son âme le terrible souvenir du sort des siens, il avait été lui-même, dès sa jeunesse, exposé à une crainte continuelle de la mort. Toujours surveillé et espionné par des ennemis et par des traîtres, il n'avait trouvé que dans la dissimulation et l'hypocrisie un appui contre le soupçon ; mais aussi dans la lutte humaine contre une telle contrainte, il s'était rendu étranger à son siècle et son génie avait pris sa direction vers une vie qui n'était plus. Comme il voyait les puissans du jour, qui reconnaissaient le Christ, souillés de vices et de crimes, il tourna son cœur vers les anciens héros et vers les anciens dieux, et comme la divine vérité du christianisme était devenue pour lui un scandale par les querelles de ses partisans, il chercha une consolation dans les anciens poëtes, et des lumières dans les grands philosophes du paganisme. Tandis qu'il était à genoux devant la croix, ses pensées étaient dans un autre ciel, et le livre du nouveau salut ne lui servait que pour dissimuler les œuvres de Platon. Il porta ainsi en lui la lutte du siècle, et il se trouva lui-même comme un étranger dans le monde. Sans connaissance des relations de la vie, sans expérience dans les affaires de l'état, sans instruction dans l'art militaire, il dut être général et se charger d'un gouvernement (16). Et il eut à peine un but vers lequel il put tendre ; il n'eut même pas de plaisir et de goût aux affaires (17) : il fut simplement poussé par la pensée, par la tranquille raison, et il ne fut charmé que par l'espérance incertaine de sa propre gloire. L'histoire a élevé trop haut ses actions accomplies après des malheurs grands et variés ; mais on ne peut considérer sans admiration ce qui est arrivé par lui. Ce qu'il voulait et cherchait, ce n'était pas un avantage durable pour l'empire, mais cela eut une influence réelle sur la marche des événemens. Le vieux paganisme aussi montra encore en lui un dernier reflet de sa magnificence passée, avant de s'évanouir tièrement. Julien parut comme un beau ciel au coucher du soleil, qui brille après un redoutable orage, mais qui fait naître dans chaque homme la pensée qu'il va être aussitôt voilé par la nuit et les ténèbres.

A la fin de l'an 355, accompagné d'un petit nombre d'hommes habiles dans la guerre, qu'il porte lui-même à trois cent soixante (18), il se rendit de Milan dans la Gaule. A Turin déjà il reçut l'inquiétante nouvelle qu'on lui avait cachée à dessein, que Cologne, la ville d'un grand nom, avait succombé devant l'opiniâtre bravoure des Franks et avait été ruinée par eux. Il se rendit à Vienne : il y resta six mois et travailla avec la plus grande assiduité à s'instruire et à recueillir, à rassembler et à augmenter, à consoler et à tranquilliser. Pendant ce temps, les peuples teutoniques ne négligeaient rien : quarante-cinq villes de la Gaule furent assiégées par eux, prises et privées de leurs fortifications. La terreur fut si grande que beaucoup de villes, dont les Teutschs étaient encore restés éloignés, furent abandonnées par leurs habitans. Les Franks et les Saxons, pénétrant ceux-là par le Rhin, ceux-ci vraisemblablement par mer, avaient occupé toute la

Gaule septentrionale. Sur le bas Rhin, on ne voyait plus ni ville ni château; au confluent de la Moselle et du Rhin seulement subsistait encore le château de Rigomagus, et dans le voisinage de Cologne, une seule tour. Sur le haut Rhin, les Allemanni, tandis qu'ils s'établissaient dans le pays qui leur avait été cédé par Constance, en avaient détruit les villes, et parmi elles Brumat, Strasbourg, Saverne et Mayence. Mais au delà de ces frontières aussi, sous la conduite de Chnodomar (19), ils avaient pénétré dans l'intérieur de la Gaule, et de tous côtés la désolation s'étendait toujours plus loin. Julien reçut la nouvelle que Augustodunum (aujourd'hui Autun) était assiégée et vigoureusement attaquée, et qu'elle n'était plus défendue qu'avec peine par des vétérans. Il accourut donc vers Autun; vers le milieu de l'été, en l'an 356, il atteignit et sauva cette ville; puis il se rendit sur le Rhin. Là fut rassemblée toute l'armée romaine. Après une lutte opiniâtre, les Allemanni reculèrent. Julien les suivit, temporisant avec précaution, dans un danger continuel et non sans perte. Auprès de chaque forêt, sur chaque rivière, il trouvait les Allemanni. Enfin on atteignit Brocomagus ou Brumat, non loin de Strasbourg, et Julien s'empara de cette ville. Aussitôt une armée allemannique s'avança pour empêcher le rétablissement des fortifications. Julien rangea ses troupes en bataille en leur faisant décrire un arc. Dans le combat, les Allemanni, dit-on, reculèrent après quelque perte. Toutefois Julien ne put se maintenir dans cette contrée; il l'abandonna de nouveau aux Allemanni, s'en retourna et se dirigea sur le bas Rhin pour une tentative contre les Franks (20). La reprise de la ville de Cologne était son désir; elle seule paraissait donner quelque gloire à cette expédition sans résultat. Il réussit à se rendre maître de la ville, mais il ne put l'obtenir par la force des armes. Il offrit alors un armistice aux rois des Franks. Les Franks ne le rejetèrent pas: ils lui abandonnèrent la ville, dont ils avaient détruit les fortifications et à la possession de laquelle ils n'attachaient pas la valeur qu'elle avait aux yeux de Julien. Mais l'historien passe sous silence la compensation qu'ils reçurent pour Cologne (21). Julien fit rétablir les ouvrages et se dirigea à travers le pays des Trévires vers le milieu de la Gaule pour passer l'hiver à Sennona ou Sens et s'occuper de l'armement pour la campagne prochaine. Il était peu satisfait de ses entreprises; mais il en rejetait la faute sur la dépendance où l'avaient tenu les ordres de l'empereur et sur la jalousie et le mauvais vouloir des généraux. Et dans le fait, il eut bientôt à Sens une nouvelle et forte preuve de ce mauvais vouloir. Julien avait divisé ses troupes, parce que les subsistances étaient difficiles dans ce pays dévasté, et il n'avait gardé avec lui qu'un petit nombre d'hommes. Les Allemanni, instruits de ces circonstances, parurent dans l'hiver devant Sens, cernèrent la ville et l'attaquèrent avec vigueur. Marcellus, général de la cavalerie, qui commandait dans le voisinage, reçut avis de ce danger; cependant il ne vint pas au secours, mais abandonna le César à sa destinée. Pendant trente jours Sens fut assiégée; mais Julien, modèle et exemple de vigilance et de constance pour tous, défendit la ville avec tant d'opiniâtreté que les Teutschs, pressés par le froid et la faim (22), furent forcés de renoncer à une entreprise dont le succès leur aurait épargné un grand malheur.

Cet événement paraît avoir fait une profonde impression sur l'empereur Constance. Julien le renforça par deux discours que, plein de flatterie, de soumission et d'adoration, il écrivit en l'honneur de l'empereur pour lui témoigner sa fidélité et son attachement, car il prouva une infatigable activité et partagea avec intelligence son temps entre les affaires, les sciences et les exercices littéraires (23). Constance le délivra en conséquence de la puissance des hommes qui s'étaient tenus près de lui comme auxiliaires ou comme surveillans et lui donna la permission de prendre toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances. Et Julien ne négligea pas de faire usage de cette permission, de lever des troupes, de faire rentrer les impôts, de préparer, d'agir et d'administrer.

Pendant ces événemens dans la Gaule, l'empereur vivait à Milan dans le monde des intrigues et de la persécution; mais il ne put résister au désir de voir une fois l'antique Rome et de célébrer un triomphe devant le peuple romain. Il le célébra sans motif et sans l'avoir mérité, avec un grand luxe, d'une façon nouvelle, extraordinaire, et avec une âme étrangère à toute joie personnelle comme à toute joie des Romains. Les grands monumens des temps anciens excitèrent son étonnement; mais les sublimes souvenirs qui s'y

rattachaient ne produisirent aucun effet sur son esprit (24). Au bout de quelques semaines, il ne quitta pas sans plaisir la ville éternelle, quelque peu satisfaisantes que pussent être les raisons qui le déterminèrent à cette résolution. Des peuples teutoniques unis à des peuples slaves avaient passé le Danube et parcouraient les pays qui bordent ce fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure. Ammien Marcellin nomme Suèwes ceux qui s'étaient jetés sur la Rhétie, Quades, ceux qui s'étaient jetés sur la Valériane, le pays entre le Danube et le Drau (25), Sarmates ceux qui, plus pillards que tous, avaient fait irruption dans la Mésie et dans la Pannonie. Les noms peuvent avoir peu de valeur; le fait était important. L'empereur marcha donc contre ces peuples et se rendit par Trente en Illyrie. Vraisemblablement, il acheta d'eux leur retraite, car il n'est pas question de ses exploits et le danger paraît aussi s'être évanoui. Constance, il est vrai, établit son camp à Sirmium pour maintenir la tranquillité dans ces contrées; mais il se sentit tellement en sûreté qu'il put envoyer d'Italie en Gaule, sous la conduite du général de l'infanterie Barbatio, vingt-cinq mille soldats pesamment armés pour soutenir les entreprises du César Julien. Toutefois l'histoire des événemens qui suivirent alors dans la Gaule et sur le Rhin est soumise à beaucoup de doutes. Ammien Marcellin ne parle plus comme témoin oculaire. Son chef, Ursicin, avait été envoyé en Asie contre les Perses; Ammien l'accompagna dans ce pays lointain (26) et ne revit plus la Gaule; et cependant il est le seul témoin important. Zozime est peu satisfaisant, et les rhéteurs n'ont de valeur que pour quelques détails.

Au printemps de l'an 357, Julien alla de Sens à Reims. Sous lui Sévère commandait l'armée en bonne intelligence et avec obéissance. De Reims il s'avança vers le haut Rhin; mais Barbatio descendit sur le côté gauche du lac de Bregenz dans le pays des Raurakes, sur les derrières des Allemanni, que Julien songeait à attaquer de front. On espérait les saisir facilement comme avec des tenailles (27) et les anéantir; mais une armée allemannique méprisa ce plan bien combiné et pénétra avec une audacieuse témérité dans la Gaule méridionale en descendant l'Arar jusqu'à la ville de Lyon. Devant cette place elle trouva de la résistance; elle pilla donc la contrée tout autour et retourna dans son pays chargée de butin et avec peu de perte à travers les armées ennemies. Les Romains ressentirent profondément cette honte. Julien et Barbatio s'accusèrent réciproquement. L'historien se déclare pour le César vanté et rejette toute la faute sur Barbatio. Il est plus certain que les Allemanni, par leur action téméraire, gagnèrent un avantage qui ne put leur être arraché de nouveau. Les projets des Romains furent déjoués et confondus; une haine invincible était jetée entre les deux généraux qui rendit impossible tout accord, toute entreprise commune, et, ce qui était le plus important, les Allemanni qui s'étaient établis et installés comme chez eux dans le pays conquis sur la rive gauche du Rhin, eurent ainsi le temps nécessaire pour se mettre en sûreté eux-mêmes et leurs richesses. Ils allèrent dans les îles du Rhin ou sur l'autre rive de ce fleuve, ne laissant derrière eux que le blé encore en épis, mais approchant de sa maturité. Lorsqu'enfin les Romains approchèrent du Rhin, ils trouvèrent les guerriers allemanniques bien retranchés dans une position inattaquable, et entendirent, non sans chagrin et sans horreur, des îles du Rhin et de l'autre rive, les joyeux cris d'insulte de la multitude qui leur avait échappé (28). Julien ne put modérer sa colère de cette issue complétement mauvaise de ses projets et voulut du moins, puisque les hommes armés s'étaient soustraits à lui, tirer vengeance des individus désarmés. Barbatio avait sept bateaux pour former un pont. Julien lui demanda ces bateaux, mais il les brûla pour se mettre dans l'impossibilité de se rendre à cette réquisition. Julien, provoqué de nouveau, fit passer à gué ou à la nage un bras du Rhin jusqu'à l'île la plus voisine par une troupe étrangère, légèrement armée, conduite par Bainoboud. Ils ne trouvèrent pas de résistance et tuèrent vieillards, femmes et enfans sans rien épargner, sans compassion, sans pitié; puis ils se rendirent maîtres de plusieurs bateaux, abordèrent dans plusieurs îles, continuèrent leur œuvre impie jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés de meurtres et revinrent à l'armée après cette lâche expédition (29). A la suite d'une telle atrocité, les Teutschs abandonnèrent les îles et se réfugièrent avec leurs richesses plus avant dans le pays; mais Julien, satisfait de cette misérable vengeance, employa son

temps à fortifier Saverne, et comme Barbatio avait arrêté un convoi destiné aux armées romaines, pris pour lui ce dont il avait besoin et brûlé le reste, afin que le César ne pût rien recevoir, ses soldats durent recueillir la moisson mûre alors des Allemanni, afin que la nouvelle forteresse pût être munie de subsistances. Ils recueillirent ce qu'ils n'avaient pas semé, mais non sans une grande crainte d'une attaque des Allemanni.

Et cette crainte n'était pas sans fondement : les Allemanni étaient en mouvement. Tandis que les autres arrivaient, tandis que Julien soignait sa forteresse, ceux qui se tenaient encore retranchés sur la rive droite du Rhin, sous le commandement de Chnodomar, se précipitèrent avec une si rapide impétuosité sur l'armée de Barbatio que celle-ci, renonçant à toute résistance, se dispersa par une fuite qu'il fut impossible d'arrêter. Ils poursuivirent les fuyards sur les terres des Rauraques et plus loin encore jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de tout le train, de tout le bagage et même des valets d'armée. Avec ce butin ils retournèrent auprès des leurs (30). Barbatio, maintenant général sans armée, attribua son malheur au César, qui l'aurait abandonné dans son embarras; il transporta les débris de ses troupes dans des endroits éloignés, et, l'âme pleine d'un profond ressentiment, se rendit auprès de l'empereur Constance pour se justifier de l'issue de son entreprise.

Dans l'éclat de cette victoire, de nouvelles troupes allemanniques passèrent le Rhin et campèrent dans la plaine de Strasbourg. Sept rois et dix princes étaient à leur tête. Ammien nomme les rois : c'étaient Chnodomar et Westralp, Urius, Ursicinus, Serapio, Suomar et Hortar. Gundomad et Vadomar, qui trois ans auparavant avaient montré tant de bravoure contre Constance, manquaient. Le premier fut tué par son peuple parce que, à ce qu'il paraît, il avait refusé de participer à cette grande entreprise; l'autre, parce que, comme lui, il se croyait encore engagé par la paix avec Constance. Peut-être avaient-ils reconnu qu'il vaudrait mieux assurer d'abord davantage et fortifier les possessions de la rive gauche du Rhin, et le pays que nous nommons Alsace et le territoire voisin, avant de viser à de nouvelles conquêtes et de mettre par là en danger ce qu'on avait gagné. Et comme Chnodomar, par ses entreprises dans l'intérieur de la Gaule, avait attiré dans le fait les armes romaines sur cette contrée, ils devinrent furieux de la guerre qui maintenant rendait tout incertain. Leurs peuples cependant, belliqueux, avides de butin et provoqués par la sanglante désolation de leurs alliés, se prononcèrent pour la cause commune de tous les Allemanni, mais l'âme véritable de la guerre était Chnodomar, le roi victorieux, distingué par son audacieux génie, sa taille haute et fière, et par le bonheur qu'il avait eu jusqu'alors. Après lui Serapio tenait le premier rang : celui-ci était fils de son fils Médérich. Son nom véritable était Argenarich; mais son père avait été longtemps comme otage en Gaule, avait été initié à des mystères grecs et avait, en souvenir de cette initiation, changé le nom de son fils en celui de Serapio.

Le camp romain n'était éloigné du camp des Allemanni que d'environ quatre milles. Un accommodement pacifique était nécessaire ou une bataille devait décider. Les Allemanni envoyèrent une ambassade au César et lui demandèrent de les laisser en paisible possession d'un canton que, provoqués par l'empereur Constance, ils avaient conquis par leurs armes et qui leur avait été cédé par ce même empereur dans le dernier traité de paix. Ils lui présentèrent le diplôme (31). Sans aucun doute, ils espéraient ou voir leur demande accomplie, ou gagner du temps par la négociation pour faire passer le Rhin à toutes leurs troupes et alors combattre avec des forces égales ou supérieures. Mais Julien fit retenir les ambassadeurs prisonniers (32) et sortit aussitôt du camp avec l'armée pour marcher contre les Allemanni, dans l'espérance que ceux-ci ne seraient pas encore préparés au combat, en partie parce qu'ils n'étaient pas encore réunis, en partie parce qu'ils devaient croire que leurs députés étaient en négociation dans le camp avec le César. Lorsqu'il fut arrivé près de l'armée teutonique, il arrêta sa marche et proposa à ses soldats de remettre le combat au lendemain. Son âme ne pouvait pas être sans inquiétude, car il devait combattre avec des soldats accoutumés aux défaites et à la fuite contre un ennemi qui, fort et orgueilleux, était arrivé par ses victoires à une audacieuse confiance. Il voulait les éprouver. L'armée demanda la bataille (33). Alors le César marcha en avant. Sur une colline entourée de blés

mûrs, non loin des bords du Rhin, trois cavaliers teutschs observaient les mouvemens des Romains, et lorsqu'ils virent l'approche de ceux-ci, ils accoururent vers les leurs: un quatrième, qui était à pied, tomba entre les mains des Romains. Aussitôt ceux-ci virent les Allemanni former leur redoutable coin; ils firent donc halte et se rangèrent également en bataille. Julien réunit sur l'aile droite en une seule masse sa cavalerie, qu'il avait d'abord répartie sur les deux ailes, et garda près de sa personne une troupe choisie parmi les hommes les plus braves. Les Allemanni placèrent leurs cavaliers en face de ceux des Romains sur leur aile gauche (34); ils étaient, comme du temps d'Arioviste, entremêlés de fantassins armés à la légère qui, tandis que le cavalier ennemi combattait avec le cavalier teutsch, plongeaient leur épée dans le ventre du cheval ou renversaient à l'improviste le cavalier lui-même, afin que, par ces forces réunies, la supériorité de l'armement romain fût compensée avec d'autant plus de sûreté. Ils couvrirent l'aile droite par une arrière-garde qui était couverte elle-même par des eaux profondes et amenées à dessein (35), par des roseaux et des broussailles ; l'aile gauche, où l'on s'attendait au combat le plus chaud, était placée sous les ordres de Chnodomar : monté sur un cheval fougueux, cet homme vigoureux dominait tous les autres; il se distinguait par l'éclat de ses armes ; sur sa tête flottait une touffe de cheveux couleur de flamme (36); sa main brandissait une lance d'une prodigieuse longueur. L'aile gauche était conduite par Serapion, qui faisait oublier sa grande jeunesse par sa pénétration et son habileté. Le général des Romains, Sévérus, conduisit l'aile gauche vers un fossé qui était occupé par les Allemanni : effrayé à leur vue, il se tint immobile. Il rougissait de reculer; il n'osait pas avancer. Les Allemanni attendirent tranquillement l'attaque. Les traits volaient de côté et d'autre. Julien, accompagné de deux cents cavaliers, parcourut les rangs des légions et chercha à ranimer et à maintenir dans leur cœur un courage chancelant, tantôt par un mot énergique, tantôt par de bienveillantes interpellations. Chnodomar, observant cette hésitation des Romains, ne put contenir plus longtemps l'impatience des esprits; il descendit de cheval et se mit à pied à la tête des troupes. Les autres rois suivirent son exemple (37). En même temps les trompettes donnèrent le signal du combat, et les Teutschs, oubliant leur résolution, se portèrent précipitamment en avant et se jetèrent avec impétuosité sur la cavalerie romaine. Leurs cheveux flottaient d'une manière sauvage sur leurs têtes; de leurs yeux jaillissait le feu d'une ardeur guerrière. La bataille fut générale : les hommes se pressaient contre les hommes, les boucliers contre les boucliers ; d'épais nuages de poussière s'élevèrent sur les armées ennemies; le combat alla en avant, en arrière, et un tumulte immense de ceux qui reculaient et de ceux qui poursuivaient, de ceux qui avaient le dessus et de ceux qui tombaient, perçait les ténèbres de la poussière et faisait connaître les vicissitudes de la bataille. L'aile gauche des Romains gagna de l'espace; mais sur l'aile droite les cavaliers couverts de leur armure reculèrent devant la vigueur des Teutschs et prirent bientôt la fuite dans le plus grand désordre. Le César pourtant, remarquant ce danger, s'élança après eux à bride abattue, se jeta devant eux et s'écria, avec moins de colère que de ménagement : « Où voulez-vous aller, hommes braves? La fuite peut-elle vous sauver? Retournez vers les nôtres pour être du moins témoins de leur gloire! » De cette manière, il les ramena sur le champ de l'action et du sang. Mais Chnodomar, lorsqu'il vit la fuite des cavaliers, fit pénétrer le noyau de ses guerriers dans le noyau de l'infanterie romaine. Les Teutschs, ne doutant plus de la victoire, entonnèrent pendant leur marche le terrible *barrit;* commençant comme un murmure de combattans, il s'étendit avec puissance et devint semblable au tonnerre avec lequel les vagues orageuses se brisent contre les rochers. Le bruit des armes le suivit. Ce fut un combat d'une extrême fureur. Le toit de boucliers (la *testudo*) que les Romains formèrent au-dessus de leurs têtes s'entr'ouvrit aisément sous les coups d'épée des Teutschs, et il ne parut rester aucun moyen de salut. Mais au moment du plus grand danger arriva une bande fraîche d'auxiliaires bataves et hérules (38), venant au son d'une musique guerrière au secours des Romains, et rétablit l'équilibre du combat du désespoir. De l'autre côté s'élança soudain la troupe choisie des principaux Allemanni qui s'était tenue en réserve jusqu'au moment le plus décisif (39). Elle s'ouvrit avec une force

irrésistible un chemin à travers les rangs des Romains jusqu'à la légion de la garde du César et jusqu'au lieu où était élevée son enseigne; mais dans le feu de sa colère, cette troupe oublia de couvrir ses flancs. Pendant que la garde, songeant à ce grand moment, et semblable à une tour, tenait ferme, les Romains pénétrèrent dans les flancs découverts. Les Teutschs, prodigues de leur vie, ne doutèrent pas encore de la victoire. Répandant la mort autour d'eux, ils recevaient avec joie la mort. Celui qui n'était pas encore blessé se tenait sur le corps de celui qui était tombé et combattait avec une égale intrépidité par-dessus des cadavres, courant même à sa perte. Mais le sort ne seconda pas de si prodigieux efforts. Lorsque la multitude vit que le terrible combat de la troupe choisie était sans résultat, elle commença à chanceler et à reculer. Ils s'entraînèrent les uns les autres, et le plus brave lui-même reconnut qu'il ne lui restait plus qu'à songer aussi à son salut, afin de conserver sa vie à la patrie pour des jours plus heureux. Mais il n'y avait de salut que derrière le Rhin. Quelques-uns traversèrent ce fleuve avec des bateaux; d'autres cherchèrent à gagner à la nage la rive opposée. Beaucoup trouvèrent la mort dans la retraite, beaucoup leur tombeau sous les flots, au milieu de la confusion. Julien, satisfait de la retraite de l'ennemi, empêcha son armée de le poursuivre avec trop d'ardeur pour ne pas rendre encore une fois la victoire douteuse (40). Mais Chnodomar ne voulut pas quitter la rive ennemie, si souvent témoin de ses exploits et de sa gloire. Entouré de ses fidèles, il prit la route de son camp fortifié, qui lui avait servi de point de départ pour attaquer et anéantir l'armée de Barbatio (41). Mais plus que tous les autres il fut poursuivi par le malheur. Tandis que, près du Rhin, il voulait passer un fossé, son cheval s'abattit sous lui et resta enfoncé dans le sol fangeux. Le roi se releva et courut vers une éminence voisine; mais il fut reconnu par les Romains. Une cohorte de cavalerie se mit à sa poursuite; mais l'impression que par sa vie et ses exploits il avait faite sur les Romains était si profonde que ces cavaliers ne risquèrent pas une attaque, mais cernèrent la colline, et assiégèrent le roi. Enfin la faim et la fatigue le jetèrent entre leurs mains et avec lui un corps de deux cents hommes fidèles et trois amis dévoués, qui tous ensemble, regardant comme une honte de séparer leur sort du sort de leur roi, tombèrent captifs au pouvoir des Romains. Ce furent les seuls prisonniers après un combat si acharné.

Telle fut l'issue de la bataille de Strasbourg. Les Romains, qui depuis longtemps n'étaient plus habitués à des victoires sur les Teutschs, ont cherché à élever et à célébrer comme un succès merveilleux et extraordinaire la victoire qu'ils avaient remportée dans cette bataille. La lutte de ce temps entre le christianisme et le paganisme a eu aussi de l'influence sur l'exposition des événemens, et la flatterie et la louangeuse déclamation de cette génération ne sont pas restées inactives. Par là la véritable appréciation des faits a été troublée. Ammien Marcellin porte la force de l'armée allemannique à trente-cinq mille hommes et celle de l'armée romaine seulement à treize mille. Le premier de ces nombres ne repose sans doute que sur une supposition (42); mais la remarque que ces trente-cinq mille hommes étaient composés de plusieurs peuples réunis pour se secourir mutuellement, en partie à prix d'argent, en partie par suite d'une confédération, ne pouvait être sans vérité, car cette armée n'avait pas été réunie par l'ordre exprès des peuples, parce qu'une attaque devait être faite sur la Gaule et qu'un combat pour leurs demeures et pour leurs foyers n'était pas encore nécessaire, mais les princes des peuples parurent seuls avec leurs compagnons. Au contraire pour justifier le petit nombre de l'armée romaine, Ammien donne pour toute raison qu'il fallait combattre partout la fureur sauvage des barbares. Du côté des Allemanni, six mille cadavres seraient restés sur le champ de bataille et un grand nombre auraient été entraînés par le Rhin, bien que quelques-uns seulement, comptant sur leur adresse, eussent cherché à se sauver à la nage (43). D'un autre côté, ne songeant plus au récit qu'il a fait lui-même de la bravoure et de l'opiniâtre persévérance des Allemanni, il ne fixe la perte des Romains qu'à deux cent vingt-trois hommes et quatre chefs. Si maintenant on pouvait admettre qu'il a indiqué la force des deux armées avec aussi peu de certitude que leur perte, ce ne serait assurément pas se hasarder trop que de supposer que les Allemanni ne cédèrent que devant la supériorité numérique des Romains et

nullement à leur plus grande habileté dans la guerre ou au génie du général. Cette supposition ne semble pas appuyée seulement par le caractère général de mensonge et d'exagération qui est propre à l'histoire romaine, mais le panégyriste aussi du César Libanius paraît la confirmer; car, d'après son assertion, Julien était maître de commencer la bataille quand il voudrait, et il admire sa sagesse en ce qu'il laissa passer le Rhin à des Allemanni en nombre suffisant pour remporter sur eux une grande victoire, mais pas en assez grand nom- pour mettre tout en danger. Un autre panégyriste, Mamertinus, qui était sans aucun doute plus près des événemens, ne sait vanter les grands exploits du César à la bataille de Strasbourg qu'en termes généraux qui ne disent rien. Zozime au contraire élève cette affaire le plus haut qu'il peut. Selon lui, Julien arriva dans la Gaule avec trois cent soixante soldats, compléta à la hâte les légions, leva des volontaires et arma ces recrues avec de vieilles armes rapidement réparées; puis il alla au-devant des barbares, dont une multitude innombrable avait passé le Rhin, et les battit dans une grande bataille. Soixante mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille (44), autant se noyèrent dans le Rhin, et la bataille ne fut pas inférieure à celle qu'Alexandre-le-Grand soutint contre Darius. A la cour impériale au contraire on tourna en ridicule la victoire du César, soit parce qu'elle semblait sans importance, soit par jalousie. Enfin Julien s'est exprimé sur cette affaire de la manière la plus raisonnable: «Je n'ai pas combattu sans gloire,» écrivit-il aux Athéniens (45), et cette assertion ne serait soumise à aucun doute si Julien n'avait appuyé sa victoire par une odieuse perfidie, c'est-à-dire par l'arrestation des ambassadeurs des Allemanni. Du reste le César envoya le roi Chnodomar à l'empereur après s'être complu lui-même dans son infortune. Plus tard Chnodomar fut conduit à Rome; il y finit ses jours, accablé de douleur, vraisemblablement de faim (46). Serapion avait peut-être trouvé la mort dans la bataille; tous les autres rois étaient retournés auprès de leur peuple et reparurent bientôt à sa tête.

Mais l'aigle romaine planait de nouveau sur le Rhin dans la même contrée où quatre siècles auparavant elle avait pour la première fois vu ce fleuve (47). Si toutefois Julien jetait les regards sur l'autre rive et réfléchissait aux relations, il était impossible qu'il méconnût le danger de sa position. Le pays, de Bâle à Mayence jusqu'à Cologne, était délivré des ennemis; mais il était certainement plus difficile à garder qu'il ne l'avait été à conquérir. Si Julien restait en face des Allemanni, il pouvait lui-même périr au sein de sa victoire, tandis qu'il était forcé de laisser la Gaule à découvert devant les Franks. Une paix lui était nécessaire. Il pouvait toutefois compter sur un accommodement convenable s'il ne passait pas le Rhin. L'inquiétude des Allemanni pour leurs demeures et leurs foyers, pour leurs richesses et pour la liberté, lui faisait seule espérer qu'ils se montreraient disposés à négocier. Julien résolut donc une expédition au delà du Rhin. Cette expédition toutefois, faite à l'ancienne manière, avec les anciens artifices et l'ancienne perfidie, est exposée dans l'histoire sans vérité et sans corrélation, comme toutes les entreprises ultérieures de Julien; elle a peu de choses particulières, mais beaucoup de choses instructives.

Julien mit en liberté les ambassadeurs des Allemanni qu'il avait fait arrêter, fit transporter le butin et les prisonniers dans l'intérieur de la Gaule, se rendit lui-même à Mayence et jeta un pont sur le Rhin. Il ne parvint qu'avec peine à décider les soldats à passer sur la rive ennemie. On était en automne. Julien fit remonter sur des bateaux le Mein à huit cents hommes qui devaient détruire et brûler sur les deux rives habitées par les Allemanni pour détourner l'attention; lui-même s'avança en même temps par le pont sur la rive gauche du Mein (48). Des maisons bâties à la manière romaine furent livrées aux flammes; des villages riches en bétail et en denrées furent pillés (49); quelques hommes furent faits prisonniers. Mais les Allemanni surmontèrent bientôt le premier trouble: les femmes et les enfans s'enfuirent, les hommes attendirent l'ennemi. Mais celui-ci, éloigné à peine de quelques milles du Rhin, jugea convenable de rétrograder, car, dit Ammien, on apprit lorsqu'on fut arrivé devant une effrayante forêt (50) que les Allemanni, cachés dans des creux et dans des fossés, n'attendaient que le moment favorable pour se montrer; tous les abords aussi étaient fermés par des arbres énormes, des chênes, des frênes, des sapins; de plus,

par un froid très-vif, les montagnes et les plaines étaient couvertes de neige, comme cela arrive ordinairement dans ces contrées après l'équinoxe d'automne. Mais comme personne ne l'en empêcha, Julien entreprit une œuvre mémorable : il releva à la hâte dans le pays des Allemanni une forteresse que jadis Trajan avait établie et nommée de son nom. Vraisemblablement cette forteresse, en face de Mayence, était destinée à protéger le pont. Il y mit une garnison et la pourvut de vivres. Cette entreprise excita, selon Ammien, une telle frayeur parmi les barbares qu'ils se réunirent à la hâte et implorèrent avec la plus grande humilité la paix par des ambassadeurs. Julien la leur accorda mais seulement pour dix mois et dans le but de gagner du temps pour achever les fortifications de son château. Puis trois rois redoutables parurent devant le César, saisis de crainte parce qu'ils avaient envoyé des secours à ceux qui avaient été vaincus à Strasbourg. Ils promirent par serment de n'entreprendre rien d'hostile et de pourvoir de vivres la garnison du château comme on le leur ordonnerait (51). Ainsi se termina, dit l'historien, la mémorable campagne qui est justement mise en parallèle avec les guerres puniques et cimbriques. Mais Zozime, peu satisfait d'un si petit résultat, fait marcher le César au delà du Rhin contre tout le Teutschland; il lui fait gagner une grande bataille et poursuivre les Teutschs jusqu'à la forêt Hercynienne. Là il prétend que les Teutschs, craignant que Julien n'exterminât tout le peuple, implorèrent la paix; mais ils n'obtinrent pas la paix avant d'avoir rendu jusqu'au dernier homme, d'après le recensement de notaires, tous les prisonniers qu'ils avaient emmenés de la Gaule (52). Il est évident que les deux récits sont sans vérité. La campagne se termina, une paix aussi peut avoir été conclue, mais pas même de la manière qu'Ammien le prétend. Il est plus vraisemblable que la paix fut achetée par Julien et qu'elle ne fut conclue que pour dix mois uniquement parce que le César ne pouvait gagner davantage. Les Allemanni avaient essuyé d'autres revers que la bataille de Strasbourg. Devant un ennemi qui osait à peine fouler leur sol, qui était sur le point de se retirer et rétablissait à la hâte un vieux château en ruines (53), peut-être seulement pour couvrir sa retraite, ils ne pouvaient avoir d'inquiétude, quand même on voudrait oublier ce qu'Ammien semble avoir oublié, que la force de toute l'armée de cet ennemi n'avait été portée avant la redoutable bataille qu'à treize mille hommes. Il dit lui-même dans un autre endroit, s'oubliant de nouveau, « que les Allemanni étaient tous devenus après la bataille de Strasbourg audacieux et cruels jusqu'à la fureur (54). »

Après son retour, Julien voulait prendre ses quartiers d'hiver à Paris (55) ; Sévérus, le général de la cavalerie, devait par Cologne et par Juliers se diriger sur Reims. Mais pendant la guerre avec les Allemanni, les Franks et peut-être aussi les Saxons avaient parcouru la Gaule en tous sens. Dans l'arrière-saison, leurs bandes s'étaient retirées pour porter le butin chez les leurs. Six cents Franks toutefois s'étaient établis sur le bord de la Meuse dans un ancien camp romain, sans aucun doute pour rendre plus faciles de nouvelles expéditions l'année suivante. Sévérus tomba sur eux. Le César croyait que cette forteresse ne pouvait rester entre les mains des Franks. Le siége commença donc ; mais la garnison se défendit, dans les mois de décembre 357 et de janvier 358, pendant cinquante-quatre jours avec la dernière opiniâtreté, et elle ne se rendit que lorsqu'elle fut entièrement épuisée par la faim et par ses efforts. Julien envoya les prisonniers à l'empereur; celui-ci les dissémina dans ses légions (56).

Le César passa le reste de l'hiver et une partie de l'été suivant à Paris, gouverna avec douceur la malheureuse Gaule et poussa avec activité son armement. Au mois de juin il se mit en route et dirigea sa marche contre les Franks que l'on appelait habituellement Saliens et qui s'étaient établis en Toxandrie, dans le pays entre l'Escaut et la Meuse. Vraisemblablement ce pays leur avait été concédé deux ans auparavant, lors de la paix de Cologne, par Julien lui-même, car des ambassadeurs parurent devant lui à Tongres, le priant de ne pas les inquiéter, puisqu'ils vivaient tranquilles sur leur propriété. Mais Julien, recourant à l'ancienne perfidie, essaya auprès de ces ambassadeurs une ruse nouvelle : il négocia avec eux, fit des difficultés et les congédia ensuite chargés de présens, afin qu'ils transmissent aux leurs ses propositions. Il promit de rester à Tongres pendant ce temps ; mais à peine les ambassadeurs furent-ils partis

qu'il les suivit rapidement avec l'armée, surprit ces hommes sans soupçon dans leur paisible canton, et, comme toute résistance était impossible, les réduisit sans exploits et sans honneur sous son pouvoir. Ils conservèrent leurs demeures, comme Libianus l'assure, et devinrent une partie de l'empire romain; mais leurs jeunes gens propres à la guerre furent mis sous les armes romaines. Julien surprit de la même manière un autre canton francique, les Chamaves, qui s'étaient également établis: une partie d'entre eux fut massacrée ou emmenée captive, une autre partie fit une courageuse résistance, mais ne gagna par ses efforts qu'une retraite sans obstacle. Ensuite fut conclue une paix que les Chamaves implorèrent, dit-on, et par elle on leur accorda un libre retour dans leur patrie. Selon Eunape, le roi lui-même parut devant le César: celui-ci demanda des otages pour l'accomplissement de la paix et entre autres le fils du roi. Aussitôt le roi éclata en gémissemens: « Hélas! dit-il, tu demandes ce que je ne puis donner; mon fils est mort, il est tombé par toi; maintenant que tu le demandes, je sens toute l'étendue de ma perte, je suis un père malheureux et un malheureux roi. » Julien, touché des larmes de ce guerrier, fit amener le jeune homme prisonnier et le rendit à son père: « Tu vois, dit le César, qu'il vit; la guerre ne l'a pas anéanti, je l'ai conservé: il est devenu mon prisonnier, il restera près de moi comme otage et rien ne lui manquera; mais vous, gardez fidèlement la paix. » Mais la mère du jeune homme, dont le nom était Nébisgast, dut lui être aussi livrée comme otage. Du reste, il est bien possible que Julien se soit montré doux et bienveillant à l'égard des Franks, parce que les convois de l'île de Bretagne étaient importans pour lui et qu'ils pouvaient aisément être détruits par les Franks. Mais les événemens sont également racontés sans vérité et sans connexion; en tout cas cependant la Batavie, malgré le témoignage irréfléchi de Zozime, resta dans l'alliance des Franks (57).

Selon Eunape, Julien se retira aussitôt que la paix fut conclue; mais, selon Ammien, il rétablit trois forteresses sur la rive de la Meuse et entreprit ensuite encore une expédition contre les Allemanni. Son armée, sans vivres, sans solde, sans récompense et sans butin, ne put qu'avec de grandes difficultés et à force de flatteries être décidée à cette entreprise. Sévérus, homme actif et belliqueux, était découragé et dissuadait de cette œuvre téméraire. Cependant le roi Suomar, dont les cantons étaient situés en face de Mayence, vint aussitôt volontairement auprès du César et demanda la paix; il dut rendre les prisonniers et s'obliger à des fournitures. Puis Julien s'avança dans le canton du roi Hortar, à ce qu'il paraît dans la contrée de Heidelberg, en remontant le Necker; on manquait d'un guide, car il ne se trouvait point de traîtres de la patrie prets à servir l'ennemi: auprès de Suomar même et parmi son peuple, personne ne fut gagné pour une telle chose. La puissance des Romains sur ce roi et sur son canton ne paraît par conséquent pas avoir été grande, et par suite la paix ne fut pas non plus aussi humiliante pour Suomar que l'historien la représente. Mais deux hommes, Nestica, tribun de la garde, et Charrieto, un barbare qui se distinguait autant par sa taille gigantesque que par son astuce et ses actes sanglans, reçurent, dans ces circonstances, du César la mission de prendre un Allemanni par quelque moyen que ce fût: ils prirent un jeune homme et le forcèrent par la crainte de la mort à leur montrer le chemin. Mais bientôt on rencontra des abatis et des barricades; on réussit toutefois à tourner ces obstacles, et alors commença la dévastation, tout fut brûlé et massacré, ou pillé. Le roi Hortar, ébranlé par ces cruautés, s'entendit enfin pour une paix; il dut, comme Suomar, rendre les prisonniers romains et livrer des bois de construction pour relever les villes qui avaient été détruites par les Allemanni. Après de tels exploits, Julien repassa le Rhin; mais à la cour impériale on fit de nouveau d'amères railleries sur ses victoires. Certainement cela était injuste, bas et méchant si les courtisans, dans l'excès de leur flatterie et de leur adoration, appelaient, aux oreilles du soupçonneux Constance, le César une taupe bavarde ou un singe habillé de pourpre; mais si les rapports du César à l'empereur n'ont pas été meilleurs que le compte rendu de ses exploits par l'historien, il est du moins assez concevable que les plaisans de cour aient trouvé en lui plus d'un sujet de raillerie et de ridicule.

Pendant l'hiver, Julien continua son administration dans la Gaule; il disposa, consolida, arma et assura les convois de vivres nécessaires.

Sept villes, parmi lesquelles Neus, Bonn, Andernach et Bingen, furent rétablies. Quant aux cantons des Allemanni, il envoya en secret un Teutsch à son service, Hariobaud, vers le roi Hortar pour le gagner à Rome et au César, et explorer le pays; et cet homme adroit et rusé réussit à force de mensonge et de tromperie, à force de duplicité, de promesses et d'argent, à le circonvenir et à en faire un traître à son peuple. Tous les cantons allemanniques étaient tranquilles; mais comme le succès d'une expédition de pillage dans les cantons paisibles était espéré avec confiance des intelligences secrètes avec Hortar, Julien ne pouvait se refuser ce plaisir : aussi l'an 359 il réunit à la hâte toutes ses troupes et les conduisit à marches forcées vers Mayence. Les généraux Florentius et Lupicinus, successeurs de Sévérus, qui n'étaient pas initiés aux secrets du César, demandèrent que l'on passât aussitôt par le pont sur l'autre rive du Rhin; mais Julien, comptant sur ses secrètes liaisons, persista à aller plus vers le sud : il donnait pour motif qu'il n'était pas juste de fouler les cantons du roi Suomar, puisqu'il avait conclu la paix et qu'il l'avait observée. Mais les Allemanni n'avaient pas pris le change : sur l'autre rive, en face de Mayence, se rassemblèrent leurs troupes prêtes à repousser toute attaque. L'armée romaine remonta la rive gauche du fleuve; les Allemanni la suivirent sur la rive droite : ils se mettaient en route lorsque les Romains allaient plus loin; ils restaient en observation lorsque les Romains dressaient un camp, toujours vigilans et armés. En face du canton d'Hortar, les Romains prirent une forte position entourée d'un retranchement et d'un fossé. Sur l'autre rive, les Allemanni s'arrêtèrent dans les environs de Mannheim. Ici devaient être moissonnés les fruits de l'astuce et de la trahison ; mais le plan de malheur ne réussit qu'en partie, soit qu'un accident l'eût déjoué, soit qu'Hortar n'eût pu étouffer entièrement son affection pour son peuple. Julien confia son secret à quelques tribuns, et fit sous leur conduite, par une nuit obscure, passer le Rhin sur quarante bateaux légers à trois cents soldats téméraires, qui ne savaient rien mais qui étaient décidés à tout, à un endroit si éloigné qu'ils pouvaient tourner le camp des Allemanni sans que les gardes de ceux-ci s'en aperçussent. Dans cette même nuit, le roi Hortar avait réuni à un banquet tous les rois et les princes des Allemanni ; ce banquet se prolongea jusqu'après minuit, peut-être jusqu'à ce que la nouvelle de l'arrivée des Romains parvînt aux oreilles du roi. Lorsque les hôtes se séparèrent, ils furent soudainement attaqués par des meurtriers romains ; les rois et les princes toutefois, se serrant les uns contre les autres, s'ouvrirent un chemin par le glaive à travers la troupe d'assassins et s'échappèrent heureusement du camp sur leurs chevaux, quelques-uns seulement de leurs esclaves et de leurs serviteurs furent massacrés. Mais la nouvelle du danger mortel qu'avaient couru les rois répandit une terreur générale dans le camp des Allemanni ; dans le premier tumulte, convaincus d'une trahison et incertains de l'étendue du danger, l'armée se mit en route pour mettre en sûreté les hommes et les biens. L'armée romaine jeta alors à la hâte un pont sur le Rhin et passa sans obstacle ce fleuve; elle traversa comme amie les cantons d'Hortar jusque dans les pays des autres rois : là tout fut brûlé, détruit, tué. Dans la contrée qu'Ammien Marcellin appelle Capellatien ou Pale, où des bornes ont dû marquer les limites du pays des Allemanni et des Burgundes, fut tracé un camp (58). Là vinrent d'abord, selon cet historien, deux rois des Allemanni, Macrian et Hariobaud, qui étaient frères : remplis d'étonnement à la vue de la magnificence des armes et de la puissance romaines, ils demandèrent la paix, et leur prière leur fut accordée. Vadomar vint aussi, qui avait sa demeure en face des Rauraques, et il fut reçu avec bienveillance, parce qu'il apportait une lettre de recommandation de l'empereur Constance ; mais la paix qu'il tâcha d'obtenir pour les rois Urius, Ursicinus et Westralp, ne leur fut accordée que lorsque, après la dévastation de leur pays par le fer et par le feu, ils envoyèrent eux-mêmes des ambassadeurs et implorèrent la paix comme s'ils avaient eux-mêmes entrepris cette dévastation contre les Romains : ils l'obtinrent aux mêmes conditions ; avant tout ils durent s'engager à rendre les prisonniers qu'ils avaient faits dans leurs courses.

C'est ainsi que paraissent s'être accomplis ces événemens ; mais Ammien Marcellin en a raconté l'histoire tout autrement. Il semble ne rien savoir d'une trahison ; Hariobaud est seulement envoyé comme espion dans le pays des

Allemanni sous le prétexte d'une mission secrète auprès d'Hortar. Les trois cents hommes que Julien envoya secrètement au delà du Rhin sous des tribuns affidés ont un but secret qu'il n'indique pas. Le banquet du roi Hortar n'a lieu que par hasard dans cette même nuit, et par hasard seulement aussi les trois cents se jettent sur les rois teutschs au moment où ceux-ci se séparent (59). Mais il est impossible de méconnaître ce qu'il y a d'invraisemblable et d'inconcevable dans ce récit. En faveur du point de vue qui est exposé ici semblent parler l'état des choses, la conduite des romains en général et cette circonstance que dans la suite, au temps de l'empereur Valentinien, un Alleman très-distingué, du nom d'Hortar, figure au service des Romains : c'était probablement ce roi qui s'était vu forcé de se soustraire au mécontentement ou aux soupçons de son peuple. Mais chez les Romains aussi il fut soupçonné d'être en intelligence avec son peuple, soit parce que jamais un traître ne trouve de confiance, soit qu'un tardif repentir eût converti son âme et l'eût regagné à son peuple. Dans les tortures, il avoua le crime dont on l'accusait et expia sur le bûcher une faute dont un crime antérieur avait peut-être fait une vertu (60). Du reste le malheur des Allemanni ne fut pas aussi grand qu'il le paraît dans l'exposé des Romains ; Julien lui-même, dans sa lettre aux Athéniens, n'élève pas bien haut tout le résultat des campagnes qu'il entreprit comme César : il avait, dit-il, enlevé aux Chamaves et aux Saliens des troupeaux entiers de bétail et beaucoup de femmes et d'enfans ; il avait répandu la terreur et reçu des otages, il avait trois fois passé le Rhin, délivré des mains des barbares qui habitaient la rive droite de ce fleuve vingt mille captifs romains, et réduit en son pouvoir mille jeunes gens par deux batailles et un siége (61) ; c'est là tout ce dont il se vante lui-même.

Mais tandis que Julien obtenait de cette manière par les peuples teutoniques le long du Rhin un sujet d'action et de cruauté, l'empereur Constance avait été retenu à Sirmium par les peuples le long du Danube, car ces peuples faisaient des incursions répétées dans l'empire et le menaçaient sans cesse de nouveau ; mais les combats sans but déterminé et pour la plupart sans résultat changeaient peu la situation des choses, bien que de ce côté aussi les relations de l'empire fussent plutôt devenues meilleures que pires. Déjà vers le temps où Julien s'opposait au roi Chnodomar, des bandes teutoniques firent irruption en Rhétie. Ammien les nomme Juthunges et les compte parmi les Allemanni. Le même Barbatio qui avait pris si honteusement la fuite sur le Rhin les repoussa dans leur pays. Dans l'hiver suivant, de grandes bandes appelées par Ammien Sarmates et Quades passèrent le Danube et traversèrent la Pannonie et la Mésie ; elles étaient armées pour le pillage plus que pour le combat : montés sur un cheval entier, en tenant un autre en bride, couverts d'une armure de corne polie en écailles et fixée sur de la toile, une longue lance au poing, ils parcouraient de grandes étendues de terrain, et il était difficile de les atteindre. Au printemps de l'an 358, l'empereur marcha lui-même contre eux et les repoussa aisément au delà du Danube ; il les suivit de l'autre côté de ce fleuve et ravagea le pays situé en face de la Pannonie inférieure et de la Valérie. Ses courses répandirent la terreur parmi les peuples germaniques comme parmi les peuples sarmatiques. Partout ils demandèrent humblement la paix ; les Sarmates ne répugnaient pas non plus à la soumission. Mais le détail de ces faits est peu intelligible et sans influence sur la marche des événemens. Julien parle des exploits de l'empereur tout à la fois avec passion, sans vérité, avec mépris : « Il a tout accordé, dit-il, aux barbares (62). » L'empereur toutefois, qui établit une plus grande tranquillité sur le Danube, qui avait aussi divisé et mis dans une position hostiles les uns contre les autres les Teutschs et les Sarmates dans le voisinage de ce fleuve, fit une entrée triomphale à Sirmium comme s'il avait remporté de grandes victoires. Il s'attribua aussi à lui-même le bonheur des armes dans la Gaule ; mais il ne pouvait s'arrêter plus longtemps à Sirmium : la guerre avec les Perses, qu'il avait cherché vainement à étouffer par une paix, réclamait sa présence, car tous les pays d'Orient étaient en danger ; mais à son départ il exigea du César Julien une grande partie de ses troupes, avec lesquelles celui-ci avait gagné ses victoires et ses succès, pour s'en servir dans la guerre contre les Perses. Julien était prêt, ou bien feignait de l'être, à satisfaire cette exigence, quelque danger qu'il pût y avoir à la satisfaire ; mais les troupes, en

grande partie de race teutsche, étaient entrées au service des Romains sous la condition qu'on ne leur ferait jamais passer les Alpes : ils se refusèrent donc à marcher, et pour rendre leur refus efficace, ils proclamèrent à Paris le César empereur. Julien reçut avec résistance le diadème que lui imposait la nécessité, un collier de soldat ; mais cédant à la volonté des soldats, il garda ce qu'il avait pris (63) et se mit par là en hostilité ouverte avec l'empereur Constance.

Convaincu de la nécessité d'une guerre contre Constance, le nouvel empereur crut, avant de quitter la Gaule pour s'assurer de la souveraineté, devoir encore faire quelque chose pour la sûreté et la fortification de cette province, car des troupes franciques avaient déjà passé le Rhin, avaient repris possession, comme de leur propriété, du pays qu'il leur avait arraché et sortirent de ce pays pour faire des courses plus avant dans la province. Julien entreprit en conséquence une expédition contre le bas Rhin pour inquiéter les peuples franciques dans leurs propres demeures et les empêcher, par la crainte, de faire de nouvelles irruptions en Gaule. L'expérience n'avait pas rendu sage : par surprise, astuce et tromperie, on pouvait bien courber au jour de la désolation les hommes que le malheur atteignait ; mais derrière chaque succès s'élevait une ruine durable, et aucun avantage ne pouvait sortir des semences du mal. La lice était sans barrières, le but était à l'autre extrémité ; le vainqueur pouvait être arrêté dans sa course, mais personne ne pouvait lui arracher le prix. Julien passa le Rhin, à ce qu'il paraît, un peu au-dessus des cantons franciques pour neutraliser les troupes qui étaient dans la Gaule. Le peuple vivait tranquille et plein de sécurité dans ses communautés ; aucun de ses hommes n'avait vu une invasion de la part des Romains et pour cette raison aucun n'en attendait ou n'en craignait ; aussi la soudaine apparition de l'empereur répandit la crainte et la terreur. Mais Julien, qui ne pouvait vouloir une longue guerre, gagna aisément une paix par sa rapide entreprise. Ammien dit qu'il en dicta les conditions, mais il ne dit pas lesquelles. Vraisemblablement, les Franks s'engagèrent à rappeler de la Gaule leurs corps de compagnons, et peut-être Julien leur promit un tribut annuel pour qu'ils reconnussent le Rhin comme frontière de l'empire. Pour le premier point semble témoigner la circonstance que Julien, dans son expédition le long du Rhin jusque chez les Rauraques, prit possession des localités de la Gaule qui étaient encore au pouvoir des Teutschs et les fit fortifier de nouveau, sans qu'il soit fait mention d'un combat ; pour le second point témoigne l'ancienne origine, la nature des choses et la conduite de Julien contre les Allemanni (64).

L'empereur, partant du haut Rhin, se rendit par Besançon à Vienne, au lieu où cinq ans auparavant il avait commencé sa carrière au milieu des circonstances les plus difficiles, rempli de grandes inquiétudes et presque sans espérance. Il y revint pour célébrer le résultat de ses exploits et saluer solennellement le lever d'un nouveau jour ; mais la position des Allemanni lui causa de nouveaux soucis. Vadomar, l'ami de l'empereur Constance, conservait encore son ancienne force, et son peuple n'avait été ni brisé ni courbé. Il lui sembla dangereux de quitter la Gaule tant que ce roi, habile à la guerre d'un peuple ami de la guerre, pouvait troubler à chaque instant la tranquillité sur le Rhin, et il n'hésita pas à arracher le roi à son peuple par de perfides séductions et à forcer ensuite ce peuple à la paix par une cruelle surprise. Il n'était pas possible de dissimuler cette nouvelle et honteuse atrocité. Ammien la raconte de la manière suivante (65) :

« Au commencement du printemps de l'an 361, Julien apprit que des Allemanni partis du canton de Vadomar ravageaient les pays voisins, et que des troupes pillardes, répandues en diverses directions, n'épargnaient rien. Il envoya donc dans cette contrée le comte Libino avec les troupes qu'il avait près de lui pour rétablir l'ordre selon les circonstances. Lorsque Libino arriva près de la ville de Sanctio (66), les barbares, prêts au combat, avaient occupé les vallées. Libino exhorta ses soldats au combat. Ceux-ci, bien qu'inférieurs en nombre, montraient un grand désir d'en venir aux mains. Il attaqua donc sans réflexion les Teutschs ; lui-même tomba au commencement du combat. Une lutte opiniâtre s'engagea sur son cadavre ; mais les Romains furent dissipés, non sans perte, par les forces supérieures des Teutschs. » Jusque-là va le récit de l'historien. Il n'ajoute pas un mot sur les suites de ce fait, mais il passe sans plus amples détails à

un autre récit : « Le roi Vadomar, dit-il, que Constance considérait comme un homme fidèle, discret et habile à mener à fin des projets secrets, reçut de lui, si l'on peut s'en rapporter à un simple bruit, la mission, puisque maintenant le lien de la concorde était rompu, de se jeter sur les frontières voisines afin que Julien ne pût quitter la Gaule. Accoutumé dès sa jeunesse aux querelles et aux tromperies, Vadomar, comme on peut bien le croire, aurait accompli cette mission et d'autres semblables si cela ne lui avait été rendu impossible. Un homme fut saisi qu'il avait envoyé vers Constance ; on trouva sur lui une lettre qui portait entre autres ces mots : « Ton César n'a point de discipline (67). » Mais dans ses lettres à Julien, il l'appelait constamment seigneur, empereur et Dieu. Julien regarda comme très-dangereuse cette équivoque (68); aussi dirigea-t-il toutes ses pensées sur les moyens de saisir à l'improviste et à la hâte Vadomar (69) pour se mettre en sûreté ainsi que la province. Il envoya le notaire Philagrius, sur la prudence duquel il se reposait, dans ces contrées et lui remit, entre autres instructions pour sa conduite, un écrit cacheté avec ordre de ne l'ouvrir et de ne le lire qu'au moment où il se trouverait sur la rive gallique du Rhin en présence du roi Vadomar (70). Philagrius partit ; mais Vadomar, ne craignant rien dans une paix profonde, passa le Rhin, comme il avait coutume de le faire souvent. Le chef des troupes qui avaient là un camp permanent l'invite à un banquet. Vadomar accepta l'invitation; Philagrius fut aussi invité. Celui-ci, à la vue de Vadomar, ouvrit aussitôt l'écrit cacheté. Après le banquet, il arrêta le roi Vadomar et le livra à la garde, d'après les ordres de l'empereur. Ceux qui avaient accompagné le roi furent forcés à retourner dans leur pays ; mais Vadomar fut, d'après les ordres de l'empereur, transporté en Espagne et y fut tenu en captivité jusqu'à ce que les empereurs Valentinien et Valens, comptant sur sa juste colère contre Julien et la maison de Constantin, l'admirent à leur service, et, après avoir reconnu sa fidélité dans leur guerre contre le rebelle Procope, le nommèrent gouverneur de la Phénicie (71). Mais Julien, ravi du succès de son projet, passa le Rhin dans le silence de la nuit et pénétra en ennemi avec ses troupes dans le pays paisible des Allemanni. Ceux-ci se levèrent ; mais surpris, cernés, rompus, sans ordre et sans ensemble, se virent forcés, au milieu du meurtre et de la destruction, d'implorer la paix. Julien leur accorda la paix et reçut d'eux la promesse de l'observer fidèlement. »

Voilà ce que raconte l'historien, et Libanius le rhéteur ne donne pas de meilleures explications (72). D'après ce récit, il est à peine possible que ces Allemanni devant lesquels Libino succomba aient été en alliance avec Vadomar. Il en ressort clairement au contraire que Vadomar fut attiré par la ruse sur la rive gauche du Rhin, vraisemblablement sous prétexte d'une entrevue avec Julien ; car celui-ci était évidemment dans le voisinage. Le passage du Rhin eut lieu, sans aucun doute, immédiatement après l'arrestation du roi, avant que sa suite ne s'en fût retournée et avant qu'elle n'eût prévenu son peuple de la perfide violence des Romains. Aussi, comptant follement sur des relations amicales et sur le droit des gens, purent-ils être surpris et maltraités. Mais Julien avait atteint son but : la suite prouve cependant qu'il attendit du maintien de la paix plus d'un tribut annuel qu'il fit payer aux Allemanni (73) que de la crainte qu'avait excitée sa sanglante perfidie. Il quitta la Gaule après ces événemens pour arracher à l'empereur Constance le diadème qu'il avait dédaigné de partager avec lui.

NOTES DU LIVRE IV.

CHAPITRE Ier.

(1) Ptolomæi *Geograph.* (II, cap. 2). Ptolomée est, par sa Germanie, un véritable tourment pour l'historien : le caractère littéraire de l'homme demande qu'on ait de la considération pour lui ; l'exactitude qui semble se montrer en particulier, même ici, réclame ses droits. Mais que peut faire l'historien avec des noms auxquels ne se rattache aucun souvenir, qui n'ont montré aucune vie, vu aucun fait? On doit lui abandonner son monde. Il est bon et utile pour l'histoire de rechercher ce que l'ancien a pensé, ce qu'il a su, ce qu'il a dit ; mais ce n'est pas agir en historien que de vouloir à toute force que l'ancien ait raison. Le déplacement continuel des forêts et des fleuves, des iles et des promontoires, des villes et des peuples, comme si c'étaient des pions sur un échiquier, la torture pour un nom de village, pour en exprimer quelque ressemblance, jusqu'à ce qu'on ait tout plié à son propre système, n'apportent aucun profit à l'histoire.

(2) Il le fut par ses grandes qualités comme prince et par ses vertus, bien qu'il eût quelques défauts odieux. Il le fut, bien qu'il persécutât les chrétiens. Mais qu'il fut noble à leur égard ! Qu'il n'ait pas voulu tolérer les ἑταιρεῖαι nonobstant leur but sacré; cela était juste, naturel, nécessaire; mais il voulait tout aussi peu la délation secrète : *nam et pessimi exempli sunt, nec nostri sæculi est.* Il voulait tout aussi peu de rigoureuses recherches : *conquirendi non sunt!* (Plinii, *Epist.* X, 98.)

(3) Déjà Plinius *Trajano* (*Epist.* X, 97) : *Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus.— Neque civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est.*

(4) Pline *le jeune*, le digne ami de Tacite, savait bien combien est belle la destination de l'historien. *Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda* (*Epist.* VI, 16). Aussi ne voulut-il pas écrire *intacta et nova. Graves offensæ, levis gratia. Nam in tantis vitiis hominum plura culpanda sunt quam laudanda*, etc. Son autre ami, Suétone, trouva un expédient et créa un modèle pour beaucoup d'écrivains postérieurs. Les *Scriptores historiæ Augustæ* sont des *Suetonii in duodecimo.* Flavius Vopiscus indique lui-même (*in Probo*, cap. 2) les écrivains qu'il a choisis pour modèles. Il ne veut pas écrire comme les *Sallustii*, *Livii*, *Taciti*, *Trogi*, mais comme *Suetonius Tranquillus*, *Julius Capitolinus*, *Ælius Lampridius*. Que peuvent avoir pensé de l'histoire les empereurs Dioclétien, Constance, Constantin, auxquels on dédiait de semblables travaux! Comparez *Censura sex scriptorum historiæ Augustæ*, *in* Heynii *opusculis academicis* (t. VI, p. 52).

(5) Voyez le dernier chapitre du second livre.

(6) Les citations sont dans Mascou (*Histoire des Teutschs*, p. 143).

(7) Tout cela est d'après Dion Cassius (LXVIII, cap. 6-14). Du reste voyez Mascou.

(8) Æl. Spartianus (*in Adriano*, cap. 6). *Rex Roxalanorum* (Alanorum?) *de imminutis stipendiis querebatur.* Le temps n'est pas déterminé ; mais comme Adrien restreignit ces *stipendia*, il est vraisemblable que Trajan les avait accordés.

(9) Eutrop. (VIII, cap. 3) : *Trajanus, victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.*

(10) Comme Décébale cherchait à exciter les peuples qui l'environnaient (τοὺς περιχώρους) contre les Romains et à les unir à lui, Dion lui fait dire : ὅτι ἐὰν αὐτὸν πρόωνται, καὶ αὐτοὶ κινδυνεύσουσι, etc.

(11) C'était déjà le plan de César. Comparez ci-dessus, livre I.

CHAPITRE II.

(1) Après que Spartien a vanté ses connaissances et ses talens, il fait de lui, en jeux de mots, le portrait suivant, qui ne manque pourtant pas de vérité (cap. 14) : *Idem severus, lætus; comis, gravis; lascivus, cunctator; tenax, liberalis; simulator, sævus, clemens, et semper in omnibus varius.* Un trait mérite d'être remarqué : *Professores omnium artium semper ut doctior risit, contempsit, obtrivit.* Mais il savait aussi pourquoi il était *doctior omnibus;* en effet *habebat triginta legiones.* Peut-être reposait en même temps sur celles-ci la *scientia futurorum*, dont Adrien se vantait. (Æl. Spart., *in Æl. Vero*, cap. 4, etc.)

(2) Æl. Spartian. (*in Adriano*, cap. 17) : *omnes reges muneribus suis vicit.*

(3) Ce que Spartien dit au chapitre 12 de ces ouvrages : *Plurimis locis—stipitibus magnis in modum muralis sepis funditus jactis atque connexis, barbaros separavit* — doit sans doute être appliqué immédiatement au Teutschland et par conséquent à ce qu'on appelle les haies de pieux (*pfalhecke*), car il a déjà parlé en particulier (cap. 12) de la grande muraille dans l'île de Bretagne.

(4) Spartien (cap 12) dit seulement *Germanis regem constituit.* Mais je pense qu'il faut rattacher à lui ce que dit Dion Cassius (LXIX, 9). La cavalerie appelée

batave passa en armes le Danube. Lorsque les barbares virent cela, il furent saisis de crainte, et ἐχρῶντο αὐτῷ (à savoir Adrien) διαιτητῇ τῶν πρὸς ἀλλήλους διαφορῶν. Et comme maintenant les Romains exerçaient la plus grande influence sur les relations des Quades et de leurs voisins, et comme, d'après une médaille dont Mascou (p. 145) fait mention, Antonin-le-Pieux doit aussi avoir imposé un roi aux Quades, on peut bien penser à eux, si du reste toute l'affaire mérite l'attention.

(5) Spartien et lui sont sortis du même moule.

(6) *Et* Germanos *et* Dacos *et multas gentes atque Judæos* rebellantes *contudit per præsides ac legatos*, dit Julius Capitolinus (cap. 5).

(7) Jul. Capit. (cap. 9). Mascou tient les *Tauroscythæ* pour ceux qui habitaient *in Chersoneso Taurica*. Cette Chersonèse, comme le secours fut envoyé d'Asie (*in Pontum*), a incontestablement donné lieu à la dénomination; mais on ne peut en déduire rien de plus. C'étaient des ennemis venus du Nord, qu'on ne connaissait pas.

(8) Marc-Aurèle, successeur d'Antonin, appelle les légions syriennes : *diffluentes luxuria, et daphnicis moribus agentes*. Et si les *Græciani milites* s'étaient accoutumés de préférence à des *excaldationes* et portaient *flores in capite, collo et sinu*, les autres agissaient certainement d'une autre manière dans le même esprit. (Vulcatius Gallicanus *in* Avidio Cassio, cap. 5.)

(9) Jul. Capit. (cap. 9). *Tantum sane auctoritatis apud ceteras gentes nemo habuit*, quum semper amaverit pacem. Dans le fait, c'était le moyen convenable dans un empire fondé sur la guerre et sur les armes.— Eutropius (VIII. 4) : —*Venerabilis non minus, quam* terribilis, *adeo ut barbarorum plurimæ nationes* (et parmi elles sans doute aussi des Teutschs?) *depositis armis* (pour le moment) *ad eum controversias suas litesque deferrent, sententiæque ejus parerent.*

(10) Æl. Spartianus a décrit les mœurs de son père, qu'Adrien avait adopté. La sainteté du mariage parmi les Teutschs n'avait fait aucune impression sur les grands seigneurs de Rome. *Lectum eminentibus quatuor anaciteriis fecerat, minuto reticulo undique inclusum, eumque foliis rosæ, quibus demptum esset album, replebat, jacensque cum concubinis, velamine de liliis se tegebat, unctis odoribus persicis*, et sa femme, qui se plaignait d'un tel scandale, reçut pour réponse : « *Uxor dignitatis nomen est, non voluptatis.* » (*in Vero*, cap. 4.) Son fils Lucius entra, il est vrai, ensuite dans la famille aurélienne. Dans celle-ci les choses pouvaient se passer plus mal, ou du moins aussi mal.

(11) Fronto, un des maîtres de Marc-Aurèle, engageait son royal élève à rassembler des expressions synonymes, à rechercher des mots rares, à transformer des passages difficiles d'anciens écrivains en une forme nouvelle et ornée, à les écrire de nouveau à la façon ancienne, à mettre en avant des comparaisons et des figures de rhétorique. C'était là une digne occupation sans doute pour un souverain, et par-dessus tout pour un souverain dans un tel empire! Et Marc-Aurèle avait une grande affection pour Fronto et vivait avec lui dans une intime confiance. Par de telles occupations s'explique par exemple sa conduite comme juge; il s'occupait souvent jusqu'à onze et douze jours et même pendant la nuit d'une seule affaire. Et il pouvait parler, écrire ou discuter : il passait une journée entière même à la moindre chose (Dion Cassius, LXXI, cap. 6).

(12) Marc-Aurèle est placé trop haut par les savans : le plaisir que causent ses principes de vertu et la dignité de sa vie privée ont plus d'une fois fait passer sur la question des relations de l'empire et de la manière d'agir de l'empereur. Et cependant cette dignité de vie ne peut être prise en considération, et ces principes étaient en réalité les doctrines générales du Portique, que Marc-Aurèle (un empereur dans un tel temps!) cherchait à combiner et à élaborer pour s'encourager lui-même dans la vertu, pour la pratique ultérieure. Il eût mieux valu, si les grandes affaires de l'état lui laissaient assez de temps, écrire sur ces affaires d'état un *Rationarium imperii, Commentaria de bello marcomanico*, et former son fils à devenir un habile empereur. — Avidius Cassius l'appelait sans doute seulement par colère *philosopha anicula*, et à tort; mais il dit de lui (*homine sane optimo*) non sans vérité : *Marcus Antoninus philosophatur, et quærit de clementia, et de animis, et de honesto, et justo, nec sentit pro Republica* (Vulcat. Gallic. *in* Avidio, cap. 14).

(13) Jul. Capit. (*in Marco*, cap. 17); Eutrop. (VIII, 6); Amm. Marcell. (XXX, 5). Il est assez remarquable que Ammien, à la fin du quatrième siècle, fait venir la victoire définitive des Romains dans cette guerre de ceci, *quod* nondum *solutioris vitæ mollitie sobria vetustas infecta, nec ambitiosis mensis, nec flagitiosis quæstibus inhiabat!* Combien cela a donc dû être fort de son temps!

(14) Marc-Aurèle lui-même l'appelait *bellum germanicum* (Jul. Capit., *in Marco*, cap. 13), et son historien en fait autant, par exemple aux chapitres 20 et 22; de même que *in Vero*, cap. 9. On trouve aussi *Germanicum et marcomannicum bellum* (*in Marco*, cap. 21).

(15) Aurelius Victor parle, il est vrai, d'un *rex Marcomarus*, mais dans un passage incontestablement altéré; on a lu *rex Marcomannorum*. Dans les *Excerpt. de legat.*, de Petri Magistri *Hist.*, figure aussi un Ballomarius comme βασιλεὺς Μαρκομάννων. (*Byzant. Histor. Script.*, Venetiis, t. 1, p. 18). Dion Cassius (ou, comme cela se comprend de soi-même, l'abréviateur) donne également plusieurs noms de rois dont il sera fait mention.

(16) Amm. Marcell. (*loco citato*). *Unum spirando vesaniam gentium dissonarum.* — Jul. Capitol. (*in Marco*, cap. 22) : *conspiraverant.*

(17) *Loco citato — Buri : hi aliique cum Victovalis, Sosibes, Sicobotes*, etc. Le commencement de la phrase est : *Omnes gentes conspiraverant, ut Marcomanni;* etc. Ce *hi aliique* a donné de l'embarras, et je ne sais si je l'ai bien compris. Mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est qu'une *nouvelle* série commence avec ces mots. Deux masses de peuples s'étaient formées, l'une autour des Mark-Mannen, l'autre autour des Victovales. C'est là ce que Julius veut dire. La

preuve en est au chapitre 14 : *Profecti sunt ambo imperatores,* VICTOVALIS ET MARCOMANNIS CUNCTA TURBANTIBUS.

(18) ÆL. SPARTIAN. (*in Didio Julio*, cap. 1) : *Chauci, Germaniæ populi, qui Albim fluvium accolebant.*

(19) DIO CASSIUS (LXXI, cap. 12). Il appelle le tout au chap. 33, τὰ Σκυθικά. OROSIUS (*Histor.*, lib. VII, 15) : *Omnis pene Germania insurrexerat.* EUTROPIUS (VIII, 6) : *omnis barbaria.* Dans les *Excerpt. de legat. ex* PETRI MAGISTRI *Hist.* figurent aussi des Langobards en alliance avec les Mark-Mannen (*Byzant. Hist. Script.*; Venetiis, t. 1, p. 17).

(20) Cela parait résulter des paroles de SPARTIEN : *Albim accolebant.* MASCOU, qui cite ce passage (p. 146, note 2) dit : « *Chauci*, *Germaniæ* TRANSRHENANÆ *populi.* » Mais les deux éditions des *Hist. Aug. Scriptores* de Casaubon et de Schrevelius, que j'ai sous la main, n'ont pas le mot *Transrhenanæ*.

(21) « Pendant ce temps. » Il n'est pas facile de déterminer ni l'année où les Catles et les Chaukes firent leur tentative ni le temps que dura la guerre contre eux.

(22) JUL. CAPITOL. (*in Marco*, cap. 13) : *Marcomannicum bellum diu* ARTE *suspensum est.* Et (ch. 14) les Teutschs avaient déclaré : *nisi reciperentur, bellum inferrent.* Cela signifie que Rome devait céder des terres. Le motif qui est prêté aux Mark-Mannen et aux Victovales, que *pulsa e superioribus barbaris fugerant*, est sans valeur. Ils ne se présentèrent pas comme des fugitifs serrés de près; et Julius ne savait même rien des voisins.

(23) JUL. CAPITOL. (*in Marco*, 14) : *Composuerunt omnia quæ ad* MUNIMEM *Italiæ atque Illirici pertinebant.* Et (*in Vero*, cap, 9) : *composito bello in Pannonia*, après qu'il a dit avant que les barbares *avaient imploré la paix.* C'est là tout. Cependant Julius a une si bonne conscience qu'il remarque *de quo bello, quid per duces nostros gestum est, in Marci vita* PLENISSIME *disputatum est* .

(24) LUCIEN (*in pseudomant.*; opera ed. *Bourdelotius*, Lutet. Paris, 1615, p. 493) raconte si clairement, en citant même l'oracle, le présage des lions qu'il faut bien qu'il y ait eu là quelque chose. Marc-Aurèle était disposé à croire aux signes, aux miracles et aux prédictions. Mais si celle-ci a quelque chose de vrai, elle doit être placée dans ce temps; car Lucien continue : « Les nôtres essuyèrent une grande défaite et perdirent vingt mille hommes; εἶτα ἠκολούθησε τὰ περὶ Ἀκυληίαν γενόμενα. » Mais lors de leur première irruption, les Teutschs n'étaient pas venus à Aquilée. Les mots de JULIUS CAPITOLINUS (*in Marco*, cap. 14) *Nec parum profuit ista profectio* (imperatorum) QUUM AQUILEIAM USQUE VENISSENT, *nam plerique reges — se retraxerunt —* s'appliquent aux empereurs.

(25) JUL. CAPITOL. (*in Marco*, cap. 17). ZONARAS raconte la chose d'Antonin-le-Pieux; par erreur, sans aucun doute, comme REIMARUS (*ad Dion.*, LXXI, cap. 29). EUTROPE et VICTOR s'accordent avec Julius.

(26) Le peuple frivole dit lorsque Marc-Aurèle supprima les gladiateurs : « *Quod populum sublatis voluptatibus vellet cogere ad philosophiam* (JUL. CAPIT., cap. 23). Du reste, il appelait peut-être d'une manière antiphilosophique les esclaves *Voluntarii* (cap. 21); mais peut-être leur donnait-il ce nom par dérision. Les gladiateurs étaient appelés *Obsequentes*.

(27) *Emit et Germanorum auxilia contra Germanos.* Ceci n'a pas seulement trait aux traités de paix avec les peuples isolés.

(28) Sur une médaille dont MASCOU (p. 148, note 3) fait mention parait même GERMANIA SUBACTA. JUL., CAPIT. (*in Marco*, cap. 24). *Voluit marcomanniam provinciam, voluit etiam Sarmatiam facere, et fecisset, nisi*, etc.; cap. 27, *et si anno uno superfuisset.* Comparez DION CASSIUS (LXXI, c. 33).

(29) Et bien extraordinaire aussi. DION CASSIUS raconte (LXXI, 5) comme une chose remarquable que l'empereur adressa une question à un jeune homme fait prisonnier. « Le froid m'empêche de répondre, repartit-il. — Veux-tu apprendre quelque chose? — Eh bien! donne-moi un vêtement si tu en as un. » Que peut-il y avoir là de remarquable?

(30) Id. *ibid.* cap. 22 : *Et multi nobiles, imo plurimarum gentium interierunt.*

(31) DION CASSIUS (LXXI, c. 3). Ces peuples étaient πολλοὶ τῶν ὑπὲρ τὸν Ῥῆνον Κελτῶν, ils étaient opposés aux barbares περὶ τὸν Ἴστρον, et auparavant les Catles sont expressément nommés.

(32) Le lieu de cette célèbre bataille ne peut être indiqué avec précision, aussi peu que l'année où elle eut lieu. Ce fut vraisemblablement l'an 174; et selon OROSE (VII, cap. 15) dans le pays des Quades. Pour cela peut aussi témoigner l'expression dans le εἰς ἑαυτὸν à la fin du Ier livre : τὰ ἐν Κουάδοις πρὸς τῷ Γρανούᾳ.

(33) On peut nier que le *Jupiter pluvius*, qui, d'après l'heureuse expression de MASCOU, « figure sur cette magnifique colonne, » s'efface très-agréablement. Comment, si l'artiste l'a représenté précisément pour cela? Dion Cassius était sans doute un contemporain. Mais savons-nous donc ce que Dion a réellement dit? C'était aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, un homme très-superstitieux. Dans le cas où l'on voudrait pousser loin le scepticisme, on pourrait même poser cette question : « Si peut-être le caprice de l'artiste, de faire figurer le *Jupiter pluvius*, n'a pas donné lieu à toute l'historiette? »

(34) Les païens, comme les chrétiens, ont admis le merveilleux dans cet événement. L'empereur lui-même, en laissant de côté la lettre fameuse, mais évidemment subreptice, semble reconnaître la fortune et la faveur divine dans sa guerre contre les Quades. Les mots cités : τὰ ἐν Κουάδοις πρὸς τῷ Γρανούᾳ ne semblent nullement être une souscription ni prouver que l'empereur ait écrit ce livre dans le pays des Quades; mais ils doivent servir de preuve à la supposition qui précède immédiatement; mais la phrase n'est pas complète. Ils signifient : « *Ce qui arriva chez les Quades, sur le Granua*, par exemple, témoigne pour cela. » La circonstance que tous les manuscrits ne finissent point par ces mots semble confirmer cette opinion. Mais fût-elle juste, qu'elle prouverait aussi que Marc-Aurèle n'attribuait

point l'heureuse issue de la bataille au Dieu des chrétiens. Julius Capitolinus (*in Marco*, cap. 24) attribue l'orage aux prières de l'empereur, mais la foudre ne tomba que *contra hostium machinamenta*. Dion Cassius (LXXI, 8, 9, 10) fait mention du μάγος égyptien; mais Xiphilin s'emporte contre lui, et croit qu'il a menti à dessein, οἶμαι δὲ τὸ πλέον ἑκών. Voyez du reste Reimarus *ad hunc locum*, et les citations et les historiens ecclésiastiques.

(35) Dion Cassius (LXXI, 2): οἱ μὲν κατὰ γένη, οἱ δὲ καὶ κατὰ ἔθνη ἐπρεσβεύσαντο.

(36) Dion ne les nomme pas. Πολλοί; et il s'en tient là. Leur chef était, selon lui, Battarius, un enfant de douze ans. L'homme qui menaçait les Daces est appelé Tarbus, δυνάστης πλησιόχωρος.

(37) C'est ce que dit Dion (*loco citato*). Jul. Capitol. (*in Marco*, cap. 24): Infinitos *ex gentibus in romano solo collocavit.*

(38) Dion Cassius (LXXX, cap. 12). Les Astinges laissèrent femmes et enfans à Clémens, que personne ne connait, mais qui vraisemblablement était préfet de la Dacie. Ils se dirigèrent vers le pays des Kostobokes. Le nom de *Dankrieger* (Δάγκριγοι) est sans doute frappant si l'on se rappelle les Thanes Saxons dans l'île de Bretagne.

(39) Dion Cassius (*ibid*). Ils paraissent avoir surpris les Romains, qui étaient conduits par Paternus. Dion a indiqué leur propre sort par un seul mot : ἀπώλοντο.

(40) Dion Cassius (LXXI, 16) dit expressément des Jazyges qu'ils livrèrent leur roi Badanaspas, chargé de chaines, ὅτι διεκηρυκεύσατο αὐτῷ, à Antonin. Xantikus fut élu.

(41) Du moins les traités étaient égaux (Dion Cassius, *loco citato*).

(42) C'est ainsi, je crois, qu'il faut entendre les mots : τό, τε ἥμισυ τῆς χώρας τῆς μεθορίας ἀνῆκεν, (Dion Cassius, LXXI, 15). Depuis la fin de Marobod, les Romains peuvent être restés possesseurs de la contrée le long de la rive gauche du Danube; maintenant ils durent tout abandonner, jusqu'à l'étroit district.

(43) Dion Cassius (LXXI, cap. 19) ὡς που ἕκαστοι αὐτῶν ἢ πολιτείαν, ἢ ἀτέλειαν, ἢ ἀΐδιον, ἢ καὶ πρὸς χρόνον τινὰ ἄνεσιν τοῦ φόρου λαβεῖν, ἢ καὶ τὴν τροφὴν ἀθάνατον ἔχειν ἄξιοι ἦσαν Cela veut dire en français : « Comme ils savaient le lui extorquer par leurs armes ! »

(44) La dernière opinion était générale. Dans le caractère de Faustine et dans les mœurs de son temps, il n'y a rien qui contredise. Les lettres que Vulcatius Gallicanus *in* Avidio (cap. 9 et 10) cite d'elle prouvent peu de chose. Si l'entreprise réussissait, de telles lettres ne pouvaient pas nuire; si elle ne réussissait pas, elles pouvaient servir.

(45) Jul. Capitol. (*in Marco*, cap. 25) : *Romæ turbæ etiam fuerunt.*

(46) ὁ πλήμων πόλεμος (Dion Cassius, LXXI, cap. 22).

(47) Dion Cassius (LXXI, cap. 20). Il semble placer ces événemens déjà dans le temps où l'empereur était encore sur le Danube. La singulière indication qu'il y ajoute, que les Quades auraient voulu émigrer chez les Semnones, et que les Romains les auraient empêchés d'exécuter cette résolution, contredit toutes les relations. Comparez plus haut la note 22. L'assertion est cependant remarquable en ce qu'elle prouve que les anciens écrivains ne savaient rien d'un refoulement opéré par des peuples lointains du Nord, et qu'ils faisaient aussi facilement reculer les peuples du Sud qu'avancer ceux du Nord.

(48) Dion Cassius (LXXI, cap. 32). Il donna à chacun deux cents drachmes, plus que jamais aucun empereur n'avait donné. Auparavant Marc-Aurèle n'avait rien eu.

(49) Jul. Capitol. (*in Pertinace*, cap. 2). Dion Cassius (*loco citato*). Herodiani *Histor.* (I, cap. 2 et 4).

(50) Ælius Lampridius (*in Commodo*, cap. 1) ne sait à quoi il doit attribuer la méchanceté de Commode. *Tantum valet aut ingenii vis*, dit-il, *aut eorum qui in aula institutores habentur.* Mais Dion Cassius, qui pouvait le mieux le savoir, dit (LXXII, cap. 1) qu'il était naturellement ἄκακος autant qu'un autre homme, mais que la séduction de ceux qui l'entouraient (τοῖς συνοῦσι) l'avait rendu méchant.

(51) Selon Hérodien (I, cap. 5), il se croyait né autocrate.

(52) Hérodien (*loco citato*). Jul. Capitol. (*in Marco*. cap. 28) donne les conseils du père : *petiit ab eo ut belli reliquias non contemneret.*

(53) Æl. Lamprid. (*in Commodo*, cap. 3). L'expression est :*bellum, quod pater pene confecerat*, regibus hostium addictus, *remisit ac Romam reversus est.* D'autres lisent : legibus hostium addictus; mais cela n'est pas mieux.

(54) Hérodien (I, cap. 6). Πάντα ἐδίδου τὰ αἰτούμενα.

CHAPITRE III.

(1) Γερμανικὸς Μέγιστος. Dion Cassius (LXXII; cap. 15). Désormais un titre de prédilection ! Dion, sénateur lui-même, pouvait assurément savoir que Commode se servit de ce titre, parmi d'autres de tout aussi mauvais goût, dans ses lettres au sénat. Hérodien (*Histor.* I, cap. 15) raconte au contraire que sur le piédestal de la statue sur laquelle il fit placer son buste, il avait inscrit les titres impériaux et paternels; mais au lieu de Germanicus, il avait mis vainqueur de mille gladiateurs.

(2) Dion Cassius (LXXII, cap. 8). Æl. Lamprid. (*in Commodo*, cap. 13). Jul. Capitol. (*in Albino*, cap. 6).

(3) Voyez la fin du Ier chapitre de ce livre et le chapitre II, *passim.*

(4) Comparez la note 17 du précédent chapitre.

(5) Assurément Dion Cassius, à côté des Jazyges mentionne aussi les Buriens et les Vandales, par conséquent aussi des peuples teutoniques, auxquels des peuples teutoniques ne devaient pas faire le guerre. Mais qui pourrait voir et apprécier la vicissitude des positions et des alliances, après qu'une fois des divisions ont eu lieu !

(6) Les suppositions, les remarques et les points de vue qui sont émis ici, sont fondés sur le second chapitre qui précède. Ce qui n'est pas justifié trouvera par la suite sa justification.

(7) Les preuves sont données. — Une erreur en amène une seconde. Puisqu'on supposait que des peuples s'étaient avancés du nord et de l'est, vers le sud et l'ouest, il était nécessaire d'admettre que le Nord (et l'Est) était plus fécond et produisait plus d'hommes que le Sud (et l'Ouest), du moins en proportion des moyens de subsistance. Mais sur quoi cette hypothèse est-elle fondée? Ce n'est pas assurément sur l'autorité de Jornandès et de Paul, fils de Warnefried? Quelle loi naturelle peut la justifier? Et ce qu'il y a de singulier, c'est que d'un côté l'on admet que les peuples teutschs connus ont demandé des terres aux Romains pour y établir leurs demeures et ont fait des guerres difficiles pour les obtenir; et d'un autre côté, que ces mêmes peuples ont volontairement partagé avec des peuples venus de loin les demeures qu'ils avaient réellement, ou que du moins ils ne les ont pas défendues contre eux!

(8) Sommes-nous donc si exacts dans les expressions? et ne comptons-nous donc pas sur l'intelligence du lecteur? Nous disons la bataille des peuples à Leipsig; Heeren appelle l'expédition de Napoléon à Moskow, en 1812, une levée en masse de peuples. Qui nous autorise à admettre que les écrivains par lesquels nous connaissons l'histoire des Teutschs des deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième siècles, qui étaient habituellement des étrangers, qui en grande partie étaient bien misérables, aient été assez précis dans leurs expressions pour que l'on doive chercher à croire, à défendre et à justifier sur leur parole même ce qui est incroyable? Si par exemple le nom des Saxons avait disparu de nouveau dans l'obscurité, vers le commencement du cinquième siècle, tout aussi bien qu'il s'est alors relevé de l'obscurité, ne croirions-nous pas, de cette manière, que la *gens Saxonum* a passé avec Hengist et Horsa dans l'île de Bretagne sur quelques vaisseaux? Mais pourquoi en serait-il autrement des Langobards, des Vandales, des Burgundes? Certainement, souvent peu de milliers d'hommes seulement d'un peuple, sortis d'une manière régulière de leurs cantons, étaient en lutte avec les Romains, où l'on croit voir une *gens*, tout un peuple? Et les écrivains ne parlent pas seulement toujours de peuples et de nations : ils ne donnent plus souvent que les noms, Langobards, Vandales, comme ils donnent le nom de Romains. Ils emploient même le mot *armée, exercitus*, στρατός, où nous faisons errer des peuples; par exemple de l'une des plus fortes prétendues émigrations, de l'expédition des Visigoths, PROCOPE dit (*De bello vandalico*, lib. I, cap. 2) : ὁ δὲ Οὐισιγότθων στρατὸς, ἡγουμένου σφίσι Ἀδαούλφου, ἐπὶ Γαλλίας ἐχώρησαν. Enfin les anciens écrivains savent très-bien que les femmes et les mères sont restées dans leurs foyers. Ainsi, par exemple CLAUDIUS MAMERTINUS (*in Panegyr. Maximiano dicto*, cap. 5) dit : *Cuncti Chaibones Erulique—(locis ultimi)—tanta internecione cœsi interfectique sunt, ut exstinctos eos* RELICTIS DOMI CONJUGIBUS AC MATRIBUS *non perfugus aliqui se prœlio, sed victoriœ tuœ gloria nuntiaret.*

(9) FLAV. VOPISCUS *Syrac.* (*in Proculo*, cap. 13).

(10) SALVIANUS *Massil.* (*De gubernatione Dei*, liv IV, Parisiis, 1580, p. 126). *Si* (il ne détermine même pas) *pejeret Francus, quid novi faceret? qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis. Et quid mirum, si hoc barbari ita credunt, qui legem et Deum nesciunt.*—Liv. VII, p. 248 : *Gothorum gens perfida, sed pudica est : Alamannorum impudica, sed minus perfida : Franci mendaces, sed hospitales : Saxones crudelitate efferi, sed castitate mirandi.*

(11) PROCOPIUS (*De bello gothico, Byzant. Histor. Script.*, Venetiis, 1729, t. 2, p. 97) : Ἔστι γὰρ ἔθνος τοῦτο (τῶν Φράγγων) τὰ ἐς πίστιν σφαλερώτατον ἀνθρώπων ἁπάντων. Cela se rapporte à l'intervention des Franks dans les guerres des Goths et des Byzantins au sujet de l'Italie.

(12) *Byzant. Hist. Script.*, t. III, p. 10.

(13) J'ai en vue la fameuse hache de combat des Franks, avec le harpon appelé *angon* ou francisque, et le *sahs* des Saxons.

(14) Et les arrière-petits-fils et non les petits-fils; nous, les Teutschs du dix-neuvième siècle, et non les Teutschs des troisième, quatrième, septième siècles. Nous étions venus si loin avec notre zèle patriotique que nous aurions volontiers fait violence à l'histoire pour séparer les Franks des fondateurs de notre peuple, vers lesquels nous reportions nos regards avec orgueil, pour déposer en eux contre nos voisins le germe d'un venin originel qui, maintenu et cultivé, aurait dû se développer avec luxe! Grand Dieu! tout zèle n'est pas sacré, et tout homme qui te rend grâces n'est pas un juste, parcequ'il n'est pas comme d'autres hommes.

(15) *Excerpta de legat. ex Histor.* PETRI MAGISTRI (*Byzant. Histor. Script.*, t. I, p. 18). Immédiatement avant, il est question de Marc-Aurèle.

(16) SPARTIANUS (*in Caracalla*, cap. 18). Comparez avec le chapitre 5. Les *Gotti* ou *Getœ* furent battus *tumultuariis prœliis*. Pour cette raison Helvius Pertinax crut qu'il pouvait aussi s'appeler *Geticus Maximus*, faisant allusion au meurtre de Géta, que personne ne pouvait nommer sous peine de la vie.

(17) Je ne chercherai pas comment ce nom a passé en Scandinavie. Mais je ne crois pas qu'entre les Goths de la Suède et les Goths dont il est ici question, il y ait eu une corrélation plus étroite que la corrélation que produisait en général la nature germanique. On ne peut du moins la signaler historiquement, et ce n'est pas dans Jornandès qu'il faut la chercher. Ce nom paraît sous des formes très-diverses, qui ont à peine quelque chose de commun : *Gothones, Gotones, Guttones, Gythones, Gothi, Gotthi, Gotti*, auxquels quelques savans ont même adjoint les *Cotini, Cossini*, et *Boutones*, comme si c'était toujours le même nom. La langue écrite seule a introduit une uniformité dans ce nom. Comment peut-on savoir si le mot usité par des hommes de Suède a eu dans l'origine la même valeur que le mot qui avait été inventé par les Teutschs? Et si cette dénomination a eu un sens général, pourquoi deux peuples entièrement différens n'auraient-ils pas pu la porter en même temps? Je penserais que le nom des *Gothini* galliques n'est pas plus différent de celui des *Gothi* teutschs, que *Guthones* ou *Gythones* ne

l'est de *Gothi*. Il ne faut même pas porter des *Cottini* ou *Cossini*.

(18) Voyez la note 16. Procopius (*De B. vandalico*, liv. I cap, 2 ; *Hist. Byzant. Script*. t. I, p. 345) dit sans doute : Πάλαι μὲν τοι Σαυρομάται καὶ Μελάγχλαιναι ὠνομάζοντο, etc. La suite de l'histoire fournira des preuves plus nombreuses.

(19) Les *Sciri* et *Hirri* sont, il est vrai, mentionnés déjà par Pline (*Nat. Hist.*, IV. 27); mais Dieu sait comment il est venu à eux. Hors lui, aucun écrivain ne connait les Scires et Hirres, jusqu'au temps d'Attila.

(20) La confédération suisse porte bien aussi le nom d'un très-petit canton. La confédération du Rhin, certainement d'une autre nature, s'étendait jusqu'aux frontières russes.

(21) *Loco citato*. Ils me semblent, dit-il, ἐξ ἑνὸς μὲν εἶναι ἅπαντας τὸ παλαιὸν ἔθνους.

(22) Jornandes (*De rebus get.*, cap. 5): *nos potius lectioni credimus, quam fabulis anilibus consentimus.*

(23) Dans la préface. *Quorum* (les douze livres de Cassiodore) *quamvis verba non recolo, sensus tamen, et res actas credo me integre tenere.* Cela passait. Mais : *Ad quos nonnulla ex historiis græcis, ac latinis* addidi convenientia, initium, finemque, *et* plura *in medio* mea dictione permiscens. C'est là le mal ! Du reste il s'appuie aussi sur des écrivains antérieurs, comme Dexippus et Ablavius, et à la fin de son petit livre il ajoute d'un ton décidé et avec une conscience tranquille : *Hæc qui legis, scito me veterum secutum scripta, et eorum spatiosis pratis paucos flores collegisse, unde inquirenti pro captu ingenii mei coronam contexerem.*

(24) Du IVe au XIIIe chapitre. Il joint cependant à beaucoup de ses assertions un *dicitur* ou un mot analogue.

(25) *Wandalos jam tunc subjugantes, suis applicuere* (ou *appellavere*) *victoriis.*

(26) *Gradivumque patrem getici qui præsidet arvis.*

(27) *Armenios que arcus geticis intendere nervis.*

(28) *Bellagines*, ou comme cela devait bien s'appeler, *Belagines*. On en a fait *Wohlbehagen*, contre toutes les règles de la langue gothique.

(29) Ainsi dans l'ensemble ! Les mots sont : *Fuscoque duce extincto divitias de castris militum despoliant,* magnaque potiti *per loca* victoria, jam *proceres suos, quasi* qui fortuna (ou comme d'autres le veulent, *quorum quasi fortuna*) vincebant, *non puros homines, sed Semideos, id est* Anses *vocavere* (cap. 13). On a cherché à montrer par ce passage, tantôt que les Goths avaient eu aussi des Ases, car *Anses* doivent avoir été Ases, tantôt qu'une origine surhumaine avait été attribuée à la race royale ou aux familles les plus illustres des Goths. Il n'est pas nécessaire de discuter cette opinion, parcequ'elle ne peut être fondée que par la séparation de ces mots *proceres suos Semideos, id est Anses*, de leur lien. Seulement *après* la victoire sur Fuscus, les Goths nommèrent leurs *proceres* Hanse, mot qui, signifiant *grands hommes, hommes puissans*, a été expliqué par le bon Jornandès par *Semideos*, pour ses lecteurs italiens. Puis il promet de donner une Genealogia de ces *Anses*. Mais il ne donne que l'indication d'une seule race ; et celle-ci ne remonte pas bien haut, et se trouve seulement *ut ipsi* (c'est-à-dire les *Anses*, ou si l'on veut bien l'accorder, les *Gothi*) suis fabulis *ferunt*. Gapt engendra Hamal, Hamal engendra Augis, Augis engendra Amala (*a quo* et *origo Amalorum decurrit*), Amala engendra Isarna, Isarna engendra Ostrogotha. Celui-ci ne fut roi que lorsque Philippe fut empereur (cap. 16); et Philippe fut empereur en 244. Du reste on voit que Jornandès, de même qu'il nomme les Anses d'après leurs exploits, fait venir simplement la célèbre race des Amales d'un roi *Amala*. Mais on peut aussi aller plus loin : en sanscrit, *Amala*, signifie *sans souillure, sans tache.* Schlegel (*Bibliothèque indienne*, t. 1, p. 2).

(30) On parle d'une tradition héréditaire des Goths. Il est certain aussi que Jornandès n'a pas tiré le commencement de sa fable d'écrivains grecs et romains et difficilement aussi de ce qu'il avait appris à l'école. Mais s'ensuit-il que ce qu'avance cet homme ait été une tradition dans le *peuple* goth ? Son expression (cap. 47) majorum *sequens dicta revolvi*, etc., ne prouve rien. Les *majores* ne sont aucunement chez lui des Goths, et les *dicta* ne sont pas des traditions héréditaires. Les mots ne signifient pas autre chose que ce qu'il exprime ailleurs (par exemple cap. 24), *ut refert antiquitas*. Ils désignent tout ce qui a été avant lui ; il n'a rien vu, il a entendu dire. La preuve en est au chapitre IV, où les *majores* ne sont pas seulement opposés *priscis eorum carminibus*, mais où Josèphe est aussi compté parmi les *majores*. Mais peut-être ces *prisca carmina* ont renfermé les choses qu'il raconte ? D'après les paroles de Jornandès, ces *carmina* semblent n'avoir eu trait qu'à la conquête de la partie de la Scythie, *quæ pontico mari vicina est*, et tout au plus à l'émigration de la Scandinavie. Et en supposant qu'ils les eussent conservés, s'en suit-il que dans cette tradition il y ait eu quelque tradition historique ?

(31) Dion Cassius (XXVII, cap. 13, 14 et 15): Ἀλαμβανοί. Le passage extrait de Peiresc est évidemment mutilé, comme Reimarus l'a aussi remarqué. Ce qui est immédiatement raconté d'après Hérodien (IV.) Du reste j'écris *Allemanni*, comme j'ai écrit Trévires, pour ne pas sembler affecté.

(32) Pour les Mark-Mannen, les Vandales et les Quades, Dion (*loco citato*, cap. 20). Un grand crime parait avoir été accompli contre les derniers. Leur roi s'appelait Gajobomar. Caracalla l'avait vraisemblablement attiré avec les autres princes de la maison royale à Carnuntum, où il séjornait, Du reste Dion n'omet pas la vengeance des Allemanni. Il fait (cap. 15) devenir l'empereur Caracalla furieux par les chants magiques de l'ennemi. Et les Alambanni, dit-il, dirent qu'ils avaient employé des enchantemens pour le rendre furieux. Ils ne pouvaient rien dire de plus avantageux, si toutefois on les crut.

(33) Spartian. (*in Caracalla*, cap. 5): circa *Rhetiam non paucos barbaros interemit*. Id., Ibid., cap. 10 : *Alemannorum gentem deviceral*. Vopiscus *in Proculo*).

Aurelius Victor : *gens populosa, ex equo mirifice pugnans.* De ce dernier membre de phrase, Gatterer a conclu que les Allemanni étaient les anciens Tenchtères, parce que ceux-ci, selon César et Tacite, étaient excellens cavaliers.

(34) Spartianus (*loco citato*) : *Germanici et Alemanici nomen adscripsit.*

(35) Agathias *Scholast.* (*de Imperio et rebus gestis Justiniani imp., Byzant. Hist. Script.*, t. III, p. 13) : οἱ δὲ Ἀλαμανοὶ ξυνήλυδές εἰσιν ἄνθρωποι καὶ μιγάδες, καὶ τοῦτο δύναται αὐτοῖς ἡ ἐπωνυμία. Strabon déjà (lib. IV) cite un Asinius qui avait aussi écrit sur le Teutschland ou du moins sur le Rhin et avait cherché à déterminer la longueur de ce fleuve. Cluver (*Germania ant.*, lib. III, pag. 9) prend pour une même personne cet Ἀσίνιος et l'Ἀσίνιος Κοδράτος d'Agathias, et il en conclut que les Allemanni existaient déjà sous ce nom du temps de Strabon. Mais il y eut plusieurs Asinius, et un Quadratus vivait du temps de Philippe l'Arabe.

(36) Jean Muller est pour *Almende.* Wachter, Adelung, et d'autres ont voulu faire venir Alemanni du mot gallique *elmyn* (étranger) parce que Tacite a remarqué que des Gaulois avaient immigré dans les terres Décumanes. Mais ce n'étaient pas les hommes qui *étaient sur* les terres Décumanes qui s'appelaient Allemanni ; c'étaient les hommes qui *envahirent ces terres*, cherchèrent à les conquérir, et les conquirent en effet. Ce qui était en dedans de la ligne de fortifications romaines appartenait à l'empire romain, était *sinus imperii*, et les habitans étaient des sujets romains ; mais les Allemanni n'étaient pas des rebelles ; ils étaient des ennemis, et il n'est pas même besoin de constater que leur langue, leur organisation et leurs lois prouvent sans réplique qu'ils étaient aussi complétement Teutschs qu'aucun autre peuple. Moeser et beaucoup d'autres ont été dans l'opinion que le nom d'Alemanni n'était qu'une prononciation plus rude du nom de Germains, d'après le dialecte du Sud. Mais il est difficile de concevoir comment le nom de Germains, après avoir été attribué depuis près de quatre siècles aux peuples teutoniques du Sud aussi bien qu'à ceux du Nord, aurait reçu tout à coup une prononciation si complétement différente, qu'un Romain pût se trouver tenté de le prendre pour un nom nouveau et de l'expliquer comme tel.

(37) Vopiscus (*loco citato*) : *Alemanni qui tunc adhuc* (au temps de Probus). *Germani vocabantur.* Ce nom ne s'établit que peu à peu. Ammien Marcellin encore nomme indifféremment les *Alemanni* Germains. (Voyez plus bas le temps à partir de l'an 340.) Cela est aussi contre l'opinion de de Mœser.

(38) Cette carte n'a pas d'autre but que d'indiquer aux généraux les routes militaires et la distance des lieux. Elle ne contient que les étapes, et marque à peine les montagnes, la mer et les fleuves, s'inquiétant peu de l'orient et de l'occident.

(39) Malheureusement je n'ai pas encore vu la nouvelle édition de la *tabula* par Mannert, ni sa nouvelle dissertation. Mais son opinion antérieure (*Géographie*, III, p. 212), d'après laquelle cette carte fut entreprise au commencement du troisième siècle, serait facile à combattre. Il est sans doute vraisemblable que les Romains, dans tous les pays dont ils se rendirent maîtres et où ils construisirent des routes, ont indiqué les chemins d'étapes ; et par là il est aussi vraisemblable que dès le temps d'Auguste ils avaient fait de semblables indications dans la Gaule, la Rhétie, la Vindélicie, etc. Les bases de la table de Peutinger peuvent donc être beaucoup plus anciennes que Mannert ne l'admet ; mais sans aucun doute les copies postérieures ont reçu des additions et des changemens ; des complémens et des changemens postérieurs ont pu aussi être portés sur un vieil exemplaire. Mais de quelle époque est l'exemplaire que nous possédons? Il présente des données qui rendent impossible toute fixation de temps.

(40) La carte finit au Rhin ; seulement elle en donne la rive droite, parce qu'elle en avait besoin pour le fleuve. Le dessinateur a introduit dans l'angle septentrional extrême quelques noms, non parce que les peuples demeuraient là, mais seulement parce qu'il avait un espace de la largeur d'un doigt, et qu'il voulait, en remontant plus loin, ménager la place pour la grande Francia. Cependant il pouvait lui venir à l'idée que ces peuples étaient aussi des Franks. C'est pour cela qu'il écrivit sous le nom de ceux-ci, *qui et Franci* ; car ce mot ne s'applique probablement pas aux seuls *Chamavi*, mais aussi aux autres noms. Il m'est en conséquence impossible de tirer avec Mannert d'une semblable carte la conviction que « de grandes révolutions se sont accomplies au deuxième siècle dans la partie occidentale du Teutschland. »

(41) Dion Cassius (LXXVII, c. 14) : Κέννοι, Κελτικὸν ἔθνος. Le nom de Cattes ne figure pas dans les extraits de Xiphilin. Mais au lieu de : τούτων (Κέννων) σὺν αἱ γυναῖκες, Peiresc ἐκ τῶν Χάττων. Voyez Reimarus *ad hunc locum.*

(42) Au sujet des monumens, Wenck (*Histoire du pays de Hesse*, t. 1, p. 15). Spartianus (*in Caracalla*, cap. 5) : *Et quum Germanos subegisset, Germanicum se appellavit, vel joco* (à cause du meurtre de son frère germain) *vel serio, ut erat stultus et demens* ; sans doute sans l'avoir mérité et comme titre d'honneur politique, *Germanici nomen patre vivo fuerat consecutus* (cap. 6).

(43) Vopiscus (*in Aurel.*, cap. 7). Eumenius (*in Panegyrico ad Constantinum*) parle des *intimis Franciæ nationibus.* Juliani *opera* ex edit. *Spanhemii*, pag. 32 et 56. Comparez plus bas le chapitre IX et sa note 9. — Agathias, *Schol.*, *Byz. Hist. Script.*, t. 3, p. 10. — Procopius, *De bello gothico*, lib. I, cap. 12. — *Beat.* Hieronymus, *in vita Hilarion : inter Saxones et Alemannos — apud historicos Germania, nunc vero Francia.* — Ammien Marcell., XX, cap. 10 : *Regio Francorum, quos Attuarios vocant.* — Gregor. Turon. *Hist. Francorum*, II, cap. 9. Il y eut une guerre entre les Franks et les Romains, elle commença sous l'usurpateur Maxime et continua sous Valentinien II. Le tuteur du dernier, Arbogast, également Frank de naissance, *ratus tuto omnes Franciæ recessus penetrandos urendosque..... Collecto ergo exercitu, transgressus Rhenum, Bricteros, ripæ proximos, pagum etiam, quem Chamavi incolunt depopulatus est, nullo unquam occursante nisi quod pauci ex Ampsivariis et*

Chattis in — jugis apparuere. Les preuves seront données plus tard d'après Claudien et Sidoine.

(44) Dans la préface à la *Lex salica* il est dit, il est vrai : *Hæc est gens,* quæ *fortis dum esset robore validu,* Romanorum jugum durissimum de suis cervicibus excussit pugnando. Mais qui a écrit cette préface? Elle n'est pas ancienne sans aucun doute, et il est impossible que ces mots, par l'ignorance des Franks sur leurs anciens temps ait trait à Armin et à ses compagnons.

(45) Gregorii Turon. *Hist. Francorum* (II, cap. 9). Le respectable évêque s'appuie pour l'émigration des Franks de la Pannonie sur le témoignage de beaucoup (*tradunt multi*). Sa *Thoringia* doit bien être, comme l'ont des manuscrits, *Tongria* ou *Toxandria*, ou elle n'est rien; car *dehinc* (des rives du Rhin) *transacto Rheno, Thoringiam transmeasse.* L'addition qui se rencontre également (par exemple : *in vita Sigeberti*, III, *init.*) *Thoringia*, *Germanorum provincia*, ne s'y oppose pas. Le géographe de Ravennes (*Anonymus Ravennas de Geographia*, I, cap. 11) dit aussi : *In patria Albis per multos annos Francorum linea remorata est*, et a par là apporté aussi sa part à la confusion. Du reste, ceci n'est pas indigne de remarque : *creaverunt super se, juxta pagos vel civitates, reges crinitos, de prima, et,* ut ita dicam, nobiliori suorum familia, c'est-à-dire de chaque canton.

(46) Chlodwig est appelé par Grégoire de Tours *Sicamber*; *Regnum Sigambrorum* se trouve encore au douzième siècle. Eccard (*Francia orient.*, I, p. 619).

(47) Ce conte se trouve dans les *Gesta regum Francorum*, dans Frédégaire, dans le moine Rorico, dans Aimoin et d'autres.

(48) Elle a été çà et là rendue un peu plus intelligible, par exemple par Hincmar, dans la vie de saint Remi. Hincmar ne fait pas venir l'empereur Valentinien *in illo tempore*; mais les Franks vivent *in Sicambria multis annis* usque ad tempora *Valentiniani imp.* Là il les fait obéir déjà *regibus crinitis juxta morem gentis subinde succedentibus*, et se diriger vers la Belgique par *Turingiam regionem Germaniæ.* Hincmar avait plus de connaissances historiques et géographiques. Du Chesne (*Hist. franc. script.*, t. I, p. 524). Otton de Freisingen lui-même a cette fable (*Chronicon*, I, cap. 25).

(49) *Gens — auctore Deo condita.*

(50) Tritthein! — Struve (*De Doctis impost.*) a raison. Je ne crois nullement avec Leibnitz qu'il existe un ouvrage sous le nom d'Hunibald, ne fût-il achevé qu'au treizième siècle. Voyez Leibnitius (*De origine Francorum*, init. s. n. III).

(51) Libanius : εἰς τοὺς Αὐτοκράτορας Κώνσταντα καὶ Κωνστάντιον λόγος βασιλικός (ed. *Reiske*, t. 3, p. 317), parce que ce peuple celtique (γένος) était οὕτως εὖ πεφραγμένον πρὸς τὰ τῶν πολέμων ἔργα, ils furent appelés Φρακτοί; et de là beaucoup ont fait Φραγκοί. Dieu sait du reste quelle idée il s'est faite de leurs demeures : ὑπὲρ Ῥῆνον ποταμὸν, ἐπ' αὐτὸν ὠκεανὸν καθῆκον. L'Océan tire partout d'embarras.

(52) Cluver (*Germ. ant.*, III, p. 85) est, je crois, le premier qui a déclaré *frank* synonyme de *frei*, libre. Puis Gibbon et Moeser ont mis en circulation et fait admettre cette opinion. Mais déjà l'exemple que ces écrivains, et tant d'autres après eux ont cité, à savoir que l'on a coutume de dire *frank und frei*, prouve suffisamment que *frank* a une autre signification que *frei.* L'autre exemple, *freie franken*, prouve la même chose. Pfister a eu recours à la *framea* pour arriver au nom de *franken*; il me semble que cette étymologie est contraire à la nature comme à la langue. La framée peut être devenue la francisque lorsque les Germains qui la portaient furent devenus des Franks; mais il est difficile que la framée, après avoir été brandie avec force et avec adresse pendant quelques siècles, ait changé l'ancien nom des peuples en celui de Franks. Veut-on faire des étymologies, la suivante me paraît encore la meilleure. Les anciens écrivains teutschs écrivent ce mot *vrangk.* D'autre part, jusqu'à ce jour, le mot *wrangen* est usité parmi le peuple de la Basse-Saxe. Il veut dire *se disputer*, *se quereller*, *combattre.* Le *wranger* est l'homme qui cherche des querelles, l'agresseur. L'anglais *wrong* et *wronger* est le même mot. *Un fœdus vrangeorum* ou *vrangorum* (φραγγῶν) serait une alliance offensive, une confédération d'agresseurs. La préface à la *Lex salica* parle, il est vrai, de pacis foedere; mais ce qui fut plus tard une alliance défensive peut bien avoir été dans le principe une alliance offensive pour briser la domination romaine dans la Gaule.

(53) Mais pour ne pas manquer ici, je pourrais expliquer *Ripuarii* par *Rip-Wehren*, c'est-à-dire défenseurs (*wehren*) du fleuve ou du Rhin. Les Romains en effet appelaient les rives du Rhin, sans addition, *utraque ripa*, *ripa*. Cela se voit déjà dans Tacite, cela se voit encore dans Ammien Marcellin. Le Rhin lui-même s'appelait *ripa*, puisque *utraque ripa* le contenait. Ce mot, à la suite de longues communications, peut avoir été admis par les Teutschs, et le guerrier teutsch peut être allé à la *ripa*, comme le soldat allemand aujourd'hui, qui cependant n'a pas été si longtemps à l'école française, va *en prison.* Si cette explication paraît juste, on sera certainement disposé à reconnaître une opposition dans le mot *Saliens.* L'opposé de fleuve est la mer, *sal.* Comme les Romains nommèrent *Ripuarii* les défenseurs du Rhin, ils ont peut-être donné aux Franks qui pénétraient du côté de la Hollande, des côtes de la mer, le nom de *Salii*, par allusion aux prêtres saliens, et les Franks ont dans la suite du temps admis ce nom, comme ils se sont attribués ceux de *Germani* et *Barbari.* L'expression d'Ammien Marcellin (XVII, cap. 8) que la *consuetudo* appelle ces Franks Saliens prouve non-seulement l'origine romaine du nom, mais aussi que ce n'était pas un véritable nom de peuple ou de confédération; cette expression semble même se rapporter à ce qu'il pouvait y avoir de plaisant dans ce nom. Plus tard aussi les *Merfinger* (Mérovings), la maison royale des Saliens, rappellent la mer. Du reste il y avait plusieurs divisions parmi les Franks, mais elles furent absorbées ou couvertes peu à peu par les deux noms de Saliens et de Ripuaires.

(54) *Geograph.* (II, 11). Ἐπὶ τὸν αὐχένα τῆς Κιμβρικῆς Χερσονήσου, Σάξονες. C'est là tout. Plus loin : Μετὰ δὲ τοὺς Σάξονες, etc.

Enfin les îles κατὰ μὲν τὰς τοῦ Ἄλβιος ἐκβολάς, αἱ καλούμεναι Σαξόνων τρεῖς.

(55) Il est hors de doute qu'il y a beaucoup d'altérations dans PTOLOMÉE. Le passage sur les Saxons a été regardé comme altéré, par ADELUNG par exemple.

(56) Ce passage est dans CLUVER (*Germ. ant.*, III, pag. 87). Dans ZOZIME (*Hist.*, III, cap. 6) il y a, il est vrai, Κουάδους, μοῖραν σφῶν (Σαξόνων) ὄντας. Il est évident que les Quades n'ont été placés ici que par erreur. REMERIUS et CLUVER ont lu Χαύκους; PETAU et RITTER, et HEYNE les approuve, ont voulu lire Χαμάβους. (Voyez HEYNE, ad h. l.) Et ceci vaut évidemment mieux si l'on compare ce passage avec AMMIEN (XVII, cap. 8), mais assurément on n'obtient pas alors de Saxons. Si cependant on ne veut admettre aucune de ces conjectures, le nom de Quades lui-même prouve que Zozime ne regardait pas le nom de Saxons comme la dénomination d'un peuple particulier, mais comme une dénomination commune de plusieurs peuples.

(57) WITICHINDI *Annal. libri tres*, in MEIBOMII *Reb. germ.*, t. 1, pag. 629 : *Solam pene famam sequens.*

(58) *Poetæ anon. Rhythmus de S. Annone*, XXI.— SCHILTERI. *thesaur. antiq., teut.*, t. 1, p. 15. — *Sachsenspiegel*, livre III, art. 44, avec la glose.

(59) *Pro certo autem novimus.*

(60) Ils vinrent *loco primum, qui usque hodie nuncupatur Hadolaum.* On sait que dans le duché de Brême il y a encore un pays de Hadeln.

(61) *Fuerunt et — qui tradant.*

(62) Il fait même venir les *Lassen* de cette conquête : « Und do ihr so viel nicht was, das si den Acker bawen mochten, und do sie auch die Döringischen Herren schlugen und vertrieben, lieszen sie die Bawernsitzen ungeschlagen, und bestettigen, ihn den Acker zu solchem Recht, als noch die Lassen haben. Und davon kommen die Lassen her, und von den Lassen, die sich verwirkten an ihren Rechten, seind kommen die Tagwerken. » — Et la glose teutsche V : « Wisse, dass er hie meint die Nothdöringen. Diese seind nicht die Döringen so aus der Landgrafschaft Döringen börtig seind. Dann dieselben seind Sachsen. Diese aber seind Wende gewesen, welche die Sachse Nothdöringen, das ist, north Dörichte genent haben, darumb das si streittoll und thörlcht waren. »

(63) Dann in griechischen heist *petra* ein Stein, und *saxum*, ein Kiszlingstein. Also heissen wir noch *Saxones.* Dann wirden Kiszlingsteinen mit unsern streiten seind vergleichet worden.

CHAPITRE IV.

(1) DION CASSIUS (LXXVIII, cap. 3 et 6). HÉRODIEN (IV, 7).

(2) OROSIUS (VII, 18) en fait une chrétienne. Et son fils, l'empereur Alexandre Sévère, avait toujours à la bouche, selon ÆLIUS LAMPRIDIUS (*in Al. Sev.*, 51), cette maxime : « *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.* » Il faisait proclamer cette maxime et la faisait écrire sur des ouvrages publics. Le même écrivain témoigne des progrès du christianisme dans l'empire, du moins du désir des hommes (cap. 43). Alexandre Sévère voulait *Christo templum facere, eumque inter deos recipere. Sed prohibitus est ab aliis, qui consulentes sacra repererant omnes christianos futuros, si id optato evenisset, et templa reliqua deserenda.*

(3) DION CASSIUS (LXXVIII, cap. 6). Et c'est la dernière fois que Dion fait mention des Teutschs ou Celtes !

(4) Ceci est d'après HÉRODIEN, à partir du commencement du livre VI, et d'après ÆLIUS LAMPRIDIUS *in Alexandro Severo.*

(5) HÉRODIEN (VI, 5 et 6). ÆLIUS LAMPRID. (*l. c.*, 56) a le magnifique compte rendu d'Alexandre. Ælius connait aussi l'autre indication : *eum non vicisse regem, sed ne vinceretur, fugisse;* il connait nommément Hérodien et le rejette. Mais DION CASSIUS pouvait le mieux tout savoir. Ce qu'il indique (LXXX, 4) témoigne pour Hérodien. Du reste cet ancien ami nous quitte ici entièrement. Alexandre Sévère le nomma préfet de Pannonie et ensuite consul. Mais comme il tenait à la discipline et à l'ordre, il s'était rendu si odieux au soldat que sa vie n'était pas en sûreté, et pour cette raison il se retira tout à fait.

(6) JUL. CAPITOL. (*in Maximinis duobus*, cap. 1-6). JORNANDÈS (*De reb. get.*, cap. 15). HÉRODIEN (VI, 8). Ce dernier ne parle qu'en général. Jornandès a sa participation à la guerre parthique : *contra Parthos mirabiliter dimicavit.* Julius au contraire raconte une petite anecdote que Jornandès omet : Maximin pouvait journellement boire une amphore et manger de quarante à soixante livres de viande ; il pouvait d'un coup de poing briser les dents des chevaux et broyer des pierres ; le bracelet de sa femme lui servait d'anneau à son doigt, et d'autres niaiseries pareilles. Ce qui est clair, c'est qu'un barbare, qui alors déjà pouvait monter si haut, dont on dit tant de bien, dont les MAGNA MERITA étaient reconnus, doit avoir été un homme de beaucoup de talent. Ce que l'on raconta plus tard de sa cruauté (HÉRODIEN, VII, cap. 3), lorsqu'on eut égorgé cet infortuné, est en partie si incroyable que la supposition d'une forte exagération n'est certainement pas un crime contre la vérité. Il était sévère assurément ; il était dur contre cette race corrompue et livrée aux intrigues ; mais on ne niera pas que beaucoup d'hommes avaient un intérêt à le décrier le plus qu'ils pourraient ; et une fois qu'on l'eut représenté comme *tristissima bellua*, ce qu'il y eut de plus sage ce fut de peindre cette brute comme folle. Qui pouvait, qui osait le défendre, l'étranger, le barbare, le Teutsch ?

(7) JUL. CAPITOL. (*l. c.* cap. 7). *Hunc Alexander omni exercitui præfecit.* Il n'est pas dit quand.

(8) Cela a été rendu vraisemblable par le professeur LEHNE dans les *Archives du Rhin.*

(9) HÉRODIEN (VII, cap. 1). Maximin montra aussi en de semblables occasions l'ancien esprit. Un homme coupa la tête à son ami, dont on avait cherché à faire un empereur, et l'apporta à l'empereur dans l'espoir d'une grande récompense. Maximin l'envoya au supplice.

(10) Les écrivains s'arrêtent. *Victa Germania*, dit JULIUS, *litteras Romam misit*. HÉRODIEN de même. Puis tous deux parlent d'autres batailles : *plurima* BELLA, dit l'un ; ἕτεραι συμβολαί, dit l'autre. Et JULIUS dit encore une fois : PACATA *Germania Sirmium venit;* mais HÉRODIEN : Χειμῶνος ἤδη καταλαμβάνοντος, ἐπανῆλθεν εἰς Παννονίας.

(11) Les noms même de ces empereurs sont indiqués différemment. JULIUS CAPITOLINUS (*in Maximo et Balbo*, cap. 15) se donne toutes les peines du monde pour accorder *historicorum inter se errantium imperitia vel usurpatio.*

(12) On ne pouvait lui reprocher que son orgueil. Il se faisait baiser les mains et les pieds, ce que Maximin n'avait jamais souffert. Mais le pauvre jeune homme, âgé de dix-huit ans, n'avait pas introduit ces usages serviles ; il y prenait seulement plaisir. De plus *infamabant eum ob nimiam pulchritudinem maxime senatores ; qui speciem illam vel divinitus lapsam incorruptam esse noluerunt.* (JUL. CAP., *in Maximin. jun.*, cap. 2.)

(13) Les mots de JULIUS CAPITOLINUS (*in Maximin. duob.*, cap. 24), *quibus mortuis*, DOLOR GRAVISSIMUS BARBARORUM, doivent-ils faire supposer des intelligences perfides avec les Teutschs ?

CHAPITRE V.

(1) Les preuves des deux côtés sont DION CASSIUS et les *Script. historiæ Augustæ.*

(2) Naturellement : *quum Balbinus Maximum quasi ignobilem* (son père était forgeron ou charron) *contemneret, Maximus Balbinum quasi debilem calcaret.* JUL. CAPITOL. (*in Maxim. et Balb.*, cap. 15).

(3) *Quia non erat alius in præsenti.* (Id., *ibid.*)

(4) FLAV. VOPISCUS (*in Aurel.*, cap. 7). Le temps où ces Franks, les premiers qui paraissent sous ce nom dans l'histoire, *per totam Galliam vagarentur*, ne peut être déterminé avec certitude. Auréllien était tribun de la sixième légion à Mayence.

(5) JUL. CAPIT. (*in Maximo et Balbino*, cap. 16) : *Scythici belli principium.*

(6) JUL. CAPIT. (*in Gordiano tert.*, cap. 34 ; comparez cap. 26). Pour le premier tribut donné aux *Gothi*, dont les *Carpi* étaient jaloux, voyez le chapitre III du livre IV et la note 15 sur ce chapitre. Vraisemblablement le paiement fut interrompu pendant la guerre qu'Alexandre fit en Asie. De là le renouvellement des hostilités. JORNANDÈS connaît les Gordien, mais non Maximus et Balbinus ; mais, selon lui, Maximin laisse l'empire à Philippe (cap. 15) ; celui-ci leur retira le tribut annuel et pour cela les Goths furent ses ennemis ; mais depuis quand recevaient-ils cet argent ?

(7) JUL. CAPIT. (*in Gordiano tert.*, cap. 33). Parmi les animaux il y avait aussi des *Alces*. (M. AUREL. CASSIODORUS *in Chronic.*, Parisiis, 1583, p. 444). La description d'une telle fête dans ZOZIME (I, cap. 5). Pour l'esprit dans lequel on fêtait, l'histoire en témoigne.

(8) ZOZIME (I, cap. 21). JORNANDÈS (*De reb. get.*, cap. 16). Par la manière dont nous avons exposé ceci, l'ordre semble s'introduire dans la confusion. — Zozime ne nomme que les Carpes ; selon Jornandès, il y avait aussi trois mille Carpes avec des Thaifales, des Astringes et des Peucènes dans l'armée d'Ostrogotha. Décius revint sur ses pas sans qu'on dise pourquoi ; mais il n'est allé que cette seule fois dans ces contrées, lorsqu'il fut fait empereur. Ostrogotha mène les trente mille hommes *ad prælium ;* mais il n'est pas question de bataille, et Décius était déjà parti. Puis Ostrogotha fait les deux hommes nommés (et MASCOU pense avec raison qu'Argait est le roi Argunthis, qui est nommé précédemment) *suæ gentis ductores ;* lui-même a disparu et ceux-ci attaquent Marcianopolis. Si l'on réunit tout cela, il semble en résulter ce qui suit. Décius fut envoyé par Philippe vers les légions de Mésie ; celles-ci le firent empereur, et pour cette raison il désira la paix avec les Goths. Ostrogotha désirait la paix à cause des querelles avec les Gépides dont il va être fait mention. On n'en vint donc pas à une guerre ; Décius se dirigea vers l'Italie avec la plus grande partie de l'armée. Les deux généraux goths profitèrent de cette circonstance et passèrent une seconde fois le Danube ; *secundo Mœsiam populati.* — GIBBON (*History of the Decline and fall*, etc., I, cap. 10, n, 29) change le *secundo* de ce passage en *secundam*, et ajoute : *it is surprising how this palpable error of the scribe could escape the judicious correction of Grotius.* Et non ! Grotius pesait l'ensemble. Gibbon a oublié que Jornandès distingue deux passages du Danube. 1° TRANSIENS TUNC *Ostrogotha cum suis Danubium*, *Mœsiam — vastavit;* 2° *Qui* — (Argaitus et Gunthericus) MOX *Danubium* VADATI, *secundo Mœsiam populati*, etc.

(9) JORNANDÈS, cap. 17. Tel est l'ensemble ; autrement je n'en vois pas.

(10) Il n'est sans doute pas question d'un semblable traité ; mais on ne doit pas penser que Décius se soit retiré avec ses troupes sans avoir conclu un accommodement.

(11) Par le rétablissement d'un censeur. Valérien fut élu à l'unanimité par le sénat à cause de sa vertu et de l'austérité de sa vie (TREBELLIUS POLLIO, *in Valeriano*, cap. 1) ; mais l'institution n'a peut-être pas même eu de vie ; il est certain qu'elle resta sans utilité. Elle ne peut qu'avoir causé une nouvelle confusion, et elle peut avoir servi à la persécution des chrétiens (Philippe avait été chrétien et Décius persécuta les chrétiens).

(12) *Priscum sibi fœderavit* (Cniva), *quasi cum Decio pugnaturus.* S. AURELIUS VICTOR (cap. 29) sait cependant les choses autrement.

(13) JORNANDÈS (cap. 18). TREBELL. POLLIO (*in Claudio*, cap 16). AMMIEN MARCELLIN (XXXI, cap. 5 et cap 13). On ne retrouva pas le corps de l'empereur. — ZOZIME (cap. 23 et 24). Dans le dernier chapitre, il est fait mention de la ville de Philippopolis, mais il n'est pas dit quand elle fut occupée. Le Danube est sans aucun doute confondu avec le Tanaïs ; mais S. AURELIUS VICTOR aussi (*de Cæsar.*, cap. 29) fait passer le Danube à Décius et lui fait trouver là la mort. Si du reste la bataille a eu lieu près d'*Abrutum* (*Abrittum*),

ou près de *Forum Trebonii*, comme on l'a supposé d'après Dexippe et George le Syncelle, cela doit être fort indifférent.—Les médailles de Décius (Mascou, t. p. 168, note 8) avec les inscriptions pompeuses se rapportent en partie à son entreprise antérieure, en partie à rien; elles expriment des espérances et, comme beaucoup d'autres, ne témoignent d'aucun fait.

(14) S. Aurelius Victor (cap. 30) dit, il est vrai, que le sénat donna le titre d'empereur à Gallus et à Hostilianus, et le titre de César à Volusien; mais cela est difficile à croire. Gallus et les légions suivirent sans aucun doute leur chemin et le sénat suivit comme d'habitude.

(15) Zozime (cap. 24 et 25). Zonaras (XII). Jornandès ne parle pas de la paix; celle-ci figure comme paix éternelle sur une médaille.

(16) *Ob principum negligentiam* (Jornandès, cap. 19). Ce n'était pas *negligentia*, mais nécessité et désolation.

(17) Zozime (I, cap. 26 et 27) fait venir d'abord (πρῶτον) les Scythes, et ensuite de nouveau (αὖθις) les quatre peuples nommés; mais c'étaient incontestablement les mêmes; c'étaient du moins seulement des membres de la ligue des Goths. On a pris les Οὐρουγοῦνδοι pour des Burgundes, et le nom est bien le même; mais le peuple, ou plutôt des guerriers du peuple des Burgundes ne peuvent avoir été ici, si du reste les indications de Jornandès sont basées sur quelque vérité.

(18) Παρὰ πᾶσιν τε ἐλπίδα (Zozime, I, cap. 28).

(19) S. Aurelius Victor (cap. 31), dit cependant : *Æmilianus — morbo absumtus est*; contrairement aux autres.

(20) Gibbon semble avoir cru qu'il ne fut pas proclamé empereur par l'armée; mais ceci n'est nullement dans les mots de Zozime κοινῇ γνώμῃ (I, cap. 29). Aurelius Victor dit plutôt expressément le contraire; et la distinction d'Eutrope (IX, cap. 6) : *ab exercitu imperator et mox Augustus est factus*, fait tout au plus supposer l'assentiment du sénat.

(21) Zozime (I, cap. 29 et suiv.) est le seul qui parle d'une manière régulière; mais combien peu de points sont touchés même par là!

(22) Les auteurs de l'histoire des empereurs, dans leur triste érudition, ont encore confondu à dessein. Rome devait aussi, comme Athènes, avoir ses trente tyrans; et il fallait de la peine et du travail, il fallait se torturer et se tourmenter pour arriver de quelque manière à ce nombre.

(23) Zozime, duquel nous avons tiré ce récit, fait d'abord (I, cap. 31) passer les Borani en Asie; puis il nomme ces ennemis tantôt Scythes, tantôt barbares. Les Γότθοι ne sont pour lui qu'une partie des Scythes, comme déjà auparavant. Trebellius Pollio au contraire (*in Gallienis duob.*, cap. 6) dit : *Scythæ, hoc est pars Gotthorum*, *Asiam vastabant*. Je me suis toujours servi du nom de Goths, parce que ces écrivains ont difficilement eu un motif pour leur distinction.

(24) La perfidie dont Zozime accuse les Perses est rendue incertaine par Pollio (*in Valeriano*, cap. 3) : *Victus est a Sapore, seu fraude, seu adversa fortuna.* Eutrope s'exprime de même.

(25) D'après Trebell. Pollio (*in Gallienis duob.*, cap. 6), l'incendie du temple de Diane paraît avoir eu lieu plus tard. Jornandès, qui du reste ne dit presque rien des courses des Goths, place cet événement (c. 20) au temps où Gallien vivait *in omni lascivia resolutus*; mais, selon lui, Gallien succède immédiatement à Gallus dans l'empire. Il dit aussi que *Troja Iliumque* furent détruits, *quæ vix a bello illo agamemnoniaco aliquantulum respirabant.* Du reste il nomme quelques chefs des Goths dans cette expédition : Respa, Veducus et Thurvarus.

(26) Aurelius Victor. Orose, Eutrope; le dernier dit *Germani*.

(27) Treb. Pollio (*in 30 Tyrannis*, cap. 3, *de Posthumio secundo*) donne une lettre de l'empereur Valérien, dans laquelle il est dit : Transrhenani *limitis ducem et Galliæ præsidem Posthumium fecimus*. On ne peut pas en conclure que les Romains aient encore possédé une ligne de fortifications sur la rive droite du Rhin. Selon Zozime (I, cap. 30), Gallien, collègue de Posthumius, surveillait seulement le passage du Rhin, αὐτὸς μὲν οὖν τὰς τοῦ Ῥήνου διαβάσεις φυλάττων, et le passait de temps en temps et résistait de temps en temps à ceux qui voulaient passer sur la rive gauche; mais il fut réduit à une grande extrémité, jusqu'à ce qu'il eut fait alliance avec un prince teutsch. Ce titre, *transrhenani limitis dux*, n'était cependant qu'un titre d'espérance.

(28) Pollio nomme cette femme Pipara, et Victor, Pipa. Le premier dit qu'elle était *barbara regis filia*, *quam is* (Gallienus) *perdite dilexerat.* Il dit : *Gallienus amore barbaræ mulieris consenescebat.* L'autre (*de Cæsaribus*) dit que Gallien était *expositus amori flagitioso filiæ Attali Germanorum regis*, *Pipa nomine.* Dans l'*Epitom. Historiæ Augustæ* elle figure comme *concubina quam per pactionem*, *concessa parte superioris Pannoniæ*, *a patre*, *Marcomannorum rege*, *matrimonii specie susceperat.* Cette assertion est suspecte, précisément à cause de cette précision. Et quand cela a-t-il dû arriver? Comparez Zozime (I, cap. 30) et ci-dessus la note 27. La question élevée par Tillemont, Brequigny et d'autres, si l'impératrice Salonine était différente de cette Pipara teutsche, ou si plutôt cette princesse teutsche ne fut pas impératrice sous le nom de Salonine, peut être résolue aussi bien par l'affirmative que par la négative, à cause du manque de renseignemens et de la misérable manière des écrivains qui font mention de Pipara; mais elle est sans intérêt pour l'histoire du peuple teutsch.

(29) Zonaras sait, mais Dieu sait d'où, que Gallien anéantit, avec dix mille Romains, trois cent mille Allemanni. S'il avait écrit avec des zéros, on pourrait admettre justement que d'un côté il en a mis quelques-uns de trop, et qu'il en a oublié un de l'autre. Aucun écrivain antérieur ne fait mention de cet exploit héroïque affirmé par l'annaliste du douzième siècle (*Byzant. Hist. Script.*, t. 11, p. 478).

(30) Trebellius Pollio, le plus déplorable peut-être de tous les écrivains de l'histoire des empereurs, a réellement représenté l'empereur Gallien sous les mau-

valses couleurs qu'il a reçues dans l'histoire, parce qu'il voulait rendre ses hommages à Claude, son successeur, car Claude était parent de l'empereur Constance, auquel Pollion dédia son ouvrage. Ce Pollion raconte ce qui suit (*in Gallien. duob.*, cap. 6) : *Quum ei nunciatum esset Ægyptum descivisse, dixisse fertur*, QUID SINE LINO ÆGYPTIO ESSE NON POSSUMUS? *Quum autem vastatam Asiam, et elementorum concursionibus et Scytharum incursionibus comperisset*, QUID, *inquit*, SINE APHRONITRIS ESSE NON POSSUMUS? *Perdita Gallia arrisisse ac dixisse perhibetur*, NON SINE ATREBATICIS SAGIS TUTA RESPUBLICA EST ?

(31) Voici un exemple de l'exagération de POLLIO (*l. c.*, cap. 18) : *fuit nimiæ crudelitatis in milites ; nam et terna millia et quaterna militum singulis diebus occidit.*

(32) TREB. POLLIO (*in 30 Tyrannis*, cap. 5) croit peut-être avec raison : *si Germani* (les peuples sur le Rhin) *eo genere tunc* (Gallieno perdente remp.) *evasissent quo Gotthi et Persæ, consentientibus in romano solo gentibus, venerabile hoc romani nominis finitum esset imperium.* Pollio fait construire les *castra* par Posthumius IN SOLO BARBARICO *per* VII *annos.* Mais cette manière de parler prouve tout aussi peu quelque chose de certain que ce qu'il dit (*l. c.*, cap. 3): *submotis omnibus germanicis gentibus, romanum in pristinam securitatem revocaverat imperium* (Posthumius). Dans la guerre avec Victorinus, le même écrivain (*in Gallienis duob.*, cap. 7) donne à Posthumius *multa auxilia celtica et francica.*

(33) Ils ajoutent toutefois aussi : οἱ Σκύθαι, καὶ Γότθοι λεγόμενοι ἐπιχωρίως. GEORG. SYNCELLI *Chronogr.* (*in Byzant. Hist. Script.*, t. 5, p. 504).

(34) Les renseignemens chez les écrivains sont généraux, sans connexion, contradictoires et de plus mutilés. Je ne parle pas de ce qui se passait en Asie. Cela se faisait à la manière ancienne et a trop peu d'influence. Suivant POLLIO (*in Gallienis duob.*, cap. 13), les Goths ne furent pas seulement vaincus par les Byzantins, mais aussi par les Athéniens, *duce Dexippo*, et, chassés par ces derniers, ils traversèrent l'Épire, l'Acarnanie et la Béotie. Mais le SYNCELLE, qui a utilisé l'histoire de ce temps par Dexippe, dit (*l. c.*) : καὶ εἰς τὴν Ἀττικὴν φθάσαντες ἐμπιπρῶσι τὰς Ἀθήνας κ. τ. λ. ZOZIME (I, cap. 39) dit aussi : τῶν Σκυθῶν — καὶ τὰς Ἀθήνας αὐτὰς ἐκπολιορκησάντων, etc. Selon le premier de ces auteurs, ils furent battus par les Athéniens lorsque Gallien se fut avancé ; selon le dernier, Gallien les rencontra dans la Thrace. Le Syncelle donne aussi l'indication relative à Naulobatus. Personne ne parle de la paix. OROSE, VICTOR, EUTROPE, n'ont que des expressions générales : *Græcia vastata*, et d'autres semblables.

(35) POLLION ne peut trouver de mots pour exprimer son admiration ; et cependant — *testis est vita mea, me nihil unquam cogitasse, dixisse, fecisse gratiosum.* Plusieurs empereurs aussi, Valérien, Décius, dont POLLIO a conservé les lettres, le louent d'une manière extraordinaire. Mais les mots avaient perdu dans ce temps leur importance : l'exagération et l'enflure devaient remplacer la vertu qui manquait.

(36) Les paroles de POLLIO (*in Gall. duob.*, cap. 13) me semblent devoir être expliquées autrement que les écrivains ne l'ont fait jusqu'à présent. Pollio a dit que Gallien avait causé de grandes pertes aux Goths qui parcouraient l'Illyricum. *Quo comperto, Scythæ facta carragine per montem Gessacum fugere sunt conati.* Il s'arrête court à ces mots, et Gallien ne reparaît qu'un peu plus tard, pour marcher contre Aureolus. Dans le complot formé contre lui figure aussi Martianus. Mais Gallien avait sans aucun doute fait un accommodement avec les Goths avant son départ. Ceci est rendu vraisemblable non-seulement par des motifs généraux, non-seulement par la conduite antérieure de Gallien, mais aussi par les indications du Syncelle, qui prétend que Gallien avait pris les Hérules à son service et donné les honneurs du consulat à leur chef Naulobat. Cette circonstance, que Pollio passe sous silence, doit incontestablement être intercalée. Cet écrivain continue ensuite : *Omnes inde Scythas Martianus varia bellorum fortuna* AGITAVIT. QUÆ (sans aucun doute *bella*, que Martianus entreprit, *omnes Scythas ad rebellionem* EXCITARUNT. Dans la vie de Claude (cap. 6) Pollio dit de plus : *Illi Gothi, qui evaserunt eo tempore* (et ce sont ceux, je pense, qui s'étaient retirés *per montem Gessacum*) *quo illos Martianus est persecutus, quosque Clodius* (Claudius) EMITTI NON SIVERAT, *ne quid fieret, quod effectum est, omnes gentes suorum ad romanas incitaverunt prædas.* On explique ces mots comme si Claude, qui du reste connaissait aussi le complot formé contre Gallien, avait voulu que ces Goths fussent tous anéantis, et comme si Martianus les avait laissé échapper. Mais Claude voulait que ces Goths ne fussent ni inquiétés ni chassés, et Martianus les inquiéta et les chassa.

(37) ZOZIME (I, cap. 42) dit que les Scythes, alliés aux Hérules, aux Peukes (Πεῦκαι) et aux Goths, se rassemblèrent sur le Tyras. — TREB. POLLIO (*in Claudio*, cap. 6) parle de *Scytharum diversi populi*, *Peucini*, *Trutungi*, *Austrogotti*, *Virtingui*, *Sigipedes*, *Celtæ etiam et Heruli.* Il est difficile que cet homme ait eu une idée en rassemblant tous ces noms. Il est en général en extase.

(38) ZONARAS (*Byzant., Hist. Script.*, t. 11, p. 480) prétend que les Goths (qu'il prend pour des barbares venus du Palus-Méotide) se rendirent maîtres d'Athènes. Ils prirent tous les livres de la ville, les réunirent et voulurent les brûler ; l'un d'eux toutefois les en détourna. Il pensait que les Grecs, occupés de livres, seraient faciles à vaincre. Mais un Athénien, Cléodème, réunit une multitude d'hommes, s'embarqua et vint par mer attaquer les barbares, qu'il mit en fuite.

(39) S. AUR. VICTOR (*in Epitome*, cap. 34) parle de la bataille sur le Benacus, qui doit appartenir à ce temps. La moitié à peine de l'armée allemannique doit avoir survécu. Aurélien les poursuivit ; cela semble ressortir de VOPISCUS (*in Aureliano*, cap. 18), et de cette circonstance, que l'empereur s'éloigna. La lettre de Claude à Aurélien, que ce même Vopiscus (cap. 17) a conservée, paraît avoir été écrite avant la bataille avec les Goths. *Aggredere. Quid moraris? Gotthi oppugnandi sunt : Gotthi a Thraciis amovendi.* Sans doute aussi : *Ego aliis rebus occupatus*

sum, summam belli illius virtutibus tuis credo. Comparez cap. 16.

(40) Ce récit est en majeure partie tiré de Zozime (I, cap. 42-46); ce que Pollio dit avec les formes de l'admiration, dans la vie de Claude, est enchaîné le mieux possible. Une circonstance mérite d'être examinée de plus près. Pollio parle à deux reprises de *familiæ* des Goths; et dans la lettre de l'empereur à Brochus, que donne Pollio (cap. 8), il est dit: *Tantum mulierum cepimus, ut binas et ternas mulieres victor sibi miles possit adjungere.* Mais je ne crois pas qu'on puisse tirer quelque conséquence des paroles d'un écrivain tel que Pollio. Qu'on lise seulement les passages : *Armatarum gentium trecenta viginti millia tunc fuere. Dicat nunc, qui nos adulationis accusat, Claudium minus esse amabilem. Armatorum trecenta viginti millia. Quis tandem Xerxes hoc habuit ? quæ fabella istum numerum affinxit ? Quis poeta composuit ? Trecenta viginti millia armatorum fuerunt. Adde servos, adde familias, adde carraginem, et epota flumina consumptasque sylvas. Laborasse denique terram ipsam, quæ tantum barbarici timoris accepit : terram puto !* Mais l'expression de l'empereur est ironique. Si l'on voulait la prendre au sérieux, il faudrait pourtant demander quel était le nombre des *milites victores ?* De plus il n'est aucunement question d'enfans et de vieillards, et Zozime ne parle pas non plus de femmes, bien qu'il se comprenne de soi-même que dans une grande armée il y avait aussi beaucoup de femmes.

(41) Jornandès (cap. 20). Mais il est ici le plus pauvre pour l'histoire de son peuple; il ne fixe aucunement le temps. Il parle au commencement du chapitre de l'empereur Gallien, mais dans le chapitre suivant il en est déjà à Maximien. Les époques ressortent pourtant de Trebel. Pollio (*in Claudio,* cap. 12).

(42) Eutropius (IX, cap. 6) dit, il est vrai, du temps de l'empereur Gallien : *Dacia, quæ a Trajano ultra Danubium fuerat adjecta, amissa est.* Mais cet *amissa* signifie seulement qu'elle était aussi comme perdue, parce qu'elle était séparée de l'empire par l'invasion de la Mésie. Autrement Eutrope serait en contradiction avec lui-même. Comparez IX, cap. 9).

(43) C'est ainsi que les soldats l'appelaient: *manus ad ferrum ; Aurelianus manu ad ferrum* (Flav. Vopiscus, *in Aurel.*, cap 6).

(44) Flavius Vopiscus (*in Bonoso*) raconte encore une autre ruse, ou plutôt une double ruse, qu'Aurélien employa contre les envoyés des barbares; mais elle ne réussit également pas. Bonose, Breton de naissance et général d'Aurélien, était un fort buveur, au point qu'Aurélien disait de lui : *Non ut vivat natus est, sed ut bibat. Si quando legati barbarorum undecunque gentium venissent, ipsis propinabat, ut eos inebriaret, atque ab his per vinum cuncta cognosceret.* Car cet homme n'était jamais ivre, et plus il buvait, plus il devenait adroit. *Habuit præterea rem mirabilem, ut quantum bibisset, tantum mingeret, neque unquam aut ejus pectus, aut venter, aut vesica gravaretur.* Aurélien donna aussi à ce héros de boisson une femme gothe pour épouse, *ut per eam a Gotthis cuncta cognosceret.* Elle s'appelait Hunila, et était une *fœmina singularis exempli et familiæ nobilis gentis gotthicæ. Erat enim illa virgo regalis.* Cela se conçoit, il ne fallait pas moins à un général romain habile à boire.

(45) Les écrivains dans lesquels nous avons puisé cet exposé sont : Dexippus *in Excerptis de Legationibus* (*Byzant. Hist. Script.*, t. 1, p. 5-9); Flavius Vopiscus (*in Aureliano,* cap. 18-25, 35, 39); Zozimus (1, cap. 48-49); S. Aurel. Victor (*in Epitom.*, cap. 35); Eutropius (IX, cap. 9). — Tout est fragment : j'ai essayé de réunir ce qui était épars, de mettre en ordre ce qui était en désordre. Dans tout cet événement, la seule chose solide et précise est le récit que fait Dexippe, des deux négociations très-distinctes pour la paix avec les Teutschs sur le Danube. Je suis parti de ce récit, auquel j'ai rattaché le reste des indications; les noms des peuples ne peuvent en conséquence être pris en considération; les écrivains de ce temps ne les connaissaient pas, et de la manière dont ils racontent l'histoire, ils ne pouvaient non plus s'en inquiéter beaucoup. De plus, combien il était facile de confondre les Marcomans et les Allemanni ! *However these Historians differ in names* (Allemanni, Juthungi, Marcomanni), *it is evident, that they mean the same people, and the same war; but it requires some care to conciliate and explain them,* dit Gibbon (chap. XI, not. 25). Cette dernière observation est vraie, mais la première n'est vraie que si nous pensons aux Teutschs en général. Du reste il en est des contradictions des écrivains comme des noms, on ne peut les résoudre qu'en suivant la marche des événemens. Selon Aurelius Victor, Aurélien remporta la victoire près de Plaisance; selon Flavius Vopiscus, les Romains essuyèrent une défaite complète; cette dernière assertion peut seule être vraie, comme Muratori l'a déjà remarqué, parce que les Teutschs pénétrèrent avant dans l'Italie. Je crois qu'Aurélien n'a pu assister lui-même à cette bataille; l'expression de Vopiscus paraît se prêter à cette explication : *Quum autem Aurelianus* VELLET — CONCURRERE, *tanta apud Placentiam clades accepta est, ut romanum pene solveretur imperium.*

CHAPITRE VI.

(1) La preuve en est dans la nature des choses et dans la langue, qui de nos jours encore est parlée dans ces contrées. C'était aussi une assertion de l'orgueil : qu'aucun citoyen romain n'était tombé sous la domination des barbares !

(2) Selon Dexippe (*l. c.*), Aurélien, après la paix avec les Vandales, accompagné comme garde de la cavalerie des Teutschs, accourut en Italie, où les Juthunges avaient de nouveau fait irruption; mais il n'est pas question d'actions. Dans Vopiscus (cap. 35), il est dit : *Vindelicos obsidione barbarica liberavit*; mais ceci est placé après le triomphe d'Aurélien : *his gestis.* Le même auteur, dans le discours de Tacite, après la mort d'Aurélien (cap. 41) : *ille Vindelicis jugum barbaricæ servitutis amovit.* Et cette expression paraît se rapporter à un plus long séjour des Teutschs

en Vindélicie et par conséquent aux événemens antérieurs, et non à une nouvelle irruption après l'expédition d'Aurélien contre Tétricus.

(3) Cela est du moins vraisemblable : le *eripe me his, invicte, malis*, que Tétricus adressa à Aurélien, peut sans doute avoir été écrit plus tard ; mais il suppose aussi des intelligences précédentes.

(4) Gibbon (chap. 11) place l'expédition en Asie après les événemens de la Gaule, c'est à tort selon moi ; Zozime aussi et Vopiscus sont contre lui, comme Pollio, Victor et le Syncelle.

(5) *Cæsæ legiones, proditore ipso duce.* — Cette malheureuse bataille prouve déjà que ce peuple fut le dernier qu'Aurélien soumit; il aurait difficilement risqué cet horrible jeu si Zénobie avait encore régné sur l'Asie et sur l'Égypte.

(6) Vopiscus (*in Aurel.*, cap. 33). Il est assez remarquable que les Juthunges ne soient pas parmi ces peuples, qui du reste, comme on le voit, sont énumérés pêle-mêle.

(7) Il obtint de grands honneurs ; il fut *Corrector totius Italiæ*. Aurélien le nommait *sæpe collegam, non unquam commilitonem, aliquando etiam imperatorem* (Treb. Pollio, *in triginta Tyrannis*, cap. 24).

(8) Zonaras (*Byzant. Hist. Script.*, t. 11, p. 481) en a fait des éléphans. Le temps intermédiaire ne s'était pas en vain écoulé pour les animaux.

(9) Flav. Vopiscus (*in Aur.*, cap. 30) : *Superest, P. C., ut me etiam Carpisculum vocetis.* Les pauvres seigneurs ! qu'avaient-ils donc encore ?

(10) Aurel. Victor (*de Cæs.*, cap. 35). Ce que Manlius Statianus dit dans le sénat à Probus (Vopiscus, *in Probo*, cap. 12) : *Franci, Germani, Allemanni longe a Rheni submoti littoribus*, n'est qu'une manière de parler de la soumission.

(11) Dans les *Panegyrici veteres*, passim.

(12) L'admiration à ce sujet : Vopiscus (*in Tacito*, cap. 2).

(13) *Qui erat primæ sententiæ consularis* (Vopiscus, *ib.*, cap. 4).

(14) Déjà à l'élection les sénateurs étaient extraordinairement clair-semés. Ils cherchaient habituellement, en réitérant leurs acclamations, à donner de la force à leur salut ; mais cette fois ils se surpassèrent eux-mêmes. Vopiscus (*ib.*, cap. 5) : Et Trajanus ad imperium senex venit (*Dixerunt decies*), etc. Imperatorem te, non militem, fecimus (*Dixerunt vicies*). Tu jube milites pugnent (*Dixerunt tricies*), etc. Puis (cap. 12) — — *tantam senatus lætitiam fuisse, quod eligendi* cura *ad ordinem amplissimum revertisset, ut* — —. *Mitterentur præterea litteræ ad provincias, ut scirent omnes socii, omnesque nationes in antiquum statum redisse rempublicam, ac senatum principes legere, immo ipsum senatum principem factum rel.* Et enfin la lettre elle-même (Vopiscus, *in Floriano*, cap. 5 et 6).

(15) Sans doute : *Quum sciret* (Florianus) *adjuratum esse in senatu Tacitum, ut quum mori cæpisset, non liberos suos, sed optimum aliquem principem faceret* (Vopiscus, *in Floriano*, cap. 1). Mais de quelle nature était cette précaution, c'est ce qu'on sut six mois après.

(16) On reconnut bientôt la vérité de ce que le consul Vélius Cornificius dit au moment de l'élection : *limites* trans Rhenum *Germani rupisse dicuntur, occupasse urbes validas, nobiles, divites et potentes.*

(17) Vopiscus (*in Tacito*, cap. 13) nomme ces guerriers *Mæotidæ; multi barbari a Mæotide* ; Zozime (1, 63) les appelle Scythes. Personne ne dit que ce fussent des Alains, bien que Vopiscus (*in Probo*, cap. 8) le laisse supposer. Une médaille de Tacite porte : *Victoria gothica.*

(18) Il est digne de remarque comment Tacite parla aux soldats et au peuple. Il appela les prétoriens, sanctissimi *milites*, le peuple, sacratissimi *quirites*, les légions, sanctissimi commilitones (Vopiscus, *l. c.*, cap. 7 et 8).

(19) Probus : *qui et estis mundi principes, et semper fuistis, et in vestris posteris eritis* (Vopiscus, *in Probo*, cap. 11).

(20) Selon Vopiscus (*in Probo*, cap. 13) c'étaient *omnes europenses exercitus, qui Florianum imperatorem fecerant et occiderant.*

(21) Probus était cependant assez prudent et très-poli dans ses lettres au sénat ; il ne pouvait rien y perdre. *Quæso ut de meritis meis faciatis quidjusserit vestra clementia.* Mais que pouvait-on lui répondre, si ce n'est : « *Probe Auguste, Dii te servent !* »

(22) On a élevé l'empereur Probus au-dessus de tous les autres, et on l'a déclaré le premier et le plus grand dans toute la suite des empereurs romains. C'est à tort ; il n'avait que des vertus militaires. Les plantations de vignes ne sont pas une preuve satisfaisante de l'excellence d'un homme. Les paroles par lesquelles Manlius Statianus félicita l'empereur que les légions avaient élevé : *omnia in uno principe constituta sunt : rei militaris scientia, animus clemens, vita venerabilis, exemplar agendæ reipublicæ, atque omnium prærogativa virtutum* — sont un témoignage suspect. Et si Probus, comme son historien l'en vante, a empêché Aurélien de commettre plus d'une cruauté, et si l'on avoue même volontiers que, comme empereur, il a tenu une conduite beaucoup plus humaine qu'Aurélien, il est pourtant impossible que *la manière* dont Probus, aussitôt après son avénement à l'empire, vengea la mort d'Aurélien et de Tacite (Zozime, I, cap. 65), excite la sympathie des âmes humaines, et il est difficile que qui que ce soit accorde des éloges à sa conduite envers les Teutschs.

(23) Vopiscus (*in Probo*, cap. 13) : *Omnes Galliæ, interfecto Aureliano a Germanis possessæ.* Il dit qu'ils avaient pris soixante *per Gallias nobilissimas civitates.* L'empereur lui-même dit (cap 15) : *Septuaginta urbes nobilissimæ.* Selon Zozime (I, 67) les villes ἐν Γερμανίᾳ furent forcées.

(24) Voyez le chapitre V du présent livre. — La singulière opinion qu'Ammien Marcellin (XXVIII, 5) attribue aux Burgundes : *Jam inde temporibus priscis*

sobolem se esse romanam Burgundii sciunt; et OROSE (VII, 32) : *Burgundiones quondam, subacta interiore Germania a Druso et Tiberio, per* CASTRA *dispositos, aliunt in magnam coaluisse gentem. Atque etiam nomen ex opere præsumsisse, quia crebra per limitem habitacula constituta*, BURGOS *vulgo vocant.* — Cette singulière opinion ne mérite pas d'examen ; elle prouve seulement que les anciens écrivains ne connaissaient pas ces hommes, puisque Orose ne nomme pas seulement les *Burgundiones*, *novi hostes*, mais aussi *novum nomen.* Elle prouve ce qui résulte de la manie des étymologies lorsque les connaissances historiques manquent, que les mots d'Orose *Atque — vocant*, sont réellement de lui ; mais elle prouve aussi que ces écrivains ne regardaient pas comme aussi facile que les modernes le rapprochement de peuples éloignés.

(25) VOPISCUS (*in Proculo*) : *Alemannos non sine gloriæ splendore contrivit, nunquam aliter quam latrocinandi pugnans modo.* Une telle manière de faire la guerre semble supposer que Proculus ait été dans le pays des Allemanni ; mais ceci a été à peine possible dans le temps où il s'est élevé comme anti-empereur, bien que Vopiscus semble placer dans ce temps cette guerre de brigandage. Ce que Proculus lui-même vante dans cette guerre prouve aussi que l'on a marché au brigandage. Vraisemblablement Proculus fut le héros de cette sainte œuvre.

(26) On a inconsidérément fait de ces Λογίωνας (qui étaient parmi les βαρβάροις περὶ τὸν Ῥῆνον) les *Lygii* de TACITE, parce que chacun aime mieux rencontrer une vieille connaissance qu'un étranger qui le regarde une fois de côté et disparait ensuite pour toujours ; mais comment peut-on penser que les Lygiens soient venus de la Silésie et de la Pologne sur le Rhin pour faire irruption avec les Franks dans la Gaule, tandis que les Allemanni restaient adroitement chez eux ? Les Lygiens appartenaient à la confédération des Goths et avaient une direction toute différente. Ou bien n'est-il pas plutôt possible qu'un écrivain qui n'avait aucune connaissance du Teutschland, et qui ne se doutait nullement de ce qu'est l'exactitude historique, ait écrit un faux nom lorsqu'un peuple brisait toutes les relations naturelles et entreprenait, à travers les pays, les peuples et les confédérations de peuples, une course aveugle vers d'incertaines aventures ? Je ne crois pas que des peuples puissent se laisser jeter à travers la terre comme des dés sur le tapis ; du moins je veux voir la main qui peut les agiter, et ici je ne la vois pas.

(27) *L. c.* Mais il se comprend de soi-même qu'il ne pense, lui, à aucune perfidie. Il dit sans réflexion : οὐ πάντα ἀπέδοσαν ; et Probus, irrité de cela, ἀξίαν ἐπέθηκε δίκην. Pourquoi donc les laissa-t-il partir avant qu'ils eussent tout rendu ? Et comment l'apprit-il lorsqu'ils s'étaient déjà mis en route ?

(28) VOPISCUS (*in Probo*, cap. 13) : *Ultra Nicrum fluvium et Albam.* Le *Codex Palat.* a : *Nigrum*, et on ne peut méconnaître que cela vaut mieux, parce que le *Niger* va bien à côté de l'*Alba.* GRUTER ajoute à ce passage : *Pal.* NIGRUM, *male; Nicrum enim retinemus*, ALBIM*que etiam malimus quam* ALBAM. Encore l'affection pour les vieilles connaissances !

(29) Id. *ibid. contra urbes romanas et castra in solo barbarico posuit, atque illic milites collocavit.* Ce passage est certainement corrompu. En tout cas il est certain qu'on ne peut penser à ce qu'on appelle le mur du diable. C'étaient vraisemblablement de simples remparts sur le Rhin et sur le Danube pour les villes de l'autre rive.

(30) GIBBON croit que l'empereur a donné une pièce d'or pour chacun des quatre cent mille Teutschs qui ont dû tomber dans cette guerre, et ajoute : *a Work of labour to the Romans, and of expence to the emperor.* Mais en premier lieu nous pouvons bien retrancher un zéro de ces quatre cent mille, et ensuite VOPISCUS ne dit pas non plus que la pièce d'or ait été payée dès le commencement, mais seulement, à ce qu'il semble, à ceux *quos in excubiis collocavit.*

(31) VOPISCUS (*l. c.* cap 15). *Maxime tamen, ipsis regibus consentientibus, in eos vindicatum est qui prædam fideliter non reddiderunt.* Les Romains réclamèrent-ils donc le butin de chaque individu ? Pourquoi ne prirent-ils pas tout ? et s'ils le firent apporter librement, comment apprirent-ils qu'on avait caché quelque chose ? et comment arrivèrent-ils au droit du châtiment ? C'est évidemment la même histoire que donne ZOZIME.

(32) Il semble, il est vrai, d'après VOPISCUS (cap. 20), AUREL. VICTOR (cap. 37) et EUTROPE (IX, cap. 11), avoir cru qu'il était arrivé loin. Son *grave dictum : Si unquam eveniat salutare, reip. brevi milites necessarios non futuros*, est certainement assez remarquable. Mais l'explication de Vopiscus l'est encore plus. *Nonne omnes barbaras nationes subjecerat pedibus ? quia totum mundum fecerat jam romanum : Brevi, inquit, milites necessarios non habebimus. — Ubique pax, ubique rom. leges, ubique judices nostri.* — Est-ce sérieusement ou par ironie ? Si cela est sérieux, il est impossible que Probus ait été dans un tel aveuglement. Ses paroles ne devaient-elles pas plutôt être un pressentiment ? La conquête de l'empire par les barbares ne se serait-elle pas présentée à son âme ? L'addition : *Si unquam eveniat salutare* ne doit pas induire en erreur. Cela appartient à l'écrivain.

(33) VOPISCUS (*l. c.* cap. 16) *omnes getici populi.*

(34) *Gautunni.* MASCOU déjà suppose que ceux-ci étaient *Juthungi.* Cette opinion me semble préférable à celle de SAUMAISE, qui voulait lire *Grutungi.* Si la première de ces opinions était juste, elle viendrait à l'appui de ma supposition, que le nom de *Juthungi* se rapporte à la ligue des Goths, d'autant que le nom de Goths parait sous des formes si diverses.

(35) VOPISCUS (*in Probo*, cap 18). Les expressions : *per totum pene orbem pedibus et navigando vagati sunt — paucis cum gloria domum redeuntibus* — font supposer que cet écrivain a eu vue le même événement que raconte ZOZIME (I, 71) ; et cela devient d'autant plus vraisemblable que Zozime, avant ses Franks, nomme les Bastarnes, comme Vopiscus, avant ses Gépides, nomme les Gautunnes et les Vandales. EUMENIUS parle de ce fait (XII, *Panegyr. Veter.*, IV, cap. 18). Selon Zozime, ces Franks étaient venus vers l'empereur et avaient obtenu de lui des demeures ; il n'est

pas dit où. Une partie d'entre eux (μοῖρά τις) persévéra dans sa course aventureuse. Selon Eumène, ce furent *pauci ex Francis captivi* qui firent ce trait d'audace.

(36) EUMENIUS : *incredibilis audacia et indigna felicitas.*

(37) VOPISCUS ne dit pas un mot de cet événement. Il ne convenait pas à l'éloge de son héros. Mais ZOZIME (I, 71) l'indique. Et quelque bref que soit le récit, la chose semble avoir été encore plus importante : πολλὴν, οἷα συμβαίνειν φιλεῖ, συναναμιχθέντων αὐτοῖς. Il ne dit pas non plus, il est vrai, que ces quatre-vingts gladiateurs aient été des Teutschs ; mais selon VOPISCUS (*in Probo*, cap. 19), il y avait parmi les *paria trecenta gladiatorum* qui devaient réellement combattre, *Germani et Sarmatæ*, ce qui ne veut pas dire autre chose que des Teutschs du Rhin et du Danube. Il y avait donc certainement aussi des Teutschs parmi ces quatre-vingts hommes qui s'étaient soustraits à ce sort. Et comme ils avaient dû s'entendre pour une semblable entreprise, et comme les Teutschs étaient sans contredit les plus audacieux, il est vraisemblable que tous étaient Teutschs.

CHAPITRE VII.

(1) VOPISCUS (*in Proculo*) : *In imperium vocitatus est ludo pene et joco.* Mais son *uxor virago* prit la plus grande part à cette *dementia*. C'était du reste un homme riche, *domi nobilis*, *sed majoribus latrocinantibus, ipse quoque latrociniis assuetus.*

(2) Id. (*in Bonoso*) : *quum quodam tempore in Rheno romanas* LUXURIAS *Germani incendissent.* CASAUBON propose *clusurias* ; SAUMAISE *lusorias.*

(3) Id. *ib. Proculus Meliano affini S. D. centum ex Sarmatia virgines cepi.* Ce pouvaient bien être des jeunes filles teutsches. *Sarmatia* est indéterminé : pays au delà du Danube. — *Ex his una nocte decem inivi : omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies XV reddidi.* Pour Bonose, voyez la note 44 du chap. V de ce livre.

(4) Id. (*in Probo*, cap 18) : GERMANI OMNES *Probo potius perservire maluerunt, quam cum Bonoso et Proculo esse.*

(5) Bonose fut pendu ou se pendit lui-même, et les soldats dirent : *amphoram pendere*, *non hominem.* Mais sa femme teutsche, Hunila, fut maintenue par Probus dans ses honneurs avec ses fils, et reçut une pension. Peut-être les Teutschs l'accueillirent-ils ! — A l'occasion de l'extradition de Proculus, Vopiscus dit ce mot si connu : *Francis familiare est ridendo frangere fidem.* Mais cet homme a aussi sa propre mesure. Il nomme ce Proculus, *homo*, *quod negari non potest, optimus*; et il appelle son acte d'héroïsme avec les cent jeunes filles : *res satis libidinosa.*

(6) VOPISCUS (*in Caro*, cap. 7). *Dicitur sæpe dixisse se miserum, quod*, etc.

(7) Je ne puis interpréter VOPISCUS que de cette manière. Il faut comparer la fin du chap. 7 avec la fin du chap. 9. Mais le dernier passage n'est pas très-intelligible pour moi : *ita* INTER BELLA PATIENDO *contudit, ut paucissimis diebus Pannonias securitate donaverit. Palat.* a *pariendi*, qui ne tire pas d'embarras. Cela signifierait-il simplement : il s'arrêta, il interrompit la marche ? — Du reste ceux qu'on appelle des Sarmates étaient des Teutschs ; c'est ce que paraît prouver non-seulement la position des peuples, mais aussi une médaille de Numérien, qui rappelle un *Triumphus* QUADORUM, qui ne peut se rapporter assurément qu'à ce fait.

(8) Ce devait donc être le poëte NÉMÉSIEN, avec ses *edomitæ gentes, quæ* RHENUM *Tigrimque bibunt*, et avec les guerres que Carinus a dû faire SUB ARCTO *felici manu.*

(9) Il est pénible de faire peser un crime sur quelqu'un lorsqu'on ne peut prouver qu'il l'ait commis; mais celui qui retire l'avantage d'un crime doit aussi porter l'accusation qui lui revient. La chose n'est pas à sa place ici; mais je m'étonne que les historiens ne soient pas arrivés à la conjecture, que Carus, Aper et Carinus aient été tous deux assassinés par ordre de Dioclétien, ou de sa propre main. Avant tout il faut songer que Dioclétien avait depuis longtemps, avant déjà la domination d'Aurélien, poursuivi la pourpre avec ardeur. Une druidesse lui avait fait cette prédiction : « *Imperator eris quum* APRUM *occideris.* » Dès lors il n'avait négligé aucune occasion de tuer, *manu sua*, des sangliers ; mais hélas ! il avait été forcé de dire : « *Ego semper apros occido, sed alter semper utitur pulpamento.* » Que maintenant on lise l'histoire, et, par rapport à Carus, la lettre de Junius Calpurnius. Carus était malade; un violent orage éclata. Tout à coup on s'écria : « L'empereur est mort ! » Et dans le même moment, CUBICULARII *dolentes principis mortem incenderunt tentorium* où se trouvait l'empereur. Il mourut ainsi, et l'on dit que la foudre l'avait frappé. Mais Dioclétien était vers ce temps DOMESTICOS *regens.* Numérien, fils de Carus, pleura son père jusqu'à se rendre les yeux malades. Plongé dans cette douleur, il fut assassiné à son retour de Perse, quelques mois après son père. Le mal d'yeux servit de prétexte pour cacher le meurtre pendant plusieurs jours. Pendant ce temps on jeta sur Aper, son beau-père, qui dirigeait les affaires pendant la maladie du jeune empereur, le soupçon de l'avoir tué, soupçon qui, selon EUTROPE et VICTOR, avait pesé dans le principe sur Dioclétien. L'armée vint aussi à se persuader que Dioclétien seul pouvait être empereur. Lorsque le meurtre de l'empereur fut découvert, une grande assemblée, *ingens concio*, fut indiquée. Dans cette assemblée, Dioclétien, *consensu divino*, fut déclaré empereur; et QUUM QUÆRERETUR QUEMADMODUM *Numerianus esset occisus*, *Diocletianus educto gladio Aprum percussit*, *addens verbis suis* : « HIC EST AUCTOR NECIS NUMERIANI ! — GLORIARE, APER, ÆNEÆ MAGNI DEXTRA CADIS ! » — Ce fut certes un procès bien court et une preuve frappante ! Du reste la prédiction ne s'était pas entièrement accomplie : Dioclétien était déjà empereur lorsqu'il transperça Aper. Toutefois : TANDEM APRUM FATALEM OCCIDI. — Vopiscus, qui raconte ces faits, bien qu'il ne les groupe pas dans ce sens, est le meilleur témoin. Son grand-père avait assisté à tout l'événement, et il en tenait de lui les détails.

(10) Un exposé, réellement très-exact, de la conduite

de Dioclétien et de l'oppression formidable de son règne, se trouve dans LACTANTIUS, *de Mortibus Persecutorum*, cap. 7.

(11) On sait que CLAUDIUS MAMERTINUS a laissé deux panégyriques de Maximien Hercule, *Panegyricus* et *Genethliacus*, les premiers des XII *Panegyrici veteres*. Le temps où ils furent prononcés ne peut être déterminé avec exactitude. On peut le placer, à mon avis, aux années 291 et 292. S'il y avait une histoire de cette époque, on s'en serait sans aucun doute servi pour une comparaison entre la vérité de la vie et le mensonge de la flatterie. Mais dans ce manque de documens historiques, on a considéré ces discours eux-mêmes comme des sources de l'histoire. Mais je pense qu'à la seule lecture des quatre premiers chapitres, qui ne contiennent encore rien de particulier, on donnera son assentiment à ce que j'ai dit ici.

(12) Sur l'origine et la continuation de cette malheureuse lutte : SALVIANUS (*de Gubernatione Dei*, lib. V, particulièrement p. 152, Parisiis, 1580). Elles sont horribles les choses que, dans son saint zèle, le prêtre qui écrivait environ un siècle et demi après ce temps dit à la face des Romains. Ce qu'il applique à son propre temps s'applique aussi à celui dont nous parlons : *Per malos judices et cruentos spoliati, afflicti, necati, coguntur esse Bagaudæ. Et imputatur his infelicitas sua, imputamus his nomen calamitatis suæ, imputamus nomen quod ipsi fecimus. Et vocamus rebelles* (traduction de *Bagaudæ*), *vocamus perditos, quos esse compulimus criminosos.* —— *Sed quid possunt aliud velle miseri, qui assiduum, immo continuum exactionis publicæ patiuntur excidium, quibus imminet semper gravis et indefessa proscriptio, qui domos suas deserunt, ne in ipsis domibus torqueantur? Exilia petunt, ne supplicia sustineant.* Et maintenant comparez le rhéteur MAMERTINUS (*Paneg. Vet.*, I, cap. 4).

(13) *Paneg. Vet.* (I, cap. 5). La *Gloria victoriæ* pouvait seule apporter la nouvelle ! — AMM. MARCELL. (XXVIII, cap. 5) : *Immanis natio, jam inde ab incunabulis primis varietate casuum imminuta, ita sæpius adolescit, ut fuisse longis sæculis æstimetur intacta.* — C'est dans une autre manière que le *tam diu vincitur Germania !*

(14) *Chaibones Erulique.* On a fait, selon l'habitude, des Chaibons les *Aviones* de TACITE et les Χαῦβοι de STRABON. Mais il est manifeste que MAMERTIN ne savait rien. Les Chaubes ne peuvent mériter aucune attention ; mais les Avions étaient une très-petite peuplade, et Mamertin appelle les *Chaibones Erulique* VIRIBUS PRIMI *barbarorum*. Dans le *Genethliacus* (cap. 7), ils s'appellent aussi déjà *Caviones*. Il est donc clair qu'un *ones* a passé par les oreilles de cet homme, et qu'il a imaginé quoi que ce fût pour en tirer un nom de peuple. Les Hérules, qui n'étaient pas non plus un grand peuple, se tenaient avec les Goths et avaient depuis longtemps paru sur le Palus-Méotide.

(15) *Paneg. Vet.* (I, cap. 7 et 9, et II, cap. 5). Le flatteur cependant parle d'une manière équivoque. *Tu, primus omnium imperatorum, probasti romani imperii nullum esse terminum, nisi qui tuorum esset armorum.* Très-bien ; mais précisément aussi pour cela ce n'était pas le Rhin. *Quidquid ultra Rhenum prospicio romanum est.* Mais il parlait à Trèves, et ne voyait rien. On a fait sans aucun motif des princes franks de Genobon, qui, dit-on, reçut de nouveau de Maximien son royaume, et d'Esatech qui, dit-on, reçut des présens (I, cap. 10).

(16) *Paneg. Vet.* (II, cap. 16) : *Sancte Jupiter* (Diocletianus Jovius), *et Hercules bone* (Maximianus Herculeus) *tandem bella civilia ad gentes, illa vesania dignas, transtulistis.*

(17) EUTROPIUS (IX, cap. 13); S. AUR. VICTOR (*de Cæs.*, cap. 39) ; OROSIUS (VII, cap. 25). Des paroles du rhéteur EUMENIUS (*Paneg. Vet.*, IV, cap 21) il semble ressortir que Maximien assigna des demeures aux Franks dans le territoire des Nerviens et des Trévires. Du reste je puis à peine m'empêcher de penser que MAMERTINUS avec ses CHAIBONES *Erulique* avait en vue les Saxons et les Franks. Le nom de *Saxones* n'était pas encore très-familier aux Romains ; il pouvait donc bien arriver au rhéteur, à ce sujet, ce qui est arrivé par exemple à Dion Cassius pour les Allemanni. Mais il avait entendu parler des Hérules. Ils étaient LOCIS ULTIMI, c'est-à-dire sur le Palus-Méotide. Il entendait dire la même chose des Franks, c'est-à-dire sur la mer teutonique. Et ainsi il fit cette petite confusion, qui pouvait très-bien assurément lui arriver dans ses efforts pour être fleuri.

(18) JORNANDÈS (cap. 21); AUREL. VICTOR (*de Cæs.*, cap. 38-39); EUTROPIUS (IX, cap. 15); *Paneg. Vet.* (IV passim, et VI, cap. 6). La comparaison du premier discours, qu'EUMÈNE prononça devant Constance, avec le second (*Paneg. Vet.*, VI), qui fut adressé à Constantin, fils de Constance, est digne d'attention. Dans le premier, il se contente encore de ce qui suit : *Gallias tuas fecisti. — Illa regio expeditionibus tuis vindicata atque purgata, quam obliquis meatibus Vahalis* (ou *Scaldis*) *interfluit quamque divortio suo Rhenus amplectitur.* Il y avait *captiva agmina barbarorum*, qui furent partagés, *donec ad destinatos sibi cultus solitudinum ducerentur.* Dans l'autre discours au contraire il est dit (cap. 6) : Constance *terram Bataviam a diversis Francorum gentibus occupatam, omni hoste liberavit, nec contentus vicisse, ipsas in romanas transtulit nationes.* (*Terra Batavia* n'appartenait donc plus à l'empire romain !) Et : *intimæ Franciæ nationes non jam ab his locis, quæ olim* (!) *Romani invaserant, sed a propriis ex origine suis sedibus, atque ab ultimis barbariæ littoribus avulsæ sunt, ut in desertis Galliæ regionibus collocatæ, et pacem romani imperii cultu juvarent, et arma dilectu.* Il ne résulte assurément pas de ces derniers mots, d'après la corrélation avec le premier discours, que Constance avait passé le Rhin pour entrer sur les terres des Franks ; il en résulte encore moins ce qu'on y a trouvé, que les Franks habitèrent originairement un pays où les Romains n'étaient encore jamais venus ; mais il en résulte seulement qu'à cette époque on avait oublié des événemens antérieurs et qu'on ne lisait pas Velléius et Tacite. Les *intimæ Franciæ nationes* ne sont que les prisonniers que Constantin avait faits des *diversis Francorum gentibus* en Batavie, ce sont *Chamavus*,

et Frisius, et ille vagus, ille prædator exercitio squalidus (*Paneg. Vet.*, IV, 9).

(19) Eutrope raconte le fait (*l. c.*). Orose (VII, cap. 25) en fait aussi mention ; et Zonaras (XII, 31) le donne également. Mais Eumenius sait se tirer d'embarras sur cette affaire, même sans les cordes. *Quid commemorem*, dit-il, *lingonicam victoriam, etiam imperatoris ipsius vulnere gloriosam ?* et avec cela il passe aussitôt à une autre victoire, qui a dû aussi être remportée sur les Alemanni. *Quid Vindonis campos hostium strage completos, et adhuc ossibus opertos ?* demande-t-il, et tout est dit.

(20) Eutrope (X, 2) donne le fait ; il n'indique pas le nombre de rois ; il y eut *Francorum atque Alamannorum reges capti.* Eumène (*Paneg. Vet.*, VI, cap. 12) donne les deux noms. Nazarius (*Paneg. Vet.*, IX, cap. 16) dit *Ascaricus et comes suus.*

(21) *Magnificum spectaculum.*

(22) *Non dubitasti ultimis punire cruciatibus*, *nihil veritus* GENTIS ILLIUS ODIA PERPETUA ET INEXPIABILES IRAS.

(23) Si longtemps après Nazarius tint le discours, le neuvième des douze.—Eumène ne parla pas longtemps après l'événement. Le premier ne fut pas adressé à Constantin en personne.

(24) A ce sujet ils avaient fait, en réalité, une terrible expérience lorsque le discours fut prononcé !

(25) Ce sont donc aussi bientôt *innumeræ simul gentes ad bellum coactæ.*

(26) *Repente trajecto* INOPINANTES *adortus es*, *non quod* APERTO MARTE *diffideres*, etc., comme dit Eumène. — Puis les paroles de Nazarius dans la note suivante.

(27) Nazarius (*Paneg. Vet.*, IX, cap. 18) étend naturellement sur ce déguisement son manteau de rhéteur. *Adis barbaros, et dissimulato principis habitu, quam proxime poteras, cum duobus accedis. — Facis verba, spem illorum agitas, et versas credulitatem, negas te esse præsentem*, etc. Et puis il s'élève contre la *cæca barbaria*, qui ne remarque pas sur sa figure *principis signa*, et n'a pas reconnu *Constantinum esse !*

(28) Eumène (*Paneg. Vet.*, IV, cap. 11) parle de *cœpto ponte*. Cette leçon est incertaine. Mais au chapitre 13 il est question d'un *pons faciendus*, et à la fin du chapitre il est dit : . . . *Ex quo nemo dubitat, quid perfecto ponte facturi sint, qui jam serviunt inchoato.* Ces paroles semblent sans doute indiquer que l'on s'occupait encore de construire le pont ; mais là est aussi l'*opus difficile factu.*

(29) *Hostes pacem supplices petierunt*, dit Eumène (*l. c.*). Et dans la prochaine entreprise des Franks, le rhéteur qui a prononcé le VIIIe *Panégyrique*, dit (chapitre 22) : RUPERAT FIDEM *gens levis.*

(30) *Puberes, qui in manus venerunt, quorum nec perfidia erat apta militiæ, nec ferocia servituti, ad pœnas spectaculo dati, sævientes bestias multitudine sua fatigarunt* (VI, cap 12).

(31) Alors il avait déjà vu la croix dans le ciel ; il l'avait déjà placée sur la bannière de son armée et proclamé avec Licinius la liberté des religions au plus grand avantage des chrétiens (Lactantius, de *Mort. Persecut.*, cap. 42 et 44).

(32) Les Franks s'étaient habilement défendus (*Paneg.*, *Vet.* VIII, cap. 24) : *Trucem Francum, quantæ molis est superare vel capere*, etc. — Il semble pourtant qu'il en resta quelques-uns et qu'ils furent exposés aux bêtes. *Nam quid hoc triumpho* PULCHRIUS, *quod cædibus hostium utitur etiam ad nostram omnium voluptatem, tantamque captivorum multitudinem bestiis objicit, ut ingrati* (certes !) *et perfidi* (cela se conçoit !) *non minus doloris* EX LUDIBRIO *sui, quam ex ipsa morte patiantur.* Du reste les *Ludi francici* n'ont pas eu lieu souvent.

(33) Après que Nazarius (*l. c.*) a nommé les peuples cités plus haut, il ajoute : *Hi omnes* SIGILLATIM, DEIN *pariter armati*, CONSPIRATIONE FOEDERATÆ SOCIETATIS *exarserant.*

CHAPITRE VIII.

(1) La remarque de Gibbon (*Decl. and fall*, cap 16, à la fin), que les chrétiens, dans le cours de leurs discordes intestines, ont montré les uns contre les autres une bien plus grande dureté qu'ils n'en avaient éprouvé de la part des infidèles est malheureusement vraie ; mais la persécution des infidèles avait fait naître un plus grand danger.

(2) Et pour cela surtout dans Rome même.

(3) Comme on le faisait. Voyez Amm. Marcell. (XIV, cap. 6, et XXVIII, cap. 4).

(4) Je regarde ceci comme l'histoire véritable de la fameuse vision de la croix qu'eut Constantin lorsqu'à la tête de son armée, qui voyait au milieu d'elle beaucoup de chrétiens, il marcha de la Gaule en Italie contre Maxence. Ce qu'Eusèbe (*in vita Constant.* I, cap. 22) donne comme un fait n'a pas besoin d'être révoqué en doute, bien que cela soit plein de contradictions, mais il donne seulement comme un fait que Constantin lui a raconté cette vision. Et cela est possible ; mais le pieux évêque ne comprit pas l'empereur, et celui-ci se laissait aller au langage du pieux évêque. — Du reste la superstition était si forte dans les âmes des hommes de cette époque que les païens purent, tout aussi peu que les chrétiens, ne pas attribuer à un miracle la victoire de Constantin sur Maxence. La comparaison de la manière de voir que Nazarius (*Paneg. Vet.* IX, cap. 14) expose à la manière oratoire avec le récit d'Eusèbe n'est pas sans intérêt. Chez celui-là ce furent des armées entières, *divinitus missi*, qui vinrent au secours. « *Constantinum petimus, Constantino imus auxilio*, » criaient les formes célestes. Le rhéteur cependant sait expliquer la chose. *Ducebat hos, credo, Constantius pater, qui terrarum triumphis altiori tibi cesserat, divinas expeditiones jam divus agitabat.*

(5) On peut voir combien cette division fût importante, non-seulement par l'histoire de Rome, mais aussi

par l'histoire de l'empire que Mahomet fonda en même temps que sa doctrine.

(6) Je nomme le dernier, parce qu'il était le plus opiniâtre des ennemis d'Arius.

(7) La circulaire aux évêques, qu'Eusèbe a conservée (*vita Constant.*, II, cap. 71), prouve combien Constantin sentait profondément la nécessité de la concorde; mais elle ne prouve rien pour sa propre conviction religieuse. Il était toutefois naturel qu'il se rangeât à la fin du côté où il y avait le plus d'intelligence.

(8) Pour les lecteurs qui seraient peu familiarisés avec l'histoire ecclésiastique, je remarquerai que la discussion touchait immédiatement la doctrine de la Trinité, ou réellement la divinité du Christ et sa relation avec le père; qu'en voulant comprendre ce qui peut seulement être cru, on en vint peu à peu aux distinctions les plus subtiles et aux interprétations les plus scabreuses, jusqu'à ce qu'enfin on ne se comprit plus les uns les autres; mais que par la force d'une hérésie passionnée et de la persécution, on chercha à remplacer ce qui manquait sous le rapport de la force philosophique. Ce n'est pas le sujet de la discussion, mais la discussion elle-même qui est devenue importante pour l'histoire du peuple teutsch dans les temps postérieurs.

(9) Par suite les conquérans adoptèrent tantôt la religion des vaincus, comme les Perses; tantôt ils cherchèrent des prêtres « qui connaissaient le culte du Dieu dans le pays; » par suite des généraux victorieux firent aussi des sacrifices aux dieux étrangers sur le sol étranger.

(10) Pour toutes ces institutions, Gibbon, dans le XVIIe chapitre de son *History of the decline and fall*, etc., est assez complet. Pour ce qui concerne les relations ecclésiastiques, voyez Schröekh (*Histoire de l'Église chrétienne*, partie 5, p. 94) et Planck (*Histoire de l'organisation sociale de l'Église chrétienne*).

(11) Eusèbe (*vita Constant.*, IV, cap. 5). — Jornandès (cap. 21). Le dernier dit tout à fait en général, après Maximien *cœpere quasi Gothos negligere*. Puis il parle aussitôt du secours qu'ils donnèrent à l'empereur Constantin contre Licinius. Il ne connait pas de guerres des Goths avec Constantin.

(12) L'histoire des Sarmates qui, pressés par les Scythes, armèrent leurs esclaves, remportèrent par eux la victoire, mais furent ensuite chassés par eux et furent reçus par Constantin, se tourne contre Constantin, si l'on compare Eusèbe (*in vita Constant.*, IV, cap. 6) avec le court récit qui se trouve dans les *Excerpta Auctoris ignoti*, à la suite d'Ammien Marcellin (ed. *Gronovii*, p. 715). Dans ce récit les Scythes d'Eusèbe sont des Goths. Constantin marche au secours des Sarmates, bat les Goths et tourne ensuite ses armes contre les Sarmates eux-mêmes, *qui dubiæ fidei probantur*. Et alors seulement les esclaves se soulevèrent.

(13) Cet *Auctor ignotus* (p. 714): *Gothi per neglectos limites eruperunt et vastata Thracia et Mœsia prædas agere cœperunt*.

(14) Il est vraisemblable cependant que les Sarmates qui (Zozime, II, cap. 21) demeuraient sur le Palus-Méotide, franchirent l'Ister sous le roi Rausimodus et furent battus par Constantin, étaient des Goths.

(15) Zozime (II, cap. 33). Themistius (*Orat.*, ed. *Harduin.*, X, *de pace ad imper. Valentin.*, p. 135, et XV, *de virtute regia ad Theodosium*). Dans le premier passage, Themistius, il est vrai, ne nomme pas l'empereur Constantin comme l'empereur qui avait consenti à de semblables conditions de paix, mais il ne se peut agir que de Constantin, parce qu'après lui les Goths n'avaient pas eu de guerre avec les Romains. Comparez du reste le chapitre II du livre suivant. — Gibbon donne, dans son chapitre XVIII, un récit très-spécieux de la guerre gothique faite par Constantin. Les indications isolées sont réunies avec tant de force que cet exposé semble être d'un seul jet. Il sent lui-même sans doute (note 45) ce qu'il y a de violent dans son procédé; mais *he was obliged* d'en agir ainsi pour en faire un tout. Gibbon n'accorde toutefois *a right of criticising his narrative* qu'à ceux qui ont comparé les écrivains qu'il cite. J'aurais bien ce droit; mais il faudrait une longue dissertation, et on n'arriverait qu'à ce résultat, que l'historien fait bien de ne pas donner plus que les sources ne fournissent. Toute cette affaire n'a pas non plus d'importance pour la suite des événemens.

(16) Jornandès (cap. 21): *Sine ipsis dudum contra quasvis gentes romanus exercitus difficile decertavit.*

(17) Dans Mascou et dans d'autres écrivains je trouve onze mille; ils ont donc lu XI. Mais cinq éditions de Jornandès, que j'ai entre les mains, portent XL.

(18) L'*Auctor ignotus* parle aussi d'un roi des Goths appelé *Ariaricus*. Son fils doit avoir été donné comme otage à l'empereur dans la guerre des Sarmates.

(19 *Astingorum, Asdingorum e stirpe.* Comment? Les Ases ne devaient-ils pas aussi se trouver ici? Les réclamations des Vandales sont-elles moindres que celles des Goths? *Dingen* de plus signifie *juges*. Les *asdinges* seraient donc des *juges divins*; ou dans le cas où l'on désirerait que tout fût humain, des *grands-juges*. Malheureusement ils sont aussi appelés *Hasdinges*. Comparez la note 29 du chapitre III de ce livre.

(20) Ni par Jornandès, ni par Cassiodore, mais par les notifications des autorités publiques. Le *perpauci* a presque une apparence de crainte, et il est singulier que ces débris ne partent que lorsque le vainqueur était déjà retourné *ad propria loca*.

CHAPITRE IX.

(1) Les preuves dans Gibbon. — Si Constance fit semblant de vouloir venger son frère Constant, c'est, dans la bouche de cet empereur, un mauvais signe de son amour fraternel.

(2) Dalmace et Hannibalien, qui, dans le massacre après la mort de Constance, furent tous deux égorgés, mais qui n'avaient pas effacé dans leur sang la méfiance qui s'était élevée dans l'âme de leur cousin. Du reste Dalmace seul avait été nommé César; Hannibalien avait obtenu d'abord le titre de *nobilissimus* et

ensuite le titre de *roi*, d'un roi *romain*, comme cela se comprend de soi-même. Les expressions de *roi*, *royauté*, se présentent plus fréquemment dans ce temps lors même qu'il s'agit d'empereurs réels. Il est vraisemblable que ce n'est point par hasard, mais à dessein. La cour, formée dans la nouvelle Rome à la manière orientale, entendait avec déplaisir les dénominations qui rappelaient les anciens temps, et la forme que la souveraineté avait dans les empires d'Asie excitait de vives sympathies. Les noms furent changés comme les choses elles-mêmes, car ce changement n'était pas seulement un vernis donné par l'expression aux idées des Grecs ; cela est prouvé par cette circonstance que dans les écrivains latins le mot REX parait aussi, et que ce mot, et non βασιλεύς, était le véritable titre même chez les Grecs.

(3) Pour cette explication, voyez la note 51 du chapitre III de ce livre.

(4) Οὔτε λόγους εὕρισκον, οἷς πείσουσιν, οὔτε ὅπλων ἰσχύν, οἷς ἀναγκάζουσιν ἠρεμεῖν. Ces λόγοι, οἷς — ne peuvent, selon moi, être autre chose que les traités de paix et ce qui en dépendait, comme des présens, des tributs, etc.

(5) Ces choses en restèrent donc à cette περὶ τὰς μάχας προθυμία. Du moins les batailles ne peuvent avoir eu aucun résultat. Les expressions d'IDATIUS (ad. ann. 341, 342 et 343) : *pugna facta est cum gente Francorum, victi sunt Franci* SEU PACATI, *Franci a Constante perdomiti et pax cum iis facta*, témoignent plus pour les Franks que contre eux.

(6) Ἄρχοντας, ὥσπερ ἐπόπτας τῶν δρωμένων.

(7) Ceci semble ressortir d'une expression *in* JULIANI *oratione prima* πρὸς τὸν Αὐτοκράτορα Κωνστάντιον (JULIANI *Opera*, ed. *Spanhemii*, p. 34).—Magnence τῆς παρασκευῆς τῆς εἰς τὸν πόλεμον, ἣν κατέλαβε μὲν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους, ἐχρήσατο δὲ ἐφ' ἡμᾶς. Magnence se trouvait sans doute à *Augustodunum* (Autun) ; et pour cette raison on peut assurément douter si ces βαρβάροι étaient des Franks ou des Allemanni.

(8) Son ami Marcellinus donnait un banquet. Il sortit comme pour un besoin ; lorsqu'il rentra, il avait revêtu la pourpre et fut aussitôt salué empereur, d'abord par ses affidés, ensuite par tous (ZOZIME, II, cap. 42).

(9) JULIANI *Opera* (ex ed. *Spanhem.*, p. 82 ; comparez avec la page 56). Dans le premier passage il dit qu'il y avait avec lui κατὰ τὸ ξυγγενὲς σύμμαχοι προθυμότατοι Φράγγοι καὶ Σάξονες ; dans le second, il dit qu'à lui (βαρβάρῳ καὶ ξένῳ) se joignit une grande multitude de Germains ὡς οἰκεῖον καὶ αὐτῷ ξύμφυλον. — Voyez du reste SPANHEM. *observationes ad Juliani orat.* I, p. 218. — *L'Historia Miscella* (lib. XI., MURATOR. *Script. rer. ital.*, I, p. 75) dit : *fuit is ortus parentibus barbaris, qui Galliam habitabant.* Et cela n'est sans doute pas inconciliable avec l'assertion de Julien.

(10) Les durs reproches qu'on lui fit sont faciles à éclaircir. Il voulait évidemment le rétablissement des anciennes relations de l'empire, telles qu'elles avaient existé sous Auguste (dela *Restitutor libertatis et reipublicæ*), et il fut malheureux. ATHANASE l'appelle même τὸν διάβολον Μαγνέντιον ; mais le saint homme avait aussi besoin de se purifier devant le vainqueur.

(11) AMMIEN MARCELLIN (XV, cap. 5), et les notes de VALOIS.

(12) SEXT. AUREL. VICTOR (*in Epitome*, cap. 42) ; EUTROPE (X, cap. 7) : *Vires, quæ multum triumphorum possent securitatisque conferre.*

(13) ZOZIME (II, 42-54) ; comparez avec les *discours* de JULIEN. — *L'Historia Miscella* (MURATOR. I, p. 75) donne l'issue d'une manière différente des autres.

(14) Cela est donc à supposer du moins, puisque personne ne sait rien d'eux.

(15) Il sera plus loin question des Franks. Pour les Allemanni, AMMIEN MARCELLIN (XIV, cap. 10). Chnodomar ne figure pas ici ; mais dans une autre occasion (XVI, cap. 12), il en fait mention : *Rex Chnodomarius et Decentium Cæsarem superavit æquo marte congressus.* Mais peut-être est-ce une addition incertaine.

(16) *Prope Rauracum, ad supercilia fluminis Rheni.*

(17) On ne peut développer ici ce qu'ils étaient réellement ; mais ils étaient très-haut dans la faveur de l'empereur. *Ut dextris suis rempublicam gestantes colebantur, dit* AMMIEN.

(18) AMMIEN dit (il faut remarquer qu'il parait la première fois comme témoin) de lui-même et de ses œuvres (lib. XXXI, *in fine*) : *Opus veritatem professum, nunquam, ut arbitror, sciens silentio ausus corrumpere vel mendacio.* Cela n'est pas douteux ; mais naturellement il n'a écrit que *pro virium mensura.* Il ressort du liv. XIV (cap. 9 et cap 11) qu'il n'a pas été témoin oculaire de cet événement. Il était avec Ursicinus à Nisibis, et ne vint que plus tard à Milan. Ce fait appartient donc à ces choses dont, comme il s'exprime au commencement du livre II, il a eu seulement connaissance, *perplexe interrogando versatos in medio.* En conséquence l'état des choses doit décider. Mais les Allemanni n'étaient évidemment pas embarrassés ; mais bien les Romains. Si les premiers étaient battus, leur pays était derrière eux ; si les Romains étaient battus, ils étaient perdus. Ce n'étaient pas ceux-là, mais ceux-ci qui se trouvaient dans une position inattendue. Si donc un *consilium* pour la paix devait être formé, ce n'étaient pas les Allemanni, mais les Romains, qui avaient à faire des propositions *pro instantium rerum ratione.*

(19) Le singulier passage : *Imperator vero, officiorum dum æquis omnibus alienæ custos salutis, nihil non ad sui spectare tutelam rationes populorum cognovit, et remedia cuncta, quæ status negotiorum admittit, arripere debet alacriter, secunda numinis voluntate delata* ; ce passage ainsi ponctué peut cependant peut-être être maintenu sans correction.

(20) *Icto post hæc fœdere gentium ritu.*

(21) La preuve au chapitre suivant. On ne peut indiquer avec précision l'étendue du pays cédé. Mais les Allemanni n'avaient peut-être pas, comme la suite le fait voir, *Augusta Rauracorum*, bien que cela soit vraisemblable, mais ils avaient certainement Mayence et Strasbourg, et Julien porte la largeur du pays à trois cents stades à partir du Rhin (*Ad S. P. Q. atheniensem*, *Opera* ex ed. *Spanhem.*, p. 300).

(22) AMM. MARCELL. (XV, cap. 5). Ammien ne dit

pas quand Silvanus fut envoyé contre les Franks; mais il est difficile que l'empereur l'ait éloigné avant que les querelles des Allemanni eussent été apaisées.

CHAPITRE X.

(1) C'était proprement la chaussure des Césars, *calcei*.

(2) AMMIEN MARCELLIN a exposé ces événemens dans son XIVe livre, faiblement, il est vrai, comme tout ce qu'il raconte (*Græcus et miles*), mais très-loyalement; le caractère et les actes de Gallus, cap. 1 et 7; sa mort, dans la ville de Pola en Istrie, cap. 11. Dans l'enveloppement du malheureux prince, l'Alleman nommé plus haut, Scuidico (*Scutariorum tribunus, velamento subagrestis ingenii persuasionis opifex callidus*) joua un rôle honteux. Cet homme avait à faire, pour éloigner encore une fois de lui le soupçon de trahison; mais il reçut plus tard sa récompense: *destillatione jecoris pulmones vomitans interiit.*

(3) AMM. MARCELL. (XV. cap. 1). Il alla même si loin, *ut* ÆTERNITATEM EAM *aliquoties asseret ipse dictando.* S. Athanase en ressentait une grande colère. Constance était arien.

(4) AMM. (MARCELL. XV, cap. 4). *Lentienses alamanici pagi.* Il vaut mieux, à mon avis, s'en tenir aux assertions générales: toute assertion plus précise peut se discuter.

(5) Voyez la chaleureuse description qu'AMMIEN MARCELLIN fait de cette contrée.

(6) AMMIEN est bref et obscur: mais les *munimenta romana* semblent ne pouvoir être que le camp impérial.

(7) D'abord dans MARCELLIN, il en échappe *plerique;* mais bientôt *abundans numerus armatorum desideratus est,* à côté des dix tribuns.

(8) *Recentis ærumnæ documenta terrebant.*

(9) *Multi cum equis interfecti, jacentes etiam tum eorum dorsis videbantur innexi.*

(10) *Imperator Mediolanum ovans revertit et lætus.*

(11) Ce que MARCELLIN (XV, 5) peut dire de mieux de ses actions se trouve dans les mots suivans: *Memorato duce* (Silvano) *Gallias ex republica discursante, barbarosque propellente, jam sibi diffidentes et trepidantes;* et cela est bien peu de chose, selon moi.

(12) *Malarichus, suam et popularis Silvani vicem graviter ingemiscens, adhibitis Francis, quorum ea tempestate in palatio multitudo florebat, erectius jam loquebatur.* En général les noms de beaucoup d'officiers sont teutschs.

(13) Id. (XV, cap. 5): *inæstimabili gaudio.* Puis le chapitre suivant.

(14) Id. (XV, cap. 8). Il résulte aussi du livre XVI (cap. 2) que le commandement de l'armée fut enlevé à Ursicinus: *cui præsidebat Ursicini successor Marcellus.*

(15) AMMIEN (XV, cap. 8) décrit toute la marche et la solennité; comparez ZOZIME (III, au commencement). Zozime ne parle pas de la guerre contre les Allemanni, qui vient d'être racontée. Quant à Julien, il parle lui-même (*ad S. P.Q. atheniensem. Opera*, p. 274) d'une manière très-animée, de la crainte et de l'inquiétude qu'il éprouvait en se rendant à Milan; comment l'air de la cour lui pesa jusqu'à l'étouffer.

(16) Voyez la lettre *ad S. P. Q. atheniensem.* C'était assurément assez naturel que les courtisans se missent à rire lorsqu'ils durent le transformer si vite en soldat, lui, *adolescentulum primævum, in secessu Minervæ nutritum, ex academiæ quietis umbraculis, non e militari tabernaculo, in pulverem martium tractum*, comme s'exprime AMMIEN (XVI, cap. 1); mais il était tout aussi naturel que Julien ne prit point plaisir à leurs railleries.

(17) D'où aurait-il dû les recevoir, et comment? AMMIEN (XVI, cap. 5) raconte aussi très-agréablement combien il lui fut pénible d'apprendre l'exercice, et combien Platon lui tenait à cœur. *Cum exercere proludia disciplinæ castrensis philosophus cogeretur ut princeps, artemque modulatius incedendi per pyrricham concinentibus disceret fistulis, vetus illud proverbium*, CLITELLÆ BOVI IMPOSITÆ SUNT; PLANE NON EST NOSTRUM OPUS, *Platonem crebro nominans exclamabat.* Du reste pour ses mœurs (XVI, cap. 8): *Asiaticis coalitus moribus erat, ideoque levis.*

(18) JULIANI *imp. Opera* (p. 278)——*Comitatu parvo suscepto*, dit AMMIEN. — Julien lui-même voyait tout en noir et avec méfiance; et dans le peuple on croyait aussi, selon AMMIEN MARCELLIN (XVI, cap. 11), que Constance avait seulement voulu se débarrasser de lui. Mais pour cela il n'avait certainement pas besoin de recourir à cette voie; il était aussi tout à fait naturel que Constance ne laissât pas ce jeune homme sans hommes expérimentés, qui le dirigeassent et le conseillassent. Sans doute il ne manquait pas non plus d'observateurs. Lui-même du reste appelle στρατιῶται les trois cents hommes de sa suite; dans LIBANIUS ce sont des hoplites, et de mauvais encore. Mais il est pourtant vraisemblable que ce n'étaient pas de simples soldats.

(19) AMM. MARC. (XVI, 12): *Rex Chnodomarius civitates erutas multas vastavit et opulentas.*

(20) C'est ainsi, je pense, qu'il faut expliquer ce qu'AMMIEN (XVI, cap. 2 et 3) raconte d'une manière décousue. *Primam omnium Brocomagum occupavit.* Puis viennent les Allemanni, GERMANORUM *manus.* Ils se retirent *captis* NONNULLIS, *aliis truncatis.* Ensuite: *nullo itaque post hæc repugnante, ad recuperandum ire placuit Agrippinam.* Mais comment put-il aller de Strasbourg à Cologne, puisque tout le pays le long du Rhin était au pouvoir des Teutschs, sans reculer beaucoup devant ceux-ci? La suite de l'histoire montre aussi que les Romains n'avaient pas ici un pied ferme. De plus il dit lui-même que Cologne est la seule ville qu'il ait reprise (*Opera*, p. 279).

(21) *Non motus est exinde, quam — pacem firmaret reipublicæ* INTERIM *profuturam, et urbem* RECIPERET *munitissimam.* Il semble donc qu'il ne l'eut même pas. Je pense qu'il ne faut pas songer à une seconde

ville. LIBANIUS parle d'une manière trop vague; et l'addition d'AMMIEN, *urbs* MUNITISSIMA, ne prouve également rien. Cologne était sans doute détruite; mais les autres villes l'étaient aussi. Mais il résulte évidemment, ce me semble, de ces mots, comme des relations, que Julien fit la proposition d'un armistice.

(22) Comme il fut si difficile aux Romains de trouver des vivres dans ce pays ravagé, il est à supposer que cela n'allait pas mieux pour les Teutschs. Assurément ils avaient besoin de beaucoup de choses.

(23) Mon opinion est que les deux discours de Julien sur l'empereur Constance ont été écrits à Sens durant cet hiver. Ils ne peuvent avoir été écrits *antérieurement*; car Julien dit dans le second discours, en appelant les peuples sur le Rhin et sur la mer (les Franks et les Saxons) très-belliqueux et très-forts (*Opera*, p. 56) οὐκ ἀκοῇ μόνῃ, ἀλλ' αὐτῇ πείρᾳ τοῦτο ἐκμαθὼν οἶδα. Et il n'aurait absolument pas pu dire cela plus tôt. Il écrit aux Athéniens (*Opera*, p. 276) qu'il avait pris à Mayence la résolution de flatter et d'adorer pour se sauver : ἕτοιμος ὢν εἰ καὶ θανεῖσθαι, etc. Cette résolution était maintenant fraiche encore dans son âme, et à aucune époque *postérieure* la dissimulation ne put lui sembler aussi nécessaire que dans cet hiver. Enfin AMMIEN (XVI, 5) raconte de son séjour à Sens, qu'il partagea les nuits *ad officia tripartita, quietis, et publicæ rei, et musarum*. — Il était familier avec toutes les parties de la philosophie. *Sed tamen cum hoc effecte planeque colligeret, nec humiliora despexit, poeticam mediocriter, et* RHETORICAM (*ut ostendit* ORATIONUM *epistolarumque ejus cum gravitate comitas incorrupta*) *et nostrarum externarumque rerum historiam multiformem*.

(24) La singulière marche vers Rome : AMM. MARCELL. (XVI, cap. 10). — *Is ipse interrogatus, quid de Roma sentiret*, ID TANTUM SIBI PLACUISSE, *aiebat, quod* DIDICISSET, IBI QUOQUE HOMINES MORI.

(25) C'est ainsi que SEXTUS RUFUS (*Breviar.*, cap. 8) détermine en général le pays : c'était une partie de la Pannonie, qui avait pris son nom de la fille de Dioclétien (AMM. MARCELL. XIX, cap. 11).

(26) Plusieurs écrivains modernes disent expressément qu'Ammien Marcellin avait écrit comme témoin oculaire les guerres de Julien avec les Teutschs; mais c'est une erreur, et une erreur importante. Dans la note 18 au chapitre IX, qui précède, j'ai montré qu'il était venu avec Ursicinus d'Asie à Milan. Lorsque cet Ursicinus fut envoyé contre Silvanus à Cologne, Ammien était parmi les dix hommes qui l'accompagnèrent : *inter quos ego quoque eram* (lib. XV, cap. 5). Mais pendant que Julien était à Sens, Ursicinus fut appelé à Sirmium (lib. XVI, cap. 11) et de là envoyé en Orient; et *Adolescentes eum* (*Ursicinum*) *in Orientem sequi* JUBEMUR, *quiquid pro rep. mandaverit impleturi*. Depuis ce temps il resta longtemps en Asie; il a par conséquent obtenu ces renseignemens sur la guerre des Allemanni *perplexe quærendo*.

(27) *Ut forcipis specie trusi in angustias cæderentur* (AM. MARC., XVI, cap. 11).

(28) Suivant AMMIEN, Julien coupa trois chemins aux Allemanni, massacra tous ceux qui s'en retournaient par ces chemins, et reprit le butin. Mais d'autres *transiere securi per vallum Barbationis*. Il ne dit pas ce que ceux-ci devinrent, puis il continue : ceux *qui domicilia fixere cis Rhenum* barrèrent en partie les chemins et les autres abords avec de grands arbres et se transportèrent en partie dans les îles du Rhin. Selon la nature des choses, les premiers étaient les hommes capables de porter les armes, les derniers les individus désarmés. Mais ceux qu'il appelle *ululantes lugubre* ne prouvaient sans aucun doute aux Romains que leur joie de leur avoir fait prendre le change.

(29) Il me semble entièrement hors de doute que cette scène de carnage ne frappa que des hommes désarmés; les soldats massacrèrent *promiscue virile et muliebre secus, sine ætatis ullo discrimine, et ubi cædendi satietas cepit, rediere* OMNES *incolumes*.

(30) Suivant LIBANIUS, Barbatio construisit un pont sur le Rhin, et les Allemanni le détruisirent avec de grands arbres qu'ils jetèrent dans le fleuve; puis vient leur attaque. Selon AMMIEN, les bateaux furent brûlés; comment donc les Allemanni passèrent-ils le Rhin en vue d'une armée de trente mille hommes?

(31) D'après AMMIEN (XVI, 12), les envoyés (LEGATI) demandèrent *ut terris abscederet virtute sibi quæsitis et ferro*. Mais LIBANIUS, dans l'Ἐπιτάφιος ἐπ' Ἰουλιανῷ (ed. REISKE, t. 1, p. 540) donne une explication plus complète, πέμψαντες γράμματα, καὶ δι' ἐκείνων δεικνύντες τὰς ἐπιστολάς, αἳ τὴν γῆν αὐτῶν ἐποίουν, etc. Sans doute ces ἐπιστολαὶ ne pouvaient être que ces lettres (γράμματα) dont il a été question plus haut (ib. p. 533), et par lesquelles Constance avait excité les Allemanni contre Magnence, à prendre autant de terres qu'ils le pourraient. Mais comme maintenant les Allemanni demandaient qu'on s'en tînt aux diplômes (ἢ τοῖς γεγραμμένοις ἐμμένειν, ἢ, etc.), il doit pourtant s'être accompli quelque chose de *précis*, qui n'avait pas été déterminé par ces lettres; et comme depuis, ainsi que nous l'avons remarqué, une paix s'était réellement établie entre les Allemanni et Constance, cela a dû se faire par cette paix. Du reste comparez l'*Historia Miscella*, l. XI (MURATOR., I, p. 76), qui s'accorde avec Libanius.

(32) *Detenti sunt legati*, dit AMMIEN; *Misit legatos in vincula*, dit l'*Historia Miscella*.

(33) AMMIEN donne une série de considérations sur les choses qui doivent avoir relevé le courage des Romains. Mais les faits qu'il cite sont inexacts d'après le récit qu'il a fait lui-même auparavant. En tout cas il se trompe dans le calcul du temps.

(34) Selon AMMIEN, ils furent instruits par un transfuge (*scutarius perfuga*) de l'ordre de bataille des Romains.

(35) C'est ce que dit LIBANIUS (*l. c.*, p 541). — ὑπ' ὀχετῷ μετεώρῳ. D'après AMMIEN on pourrait croire qu'il s'agit d'un fossé.

(36) *Cujus vertici flammeus torulus aptabatur*. Était-ce un ornement de casque, ou la touffe de cheveux des Suèves?

(37) Selon AMMIEN, la foule demanda que les princes

(*regales*) marchassent aussi à pied, *ne si quid contigisset adversum, deserta miserabili plebe facilem discedendi copiam reperirent.* Mais lorsqu'on en vint à la fuite, Chnodomar avait de nouveau son cheval.

(38) *Batavi cum regibus.* CLUVER suppose *cum Herulis*, et avec raison à ce qu'il semble, parce qu'à deux reprises les Bataves et les Hérules sont unis.

(39) *Exsiluit subito ardens optimatium globus.* Déjà plus haut ces *optimates* sont nommés comme réunis en corps.

(40) Voici le motif; un pont d'or à l'ennemi! AMMIEN parle autrement : *Cæsar, cum tribunis, et ducibus clamore objurgatorio prohibebat, ne hostem avidius sequens nostrorum quisquam se gurgitibus committeret verticosis.* Assurément cela était bien à craindre!

(41) Je ne sais pas ce qu'aurait pu être autrement ce camp *prope Tribuncos et Concordiam.* La remarque d'Ammien, que Chnodomar avait tenu là des bateaux prêts en cas de malheur, n'est vraie qu'à moitié, et elle est certainement fausse s'il veut insinuer que Chnodomar, en un cas extrême, avait dessein de se sauver traîtreusement.

(42) Tout au plus le fantassin fait prisonnier (de l'éminence couverte de blé) avait-il donné le nombre, lui qui assura aussi prudemment que les Teutschs avaient mis trois jours et trois nuits à passer le Rhin.

(43) QUIDAM *nandi peritia eximi se posse discriminibus arbitrati animas fluctibus commiserunt.*— Plus loin ces QUIDAM sont devenus *inæstimabiles mortuorum acervi.* Et cependant une bonne partie des nageurs parvint à s'échapper.

(44) C'a été une malheureuse idée de VALOIS, que tous les auteurs postérieurs ont suivie, de lire ἐξ χιλιάδων pour ἐξ μυριάδων (ZOZIME III; cap. 3). Tout le caractère de la narration est bouleversé par ce changement. Il ne s'agit pas de mettre Zozime d'accord avec Ammien, mais de le comprendre dans sa propre manière.

(45) LIBANIUS (ed. REISKE, t. 1, p. 541); *Paneg. Vet.* (X, cap. 4): *una acie* GERMANIA UNIVERSA *deleta est!* ZOZIME (*l. c.*). Il donne encore cette particularité, que Julien fit promener par le camp, en habits de femmes, l'escadron (ἴλη) qui prit la fuite. A la cour impériale, on nomma Julien *Victorinus* (volontiers vainqueur) parce que *quoties imperaret, superatos indicabat Germanos*, JULIANI *Opera* (p. 279): καὶ τρογγοτάμαν οἷα αὐλητάς.

(46) *In castris peregrinis, quæ in monte sunt Cælio, morbo veterni consumptus est.* D'une affection léthargique! Mais si l'on se rappelle comment les Romains ont traité d'autres princes teutschs et si l'on voit comment Julien se vante de n'avoir pas fait tuer le roi Chnodomar, on pardonnera bien à celui qui sentirait un soupçon s'élever dans son âme contre le *morbus veterni.*

(47) La bataille entre Arioviste et César avait été livrée plus loin du Rhin; mais Arioviste repassa le Rhin à cet endroit.

(48) AMM. MARCELL. (XVII, cap. 1).— Julien passa le Rhin au-dessus de l'embouchure du Mein : on doit le penser non-seulement parce que les difficultés étaient moindres, mais aussi par cette expression que les Allemanni accoururent *trans Menum fluvium*, pour venir au secours des leurs; elle le prouve de la manière la plus évidente, puisque l'expédition avait marché en descendant le Rhin, à partir de Strasbourg.

(49) *Domicilia curatius ritu Romanorum constructa.* Ce pouvaient être des ouvrages romains. Mais aussi *villæ pecore et frugibus opulentæ.*

(50) Ce n'était pas le Spessart; c'est une fiction. On n'était en général arrivé qu'à *emensa* ÆSTIMATIONE *decimi lapidis.*

(51) Ces *tres immanissimi reges* en étaient venus à promettre *fruges* PORTATUROS HUMERIS, *si defuisse sibi docuerint defensores.* Et on assure cela inconsidérément après de telles expériences!

(52) ZOZIME (III, cap. 4). La guerre est entreprise κατὰ τοῦ Γερμανικοῦ παντός. Dans la bataille tombe πλῆθος ἄπειρον βαρβάρων. Les fugitifs sont poursuivis, au milieu d'un grand massacre, jusqu'à la forêt Hercinienne. Vadomar (Βαδομάριος), fils du chef des barbares, est fait prisonnier et envoyé à l'empereur. (Il ne connaît nullement le roi Chnodomar). Puis Julien ramène l'armée. Et maintenant, après son retour viennent les Teutschs, inquiets, μήποτε ἄπαν αὐτῶν τὸ γένος ἄρδην ληφθείη, et implorent la paix. C'est une chose plaisante, comme Julien fait prendre le signalement des captifs emmenés, et insiste pour qu'on les rende.

(53) *Tumultuario studio reparatum est.*

(54) AMM. MARCELL. (XVII, cap. 8) : *Alamanni — in insaniam post Argentoratum audaces omnes et sævi.*

(55) Une petite ville de la Germanie, Γερμανίας δὲ αὕτη πολίχνη, dit ZOZIME (III, cap. 9).

(56) AMM. MARCELL. (XVII, cap. 2.) — ZOZIME parle de Saxons.

(57) Id. (XVII, cap. 8). — *Byzant. Hist. Script.* (t. 1, p. 11.) Là même (p. 20), dans les *Excerpta* de PETRUS PATRICIUS, ce sujet est encore une fois touché. — ZOZIME (III, cap. 6 et 7) a des choses singulières. Il ne connaît pas de *Chamaves*, mais bien des *Quades.* Ceux-ci sont une partie des *Saxons.* Parmi les Saxons, les *Saliens* avaient déjà pénétré auparavant dans l'île *Batavia.* Maintenant les *Quades*, parce que les *Franks* leur refusèrent le passage du Rhin, se rendirent maîtres de l'île Batave, et les *Saliens*, ainsi pressés, furent reçus par Julien dans la Gaule. Mais les Quades se livrèrent ensuite à un fort brigandage nocturne, qui mit Julien dans une grande perplexité. Alors il se trouva un homme fort de corps et fort d'esprit, qui sut le tirer d'embarras. Il s'appelait Chariello, était Teutsch, avait antérieurement exercé aussi le brigandage, mais s'était ensuite rendu en Gaule (à Trêves). Déjà avant l'arrivée du César dans la Gaule, comme personne ne savait prendre conseil ni s'aider, il s'était glissé de nuit parmi les barbares, et tandis que ceux-ci étaient étendus ivres ou fatigués, il leur avait à tous coupé la tête dans le plus grand silence, et au jour il les avait mises en évidence dans les villes sur quelques édifices. Peu

à peu d'autres hommes s'étaient réunis à lui, et ainsi de grands dommages avaient été causés aux barbares pillards. Julien s'entendit donc avec cet homme. Charietto reçut la mission d'exercer son habileté contre les Quades. Quelques Saliens, qui s'entendaient également très-bien au brigandage, lui furent associés et cette noble œuvre fut exécutée avec bonheur. Les Quades, qui ne pouvaient concevoir où tant de leurs compatriotes laissaient leurs têtes, furent frappés par là de terreur et de désespoir, et se soumirent, bien diminués de nombre (ἐκ πολλῶν ὀλίγοι γενόμενοι), au César. Julien, voyant leur désolation infinie, demanda des otages, et parmi eux le fils du roi, que Charietto avait fait prisonnier. Le roi, à cette exigence, ne put retenir ses larmes : son fils avait aussi péri. Alors Julien fit amener le jeune homme sain et sauf (ἐν εὐπαθείᾳ τρεφόμενον), et déclara qu'il voulait le garder comme otage. Du reste le César admit les Saliens, une partie des Quades et aussi quelques-uns de ceux de l'île Batave dans les légions, ἃ καὶ νῦν ἐφ' ἡμῶν ἔτι δοκεῖ περισώζεσθαι.

(58) Amm. Marcell. (XVIII, cap. 2). *Cum ventum fuisset ad regionem cui Capellatii vel Palas nomen est, ubi terminales lapides Alamannorum et Burgundionum confinia distinguebant, castra sunt posita.* Il est complétement inutile de rechercher où cette contrée était située, parce qu'on manque de toute donnée. Les mots *Capellatii vel Palas* semblent marquer les *terminales lapides*. Un *koppel* est un terrain vague, et nous savons tous ce que sont *pale*, *pfäle*, palissades, pieux.

(59) *Dum hæc celerantur, Hortarius rex, — reges omnes, et regales et regulos ad convivium corrogatos retinuit ; — quos discedentes inde, casu nostri ex improviso adorti*, etc.

(60) Amm. Marcell. (XXIX, cap. 4) : *Bitheridus et Hortarius, primates nationis Alamannorum.* Je tiens ce Hortar pour le roi. Il est naturel qu'Ammien ne l'appelle pas roi, mais *primas*, maintenant qu'il est au service romain ; du moins cela n'était pas nécessaire. En tous cas Hortar ne reparait plus chez les Allemanni.

(61) *Opera* (p. 280). La plupart des mille tombèrent dans la conquête du château sur la Meuse, dont il a été question plus haut.

(62) Amm. Marcell. (XVII, cap. 6, 12, 13). Les Limigantes, qu'il reçut dans l'empire, l'exposèrent personnellement à un grand danger. (Id., XIX, cap. 11 ; — Juliani, *Oper.*, *l. c.*)

(63) *Habeo firmiter quod tenebam* (Amm. Marcell. XXI, cap. 2).

(64) Amm. Marcell. (XX, cap. 10). Il passa le Rhin et *regionem subito pervasit Francorum quos* Attuarios *vocant, inquietorum hominum, licentius* etiam tum *percurrantium extima Galliarum.* La leçon Attuarios est très-incertaine, et pour cela j'ai évité de donner le nom. Mais évidemment il y avait déjà de nouveau des troupes de Franks dans la Gaule, bien que seulement *in extimis*. Mais plus loin il est dit : Julien, après la paix (*ex arbitrio data*) alla jusque chez les Rauraques ; *locisque* recuperatis, *quæ olim barbari intercepta* retinebant *ut propria, iisdemque pleniore cura firmatis, per Besantionem Viennam hiematurus abscessit.* »

(65) Amm. Marcell. (XXI, cap. 3 et 5).

(66) Je ne sais quelle est cette ville : sans aucun doute elle était sur la rive gauche du Rhin, parce qu'il n'est nullement parlé d'un passage de ce fleuve. — Tout l'événement cependant est singulier.

(67) *Cæsar tuus disciplinam non habet.* — Du reste Julien fait lui-même connaître cette circonstance que Constance avait écrit à Badomar et lui avait donné de l'argent pour qu'il fit des irruptions en Gaule (*Ad S. P. Q atheniensem*, *Opera*, p. 286), et il la prouve par l'assertion que cette lettre lui était tombée entre les mains. L'expression d'Ammien est : *Si famæ solius admittenda est fides.*

(68) La position de Vadomar et de tous les Teutschs menaçait d'un danger ; mais il n'en était pas de même de cette différence de langage, et il serait singulier que Julien n'eût reconnu le danger que par de telles paroles. Comment donc Vadomar pouvait-il écrire autrement? Julien était l'usurpateur, il était encore douteux de quel côté serait la victoire. A l'égard de Constance, Vadomar ne pouvait employer que l'expression de *Cæsar*, et s'il n'a pas dit plus, cela témoigne en faveur de sa prévoyance. Julien aurait bien pu se contenter des titres de *Dominus*, *Augustus*, *Deus*, dans les lettres qu'il recevait lui-même. Du reste ce récit prouve qu'il existait des communications fréquentes entre les princes teutschs et les empereurs romains ; seulement l'histoire ne les connait pas.

(69) *Incautum eum* rapere *festinabat.*

(70) *Nisi Vadomario viso cis Rhenum.*

(72) Vadomar (*ex — dux et rex Alamannorum*) parait de nouveau dans la guerre de Valens contre Procopius et reçoit la mission d'assiéger Nicée (Amm. Marcell., XXVI, cap. 8). — Ammien (XXI, cap. 3) le nomme ici par occasion, comme *postea ducatum Phœnices regens*. Il reçut sans aucun doute ce *ducatus* de Valens. Il reparait encore (XXIX, c. 1) dans la guerre contre les Perses : et partout il se montre brave et prudent.

(72) Il laisse seulement supposer que Julien, à sa gloire, cela s'entend, traita durement Vadomar ; il est d'autant plus certain qu'il ne fut tiré de son étroite captivité que par Valentinien, et employé par Valens.

(73) Au temps de Valentinien *Alamanni perrupere Germaniæ limites*. Et pourquoi? *Certa et præstituta ex more munera præberi deberent* (Amm. Marcell., XXVII, cap. 1). Depuis quand subsistait donc cet usage? et qui avait fixé ces présens? Julien, je pense.

LIVRE V.

ÉPOQUE DÉCISIVE. — ORIGINE, GRANDEUR ET RUINE DE L'EMPIRE DES HUNS. — ENTIÈRE CONQUÊTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT PAR LES TEUTSCHS.

CHAPITRE I.

L'EMPEREUR JULIEN. — COMBATS ET VICTOIRES DES ALLEMANNI. — L'EMPEREUR VALENTINIEN CONTRE LES TEUTSCHS. — LES ALLEMANNI ET LES FRANKS SE MAINTIENNENT DANS LA GAULE.

De l'an 360 à l'an 375.

Le Rhin et le Danube étaient encore une fois les limites entre les peuples teutoniques et l'empire romain, mais seulement en apparence. Le génie, les talens militaires, l'astuce même de l'empereur Julien avaient réussi à conserver les noms romains aux anciens pays de l'empire; mais rétablir l'empire, repeupler les pays changés en solitudes, ramener dans l'âme de ce qui restait d'habitans la force d'anciens Romains et donner un nouvel esprit à ce corps désorganisé, voilà ce que cet homme n'avait pu faire. L'aigle d'or plongeait de nouveau ses regards du haut des murs de beaucoup de villes sur le Rhin et sur le Danube, mais ce n'était pas de cet œil fier avec lequel le roi de l'air regarde audacieusement la lumière du soleil; c'était de cet œil furtif avec lequel l'oiseau chassé épie de son repaire, sur le rocher, ceux qui le poursuivent. Les coups de la guerre qui frappaient ou pouvaient frapper les peuples teutoniques étaient facilement adoucis dans la fraîche ardeur d'une vie jeune encore. Les blessures que portait sur lui l'empire romain étaient sans remède; elles étaient tenues ouvertes par la multitude des étrangers qui avaient obtenu, avec une âme hostile, des demeures sur le sol romain, comme par la main vigoureuse des barbares placés sous les armes romaines. Toute la sève aussi de ce vieux corps était corrompue, et Julien essaya vainement de le purifier et de le guérir. Il obtint l'empire sans lutte; mais lorsqu'il le posséda et qu'il put désormais agir et gouverner comme seul empereur, quel résultat a-t-il obtenu? quel résultat pouvait-il obtenir? L'expulsion de la cour d'une foule d'hommes inutiles et corrupteurs, de cuisiniers et d'eunuques était louable; mais des hommes non moins corrupteurs, des bavards et des sophistes, prirent leur place. La simplicité, qui fut ramenée par la violence, dut paraître à cette génération comme une forme mensongère, et le manteau philosophique n'était pas un costume pour un héros impérial à une semblable époque. La diminution du poids des impôts qui pesaient sur les sujets était une mesure qui annonçait de bonnes intentions, mais les besoins de l'empire étaient grands et furent encore augmentés d'une manière déplorable par l'empereur lui-même. Julien aussi était entouré d'hommes

parmi lesquels il en trouva peu qui eussent des sentimens honnêtes : la plupart, poussés par l'avidité, l'avarice et d'autres passions, abusèrent d'une manière criminelle de sa bienveillance. Il put sans peine rejeter le voile hypocrite de la foi chrétienne sous lequel il avait foulé les degrés du trône, et les élèves de la philosophie païenne, des fins plaisirs et des voluptés sensuelles, froissés dans leur nature et effrayés par l'esprit du christianisme, purent vanter et célébrer cette conduite par des déclamations adulatrices; mais le rétablissement des temples, la reconstruction des autels, les nombreuses victimes qui y furent brûlées ne ramenèrent pas les anciens dieux dans les nouvelles demeures. Des dépenses monstrueuses, faites aux dépens d'autres besoins bien plus urgens, des crimes de plus d'une espèce, des injustices de toute sorte, un cruel bouleversement des relations humaines et un déplorable mélange du sacré et du profane furent les suites nécessaires de ce faux emploi de la puissance impériale. Et rien ne fut gagné. Le présent pouvait être frappé de terreur et troublé par le cadavre de l'ancienne religion, que précédait et suivait la puissance armée de l'empire; mais ce cadavre ne fut pas rendu à la vie : l'esprit retourna dans l'abîme d'où on l'avait conjuré, et ce qui avait existé resta dans le passé et ne vécut que dans l'histoire. Le christianisme se montra aussi irrésistible que les armes des Teutschs : la tentative de Julien de l'étouffer fut aussi vaine que son espérance d'avoir mis l'empire en sûreté contre les barbares. Mais cette tentative eut cela de grand que par elle le paganisme eut son dernier droit, et qu'elle rendit manifeste aux yeux des contemporains et de la postérité qu'une ère nouvelle avait commencé et qu'aucune puissance du monde ne pouvait s'appuyer sur la résistance, mais sur le progrès. Du reste, ce fut un bonheur que Julien, entraîné par des projets gigantesques de vanité et de folie, ait trouvé sitôt la mort dans la guerre contre les Perses, loin du foyer de l'empire. Il n'était plus sur la voie de la gloire et du salut; il avait déployé les plus belles vertus qui étaient en lui : par une vie et une action plus longues il n'aurait fait qu'augmenter les malheurs du temps, et tout succès serait devenu une source de corruption nouvelle.

Les peuples teutoniques semblent être restés tranquilles pendant les deux années que Julien passa sur le trône impérial. Il avait emporté d'eux dans les pays d'Orient une forte impression, et le souvenir des Allemanni et des Franks était profondément gravé dans son âme (1). Il est plus incertain s'il avait aussi laissé aux peuples teutoniques une forte impression : le maintien de la paix ne fut pas l'effet de la crainte qu'inspirait la puissance romaine, mais l'œuvre de la sagesse avec laquelle Sallustius, qui avait obtenu de l'empereur le gouvernement de la Gaule, remplit les conditions que Julien avait consenties. Et lorsque plus tard le terrible Charriello fut chargé de la défense du Rhin, ils eurent de doubles raisons d'attendre le développement des relations dans l'empire romain. Plus d'un fait toutefois peut s'être accompli dont l'histoire ne sait rien, surtout dans la Gaule septentrionale (2).

Jovien reçut des légions l'empire dans les relations les plus malheureuses. Homme de tête et de cœur, il ne put ni changer ni supporter ces relations, et au bout de huit mois, il périt d'inquiétude et de douleur (3). Valentinien obtint le diadème : c'était un homme brave, habile à la guerre, sévère jusqu'à la cruauté; et comme il aimait mieux les siens que la chose publique (4), il partagea la souveraineté avec son frère Valens. Les deux frères s'entendirent à Sirmium au sujet des pays : Valentinien conserva les provinces occidentales, soit parce qu'elles étaient considérées comme plus importantes, soit parce qu'elles étaient exposées au plus grand danger, peut-être aussi parce qu'il se croyait attaché à elles par des liens plus étroits (5). Il paraît avoir choisi la ville de Milan pour le siége de sa domination. Valens obtint les provinces d'Orient avec la capitale Constantinople. Mais vers le même temps où se fit cette convention, l'an 360, les peuples teutoniques le long du Danube et du Rhin étaient tous en mouvement : partout retentissait la trompette de la guerre, partout les frontières de l'empire étaient rompues, et des guerriers teutschs pénétraient victorieux dans les pays romains : « Les Allemanni, dit Ammien, dévastaient à la fois la Gaule et la Rhétie; les Sarmates et les Quades, la Pannonie; les Saxons, en même temps que les Pictes et les Scots, affligeaient les Bretons de maux sans fin, et les Goths la Thrace, tandis que l'Afrique était ébranlée par les peuples maures et que l'Arménie était assaillie par les Perses. » Les Franks,

qui certes ne firent pas faute, ne sont pas nommés, car l'historien n'a cité que quelques peuples afin de pouvoir porter ses regards çà et là. Les Allemanni au contraire avaient eu un juste motif pour renouveler les hostilités. Ils avaient envoyé des députés pour recevoir les présens qui devaient leur être donnés en vertu des traités ; mais Ursacius, le magistrat romain chargé de cette affaire, homme tenace et irascible, avait essayé de les tromper : par cette raison, les envoyés avaient refusé de recevoir les présens. Ils avaient été traités avec grossièreté et mépris. Là-dessus ils étaient revenus mécontens chez leur peuple, et celui-ci, dans une colère mêlée de mépris, avait pris les armes pour tirer vengeance de tant d'arrogance et de la foi violée (6).

L'empereur Valentinien se rendit en Gaule pour établir son séjour à Paris. Il envoya son général Dagalaiphus contre les Allemanni, qui étendaient toujours plus leurs courses sans rencontrer de résistance. Mais en chemin encore il reçut l'avis qu'en Orient, Procopius s'était soulevé et avait placé le diadème impérial sur sa tête. Dans le premier trouble que lui causa cette nouvelle, Valentinien forma la résolution de partir rapidement pour l'Orient pour écraser le rebelle. En même temps le danger devenait chaque jour plus grand devant les Allemanni ; de tous côtés on suppliait l'empereur de ne pas leur laisser la Gaule en proie. Valentinien résolut donc de rester en Gaule, soit, comme il le prétendit, parce que Procopius n'était que son ennemi et celui de son frère, tandis que les Allemanni mettaient l'empire en danger, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'il jugeait prudent de ne pas risquer une perte certaine pour un avantage incertain.

Il s'avança de Paris à Reims ; mais les Allemanni ne furent pas arrêtés, car Valentinien se trouva, dans l'hiver de cette année, de nouveau à Paris, et tout le sud-est de la Gaule resta au pouvoir des ennemis (7). L'hiver même leur donna de nouveaux avantages. Au commencement de l'an 366, de nouvelles troupes passèrent le Rhin gelé et augmentèrent la nécessité de ce malheureux pays. Chariello, commandant des deux Germanies, se lia avec Sévérianus, qui se tenait à Châlons-sur-Saône, et marcha à la rencontre du corps d'armée le plus avancé des Allemanni (8). On en vint à un combat qui, commencé à coups de flèches, mena bientôt à une lutte d'homme à homme. Le corps de bataille des Romains fut rapidement rompu par l'impétuosité des Teutschs. Sévérianus, grièvement blessé, tomba de cheval ; Chariello, qui se jeta avec des exclamations de colère au-devant des soldats qui reculaient, tomba mort sur le sol ; rien ne put arrêter leur fuite. Les drapeaux des Hérules et des Bataves furent enlevés et lancés en l'air avec mépris, au milieu des cris de joie et des gambades des Allemanni victorieux. L'historien assure cependant que les drapeaux furent de nouveau arrachés aux barbares par les vaincus après un rude combat (9).

Cette défaite répandit la douleur et l'effroi. Dagalaiphus reçut encore une fois la mission d'aller de Paris à la rencontre de l'ennemi ; mais songeant aux revers antérieurs, il ne se hasarda pas à rien entreprendre ; il traîna les choses en longueur par des temporisations et des excuses. Pour cette raison, Jovinus, général de la cavalerie, reçut le commandement en chef, et celui-ci eut le bonheur, grâce à l'imprévoyance des Allemanni, auxquels leur victoire avait inspiré une malheureuse sécurité, de remporter des avantages qui donnèrent une autre face aux affaires. Jovinus s'avança avec la plus grande prudence. Dans le voisinage d'un lieu nommé Scarponna, il rencontra une grande bande d'Allemanni qui n'observait aucun ordre (10) ; il la cerna, se jeta sur elle soudainement et l'anéantit tout à fait sans qu'aucune résistance fût possible à ces hommes désarmés. Puis Jovinus, fier de cette facile victoire, conduisit son armée contre une seconde bande (11) d'Allemanni. S'avançant lentement, il apprit que cette troupe était campée sur un fleuve. Bientôt il les aperçut lui-même à travers l'épaisseur d'une vallée couverte de bois : quelques-uns se baignaient dans le fleuve, d'autres soignaient leur chevelure d'un blond doré, d'autres aussi buvaient (12). Saisissant avec rapidité ce moment, l'armée romaine, au son des trompettes, se jeta soudainement sur le camp de la négligence. Il ne resta aux Teutschs que des grincemens de dents et de fières menaces : il ne leur fut pas possible, devant un vainqueur qui les pressait vivement, de prendre les armes ; il ne leur fut pas possible de former un ordre de bataille ou de réunir leurs forces. Beaucoup périrent par la lance et l'épée ; beaucoup se sauvèrent par

la fuite à travers les bois et les montagnes. Mais Jovinus, rempli de confiance par ces succès, mena l'armée à marches forcées contre le troisième et dernier corps des Allemanni (13). Il le trouva près de Châlons-sur-Marne, mais il le trouva prêt au combat. Le général romain dressa donc un camp et donna à ses soldats le temps de se refaire par le sommeil et par un repas. Le lendemain matin il mena son armée dans la plaine et la rangea en bataille ; les Allemanni se tenaient tranquillement rangés. Bientôt la bataille commença ; elle dura tout le jour. Vers le soir, le tribun Balchobaudes recula en désordre et mit l'armée romaine dans un tel danger que si quelques cohortes avaient encore été entraînées dans la fuite, pas un seul homme n'aurait échappé à ce désastre. Cependant les Romains résistèrent avec un courage si opiniâtre que quatre mille Allemanni furent blessés et six mille tués : ils n'eurent eux-mêmes que deux cents morts et deux cents blessés (14). La nuit mit fin à la bataille. Le lendemain matin Jovinus, pour se garantir d'une surprise possible, forma son armée en carré et avança dans cet ordre. La marche se fit sur des cadavres et sur des mourans ; mais il ne trouva plus d'ennemi. A son retour dans le camp, il apprit qu'un roi de l'armée ennemie avait été pris et aussitôt pendu par une troupe romaine envoyée au pillage des tentes des Allemanni. Jovinus s'emporta contre les tribuns qui avaient commis ce crime ; il ne s'irrita pas du fait en lui-même, mais seulement de l'insolence avec laquelle il avait été commis sans permission supérieure, et il pardonna facilement cette impatience des soldats.

Voilà comment Ammien Marcellin raconte ces événemens. L'empereur Valentinien en ressentit une grande joie. Jovinus vainqueur obtint le consulat pour récompense. Cependant il est impossible d'apprécier le résultat. Le récit ne montre aucune trace de trahison, de perfidie et d'astuce ; mais la méfiance et le soupçon contre les Romains de cette époque sont toujours pardonnables. On ne peut méconnaître non plus ce qu'il y a d'incomplet et d'exagéré dans ce récit : car la majeure partie de l'année s'était passée avec les trois victoires de Jovinus ; les Romains s'étaient mis en campagne dans le premier mois, et la bataille de Châlons eut lieu en automne ; on avait déjà la nouvelle de l'anéantissement de Procopius par la ruse de l'empereur Valens (15), et le froid était si grand que beaucoup d'Allemanni blessés furent gelés. Jovinus ne poursuivit pas non plus les Allemanni, mais il revint de Châlons à Paris et laissa la Gaule orientale au pouvoir des Teutschs (16). De plus, Ammien ne dissimule pas que beaucoup de combats furent encore livrés dans différentes contrées de la Gaule ; seulement il n'a pas jugé convenable de les décrire, parce qu'il lui a semblé indigne de tirer l'histoire en longueur par la narration de petits événemens sans gloire (17). Avec ces batailles livrées dans différentes parties de la Gaule s'écoula aussi l'année suivante. Les peuples teutoniques se maintinrent donc constamment dans la Gaule ; et non-seulement les Allemanni, mais aussi les Franks et les Saxons avaient pénétré dans cette malheureuse province, les premiers par terre, les derniers par mer. Dans ce même temps l'île de Bretagne était continuellement pressée et tourmentée par les Pictes et les Scots. L'empereur Valentinien lui-même était malade : il nomma donc son fils Gratien son collègue à l'empire ; mais c'était un enfant trop faible pour les travaux de la guerre. On s'attacha d'autant plus à tout mettre en œuvre, intrigues de toute espèce, séduction, corruption et d'autres moyens artificieux pour préparer d'avance un heureux succès qu'on désespérait d'obtenir par une guerre loyale. L'âme de la guerre des Allemanni était le roi Vithicap, fils de Vadomar : d'une constitution délicate et maladive, cet homme portait en lui un esprit audacieux et fort ; il était aussi poussé et par le souvenir de son peuple maltraité, et par celui de la trahison exercée envers son père, qui, honteusement arraché du faîte de sa gloire, avait été tellement abaissé par son malheur qu'il ne dédaignait pas de servir lui-même l'ennemi avec fidélité et talent dans des pays lointains. Les Romains avaient en conséquence cherché depuis longtemps à anéantir cet homme de quelque manière que ce fût ; mais toutes les tentatives avaient échoué. Vithicap avait résisté à la force, échappé à la ruse ; enfin il tomba par la main d'un meurtrier. Celui-ci, un serviteur du roi, se réfugia aussitôt après le crime chez les Romains pour échapper à la colère du peuple et recevoir de la main de l'empereur le prix du sang. Et à peine Vithicap fut-il tombé que les entreprises des Allemanni parurent sans appui, sans direction, sans ensemble,

et les Romains entrèrent de nouveau avec confiance et espoir dans la carrière. L'histoire garde le silence sur les actions de Vithicap; mais ce qui témoigne de son habileté et fonde ses droits à un glorieux souvenir parmi les Teutschs, c'est qu'il s'était placé comme un boulevard devant son peuple, et que les Romains désespérèrent de conduire la guerre avec bonheur tant que cet homme subsisterait (18).

Valentinien ne manqua pas de profiter de ce moment favorable, car il craignait que ce peuple plein de vie (19) n'eût bientôt surmonté cette impression. Il s'était avancé jusqu'à Trèves : de tous côtés des troupes nombreuses furent rassemblées; les troupes même d'Illyrie et d'Italie, commandées par Sébastien, furent appelées. Dans de telles circonstances les Allemanni retournèrent au-delà du Rhin, l'an 368. C'est dans cette retraite vraisemblablement que le prince Rando passa par Mayence. Les habitans chrétiens célébraient une fête. Rando emmena avec lui au delà du Rhin toute la communauté, hommes et femmes, et un riche butin (20). Mais bientôt, vers le milieu de l'année, les deux empereurs, le père et le fils, parurent sur ce fleuve et le franchirent sans obstacle avec leur armée. L'historien ne nomme pas le lieu : il n'est pourtant pas invraisemblable que ce passage eut lieu aux environs de Strasbourg, parce qu'on devait supposer la plus grande confusion dans le pays de Vithicap (le Brisgau) et parce que l'empereur devait chercher à se rapprocher de l'armée qui venait d'Italie sous les ordres de Sébastien. L'expédition avança en colonnes serrées : l'empereur commandait celle du milieu, Jovinus et Sévérus étaient à sa droite et à sa gauche. Mais les Allemanni qui n'avaient pu se réunir dans le voisinage du Rhin avaient tout évacué et pris position plus en arrière, sur une montagne escarpée, dans un lieu qu'Ammien appelle Solicinium (21). Pendant quelques jours on ne trouva pas un homme qui fit résistance. Les moissons et les habitations furent livrées aux flammes. Enfin les hommes envoyés à la découverte aperçurent l'armée; mais la montagne que les Allemanni avaient occupée était de toute part escarpée et inaccessible : vers le nord seulement le penchant en était plus doux. Valentinien dressa son camp au milieu des redoutables chants de guerre des Allemanni (22). Sébastien dut occuper le côté accessible de la montagne; Gratien resta dans le camp; l'empereur lui-même entreprit, avec une faible escorte, d'approcher du pied de la montagne et d'examiner le terrain. Pour ne pas éveiller l'attention, il avait ôté son casque et avait pris celui d'un homme de sa suite. Mais soudain une bande d'Allemanni, qui s'était cachée, s'élança et mit l'empereur dans un tel danger qu'il put à peine éviter d'être pris en se jetant à bride abattue dans un marais. L'homme qui portait le casque avait disparu et ne fut jamais retrouvé, pas plus que le casque. L'armée entreprit pourtant d'escalader cette rude hauteur. Deux jeunes gens téméraires allèrent en avant, et la masse les suivit avec un effroyable tumulte. Sur le sommet commença un combat redoutable et désastreux pour les deux parties; mais les Allemanni, pris des deux côtés, furent précipités du haut en bas, et comme Sébastien leur rendait la retraite impossible par le côté septentrional, ils rompirent tout ordre et cherchèrent leur salut en se dispersant dans les bois.

La défaite de l'armée des Allemanni est soumise toutefois à de justes doutes, car les événemens qui la suivirent immédiatement prouvent que l'empereur avait conclu avec les Allemanni une paix dans laquelle le Rhin fut désigné pour limite entre eux et les Romains. En conséquence de cette paix, Valentinien ramena l'armée sur la rive gauche du Rhin dans ses quartiers d'hiver et se rendit avec son fils à Trèves pour y célébrer sa victoire par un triomphe dispendieux et se faire raconter, à lui-même et à d'autres, l'éloge de ses exploits par Quintus Aurélius Symmachus dans un pompeux discours (23).

Pendant et après ces événemens, on fit de grands efforts pour mieux fortifier le Rhin par le rétablissement des anciens ouvrages et par de nouvelles constructions; même sur la rive droite, on éleva de distance en distance des tours et des châteaux. On ne peut déterminer jusqu'où Valentinien étendit ses constructions; l'expression de l'historien est vague : « Depuis la Rhétie jusqu'au détroit (24). » Mais on ne peut faire tant de choses en si peu de temps, et on ne nomme pas les places qui furent ainsi rétablies ou fondées. Valentinien était encore à Cologne (25); en descendant plus loin, on ne trouve aucune trace. Le plan des peuples ger-

maniques était évidemment d'entreprendre leurs attaques sur la Gaule par les points extrêmes, du haut Rhin en s'appuyant sur les Alpes, et du bas Rhin en se serrant contre la mer; sur le moyen Rhin au contraire, ils voulaient se tenir sur la défensive. C'est donc aussi peut-être dans cette contrée que furent entrepris ces établissemens sur la rive droite. La partie septentrionale de la Gaule paraît être restée toujours au pouvoir des Franks et des Saxons, et lorsque Valentinien essaya de fonder aussi une forteresse sur le haut Rhin et sur la rive teutonique, contrairement aux traités, on vit bien que la puissance des Allemanni n'était pas brisée et que leur courage n'était pas abattu (26). Il fit en effet, sous la protection de la paix récente, passer le fleuve à un corps d'armée, avec l'ordre de fortifier en toute hâte le mont Pirus, qu'il faut peut-être chercher près de Heidelberg; mais à peine les soldats avaient-ils commencé à jeter les fondations de cet ouvrage que des hommes considérés du peuple allemannique parurent devant les chefs des Romains : c'étaient les pères des otages que, conformément aux traités, les Allemanni avaient remis entre les mains des Romains comme gages de la paix (27). Rendus inquiets du sort de leurs enfans par ces nouvelles hostilités, ces hommes demandèrent en supplians que les Romains, se laissant tromper par une folle erreur, ne rompissent pas de nouveau la foi et la fidélité, mais qu'ils s'abstinssent d'un ouvrage contraire aux traités consentis. Ils parlèrent toutefois en vain: on ne leur répondit par aucune parole amicale. Alors ils élevèrent des plaintes déchirantes sur le malheur de leurs enfans et retournèrent vers leur peuple. Une troupe de guerriers allemanniques s'était rassemblée en secret et se tenait cachée dans un défilé pour attendre la réponse et ensuite se retirer en silence ou tirer vengeance d'un ennemi traître à sa foi. Aussitôt qu'ils eurent reçu la réponse, ils se portèrent en avant et se précipitèrent sur les Romains avec une telle impétuosité que tous, chefs et soldats, trouvèrent la mort sous leurs glaives. Un seul, le notaire Syagrius, échappa au désastre et put instruire l'empereur de ce résultat.

Vers le même temps, la Gaule était inquiétée de la manière la plus effroyable par des bandes de brigands. Produites par le malheur général, il était difficile, il était impossible de les écraser. L'ancienne organisation des Bagaudes se montra sur les différens points sous différentes formes. Partout la violence des relations, le poids des impôts, les exigences du recrutement, l'incertitude de la vie, l'instabilité de la propriété, l'arbitraire des magistrats, le mépris que les armées témoignaient pour les hommes, et la continuelle inquiétude devant un avenir encore plus affreux, dans un horrible présent, poussaient partout aux mêmes phénomènes. Des bandes teutsches, faisant irruption par le Rhin et par la mer, achevèrent ce qu'avait commencé le brigand de l'intérieur. Les Saxons étaient particulièrement redoutables à cause de leur apparition soudaine et de leur rapide disparition. Valentinien avait détaché le comte Nannenus pour opposer une digue à leurs incursions. Celui-ci toutefois, vieux guerrier, n'avait pu, malgré tous ses efforts, réussir en rien contre eux; mais lorsque Sévérus eut été envoyé à son secours et que les Saxons furent pressés de deux côtés, ils proposèrent un traité : ils ne voulaient pas mettre en danger le butin pour lequel seulement ils étaient sortis de chez eux. Le traité fut conclu : plusieurs jeunes Saxons entrèrent au service des Romains; les autres obtinrent une libre retraite. Mais les généraux romains n'avaient dans l'âme que malheur et crime. Ils placèrent leur infanterie dans une vallée devant laquelle les Saxons devaient passer, pour surprendre ceux-ci; la cavalerie prit position plus loin, afin qu'en cas de besoin elle pût achever cet acte horrible. Les Saxons suivirent leur chemin sans soupçon et avec une entière sécurité. En approchant, ils remarquèrent quelques Romains que la curiosité ou le désir de faire une reconnaissance avaient fait sortir de la vallée; ils reconnurent aussitôt le danger, et au milieu des cris de colère et de rage, ils se jetèrent avec une telle fureur sur ces instrumens d'une lâche trahison que pas un seul n'aurait échappé au glaive vengeur si la cavalerie toute disposée, appelée par les cris et s'élançant en toute hâte, n'eût porté un secours nécessaire à ses malheureux compagnons d'armes. Ainsi le désastre fut tourné contre les Saxons, et le crime fut consommé. Personne ne fut épargné et personne ne demanda grâce. Ammien Marcellin ne peut s'empêcher d'avouer que ce fut une action perfide et odieuse; mais il se réjouit de l'occasion qui s'était présen-

tée de détruire ces pernicieux brigands (28). Comme si tout le Teutschland, sinon les Saxons, n'avait pas eu d'autres fils assez prudens pour tenir compte d'une telle atrocité et assez forts pour la réparer!

L'empereur Valentinien ne put éprouver qu'une joie médiocre du malheur des Saxons. Son âme était pleine d'inquiétude, et les deux ours terribles qu'il tenait à côté de sa chambre à coucher ne ramenaient pas, avec leurs gueules sanglantes, la sérénité dans son esprit. Les Allemanni étaient déjà de nouveau en mouvement, et le roi Macrianus montra qu'ils ne manquaient pas d'hommes capables de les diriger et de les conduire. L'empereur ne voyait ni mesure ni fin. Doutant de sa propre puissance, il ne lui restait plus que l'espoir d'occuper ce redoutable peuple teutsch par un autre peuple teutsch, de le décourager et de procurer de cette manière à l'empire de la tranquillité et du repos. Mais cette tentative échoua et suscita un nouveau danger. L'histoire est confuse. Ammien, ignorant entièrement les relations des peuples teutoniques entre eux, a été d'autant plus facilement trompé que peu d'hommes pouvaient connaître le lien des faits, et que ceux-ci avaient des motifs de le taire ou de le présenter sous un faux jour. Valentinien, selon ce récit, envoya, par des hommes discrets et affidés, de fréquentes lettres aux rois des Burgundes, appelés par ce peuple Heudinos (29), pour les déterminer à une attaque contre les Allemanni. Lui-même promit de passer simultanément le Rhin avec son armée et de contribuer de toute sa puissance à l'œuvre commune. Ces lettres furent reçues avec joie pour deux motifs, d'abord parce que les Bourguignons savaient bien qu'ils étaient d'origine romaine, et ensuite parce qu'ils avaient souvent des querelles avec les Allemanni au sujet des salines et des frontières. Ils envoyèrent des troupes choisies, et celles-ci parurent, selon l'assertion d'autres écrivains, au nombre de quatre-vingt mille hommes (30), sur le Rhin, avant que l'armée romaine fût réunie et pendant que l'empereur s'occupait de travaux de fortification. Les Romains, à la vue de ces troupes, furent frappés de crainte et d'effroi. Elles s'arrêtèrent quelque temps sur le Rhin; mais comme Valentinien n'entra pas en campagne au temps fixé et n'avait rempli aucune de ses promesses, les Burgundes envoyèrent une ambassade au gouverneur romain et demandèrent que l'on couvrît du moins leur retraite afin que l'ennemi ne tombât pas sur leurs derrières découverts. Congédiés avec une réponse équivoque même à cette proposition, les envoyés revinrent irrités vers les leurs. Là-dessus, les rois, pleins de ressentiment contre la tromperie des Romains, firent égorger tous les captifs et ramenèrent leurs troupes dans leurs foyers. Voilà ce que dit Ammien. Mais il est manifeste que ses indications reposent sur des malentendus et sont pleines d'inexactitudes. Le motif qu'il donne à la guerre des Burgundes est sans aucun doute erroné (31); la manière dont elle fut conduite est inconcevable. Pourquoi n'attaquèrent-ils pas les Allemanni à dos tandis que les Romains les menaçaient de front? Pourquoi vinrent-ils sur le Rhin? par quelle route? à quelle place? comment sans combat avec les Allemanni? et à quel peuple appartenaient les captifs qu'ils égorgèrent avant de se retirer avec une crainte apparente par le pays des Allemanni (32)? On ne peut s'empêcher de penser que les Burgundes, rendant ruse pour ruse, d'intelligence avec les Allemanni, entreprirent leur expédition en descendant le Mein, par le pays où Macrianus déployait la plus grande puissance de son peuple, et qu'ils furent décidés à la retraite au moyen de grands sacrifices de la part des Romains effrayés de leur propre folie. Cette pensée est d'autant plus vraisemblable que vers ce même temps des Allemanni pénétrèrent en Rhétie. Selon Ammien, ceux-ci étaient des fugitifs que la crainte des Burgundes avait dispersés. Mais il est impossible que ces Allemanni, qui, sur le Mein, s'étaient enfuis devant les Burgundes, aient fait dans leur terreur une attaque sur l'empire romain par les Alpes, tandis que les Burgundes, également frappés de crainte devant les Allemanni, retournaient tranquillement dans leur pays. Il est bien plus vraisemblable qu'il y eut un lien entre les deux expéditions. Dans le fait, Orose désigne les Burgundes comme ennemis et non comme alliés des Romains. Mais après que leur entreprise se fut terminée sans résultat par des raisons inconnues, l'entreprise des Allemanni échoua également. Théodose les repoussa. Ceux qui tombèrent captifs entre ses mains reçurent des terres fertiles sur le Pô, en Italie, et devinrent sujets tributaires de l'empereur.

Valentinien ne se lassa pas. Comme il n'avait pas été possible de détruire le corps avec les artifices de la ruse et par une force étrangère, il s'efforça de lui enlever l'âme. Ce que Chnodomar, puis Vadomar, en dernier lieu Vithicap avaient été pour le peuple allemannique, Macrianus l'était maintenant. Ne profitant ni de l'exemple de Julien ni de sa propre expérience, Valentinien fit encore une fois dépendre le salut de l'empire de l'anéantissement de ce seul homme. On n'avait pu employer ni la trahison ni le meurtre. Mais enfin il apprit où le roi séjournait. La confédération allemannique s'était étendue jusque au delà du Mein. Les hauteurs du Taunus, fortifiées jadis par des ouvrages romains, étaient au pouvoir des Allemanni. Macrianus était malade et semble avoir pris les eaux à Wiesbaden. On voulut l'y surprendre et l'enlever, et la passion de l'empereur était si forte qu'il voulut surveiller lui-même ce coup de main. En conséquence, l'an 372, des troupes passèrent le Rhin, probablement dans la contrée qui séparait les terres des Allemanni de celles des Franks; elles étaient commandées, sous les ordres de l'empereur, par Sévérus et Théodose, l'infanterie par le premier, la cavalerie par le second. On rencontra par hasard un certain nombre de marchands d'esclaves; on leur enleva leurs victimes, eux-mêmes furent massacrés, afin qu'ils ne pussent aller porter aucune nouvelle au roi par le chemin le plus court (34). L'obscurité de la nuit força l'armée à une courte halte; contrairement à la défense de l'empereur, les soldats en profitèrent aussitôt pour piller : il se fit par là que des maisons furent livrées aux flammes. La vue de ces flammes fit connaître le danger aux Allemanni. Le roi Macrianus fut donc placé sur un chariot léger et conduit en lieu de sûreté contre les poursuites ennemies, par des chemins sûrs, à travers des vallées et des défilés. Valentinien écuma de rage, comme un lion auquel un cerf a échappé; mais il ne pouvait plus que livrer le pays à une cruelle dévastation et retourner à Trèves. Une tentative de déterminer les Allemanni voisins à accepter un roi qui était dans sa foi n'eut pas non plus de résultat. Fraomar, qu'il destinait à être roi, aima mieux être tribun d'une troupe allemannique en Bretagne. L'empereur ne pouvait modérer sa bouillante colère; il la fit tomber sur quelques hommes qui étaient à son service. Hortar fut accusé d'avoir entretenu des intelligences avec Macrianus; il avoua ce crime dans les tortures et expira dans les flammes (35).

Mais la colère et les châtimens ne diminuaient pas le mal. Ce qui avait été impossible à Mayence dut être entrepris à Bâle. Valentinien fonda ici une nouvelle forteresse, appelée Robur, qui lui servit de point de départ pour les nouvelles tentatives qu'il fit ou qu'il avait dessein de faire contre les Allemanni; mais les nouvelles qu'il reçut de l'Illyrie attirèrent ses pensées d'un autre côté. Valentinien, dans la folle espérance que des remparts et des fossés pouvaient mettre en sûreté un empire qui manquait d'hommes et de vertu, avait ordonné de construire aussi des forteresses sur le Danube. Les exécuteurs de ses ordres ne se bornèrent pas à la rive droite : une construction fut entreprise de l'autre côté, dans le pays des Quades. Les Quades élevèrent des réclamations contre cette violation de la paix. Leur roi s'appelait Gabinius. Le gouverneur romain partageait la malheureuse présomption de l'empereur, comme si les forces des peuples dépendaient du petit nombre d'hommes placés à leur tête. Il feignit donc des dispositions pacifiques et amicales, et invita le roi Gabinius à un banquet qui devait rétablir la bonne intelligence. Gabinius vint plein de confiance et sans soupçon avec d'autres hommes de son peuple; mais après le repas, le Romain, violant ignominieusement le droit sacré de l'hospitalité, le fit assassiner, et ses compagnons eurent vraisemblablement le même sort. Animés d'un profond ressentiment de ce crime, les Quades se soulevèrent aussitôt. Les peuples environnans partagèrent leur douleur et leur colère. Les Sarmates non plus ne firent pas faute. D'un commun accord ils franchirent le Danube, dévastèrent le pays, égorgèrent et pillèrent. La fille de l'empereur Constance, qui était destinée pour épouse au jeune empereur Gratien, fut exposée, dans sa marche nuptiale, au plus grand danger : elle n'évita la captivité qu'en retournant par une fuite précipitée à Sirmium. Mais bientôt les ennemis parurent sous les murs de cette ville. Le préfet Probus, surpris par une telle attaque, perdit le courage et la résolution. Déjà les chevaux étaient tout équipés pour sa fuite; on ne parvint qu'avec peine à le retenir, parce que toute la population semblait décidée à le

suivre. Et alors il trouva dans les matériaux qui avaient été amassés pour la construction d'un nouveau théâtre des moyens suffisans pour condamner les portes et mettre les murailles dans un tel état qu'elles étaient inattaquables pour des troupes qui n'avaient pas de machines de siége. Ces troupes se hâtèrent aussi de se retirer lorsqu'elles apprirent que l'homme qu'elles regardaient comme l'auteur de l'atrocité n'était pas dans la ville: elles voulaient se venger sur lui. Sur la route de la Valériane, deux légions marchèrent contre les barbares; elles furent complétement dispersées, et le pays sembla être ouvert au loin à leurs déprédations (36).

L'empereur fut informé de ces événemens par Probus. Sa première pensée, à une aussi mauvaise nouvelle, fut de se mettre aussitôt en route pour aller au secours des provinces opprimées avant que le mal ne s'étendît plus loin. Mais devant lui l'hiver était sur les Alpes, et derrière lui les Gaules étaient menacées par Macrianus et par d'autres rois du peuple teutonique. Il résolut donc d'attendre le printemps et de conclure pendant ce temps la paix avec les Allemanni. On fit alors des propositions aux rois teutschs, et avant tout au roi Macrianus. Les flatteries et d'autres artifices ne manquèrent pas; mais l'expérience lui avait enseigné la prudence: le roi teutsch ne vint pas sur la rive romaine; l'empereur romain dut s'arranger de manière à recevoir sur la rive teutonique la paix, telle que Macrianus la voudrait garantir. Valentinien se rendit à Mayence; l'armée des Allemanni prit position en face de cette ville. Au jour fixé, l'empereur passa le Rhin en bateau; une suite magnifique et l'éclat des aigles et des drapeaux ne couvrirent pas, mais augmentèrent plutôt cette humiliation. Macrianus se tenait sur l'autre rive, prêt à recevoir l'empereur; dans le fier sentiment de pouvoir dicter la paix, il levait audacieusement la tête (38). Autour de lui se tenaient ses guerriers, hommes libres qui célébraient par leurs chants et par le bruit de leurs armes leur triomphe et l'honneur de leur roi. Les deux princes, le chef d'un peuple teutsch libre et le dominateur de l'empire romain, négocièrent cette grande affaire avec une parfaite égalité, avec convenance et dignité. On entendit des discours pour et contre (39). Enfin ils se tendirent la main et se jurèrent paix et amitié.

Ammien Marcellin a remarqué que le roi Macrianus, jusqu'alors l'auteur de grandes secousses, garda loyalement sa foi après la conclusion de cette paix et donna par une belle conduite jusqu'à la fin de sa vie la preuve d'une âme fermement disposée à la concorde. Mais il n'est pas dit combien de temps sa vie dura encore; on ajoute seulement que Macrianus trouva la mort dans le pays des Franks: comme il y était entré trop vigoureusement en exerçant de grands ravages, il périt dans les embûches du belliqueux roi Mellobaud. Mais la valeur de cette assertion est douteuse; on ne trouve rien sur l'origine, la nature, la marche et la décision de la guerre entre les Allemanni et les Franks qui eût une telle issue. Il est possible que les Franks se soient irrités de ce que la cause commune avait été abandonnée par les Allemanni, et que pour cette raison des hostilités aient éclaté entre eux. Peut-être le repos qui pendant un temps paraît avoir eu lieu entre les peuples teutoniques et les Romains s'explique-t-il par cette circonstance; mais aussi il est possible et vraisemblable qu'il y eut des mésintelligences et que beaucoup de choses ont été passées sous silence. Déjà deux ans après la paix paraît un Mallobaud, appelé également roi des Franks, au service romain, et il combat avec Gratien contre les Allemanni (40). Qui connaît la corrélation et les circonstances de ces faits? Ammien a rendu compte de la solennelle conclusion de la paix, mais les conditions de la paix ne sont pas indiquées. L'empereur Constance avait cédé aux Allemanni le pays depuis les Rauraques, le long des Vosges, jusqu'au coude septentrional du Rhin, peut-être jusqu'à Bingen. Au commencement de la guerre de l'empereur Julien, ils avaient cherché à conserver ce pays comme leur propriété. Depuis dix-huit ans les Allemanni avaient combattu pour ce pays avec des efforts inouïs et avec diverses vicissitudes. Ils ne s'étaient pas laissé abattre par les plus grands malheurs: ni la violence ni la trahison et la ruse n'avaient eu de puissance sur eux. Enfin ils eurent décidément l'avantage; l'empereur lui-même les contint avec la plus grande peine, et à peine avait-il risqué de quitter le haut Rhin, même pour un temps très-court. Maintenant il était dans un grand embarras. Il voyait l'Illyrie en danger, ainsi que l'Italie et tous les pays méridionaux de l'empire, et il était forcé par là de quitter la Gaule

pour soutenir une guerre lointaine, longue peut-être et difficile. Dans le fait, il est à peine croyable que dans ce moment les Allemanni aient négligemment renoncé au prix de leurs prodigieux sacrifices, qu'ils aient laissé les menaçans Romains tranquilles dans leurs forteresses sur le Rhin et trouvé toute leur récompense dans cette solennité honorable, il est vrai, mais vaine, qui avait accompagné la conclusion de la paix. De plus, Macrianus n'était pas le roi de tous les Allemanni, et sa décision arbitraire ne pouvait tout déterminer et tout finir: à côté de lui se tenaient d'autres princes qui se regardaient comme ses égaux. Les Romains auraient peut-être pu le gagner par des flatteries et des présens; mais les autres princes, mais les peuples auraient trouvé difficilement leur satisfaction dans l'accomplissement de ses désirs. On peut donc presque admettre comme certain que les Allemanni, par la paix avec Valentinien, furent mis en possession de la rive gauche du Rhin jusqu'aux Vosges. On ne trouve au contraire aucune donnée sur la position des Franks à cette même époque. L'attention de l'historien s'est seulement dirigée sur la personne de l'empereur: ce qui s'est passé dans la Gaule septentrionale s'est dérobé à ses regards, ou il l'a cru moins digne d'être exposé. Mais on peut à peine penser que les Franks soient restés spectateurs oisifs durant la longue lutte des Allemanni, et qu'ils n'aient pas pris possession du pays que déjà avant l'arrivée de Julien dans la Gaule ils considéraient comme leur propriété et qui leur avait été cédé en propriété par ce prince et en vertu des traités. On peut donc supposer, et non sans confiance, que la partie septentrionale de la Gaule jusqu'à l'Escaut était au pouvoir des Franks; et en admettant cela, on se trompe moins assurément qu'en supposant que le Rhin était toujours la limite de l'empire (41). Sans doute les Romains ne cessèrent pas de le considérer comme leur frontière, car ils ne renonçaient pas à leurs prétentions sur ces parties de l'empire, qu'ils s'étaient vus forcés par la nécessité du temps d'abandonner à des étrangers, ni à l'espérance de les recouvrer. Lors donc qu'une fois une armée romaine atteignait de nouveau le Rhin, que ce fût à Cologne, à Mayence ou à Strasbourg, elle restait toujours, à leurs yeux, sur le sol romain. Mais leurs prétentions, leurs désirs et leurs espérances ne changeaient pas l'état des choses, et ils ne pouvaient, dans leur impuissance, arracher aux peuples teutoniques ce que ceux-ci avaient gagné au prix de leur sang. Du reste, dans de telles circonstances, le grand silence qui régna dans la Gaule est assez facile à concevoir: il fallait du temps aux peuples teutoniques pour se fixer, s'établir et s'organiser dans les pays nouvellement conquis.

Mais Valentinien, après s'être rendu du théâtre de son humiliation à Trèves et y avoir passé l'hiver, partit au printemps de l'année suivante, laissant la Gaule à son fils, l'empereur Gratien: il alla faire la guerre aux peuples qui avaient fait irruption dans les pays sur le Danube. Ces peuples cependant n'étaient pas entrés en campagne pour faire des conquêtes durables, mais ils s'étaient précipités en avant pour tirer vengeance d'un crime sanglant, et le pillage et le bonheur les avaient seuls attirés plus loin. Il ne pouvait donc être difficile à une armée régulière de les repousser au delà du Danube. Valentinien établit son quartier général à Carnuntum et chercha de là, avec un succès facile, à contenir les barbares. Après trois mois de combats et de châtimens, il fit jeter, près d'Acincum, un pont sur le Danube et passa dans le pays des Quades. Ceux-ci, fidèles à leurs anciennes habitudes, évacuèrent le pays et attendirent leur ennemi dans une forte position dans les montagnes. L'empereur ne jugea pas convenable de les y attaquer; il ravagea les contrées abandonnées, revint sur l'autre rive du Danube et établit son camp à Bregitio. Vers ce même temps, divers signes annoncèrent un grand et prochain malheur: des comètes effrayèrent le monde; la foudre tomba à Sirmium, et une partie du palais et de la curie fut la proie des flammes; un hibou s'était abattu avec un gémissement funèbre sur les thermes impériaux et n'avait pu être tué ni à coups de pierres ni à coups de flèches. Valentinien lui-même, épuisé d'efforts, de soucis et de chagrin, d'un esprit sombre et rempli de sinistres pressentimens, voyait dans des rêves pénibles de bizarres apparitions. Des députés des Quades parurent devant lui à Bregitio pour rétablir la paix: « Ce n'était pas leur peuple, dirent-ils, qui avait entrepris avec l'assentiment de ses chefs et d'après une délibération générale ce qui avait été fait, mais seulement les habitans les plus voisins du pays sur le Danube, et ce que ceux-ci avaient fait

trouve sa justification dans la fondation contraire aux traités et imprudente d'une forteresse sur leur sol : par là les esprits des peuples avaient été poussés à la rage. » Ces paroles excitèrent dans l'empereur la plus violente colère. Il répondit aux envoyés avec une dureté toujours croissante ; mais au milieu de son discours il tomba tout à coup comme frappé de la foudre, et au bout de quelques momens il avait cessé de vivre.

Ainsi mourut Valentinien, l'an 375, après une domination pleine de misères, d'embarras et d'efforts inutiles, à la veille de grands événemens. L'empire eut trois empereurs. Valentinien, second fils de Valentinien, âgé de quatre ans, fut orné du diadème, afin que la protection du nom impérial ne manquât pas aux pays situés au sud du Danube, tandis que Gratien, le fils aîné, cherchait à sauver dans la Gaule et dans les pays occidentaux ce qui pouvait encore être sauvé. On ne méconnaissait pas le danger de l'empire, bien que, aveuglé par la présomption et la vanité, on ne sût pas l'apprécier dans toute son étendue : on cherchait à le prévenir aussi bien qu'on le pouvait ; mais ce qui n'avait pas été possible à des hommes tels que Constantin, Julien, Valérien, avec tous les moyens que fournissait la vie, nobles et ignobles, pouvait difficilement réussir à un adolescent et à un enfant, à Gratien et à Valentinien, puisque la force s'était fondue chaque année davantage et qu'on ne trouvait rien qui eût pu la relever, la vivifier, la renouveler. Les événemens des cinquante dernières années avaient prouvé jusqu'à la dernière évidence que les pays occidentaux et méridionaux de l'empire devaient tomber entre les mains des Teutschs, qui étaient en état de les posséder. L'empire ne trouvait pas son bouclier dans sa propre puissance, mais seulement dans les relations intérieures des peuples teutoniques. Si ces peuples avaient pu mettre en campagne et solder de grandes armées, la Gaule et les pays environnans auraient été depuis longtemps en leur pouvoir ; mais ils n'étaient forts que par le bras des défenseurs dans leurs propres cantons. La guerre de l'autre côté des fleuves était sans doute aussi l'affaire des peuples ; mais elle ne fut faite que par les princes avec leurs compagnons, et le produit d'une entreprise devait fournir les moyens d'en faire une seconde. Peu à peu seulement on put former des cantons dans les pays conquis et s'assurer ceux-ci par ces cantons. La marche fut en conséquence nécessairement très-lente, mais elle n'en fut pas moins certaine. Depuis plus de cent ans déjà il n'y avait plus de doute sur l'issue ; cent ans pouvaient s'écouler encore avant que le but fût atteint, et aucune intelligence humaine ne pouvait prévoir la marche des événemens. Il en est des peuples comme des individus : dépendans de la corrélation des choses et de l'éternelle providence, ils poursuivent les carrières qui s'ouvrent devant eux, et il n'est pas rare qu'ils arrivent à un but qu'ils n'avaient pas songé à atteindre : qui était en avant reste en arrière, et l'un obtient en partage ce qui semblait appartenir à l'autre.

CHAPITRE II.

GRANDEUR ET PUISSANCE DES GOTHS. — ATHANARICH ET ERMANARICH. — L'ÉVÊQUE WULFILA.

De l'an 360 à l'an 375.

Un demi-siècle s'était presque écoulé depuis le traité de paix que Constantin-le-Grand avait conclu avec les peuples gothiques. Les Romains avaient sans aucun doute exactement exécuté les conditions de cette paix, parce que les Goths, à cause du fréquent éloignement des empereurs de Constantinople, la capitale, étaient les ennemis les plus dangereux. Il est du moins certain que ces Goths, naguère les ennemis les plus redoutés de l'empire, restèrent même après la mort de l'empereur Constantin-le-Grand dans une position pacifique et amicale envers les Romains et ne prirent aucune part aux attaques d'autres peuples teutoniques contre l'empire. Aussi ont-ils presque entièrement disparu de l'histoire. L'empereur Julien fortifia, il est vrai, les villes de la Thrace et pourvut avec soin ceux de ses généraux qui surveillaient le Danube de tout ce qui est nécessaire à la guerre ; mais peu familiarisé avec la vie et les habitudes des Goths, il ne les croyait pas dignes d'une attaque parce qu'ils n'attaquaient pas eux-mêmes, et il ne rejeta pas sans ironie et sans mépris les propositions de ses conseillers (1). L'empereur Valens cependant, frère de Valentinien, eut à soutenir avec une partie des Goths une guerre dont on raconte l'origine et la nature de la manière suivante.

Après que Valentinien se fut entendu avec son frère, à Sirmium, au sujet de la souveraine puissance, Valens se rendit par Constantinople en Asie; car de même que les Allemanni et les Franks nécessitaient la présence de Valentinien, de même une guerre des Perses rendait la présence de l'empereur Valens indispensable dans les pays d'Orient. Procopius profita de cet éloignement des deux empereurs de la capitale pour essayer de s'emparer de la souveraineté. Allié à la maison de Constantin, il avait été depuis la mort de l'empereur Julien dans une crainte continuelle de la mort, parce qu'à cause de sa parenté, il semblait suspect aux nouveaux empereurs ou qu'il avait cru le leur paraître. Fatigué enfin de s'exposer si longtemps à un tel danger, et de se cacher tantôt dans une retraite, tantôt dans une autre, Procopius résolut de tenter une ressource extrême et de jouer sa vie incertaine dans une lutte pour l'empire. Il était sans partisans, sans alliances, sans moyens, peut-être aussi sans génie, sans force, sans énergique volonté. Cependant il ne lui fut pas difficile d'éveiller des espérances, d'ouvrir des perspectives et de trouver des bras armés qui parurent prêts à défendre sa cause. Il réussit à se rendre maître de la capitale et à déterminer beaucoup de troupes à jurer par son nom. Mais il réussit aussi à gagner à son parti les Goths qui habitaient le plus près de l'empire, en partie peut-être parce qu'ils regardaient ses droits au trône comme fondés, en partie assurément parce qu'il leur garantissait des avantages auxquels ils ne purent résister. Trois mille hommes vinrent de la Dacie à son secours; mais avant que de plus grandes forces pussent être armées, Procopius vit échouer le plan téméraire qu'il avait poursuivi par désespoir plutôt que par réflexion (2). Abandonné par ceux qui l'entouraient, le trône qu'il n'avait pu appuyer que sur les souvenirs de la maison de Constantin s'écroula sans gloire, et lui-même, livré par trahison à son adversaire, perdit la vie dans une indigne prison. Les trois mille Goths furent alors facilement empêchés par les généraux de l'empereur Valens de retourner vers leur peuple. Ils étaient partis avec de tout autres espérances; maintenant, au milieu d'un pays ennemi et entourés d'armées ennemies, il ne leur restait plus qu'à se rendre. Ils se rendirent avec colère, et vraisemblablement seulement à des conditions que l'on n'exécuta pas. D'après Eunape, ils furent disséminés dans les villes, et excitèrent par leur haute taille l'étonnement et par leurs usages les railleries des habitans (3).

Vers le même temps, d'après les descriptions qu'Ammien Marcellin fait des pays et des peuples sur la rive gauche du bas Danube, les Thaifales, les Thervinges et les Greuthunges demeuraient entre ce fleuve et le Borysthène (aujourd'hui Dniéper), dans les limites qu'on ne peut déterminer. Parmi ces Goths, Athanarich était le premier prince. L'empereur Constantin avait jadis élevé une statue à son père pour le gagner ou pour l'apaiser. Ammien Marcellin le nomme vaguement un homme puissant, et dans un autre passage juge des Thervinges. Il est difficile de dire si l'historien a attaché ou non un sens déterminé à cette dénomination du prince. Thémistius toutefois, contemporain comme Ammien, remarque qu'Athanarich avait dédaigné le titre de roi et préféré celui de juge parce que le premier faisait supposer plus de puissance et le dernier plus de sagesse; mais ce rhéteur cherchait une tournure flatteuse pour l'empereur Valens et non la vérité. Le nom de barbare suffisait à la multitude, et lorsqu'il était parlé de Scythes, on se croyait suffisamment informé. Zozime et Eunape se contentent d'appeler ainsi le peuple; ils mettent à la tête de celui-ci l'un un chef, l'autre un roi, sans le nommer, et le font envoyer du secours à Procopius. Mais comme plusieurs rois des barbares figurent dans Thémistius, il se peut qu'au milieu de ces renseignemens, les uns précis, les autres contradictoires, la supposition la plus conforme aux relations soit qu'Athanarich était roi des Thervinges et qu'il n'avait reçu le titre de juge que parce qu'il était le général commun de plusieurs peuples qui tous avaient leurs rois particuliers (4). Mais vers ce prince Athanarich avec ses Goths, l'empereur Valens envoya, comme le raconte Ammien Marcellin, après la ruine du malheureux Procopius, Victor, général de la cavalerie, pour exiger des explications et demander pourquoi un peuple ami des Romains, et lié par un traité de paix avantageux, avait fourni des secours armés à un rebelle contre le prince légitime de l'empire? Athanarich répondit que : « Procope leur avait écrit que la souveraineté lui appartenait

comme parent de la famille de Constantin. Ils avaient été en alliance avec cette famille; ils avaient donc cru lui devoir leur secours. » Il montra la lettre de Procopius. Mais l'empereur ne se contenta pas de cette explication et commença en conséquence la guerre au printemps suivant. Eunape et Zozime racontent la chose autrement. Selon eux, une ambassade du prince goth se présenta devant l'empereur pour réclamer les guerriers goths que Valens retenait prisonniers. Ces guerriers, lui faisait-il dire, avaient été envoyés de bonne foi, par suite d'une alliance jurée, au secours de l'empereur Procopius, et ne pouvaient par conséquent, par un changement de règne, être considérés et traités comme prisonniers. Valens répliqua que Procopius n'avait pas été empereur, et que les Goths avaient été faits prisonniers comme ennemis et non comme amis. Les Goths objectèrent que : « Procopius avait bien dû pourtant être empereur; que des monnaies avaient porté son effigie et qu'il avait pu leur envoyer des ambassadeurs. » Valens répondit : « Que ces ambassadeurs avaient aussi reçu leur châtiment et qu'en guerre on traitait comme ennemis tous ceux qu'on trouvait armés contre soi. » A cette réponse, les ambassadeurs des Goths s'éloignèrent et la guerre commença (5). Mais entre ces deux récits le choix n'est pas difficile : d'après la situation des choses et la anture des relations humaines, la vérité est dans Eunape et Zozime.

La guerre, commencée l'an 367, dura trois ans. L'histoire en est incomplète et défigurée; mais il résulte évidemment de ces indications peu importantes que les Romains eurent un grand désavantage : « L'empereur Valens, ainsi le raconte Ammien, après avoir réuni son armée, campa près d'une place forte appelée Daphne. De là il passa sans résistance le Danube sur un pont de bateaux. Les Goths, saisis de terreur devant ce puissant armement, s'étaient retirés dans les montagnes. Valens fit enlever par des troupes légères les hommes isolés qui s'étaient joints trop tard à la retraite ; puis il repassa sur la rive droite. Il resta de ce côté toute l'année suivante jusqu'à l'automne, parce que le Danube déborda et qu'il fut impossible de le passer. Il prit ses quartiers d'hiver à Marcianopolis. Dans le troisième été il fit encore une fois passer le fleuve à l'armée à Novidunum, pénétra avec elle plus avant dans le pays et fit une attaque contre le peuple guerrier des Thervinges. Athanarich résista ; mais après une légère attaque, redoutant les derniers malheurs, il prit la fuite, et Valens retourna à Marcianopolis. Là-dessus les Goths, inquiets du séjour prolongé de l'empereur sur le Danube et craignant une disette à cause de l'interruption de leur commerce, envoyèrent de nouveaux ambassadeurs à l'empereur et demandèrent la paix. » Thémistius le rhéteur mentionne aussi le double passage du Danube. Zozime au contraire prétend que tout se termina en une seule grande campagne : « L'empereur rassembla une forte armée à Marcianopolis et fit transporter par la mer Noire sur le Danube tout ce qui était nécessaire à cette armée; au printemps il passa le fleuve pour attaquer les barbares. Mais les Scythes reculèrent, se cachèrent derrière leurs marais et ne s'essayèrent que par des embuscades et des surprises. L'empereur convoqua donc tous les valets d'équipage et promit une pièce d'or à chacun d'entre eux qui lui apporterait la tête d'un barbare. Les valets, poussés par l'avidité, se risquèrent à pénétrer dans les bois et dans les marais, égorgèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, apportèrent les têtes à l'empereur et reçurent l'or. De cette manière, les Scythes essuyèrent une grande perte ; aussi demandèrent-ils en supplians la paix à l'empereur. »

Mais ces détails trouvent leur réfutation dans le jugement d'Eunape sur cette guerre et sur la paix elle-même, dont Ammien a fait le récit : « La guerre scythique, dit Eunape, est l'une des grandes guerres, par la dignité des peuples qui la firent, par la grandeur des armemens, par les graves revers et les vicissitudes de la fortune. La paix au contraire, selon Ammien, eut lieu de la manière suivante : « Après que les Goths l'eurent proposée, l'empereur envoya ses deux généraux, Victor et Arinthée, commandant l'un la cavalerie, l'autre l'infanterie, vers les Goths pour leur faire des propositions. Les Goths acceptèrent celles-ci. Elles devaient être confirmées dans une entrevue d'Athanarich avec l'empereur; mais le prince goth refusa de passer le Danube : il était engagé, dit-il, par un redoutable serment et par un ordre de son père à ne jamais mettre le pied sur le sol romain. L'empereur, de son côté, regarda comme honteux et indigne ce que quelques années plus tard son frère Valentinien fut contraint de faire par les Allemanni, c'est-à-dire de passer sur l'autre

rive pour conférer avec l'ennemi (6). Les deux princes, entourés d'hommes dévoués et armés, montèrent donc en même temps, chacun de son côté, dans un bateau et se joignirent au milieu du Danube. Là ils jurèrent la paix aux conditions fixées et se donnèrent réciproquement des otages pour son exécution (7). » Le philosophe Thémistius fut témoin oculaire de cet événement (8). Il s'est épuisé en efforts pour couvrir aussi par les artifices d'une vaine déclamation cette humiliation de l'empereur Valens, qu'il ne pouvait cacher, et de la changer en honneur et en gloire; mais il y a peu réussi, et la vérité se manifeste clairement : « Athanarich, dit-il, se trouva avec d'autres rois et avec beaucoup de peuples sur la rive gauche du Danube ; tous demandaient la paix en gémissant et en suppliant, après que plusieurs ambassades avaient été congédiées. L'empereur, d'un air bienveillant et serein, passa dans son bateau sur l'autre rive (9), et le Danube, qui avait été si contraire dans la guerre, tranquille maintenant comme un miroir, favorisa avec joie une traversée si pacifique. L'empereur ne voulut pas cependant quitter son bateau. La négociation dura tout le jour, depuis le crépuscule du matin jusqu'au soir, et l'empereur resta exposé à un soleil brûlant. Mais il surmonta tout par son éloquence : elle fit sur les barbares une impression semblable à celle que jadis l'éloquence de Périclès produisit sur les Athéniens. Par elle il gagna tout seul la victoire. Athanarich, qu'on ne pouvait surprendre, que l'on comptait parmi les barbares plutôt pour la langue qu'il parlait que pour son esprit et que l'on avait cru plus fort par sa pénétration et par sa prudence que par ses armes, en fut pour sa honte devant l'empereur avec ses pauvres paroles. L'empereur donna la paix; les rois des barbares la reçurent. Il parut en souverain dictant des ordres, Athanarich et les siens en sujets prêts à obéir. Il montra qu'il ne tenait pas à la paix, et qu'il désirait seulement épargner les barbares. C'est par là précisément que le jour de la paix fut plus beau que ne l'avaient été les jours antérieurs signalés par des exploits extraordinaires. » Du reste le rhéteur compare le bateau de l'empereur au pont que jadis le roi Xercès avait jeté sur l'Hellespont, et le bateau lui semble de beaucoup plus grand et plus glorieux que le pont, car celui-ci donna passage à la guerre et l'autre porta la paix (10).

Nous ne pouvons connaître la paix elle-même par de tels exposés. Ammien n'indique pas de conditions, peut-être parce qu'il les regarde comme trop honteuses. Zozime dit seulement que le traité ne porta pas atteinte à la dignité des Romains (11), car il fut arrêté que les Romains conserveraient en toute sûreté ce qu'ils avaient eu antérieurement, et les barbares s'engagèrent à ne pas faire d'irruption sur le territoire romain. Thémistius dit enfin d'une manière équivoque : « On ne vit pas que de l'or ou de l'argent fût payé aux barbares; on ne vit pas de vaisseaux chargés de vêtemens; on ne vit rien de ce que les Romains avaient souffert autrefois lorsque la paix leur était plus lourde et plus désastreuse que la guerre elle-même et lorsqu'ils avaient à solder des tributs. Le blé habituel fut même retenu, et à peine une seule chose fut accordée à Athanarich. L'empereur, d'ailleurs seigneur extraordinairement libéral, n'eut pas dans ce jour de répugnance pour les dehors de l'avarice. Le libre commerce des barbares fut aussi interdit; l'échange des marchandises, bien qu'il tendît à la fois au profit des deux peuples, fut restreint à deux villes de la rive. » Mais il est difficile que les Goths aient sacrifié ce que Constantin-le-Grand leur avait accordé (12) à l'empereur Valens, qui ne leur avait fait essuyer aucune défaite, qui bien plus avait été forcé de leur demander la paix. L'historien s'est tu, mais les événemens parlent; le rhéteur a développé un déluge de paroles, mais les faits rendent témoignage.

Du reste, ces événemens prouvent de la manière la plus claire que les Goths étaient toujours les mêmes, et l'histoire postérieure confirme cette preuve. La longue paix avec les Romains pouvait donc bien n'avoir sa raison que dans cette circonstance que les Goths, après que Constantin-le-Grand eut organisé autrement l'empire, transféré le siége de la souveraineté et conclu avec eux une paix avantageuse, étaient entrés dans un nouveau champ, d'un côté d'agriculture et de commerce, de l'autre d'armes et d'action, dans lequel, entraînés d'entreprise en entreprise, ils trouvaient une occupation suffisante pour leurs forces et leur puissance. Il est impossible de les suivre dans cette nouvelle carrière. Il semble pourtant ressortir de quelques indications décousues et mutilées qu'une domination gothique s'était étendue au loin vers le nord et

l'est; mais personne ne peut indiquer avec précision les limites du monde gothique, et personne ne peut dire avec certitude dans quelle position étaient les peuples gothiques entre eux, dans quelle position se sont trouvés les dominateurs et les dominés. Jornandès seul va au delà des peuples dont Ammien a fait mention; mais ses indications insuffisantes sur les événemens éloignés peuvent d'autant moins réclamer une grande confiance qu'il n'est nullement informé des événemens plus rapprochés accomplis sur les limites de l'empire romain. Il ne connaît Athanarich qu'à une époque postérieure et ne sait rien de la guerre de l'empereur Valens avec les Goths; les noms mêmes de Greuthunges et de Thervinges lui sont étrangers, et il connaît à peine les Thaifales. Dans le fait, il n'est pas non plus facile de concevoir d'où Cassiodore doit avoir tiré les indications qu'Ammien n'avait pas eues (13). Mais Jornandès raconte ce qui suit :

« Quelque temps après la mort du roi Gébérich, qui, pendant le règne de Constantin-le-Grand, avait combattu les Vandales, Ermanarich, le plus noble des Amales, fut roi des Goths. Celui-ci dompta beaucoup de peuples belliqueux du Nord et les força d'obéir à ses ordres. Quelques-uns l'ont comparé avec raison à Alexandre-le-Grand. Il régna sur les Goths, les Scythes et beaucoup d'autres peuples (14). Il attaqua avec cette puissance les Hérules, peuple prompt et fier qui habitait des contrées marécageuses sur le Palus-Méotide. La rapidité ne sauva point ce peuple; il succomba à l'opiniâtreté et à la persévérance des Goths et dut servir Ermanarich parmi les autres nations des Gètes. Puis le roi porta ses armes contre les Venètes (ou Wendes), qui, sortis de la même race, avaient reçu dans la suite du temps trois noms, ceux de Venètes, d'Antes et de Sclaves. Le grand nombre de ce peuple ne lui servit de rien : ils durent aussi obéir aux ordres d'Ermanarich. Le même sort atteignit la nation des Æstri, qui avait ses demeures sur les longues côtes de l'océan Germanique; elle fut soumise par la prudence. Ainsi Ermanarich régna sur toutes les nations de la Scythie et de la Germanie (15). » Enfin plus loin, les Roxolans sont encore nommés comme étant au nombre des peuples qui doivent avoir été placés sous la domination de ce puissant roi. Mais aucun autre écrivain ne sait rien de toutes ces choses. Jornandès aussi se contredit lui-même, et le dernier passage, où il résume ses diverses assertions, prouve suffisamment qu'il a parlé sans connaissance des pays et des peuples. Le roi Ermanarich sans doute n'est pas non plus inconnu à l'historien Ammien. Celui-ci l'appelle Ermenrich (16); mais il est seulement appelé vaguement un roi très-belliqueux, qui régnait sur des cantons riches et étendus au loin, et qui s'était rendu redoutable aux nations voisines par diverses actions courageuses. Le nom d'aucun peuple ne figure; il n'est pas question des limites de son empire. Mais il était évidemment placé au delà du cercle où paraissent les Greuthunges et les Thervinges, et il ne se trouve aucune trace d'une domination d'Ermenrich sur ces peuples, d'une dépendance des princes qui, dans Ammien et dans Thémistius, paraissent à leur tête. Ermenrich ne se montre pas dans leur guerre avec les Romains; ils ne lui fournissent point de secours dans ses conquêtes ni dans ses embarras.

On ne peut arriver à la certitude avec des indications si rares et si confuses. Cependant une division des peuples gothiques le long du Danube et de la partie occidentale de la mer Noire des peuples gothiques établis plus loin au nord et à l'est paraît sans doute se présenter. D'après la position des pays, on peut à peine s'empêcher de se représenter de la manière suivante la position des peuples. Sur les frontières des Quades, voisins des Mark-Mannen, vivaient, entre le Danube et la Théis, des Sarmates, les Jazyges, dans des relations incertaines, tantôt dépendans, tantôt indépendans, selon les vicissitudes de la fortune. De la Théis jusqu'à l'embouchure du Dniéper, ayant le Danube et la mer Pontique au sud, les monts Karpathes au nord, plusieurs peuples gothiques avaient leurs demeures et leur domination. Chaque peuple avait à sa tête son prince ou son roi. Les plus importans étaient les Victofales, les Thaifales, les Thervinges et les Greuthunges; mais tous, comme les Goths réunis à une époque antérieure, peuvent avoir formé une confédération. Plus loin, de l'embouchure du Dniéper vers la mer Noire, en remontant vers l'est et vers le nord de l'autre côté des Karpathes, demeuraient et régnaient, formés aussi sans doute en confédération, d'autres peuples gothiques, parmi lesquels le roi Ermanarich occupait le premier rang. Les peuples soumis étaient de race diverse, mais leurs

noms sont tout aussi inconnus qu'ils exciteraient peu d'intérêt et rappelleraient peu de souvenirs s'ils étaient connus (17). Les peuples teutoniques seulement, tels que les Hérules et les Scires, mériteraient de l'attention à cause d'événemens postérieurs si nous avions sur eux plus de renseignemens. Du reste ce n'est qu'après cette époque que furent distinguées les deux grandes divisions des peuples gothiques sous les noms de Wisigoths (*Westgothen*) et d'Ostrogoths (*Ostgothen*). Vraisemblablement ces noms étaient d'invention romaine et naquirent du bouleversement de tout le monde gothique par les Huns (18). Ils passèrent peu à peu dans l'usage; ils furent ensuite reportés à des temps antérieurs, mais aussi vraisemblablement changés, selon que changeait la position des peuples (19).

L'histoire ne sait pas ce qui donna lieu à la division des Goths en deux grandes ligues, celles des Wisigoths et des Ostrogoths (20). D'après la marche des événemens, il n'est pas cependant invraisemblable que la forte position que les Goths prirent contre l'empire romain sur le Danube, dans l'ancienne Dacie et sur le rivage le plus voisin de la mer Noire, en ait été le véritable motif. Les anciennes expéditions pour le pillage et le butin cessèrent, et les avantages de la paix, de l'agriculture et du commerce remplacèrent le produit des anciennes courses aventureuses. Mais le véritable peuple des Goths, duquel étaient sortis toute la confédération gothique et tous les grands mouvemens qui avaient eu lieu depuis un siècle et demi, n'eut aucune part ou du moins qu'une part très-petite à ces avantages. Il était en conséquence naturel que ces Goths et les peuples qui habitaient le plus près d'eux et se trouvaient dans la même position donnassent une direction nouvelle à la force qui était en eux, en l'excitant par quelque grande entreprise, et qu'ils soumissent les peuples environnans depuis l'embouchure de la Vistule peut-être jusqu'à la mer d'Azow. Ermanarich peut les avoir conduits en héros dans cette nouvelle carrière, et les Goths sur le Danube, qui dans leur beau pays ne pouvaient voir aucun avantage à de telles entreprises, ne le suivirent pas et se séparèrent par là de leur peuple.

Mais après que cette division se fut établie, les deux grandes confédérations des Goths durent sans aucun doute, dans le cours de deux générations peut-être, devenir très-différentes dans leur état intérieur. Les Ostrogoths, séparés du monde civilisé, répandus dans des campagnes vastes, fécondes, désertes en même temps, pénétrant par la force des armes parmi des peuples grossiers, soumettant et dominant, ne pouvaient pas atteindre un degré de civilisation humaine plus élevé que celui que leurs pères avaient atteint. Les Wisigoths au contraire vivaient parmi des Romains et des Grecs et avaient avec les Romains et les Grecs des communications de diverse nature. Tout art paisible, toute industrie humaine les touchait et les excitait; rien de ce que la vie a de magnificence et de plaisirs effrénés ne leur resta étranger. Le christianisme aussi, qui devait rester étranger aux Ostrogoths à cause de leur éloignement et des liens qui les attachaient au sol et à la foi de leurs pères, gagna facilement les Wisigoths, car ils vivaient sur un sol étranger et au milieu d'un entourage qui, sous tous les rapports, venait au secours de la force de la vérité et lui ouvrait l'accès de toutes les âmes. L'histoire de ce changement fécond en résultats est incertaine et obscure; ce que les écrivains chrétiens en racontent est soumis à de grands doutes. Les Goths en effet se convertirent à la doctrine d'Arius, laquelle, parce qu'elle n'avait pas eu l'assentiment de la majorité des ecclésiastiques, était condamnée comme une horrible et criminelle hérésie. Ce fait même n'est pas surprenant, car la lutte entre les deux opinions ennemies, qui paraissait décidée sous Constantin, n'était pas encore terminée; bien plus la doctrine d'Arius trouvait une faveur générale auprès des souverains de l'Orient. Constantin lui-même avait penché vers elle, Constance s'y était attaché; Julien l'avait traitée avec le même mépris que la doctrine de ses adversaires; mais Valens entra avec passion dans la lutte et n'hésita même pas à persécuter ses adversaires de la manière la plus cruelle pour lui procurer la victoire. Les Goths trouvèrent donc sans aucun doute le plus d'occasions pour apprendre à connaître cette doctrine. Quand même la doctrine opposée leur aurait été connue, ce qui est à peine vraisemblable, ils donnèrent peut-être la préférence à celle qui était le plus en faveur, parce qu'elle était plus facile à concevoir pour leur intelligence. En soi-même cela ne pouvait pas non plus être important sous le rapport moral, et les hommes qui leur dirent

ce que l'évêque Wulfila (21) doit leur avoir dit, que toute la discussion roulait à peine sur un mot, obtinrent peut-être leur assentiment. Dans la suite du temps cependant ce fut un malheur pour beaucoup d'hommes d'adopter et de conserver longtemps une doctrine qui était considérée comme hérétique et qui faisait l'horreur du clergé dominant dans le monde chrétien. Mais les hommes qui entreprirent d'écrire l'histoire de l'Église chrétienne, sentant ou prévoyant déjà le malheur que devait causer la division des partisans de la foi chrétienne et entraînés eux-mêmes dans cette malheureuse lutte, ces hommes eurent à cœur de montrer comment le grand et fort peuple des Goths était arrivé à l'impiété dans laquelle ils le voyaient enveloppé, et moins la marche des événemens pouvait leur paraître claire, moins ils hésitèrent à rejeter la faute de la séduction de ce peuple sur quelques hommes et rattachèrent à quelques accidens vrais ou défigurés de la vie des peuples ce qui n'avait eu que dans l'ensemble, dans la nécessité des choses, sa cause, son origine et son développement.

Socrate, l'un des historiens de l'Église les plus voisins de ce temps, parle d'une guerre des Goths entre eux, qui doit avoit été dirigée par Athanarich et Fridigern : « Athanarich (il le raconte ainsi) fut vainqueur. Fridigern eut recours à l'empereur Valens et implora son appui. Valens se rendit à sa prière. Les troupes romaines de la Thrace passèrent le Danube avec Fridigern, et Athanarich fut mis en fuite avec les siens. Là-dessus beaucoup de Goths se convertirent à l- religion chrétienne, car Fridigern prit par reconnaissance la religion de l'empereur qui lui avait fourni des secours et il engagea les siens à suivre son exemple. » Ainsi les Goths embrassèrent les erreurs d'Arius. Mais Socrate lui-même a précédemment fait adopter à des Goths la religion chrétienne (22), et la désunion entre Athanarich et Fridigern contredit les événemens que racontent Ammien Marcellin et Thémistius, contemporains et témoins oculaires. Il n'y a aucun indice de discorde dans la guerre contre Valens ; il y en a tout aussi peu au commencement de nouveaux événemens. Sozomène, un autre historien de l'Église, vivant à la même époque que Socrate, parle également de la discussion entre Athanarich et Fridigern, mais il la place plus tard, lorsque les Visigoths se trouvaient déjà sur le côté méridional du Danube (23), et la marche des événemens montre aussi l'inexactitude de cette indication. Il n'est pas douteux par conséquent que le défaut de connaissance des événemens a donné lieu à ce malentendu (24), qui s'éclaircira dans la suite du récit. L'un et l'autre écrivain rejetaient en outre une grande partie de l'accusation d'erreurs ariennes sur l'évêque Wulfila, qui, dévoué à ces doctrines, avait répandu le christianisme parmi les Goths avec un succès extraordinaire. Philostorge au contraire, appartenant au même temps et zélé pour les doctrines d'Arius, prétend que l'évêque Wulfila reçut la consécration épiscopale d'Eusèbe et fonda aussitôt, à l'époque où Constantin-le-Grand était empereur, l'Église gothique dans l'esprit de l'arianisme. D'autres, comme Théodoret, font de l'empereur Valens l'auteur de l'hérésie, comme si dans le dur moment de la nécessité il avait abusé des Goths, et Wulfila se prononça, selon eux, pour cette pernicieuse doctrine, non par conviction, mais par complaisance, pour sauver son peuple d'un grand malheur. D'autres encore, comme saint Jérôme et saint Augustin, vantent l'orthodoxie des Goths. Et pour qu'enfin dans la nouvelle Église des Goths il y eût aussi des martyrs, Athanarich, le prince de l'honneur et de la gloire parmi son peuple, est représenté par quelques écrivains comme un cruel persécuteur du christianisme et de ses partisans (25) : simples manifestations d'un zèle pieux, d'une ignorance pardonnable de toutes les relations chez les peuples teutoniques et du désir qu'éprouve l'homme d'établir une corrélation entre les phénomènes de la vie, que l'histoire ne laisse envisager que d'une manière confuse et décousue !

Mais bien que ces indications, par leur propre contradiction et par la contradiction des événemens, perdent la plus grande partie de leur valeur historique, un autre fait de la plus grande importance reste établi d'une manière inébranlable ; presque tous les écrivains chrétiens qui touchent ce temps sont d'accord sur ce point, pas un seul ne le dément, et un monument précieux, qu'un destin favorable a conservé jusqu'à nos jours, fait tomber aussi le dernier doute : l'évêque Wulfila traduisit les livres sacrés des chrétiens dans la langue de son peuple, et ce fut le premier livre écrit dans cette langue (26). Dans le fait, l'histoire con-

nait peu d'exemples d'entreprises savantes et scientifiques qui, eu égard à toutes les difficultés, peuvent être comparées à cet ouvrage.

La hardiesse de celui-ci excite l'étonnement de l'homme qui pense, et son heureuse exécution excite la plus haute admiration. Les débris qui en restent encore nous rendent possible un jugement précis et nous forcent à reconnaître le génie qui y vit et domine. Sans doute le manuscrit d'argent, comme les autres fragmens de cette traduction, appartient à une époque postérieure, et il est bien possible que quelques changemens se soient introduits dans la langue comme dans l'écriture pour la rendre plus intelligible pour les hommes auxquels elle était immédiatement destinée (27); mais en somme cette traduction est l'œuvre de l'évêque Wulfila et permet de reconnaître encore assez clairement la forme primitive de l'ouvrage. Ce que Tacite est pour l'histoire des peuples du nord-ouest du Teutschland, Wulfila l'est pour l'histoire des peuples du sud-est. Tacite, en exposant la vie des premiers de ces peuples, a détruit la honte que les Romains avaient cherché à leur imprimer et leur a pour toujours assuré l'intérêt de la postérité; Wulfila, par un seul ouvrage, a placé les derniers de ces peuples sous une lumière qui brille d'un éclat que rien ne peut ternir à travers la désolation des temps qui suivent. C'est le plus grand et le plus beau témoignage en faveur de l'homme qui, sachant se soustraire à la passion et à de malheureuses discussions sur les mystères de la foi, s'est ouvert par des veilles infinies la route vers la source de la vérité et s'est efforcé d'amener son peuple aux ondes pures et éternellement fraîches de cette fontaine sacrée; mais c'est en même temps le plus grand et le plus beau témoignage en faveur de la civilisation du peuple gothique, qui non-seulement rendit l'entreprise possible à son chef, mais qui de plus fut d'un esprit assez fort pour puiser des connaissances à cette source. Il n'est donc pas étonnant que Wulfila ait joui de la considération la plus décisive et ait paru parmi son peuple comme un autre Moïse. D'après une assertion de Philostorge, Wulfila n'avait pas, il est vrai, pour ancêtres des Goths, mais des Grecs de Cappadoce, qui, au temps des empereurs Valérien et Gallien, auraient été enlevés par les Goths dans les brigandages qu'ils exercèrent à cette époque. Si cette indication méritait quelque foi, elle prouverait du moins que les prisonniers romains étaient traités par les Goths d'une autre manière que ne l'étaient les Teutschs qui avaient le malheur de tomber au pouvoir des Romains. Philostorge n'est pas en général un écrivain qui gagne la confiance; son assertion est suspecte même par son apparente précision, puisqu'il cite même le village de Sadagolthina comme la demeure des aïeux de Wulfila, en Cappadoce, et Philostorge était Cappadocien et, comme Wulfila, partisan des doctrines d'Arius. Il a donc pu lui paraître glorieux et désirable de donner aussi cet homme au pays qui l'avait produit lui-même. Aucun autre auteur ne dit que ce grand évêque n'ait pas été d'origine teutsche. Son nom, Wulfila, prouve qu'il était Goth, et quand même ses ancêtres eussent été Grecs, lui-même du moins était Goth de naissance, d'éducation, de séjour, de langue et d'esprit, par sa vie et son influence sur le peuple qui avait fait de lui un des siens.

Son exemple ne resta pas sans effet. Une lettre adressée par saint Jérôme, environ une génération plus tard, à deux moines goths (car les institutions monastiques avaient aussi déjà trouvé accès chez cette nation), Sunnia et Fretela, prouve que les Teutschs, tandis que la Grèce s'endormait, ne cessaient pas d'étudier l'Écriture et que les mains qui saisissaient si vigoureusement l'épée savaient aussi manier l'instrument de la science et de l'érudition (28). Mais tous les heureux fruits que Wulfila avait espérés de la propagation des livres saints parmi son peuple ne purent se développer dans leur plénitude. L'homme ne voit que ce qui est devant lui et ne conçoit pas l'éternelle sagesse qui règle la marche des choses. Tandis qu'il calculait avec joie la valeur de ses moissons arrivées à la maturité, le destructeur s'élança de son repaire et y jeta sans pitié l'étincelle dévastatrice. Les Goths avaient besoin de rester en repos et de consolider paisiblement leurs conquêtes pour jouir du bonheur qui leur était préparé, et tout à coup une secousse prodigieuse renversa tout, jeta les Goths hors de leurs relations, les força à de longues courses, ouvrit une nouvelle série d'événemens qui troublèrent pendant deux siècles les peuples de l'Europe, et occasionna un changement général d'où sortit enfin un ordre de choses que personne n'avait prévu, auquel personne ne s'était attendu.

CHAPITRE III.

LES HUNS. — EXTRÉMITÉ ET FUITE DES GOTHS. — LEUR LUTTE DÉSESPÉRÉE ET VICTORIEUSE DANS L'EMPIRE ROMAIN. — GUERRE DES ALLEMANNI CONTRE GRATIEN.

De l'an 375 à l'an 377.

L'an 375 les Huns pénétrèrent de l'Asie septentrionale en Europe et firent écrouler le monde des peuples gothiques. Personne ne connaît les destinées antérieures de ces Huns. Les Grecs et les Romains avaient à peine une idée obscure des pays qui furent le théâtre de leurs courses et de leurs exploits ; eux-mêmes ne savaient rien des anciens temps. Selon Ammien Marcellin, aucun d'eux ne pouvait dire d'où il venait, aucun où il voulait aller. Il avait été conçu sur un point, il était né sur un autre ; il était arrivé loin de là à l'adolescence et encore plus loin à l'âge d'homme. Les tombeaux de ses pères lui étaient inconnus, comme le pays de sa jeunesse; ils erraient semblables à des fugitifs. Un chariot était leur maison, leur sol, leur foyer, et leur patrie la contrée qui leur donnait leur nourriture (1). De tels hommes n'avaient pas de tradition : le jour présent occupait toute leur âme, et le souvenir de la veille s'effaçait devant le soleil qui se levait de nouveau. Mais dans la supposition fondée que les Huns ne gagnèrent pas tout d'un coup la grande puissance qu'ils développaient maintenant, mais qu'un long temps d'action et de vicissitudes diverses avait dû se passer auparavant, un zèle louable a essayé de lire dans les annales des Chinois et dans les traditions d'autres peuples asiatiques les événemens que les Huns eux-mêmes avaient oubliés et auxquels les Grecs et les Romains n'avaient pas accordé d'attention; mais le butin des investigations n'a donné qu'un gain peu important à l'histoire. Chacun s'incline avec raison devant l'appareil de l'érudition ; mais ici elle couvre une nature qui n'a pas et ne donne pas de vie, qui ne commence rien et ne lie rien : la tradition des temps dégénère en fable lorsqu'elle ne repose pas sur des témoignages irrécusables et lorsqu'elle sort de la nécessité des relations. Une réunion de possibilités, de vraisemblances et d'invraisemblances, un lien entre ce qui est près et ce qui est éloigné, à travers les parties de la terre et les siècles, peut donc tout au plus avoir quelque valeur lorsqu'il nous instruit ou nous amuse, lorsqu'il excite l'esprit ou éveille l'intérêt. Les Huns n'entrèrent sur la scène de l'histoire que lorsqu'ils parurent les armes à la main sur le Don, limite des peuples civilisés ou susceptibles de civilisation de l'Europe, et à partir de ce moment même, ils ne purent attirer l'attention que par l'influence qu'ils eurent sur les destinées et la forme du monde européen : on peut d'autant moins déplorer que leur vie antérieure ait disparu du souvenir des hommes (2).

Les Huns étaient une race redoutable et odieuse, objet d'un égal dégoût pour les Teutschs, les Grecs et les Romains. La description qu'Ammien et Jornandès font de leur physique, de leur vie et de leurs habitudes a sans doute l'apparence de quelque exagération ; elle a cependant une valeur historique, parce qu'elle reste toujours au-dessous de l'idée qui régnait parmi les peuples, et parce qu'elle témoigne de l'impression que les Huns firent sur les Teutschs comme sur les Grecs et les Romains. Mais d'après cette description, le visage des Huns ressemblait à une boule informe : leurs yeux étaient comme de petits trous, leurs joues étaient pleines de coutures et de cicatrices, parce qu'on les déchirait dans l'enfance pour empêcher la croissance de la barbe, leur cou raide et fier, leurs membres courts et ramassés, enveloppés de la tête aux pieds de peaux de bêtes dont le côté le plus grossier était tourné en dehors. Ils se tenaient toujours sur leurs petits chevaux, si durs à la fatigue, comme s'ils ne formaient avec eux qu'un seul être ; quelquefois cependant ils chevauchaient aussi à la manière des femmes. C'était à cheval qu'ils faisaient toutes leurs affaires ; c'était à cheval qu'ils achetaient et vendaient, mangeaient et buvaient, et délibéraient sur les affaires communes. Quand ils voulaient reposer, ils s'étendaient sur le cou de leur monture et s'abandonnaient sans inquiétude au sommeil et aux rêves. Leur nourriture se composait de racines de plantes sauvages et de la chair de toute espèce d'animaux. Ils plaçaient cette chair, gagnée par la chasse, comme une selle sur le dos du cheval et la mortifiaient sous leurs cuisses ; ils ne se servaient pour l'assaisonnr ni de feu ni d'épices. Ils ne changeaient de vêtemens que lorsqu'ils tombaient en lambeaux par vétusté. Ils n'avaient aucun sentiment de

décence et de bienséance, aucune idée de religion. Leurs femmes se tenaient sur des chariots : là étaient conçus et naissaient les enfans ; là ils étaient élevés jusqu'à ce que les garçons suivissent leurs pères et que les filles prissent la place de leurs mères. Ils avaient la soif la plus vive pour l'or et un brûlant désir de pillage. Leurs paroles ressemblaient à peine à une langue humaine ; leur esprit était nomade comme leur manière de vivre. Des lances, des flèches, des arcs étaient leurs armes, et des os aigus leur servaient de pointes ; ils avaient aussi des lacets qu'ils savaient jeter avec adresse sur l'ennemi pour le désarmer. Leur force consistait dans la promptitude et la persévérance ; aussi préféraient-ils l'attaque à la défense. Ils s'avançaient formés en coin ; en approchant de l'ennemi, ils s'éparpillaient et entouraient son ordre de bataille comme un sauvage essaim. De front, par derrière, sur les flancs, de tous côtés ils se montraient en poussant des cris sauvages, disparaissaient en un instant, se précipitaient en un instant de nouveau en avant ; nuisant partout, partout insaisissables. Ils menaçaient ainsi sans relâche, comme un effroyable orage, fondaient sur leur ennemi, dans les camps fortifiés, en plaine campagne, durant la marche, remplissant tout autour d'eux de mort et de désolation, et ils le domptaient par l'impatience, la crainte et la fatigue. Dans le fait, il n'est pas étonnant que de tels ennemis aient donné lieu, au moment de leur arrivée, à l'opinion fabuleuse qu'ils n'appartenaient pas à l'espèce humaine. Ammien les compare à des piliers de pont mal dégrossis et les appelle bêtes à deux pieds (3) ; mais, selon Jornandès, l'antiquité leur donnait une horrible origine. Il y avait jadis parmi le peuple goth, dit la tradition, des sorcières que dans la langue nationale on appelait *alrunes* (4). Filimer, le cinquième roi des Goths, chassa ces femmes de son armée lorsque son peuple quitta l'île de Scanzia. Chassées, elles se réfugièrent au loin dans le désert. Là erraient des esprits impurs ; ceux-ci se mêlèrent aux alrunes, et les Huns furent le fruit de ces embrassemens. Du reste les Huns, selon Ammien, étaient, au moment de leur irruption en Europe, divisés en bandes que commandaient des hommes éminens et qu'aucun ordre ne liait entre elles ; Jornandès au contraire met à leur tête un roi nommé Balamir.

On peut laisser indécis si les Huns se sont avancés de l'intérieur de l'Asie, déterminés à des courses guerrières par quelque événement inconnu, ou s'ils avaient erré depuis longtemps déjà, faisant paître leurs troupeaux et livrés à la chasse, dans les pays situés plus près du Wolga (5). Mais ce qui semble ne souffrir aucun doute, c'est qu'ils avaient fait la guerre aux peuples qui vivaient entre le Wolga, le Don et le mont Caucase, et qu'ils les vainquirent ou les réunirent à eux en leur accordant une entière égalité. Ces peuples sont appelés Alains par les Grecs et les Romains ; mais le nom d'Alains était une dénomination générale comme le nom de Scythes. Tous les habitans du nord de la mer Noire, du Caucase et de la mer Caspienne étaient appelés, ceux de l'ouest Scythes, et ceux de l'est Alains ; les Huns étaient opposés aux uns et aux autres. Ammien étend même le nom d'Alains sur la moyenne Asie ; mais il s'étendait aussi sur les pays d'Europe de ce côté du Don (6). Orose place l'Alanie proprement dite entre le Don, le Palus-Méotide et la Dacie (7). Jornandès place aussi les Alains sur la rive droite du Don, tandis que d'autres semblent les renfermer sur la rive droite, de même que Sozomène et Procope donnent expressément ce fleuve pour limite orientale aux Goths (8). Cette ignorance de la position des peuples doit nécessairement jeter de la confusion dans le récit des événemens. Aussi la description qu'Ammien donne des Alains n'est-elle pas exempte de contradictions : tantôt il semble parler de Huns, tantôt de Teutschs : « Les Alains, dit-il, parcourent, comme les nomades, de vastes campagnes ; ils errent dans des déserts sans fin sur des chariots couverts d'écorce d'arbres ; ils poussent devant eux leurs troupeaux ; ils accordent les plus grands soins à l'éducation des chevaux ; ils font halte où ils trouvent de l'herbe ; dès que le pâturage est épuisé, la mobile communauté va plus loin ; ils n'ont ni tente ni charrue ; ils se nourrissent de viande et de lait ; ils n'ont jamais de disette, car les plaines sont toujours couvertes d'herbe, çà et là se trouvent des arbres fruitiers, et les fleuves sont nombreux. Leur foyer est à l'endroit où s'arrête leur chariot ; sur ce chariot ils sont conçus, mis au monde et élevés. Les garçons sont accoutumés dès l'enfance à monter à cheval, c'est une honte d'aller à pied ; ils sont

également des guerriers bien exercés. » Aucun de ces traits ne distingue assurément les Alains des Huns. Ammien remarque aussi qu'ils sont presque en tout point semblables aux Huns; que seulement ils ont plus de douceur dans la manière de vivre et dans les mœurs. Puis il ajoute : « Les Alains sont presque tous élancés et d'une belle taille. Leurs cheveux sont blonds; leur regard est formidable et la légèreté de leurs armes les rend rapides. Comme les hommes paisibles désirent la tranquillité, de même ils se plaisent dans les dangers et dans la guerre. Ils estiment heureux celui qui perd la vie dans la bataille, et couvrent de honte les hommes dégénérés et lâches qui terminent leur vie dans une vieillesse oisive. On ne voit pas chez eux de temple ni de sanctuaire : une épée est fixée en terre au milieu de cérémonies qui leur sont particulières, et ils l'honorent comme un Mars protecteur de tous les pays qu'ils parcourent. Ils consultent l'avenir d'une manière singulière : ils prennent des branches droites, les distinguent par des signes mystérieux et connaissent par elles ce qui doit arriver. L'esclavage leur est inconnu ; tous sont issus de noble race. Ils élisent pour juges des hommes qui se sont distingués dans la guerre. » Et dans cet exposé, plus d'un détail rappelle évidemment la constitution physique et les usages des Teutschs. On ne doit donc pas être surpris qu'Ammien compte les Huns et les Alains parmi les Goths, et que Procope appelle les Alains un peuple gothique (9). L'un et l'autre par cette signification du mot Alains peut être parfaitement exact. Sans aucun doute, des Teutschs, comme les Hérules, sont comptés tantôt parmi les Alains, tantôt parmi les Goths, et sont tantôt nommés de nouveau comme peuple particulier, selon qu'on avait l'occasion d'apprendre à connaître ceux qui s'étaient signalés par quelque action. Aussi les noms particuliers ont seuls de l'importance pour l'histoire ; les noms généraux peuvent bien témoigner pour le fait, mais non pour ceux qui ont accompli le fait.

Le passage du Don par les Huns a été orné de fables par la tradition sous l'empire de la crainte et de l'horreur que cette race inspirait. Une biche, dans l'apparition de laquelle Jornandès croit reconnaître la haine de ces esprits impurs, auteurs de la race des Huns, contre les Goths, s'enfuit, dit-on, à travers la mer et provoqua les chasseurs qui la poursuivaient à passer un bas-fond. Par là les Huns connurent les belles campagnes situées sur le côté droit de la mer en même temps que le passage pour y arriver, et ils entreprirent une expédition pour les conquérir en suivant le chemin que la biche leur avait montré. Mais d'après la nature du pays et la marche des événemens, il est vraisemblable que dans le principe les Huns passèrent le Don beaucoup plus au nord, loin au-dessus de l'embouchure de ce fleuve dans le Palus-Méotide, et allèrent ensuite sur la rive droite vers les rivages de la mer Noire. Peu à peu s'ouvrit aussi sans aucun doute une route plus courte. Les premiers peuples qui furent soumis étaient en tous cas des barbares inconnus dont Jornandès donne les noms vides de sens (10) ; puis le choc tomba sur la domination du roi Ermanarich. Celui-ci, selon le même écrivain, était un vieillard de cent dix ans ; de plus il souffrait d'une blessure grave. Il avait jadis, dans un moment de passion, condamné à une mort horrible une femme de la nation des Roxolans, Sanielh, à cause de la défection perfide de son mari. Deux frères de cette infortunée avaient essayé de se venger de ce méfait sur le roi et lui avaient fait cette blessure. En de telles circonstances, le vieux héros désespéra de la victoire et du salut : il se perça donc de son épée pour ne pas voir souiller par les mauvais traitemens d'un sauvage ennemi une vie riche en exploits et glorieuse. Son empire s'écroula et tomba au pouvoir des Huns.

Après la chute de cet empire, l'attaque des Huns se porta sur les Greuthunges. Withimer, roi des Greuthunges, résista, selon Ammien Marcellin, aux Huns et à leurs alliés (11) ; mais il n'avait rien à opposer à la manière de combattre de cet ennemi. Les Greuthunges essuyèrent plusieurs défaites, et leur roi trouva la mort les armes à la main. Son fils Witherich était enfant. Deux ducs, Alathée et Safrach, prirent en son nom la direction des affaires du peuple; mais ils désespérèrent de la résistance. Ils se retirèrent donc prudemment, avec leurs biens et leurs richesses, jusqu'aux limites de leur pays, jusqu'au Dniester. Là se tenait Atharich, prince des Thervinges, avec les forces de son peuple, dans une position habilement choisie. Afin de gagner le temps de fortifier son camp, ce général expérimenté envoya une

troupe de ses guerriers sous Munderich, Lagerman et d'autres hommes distingués, à quelques milles en avant pour observer et occuper l'ennemi (12). Mais les Huns, rusés éclaireurs, cernèrent cette troupe, passèrent le fleuve par une nuit que la lune éclairait et dirigèrent aussitôt leurs armes contre l'armée d'Athanarich. Celle-ci, surprise par cette apparition inattendue et singulière, ne se hasarda pas à tenir ferme. Athanarich se retira dans les montagnes, et éleva avec une grande activité un mur de défense sur la rive du fleuve Gerasus (aujourd'hui le Pruth) et qui descendait le long du pays des Thaifales jusqu'au Danube (13). Athanarich croyait avoir trouvé de cette manière salut et sûreté pour son peuple. Les Huns ne l'attaquèrent pas non plus, soit qu'ils trouvassent cette position trop forte, soit que, fatigués et épuisés, ils jugeassent plus convenable de se contenter du butin qu'ils avaient fait et du pays conquis, qui offrait à leurs troupeaux de si beaux pâturages. Mais le peuple goth ne partageait pas la résolution de son prince. Le voisinage de la redoutable race qui se précipitait comme un torrent et menaçait de tout renverser lui parut insupportable (14); la fuite, la famine et la désolation des femmes et des enfans avaient tellement abattu le courage même de beaucoup d'hommes braves parmi les Thervinges, qu'ils ne pouvaient tenter aucune résistance (15). Derrière le Danube seulement, qui les avaient si souvent conduits aux exploits et au pillage, ils se crurent en sûreté devant une telle horreur et un tel danger, et les campagnes désolées de la fertile Mésie et de la Thrace semblèrent pouvoir seule donner un dédommagement pour l'abandon de la patrie perdue. Mais dans ces jours de malheur, la pensée d'arracher par les armes aux Romains ces pays si connus ne s'éleva pas dans les âmes humiliées, bien que quelques bandes des Thaifales voisins fussent venues, à ce qu'il paraît, les joindre et se presser avec eux sur les rives du Danube (16). Les désirs se bornaient à une admission pacifique, et ces désirs étaient d'autant plus ardens que l'accomplissement en semblait plus difficile.

Deux princes, Alaviv et Fridigern, étaient à la tête des fugitifs (17). Ils envoyèrent une ambassade à l'empereur Valens, qui se trouvait alors à Antioche pour soutenir contre les Perses une nouvelle guerre, pour laquelle il avait aussi pris à sa solde des troupes gothiques. Selon Sozomène, l'évêque Wulfila fut l'orateur de cette ambassade. Pendant le voyage de ces hommes, les Goths, sur le Danube, dans une terreur croissante, sollicitèrent leur admission des généraux romains. Comme elle ne leur fut pas accordée, quelques bandes téméraires entreprirent de forcer le passage; mais, suivant Eunape, cette tentative ne réussit pas (18). D'autre part, l'ambassade atteignit son but auprès de l'empereur Valens. Les envoyés promirent pour leur peuple de vivre tranquilles sur le sol de l'empire et de lui porter secours si les circonstances l'exigeaient. Sans aucun doute l'empereur, s'il pesa toutes les circonstances, ne se trouva pas peu embarrassé. Il était dangereux d'accorder la demande et d'admettre dans l'empire tant d'hommes pleins de force, belliqueux et exercés à la guerre, qui n'étaient courbés que par la nécessité du moment; les liens relâchés de l'empire pouvaient facilement être tout à fait brisés par une telle masse. Il était encore plus dangereux de la rejeter et de ne laisser par là aux Goths, réduits au désespoir, que le choix entre la soumission aux Huns odieux et une irruption violente dans l'empire. La résistance contre tant d'hommes, dans une lutte de vie et de mort, était pour le moins très-incertaine, et si on réussissait à les arrêter, à les anéantir, rien n'était encore gagné: de nouveaux, de plus redoutables ennemis, les Huns, dont personne ne pouvait calculer la puissance, étaient derrière eux, armés pour le combat et prêts à arracher la victoire aux vainqueurs. Valens accorda donc aux Goths leur prière, mais non sans précaution. Il ordonna, comme Eunape nous l'apprend, qu'avant tout les enfans des Goths et les individus incapables de porter les armes fussent pris et mis en lieu de sûreté comme otages (19); et de plus, que le passage du Danube ne fût pas accordé aux hommes en état de combattre avant qu'ils eussent livré leurs armes. Ce n'était que nus et découverts que les Goths semblaient pouvoir être un gain pour l'empire. Les campagnes désertes de la Mésie et de la Thrace recevraient, comme on l'espérait, des cultivateurs actifs, les armes impériales des hommes pleins de force propres à défendre l'empire contre tous ses ennemis, et le trésor impérial un accroissement désirable d'impôts et de richesses. Les habiles et adroits courtisans ne

cessaient pas non plus de vanter par leurs flatteries le bonheur de l'empereur, auquel des pays lointains envoyaient un tel surcroît de forces. On était si rempli de joie et d'espérance qu'on punit même de mort les généraux par lesquels avait été détruite la troupe de Goths qui avait essayé de forcer le passage du Danube, parce que les hommes tombés semblaient être une perte pour l'empire (20).

Mais la joie fut bientôt troublée et l'espérance trompée d'une triste manière. Tous les écrivains qui mentionnent ces événemens sont d'accord pour rejeter sur les Romains seuls les fautes qui accompagnèrent l'exécution des ordres impériaux, car ces chefs et ces magistrats, sans égard pour la volonté de leur maître, sans compassion pour les malheurs des hommes, cherchèrent seulement à profiter de l'infortune des Goths pour satisfaire leur avarice, leur débauche et d'autres passions brutales. Parmi eux figuraient en première ligne Lucipinus, comte de Thrace, et Maxime, duc de cette contrée. Ces hommes opérèrent le transport des Goths avec une telle précipitation que le désarmement fut oublié ou négligé, peut-être même regardé comme impossible pour une telle multitude. On croyait bien pouvoir commodément faire sur le sol romain ce qui aurait occasionné sur l'autre rive du retard, du trouble et même de la résistance. On fit traverser à ces infortunés le fleuve débordé sur des bateaux, sur des radeaux, sur des troncs d'arbres creusés; plusieurs essayèrent même de gagner à la nage l'autre rive. Beaucoup trouvèrent la mort dans le tumulte, parce que les légères embarcations chavirèrent ou parce que les forces manquèrent à ceux qui s'étaient jetés à la nage. Le passage dura sans interruption jour et nuit, sans doute aux environs de Noviodunum, entre l'embouchure du Pruth et la mer (21). Pendant ce temps les Greuthunges vinrent aussi sur la rive, ayant au milieu d'eux leur jeune roi Withérich et à leur tête les ducs Alathée et Safrach. On refusa toutefois de les recevoir parce qu'ils n'avaient pas envoyé d'ambassade à l'empereur et parce qu'il fallait d'abord éloigner la multitude qui se trouvait déjà sur l'autre rive. Mais Athanarich, qui maintenant regardait la défense de sa position comme impossible et inutile, et qui cependant se souvenait aussi de la parole qu'autrefois, en des jours plus heureux, il avait prononcée contre l'empereur Valens, que lié par un vœu, il ne pouvait jamais fouler le sol romain, se retira avec la troupe de ses fidèles, qui étaient décidés à partager son sort, plus loin vers l'occident, dans des montagnes inaccessibles qu'Ammien appelle le Kaucaland (22). Il en chassa les Sarmates et attendit le développement de choses si formidables. Du reste on ne peut indiquer le nombre des hommes qui passèrent successivement le Danube. Ammien a remarqué expressément que dans la précipitation et le désordre, il avait été impossible de compter ceux qui arrivaient. L'assertion d'Eunape, qu'il y eut deux cent mille hommes en état de combattre, n'est donc qu'une évaluation arbitraire. Ce qui toutefois est hors de doute, c'est que les émigrans n'étaient pas tous des Goths, mais des hommes de toutes races, tels qu'ils avaient demeuré dans ces pays sous la domination des Goths ou unis avec eux; que tous les habitans n'abandonnèrent pas leur patrie, mais qu'une partie d'entre eux, retenus par leur volonté ou par accident, resta sur le sol auquel elle était habituée et attendit sa destinée (23). L'émigration ne s'étendit peut-être pas non plus au delà du Pruth. Tous les Goths établis entre ce fleuve et le Danube sur son cours méridional ne quittèrent pas leur demeure. Dans la suite du temps, quelques troupes d'hommes belliqueux purent sans doute passer sur l'autre rive pour prendre part à la lutte de leurs anciens alliés et au pillage que cette lutte promettait; mais la véritable masse resta dans ses demeures. Et ces Wisigoths restés en arrière formèrent le noyau de ceux qui, un siècle plus tard, furent si grands et si célèbres sous le nom d'Ostrogoths (24).

Mais à peine les premiers Goths étaient-ils arrivés sur la rive droite du Danube que les Romains commencèrent leur jeu criminel. Ils cherchèrent à forcer par la faim ce malheureux peuple à leur abandonner tout ce qu'il avait. D'abord les Goths, pour soutenir leur vie, donnèrent ce qu'en des jours meilleurs ils avaient acquis pour la commodité et l'ornement de la vie, mais ce qui était devenu sans valeur dans ces temps de désolation, des étoffes de lin, des tapis embellis par des bouffettes et d'autres choses précieuses (25). Bientôt après avoir épuisé ce superflu, ils durent donner ce qui leur était cher et nécessaire; leurs propres

enfans furent livrés à l'esclavage pour la nourriture journalière ; les fils même des grands n'échappèrent point à ce sort cruel. Pour du pain, pour un morceau de viande, pour un chien mort, les Romains se faisaient donner un homme dont ils faisaient un esclave, et pour une telle proie ils réunirent tous les chiens qu'ils purent trouver (26). Les âmes des Goths furent sans doute remplies de la colère la plus amère et du désir le plus ardent de tirer vengeance de cet ignominieux abus de la force contre leur infortune ; mais une autre atrocité souleva leur chaste cœur : la débauche des Romains s'enflammait tantôt pour un jeune homme svelte, aux cheveux blonds et bouclés, tantôt pour la beauté d'une jeune fille ou pour les charmes d'une femme, et des pères et des maris se voyaient arracher leurs enfans et leurs femmes pour l'ignoble service des débauches de leurs oppresseurs (27).

De telles atrocités portèrent les Thervinges à la résolution de ne pas quitter la rive du Danube, mais de retourner dans le pays d'où ils avaient fui et de chercher à se joindre à la troupe fidèle d'Athanarich. Lucipinus, le général romain, craignant par égoïsme et à cause des ordres de l'empereur l'exécution de cette résolution, les fit repousser avec violence par ses troupes. Mais les Greuthunges profitèrent de cet éloignement et passèrent à la hâte le Danube, sans le consentement des Romains. Fridigern, le prince des Thervinges, apprit cet événement, et aussitôt un rayon d'espérance et de vengeance tomba dans son âme. L'expédition se dirigea sur Marcianopolis. Il la traîna en longueur de toute manière pour donner aux Greuthunges le temps de s'approcher de lui ; mais devant Marcianopolis un nouveau méfait décida soudainement l'éclat. Lucipinus plaça des troupes romaines devant les portes pour empêcher les Goths, qui accouraient vers la ville, d'acheter des vivres ; mais les princes Alaviv et Fridigern, que l'on semble avoir flattés tandis que le peuple était maltraité, furent invités par lui à un banquet, et ils se rendirent à l'invitation accompagnés d'un certain nombre de leurs gens comme marque d'honneur et pour leur défense. Pendant que le somptueux banquet se célébrait dans la ville, la prière du peuple affamé fut sèchement rejetée et on ne tint pas compte du titre qu'il croyait faire valoir en rappelant sa fidélité comme sujet. La faim rendit téméraire. Enfin les Goths se souvinrent qu'ils avaient des armes et des bras, et menacèrent de se porter aux dernières extrémités. Mais Lucipinus, ivre de vin, fit assassiner, à la première nouvelle de ce tumulte, les hommes de la suite des princes teutschs pour se délivrer lui-même de la crainte que lui inspiraient leurs armes. Cette nouvelle atrocité cependant ne calma pas l'exaspération du peuple goth. Le danger devint pressant ; les esprits soulevés parurent ne pouvoir être apaisés que par la présence des princes. Cette idée sauva ceux-ci de la mort : Alaviv et Fridigern obtinrent la liberté de retourner vers leur peuple (28). Ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, car le bruit du meurtre commis dans la ville sur des hommes teutschs avait déjà retenti et avait éveillé des inquiétudes sur le sort des princes. Mais ceux-ci, reconnaissant que dans une telle position et après de tels faits aucun accommodement n'était possible, levèrent aussitôt les vieux drapeaux de la liberté et firent retentir la trompette de la guerre. Ils ramenèrent ainsi leur peuple en arrière pour le réunir, le renforcer et le disposer au combat contre cette race de traîtres, de débauchés, d'hommes cruels et meurtriers ; et aussitôt les hostilités commencèrent. On pilla, on détruisit tout autour de soi. Lucipinus, effrayé de ce mouvement d'hommes si durement traités, les poursuivit en hâte et sans ordre avec son armée. Il les joignit à deux milles environ de la ville de Marcianopolis. On en vint aussitôt aux mains : les Goths pénétrèrent avec la rage du désespoir dans les bandes romaines, les rompirent avec la lance et l'épée et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux. Toutes les aigles et les drapeaux furent pris ; tous les tribuns tombèrent, toute l'armée fut détruite. Lucipinus seul échappa au désastre général en prenant à temps la fuite ; il trouva sûreté derrière les murs de Marcianopolis. Mais les Goths se revêtirent des armes des ennemis tués, et toute la contrée jusqu'au mont Hœmus fut en leur pouvoir. Ainsi un seul jour d'action et de lutte rendit aux Goths leur ancienne énergie et plaça ces fugitifs opprimés, humiliés, maltraités, dans la position d'une armée victorieuse au milieu du pays de leur perfide ennemi.

Vers ce même temps, des Goths au service romain se tenaient tranquillement dans leurs

quartiers d'hiver à Hadrianopolis. Ils avaient été recrutés pour l'expédition contre les Perses et avaient pour chefs Suéridus et Colias, deux Goths illustres. Ces hommes reçurent à l'improviste l'ordre de se mettre en route et de se rendre en Asie. A cet ordre, ils demandèrent avec modération, qu'on leur laissât deux jours pour qu'ils pussent faire leurs préparatifs pour une route si longue, qu'on leur assignât les vivres nécessaires et qu'on leur payât la solde arriérée (29); mais le gouverneur de la ville rejeta cette prière et insista pour que les guerriers partissent aussitôt. Comme ceux-ci n'obéirent pas immédiatement à cette exigence, le gouverneur, soit que ses jardins eussent souffert du séjour des Goths, soit qu'il craignît leur jonction avec Fridigern et qu'il espérât plaire à l'empereur, essaya de les contraindre par la force à partir. Une grande masse d'hommes, composée des nombreux ouvriers de la manufacture d'armes d'Hadrianopolis et de la populace (30), marcha en armes et avec un grand tumulte contre les Goths, comme pour une action guerrière. Les Goths, frappés d'étonnement à un tel aspect, restèrent immobiles. Les ennemis, encouragés par cette tranquillité, s'échauffèrent de plus en plus par des insultes et des menaces; enfin ils commencèrent l'attaque à coups de flèches et de lances. Alors les Goths pénétrèrent dans cette masse téméraire, massacrèrent un certain nombre d'hommes, mirent les autres en fuite et poursuivirent ces hommes hors d'eux-mêmes à coups de flèches jusqu'aux portes de la ville; puis ils se mirent en route pour rejoindre leur peuple et se rangèrent sous les drapeaux victorieux de Fridigern. Celui-ci fut décidé par eux à faire aussitôt une attaque contre Hadrianopolis elle-même. Mais dans le désir de la vengeance, les Goths avaient oublié de calculer leurs forces : on manquait de machines pour renverser les murs d'une telle ville; un assaut échoua. Les habitans, auxquels la rage des Goths inspirait des inquiétudes, se défendirent avec résolution, et Fridigern reconnut qu'il perdrait inutilement son temps. Il laissa donc en arrière une partie de ses guerriers pour bloquer la ville et la serrer de près, mais lui-même déclara qu'il voulait rester en paix avec les murailles (31), et mena ses peuples en plaine campagne au pillage et au butin. Et nulle part ils ne trouvèrent de résistance, si ce n'est devant les remparts des villes. Ils firent des courses à travers toute la Thrace, à travers la Macédoine, à travers la Thessalie même; ils parurent jusqu'aux portes de Constantinople, et remplirent les habitans de crainte et d'effroi. Chaque jour leur nombre augmentait. Des hommes de race teutsche, qui s'étaient établis antérieurement sur le sol romain, se joignaient à eux; des malheureux qui vivaient dans l'esclavage, beaucoup de ceux qu'ils avaient eux-mêmes vendus dans le temps de leur nécessité cherchaient la liberté et revenaient à leur peuple; d'anciens sujets mêmes de l'empire, des mineurs surtout, auxquels le fardeau de la domination semblait trop lourd, se déclaraient pour eux, et leur montrèrent tous les chemins, tous les abords, toutes les retraites. Rien ne pouvait leur échapper, rien ne pouvait leur être arraché. Ils paraissaient, comme Eunape le remarque, sortir partout de terre, semblables à cette race armée de la fable qui naquit des dents d'un dragon. Mais, selon Ammien Marcellin, ils ne s'abstinrent pas non plus alors de cruautés. Les individus étaient maltraités et massacrés sans distinction d'âge ni de sexe; des nourrissons furent arrachés à la mamelle et tués; des mères furent enlevées; des hommes furent égorgés sous les yeux de leurs femmes; des jeunes gens et des enfans furent poignardés sur les cadavres de leurs parens; des vieillards enfin, qui imploraient la mort, furent, aussi bien que de belles femmes, les mains liées derrière le dos, arrachés aux flammes de leurs demeures héréditaires et traînés en exil. Certainement la vengeance est douce pour des hommes grossiers, et la passion ne connaît souvent ni mesure ni limite; souvent celui-là se montre aujourd'hui insolent et cruel oppresseur qui hier souffrait et versait des larmes, et la main qui s'était levée suppliante porte souvent un coup mortel. Il est difficile de porter un jugement sur l'éruption de la fureur humaine et de distinguer le possible de l'impossible; mais des actions aussi honteuses n'étaient ni dans l'esprit ni dans le naturel des Teutschs. Il n'est pas nécessaire de rechercher pourquoi les Goths auraient dévasté entièrement un pays qu'ils devaient regarder comme leur demeure pour l'avenir, et l'historien ennemi mérite moins de foi lorsqu'il parle d'actions indignes et cruelles commises par des Teutschs que

lorsqu'il raconte des choses semblables des Romains. Quelques événemens aussi, amenés par des circonstances particulières, sont probablement exposés d'une manière vague.

L'empereur Valens reçut à Antioche, avec une grande douleur, la nouvelle de ces événemens. Il reconnaissait combien était grand le danger; il renonça donc aussitôt à la guerre contre la Perse. Il envoya son général Victor vers le roi de ce pays et le chargea de conclure la paix à quelque condition que ce fût. Il résolut de retourner lui-même à Constantinople, et fit marcher en avant ses deux généraux Profuturus et Trajan pour arrêter les courses et les brigandages des Goths. Pendant que ces hommes arrivaient d'Asie avec leurs armées, une autre armée s'approchait de l'ouest. L'empereur d'Occident en effet, Gratien, avait, à la prière de son oncle, ordonné à son général Frigeridus de lui porter secours avec les troupes de Pannonie. Richomer, commandant de la garde impériale, le suivit de la Gaule avec une seconde armée. Mais Frigeridus avait, comme il le prétendit, une si grande douleur dans les membres qu'il ne pouvait se rendre à l'ordre impérial, et les troupes qui accompagnaient Richomer abandonnèrent en majeure partie leur général. Richomer lui-même toutefois reçut, après le refus de Frigeridus, le commandement de toute l'armée d'Occident, et il réussit à joindre près de la ville de Salices, dans la Mésie-Inférieure, l'armée d'Orient, commandée par Profuturus et Trajan et devant laquelle les Goths s'étaient retirés dans les défilés inaccessibles du mont Hœmus. Mais pendant ces mouvemens, les princes teutschs avaient appelé près d'eux dans l'Hœmus leurs troupes dispersées. Ils ne pouvaient rester dans cette position, ayant l'armée romaine entre eux et le Danube : ils laissèrent donc, à ce qu'il semble, les femmes et les enfans derrière eux dans les montagnes; mais les hommes se portèrent en avant et établirent, non loin du camp romain, un fort retranchement de chariots où ils réunirent toutes les troupes à mesure qu'elles arrivèrent, attendant le combat, provoquant le combat. Mais les Romains se bornèrent à observer leur ennemi et ne risquèrent pas l'attaque. Les deux armées restèrent longtemps ainsi en présence. Enfin les Goths, impatiens de cette lenteur, demandèrent d'autant plus énergiquement une action décisive que l'automne de l'an 377 approchait déjà. Un matin de bonne heure, ils s'avancèrent hors de leur rempart de chariots et se rangèrent en bataille sur quelques éminences voisines. Les Romains quittèrent également leur camp et se rangèrent en face d'eux. Un moment d'inaction suivit encore : les deux armées se mesurèrent dans un profond silence, se lançant des regards menaçans. Les Romains, pour relever leur courage chancelant, suivirent l'usage des peuples occidentaux du Teutschland, dont ils avaient si souvent éprouvé l'effet : ils entonnèrent le barrit. Les Goths chantaient des chants en l'honneur de leurs ancêtres et rappelaient le souvenir des anciens exploits héroïques pour ne rester en ce jour d'extrême danger, où il s'agissait d'un espace pour exister, au-dessous ni des Romains ni d'eux-mêmes (33). Au milieu de ces chants, la bataille commença; bientôt elle fut générale. Des deux côtés on combattit avec les efforts les plus prodigieux. Les massues des Goths, durcies au feu, auxquelles ne pouvait résister le toit de boucliers des Romains, causèrent une grande destruction. L'aile gauche des Romains fut rompue, et l'ordre n'y fut rétabli qu'avec peine par l'arrivée d'une troupe fraîche lorsque déjà elle allait être la proie de la mort, qui menaçait toute l'armée. Le combat se soutint jusqu'au soir. Enfin l'armée romaine fut dispersée et s'enfuit vers le camp dans un désordre complet, laissant aux Goths le champ de bataille couvert de cadavres. Mais le camp lui-même ne donnait plus de sûreté; ils le quittèrent et cherchèrent un asile derrière les murailles de Marcianopolis. Les Goths, qui ne pouvaient espérer d'anéantir l'ennemi dans cette ville, restèrent sept jours dans leurs retranchemens de chariots et les consacrèrent aux regrets pour les hommes tombés, au soin des blessés et à la joie de la victoire (34).

L'empereur Valens avait envoyé au secours une nouvelle armée sous le commandement de Saturninus, général de la cavalerie. Après la défaite des deux autres généraux, il ne resta plus à celui-ci d'autre ressource que d'occuper les issues du mont Hœmus pour renfermer les Goths dans les plaines dévastées entre ces montagnes et le Danube, et les détruire par la faim et le froid durant l'hiver qui approchait. Les Goths essayèrent d'abord en vain de forcer le passage; mais bientôt, soit qu'ils se fussent mieux réunis, soit

qu'ils eussent reçu des renforts par le Danube, ils déjouèrent le plan de Saturninus (35). Il eut soin seulement que tout fût, autant que cela se pouvait, transporté de la campagne dans les villes, et ramena ses troupes plus en arrière pour échapper à une ruine complète. Et aussitôt les Goths se précipitèrent comme un torrent par les montagnes. Près de la ville de Dibaltum, ils atteignirent le tribun Barzimer, guerrier expérimenté, qui vraisemblablement commandait l'arrière-garde des Romains. Ses soldats étaient occupés à dresser un camp; mais les Goths se précipitèrent sur eux avec une telle promptitude que toute résistance fut inutile. Barzimer périt avec toute sa troupe. Après cet événement, il n'y eut plus de relâche. Les forces victorieuses des Goths se répandirent jusqu'au mont Rhodope et jusqu'au détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, à travers toute la Thrace. Et les actes déplorables de l'année précédente se renouvelèrent à l'ancienne manière, et un indicible malheur pesa sur les habitans du pays, quel que fût leur âge, quel que fût leur sexe (36).

Mais sur la droite, à Beræa, se tenait encore une armée romaine, dans un camp fortifié, pour observer les événemens; Frigeridus la commandait, car ses douleurs de membres avaient cédé aux ordres de l'empereur. Une troupe de Goths marcha aussitôt en toute hâte contre cette armée. A la tête de cette troupe était Farnob, prince des Greuthunges, qui avait aussi réuni à lui un certain nombre de Thaifales qui avaient passé le Danube sans obstacle (37). A leur approche, Frigeridus quitta aussitôt son camp et se retira par les montagnes dans l'Illyricum, lentement, en colonne serrée et avec les plus grandes précautions. Les Goths, comptant sur la terreur de leurs victoires et accoutumés à voir fuir les Romains, poursuivirent l'ennemi avec négligence et sans ordre. Ils coururent ainsi follement à leur perte. Frigeridus, saisissant rapidement un moment si favorable, les enveloppa dans un combat désastreux où ils furent tous détruits. Farnob tomba avec beaucoup des siens; les débris furent faits prisonniers et transportés en Italie pour cultiver la terre aux environs de Modène, de Reggio et de Parme (38).

Mais ce revers, que les Goths éprouvèrent au commencement de l'hiver, ne changea en rien les relations, et les maux n'y furent pas diminués. Bien plus l'empereur Valens crut qu'il était nécessaire de lever toutes les forces de l'empire pour anéantir de si redoutables ennemis. En conséquence, pendant qu'il opérait la marche difficile d'Antioche à Constantinople pour se rendre en Thrace avec des forces nombreuses, il fit inviter par Richomer son neveu Gratien à venir à son secours avec toutes les troupes qui n'étaient pas nécessaires dans la Gaule. Et Gratien jugea les circonstances si dangereuses que, ne résistant pas aux désirs de son oncle, il résolut de se mettre lui-même en route avec toutes ses forces. Il donna l'ordre aussitôt à plusieurs corps d'armée de se mettre en marche et se prépara à les suivre le plus rapidement qu'il le pourrait. Au printemps de l'année suivante (378), l'attaque commune des deux empereurs devait avoir lieu pour tout décider à la fois par un double coup; mais un événement inattendu renversa ce grand plan et conduisit à une issue toute différente.

Un peuple allemannique établi sur les frontières de la Rhétie, appelé Lentienses par Ammien, et dont il a déjà été question, commença la guerre. Un Allemann, qui servait dans la garde de l'empereur, obtint, comme le raconte cet historien, la permission de se rendre dans son pays pour quelques affaires. Les Allemanni apprirent de lui que l'empereur avait le projet, dans le danger où était son oncle, de se rendre avec son armée en Orient, où les peuples voisins menaçaient l'empire de sa ruine. Les Allemanni résolurent aussitôt une irruption sur le territoire romain pour empêcher, par l'occupation des Alpes, l'empereur de se mettre en route. Dès le mois de février, quelques bandes passèrent le Rhin, qui était gelé; elles furent repoussées. Mais bientôt parut une armée avec de plus grandes pensées: l'historien l'estime à quarante mille hommes; mais les flatteurs l'élevaient à soixante et dix mille (39). L'empereur Gratien ne vit pas ce mouvement sans une grande crainte. Il rappela aussitôt les troupes qui avaient déjà été envoyées en Pannonie et confia la conduite de la guerre à deux hommes braves et habiles, le duc Nanniénus et le comte de la garde, Mallobaud, roi des Franks. Le premier, réfléchissant à l'inconstance de la fortune, cherchait, en temporisant, à augmenter les forces; le second, dominé par un impétueux désir de combat, demandait la bataille. La bataille fut

livrée; mais le lieu et la manière sont douteux. Selon Ammien, elle fut livrée près d'Argentaria; d'autres ont Argentuaria. Des critiques modernes supposent que c'est Colmar; d'autres ont d'autres opinions. Il est possible aussi qu'on se soit battu plus au sud, puisque les Lentienses, comme voisins des Rhétiens, paraissent antérieurement déjà plus au sud et, à ce qu'il semble, avaient passé le Rhin entre Bâle et le lac de Constance. Dans la bataille même, les Romains furent d'abord dispersés; ils s'enfuirent en désordre dans les bois et les défilés; mais dans le même moment l'empereur arriva avec une armée fraîche. Alors les Teutschs se retirèrent, et les Romains dispersés se réunirent de nouveau. Les Teutschs arrêtèrent encore une fois la retraite pour tenter aussi les moyens extrêmes. Ils furent tellement écrasés que de toute cette grande armée, cinq mille hommes seulement, comme on le prétendit, trouvèrent leur salut dans la fuite. Parmi les morts doit s'être trouvé aussi le roi, l'auteur de la guerre, appelé Priarius ou Priamus. Mais Ammien Marcellin, qui donne ces renseignemens, ajoute que l'empereur Gratien fut rendu si audacieux par ce premier succès qu'il conçut l'espérance d'extirper entièrement ce peuple perfide et inquiet. Il se porta donc sur la gauche pour son expédition en Orient et passa le Rhin. Là il trouva les Lentienses, avec tout ce qu'ils avaient de précieux et de cher, campés sur des montagnes escarpées et inaccessibles. Il fit en conséquence choisir dans chaque légion cinq cents hommes les plus expérimentés qui devaient tenter l'attaque. L'empereur lui-même était au premier rang. Le combat commença vers le milieu du jour; à l'arrivée de la nuit rien n'était encore décidé. Parmi les Romains, beaucoup avaient trouvé la mort; les armes ornées d'or de beaucoup d'hommes de la garde de l'empereur avaient été brisées à coups de pierres. La plus grande irrésolution régnait dans le conseil de guerre; il ne semblait sage à personne de continuer le combat. On résolut donc de bloquer les Teutschs sur leur montagne et de les forcer par la faim à se rendre; mais bientôt les Allemanni trompèrent aussi cet espoir. Familiarisés avec tous les chemins et tous les défilés des montagnes, ils quittèrent sans obstacle leur camp, s'établirent sur une montagne encore plus élevée, et, du haut de celle-ci, ils menacèrent les flancs des Romains (40). Gratien dirigea encore son armée de ce côté et en demanda de nouveau les soldats les plus audacieux pour une nouvelle tentative. Les Teutschs, remarquant la persévérance de l'empereur, proposèrent la paix. Gratien l'accorda sous la condition que les Lentienses fourniraient un certain nombre de leurs jeunes gens au service de l'empire. En retour, il leur permit une libre retraite dans leur pays (41). Mais cette dernière addition détruit tout le récit de l'historien, peu vraisemblable en lui-même. Les Lentienses n'étaient donc pas sur leur sol natal? et les événemens racontés ne se passèrent donc pas dans leur propre pays? Et où ces événemens eurent-ils lieu? Sans aucun doute sur la rive gauche du Rhin, dans les premières montagnes de l'Helvétie. La bataille d'Argentaria ne peut donc pas avoir été aussi désastreuse que l'écrivain le prétend, et la même armée qui l'avait soutenue soutint aussi la lutte dans les montagnes. L'empereur ne passa pas le Rhin, et sa marche sur la gauche se fit en remontant la rive gauche du Rhin sur le point où ce fleuve prend sa direction de l'est à l'ouest. Cette supposition est encore confirmée ou appuyée par cette circonstance que Gratien, lorsque après la conclusion de la paix il se mit aussitôt en route pour la Pannonie, arriva d'abord à un camp permanent des Romains qui s'appelait Arbor Félix et qui avait été construit bien au-dessus du côté méridional du lac de Constance pour protéger la route d'Italie et les pays de l'est. S'il avait été dans le pays des Allemanni, il aurait sans aucun doute pris un chemin plus court dans la hâte avec laquelle il se portait en avant (42).

Mais que les événemens aient été défigurés à dessein par les écrivains, parce que l'on désirait opposer du moins un succès en Occident aux revers d'Orient, ou par manque de connaissances, parce qu'il était trop difficile d'obtenir des éclaircissemens, ou que tout se soit en effet passé comme on le raconte, le point le plus important, l'obstacle apporté sur les bords du Rhin à l'empereur Gratien, avait été obtenu par la guerre des Allemanni, et les suites de cette perte de temps furent très-grandes. L'empereur, il est vrai, aussitôt que la paix fut conclue, accourut vers son oncle; mais le temps perdu ne put être réparé. Il dirigea sa marche vers Sirmium, alla ensuite plus loin sur le Danube, fut attaqué par des ennemis qu'Ammien

nomme Alains, et vint, malade de la fièvre, jusqu'au Castrum Martis. Il avait informé son oncle de la guerre qu'il avait si heureusement terminée contre les Allemanni comme aussi de ses efforts pour soutenir avec lui la lutte commune contre les Goths.

Pendant ce temps, l'empereur Valens était revenu à Constantinople. Il ne put y rester que quelques jours, car le peuple, dans son inquiétude et dans son effroi, exigea non sans menaces qu'il marchât contre l'ennemi qu'il avait attiré. L'empereur en conséquence se rendit d'abord, sous de mauvais présages, dans un château impérial, Mélanthias, situé non loin de la capitale. Nicé fut indiquée comme lieu de rassemblement de ses troupes. Le commandement de l'armée fut confié à un général brave et expérimenté, Sébastien, qui avait auparavant servi en Occident (43). L'empereur lui-même chercha par tous les moyens à gagner et à encourager les soldats, en faisant compléter le paiement de la solde, par une abondante nourriture, par de bienveillantes allocutions. Des espions qu'on avait envoyés rapportèrent que les barbares, revenant chargés de butin de leurs expéditions, s'étaient rassemblés près d'Hadrianopolis. Trois cents hommes furent donc choisis dans chaque cohorte, et avec eux Sébastien voulut surprendre ces bandes. Les barbares toutefois, bien informés, quittèrent aussitôt cette contrée et se portèrent sur Beræa et Nicopolis pour se réunir à leurs compatriotes. Mais la terreur était si grande, et un tel ordre régnait dans les bandes des Goths qu'Hadrianopolis ne voulut pas ouvrir ses portes à l'armée romaine commandée par Sébastien, parce que la garnison la prit pour des Goths qui cherchaient à s'emparer par ruse de la ville (44). Mais le soir Sébastien poursuivit les Goths dans leur retraite, surprit quelques bandes négligentes (45), les dispersa en leur faisant éprouver une grande perte et leur enleva tant de butin que la ville d'Hadrianopolis et une grande plaine qui s'étend devant elle ne put le contenir. Mais cet homme exagérait, comme Ammien le remarque, ses exploits (46) et peut-être aussi leurs résultats. Les Goths toutefois apprirent par cette surprise à être plus prudens. Fridigern tint ses troupes plus sévèrement réunies et chercha, en tournant les Romains, à intercepter leurs communications avec la capitale et avec les convois.

De son côté l'empereur s'avança jusque sous les murs d'Hadrianopolis. La nouvelle de la victoire remportée par son neveu sur les Allemanni et des succès de Sébastien le poussa en avant. Il ne voulait pas rester au-dessous de Gratien, et Sébastien éveillait en lui de grandes espérances. Là il attendit avec impatience l'arrivée de l'armée d'Orient. Gratien avait fait prendre les devans à Richomer, son général. Celui-ci rencontra Valens devant Hadrianopolis et lui transmit la prière de ne rien faire seul et précipitamment; que celui qui partageait son danger accourait et serait bientôt près de lui. L'empereur Valens réunit un conseil de guerre. Sébastien, enchaîné par le compte qu'il avait rendu de ses propres exploits, insista pour le combat; Victor, un Sarmate, général de la cavalerie, prudent et circonspect, conseilla d'attendre l'arrivée de l'armée des Gaules pour assurer d'autant plus le succès. L'essaim des serviles courtisans se prononça pour la première opinion, parce qu'elle semblait plaire le plus à l'empereur; et Valens se décida pour elle, parce qu'il ne voulait point partager la gloire de sa victoire avec son jeune neveu, fier déjà d'une autre victoire. Mais pendant qu'on faisait les préparatifs du combat, une ambassade des Goths, composée d'hommes vulgaires, ayant à la tête un prêtre chrétien (47), arriva dans le camp de l'empereur et présenta une lettre du roi Fridigern. « Ils étaient, écrivait ce prince, des hommes sans patrie, chassés du foyer paternel par l'irruption soudaine de peuples sauvages. L'empereur pourrait lui accorder pour demeures, à lui et aux siens, la Thrace avec tout le bétail et tous les fruits; ensuite ils garderaient une paix éternelle. » L'historien ajoute que le prêtre, confident du prince goth, remit encore une seconde lettre secrète dans laquelle Fridigern, paraissant s'exprimer confidentiellement et comme devant être bientôt son allié, lui conseillait en tout cas de se montrer avec son armée toute prête au combat, que par là la rage de son peuple serait contenue, que ce peuple serait ainsi guéri de l'envie de combattre et amené à accepter les conditions proposées. Valens congédia sans explication ces envoyés équivoques.

Le lendemain matin l'armée se mit de bonne heure en mouvement. On était au 9 du mois d'août. Le bagage et les chariots avaient

été laissés en arrière devant Hadrianopolis avec une garde suffisante; le trésor impérial, d'autres choses précieuses et les serviteurs de la cour restèrent dans la ville. A une distance d'un mille et demi de celle-ci (48) se tenaient les Goths dans une enceinte circulaire de chariots. Les Romains entendaient de loin leurs chants guerriers : ils se rangèrent sans obstacle en bataille. La chaleur du jour était brûlante. Fridigern envoya encore une fois une ambassade à l'empereur et proposa la paix. Comme cette ambassade se composait également d'hommes du commun, Valens demanda que les grands vinssent vers lui si l'on avait réellement dessein de conclure la paix; car des deux côtés on cherchait à gagner du temps : l'empereur, parce que la cavalerie de son aile gauche n'avait pas encore pris position; les Goths, parce qu'ils voulaient attendre le retour de quelques troupes parties sous les ordres d'Alathée et de Safrach pour mettre le feu aux arbres et aux moissons dans l'espoir que les soldats romains, par la chaleur du jour et à l'aspect du pays embrasé autour d'eux, souffriraient de la soif, de la faim, de l'inquiétude et perdraient leur courage et leurs forces. Fridigern envoya donc un héraut à l'empereur pour lui déclarer qu'il viendrait lui-même; que l'empereur seulement eût à donner pour sa sûreté des otages convenables. Valens ne trouva pas injuste cette exigence du redoutable chef d'armée. Le tribun Æquitius, parent de l'empereur, surintendant du palais impérial, fut désigné pour se rendre comme otage au camp ennemi. Æquitius refusa cette mission : il avait une fois été pris par les Goths et s'était sauvé perfidement de Dibaltum; il craignait donc le châtiment qu'il avait mérité. Alors Richomer, considérant cette mission comme le fait d'un homme brave et désirant donner une nouvelle preuve de son mérite et de son origine (49), offrit volontairement de prendre sa place. Son offre fut acceptée, et il prit le chemin du camp ennemi. Mais dans le même moment une partie de l'armée romaine, conduite par Bacurius, un Espagnol, et par Cassius, commença le combat et ne put être rappelée de cette malheureuse entreprise (50). Les Goths considérèrent cette attaque comme une perfidie et refusèrent en conséquence d'admettre Richomer. Aussitôt leur cavalerie, commandée par Alathée et Safrach, s'élança avec la rapidité de l'éclair sur l'armée romaine et la troubla par le sang et la mort. Le combat fut général; la bataille se développa comme un incendie qui s'élève et ébranla les âmes des soldats romains. Pressées les unes contre les autres, poussant et poussées, les armées ondoyaient d'un côté et de l'autre comme les vagues de la mer. L'aile gauche des Romains arriva jusqu'à l'enceinte de chariots; mais n'étant pas soutenue par les autres troupes, elle fut écrasée par le poids de la multitude qui se jeta sur elle. Maintenant l'infanterie restait sans appui; elle fut si vivement pressée par sa propre terreur et par un ennemi infatigable que pas un homme ne put se servir de son épée, que pas un ne put remuer la main. Le ciel même était obscurci par la poussière et la fumée et retentissait d'une manière épouvantable de cris de guerre. Ainsi des Romains tombèrent même sous des armes romaines, parce qu'ils ne pouvaient ni se reconnaître ni se préserver entre eux. Le sol devint glissant par le sang répandu; bientôt les combattans se tinrent sur les cadavres des morts et sur les corps des blessés qui imploraient en vain la pitié et le salut. Déjà la retraite était impossible; de toutes parts, de quelque côté qu'on se tournât, les armes ennemies se présentaient menaçantes. Il ne resta plus qu'à vendre chèrement une vie désespérée; mais les âmes brisées manquaient de courage dans une telle désolation : beaucoup se tuèrent de leur propre main; un petit nombre seulement, quelques-uns par hasard ou par agilité, échappèrent au désastre. Dans cette monstrueuse confusion, l'empereur Valens vit deux bandes tenir ferme encore et résister; il s'élança donc par-dessus les monceaux de morts pour rejoindre ces braves. Trajan le vit dans cette extrémité et s'écria qu'il n'y avait plus d'espoir si l'empereur, abandonné par sa garde, ne trouvait pas d'appui auprès des troupes étrangères. A ces mots le comte Victor accourut vers la place où il supposait les Bataves pour les conduire au secours de l'empereur; mais il ne trouva personne et ne put se sauver que par la fuite. Richomer et Saturninus se sauvèrent de la même manière. Mais les Goths poursuivirent avec une impétuosité furieuse les Romains dans leur fuite, et la plupart trouvèrent leur perte, soit par épuisement, soit par les armes ennemies, soit aussi par des mains romaines, car aucun ne faisait attention

à l'autre, aucun n'épargnait; chacun, dans la crainte de la mort, ne songeait qu'à soutenir encore sa propre vie. La nuit obscure, que n'éclairait pas la lune, augmenta l'horreur et la désolation : les uns couraient à droite, les autres à gauche, ne cherchant qu'à s'échapper. A l'entrée de cette effroyable nuit, on vit pour la dernière fois l'empereur : son destin ultérieur est resté complètement inconnu; il ne tomba pas en captivité. Selon quelques-uns, grièvement blessé, il trouva son tombeau sous les monceaux de morts; selon d'autres, il fut porté dans une chaumière (51), et celle-ci, livrée aux flammes à l'approche de l'ennemi, devint un bûcher funèbre pour lui et pour ses compagnons. Parmi les autres personnages qui furent tués dans cette bataille se trouvèrent les généraux Trajan et Sébastien, le général en chef; avec eux périrent trente-cinq tribuns. Sur trois hommes, pas un n'échappa. Depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avaient pas essuyé une telle défaite (52).

CHAPITRE IV.

L'EMPEREUR THÉODOSE. — ATHANARICH. — LES GOTHS PAISIBLES DANS L'EMPIRE ROMAIN.

De l'an 378 à l'an 394.

La victoire décisive d'Hadrianopolis mit au pouvoir des Goths tout le pays au sud du Danube, d'une mer à l'autre et jusqu'aux Alpes qui protégeaient l'Italie(1). Ils pouvaient encore rencontrer de la résistance devant les places fortes; mais personne ne pouvait leur disputer ce qui était hors des murs. Les provinces d'Asie avaient besoin des forces de l'Asie. On ne pouvait compter sur les pays européens de l'Orient, parce que toutes les relations avaient été rompues et que les Goths s'étaient répandus partout. Gratien se trouvait dans le voisinage; il était venu toutefois avec une armée auxiliaire qui aurait été d'une grande importance si elle avait engagé le combat simultanément et en commun avec l'armée de Valens, mais qui ne pouvait se hasarder à recommencer une guerre déjà perdue, et qui pouvait encore moins s'y hasarder à une si grande distance des pays occidentaux de l'empire. Gratien n'avait compté que sur une seule campagne; une longue absence de la Gaule lui était rendue impossible par la position menaçante des peuples teutoniques le long du Rhin : il devait craindre de tout perdre sur un point et de ne rien gagner sur l'autre. De plus le sort de son oncle devait aussi l'épouvanter, et ses troupes ne s'étaient pas montrées disposées à cette expédition lointaine. D'autre part la puissance des Goths, malgré ce rude combat, n'était pas affaiblie. Ils réparèrent aisément leur perte par des hommes belliqueux que leurs victoires et leurs pillages décidèrent à passer le Danube (2), et même dans les pays conquis les renforts ne pouvaient pas leur manquer. Les heureux trouvent sans peine des amis, et le butin des hommes qui y prennent volontiers part. Beaucoup de soldats des armées romaines, qui n'étaient attachés à l'empire que par la solde, passèrent du côté des vainqueurs. L'incertitude de la vie, la nécessité et la misère entraînèrent aussi beaucoup d'hommes paisibles à les suivre. Et si tout cela ne suffisait pas, ils avaient la contrainte pour eux. Il ne resta donc guère aux Romains d'autre ressource que de s'entendre à l'amiable avec les Goths, de les adoucir par la concession de ce qu'ils avaient demandé dans l'origine, de ce qui leur avait été promis et de les rappeler à la vie paisible. D'un autre côté, le besoin de sécurité, de repos et d'un ordre légal, ineffaçable dans le cœur de l'homme grossier comme dans celui de l'homme civilisé, dut aussi détourner les Goths de ces courses inconstantes et de ces habitudes sauvages d'aventuriers belliqueux; il dut les disposer à accepter des conditions qui leur assurassent une position durable. Mais il était difficile, après de tels événemens, de vaincre les passions, d'un côté comme de l'autre, et de surmonter l'ancienne méfiance qui existait entre les Goths et les Romains. Dans les malheureuses relations où étaient entrées les deux parties, chaque jour produisait nécessairement de nouvelles cruautés et de nouvelles douleurs, et augmentait l'aigreur et la colère.

On ne peut découvrir la marche des événemens; il est presque nécessaire de s'en tenir à ce que la nature des choses semble indiquer. Ammien Marcellin abandonne l'investigateur; Zozime passe légèrement sur les plus grandes relations; les autres écrivains ne touchent que quelques points et seulement en général, sans s'inquiéter de l'ordre et de la suite des temps.

Mais les orateurs et les poëtes, ici comme toujours, ne peuvent être pris en considération que lorsqu'ils font des aveux qui témoignent en faveur des ennemis de l'empire romain.

Le lendemain de la bataille, les vainqueurs parurent devant Hadrianopolis. Devant les murs était entassée une grande multitude de soldats, de valets d'armée, de charrois, de bagages, d'objets d'équipement; tout tomba au pouvoir des Goths. Peut-être la forteresse elle-même aurait-elle été conquise par eux dans le premier moment de consternation si un formidable orage n'eût pas éclaté et rendu l'attaque impossible. Ce retard rendit quelque résolution aux soldats qui se trouvaient en grand nombre dans la ville, et le sort d'une troupe romaine de trois cents hommes qui, à l'arrivée des Goths, avait passé de leur côté, mais avait été massacrée par eux, on ne sait pour quel motif, fit naître par la terreur la résolution de tenter les derniers efforts. Fridigern, songeant à l'expérience qu'il avait faite autrefois, exhorta les siens à ne pas dissiper leurs forces dans une guerre contre des pierres et des murailles; mais les Goths, qui avaient appris que de grands trésors se trouvaient dans la ville, rejetèrent ce sage conseil. On adressa donc à la ville une menaçante sommation (3), et comme la garnison refusa de s'y conformer, l'attaque suivit; mais en vain. L'assaut, entrepris avec la plus grande audace, échoua contre les mesures que les assiégés avaient prises, et les Goths, après une perte sensible, durent renoncer à leur projet téméraire. Ce qui n'avait pu réussir par la force ne réussit pas non plus par la ruse. Un certain nombre de soldats romains, qui s'étaient joints aux Goths, devaient s'approcher des portes, comme s'ils venaient de se délivrer de la captivité et comme s'ils cherchaient à reprendre place sous leurs drapeaux. Ces soldats furent reçus dans la ville; mais bientôt ils éveillèrent des soupçons : ils avouèrent dans les tortures qu'ils avaient eu le dessein de mettre le feu à la ville et d'ouvrir les portes aux Goths à la faveur de la confusion, et ils payèrent de la vie, sinon leur crime, du moins leur aveu (4). Mais les Goths perdirent espoir, et comme ils n'étaient ni disposés ni armés pour un long siége, ils quittèrent Hadrianopolis. Ils se tournèrent contre Périnthe, et y rencontrèrent une égale résistance. Là-dessus ils résolurent de faire une tentative sur Constantinople elle-même, peut-être dans l'attente que cette ville éloignée aurait moins de défenseurs que les autres cités, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée. Ils s'avancèrent en carré serré vers le foyer de l'empire et frappèrent aux portes. Mais là leurs espérances ne furent pas non plus accomplies. Dominica, veuve de l'empereur Valens, sut réveiller dans cette ville les hommes capables de porter les armes et leur donner de la résolution et de l'activité; les cavaliers sarrasins, nus et habitués à sucer le sang, qui marchèrent contre les Goths, excitèrent leur horreur (5); et la position de la ville, son étendue, la hauteur et la force de ses murailles et la multitude d'hommes qui l'habitaient leur montrèrent tant de difficultés que bientôt ils perdirent toute idée d'en faire la conquête. Ils reconnurent enfin leur terrain et se répandirent au loin dans les pays qui étaient ouverts devant eux.

Mais bien que les habitans des villes fortes pussent être plus en sûreté et recouvrer quelque confiance par le mauvais succès de ces tentatives, l'empire n'était nullement tiré d'embarras : sans chef, sans unité, sans volonté, dissous et troublé, il était partout exposé à de mauvais traitemens ou en était partout menacé. Les magistrats, laissés à leur propre sagacité, agirent comme bon leur sembla : agités par des passions opposées, beaucoup pensaient que les mesures les plus rigoureuses et les plus violentes étaient les meilleures, ne songeant pas qu'en les employant ils fournissaient aux vainqueurs barbares la justification de leurs cruautés antérieures et un prétexte à de nouvelles. Une foule de Goths se trouvaient en Asie au service romain; beaucoup d'enfans et de jeunes gens qu'on avait arrachés aux Goths lorsqu'ils avaient passé le Danube avaient été transportés dans ces contrées de l'empire, ils étaient disséminés dans diverses villes et dans divers camps. Un homme nommé Julius était gouverneur du pays au delà du Taurus (6). Celui-ci, d'après les ordres du sénat, donna, par des lettres secrètes ou, comme Zozime le raconte, par une convocation aux chefs des troupes stationnées dans ces villes et dans ces pays, l'ordre de rassembler à un jour fixé tous ces Goths dans les villes principales, sous prétexte qu'ils devaient recevoir une solde, des présens,

des propriétés foncières, et de les faire alors égorger tous à la fois. Cet ordre épouvantable fut exécuté d'une horrible manière. Les Goths arrivèrent avec joie. A leur entrée dans les villes, ils furent, désarmés qu'ils étaient, attaqués à coups de flèches par des soldats placés sur les toits et trouvèrent tous une fin obscure, sans gloire et sans vengeance. Ammien et Zozime louent le lieutenant Julius de la sagesse de cette mesure et de l'activité et de l'adresse avec lesquelles elle fut exécutée; par là en effet, disent-ils, on maintint dans les provinces d'Asie le repos qui aurait été menacé par les Goths. Mais par cette justification ils reconnaissent hautement la faiblesse et la misère de l'empire. Si celui-ci pouvait être mis en danger par un certain nombre de Goths qui ne pouvaient absolument dépasser quelques milliers, et qui étaient disséminés dans des villes et des camps, sous une surveillance et dans une contrainte sévères, et se composaient en majeure partie d'enfans et d'adolescens, et si pour éloigner ce danger il n'y avait pas d'autre moyen qu'une perfidie si lâche et si sanglante, l'homme qui pense ne peut que détourner avec indignation ses regards d'une telle domination. Il est d'autant plus déplorable qu'Ammien Marcellin, homme sensé du reste, termine par le récit de cette atrocité son livre digne d'estime à plus d'un égard, et qu'il prenne congé du lecteur par l'éloge de ce Julius souillé de sang. Devant un tel éloge et devant la froideur avec laquelle les écrivains font en général mention de toutes les atrocités qui, depuis le temps de César, depuis le temps des Cimbres et des Teutons, furent exercées pendant une durée de cinq siècles par les Romains contre les Teutschs, le cœur de l'homme s'endurcit pour les maux que les Teutschs firent peser sur les Romains; et si la sainte compassion n'est pas étouffée dans le cœur de l'homme noble, du moins les plaintes qui renaissent sans fin sur ces maux excitent une répugnance insurmontable qui détruit ou affaiblit un juste intérêt. La vaine déclamation ne se complaît pas moins dans le tableau des malheurs éprouvés que dans la description des actes accomplis. Ce qui ne souffre aucun doute, c'est que l'action perfide, lâche, ignominieuse des Romains contre les Goths désarmés en Asie fut vengée par les Goths victorieux en Europe d'une manière violente sur les malheureux habitans des pays qui étaient soumis à leurs armes. Mais une destruction aussi sauvage et aussi générale que quelques écrivains la représentent, non sans contradiction il est vrai, n'a pas eu lieu. La nature des choses réfute les assertions des hommes. On peut en avoir une preuve par ce que saint Jérôme, qui était contemporain, avance en réunissant tous les traits. Ce saint homme, environ vingt ans après que les Goths eurent passé le Danube, cite tous les peuples qu'il connaissait dans le Nord comme ayant pris part à la destruction dont doivent avoir souffert les pays situés entre l'Italie et la mer Noire, et il exprime cette désolation de la manière suivante: « Des mères de famille, des vierges consacrées à Dieu, de libres et nobles corps ont servi à assouvir la rage de ces bêtes féroces. Des évêques ont été faits captifs, des prêtres égorgés; des églises sont détruites, des chevaux attachés à l'autel du Sauveur, les ossemens des martyrs ont été rejetés de leurs tombeaux. Partout ce n'étaient que gémissemens, cris de douleur et image de la mort. » Et plus loin: « Les villes sont dévastées, les hommes tués, les animaux eux-mêmes, les oiseaux et les poissons sont devenus rares. En Illyrie, en Thrace et en Pannonie, il n'y a plus que le ciel et la terre, des ronces et des forêts: tout le reste a péri. » Mais saint Jérôme, dans son zèle, n'a pas visé à la vérité de l'histoire, mais à ébranler les hommes qui, ainsi qu'il l'ajoute, ne baissent pas la tête même après de telles horreurs et ne veulent pas se pénétrer de l'humilité chrétienne, qu'avec d'autres hommes fervens, il regarde comme nécessaire au salut de leurs âmes (7). Les peuples barbares entendaient suffisamment leur intérêt. Ils vivaient dans les pays conquis, voulaient continuer à y vivre, et n'étaient pas insensibles aux commodités et aux jouissances auxquelles l'homme en général s'accoutume aisément, qu'il soit grossier ou civilisé. Ils épargnèrent donc assurément ce qui pouvait être épargné; la passion se taisait lorsqu'elle était satisfaite; des interruptions d'hostilités et des relations variées prirent place aussi.

L'empereur Gratien reçut la nouvelle de la bataille d'Hadrianopolis et de la fin malheureuse de son oncle par le comte Victor, qui avait échappé au désastre. Selon Zozime, il n'apprit pas cet événement sans un plaisir secret, parce qu'une méfiance réciproque s'était élevée entre

eux. Mais si même Gratien, dans un élan juvénile, éclata en indignation contre la jalouse vanité de son oncle, et si cette indignation parut à ceux qui l'entouraient être une certaine joie inspirée par le sort malheureux qui avait frappé Valens, il est impossible qu'il ait méconnu, dès qu'il fut revenu à lui, que ce malheur était général et qu'il le frappait lui-même. Il se trouvait dans une position très-difficile; ses soins tendaient à en sortir. Il commença donc aussitôt sa retraite vers Sirmium. Sextus Aurélius Victor laisse supposer que dans cette ville il chercha à s'entendre avec les peuples de l'autre côté du Danube pour être du moins en sûreté devant eux; il semble les avoir amenés par de grands dons à des relations paisibles et amicales, et avoir renforcé son armée par leur jeunesse (8); mais il ne pouvait pas s'arrêter; la Gaule le rappelait (9). Son frère Valentinien était un enfant, et la partie orientale de l'empire avait besoin d'un homme pour empereur si l'on ne voulait pas tout perdre pour toujours. Gratien choisit donc librement parmi tous les hommes de son empire l'empereur d'Orient; et son propre génie ou la sagesse de ses conseillers, qui dans le danger du moment étaient revenus des agitations passionnées de la cour, fit tomber son choix sur un homme habile. C'était un espagnol, Théodose, fils vaillant d'un père distingué. Déjà dans sa jeunesse, Théodose avait signalé le génie qui était en lui; mais le cadavre sanglant de son père, qui était tombé victime de l'arbitraire, l'avait repoussé du tumulte du monde dans la solitude de la nature. Gratien l'appela de cette solitude vers lui à Sirmium, non pas peut-être sans le désir humain de réparer envers le fils le crime dont il s'était rendu coupable envers le père. Théodose fut effrayé de l'offre de l'empereur: connaissant bien les dangers qui entouraient la plus haute position de la vie, il chercha à décliner l'honneur qui lui était offert; mais les instances de l'empereur, le vœu général et avant tout les embarras de l'empire triomphèrent de son hésitation (10). Le 19 janvier 379, Théodose reçut, à l'âge de trente-deux ans, la pourpre et le diadème, et fut salué empereur avec d'autant plus de joie que l'espérance était un besoin plus vif pour les hommes dans l'abattement universel. Ensuite l'empereur Gratien retourna dans la Gaule, pour sauver, pour protéger, pour goûter les plaisirs auxquels, dans sa légèreté de jeune homme, il était plus adonné qu'il ne convenait à un empereur dans un temps si difficile. Il remit l'Orient, non sans promettre de le secourir bientôt, au génie et à la fortune de Théodose.

Si l'on pouvait se fier aux paroles de quelques écrivains, Théodose, aussitôt après son avénement à l'empire, aurait soutenu des combats heureux contre les barbares (11). Mais les expressions sont vagues, sans indication de temps ni de lieu, et l'on ne conçoit pas comment des combats et des victoires auraient été aussitôt possibles au nouvel empereur. Lors même que Gratien lui aurait laissé une partie de son armée, peut-être les troupes que, selon l'assertion de Zozime, il doit avoir envoyées plus tard à son secours sous le commandement de deux Franks, Baudo et Arbogast, il n'aurait pas encore été mis par là en état d'entreprendre une guerre qui était devenue si dangereuse, avant d'avoir pris possession de la capitale de l'empire et s'être fait reconnaître des provinces orientales. Mais il est vraisemblable qu'il s'efforça de renouveler et de consolider la paix avec les peuples fixés sur le Danube (12). Peut-être établit-il dès lors des communications avec Athanarich, qui devait lui être connu par des relations antérieures (13), pour le ramener vers son peuple, afin que des deux côtés il se trouvât des princes qui, étrangers aux atrocités et aux dévastations, semblaient pouvoir le plus facilement et le plus sûrement opérer un accommodement qui était un égal besoin pour tous.

Le nouvel empereur se rendit, peut-être par eau, de Sirmium à Thessalonique. Il établit son quartier-général dans cette ville, dont la position était la plus commode pour des entreprises militaires contre les Goths, et il y resta assez longtemps. Selon Zozime, qui parle avec la plus grande amertume contre ce dur ennemi du pagnisme, il s'y livra à une vie de plaisir et à une folle magnificence; il fit de grands changemens dans l'armée, augmentant les places de généraux, réduisant le nombre des soldats, faisant venir en Europe les troupes d'Égypte; enfin il introduisit de lourds et désastreux impôts et amena les sujets romains au désir de se voir délivrer d'un tel fardeau par les barbares (14). Zozime confond probablement les temps et place dans les premières années de

l'empereur, ce qui arriva plus tard en des temps de paix. Les autres écrivains ne parlent pas de cette conduite déraisonnable : selon eux, il chercha à maintenir et à aider, jusqu'à ce qu'une maladie grave le surprit et le réduisit à l'inaction (15). En tout cas Théodose était hors d'état d'empêcher les Goths de continuer leurs courses. Selon Jornandès, ils s'établirent dans les pays le long du Danube comme dans leur patrie ; mais en même temps leurs armées se mirent en route pour piller et faire du butin. Le roi Fridigern se dirigea vers le sud : la Thessalie, l'Épire et l'Achaïe virent ses armes. Alathée et Safrach portèrent les leurs à l'ouest en Pannonie (16). Pendant ce temps, il ne manqua pas de résistance, de combats et d'action. Après la guérison de l'empereur, les Romains peuvent avoir risqué et entrepris plusieurs choses sous sa direction ; plusieurs choses aussi peuvent leur avoir réussi. Mais ce que les écrivains rapportent est entièrement inintelligible et ne conduit pas même à une conjecture par les contradictions qui s'y trouvent. Rien ne se manifeste en particulier ; rien ne jette quelque lumière même sur une seule relation ; rien ne donne la moindre information. C'est à Zozime qu'on demande et avec raison le plus de renseignemens, parce qu'il n'hésite pas à déverser sur l'empereur le blâme le plus dur et le plus amer ; mais il ne satisfait pas non plus des exigences très-modérées. Zozime parle d'un homme de la race royale des Scythes, nommé Modarès (17). Celui-ci avait passé du côté des Romains, et lorsque Théodose se prépara avec toutes ses forces à la guerre, il fut mis à la tête de l'armée à cause de sa fidélité éprouvée. Avec ces troupes, il campa sur une éminence doucement inclinée qui dominait au loin une plaine. Les Scythes, c'est-à-dire les Goths et les Thaifales, qui ignoraient cette position, campèrent dans la plaine et se livrèrent négligemment aux plaisirs du repas et du sommeil. Modarès ordonna à ses soldats de quitter toute armure pesante et de ne garder que l'épée et le bouclier (18). Ensuite il surprit les ennemis, égorgea tous les guerriers, se rendit maître de quatre mille chariots, avec tous les esclaves et tous les hommes qui s'y trouvaient, et rétablit par cette victoire la tranquillité dans la Thrace. Après que Zozime a raconté le meurtre des Goths en Asie par Julius et décrit la malheureuse administration de l'empereur et de ses officiers, qui fit revenir encore une fois les hommes accablés aux temples des anciens dieux (19), et remarqué que Théodose admit une multitude de barbares dans l'armée affaiblie, ce qui amena une confusion grande et générale, il fait mention d'une nouvelle irruption des barbares. Ceux-ci, informés par des transfuges des secousses qui ébranlaient l'armée romaine, passèrent le Danube et pénétrèrent jusqu'en Macédoine. Par une nuit obscure, ils formèrent la résolution de surprendre le camp impérial et exécutèrent cette résolution avec une telle témérité que l'opiniâtre dévouement d'une partie de l'armée romaine put seul donner à l'empereur le temps de fuir. Les barbares se rendirent ainsi maîtres de la Macédoine et de la Thessalie, sans toutefois faire peser de grands maux sur le pays. Théodose écrivit à l'empereur Gratien et demanda du secours. Celui-ci lui envoya des troupes sous les ordres de Baudo et d'Arbogast ; mais Théodose lui-même entra en triomphe à Constantinople, comme s'il avait eu à se vanter d'une grande victoire. Tandis que dans cette capitale il continuait son ancienne vie de plaisirs et qu'il s'entourait comme un insensé toujours plus de barbares qui venaient près de lui en qualité de transfuges, mais qui dans le fait étaient envoyés pour se rendre maîtres de l'empire au moment favorable, l'empereur Gratien envoya auprès des légions, dans l'Illyricum, Vitellianus, homme très au courant des relations. Vers le même temps les Celtes furent pressés sur la rive droite du Rhin par deux armées de peuples germaniques : l'une était commandée par Fridigern, l'autre par Allothus et Safrach. Ces armées forcèrent l'empereur Gratien à leur céder la Pannonie et la Mésie pour délivrer le pays des Celtes (20) ; puis elles résolurent d'attaquer l'Épire et la Grèce. Mais avant de tenter cette entreprise, ils voulurent chasser Athanarich, le chef de toute la race royale des Scythes, pour ne laisser derrière eux personne qui pût leur susciter des obstacles ou des dangers. Athanarich toutefois, chassé par eux, se réfugia auprès de l'empereur, fut reçu honorablement par lui, et, comme il mourut bientôt après, on célébra ses funérailles avec tant de solennité que tous les Scythes, remplis d'étonnement et d'admiration pour la bonté de l'empereur, retournèrent chez eux et n'inquiétèrent plus les Romains. Ceux qui avaient

suivi le roi qui venait de mourir occupèrent la rive du fleuve pour protéger les Romains contre toute attaque.

Dans une telle nuit les événemens ont disparu, et nulle part ne se trouve une lumière dont l'éclat soit assez fort pour la dissiper et pour montrer les événemens sous leur véritable forme. Mais si l'on songe à la marche antérieure des choses, autant qu'elle a été indiquée par Ammien Marcellin, si l'on examine en même temps la position de l'empereur Théodose et toute la situation de l'empire; si l'on compare avec ces considérations les indications particulières de victoires et de mouvemens, et si l'on a tout à la fois sous les yeux la position où se trouvèrent les Goths après cette époque, on peut bien croire que Théodose ne continua la guerre qu'autant qu'il ne put la terminer et seulement autant qu'il ne put l'éviter, mais que tous ses efforts ont tendu dès le principe à calmer, à tranquilliser les Goths et à conclure avec eux une paix durable en leur cédant des demeures qui leur avaient été originairement promises et qu'ils ne cessaient de réclamer. Ces efforts semblent avoir été facilités, parce que Fridigern, dont la haine irréconciliable était fondée sur les événemens, mourut, et qu'Athanarich, qui était resté sans tache parmi les peuples, se mit à la tête des Goths. Théodose conclut, par son général Saturninus, une paix avec ce prince. Par cette paix il abandonna aux Goths le pays situé le long du bas Danube jusque avant dans la Thrace, afin qu'ils le possédassent comme leur propriété avec le titre d'alliés des Romains, vivant sous leurs propres princes et selon leurs propres lois. Et seulement lorsqu'il eut conclu cette paix, il se rendit, l'an 381, à Constantinople, et son entrée ressembla à un triomphe, parce que la joie qu'inspirait le rétablissement de la tranquillité était générale et que personne n'avait attendu ou espéré une meilleure, une aussi bonne issue. Pour consolider la paix, il invita ensuite le roi Athanarich à venir à Constantinople et le reçut avec amitié et comme un égal (21). Mais lorsqu'Athanarich mourut peu de jours après son arrivée à Constantinople, Théodose, se rappelant les événemens antérieurs, jugea nécessaire de faire paraître de toute manière sa douleur au grand jour, afin qu'aucune méfiance ne s'élevât parmi les Goths et n'excitât de nouveau la guerre. Il ordonna donc de magnifiques et solennelles funérailles et précéda lui-même le corps, tranquillisant ainsi les Romains et inspirant de la joie aux Goths. Et il réussit ainsi à prévenir aussi les suites de ce malheur et à maintenir les Goths dans leur vie paisible. Du reste le rhéteur Thémistius témoigne de ce développement, et aucun ne le contredit: « Dieu, dit Thémistius dans un discours dans lequel il exprima à l'empereur ses vœux pour la paix et pour le consulat de Saturninus (22), Dieu nous a donné le seul homme qui pût nous être secourable. Dès qu'il a saisi les rênes du gouvernement, il a osé déclarer qu'il était décidé à ne plus faire reposer désormais la puissance romaine sur l'épée, sur la cuirasse, sur le bouclier ou sur des corps nombreux, mais qu'il lui restait une autre puissance, qui ne pouvait être ni rompue ni vaincue par les barbares, qui vient de Dieu aux princes qui administrent les états selon la volonté de Dieu, lequel soumet toutes les nations, adoucit et apprivoise les sauvages, dompte les armes, les arcs et les chevaux, et à laquelle ne pourrait résister ni l'opiniâtre Scythie, ni la témérité des Alains, ni la folle audace des Massagètes. Cette puissance s'appelle sagesse et intelligence, génie, douceur et persuasion (23). Pour cela l'empereur résolut de pardonner les crimes passés plutôt que d'entamer une lutte de vie et de mort. Il chercha un homme qui, distingué par sa prudence et ses bonnes intentions, fût propre à remporter cette victoire. Il trouva facilement parmi ses anciens compagnons de guerre un homme qui partageât ses sentimens: cet homme est Saturninus. Il l'envoya non pour sauver une partie, mais pour protéger le tout, le munissant de ses armes célestes, de patience, de douceur, d'humanité (24). Et il se rendit auprès des ennemis, sans armée et sans suite, pourvu seulement de la toute-puissance de l'empereur. En peu de temps il a remporté cette victoire, car dès qu'il parut et fit connaître la bonne volonté de celui qui l'envoyait, la témérité des Scythes tomba, la confiance fut gagnée, la colère s'évanouit et le glaive tomba de leurs mains. Ils le suivirent auprès de l'empereur et considérèrent comme un sanctuaire le pays qu'ils avaient auparavant parcouru en le ravageant. Ils n'apportèrent que leurs épées, pour les offrir à l'empereur comme des branches d'olivier; du reste ils étaient sans armes, en hom-

mes paisibles, vaincus par le génie et non par la force. Depuis ce temps le nom odieux des Scythes est aimé parmi nous, agréable et amical. Dans le fait, lors même qu'il eût été en notre pouvoir de les anéantir, aurait-il mieux valu couvrir la Thrace de cadavres que de les remplir de cultivateurs? Aurait-il mieux valu faire de ce pays un cimetière que de le remettre à des hommes actifs? Et je sais par des hommes qui y sont allés que les épées et les cuirasses se sont transformées en socs et en instrumens de labourage, et que ceux qui n'avaient si longtemps invoqué que Mars n'implorent maintenant que Cérès et Bacchus. »

Ces mots lèvent tous les doutes sur la réalité. L'orateur ne nomme pas le roi Athanarich; mais Jornandès dit qu'il suivit Fridigern et fut gagné par les présens et les sentimens bienveillans de l'empereur Théodose (25). D'autres écrivains disent aussi qu'Athanarich, après la conclusion du traité de paix et d'alliance, se rendit à Constantinople sur l'invitation de l'empereur (26), et Thémistius indique que ceci arriva dans la troisième année du règne de Théodose, l'an 381. Jornandès attribue au roi teutsch la plus grande admiration à l'aspect de la capitale et de son luxe et de sa magnificence; il lui fait dire que l'empereur est un dieu sur la terre, et peut-être avec raison, car Athanarich ne voyait que les dehors et n'en connaissait pas la désolation intérieure, qui était dissimulée par cette magnificence. Puis l'historien ajoute qu'après la mort d'Athanarich, qui doit avoir eu lieu quinze jours après son arrivée dans la capitale, l'armée des Goths se fondit dans les armées romaines et servit l'empereur sous le nom d'alliée, comme jadis déjà Constantin-le-Grand avait admis une armée gothique à son service (27). Il reste cependant possible que les Goths n'aient pas tous été satisfaits de l'accommodement auquel Athanarich avait consenti. La vie sauvage, la douceur du mépris pour tous les dangers, la passion du pillage et de la violence a pu, comme il est naturel à l'homme, plaire mieux à beaucoup que la joie d'occupations paisibles. De nouveaux arrivés excitèrent sans doute aussi des inquiétudes et d'autres passions. De plus Athanarich était seulement roi des Thervinges. Les Greuthunges avaient leurs princes particuliers. Peut-être ne furent-ils pas l'objet des mêmes attentions que les Thervinges; du moins ils peuvent avoir été jaloux et méfians. Il est donc facile de concevoir qu'il y ait encore eu quelques rencontres hostiles entre les Goths et les Romains, résultant de soupçons, de malentendus et du souvenir d'événemens antérieurs, et que les écrivains puissent parler de nouveaux passages du Danube; mais il est facile aussi de concevoir que tous les renseignemens qui sont donnés sur de tels événemens ne sont d'aucun avantage pour l'histoire à cause de la confusion, du mélange, des changemens de noms, de temps, de lieux. Ils donnent seulement la preuve de la violence et de l'ébranlement de toutes les relations, tant de l'empire romain en lui-même que de cet empire avec les peuples étrangers (28).

Mais bien que cette violence et cet ébranlement aient eu lieu, la joie causée par le retour des Goths à la tranquillité, dont parle Thémistius, fut pourtant générale assurément dans le principe (29). Dans la suite sans doute il ne fut pas difficile de blâmer l'empereur d'avoir reconnu un peuple indépendant en deçà des frontières de l'empire; il en résulte cette remarque qu'il eût mieux valu disséminer les Goths dans les terres de l'empire et les rendre ainsi incapables de nuire. Mais Théodose fut déterminé par la nécessité des circonstances, et s'il ne lui fut pas possible de vaincre les Goths, il le lui fut tout aussi peu de les faire céder à l'ordre de se disséminer et de s'établir loin les uns des autres après s'être laissés désarmer. Les temps postérieurs tirent ordinairement leur sagesse du résultat du fait; mais le fait dépend du moment où il s'est accompli et ne peut être équitablement jugé que selon le temps qui l'a déterminé. Et l'empire romain était à cette époque non-seulement menacé par des ennemis extérieurs, mais des dangers intérieurs s'élevaient aussi qui auraient rendu impossible toute résistance contre les peuples teutoniques. Maxime, ancien compagnon de guerre de Théodose, fut salué empereur par les soldats de l'île de Bretagne. Il passa dans la Gaule (30), et Gratien, qui semble avoir perdu l'affection de l'armée, parce que ses efforts pour maintenir en repos les Franks et les Allemanni ne lui laissaient aucun moyen de satisfaire aux réclamations des troupes, se vit contraint à la fuite, dans laquelle il fut assassiné. Théodose n'était pas en état de venir à son secours ou de le venger. Maxime fut reconnu comme empereur d'Occident, et le jeune Va-

lentinien conserva l'Italie et l'Illyricum. Mais Maxime ne se tint pas tranquille; il ne voulait pas rester inférieur à son compatriote et à son collègue, mais régner sur l'Occident comme lui-même régnait sur l'Orient de l'empire. La maladresse de Justine, mère de l'empereur Valentinien, qui voulait introduire par la violence l'hérésie arienne en Italie, tandis que Théodose cherchait à l'extirper par la violence en Orient, et qui n'épargnait pas même des hommes tels que le héros de la foi Ambroise, donna lieu à de plus vastes tentatives. Quatre ans après la mort de l'empereur Gratien, l'an 387, Maxime se dirigea avec son armée vers l'Italie, et il ne resta plus à l'empereur Valentinien et à sa mère si passionnée d'autre ressource que de se réfugier auprès de l'empereur d'Orient. Mais Théodose, établi solidement désormais sur son trône impérial et certain des secours des Goths, marcha avec une puissante armée contre Maxime, qui troublait la paix, et voulut protéger Valentinien, dont il avait épousé la sœur, la belle Galla (31). Maxime l'attendit dans les Alpes Juliennes; mais il ne put résister à sa puissance, à ses ressources et à son génie. Abandonné par les siens dans Aquilée, il fut livré à l'empereur Théodose et paya de la vie son crime. Puis le vainqueur se rendit en Italie, et Rome orpheline eut encore une fois le plaisir dont elle avait été si longtemps privée de voir un triomphe impérial. Mais Théodose donna toute la partie occidentale de l'empire à son beau-frère Valentinien et mit à ses côtés des hommes de vigueur et de génie pour gouverner en son nom. Le Frank Arbogast fut le véritable souverain de l'Occident.

On ne peut douter que non-seulement des individus teutschs de plusieurs peuples, qui occupaient des places à l'armée, dans l'administration, à la cour, aient pris une grande part aux changemens accomplis dans l'empire romain, mais que les troupes aussi avec lesquelles les empereurs marchèrent l'un contre l'autre consistassent aussi, dans leur noyau, de Teutschs. Les soldats qui servaient l'empereur Théodose étaient Goths; ceux qui servaient l'empereur Maxime étaient Franks. Vraisemblablement d'autres peuples en avaient aussi fourni. Le rhéteur Pacatus nomme des Alains et des Huns à côté des Goths dans l'armée de Théodose et vante le zèle avec lequel ils servirent tous l'empereur, et la discipline et l'ordre avec lesquels ils exécutèrent leurs marches et ménagèrent le pays (32). Mais les Goths, les Alains et les Huns sont si fortement unis dans l'idée des Romains qu'ils peuvent à peine dire l'un de ces noms sans prononcer l'autre, et pour cette raison la citation d'un rhéteur n'a peut-être pas d'importance. Cette même indication pourtant a de la valeur lorsqu'il est question des irruptions que des peuples barbares doivent avoir faites dans l'empire pendant les guerres intestines. Des Huns et des Alains, dit-on, s'approchèrent de la Gaule, et la Rhétie fut ravagée par les Juthunges (33). Mais ce que Grégoire de Tours a tiré de l'ouvrage historique de Sulpicius Alexander, que nous ne possédons plus, semble avoir quelque consistance, parce que cela se rattache à des noms déterminés (34). D'après cette assertion, tandis que Maxime se trouvait en Italie, les Franks firent une irruption dans la Gaule, sous la conduite de leurs ducs Genobale, Markomer et Sunno. Les généraux Nonnius et Quintinus, que Maxime avait laissés derrière lui pour protéger son fils et défendre la Gaule, marchèrent de Trèves contre eux. Ils allèrent jusqu'à Cologne. A leur approche les Franks se séparèrent: une partie passa le Rhin pour mettre en sûreté un riche butin; l'autre partie continua ses courses dans la Gaule; mais ces téméraires furent battus par les Romains près de la forêt Charbonnière. Puis Quintinus, contre la volonté et sans la participation de Nonnius, passa le Rhin près de Neus. Les Franks se retirèrent dans leurs forêts. Quintinus, furieux ou aveuglé, fit tout brûler et poursuivit l'ennemi, courant de côté et d'autre sans direction et sans ordre; enfin il arriva à un marais. Là les Franks attaquèrent; ils lancèrent sur les Romains des traits empoisonnés, causèrent une terreur générale, poussèrent les Romains dans le marais et rejetèrent la cavalerie en désordre au milieu de l'infanterie. Ainsi toute résistance fut impossible, et dans l'armée romaine ceux-là seuls échappèrent qui trouvèrent leur salut dans la fuite ou par hasard. Mais la guerre que l'on prétend avoir été conduite de cette manière, sans que l'on donne aucune explication sur son issue, ne paraît pas avoir été interrompue par la mort de Maxime, et vraisemblablement elle continua à l'avantage des Franks, car Arbogast chercha en vain à amener une paix au nom de l'empereur Valentinien. Il avança donc

encore une fois au milieu de l'hiver jusqu'à Cologne et passa le Rhin dans l'espérance que les forêts dépouillées de feuilles protégeraient moins les Franks, ses compatriotes. La dévastation tomba sur les Bructères qui demeuraient le plus près du Rhin et sur le canton que possédaient les Chamaves. Il n'y eut de résistance nulle part; seulement quelques Ampsivariens et quelques Cattes, commandés par le duc Markomer, se montrèrent sur les hauteurs (35); mais cette expédition ne paraît pas non plus avoir eu de résultat. La guerre continua, et ce ne fut que l'empereur Eugène qui rétablit les anciennes alliances avec les rois des Franks et des Allemanni.

Plus l'empereur Valentinien arrivait à l'âge d'homme, plus il voyait avec peine la dépendance où il était tenu par Arbogast le Frank. Arbogast, homme plein d'énergie, sachant la guerre, aimé des soldats et jouissant de la considération générale à cause de son désintéressement, pouvait traiter avec peu d'égards l'adolescent impérial. Valentinien sentait qu'il était empereur et voulait que son autorité fût reconnue; Arbogast, sachant bien qu'il disposait des armes et des esprits, ne voulait pas obéir comme à un maître à celui dans lequel il était accoutumé à ne voir qu'un enfant. La discorde fut alimentée sans doute par l'envie et par d'autres passions; mais le plus faible, Valentinien, y succomba, quatre ans après son élévation par Théodose sur le trône d'Occident, par un meurtre ou par un suicide (36). Arbogast toutefois ne jugea pas convenable de placer le diadème sur sa propre tête, mais il en décora Eugène, homme instruit, éloquent et considéré, qui lui avait servi d'abord de secrétaire, qui avait gagné toute sa confiance et qui pour cette raison fut élevé par lui à la première dignité de l'empire. Peut-être sembla-t-il plus sûr à ce Frank d'exercer la souveraine puissance à l'ombre du trône impérial que du haut de la brillante élévation de ce trône; peut-être espérait-il aussi tromper plus facilement Théodose s'il restait au degré où ce prince lui-même l'avait placé; mais cet espoir le déçut. Théodose, accouru trop tard pour sauver le malheureux Valentinien, ébranlé par les larmes que sa femme enceinte versait sur le sort de son jeune frère, prit la résolution de venger du moins son protégé et son beau-frère, puisqu'il n'avait pu le sauver. Cependant cette tâche n'était pas facile, et il fallait un grand armement pour l'accomplir. Pour cette raison même, Eugène ou Arbogast, son appui et son soutien, eut le temps nécessaire pour consolider les relations de la Gaule et faire les préparatifs pour que tout fût décidé par les armes. Il réussit en même temps à renouveler les anciennes alliances avec les Allemanni et les Franks pour renforcer son armée par la vigoureuse jeunesse de ces peuples (37). Mais le secours des barbares ne manqua pas non plus à Théodose. Les troupes romaines, comme Zozime nous l'apprend, furent commandées par Tamisius, général de l'infanterie, et par Stilichon, Vandale de naissance, qui avait épousé Serena, nièce et fille adoptive de l'empereur. Mais à la tête des Goths alliés, dont Jornandès porte le nombre à vingt mille, étaient Gainas et Saul; Alarich aussi jeta, dans cette expédition, par son génie et par sa bravoure, les bases de ces grandes prétentions qu'il sut faire valoir dans la suite avec autant d'audace que de bonheur. Les deux armées se rencontrèrent cette fois encore aux environs d'Aquilée, parce que Arbogast occupait les Alpes. Dans l'automne de l'an 394 on en vint à une bataille qui fut terrible non-seulement par une lutte sanglante et opiniâtre, mais aussi parce qu'elle fut livrée pendant une éclipse de soleil et une violente tempête. Cet orage était contraire à l'armée d'Occident et rejetait ses armes contre elle pour sa propre ruine (39). Cependant les Orientaux ne gagnèrent rien. Dix mille Goths que, suivant Orose, Théodose avait envoyés les premiers à l'action furent entièrement anéantis par Arbogast. Leur ruine n'excita chez les Romains que de la joie lorsque enfin la victoire fut obtenue, et l'on considéra leur perte comme un avantage (40). Mais la victoire ne fut décidée que le lendemain matin, lorsque Eugène eut le malheur de tomber captif au pouvoir de l'empereur Théodose. On lui trancha aussitôt la tête, et on la montra plantée au bout d'une lance à son armée. Alors celle-ci reconnut le sort de la journée et salua aussi Théodose comme son empereur. Mais Arbogast chercha son salut dans la fuite, et ne pouvant y parvenir, il se donna la mort de sa propre main. Ainsi Théodose devint seul maître de l'empire romain.

Les écrivains chrétiens n'ont pas manqué de représenter la victoire de l'empereur à Aqui-

lée comme un miraculeux effet de sa piété orthodoxe. Il est certain (et cela est important aussi pour l'histoire du peuple teutsch) que Théodose étouffa après cette victoire le dernier foyer du paganisme et qu'il éteignit la dernière flamme qui, alimentée publiquement par habitude et par égoïsme plus que par foi et par espérance, avait jeté une triste lueur au milieu du monde chrétien. D'Aquilée, l'empereur se rendit à Rome et parut dans le sénat, qui, lumière également expirante, ne rappelait plus de grandes pensées que par son nom et par le lieu où il se réunissait. Théodose entra dans la résidence de l'antique majesté, d'où, par l'ordre de Gratien, l'ancienne divinité protectrice, la déesse de la victoire, avait été éloignée au milieu des tristes pressentimens de beaucoup de citoyens. Il déclara au sénat son désir que l'on interdît les erreurs païennes et que l'on supprimât les sacrifices et toutes les pratiques du paganisme. Le sénat rappela encore une fois les douze siècles de durée de Rome, sa grandeur, son éclat et sa puissance sous la protection des anciens dieux, des dieux nationaux; mais le désir de l'empereur fut réitéré comme un ordre. Alors le sénat s'inclina humblement, et tout culte païen cessa, à partir de ce jour, dans tout l'empire romain, à la douleur infinie de quelques familles anciennes et riches qui reconnaissaient bien leur chute dans la chute du polythéisme. Beaucoup de cœurs se tournèrent peut-être, comme il est naturel à l'homme, avec un nouvel amour vers ce monde qui s'en allait ou qui était parti; mais leur sentiment était de la curiosité plutôt que de la satisfaction, de la crainte plutôt que de l'espérance, et leurs efforts étaient une lutte secrète d'hommes désespérés, sans force et sans résultat (41). Il est certain aussi que déjà auparavant, l'hérésie arienne avait été non étouffée, il est vrai, mais dépouillée par ce même Théodose de l'espoir de dominer et d'être reconnue, qu'elle avait nourri et conservé depuis trente ans. Une seule Église, l'Église catholique, qui n'avait pas été fondée sans violence et sans effrayantes cruautés, subsista donc désormais dans l'empire romain, tandis que les Goths et d'autres peuples teutoniques restèrent fidèles aux doctrines d'Arius ou les embrassèrent (42). Enfin il est certain que la séparation de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, qui avait commencé depuis la conversion de l'empereur Constantin-le-Grand, était devenue plus grande, surtout dans les derniers temps. Constantin n'avait pas dédaigné, même comme chrétien, les insignes du souverain pontificat, qu'Auguste, à l'exemple des anciens rois, avait réunies à la dignité impériale. Les empereurs qui le suivirent ne s'en étaient pas démis, bien qu'eux-mêmes sussent à peine comment elles pouvaient s'accorder avec la foi nouvelle; mais Gratien avait repoussé cette dignité par humilité et comme peu convenable à un souverain chrétien (43). Sans doute la puissance n'avait jamais résidé dans le costume; mais celui qui a déposé les insignes d'une dignité ne peut plus en réclamer les droits.

L'empereur Théodose, dans une impétueuse colère contre un crime sanglant qui, eu égard aux circonstances, pouvait être excusable, avait exercé une cruelle vengeance contre la ville de Thessalonique. Une sédition causée par le découragement, la nécessité et la désolation, avait éclaté dans cette ville, et le maître de l'armée impériale d'Illyrie, Boderich, avait été massacré avec quelques hommes de sa suite. Théodose, pour punir ce crime, livra cette malheureuse ville en proie à des troupes armées, et sept mille habitans périrent par l'épée de ces furieux; puis lorsque pour la première fois il vint en Italie et voulut assister, dans l'église de Milan, au service divin et se présenter à la sainte table, le saint et austère archevêque Ambroise interdit à l'empereur souillé de sang l'approche du sanctuaire et ébranla tellement le souverain victorieux que, déposant tout ce qui rappelait la grandeur et la puissance terrestres, il se confondit comme un pécheur dans la foule des fidèles, reconnut son crime en versant des larmes et implora avec humilité la compassion, la miséricorde, le pardon; et au bout de huit mois seulement, le saint prélat se rendit à sa sainte prière. Ce fut là certainement une scène grande et majestueuse. On ne peut considérer sans admiration l'inébranlable fermeté du prêtre, ni sans joie et sans intérêt le profond repentir de l'empereur. C'est aussi une sublime pensée de donner au monde un intermédiaire spirituel pour contenir la puissance, en prévenir l'abus ou le punir; mais la passion et l'abus de la puissance, qu'elle soit spirituelle ou temporelle, sont partout possibles, d'un côté comme de l'autre, dans les relations humaines. De grands exemples

furent donnés. La chose pouvait rester et l'esprit en changer. Ce que l'Église s'arrogea contre les empereurs à la veille de la ruine qui menaçait l'empire romain put difficilement lui être arraché par les princes qui étaient destinés à prendre à leur place le souverain pouvoir. C'était une victoire qu'elle avait gagnée aussi sur les peuples teutoniques.

CHAPITRE V.

REMARQUES SUR LA SUITE DE L'HISTOIRE

Dans l'histoire des cinq siècles que nous avons cherché à raconter, nous avons été, si l'on en excepte peut-être le temps qui a été décrit par César et par Tacite, dans une lutte continuelle avec des obscurités et des confusions, et il a été difficile d'arriver à la certitude, à la vraisemblance et même à une vue claire de ce que nous pouvons et de ce que nous ne pouvons pas savoir; mais la confusion était plus dans les écrivains que dans la vie. Comme les écrivains manquaient de connaissances, ou de génie et de volonté, la vie ne pouvait nous apparaître sans trouble dans sa simple vérité. La guerre entre les peuples teutoniques et les Romains fut conduite d'une manière régulière; les moyens et les voies furent des deux côtés choisis et suivis selon l'état des choses et selon la vicissitude des relations. Les historiens, il est vrai, surent rarement ce qui se faisait du côté des Romains et presque jamais ce qui se passait chez les Teutschs; leur partialité les fit passer sur la vérité; le but qu'ils se proposaient ne leur permit pas même de faire attention au manque de certitude. Toutefois l'incertitude des détails ne peut faire naître aucun doute sur le tout. Dans le principe, les peuples teutoniques eurent à combattre pour leur conservation, pour leur liberté, pour le sol sacré de la patrie, contre la supériorité et l'orgueil des Romains. Dans cette lutte prodigieuse, ils apprirent à connaître leurs forces; le génie s'éveilla et assura un but à une volonté de fer. Bientôt la balance fut en équilibre; mais les Romains, pleins de ressentiment, poussés par leur ancien orgueil et leurs anciens souvenirs, ne supportèrent pas cet état de choses. Les peuples teutoniques furent, pour leur sûreté, forcés à des attaques sur l'empire. Rome, réduite à la défensive, perdit par des guerres intérieures et par des bouleversemens, par l'immoralité, la débauche, les vices et les crimes et de sanglantes cruautés de toute espèce, le génie et la vigueur. Les forces des Teutschs s'accrurent; mais ils manquèrent d'union. Les Romains firent la guerre aux Teutschs avec des Teutschs, et la puissance de l'histoire fut leur alliée: ce fut là la cause de ces longues oscillations. Avant l'arrivée des Huns en Europe, le sort de l'empire, comme on l'a souvent remarqué, était depuis longtemps décidé; il était, selon l'expression du rhéteur-philosophe Synésius, suspendu pesant, comme le rocher de Tantale, à un faible fil au-dessus de l'empire (1). L'arrivée de ce peuple sauvage porta le dernier coup. Dans la dernière lutte avec les Goths et dans les guerres de l'empereur Théodose, les dernières forces de la nature romaine s'étaient épuisées avec l'anéantissement des anciens usages religieux, et pour arriver à quelque encouragement même, il n'y avait aucune condition morale.

Il se passa cependant encore tout un siècle avant que l'empire d'Occident tombât entièrement au pouvoir de ses ennemis, et l'empire d'Orient conserva encore pendant mille ans, sans le mériter, une indigne existence. Les causes remarquables de ce dernier phénomène sont étrangères à l'histoire du peuple teutonique. La direction que prirent les efforts des peuples teutschs s'éloigna de plus en plus de Constantinople et des provinces d'Orient. Les pays méridionaux et occidentaux de l'Europe, qui étaient encore sous le nom romain, à partir de la Pannonie et de l'Illyrie, à travers l'Italie, la Gaule et l'Espagne, jusqu'à la muraille qui séparait en Bretagne la puissance de Rome des habitans libres du nord de cette île, étaient déjà au pouvoir des peuples teutoniques; le titre de la possession seul n'avait pas suivi la possession elle-même, et tout le tumulte du temps qui approchait s'agita pour décider comment on devait arriver à ce titre de possession. Rome, dans cette longue guerre, ne combattit ni pour la victoire ni pour l'indépendance: accablés par le poids de crimes monstrueux et enchaînés par le sentiment de l'impuissance, les Romains n'étaient pas capables de vaincre, et l'indépendance était devenue indifférente à la plupart d'entre eux. Quelques hommes, ainsi que le prouve le rhéteur Synésius, éprouvèrent une profonde et amère douleur de ce prodigieux malheur; mais ces hommes mêmes étaient sans

connaissance du siècle, reportaient leurs efforts vers le passé, qui apparaissait d'autant plus beau à leurs âmes qu'il leur était moins complètement connu, et résistaient par des paroles et des déclamations générales aux nouveaux phénomènes intellectuels de la vie plutôt qu'ils ne donnaient des conseils pour tirer l'empire d'embarras ou qu'ils n'avaient de moyens et de force pour agir et lui porter secours. Leur volonté isolée s'éteignit en elle-même, leurs paroles déclamatoires se dissipèrent en l'air (2). Rome n'était plus Rome, et Constantinople, œuvre de l'art, manquait de toute force originelle de la nature et de la moralité. La plus haute manifestation de la vie était une lutte inquiète pour une existence impuissante, instruite par les anciens artifices de la perfidie et de l'astuce. En fait et en vérité, l'empire était sans secours devant les peuples teutoniques, comme un animal épuisé de fatigue devant des chasseurs. Des Teutschs faisaient seuls la guerre entre eux pour se disputer le butin et la nourrissaient avec les débris des anciens pillages des Romains et avec les riches moissons que le retour de l'année donnait à ces beaux pays au milieu même de la dévastation et de la destruction ; de même que des Teutschs luttaient contre l'empire romain tandis que, suivant la nature de l'homme, ils s'enviaient réciproquement leurs victoires ou s'inquiétaient moins, à cause de ces victoires, de leur propre sûreté; de même des Teutschs se tenaient autour des aigles romaines, poussés au service romain par l'ambition ou par l'impatience, par le hasard ou par l'abrutissement. Des hommes teutschs furent revêtus dans l'empire romain des plus hautes dignités de l'armée et de la cour, et les légions n'avaient d'autre force que celle que leur donnaient des jeunes gens et des hommes teutschs. Le même Synésius déclare aussi, avec une audacieuse amertume, devant l'empereur Arcadius, que les Scythes sont les hommes dans l'empire et les Romains les femmes. Mais en Occident la situation est la même qu'en Orient. De plus beaucoup d'autres hommes teutschs vivaient tranquilles dans des palais ou dans des chaumières; ceux même qui se vantaient d'une origine grecque ou romaine, ou qui, forcés jadis par la puissance et le génie de Rome, avaient oublié la langue et les mœurs de leurs pères, n'étaient pas seulement entourés d'esclaves teutschs (3), mais ils cherchaient aussi à se rattacher à ceux qui paraissaient les plus forts et les plus heureux. Les Goths au service romain ne gardaient pas seulement la langue de leur peuple, mais ils conservaient aussi, par mépris pour les Romains, leur costume national et restaient fidèles aux mœurs et aux usages teutoniques. Les Franks agirent sans aucun doute de la même manière. Les mariages entre les Teutschs et les Romains, qui jadis avaient sans aucun doute été fréquens, n'étaient pas soufferts : ils furent même défendus sous peine de mort, peut-être parce que les Teutschs eux-mêmes les craignaient (4); mais les mœurs et les manières des Teutschs étaient imitées partout. Le costume teutsch et les usages teutschs ne purent pas être éloignés, même de la ville éternelle (5). Rome expiait durement ses dures fautes. La fière maîtresse du monde fut de toute manière insultée et souillée, pressée et tourmentée, froissée et torturée, jusqu'à ce qu'après avoir descendu tous les degrés de l'humiliation, de l'indignité, des mauvais traitemens, elle parût comme une esclave déshonorée et sans maître qui implore la compassion et la miséricorde. Il peut être vrai que la lutte des opinions religieuses, qui rendait les âmes indifférentes aux relations de cette vie, ait réellement contribué à l'anéantissement de l'ancienne énergie, qui avait été affaiblie et brisée par l'immoralité, par les vices et par la déraison ; mais il n'est pas moins vrai que les hommes pauvres, humiliés et maltraités que le sort avait placés dans ce temps sans espérance et qu'il avait désolés, auraient péri de la manière la plus déplorable si la divine religion du christianisme ne leur avait montré un autre monde et n'avait élevé leurs regards vers la patrie meilleure de la foi et de la béatitude, vers une patrie indestructible et éternelle.

Mais tandis que les peuples teutoniques ne tournaient leurs regards que vers le sud et l'ouest, ils oubliaient ce qui était derrière eux à l'est et au nord. Pendant deux générations les Huns se tinrent tranquilles dans les riches pâturages qu'ils avaient conquis, ou du moins ils ne menaçaient personne d'aucun danger. Leurs forces étaient épuisées ; ils devaient s'organiser et se mettre en sûreté ; leurs besoins étaient satisfaits par les dons du pays. Par là se perdit la terreur que leur première apparition avait excitée au loin, et les peuples teutoniques, occupés

de leurs guerres avec l'empire romain, s'inquiétaient peu de ce peuple barbare éloigné (6). Mais les plaines d'Europe n'avaient pas pour les hordes asiatiques un moindre attrait que n'en avaient les pays de l'empire romain pour les peuples germaniques. La puissance des Huns gagna de nouvelles forces ; un agrandissement de leur domination était pour eux un besoin, et un homme puissant qui s'éleva parmi eux éveilla facilement la passion de la guerre et des courses aventureuses. Ils tombèrent donc, soumettant et détruisant tout, au milieu de la lutte pour l'empire romain, et les peuples teutoniques, que frappa leur choc redoutable, étaient hors d'état de se mettre en garde contre eux. La terreur fut de nouveau générale, et l'empire romain, qui n'existait plus que par fragmens, reçut par là un nouvel et court sursis à sa triste fin. Les Huns furent bientôt punis de leur témérité. L'empire qu'Attila avait projeté fut dissous avant d'être fondé ; mais sur ses ruines s'éleva un nouveau monde de peuples qui, formé dans l'orage, dans la nécessité et dans d'horribles ébranlemens, fut à peine en rapport avec le temps antérieur. Les peuples teutoniques qui s'étaient courbés sous la puissance des Huns se relevèrent et parurent dans d'autres relations, forcés à d'autres alliances, dans des positions nouvelles et sous des noms nouveaux ; et des peuples slaves, jusqu'alors opprimés, dominés, ou passant une existence inconnue dans leurs anciennes retraites, se présentèrent pour occuper l'espace qui leur était ou leur semblait nécessaire pour le développement des forces qu'ils sentaient en eux, tandis que la lutte engagée pour les débris de l'empire romain continuait sans interruption et prenait une extension toujours plus grande.

De cette manière une confusion infinie s'introduisit dans la vie ; toutes les limites furent rompues, toutes les positions changées, toutes les relations bouleversées, et au milieu de cette transformation, quelques troupes d'hommes belliqueux et avides de pillage entrèrent dans des expéditions aventureuses et augmentèrent la complication. Mais l'histoire n'était pas mieux écrite. Il ne manquait pas, il est vrai, d'hommes qui exerçaient leur génie par les sciences et qui passaient leur vie dans des occupations savantes. Le quatrième et le cinquième siècles fournirent de meilleurs écrivains que le troisième. La lutte du paganisme contre la religion chrétienne et les querelles des sectes chrétiennes excitèrent et aiguisèrent l'esprit ; et l'ébranlement même de toutes les relations de la vie et l'incertitude générale poussaient à des travaux savans qui assuraient à ceux qui s'y livraient l'oubli du présent et quelque protection contre des persécutions personnelles. Mais l'histoire ne garantissait ni l'un ni l'autre de ces avantages : pour elle il n'y avait point d'appui, point d'encouragement, point de joie, point d'intérêt. Les grammairiens, les rhéteurs et les sophistes trouvaient, outre les écrivains de l'Église chrétienne, un sol tout préparé, car le fracas des mots, les jeux de syllabes, les artifices et les figures, le soin de glaner et de recueillir des fleurs ne causaient de danger à personne et profitaient à beaucoup. Personne au contraire ne s'occupait des grands principes de vie et de conduite, d'honneur et de honte, du but et de la mission de l'homme, tels qu'ils se trouvent dans le sort des hommes et des peuples, et tels qu'ils jaillissent de l'histoire des hommes et des peuples. Et comment aussi, dans ces temps d'évidente dissolution, eût-il pu se former un homme qui eût osé concevoir même la pensée de représenter de si montrueux événemens dans leur origine, dans leur connexion, dans leurs résultats ? Où pouvait-on trouver une élévation du haut de laquelle on pût embrasser d'un coup d'œil un mouvement qui s'étendait des hautes montagnes de l'Asie jusqu'à la muraille d'Écosse, jusqu'aux côtes de la Lusitanie, jusqu'à ces lieux où l'Atlas fait la limite du monde habitable ? L'histoire perd son terrain où il n'y a qu'instabilité, ébranlement sans appui, mouvement sans but ; le génie et l'intelligence forment son cercle : où ne se manifestent qu'une pression et une impulsion sauvages, elle refuse son burin.

Trompés par la diversité des phénomènes, par le changement des frontières, par l'apparition de nouveaux noms, par l'extension de dénominations anciennes et par les longues et confuses expéditions, les temps postérieurs ont appelé les singuliers mouvemens qui eurent pour suite la chute de l'empire romain et la ruine soudaine de la domination des Huns, la *grande migration des peuples*. Dans le fait aussi beaucoup d'hommes belliqueux abandonnèrent leur patrie avec une suite de femmes et d'enfans et fondèrent des dominations et des empires, parce que le hasard et la néces-

sité les rendirent conquérans. Ces conquérans transplantèrent le nom de leur peuple dans leur nouvelle domination, tandis que ce nom disparut sur le sol de la patrie par le changement des relations, par l'adjonction à une ligue plus grande, peut-être aussi par la soumission. Mais un départ complet de toute une race de peuples, hommes, femmes et enfans, vieillards et malades, une émigration loin de la demeure des ancêtres, loin de la flamme du foyer chéri, un entier abandon du pays où reposaient les ossemens des pères a certainement eu lieu rarement, n'a peut-être jamais eu lieu. Ce qu'on a coutume d'appeler la grande migration des peuples ne fut autre chose que la destruction de l'empire romain, la fondation de nouveaux états sur ses ruines par d'heureuses bandes guerrières et un changement presque général dans la position respective des États et des peuples (7).

L'histoire du peuple teutsch est heureusement en grande partie étrangère à ces événemens. Sans doute ce furent des Teutschs qui se rendirent maîtres des pays de l'empire romain et y fondèrent ces nouveaux empires qui reçurent d'eux leurs noms; mais l'histoire du peuple teutsch ne doit s'occuper que de ce qui est arrivé sur le sol de la patrie, ou en partant du sol de la patrie dans les pays étrangers pour la conservation et la sûreté, pour les coutumes et les usages, pour l'honneur et la gloire du peuple teutonique. Ceux qui, partis de ce sol sacré, se détachèrent des liens antiques et commencèrent au loin pour leur propre compte une vie nouvelle, qui ne conserva pas avec le Teutschland de relation plus immédiate que celle où la vie de peuples étrangers pouvait être avec la vie du peuple teutsch, ont trouvé dans l'action et dans les malheurs leur propre sort et fondé leur propre histoire. D'abord fils éloignés de la patrie, ils sont bientôt devenus étrangers, indifférens à la langue, aux mœurs et à la civilisation nationale de leur peuple. Ils ont eu de l'influence sur la marche de la vie des Teutschs, parce qu'ils terrassèrent l'ennemi qui depuis cinq siècles avait tenu sous les armes les peuples teutoniques ou parce que, lorsqu'il eut été terrassé, ils le foulèrent aux pieds, et parce que par là ils ont amené les peuples teutoniques à de tout autres relations entre eux comme avec les peuples étrangers. Mais dans leurs entreprises la patrie n'était pas leur pensée ou leur but, mais ils tendaient à leur propre bien-être, ils satisfaisaient leur propre goût, et le hasard même n'a pas jeté à leur ancienne patrie le produit de leurs courses. Ce qui s'est conservé dans la mémoire des hommes au sujet de leurs expéditions et de leurs exploits, de leurs établissemens et de leurs institutions, de leurs mœurs et de leurs usages, a sans doute de la valeur et de l'importance pour l'histoire du peuple teutsch, mais seulement pour le passé et pour ce que firent des hommes et des peuples qui restèrent fidèles au sol teutsch, parce que cela peut servir de confirmation, d'éclaircissement, d'explication. Pour cette raison, l'historien du peuple teutsch ne peut se dispenser de faire d'exactes recherches sur les traditions qui concernent la vie de ces fils éloignés de la patrie, mais il ne peut raconter leur histoire elle-même; il ne doit en tirer que des détails, à peu près comme nous avons tiré quelques détails de l'histoire de l'empire romain lorsqu'ils semblaient nécessaires pour une intelligence plus grande de l'histoire des Teutschs.

On ne peut douter du reste que, par les expéditions, les courses aventureuses et les migrations volontaires ou forcées, les peuples teutschs n'aient perdu beaucoup de leurs forces; mais il est difficile de dire si l'éloignement de ces forces ne fut pas plutôt pour les peuples teutschs une évacuation du superflu qu'une perte du nécessaire. Ce noble tronc avait étendu trop loin ses branches et ses rameaux, et s'était rendu par là impossible le développement à la profondeur nécessaire. Il était de tout côté exposé sans défense aux orages et aux tempêtes sans avoir gagné une solidité convenable. Par l'enlèvement de tant de rejetons, le peuple teutsch de l'est arriva à des limites plus régulières et laissa aux peuples slaves de l'air, de la lumière et de l'espace; mais à l'ouest put se former un monde parent et ami, où le peuplet eutsch put s'élever à la puissance et à la grandeur; enfin aussi la seule chose qui avait toujours manqué et qui avait causé le malheur qui avait pesé sur les Teutschs ne pouvait peut-être s'acquérir que de cette manière ou ne pouvait pas l'être, c'est-à-dire l'union extérieure pour l'égalité intérieure des peuples teutoniques, une alliance pour l'indépendance nationale, un véritable peuple teutsch, et même le christianisme, l'âme des temps modernes,

n'obtint peut-être que de cette manière les moyens de fonder sa domination sur le monde européen.

CHAPITRE VI.

PARTAGE DE L'EMPIRE ROMAIN. — ALARICH, RADAGAIS, STILICHON. — IRRUPTION DE PEUPLES TEUTONIQUES DANS LA GAULE ET EN ESPAGNE.

De l'an 395 à l'an 408.

Quatre mois après la défaite d'Eugène et d'Arbogast, au commencement de l'an 395, mourut l'empereur Théodose, le dernier qui ait régné seul, bien que peu de temps, sur tout l'empire romain; il porte sans l'avoir mérité, le surnom de grand dont on l'a honoré. Il laissa son empire à deux fils, qu'il avait déjà revêtus lui-même de la dignité impériale. Arcadius, jeune homme de dix-sept ans, devait gouverner l'Orient, et Honorius, enfant de onze ans, devait régner sur l'Occident; l'empire toutefois devait rester un seul empire; mais Théodose, avec l'expression de sa volonté, ne laissa pas les moyens de la mettre à exécution. Les premiers hommes de son empire, issus de peuples divers et entrés au service avec un but différent, étaient jaloux, envieux, hostiles les uns envers les autres. Théodose lui-même, avec toute sa considération impériale, n'avait pu étouffer le plus furieux éclat des passions. En sa présence, dans son palais, on en était venu aux injures, aux coups, au meurtre (1). Les derniers événemens avaient fait naître de nouvelles provocations et fondé de nouvelles prétentions. Et maintenant l'empire devait être gouverné par deux jeunes princes auxquels leur âge ne permettait d'avoir aucune pénétration, aucune résolution, aucun parti, qui ne pouvaient gagner aucune confiance, enlever aucune confiance aux autres, qui ne pouvaient s'élever devant ces agitations passionnées, qui bien plus furent à dessein tenus dans l'abaissement et entourés de dévotion et de débauches si longtemps qu'ils devinrent enfin incapables de vouloir et d'agir (2). Arcadius, en vertu des dispositions de son père, fut assisté par Rufin, un Gaulois, qui commandait la garde et qui avait gagné toute la confiance de Théodose; Honorius fut placé sous la tutelle de son beau-frère Stilichon, le Vandale. Ces deux hommes, méfians et jaloux, ne pouvaient arriver à s'entendre. Stilichon, peut-être à cause de ses services plus grands, certainement à cause de sa parenté avec la maison impériale, qu'il avait résolu de resserrer par des liens nouveaux, avait de plus grands droits et cherchait à les appuyer sur une prétendue disposition de l'empereur Théodose. Rufin, homme fier et tenace, poussé par l'ambition et par l'avarice, ne voulait pas reconnaître ces droits et désirait anéantir même le dernier avantage de Stilichon par une alliance égale avec la maison impériale. Ainsi les deux premiers hommes de l'empire agissaient avec passion l'un contre l'autre, cherchaient mutuellement à se contenir, à se nuire, à se renverser, occasionnèrent des menées brutales et amenèrent par là le développement du sort qui avait depuis si longtemps menacé d'éclater.

Les peuples teutoniques le long du Rhin semblent être restés en repos pendant quelques années. Claudien, qui s'efforce toujours de placer ses héros sous une lumière rayonnante, attribue cette tranquillité à la terreur dont Stilichon, par un simple voyage en Gaule et sur le Rhin, avait tellement frappé ces peuples, qu'ils accoururent à lui de tous côtés, se jetèrent à ses pieds, implorèrent la paix et ne l'obtinrent qu'à haut prix. Ainsi vinrent en courbant la tête les rois des Sicambres, déployant leur blonde chevelure, ceux des Franks, dont les discours respiraient la crainte, ceux des Allemanni, dans une humble posture. On vit arriver les terribles Bastarnes, le Bructère, l'habitant de la forêt Hercynienne, le Cimbre sorti de ses vastes marais et les grands Chéruskes venus de l'Elbe. Tout ce qu'avaient pu faire Drusus et Germanicus, tout ce qu'avait pu faire Trajan, n'était rien auprès de l'œuvre de Stilichon! Et pour cette œuvre, il ne lui avait pas fallu plus de jours que d'années à ces grands hommes (3)! Mais Claudien, impudent adorateur des puissans, a emprunté à tous les siècles les couleurs de son tableau; il ne les a pas disposées sans adresse dans le travail de la versification, et les a ensuite tellement rapportées à la vérité du présent, que l'histoire n'a pu rien découvrir qu'il lui soit permis d'admettre comme sa propriété. Les noms même des peuples teutoniques ont la forme antique et se rapportent à d'autres temps (4). Ce qu'il peut donc y avoir de plus

vraisemblable, si toutefois quelque vérité de la vie sert de base au tableau de l'ingénieux poëte, c'est que Stilichon se rendit dans la Gaule et vers les peuples teutoniques pour les maintenir dans des dispositions pacifiques par une distribution de dons et de présens, et qu'il y réussit pour un moment.

Les Goths au contraire, déterminés par les relations de la cour de Constantinople, suivirent une autre route. Après la victoire sur Eugène, une partie des Goths semble être restée en Italie sous les ordres de Gainas; mais Alarich paraît être reparti avec une autre partie. Lorsque Théodose fut mort, Rufin, dans ses vains efforts pour faire épouser sa fille au jeune empereur, peut avoir oublié ou négligé les Goths en général et avant tous le prince Alarich. Selon Jornandès, les présens habituels furent retirés aux Goths; selon Zozime, Alarich était mécontent, après avoir bien mérité par de grands services de Théodose et de sa maison, qu'on ne lui eût pas donné un commandement plus élevé, tandis que Rufin confiait la Grèce par exemple à des mains sans importance et à des hommes indignes (5). Bien d'autres choses peuvent s'y être jointes et avoir réveillé l'ancienne méfiance. Alarich chercha donc à amener les Goths à rompre les liens par lesquels Théodose les avait attachés à l'empire. Il y réussit aisément; les guerriers goths avaient la conscience de leur supériorité. Selon saint Chrysostôme, un de leurs hommes éminens dit que les Romains étaient bien impudens de parler encore de victoires; mais Alarich était un homme distingué, de génie et d'énergie. Les Goths se rangèrent donc sous ses drapeaux et firent de lui leur roi (6). Par là il fut le fondateur de la race royale des Balthes, car il avait déjà depuis longtemps, à cause de sa grande audace, reçu le surnom de *Balthe*, l'audacieux (7). Le nouveau roi commença aussitôt la guerre contre les Romains; il réunit aux troupes qui étaient sous ses ordres au service romain les hommes belliqueux de son peuple (8) et marcha avec cette armée contre les pays méridionaux, contre la Macédoine et la Grèce. On ne sait aucunement ce qu'Alarich fit pour la partie de son peuple impropre à la guerre, qui dut rester dans ses demeures, ni jusqu'à quel point il pourvut à sa sûreté. Mais ce sont eux sans aucun doute qui continuèrent à subsister obscurément encore pendant deux siècles sous le nom de Myso-Goths et disparurent enfin inaperçus dans la confusion générale du temps.

Pendant ce temps Rufin avait été trompé dans ses plus belles espérances par l'eunuque Eutrope. Trois mois après la mort de l'empereur Théodose, Arcadius épousa la fille d'un général distingué, du Frank Bauto, la belle Ælia Eudoxia. Mais ce mariage, par crainte du puissant Rufin, avait été combiné avec un si lâche mystère, qu'il fut trompé lui-même jusqu'au dernier moment, aussi bien que le peuple de Constantinople, et qu'il regarda les préparatifs comme destinés à la fête nuptiale de sa fille (9). Son âme ne supporta pas ce tourment et cette insulte; il aspira à la vengeance, et pour trouver l'occasion de s'y livrer, il ne se borna pas à provoquer partout les troupes gothiques, mais il favorisa encore les entreprises du roi Alarich. Celui-ci traversa donc la Thessalie sans rencontrer de résistance, soumettant tout et remplissant tout de crainte et d'effroi; les Thermopyles, les anciennes portes de sûreté de la Grèce, lui furent ouvertes; toute la Béotie, à l'exception de Thèbes, tomba en son pouvoir; l'Attique tomba aussi entre ses mains; Athènes toutefois fut épargnée. Cette ville, jadis la demeure des Sages, n'était plus connue à cette époque, comme le remarque Synésius, que par l'éducation des abeilles; mais son nom était glorieux, et sur ses murailles se tenait le souvenir de grands siècles passés, comme une Pallas armée (10). Alarich s'entendit donc sans peine avec les habitans, les fit payer et les honora d'une visite aussi gracieuse qu'amicale; puis il se dirigea sur la droite au delà de l'isthme. Corinthe, autrefois si grande, tomba devant ses armes; la vieille Argos se courba, et Sparte, qui n'était plus défendue par des Spartiates, dut obéir à ses ordres. Tout le Péloponèse fut livré au pillage des Goths.

Stilichon, au commencement de ces mouvemens, avait pris des mesures pour arrêter le mal; mais la méfiance de Rufin était trop grande. Il craignait que si Stilichon venait en Orient avec une armée victorieuse, il ne fît valoir les droits qu'il prétendait avoir et ne le renversât tout à fait. L'empereur Arcadius fut donc décidé à envoyer à Stilichon l'ordre de ne pas approcher. Stilichon, parce qu'il pouvait craindre une guerre ouverte et par là une di-

vision réelle de l'empire, recula sans que les courses des Goths fussent réprimées. Les troupes gothiques toutefois, qui, sous les ordres de Gainas, étaient encore en Occident, se rendirent à Constantinople, comme appartenant à cette partie de l'empire. Stilichon s'entendit avec leur chef au sujet de Rufin, leur ennemi commun. Lorsque ces troupes furent arrivées près de Constantinople, l'empereur, selon l'usage de ce temps et sur la demande de Gainas, alla au-devant d'elles avec Rufin pour les recevoir et les passer en revue. Dès qu'on les aperçut, Gainas donna à ses affidés le signal convenu : aussitôt ceux-ci se précipitèrent autour de Rufin et le massacrèrent d'une manière atroce. Ainsi tomba cet homme orgueilleux et puissant, et beaucoup d'hommes en montrèrent hautement une grande joie ; mais sa mort fut tout aussi peu heureuse que sa vie avait été peu favorable. L'eunuque Eutrope s'empara du pouvoir qu'il avait possédé et l'employa avec les mêmes passions pour de nouveaux bouleversemens (11). Stilichon toutefois crut pouvoir désormais exécuter ce qui lui avait été précédemment interdit. L'an 396, il se rendit par mer avec une armée dans le Péloponèse. Mais l'entreprise ne réussit pas, soit que Stilichon, comme Zozime l'en accuse, eût laissé passer le moment favorable, soit que son entreprise, comme Claudien l'indique d'une façon poétique, eût été déjouée par la cour de Constantinople, sans l'assentiment de laquelle il avait agi, soit qu'il se fût présenté des circonstances qu'il ne pût surmonter. Alarich recula devant lui, mais il lui échappa heureusement près d'Elis, emporta sans obstacle le produit de ses courses et se retira en Épire sans que Stilichon jugeât possible ou sage de le poursuivre. Il resta dès lors à peine une autre ressource à la cour de Constantinople que d'apaiser le roi Alarich par la condescendance habituelle. On en revint à ce qu'on avait antérieurement négligé. Alarich reçut comme une récompense de sa témérité ce qui ne lui avait pas été donné comme récompense de sa fidélité, une dignité militaire plus élevée. Il fut nommé gouverneur de l'Illyrie de l'empire d'Orient, et ses Goths restèrent avec lui au service romain. Stilichon au contraire fut déclaré à Constantinople ennemi de l'empire, et tous les artifices de l'impuissance furent employés pour faire valoir cette sentence. Tandis qu'on montrait au roi Alarich, dans son voisinage, la belle Italie, le but principal proposé au pillage et qui était presque intacte, et tandis qu'un Africain, Gildon, était excité à la révolte, les peuples teutoniques le long du Danube et dans l'intérieur du Teutschland furent aussi engagés à ne pas négliger ce moment (12).

Mais il ne fut pas donné à l'eunuque Eutrope de recueillir ce qu'il avait semé. Non loin de lui était un ennemi qui, lié avec Stilichon, fut assez fort pour l'anéantir : c'était Gainas, le Goth. Il voyait l'état déplorable de l'empire ; il savait aussi qu'Eutrope, cet être qui n'était pas un homme, était vu avec un mécontentement et avec une colère mêlés de mépris par les citoyens de tout rang à la tête de l'empire, et que beaucoup d'hommes que, pour renforcer son parti, il avait éloignés des fonctions publiques par un impudent arbitraire, aspiraient à la vengeance. Ce ne fut donc pas à ses yeux une pensée trop audacieuse que de se rendre maître de l'empire, de fonder à Constantinople une domination gothique et de se placer lui-même sur le trône de l'empereur. Mais l'entreprise n'eut pas de résultat, parce que Gainas, à ce qu'il semble, la mena trop méthodiquement et donna par là aux artifices de la ruse et de l'astuce romaines et grecques l'occasion de découvrir et de déjouer ses projets. Il réussit, par l'augmentation des troupes gothiques et par un soulèvement qu'excita Tribigild, le chef des Goths stationnés en Phrygie, à renverser Eutrope et à contraindre l'empereur à une transaction humiliante, en vertu de laquelle il reçut le commandement en chef de toute l'armée ; mais il négligea le moment et perdit son temps en contestations religieuses avec saint Chrysostôme, le pieux et célèbre orateur du christianisme. Un soulèvement à Constantinople rendit les guerriers goths dispersés victimes d'un effroyable désastre. Gainas fut battu avec ceux qu'il tenait encore réunis par un autre goth, Frainta, que l'empereur avait gagné et forcé à se retirer vers le Danube. Là il périt, l'an 400, sous les coups, dit-on, d'un prince hun, Uldès, qui avait marché contre lui sur le bas Danube. Sa tête fut portée à Constantinople et promenée dans les rues à la grande joie de la multitude. Des liaisons fécondes en malheur furent établies avec les Huns ; mais le destin auquel l'empire d'Occident ne pouvait se soustraire

plus longtemps fut détourné de l'empire d'Orient.

Pendant cette série d'intrigues, d'indignités et d'ignominieuses démarches, Stilichon avait soutenu la guerre dangereuse contre Gildon en Afrique. Gildon fut vaincu; seulement il ne fut pas vaincu par la puissance de l'empire, mais par une malheureuse discorde, que son frère Mascezil fit tourner à l'avantage des Romains. Par ce frère, la trahison et la perfidie furent introduites dans son armée; le premier enthousiasme des Africains s'éteignit, et il ne servit de rien à cet homme audacieux d'avoir rassemblé et armé pour sa cause et pour celle de sa patrie une masse de soixante et dix mille individus. Gildon lui-même trouva la mort dans la fuite, et l'Afrique, encore une fois soumise à la domination romaine, se prépara un autre sort bien plus malheureux. Mais Stilichon, par cette guerre doublement onéreuse parce que l'Italie était habituée à se nourrir des blés d'Afrique, fut mis dans l'impossibilité d'accorder aux peuples teutoniques le long du Rhin l'attention qu'ils réclamaient (13). Ils semblent donc s'être mis en mouvement, et Stilichon, après que la guerre d'Afrique fut terminée, se vit contraint de se rendre de nouveau en Rhétie et en Gaule pour maintenir ou rétablir les relations paisibles, bien qu'Alarich, sous les dehors du service de l'empire d'Orient, se tînt près de l'Italie dans des dispositions hostiles et dans une situation équivoque. La position d'Alarich à l'égard des deux empires ou à l'égard des deux pouvoirs ennemis dans le seul empire ne saurait être déterminée. Évidemment on a cherché des deux côtés tantôt à le gagner, tantôt à le perdre par des provocations et par des séductions, par des promesses et par des tromperies; mais Alarich, dans la conscience de la force de ses Goths et de sa propre énergie, se tenait au-dessus de ses menées, restait l'ami des uns sans rompre avec les autres et entrait en négociation avec une partie, tandis qu'il concluait avec les autres (14). Il se tenait ainsi tranquille sous le vaste réseau des intrigues que l'on continuait à disposer avec une égale activité à Constantinople et à Milan, et il se levait de temps en temps pour le secouer ou pour le déchirer. Il est impossible, il est vrai, à l'histoire de le débrouiller et de suivre les fils dont il se composait. Il semble toutefois qu'Alarich avait eu le projet de faire une tentative sur Rome et sur l'Italie pendant la guerre d'Afrique. L'issue rapide et inattendue de cette guerre empêcha l'entreprise; mais l'éloignement de Stilichon en Gaule en amena l'exécution.

L'an 401, Alarich commença les hostilités contre l'empire d'Occident, comme général de l'empire d'Orient, pour mettre à exécution le décret qui avait été prononcé à Constantinople contre Stilichon (15). Mais il ne fit pas d'abord de grands progrès, soit parce qu'il trouva de la résistance devant Aquilée, soit parce qu'il voulait s'assurer des Alpes pour un revers possible; vraisemblablement aussi parce qu'il était lié avec d'autres peuples teutoniques et comptait sur leur coopération. Deux ans après il fit réellement irruption en Italie et remplit tout de crainte et d'effroi. La cour, décidée dès le principe à quitter l'Italie, s'enfuit à Ravenne, car la position inaccessible de cette ville, derrière des marais et près de la mer, semblait pouvoir garantir la sécurité désirée. Les murs de Rome furent réparés en grande hâte. Stilichon, moins certainement parce que, selon Claudien, il était sûr des dispositions pacifiques des peuples teutoniques le long du Rhin, que parce que la nécessité du moment justifiait toute mesure, appela à lui toutes les légions de la Gaule; la Bretagne elle-même, pressée depuis longtemps par les Pictes, les Scots et les Saxons, fut livrée en proie (16) pour donner à l'Italie, l'antique siége de la domination, des forces qui fussent suffisantes pour sa défense. Mais il est impossible de disposer dans un ordre historique les misérables indications pleines des contraditions les plus choquantes, que les écrivains fournissent sur les événemens les plus proches (17); le vernis poétique dont Claudien a recouvert ces indications a changé complétement la vérité en mensonge, sans pouvoir cependant cacher la honte et le malheur de Rome. Voici ce qui peut être le plus vraisemblable; cela ressort de la position des peuples et de la corrélation des mouvemens sans être inconciliable avec les assertions des historiens et même avec les allusions des poëtes.

Alarich pénétra au delà du Pô, brûla et pilla, sans rencontrer d'autre résistance que celle que lui opposèrent les murailles des villes. Stilichon se tenait avec son armée en Rhétie et cherchait à contenir soit par l'épée, soit par de l'or et des présens, les peuples teutoniques sur le Danube, vraisemblablement alliés

d'Alarich, sous un prince nommé Radagaise (18). Pendant ce temps, l'empereur entra en négociation avec Alarich et lui fit de grandes promesses pour procurer à son beau-père Stilichon le temps dont il avait besoin. Alarich entra dans ces propositions; il avait des raisons pour attendre l'arrivée des guerriers confédérés. Sur ces entrefaites, Stilichon réussit à atteindre son premier but; il accourut aussitôt avec son armée de Rhétie en Italie, et Alarich, accusant les Romains d'avoir traîtreusement rompu les négociations, fut forcé de marcher à sa rencontre. Près de Pollentia, non loin de l'endroit où, cinq siècles auparavant, Marius avait anéanti les Cimbres, on en vint à une bataille le jour de Pâques. Elle fut décidée contre Rome. Claudien s'est fatigué à tresser à Stilichon une couronne de vainqueur, et Prudence n'a pas manqué d'y ajouter la croix; mais Orose et Jornandès, Cassiodore et Prosper s'accordent pour assurer que l'armée romaine fut mise en fuite par Alarich (19). Il pouvait bien convenir toutefois aux poëtes louangeurs de représenter la fuite comme une victoire, en s'appuyant sur ce qu'Alarich ne poursuivit pas son ennemi dans les Alpes, mais se dirigea de nouveau vers l'intérieur de l'Italie, parce qu'il espérait dans l'arrivée de ses alliés du Danube, et rendit par là possible à Stilichon le retour sur le champ de bataille. Mais Alarich menaçait Rome par son expédition et mettait tout le pays en danger. Il ne resta d'autre ressource que d'apaiser le redoutable vainqueur par de nouvelles négociations et de détourner de l'Italie sa main vengeresse en faisant droit à ses réclamations. Alarich se décida à un traité. Indépendamment d'un tribut, on lui donna, avec l'Illyrie orientale qu'il gouvernait déjà, la partie de l'Illyrie qui appartenait à l'Occident dans l'espoir de réunir par là à l'empire d'Occident l'Illyrie tout entière (20). Ainsi Alarich, enrichi par le pillage de l'Italie, fut établi sur les frontières des deux empires au service de l'un, au service de l'autre, dans le fait comme un prince indépendant, qui pouvait se tourner vers l'Orient et vers l'Occident, selon que les relations l'entraînaient ou que son génie le poussait. Du reste le prétexte d'une bataille de Vérone, qui a été célébrée par Claudien comme livrée après le traité avec Alarich, était sans doute nécessaire pour couvrir jusqu'à un certain point la honte des Romains. Le départ de l'armée des Goths, chargée de butin, devait être poétiquement changé en fuite! Et par quel autre motif aurait-on pu justifier le magnifique triomphe qu'Honorius et Stilichon célébrèrent à Rome après qu'Alarich se fut éloigné? Sur quoi aurait-on pu appuyer cette pompeuse inscription, que *le peuple goth était dompté à tout jamais?* Et cependant de telles déceptions étaient nécessaires pour ramener quelque tranquillité dans les esprits effrayés.

Mais le mensonge ne se soutint pas longtemps. Alarich était ressorti de l'Italie l'an 404, et dès l'année suivante Radagaise pénétra dans ce pays par les Alpes Tyroliennes avec une grande armée de peuples teutoniques dont personne n'a appris le nom dans la confusion de l'époque. Radagaise lui-même est appelé roi des Goths par Orose et par saint Augustin; l'un et l'autre disent qu'il était païen; Orose en fait aussi un Scythe. Ces deux hommes étaient contemporains; mais ils vivaient loin des événemens; Orose avoue même qu'il n'écrit que d'après la renommée, et saint Augustin ne veut pas instruire, mais émouvoir. Selon l'assertion de Prosper, c'était un roi des Huns; mais Zozime, qui l'appelle Rodogaise, ne lui donne pas d'autre nom ni aucune dignité. Son armée consistait, d'après le chiffre le plus élevé, et c'est Zozime qui le donne, en quatre cent mille hommes, qui appartenaient aux peuples celtiques et germaniques établis entre le Danube et le Rhin; d'après le chiffre le moins élevé, que donne Orose, elle se composait de deux cent mille Goths. Photius a conservé d'Olympiodore l'indication que toute l'armée avait presque douze mille Chieftains (21). Tout ici est incertain et exagéré; tout repose sur de simples bruits. On ne peut même pas déterminer jusqu'où Radagaise pénétra en Italie, et encore moins de quelle manière ce pays peut avoir échappé au nouveau danger qui le menaçait. Il arriva jusqu'à Florence; il arriva jusqu'à Rome (22). Dans cette ville le paganisme s'agita encore une fois. Ses partisans crurent que la terreur dont fut frappée Rome, que ne protégeaient pas ses nouveaux saints, était favorable pour relever les autels des anciens dieux et ramener les adorateurs du Sauveur aux temples et aux sacrifices; mais leur espérance fut vaine. L'entreprise du roi Radagaise échoua; l'Italie fut purgée du peuple barbare, et les écrivains chrétiens attribuent d'autant plus vo-

lontiers cette délivrance aux miracles de leur foi, que les païens avaient plus expressément attribué à ces croyances les malheurs de l'empire. Après, dit-on, que l'une des trois bandes dont se composait l'armée de Radagaise, et qui était forte de cent mille hommes, eut été entièrement anéantie par des Alains et par des Huns au service romain commandés par Sarus et Uldin, sans qu'un seul Romain eût trouvé la mort, les débris furent cernés sur les montagnes près de Fæsulæ, et épouvantés par la faim, la soif et les maladies au point que tous ceux qui survécurent à ces calamités se rendirent prisonniers aux Romains; Radagaise lui-même essaya de se sauver, mais il fut saisi dans sa fuite et mis à mort par ordre de Stilichon. Mais ce récit ne mérite ni la moindre croyance ni la moindre réfutation; tout ce qui est arrivé antérieurement et tout ce qui arriva plus tard témoigne contre lui. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que Stilichon, peut-être après un heureux combat contre une partie des Teutschs livré, si l'on veut, près de Fæsulæ, réussit à conclure un accommodement avec l'armée ennemie, qui avait perdu son chef, et que, ne cherchant qu'à la faire sortir d'Italie, il l'engagea à passer dans la Gaule et la paya même pour une expédition dans ce pays. Car on peut établir comme un fait indubitable que les Teutschs, qui avaient fait irruption en Italie en trois corps, disparurent de ce pays; qu'à la fin de l'an 406, trois bandes de guerriers teutschs, désignés sous les noms de Vandales, de Suèves et d'Alains, passèrent le Rhin et entrèrent dans la Gaule, et que ces troupes venaient de la même contrée, sur le moyen Danube, d'où l'invasion en Italie avait eu lieu. Stilichon devait, sans aucun doute, à quelque condition que ce fût, surtout à cause de l'incertitude des relations avec Alarich et avec la cour de Constantinople, chercher le salut de l'Italie. Nous ne sommes pas informés de l'état de la Gaule à cette époque; mais Stilichon ne pouvait pas compter un seul jour sur cette province; elle était ouverte à l'ennemi par l'éloignement des légions. Les Allemanni et les Franks avaient vraisemblablement déjà commencé à occuper le pays et à forcer les villes; Trèves, l'ancienne résidence de l'empereur d'Occident, était en leur pouvoir. Si Stilichon poursuivait en Italie cette lutte dangereuse, il était à supposer qu'Alarich s'en mêlerait et que tout l'empire serait perdu; mais si l'Italie était sauvée, il pouvait espérer que la Gaule, pour la possession de laquelle les barbares devaient en venir à une lutte entre eux-mêmes, serait reprise de la même manière qu'elle avait été jadis réunie de nouveau à l'empire. Dans le fait, Jornandès parle d'un traité par lequel on aurait accordé la Gaule et l'Espagne aux Teutschs pour les éloigner de l'Italie. Sans doute il prétend que ce traité fut conclu avec Alarich. Jornandès met cependant ce traité en rapport avec les Vandales; il place la prise de Rome après la bataille de Pollentia; il ne connaît pas Radagaise, et d'autres écrivains citent à plusieurs reprises Alarich et Radagaise comme unis pour une même œuvre. Prosper dit positivement que les Romains trouvèrent quelque occasion de résistance et remportèrent une victoire signalée sur le troisième corps de l'armée ennemie. Olympiodore indique une alliance entre Stilichon et Radagaise; dans Zozime, Radagaise disparaît derrière le Danube, où Stilichon doit l'avoir fait périr par les armes. Orose et d'autres écrivains anciens assurent que Stilichon détermina les Alains, les Vandales et d'autres peuples à une irruption dans la Gaule, et que ces peuples se mirent en route pour chasser les Franks de cette contrée. Mais une telle provocation de Stilichon serait tout à fait inconcevable si l'on voulait y voir autre chose qu'une concession à laquelle de pressantes circonstances le forcèrent. Enfin on assure que Stilichon laissa souvent échapper les ennemis, et il se manifesta contre lui un mécontentement général, parce que ses mesures n'eurent pas le résultat qu'on avait pu en espérer, et parce qu'ensuite, comme il est naturel à l'homme, on fit retomber sur lui ce qui résultait réellement de circonstances insurmontables (23).

En tout cas, l'Italie fut délivrée l'an 406. La Gaule au contraire, privée depuis longtemps de ses propres forces et n'étant plus défendue par les légions, fut, au commencement de l'année suivante, attaquée par plusieurs essaims de guerriers teutschs (24) et parcourue d'une frontière à l'autre. Les Alains, les Vandales et les Suèves sont nommés de préférence. Quelques écrivains se contentent de ces noms ou se bornent à ajouter: « *et beaucoup d'autres.* » Quelques-uns peut-être y joignent les Burgundes. Saint Jérôme signale aussi les Quades, les Sarmates, les Gépides, les Saxons, les Allemanni

et les Franks ; Grégoire de Tours indique de plus les Suèves en ajoutant : « c'est-à-dire *les Allemanni* (25). » Et on peut supposer certainement que les Allemanni ne négligèrent pas l'occasion pour étendre du moins leur territoire ; et si alors seulement les villes de la rive gauche du haut Rhin, Strasbourg, Spire, Worms, furent conquises, comme on l'assure, cette supposition reçoit un nouveau degré de vraisemblance. On peut bien admettre aussi que le passage du Rhin par l'armée teutonique eut lieu vers l'embouchure du Mein, car les Allemanni ne paraissent pas avoir été lésés par cette expédition, puisqu'ils ne s'y opposèrent pas ; on fait au contraire mention d'un combat entre les Vandales et les Franks et qui ne fut soutenu que par les Vandales seulement, parce qu'après qu'ils eurent perdu vingt mille hommes avec leur roi Godigisel, ils furent secourus par les Alains, sous Respendial, leur roi, au moment du plus grand danger (26). Mayence est aussi mentionnée comme la première ville qui fut prise et détruite par les guerriers barbares. Mais ce qui peut être arrivé au delà dans la Gaule ne peut être signalé qu'en général, à cause du manque de renseignemens précis. Les écrivains élèvent les mêmes plaintes qui s'étaient fait entendre antérieurement lors de la guerre des Goths. Comme alors tout le pays depuis le Danube et les Alpes jusqu'à la mer, de même maintenant tout le pays depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées fut, dit-on, rempli de sang et de dévastations, de mauvais traitemens et d'atrocités de toute espèce exercées contre le sacré comme contre le profane. On ne peut assurément douter non plus que les contrées sur lesquelles pesa cette guerre sauvage n'aient éprouvé de grands maux ; les murs des villes furent renversés ; le feu et le fer déployèrent leur fureur ; la nécessité et la colère firent piller ; la nécessité et la colère firent détruire ; des ouvrages de l'art, de la magnificence, de la vanité ou de l'orgueil ; de grands établissemens fondés pour l'utilité, pour l'ornement, pour les plaisirs de la vie, furent endommagés, mutilés, anéantis ; un malheur infini s'étendit sur des maisons particulières et sur des individus ; les ornemens sacerdotaux ne furent pas d'un plus grand secours que le costume laïque ; les mères de famille et les jeunes filles ne trouvèrent pas de défense, et les vieillards ne trouvèrent pas plus de protection dans leurs cheveux blancs que les adolescens dans leur innocence. De plus, la désolation peut avoir été bien augmentée par la part que beaucoup d'hommes qui vivaient sur le sol gaulois prirent à la cause des vainqueurs. Des Teutschs, établis comme colons, se rangèrent vraisemblablement du côté de leurs compatriotes ; des cultivateurs et des habitans des villes, depuis longtemps sans force contre une continuelle oppression, prirent part au pillage du pays sous l'ancien nom de Bagaudes, et des esclaves brisèrent les chaînes de la servitude pour courir sur les pas des vainqueurs à la liberté et à la vengeance. On peut, pour toutes ces circonstances, ajouter d'autant plus de foi aux contemporains que l'on pourrait les supposer avec confiance, même si aucune plainte n'était arrivée jusqu'à nous (27). Mais les courses et les actions, les aventures et les dangers au milieu desquels eurent lieu ces scènes de terreur nous sont inconnus, et les événemens subséquens prouvent qu'ils n'ont aucunement pu être généraux. Du reste une connaissance plus complète pourrait à peine nous fournir quelque instruction ; l'essentiel pour l'histoire du peuple teutsch reste toujours que les armées teutsches se maintinrent dans la Gaule ; qu'ils ne revinrent jamais dans le pays de leur patrie, et que bientôt ils franchirent les Pyrénées et fondèrent des souverainetés particulières en Espagne sous les noms de Suèves et de Vandales.

Il est impossible de dire dans quel but les armées teutoniques avaient passé le Rhin, si ce fut pour une conquête durable dans la Gaule ou seulement pour une course de pillage à la manière des anciens temps ; mais l'expédition en Espagne fut probablement l'œuvre des circonstances, et la fondation de nouveaux empires fut entreprise par nécessité dans des vues de conservation et de sûreté. En effet leur irruption dans la Gaule donna lieu à un soulèvement qui s'étendit bientôt sur toutes les provinces septentrionales et occidentales de l'empire. Non plus par suite de l'ancienne arrogance, mais par danger et par crainte, les troupes de l'île de Bretagne, dont les communications avec l'Italie et avec l'empereur Honorius étaient interceptées, mirent un nouvel empereur à leur tête. Après de longues et inquiètes démarches, elles revêtirent un simple soldat de la pourpre, par cela seul qu'il s'appelait Constantin, car elles admettaient une sorte de relation superstitieuse

entre ce nom et la Bretagne en souvenir de Constantin-le-Grand, qui cent ans auparavant, dans des circonstances difficiles, était parti de l'île de Bretagne, et avait réuni de nouveau l'empire déchiré et semblait l'avoir ramené à son ancienne grandeur (28). Le nouvel empereur, voulant marcher sur les traces de celui qu'il prétendait prendre pour modèle, passa aussitôt en Gaule et augmenta par son apparition les secousses de ce malheureux pays. D'un côté les courses des armées teutoniques furent favorisées par cet événement; de l'autre l'entreprise du nouvel empereur fut facilitée par les armées teutoniques, car Constantin paraît avoir conclu avec elles des traités (29) pour résister en Gaule et en Espagne aux partisans d'Honorius et pour être reconnu comme empereur dans ces deux provinces. Tantôt à son service, tantôt comme ses alliés, tantôt combattant comme ennemis, les Vandales et les Suèves s'ouvrirent enfin le passage des Pyrénées, sans que peut-être eux-mêmes eussent pressenti qu'ils ne repasseraient plus ces montagnes.

CHAPITRE VII.

PRISE DE ROME PAR ALARICH, LE GOTH.

De l'an 408 à l'an 410.

Les événemens accomplis dans les pays occidentaux de l'empire romain et que nous venons de raconter mettaient la cour de l'empereur Honorius dans le plus grand embarras. Les plans de Stilichon étaient entièrement renversés par le soulèvement de Constantin. Cependant il est très-difficile de se faire un jugement sur cet homme et sur ses projets. Il vivait dans un temps qui s'agitait d'une manière sauvage, tel qu'on en trouve à peine un autre aussi loin que remonte l'histoire des hommes, et il était placé à une hauteur d'où chacun attendait conseils et salut sans être lui-même capable de résolution et d'action. Les coups du sort devenaient de jour en jour plus rudes, les forces de la résistance de jour en jour moindres. Stilichon, bien qu'allié par les liens les plus intimes à la maison impériale, était un étranger dans l'empire; l'empire était pressé par les alliés de son peuple; l'envie et la jalousie l'entouraient; il ne pouvait compter sûrement sur personne, pas même sur l'empereur, son beau-frère, qui n'offrait de sûreté à personne par la faute peut-être de Stilichon. Aucuns principes ne pouvaient être appliqués; la vicissitude du moment décidait la conduite; le seul allié était le hasard et une longue habitude, et le souvenir de l'antique fortune de Rome pouvait seul donner quelque confiance. Dans de telles relations toutes les mesures devaient avoir une apparence équivoque; de fortes résolutions s'éteignaient en elles-mêmes et excitaient comme inutiles un blâme amer; la condescendance et la lenteur étaient regardées comme une trahison par les passions et les infirmités de cette génération. Stilichon devait périr parce qu'il fut manifeste que la route où il entra, bien qu'il lui fût impossible d'en trouver une autre, ne conduisait pas hors du labyrinthe où l'on était engagé, et où l'on était toujours poussé en avant sans pouvoir s'arrêter et qui n'avait d'issue que dans l'abîme de la destruction.

Stilichon peut avoir donné, dans le principe, peu d'attention aux événemens de la Gaule. La conservation de l'Italie lui tenait à cœur; il ne songeait qu'à la position menaçante d'Alarich, et il cherchait à gagner, à paralyser ce redoutable ennemi ou à l'éloigner par une guerre contre l'empire d'Orient; mais le soulèvement de Constantin mettait tout en danger. Comme naguère les légions avaient été tirées de la Gaule pour protéger l'Italie, de même une armée fut envoyée maintenant dans la Gaule, également pour protéger l'Italie. Le Goth Sarus obtint le commandement de cette armée. Et ainsi la guerre commença sur les Pyrénées comme sur les Alpes contre Constantin, et fut faite sans succès sur un point comme sur l'autre; Sarus se vit bientôt contraint de revenir en Italie. Mais l'armement pour cette guerre semble avoir rendu impossible de payer à Alarich le tribut qui lui avait été promis. Alarich, sentant bien sa force, entra aussitôt en campagne avec son armée et se rendit maître des défilés des Alpes qui séparent l'Italie de la Pannonie. Menaçant l'Italie de cette position formidable, il envoya, comme Zozime (1) le raconte, l'an 408, un message à Stilichon, et demanda non-seulement ce qui lui avait été promis, mais aussi un dédommagement pour l'expédition qu'il avait entreprise pour qu'il fût fait droit au traité. Stilichon accourut aussitôt de Ravenne à Rome, où l'empereur se trouvait. Le sénat fut assemblé. Beaucoup de membres, poursuivis toujours, comme par un fantôme, par les anciennes illusions de la

grandeur et de la majesté romaines, insistèrent pour la guerre. Mais Stilichon, reconnaissant bien l'impossibilité du succès, demanda que l'on se rendît aux demandes du roi goth, qui étaient fondées sur les traités. On aima donc mieux payer à Alarich quatre mille livres d'or, et Stilichon alors conçut l'espérance de décider le roi Alarich à une expédition en Gaule; mais les passions avaient reçu de nouveaux alimens. Lampadius s'écria : « Ce n'est pas là une paix, c'est une soumission (2). » D'autres renfermèrent leur ressentiment dans leur cœur et furent d'autant plus dangereux. Les troupes furent excitées. On insinua à l'empereur lui-même des choses qui le rendirent méfiant. Cette méfiance s'accrut aisément parce que Stilichon, voyant près de ce faible prince un entourage si hostile, n'osait lui faire connaître ses projets pour le salut de l'empire. Il chercha à le tenir éloigné de Ravenne, de son voisinage et de celui d'Alarich, et put encore moins lui permettre un voyage à Constantinople où Arcadius était mort et n'avait laissé qu'un fils mineur. Dans ces circonstances, un homme astucieux, nommé Olympius, accompagna l'empereur, que Stilichon n'avait pu détourner du voyage de Rome à Ravenne. Cet homme avait su s'insinuer dans la faveur d'Honorius par une hypocrite dévotion. En route il mit à profit cette faveur et annonça à l'empereur que Stilichon avait le projet de placer son fils Euchérius sur le trône de Constantinople pour en faire bientôt peut-être l'unique maître de l'empire; ce fut le coup décisif. Honorius, qui ne comprenait pas sa position, se laissa arracher son consentement au meurtre de son beau-père. Aussitôt l'empereur fut conduit à l'armée qui était réunie à Ticinum; les soldats furent excités à une émeute; il en résulta d'horribles cruautés. Les amis et les partisans de Stilichon furent massacrés sans pitié et sans miséricorde. Lui-même ne trouva à Ravenne, au pied des autels, ni vérité ni sûreté; il fut entraîné hors de l'église et poignardé (3). Ceux qui lui étaient le plus proches et que ne protégea pas leur parenté avec l'empereur eurent une fin déplorable, et l'aveugle fureur de ces lâches Romains se fit jour à travers un horrible massacre des Teutschs d'Italie, de tout âge et de tout sexe.

Alarich reçut la nouvelle de ces ignominieux événemens dans les montagnes du Noricum, où il attendait tranquillement le paiement des quatre mille livres d'or. Aussitôt il insista sur la stricte exécution du traité. On ne satisfit pas à ses réclamations, soit qu'à la cour d'Honorius on ne pût y satisfaire, soit que dans un aveuglement passionné on espérât maintenant encore pouvoir faire la guerre que l'on avait naguère demandée. Là-dessus Alarich appela à lui en Italie son beau-frère, le jeune et bel Athaulf, avec une autre armée de Goths (4); lui-même pénétra aussitôt en Italie. La terreur le précéda. Tous les guerriers teutschs au service romain, tous les hommes teutschs qui avaient échappé à la mort accoururent au devant de lui et lui demandèrent protection et vengeance. Les Romains, qui n'avaient pas manqué d'ardeur pour le meurtre, manquèrent de courage pour une lutte honorable. Olympius, auquel était remise maintenant la direction des affaires publiques, ne voulut pas par méfiance mettre l'expérimenté Sarus à la tête de l'armée, mais il y plaça des hommes aussi insignifians que lui-même; Sarus resta inactif et attendit dans sa colère le développement des choses. Alarich ne trouva pas de résistance; il s'avança, comme pour la solennité d'une fête, au delà du Pô, passa devant Ravenne et se dirigea en droite ligne sur Rome. Le cruel assassinat de la princesse Serena, sœur de l'empereur, femme de Stilichon, ne fit pas reculer le puissant vainqueur. Bientôt la ville éternelle vit l'armée teutonique à ses portes et fut aussitôt réduite à une extrémité inexprimable. Alarich se rendit maître du Tibre et occupa tous les abords. En peu de temps les vivres manquèrent, et la famine répandit dans la ville la crainte et la terreur, et des maladies dangereuses furent la suite de ces privations et de ces souffrances. Les prières et les cérémonies saintes ne furent d'aucun secours. Des hommes qui avaient perdu la confiance en eux-mêmes perdirent aussi la confiance en Dieu. Ils auraient volontiers reçu des anciens dieux le salut que des hommes de Toscane prédisaient par le tonnerre et par l'orage, et l'évêque Innocentius lui-même n'était pas éloigné d'admettre ce secours pourvu qu'on pût l'obtenir en secret; mais on regarda comme inadmissibles pour des âmes chancelantes des sacrifices publics aux frais de l'État et des pratiques à la manière des ancêtres, soit par inquiétude pour les résultats terrestres, soit par crainte de l'éternité. Il ne resta pour détourner ou diminuer la désolation

d'autre ressource qu'une négociation avec le roi ennemi. Le gouverneur Basilius et le comte Jean, premier secrétaire de l'empereur, se rendirent dans le camp d'Alarich et lui transmirent le message du sénat : « Les assiégés étaient prêts à accéder à un accommodement sous des conditions raisonnables ; mais le peuple romain était aussi prêt au combat ; il avait pris les armes, et il était nombreux. — Plus l'herbe est épaisse, plus il est facile de la faucher, » répondit Alarich avec ironie et dédain (6). Il ne lèvera le siége que lorsque tout l'or et l'argent, tous les meubles et tous les esclaves auront été livrés : « Que nous laisseras-tu donc ? dirent les envoyés effrayés. — La vie, » répondit Alarich avec un profond mépris. Le roi toutefois accorda une trêve aux supplians, afin qu'ils pussent rapporter sa réponse à la ville qui l'attendait avec terreur. On ne pouvait trouver de milieu ; aucun expédient ne se présentait. L'espérance d'un secours était depuis longtemps évanouie. Une seule ambassade fut envoyée pour faire modérer le plus qu'il serait possible les exigences de ce dur oppresseur. Alarich se laissa fléchir. Rome se chargea de fournir cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille vêtemens de soie, trois mille peaux teintes en pourpre et trois mille livres de poivre, et Alarich promit de lever le siége. On ne put réunir l'or par les contributions des particuliers. On ôta donc aux anciens dieux leurs ornemens d'or et d'argent, pour satisfaire l'ennemi barbare; et après que l'antique vertu romaine eut disparu de la vie et que l'antique bravoure romaine eut depuis longtemps été changée en honte devant les Teutschs, la statue de la Vertu fut aussi portée en offrande à un prince teutsch, cette statue dont après tout la vue ne pouvait exciter désormais que la douleur et la honte. Puis Alarich se retira, mais presque tous les esclaves de Rome s'étaient enfuis de chez leurs maîtres et se joignirent à l'armée des Goths. Selon Zozime, qui a conservé toutes ces indications, leur nombre s'élevait à quarante mille.

L'empereur Honorius avait approuvé le traité fait avec Alarich pour le salut de Rome ; mais il peut encore avoir contenu des conditions secrètes ; en particulier il était dit qu'Alarich devait entrer avec toute son armée au service de l'empereur, que toutefois on lui donnerait des otages pour sa sûreté. Mais dans le même temps où Alarich se retirait de Rome, un accommodement fut conclu entre Honorius et le rebelle Constantin, et celui-ci, qu'Honorius n'avait pu vaincre, fut reconnu comme son collègue à l'empire. Aussitôt tout lien fut rompu avec Alarich. Cinq légions vinrent de Dalmatie par la mer Adriatique pour mettre Rome en sûreté ; ces légions, fortes de six mille hommes, étaient considérées comme le noyau de l'armée romaine par leur énergie et leur bravoure. Athaulf, beau-frère d'Alarich, qui, dans ce moment descendait des Alpes et s'avançait vraisemblablement en paix, se fiant sur le traité conclu, fut surpris, et onze cents hommes de son peuple périrent victimes de cette perfidie. D'autres mesures furent encore prises dans le même esprit ; mais l'aveuglement ne fut pas de longue durée. Athaulf ne fut pas arrêté dans sa marche. Alarich, qui était resté cantonné avec son armée en Toscane, anéantit entièrement les six mille Dalmates, et cent hommes seulement échappèrent par la fuite à la mort. Puis il marcha de nouveau contre Rome, et la cour impériale, effrayée par ces événemens, ébranlée de plus par l'incertitude religieuse, par les opinions païennes de beaucoup de guerriers barbares mêlés aux pieux et dévots partisans du christianisme (7), tomba dans un nouveau trouble. Les officiers de l'empereur se rejetaient les uns sur les autres la faute de tous les revers; les soldats se montraient mécontens et mutins ; l'un espérait le salut par un moyen, l'autre par un moyen opposé; l'unité n'était nulle part, nulle part il n'y avait de conseil et de secours. Rome, exposée de nouveau aux anciennes souffrances et à l'ancienne terreur, envoya à plusieurs reprises une députation à la cour impériale. L'évêque Innocentius était lui-même au nombre des derniers députés ; Alarich leur donna une escorte. Leurs prières et le renversement d'Olympius amenèrent de nouvelles négociations, qui eurent lieu à Arminium (aujourd'hui Rimini) entre Alarich et Jovius, qui dirigeait maintenant les affaires de l'empire. On ne peut nier qu'Alarich se soit conduit avec modération dans ces négociations, d'après l'état des choses. Ses prétentions furent reconnues raisonnables par beaucoup de Romains, et il les exposa en termes bienveillans et d'une manière pacifique. On peut nier tout aussi peu qu'Alarich voulait être et rester maître de l'Italie. Il demandait,

outre un tribut et une quantité déterminée de blé, la cession de la Vénétie, de la Dalmatie et du Noricum, et par conséquent la possession des abords de l'Italie pour ses Goths; de plus on devait lui donner le commandement en chef de toute l'armée romaine. Pour tout cela, Alarich promettait de se charger de la défense de l'Italie contre quelque ennemi que ce fût, et il pouvait faire cette promesse d'autant plus fermement que, dans de tels rapports, cette défense était pour lui-même un intérêt et un besoin. Mais évidemment, si ces propositions étaient admises, il ne restait plus au service de l'empereur, mais l'empereur devenait à tous égards dépendant de sa volonté. Aussi le sentiment de l'extrême misère et du dernier abandon fait seul concevoir que quelques conseillers de l'empereur aient pu accéder à de telles propositions et que des historiens aient pu les trouver équitables. Il est au contraire très-facile de concevoir qu'Honorius n'ait pu se résoudre à les admettre, alors même qu'Alarich eût modéré d'une manière importante ses prétentions (8), parce qu'il reconnaissait bien que rien ne le garantissait contre de nouvelles exigences; mais il n'y avait de droiture et de vérité ni d'un côté ni de l'autre. Alarich tenait vigoureusement la victime qu'il croyait avoir saisie, et la cour impériale s'efforçait toujours de gagner un jour de plus, jusqu'à ce que peut-être quelque événement heureux donnât une issue à ce labyrinthe.

Pendant ce temps, Alarich, fatigué de ces lenteurs et aigri par les tergiversations de l'impuissance, serra Rome de plus près et causa encore une fois par la conquête du port d'Ostie la plus désolante famine dans cette malheureuse ville. Il demanda que les Romains se réunissent à lui contre leur empereur: ils n'avaient pas le choix; l'obéissance était leur seule arme. En conséquence, par la volonté d'Alarich, Attale, préfet de la ville, homme vain, ignorant, grand parleur, fut placé sur le trône, revêtu de la pourpre, orné de la couronne. Puis les portes furent ouvertes aux Goths, et Alarich et ses compagnons entrèrent au service du nouvel empereur. Alarich reçut le commandement en chef de l'armée à pied et à cheval, et Athaulf, comme Sozomène nous l'apprend, fut fait commandant de la garde à cheval (9). Attale, dans un discours bien disposé, promit aux Romains de leur rendre l'empire du monde. Rome répondit avec une joie bien faible à ces vaines paroles, et Alarich se moqua en lui-même de la misérable vanité de l'empereur aveuglé et du peuple séduit ou abusé. L'illusion cependant dura peu. La méfiance d'Attale contre les Goths était juste; mais il était ivre de sa fortune et il ne reconnaissait pas qu'Alarich ne l'avait salué empereur ni par considération ni par bienveillance, mais seulement pour montrer à l'empereur Honorius qu'il était maître de l'Italie et qu'il pouvait la donner à qui il voulait. Il ne sentait pas la dépendance de la créature envers le créateur et croyait pouvoir régner sans son maître. Il rejeta donc le sage conseil d'Alarich, de s'emparer le plus promptement possible de l'Afrique, le grenier de l'Italie, avec des troupes gothiques, et n'aspira qu'à chagriner, à déshonorer, à anéantir l'empereur Honorius. Se fiant aux oracles de devins trompeurs, il laissa perdre cette province importante, et, tandis qu'Alarich contraignait les villes récalcitrantes d'Italie à reconnaître son empereur, il se dirigea sur Ravenne, où Honorius avait sa résidence. Le malheureux empereur offrit à l'orgueilleux Attale le partage de la plus haute dignité; mais Attale rejeta cette offre avec une froide insolence: « Honorius, répondit-il, ne doit pas conserver le titre impérial; il pourra toutefois vivre en paix dans une île. » Mais Jovius, cet homme qui naguère, partageant follement les vues de son maître, avait excité la colère d'Alarich et causé le second siége de Rome, devint un traître, maintenant qu'il devait défendre la cause de l'empereur, et chercha à se donner les dehors du zèle et de la fidélité en renforçant impudemment l'insolence de son nouveau maître, ou bien il avait le projet de rendre par sa conduite toute réconciliation impossible pour précipiter d'autant plus sûrement Attale à sa ruine (10). En tout cas, il semble avoir fait échouer la négociation. Honorius, effrayé par les rigueurs de la fortune, forma la résolution de se soustraire par la fuite à un tel ennemi; mais bientôt, avant qu'il pût exécuter cette résolution, l'état des choses changea. L'Orient envoya des hommes, l'Afrique de l'argent. Beaucoup de personnes, par pitié ou par honte, firent de nouveau des vœux pour lui. Comme le gouverneur d'Afrique, Héraclien, bloquait les ports, Rome éprouva une famine qui réduisit ses habitans à un tel désespoir qu'ils

n'hésitèrent presque plus à commettre les actes les plus atroces, et que l'on cria à Attale dans le cirque à Rome : « Que doit coûter la chair humaine (11)? » Dans ce désespoir, Rome conçut contre Attale le plus amer ressentiment, parce qu'il avait amené par égoïsme et par aveuglement cette cruelle situation. Ce qui y mit le comble, c'est qu'Alarich, dans une juste colère contre Attale, excitée et entretenue par Jovius, supportait avec peine sa liaison avec un homme qu'il ne pouvait ni souffrir ni considérer, mais qui aussi, pour le but qu'il se proposait, ne devait pas porter plus longtemps le titre d'empereur. Alarich avait montré que son bras était assez fort pour élever qui il voulait sur un siége impérial ; il s'agissait de montrer qu'il avait aussi la puissance de précipiter celui qu'il avait élevé et de se maintenir par là comme maître et seigneur. Il rassembla donc son armée dans la plaine d'Arminium ; Attale y parut par son ordre, et, à la vue de cette armée, déposa à ses pieds la pourpre et le diadème. Alarich envoya l'un et l'autre à l'empereur Honorius en témoignage de ces événemens. Attale toutefois resta sous sa protection, afin que celui aux dépens duquel il avait joué un jeu cruel (12), mais qu'il avait honoré devant le monde et au service duquel il s'était mis, ne devînt pas un jouet pour les autres et n'eût pas à en souffrir d'outrages (13).

Au milieu de ces singuliers événemens éclatèrent sans aucun doute beaucoup de passions humaines, et plus d'un projet d'ambition, plus d'un plan d'avidité et de bassesse fut détruit ou favorisé par eux. Mais nous manquons des documens nécessaires pour éclaircir ces agitations. Entre Alarich et Honorius peuvent avoir eu lieu de nouvelles négociations qui, conduites par l'un avec la confiance de la force et par l'autre avec la méfiance de la faiblesse, n'eurent pas de résultat. Jovius persévérait dans sa conduite équivoque; le Goth Sarus, qui nourrissait contre Alarich et Athaulf une amère inimitié, parce que leur arrivée avait peut-être ruiné ses espérances, et qui, tandis qu'Attale portait la pourpre, s'était maintenu dans une position qui lui permettait de se déclarer pour un parti ou pour l'autre, se déclara de nouveau pour Honorius, parce qu'Athaulf cherchait à l'anéantir ; il fut reçu avec bienveillance et chercha ensuite à décider la rupture des négociations, même par des hostilités ouvertes. Enfin Rome peut avoir excité aussi la colère d'Alarich, car la chute d'Attale avait ouvert les ports d'Afrique, et dans leur joie de recevoir du blé, les Romains oubliaient peut-être l'état des choses et ne songeaient plus au redoutable Alarich, parce qu'Honorius les nourrissait. Dans de telles circonstances, Alarich pensa qu'une nouvelle entreprise était nécessaire. Il résolut de ne plus effrayer les Romains, comme il l'avait fait jusqu'alors, mais de les soumettre et de donner encore une fois par leur châtiment une preuve plus forte que lui et non un autre avait la puissance en Italie. Des environs de Ravenne, où il avait rassemblé son armée en vue de l'empereur, il se mit en route et parut pour la troisième fois devant la ville éternelle. On pensa à peine à résister. Dans la nuit du 24 août de l'an 410 après la naissance de Jésus-Christ, l'an 1164 après sa fondation, Rome, l'antique souveraine pour laquelle l'idée de la soumission du monde n'avait pas été trop grande (14), tomba lâchement, sans appui, écrasée par le poids de ses crimes, au pouvoir des Goths (15). Alarich avait donné à ses compagnons l'ordre de s'abstenir de toute violence et de respecter par-dessus tout les lieux saints (16). Ses guerriers exécutèrent cet ordre. Toutefois il n'est pas douteux qu'au sein de la ville conquise les vainqueurs, par exaspération, par ivresse, par fureur, ne se soient livrés à plus d'un excès, à plus d'un débordement, et plus d'un acte odieux fut accompli. La main ne resta pas vide de pillage, l'épée ne resta pas pure de sang ; des individus essuyèrent des mauvais traitemens, et quelques maisons furent livrées aux flammes (17). Des fugitifs, qui ne purent dans la misère oublier leurs anciennes jouissances, racontèrent en les exagérant des circonstances inséparables d'événemens de cette nature ; la renommée les a grossies de bouche en bouche, et des écrivains chrétiens, orateurs et prédicateurs, éloignés du théâtre de l'événement, profitèrent de la renommée pour remplir le cœur humain de sentimens pieux et diriger les âmes vers le séjour de la paix éternelle, vers le point où cesse tout bouleversement. Mais des historiens équitables, comme Orose, ont donné aux Goths de justes éloges, et même de pieux orateurs, comme saint Augustin, n'ont pu à la fin s'empêcher d'adhérer à ces éloges (18). Et dans le fait, bien qu'il y eût encore à Rome des hom-

mes qui se rappelaient les temps anciens, qui songeaient à Carthage, à Corinthe, à Jérusalem, qui n'avaient oublié ni le sort de tant de rois vaincus, ni le bonheur détruit de tant de peuples et qui ne se dissimulaient pas que maintenant aussi le jour de Rome était venu, ces hommes toutefois ne pouvaient assurément regarder en face les vainqueurs sans honte et sans douleur. Aucune ville n'est tombée d'une manière plus ignominieuse que Rome au pouvoir de l'ennemi, et aucune ville n'a eu moins que Rome à souffrir de ses vainqueurs. Les malheurs de Rome étaient d'une nature morale et se trouvaient en elle-même; les conquérans étaient grossiers, mais humains et doux. Cette humanité et cette douceur ont été en grande partie et avec raison attribuées à la religion chrétienne; une grande partie en a été attribuée avec tout autant de raison à la nature et au caractère du peuple teutonique.

CHAPITRE VIII.

ATHAULF. — LES GOTHS, LES BURGUNDES, LES ALLEMANNI ET LES FRANKS DANS LA GAULE.

De l'an 410 à l'an 450.

La conquête de la ville de Rome par un peuple teutonique appartient à l'histoire du peuple teutsch. Elle était en germe dans la série d'événemens que Rome produisit quatre siècles auparavant, lorsqu'elle entreprit avec la plus audacieuse confiance la soumission du Teutschland. Elle forme avec la situation de cette époque un si redoutable contraste que l'histoire de ce sanglant intervalle ne reçoit que par elle son caractère durable et montre aux princes, aux peuples et aux individus à quel but conduit le chemin de l'insolence et de l'injustice. Et si le coup de la vengeance vint d'un autre côté que de celui où Rome avait originairement dirigé ses attaques, la connexion des relations humaines n'en ressort que d'une manière plus saisissante. Les Nerviens, les Sigambres, les Cattes, les Chéruskes et les Goths étaient des membres d'un seul peuple, et la même force vitale se déployait dans les uns comme dans les autres. C'est pour cela que nous avons raconté la conquête de Rome autant que les faibles documens qui nous restent ont rendu ce récit possible ou ont paru mériter quelque confiance. Mais ce que firent ultérieurement les Goths victorieux, quelle que soit l'importance que leurs actions puissent avoir pour l'histoire générale du monde germanique, n'a plus une grande importance pour l'histoire particulière du peuple teutsch.

Alarich quitta avec son armée la ville soumise au bout de trois ou de six jours. Certainement il ne fut poussé par aucune nécessité extérieure, ni par l'inquiétude que pouvait lui donner l'armée romaine, soit à l'orient, soit à l'occident (1), ni par le manque de vivres ni par la crainte de ce manque. Une telle armée n'existait nulle part, et la disette ne pouvait en si peu de temps ni se faire sentir ni se montrer menaçante dans le lointain (2). Ce qui peut-être est le plus vraisemblable c'est qu'Alarich emmena son armée de Rome pour maintenir au milieu d'elle l'ancien ordre et prévenir la dissolution ou les excès. Le séjour dans la ville des séductions, des plaisirs, des voluptés, était d'autant plus dangereux que l'armée des Goths voyait au milieu d'elle un plus grand nombre d'anciens esclaves qui savaient et connaissaient tout ce que Rome possédait et cachait et qui, poussés par d'anciens souvenirs à la violence et à la vengeance, pouvaient être disposés tout aussi bien à se livrer eux-mêmes à des excès qu'à y entraîner les autres guerriers d'Alarich. Les écrivains ne connaissent pas les projets de ce roi; parce qu'il se dirigea vers l'Italie inférieure et parce qu'une partie de son armée vint jusqu'au détroit de Sicile, ils lui attribuent l'intention de passer en Sicile et en Afrique. Mais bien qu'Alarich, qui n'ignorait pas la situation de l'Italie et la décadence de l'agriculture dans ce pays du luxe et de la mollesse, dût désirer posséder la Sicile et l'Afrique afin de pouvoir satisfaire à ses besoins et à ceux des habitans, il est pourtant à peine croyable que cet homme si sensé ait eu le projet de quitter le continent avec toute son armée, sans nécessité, de se séparer entièrement de son peuple et d'attacher seulement son sort au succès d'une dangereuse expédition dans un pays inconnu (3). Il est plutôt vraisemblable qu'Alarich chercha à rançonner et à soumettre l'Italie inférieure, qui était encore intacte et qu'il avait sans doute aussi destiné une partie de son armée à une entreprise contre l'Afrique. Si nous savions quelque chose de ses dispositions et de ses mesures à Rome et dans les pays conquis, on

pourrait établir un jugement avec plus de confiance; mais les écrivains ne nous font pas connaître le moins du monde au nom de qui Rome était gouvernée, quelles mesures Alarich avait prises pour la sûreté de la ville éternelle, et la suite des événemens ne permet aucune conjecture. Alarich mourut dans sa marche vers l'Italie inférieure. Les Goths firent détourner par des captifs dans le voisinage de la ville de Cosentina (aujourd'hui Cosenza) un fleuve nommé Barentinus, y ensevelirent le héros royal avec une magnificence et une solennité dignes de ses exploits, et firent rentrer le courant dans son ancien lit. Puis, à ce qu'assure Jornandès, les esclaves dont on s'était servi pour ce travail furent massacrés afin que personne ne pût trahir le lieu où reposait Alarich. Et de même que le fleuve couvrait le tombeau du vainqueur et dérobait son cadavre aux mains vengeresses de ceux qui avaient tremblé devant son glaive, de même les événemens des temps postérieurs ont enseveli ses projets dans un éternel oubli.

A sa place, Athaulf, son beau-frère, parut comme roi, chef ou prince des Goths qui l'avaient suivi (4). Athaulf n'ignorait certainement pas les plans d'Alarich; mais jeune, beau, spirituel, il n'était pas capable de les exécuter. Orose a remarqué ce qui suit : « A Bethléem en Judée, un pèlerin sage et raisonnable raconta, en sa présence, à saint Jérôme qu'à Narbonne, sa ville natale, il avait été admis dans la confiance d'Athaulf, et qu'il lui avait souvent entendu dire que, dans la plénitude de son génie et de sa force, il n'avait pas fait de vœu plus ardent que celui d'effacer le nom romain et de fonder sur tout le sol romain un royaume des Goths, afin qu'on appelât désormais Gothie ce qui jusqu'alors, dans le langage vulgaire, avait été nommé romain, et que lui-même, Athaulf, parût comme un second César Auguste; mais qu'une grande expérience lui avait appris que les Goths, à cause de leur barbarie effrénée, étaient hors d'état de vivre conformément à des lois, et que pourtant on ne pouvait se passer de lois si la chose publique devait subsister; qu'il avait donc mieux aimé rechercher la gloire de rétablir l'empire romain par la puissance des Goths, puisqu'une transformation de l'empire lui aurait été impossible. » Ce qui, dans ce récit, appartient à Orose ne peut être équitablement révoqué en doute; mais les assertions du pèlerin de Narbonne sont plus incertaines (5). Mais si Athaulf a réellement dit ce que celui-ci lui met dans la bouche, on peut bien supposer que la grande pensée de transformer l'empire romain en un empire des Goths ait été un legs d'Alarich et qu'Athaulf cherchait seulement à se justifier à ses propres yeux et à ceux des autres, parce que ses bras manquaient de force et son âme de talent pour l'exécution. Athaulf en effet, après la mort d'Alarich, ramena ses Goths à Rome; mais déterminé par une passion naturelle à l'homme, il quitta aussitôt la route qu'Alarich lui avait indiquée (6). Placidie, sœur d'Honorius, princesse jeune, belle et vertueuse, était tombée au pouvoir des Goths. Alarich l'avait retenue captive comme un précieux otage avec toutes les distinctions de la dignité princière. Athaulf devint amoureux de la jeune fille impériale et tâcha de gagner son amour; elle ne résista pas au jeune homme, et Athaulf en fit son épouse. Placidie toutefois, avant que son mariage fût annoncé au monde par des fêtes publiques, paraît avoir désiré et demandé le consentement de l'empereur son frère et par conséquent une réconciliation entre lui et Athaulf (7). Elle se plaça donc entre le roi son fiancé et l'empereur son frère, et amena des négociations qui, poursuivies en secret, sont restées inconnues dans leur nature et dans leur marche, mais qui délivrèrent encore une fois l'Italie de la puissance des Goths. Dans la seconde année après la conquête de Rome, l'an 412 après la naissance du Christ, Athaulf quitta l'Italie avec l'armée des Goths et se rendit en Gaule, soit au service de l'empereur, soit comme son allié (8).

Dans la Gaule, comme dans le reste des pays occidentaux, la confusion, qui avait suivi ou précédé l'irruption des Alains, des Suèves et des Vandales, n'était pas devenue moindre. Les Allemanni s'établissaient plus solidement dans la Gaule voisine et dans les montagnes des Alpes; les Franks étendaient avec précaution leurs frontières; les Burgundes menaçaient les bords du Mein. Partout les barbares étaient attendus non plus avec effroi, mais avec curiosité; leur liberté et leur moralité gagnaient les âmes des hommes (9). Les villes de l'Armorique, des pays maritimes du nord de la Gaule, en face de l'île de Bretagne, sans crainte et sans considération pour l'empire romain, chassèrent les magistrats, qui portaient d'une manière indigne le titre impérial, prirent elles-mêmes les ar-

mes pour leur défense et essayèrent d'être libres à leur propre manière. Constantin, reconnu par Honorius comme empereur, avait établi sa résidence à Arles, parce que Trèves n'était plus sûre; mais il s'abandonnait à une vie indigne, était équivoque dans sa fidélité à Honorius et ne pouvait maintenir dans sa propre foi les provinces qu'il avait soumises à son nom. Gerontius, auquel le fils de Constantin, Constant, jadis moine, aujourd'hui César, avait confié le gouvernement de l'Espagne, se trouvait offensé ou froissé dans ses espérances et se révolta contre le rebelle. Il suscita un homme du nom de Maxime, appelé tantôt son ami, tantôt son fils, comme empereur en Espagne, marcha avec son armée contre celui qui lui avait confié l'Espagne, mit le César Constant en son pouvoir et assiégea l'empereur Constantin dans Arles. Dans ce même temps mourut Alarich, et entre Athaulf et Honorius furent rétablies les relations pacifiques auxquelles Placidie les engageait. Par là il fut possible à l'empereur d'envoyer dans la Gaule pour ramener ce pays à l'obéissance une armée sous les ordres de Constance, général brave et résolu qui (ce que l'on cite comme une chose remarquable) était né dans l'empire romain. Devant cette armée, Gerontius, abandonné de ses soldats, prit la fuite et ne trouva de salut qu'en se donnant la mort de sa propre main. Son empereur Maxime disparut après sa chute. Constantin avait en vain espéré des secours des Allemanni et des Franks, que devait lui amener Ecdobich, un Frank. Constance les repoussa, et il ne resta plus à ce malheureux que le désir de conserver du moins la vie. Il changea la pourpre contre l'habit sacerdotal; ses compagnons livrèrent à Constance la ville d'Arles et firent de la sûreté de celui qui avait été jusqu'ici leur empereur une condition de la reddition. Cependant il fut perfidement assassiné, et Julien son fils partagea son sort (10).

Vers ce même temps Athaulf arriva avec ses Goths. Vraisemblablement on avait eu pour plan qu'il se réunît, soit comme général impérial, soit comme allié, à Constance et que la puissance impériale fût rétablie dans la Gaule par ces forces réunies (11). Mais le prompt résultat dont Constance avait eu à se féliciter contre Gerontius et Constantin semble l'avoir amené à penser qu'il lui serait possible de soumettre de nouveau la Gaule à l'autorité impériale par lui seul, après le départ des Alains, des Suèves et des Vandales. En conséquence il vit avec peine l'apparition d'Athaulf, et les nouveaux hôtes ne furent pas reçus dans la Gaule comme ils s'y étaient attendus, d'après leurs exploits, d'après les traités et d'après les circonstances; des relations personnelles peuvent s'y être jointes. Constance ne voyait pas dans la pourpre une récompense trop grande pour les services qu'il avait rendus à l'empire ou qu'il comptait lui rendre encore, et il pouvait croire qu'il lui serait plus facile de l'obtenir s'il avait pour épouse la belle Placidie, qu'il voyait avec chagrin et colère aux côtés d'Athaulf. Par là la réception fut rendue encore plus désagréable; l'ancienne méfiance se réveilla aussitôt chez Athaulf et chez ses Goths. Ils ne virent dans la conduite de Constance qu'inimitié et perfidie, et considérèrent comme rompu le traité qu'ils avaient souscrit (12); et les occasions ne manquèrent pas de faire jour à leur colère. Dans une ville de l'autre Germanie qui s'appelle, dans Olympiodore, Mundiacum, un homme nommé Jovinus, qui, selon Orose, était un Gaulois d'illustre naissance, s'était revêtu de la pourpre impériale. Les circonstances dans lesquelles cet homme s'était élevé à la plus haute dignité sont inconnues. Olympiodore prétend qu'il était devenu empereur à l'instigation de l'Alain Goar, qui avait été antérieurement au service romain, et de Guntiar, prince des Burgundes, et Grégoire de Tours remarque d'après Renatus Frigeridus que les Franks et les Allemanni se prononcèrent aussi pour lui (13). On peut donc supposer que les peuples teutoniques qui avaient pénétré dans la Gaule l'avaient créé empereur, peut-être de la même manière et dans le même but qu'Attale avait été revêtu de la pourpre par Alarich (14). Athaulf pouvait être d'autant plus facilement déterminé dans sa colère à se liguer avec cet empereur; mais la tentative échoua et donna naissance à des relations plus aigres encore. Les peuples teutoniques du Rhin ne voyaient l'arrivée du roi des Goths avec peine que parce qu'ils n'étaient pas disposés à partager le butin. Sarus le Goth, froissé par Honorius, s'en mêla aussi et prit le parti de Jovinus. Athaulf, il est vrai, réussit enfin à vaincre cet ancien ennemi; mais cela eut lieu par une surprise, et il semble que cette violence augmenta la froideur entre lui et Jovinus. Ce qui porta le coup décisif,

c'est que Jovinus nomma César son frère Sébastien et ruina par là des prétentions qu'Athaulf paraît avoir élevées. Là-dessus celui-ci, par l'intermédiaire d'un illustre Gaulois, Dardanus, entra de nouveau en négociation avec Honorius, et, décidé probablement par de grandes promesses, tourna ses armes contre Jovinus et son fils ; tous deux furent vaincus par lui. Athaulf envoya lui-même la tête de Sébastien à l'empereur; il fit Jovinus prisonnier et le livra à Dardanus et à la mort. Toutefois ces tentatives mêmes n'eurent pas de résultat. Entre Athaulf et Honorius une réconciliation put aisément avoir lieu, car l'empereur ne pouvait rien perdre dans la Gaule par aucune concession, et il pouvait d'autant moins espérer ramener ce pays sous son obéissance que d'Afrique il était menacé en Italie même par un rebelle, son lieutenant Héraclien; le roi au contraire fut adouci ou gagné par sa chère Placidie; mais la passion de Constance fut invincible. Il insista sur la délivrance de la sœur de l'empereur, se plaça avec des dispositions hostiles entre les deux princes beaux-frères et entretint de toute manière le soupçon et l'inimitié. L'empereur manquait de conseil, de volonté et de résolution. Athaulf, fatigué de cette incertitude, reprit donc les armes, combattit les villes de la Gaule méridionale et chercha à prouver à Constance et à Honorius que désormais il ne fallait plus songer à un accommodement. Pour blesser Constance, il célébra à Narbonne, presque sous ses yeux, son mariage avec Placidie avec la plus grande magnificence, mit en évidence, dans cette fête, des richesses en or et en pierres précieuses, produit de ses courses, et qui ne pouvaient exciter chez les Romains que des sentimens de douleur et de honte (15); pour rappeler à l'âme d'Honorius d'anciens souvenirs et pour montrer au monde ce qu'était l'empereur, il revêtit encore une fois Attale de la pourpre et salua comme empereur de la domination romaine cet homme qui, aux fêtes de son mariage, avait chanté l'épithalame (16). Bientôt toutefois il quitta la Gaule et conduisit ses troupes au delà des Pyrénées, en Espagne. Le motif qui le porta à cette résolution est incertain. Bien qu'il eût fait une attaque inutile sur Massalia ou Marseille, il n'est pas vraisemblable toutefois qu'il ait redouté la puissance de Constance (17). Il semble plutôt qu'il fut décidé par deux motifs à faire une expédition en Espagne. D'abord il voulait, comme Orose l'indique, éviter la disette à laquelle il était exposé dans la Gaule bouleversée ; puis il pouvait prévoir que, dans ce pays, il lui serait impossible de se soustraire à un choc dangereux avec d'autres peuples teutoniques, bien que l'on ne trouve aucune trace d'un accommodement qu'il aurait fait avec eux. En Espagne au contraire il n'y avait à craindre ni les Suèves, ni les Vandales et les Alains, ni la puissance des Romains, et contre une attaque d'autres peuples teutoniques les Pyrénées offraient un solide rempart. Il est bien possible aussi, comme cela semble résulter de Jornandès, que les Romains pour délivrer la Gaule lui aient par un traité cédé l'Espagne, puisque aussi bien ce pays ne pouvait plus être protégé contre les Vandales et les Suèves (18). En tout cas, Athaulf y pénétra ; l'empereur Attale suivit son maître au delà des monts. Il ne fut pas difficile au Goth de se rendre maître d'une grande partie de l'Espagne, et vraisemblablement, grâce à la faiblesse et à la discorde des Suèves et des Vandales, il ne lui aurait pas été difficile de soumettre tout le pays, si dès l'année précédente (415) Athaulf n'eût été assassiné par la main vengeresse d'un homme offensé (19). Sa chute, qui du reste poussa au-devant de son dernier destin un empereur dont l'élévation n'avait été qu'une dérision et une insolente ironie, le malheureux Attale (20), replaça les Goths dans des relations incertaines. La sagesse d'Athaulf devint de la folie. Les Goths perdirent leur direction et divisèrent leurs forces. Tandis qu'ils continuèrent la soumission de l'Espagne, dans le principe comme alliés de Rome et pour Rome (21), bientôt pour leur propre compte (22), ils cherchèrent, décidés peut-être par le désir naturel de retrouver leur peuple, à se maintenir en deçà des Pyrénées; puis ils étendirent dans la suite du temps leur domination jusqu'au Rhône et à la Loire et fixèrent le siége de leur empire de ce côté des Pyrénées pour être plus près du plus grand danger et de leurs premières affections. Mais ils prolongèrent la lutte en Espagne, affaiblirent leur puissance et détruisirent la sécurité qu'ils auraient aisément acquise pour leur nouvel empire s'ils avaient su se renfermer dans la belle péninsule et profiter de la défense que leur offraient les limites tracées par les montagnes. Car leur départ pour l'Espagne ne fit pas

rentrer la Gaule au pouvoir des Romains; peut-être aussi se forma-t-il en Gaule des empires teutoniques qui ne purent être ni domptés par la force des armes ni minés par le réveil de l'esprit national tenté trop tard chez les habitans de la Gaule. Mais ces nouveaux empires n'eurent pas de place à côté de la domination des Goths dans la Gaule dès qu'ils ne furent plus tenus séparés les uns des autres par des soldats romains.

Dans le temps en effet où Constance luttait encore contre les Goths dans la Gaule méridionale, une armée de Burgundes, qui avait auparavant déjà paru sur les bords du Rhin, semble avoir pénétré dans la Gaule. On ne peut éclaircir les relations de ces Burgundes avec les partis qui se divisaient l'empire romain ou avec le reste des Teutschs. Ils avaient été, dit-on, en alliance avec le rebelle Jovinus; on ne dit pas qu'ils aient fait quelque chose pour prévenir sa ruine. On ne dit pas non plus ce qui fut fait avec eux ou par eux après la chute de Jovinus. Mais l'état des choses et leur position postérieure rendent vraisemblable que Constance leur céda au nom de l'empereur Honorius une partie de la Gaule, afin qu'ils combattissent pour Rome en qualité d'alliés. Cela se fit sans aucun doute parcequ'on n'était pas en état de les prendre au service pour de l'argent; sans doute aussi dans l'espérance que leur fidélité serait plus solide s'ils combattaient en même temps pour leurs propres possessions. En particulier, Constance voulait avoir la main plus libre contre les Goths, et par suite couvrir ses derrières tout en diminuant le nombre de ses ennemis. Pour cette même raison il est vraisemblable que le pays qui leur fut abandonné était situé au sud-ouest des Allemanni, séparé d'eux et protégé contre eux par les montagnes des Vosges et du Jura, car les Allemanni semblent être restés fidèles à leurs anciennes habitudes et avoir cherché à occuper les deux rives du Rhin depuis sa source dans les Alpes jusqu'à l'embouchure du Mein. Et ils avaient vraisemblablement atteint ce but à cette époque, bien qu'il soit impossible d'indiquer des limites déterminées dans un état de choses où toutes les limites étaient soumises à des changemens continuels. Les brèves indications de Cassiodore et de Prosper, que les Burgundes avaient obtenu une partie de la Gaule sur le Rhin (23), prouvent peu de chose, parcequ'il est à peine croyable que les Allemanni et les Franks les y eussent soufferts. Les Burgundes paraissent aussi s'être convertis au christianisme bientôt après leur arrivée dans la Gaule, puisque Socrate et Orose font mention d'eux comme de chrétiens, et même de chrétiens catholiques; le dernier remarque en même temps avec éloge que, obéissant à des prêtres venus de l'empire romain, ils ne vécurent pas avec les Gaulois comme avec des sujets, mais comme avec des frères (24). Mais on ne sait pas clairement de quelle manière ils vinrent au chistianisme. Socrate raconte l'histoire de leur conversion; mais bien que le merveilleux de son récit semble avoir fait souvent une agréable impression sur le sentiment des hommes, les circonstances accessoires prouvent que l'historien n'a pu être bien informé: « De l'autre côté du Rhin, dit-il en parlant de cette époque, demeure un peuple barbare appelé Burgundions (25). Ils mènent une vie tranquille, car presque tous sont artisans et vivent de leur métier. Les Huns pénétraient fréquemment dans leur pays, le ravageaient et massacraient beaucoup d'hommes. Mais dans cette extrémité, ils n'eurent pas recours à un homme; ils résolurent de s'adresser à quelque dieu. Comme ils remarquaient que le dieu des Romains assurait un appui à ceux qui l'honoraient, ils prirent unanimement la résolution de croire au Christ, et se présentant dans une certaine ville de la Gaule, ils prièrent l'évêque de leur donner le baptême chrétien. L'évêque les fit jeûner quatre jours et les instruisit dans la foi; au huitième jour il leur donna le baptême et les congédia. Ils marchèrent pleins de confiance contre les tyrans, et ils ne furent pas trompés dans leur espérance. Car le roi des Huns, appelé Uptar, étant mort d'indigestion pendant la nuit, les Burgundions, qui attaquèrent soudain, peu contre beaucoup, les Huns privés de leur chef, remportèrent la victoire; ils n'étaient que trois mille hommes et ils en massacrèrent dix mille. Depuis ce temps-là les Burgundions sont de zélés chrétiens.» Du reste il n'est nullement question de leur *sinist* ou prêtre; mais leur *hendin* ou roi peut avoir été Gundiar ou Gundikar, avant lequel les lois des Burgundes, dont il sera parlé dans la suite, mentionnent encore trois autres rois, Gibica, Godomar et Gislar, qui sont entièrement inconnus à l'histoire.

Enfin il est hors de doute que les Franks aussi ne contribuèrent pas peu, à cette époque,

à l'embarras des Romains; assurément les écrivains ne fournissent aucune explication. Comme les Allemanni, ils peuvent avoir reconnu que maintenant le temps des courses et du butin était passé, et qu'il fallait faire des acquisitions territoriales; pour cette même raison ils procédèrent avec précaution et ne prirent pas plus qu'ils ne crurent pouvoir conserver et utiliser. Encore bien éloignés de la pensée d'un seul grand empire et habitués à de petits états et à des confédérations, ils se contentèrent des pays situés le plus près d'eux, sans s'inquiéter du reste et donnèrent précisément par là à leurs acquisitions une base solide dans leurs anciennes possessions. Cependant il est vraisemblable que déjà pendant le règne de l'empereur Honorius, toute la Gaule septentrionale, depuis les frontières des Allemanni ou la moyenne Moselle jusque vers l'embouchure de la Somme, était tombée en leur pouvoir, bien que quelques villes, comme Camaracum ou Cambrai, ne fussent pas encore conquises. En faveur d'une telle extension de leur conquête parle assez clairement cette circonstance, que cette partie septentrionale de la Gaule disparaît de l'histoire. Mayence figure bien encore, peut-être même Coblentz; mais Cologne, la ville aux grands souvenirs, est à peine nommée; il est rarement parlé du Rhin lui-même. Constantin, lorsqu'il vint de l'île de Bretagne dans la Gaule, débarqua à Bononia (aujourd'hui Boulogne); d'après cela les communications avec l'île de Bretagne sont extrêmement faibles, et tout ce qui est au nord de Cologne et de Boulogne appartient aux Franks. La translation du siége du gouvernement du voisinage du Rhin dans le voisinage de la Méditerranée, de Trèves à Arles, prouve également que dans la Gaule septentrionale on avait à peine encore quelque chose à administrer, et que l'on regardait tout comme incertain. L'espérance que Constantin, lorsqu'il fut assiégé dans Arles par Constance, avait mise dans une armée de Franks auxiliaires, semble indiquer que les Franks n'étaient pas éloignés. Leur participation à la cause de Jovinus témoigne également de leur présence dans la Gaule, et Grégoire de Tours, d'après Renatus Profuturus Frigeridus, nous a conservé ce renseignement que Trèves, vers ce temps, fut prise pour la troisième fois et réduite en cendres par les Franks (26).

D'un autre côté il ne se trouve pas dans l'histoire la moindre trace de l'état et des relations de la ligue franke; nous ne savons rien de son étendue, rien de ses institutions intérieures, rien du siége de sa puissance. Aucun héros ne figure, aucun prince n'est célébré, aucun peuple n'est nommé. Un roi, Faramund, il est vrai, s'élève du milieu de ce désert (27); mais ce ne fut que dans des siècles plus voisins de nous, lorsqu'on chercha à établir une connexion entre le petit nombre de souvenirs épars conservés de la vie des Franks, que cette forme nébuleuse fut placée dans l'histoire, et elle n'a pris de consistance ni parce qu'on a fait de Markomer, dont il a été précédemment question, le père de Faramund, ni parce que l'on a rattaché la loi salique au nom de ce prince; et le roi Theutmer donne tout aussi peu un point d'appui.

En général une époque commence qui est presque infertile pour l'histoire du peuple teutsch, de telle sorte que les recherches les plus attentives ne mènent à rien qui soit remarquable en soi et instructif ou qui donne quelque éclaircissement sur la vie des Teutschs et leurs relations. La tempête occasionnée un demi-siècle auparavant par l'irruption des Huns en Europe s'était calmée. Dans des pays éloignés, en Espagne, en Afrique, où les Vandales furent à moitié attirés, à moitié poussés, elle essaya encore ses forces et amena d'effroyables événemens, mais elle s'était entièrement éloignée des limites du Teutschland, des peuples qui restaient dans la patrie de leurs pères ou qui conservaient des liens avec les pays où se trouvaient les racines de leur vie, et l'ancienne tranquillité était revenue. Il s'écoula toute une génération (28), sans qu'il arrivât quelque chose de grand, de signalé ou de fécond en résultats. Assurément, dans l'intérieur du Teutschland, la vie ne fut pas silencieuse, et plus d'un fait peut s'être accompli qui fut important pour le développement du peuple teutonique; mais ces faits reposent dans l'oubli et personne n'est en état de combler cet abîme. Entre les peuples teutoniques et les Romains au contraire il n'y eut que quelques points de contact, tels qu'il était impossible de les éviter entre de tels voisins, et ces points de contact même ont perdu le caractère d'audace et de brigandage qui avait signalé ou accompagné les entreprises antérieures des Teutschs. Les peuples situés le long du Danube ne pouvaient se sentir que peu tentés de faire des

courses dans les pays épuisés et dépeuplés de l'autre rive; ils devaient songer à la conquête et à la conservation de ce qui était conquis, parce que des expéditions aventureuses n'assuraient aucun produit. L'entreprise contre l'Italie, sous Radagaise, et les expéditions en Gaule (29) les avaient sans doute aussi épuisés, puisque les hommes partis n'étaient pas revenus. De l'autre côté se tenaient menaçans les Huns, qui devenaient d'autant plus redoutables qu'ils s'établissaient plus dans les pays européens et apprenaient mieux à faire la guerre à la manière européenne (30), maintenant qu'ils étaient aussi attirés au service romain et préférés souvent aux Teutschs odieux et dangereux; il était en conséquence impossible à ces peuples teutoniques de faire de grandes choses. Toutefois les pays situés le plus près du Danube semblent être tombés en leur pouvoir. Idace parle de Juthunges qui auraient été vaincus vers l'an 430 avec les Norikes par Aétius, le général romain; et Sidoine Apollinaire laisse supposer que la Vindélicie fut également attaquée par les Teutschs.

Les Allemanni prirent part sans aucun doute aux tentatives sur la Vindélicie, bien qu'ils ne soient pas nommés; il ne se présenta plus pour eux d'autre occasion d'acquérir. Vers les montagnes ils avaient atteint leurs limites naturelles; à l'ouest ils furent séparés des Romains par les Burgundes et forcés par là de se circonscrire; ces Burgundes au contraire furent placés par la marche des choses dans des circonstances très-incertaines, et bien que les Romains ne pussent vouloir leur ruine, parce qu'ils n'y auraient gagné que le voisinage des Allemanni plus puissans et plus redoutés, un choc hostile était d'autant moins facile à éviter que les Romains semblent avoir plus compté sur ce que les Burgundes seraient des sujets de l'empire et ne prétendraient nullement à une nationalité. Mais les Burgundes, s'appuyant aux rochers du Jura, étaient résolus à être libres et à rester libres et à profiter pour eux-mêmes de ce qu'ils pouvaient défendre par leurs propres bras. D'après les indications de quelques chroniques et selon Sidoine Apollinaire, ils paraissent avoir cherché à étendre vers le nord leur territoire; ils doivent avoir été vaincus par Aétius, sous leur roi Gundikar, l'an 436. Cependant on peut à peine douter qu'ils aient étendu leurs possessions; on peut en dire autant des Franks, qui marchaient d'un pas ferme, soutenus peut-être par le sentiment qu'ils obtiendraient d'autant plus qu'ils se hâteraient moins d'attirer à eux. Les Romains firent sans aucun doute des tentatives pour les arrêter et pour leur arracher de nouveau ce qu'ils avaient gagné, et de temps en temps ces tentatives peuvent avoir réussi pour le moment; mais rien ne fut obtenu en réalité et d'une manière durable. Le général romain Castinus doit avoir combattu les Franks avec bonheur; ses exploits pourtant ne sont pas connus, et le temps peut à peine être déterminé; dans la suite on fit un mérite à Aétius d'avoir vaincu les Franks et de les avoir chassés du pays situé sur les bords du Rhin, et dans le fait les Romains semblent être encore une fois venus jusqu'au Rhin en descendant la Moselle. Salvien, évêque de Marseille, sous les yeux duquel se passaient les événemens, fait conjecturer que Cologne même, où se trouvait la famille du prêtre, de nouveau conquise par les Franks, retomba dans la suite entre les mains des Romains; car non-seulement il dit expressément que Cologne fut possédée par des ennemis, mais il fait aussi mention d'un jeune homme de sa famille qui tomba en captivité, et dont la mère, une veuve appartenant à une famille considérée, dut gagner sa vie en servant les femmes des barbares (31). Quant à Trèves, il cite la quatrième conquête qui eut lieu, selon lui, parce qu'on ne s'était ni instruit ni amélioré par les trois premières conquêtes. La guerre semble donc s'être portée çà et là sur le moyen Rhin, jusqu'à ce qu'enfin Trèves resta aux mains des Franks (32). D'autre part il se montra vers le nord un roi des Franks qui est nommé Chlodio, Chlogio, Clodio et Cloio, et qui doit avoir eu sa résidence dans le pays des Tongriens (33). Selon Sidoine Apollinaire, qui vivait vers ce temps dans la Gaule, Aétius fit aussi la guerre à ce roi, et non sans bonheur et sans victoire; Grégoire de Tours néanmoins n'en parle qu'avec incertitude, mais il ajoute formellement que Chlodio prit la ville de Cambrai vers l'an 430 et étendit ensuite sa conquête jusqu'à la Somme (34).

Et il n'est pas invraisemblable que les Franks, dans la Gaule septentrionale, se soient limités aux bords de ce fleuve; ils ne craignaient pas la puissance des Romains, mais ils évitaient

des combats inutiles et cherchaient à se fortifier et à s'organiser dans le pays conquis. Et que pouvaient aussi leur opposer les Romains? Il n'y avait pas de secours à attendre de l'île de Bretagne : elle était abandonnée et implorait elle-même de l'appui contre des ennemis barbares, contre les Pictes, les Scots, les Saxons. Les villes de l'Armorique continuaient à refuser l'obéissance et résistaient aux armes dirigées contre eux; les Wisigoths, tantôt amis équivoques, tantôt ennemis dangereux, poussaient toujours leur domination plus avant des Pyrenées dans la Gaule. L'Espagne était perdue sans retour; l'Afrique, le grenier de l'empire, était ruinée et domptée par les Vandales exaspérés au milieu du sang et des atrocités; l'Italie, ravagée et bouleversée, ne restait sous le nom romain que parce qu'il ne se trouvait personne qui fût en état de l'attaquer. Le territoire romain dans la Gaule, de plus en plus resserré vers le centre du pays, n'atteignait plus la Méditerranée que par un étroit passage entre les Burgundes et les Goths; et même dans ce territoire il n'y avait plus que décadence et dissolution. Les classes inférieures étaient réduites au désespoir par des calamités sans fin, par le fardeau de la vie et les souffrances qui devenaient de plus en plus insupportables. Ils soupiraient après la fin, après la destruction de la domination romaine, qu'ils avaient à peine jamais considérée et qu'ils regardaient désormais comme anéantie. Sous l'ancien nom de Bagaudes, il se formait partout des bandes qui marchaient au pillage, portaient le danger tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et qui pour conserver la vie jouaient la vie elle-même. Ils ne s'inclinaient dans un endroit devant la puissance du glaive que pour se relever dans un autre avec de nouvelles forces (35). Les classes supérieures, les propriétaires fonciers et les officiers publics, les riches et les illustres de cette malheureuse société, continuaient à vivre dans l'ancienne corruption. Ce temps effroyable semble avoir passé devant des hommes qui étaient accoutumés aux vices de Rome sans qu'ils se soient jamais repliés sur eux-mêmes et sans qu'ils aient songé au but et à la mission de leur vie; les maux de leur patrie n'éveillaient pas de courage dans leur cœur, et le christianisme ne pouvait produire de dispositions plus élevées (36). Salvien fait de l'état moral des hommes dans la Gaule et dans l'empire romain en général, de leur défaut de pensée, du désir de satisfaction, de leur ivresse et de leur prodigalité, une description qui excite l'horreur et l'indignation. C'est un besoin pour l'humanité d'admettre que le saint homme s'est rendu coupable de plus d'une exagération, parce qu'il n'écrivait pas pour instruire les siècles postérieurs, mais pour améliorer son époque et amener les hommes au seul point où il voyait le remède et le salut. C'est un besoin pour l'humanité de supposer que ce qu'il attribue à l'espèce en général n'a eu lieu que chez les individus (37). Mais lors même qu'on serait forcé de reconnaître comme exact le résultat de ses considérations (38) : « *Nous avons mérité notre malheur, nos vices seuls nous ont vaincus*, » on ne pourrait avoir non plus aucun doute sur ce point, que les traits de ses tableaux n'aient été tirés de la vie; et qui pourrait mettre en doute ce qu'il assure positivement et avec certitude, lui qui parlait comme témoin oculaire? Mais après avoir fait avec cette assertion une description destinée à servir de leçon, de l'ivresse et de la mollesse des Trévires, il ajoute ce qui suit: « Cette capitale des Gaules fut prise et dévastée trois fois coup sur coup; beaucoup de personnes qui avaient survécu à la chute de la ville, éprouvèrent d'autres malheurs. Quelques-uns atteints de blessures dangereuses subirent une lente mort; d'autres, dont les membres avaient été brûlés, souffrirent des douleurs effroyables; quelques-uns périrent de faim, d'autres de nudité; ceux-ci de consomption, d'autres de démence. Ainsi la mort s'étendit sur cette ville sous diverses formes; moi-même je l'ai vue et j'en rends témoignage : çà et là, chose horrible à voir, étaient étendus nus des cadavres des deux sexes, déchirés par des oiseaux de proie et par des chiens; des épidémies désolaient les vivans; une odeur corrompue s'échappait des morts. Et qu'arriva-t-il après tout cela? qui peut concevoir tant de folie! Quelques hommes éminens de la ville s'adressèrent à l'empereur et le prièrent de rétablir les jeux du cirque (39). »

Mais pendant qu'au milieu d'une telle corruption intérieure, les armes d'ennemis extérieurs pénétraient toujours plus avant dans le corps du malheureux empire, l'esprit du gouvernement n'était pas non plus devenu meilleur sous aucun rapport; la faiblesse était assise

sur le trône, autour de lui se tenaient de sauvages passions dans une lutte sauvage; l'égoïsme avait pris la place de la vertu; l'astuce montrait le chemin, le mensonge couvrait la marche. Avec la vie de l'insignifiant Honorius ne se terminèrent pas l'affaissement et la misère. Un des fonctionnaires de sa cour, Jean, qui chercha à saisir la pourpre, fut, il est vrai, renversé devant Théodose, empereur d'Orient; mais celui qui obtint ensuite le titre d'empereur put tout aussi peu qu'un autre maintenir ou rétablir : c'était Valentinien, fils de Placidie, qui après la mort d'Athaulf, l'homme de son amour, était enfin échue en partage à Constance avec le titre d'empereur et avait mis au monde ce fils qu'elle avait eu de lui (40). Il était âgé de sept ans lorsqu'il devint empereur, et occupa presque toute une génération le siége impérial (41); sa mère Placidie eut la régence, et cette femme était d'autant moins en état, au milieu des divisions de l'époque, d'entreprendre quelque chose de salutaire et de grand contre les divers dangers qui menaçaient l'empire au dedans comme au dehors, que sa propre vie avait été plus confuse et que son âme restait plus disposée en faveur des barbares. S'il était permis d'appeler maintenant encore un bonheur la continuation d'un empire romain, et cela est bien permis, sinon pour Rome, du moins pour le monde, pour le génie et pour le développement du génie, ce bonheur était dû en majeure partie et peut-être seulement à Aétius : né d'un père barbare, le Goth Gaudentius, et d'une mère riche d'Italie, Aétius avait appris à mieux connaître et à mieux concevoir qu'aucun autre les relations de son siècle; grandi sous les armes, il avait passé par l'école d'Alarich et avait vu les Huns et appris leurs usages; il était venu avec une grande armée de Huns au secours du rebelle Jean, et il réussit, lors du renversement de celui-ci, à parvenir facilement avec une telle puissance à la place qui lui était due (42). Les opinions sur son caractère peuvent être différentes : dans le tumulte des passions il est difficile d'arriver à une appréciation exacte d'hommes qui ont agi et influé sur ces passions; mais le génie et la vigueur, la perspicacité et la résolution, la volonté et l'action ne furent qu'en lui et par lui, et lui seul fut capable d'attirer les regards sur lui et de forcer l'attention des hommes sensés dans ce temps malheureux.

CHAPITRE IX.

POSITION DES PEUPLES. — LES THURINGIENS. — EMPIRE ET DOMINATION D'ATTILA. — SON EXPÉDITION EN GAULE.

De l'an 376 à l'an 451.

Celui qui se prononce pour l'idée traditionnelle d'une grande migration de peuples, qui examine tranquillement les événemens des quatrième et cinquième siècles, qui s'arrête ensuite au milieu du cinquième siècle, qui reporte ses regards en arrière et met le résultat de ses recherches en rapport avec cette idée, celui-là sera à peine en état de maintenir ces deux points et de les soumettre à une certaine connexion. Que résulte-t-il en effet de recherches dégagées de préjugés ? Les peuples teutoniques firent, jusqu'à l'an 375, contre les Romains une guerre pleine de vicissitudes, souvent interrompue, jamais étouffée. En partie par cette guerre et par d'autres, en partie par le poids de leur propre grandeur, en partie par une décadence morale universelle, les forces de l'empire romain furent de plus en plus usées et épuisées. Alors un peuple nomade, les Huns, chassés par le seul hasard d'un pays où de toute antiquité les peuples avaient vécu à l'état nomade, firent une tentative sur les limites de l'Europe, où l'ancien ordre avait été dissous par une domination nouvellement fondée. Le peuple qui exerçait cette domination et qui avait dissous cet ordre ne put résister à l'attaque d'une multitude grossière et effroyable; une partie se soumit, les Huns se rendirent maîtres des beaux pâturages que leur offraient les vastes plaines situées au nord de la mer Noire, et descendirent peu à peu le long des côtes de cette mer jusqu'aux rives du Danube; une autre partie chercha à échapper par la fuite au sort de la soumission, et l'effroi que l'irruption des Huns et la fuite des Goths avaient causé grossit le nombre. Reçus dans l'empire romain comme fugitifs malheureux et ne cherchant que des demeures tranquilles, les Goths furent poussés par des mauvais traitemens inouïs à prendre les armes. Après une lutte de vingt années, ils arrachèrent par la force ce qu'ils avaient originairement demandé en supplians; depuis lors leurs jeunes gens suivirent les drapeaux romains. Mais bientôt cette armée de Goths alliés, provoquée, trompée,

déçue, entra dans de nouvelles discussions avec les Romains, qui inspiraient aussi peu de crainte que de considération; les discussions conduisirent à une lutte; la fortune rendit les Goths téméraires et compliqua la lutte. La faiblesse et la perfidie des Romains donnèrent des alimens à la guerre; les anneaux s'attachèrent aux anneaux, et par une longue chaîne d'événemens que personne n'avait voulus et que personne n'avait prévus, les guerriers goths furent amenés au milieu de la confusion et de la terreur des partis dans l'empire romain dégénéré et démoralisé, des pays situés sur le bas Danube, à travers la Grèce, l'Illyrie et l'Italie, jusque dans la Gaule et l'Espagne. D'autres peuples se mêlèrent à cette lutte, mais une seule armée, que l'exagération habituelle des écrivains porte à deux cent mille hommes, pénétra en Italie et fut détruite ou repassa les Alpes après un court séjour. Puis quelques troupes, soit les débris de l'armée revenue d'Italie, soit une autre venue des peuples situés le long du Danube, mais évidemment peu nombreuse, firent une tentative sur la Gaule, dont les frontières étaient ouvertes à tous, et gagnèrent par la dissolution qui se manifestait dans la Gaule, par l'esprit de sédition qui agitait les soldats romains, par les anti-empereurs et par les révoltes, une importance, une influence et une puissance qui outrepassaient leurs forces. Et lorsque de cette manière et à travers ces faits, quarante ans environ se furent écoulés depuis l'arrivée des Huns, sans que l'on puisse trouver une trace probable d'événemens extraordinaires parmi les peuples, il se présenta un temps de repos, qui continua pendant une série d'années. Il y eut durant ce temps des guerres et des luttes, mais les guerres n'eurent lieu que dans les pays de l'empire romain avec les ennemis qui y avaient antérieurement pénétré, entre eux, ou sur les frontières, et elles se firent de la même manière qu'elles avaient été faites depuis des siècles, et même avec plus de modération que précédemment. Un plus grand mouvement que dans les temps antérieurs ne se trouve nulle part, nulle part une migration de peuples entiers; bien plus, ceux dont l'histoire fait mention tinrent fermement au pays de leurs pères, et ne cherchèrent à acquérir et à conquérir qu'en prenant pour point de départ le sol de la patrie.

Dans l'intérieur même du Teutschland on ne peut signaler aucun changement important qui se rapporte à cette époque. Vers le milieu du cinquième siècle, il est vrai, un peuple nouveau paraît dans l'histoire, qui, devenu bientôt très-important, s'étend du Hartz loin vers le sud, et a conservé jusqu'à ce jour son nom de Thuringiens; mais il est tout aussi impossible de préciser le temps où ce peuple s'est formé que d'indiquer l'origine de son nom. Le pays que les Thuringiens habitaient était tout à fait en dehors de l'horizon des Grecs et des Romains, dont les regards ne s'étendirent jamais plus au delà des frontières de l'empire; il n'est toutefois nullement vraisemblable que les Thuringiens se soient formés alors seulement; il est plutôt à supposer que dans le temps où autour des frontières se formèrent les nouvelles confédérations des Saxons, des Franks, des Allemanni et des Goths, cette ligue s'éleva aussi dans l'intérieur du Teutschland et ne resta inconnue que parce que, entourée des autres ligues, elle n'eut pas de contact avec les Romains (1). Le véritable noyau de leur pays était situé entre le Hartz, la Sale, et les montagnes couvertes de bois qui ont reçu d'eux leur nom; au delà vers le midi, leur confédération s'est difficilement étendue devant l'orageuse domination d'Attila (2). Mais dans ce pays avaient anciennement vécu les Chéruskes; la confédération des Chéruskes ne s'était pas maintenue malgré le souvenir des grandes actions de ce peuple. Après des événemens que personne ne connaît, les parties de cette ligue situées au nord du Hartz étaient devenues Saxonnes; les parties méridionales ne peuvent-elles pas aussi être restées unies et avoir cherché à garantir l'ancienne sûreté par une nouvelle grande confédération, sous le nom de Thuringiens? Dans le fait, le nom semble déjà figurer, bien que d'une manière singulière, chez le même écrivain où l'on croit trouver la première trace de l'existence des Saxons. Ptolomée, qui nomme encore les Chéruskes, cite aussi les Teuriochaimes, dont les demeures, d'après son idée, pourraient sans doute à peine être indiquées, mais qu'en tout cas il semble placer entre le Hartz et la forêt de Thuringe, entre le Mélibokos et les monts Sudètes (3). Dans la fable aventureuse que Witichind raconte relativement à l'origine des Saxons, les Thuringiens figurent aussi déjà (4). Cette fable

n'a aucune valeur pour l'histoire, mais elle semble prouver que les Saxons ne se regardaient pas comme un peuple plus ancien que les Thuringiens ; le nom même figure pour la première fois dans Végèce, vers le commencement du cinquième siècle. Mais Végèce, en supposant que le nom ait été réellement écrit par lui, et non pas peut-être par une main postérieure, nomme les Thuringiens à côté des Burgundes comme s'ils étaient un peuple tout aussi connu (5). Il en est question de la même manière dans les autres auteurs anciens qui les nomment, tels que Sidoine Apollinaire, Procope, Jornandès, Grégoire de Tours; aucun n'a cru nécessaire d'ajouter quelque chose qui indiquât une formation récente du peuple. Du reste les essais que l'on a faits pour expliquer le nom de Thuringiens par la décomposition du mot sont restés sans résultat, et l'histoire ne fait aucun progrès par l'audacieuse division du mot Hermun-Duren, par la suppression de la première syllabe et par le développement forcé de la dernière. Les Hermundures ne sont pas devenus Thuringiens, et quand même ils le seraient devenus, la marche des choses n'en serait pas plus intelligible. En tout cas, la formation du nom est purement teutsche, et bien que l'incertitude de l'histoire défende de tirer quelque conséquence des noms d'Asdinges, de Thervinges, de Silinges, les Carlings et les Lothrings postérieurs conduisent d'une manière presque irrésistible à la supposition que la Thuringe a aussi tiré son nom d'un prince ou d'un héros que l'injure du temps a effacé du souvenir des hommes (6).

Mais une nouvelle et effroyable tempête frappa encore une fois les peuples germaniques : cette tempête aussi vint des Huns ; elle ébranla toutes les limites et toutes les positions, et lorsqu'elle se fut apaisée, il s'éleva encore du sein de la destruction un monde nouveau où l'investigateur peut à peine se retrouver.

Les relations des Huns furent encore, si cela est possible, plus inconnues aux Grecs et aux Romains que les relations des Teutschs; leur histoire depuis leur arrivée en Europe est presque aussi obscure que leur histoire antérieure, et le petit nombre d'indications, qui ne vont pas au delà du contact des Romains et des Huns, sont d'autant moins intelligibles et d'autant moins faciles à réduire à quelque corrélation que les temps anciens des Huns ne nous rendent possible aucune conjecture sur la suite de leur vie. Mais il semble, d'après la nature des choses comme d'après les assertions des écrivains, que dans le principe ils s'étaient rendus maîtres seulement du pays que leur première attaque avait jeté en leur pouvoir; ils ne pouvaient s'être étendus bien loin au delà du rivage occidental de la mer Noire ; leurs forces furent sans doute aussi épuisées dans leur lutte impétueuse avec les Goths ; leurs besoins étaient satisfaits par les beaux pâturages qui s'étendent au loin vers le nord depuis le Don jusqu'au Pruth ; ils sentaient aussi sans aucun doute l'effet d'étranges relations dont ils ne pouvaient se rendre maîtres: ils étaient vraisemblablement divisés en plusieurs hordes, sous des chefs distincts; bien que dans la guerre ils pussent suivre un seul chef, la désunion et la résistance s'introduisaient facilement dès que le combat cessait. Les peuples soumis par eux n'avaient rien de commun entre eux ; ils laissèrent même à quelques-uns leurs propres princes, parce qu'ils n'entendaient rien à la domination, et c'était certainement une tâche difficile que de leur assigner une position déterminée et de les maintenir dans la fidélité. Jornandès, bien qu'en se contredisant lui-même, a remarqué expressément que les Goths avaient toujours conservé un roi inférieur, qui avait dû les gouverner selon la volonté des Huns ; mais il a aussi raconté que déjà le premier homme qui posséda la dignité de prince, Winithar, avait cherché à se soustraire à la domination des Huns, et qu'il ne put être dompté par le roi des Huns Balamir ou Balamber qu'après une guerre difficile et avec l'aide de Siegismund, fils du grand Hunnimund (7). Enfin les anciennes villes sur les côtes de la mer Noire, les mœurs et le commerce de celles-ci durent leur être étrangers et sous beaucoup de rapports leur présenter de grands obstacles, bien que nous ne sachions pas dans quels rapports ils se trouvèrent avec ces villes ; il n'est par conséquent pas invraisemblable que sans provocation extérieure, ils se seraient volontiers contentés des pays conquis et n'auraient cherché qu'à les défendre contre d'autres hordes asiatiques qui suivaient leurs traces et leur fortune. Mais la confusion infinie qui régnait dans l'empire romain les entraîna aussi à l'action, et la grandeur à la décadence et à la ruine. La lutte avec les Goths

dans l'empire même rendait avec raison les Romains méfians à l'égard de tous les guerriers teutschs. Ils cherchèrent donc bientôt, dans le sentiment d'une impuissance toujours croissante, du secours auprès des nouveaux barbares, chez lesquels ils crurent trouver des motifs pour qu'ils fussent des guerriers fidèles contre les Goths. Des troupes hunniques suivirent la séduction ; d'autres suivirent l'invitation des Goths, qui fut la conséquence nécessaire de ces intrigues. Ils furent ainsi enveloppés dans les relations des peuples européens et prirent part à leurs affaires ; ils apprirent à faire la guerre d'une manière régulière et se familiarisèrent avec toute la situation de l'empire romain. Ce qui était arrivé précédemment avec les Goths se répéta avec eux. Tandis que les Huns suivaient les aigles romaines, ils entrèrent en querelle avec les Romains. Orgueilleux de la force de leurs armes et fiers du sentiment de leur puissance, ils prouvèrent aux Romains tout leur mépris, firent des courses dans les pays de l'empire, pillèrent, dévastèrent et remplirent tout de terreur et d'effroi ; les Romains n'avaient rien que leur faiblesse, leurs artifices trompeurs, la ruse, la perfidie, le meurtre et l'or qui leur restait de leur ancienne fortune et qu'ils savaient toujours encore extorquer aux malheureuses provinces. De cette manière les alliances et les hostilités alternaient, et la guerre continuelle était interrompue par d'hypocrites traités de paix. Et bientôt Constantinople ne rechercha pas seule le secours des Huns ; la cour de Ravenne prit aussi des Huns à son service et leur montra la magnificence de l'Italie et la confusion de l'empire, qui se précipitait vers sa ruine. Des troupes hunniques parurent dans la Gaule sous les drapeaux romains, et Aétius conduisit six mille Huns en Italie pour maintenir l'empereur Jean sur le trône qu'il avait usurpé. Des communications actives eurent lieu entre les Huns et les Romains comme entre les Huns et les Teutschs. Des ambassadeurs passèrent d'un côté à l'autre, des otages furent donnés, et des captifs de tout âge et de toute condition furent emmenés des pays de l'empire romain ; des hommes plus civilisés obtinrent des emplois chez les Huns ; il ne manqua pas non plus de marchands et d'autres industriels ; beaucoup abandonnèrent le sol romain pour vivre avec plus de sûreté parmi les Huns, et même des hommes d'état, qui, comme Aétius, ne trouvaient pas de protection contre la fureur des partis dans l'empire ou contre les intrigues de la cour, cherchèrent un refuge dans le pays des Huns. Dans de telles circonstances, les mœurs des Huns en Europe devinrent très-différentes des mœurs avec lesquelles ils étaient venus en Europe, et bien que la grande masse restât grossière tout en passant à une nouvelle manière de vivre, l'armée parut toutefois dans une tout autre forme, et la vie des princes et des grands prit un aspect qui bientôt ne manqua ni d'ordre et de luxe, ni de consistance et d'agrémens (7). Mais en de telles circonstances il ne put en être autrement : les Huns, qui voyaient les peuples teutoniques divisés et dans une lutte continuelle avec les Romains, qui ne voyaient au contraire chez les Romains qu'embarras et nécessité, que faiblesse, ruse et corruption, durent être amenés à la pensée de nouvelles entreprises ; l'empire romain ne semblait pas pouvoir leur échapper. Il ne fallait qu'un homme qui sût réunir les hordes, rassembler autour de lui les rois des peuples soumis, soumettre les Teutschs voisins et éloignés ou les faire entrer dans son alliance ; et un tel homme, qui accomplit en partie et chercha en partie avec influence l'exécution de cette tâche, sortit des relations : ce fut Attila, fils de Mundiuck, comme l'écrit Priscus, ou de Mundzuc, comme l'appelle Jornandès (8).

Un petit nombre seulement de documens nous a été conservé sur la vie et les actions de ce prince. L'histoire le montre à un point élevé de considération ou de puissance, où il fut l'idole des siens et la terreur des peuples étrangers ; mais elle ne fait que conjecturer de quelle manière il avait atteint cette hauteur. Jornandès le nomme maître de tous les Huns, presque le seul souverain de toute la Scythie, extraordinairement célèbre parmi tous les peuples du monde (9). Quant à la manière dont Attila se tint à cette hauteur, il nous en a été transmis par Priscus le sophiste un beau témoignage, qui ne peut qu'augmenter l'attention. Priscus en effet accompagna une ambassade de l'empereur Théodose II à Attila. Il se rendit avec cette ambassade auprès de la ville ruinée de Naissus, et plus loin au delà du Danube. Il trouva le roi non loin de ce fleuve ; puis il le suivit à une distance de quinze jours de marche, à travers plusieurs fleuves navigables

(10) jusqu'à son royal palais. Ce palais, construit peut-être par des architectes grecs, d'un bois fort, poli et garni de menuiserie, avec de grandes salles et des cours, a été vu, considéré, examiné par Priscus (11) : il a marché sur les précieux tapis dont le sol était couvert; il a pris part aux magnifiques banquets du roi et a bu à discrétion des vins précieux dans des coupes d'or, et il a consigné par écrit ce qu'il a éprouvé et vu dans ces circonstances. Si l'on réfléchit que Priscus voyait sans contredit avec les yeux d'un Grec, qu'il pouvait aussi n'être pas à l'abri de la vanité qui était naturelle aux Grecs et aux Romains à l'égard des barbares, que peut-être il se rendit avec les plus forts préjugés auprès du roi des Huns, qui avait causé aux Romains de grands embarras et menaçait de leur en causer de plus grands encore, il est impossible de lire sans étonnement et sans admiration ce qu'il raconte. Attila apparaît comme un homme extraordinaire ; toute sa conduite est empreinte de gravité et de dignité. Simple dans sa manière d'être et de vivre et modéré dans ses plaisirs, il se tient moins redouté que respecté au milieu de son entourage; il est reçu en fête par des femmes et des jeunes filles, salué avec joie par des chants composés en son honneur. Les parties en discussion s'approchent avec confiance de son tribunal et entendent de sa bouche la sentence de l'équité. Sans troubler la joie de sa cour, il a tourné son âme vers de grandes pensées. Sa présence maintient seulement la convenance et la dignité de la société; il ne refuse même pas aux siens la plaisanterie et la gaîté ; mais il a soin que dans la joie du banquet les exploits des Huns soient rappelés par les chants et la musique à la mémoire de ceux qui y prennent part, afin qu'un agréable souvenir reste aux vieillards, et que la jeunesse soit excitée par un puissant aiguillon à imiter ses pères. Ses femmes vivent amicalement et libres et se montrent à leur manière prévenantes et aimables pour les étrangers. Il distingue ses fils aînés selon leur mérite et berce avec la joie d'un père les plus petits sur ses genoux. A l'égard des ambassadeurs de puissances étrangères, il montre de la prudence et de la méfiance, et s'efforce de leur faire sentir la puissance de son génie et de ses armes; mais les lois du droit des gens sont observées, et il ne manque pas de grâces prévenantes (12). Et quelque dur qu'il pût être envers ceux de ses sujets qui lui désobéissaient, il prévint avec une méprisante grandeur d'âme même un complot formé à Constantinople pour l'assassiner. Les temps postérieurs ont défiguré le portrait d'Attila, tel que Priscus l'a tracé; ils ont attaché à son nom une horreur dont le regard de l'homme se détourne volontiers, car la grandeur d'un conquérant n'est pardonnée que lorsqu'elle a de la consistance et de la durée. La tradition et la poésie se sont emparées de lui d'autant plus volontiers que son histoire était plus incertaine et ses actions plus inconnues. Le témoin oculaire toutefois reste inattaquable, et devant sa déclaration tombe tout ce qui est né de la fable, issu d'un vain bruit, formé par l'art (13).

Mais Attila semble être arrivé à la grandeur et à la puissance où le montrent le récit de Priscus comme les indications de Jornandès et d'autres écrivains par une activité réfléchie et par un usage intelligent du bonheur dont l'homme a toujours besoin pour la réussite de ses projets. Priscus raconte que lui-même et d'autres, dans une conversation sur l'objet de leurs négociations avec Attila, avaient exprimé leur étonnement de la morgue de ce roi; qu'alors Romulus, un des ambassadeurs de l'empire d'Occident, homme de beaucoup d'expérience avait répondu que « le bonheur extraordinaire d'Attila et la puissance qui en était résultée l'avaient rendu fier et arrogant, car aucun autre souverain de la Scythie ou de tout autre pays n'avait jamais fait en aussi peu de temps d'aussi grandes choses qu'Attila, tellement qu'il commandait même à des îles de l'Océan et qu'il tenait comme tributaires, outre tous les Scythes, les Romains eux-mêmes. » Mais les grandes choses mêmes qu'Attila accomplit ne sont pas indiquées, et les îles de l'Océan sur lesquelles il doit avoir dominé ne peuvent être découvertes. Jornandès, bien que lui-même ou Cassiodore son guide n'ignorassent pas les indications de Priscus, dit qu'il ne sait point par quel sort Attila avait tout frappé de crainte et de terreur par la formidable opinion qui régnait généralement de lui. Sa remarque qu'Attila avait été un homme né pour ébranler le monde est juste sans aucun doute; elle contribue néanmoins tout aussi peu à expliquer sa grandeur et sa puissance que l'indication de sa fière démarche et de son regard menaçant ou la description de la taille qui lui était com-

mune avec son peuple (14). Mais Attila paraît dans le principe, tant qu'il eut près de lui son frère Bléda, n'avoir agi qu'à l'ancienne manière avec les Romains d'Orient : tantôt ami et tantôt ennemi, il ne cessa pas de les effrayer pour élever le tribut annuel qu'ils avaient déjà payé avant lui ; faisant naître des querelles d'autres querelles, insinuant et excitant des discordes par de continuelles ambassades, menaçant tantôt de ses armes, se jetant tantôt dans les pays de l'empire, pillant, dévastant, détruisant les villes, se contentant un jour du titre de général romain (15), et le lendemain exposant ses prétentions dans le fier sentiment de lui-même comme un roi puissant, il fit porter successivement l'ancien tribut au sextuple, au décuple, soumit au loin à son pouvoir l'autre rive du bas Danube et rendit toutes les limites incertaines. Puis il se fit aussi céder par l'empire d'Occident la Pannonie, qu'Aétius, dans l'embarras où se trouvait l'empire, ne sut pas défendre et peut-être même ne voulut pas défendre, parce que pour ce pays dévasté et peu sûr il ne voulait pas renoncer à l'amitié d'Attila et des Huns. En même temps Attila chercha à combler la source d'où jusqu'alors l'empire avait encore tiré quelque force : il défendit toute levée d'hommes dans les pays de sa domination ; il réclama des Romains comme transfuges tous ceux qui, selon l'ancienne coutume, quittaient son territoire, les contraignit à l'extradition, punit cruellement ceux qu'on lui livra, détourna par là les peuples scythiques de la coutume des temps antérieurs et gagna une forte position contre les Romains. Pendant ce temps, il sut se concilier les Huns par sa douceur, par sa justice et par le succès de ses entreprises, et réduire les Chieftains à une telle dépendance qu'après la mort de son frère Bléda, que l'envie attribua à sa perfidie (16), il fut seul roi des Huns. Les peuples soumis furent amenés de la même manière à lui donner leur foi. Il leur accorda une part dans le produit de ses exploits ; il fut favorable à leur langue et à leurs coutumes, par-dessus tout à la langue et aux coutumes des Goths ; il leur donna de hautes dignités, réunit leurs princes autour de sa personne, les admit à sa table et les honora de grandes distinctions. De plus la superstition de quelques-uns de ces peuples paraît les avoir portés vers lui. Ammien Marcellin, comme nous l'avons déjà dit, a remarqué au sujet des Alains qu'ils n'avaient point de temples et point d'autels, mais qu'ils plantaient en terre une épée nue avec des cérémonies barbares et qu'ils avaient coutume de l'honorer comme le Mars protecteur des pays qu'ils parcouraient (17). D'autre part, Priscus et après lui Jornandès racontent que la puissance d'Attila reçut un grand accroissement de ce que l'épée de Mars fut retrouvée. Cette épée, consacrée au dieu de la guerre, regardée comme sacrée et honorée par les rois des Scythes, aurait disparu dans les temps anciens et aurait maintenant été découverte par un pâtre, parce qu'une vache en avait été blessée. Le pâtre aurait porté l'épée à Attila, et celui-ci, ravi d'un tel présent, aurait conçu l'opinion qu'il était destiné à devenir le maître du monde et que par l'épée de Mars il avait reçu la puissance de la guerre. Comment ! par la première invasion des Huns, le lieu où était cette épée aurait-il été détruit et oublié ? ou peut-être sa découverte aurait-elle fait naître l'enthousiasme chez les descendans de ceux qui avaient tenu à cet objet sacré ? et par cet enthousiasme, tel qu'Attila sut adroitement s'en servir, une action analogue se serait-elle exercée sur l'imagination des autres peuples ? Tout au moins l'agrandissement de la domination du roi en de telles circonstances, bien que sans elles il serait assez naturel, serait très-facile à concevoir ; les limites ne peuvent en être déterminées. Mais en Asie des hordes pillardes se joignirent volontiers à la fortune de ce roi dont l'origine était la même que la leur. Attila put donc faire des guerres aux Perses, pendant qu'il se tenait dans une position redoutable et menaçante à l'égard des pays occidentaux de l'Europe. Au nord, un peuple d'origine sarmatique pouvait difficilement résister, et peut-être faut-il rapporter à la mer Baltique ce que l'ambassadeur romain Romulus raconta de l'Océan aux Grecs. Parmi les peuples soumis à la domination d'Attila, on nomme expressément aussi les Turcilinges, les Rugiens, les Scires et les Burgundes, qui, des siècles auparavant avaient demeuré dans le voisinage de la mer Baltique, et qui maintenant encore sont placés en partie à l'extrémité du Nord (18). Les Langobards ne firent pas faute non plus, comme le prouve leur apparition postérieure sur le Danube. Mais le point le plus important fut l'alliance d'Attila avec les peuples teutoniques qui rési-

daient à l'ouest de sa domination. Les Goths de la Dacie, encore indomptés et nommés Ostrogoths, durent reconnaître sa suzeraineté; les Gépides, qui vivaient indépendans au nord des Ostrogoths, eurent le même sort. Cette soumission se fit vraisemblablement après qu'Aétius eut cédé la Pannonie (19), car à partir de ce temps il dut être très-difficile aux Ostrogoths et aux Gépides de maintenir leur indépendance. Cependant il semble qu'ils ne furent pas forcés par les armes, mais qu'ils se réunirent au puissant roi par un traité librement conclu. Ardarich, roi des Gépides, et Walamir, un roi des Ostrogoths, siégèrent dans son conseil et jouirent près de lui d'une grande considération, le premier à cause de sa fidélité et de sa prudence, le second à cause de sa discrétion, de son amitié et de sa loyauté. Il avait aussi augmenté la puissance des deux rois afin de les attacher d'autant plus fortement à lui; il avait placé d'autres rois sous leurs ordres (20). Peut-être céda-t-il même aux Ostrogoths la Pannonie, qu'ils avaient si longtemps cherché à acquérir, et leur soumit-il les Vandales. En général Jornandès a remarqué qu'il préféra l'art des négociations et les traités à la guerre (21). Pour cette raison il ne faut pas douter que les Quades, les Marcomans, les Suèves et les Thuringiens (22), qui étaient de son côté et répondaient à son appel, n'aient été amenés à soutenir sa cause seulement par des alliances qu'ils ne pouvaient rejeter sans danger. L'alliance avec un peuple conduisit à une alliance avec un autre et la rendit nécessaire pour les deux parties. Il ne se trouve aucune trace d'une participation des Saxons à cette grande ligue. Ils ne furent certainement pas retenus par l'expédition des trois petits navires sur lesquels les deux frères Hengist et Horst allèrent vers ce temps secourir les Bretons abandonnés contre les Pictes et les Scots; car bien que cette entreprise soit devenue le principe de grands événemens et qu'elle ait donné lieu à la fondation d'une domination teutonique dans l'île de Bretagne et à l'extension du monde germanique, elle n'excita pas assurément dans le commencement l'attention de la nation (23) : mais les Saxons se trouvaient hors des atteintes du puissant roi et étaient protégés par leur éloignement. Il n'est pas question des Allemanni dans l'histoire d'Attila; mais, d'après leur situation, il est à supposer que le nom de Suèves, qui figure dans la série des alliés du roi des Huns, comprend aussi les Allemanni (24). D'autre part, il n'est pas douteux, d'après Priscus, qu'Attila fit aussi des tentatives d'alliance auprès des Franks et que ces tentatives réussirent, mais seulement en partie, parce qu'il fut contrarié par son ancien ennemi Aétius (25). Voilà les limites dans lesquelles Attila donnait des ordres; et Jornandès pouvait dire de lui avec plus de raison que d'Ermanarich, qu'il appelait roi de Scythie et de Germanie, qu'il posséda les empires scythiques et germaniques (26).

Quant à la question, que l'on ne peut repousser, savoir quel a pu être le dernier but de cette prodigieuse confédération, Valentinien y a donné la véritable réponse : « Attila, dit-il, mesure avec son bras le cercle (27). » Des circonstances qui n'avaient pas été amenées par lui l'avaient dirigé dans sa carrière; sur sa fortune il bâtissait son empire; chaque succès augmentait la crainte de sa puissance, et avec les progrès de cette crainte ses projets s'étendaient. Il pouvait d'autant moins dans le développement de sa carrière se fixer des limites, qu'il lui avait été moins possible d'en calculer le cours dans le principe; toutefois la destruction de la domination romaine fut sans aucun doute sa pensée. Mais il fut interrompu dans ses efforts démesurés; il se forma une grande confédération opposée à la sienne : l'Europe du sud-ouest se souleva contre l'Europe du nord-ouest, et Attila, abandonné des artifices de la ruse, se vit contraint soit à reculer, soit à engager une guerre qui devait décider de sa domination et de la liberté du monde. Il choisit la guerre; le sort se prononça contre lui, et l'Europe fut affranchie de la servitude, et les peuples teutoniques échappèren au désastre de la barbarie des Huns.

Sans doute un très-petit nombre de souvenirs nous ont été transmis de ce temps de prodigieux dangers; et ce qui nous a été transmis se présente à nos yeux si misérable et si vide qu'il est impossible d'en écrire une histoire et singulièrement difficile d'en découvrir la corrélation; mais un examen rigoureux et attentif des circonstances semble pourtant mettre sur le vrai chemin. La célèbre expédition d'Attila dans la Gaule ne fut probablement pas une folle irruption d'un arrogant dominateur qui abusait des forces des peuples pour satisfaire

un caprice : tout ce que nous savons d'Attila contredit une semblable manière de voir. Elle ne fut pas non plus une course aventureuse, dirigée seulement d'une manière vague vers l'ouest, de telle sorte que le simple hasard le conduisit jusqu'à Orléans : la réflexion et l'habileté militaire d'Attila témoignent contre cette idée. Elle fut entreprise tout aussi peu dans un but vulgaire : c'est ce que prouve la manière dont Attila l'exécuta, au milieu des peuples et entouré de leurs rois ; il s'agissait plutôt d'une grande décision. Il peut être vrai, comme le dit Priscus, que le nouvel empereur d'Orient, Marcien, qui arriva au trône l'an 449, après la mort de Théodose, ait tenu à l'égard d'Attila un langage plus ferme que celui-ci n'était habitué à en entendre de Théodose (28); mais il n'est pas croyable qu'Attila, effrayé par ce langage, se soit décidé à épargner l'empire romain d'Orient et à diriger ses armes contre la Gaule. La guerre n'était pas pour lui un brûlant besoin qu'il cherchât à satisfaire tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec une sauvage indifférence ; il connaissait trop bien aussi l'état de l'empire d'Orient pour avoir pu croire que le langage énergique d'un empereur fût capable de donner à l'empire un nouvel esprit et des forces nouvelles. Il peut encore être vrai, comme Priscus, Jornandès, Procope et d'autres le racontent, que la sœur de l'empereur Valentinien, Honoria, se soit offerte au roi pour épouse et lui ait envoyé un anneau en gage de fiançailles, quelque incroyable que paraisse être ce récit, si l'on examine les mœurs des peuples. Qui sait jusqu'où a pu être poussée par de mauvais conseillers une jeune princesse passionnée qui était tourmentée à la cour de son frère et se voyait déshonorée par des vices effrénés ? On peut aussi supposer qu'Attila, sur une offre semblable, exposa des prétentions à l'empereur, parce qu'il avait coutume de faire de choses bien moindres l'objet de longues et difficiles négociations pour montrer aux Romains sa supériorité et leur arracher des sommes d'argent. Mais il est impossible qu'un acte irréfléchi d'une femme débauchée ait eu la moindre influence sur la résolution qu'il forma d'entreprendre une guerre grande et dangereuse. Le roi ne manquait pas des femmes dont il avait besoin, et ses mouvemens guerriers prouvent suffisamment qu'il recherchait la victoire et non Honoria (29). Enfin il peut n'être pas moins vrai, comme Priscus l'indique et comme Jornandès le raconte, que Giserich, roi des Vandales d'Afrique, homme adroit et familiarisé par un long exercice avec tous les artifices de la ruse, ait eu des relations avec Attila et qu'il ait cherché à l'exciter contre les pays d'Occident. Giserich et Attila étaient alliés naturels par leur position à l'égard de ces pays d'Occident. Un danger dont les deux empires avaient menacé le roi Giserich n'avait été détourné que parce qu'Attila avait eu une attitude menaçante pour les deux empires, et Giserich doit avoir vu par ce fait ce qu'Attila était pour lui. Les Vandales, auxquels appartenaient Giserich et ses compagnons, étaient sous la domination d'Attila, et il ne s'était pas encore écoulé un demi-siècle depuis la séparation. Les Wisigoths de l'Espagne et de la Gaule avaient été les ennemis de Giserich ; il avait échappé à leur puissance, il était allé au-devant d'une destinée incertaine et difficile, et il y avait eu postérieurement plus d'un point de contact (30). Il est donc assez croyable que Giserich ait cherché à décider le roi Attila à la guerre contre les Romains et les Goths. Mais Attila ne paraît pas avoir été disposé à exécuter les projets d'un autre et à employer sa puissance au service de passions qui lui étaient étrangères.

Du reste il se trouve dans Priscus et dans Jornandès, si bref que soit l'un et si confus que soit l'autre, quelques assertions qui semblent justifier la conjecture qu'Attila ne se mit en campagne que pour détruire une ligue opposée à la sienne, qui résultait de la nature des choses, menaçait tous ses projets et rendait toutes ses relations incertaines. Priscus sait qu'Attila, excité à la guerre contre les deux armées romaines, préféra la plus difficile contre l'empire d'Occident, parce qu'en même temps une lutte avec les Goths et les Franks l'attendait de ce côté (31) ; et ceci donne sans aucun doute à supposer une ligue entre les Romains, les Goths et les Franks. Il raconte aussi une histoire qui assurément est erronée, parce que Priscus ne connaissait pas les relations des Franks et des peuples teutoniques en général, mais qui peut prouver cependant qu'Aétius, qui connaissait mieux qu'aucun autre le naturel et le caractère d'Attila, avait travaillé contre lui et cherché à réunir les peuples : « Après la mort d'un roi des Franks, dit-il, il s'éleva

une discussion parmi ses fils au sujet de la souveraineté. L'aîné négocia une alliance avec Attila, le plus jeune avec Aétius. J'ai vu moi-même à Rome ce dernier comme ambassadeur; il était dans la première jeunesse, et sa chevelure dorée flottait noblement sur ses épaules. Aétius l'adopta pour fils et le congédia avec l'amitié de l'empereur et une alliance pour la guerre. » Si l'on ôte de ce récit l'idée erronée d'un empire frank gouverné à la manière romaine, il reste sans aucun doute qu'Attila et Aétius se heurtèrent dans leurs relations avec les Franks, et qu'Aétius attacha une valeur immense à une ligue avec les Franks. Vraisemblablement les Franks Ripuaires, voisins des Thuringiens et des Allemanni, ne purent échapper à l'alliance avec Attila; les Franks Saliens au contraire, ou ceux qui avaient fait des conquêtes à l'extrémité septentrionale de la Gaule, furent gagnés par Aétius. Des Franks paraissent réellement dans la guerre des deux côtés, et Sidoine Apollinaire cite nommément les Bructères comme alliés d'Attila. Du reste il résulte évidemment du récit de Priscus que l'alliance d'Aétius avec les Franks doit avoir eu lieu assez longtemps avant l'expédition d'Attila. Mais Jornandès, qui ne veut écrire que l'histoire des Goths, n'a aucune raison de parler de l'alliance entre les Romains et les Franks; mais il fait expressément mention d'une alliance entre les Romains et Théodorich, roi des Wisigoths, auquel Attila n'était pas indifférent. Des doutes peuvent s'élever au sujet de l'époque, mais elle tombe sans aucun doute plusieurs années avant la grande expédition d'Attila (32). Attila, selon le même écrivain, chercha à rompre cette alliance (33) pour anéantir par la désunion ceux qu'il ne pouvait vaincre par les armes. Il envoya en Italie, à l'empereur Valentinien, une ambassade qui assura en termes flatteurs que le roi n'avait de discussions qu'avec Théodorich, roi des Wisigoths, mais qu'il ne violerait d'aucune manière l'amitié avec les Romains. Il envoya de même au roi Théodorich une lettre dans laquelle, lui rappelant l'ancienne inimitié de Rome et les combats antérieurs, il cherchait à le détourner de l'alliance de Valentinien. Mais plus les instances d'Attila furent pressantes, plus les Goths et les Romains resserrèrent leurs liens. Une ambassade de l'empereur Valentinien parla au roi des Wisigoths de la manière suivante : « Il est digne de votre sagesse, vous le plus brave des peuples, de vous ranger de notre côté contre le tyran qui veut l'esclavage du monde entier, qui n'a besoin d'aucun motif pour faire la guerre, mais qui croit permis tout ce qu'il fait. Avec le bras il mesure son cercle; avec l'orgueil il nourrit l'arrogance. Méprisant le droit et l'équité, il est l'ennemi de tout ce qui existe; mais celui-là mérite la haine universelle qui se montre l'ennemi de tous. Réfléchissez à ceci, et certainement vous ne pouvez l'oublier : des Huns est venu le malheur; mais où il agit sérieusement, il pousse ses prétentions par la ruse. Pouvez-vous supporter sans vengeance un tel orgueil? Vous êtes forts par les armes; suivez seulement votre propre douleur et rangez-vous de notre côté pour la défense commune. Vous possédez une partie de l'empire; vous devez donner secours à l'empire. Quant à la valeur de notre alliance, informez-vous en auprès de l'ennemi. » Théodorich répondit : « Nous remplissons votre vœu; Attila est aussi notre ennemi. Qu'il soit enflé par ses victoires sur des peuples fiers : les Goths savent aussi combattre avec les fiers. »

Des négociations semblables peuvent avoir eu lieu avec d'autres peuples. Jornandès, regardant ces négociations comme en dehors du cercle qu'il s'est tracé, vante seulement en général les efforts d'Aétius pour attirer de toutes parts des peuples auxiliaires afin d'aller au-devant des masses sauvages et innombrables d'Attila. Les Franks, les Sarmates, les Armoriciens, les Litiens, les Burgundes, les Saxons, les Riparioles et les Ibrions sont nommés par lui comme gagnés par Aétius; et en ajoutant que d'autres peuples celtiques et germaniques s'y joignirent, il fait supposer qu'il y en eut beaucoup d'autres encore. Vraisemblablement ces noms sont en partie corrompus; ils sont en partie incertains; quelques-uns aussi peuvent ne s'appliquer qu'aux mercenaires qui étaient dans la Gaule au service des Romains, comme les Alains auxquels Aétius avait confié la défense d'Orléans et qui paraissent plus tard sous leur roi Sangiban, comme les Saxons et les Sarmates. Mais bien qu'on ne puisse songer aux peuples demeurant dans des contrées lointaines, la multitude de ces noms semble prouver qu'Aétius avait aussi formé une grande ligue de peuples occidentaux, et probablement une telle ligue ne put être conclue entre des peuples

ennemis sans de nombreuses négociations et sans de longs efforts (34).

Pour détruire maintenant cette ligue dangereuse, Attila entreprit la guerre, l'an 450; tout le reste fut accessoire. Dans le fait aussi un ancien écrivain, omettant tout le reste, a signalé comme l'unique cause de la guerre l'alliance entre les Goths et les Romains, parce qu'elle rendait la position d'Attila incertaine (35). Mais le lieu où Attila rassembla son armée, portée par Jornandès à cinq cent mille hommes et par un autre écrivain à sept cent mille, ne peut être mieux déterminé, par suite du manque de tous documens, que le chemin par lequel il arriva au Rhin. La position des pays toutefois et le but de la guerre mettent hors de doute que les troupes venant de différens côtés ne se réunirent et ne formèrent une seule armée que dans le voisinage du Rhin. Attila lui-même, parce qu'il devait sembler être au milieu des peuples, traversa vraisemblablement avec ses Huns le milieu du Teutschland et réunit sur les rives du bas Mein (26) l'essaim des rois, selon l'expression de Jornandès, qui attendaient ses ordres, obéissaient à sa parole, étaient attentifs à ses gestes (37). Dans cette même contrée, vers l'embouchure du Mein, semble avoir eu lieu le passage du Rhin par l'armée, car, selon Sidoine Apollinaire, la forêt Hercynienne, que l'on a coutume de placer au milieu du Teutschland, fournit les bateaux et les radeaux sur lesquels passa l'armée. Parmi les villes qu'atteignirent les ravages des Huns on cite principalement Trèves et Metz; et en général le projet d'Attila peut à peine avoir été autre que de passer à travers les peuples de la Gaule pour les diviser, les troubler et rendre leur jonction impossible. Pour cette même raison, l'armée peut aussi s'être dirigée plus loin sur trois colonnes. Une partie tourna à gauche, tomba sur les Burgundes et remporta la victoire; car, d'après Cassiodore et un autre écrivain ancien d'accord avec des traditions postérieures, le roi des Burgundes, Gundicar ou Cundichar, fut anéanti par Attila; et il ne peut s'élever aucun doute sur l'époque de cet événement (38). Une autre partie tourna à droite contre les Franks; car il est dit que l'armée d'Attila arriva au nord jusqu'à la ville de Tongres; et Jornandès fait mention d'un combat nocturne avant l'action décisive des Franks et des Gépides, où neuf mille hommes doivent avoir perdu la vie (39). Attila semble avoir pénétré en avant dans une direction intermédiaire. Il arriva jusqu'à Orléans sur la Loire. La défense de cette ville avait été précédemment confiée à des troupes alaniques; mais Sangiban, leur roi, ayant été soupçonné d'intelligence avec Attila, on les en tira, et la ville fut pourvue de nouveaux ouvrages de défense. Attila rencontra par suite une résistance inattendue et ne put se rendre maître du fleuve.

Pendant ce temps, les armées d'Aétius et de Théodorich, le roi des Goths, avaient fait leur jonction; Avitus, qui depuis devint empereur, fut envoyé à la cour du roi pour hâter l'armement de ce dernier et le départ de ses guerriers. Ils dirigèrent leur marche sur Orléans et parurent dans le voisinage de cette ville, serrée de près, au moment où elle était réduite aux dernières extrémités et où l'évêque Anianus (saint Aignan), comme le raconte Grégoire de Tours, pouvait à peine soutenir la confiance des habitans par ses prières et ses supplications (40). Attila leva le siége et se retira, en partie sans doute pour attirer à lui les différentes divisions de son armée, en partie sans doute aussi pour trouver des campagnes favorables à son innombrable cavalerie hunnique. Dans la vaste plaine qui était connue sous le nom de Champs Catalauniques (les environs de Châlons-sur-Marne), il prit une forte position et attendit ses ennemis (41). Ceux-ci ne tardèrent pas. Une retraite plus longue eût ressemblé à une fuite; mais une bataille devait décider sans retour du sort d'Attila. Il sentit la haute importance du moment, et en présence de son ancienne fortune il trembla, comme il est naturel à l'homme, devant le coup décisif. Il se méfiait aussi avec raison des troupes étrangères que la crainte seule avait placées sous ses ordres, la haine et la colère dans l'âme (42). Il consulta donc des devins sur l'issue: leur réponse, tirée des entrailles et des os des animaux, lui annonça un malheur, mais aussi la perte du chef des ennemis. Attila voyait ce chef dans Aétius et croyait que la perte d'une bataille serait complètement compensée par la mort de l'homme qui s'était avec tant de succès opposé à ses desseins (43). Il résolut donc la bataille; mais il ne voulut pas la commencer avant la neuvième heure du jour, afin que la nuit en arrivant pût mettre un terme au malheur en interrompant la lutte.

Les deux armées, séparées par une éminence, se rangèrent en bataille. D'une part Théodorich occupa l'aile droite avec ses Wisigoths, Aétius l'aile gauche avec les Romains et le reste des alliés. On assigna, par des raisons de sûreté, une position au centre à Sangiban avec ses Alains, parce que la méfiance n'avait pas disparu. De l'autre côté Attila prit le centre avec ses Huns; à la gauche il plaça les Ostrogoths conduits par leur roi Walamir et par les frères de celui-ci, Théodomir et Widemir, parce qu'il comptait sur l'animosité d'une lutte de frères entre eux et les Wisigoths; à la droite se tint le fidèle Ardarich avec ses Gépides. Les autres peuples furent rangés avec leurs chefs sous les ordres de Walamir et d'Ardarich, et Attila lui-même se mit au-dessus de tous et donna à tous des ordres qui, exprimés avec sa hauteur habituelle, furent reçus avec l'humilité habituelle. Mais le sommet de l'éminence fut enlevé par Aétius et Thorismund, fils du roi Théodorich, et une tentative d'Attila pour s'en emparer fut sans résultat. Cette circonstance parut inquiéter l'armée hunnique. Attila rassembla donc les chefs de ses troupes et leur parla de la manière suivante: « Je crois inutile d'exciter votre courage par des paroles, après de si grandes victoires. Les discours sont bons pour de jeunes généraux et pour des armées non exercées. Il ne me sied pas de vous tenir un langage vulgaire, il ne vous sied pas de l'entendre: vous savez faire la guerre. Pour les braves, rien n'est plus doux que de châtier l'ennemi, et c'est un grand bienfait de la nature que de rassasier le cœur de vengeance. Marchez donc rapidement à l'ennemi: l'assaillant est toujours le plus audacieux. Méprisez cette masse formée d'élémens incohérens. Celui-là reconnaît sa crainte qui compte pour sa défense sur un secours étranger. Voyez: même avant l'attaque ils sont poussés par leur frayeur; ils veulent gagner les hauteurs; ils chercheront trop tard un refuge dans la plaine. Nous savons combien sont légères les armes des Romains; ils sont fatigués non pas seulement par les premières blessures, mais par la seule poussière. Vous pouvez mépriser leur ordre de bataille, leurs toits de boucliers. Attaquez les Alains, jetez-vous sur les Wisigoths: nous devons chercher la victoire où est la guerre. Si les nerfs sont coupés, les membres tombent, et un corps ne peut se soutenir auquel les os sont enlevés. Élevez donc vos esprits et montrez votre ancienne fureur. Comme Huns, prouvez votre habileté; comme Huns, prouvez la force de vos armes. Que le blessé demande la mort de son adversaire, que l'homme sain se rassasie du meurtre des ennemis. Celui qui est destiné à vivre n'est atteint par aucun trait, celui qui doit mourir rencontre son destin même dans un camp tranquille. Cette multitude rassemblée par la force ne soutiendra pas l'aspect des Huns. Ici est le champ de nos succès. Moi-même le premier je lance le javelot contre l'ennemi. Celui-là est échu à la mort qui peut rester tranquille où combat Attila! »

Aussitôt ils se précipitèrent tous au combat. Il fut terrible, confus, acharné, et dura jusque dans la nuit orageuse (44). Jornandès, qui ne peut, à l'aspect de cette horreur, se défendre de cette pensée que l'espèce humaine n'existe que pour les rois, croit que toute l'antiquité n'a pas vu une semblable bataille, et que personne ne sera jamais témoin d'actions égales à celles qui s'accomplirent en ce jour. Selon la tradition, une petite rivière qui traversait le champ de bataille se changea en fleuve par le sang des morts et des blessés et roula les cadavres (45). Une soif brûlante poussa beaucoup d'hommes vers ce fleuve et les contraignit à boire de cet horrible mélange. Cent soixante-deux mille hommes, bien plus, presque trois cent mille hommes doivent être tombés des deux côtés dans cette bataille. Personne n'attribuera une valeur historique à de telles assertions, mais elles témoignent de l'idée qu'on se faisait à cette époque de ce grand événement. Le roi Théodorich fut parmi les morts: tandis qu'il animait ses troupes par d'encourageantes paroles, il fut jeté à bas de cheval et écrasé par les siens. Ainsi la prédiction fut accomplie. Les Wisigoths, frappés par la mort de leur roi d'une douleur qui tourna en rage, et à ce qu'il paraît mollement pressés par les Ostrogoths (46), tournèrent leurs armes contre Attila, et ce puissant guerrier ne put résister à leur impétuosité; il se retira dans son retranchement de chariots et y fit élever un bûcher pour échapper à la captivité en périssant dans les flammes si par hasard ce retranchement aussi ne devait pas le protéger contre le malheur (47); mais il n'y fut pas attaqué. Thorismund, fils de Théodorich, avait conservé le sommet de la montagne. S'avançant dans l'obscurité de la nuit, il arriva au

retranchement de chariots des Huns. Il fut blessé à la tête et tomba de cheval ; il fut, il est vrai, sauvé par les siens, mais il dut renoncer à poursuivre plus loin le combat. Aétius aussi fut séparé des siens et erra au milieu des ennemis ; lorsque enfin il découvrit le camp des Goths, il ne songea plus qu'à la défense. Peut-être, comptant sur l'ancienne amitié d'Attila, était-il allé dans le camp ennemi (48).

La nuit se passa dans l'inquiétude, et l'aurore montra les campagnes couvertes de cadavres. Les Romains et les Wisigoths regardèrent comme une victoire qu'Attila ne renouvelât pas l'attaque ; mais du milieu de son camp retentissaient le bruit des armes et les chants de ses troupes ; la terreur et l'effroi pénétrèrent les âmes des vainqueurs, de même que les campagnes tremblent devant le rugissement du lion cerné par les chasseurs dans sa caverne (49). Pendant ce temps on avait retrouvé le cadavre du roi que les Wisigoths avaient perdu ; il fut solennellement enseveli au milieu de cris de douleur et de chants lugubres, et Thorismund, le vaillant fils du héros mort, fut sur sa tombe salué roi selon les usages de son peuple. Aussitôt le nouveau roi, dans le chagrin qui remplissait son cœur et dans le sentiment de sa bravoure, désira tirer vengeance des Huns ; mais Aétius regarda comme trop dangereuse une attaque sur le camp d'Attila et crut que ce redoutable adversaire serait plus sûrement réduit par la famine. Bientôt même il donna au jeune roi le conseil de retourner dans son royaume, afin que le trône ne lui fût pas arraché par ses frères et qu'il ne fût pas forcé à une guerre désastreuse contre ceux-ci. Thorismund reconnut à ce singulier conseil que l'alliance se relâchait, et ne vit plus sans méfiance l'homme qui le lui donnait ; il suivit donc cette invitation et retourna dans son royaume. Le reste de l'armée se dispersa et Aétius se retira également (50). Alors Attila quitta aussi sa position et repassa le Rhin.

C'est ainsi que Jornandès raconte ces événemens, et aucun autre écrivain ne le contredit. Jornandès lui-même attribue à la faiblesse humaine le conseil qu'Aétius donna à Thorismund. Aétius aurait cru que l'entier anéantissement des Huns permettrait aux Goths d'écraser l'empire romain, et cette crainte l'aurait fait agir. Mais cette crainte explique tout au plus la conduite d'Aétius et ce qui se passa du côté d'Aétius et des Huns ; elle ne fait toutefois nullement comprendre la retraite d'Attila, qui, après la dissolution de l'armée ennemie, restait sans doute maître de la Gaule, malgré la perte qu'il avait éprouvée. Si donc cette retraite, comme cela paraît être plus conforme à la nature des choses humaines, n'a pas précédé la dissolution de l'armée des Wisigoths et des Romains et n'a pas donné lieu à cette dissolution, si effectivement les événemens se sont présentés dans la suite où les racontent Jornandès et d'autres, il est presque impossible de résister à la conjecture qu'Aétius et Attila étaient d'intelligence, et qu'ils avaient négocié et s'étaient promis réciproquement l'éloignement des deux armées. La nuit qui suivit la bataille, lorsque Aétius, comme il le prétendit, fut porté par le désordre au milieu des ennemis, fournit peut-être l'occasion d'une entrevue. Aétius avait fait de grandes expériences : personne n'était en sûreté dans l'empire romain ; lui-même avait une fois déjà trouvé un refuge chez les Huns ; sa position actuelle était d'autant plus dangereuse que le sort de l'empire semblait reposer plus sûrement sur lui : l'amitié d'Attila ne pouvait lui être indifférente, et Attila n'était encore nullement vaincu. Il est également très-facile de comprendre par cette hypothèse les événemens postérieurs.

CHAPITRE X.

EXPÉDITION D'ATTILA EN ITALIE. — SA MORT. — GISERICH A ROME. — RICIMER.

De l'an 452 à l'an .....

La bataille livrée dans les plaines catalauniques fut sans aucun doute un événement important, et son issue fut une grande décision ; elle n'est toutefois pas à comparer à la bataille de la forêt de Teutobourg. Si Attila avait remporté la victoire, les peuples de l'Europe seraient tombés certainement dans une nouvelle et longue confusion, dont il était difficile de prévoir le terme ; mais jamais les Huns n'eussent pu réussir où les Romains n'avaient pas réussi, à contenir sous leur joug les peuples teutoniques et à anéantir par leur influence la vie teutsche et la nature teutsche. La domination romaine reposait sur cinq siècles de victoires et sur des principes et des artifices

qui, acquis, éprouvés, conservés au milieu de grandes et difficiles relations, étaient dans tous et se transmettaient comme un héritage de génération en génération. La domination hunnique datait de la veille ou de l'avant-veille et dépendait de la vie et du génie d'un seul homme. Il n'est pas inouï dans l'histoire que des peuples exercent leur pouvoir sur d'autres peuples qui les surpassent de beaucoup en génie et en civilisation; mais ce pouvoir suppose d'un côté des forces supérieures, ou de l'autre côté une dégénération morale. En forces, les Teutschs étaient de beaucoup au-dessus des Huns, et la corruption morale n'avait pas chez eux poussé de racines; ils étaient dans toute la vigueur nouvelle de la jeunesse et tendaient vers la lumière et la civilisation. Les Huns devaient leurs premières victoires à la crainte qu'inspiraient leur forme hideuse et leurs usages inconnus plutôt qu'à la terreur de leurs armes; la suite de leurs victoires ne fut possible que par la décadence de l'empire romain et par la position des peuples teutoniques à l'égard de cet empire. Les circonstances seules portèrent Attila à sa grandeur et à son orgueil. L'effroi qu'inspirait la vue des Huns avait disparu depuis longtemps; l'effroi qu'inspirait le nom d'Attila n'eût pu durer davantage, même s'il eût vécu plus longtemps. Mais sa carrière fut courte, et sa mort manifesta la nature des relations.

Aucun écrivain n'a remarqué par quel chemin Attila fit sa retraite. Vraisemblablement, plus prudent qu'Aétius ou plus perfide, il ne licencia pas son armée, mais il traversa avec elle le Teutschland. Il doit avoir reculé jusqu'en Pannonie. Mais bien que cette assertion signifie seulement qu'il revint au lieu d'où il était parti, il a toutefois entrepris en prenant ce pays pour point de départ la nouvelle expédition que dès l'année suivante (452) il dirigea avec une nouvelle force contre l'Italie (1). La division de l'alliance ennemie fut le motif de cette entreprise; le but, la destruction de la domination romaine, tout au moins le châtiment de la cour romaine, qui, après un long abaissement, s'était enhardie à la résistance; le prétexte put être la répétition de prétentions anciennes; enfin l'heureuse tromperie d'Aétius assurait une joie particulière. Mais devant Aquilée Attila trouva un obstacle inattendu qui décida peut-être de toute son entreprise. La ville fut défendue avec la plus grande énergie par les habitans eux-mêmes qui contraignirent Attila à un long siége (2) également à charge pour lui et pour son armée. Déjà le courage chancelait; les guerriers murmuraient. Alors Attila remarqua que des cigognes qui avaient leurs nids dans la ville partaient et emmenaient leurs petits. Dans ce fait il vit le sort de la ville et le signala à son armée. Aussitôt une attaque fut risquée : les murailles furent renversées, la ville prise et détruite avec une telle fureur que Jornandès déjà a remarqué qu'il était à peine possible de trouver une trace qui montrât le lieu où elle avait existé. Ensuite l'armée des Huns pénétra avec la même fureur en Italie. Ceux qui purent prendre la fuite s'enfuirent. Beaucoup mirent leur vie et leurs trésors en sûreté derrière les lagunes de la mer Adriatique et furent conduits par les misères infinies de cette époque à la fondation d'une ville qui s'éleva dans la suite d'une manière merveilleuse à la grandeur, à l'éclat, à la puissance, par la vertu, l'activité et le bonheur. Toutes les villes de l'Italie supérieure tombèrent au pouvoir des Huns. Milan elle-même, jadis la résidence des empereurs, n'échappa point à ce malheur. Nulle part il n'y eut de résistance, et Aétius reconnut trop tard qu'il avait mis trop de confiance en l'ennemi dont il s'était fait un ami (3). Rome, toute l'Italie, parut lui être livrée en proie. Mais Attila, campé sur le Pô et jetant avec envie ses regards sur la ville éternelle, était incertain dans son esprit : il commençait à réfléchir s'il devait essayer ses armes contre elle ou s'il valait mieux quitter l'Italie. Un tel doute chez cet homme téméraire avait d'excellens motifs. Déjà dans la Gaule sa confiance était devenue chancelante; il paraît que l'idée de l'inconstance des choses humaines traversa souvent son âme. Le grand éloignement du siége de son empire en Italie, la mer devant lui, derrière lui les Alpes, dut lui paraître dangereux. La conquête de tant de villes avait certainement bien diminué ses forces et lui avait causé plus d'une perte sérieuse. L'année devait être très-avancée, et l'hiver devait approcher. D'après Idace, il semble aussi que l'empereur d'Orient Marcien menaça ou attaqua les Huns dans leur propre pays, de même qu'il envoya des secours à l'empereur d'Occident. D'après ce même écrivain, l'armée des Huns souffrit de la disette, et cette disette et le

climat d'Italie produisirent des maladies (4). Jornandès enfin sait que les Huns, vraisemblablement par suite de leurs réflexions sur ces circonstances, avaient de la répugnance pour l'expédition sur Rome ; ils se rappelaient, dit-il, qu'Alarich n'avait survécu que peu de temps à la prise de la ville, et craignant un sort semblable pour leur roi, ils cherchaient à le détourner d'une telle entreprise.

Voilà quelles étaient la situation et les dispositions des Huns lorsqu'arriva au milieu d'eux une ambassade de l'empereur Valentinien et du sénat romain. D'après l'assertion de Prosper, Aétius n'avait pas trouvé pour l'empereur de meilleur moyen de salut que la fuite ; mais la mollesse qui présida aux entreprises des Huns ramena quelque résolution, de sorte que l'on tenta du moins une négociation. D'abord parurent comme ambassadeurs le père de Cassiodore, qui devint si célèbre depuis, et Carpilio, propre fils d'Aétius, qui précédemment, ainsi que nous l'apprend Priscus, avait été auprès d'Attila comme otage. Dans une lettre que Cassiodore a écrite environ quarante ans après, au nom du roi Théoderich-le-Grand au sénat romain, il est question d'une ambassade de ces deux hommes, et il ne se trouve pas de motif pour la placer dans un autre temps. Il est tout aussi vraisemblable que la paix ne fut pas faite dès les premiers pourparlers, qu'il l'est qu'Aétius n'envoya que dans la dernière extrémité où l'empire était arrivé, peut-être par sa faute et non certainement sans son influence, son propre fils, vers un ennemi aussi redoutable que perfide. Cassiodore vante la résolution avec laquelle son père alla au-devant des menaces d'Attila ; il dit avec orgueil que le roi, reconnaissant qu'un empire, armé de tels ambassadeurs, ne pouvait être impropre à la guerre, fut apaisé par lui, et il assure que son père rapporta avec lui un traité de paix qu'on avait désespéré d'obtenir (5). Vraisemblablement Attila avait posé ses conditions, et une seconde ambassade lui en rapporta l'acceptation et peut-être l'exécution partielle : car Jornandès et tous les autres écrivains ne mentionnent nullement l'ambassade de Cassiodore ; ils racontent au contraire que le pape de Rome, Léon, que doivent avoir accompagné les sénateurs Aviénus et Tergétius, se rendit au camp d'Attila, à l'embouchure du Mincio dans le Pô, et le détermina à la paix (6). Selon ce récit, la sainteté du pape et sa pieuse éloquence firent tout. Une tradition postérieure ajoute encore qu'on demanda à Attila pourquoi il avait témoigné un si grand respect pour ce prêtre et fait tout ce que celui-ci avait désiré ; qu'Attila répondit à cette question qu'à côté du pape s'était tenu encore un autre homme, en habits sacerdotaux, d'une belle taille et d'une éclatante chevelure, et que cet homme, tenant une épée nue, l'avait menacé de la mort. Plus de mille ans après, cette tradition a été représentée par le plus grand peintre que le monde ait produit, par Raphaël d'Urbin, et cet artiste l'a exprimée avec une vérité artistique qui lui assure aussi une importance durable pour l'histoire (7). Mais c'était la tendance de cette époque et des époques suivantes d'attribuer les grands événemens de la vie aux saints du christianisme et de donner à la puissance de la foi les forces que l'on ne pouvait plus trouver dans la vertu et dans l'action. Dans la Gaule, plusieurs évêques, comme Servatius de Tongres et Anianus d'Orléans, avaient fait des miracles (8) ; il était naturel que le premier évêque d'Occident, le pape de Rome, ne restât pas en arrière. Il est pourtant à supposer de toute manière qu'Attila ne négligea pas de profiter de l'embarras où se trouvait la cour de Rome, et que, malgré sa propre incertitude, il dicta les conditions de la paix : elles sont complètement inconnues ; deux indications de Jornandès permettent seules quelques suppositions : « Tout serait devenu son butin, dit cet écrivain, si, apaisé par des prières, il n'avait pas consenti à un tribut annuel. » Et plus loin : « Attila se mit en route pour quitter l'Italie et retourner sur le Danube, mais il déclara qu'il reviendrait et qu'il ferait peser sur l'Italie de plus grands malheurs si Honoria ne lui était livrée avec la part de la fortune de son père qui lui revenait (9). De cette manière Attila trouva un moyen d'échapper au danger qui le menaçait et de sauver, même dans sa perplexité, les dehors de la magnanimité et de la puissance. »

Après son retour, Attila, partant de la Pannonie et de la Dacie, doit avoir entrepris encore une expédition contre les Alains au delà de la Loire, pour se venger des Wisigoths comme des Romains, après la défaite des Alains ; cette entreprise doit avoir aussi échoué, et Attila doit avoir été mis en fuite par Thoris-

mund, roi des Wisigoths. Mais Jornandès seul fait mention de cette expédition (10); chez aucun autre écrivain il ne s'en trouve la moindre trace, et la chose elle-même paraît tellement inconcevable qu'on est autorisé à regarder quelque malentendu comme la source de cette indication. Sans aucun doute l'inconstante et variable tradition a regardé cette campagne comme nécessaire afin que la lutte d'Attila contre la ligue des Romains et des Goths fût complétée. Il est plus croyable que le roi des Huns se tourna aussitôt menaçant contre l'empire romain d'Orient, et il peut être hors de doute qu'il mourut bientôt après son retour d'Italie, l'an 453. Mais cette même tradition, qui s'attachait si volontiers à son nom, ne lui a pas donné une mort tranquille. Selon quelques-uns, il voulut ajouter encore au grand nombre de ses épouses une femme, la belle Ildiko, et il mourut la nuit de ses noces d'une hémorragie, de sorte que la chambre nuptiale fut une chambre funèbre; selon d'autres il fut assassiné par une femme. En tout cas sa mort fut un grand événement, parce que tout ce prodigieux empire des Huns ne reposait que sur lui et n'eut de vie que celle qu'il reçut de son génie.

Mais cet événement même passa sans impression sur les Romains. Ils furent emportés dans le tourbillon de malheur qui les avait saisis et dans l'aveuglement passionné dont ils étaient préoccupés, d'autant plus rapidement que le cercle où ils se mouvaient était plus petit et que l'impuissance morale avec laquelle ils cédaient à l'effrayante violence de crimes et de vices inouïs était plus grande. Nulle part il ne se présentait d'appui, nulle part d'espérance. L'héritage des temps antérieurs était consumé; les anciens artifices avaient entièrement perdu leur force, et l'absence de toute pensée était la seule chose que l'homme pût désirer dans cette malheureuse vie. Les vingt-trois ans durant lesquels se conserva encore le nom d'empire romain n'offrent qu'un aspect repoussant et déplorable : c'est l'état d'un malade qui meurt de consomption, qui sent son mal, se courbe et plie devant lui, mais ne lui oppose aucune énergie morale et pas même le souvenir de ses anciennes forces. Le sentiment se révolte dans le cœur humain; il prévoit la dissolution et peut à peine supporter le retard de la dernière heure. Les événemens militaires eux-mêmes n'éveillent aucun intérêt et ne peuvent nous attacher, car Rome ne combat point avec ses propres forces, et ces secousses sans espérance annoncent seulement l'approche d'une ruine inévitable.

Après le départ d'Attila de l'Italie, Aétius fut poignardé de la propre main de l'empereur Valentinien. L'empereur agit sans aucun doute dans une colère furieuse; il y fut entraîné par les opinions de ses conseillers et surtout par les insinuations des eunuques. Son action fut indigne d'un empereur, cruelle, ignominieuse; de plus Rome n'avait pas un homme qui sous le rapport du génie et du talent pût se montrer l'égal d'Aétius. Mais le patrice n'était pas innocent; et bien qu'il soit vraisemblable que ses méfaits résultèrent moins de sa volonté que de toute la situation de ce malheureux empire, il en avait pourtant accepté la responsabilité, et il avait excité contre lui par une conduite équivoque la méfiance générale et de justes soupçons. Ses moyens étaient épuisés. Rome et l'Italie ne furent pas sauvées par lui, et l'on ne peut prévoir ce qu'il aurait atteint de salutaire par une plus longue vie. Il ne lui convenait pas non plus dans cette position de rappeler avec orgueil d'anciennes promesses au faible et soupçonneux empereur et d'exiger des récompenses qui n'avaient été promises que dans l'espérance d'autres événemens. Mais le meurtre d'un homme si élevé et si puissant dut nécessairement avoir de grandes suites. Le même sort atteignit beaucoup d'individus. Des passions désordonnées furent excitées, et une série de nouveaux crimes fut ouverte. Peu après la mort d'Aétius, l'empereur lui-même, le dernier de la maison du grand Théodose, tomba pour l'expiation de ses vices sous la main de la vengeance, et son meurtrier, Maxime, homme jusqu'alors considéré, monta en franchissant son cadavre sanglant sur le trône impérial, où il ne conserva pas son ancienne sagesse et où il ne trouva ni le repos ni le bonheur. Dans ce même temps, les Vandales, conduits par leur roi Giserich, répandaient la terreur sur les côtes d'Italie, menaçant tantôt un point, tantôt un autre avec leurs nombreux vaisseaux. Les agitations de Rome les provoquèrent à se diriger contre cette ville. L'empereur Maxime fut tué, les portes de la ville s'ouvrirent. Giserich, roi de Carthage, vengea d'une manière effrayante le crime que six siècles auparavant

Rome avait commis sans pitié et avec arrogance contre cette ville, la plus belle du monde colonial des Phéniciens ; et s'il s'en fallut de beaucoup que Rome payât tout ce qu'elle avait fait à Carthage, la comparaison de l'honneur avec lequel Carthage périt et de la lâche ignominie dans laquelle Rome continua de vivre compense tout dans l'esprit et l'intelligence de l'homme (11). Eudoxie, la fille d'un empereur et l'épouse de deux empereurs, vendue antérieurement et enlevée par un sort malheureux (12), dut suivre maintenant avec ses filles le barbare victorieux, et ce malheur même n'a pu la protéger contre la grave accusation d'avoir été d'intelligence avec le roi des Vandales et de lui avoir ouvert les portes de la ville (13). Mais l'Italie méridionale fut livrée en proie aux brigandages et aux mauvais traitemens des Vandales. Puis, après qu'Avitus, un homme que célèbre à l'excès son gendre Sidoine Apollinaire, eut pris en Gaule la pourpre avec le secours des Wisigoths, mais eut été bientôt forcé de la changer contre les ornemens épiscopaux par son général Ricimer, un Teutsch, issu d'une famille royale des Suèves, homme d'un grand génie et de grandes qualités ; ce Ricimer régna seize ans sur les ruines de l'empire qui s'écroulait. Tantôt seul, tantôt revêtant de la pourpre un homme qu'il appelait son empereur et son maître, et le livrant à la mort s'il montrait une volonté propre, Ricimer joua un jeu aussi cruel que dangereux avec le nom romain et la dignité impériale, se lança dans des projets que lui-même peut-être ne pouvait plus calculer, causa des défections et des révoltes, des luttes intestines et des guerres extérieures, négocia avec la cour de Constantinople comme avec des peuples teutoniques, ne compta que sur des troupes auxiliaires barbares et n'atteignit jamais un but qu'il peut s'être raisonnablement proposé. Lorsque enfin, enveloppé dans une lutte désastreuse et impliqué dans des circonstances inextricables, il succomba à son destin et périt au milieu des misères de l'Italie, auxquelles il n'avait pas peu contribué, d'autres hommes se firent jour pour prendre sa place et commencer une nouvelle chaîne de honteux événemens. Mais peu d'anneaux seulement pourront être rattachés à cette chaîne. Un prince teutsch audacieux et habile pénétra en Italie, mit fin à la désolation et osa prononcer le grand mot attendu depuis si longtemps : « Que le corps mutilé et pourri de l'empire romain était un cadavre ! »

CHAPITRE XI.

RUINE DE LA DOMINATION HUNNIQUE. — GRANDS CHANGEMENS DANS LA POSITION DES PEUPLES. — LES BAVAROIS ET LES MÉROVINGIENS.

De l'an 454 à l'an 472.

Les funérailles d'Attila furent le dernier témoignage de sa puissance et de sa grandeur. Elles eurent lieu à la manière de son peuple, au milieu de signes de tristesse et de gémissemens, avec toute sorte de luxe et de magnificence. Mais la crainte de son génie disparut dès que la terre recouvrit son corps. Sur sa tombe, ses fils, nés de différentes femmes, élevèrent des prétentions à la souveraineté (1). Un empire qui ne s'était élevé que par l'unité de volonté et de force et ne pouvait être maintenu que par cette unité devait être partagé comme un héritage vulgaire. Des peuples forts, animés de l'esprit de liberté, amenés seulement par la puissance de relations confondues à suivre un heureux vainqueur qui n'était plus, devaient maintenant se séparer du centre commun, où peut-être ils auraient moins senti le poids de la dépendance, pour être dirigés sur un point ou sur un autre comme de lâches esclaves (2). L'ancien esprit s'éleva alors en eux avec une nouvelle énergie. Ardarich, roi des Gépides, s'avança au milieu des peuples teutoniques et donna à la colère de ceux-ci sa direction. Il pouvait être le moins négligent, parce qu'il avait eu la réputation d'une excessive fidélité envers Attila (3), et se voyait peut-être menacé, pour cette raison, par la tempête qui s'approchait ; il avait aussi, dans sa position à l'égard des Huns, la meilleure occasion d'apprécier le prix du moment. Auprès de lui se rangèrent à l'envi, après que la liberté eut été recouvrée, non-seulement les autres Goths, mais aussi d'autres peuples qui avaient senti ou redouté le joug des Huns (4). Cependant quelques peuples (on ne sait s'ils étaient teutschs ou non) restèrent fidèles aux Huns : « Après que la tête eut été coupée, dit Jornandès, les membres s'élevèrent les uns contre les autres. » Auprès d'un fleuve que ce

même écrivain appelle Nertad et qu'il place, par erreur sans aucun doute, en Pannonie, on en vint à une bataille, très-vraisemblablement sur la rive gauche du Danube (5). Dans cette bataille les guerriers se rangèrent par nation. Cet ancien usage teutsch fut la première preuve de la nouvelle liberté : l'honneur du jour apparaissait également aux yeux de tous et fut dignement partagé. La plus belle gloire échut aux Gépides, parce que leur roi avait le premier levé le libre drapeau de la patrie. La domination des Huns s'écroula et perdit la force de se relever : trente mille Huns périrent, dit-on. Parmi eux était Ellac, le fils aîné et préféré d'Attila, qui trouva la mort après une courageuse défense et après des exploits que son père eût vus avec plaisir. Les Huns prirent la fuite sous la conduite des frères du prince qui avait succombé et ne surent se maintenir que sur le bas Danube, parce que les peuples teutschs n'eurent ni le loisir ni le besoin de les poursuivre dans des contrées si éloignées. Ce que ces peuples avaient voulu était obtenu; le repos pouvait être nécessaire à tous; de nouvelles attaques, bien qu'on dût les attendre, n'étaient pas à craindre. Dans le fait, les fils d'Attila firent encore plusieurs tentatives pour ramener les peuples teutoniques à la soumission; mais leurs efforts furent vains. La liberté si rapidement obtenue fut défendue par les Teutschs, particulièrement par les Goths, avec autant d'énergie que de bonheur; les mêmes rois qui avaient combattu pour Attila combattirent pour eux-mêmes contre ses fils et protégèrent la patrie commune contre la fureur des hordes asiatiques. Sur les bords de la mer Noire seulement les Huns conservèrent encore quelque temps leur nom, que personne ne considérait et que personne ne craignait.

Suivant la nature des choses humaines, la dissolution d'une si prodigieuse domination ne peut avoir eu lieu sans les plus grandes secousses et sans les plus violens changemens. Nous savons à peine quelque chose de certain de ce qui se passa sur le Danube, et pourtant les bords de l'Oder et de la Vistule ne virent probablement pas de moindres événemens. La lutte qui éclata dans le voisinage du Danube peut avoir reçu par la bataille livrée sur le prétendu Netad une direction décisive; mais elle ne fut pas terminée dans cette contrée par cette bataille même. Loin de là, il s'éleva sans aucun doute une lutte et une querelle longue et confuse; des alliances diverses furent conclues et dissoutes; le bonheur et le malheur s'étendirent tour à tour sur les pays, et peut-être entre le Rhin et le Volga, entre la mer Baltique et le Pont n'y eût-il pas un seul peuple, quelles que fussent sa race et son origine, qui restât sans attention, sans participation, sans avantage ou sans perte. Nos yeux ne voient clair que là où se montre la lumière; l'histoire se tait où manque toute tradition. Mais souvent ce que l'esprit des hommes croit reconnaître comme un résultat de la nécessité des circonstances n'est pas moins certain que ce qui repose sur des témoignages positifs. Les phénomènes postérieurs de la vie parlent clairement aussi et d'une manière précise pour une grande transformation des choses, dans le sud-ouest comme dans le nord-est de l'Europe, qui ne peut avoir commencé qu'à cette époque; car la confusion dut avoir un terme, et une autre forme dut en résulter. Il n'est pas invraisemblable que les peuples slaves, qui depuis des siècles s'étaient trouvés sous une domination teutsche, aient acquis leur liberté dans ce désordre et aient fait le premier pas dans leur carrière historique, où, dans la suite des siècles et dans la vicissitude des événemens, ils devaient du sein de la grossièreté et de la misère de la servitude atteindre un but qui ne se montre toujours encore que dans un grand éloignement à l'homme qui pense. Peut-être les armées de peuples teutoniques du Nord, entre l'Elbe et la Vistule et au delà, qu'Attila avait conduites en Gaule, puis en Italie, et qu'il avait ramenées sur le Danube, n'étaient-elles restées dans le voisinage de ce fleuve et ne s'étaient-elles mêlées à d'autres peuples, ou n'étaient-elles devenues conquérantes et fondatrices d'empires particuliers dans ce grand démembrement, que parce qu'il eût été pour elles aussi imprudent qu'impossible de retourner dans leur patrie. Par ces armées, les noms des peuples dont elles descendaient se sont en partie conservés et sont même devenus célèbres dans de tout autres contrées, tandis que ces noms avaient disparu avec la liberté dans les demeures primitives des peuples. Le nom des Langobards peut servir d'exemple.

En effet les peuples et les armées teutoniques qui avaient combattu et vaincu les Huns sur le Danube se rendirent maîtres de tout le pays qui, sur le côté méridional de ce fleuve, avait

été au pouvoir d'Attila, surtout de la Pannonie et des pays qui l'avoisinent. Cette acquisition fut le produit durable de travaux communs; mais ils ne pouvaient posséder en commun ce pays, et un partage l'aurait trop morcelé et l'aurait rendu sans valeur pour tous. Il ne resta donc qu'à établir une compensation par des échanges et des concessions. Probablement de nombreuses et grandes discusssions eurent lieu avant que les prétentions réciproques fussent satisfaites jusqu'à un certain point. Peut-être aussi la première compensation ne fut-elle pas opérée sans combat ni sans le secours des armes, et certainement les passions ne furent pas satisfaites. Précisément pour cette raison tout resta incertain et mobile, et nous ne pouvons calculer ces continuels changemens, puisque nous connaissons à peine une limite et encore moins la manière dont une limite peut avoir été tirée. Jornandès, comme ceux qui parlent encore des peuples teutoniques dans ce temps et dans cette contrée, est trop peu instruit; il est trop bref et trop confus pour qu'il soit possible de reconnaître la véritable marche des choses. Ce qui cependant ne souffre point de doute, c'est que les peuples qui s'étaient distingués le plus dans la lutte et qui avaient acquis les plus grands droits par leurs exploits ou par leur nombre étaient les Gépides et les Ostrogoths. Les uns et les autres prirent et conservèrent la meilleure part. Aux Gépides, dont le roi, Ardarich, avait acquis par de grands services des droits à une grande récompense, on abandonna la Dacie, de telle sorte que les pays depuis les Karpathes jusqu'au Danube tombèrent en leur pouvoir sans que la limite orientale puisse être déterminée (6). Les Ostrogoths au contraire, qui cédèrent la Dacie, obtinrent en dédommagement et comme avantage, avec le pays entre la Théis et le Danube, presque toute la Pannonie jusqu'à l'embouchure de la Sau, de sorte que Vienne et Sirmich leur furent soumises. Les trois frères royaux, Walamir, Widemir et Théodemir, se chargèrent de gouverner le pays en le partageant : réfléchissant toutefois au danger de leur situation dans le mouvement des peuples, ils restèrent unis pour le conseil et la défense. Ces deux peuples, les Gépides et les Ostrogoths, entrèrent aussitôt en alliance avec la cour de Constantinople; l'empereur ne se borna pas à l'abandon de la Pannonie; il promit aussi aux deux peuples un tribut annuel à l'ancienne manière et leur mit par là en main le levier pour de nouveaux bouleversemens.

La manière dont furent satisfaits les autres peuples qui avaient pris part à l'anéantissement de la domination hunnique est plus difficile à déterminer. Les Langobards semblent avoir obtenu le pays situé vers le nord au delà du territoire des Ostrogoths et des Gépides, peut-être depuis le Gran jusqu'à la haute Théis et jusqu'aux Karpathes (7). Les Hérules et les Rugiens reçurent probablement leur part à l'ouest des Langobards. Ce pays avait anciennement appartenu aux Quades, dont le nom désormais disparaît entièrement de l'histoire. Peut-être dans le principe n'ont-ils échappé aux yeux des Romains que par leur nouveau nom et sont-ils devenus dans la suite, dans des circonstances que personne ne connaît, victimes du temps : ils obéirent où jadis ils avaient commandé. Les limites des Rugiens et des Hérules sont incertaines; il paraît cependant que les Hérules devinrent voisins des Langobards entre le Gran et la Marche et que les Rugiens prirent place sur les deux rives du Danube, sur la limite occidentale de la Pannonie, et que ce pays fut appelé Rugiland, de telle sorte peut-être que la Marche formait leur limite au nord-est et l'Ens au sud-ouest. Peut-être les Turcilinges et les Scires prirent position au sud du Rugiland (8). Il n'est plus non plus question désormais des Mark-Mannen; il paraît qu'on les a compris sous l'ancien nom général de Suèves, et il n'est peut-être plus fait mention d'eux parce que la marche des événemens cacha bientôt aux regards de l'historien le pays sur lequel reposait le nom, et l'enleva ensuite tout à fait pendant un temps à la domination des Teutschs. Cependant ils peuvent n'être pas restés alors sans acquisitions territoriales, et ils ne purent faire ces acquisitions que sur l'autre rive du Danube, à l'ouest de l'Ens, où les peuples suéviques trouvèrent en général leur dédommagement ou leur accroissement. Cela est d'autant plus à supposer que les Thuringiens élevèrent aussi des prétentions qui ne purent être satisfaites que par un agrandissement de leur pays vers le sud, au delà des montagnes qui portent leur nom, et par conséquent aux dépens des peuples suéviques (9).

En effet le territoire romain le long des bords

du Danube jusqu'aux hautes Alpes, le Noricum, la Rhétie et la Vindélicie, ne fut pas moins occupé par les Teutschs que la Pannonie. Les places fortes, les châteaux et les camps cherchèrent sans doute à se défendre, parce qu'ils pouvaient espérer que ce danger passerait aussi comme les dangers précédens (10); mais la résistance ne peut avoir duré longtemps. Toute tradition manque sur la nature de l'occupation. D'après la nature des choses cependant on ne peut douter que les peuples suéviques placés le long du Danube, depuis les Mark-Mannen jusqu'aux Allemanni, se soient rendus maîtres du pays qu'ils avaient si souvent attaqué, si souvent pillé, si longtemps cherché à conquérir. Dans le fait, Jornandès se représente aussi le pays des Suèves à cette époque comme s'étendant au loin vers le sud jusque dans le voisinage de la Dalmatie, tandis qu'il reste séparé du pays des Goths (11). Les événemens postérieurs ont encore augmenté l'obscurité qui règne sur l'histoire de ce temps, car la grande Suévie est resserrée à l'est par les Slaves et en venant du nord par l'extension de la Thuringe et les victoires des Franks. Le nom de Suèves s'est par là considérablement restreint; il s'est maintenu avec peine en conservant ses anciens droits dans le pays où on fut habitué longtemps à ne nommer que les Allemanni. D'autre part, à côté de lui, un nouveau nom, né de la vie et des usages des Suèves, s'est mis en vigueur et s'est maintenu jusqu'à ce jour, car sous ce nom l'ancienne puissance des Mark-Mannen, possédée par un peuple habile, a bravé le temps et s'est conservée et développée avec énergie.

Les Bavarois (12) sont ce peuple. Ce qui était arrivé précédemment à la formation des Goths, des Allemanni, des Franks, arriva aussi à l'apparition de ce nouveau nom. Sur l'origine et la descendance du peuple qui s'est rendu célèbre sous ce nom dans la suite du temps, il s'est élevé une discussion qui n'a pas été soutenue sans une aigreur passionnée, bien qu'une telle aigreur ne soit nulle part moins convenable que dans des recherches historiques. Grâce à la pauvreté et à la confusion de l'histoire de cette époque, l'imagination et l'érudition trouvent aisément une place et une occasion pour toute espèce d'idée; mais les Bavarois sont sans aucun doute d'origine teutsche et de race teutsche. Tout l'état des choses rendait complètement impossible qu'un peuple qui ne fût pas teutsch arrivât à une nationalité dans ces contrées au milieu des peuples teutschs victorieux; les lois des Bavarois, réunies à une époque postérieure, témoignent aussi entièrement d'un caractère et de mœurs teutschs, et dans l'histoire il ne se trouve pas la moindre donnée qui, examinée tranquillement et contrôlée avec réflexion, puisse justifier une autre supposition. Si quelques expressions de la langue, si quelques noms de lieux, de montagnes, de fleuves semblent trahir une origine non teutonique, des déviations de cette espèce ne doivent pas surprendre dans un pays qui avait été originairement habité par un peuple gallique, qui depuis presque cinq siècles se trouvait sous la domination romaine et qui, dans la suite du temps, se trouva de diverses manières en contact avec des peuples d'origine différente. Mais si les Bavarois sont de race teutsche, la conjecture la plus naturelle et la plus conforme à la situation de ce temps est que, sortis des peuples suéviques de la rive gauche du Danube, des Mark-Mannen et de leurs voisins, ils prirent possession du pays situé en face, non comme peuple nomade, mais comme armée (13), et que ce pays leur resta en dédommagement ou en accroissement lors de la compensation universelle faite entre les peuples après la ruine de l'empire des Huns. Il se trouve aussi peu de traces de la formation de leur nom que des actions par lesquelles ils le firent entrer dans la vie et dans l'histoire. Jornandès est le premier qui, en faisant mention d'un événement qui peut se rapporter à l'an 472, donne le nom de Bajobares, qui plus tard s'est transformé en Bajuvares. On a supposé que dans ce nom il y avait une allusion aux anciens Boïens galliques, qui jadis doivent avoir habité comme peuple libre au delà du Danube aussi bien qu'en Bohême; mais la manie des étymologies peut être dangereuse ici comme partout. Dans la dernière partie toutefois du nom qui par sa forme s'accorde avec les autres noms de peuples teutoniques, le teutsch *wehr* semble évidemment se faire reconnaître, et certainement ce ne serait pas une chose contraire aux mœurs des Teutschs ni en particulier aux usages des peuples suéviques du Teutschland méridional qu'ils eussent pris dans le pays nouvellement conquis de l'autre côté du Danube des mesures pour sa sûreté et qu'ils en eussent confié la défense à une véritable

wehrmannei (corps de défenseurs). Mais on ne peut déterminer si, malgré toutes les transformations romaines de la rive droite du Danube, celle-ci s'est toujours appelée chez les Teutschs *Boien-Land*, du nom des anciens habitans, et si pour cette raison ces guerriers ont été nommés *Boien-Wehren* (Boiovares), peut-être comme les Goths et les Gépides établirent contre les Huns des Hunnivares, *Hunnen-Wehren* (défenseurs contre les Huns) (14); si peut-être le pays que les Romains, selon leur habitude, avaient coutume de désigner par le nom des anciens vainqueurs, des Mark-Mannen, a conservé parmi les Teutschs le nom de Boienheim, et si pour cette raison, par opposition, le territoire nouvellement acquis et qu'il fallait protéger par une puissance militaire toujours prête a été appelé Boienwehr, ou si une autre circonstance a donné lieu à cette dénomination. Il serait possible aussi qu'Attila n'ait pas fait avec tant de peuples germaniques sa lointaine campagne au delà du Rhin sans veiller à sa sûreté sur le Danube et que cette mesure ait donné la première occasion de l'occupation de la rive droite du Danube et de la dénomination des gardes établies sur ce fleuve. Du reste Jornandès donne aux Bajobares, sans fixer aucune frontière, à l'ouest les Suèves pour voisins, auxquels, comme il l'ajoute, les Allemanni étaient alors réunis, et au sujet de ces Allemanni, il remarque qu'ils eurent en leur possession les hautes Alpes et par conséquent tout le pays entre ces montagnes et le Danube, depuis les Bavarois jusqu'aux Burgundes, et cette remarque semble favorable à l'opinion que nous avons exposée ici.

Plus loin vers le Teutschland septentrional, on ne peut suivre le changement qui fut opéré par la chute de la domination des Huns. Si la secousse qui mit les Slaves en liberté appartient à ce temps, comme cela est vraisemblable, le sort de tous les peuples teutoniques qui habitaient à l'est des Thuringiens et des Saxons, entre les peuples situés sur le Danube et la mer Baltique, fut également décidé alors. Ceux que peut-être le danger n'atteignit pas encore furent cependant menacés de ce danger, et ne peuvent avoir continué de vivre à l'ancienne manière. Les Saxons mêmes et les peuples qui vivaient encore vers le Nord, sans apparfenir à leur ligue, ont été aussi difficilement témoins de si grands événemens sans avoir songé à leur sûreté. En même temps ils suivirent la carrière qui leur avait été ouverte par Hengst et Horst dans l'île de Bretagne, et ne manquèrent jamais de paraître avec leurs vaisseaux sur les côtes de la Gaule, servant tantôt les Armoricains pour la liberté tantôt les Romains pour la domination, paraissant habituellement pour le vol et le pillage et toujours occupés de profit et de butin (15). Ils ne négligèrent pas non plus d'étendre leur ligue au delà du Rhin, de même que les Franks mettaient à exécution avec bonheur et succès leurs projets contre la Gaule.

Mais l'histoire des Franks, qui, à cause des temps futurs, réclame avant tout l'attention, est encore tout aussi obscure qu'aux époques antérieures. Ils paraissent être tombés, peut-être par des discordes intestines, dans un état de faiblesse qui ne permettait pas de grandes entreprises; ils ne faisaient pas de progrès dans la Gaule et étaient même en danger de perdre le fruit de leurs anciens exploits. Les Burgundes tiraient parti de leurs médiocres forces avec bonheur et succès, parce qu'ils étaient assez prudens pour se rattacher aux Goths et pour ménager les Romains. Après le roi Gundicar, fondateur de l'empire des Burgundes, qui avait péri devant Attila, paraît un roi Gundeuch, qui fonda peut-être une nouvelle race (16), et à côté de lui Chilpérich, son frère. Tous deux, tout en ne dédaignant pas les dignités romaines et en reconnaissant par là la suzeraineté de l'empire, à la destruction duquel ils contribuèrent aussi, donnèrent des secours utiles aux Goths contre les Suèves en Espagne. Le fils de Gundeuch, Gundebald, qui dans la suite, par ses méfaits envers ses trois frères, amena la ruine de la domination des Burgundes, observa la même conduite à l'égard des Goths et des Romains, profitant de la discorde qui déchirait incessamment l'empire sous les fantômes d'empereurs qui se succédaient. Par là il réussit à étendre les possessions des Burgundes de l'embouchure du Rhône jusqu'aux sources de la Meuse et de la Moselle, et depuis le mont Jura jusqu'aux rives de la haute Loire. Les Wisigoths, après le meurtre de Thorismund, qui avait été salué roi par les cris de victoire des siens sur le champ de bataille de Châlons, conduits par deux rois puissans, Théodorich et Eurich, et renforcés par une bande d'Ostrogoths que

Widemir leur amena lorsqu'on n'eut plus à craindre sur le Danube ni les Huns ni les Romains, devenaient toujours plus puissans. Au milieu de relations changeantes, tantôt en alliance avec les Romains, tantôt en armes contre eux, ils soumirent peu à peu toute l'Espagne à leur pouvoir et poussèrent leur domination dans la Gaule, d'un côté jusqu'aux rives du Rhône et de l'autre jusqu'aux rives de la Loire, renouvelant sans cesse l'ancien jeu avec le nom romain, ne dédaignant jamais celui-ci et ne le considérant jamais. Ils portèrent leurs efforts même au delà de la Loire pour arracher aux Armoricains la douteuse liberté qu'ils avaient saisie dans la nécessité du temps. Les Franks au contraire, bien qu'impliqués de temps en temps dans les querelles et dans les guerres de leurs voisins, paraissent n'avoir pas étendu leurs conquêtes par delà la Somme, à laquelle ils étaient déjà arrivés avant l'expédition d'Attila. Il se peut sans doute que le silence des écrivains prouve peu, mais les événemens postérieurs donnent un témoignage irrécusable.

Grégoire de Tours avoue complètement son ignorance. Il remarque qu'Aétius, après la bataille livrée dans les plaines catalauniques, éloigna le roi des Franks, qui s'était rangé de son côté, avec la même ruse qu'il mit à éloigner le roi des Goths; mais il ne nomme pas ce roi et ne dit rien de sa vie et de ses actions. Mais en faisant mention du roi Chlogio ou Chlodio, qui, ainsi que nous l'avons dit, prit possession de Cambrai et soumit à la puissance des Franks le pays jusqu'à la Somme, il ajoute que quelques-uns assurent que Mérovée fut le fils de ce Chlodio (17). Quant à Mérovée lui-même, il ne sait rien indiquer qui lui soit relatif; mais si réellement un Mérovée, roi des Franks, a vécu après Chlodio, il doit appartenir à cette époque où Prosper le place aussi. Il est pourtant difficile de démêler quelque chose au sujet d'un prince dont rien n'est remarquable que le nom. Les rois suivans, qui réunirent tous les Franks et possédèrent seuls la dignité qui, dans les différens cantons, était partagée entre plusieurs, furent appelés Mérovingiens ou Mérofingiens. Leur élévation et leur fortune attirèrent les regards des hommes et excitèrent la curiosité; on ne connaissait pas leur origine; leur histoire s'est perdue dans l'histoire du peuple. Les temps anciens des uns et de l'autre étaient oubliés. Si l'on ne savait pas d'où était sorti le nom des Franks, on sut tout aussi peu pourquoi Chlodwig et ses successeurs furent appelés Mérovingiens. D'une part on s'appuya sur un roi Francio; de l'autre on s'appuya peut-être sur un roi Mérovée (18). Mais lorsque dans la suite du temps la race royale des Mérovingiens tomba en décadence et ne sut plus conserver par ses actions et sa vertu la majesté qui ne semblait avoir ses racines que dans le bonheur de jours oubliés, la fable exerça son génie sur le roi Mérovée, l'auteur supposé de la race, et tira parti pour le ridicule et la dérision même de la distinction par laquelle les princes de cette famille laissèrent tomber leur chevelure en longues boucles sur leurs épaules dès que l'ornement de l'homme, le casque, ne la retint plus (19). Frédégaire déjà raconte qu'un jour d'été le roi Chlodio était assis avec sa femme sur le bord de la mer; que la reine entra dans la mer pour s'y baigner; qu'alors un animal soumis à Neptune et semblable au Minotaure se rendit maître d'elle; qu'elle devint enceinte et mit au monde Mérovée, dont les Mérovingiens prirent le nom (20). De cette manière on avait trouvé une digne origine d'une race royale tombée si bas, et on ne manqua pas d'explication même pour la vigoureuse chevelure que l'on faisait ondoyer sur les épaules des rois.

Mais la fable alla plus loin. Grégoire de Tours et après lui tous les autres écrivains appellent Childérich fils de Mérovée et parlent de lui comme ayant régné sur tous les Franks. L'histoire de son fils Chlodwig toutefois prouve de la manière la plus claire qu'il y avait encore plusieurs rois des Franks et que ces rois étaient bien éloignés d'une souveraineté réelle: « Childérich, dit l'historien, livré à de coupables dérèglemens, déshonora les filles des Franks: indignés, ils lui ôtèrent le pouvoir. Il se rendit en Thuringe auprès du roi Basin et de sa femme Basine; puis les Franks se choisirent d'un commun accord pour roi Égidius, général romain dans la Gaule. Huit années se passèrent ainsi. Pendant ce temps un ami de Childérich employa tous les moyens pour lui regagner les esprits; ses efforts ne furent pas vains. Childérich reçut de son ami le signe convenu, la moitié d'une pièce d'or rompue, dont il conservait l'autre moitié. Il revint et fut rétabli sur son trône. La reine Basine le-

suivit : « Si j'avais connu, dit-elle, un homme plus *utile* que toi, je l'aurais recherché au delà de la mer; mais maintenant je viens vers toi pour rester avec toi. » Childérich, ravi de cette préférence, fit d'elle son épouse, et en eut un fils appelé Chlodoveus ou Chlodwig. »

Voilà ce que raconte Grégoire, abandonné désormais par les écrivains antérieurs relatifs aux Franks, sans aucun doute d'après les traditions et les fables par lesquelles son peuple avait rempli le vide de ce temps. Les époques postérieures, peu satisfaites de ces détails romanesques, les ont complétés et augmentés. Childérich, dit-on, avait été dans sa jeunesse enlevé par les Huns. Un Frank fidèle, Wiomad, l'avait sauvé : il soutint sa cause pendant qu'il était en Thuringe, et sut, par la ruse et la déception, rendre Égidius tellement odieux aux Franks qu'ils soupirèrent après Childérich chassé et le reçurent avec des cris de joie lorsqu'il revint. Puis il se maintint dans de nombreuses et grandes batailles comme roi des Franks contre Égidius. Et comme on avait sous les yeux la progression du sort des Mérovingiens, Childérich dut avoir prévu cette progression dans la chaste nuit de son mariage, et Basine, en contenant ses désirs, dut, comme prophétesse, lui expliquer habilement ce qu'il avait vu. Il vit d'abord des léopards, des licornes et des lions, puis des ours et des loups, enfin des chiens et des animaux plus petits qui se déchiraient entre eux : « Cela, dit Basine dans son esprit prophétique, désigne l'avenir. Notre premier fils sera puissant et fort comme un lion ; ses enfans seront pillards et féroces comme des loups et des ours; leurs successeurs lâches comme des chiens. Mais les petits animaux que tu as vus indiquent les peuples qui se déchirent entre eux sans crainte des princes (21). »

Du reste Grégoire de Tours mentionne, sans base et sans corrélation, plusieurs événemens qui doivent avoir eu lieu à cette époque. Childérich combattit à Orléans. Une guerre s'éleva entre les Romains et les Saxons conduits par Odoacrius; les Romains furent vainqueurs, et les Franks se rendirent maîtres des îles saxonnes. Enfin Childérich fait alliance avec Odoacrius et soumet avec lui les Allemanni, qui avaient parcouru une partie de l'Italie. On voit combien ici tout est confondu (22). Ce serait une folle et inutile tentative de chercher l'histoire dans des écrivains qui prouvent seulement qu'ils ne savent rien.

CHAPITRE XII.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.—ODOVAKER ET CHLODWIG.

De l'an 472 à l'an 486.

Tandis que les peuples septentrionaux sont aussi complètement soustraits aux regards de l'investigateur, les peuples sur le Danube continuaient leurs travaux et leurs efforts dans leurs nouveaux pays de la même manière qu'ils s'y étaient établis. Leurs querelles toutefois avec l'empire romain d'Orient, qui était comme toujours effrayé et pressé par eux, ne trouvent que dans la suite du temps leur importance et leur intelligence; leurs discussions et leurs guerres entre eux au contraire sont non pas racontées, mais seulement indiquées par Jornandès, avec si peu de précision et avec si peu de connaissance de la situation des pays et des relations des peuples, qu'on ne peut presque tirer de lui que la certitude qu'il y eut beaucoup de querelles et de discordes. Les Ostrogoths, parce que, en raison de leur position envers l'empire romain, ils avaient le plus d'occasions de gagner et de conquérir, excitèrent, à ce qu'il paraît, l'envie et la jalousie des petits peuples voisins, qui peut-être n'étaient pas traités par eux sans orgueil et sans arrogance. Ces peuples formèrent donc une ligue contre les Goths : des Sarmates même y prirent part, et la cour de Constantinople, fidèle à ses anciennes habitudes, ne négligea ni d'attiser ni de séduire; mais la fortune resta du côté où était la puissance. Les Goths furent victorieux et arrivèrent à une plus grande unité : « Hunnimund, dit Jornandès, duc des Suèves, fit une course de brigandage en Dalmatie et emmena des campagnes, à son retour, quelque bétail enlevé des Goths. Mais Théodemir, roi des Goths, surprit les Suèves sur le lac Pelsodis et fit prisonnière toute la bande suévique avec son duc. Il donna toutefois la liberté à tous et adopta pour fils le duc Hunnimund. Celui-ci, oubliant cette clémence et ne songeant qu'à sa honte, excita bientôt après contre les Goths les Scires, qui demeuraient alors sur le Danube ; et les Suèves et les Scires commencèrent à l'improviste la guerre. Walemir, roi des Goths, tomba de che-

val dans le combat et trouva la mort; mais les Goths vengèrent sa mort et détruisirent presque entièrement les Scires. Craignant la même ruine, Hunnimund et Alarich, rois des Suèves, prirent les armes: ils comptaient sur les secours que leur donnèrent les Sarmates sous leurs rois Beuga et Babais. Les débris des Scires, conduits par leurs hommes les plus éminens, Édica et Wulf, se levèrent aussi pour la vengeance. En même temps les Gépides se déclarèrent pour eux, et ils reçurent un puissant appui des Rugiens. De plus des hommes furent réunis de tous côtés, et de cette manière on obtint une grande armée; elle campa sur le fleuve Bollia en Pannonie. Mais les Goths se rangèrent autour du roi Théodemir et de son jeune frère Widemir. On en vint à une sanglante bataille. La plaine ressembla à une mer rouge: les armes et les cadavres étaient comme amoncelés en collines; plus de dix mille morts couvrirent la plaine, et les Goths remportèrent la victoire et la célébrèrent avec une joie infinie. Quelque temps après cet événement, Théodemir fit passer une armée d'infanterie sur le Danube gelé pour prendre les Suèves à dos. Ces Suèves, demeurant à l'ouest des Bajobares, au sud des Thuringiens, à l'est des Franks et au nord des Burgundes, s'étaient réunis aux Allemanni. Théodemir battit les peuples réunis et ravagea leur pays. Il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent soumis. Il revint victorieux en Pannonie, et il y reçut son fils Théodorich, qui avait été dix ans à Constantinople comme otage et fit connaître aussitôt, à l'âge de dix-huit ans, par d'audacieuses entreprises contre les Sarmates, le génie qui le rendit si grand dans la suite du temps (1). »

Voilà les confuses indications avec lesquelles Jornandès fait traverser cette époque à l'investigateur, et il lui rend impossible d'arriver à aucune certitude, si ce n'est à celle qu'on ne peut reconnaître ici la véritable marche des choses. Mais pendant ces guerres, les peuples teutoniques ne paraissent pas avoir perdu de vue l'Italie. A peine la prépondérance des Goths fut-elle décidée, à peine un état pacifique fut-il rétabli par là, qu'ils tournèrent leurs armes contre cet impuissant pays: « Lorsque les pillages des peuples voisins diminuèrent, dit Jornandès, les Goths commencèrent à manquer de vivres et de vêtemens; ils demandèrent donc à leur roi Théodemir de les conduire à de nouveaux exploits et à de nouveaux profits. Là-dessus Théodemir consulta le sort avec son frère Widemir, et comme le sort se prononça d'une manière favorable, il choisit, comme le plus fort, l'empire le plus fort et provoqua son frère à une expédition en Italie. Théodemir passa ensuite la Sau et conquit au loin les pays. Widemir au contraire pénétra en Italie; mais il mourut dans cette campagne, et son fils, qui portait le même nom, prit sa place. Dans ce même temps, Glycérius possédait l'empire romain; il négocia avec Widemir et l'amena par de l'argent et des promesses à se rendre dans la Gaule: il s'y allia avec les Wisigoths, et ajouta tellement aux forces de ceux-ci que sous leur roi Eurich ils purent gagner ou maintenir la grande domination dont nous avons parlé. »

Ainsi le danger s'était encore une fois éloigné de l'Italie; mais cette fois fut la dernière. Bientôt après cet événement, un autre prince teutsch pénétra en Italie pour donner le dernier coup au malheureux empire: ce fut Odovaker. L'histoire de cet homme remarquable ne peut être éclaircie, et elle est particulièrement devenue confuse par un récit qui se trouve dans la vie de saint Séverin, laquelle doit avoir été écrite peu de temps après la mort de Séverin par un homme appelé Eugippius. Selon ce récit, quelques barbares entrèrent dans la cabane du saint homme pour recevoir sa bénédiction: parmi eux était Odovachar, qui plus tard régna sur l'Italie et qui alors était un jeune homme à la taille élevée et d'une misérable extraction. Comme il se baissa pour ne pas se heurter la tête contre le toit de la cabane, il apprit de l'homme de Dieu sa gloire à venir. Au moment où il se retira, Séverin lui dit: « Va, va en Italie: maintenant couvert d'une pelisse commune, tu accorderas bientôt à beaucoup les plus grands biens (2). » Mais ce récit inventé ou conservé conformément à l'esprit de l'ouvrage où il se trouve n'autorise pas à admettre qu'Odovaker vint dans sa jeunesse en Italie seul ou avec un petit nombre de compagnons, et que, commençant le service militaire en qualité de simple soldat, il se soit élevé dans ce service jusqu'à la dignité d'un chef suprême. Bien plus, d'autres écrivains, qui en tout cas ont écrit dans un genre plus historique, nous conduisent par un chemin tout dif-

férent. Priscus le sophiste parle d'un habile guerrier nommé Édikon, qui se trouvait avec Oreste à la cour et au service d'Attila. Il nous laisse, il est vrai, dans l'incertitude sur l'origine et la position de cet homme; mais il ne paraît pas avoir été Hun, et cependant il jouissait d'une grande considération. Il était donc peut-être un prince teutsch qui séjournait dans le camp des Huns comme Ardarich et le roi des Goths (3). Jornandès ensuite, après la ruine de l'empire des Huns, dans les querelles des peuples teutoniques qui viennent d'être racontées, fait mention d'un prince des Scires qu'il appelle Édika. Dans un autre auteur, Odovaker est appelé fils d'Ædicus, qui vint en Italie avec le peuple des Scyres (4). Enfin Jornandès dit qu'Odovaker, roi des Turcilinges, allié avec les Scyres, les Hérules et les troupes auxiliaires de différens peuples, prit possession de l'Italie, renversa du trône, après qu'Oreste eût été tué, le fils de celui-ci, Augustule et le relégua à Lucullanum en Campanie. Dans un autre endroit au contraire, le même écrivain appelle Odovaker un Rugien, qui pénétra en Italie avec des troupes de Turcilinges, de Scyres et d'Hérules (5). Mais Procope et les chroniques de Cassiodore et de Marcellin, ou tout autre auteur qui peut encore parler de ces événemens, font mention d'Odoacer (c'est ainsi qu'ils le nomment), comme s'il avait eu des relations pacifiques avec l'empire et s'était révolté contre le fils d'Oreste, Augustule, bien qu'antérieurement il ne soit nullement question de lui.

Si l'on compare entre elles ces données éparses et si l'on n'oublie pas les relations indiquées précédemment, voici ce qui semble en résulter. Les petits peuples teutoniques dans le voisinage des Goths étaient ligués entre eux. Cette ligue toutefois se bornait au Danube, et en conséquence une partie seulement des Rugiens s'y était jointe (6). Lorsque les Goths tournèrent leurs armes contre l'empire d'Orient, ils dirigèrent les leurs contre l'Italie. Odovaker, prince des Scires, commandait l'armée. Vers ce même temps l'empereur Glycérius fut vraisemblablement renversé du trône par Julius Népos, que l'empereur d'Orient avait envoyé, et Odovaker put, comme Alarich, comme Athaulf, comme beaucoup d'autres, être entré avec Népos dans les relations équivoques où les princes teutschs étaient considérés par les empereurs comme leurs serviteurs, tandis qu'ils ne se décoraient du nom romain qu'aussi longtemps que leur intérêt semblait l'exiger (7). Mais alors Oreste, l'ancien compagnon d'Attila, se souleva contre le nouvel empereur, Népos qui l'avait nommé général dans la Gaule, le renversa du trône et y éleva son propre fils Augustule. Ce crime semble avoir soulevé l'âme d'Odovaker. Oreste devait lui être connu par son père; il savait combien celui-ci avait été au-dessus de l'autre; il pouvait donc croire aussi qu'il avait un droit supérieur à celui du fils d'Oreste (8). Sa fidélité était personnelle; elle appartenait au précédent empereur, non à l'empire qui n'était plus un empire. Il prit donc une position hostile à l'égard du traître Oreste et de son fils. Une bataille fut livrée près de Pavie. Oreste succomba sous les armes des Teutschs; à Ravenne, le jeune empereur Augustule tomba entre les mains du vainqueur et fut relégué par lui dans les relations plus heureuses de la vie privée. Le trône avili et déshonoré, devenu depuis longtemps un siége vulgaire, resta debout sans qu'on y fît attention. Le peuple romain, qui depuis longtemps s'oubliait lui-même, ne songeait qu'à la misère et au plaisir du moment; le jeu frivole et répugnant du nom impérial cessa; Odovaker, le roi des peuples teutoniques (9), régna sur l'Italie d'une extrémité à l'autre, et l'homme pensant respira librement, comme délivré d'un poids pesant qui l'oppressait. Cela arriva l'an 476 de Jésus-Christ.

Les relations des autres peuples teutoniques dans l'empire romain avaient été jusqu'à présent incertaines et changeantes. Dans le fait, ils avaient régné dans les pays dont ils avaient pris possession: les empereurs romains toutefois avaient habituellement cherché à maintenir par des mots le nom romain et à représenter les peuples teutoniques comme des membres de l'empire; mais après que le nom de l'empereur et de l'empire eut cessé en Occident, une illusion même ne fut plus possible.

L'île de Bretagne n'était pas encore au pouvoir des Teutschs, et une lutte longue et sanglante les attendait; mais le nom romain était effacé et le souvenir de l'empire romain ne se rattachait plus qu'à des monumens inanimés. De ce côté de la mer, tout le pays obéissait à des rois teutschs. Au centre seulement de la

Gaule, enclavé au milieu des Goths, des Burgundes, des Allemanni et des Franks, restait un débris où, comme dans un membre détaché, quelque vie romaine s'agita encore pendant dix ans. Dans ce pays, cet Égidius qui, selon Grégoire de Tours, avait été pendant huit années roi des Franks, avait gouverné au nom de l'empereur, sans aucun doute au milieu de relations difficiles. Mais après que le nom impérial eut disparu, le fils d'Égidius, Syagrius, chercha à conserver et à défendre ce territoire. Grégoire de Tours l'appelle, avec assez de justesse, roi des Romains, car il était prince indépendant. Soissons doit avoir été sa résidence; mais peut-être cette ville n'est-elle nommée que parce que sous ses murs se décida le sort réservé à cette dernière partie de l'empire romain d'Occident; car ce même Chlodwig, que Childérich doit avoir eu de Basine, se ligua avec le roi Ragnachar son parent et marcha, dans la cinquième année de son règne, contre le roi des Romains. Un troisième roi des Franks, Chararich, fut également appelé au secours; mais il vint avec des résolutions équivoques, se tint éloigné et attendit dans l'inaction l'issue de la bataille. Cette bataille eut lieu près de Soissons l'an 486 de Jésus-Christ. Les Franks remportèrent une victoire complète et s'emparèrent des villes et du pays jusqu'à la Loire, limite de l'empire des Wisigoths. Syagrius s'enfuit auprès d'Alarich, roi des Goths, sans doute dans l'espoir d'exciter celui-ci à la guerre par l'inquiétude que devaient lui causer les empiétemens du jeune prince frank. Chlodwig toutefois ne perdit pas de temps; il envoya des ambassadeurs à Alarich et demanda que son ennemi lui fût livré. Alarich, qui n'était pas préparé à une guerre, calculant la puissance des Franks, surpris de leur bonheur, se rendit à cette demande. Syagrius fut remis aux Franks et mourut dans leurs fers. C'est ainsi que Chlodwig fonda la domination des Franks (10); mais tout l'empire romain fut désormais au pouvoir des Teutschs, et l'époque suivante a vu à peine autre chose dans l'Europe occidentale qu'un monde de peuples germaniques et des empires d'une nature propre et d'une formation commune.



NOTES DU LIVRE V.

CHAPITRE Ier.

(1) Amm. Marcell. (XXII, cap. 5) : *Sæpe dictitabat : « Audite me, quem Alamanni audierunt et Franci. »* D'autre part : «*O Marcomanni, o Quadi, o Sarmatæ, tandem alios* (les Juifs) *vobis inertiores inveni.*» Car ils n'avaient eu affaire qu'avec Constance, et non avec lui !

(2) Id. (XXII, cap. 9) : *Quod dum teneret imperium solus, nec motibus internis est concitus, nec barbarorum quisquam ultra suos exsiluit fines.* Il a pu toutefois y avoir des exceptions.

(3) Sans doute on sut découvrir encore d'autres motifs (Amm. Marcell., XXV, cap. 10).

(4) Amm. Marcell. (XVI, cap. 4). Il demanda qui il devait prendre pour collègue. Dagalaiphus répondit : « *Si tuos amas, imperator optime, habes fratrem; si rempublicam, quære quem vestias.* »

(5) Il était de la Pannonie.

(6) Amm. Marcell. (XXVI, cap. 4 et 5). La corrélation montre qu'il n'est pas question ici d'un don volontaire fait par un nouvel empereur, bien que même un tel don renfermerait déjà un témoignage de relations désavantageuses aux Romains.

(7) C'est du moins ce qu'on doit conclure ; car, ainsi que le dit le passage cité, il se rendit à Reims, et selon le livre XXVII, chap. 2, il est à Paris. Précédemment, cap. 1, est raconté ce qui suit ici, et il n'est pas question d'actions antérieures.

(8) *Portio prima.*

(9) Mais on ne comprend pas cette reprise d'après ce qui précède : *cunctis metu compulsis in fugam.* Zozime (III, cap. 9) a aussi entendu parler de cela. Selon lui, toute la Germanie, τὸ Γερμανικὸν ἅπαν, se souleva après s'être un peu remise de la crainte que lui avait inspirée Julien. Dans une bataille que Valentinien risque contre eux les Romains sont battus. La faute en est aux Bataves, qui prirent d'abord la fuite. L'empereur veut pour cette raison les faire emmener comme esclaves fugitifs. On prie pour eux ; ils promettent de mieux se conduire. Il fait encore un essai avec eux, et cette fois ils se montrent héros si redoutables qu'un très-petit nombre seulement de la prodigieuse multitude des barbares (ἐξ ἀπείρου πλήθους) revinrent chez eux. Par là se termina toute la guerre. — Zozime aime les fautes, les châtimens et l'amélioration.

(10) *Major barbarorum* plebs. Scarponna, vraisemblablement à l'ouest de Metz.

(11) *Ad alterius* globi *perniciem.*

(12) L'expression *comas* rutilantes *ex more* a sans doute un autre sens. Tous probablement n'avaient pas des cheveux de la couleur nationale, et se donnaient par l'art ce que la nature leur avait refusé depuis les mélanges multipliés. Les *potantes* ne se sont sans doute pas contentés de boire de l'eau en pays ennemi. Gibbon, et son exemple a été suivi, est plus honnête. Il leur fait (de sa cave) *swallon large draughts of rich and delicious wine;* et je ne leur envie pas cette boisson.

(13) *In tertium* cuneum, *qui restabat.*

(14) *Non amplius* mille *ducentis.* Ce *mille* est incertain et, à mon avis, inexact. Il est contraire au système d'Ammien. Que deviendrait la perte de deux cent quarante-trois hommes à la formidable bataille de Strasbourg s'il avait voulu signaler ici une perte de douze cents hommes?

(15) Et il était resté en possession de la ville de Constantinople jusqu'en juin 366.

(16) Jovinus ne fait qu'une marche sur le champ de bataille : *Progressus ulterius, revertens, ubi nullum repererat, didicit*—l'événement avec le roi captif. — *Et post hæc redeunti Parisios,* etc.

(17) *Alia* multa *conserta sunt prœlia per tractus varios Galliarum. — Nec historiam producere per minutias* ignobiles *decet.*

(18) Amm. Marcell. (XXVII, cap. 8 et 10). Sur *Vithicabius : opera navabatur impensior, ut qualibet occumberet* (?) *strage. Et quia tentatus aliquotiens nullo genere potuit superari vel prodi,* etc. — *Cujus post necem hostiles torpuere discursus.* — D'autre part : *Inopina rei romanæ spes* letiorum *affulsit.*

(19) Reparabilis *gentis motus timebantur — perfidi.*

(20) Ammien place sans doute cette surprise de la ville de Mayence avant le meurtre de Vithicab. Mais son *sub idem fere tempus ;* son *parvo inde post intervallo,* enfin tout son caractère littéraire sont de mauvais guides pour la suite des événemens. Dans aucun cas on ne peut admettre que les Allemanni aient déjà auparavant été repoussés de la Gaule et que Rando ait repassé le Rhin. Il n'est nullement question d'une évacuation. On ne peut supposer le retour par le Rhin et l'irruption dans Mayence en plein jour. Et l'addition *Maguntiacum* præsidiis vacuum est entièrement inconcevable si l'on admet que les Allemanni étaient déjà de retour sur la rive droite du Rhin et que Mayence était au pouvoir des Romains. Pourquoi donc Julien avait-il rétabli les fortifications? et comment

Valentinien peut-il s'être donné tant de peine pour la construction des forteresses, si l'on voulait laisser sans garnison une place forte comme Mayence?

(21) Sulz, sur le Necker, dit-on.

(22) *Horrenda circumsonantibus Alamannis.*

(23) *Q. Aureliani* SYMMACHI *Laudes in Valentinianum Seniorem Augustum*, in *Juris civilis Antejustinianei reliquiis ineditis*, curante *Angelo* MAIO, Romæ, 1823. Un *Specimen pinguis et floridi generis dicendi* qui ne donne pas le moindre éclaircissement.

(24) AMM. MARCELL. (XXVIII, cap. 2) : *Rhenum omnem a Rætiarum exordio ad usque fretalem Oceanum magnis molibus communiebat.* Peut-être même de SYMMAQUE (*l. c.*, p. 33, § 21) : *Ortu in Oceani ostia* RIPARUM *margines operum corona prætexit.*

(25) D'après un loi du *Codex Theodosianus*, de l'an 368, *ne damna Provinc.*

(26) Avant l'entreprise qui va être racontée, AMMIEN (*l. c.*) en indique encore une autre que je passe sous silence, parce qu'il ne s'y rattache aucun événement, et je la passe sous silence avec d'autant plus de plaisir que je ne sais quel parti en tirer. Mais comme ce fait a donné lieu à diverses recherches, je veux faire connaître pourquoi je l'écarte. Valentinien à savoir craignait qu'une haute et solide forteresse qu'il avait construite *præterlabente* NICRO *nomine fluvio* ne fût peu à peu minée par l'eau, et pour cette raison il voulut essayer *meatum ipsum aliorsum vertere.* Il entreprit en conséquence une grande et difficile construction pour éloigner le fleuve de ce fort, et mena heureusement cet ouvrage à fin. Or on a cru trouver cet ouvrage à l'embouchure du Neker, et l'on s'est imaginé en avoir heureusement aussi trouvé les traces. Mais je ne puis me persuader qu'en général ce MUNIMENTUM ait été établi sur la rive droite du Rhin. 1° AMMIEN distingue *trois* entreprises de l'empereur : *a*) il fortifia *tout* le côté gauche du Rhin ; *b*) NONNUNQUAM *etiam ultra flumen ædificiis positis subradens barbaros fines* ; *c*) DENIQUE — et ici vient l'ouvrage dont il est question. Celui-ci n'était donc nullement sur le Rhin, ni sur une rive ni sur l'autre. — 2° AMMIEN dit que Valentinien avait fondé *lui-même* le MUNIMENTUM dont maintenant il craignait l'écroulement : *Quod ipse a* PRIMIS *fundarat* AUSPICIIS. Et Valentinien était maintenant pour la *première* fois sur le Rhin, depuis l'année précédente, 368.—3° Aussitôt après qu'AMMIEN a terminé le récit du MUNIMENTUM, il continue : *Ratusque aptissimum ad id quod deliberabat implendum*, TRANS RHENUM *in monte Piri, qui barbaricus locus est, munimentum exstruere disposuit raptim.* Ainsi — TRANSIIT *cum notario Dux, rel.* Il est donc clair qu'auparavant on n'avait pas encore passé le Rhin. Cela me paraît hors de doute. Il est vrai assurément qu'il y a *Præterlabente* NICRO *nomine fluvio*, et, d'après le *Panegyricus* EUMENII *Constantino A. dictus* (cap. 13) : *Ubi Rhenus totus est, ubi jam plurimos hausit amnes, quos hic noster ingens fluvius*, la Moselle, *et* BARBARUS NICER, *et Mœnus invexit;*— il n'est pas douteux que les Romains ont réellement appelé le Necker *Nicer* ; mais aucune erreur, aucune faute dans l'écriture n'est-elle donc possible? Et quant à ce qui regarde enfin les vestiges que l'on a trouvés sur le Necker, il n'en résulte certes pas que l'on doive par ces vestiges arriver à l'ouvrage de l'empereur Valentinien. Sans aucun doute les Romains ont séjourné longtemps et souvent sur le Necker ; mais on n'en doit pas encore conclure que Valentinien y ait entrepris une construction considérable. Il n'est pas à nier non plus que les amis de l'étude de l'antiquité trouvent souvent bien facilement ce qu'ils cherchent.

(27) *Obsidum patres, quos lege fœderis mensuræque diutius pàcis haud aspernanda pignora tenebamus.* Qu'était-ce que ce *fœdus ?* quelle était cette *pax?* comment avaient-ils reçu les otages? — Sans doute après la bataille de Solicinium. De là viennent les *pacta calcata.*

(28) AMM. MARCELL. (XXVIII, cap. 5). *Ac licet justus quidam arbiter rerum factum incusabit perfidum et deforme : pensato tamen negotio non feret indigne, manum latronum exitialem tandem copia data captam.*

(29) Id. *ib. Apud hos generali nomine rex appellatur Hendinos. —Sacerdotes apud Burgundios omnium maximus vocatur Sinistus.* Du reste le pauvre *Hendinos* avait une position dangereuse ; car *ritu veteri potestate deposita removetur, si sub eo fortuna titubaverit belli, vel segetum copiam negaverit terra.* Le bon Ammien !

(30) HIERONYMUS *in Chronic.* ad a. 374 (ce qui est erroné). LXXX FERE *millia.* — *In* CASSIODORI *Chron.* : *de Usone in regione Francorum Burgundionum*, LXXX FERE *millia, quot ad Rhenum descenderunt.* — *Historia Miscella* (l. XII). MURATOR., *Rer. it. Script.*, I, p. 82) : *Plusquam* LXXX *millia*, mais sans doute *ut fertur.* L'expression est bien d'OROSE (VII, cap. 22), mais c'est sans aucun doute une confusion avec des événemens antérieurs.

(31) Et il est déjà précédemment signalé comme tel.

(32) *Captivis omnibus interfectis.* Les Allemanni? Mais comment en seraient-ils venus à cette folle fureur d'égorger des Allemanni captifs, parce que les Romains étaient perfides?

(33) OROSIUS (VII, cap. 22) — : *Burgundiones, novi* HOSTES — *ripæ Rheni fluminis insiderunt.* — Mais il est évident que les Allemanni qui parurent en Rhétie ne vinrent pas en fugitifs, mais en ennemis. *Alamannos gentis antedictæ metu dispersos agressus per Rætias Theodosius, pluribus cæsis, quoscunque cepit*, etc.

(34) Ces hommes, c'est-à-dire les marchands, étaient vraisemblablement Gaulois et non Teutschs. Le nom est *venalia ducentes mancipia* SCURRÆ. C'était une grande bande : CUNCTOS *occidit.*

(35) AMM. MARCELL. (XXIX, cap. 4). Ce chapitre a des lacunes et des passages altérés. Ammien ne dit pas expressément que Macrian ait été malade ; mais ses *satellites abdiderunt regem veloci carpento impositum.* Et cela paraît en témoigner. Il ne dit pas non plus précisément que le roi ait été à Wiesbaden ; mais Valentinien apprit, *ubi comprehendi poterit*, et la marche fut

dirigée *contra Mattiacas aquas*.— La dévastation fut étendue *adusque quinquagentesimum lapidem*; ce qui n'est qu'une manière de parler. — Les mots suivans sont assez inconcevables à mes yeux s'ils n'ont pas le sens dans lequel je les ai représentés. En effet après que l'empereur fut reconnu à Trèves, et comme il y rugissait de fureur comme un lion, « il donna (*ordinavit*) pour roi aux Bucinobantes, un peuple allemannique situé en face de Mayence, au lieu de Macrianus (qui certainement était dans le Teutschland), Fraomarius que bientôt après, comme ce même canton était entièrement dévasté, il mit comme tribun à la tête (*præfecerat*) d'un corps d'Allemanni dans l'ile de Bretagne. » Cela se rattachait certainement au principe de Valentinien, *quod majus pretium operæ forsitan regendis verius milite barbaris quam pellendis*; mais par là tout est fini aussi. Il a été parlé plus haut d'Hortar. L'expression : *ejusdem nationis* ne veut pas dire qu'il était Bucinobante; car après ce mot ont déjà paru les expressions; *gens alamanna* et *Alamannorum*; mais elle veut dire *nationis alamannæ*. Du reste le roi Hortar et le roi Macrian avaient été en commun à la tête des Allemanni, précédemment vers le temps de Chnodomar. Il est donc facile de concevoir que ce prince, qui de plus était soupçonné de trahison envers son propre peuple, se soit exposé au soupçon d'être en alliance avec Macrianus.

(36) Amm. Marcell. (XXIX, cap. 6). L'historien ne dissimule nullement son indignation de ce crime, — *hospitalis officii sanctitate nefarie violata*, et il avoue que les barbares avaient eu *justa ratio querelarum*. De temps en temps la conscience se réveille cependant, bien que la mauvaise semence porte de mauvais fruits.

(37) Id. (XXX, cap. 4) : BLANDIUS *rex antedictus* (Macrianus) *accitur*.

(38) *Et venit* (Macrianus) *ut futurus arbiter superior pacis : dieque prædicto colloquii ad ipsam marginem Rheni caput altius erigens stetit*.

(39) *Post dicta et audita ultro citroque versus*.

(40) Dans le passage cité, il est dit que Macrian *periit in Francia*, — MELLOBAUDIS BELLICOSI REGIS *insidiis circumventus*. Mais plus tard (XXXI, cap. 10) AMMIEN indique MALLOBAUDEM, REGEM *Francorum*, BELLICOSUM *et fortem*; et celui-ci est *Domesticorum Comes* auprès de l'empereur Gratien. Ne serait-ce pas le même homme?

(41) Dans l'*Historia Miscella*, il est même dit de cette surprise perfide des Saxons par Nannenus et Sévérus dans la Gaule septentrionale : *Valentinianus oppressit* (à savoir par les généraux nommés) *Saxones* IN IPSIS FRANCORUM FINIBUS.

(42) Amm. Marcell. (XXX, cap. 5 et 6).

CHAPITRE II.

(1) Amm. Marcell. (XXVII, cap. 5). L'empereur Valens appelle les Goths *gens amica Romanis, fœderibusque ingenuæ pacis obstricta*. Au sujet de Julien, id. XXII, cap. 7. En particulier : *Suadentibus proximis ut aggrederetur propinquos Gothos sæpe fallaces et perfidos, hostes quærere se meliores aiebat : illis enim sufficere mercatores Galatas, per quos ubique sine conditionis discrimine venumdantur*. C'est l'ancienne colère contre Constance qui ne doit même pas avoir eu contre lui de vaillans ennemis.

(2) Ammien raconte sans doute la chose un peu différemment. D'abord il dit (XXVI, cap. 4) : *Thracias diripiebant prædatorii globi Gothorum*. Cela a lieu encore avant l'entrevue des deux empereurs à Sirmium. Comme ensuite, après cette entrevue, Valens se hâta de se rendre en Syrie et que déjà (XXVI, cap. 6) il a passé la Bithynie, la nouvelle lui est apportée : *gentem Gothorum, — conspirantem in unum ad pervadenda parari collimitia Thraciarum*. Ce second passage détruit évidemment le premier. Là les Goths sont dans la Thrace; ici ils la menacent seulement d'une première invasion; le premier fait tombe à l'an 365, le second à l'an 366. Valens aussi, dans sa marche de Sirmium à Constantinople, ne rencontra point de Goths, et Ammien semble dans le fait, par ses premières paroles, anticiper sur le temps pour appuyer par un exemple de plus son observation générale qu'à cette époque *per universum orbem romanum* les pays frontières furent parcourus par les peuples les plus sauvages; mais Valens, à la nouvelle de la menace des Goths, fait marcher *sufficiens equitum adjumentum et peditum ad loca, in quibus barbarici timebantur excursus*. Avec ce mouvement coïncide la révolte de Procopius, et celui-ci gagne les troupes qui sont destinées à marcher contre les Goths. Plus tard (XXVI, 10) figurent aussi *Gothorum tria millia ad auxilium Procopio missa*. Mais toutes les relations suivantes entre les Goths et Valens montrent que nuls autres Goths que ces trois mille, n'ont pu se trouver dans l'empire romain, parce que les *globi prædatorii* n'auraient certainement pas été oubliés.

(3) Zozime (IV, cap. 10); *Excerpta ex Historia* Eunapii (*Byzant. Hist. Script.*, t. I, p. 13). Du reste celui-ci a transformé les trois mille hommes d'Ammien en toute une armée qui se mit en route pour une furieuse destruction.

(4) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 3) fait mention des trois peuples dans cette contrée. Sans doute, il n'est pas dit expressément que les demeures de ces peuples se soient étendues jusqu'au Borysthène; mais toute la description ne permet aucune autre conjecture, encore moins l'histoire. Au même endroit Ammien appelle Athanarich *Thervingorum judex*. Quant à lui et à la guerre, XXVII, cap. 5 : — *per Noviodunum — continuatis itineribus longius agentes Greuthungos bellicosam gentem adgressus est* (Valens): *postque leviora certamina Athanaricum ea tempestate judicem potentissimum — coegit in fugam*. Le mot *Greuthungos* est évidemment fautif, il devrait y avoir *Thervingos*. Car 1° comment Athanarich, prince des Thervinges, arriva-t-il à figurer précisément le premier dans une attaque sur les Greuthunges? Et 2° l'histoire de l'empire des Huns prouvera que les Greuthunges demeuraient au nord de la mer Noire, derrière le Dniester, fleuve qui formait la limite des Thervinges et des Greuthunges, et ne pouvait nullement, par conséquent, être

atteint par Valens. L'expression *longius agentes Greuthungos* n'est point contraire. Les Thaifales habitaient jusqu'à l'embouchure du Pruth, et les Thervinges entre ce fleuve et la mer. Si maintenant Valens alla de Marcianapolis au delà de Noviodonum, il eut assurément à faire une longue marche le long de la rive droite du Danube, et l'on pouvait très-bien dire que les Thervinges demeuraient plus loin, à savoir que les autres Goths qui attaquaient l'angle méridional du Danube. Voyez du reste Valesius (ad h. l.); Themistii *Oration.* (X, p. 134, ed *Harduin.*) Themistius ne donne pas le nom d'Athanarich; il l'appelle le προήγορος des Scythes, parce que dans la négociation avec Valens il fut l'orateur, comme il avait été le général pendant la guerre; autrement δικαστής et κριτής. Mais il parle aussi de plusieurs rois qui étaient chez les Scythes, et il compte parmi eux le προήγορος qu'il ne nomme pas. ἐγὼ τεθέαμαι — στρατηγὸν Ῥωμαίων ἐπιτάττοντα Σκυθῶν βασιλεῦσι. — Zozime (*l. c.*) dit : ὁ τῶν Σκυθῶν ἡγούμενος; mais Eunape (*l. c.*) ὁ Σκυθῶν βασιλεύς.

(5) Amm. Marcel. (*l. c.*). Selon Eunape, le roi scythe ne réclama que τοὺς γενναίους. Eunape ne dit pas qu'ils se soient appuyés sur les monnaies; mais le passage est mutilé. Selon Ammien (XXVI, cap. 7) il y avait *nummi effigiati in vultum novi principis*, et Procope n'a pas manqué d'en transmettre une preuve aux Goths.

(6) *Indecorum erat et vile ad eum imperatorem transire.* Valentinien savait tout aussi bien que son frère en quoi cela était humiliant. S'il consentit donc à passer le Rhin pour conclure la paix avec Macrien, son grand embarras est suffisamment démontré par le fait.

(7) Amm. Marcell. (*l. c.*) : *placuit, navibus remigio directis in medium flumen, quæ vehebant cum armigeris principem, gentisque judicem inde cum suis, fœderari, ut statutum est, pacem. Hocque composito, et acceptis obsidibus*, rel.

(8) Il paraît avoir envoyé de Constantinople à l'empereur pour l'engager à conclure la paix le plus tôt possible. Peut-être lui transmit-il des renseignemens qui la rendaient nécessaire.

(9) Valens ne resta donc pas très-éloigné de l'*indecorum et vile.* Plus loin aussi Ammien (XXXI, cap. 4) emploie l'expression juste : *Athanaricus* cogit *principem firmare pacem in medio flumine.*

(10) Il est vraiment plaisant de lire la chose (*l. c.*, p. 131-134). Périclès semble, comme orateur, petit au rhéteur, — ὥστε μοι μικρὸς φαίνεται ὁ Περικλῆς, — aussi bien que quiconque l'admire, — καὶ ὁ τὸν Περικλέα τεθαυμακώς. Car c'était peu de chose que d'émouvoir les Grecs et les Athéniens, mais terrasser les barbares est tout autre chose. — Que Xerxès aussi se fût assis sur la rive et eût contemplé le combat, ce n'était rien; mais il fallait une grande bravoure pour passer le Danube.

(11) Zozime (IV, cap. 11) : ἐγένοντο σπονδαί, μὴ καταισχύνουσαι τὴν Ῥωμαίων ἀξίωσιν.

(12) J'ai admis ci-dessus, note 15 du chap. 7 du liv. IV, que Themistius fait allusion ici aux traités avec Constantin-le-Grand, et je maintiens cette opinion, parce qu'autrement je ne sais pas à qui ces concessions auraient pu être faites.

(13) Quelques expressions de Jornandès paraissent, il est vrai, tirées d'Ammien; mais l'on peut à peine deviner pourquoi Cassiodore, pourquoi Jornandès auraient passé sous silence l'histoire d'Athanarich, s'ils l'avaient connue. La pensée que Jornandès n'a considéré Athanarich que comme un prince placé sous la suzeraineté d'Ermanarich n'a rien pour elle. Du reste Jornandès donne ce qui suit dans les chap. 23 et 24; il fait paraître Athanarich au chap. 28.

(14) Les noms singuliers de ces peuples sont donnés ainsi qu'il suit dans l'édition de Grotius : *Habebat siquidem, quos domuerat, Gothos, Scythas, Thuidas in Aunxis, Vasinabroncas, Merens, Mordensimnis, Caris, Rocas, Tadzans, Athual, Navego, Bubegentas, Coldas.*

(15) *Omnibusque Scythiæ et Germaniæ nationibus ac si propriis laboribus imperavit.*

(16) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 3). — Les contradictions de Jornandès s'expliquent si, Ammien sous les yeux, l'on compare ce qui est dit aux chap. 23 et 24 et ce que nous avons raconté aux chap. 14 et 48. Dans le chap. 14, Jornandès, comme il le dit lui-même, donne un *catalogus Amalorum.* D'après ce catalogue, *Hermenrich* (sans aucun doute *Ermanaricus*) est fils d'Achiulf et le plus jeune des quatre frères. Ses successeurs sont, de fils en fils, Hunnimund, Thorismund, Berismund, Widerich, Eutharich. Son frère aîné, troisième fils d'Achiulf, Vulduff, eut un fils, Valeravans; celui-ci un fils, Winithar; celui-ci trois fils, Théodemir, Walamir et Widemir (qui se déclarent pour Attila), et dont le premier, Théodemir, est le père de Théodorich-le-Grand. Mais au chap. 48, il est dit qu'après la mort d'Ermanarich les Ostrogoths se soumirent aux Huns, *Winithario tamen*, qui, d'après cette liste, était petit-neveu d'Ermanarich, *Amalorum principatus sui insignia retinente.* Il semble donc qu'Ermanarich, le dominateur de la Scythie et de la Germanie, eut encore d'autres princes à côté de lui. — Walamir, Théodemir et Widemir sont ici les enfans (*liberi*) de Waladar, *fratruelis Ermanarici et suprascripti Thorismundi consobrini.*

(17) Voyez les noms d'après Jornandès, note 14; comparez note 16.

(18) Tous les écrivains modernes, historiens comme géographes, admettent que les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths ont été en vigueur longtemps avant cette époque, et que les Greuthunges furent la souche principale des Ostrogoths, comme les Thervinges furent la race principale des Wisigoths. Quelques-uns disent même Greuthunges et Thervinges au lieu d'Ostrogoths et de Wisigoths. Cela me semble une erreur, et je tiens les Greuthunges pour Wisigoths tout aussi bien que les Thervinges, en voici la raison : 1° Ammien Marcellin connaît les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths tout aussi peu qu'aucun autre écrivain jusqu'à la fin du quatrième ou au commencement du cinquième siècle. Je sais bien, et je l'ai indiqué précédemment, que Trebellius Pollio (*in Claudio*, cap. 6) a Austrogotthi; mais cet écrivain aussi est, à ma connaissance, le seul qui puisse inspirer quelque doute. Et peut-il en inspirer avec cette seule expression? Tous les autres noms au milieu

desquels figure ce mot *Austrogotthi* sont inexacts : *Trutungi*, *Virtingui*, *Segipedes*. Ce mot *Austrogotthi* serait-il seul exact? Au temps où fut fait le manuscrit qui sert de base à nos imprimés, le nom d'Ostrogoths était dans toutes les bouches; le copiste n'a-t-il pas pu y mettre du sien? 2° JORNANDÈS place, il est vrai, les noms à une époque antérieure; mais en ne tenant pas compte de ses Ostrogoths qu'il cite (cap. 3) parmi la masse de peuples de l'île de Scanzia, il dit (cap. 17) de son roi des Ostrogoths : *ejus adhuc imperio tam Ostrogothæ quam Vesegothæ subjacebant*. Mais cela est tout simplement le langage de son temps et signifie, comme il l'ajoute lui-même par forme d'explication : tous les Goths lui étaient soumis, *id est ejusdem gentis populi*. Si donc il remarque plus loin (cap. 5) que dans leurs troisièmes demeures, *supra mare Ponticum*, ils se divisèrent en Ostrogoths et Wisigoths, rien n'est pourtant décidé par là au sujet de l'époque de cette division. L'assertion même que, divisés, *Vesegothæ familiæ Baltharum*, *Ostrogothæ præclaris Amalis serviebant*, ne se rapporte pas à un temps bien ancien, puisque, d'après le chap. 29, Alarich est donné pour fondateur de la race des Balthes. Comparez la note 7 du chap. VI. 3° Jornandès répète que la séparation des Wisigoths et des Ostrogoths n'eut lieu qu'après l'irruption des Huns, après la mort d'Ermanarich et le renversement de son empire. Cap. 24 : *a quorum* (Ostrogotharum) *societate jam Vesegothæ discessere, quam dudum inter se juncti habebant*. Cap. 48 : *Ostrogothæ Ermanarici regis sui decessione à Vesegothis divisi*. La séparation des peuples existait sans aucun doute depuis longtemps, depuis qu'ils portaient leurs efforts dans des directions différentes, c'est-à-dire depuis l'époque de Constantin-le-Grand; mais la séparation ne fut exprimée que depuis la mort d'Ermanarich par les nouveaux noms d'Ostrogoths et de Wisigoths. 4° La dénomination résulta vraisemblablement de ce qu'on ne connaissait pas les noms des peuples plus éloignés qui avaient été forcés de se soumettre aux Huns. On dit donc les Goths orientaux (*Gothi orientales*), les Ostrogoths, ont été, par exemple, domptés par les Huns. On désignait au contraire les autres peuples par leurs noms particuliers; mais de plus en plus aussi, à partir de ce moment, par le nom de Wisigoths, en partie pour les mettre en opposition avec ceux-là, en partie parce que par leur émigration, lors de l'arrivée des Huns, l'ancienne confédération fut entièrement détruite et dissoute. On préféra ces dénominations générales à cause de leur brièveté, comme, d'après AMMIEN MARCELLIN (XXXI, cap. 2 et 3), on appelait Tanaïtes tous les peuples autour du Tanaïs, et comme l'on étendait le nom d'Alains jusqu'à l'Inde. D'après JORNANDÈS, sur l'autorité duquel on ne peut baser la moindre chose dès qu'il parle de pays et de peuples, le nom d'Ostrogoths semble aussi dans le fait être le plus ancien : il ne sait (cap. 14) s'il faut faire venir le nom d'Ostrogoths *a nomine regis Ostrogothæ, an a loco orientali*; mais les RESIDUI sont appelés *Vesegothæ*. 5° Dans la dernière guerre de l'empereur Valens contre les Goths, qui vient d'être racontée, les Thervinges et les Greuthunges sont réunis. Les deux peuples sont voisins, et Athanarich paraît pour l'un comme pour l'autre. 6° Cette alliance, ce voisinage, se montrent de nouveau lors de l'irruption des Huns. Lorsque Athanarich marcha contre les Huns, il prit (AMM. MARCELL., XXXI, cap. 3) une position *prope Danasti margines ac Greuthungorum vallem*, vraisemblablement la limite entre les Thervinges et les Greuthunges, qui de leur côté, vers le Dniéper, touchaient aux Tanaïtes. 7° Selon Jornandès, les Ostrogoths furent vaincus par les Huns; selon Ammien, les Greuthunges succombèrent. Ils sont réunis aux Thervinges; ils soutiennent en commun avec eux les batailles contre les Romains; ils obtiennent avec eux des demeures communes dans l'empire; réunis à eux, ils marchent dans la suite sur l'Italie, sur la Gaule, sur l'Europe; réunis à eux, ils fondent l'empire dit des Wisigoths. Comment pouvaient-ils donc être des Ostrogoths? 8° Jornandès raconte l'histoire des Wisigoths isolément et ne revient qu'au chap. 48 aux Ostrogoths. Mais parmi les premiers (chap. 26) il cite les princes Alathée et Safrach et les fait paraître comme ducs, *duces*, à côté de Fritigern, à la tête des Wisigoths; et Ammien Marcellin (*l. c.*) fait clairement de ces deux hommes des princes des Greuthunges. Les Greuthunges doivent donc nécessairement être comptés parmi les Wisigoths. 9° Il est vrai, sans doute, qu'Ammien dit (*l. c.*) : *post obitum Ermenrichi rex Vithimiris creatus paullisper restitit*; et lorsque celui-ci tomba : *cujus parvi filii Viderichi nomine curam susceptam Alatheus tuebatur et Saphrax*. Et plus loin (cap. 4) il est dit : *Vithericus Greuthungorum rex cum Alatheo et Saphrace*. Mais y a-t-il dans ces paroles quelque chose de contraire à l'opinion que les Greuthunges étaient des Wisigoths? Nullement. Il n'y aurait même en elles rien de contraire à cette opinion, si Ammien disait en termes précis que Vithimer fut nommé successeur d'Ermenrich et mis en possession de son empire, parce que dans la multitude des princes et des peuples et par la médiocre connaissance des événemens, une confusion peut avoir eu lieu bien aisément. Mais Ammien ne dit pas que Vithimer a été élu comme *successeur d'Ermenrich*. Et même d'après l'histoire précédente d'Ammien, il n'est pas possible que les Greuthunges aient été soumis à Ermenrich. Comparez AMM. MARCELL., XXII, cap. 8, où il *super Thraciarum extimis, situque Pontici sinus visa vel lecta quædam perspicua fide monstrat*. L'ancien et le nouveau pêle-mêle! Au sujet des peuples répandus dans la péninsule Taurique, cependant, Ammien est bientôt forcé de reconnaître : *aliique plures obscuri, quorum nec vocabula nobis sunt nota; nec mores*. — Mais les *civitates per Tauricam* ne peuvent avoir été sous la domination des Goths. — Voilà les bases sur lesquelles est établi notre exposé.

(19) Voyez le chapitre suivant, note 24, où il sera montré que plus tard on appela Ostroghoths ceux qui les premiers eurent droit au nom de Wisigoths.

(20) Puisque, nous l'espérons, Jornandès à été réfuté. Comparez note 16.

(21) C'est ainsi que Jornandès écrit ce nom, et ici il a plus d'autorité que les Grecs et les Romains.

(22) SOCRATIS, SCHOL. *Hist. Eccles.* (IV, cap. 33); comparez le livre I, chap. 18.

(23) SOZOMENI *Hist. Eccles.* (IV, cap. 37). Les Huns

avaient vaincu les Goths. Il fut accordé à ceux-ci, ἀνὰ τὴν Θρᾴκην οἰκεῖν οὐ πολλῷ δὲ ὕστερον, et ici vient la querelle.

(24) Sozomène répète aussi expressément : ὡς φασι— ἄλλοι δὲ λέγουσι.

(25) Voyez les citations dans Schröckh (*Hist. de l'Église chrétienne*, t. 6, p. 29). — Isidorus *Hispal.* (*in Chron.*) fait chasser par Athanarich tous les chrétiens dont il ne fait pas des martyrs. Puis arrive la discussion entre Athanarich et Fritigern et l'hérésie des Goths, l'an 378 ; enfin Athanarich est également chassé avec les siens.

(26) Tous les écrivains qui parlent de Wulfila ou Ulfila ajoutent aussi qu'il inventa les caractères gothiques. Cette addition n'est assurément pas exacte dans le sens propre. Les Goths ont probablement su écrire avant ce temps. Quel effet Wulfila eût-il aussi pu attendre de son œuvre, si parmi son peuple il n'y eût eu personne capable de lire son livre? La pensée que la Bible dût être en même temps un *abécédaire* n'est pas digne de ce grand évêque, et c'est admettre une chose tout aussi peu digne de lui, que de supposer qu'il n'a écrit que par exercice d'érudition et destiné son ouvrage comme un secret trésor aux générations à venir. Dans ce cas, il aurait véritablement pu mieux employer ses loisirs pour la jeune Église gothique. Mais peut-être cette addition n'a-t-elle pas l'importance qu'on lui a donnée. Du moins les écrivains ne connaissaient pas d'autre livre en langue gothique, et cette circonstance les conduisit à penser que les caractères d'écriture ont pris naissance avec ce livre. Voyez du reste les preuves de la note suivante dans Ihre (*Ulphilas Illustratus*), avec les écrits qu'y a joints Busching (*Scripta versionem Ulphilanam illustrantia*, 1773), et Zahn (*Ulfilas gothische Bibelübersetzung*, 1805).

(27) Ce qu'Ihre (*Nova Acta societatis scient. Upsal.*, t. III, p. 59) avance, prouve certainement que le *Codex Argenteus* n'a pu être écrit avant la fin du cinquième ou avant le commencement du sixième siècle, et qu'il a dû être écrit en Italie. Dans le fait aussi ce travail suppose une autre vie que celle que les Goths avaient menée avant la fondation de leur empire en Italie. Ils devaient, selon leur propre opinion du moins, se trouver dans des relations solides, être riches et grands seigneurs. Un siècle et demi au moins sépare donc le travail de Wulfila de ce manuscrit. Quatre générations s'étaient éteintes. Et pendant tout ce temps les Goths s'étaient agités sur un sol romain, au milieu des Grecs et des Romains. Ils avaient bien changé sans aucun doute, ils avaient beaucoup appris et beaucoup oublié. Si par conséquent l'écriture n'est pas tudesque et nationale dans le manuscrit, et si la langue n'est pas purement tudesque, il n'en suit pas encore que Wulfila n'ait pas écrit avec des caractères entièrement nationaux et par conséquent en langage entièrement gothique ; ou bien l'on devrait admettre que le manuscrit a été imité d'une manière purement mécanique pour être conservé comme une rareté scientifique, sans être utilisé et sans être compris.

(28) Hieronymi, *Opera* (ed. *Vallarsii* altera, Epist. 106, t. 1, p. 642) : *Quis hoc crederet, ut barbara Getarum lingua hebraicam quæreret veritatem, et dormitantibus, immo contendentibus Græcis, ipsa Germania Spiritus sancti eloquia scrutaretur ? — Dudum callosa tenendo capulum manus, et digiti tractandis sagittis aptiores, ad stilum calamumque mollescunt, et bellicosa pectora vertuntur in mansuetudinem christianam.* Cette lettre, selon Vallars, se rapporte à l'an 403 environ.

CHAPITRE III.

(1) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 2).

(2) J'ai exprimé mon opinion sur l'*Histoire des Huns* par Deguignes dans mon *Histoire du Moyen Age* ; depuis lors j'ai relu ce livre, et mon opinion est restée la même. Je rends volontiers justice aux travaux de ce savant, et je suis loin de mettre ses vues en doute ; mais je n'oserais rien baser sur ses recherches. Deguignes manquait de critique, et personne n'a apprécié la valeur des sources où il a puisé. Mais lors même que la probabilité de ces sources serait décidée, comme la manière de s'en servir, qu'aurions-nous gagné, si ce n'est quelques notices de plus, que nous remarquons isolément, mais dont nous ne pouvons tirer parti pour aucune connaissance historique?

(3) *Ut bipedes existimes bestias, vel quales in commarginandis pontibus effigiati stipites dolantur incompte.*

(4) Jornandès (cap. 24) : *magæ mulieres, quas patrio sermone* Aliorumnas *is ipse* (Filimer rex Gothorum) *cognominat.* — L'*Historia Miscella* appelle ces sorcières Alyrumnæ. Les autres écrivains ne parlent des Huns qu'avec des expressions générales.

(5) Pour cette dernière circonstance se prononce Sozomène (VI, cap. 37) : ἐλάνθανον δὲ προσοικοῦντες ἀλλήλοις, καθότι λίμνης μεγίστης (le Palus-Méotide) ἐν μέσῳ κειμένης ἑκάτεροι τέλος ξηρᾶς ᾤοντο εἶναι τὴν καθ' αὐτοὺς οἰκουμένην. Mais Sozomène ne touche ces choses que superficiellement. Cependant Jornandès (cap. 5) semble être d'accord avec lui.

(6) Les Alains doivent avoir habité des montagnes. *In immensum extensas Scythiæ solitudines Alani inhabitant, ex montium appellatione cognominati* (ou d'une montagne, Alin?). Les *Neuri*, *Budini*, *Geloni*, *Melanchlænæ et Anthropophagi* s'appelaient aussi tous Alains. Les Alains étaient *veteres Massagetæ*. Plus loin : *Alani — diffusi per populosas gentes et amplas, asiaticos vergentes in tractus, quas dilatari ad usque Gangem accepi fluvium.* — Ammien (XXII, cap. 8) cite les *Europæi Alani*.

(7) Orosius (I, cap. 2) : *Ab Oriente* (a montibus Riphæis ac flumine Tanai Mæotidisque paludibus) *Alania est, in medio Dacia, ibi et Gothia, deinde Germania est.*

(8) Jornandès (cap 24) fait passer le Palus-Méotide aux Huns, et d'abord *ilico Alipzuros, Alcidzuros, Itamaros, Tuncassos et Boiscos, qui ripæ istuis Scythiæ insidebant, quasi quidam turbo gentium, rapere.* Puis : *Alanos quoque—subjugavère.* Sozomène (*l. c.*) ; Procope (*De bello gothico*, IV, cap. 4 et 5) confond sans doute les événemens antérieurs et en est mal instruit

comme lorsqu'il place l'arrivée des Huns dans un temps où les Vandales étaient déjà en Afrique et les Wisigoths en Espagne. Mais comme de son temps il y avait encore sur les bords du Palus-Méotide des Goths appelés Tetraxites (Γότθοι οἱ Τετραξῖται καλούμενοι), et comme ceux-ci, reconnaissant la domination des Huns, étaient restés dans leurs anciennes demeures, il parait toutefois devoir être écouté pour la position de ces demeures. Ainsi : λίμνην δὲ τὴν Μαιῶτιν καὶ τὴν ἐξ αὐτῆς ἐκβολὴν ὑπερβάντι εὐθὺς μὲν ἐς αὐτήν που τῆς ταύτης ἀκτὴν οἱ Τετραξῖται καλούμενοι Γότθοι τὸ παλαιὸν ᾤκηντο.

(9) Procopius (*De bello gotthico, initio*): Σκίρρους τε καὶ Ἀλανοὺς καὶ ἄλλα ἄττα Γοτθικὰ ἔθνη.

(10) Voyez la note 8. Priscus (*Hist. Byzant. Script.*, I, p. 32) donne aussi ces noms en partie, en partie d'autres, et il parle de tous les quatre peuples en ajoutant : καὶ ἑτέροις ἔθνεσιν προσοικοῦσι τὸν Ἴστρον. — La fable de la biche parait avoir été généralement répandue.

(11) Ces mots d'Ammien seraient-ils bien exacts : *Vithimiris — restitit aliquantisper Alanis, Hunnis aliis fretus, quos mercede sociaverat partibus suis ?* Comme il est dit précédemment que les Huns s'étaient réunis aux Alains que l'on appelait Tanaites, et *eis* (Alanis) *adjunctis* avaient attaqué les cantons du roi Ermenrich ; il semble presque que cela doive signifier : *restitit Alanis et Hunnis*, et dans ce cas, *aliis* serait fautif.

(12) *Munderichum cum Lagarimanno et aliis optimatibus — speculatores.* Ces hommes évidemment n'étaient pas des espions ; ils avaient donc sous leurs ordres des troupes qui furent tournées par les Huns : *prætermissis quos viderant.*

(13) Il faut lire, selon moi : *a superciliis Gerasi fluminis ad usque Danubium Taifalorum terras præstringentis.* Ce fleuve était par conséquent la limite entre le pays des Thaifales et le pays des Thervinges, comme le Dniester entre le pays des Thervinges et celui des Greuthunges. Les Thervinges avaient donc leurs demeures à partir du Danube, en remontant la mer Noire et le Pruth, en Bessarabie. Du reste à cause du mur la localité devait décider.

(14) *Quærebat domicilium remotum ab omni notitia barbarorum.*

(15) Bien que seulement *rumores terribiles per omne quidquid ad Pontum a Marcomannis prætenditur et Quadis, multitudinem barbaram circa flumen Histrum vagari.*

(16) Il n'est dit nulle part que les Thaifales aient été réunis aux Thervinges. Le passage d'Ammien cité dans la note 13 mène pourtant à cette conjecture, comme cette circonstance, qu'on voit figurer deux princes.

(17) C'est là, à ce qu'il parait, la dissension entre Athanarich et Fritigern, dont parlent les écrivains chrétiens, et qu'ils rapportent à la religion. (Voyez la note 23 du chapitre pécéde nt.

(18) *Hist. Byzant. Script.* (I p. 13 et 14). Ce furent Σκυθῶν οἱ τολμηρότατοι καὶ αὐθάδεις qui firent la tentative.

(19)—Τὴν ἄχρειον ἡλικίαν, dit Eunape.

(20) Amm. Marcel. (XXXI, cap. 4) : *Negotium lætitiæ potius fuit quam timoris, eruditis adulatoribus in majus fortunam principis extollentibus : quod ex ultimis terris tot tirocinia trahens ei nec opinanti offerret, ut collatis in unum suis et alienigenis viribus invictum haberet exercitum, et pro militari supplemento quod provinciatim annuum pendebatur, thesauris accederet auri cumulus magnus.* — Selon Jornandès (cap. 25), *statuit* (Valens) *Getas quasi murum regni sui contra gentes.* Cela n'était pas tout à fait mal. Mais comme dans la suite la chose tourna autrement, il fut facile de faire un sujet de blâme de ce que l'on avait admis cette *pernicies orbis Romani.* Valens avait beau faire ; il n'était plus possible d'arrêter la ruine. — L'indication relative au châtiment des vainqueurs est fournie par Eunape (*l. c.*)

(21) Le lieu n'est pas nommé. Mais l'expédition vint du bord septentrional de la mer Noire, et certainement on prit le chemin le plus court ; Athanarich se tenait sur le Pruth, et après le passage, la marche fut dirigée sur Marcianopolis, par le même chemin que Valens avait suivi dans sa guerre contre Athanarich.

(22) Amm. Marcell. (*l. c.*) : *Ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium cum suis omnibus declinavit.* — Si *koog* désigne un pays muni de digues, *koogland* est peut-être en général un pays sûr, inaccessible.

(23) L'un et l'autre est dans la nature des choses. Le premier point est dit expressément par Zozime (IV, cap. 25) : Πλήθους δὲ πολλοῦ τῶν ὑπὲρ τὸν Ἴστρον Σκυθῶν, Γότθων λέγω καὶ Ταϊφάλων καὶ ὅσα τούτοις ἦν ὁμοδίαιτα πρότερον ἔθνη, etc. En faveur de l'autre point se trouve cette circonstance que tant de traces de la langue romaine se sont conservées jusqu'à nos jours dans cette contrée.

(24) Cette opinion est importante pour la suite de l'histoire. Si nous admettons, comme cela est arrivé ici, que les pays occidentaux de la Dacie, la Transylvanie, une partie de la Valachie et la partie de la Hongrie jusqu'à la Theis (jusqu'au Danube dans son cours méridional) soient restés au pouvoir des Goths ; on ne doit pas s'étonner que les Ostrogoths paraissent en Pannonie après la ruine d'Attila. C'était le pays placé le plus près d'eux. Il est difficile de concevoir comment les anciens Ostrogoths qui doivent avoir demeuré derrière le Dniéper, aient pu tout à coup se montrer si puissans après une soumission d'un siècle. Mais il est facile de concevoir que les Goths qui demeuraient originairement le plus à l'ouest aient reçu le nom d'Ostrogoths, car les Goths venus de la mer Noire avaient à cette époque fondé un empire en Espagne. A l'égard de ceux-ci les Goths de la Pannonie et de l'Italie furent donc incontestablement des Ostrogoths. Autant il est certain que les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths ne sont pas originairement des noms de peuples, mais de simples désignations géographiques, autant il est certain que les noms pouvaient changer lorsque les peuples avaient changé leur position géographique. Claudien (*in Eutropium*, II, 152) appelle même les Goths qui étaient en Phrygie, Ostrogoths (*Ostrogothi*); et il résulte de Socrate (*Hist. Eccl.*, VI, 6), que ces Goths de Phrygie étaient des soldats commandés par

un chef nommé Tribigild : Τριβιγίλδου δὲ, χιλιαρχοῦντος τῶν ἱδρυμένων ἐν τῇ Φρυγίᾳ στρατιωτῶν. Tant ce nom fut vague dans le principe ! Aucun écrivain ne dit expressément, il est vrai, que les peuples qui demeuraient dans la Dacie occidentale, les Thaifales, les Victofales et peut-être les Vandales, soient restés en arrière ; mais aucun ne dit non plus le contraire. Ammien, dans le passage cité dans la note 15, parle seulement de bruits ; mais il ne témoigne pas de la vérité de ces bruits. Bien plus, il résulte clairement de ses paroles qu'ils n'émigrèrent pas. Car selon lui (XXXI, cap. 9), les Thaifales eux-mêmes, établis le plus près à l'ouest des Thervinges, ne passèrent le Danube que deux ans plus tard ; mais des guerriers seuls partirent et non la multitude, et ils partirent, non parce qu'ils étaient pressés, mais par ardeur belliqueuse, *direpturi vacua defensoribus loca*. Mais si les peuples les plus voisins restèrent dans leurs demeures, quel motif aurait poussé les plus éloignés à émigrer, puisque les Huns s'arrêtaient et ne leur causaient ou ne leur faisaient craindre aucun danger ? Enfin il y a encore dans l'*Historia Miscella* (XII, Murat., *Rer. Ital. Script.*, I, p. 83) un passage qui dit presque la même chose que nous supposons ici, bien qu'il confonde les événemens. *Hi qui cum Fridigerno occiduas petierant regiones, ab Occidente lingua patria Visegothi, id est, occidentales Gothi sunt appellati, hi vero qui cum Athalarico* (c'est sans aucun doute Athanarich) *in propriis sedibus remanserant, Ostrogothi, id est, orientales Gothi sunt dicti.*

(25) Eunapius (*l. c.*) Τὰ τελικὰ ὑφάσματα, καὶ τὸ τῶν στρωμάτων ἐπ' ἀμφότερα θυσανῶδες.

(26) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 4). Jornandès (cap. 26). Ils leur vendirent non-seulement, *pro magno*, la viande de mouton et de bœuf, *verum etiam canum et immundorum animalium morticina, adeo ut quodlibet mancipium in unum panem aut decem libras in unam carnem mercarentur.*

(27) Eunapius (*l. c.*) Zozimus (IV, cap. 20). Ceux qui devaient enlever les armes aux Goths ne firent rien, μηδενὸς δὲ γενομένου ἑτέρου, πλὴν γυναικῶν εὐπροσώπων ἐπιλογῆς, καὶ παίδων ὡραίων εἰς αἰσχρότητα θήρας. Eunape attribue aussi à cette débauche l'abandon des intérêts publics.

(28) Ce récit est d'après Amm. Marcell. (XXXI, cap, 5). Le dernier meurtre : *Satellites omnes qui pro prætorio honoris et tutelæ causa duces præstolabantur occidit* (Lucipinus). Selon Jornandès (cap. 26), Fritigern entend les cris de ses compagnons (*socii*), et sort alors *evaginato gladio in convivio, non sine magna temeritate velocitateque*, délivre ses compagnons du danger qui les menaçait et les provoque *ad necem Romanorum*. Mais l'invraisemblance est évidente, et elle devient plus grande par les passages qui suivent.

(29) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 6) : *Viaticum, cibum, biduique dilationem tribui sibi sine tumore poscebant.*

(30)—*Imam plebem omnem cum fabricensibus, quorum illic ampla est multitudo,—armavit.*

(31) *Pacem sibi esse cum parietibus memorans.*

(32) Eunapius : Πολὺ δεινότερα καὶ τραγικώτερα συνετόλμησαν ὧν ἔπαθον.

(33) Amm. Marcell. (XXXI. cap. 7). *Romani quidem voce undique Martia concinentes, a minore solita ad majorem protolli, quam gentilitate appellant barritum, vires validas erigebant. Barbari vero* rel. Ce passage semble prouver que le barrit n'était pas connu parmi les peuples goths. On n'en trouve non plus chez eux aucun exemple, à ma connaissance. Il peut avoir été introduit dans les armées par les troupes teutsches mercenaires et auxiliaires.

(34) Ammien Marcellin (XXX, cap. 7) donne la description de cette bataille. Il parle un peu à couvert de l'issue ; mais on ne peut méconnaître la vérité. Sans doute il est dit : *Æquo Marte partes semet altrinsecus afflictabant ;* mais seulement de la bataille livrée de jour. Il est dit du soir, *cunctis qua quisque potuit incomposite discedentibus, residui omnes repetunt tentoria tristiores.* C'est évidemment une fuite complète. Pour ceci témoigne aussi la circonstance que seulement *quidam honorati inter defunctos* purent être ensevelis, tandis que *reliqua corpora diræ volucres consumpserunt.* Pour ceci témoigne aussi l'expression : *His casibus præliorum ita luctuose finitis.* Il est dit de plus, il est vrai, des Goths qu'ils en sortirent *non sine deflendis ærumnis.* Il est dit plus loin : *nunquam exinde* (de l'enceinte de chariots) *egredi vel videri sunt ausi.* Mais il dit encore qu'ils s'y renfermèrent *sponte sua.*

(35) Ammien raconte (XXXI, cap. 8) quelque chose de singulier. On devrait croire que les troupes qui s'étaient réfugiées vers Marcianopolis furent mises, grâce aux sept jours perdus par les vainqueurs, en état de renfermer dans l'Hæmus d'autres troupes gothiques, *immensæ aliæ barbarorum catervæ.* Mais on ne conçoit pas comment ils y arrivent, on ne conçoit pas ce que firent les vainqueurs, on ne conçoit pas ce qu'on peut faire de Saturninus (*jam enim aderat.*) Du reste les Goths, *adacti necessitate postrema, Chunorum et Alanorum aliquos ad societatem spe prædarum ingentium adsciverant.* Mais les seigneurs de Constantinople savaient vraisemblablement peu de chose de ce qui se passait sur le Danube. Il est difficile de croire que des Huns (Ammien dit partout ailleurs *Hunni*) aient été dès ce temps réunis aux Goths.

(36) Dans la description de ce désastre, Ammien indique quelques traits qui n'ont pas paru jusqu'ici dans la conduite des Teutschs. *Erat spectare—attonitas metu feminas flagris concrepantibus agitari, fetibus gravidas adhuc immaturis, antequam prodirent in lucem impia tolerantibus multa. — Post quæ adulta virginitas, castitasque nuptarum flens ultima ducebatur, mox profanandum pudorem optans morte licet cruciabili prævenire.* Cela n'appartenait peut-être qu'au complément du tableau.

(37) *Nostris ignotarum gentium terrore dispersis*, dit Ammien (XXXI, cap. 9), et il ajoute honorablement : *si dignum est dici.* Il en est ainsi : ce qui n'était pas *dignum*, était presque toujours passé sous silence.

(38) Et à ce sujet le Græcus a encore une fois une étonnante indication ! *Hanc Taifalorum gentem turpem ac obscenæ vitæ flagitiis* ita accepimus —(et certainement de quelque ignoble personnage) *mersam*

ut apud eos nefandi concubitus fœdere copulentur maribus puberes ; ætatis viriditatem in eorum pollutis usibus consumpturi. Mais il y avait un moyen préventif. *Porro si qui jam adultus aprum exceperit solus, vel interemerit ursum immanem, colluvione liberatur incesti.* C'était donc une loi de l'État?

(39) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 10) : *cum XL armatorum millibus, vel LXX, ut quidem laudes extollendo principis jactitarunt.*

(40) Je conclus la dernière circonstance, qu'ils menacèrent les Romains en flanc, de l'expression : conversus *illuc cum exercitu imperator.*

(41) *Ad genitales terras innoxii ire permissi sunt.*

(42) Par exemple la grande route qui s'étendait de Windisch sur la rive gauche du Danube vers Ratisbonne. Ausone, dont l'empereur était l'élève, fait aussi mention de ces choses *in Gratiarum actione pro consulatu* (*XII Paneg. Veter.*, 11, cap. 4) ; mais ce qu'il vante n'est pas grand'chose : *vocarem*, dit-il, (Gratianum) *Germanicum, deditione Gentilium; Alamannicum, traductione captorum.* C'est là tout ! Comparez toutefois cap. 37, où il est dit : *tu, imperator, evolvis Rheni aquosa* ; en français, « tu revois encore une fois le Rhin. »

(43) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 11) dit que l'empereur se retira *seditione popularium levi pulsus.* Socrate (IV, cap. 37) donne la raison de cette *seditio.* Zozime (IV, cap 21) parle d'un présage particulier. Sur le chemin (κατὰ τὴν ὁδὸν) était étendu un homme tout à fait immobile, mais ayant les yeux ouverts et les roulant autour de lui. Il semblait être enchaîné de la tête aux pieds. Personne ne pouvait donner sur lui de renseignemens. Il disparut tout à coup. Il résulte aussi de cet écrivain que les Goths étaient encore très-près de Constantinople et durent être chassés par des cavaliers sarrasins. Ceux-ci doivent avoir répandu parmi eux un massacre (φόνος) si horrible que dans leur désespoir ils aimèrent mieux passer dès lors le Danube et se soumettre aux Huns que se laisser égorger par les Sarrasins. Il est dit de Sébastien que l'empereur le nomma στρατηγὸς, καὶ τὴν ἡγεμονίαν τοῦ παντὸς πιστεύει πολέμου.

(44) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 11).

(45) Sur le fleuve Hebrus. Zozime (IV, cap. 23) fait plusieurs actions de celle-ci. Sébastien n'avait choisi que deux mille hommes, soldats tout frais, non corrompus et non relâchés. Avec eux il alla de ville en ville et surprit les barbares, τὸν μὲν τῷ πλήθει τῶν λαφύρων βαρυνομένος—τὸν δὲ μεθύοντας, ἄλλους δὲ τῷ ποταμῷ λουομένους.

(46) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 12) : *quod Sebastianus subinde scribens facta dictis exagerabat.*

(47) Id. *ibid. Christiani ritus presbyter missus a Fritigerno legatus cum aliis humilibus*, parce que les Goths craignaient que l'on ne retînt prisonniers des hommes importans. Ils avaient fait des expériences.

(48) Huit mille pas.

(49) *Indicia dignitatis et natalium.* De son origine teutsche, je pense.

(50) — *ut immature proruperant. ita inerti discessu primordia belli fœdarunt.*

(51) — *cum candidatis et spadonibus paucis prope ad agrestem casam relatum*, etc.

(52) *Nec ulla annalibus prœter annensem pugnam ita ad internecionem res legitur gesta* (Amm. Marcell. XXXI, cap. 13, où cette bataille est décrite). Les autres écrivains ne parlent qu'en termes généraux. Zozime (IV, cap. 23-24) croit que les Goths auraient pu être vaincus si la guerre avait été continuée sur le plan tracé par Sébastien. Mais on était jaloux de cet homme, et l'on avait cru déjà les Goths si faibles qu'il serait très-facile de les anéantir en une seule bataille. Pour cette raison l'on se mit légèrement aussi à l'œuvre. et τὸν στρατὸν ἅπαντα σὺν οὐδενὶ κόσμῳ πρὸς τὴν μάχην ἐξῆγεν ὁ βασιλεύς. Selon lui aussi l'empereur fut brûlé. D'après Jornandès (cap. 26), la cabane fut livrée aux flammes par l'ennemi : *igneque sæviente ab inimico supposito cum regali pompa crematus est.* Le bruit qu'il fut brûlé fut du moins généralement répandu ; et les auteurs chrétiens orthodoxes ne manquent pas de représenter cette fin de l'empereur comme une juste punition de son attachement à l'hérésie arienne.

CHAPITRE IV.

(1) Amm. Marcell. (XXXI, cap. 16) : *ad usque radices Alpium Juliarum, quas Venetas appellabat antiquitas.* Saint Jérôme (*Epist.* XCV) nomme les pays et parmi eux la Pannonie, la Dalmatie, la Thessalie et l'Achaïe.

(2) Appelés encore une fois par Ammien Huns et Alains.

(3) Lorsque Fritigern envoya sa députation à Valens, elle avait à sa tête un *christiani ritus presbyter.* Maintenant Ammien remarque encore une fois que les réclamations furent transmises *per christianum quemdam.* Les Goths étaient donc encore païens pour la plupart.

(4) Le récit d'Ammien n'a d'autre base que l'aveu que ces malheureux firent dans les tortures. *Et recepti, interrogatique* super consiliis *hostium* (que certainement on ne leur avait pas communiqués) variarunt : *unde factum est ut cruenta quæstione vexati, cervicibus perirent abscisis, quid acturi venerant aperte confessi.*

(5) Il est parlé de l'Impératrice Domnike, Dominica, dans Socrate (V, cap. 1) ; Sozomène (VII, cap. 1) et *Historia Miscella* (lib. XII—Murator., I, p. 84). Il est question des Sarrasins dans Amm. Marcell. (*l. c.*) : *Ex ea* (orientali turma) *crinitus quidam, nudus omnia prœter pubem, subraucum et lugubre strepens, educto pugione agmini se medio Gothorum inseruit, et interfecti hostis jugulo labra admovit, effusumque cruorem exsuxit. Quo monstroso miraculo barbari territi* rel.

(6) Ammien appelle Julius *magister militiæ trans Taurum.* Zozime (IV cap. 16) dit que Valens avait envoyé les enfans des Goths en Orient, et Ἰούλιον ἐπέταξε τῇ τούτων ἀνατροφῇ τε καὶ φυλακῇ. — Le premier place l'événe-

ment dans les premiers temps après la bataille d'Adrianople (*comperta fatorum sorte per Thracias*); le second le place plus tard au temps de Théodose et fait donner à Julius, pour sa conduite, de pleins pouvoirs par le sénat de Constantinople, παρὰ τῆς κατὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν γερουσίας. Il est sans aucun doute plus vraisemblable, par rapport au temps, que les choses furent telles que les dit AMMIEN.

(7) HIERONYMI *Epist.* LX *ad Heliodorum*, placée avec vraisemblance à l'an 396 (*Opera*, ed. VALLARSIUS, I, p. 344). Le prêtre a raison : *Horret animus temporum nostrorum ruinas persequi.* Par là s'explique peut-être pourquoi dans ses lettres il s'occupe si peu de son temps, et tourne son âme tout entière vers des choses ecclésiastiques et dogmatiques; mais il n'en résulte pas que les détails qu'il donne soient vrais. *Romanus orbis ruit*, voilà l'histoire du temps; *et tamen cervix nostra erecta non flectitur*, voilà le système du saint.

(8) S. AUR. VICT. (*Epitom.*, cap. 48) : *paucos ex Alanis, quos ingenti auro ad se transtulerat.... adeo barbarorum comitatu et prope amicitia capitur.* ZOZIME le sait également (IV, cap. 35); ce sont Ἀλανοί τινες αὐτόμολοι. AUSONE aussi *in Panegyrico* (XII *Paneg. Vet.*, 11, cap. 3) : *uno* PACATUS *anno Danubii limes et Rheni.*

(9) On peut le supposer, bien que les indications générales d'attaques des Teutschs sur le Rhin peuvent ne pas signifier grand'chose, par exemple celle que donne ZOZIME (IV, cap. 24) : τῶν δὲ περὶ τὸν Ῥῆνον ἐθνῶν ἀπολέμως ταῖς πόλεσιν ἐπιόντων; ou celle de SOCRATE (V, cap. 6), Ἀλαμανῶν κατατρεχόντων τὴν ἐκεῖ χώραν; ou celle de SOZOMÈNE (VII, cap. 4): Γαλατῶν ὑπὸ Ἀλαμανῶν ταραττομένων.

(10) THEMISTIUS (*Orat.* XIV *in legatione Theodosio dicta*) dit élégamment que Gratien s'était conduit sagement, ὅτι μὴ τὸν οἰκειότα τὸν ἄριστον, ἀλλὰ τὸν ἄριστον οἰκειότατον ἐπέλεξε. PACATUS LATINUS (XII *Paneg. Vet.*, 12, cap. 11), fait adresser par la *Respublica* à Théodose une apostrophe qui se termine ainsi : *orat ecce te dominus meus, orat ecce te dominus adhuc tuus, et qui posset cogere, mavult impetrare. Imperium, quod ab imperatore defertur, tam tibi nolle jam non licet, quam velle non licuit.*

(11) D'après l'*Historia Miscella* (MURATORI, t. 1, p. 85) il doit même vaincre et chasser les barbares au delà du Danube avant de devenir empereur : *Quam ob rem lætatus princeps Gratianus Theodosium purpura induit.*

(12) Ceux qui le représentent comme vainqueur parlent aussi de paix et d'amitié, par exemple SOZOMÈNE (VII, cap 4); ἐπεὶ δὲ τῶν (βαρβάρων) μὲν, μάχῃ ἐκεκράτησε, τοὺς δὲ, φίλους ἔχειν Ῥωμαίους ἀντιβολοῦντας, ὁμήρους λαβὼν, σπονδὰς ἐδέξατο.

(13) Théodose avait été huit ans auparavant *dux Mæsiæ* (AMM. MARCELL., XXIX, cap. 6).

(14) ZOZIME (IV, cap. 27-32) : τοὺς βαρβάρους ἁπάντων ἀνακαλοῦντες, καὶ τὴν ἐξ ἐκείνων ἐπιστρατευμένην βοήθειαν. Témoignage contre témoignage. Les barbares ne doivent donc pas être arrivés à un si grand point de fureur !

(15) ZOZIME parle aussi de cette maladie, mais seulement en passant. D'après SOCRATE et SOZOMÈNE, Théodose fut déterminé par cette maladie à se faire baptiser, et heureusement il échappa à l'hérésie arienne et fut aussitôt chrétien orthodoxe.

(16) JORNANDÈS (cap. 26 *in fine* et cap. 27).

(17) ZOZIME (IV, cap. 25) : Μοδάρης, ὢν μὲν ἐκ τοῦ βασιλείου τῶν Σκυθῶν γένους.

(18) Des faits de cette nature auraient-ils donné lieu aux indications connues de VÉGÈCE (*De re milit.*, I, cap 20), que les armes de la cavalerie romaine furent, il est vrai, perfectionnées à l'exemple des Goths, des Alains et des Huns, mais que l'infanterie, du temps de Gratien, se présentait découverte, parce que *gravia videri arma cœperunt? Itaque ab imperatore postulant* (pedites) *primum cataphractas, deinde cassides deponere : sic detectis pectoribus et capitibus, congressi contra Gothos milites nostri, multitudine sagittariorum sæpe deleti sunt.* A ma connaissance, aucun autre écrivain ne parle d'une telle demande et d'une telle concession; ce changement ne peut non plus s'être étendu sur l'empire d'Orient. Le philosophe SYNÉSIUS, dans le discours hardi et amer (θυμώδεσης ὁ μῦθος, comme il le dit lui-même, περὶ βασιλείας) qu'il adressa à l'empereur Arcadius, n'aurait pas oublié d'en faire mention, parce qu'une telle faute devait certainement être flétrie. Mais cet auteur, parlant des Scythes, se contente (*Opera*, ed. PETAVIUS, 1631, p. 25), pour ce qui concerne les armes, de l'expression : μαλακωτέροις δὲ ἐντυχόντες οὐ τοῖς ὅπλοις Ῥωμαίων. La remarque de Végèce est également singulière, que personne, malgré la plus fâcheuse expérience, n'a songé à rendre aux soldats le casque et la cuirasse ! Cependant il est question des armes légères des Romains. Attila dit par exemple dans JORNANDÈS (cap. 39) : *nota nobis sunt, quam sint levia Romanorum arma; primo etiam non dico vulnere, sed ipso pulvere gravantur.*

(19) Id. *ibid.* (cap. 29) : — Φοιτᾶν ἐς τὰ ἱερὰ, καὶ τὰ θεῖα κατὰ τοὺς πατρίους θεσμοὺς ἐκμελίττεσθαι.

(20) Si nous n'avions pas AMMIEN MARCELLIN et si nous ne savions pas qui étaient et d'où venaient Fritigern, Alathée et Safrach, que ferions-nous de cette donnée et dans quel rapport mettrions-nous Jornandès avec Zozime ? Du reste JORNANDÈS (cap. 27) dit aussi quelque chose des dangers de la Gaule et de traités entre l'empereur Gratien et les Goths. Selon lui, les Vandales se jettent dans la Gaule; pour cela Gratien y accourt. Maintenant il apprend que Théodose est serré de près par les Goths; il marche donc contre ceux-ci. *Nec tamen fretus in armis, sed gratia eos muneribusque victurus, pacemque et victualia illis concedens, cum ipsis inito fœdere fecit. Ubi vero post hæc Theodosius convaluit imperator, reperitque Gratianum cum Gothis et Romanis pepegisse fœdus, quod ipse optaverat, admodum grato animo ferens, et ipse in hac pace consistit.*

(21) ZOZIME (IV, cap. 34). Il le reçut avec sa suite φιλοφρόνως, et alla au-devant de lui hors de la ville. D'autres disent la même chose.

(22) THEMISTII *Orat.* XVI : *Gratulatoria ad impera-*

torem de pace et de consulatu Saturnini ducis (Ed. Harduini, p. 207). Ce qui suit est un extrait.

(23) Σοφὸν βούλευμα, λόγος, μῆτις, σοφὸς νοῦς, πειθώ.

(24) Ἐνσκευάσας τοῖς ὅπλοις ἑαυτοῦ, ταῖς ἀτεχνῶς οὐρανίοις, ἀνεξικακίᾳ, πρᾳότητι, φιλανθρωπίᾳ. Les Romains auraient dû être toujours armés de cette manière, et beaucoup de malheurs auraient été évités.

(25) Jornandès (cap. 28) : *Athanaricum quoque regem, qui tunc Fridigerno successerat, datis sibi muneribus sociavit moribus suis benignissimis, et ad se eum in Constantinopolim accedere invitavit.* Il ne sait rien d'une expulsion d'Athanarich de son Chauka-Land. Et l'on conçoit, à ce qu'il me semble, tout aussi bien comment Théodose put s'efforcer d'attirer précisément cet homme, que l'on conçoit comment Athanarich, considérant les relations malheureuses de son peuple, put se rendre à cet appel, et comment les Goths, après la mort de Fritigern, le saluèrent avec joie, lui, le vieux héros, et se livrèrent à lui avec confiance ; mais on ne conçoit pas qui aurait pu le chasser. Ammien Marcellin dit assurément lui-même (XXVII, cap. 5) : *Ubi* (c'est-à-dire à Constantinople) *postea Athanaricus, proximorum factione genitalibus terris* expulsus, *fatali sorte secessit* rel. Mais il dit ceci d'une manière si brusque que cette donnée ne peut être appréciée. D'autre part il est dit dans Themistius (*Orat.* XV, p. 190) de l'empereur Théodose : « De même que le fer est attiré par l'aimant, οὕτω καὶ αὐτὸς ἄκοντι ἐφειλκύσω τὸν Γετῶν δυνάστην, » Athanarich.

(26) Voici ce qu'on lit *in* Marcellini *Chron* : *Athanaricus, rex Gothorum, cum quo Theodosius imperator fœdus pepigerat, Constantinopolim venit.* C'est ce que dit aussi l'*Historia Miscella* : *fœdus cum Athalarico rege Gothorum percussit. Athalaricus Constantinopolim venit ad Theodosium, quem ille mira animi jucunditate suscepit et affectione.* Sans doute Thémistius (*l. c.*) ajoute encore qu'Athanarich vint ἐθελοντὴς καὶ ἱκέτης ; mais cela se fit seulement, comme le montrent les paroles suivantes, parce que l'orateur n'avait pas oublié que le roi était jadis fier et orgueilleux.

(27) Jornandès (*l. c.*). *Cunctus exercitus in servitio Theodosii perdurans, romano se imperio subdens, cum milite velut unum corpus efficit, milliaque illa dudum sub Constantino principe fœderatorum renovata, et ipsi dicti sunt fœderati.* Latinus Pacatus (XII *Paneg. Vet.* 12, cap. 22) : *Dicam-ne ego receptos* ad servitium *Gothos, castris tuis militem, terris sufficere cultorem ?* Comparez Orose (VII, cap. 34.)

(28) Zozime (IV, cap. 34) parle par exemple de Scyres et de Karpodakes, qui doivent avoir été repoussés par Théodose au delà du Danube dans le même temps où Athanarich vint à Constantinople. Idacius (*in Chron.*). Scaliger (*Thesaur. temp.* II, p. 18) : *octavo anno regni Theodosii Grœtingorum gens a Theodosio superatur* ; ce serait en 386. Vers l'an 386 aussi Zozime (IV, cap. 38) fait venir sur le Danube un peuple scythique, les Prothinges, qui était entièrement inconnu, πᾶσιν ἄγνωστον τοῖς ἐκεῖσε νομάσιν. Ils demandèrent à passer le fleuve. Promotus toutefois, gouverneur des pays riverains, les renvoya, les fit ensuite attirer à une violente tentative nocturne, leur livra sur le Danube un combat naval et les anéantit entièrement. On rattache justement à cette indication les *Gothunni* de Claudien (de IV *Consul. Honorii*, v. 624), si toutefois il ne doit pas être l'inventeur du nom de ce peuple mélangé comme de leur entreprise. La faible importance que l'histoire doit accorder pour cette victoire au témoignage de Claudien, flatteur ingénieux, mais indigne, est suffisamment prouvée par cette seule circonstance, qu'il attribue à Honorius, à peine âgé de deux ans, une partie de la gloire qui pouvait en résulter. Plus loin suit dans Zozime (IV, cap. 49) un récit d'une apparition hostile devant Tomi. Et ainsi sont indiqués d'autres faits également inconcevables, inintelligibles et insignifians. Prosper Aquitanus donne encore (Scaliger, *Thes. temp.* I, p. 188) l'indication suivante sous l'année 380 : *Longobardi ab extremis Germaniæ finibus, Oceanique protinus littore, Scandiaque insula magna egressi, et novarum sedium avidi, Iborea et Aione ducibus, Vandalos primum vicerunt.*

(29) Du reste il existe encore dans le palais du sultan turc une colonne qui fut élevée à Théodose pour la paix avec Athanarich. Dallaway.

(30) Zozime (IV, cap. 35). Il fait venir Maximus aux embouchures du Rhin, ταῖς τοῦ Ῥήνου προσωρμίσθησαν ἐκβολαῖς, mais Zozime connaissait peu ou point le Rhin. C'était pour lui un fleuve situé quelque part à l'ouest ou au nord.

(31) Sa première femme Placilla était morte. Il fut fortement saisi de la beauté de Galla. La mère la lui donna, mais seulement à la condition de venger Valentinien ; c'est ce que dit Zozime (IV, cap. 44).

(32) Au sujet de Maxime : Orose (VII, cap. 33). Mais ce qui est singulier, c'est que Maxime avait levé, (*exigere*) *ab immanissimis Germanorum gentibus tributa stipendia, solo terrore nominis.* Au sujet des troupes barbares de Théodose, Latinus Pacatus (XII *Paneg. Vet.*, 12, cap. 32). Il les mena avec lui, *ut et limiti manus suspecta decederet, et militi auxiliator accederet.* Séduites par sa bonté, toutes les nations scythiques accoururent en si nombreux essaims, *ut, quem remiseras tuis, barbaris videreris imperasse dilectum.* Du reste ces barbares firent et supportèrent tout, et pour récompense et distinction, aucun n'a demandé autre chose que *ut tuus diceretur. Quanta est,* s'écrie-t-il, *virtutis ambitio ! accipiebas beneficium quod imputares.*

(33) Ambroise le dit (*Epist.*, 27) non pour l'histoire, mais dans un but oratoire.

(34) Gregor. Turon. (*Hist. Francorum*, II, cap. 9 et suiv.). L'évêque recherche dans ce passage si les anciens Franks avaient eu des rois et conclut que cela est très-incertain.

(35) Comparez ce que nous avons remarqué précédemment au sujet des Bructères et des Franks.

(36) Selon Zozime (IV, cap. 53), Valentinien donna à Arbogast son congé. « Οὔτε δέδωκάς μοι, φησί, τὴν ἀρχήν, οὔτε ἀφελέσθαι δυνήσῃ, » et il jeta le décret à terre. Bientôt après, Arbogast fit périr l'empereur à Vienne. Selon Socrate (V, cap. 25), ce meurtre se fit par des eunuques. Orose (VII, cap. 35) fait étrangler l'empereur

dolo Arbogastis, et, il est vrai, *ut voluntariam sibi conscivisse mortem putaretur.* Mais saint Ambroise dit expressément dans un compte rendu à Théodose (*Epist.*, 37) qu'il était mort *repentina morte.* Tant il resta d'incertitude sur un tel événement!

(37) Il n'est pas dit qu'il y ait eu des Allemanni dans l'armée d'Eugène; mais comme, d'après Sulpicius Alexander, les anciennes alliances *cum Alamanorum et Francorum regibus* avaient été renouvelées par lui, cela ne souffre aucun doute. Orose (VII, cap. 35) fait une mention expresse des Franks.

(38) Zozime (IV, cap. 57, et V, cap. 5). Orose seul (V, cap. 38) dit que Stilichon était Vandale. Selon Claudien, son père avait déjà servi avec distinction dans l'armée romaine.

(39) L'éclipse de soleil fut si grande, selon Zozime (IV, cap. 58), qu'il parut faire nuit.

(40) Orose (VII, cap. 35): *quos utique perdidisse lucrum et vinci vincere fuit. Non insulto*, ajoute-t-il, *obtrectatoribus nostris.* Tant la méfiance était toujours grande. On avait peut-être même en vue de les faire massacrer.

(41) Les lettres bien écrites du sénateur Symmaque sont remarquables, quelles que soient les bagatelles qu'elles contiennent. L'excellent païen appelle le sénat de Rome *partem generis humani meliorem*, et il est bien possible que depuis Constantin-le-Grand, un esprit plus grand et plus noble ait été inspiré par le malheur du temps aux membres pour la plupart païens de cette assemblée. L'éloignement de la Victoire de la curie se rapporte à l'an 382. Voyez pour l'impression qu'il produisit sur les païens, avec quelle douleur ils se séparèrent de cette ancienne amie et quels pressentimens agitèrent leurs âmes, Symmachi *Epist.*, X, 54; et comme dans tous les temps le langage de ceux qui vécurent dans l'oppression et ne réclamèrent que la tolérance, voyez le même endroit. *Eadem spectamus astra, commune cœlum est, idem nos mundus involvit; quid interest, qua quisque prudentia verum inquirat? uno itinere non potest perveniri ad tam grande secretum; sed hæc otiosorum disputatio est; nos preces, non certamina offerimus.*

(42) Voyez la remarquable disposition *Cod. Theod.* (lib. XVI, t. 1, leg. 2). Cette loi appartient à l'an 380 et fut promulguée à Thessalonique après la maladie de l'empereur. Sans doute c'est seulement la croyance aux trois personnes de la divinité, de même substance et de même majesté, qui est exigée d'un chrétien catholique, et dont l'absence fonde l'hérésie; mais ce n'était aussi que le commencement! Sans doute aucunes peines temporelles ne furent prononcées contre l'hérésie, et ces peines devaient être abandonnées à Dieu; mais ce ne fut que pour un temps! On menaça pourtant de peines temporelles, et on se réserva de les déterminer. Elles ne se firent pas attendre longtemps. C'étaient là les *leges justissimæ et misericordissimæ, quibus adversus impios laboranti ecclesiæ subvenit* (Augustinus, *De civit. Dei*, V, cap. 26).

(43) Zozime (IV, cap. 36). Lorsque Gratien rendit aux prêtres la Stola, ils dirent prophétiquement: εἰ μὴ βούλεται Ποντίφεξ ὁ βασιλεὺς ὀνομάζεσθαι, τάχιστα γενήσεται Ποντίφεξ Μάξιμος.

CHAPITRE V.

(1) Synésius (*De regno*, *l. c.*, p. 22). Il le dit des troupes gothiques au service romain, de la part desquelles il redoutait avec raison le dernier destin de l'empire.

(2) Id, *ibid.*, p. 21: νῦν γὰρ πάντες ἐπὶ ξυροῦ ἵστανται ἀκμῆς, καὶ δεῖ θεοῦ καὶ βασιλέως ἐπὶ τὰ πράγματα κ. τ. λ. Mais les conseils qu'il donna? Les étrangers doivent être éloignés du service politique et du service militaire; le peuple doit devenir belliqueux; l'empereur doit être un homme brave, habile à la guerre, pieux, juste, vertueux! et autres semblables.

(3) Synésius ne voit pas l'importance politique de cette relation. Il trouve seulement ridicule que les mêmes hommes qui se laissent employer à des services d'esclaves arrivent aussi aux places les plus élevées de l'État.

(4) Quelques mariages eurent lieu avec une permission particulière. Eunapius (*Excerpt. Legat.*, p. 15) raconte qu'un Scythe ou Goth très-dévoué aux Romains, un jeune homme, nommé Phrabitus, rechercha une femme romaine ἵνα μηδὲν ὑβρίζῃ διὰ σώματος ἀνάγκην. Et ὁ βασιλεὺς ἐπέτρεψε τὸν γάμον, καὶ ὁ πατὴρ τῆς κόρης. Mais le jeune homme était très-détesté de ses compatriotes.

(5) Une chevelure teutsche avait été depuis des siècles un ornement. Il a été remarqué de plusieurs empereurs qu'ils s'habillaient à la manière teutsche. Cela fut plus commun, maintenant que les Teutschs faisaient de la toge un objet de dérision et conservaient, même à la campagne, leur costume national. Dans une loi bien connue (*Cod. Theodosian.* V, p. 237), l'empereur Honorius défend sous peine d'exil les bottes (*tzangae*) et les culottes, seulement *intra urbem venerabilem.* Voyez du reste la note *ad h. l.*, et Du Cange sub v. *Tzanga.*

(6) Si les Huns n'étaient pas restés tranquilles, il eût été impossible que les peuples teutoniques se risquassent aux entreprises où on les rencontre.

(7) Comparez les observations que nous avons faites à plusieurs reprises sur les migrations des peuples teutoniques. Les Huns émigrèrent; beaucoup de peuples asiatiques émigrèrent. Les Teutschs ne quittèrent leur pays que lorsqu'ils y furent forcés, et ensuite leurs efforts tendirent à s'établir de nouveau le plus tôt possible; mais maintenant les peuples teutoniques n'étaient pas forcés. Il me semble que le grand changement qui eut lieu au cinquième siècle peut très-bien s'expliquer de la manière dont nous l'avons exposé, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des suppositions tout à fait extraordinaires et même contraires à la nature. Dans le fait, si tous les peuples avaient été entraînés par un merveilleux mouvement de migration du nord et de l'est au sud et à l'ouest, il est possible qu'ils aient toujours encore conservé de l'espace parmi le petit nombre d'hommes dans l'empire romain et dans les pays du Teutschland dépeuplés par l'émigration, mais sur quelque point pourtant un vide devait se faire. Et où peut-on trouver ou signaler ce vide? cette question s'élève aussi: Pourquoi les Saxons ne marchèrent-ils

pas? pourquoi pas les Franks? pourquoi pas les Allemanni eux-mêmes, qui pourtant avaient véritablement à souffrir plus qu'aucun autre peuple?

CHAPITRE VI.

(1) Eunapius (*Excerpt. Legat.*, p. 15) dit comment Phrabitus (voyez la note 4 du précédent chapitre) et Fr'ulf, deux Goths, entrèrent en querelle à la table de l'empereur, tirèrent l'épée, et comment le premier tua le second. Zozime (IV, cap. 51) raconte que Rufin, dans une délibération, prononça une parole violente (θρασύτερόν τι ῥῆμα) contre Promotus, et que celui-ci y répondit par un soufflet, ἐπήγαγε τῷ προσώπῳ τὴν χεῖρα. Rufin, pour cette raison, le fit égorger, non sans que l'empereur en fût instruit d'avance.

(2) On a souvent représenté ces deux jeunes princes comme s'ils avaient été entièrement négligés par la nature; mais rien ne justifie une telle idée. Les pauvres princes! Et lors même qu'ils eussent eu les dons les plus riches et les plus belles facultés, ils devaient succomber sous de telles circonstances. Zozime dit (V. chap. 12) de l'eunuque Eutrope : ὁ δὲ κρατῶν Ἀρκαδίου καθάπερ βοσκήματος. Peut-on s'étonner dès lors qu'il soit dit plus loin d'Arcadius : ἐσχάτως ἀνόητος ὤν? Stilichon peut s'être conduit un peu mieux; mais la précipitation avec laquelle il fit épouser sa fille non nubile Maria à l'empereur également non nubile, prouve suffisamment comment les choses se passèrent aussi de ce côté, et Claudien paraît sous son véritable jour dans la célébration de ce mariage. La petite anecdote que Procope (*De bello vandalico*, I, cap. 2) raconte de l'ἀμαθία d'Honorius est également caractéristique. Le malheureux empereur confondait sa poule favorite, appelée Roma, avec la ville éternelle. Un eunuque lui apporta la nouvelle que Rome était prise par Alarich. L'empereur fut effrayé parce qu'il crut qu'il était question de la poule. L'eunuque donna l'explication nécesssaire. « Ἀλλ' ἔγωγε, ὦ ἑταῖρε, Ῥώμην μοι ἀπολωλέναι τὴν ὄρνιν ᾠήθην, » répondit Honorius. Par de semblables niaiseries on rendait l'empereur ridicule et on lui enlevait la considération et la confiance.

(3) Claudianus (*De IV Consul. Honor.* v. 439—4591):

Accipit ille preces varias, tardeque rogatus
Annuit; et magno pacem pro munere donat.
Nobilitant veteres germanica fœdera Drusos,
Marte sed ancipiti, sed multis cladibus empta.
Quis victum meminit sola formidine Rhenum?
Quod longis alii bellis potuere mereri,
Hoc tibi dat Stilichonis iter.

Et de nouveau : *In Primum Consulatum Stilichonis.* (I, v. 190 et suiv.) :

Quis credere possit?
Ante tubam nobis audax Germania servit.
Cedant, Druse, tui, cedant, Trajane, labores.
Vestra manus dubio quidquid discrimine gessit,
Transcurrens egit Stilicho, totidemque diebus
Edomuit Rhenum, quod vos potuistis in annis.

(4) La mention de Drusus et de Trajan met sur la véritable trace. Il est impossible de croire que les noms de peuples donnés par Claudien aient encore existé. Il les a tirés de l'histoire, et en parlant de ses Chéruskes et de ses Cimbres, il a tout aussi peu songé à des peuples déterminés qu'en parlant des Bastarnes ou des Sycambres.

(5) Jornandès (cap. 29) : *cœperunt Gothis consueta dona subtrahere.* Zozime (V., cap. 5). Celui-ci donne le mieux les faits, sans aucun doute, mais il ne s'est pas inquiété de l'ordre des temps, et on ne peut que le deviner.

(6) Cela veut dire qu'ils se formèrent sous sa conduite et sous sa direction en état indépendant; ils se séparèrent des Romains, et, sur les pas d'Alarich, ils marchèrent contre eux comme de libres ennemis.

(7) Id. *ibid. Cui, Alaricho, erat post Amalos secunda nobilitas, Baltharumque ex genere origo mirifica,* QUI *dudum ob audaciam virtutis Baltha, id est audax nomen inter suos acceperat.* Les mots sans doute sont placés d'une manière singulière, mais Jornandès veut évidemment dire qu'Alarich fonda la race des Balthes. Car c'était lui, et non ses aïeux, qui avait la *secunda nobilitas post Amalos*; c'est lui (*qui*), et personne avant lui, qui reçut le nom de *Baltha ob audaciam virtutis.* Le génitif *Baltharum* doit en conséquence être rendu dépendant d'*origo* et non de *genere*, et dès lors on conçoit pourquoi Jornandès donne la généalogie des seuls Amales : les Balthes n'en avaient pas. Si du reste Claudien (*De VI Consul. Honorii* v. 105) fait élever Alarich dans l'île de Peuce (*Alaricum barbara Peuce nutrierat*), c'est là tout au plus une phrase poétique.

(8) Jornandès : *sumpto exercitu.*

(9) Zozime (V, cap. 3). Philostorge (II, cap. 6) dit qu'Eudoxie, qui, selon cet écrivain, avait été élevée dans la maison de Promotus, était fille de Bauto.

(10) Synesii *Epist.* 135 (p. 272) : πάλαι μὲν ἦν ἡ πόλις ἑστία σοφῶν, τὸ δὲ νῦν ἔχον σεμνύνουσιν αὐτὰς οἱ μελιττουργοί. Mais ses murs étaient debout, et le tremblement de terre qui du temps de l'empereur Valens avait désolé toute la Grèce ne les avait pas ébranlés. Zozime (V, cap. 6). Le miracle de Pallas s'explique facilement. Alarich n'était pas un barbare grossier, et Athènes ne lui était certainement pas inconnue. Il le montra dans sa visite. On lui servit des bains et des festins; il est même possible qu'en plaisantant il ait répondu à ses guerriers avides de butin qu'il était effrayé par Pallas, qu'il voyait tout armée devant les murailles, à côté d'Achille.

(11) Zozime (V, cap. 7). Socrate et Philostorge s'accordent dans les points essentiels.

(12) Cela fut du moins à l'ancienne manière, et les événemens semblent le prouver.

(13) Ce que Claudien (*in Prim. Consul. Stilichonis*, I, v. 235) dit de Marcomer et Sunno, rois des Franks, et ce qu'il semble supposer pour la révolte de Gildon, ne mérite aucune attention. Les noms étaient connus (Gregor. Turon., II, cap. 9); le flatteur s'en empare pour fonder sur eux de nouveaux éloges.

(14) Stilichon dit exactement, sans aucun doute dans un sens tout romain, dans Claudien (*De bello getico*, v. 566) en parlant d'Alarich :

Fœdera fallax
Ludit, et alternæ perjuria venditat aulæ.

(15) Selon Zozime (V, cap. 11), Eutrope exhorta l'empereur à convoquer le sénat de Constantinople, et κοινῷ δόγματι, τῆς βασιλείας πολέμιον αὐτὸν (Στελίχωνα) προσειπεῖν. Ce décret ne fut pas retiré, et Alarich, lorsqu'on l'admit au service de l'empire d'Orient, avait sans aucun doute obtenu le gouvernement de l'Illyrie orientale, parce qu'il devait se charger immédiatement de l'exécution. Claudien (*De bello getico*, v. 535) fait parler de la manière suivante Alarich lorsque dans le conseil de guerre on examina si l'on devait attaquer Rome ou non :

At nunc Illyrici postquam mihi TRADITA JURA,
Meque SUUM *fecere ducem, tot tela, tot enses,*
Tot galeas multo Thracum sudore paravi,
Inque meos usus vectigal vertere ferri
Oppida LEGITIMO *jussu romana coëgi.*
Sic me fata fovent. Ipsi, quos omnibus annis
Vastabam, servire DATI.
Hortantes his adde DEOS. *Non somnia nobis,*
Nec volucres ; sed clara palam vox edita luco est :
Rumpe omnes, Alarice, moras.

(16) Claudien (*De bello getico*, v. 414—437) sait non-seulement excuser, mais encore louer cette mesure éminemment dangereuse sous tous les rapports :

Celsior o cunctis, uniquo æquande Camillo !
Sed tardior ille
Jam captæ vindex patriæ ; tu sospitis ultor.
O quantum mutata tuo fortuna regressu !

(17) Gibbon toutefois l'a pu.

(18) Quelques écrivains, Claudien par exemple et Jornandès, ne parlent pas de Radagaise ; d'autres, comme Cassiodore et Prosper, font entrer les Goths en Italie sous la conduite d'Alarich et de Radagaise (*Alarico et Radagaiso ducibus — Alarico et Radagaiso regibus*). Cela semble pourtant témoigner d'une corrélation que la situation des choses et la marche des événemens font supposer. Puis Claudien (*De bello getico*, v. 279) fait dire à Stilichon :

Irrupere Getæ, nostras dum Rhætia vires
Occupat, etc.

Plus loin, il dit (v. 364) :

Jam fœdera gentes
Exuerant, Latiique audita clade feroces,
Vindelicos saltus et norica rura tenebant.

Stilichon (v. 368) dit de la bataille de Pollentia :

(redite nunc omnes............ gentes
Quas Ister, quas Rhenus alit, pendere paratas
In speculis.

Enfin Honorius dit (*De VI Consul Honor.*, v. 455) :

gelida cum pulcher ab Arcto
Adventat Stilicho. Medius sed clauserat hostis
Inter me socerumque viam.

(19) Claudien (*De bello getico*, v. 579 et suiv.). Il se renferme toutefois assez dans les généralités et ne peut célébrer aucune action particulière. Sa leçon finale :

Discite vesanæ Romam non temnere gentes !

n'a point fait d'impression profonde et durable. — Prudentius (*in Symmachum* II, cap. 709) :

— et cruce fronti
Inscripta.

Orose (VII, cap. 37) n'est pas insignifiant, à mon avis : *Taceo* (dit-il) *de* INFELICIBUS *bellis apud Pollentiam gestis.* Les mots *pugnantes vicimus, victores victi sumus*, ne changent rien ; ils expriment d'une autre manière le résultat immédiat. L'armée romaine était commandée par un Goth païen, nommé Saul, dont il est fait mention dans la guerre de l'empereur Théodose contre Eugène. Celui-ci força les Goths, *improbitate*, à combattre le jour de Pâques. Ils reculèrent dans le principe *propter religionem* ; mais bientôt suivit le châtiment de ce crime : *cum quidem, ostendente judicio Dei, et quid favor ejus posset, et quid* ULTIO *exigeret, pugnantes vicimus, victores victi sumus.*— Jornandès : *Ad Pollentiam,—omnem pæne exercitum Stiliconis in fugam conversum usque ad internecionem dejiciunt.* — Prosper : *Adversus Gothos vehementer utriusque partis clade Pollentiæ pugnatum est.* — Cassiodorus : *Pollentiæ Stiliconem cum exercitu romano Gothi victum acie fugaverunt.*

(20) Un tribut fut donné à Alarich ; cela résulte de ses prétentions postérieures. Olympiodore (*Byzant. Hist. Script.* I, p. 146) dit expressément aussi : Ἀλάριχος ἔτι ζῶντος Στελίχωνος μ' κεντηνάρια μισθὸν ἔλαβε τῆς ἐκστρατείας. Au sujet de l'Illyrie, le même auteur dit (p. 145) : Ἀλάριχον Στελίχων μετεκαλέσατο ἐπὶ τῷ φυλάξαι Ὁνωρίῳ τὸ Ἰλλυρικὸν κ. τ. λ. Et Zozime (V, cap. 26) : ὁ Στελίχων διενοεῖτο, κοινωνῷ χρησάμενος Ἀλαρίχῳ, τῇ Ὁνωρίου βασιλείᾳ τὰ ἐν Ἰλλυριοῖς ἔθνη πάντα προσθεῖναι, συνθήκας τε περὶ τούτων πρὸς αὐτὸν ποιησάμενος, etc. Et tandis que les efforts sont dirigés vers ce but, vient Radagaise. Comparez Sozomène (VIII, cap. 25).

(21) Orose (*l. c.*). Augustinus (*in Serm.* CV, cap. 10, et *De civ. Dei*, V, cap. 32) ; Prosper (*in Chronic.*) ; Zozime (*l. c.*) ; Olympiodore (*l. c.*) : ὅτι τῶν μετὰ Ῥοδογάισον Γότθων οἱ κεφαλαιῶται ὀπτίματοι ἐκαλοῦντο εἰς δώδεκα συντείνοντες χιλιάδας, οὓς καταπολεμήσας Στελίχων, Ῥοδογάισον προσηταιρίσατο.

(22) Saint Augustin dit même : *Paganus* ROMÆ *erat Radagaisus, Jovi sacrificabat quotidie.* Selon Zozime, Rome vint εἰς ἔσχατον κινδύνου. Pour ce qui suit, voyez les mêmes écrivains.

(23) Jornandès (cap. 29) raconte qu'Alarich avait demandé qu'Honorius consentît *ut Gothi pacati in Italia residerent*, Honorius délibéra sur cette demande avec le sénat, et l'on prit la résolution de leur abandonner la Gaule et l'Espagne, *quas jam pæne perdidisset, et Gizerichi eas Vandalorum regis vastaret irruptio*, s'ils pouvaient conquérir ces provinces. Les Goths y consentirent et se mirent en route *ad traditam sibi patriam.* En chemin ils furent attaqués *dolose* par Stilichon près de Pollentia. Prosper (*in Chronic.*, ad a. Honor. IX) : *aliquam repugnandi Romanis aperuit facultatem.* Quant à l'alliance d'Alarich et de Radagaise, comparez la note 18 ; au sujet d'Olympiodore, comparez la note 21. — Zozime (*l. c.*). C'est très-bien ! L'Ister ne va pas sans doute avec l'armée de Stilichon ἐν τῷ Τικήνῳ τῆς Λιγυστικῆς. Mais c'est une question de savoir si pour cette raison le changement d'Ἴστρον en Ἄρνον serait une amélioration ; Zozime confond les événemens ; Ticinum appartient à l'histoire d'Alarich ; l'Ister peut appartenir à l'histoire de Radagaise. — Orose (VII, cap. 38) : *præterea gentes alias, quibus nunc Galliarum Hispaniarumque provinciæ prem*

tur, hoc est, Alanorum, Suevorum, Vandalorum, ultro in arma suscitavit (Stilicho). Le motif que Stilichon, selon Orose, doit avoir eu pour cette conduite ne mérite pas d'être réfuté, si l'on se rappelle les embarras de l'empire et les relations et les expériences de Stilichon : *sperans miser sub hac necessitatis circumstantia, quod et extorquere imperium genero posset in filium, et barbaræ gentes tam facile comprimi quam commoveri valerent.* Comparez cap. 40. L'*Historia Miscella* (Murator., I, p. 92) a ce passage d'Orose avec l'addition : *et mox Rhenum fluvium transeunt, Francosque fugere Gallia volunt.* Comparez Hieron. *Epist.* et Marcell. *in Chron.*

(24) Il n'y a point de traces qu'ils aient été suivis de femmes et d'enfans. Leur mouvement est le mouvement d'une armée, non celui d'un peuple. Il se comprend de soi-même que les Alains n'étaient pas tous partis. Quant aux Suèves, il est clair que leur nom s'est conservé dans le Teutschland. Ce qui est relatif aux Vandales est connu même de Procope (*De bello vandal.* I, cap. 22; *Byzant. Hist.* t. 1, p. 376), bien qu'il soit mal informé de l'histoire ancienne de ce peuple. Le nombre de ceux qui firent irruption dans l'empire romain n'était pas grand non plus. Procope (*De bello vandal.* I, cap. 5) porte à 50,000 le nombre des Vandales. Flavianus (*De provid. Dei*, VII, p. 137) dit par exemple de ces mêmes Vandales, qu'ils devinrent maîtres de l'Espagne *ob solam pudicitiam. Quid enim? numquid non erant in omne orbe terrarum barbari fortiores, quibus Hispaniæ traderentur? multi absque dubio, immo, ni fallor, omnes: sed ideo infirmissimis hostibus cuncta tradidit, ut ostenderet scilicet non vires valere sed causam.* Et lorsque les Vandales allèrent en Afrique, l'an 489, il y avait, il est vrai, 80,000 individus; mais parmi eux se trouvaient, selon Victor Vitensis (*De persecutione vandalica*, init.), *senes, juvenes, parvuli, servi vel domini.* Et Procope sait très-bien que cet accroissement était le produit de vingt-trois années.

(25) Orose (VII, cap. 40) ajoute aux trois noms : *multæ cum his aliæ* (gentes). Hieronymi *Epistola* 123 (*in Oper.* I, p. 913). Il ne nomme pas formellement les Goths, mais après les *Alemanni* il est dit : *et, o lugenda respublica, hostes Pannonii;* et ce sont sans aucun doute les Goths. Les Huns ne pouvaient pas être qualifiés ainsi. Ils n'étaient pas encore dans cette province; ils n'étaient pas encore sur la limite. Mais les Goths étaient par leur position ennemis de la Pannonie, et Athaulf, beau-frère d'Alarich, tira une armée de ce pays. Ces mots aussi : *o lugenda respublica*, n'ont pas trait aux Huns, avec lesquels les Romains, à cause des Goths, étaient en amitié, mais aux Goths, en particulier à l'extrémité où Rome fut réduite par Alarich, *scelere semibarbari proditoris* (Stilichonis). Du reste les noms que cite saint Jérôme n'ont aucune valeur pour l'histoire. Ce pieux personnage n'avait d'autre but que de détourner une jeune veuve, Ageruchia, d'un second mariage. Aussi montra-t-il *Antechristum appropinquare*, et accumula-t-il les noms barbares qu'il connaissait; il ne s'agissait pas de vérité. Dans Grégoire de Tours (II, cap. 2) il est dit : *hos* (Vandalos) *secuti Suevi, id est Alamanni, Galliam apprehendunt.*

(26) Grégoire de Tours (II, cap. 9) d'après Renatus Profuturus Frigeridus. Une édition de Grégoire (Bâle, 1568) donne *Respendial, rex* Alamannorum *de Rheno agmen suorum convertit.* Du Chesne lit *Alanorum.* Je ne sais si la première leçon ne doit pas être préférée.

(27) Hieronymus (*l. c.*). Prosper Aquit. (*De providentia*). Les maux que Prosper lui-même a connus, un peu plus tard il est vrai, furent grands; grande fut la perte des hommes en choses terrestres,

Sed sapiens Christi servus nil perdidit horum
Quæ sprevit cœloque prius translata locavit.

Comparez du reste *Historia calamitatum Galliæ*, dans Du Chesne (*Script.* I, p. 72).

(28) Orose (VII, cap. 40) : *Constantinus, ex infima militia, propter solam spem nominis, sine merito virtutis eligitur.*

(29) Id. *Ibi sæpe a barbaris incertis fœderibus illusus.*

(30) Sur la manière dont ils pénétrèrent en Espagne, Orose (VII, cap. 40).

CHAPITRE VII.

(1) Dans le livre V, à partir du chapitre 29. Ce sont les meilleurs documens. Zozime donne seul beaucoup de choses et le plus de choses. C'est sur lui qu'est fondé le récit qui suit.

(2) *Non est ista pax, sed pactio servitutis.* Zozime cite ces paroles en latin.

(3) Zozime l'appelle en racontant ce meurtre odieux (V, cap. 34) : πάντων τῶν ἐν ἐκείνῳ δυναστευσάντων τῷ χρόνῳ γεγονὼς μετριώτερος. Il vante son désintéressement et le loue de n'avoir pas avancé ses parens. Pour tous les autres, Stilichon est un traître.

(4) Athaulf devait sans aucun doute *former* une nouvelle armée parmi son peuple et l'amener à Alarich, car le peuple des Goths (appelé dans la suite à cause de ses demeures Mœsogoths) était resté tranquille chez lui, tandis qu'Alarich, avec les troupes gothiques certainement renforcées, au service romain, marchait en ennemi contre l'empire. Les paroles de Zozime (V, cap. 37) sont μεταπέμπεται τὸν τῆς γαμετῆς ἀδελφὸν Ἀτάουλφον ἐκ τῆς ἀνωτάτω Παιονίας, ὡς ἂν αὐτῷ κοινωνήσει τῆς πράξεως, Οὔννων καὶ Γότθων πλῆθος οὐκ εὐκαταφρόνητον ἔχων. Cette circonstance qu'ils sont nommés pour la première fois, prouve déjà qu'il ne faut rien attribuer aux Huns.

(5) ὥσπερ ἐν πανηγύρει.

(6) Δασύτερος ὢν ὁ χόρτος, ἔφη, τέμνεσθαι ῥᾴων, ἢ ἀραιότερος, καὶ τοῦτο φθεγξάμενος, πλατὺν τῶν πρεσβέων κατέχει γέλωτα.

(7) Id. (V, cap. 46). Générid, guerrier distingué, païen et barbare, fut nommé général en chef des troupes en Dalmatie, Pannonie, etc. Un ordre impérial défendit à tous ceux qui n'étaient pas chrétiens de paraître à la cour en costume militaire (ζώνην ἔχειν). Générid déposa aussitôt ce costume et ne reparut plus. L'empereur le fit inviter. Il ne vint pas. Là-dessus l'empereur déclara que cette loi ne le concernait pas. Générid rejeta l'exception d'une loi offensante pour tant de vaillans hommes, et Honorius se vit forcé de la révoquer tout à fait.

(8) Id. (V, cap. 50). Il ne voulait que les deux Noriques, un convoi suffisant et une alliance contre tout ennemi. Ταῦτα (dit Zozime) ἐπὶ εἰκὸς καὶ σωφρόνως Ἀλαρίχου προτεινομένου, καὶ πάντων ὁμοῦ τὴν τοῦ ἀνδρὸς μετριότητα θαυμαζόντων κ. τ. λ.

(9) Zozime (VI, cap. 7) dit : τὰς δὲ τῶν δυνάμεων στρατηγίας αὐτῷ τε Ἀλαρίχῳ καὶ Οὐάλεντι (le chef de ces six mille Dalmates qu'Alarich avait anéantis; il s'était sauvé à Rome avec cent hommes) παραδίδωσιν. Il ne dit rien d'Athaulf. Mais il est dit avec beaucoup plus de vraisemblance dans Sozomène, (IX. cap. 8) : χειροτονεῖται Ἀλάριχος στρατηγὸς ἑκατέρας δυνάμεως· Ἀτάουλφος δὲ ἡγεμὼν τῶν ἱππέων δομεστίκων καλουμένων. C'est de ce passage que Sigonius a vraisemblablement tiré son addition à Zozime : *Athaulfum vero comitem domesticorum ;* la seconde addition : *et Tertullum in insequentem annum consignavit*, est une conséquence du récit de Zozime : καὶ ἐπὶ τῇ τοῦ Τερτύλλου ὑπάτου τιμῇ κ. τ. λ.

(10) Au sujet du rôle que joua Jovius, les indications sont très-obscures; il semble en résulter ce qui est exposé ici si l'on compare Zozime (VI, cap. 8) avec Sozomène et Olympiodore (*ll. cc.*)

(11) Zozime (VI, cap. 11), La véritable expression était : *pretium pone carni humanæ,*« fixe une taxe pour la chair humaine.» Selon Zozime on craignait l'horrible extrémité d'être réduit à manger de la chair humaine; qui peut croire, qui peut penser que réellement des mères, comme le dit saint Jérôme, dévorèrent leurs enfans?

(12) Orose (VII, cap. 42) : *Mimum risit et ludum spectavit imperii.*

(13) Zozime (VI, cap. 12). Toutefois il y a encore d'autres renseignemens : Socrate (VII, cap. 10) : ὃν (Ἄτταλον) μίαν μὲν ἡμέραν, ὡς βασιλέα δορυφορούμενον προϊέναι, ἐκέλευσε (Ἀλάριχος) τὴν δὲ ἄλλην ἐν δούλου τάξει φαίνεσθαι παρεσκεύαζεν. Les événemens qui suivirent prouvent que Zozime a raison. Dans Socrate, Attale n'est aussi empereur qu'après la conquête de la ville de Rome.

(14) Hieronymus : *capitur urbs quæ totum cepit orbem.*

(15) C'est là le fait ; la manière et la nature en sont inconnues. Zozime manque désormais. Saint Jérôme dit que cela arriva pendant la nuit : *nocte capta est Moab.* Orose (VII, cap. 39 et 40), par assaut : *irrumpit; irruptio urbis per Alarichum facta est.* Jornandès fait simplement entrer les Goths : *Romam ingressi.* Sozomène, (IX, cap, 15) parle de trahison : τὴν Ῥώμην εἷλε προδοσίᾳ ; et Procope (*De bello vandal.*, I, cap. 2) raconte même deux histoires de cette trahison, qui sont tellement inintelligibles, qu'elles prouvent le mieux que l'on n'avait rien appris d'une trahison.

(16) Orose (VII, cap. 39) : *Dato præcepto prius, ut si qui in sancta loca, præcipueque in sanctorum apostolorum Petri et Pauli basilicas confugissent, hos* in primis *inviolatos securosque esse sinerent. Tum deinde, in quantum possent prædæ inhiantes a sanguine temperarent.*

(17) Orose (VII, cap. 40) : *facto quidem aliquantarum ædium incendio.* Procope (*l. c.*) nomme la maison de l'historien Salluste, ἧς δὴ τὰ πλεῖστα ἡμίκαυτα καὶ ἐς ἐμὲ ἕστηκε.

(18) Saint Jérôme, qui cite toujours des choses horribles, et saint Augustin font une terrible description de ce fait ; mais le dernier a renoncé à cette idée. Dans l'ouvrage *De civitate Dei*, il convient de la douceur et de la modération des Goths (l. I. cap. 1, 2, 7), et y revient encore une fois. Orose (VII, cap. 40) en parle le mieux : *Cujus irruptionis quamvis recens memoria sit, tum si quis ipsius populi romani multitudinem videat, et vocem audiat, nihil factum, sicut etiam ipsi fatentur, arbitrabitur, nisi adhuc existentibus ex incendio ruinis doceatur.* D'autres passages confirment celui-ci.

CHAPITRE VIII.

(1) Socrate (VII, cap. 10) fait fuir Alarich rempli de crainte par le bruit (et selon l'auteur ce bruit était vrai) de l'arrivée d'une armée que Théodose, empereur d'Orient, avait envoyée. *L'Hist. Miscella* (Murat., I, p. 91) donne encore un autre motif.

(2) La meilleure preuve en est que les Goths restèrent encore deux ans en Italie et trouvèrent toujours des subsistances. Si donc Alarich s'était retiré devant la famine, qui était encore si éloignée, il aurait surpassé en prévoyance tous les généraux antérieurs et postérieurs à lui.

(3) Jornandès (cap. 30) : *Alaricus, cum opibus totius Italiæ quas in præda diripuerat, exinde* (du Bruttium) *per Siciliam in Africam quietam patriam transire disponit. Cujus fretum illud horribile aliquantas naves submersit, plurimas conturbavit. Qua adversitate repulsus*, rel. Ce naufrage a peut-être été imaginé par le bruit populaire pour expliquer pourquoi le départ pour l'Afrique n'eut pas lieu. Orosius (VII, cap. 43) le connaît aussi : *In Siciliam transire conati miserabiliter arrepti et demersi sunt.*

(4) Selon Jornandès (cap. 31) il fut élu : *Regnum Ataulfo tradunt.*

(5) Orose (VII, cap. 43).

(6) La nouvelle marche des Goths sur Rome n'est mentionnée que par Jornandès, et d'après lui par *l'Historia Miscella.* Comme l'armée remonta de l'Italie inférieure vers l'Italie supérieure, on peut à peine en douter; mais on peut douter de l'addition : *Si quid primum remanserat, more locustarum evasit*, parce que tous les autres écrivains se taisent à cet égard.

(7) D'après Orose (VII, cap. 43) le mariage semble avoir eu lieu aussitôt après la mort d'Alarich : *Ataulphus post mortem Alarici, Placidia in uxorem adsumta, Alarico in regnum successerat.* Marcellinus (*in Chronico*) place ce mariage encore plus tôt : *Alaricus Placidiam Ataulpho propinquo suo tradidit uxorem.* Jornandès s'accorde aussi avec cette donnée dans son livre *De regnorum success.* (Murator., I, p. 238). Mais dans le livre *De rebus geticis* (cap. 31), il nomme même le lieu où il se fit : *In Forolivii Æmiliæ civitate.* De plus, on ne peut croire qu'Athaulf ait mené avec lui pendant trois ou quatre ans Placidie, comme sa fiancée, pour n'en faire sa femme que dans la Gaule. Il est difficile qu'il se soit accommodé d'un tel retard

il est difficile que Placidie l'ait désiré, puisqu'elle aimait Athaulf et devait craindre d'être mariée à Constance, qu'elle haïssait, selon OLYMPIODORE, si elle n'avait pas été la femme d'Athaulf. De plus elle était âgée de vingt et un ou vingt-deux ans. Voyez plus bas la note 15.

(8) On ne peut rien indiquer avec précision. JORNANDÈS (*l. c.*) dit qu'Athaulf épousa Placidie, *ut gentes, hac societate comperta, quasi adunata Gothis republica, efficacius terrerentur, Honoriumque Augustum, quamvis opibus exhaustum, tamen quasi cognatum grato animo derelinquens, Gallias tendit.*

Et les événemens qui suivirent semblent parler pour un traité. Comparez OROSE (VII, cap. 43).

(9) OROSE (VII, cap. 41) dit en général : *ut inveniantur jam inter eos quidam Romani, qui malint inter barbaros pauperem libertatem, quam inter Romanos tributariam sollicitudinem sustinere.* Non-seulement SALVIEN vante fréquemment la moralité des Teutschs, mais il dit aussi que les mœurs des Romains furent améliorées par les Teutschs, et que pour cette raison ils désirèrent vivre sous une domination teutsche (par exemple *De Gubernatione Dei*, lib. V, p. 152 et 159), et en particulier pour l'influence des Teutschs sur les mœurs des Romains, par leur *studium castimoniæ* et leur *severitas disciplinæ* (p. 270).

(10) Passages principaux, ZOZIME (VI, cap. 5). Les autres écrivains donnent, l'un un détail, l'autre un autre, tous d'une manière décousue et confuse. Ce qu'il y a de mieux se trouve dans le dernier chapitre d'OROSE.

(11) Voyez les passages de JORNANDÈS, note 8.

(12) Il me semble résulter de tout l'ensemble des indications données par les écrivains que ce fut là véritablement la cause de ces relations si merveilleusement changeantes. Personne ne le dit clairement.

(13) OLYMPIODORE (*H. Byz.* 1 p. 147) : κατὰ σπουδὴν Γωάρ τοῦ Ἀλανοῦ, καὶ Γυντιαρίου. GREGOR. TURON. (II, cap 9.)

(14) Cette supposition rendra vraisemblable aussi que Mundiacum (τῆς ἑτέρας Γερμανίας) est Mayence. Autrement on ne conçoit pas comment les Romains viennent à Mayence.

(15) OLYMPIODORE décrit la solennité avec tant de circonstances qu'on ne peut la révoquer en doute; mais on peut bien douter que cette solennité se soit rattachée immédiatement au mariage. Olympiodore confond évidemment bien des choses : aussitôt après la fête du mariage, il donne à Placidie un fils, Théodose, qui meurt encore avant son père, assassiné dès l'an 415; et pourtant cet enfant ne peut être mort brusquement après sa naissance, car lorsqu'il fut né, πλέον ἠσπάζετο (Ἀδάουλφος) τὴν πρὸς Ῥωμαίους φιλίαν. Mais Constance et ses partisans déjouèrent ses tentatives et celles de sa femme. Vraisemblablement en conséquence ces tentatives se rapportent à une époque antérieure, et ce sont les mêmes discussions dont Olympiodore a fait mention. Comparez ci-dessus, note 7.—RUHNKENII *Disputationes de Galla Placidia Augusta* (dans les *Opuscula*, Lugduni 1823, t. 1, p. 1-69) sont savantes; mais elles ne contribuent en rien à éclaircir l'histoire teutsche et les relations des Goths avec les Romains.

(16) Les paroles d'OROSE *de infelicissimo Attalo* (VII, cap. 42) : *In hoc* ALARICUS *imperatore facto, infecto, refecto ac defecto* rel., ont trait à cet événement. Il n'est pas vraisemblable qu'Alarich eût déjà déclaré deux fois Attale empereur, et qu'Attale ait ici revêtu pour la troisième fois la pourpre.

(17) OROSIUS (VII, cap. 43) : *Constantius Gothos abire in Hispaniam coegit.* IDATIUS : *Ahtaulfus, a Constantio pulsatus, ut Hispanias peteret,*

(18) *Confirmato Gothis regno in Gallis, Hispanorum casu cœpit dolere Athaulfus, eosque deliberans a Vandalorum incursibus eripere.*

(19) *Vernulfi, de cujus solitus erat ridere statura,* dit JORNANDES (cap. 31). *Dolo suorum, ut fertur,* dit OROSIUS (*l. c.*).

(20) OROSIUS (VII, cap. 42) : *Unde* (d'Espagne) *discedens navi, incerta moliens, in itinere captus et ad Constantium deductus, deinde imperatori Honorio exhibitus, truncata manu, vitæ relictus est.*

(21) Honorius entra triomphant à Rome pour célébrer leur victoire l'an 418.

(22) Toujours à leur propre compte; mais ils trouvèrent dans le nom romain, à cause des habitans, une puissance contre les autres Teutschs qui étaient en Espagne.

(23) CASSIOD. *ad Lucian. consul.* : *Burgundiones partem Galliæ Rheno tenuere* CONJUNCTAM. PROSPER *ad Lucian. consul.*: *partem Galliæ propinquantem Rheno.*

(24) SOCRATE (VII, cap. 30). OROSE (VII, cap. 32) ne donne son observation qu'en passant lorsqu'il parle de l'apparition des Burgundes sur le Rhin au temps de l'empereur Valentinien.

(25) Il y a Βουργουνζίωνες. Qui sait si l'on ne fait pas à tort des Burgundes de cette petite peuplade?

(26) Les citations se trouvent dans MASCOU éparses à la fin du troisième et au commencement du neuvième livre.

(27) PROSPER (*in Chron.*, ad a. 24 Honorii) : *Faramundus regnat in Francia.* Mais lors même que cette ligne serait de Prosper, que peut-elle prouver? Il y avait sans doute une *Francia*, c'est-à-dire l'ensemble des pays qui appartenaient aux peuples franciques; mais il n'y avait probablement pas de *Francia* dans laquelle aurait régné un seul roi. C'est ce que prouve l'histoire postérieure.

(28) Depuis le départ des Goths pour l'Espagne, l'an 414, jusqu'à l'expédition d'Attila, l'an 450.

(29) C'est-à-dire l'expédition des peuples qu'on appelle Vandales, Suèves et Alains et qui sortirent incontestablement de ces contrées.

(30) Des Huns paraissent toujours au service romain. Après la mort d'Honorius, Aétius amena soixante mille Huns au secours de Jean, qui prit le titre d'empereur; après la chute de celui-ci, il entra au service de Valentinien. Et SALVIEN (*l. c.* p. 236) : *Præsumpsimus nos in Hunnis spem ponere, illi* (Gothi) *in Deo.*

(31) Salvianus (p. 191) : *Quia hostibus plena.* Il est question du jeune homme et de sa mère dans la première lettre sans suscription (p. 284). *Adolescens — Agrippinæ cum suis captus est.* La mère était restée en arrière. Cependant on ne peut déterminer le temps.

(32) Id. (p. 205) : *Denique expugnata est quater urbs Gallorum Trever. opulentissima.* Et (p. 212) : *Quia te tria excidia non correxerunt, quarto perire meruisti.*

(33) Gregor. Turon. (II, cap. 9) : *Qui apud Dispargum, castrum habitabat, quod est in termino Thoringorum.* D'autres manuscrits portent, incontestablement avec raison, *Tongrorum.* Comparez ci-dessus le livre IV et la note 45 sur le chap. III.

(34) *Ferunt* (dit Grégoire, *l. c.*) *tunc Clogionem utilem ac nobilissimum in gente sua regem Francorum fuisse.* Là-dessus se basent les indications. Du reste Frédégaire (*in Histor.Francor. Epitom.*) fait de Chlodio un fils de Théodomer ou Theutmer, qui a été nommé ci-dessus. Des modernes en ont fait le fils du fabuleux Faramund. Rien n'est certain.

(35) Le principal passage de Salvien. (Voyez plus haut, note 12 du chapitre VII du quatrième livre.) Il appartient à cette place, mais il a été cité ailleurs, parce que la chose, comme le nom, restait semblable à elle-même. Les Bagaudes menèrent durant des siècles la même vie, pour les mêmes raisons, bien que leurs courses aient été interrompues de temps en temps.

(36) Salvianus (p. 208) : *Prænoscebatur captivitas nec formidabatur. — Barbaris pene in conspectu omnium sitis, nullus metus erat hominum, non custodia civitatum. Tanta animorum vel tanta potius peccatorum cæcitas fuit, ut cum absque dubio nullus perire vellet, nullus tamen id ageret ne periret. Totum incuria et segnities, totum negligentia et gula, totum ebrietas et somnolentia possidebant.* Le même auteur dit des Trévires (p. 207) : *Dum bibunt, ludunt, mœchantur, insaniunt, Christum negare cœperunt.* Mais sans doute (p. 200) *colitur et honoratur Minerva in gymnasiis, Venus in theatris, Neptunus in circis, Mars in arenis, Mercurius in palæstris.*

(37) Tout l'ouvrage de Salvien est plein de tableaux. Il est le plus question de son siècle dans les livres VI et VII, et presque toujours en général. Pas un seul homme n'était juste, pas un seul, si ce n'est peut-être l'adolescent dont il a été parlé plus haut, et sa mère; mais ils figurent dans une lettre.

(38) Salvianus (p. 270) : *Et miramur, si miseri qui tam impuri sumus, miramur si ab hoste viribus vincimur, qui honestate superamur? Miramur si bona nostra possident, qui mala nostra execrantur? Nec illos naturale robur corporum facit vincere, nec nos naturæ infirmitas vinci. Nemo sibi aliud persuadeat, nemo aliud arbitretur : sola nos morum nostrorum vitia vicerunt.*

(39) Id. (lib. VI, p. 209).

(40) Il courait de très-mauvais bruits sur ses relations avec l'empereur, son frère.

(41) De l'an 425 à l'an 455.

(42) Suivant Grégoire de Tours (II, cap. 8), qui raconte d'après Renatus Frigeridus. Il appelle Gaudentius *scythiæ provinciæ primoris loci, a domesticatu exorsus militiam usque ad magisterii equitum culmen provectus est.* Jornandès (cap. 34) appelle Aëtius *fortissimorum Mœsiorum stirpe progenitus, in Dorestana civitate, a patre Gaudentio.*

CHAPITRE IX.

(1) Comparez les observations du chapitre 3, livre IV.

(2) Voyez ci-dessous, chap. XI, note 9.

(3) Ptolomæus (II, cap. 11) : καὶ ὑπὲρ τὰ Σούδητα ὄρη Τευριοχαῖμαι.

(4) Voyez le chapitre III du livre IV.

(5) Vegetius Renat. (*De arte veteren.*, IV, cap. 6). Jornandès aussi (cap. 3) : *Thuringi equis utuntur eximiis.*

(6) Comparez ce qui a été remarqué contre Adelung, livre III, chap. IV, note 13.

(7) Jornandès (cap. 48). Dans la généalogie des Amales (cap. 14), figure un *Winitharius* comme arrière-neveu d'Hermenrich, et il est le père des rois Walamir, Théodemir et Widemir, dont il sera bientôt question. Ici *Winitharius Amalus principatus sui insignia tenens* a un *avus Ataulfus.* Il meurt, et sa nièce *Waladamarca* épouse le roi des Huns Balamber. Puis Hunimund, *filius quondam regis potentissimi Ermanarici*, gouverne les Goths, et il est évidemment distinct du *Hunimundus Magnus*, avec le fils duquel Sigismund, Balamber se ligua. La généalogie ne le connaît pas. Comparez la note 16 du chapitre II. L'expression : *Balamber omnem in pace Gothorum populum subactum possedit, ita tamen, ut genti Gothorum semper unus proprius regulus (quamvis Hunnorum consilio) imperaret*, n'a sans doute pas une grande importance dans cette confusion ; et dans le fait, Jornandès dit immédiatement après, qu'à la suite de la mort de Thorismund, qui était fils d'Hunimund et a dû périr d'une chute de cheval dans une guerre victorieuse contre les Gépides, *sic eum luxere Ostrogothæ ut XL per annos in ejus loco rex alius non succederet.* Et par là on ne pouvait être bien éloigné du temps d'Attila. — Dans le fait, il résulte de tout que Jornandès ne connaissait pas la corrélation. Ses efforts ne tendent qu'à faire descendre les rois du temps d'Attila, appelés Amales, d'une ancienne race avec laquelle ils n'avaient vraisemblablement rien de commun.

(7) Toutes ces observations, en tant qu'elles ne sont pas tirées simplement de la nature des choses, trouvent leur justification en partie dans les événemens qui ont été racontés, mais en partie et préférablement dans les renseignemens qui nous ont été conservés par Priscus et dont il sera aussitôt fait mention (*Byz. Hist. Script.*, I, p. 32 et suiv.).

(8) Peut-être les deux noms sont-ils teutschs. Jornandès (cap. 11) : *Nemo est qui nesciat animadverti usu pleraque nomina gentes amplecti, ut Romani*

Macedonum, Græci Romanorum, Sarmatæ Germanorum, Gothi plerumque Hunnorum mutuantur. Il serait possible aussi que le nom d'Attila ou Attilas, comme l'écrit Priscus, n'ait pas été le nom propre du roi, mais une sorte de titre d'honneur. Atta, le père; Attila, le petit-père. Aussi le puissant, le sublime. Ethel, un impétueux torrent; Etzel, une montagne haute et escarpée.

(9) Jornandes (cap. 34) : *Hunnorum omnium dominus, et pæne totius Scythiæ gentium solus in mundo regnator, qui erat famosa inter omnes gentes claritate mirabilis.* Parmi nous on a séparé les mots *solus in mundo* du génitif qui le précède, et on les a traduits : « le seul souverain du monde. » Mais cela est tout aussi fautif que si les mots (cap. 38) : *solus Attila rex omnium regum* étaient pris en général : « Il était » roi de tous les rois. » Car ces mots se rapportent aux précédens, *turba regum*, qui se rangeaient auprès d'Attila.

(10) De ces ναυσιπόροις ποταμοῖς Priscus (*l. c.*, p. 38) nomme ὁ Δρήκων, ὁ Τίγας, καὶ ὁ Τιφήσας. Jornandes (cap. 34) dit, d'après Priscus, *ingentia flumina, Tysiam, Tibisiamque et Driccam.*

(11) C'est l'Etzilburg (*Nibelungelied*, 7293 et suiv.). Priscus ne dit pas que ce château même ait été construit par des architectes grecs; mais le bain d'Onegesius avait été fait d'après les plans d'un architecte grec captif. Ou peut-être les Scythes (c'est ainsi que Priscus appelle tous les habitans de l'autre côté du Danube sans exception, distinguant toutefois parmi eux les Huns dominateurs) entendaient-ils mieux la construction en bois? Le bain était bâti en pierres. Jornandès parle de la résidence d'Attila d'après Priscus (cap. 34) en ajoutant : *Hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Vraisemblablement il faut la chercher aux environs de Tokai.

(12) Outre les envoyés de l'empereur Théodose II y avait aussi des ambassades de l'empire d'Occident et de peuples barbares.

(13) Le grand cycle de la tradition héroïque des Teutschs se rattache à ce point de départ. Il ne résulte cependant rien pour l'histoire des chants qui la composent. On peut tirer aussi peu de choses que des Nibelungs de l'*Historia Waltharii, Aquitaniæ principis,* transcrite par Fischer (*De prima expeditione Attilæ regis Hunnorum in Gallias*, et appelée *Carmen epicum Sæculi* VI). On peut bien une fois se féliciter de cet exercice de monastère qui remonte environ au treizième siècle, et l'on peut comparer aussi avec plaisir cette élaboration d'obscurs souvenirs avec d'autres travaux de ce genre, mais on y cherche en vain un avantage pour l'histoire. Ni l'enthousiasme exagéré de celui qui l'a découvert, ni les justes éloges de plus d'un ami des traditions et des chants teutschs ou même la remarquable exclamation par laquelle cette pénible production de l'art des vers a été honorée dans une ardeur juvénile, « qu'elle est un monument inestimable d'une haute antiquité, une image fidèle et incomparable des temps héroïques teuto-franciques, » ne peuvent en faire une source historique. Le monde prend une forme originale dans la tête d'un moine comme dans celle de tout autre homme; mais le monde véritable n'existe que pour l'histoire, et le poëte donne simplement son monde à lui, qu'il soit bon ou mauvais poëte.

(14) Jornandes (cap. 35) : *Nescio qua sorte terrebat cuncta, formidabili de se opinione vulgata. Erat namque superbus incessu, huc atque illuc circumferens oculos. — forma brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis oculis, rarus barba, canis aspersus, simo naso, teter colore, originis suæ signa restituens.*

(15) Priscus (*l. c.*, p. 44) : ἦν δὲ ἀξία, ἧς ὁ Κωνσταντίολος (l'un des envoyés romains d'Occident) ἐπεμνήσθη στρατηγοῦ Ῥωμαίων. Ἧς χάριν ὁ Ἀττήλας παρὰ βασιλέως ἐδέξατο, τὸ τοῦ τοῖς στρατηγοῖς χορηγουμένου, τὰς συντάξεις ἐκπέμπεσθαι. En général tout ce que nous indiquons sans plus ample citation trouve sa justification dans les deux fragmens de Priscus (*in Histor. Byzant. Script.*, I, p. 23 et suiv.) ou dans Jornandès, à partir du chapitre 34.

(16) Si Jornandes dit : *Bleta fratre fraudibus perempto*, ou Marcellinus comes : *Bleda, rex Hunnorum, Attilæ fratris sui insidiis interemitur*; ou l'*Historia Miscella* (lib, XV, Murator., I, p. 97) : *Blebam germanum suum, regnique consortem peremit* : qui peut sur de telles données admettre l'atrocité d'un fratricide? Que l'on songe à Karl-le-Grand, et à tant d'autres hommes grands et redoutés!

(17) Ammianus Marcellinus (XXXI, cap. 2). Comparez le chapitre III du livre V.

(18) *L'Historia Miscella* (*l. c.*) ajoute : *Heruli* (comme cela se conçoit de soi-même), *Turcilingi sive Rugii cum propriis regulis, aliæque præter hos barbaræ nationes in finibus Aquilonis commanentes.* Les Scyres et les Burgundes se trouvent dans Sidonius Apollinaris (*Carm.* VII, *Panegyr. Avito Augusto socero dict.*, v. 322).

(19) *Historia Miscella* : *Attila, dum cum fratre Bleba regnum intra Pannoniam Daciamque gereret,* rei.

(20) Médiatisés; cependant il est possible que les paroles de Jornandès (cap. 38) : *Ardaricum et Walamirem super cæteros regulos diligebat*, signifient seulement qu'il tenait plus à eux.

(21) Jornandès (cap. 36) : *Homo subtilis antequam bella gereret, arte pugnabat.* Et de nouveau (cap. 35) : *Supplicantibus exorabilis, propitius in fide semel receptis.*

(22) Les trois premiers noms sont donnés par l'*Historia Miscella* (*l. c.*); le dernier par Sidonius Apollinaris (*l. c.*).

(23) Si toutefois Nennius a raison, que les *tres chiulæ* (*schivlen, schifflein?* petit navire) dans lesquels, selon Beda, qui du reste dit *tres longæ naves*, *Anglorum sive Saxonum gens* vint dans l'île de Bretagne, aient été *a Germania in exilium pulsæ.*

(24) Grégoire de Tours emploie comme équivalens les noms d'Allemanni et de Suèves; et Sidonius Apollinaris (*l. c.*) cite parmi les peuples barbares qui se répandirent sur la Gaule celui *quem* Nicer *abluit unda.*

(25) La preuve suit aussitôt.

(26) Jornandès (cap. 49) : *qui inaudita ante se potentia solus scythica et germanica regna possedit.*

(27) Dans Jornandès (cap. 36) : *Ambitum suum brachio metitur.* C'était une confédération du Rhin en sens inverse. Cassiodore (*Variarum*, I, 6, p. 13) n'a pas tort non plus : *qui furore nescio quo raptus, mundi dominatum videbatur expetere.* Cela revient au même.

(28) Priscus (*l. c.* p. 27) : ἡσυχάζοντι μὲν δῶρα δώσειν, πόλεμον δὲ ἀπειλοῦντι ὅπλα καὶ ἄνδρας ἐπάξειν.

(29) Il dut être arrivé quelque chose ; Dieu sait quoi, Priscus (*l. c.*) dit qu'Attila avait appris καὶ τὰ τῆς Ὁνωρίας περιγενημένα ; mais il ne dit pas ce que c'était. Attila, continue Priscus, fit dire à celui qui régnait sur les Romains d'Occident : Μηδὲν Ὁνωρίαν πλημμελεῖσθαι, ἥν ἑαυτῷ πρὸς γάμον κατενεγγύησε. Mais il résulte de la réponse de l'empereur qu'Attila réclama réellement Honoria pour épouse, « qu'Honoria ne pouvait l'épouser ; qu'elle avait déjà un mari (ἐκδεδομένην ἀνδρί) ; que le sceptre ne lui appartenait pas non plus ; que la souveraineté de l'empire romain appartenait non aux femmes, mais aux hommes. » Avant son expédition en Gaule, Attila envoie encore une ambassade en Italie, renouvelle sa réclamation et fait montrer par ses ambassadeurs, pour prouver qu'Honoria s'est réellement fiancée à lui, l'anneau qu'il avait reçu d'elle. Il fut rejeté pour la seconde fois. Voilà tout. Mais ensuite cette histoire singulière figure dans Marcellin et dans Jornandès ; mais ces écrivains sont en contradiction avec Priscus, entre eux et avec eux-mêmes. Selon Priscus, l'ambassade à Valentinien au sujet d'Honoria eut lieu peu de temps avant l'expédition en Gaule ; selon Jornandès (*De regnorum successione*, Murator., I, p. 289), elle fut bien antérieure ; trois ans avant le mariage de Valentinien avec Eudoxie. Honoria envoie vers Attila et l'invite à venir en Italie, *dum ad aulæ decus virginitatem suam custodire cogeretur ;* et *cum Attila votum suum nequiret explere, facinus, quod cum Attila non fecerat, cum Eugenio procuratore suo commisit.* Dans le livre *De rebus geticis*, il ne mentionne ce fait que lorsqu'il raconte le départ d'Attila d'Italie (cap. 42) : Attila menace de revenir si Honoria ne lui est pas donnée ; et il en parle avec un *ferebatur.* Marcellin au contraire donne un autre motif : *Honoria, ab Eugenio stuprata concepit, palatioque expulsa et Theodosio principi de Italia transmissa, Attilam contra occidentalem rempublicam concitabat*, par conséquent de Constantinople. C'était l'an 436.

(30) Jornandès (cap. 36) donne une horrible histoire. Mais quand même Giserich eût mérité la vengeance du roi des Wisigoths Théodorich, il n'avait pas à la craindre.

(31) Priscus (*l. c.*). Il jugea plus convenable ἐς τὴν ἑσπέραν στρατεύεσθαι· τῆς μάχης αὐτῷ μὴ μόνον πρὸς Ἰταλιώτας, ἀλλὰ καὶ πρὸς Γότθους καὶ Φράγγους ἐσομένης. Et ici même l'histoire qui suit.

(32) Jornandès (cap. 34). Des Huns, conduits par Litorius, servaient comme troupes auxiliaires contre les Goths. Un parti ne put vaincre l'autre. Donc *Gothi et Romani in pristinam concordiam redierunt, fœdere que firmato, ab alterutro fida pace peracta, recessit uterque. Qua pacatur Attila*, rel.

(33) Jornandès (cap. 36) : *hortans ut a Romanorum* societate *discederet* (Theodoricus). La *societas* subsistait par conséquent ; et l'ambassade dont il va être parlé doit évidemment avoir précédé l'ambassade qu'Attila, selon Priscus, envoya à Valentinien au sujet d'Honoria avant son expédition en Occident.

(34) Les noms des peuples sont écrits comme Grotius les donne. Dans *l'Historia Miscella* (complétée — Murator., 1, p. 97) il est dit comme il suit : *fuere Romanis* (dont l'alliance avec les Goths a été signalée antérieurement) *auxilio Burgundiones, Alani, cum Sagibano suo rege* (à Orléans), *Franci, Saxones* (venus vraisemblablement par mer, et s'attachant aux côtes de la Gaule, des aventuriers comme Hengist et Horst), *Riparioli* (douteux), *Bariones* (de même), *Sarmathæ* (non moins), *Armoricani* (les villes de l'Armorique tenaient énergiquement à leur indépendance), *Luteciani* (Paris se serait-il peut-être rendu libre ?), *ac pæne totius populi Occidentis, quos omnes Aetius, ne impar Attilæ occurreret, ad belli adsciverat societatem.*

(35) *Historia Miscella* (*l. c.*) : *prævidens itaque* (Attila) *sagacitate, qua callebat, non sibi fore tutum, si Gothi Romanis jungerentur auxilio*, rel. Ici l'armée d'Attila est portée à 700,000 hommes.

(36) L'opinion ordinaire qu'Attila marcha par la rive droite du Danube n'a pour elle aucune donnée historique, à moins que ce ne soient les paroles de Grégoire de Tours (II, cap. 7) : *Chuni à* Pannoniis *egressi ad Metensem urbem perveniunt.* Mais Grégoire ne peut avoir aucune valeur pour ces choses, parce qu'il n'en sait rien. Il ajoute même à sa donnée vague : *ut quidam ferunt.* Mais d'après la situation des pays cette marche n'a pas la moindre vraisemblance. Comment peut-on croire qu'Attila ait fait marcher sur le Danube les renforts de la Vistule inférieure, de l'Oder, de l'Elbe ? Pourquoi devait-il passer par le pays romain dévasté, qui avait tant de forteresses, de châteaux, de retranchemens ? Pourquoi se serait-il jeté sur la Gaule par les Alpes ? Si des chroniques postérieures le font passer tantôt par Augsbourg, tantôt par Erfurt, elles ont peut-être également raison, parce qu'il est resté également éloigné des deux endroits. Mais il se peut que des troupes qui appartenaient à son armée soient venues à Erfurt ; il est difficile qu'il en soit venu à Augsbourg.

(37) Jornandès (cap. 38) parle de la disposition de la bataille de Châlons : *reliqua, si dici fas est, turba regum, diversarumque nationum ductores, ac si satellites, nutibus Attilæ attendebant*, etc.

(38) Cassiodore (*in Chronic.*) fait mention d'une victoire d'Aétius sur Cundichar, roi des Burgundes, et il ajoute : *quem non multo post Hunni peremerunt.* Paulus Diaconus (*in Vita S. Auctoris*) dit déjà plus précisément : *Attila, postquam Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protriverat, ad universas deprimendas Gallias suæ sævitiæ relaxavit habenas.* Celui qui s'exprime le plus positivement est l'auteur de l'*Historia Miscella* : *Attila primo*

impetu, mox ut Gallias introgressus est, Gundicarium Burgundionum regem sibi occurrentem protrivit.

(39) Jornandès (cap. 41) : *exceptis XC millibus Gepidarum et Francorum, qui* ante *congressionem publicam* (dans les plaines Catalanniques) *noctu sibi occurrentes, mutuis concidere vulneribus.* La circonstance que Jornandès réunit le nombre de ceux qui périrent dans cette bataille avec l'indication de ceux qui périrent dans la bataille principale ne prouve nullement que cette bataille se rattache à la bataille principale et ait eu lieu peut-être dans la nuit qui précéda immédiatement l'action principale; peut-être toutes les circonstances de l'action principale prouvent-elles le contraire.

(40) Selon Grégoire (II, cap. 7), Anianus sauva réellement la ville. Trois fois, pendant sa prière mentale, il fit examiner du haut des murs : *si Dei miseratio jam succurrat.* A la troisième fois les explorateurs virent *a longe quasi nebulam de terra consurgere.* Alors le prêtre s'écria : « *Dei auxilium est* ! »

(41) Les *Campi Catalaunici* s'appelaient aussi, comme le dit Jornandès, *Mauricii campi*, ou, comme le dit Grégoire, *campus Mauriacus.* Idatius (*in Chronic.*) ne laisse pas de doute ; *Campi Catalaunici, haud longe de civitate, quam effregerant, Mettis.*

(42) Jornandès (cap. 37) : *Diffidens suis copiis, metuens inire conflictum, intusque fugam revolvens, ipso funere tristiorem.*

(43) *Quod ejus obviabat motibus.* Et par quel autre moyen que par une contre-ligue !

(44) Idatius (*in Chronico*) : *Bellum nox intempesta diremit.*

(45) Jornandès ajoute : *si senioribus credere fas est.* Mais il dit aussi que le *rivulus* devint un *torrens*, seulement par le sang, *non auctus imbribus, ut solebat*, malgré la *nox intempesta* d'Idatius.

(46) Il n'est nullement question des actions des Ostrogoths, des Gépides et d'autres peuples teutoniques du parti d'Attila, si ce n'est que Jornandès dit que Théodorich fut tué par un Ostrogoth, Andagis. Si les Wisigoths avaient été serrés de près par les Ostrogoths, comment, quittant l'aile, auraient-ils pu se tourner contre le centre ?

(47) Le bûcher fut construit, selon Jornandès, *equinis sellis*; selon l'*Historia Miscella, ex equitatoriis sellis*, mais seulement le jour suivant.

(48) Jornandès (cap. 49) : *Aetius similiter noctis confusione divisus, quum inter hostes medios vagaretur*, rel. Du reste je ne doute pas que Gibbon ne regarde cette idée comme *ridiculous* (*Decline and fall*, ch. 35, note 33) : mais cela ne peut m'en faire départir.

(49) Ce tableau appartient au bon Jornandès. Comme il est rarement poétique, il faut lui en savoir gré.

(50) Jornandès l'oublie. Attila, *discessione cognita Gothorum*, resta encore assez longtemps dans son camp. *Sed ubi* hostium absentia (Aétius est donc aussi parti) *longa silentia consecuta, erigitur mens ad victoriam, gaudia præsumuntur, atque potentis regis animus ad antiqua fata revertitur.* Puis Attila, *cernens hostium solutionem per partes*, marche aussitôt sur l'Italie. — Grégoire de Tours, afin que les Franks ne se retirent pas sans avoir rien fait, dit aussi que le roi des Franks fut repoussé par Attila dans ses terres, *simili et Francorum regem dolo fugavit*; puis *Aetius spoliato campo* (cela signifie peut-être qu'il pilla le camp d'Attila) *victor in patriam cum grandi est reversus spolio.*

CHAPITRE X.

(1) *Historia Miscella* : *Pannonias repedavit.* Prosper (*in Chron.*) : *redintegratis viribus Italiam ingredi per Pannonias intendit.* Selon les autres auteurs, il marcha sur Aquilée du champ de bataille même de Catalaunum.

(2) Jornandès (cap. 42) : *Diu multoque tempore obsidens.* — *Historia Miscella* (*l. c.*) : *Quam continuo* trienno *obsidens.* Gibbon : three *months were consumed without effect.*

(3) Prosper (*in Chron.*) : *Nihil duce nostro Aetio prospiciente, ita ut nec clausuris Alpium, quibus hostes prohiberi poterant, uteretur.*

(4) Idatius (*in Chron.*) : *Hunni, divinitus partim fame, partim morbo quodam, plagis cœlestibus, feriuntur, missis etiam per Marcianum principem Aetio duce cæduntur auxiliis*, rel. — Isidorus *Hispalensis* (dans Grotius, p. 717) fait fuir (*fugiunt*) les Huns de la Gaule en Italie : *qui ibi partim fame, partim cœlestibus plagis percussi, misso insuper a Marciano imperatore exercitu, forti plaga cæduntur, affectique nimium sedes proprias repetunt.*

(5) C'est la quatrième lettre du Ier livre *Variarum* (p. 13). Il n'y a pas de trace du temps de l'ambassade. Elle est dirigée *ad Attilam armorum potentem*, et cela suffit. *Pacem rettulit desperatam.*

(6) Jornandès a seulement *Leonem papam.* Dans Prosper figurent à côté du *summus sacerdos, beatissimus papa Leo*, les deux autres hommes, *consularis Avienus, et præfectorius Trigetius.*

(7) L'*Historia Miscella*, dans le complément de la Bibliothèque ambroisienne (Murator., I, p. 98) donne le fait comme une tradition : *fertur itaque.* Je ne sais d'où Baronius a appris que l'autre personnage était l'apôtre saint Pierre : je ne puis non plus apprécier l'assertion : *alii textus habent, duos viros apparuisse.* Le tableau si beau, si délicatement flatteur pour le pape Léon X, de Raphaël, où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul arrivent du ciel et ne sont visibles que pour Attila effrayé, tandis que ses Huns ne portent que des regards terrestres sur le geste de leur maître, ne m'est connu malheureusement que d'après Volpato.

(8) Gregor. Turon. (II. cap. 5 et suiv.)

(9) La première indication : Jornandès (cap. 49) : *qui — nec non utraque romanæ urbis imperia captis civitatibus terruit ; et ne præda reliqua subderent ; placatus precibus, annuum vectigal accepit.* La seconde se trouve au ch. 42. — L'*Historia Miscella* (*l. c*).

ne parle des relations avec Honoria qu'*après* la retraite d'Attila d'Italie. ATTILA, *Italia relicta, Pannonias repetit, ad quem Honoria — suum eunuchum dirigit, quatenus eam sibi a fratre in matrimonium extorqueret. Accepto itaque hoc Attila nuncio, quia jam Italiæ fines excesserat, nec statim fatigato exercitu regredi poterat, mandat Valentiniano imperatori*, rel.

(10) Dans le chapitre 43.

(11) MASCOU dit très-bien : « Dans l'histoire ancienne, Marius déplorant son infortune sur les ruines de Carthage n'est pas aussi remarquable que *Gensericus* partageant les trésors du *Capitolium.* »

(12) Achetée. Valentinien l'avait obtenue pour la Pannonie et l'Illyrie. Enlevée, Maxime l'avait forcée à l'épouser après le meurtre de Valentinien.

(13) On prétend qu'elle appela Giserich. PROCOPE, qui est toujours heureux lorsqu'il peut raconter des anecdotes et des aventures, connait très à fond ces faits. Il connait même les conversations du lit conjugal. On avait une si malheureuse idée de cette époque que même des rois comme Attila et Giserich, sont représentés comme les instrumens de passions étrangères et vulgaires; mais Attila ne pouvait non plus être seul avec Honoria.

CHAPITRE XI.

(1) JORNANDES (cap. 50) : *Filii Attilæ, quorum per licentiam libidinis pene populus fuit, gentes sibi dividi æqua sorte poscebant.* La *Vita Severini* que nous avons sous le nom d'EUGIPPIUS dit au commencement : *primum inter filios Attilæ de obtinendo regno magna sunt exorta certamina*; elle ne donne rien au delà ; mais en général cet ouvrage n'a aucun caractère historique. Le monde n'y existe et n'y est représenté que pour célébrer le saint homme, et de telle façon qu'il ait beaucoup d'occasions pour des miracles de toute nature. Il ne peut donc servir de base à aucun développement historique, ni à prouver aucun fait. Il est aussi évidemment postérieur au temps auquel on a coutume de l'attribuer.

(2) JORN. (*l. c.*) : *velut vilissimorum mancipiorum conditione tractari.*

(3) Id. (cap. 38) : *Ardaricus, qui ob nimiam fidelitatem erga Attilam ejus consiliis intererat.*

(4) Id. (cap. 50) : *sed et cæteras* (gentes) *quæ pariter premebantur.*

(5) Id. *ib. Bellum committitur in Pannonia, juxta flumen cui nomen est Netad.* Mais Attila avait repassé le Danube : comment un combat aurait-il donc pu s'engager en Pannonie?

(6) JORNANDÈS dit, il est vrai, très-expressément : *Gepidæ totius Daciæ fines potiti*; mais déjà cette addition : *Hunnorum sibi sedes vindicantes* montre assez clairement combien peu cette donnée est exacte.

(7) On peut le supposer ainsi d'après les relations des Langobards avec les Gépides et les Hérules (*Hist. Miscella.* XIV; — PROCOPIUS, (*De bello gothico* II, cap. 15).

(8) Car d'après JORNANDÈS, il semble que les Goths en Pannonie ne confinaient pas immédiatement aux Bavarois, dont il sera bientôt question. Le Rugiland de PAUL DIACRE doit s'être étendu sur les deux rives du Danube, comme le prouvent les entreprises postérieures d'Odovaker.

(9) Il ne résulte d'aucun passage que les Thuringiens aient jamais atteint la rive du Danube. Si EUGIPPIUS (*In Vita sancti Severini*, cap. 27), parlant de Passau, *Batavis*, a cette expression : *Thuringis irruentibus*, elle ne prouve certainement pas que les Thuringiens aient demeuré ou se soient établis dans le voisinage du Danube ou même en face de Passau ; car 1° l'autorité historique de cet ouvrage est très-douteuse ; 2° la conjecture qu'il faut lire *Turcilingis* est très-vraisemblable ; 3° ce passage parle aussi des Allemanni (vraisemblablement des Mark-Mannen) près de Passau, et 4° il n'en suit pas que tous ceux qui passent le fleuve demeurent sur ses rives. Le *Geographus Ravennas* fait sans doute couler *per Thuringorum patriam* dans le Danube deux fleuves, *quæ dicuntur Bac et Reganum*, mais un écrivain anonyme, dont on ne sait pas à quelle époque il vécut et qui prouve à chaque pas qu'il n'a pas eu de bons documens, ne peut rien décider. Et si l'on ne sait que faire de *Bac*, pourquoi admettrait-on *Reganum ?* Les siècles postérieurs montrent les Thuringiens dans d'autres limites.

(10) Je ne crois pas ceci sur le témoignage du prétendu EUGIPPIUS, mais parce que cela était dans la nature des choses. L'idée de cet écrivain ou plutôt de l'ouvrage qui porte son nom est évidemment inexacte et ne peut être mise d'accord avec l'état des choses.

(11) JORNANDES (cap. 53) : *quia Dalmatiis Suevia vicina erat, nec a Pannoniis multum distabat, præsertim ubi tunc Gothi residebant.* Mais peut-être les mots *Pannoniis* et *Dalmatiis* ont-ils été transposés.

(12) Les Bavarois seraient donc des Mark-Mannen? je pense que oui; de la Bohême, où sans doute les Suèves dominans sous le nom de Marcomans peuvent, dans le cours de près de cinq siècles, s'être mêlés de plus d'une manière aux anciens habitans. Ceci explique aussi ce qu'il peut y avoir d'origine celtique dans les noms et dans les mots.

(13) Et ainsi nous arriverions aussi d'une manière assez concevable au fameux Nordgau. Il fut le reste du pays originaire des Bavarois lorsque la Bohême fut perdue.

(14) Le *Hunnivar* n'était pas l'empire des Huns, mais c'était l'organisation défensive contre les Huns, et ce mot n'est pas tiré de la langue des Huns, mais de celle des Goths. Si ce point pouvait être douteux, on trouverait la preuve dans JORNANDES, (cap. 52) : *quæ* (pars Hunnorum) *in fugam versa, eas partes Scythiæ peteret, quas Danubii amnis fluenta prætermeant, quæ* (par conséquent le Danube, et sans doute le Danube surveillé, parce qu'autrement le fleuve s'appelait précisément le Danube) *lingua sua Hunnivar appellant* (Ostrogothæ).

Car Jornandès ne s'occupe dans ce chapitre que de la *gens Ostrogotharum*, et il ne songe qu'à elle.

(15) Dans Sidonius Apollinaris figure à plusieurs reprises le *piratus Saxo*, le *cærulus Saxo*; dans Grégoire de Tours aussi; mais les actions et les relations sont inconnues ou incertaines.

(16) Gregor. Turon. (II, cap. 27) : *Fuit autem etGundeuchus rex Burgundionum ex genere Athanarici, regis persecutoris, de quo supra meminimus*. Mais je ne sais pas ce qu'il en est de cet *ex genere*. Grégoire a parlé (II, 4) d'un *rex persecutor Athanaricus*.

(17) Gregor. Turon. (II, cap. 7) : *simili et Francorum regem dolo fugavit*. — (II, cap. 12) : *de hujus* (Chlogionis) *stirpe quidam Meroveum regem fuisse adserunt*.

(18) Ce nom a du rapport avec la mer; cela ne souffre aucun doute. Comme un individu pouvait tirer son nom de la mer, un roi peut tout aussi bien avoir tiré d'elle son surnom et l'avoir transmis à sa race. Qui peut décider ce point ! Le long des côtes, entre elles et l'Escaut, les Franks que conduisit plus tard Chlodwig semblent s'être avancés, et le tombeau de Childérich a été découvert à Tournay (*Turnacum*). Comparez la note 53 du chap. III du livre IV.

(19) *Merovingi seu Criniti !* Plusieurs récits montrent que les rois portèrent leurs cheveux en tresses comme une distinction d'après laquelle on les reconnaissait. *Crinium flagellis per terga demissis*. — *Cum ignorarem quisnam esset, a cæsarie prolixa cognovi Chlodoveum*. Couper la chevelure, c'était, comme la suite le fera voir, un acte étroitement lié à la déposition.

(20) *Histor.Franc.Epitom. per* Fredegarium (cap.9); Du Chesne (I, p. 726).

(21) Gregor. Turon. (II, cap. 12.); *Hist. Franc.Epit.* (cap. 11) Aimoinus (I, cap. 7 et 8).

(22) Gregor. Turon. (II, cap. 18). Je ne doute nullement que l'*Odovacrius cum Saxonibus* de Grégoire ne soit le même Odovaker qui mit un terme à l'empire romain et dont il va être question. Grégoire avait entendu parler de cet homme; il avait entendu parler de son expédition en Italie; il le met donc en rapport avec les peuples qu'il connaissait le mieux et le fait marcher sur l'Italie contre les Allemanni, lui, le Saxon en alliance avec Childérich le Frank. Et ainsi tout était parfaitement en ordre.

CHAPITRE XII.

(1) Jornandès (cap. 52-55).

(2) *Vita sancti Severini ab* Eugippio *scripta* (cap.7): *quidam barbari cum ad Italiam pergerent promerendæ benedictionis ad eum intuitu diverterunt : inter quos et Odovachar* (plus loin il est appelé *Odobagar*) *qui postea regnavit Italiam, vilissimo tunc habitu, juvenis statura procerus advenerat. Qui dum se, ne humile tectum cellulæ suo vertice contingeret, inclinasset, a viro Dei gloriosum se fore cognovit. Cui etiam valedicenti : « Vade, inquit, ad Italiam, vade, vilissimis nunc pellibus coopertus, sed multis cito plurima largiturus. »* La même chose se trouve en gros dans Paulus diaconus et dans l'*Historia Miscella*.

(3) *Hist. Byzant. Script*. (I, p. 33). Il est dit, il est vrai, d'Édekon : ὡς τοῦ Ὀνηγησίου ἀναβεβηκέναι τὸν Ὀρέστην πολύ. Mais cette parole fut dite à l'ambassadeur de l'empire d'Orient, et a pour cette raison peu d'importance même si on la comprend bien. Peu après il est dit : Ἐδέκων καὶ Ὀρέστης, καὶ Σκόττας, καὶ ἕτεροι τῶν ἐν αὐτοῖς (SC. Σκύθαις) λογάδων, ἧκον κ. τ. λ. Édekon est donc réuni à Oreste. La circonstance que les Romains cherchèrent à faire d'Édekon un traître envers Attila semble prouver qu'il n'était pas Hun.

(4) Dans l'*Anonym*. Vales. ad Ammian. Marcell.

(5) Jornandès (*De reb. get*., cap. 46). Id. (*De regnor. succes*., apud Murator., *Script. rer. Ital*., I, p. 239.

(6) Ceci semble résulter de Paulus diaconus (*De gestis Longob*., cap. 19).

(7) Procope (*De bello goth*., I, cap. 1) connait, il est vrai, ces chefs d'une manière particulière; mais il sait aussi que les Romains attirèrent, indépendamment des Alains et des Goths, des Σκίῤῥοι ἐς ξυμμαχίαν, et que la déposition d'Augustule en fut le résultat.

(8) Il savait sans aucun doute ce qu'Oreste avait été près d'Attila, αὐτὸν διάκονα τε καὶ ὑπογραφέα εἶναι Ἀττήλα.

(9) Jornandès dit *rex gentium*, c'est-à-dire en Italie.

(10) Gregor. Turon. (II, cap. 27 et 41).

(11) En exceptant peut-être la domination des Sarrasins en Espagne.

LIVRE VI.

RÉUNION SUCCESSIVE DES PEUPLES TEUTONIQUES. — ASSOCIATIONS DURABLES DU PEUPLE TEUTSCH.—CONFUSION ET DANGER.—FONDATION ET DESTRUCTION.—GRANDS AGRANDISSEMENS DE L'EMPIRE DES FRANKS.

CHAPITRE Ier.

SITUATION DU MONDE APRÈS LA RUINE DE L'EMPIRE ROMAIN. — POSITION DES PEUPLES TEUTONIQUES.

La lutte de six siècles entre les peuples teutoniques et les Romains est décidée, et le sort s'est prononcé selon les lois éternelles de la nature et de l'humanité. La décision avait été prévue par l'intelligence humaine; elle était désirée par le cœur de l'homme. L'annonce de la ruine de l'empire romain remplit donc, comme une joyeuse nouvelle, l'âme humaine de satisfaction et de joie; mais la joie est mêlée de douleur, et à la suite de la satisfaction se place une inquiète curiosité. Même après la ruine de l'empire, Rome reste encore la ville éternelle. Il est impossible à l'investigateur de prendre congé d'elle, qu'il cherche à connaître l'histoire de tel peuple ou celle de tel autre. A peine, debout sur les ruines, porte-t-il ses regards autour de lui que l'ancienne colère disparaît de l'âme et fait place à l'examen et à la tristesse. Du milieu de cette immense destruction, le génie de l'histoire s'élève et conduit l'esprit ébranlé à travers le cours des temps; il le conduit à travers les champs de sang et de combat en lui faisant passer en revue une longue série de héros couronnés de gloire, une foule innombrable d'admirables œuvres de l'art et du génie, dans les anciens jours de la simplicité et de la vertu, au milieu de cette assemblée de rois, pleine d'austérité, de grandeur et de force, qui dans la dernière extrémité n'oublia pas sa sagesse, à qui la modération ne manqua pas dans la plus haute fortune, qui nourrissait la grande pensée de la réunion de tous les peuples sous une même loi et dans de mêmes efforts. Et arrivé là, le retour lui est pénible vers les ruines de cette grandeur et de cette magnificence. Cet effrayant destin s'étendit sur les fautes et les crimes des temps antérieurs, et la table d'airain de l'histoire nous montre en nous consolant et en nous tranquillisant le remède dans la modération, la vertu et la simplicité de mœurs; elle nous fait voir, en nous avertissant et en nous menaçant, le danger du bonheur, la corruption de la passion et l'impuissance des créatures humaines contre la force redoutable avec laquelle l'esprit divin de la vérité et de la justice passe à travers la vie des hommes.

Mais si maintenant l'investigateur, pénétré de ces doctrines, dirige ses yeux au delà du présent, dans l'avenir, que se présente-t-il qui puisse éclaircir son regard et réjouir son esprit? La religion chrétienne seule assure des consolations pour le moment, comme des espérances et une perspective pour le temps qui

se présente. Sa sainte lumière est brisée, il est vrai, et troublée; le nombre de ceux qui résistent est grand, et même parmi ses partisans régnait de côté et d'autre une sauvage fureur de lutte que le malheur même du temps ne pouvait resserrer: elle pénétrait toujours plus profondément dans les âmes; elle avait gagné assez de force et d'espace pour être propre à la résistance et prête à la victoire, et sa source première, jaillissant de l'éternel rocher qui porte l'humanité, coule pure et claire, et ne peut être ni affaiblie ni détruite par la folie et l'orgueil; elle attire l'investigateur avec d'autant plus de puissance qu'il lui est impossible de trouver hors d'elle quelque soutien, car au delà d'elle on ne voit que dissolution et choses à naître : rien de solide et rien de déterminé; aucun peuple dans sa libre nationalité, aucun État dans des limites assurées, aucune langue dans une pureté à l'abri de toute atteinte, aucun ordre et aucune loi, aucun droit et aucune puissance (1). Partout la désolation et la violence, la confusion et l'abrutissement; partout des passions désordonnées, des vœux sauvages, la désolation et la misère. La vie a perdu son ancien éclat et ses anciens charmes, sa joie et son ornement, et s'il se montre des forces nouvelles, elles manquent de base et d'appui, de direction et de conduite. Cela ne peut être autrement : un long temps de rudesse et de cruauté s'annonce, un temps de luttes et d'efforts inutiles, un temps de sombres mouvemens et de passions confuses. L'esprit de l'humanité ne chancelle pas dans sa carrière et ne perd jamais le but qui lui a été marqué par la main de l'éternelle sagesse; mais il ne parvient à s'élever au-dessus de la rudesse et de la confusion que par beaucoup de luttes et de combats, et ce n'est qu'au milieu d'atrocités et d'horreurs qu'il réussit à surmonter l'une et l'autre et à organiser une vie régulière, par le droit et les lois, en peuples de caractère propre et en États assurés (2).

La partie orientale de l'empire romain fut sans doute ébranlée d'une manière formidable par les tempêtes du temps; mais l'orage s'était apaisé pour elle et avait trouvé un autre point sur lequel il pût fondre. L'empire d'Orient continuait donc à subsister et embrassait une masse de pays qui s'étendait au loin. Cet empire toutefois, dans sa nature et dans son organisation, était de beaucoup inférieur à l'empire d'Occident. Dès son origine, il avait manqué d'une âme qui lui donnât de la vie: c'était l'œuvre étrange d'une force brutale et de l'arbitraire; le crime en était le fondement, la destruction la colonne, le caprice la distribution et le hasard l'ordre. De plus, sur ce malheureux empire pesait tout le poids de la corruption sous laquelle Rome avait péri. Il pouvait exister encore, mais il ne pouvait se maintenir; il pouvait briller, mais il n'avait pas de force; c'était un somptueux monument d'une antique grandeur et d'une antique magnificence que sa corruption même nourrissait. Partout manquaient une vie fraîche et d'actifs progrès (3).

Sur le nord de l'Europe s'étend toujours encore l'ancienne nuit, et son obscurité était devenue plus profonde encore par la destruction des relations antérieures. Personne n'avait le temps de s'inquiéter de pays si lointains, car chacun était occupé de sa propre misère; personne ne pouvait non plus porter ses regards sur des pays si lointains, car les objets les plus voisins brisaient la vivacité du coup d'œil. Les pays au delà de la mer Baltique étaient encore tout entiers en dehors de l'horizon de l'histoire. Les relations mêmes des temps postérieurs n'éclaircissent rien et ne justifient aucune conjecture. La fable et l'invention trouvèrent d'autant plus facilement ici un sol qui leur convenait, et elles s'en sont emparées avec toute leur force et peu s'en faut qu'elles ne se soient entièrement introduites dans les recherches de l'histoire (4). Tandis que la lumière du christianisme pénétrait toujours plus avant avec plus de force et menaçait de dissiper à jamais les anciennes ténèbres de la superstition, il s'éleva dans cette contrée une nouvelle mythologie dont la jeune vigueur offrit un puissant asile à la superstition qui reculait et qui a couvert pour toujours de son ciel si riche ou entouré de ses rayons les affaires des hommes.

De ce côté-ci au contraire de la mer Baltique ont dû avoir lieu de grandes et formidables luttes qui s'étendirent au loin; il s'agissait parmi les peuples d'être ou de n'être pas. Tandis que les hordes nomades de l'Asie, attirées dans une nouvelle direction par l'heureuse témérité des Huns, ne cessaient pas de poursuivre la perspective qui semblait leur être ouverte (5), les peuples de race slave cherchaient à briser le joug qui leur avait été im-

posé par des peuples teutoniques et à gagner la place qui leur était due, et leurs efforts ne furent pas vains. Le monde de peuples slaves, qui se montre bientôt sur le sol qui jadis avait été possédé ou dominé au loin ou partout par des peuples teutoniques, ce monde qui s'étendit dans la suite avant dans le Teutschland, jusqu'à l'Elbe, jusqu'à la Saale, jusqu'aux montagnes de Fichtel et au delà, jusqu'à l'Inn, jusqu'à la pointe de la mer Adriatique, ne peut sans de longues et violentes tempêtes s'être élevé, s'être organisé et formé tel qu'il paraît plus tard dans l'histoire, bien que plus d'une trace de confusion témoigne de son origine. Les peuples teutoniques ont péri; ils ont été anéantis ou soumis, et si personne n'a fait connaître les actions par lesquelles ils étaient arrivés à la domination, personne non plus n'a conservé la tradition des maux au milieu desquels ils ont perdu le pouvoir et l'existence (6); mais dans les relations des temps postérieurs, l'esprit de ces événemens continua de vivre lorsque le souvenir en eut disparu depuis longtemps de la mémoire des hommes, et entre les peuples teutoniques et les peuples slaves il y eut une amère inimitié que le christianisme lui-même ne put adoucir que légèrement et qui ne commença à s'éteindre que lorsque l'équilibre fut rétabli, lorsqu'on eut acquis des frontières naturelles, lorsque l'impuissance et les malheurs eurent réconcilié les deux partis (7).

Les peuples teutoniques qui se maintenaient encore sur le sol antique de la patrie, sans domination et sans être dominés, continuèrent à vivre dans leur nationalité héréditaire; mais ils avaient été tous plus ou moins interrompus dans leur développement naturel, et entraînés par les grands événemens que nous avons racontés dans des relations qui causèrent nécessairement des bouleversemens dans leur nature propre et dans leurs mœurs nationales.

Il fut peut-être donné aux Saxons, à cause de leur position éloignée, de maintenir et de continuer la vie nationale sans être forcés, sans être domptés, dans de paisibles efforts; et cependant leur confédération elle-même avait été l'œuvre de ce temps de violence qui les avait aussi saisis dans sa course. Les anciens liens de la nature étaient brisés, et de nouvelles relations sociales s'étaient introduites qui avaient nécessité et nécessitèrent encore des changemens dans les institutions et d'autres usages. Leur position n'était plus non plus la même qu'autrefois. Du côté de l'est s'avançait une nouvelle puissance qu'ils ne pouvaient ni calculer ni apprécier (8). Au sud, les relations avec les Thuringiens étaient réellement différentes des relations qui avaient existé dans les temps antérieurs; des discussions s'élevèrent pour les montagnes du Hartz, jadis le noyau de la confédération des Chéruskes, comme pour les frontières des peuples; les anciens souvenirs ne s'étaient pas évanouis et les cantons méridionaux étaient aussi peu oubliés des cantons septentrionaux que les cantons du nord l'étaient de ceux du sud (9). Les Franks à l'ouest, qui auparavant déjà, malgré la paix commune, avaient des dispositions peu amicales, étaient devenus ennemis depuis que l'empire romain était tombé en ruines. La conquête de la Gaule par les Franks donna, il est vrai, aux Saxons le sujet et l'occasion d'étendre leur confédération et de rattacher certains cantons franks à cette ligue, tandis qu'elle permit aux Frisons de retourner à l'ancienne indépendance dans leurs demeures éloignées; mais par là l'inimitié avec les Franks, qui avaient pris possession de la Gaule, ne fut pas affaiblie (10). Enfin la lutte dans l'île de Bretagne même ne laissa pas d'exercer plus d'une réaction sur la partie des hommes qui avaient entrepris la conquête de cette île éloignée et osèrent continuer, non sans succès, une lutte sanglante de destruction.

Les peuples à l'est des Saxons et des Thuringiens étaient exposés aux dangers et à l'oppression, et à peine en est-il un qui ait échappé à la soumission (11). Les Thuringiens avaient leur part de ces embarras, parce que la puissance incalculable des Slaves s'approchait de leurs frontières. De plus, leur confédération avait été produite aussi par des circonstances dont la violence peut avoir exercé une influence destructive sur la formation et le perfectionnement de leur vie primitive. En même temps ils étaient entraînés vers le Midi dans de nouveaux liens qui eurent sur leur vie antérieure une action désastreuse (12); et les conquêtes de leurs voisins occidentaux, les Franks et les Allemanni, ne pouvaient non plus rester sans de grandes conséquences pour l'état intérieur de leur vie (13).

Le Danube voyait au loin en descendant ses rives une série de peuples qui, soulevés en majeure partie par les brusques vicissitudes de

grands événemens, ne peuvent s'être rencontrés sans étonnement sur le sol où ils s'étaient pressés les uns contre les autres. Aucun d'entre eux n'avait encore trouvé une position solide; aucun encore n'avait atteint ses frontières. Les Gépides se présentaient comme une dangereuse excroissance du monde germanique, presque en dehors du cercle qu'il pouvait encore remplir. Voisins de leur antique ennemi si rusé et si habile à provoquer, menacés sur leurs derrières par les peuples slaves et mis en danger d'un côté par le contre-coup de l'irruption des Huns, ils n'avaient même pas de l'autre côté des voisins teutschs qui pussent se tenir auprès d'eux sans jalousie ou sans hostilité. Les Ostrogoths étaient impliqués avec l'empire romain d'Orient dans des discussions et des guerres qui ne pouvaient cesser tant que des Teutschs et des Romains seraient en contact. Il ne manquait pas d'anciennes matières à querelles de toute espèce; de nouveaux motifs ne cessaient de s'y joindre. Les temps d'Alarich n'étaient pas revenus; mais la position des Ostrogoths envers l'empire romain n'était pas bien différente de la position que les Wisigoths avaient eue quatre-vingts ans auparavant. Leurs relations mêmes avec l'Italie étaient très-équivoques, car Odovaker, par modération ou par nécessité, laissait douter s'il se proposait de rétablir l'empire romain avec des forces teutsches, s'il voulait servir l'empereur, ou s'il avait le dessein de former un empire teutsch; et bien que ses efforts pour conserver les Alpes résultassent de la nature des choses, les Goths et les autres peuples teutschs de cette contrée, n'oubliant pas les temps antérieurs, ne pouvaient y voir qu'une œuvre hostile et dangereuse contre laquelle leur puissance devait rester dirigée. Les Langobards aussi s'étaient établis loin du sol de leur patrie sur une terre étrangère; ils ne trouvaient d'appui et de protection que dans la renommée de la terreur de leurs armes, qu'ils cherchaient à maintenir par des mœurs grossières et une manière cruelle de faire la guerre. Mais ils aspiraient à l'air et à l'espace, et semblent, afin de n'être pas sans secours en cas de malheur, avoir entretenu quelques relations avec leur peuple, qui appartenait à la ligue des Saxons et y avait perdu son nom. Plus dangereuse encore était la position des Rugiens, des Hérules, des Scyres et des Turcilinges, car ils étaient entièrement détachés de leur ancienne patrie; le retour leur était fermé; leur peuple était détruit; ils se trouvaient, sans avoir un terrain ferme sous leurs pieds, comme poussés à une œuvre aventureuse; il fallait nécessairement qu'ils s'usassent sous la pression de forces hostiles et qu'ils périssent dans des luttes soutenues pour leur conservation. Un sort plus heureux n'était échu qu'au jeune peuple des Bavarois. Prenant pour point de départ le sol natal, il s'était rendu maître du pays voisin et avait étendu par là ses possessions. Il vivait dans des relations conformes à la nature. Ses frontières étaient données. Il se tenait sur un terrain solide; ses destinées se rattachaient par un lien indissoluble au sort des peuples qui vivaient dans le véritable Teutschland. Les derrières étaient assurés; le côté occidental ne l'était pas moins, parce que les Allemanni n'y portaient pas leurs efforts, mais avaient une direction opposée; les Alpes aussi devaient dans la suite du temps faire valoir leurs droits; à l'est seulement un danger le menaçait. La vicissitude des événemens put aussi changer les relations des Bavarois; une grande partie de l'ancienne patrie put être perdue; ils ne se trouvèrent pas dans une position pire que celle des Thuringiens et des Saxons, et il resta toujours des débris qui présentèrent un solide appui (14).

Dans les pays méridionaux, en Italie, dans une grande partie de la Gaule, en Espagne, en Afrique même, où jadis Carthage avait fleuri et régné avec puissance, existait un état de choses qui, après que toutes les relations eurent été changées, menaçait d'introduire de nouvelles et grandes modifications. Les empires étaient construits sur le sable et manquaient de toute base morale ou naturelle. C'étaient des créations aventureuses que le hasard semblait avoir jetées là. Les Teutschs souverains et les habitans vaincus, appelés Romains, bien qu'ils vécussent mêlés et confondus, restaient partout entièrement distincts les uns des autres; ils n'avaient de commun que le sol qu'ils foulaient et la lumière du soleil dont ils jouissaient; la religion même ne les réunissait pas. Tous, il est vrai, pliaient les genoux devant le Dieu crucifié, mais ils différaient dans la manière de l'honorer, et ils oubliaient dans la lutte passionnée des opinions que ses commandemens étaient les mêmes pour tous. Les

Teutschs avaient admis les idées d'Arius; les Romains restaient fidèles aux doctrines de ses adversaires. Et moins le grand mystère dont on avait fait le sujet de la discussion était concevable, plus le zèle était âpre des deux côtés, plus l'hérésie était aveugle, plus la persécution était opiniâtre. L'intelligence humaine ayant une fois fait irruption dans le cercle de la foi ne trouvait plus de voie pour revenir sur ses pas; elle fut toujours poussée plus avant par son invincible nature dans un labyrinthe inextricable. Tout le reste eût peut-être été nivelé par le cours du temps : les langues, les mœurs, le droit et les habitudes se seraient mêlés et transformés en une nationalité nouvelle; la perte même de la propriété dont les conquérans s'étaient mis violemment en possession (15) aurait été oubliée dans la succession des générations. Mais la religion maintint d'autant plus ces hommes dans un état hostile que les différentes opinions parvinrent à se formuler d'une manière plus tranchée les unes contre les autres. C'est par la religion que les conquérans et les sujets furent continuellement maintenus dans leur ancienne position hostile; bien plus, ils furent par elle poussés à une position plus hostile encore, et le temps avait presque perdu sa puissance de conciliation. Dans cette position, tout était contraire aux Teutschs. Les Romains leur étaient supérieurs par leur nombre et par leurs institutions, par leurs connaissances et par leurs arts, par leur goût et leur délicatesse; l'ancien dédain pour les barbares n'était pas encore oublié, et la crainte de la violence et un sentiment de honte et d'impuissance, peut-être aussi le découragement et le désespoir d'un avenir meilleur les tenaient seuls dans l'obéissance; car les Teutschs savaient bien qu'ils n'avaient que leur épée et qu'ils attendraient vainement des secours de la patrie qu'ils avaient quittée et qui les avait oubliés, et pour cette raison ils se rejetèrent entièrement sur leurs armes, et trompés par le succès de leurs exploits, ils s'abandonnèrent à une folle confiance en eux-mêmes, qui plus d'une fois dégénéra en orgueil, en arrogance, en brutalité, en cruauté, en vice et en crime, et rendit la vie triplement déplorable.

De tels empires ne pouvaient durer; leur ruine était dans leur origine. Ils subsistèrent tant qu'il ne se trouva personne qui entreprît de les renverser; ils durent s'écrouler dès qu'un ennemi s'approcha d'eux. Pour eux des actes de bravoure purent être accomplis; leur salut était contraire à la nature des choses humaines (16).

La position la plus dangereuse était celle de la domination d'Odovaker, par le voisinage des turbulens peuples teutoniques des pays sur le Danube. La modération et la douceur ne sont des vertus pour un nouveau dominateur que lorsque le monde partage la conviction de la supériorité de sa puissance; elles sont peu considérées si elles semblent résulter de l'embarras et de la faiblesse. Odovaker ne pouvait donc trouver en elles un moyen de défense tout en s'assurant l'estime des temps postérieurs. La position la plus aventurée était celle des Vandales qui, sortis volontairement peut-être du nord-est du Teutschland, n'avaient trouvé de repos devant la force des relations que dans les brûlans déserts de sable de la Numidie. Ils avaient fondé leur empire au milieu de cruautés et d'atrocités par suite de la malheureuse situation où ils se voyaient à l'égard de la perfidie romaine, et où il ne leur restait d'autre issue qu'un chemin à travers le sang et la destruction; et ils cherchaient à maintenir et à affermir cet empire par les mêmes moyens, soit par nécessité, soit par férocité; mais ils eurent le sentiment d'humanité contre eux et minèrent le sol sur lequel ils croyaient bâtir. Les Suèves en Espagne se voyaient pressés dans l'angle nord-ouest de l'Europe, devant l'Océan sans bornes, et ne trouvaient ni un asile devant une force étrangère, ni d'appui contre elle dans leurs propres forces ou dans un secours extérieur. Les Wisigoths portaient en eux le germe le plus vigoureux. Les dispositions qu'ils manifestèrent de bonne heure pour tous les travaux de l'Esprit pouvaient souvent trouver peu d'alimens au milieu de la confusion de leurs expéditions guerrières; mais elles n'étaient effacées ni par leurs malheurs ni par leurs victoires. Il paraît qu'à peine arrivés à quelque repos, ils tournèrent leur intelligence vers des efforts scientifiques et vers toute civilisation supérieure, et le bras ne perdit pas sa force ni la main sa vigueur. Mais plus leur élévation fut sublime, plus fut tranchante l'opposition où ils se trouvèrent avec les anciens habitans de l'Espagne. Ils étaient étrangers et restèrent étrangers; et la violente équivoque par laquelle ils s'étaient mis en

possession du pays dura toujours dans les relations de la vie et resta ineffaçable. Leur Église hérétique s'élevait avec orgueil à côté du vaste édifice de l'orthodoxie, réveillait chaque jour les souvenirs et excitait les âmes. De plus, les Wisigoths avaient augmenté le danger de leur domination en ne prenant pas pour rempart les Pyrénées. Le siége même de l'empire était dans la Gaule. Leurs limites n'étaient pas naturelles et devaient être renversées dès qu'un choc vigoureux serait dirigé contre elles, et dans la dissolution générale, dans les luttes et les pressions des peuples que la nécessité avait produites et qui eurent des suites, ce choc ne pouvait manquer d'avoir lieu. Enfin les Burgundes avaient fixé sur les montagnes de l'Helvétie un empire sans consistance; ils ne trouvaient dans ces montagnes ni appui ni sûreté. Tandis qu'eux aussi restaient en opposition avec les anciens habitans comme une race toute distincte et qu'ils attendaient en vain un renfort de leur patrie, ils ne montraient aucun éloignement pour l'agrandissement de leur petit empire et se jetaient par là au-devant de relations encore plus hostiles. Cernés par des puissances plus grandes, ils ne pouvaient trouver que dans la jalousie réciproque de ces puissances la garantie de leur conservation; ils devaient périr aussitôt que l'équilibre entre ces puissances serait rompu et que la supériorité de l'une n'aurait plus à tenir compte de la jalousie des autres (17).

Tout autre était la position des Allemanni et des Franks. Ils étaient aussi devenus conquérans et avaient imposé leur joug à une partie de l'empire romain. Ils vivaient aussi dans les malheureuses relations de vainqueurs à vaincus avec les anciens habitans du pays conquis, et le paganisme national, auquel ils étaient encore fidèles, n'était pas propre à changer et à rendre plus facile l'état des choses. Ils avaient aussi, comme le reste des Teutschs, fait leurs conquêtes à la manière de leur peuple par des corps de compagnons à la tête desquels étaient des princes libres appelés rois : ces compagnons demandaient tout comme les autres le prix de leurs travaux et de leurs efforts, et c'était aux peuples soumis à payer ce prix. Mais la domination ne leur était pas venue par des courses aventureuses et comme par hasard. Ils étaient, il est vrai, devenus conquérans par nécessité, mais ils ne s'étaient pas laissés contraindre par la force des circonstances à s'établir dans des pays qu'ils n'avaient ni connus ni choisis. Bien plus, se tenant fermes sur le sol de leur ancienne patrie et dans une union constante avec leur peuple, ils ne s'étaient avancés que peu à peu au delà des frontières de leur ancienne patrie dans les provinces voisines de l'empire romain. Leurs acquisitions furent l'œuvre d'une lutte de cinq siècles, qu'ils avaient commencée et continuée pour leur défense, et qui même ne perdit pas sa nature propre lorsque de vastes contrées furent conquises. Une grande partie des pays qu'ils soumirent avait originairement été habitée par des peuples teutoniques, et certainement les artifices des Romains n'avaient jamais réussi à étouffer dans ces peuples l'ancienne nationalité et à extirper la langue tudesque. Dans les villes, les mœurs et les habitudes pouvaient être romaines, devenir ou rester romaines; mais dans les villes mêmes la langue tudesque était partout entendue et comprise, et dans les champs elle était vraisemblablement dominante. Les communications continuelles avec les peuples teutoniques voisins nourrissaient l'ancienne et forte racine et l'empêchaient de dessécher; une grande partie des esclaves dans cette contrée se composait de Teutschs, car l'homme teutsch conservait même dans l'extrême danger la fidélité qui distinguait son peuple : il pouvait éclater cruellement contre la cruauté, mais il n'avait pas de bassesse; il pouvait briser les fers dont il se sentait enchaîné, mais il n'était pas dissimulé, et ne frappait pas son maître à la tête en feignant de le servir. C'est pour cela que les Teutschs obtenaient la préférence, même comme esclaves; ils conservaient une préférence plus grande et plus noble comme guerriers depuis les victoires de César, et on plaçait toujours un nombre plus grand d'hommes teutschs sous les armes romaines; enfin depuis plus de cent ans beaucoup de familles teutoniques avaient trouvé des établissemens sur le sol dévasté de l'empire romain et assuré ainsi au peuple teutsch une grande partie des possessions territoriales. Les Franks et les Allemanni restèrent donc dans un pays ami, dont les parties extrêmes seulement leur étaient entièrement étrangères (19); ils avaient brisé les liens de ce monde et en avaient gagné, non soumis, une

grande partie. Mais la partie étrangère, la partie romaine ou, si l'on peut encore prendre ceci en considération, la partie gauloise, était trop peu importante, trop faible et trop usée pour qu'elle pût former une opposition dangereuse. Les Franks et les Allemanni n'avaient donc guère à concevoir d'autre crainte que celle qu'ils s'inspiraient réciproquement; mais le plus grand danger menaçait les Allemanni. Ceux-ci étaient sans aucun doute épuisés par leur longue lutte de destruction contre les Romains. La force vivace de complément et de rétablissement que l'on vantait en eux (20) avait ses limites, et les grands changemens qui s'étaient accomplis parmi les peuples suéviques, leurs auteurs et leurs alliés, réagissaient nécessairement sur eux et leur enlevaient l'adjonction de nouvelles forces. Par là ils étaient inférieurs aux Franks, leurs voisins, plus grands et plus puissans.

Sous ce rapport, la domination des Franks était donc beaucoup plus sûre et plus solide qu'aucun autre État élevé sur les ruines de l'empire romain; mais leurs relations étaient beaucoup plus compliquées que celles d'aucun autre peuple. Bien que la plupart des hommes de la Gaule conquise fussent des Teutschs, ils vivaient cependant dans un état social et civil qui, formé par les Romains, ne se distinguait pas de l'état auquel étaient soumis les habitans du reste de l'empire romain (21). Cet état social et civil réclamait en partie de la considération, en partie des ménagemens, et en tous cas des considérations de la part des vainqueurs. Les vainqueurs eux-mêmes étaient une troupe de compagnons, formée librement par des hommes libres, à la tête de laquelle était parti le prince ou le duc désormais appelé roi. Sans doute ces hommes avaient entrepris leur course avec l'assentiment de l'État auquel ils appartenaient; il est même possible et vraisemblable que les cantons des Franks ont exercé une plus grande influence sur la formation des derniers corps de compagnons que sur les premiers, parce que les cantons ne pouvaient laisser au hasard la lutte avec les Romains, et parce que, sans s'inquiéter des corps de compagnons, ils se seraient exposés, dans le bouleversement de l'empire romain, non-seulement à perdre leur part du butin, mais aussi à compromettre de nouveau leur sûreté (22). Mais les corps de compagnons, dès qu'ils étaient formés, agissaient à leur gré; ils étaient indépendans des cantons; ils suivaient leurs propres lois (23). Une circonstance remarquable aussi, c'est que le corps de compagnons qui porta le coup décisif, et à la tête duquel Chlodwig renversa le dernier reste de la puissance romaine, n'avait pas été formé probablement dans les cantons primitifs des Franks : il sortit des plus anciens pays conquis de la Gaule septentrionale, de la Batavie, de la Belgique; quelques jeunes hommes seulement de l'autre rive du Rhin se joignirent à lui peut-être et se rangèrent du côté de l'action et du bonheur (24). Et comme ensuite ces corps de compagnons restèrent dans le pays conquis pour défendre ce qu'ils avaient gagné, pour exercer la domination qu'ils avaient acquise par le combat et pour goûter les fruits de leurs exploits, ils se placèrent, à l'égard des fils des pères dont ils descendaient eux-mêmes, à l'égard de leur ancienne patrie, des cantons des Franks, dans une position qui n'avait rien de commun avec les anciennes relations des corps de compagnons avec les cantons. Jadis les corps de compagnons avaient rapporté dans leur patrie le produit de leurs courses, et la patrie avait partagé le bonheur de ses fils comme elle avait compati à leurs infortunes. Mais maintenant la patrie ne tirait rien du bonheur de ses fils, si ce n'est peut-être la joie de la gloire acquise par leurs exploits; ces hommes employaient leur gain à leur fortune privée, et l'administration de cette fortune devait être dirigée de telle façon que l'ancien chef de famille teutsch peut à peine y avoir reconnu le système de son économie domestique et de ses relations sociales. Le monde des Franks embrassait donc trois parties bien distinctes : d'un côté, les usages romains et le droit romain; de l'autre côté, l'organisation teutsche et la liberté teutsche; par-dessus cela, les lois et les usages du corps de compagnons, dont le tronc avait, de ce dernier côté, ses profondes racines, et qui étendait avec puissance sur l'autre son orgueilleuse couronne.

Telle était la situation du monde européen au temps où l'empire romain avait été renversé, par la force des armes, par les peuples teutoniques. L'exposé du développement de si grands troubles est une grande tâche. L'historien du peuple teutsch peut sans doute regarder comme en dehors de son cercle tout ce qui

ne se rapporte pas immédiatement aux peuples qui se sont, dans la suite du temps, élevés ou réunis en un seul peuple teutsch; il lui reste toujours encore un vaste champ, difficile à embrasser d'un coup d'œil, plus difficile encore à distinguer en ses parties. Les peuples de race germanique ne sont pas encore étrangers les uns aux autres. Leurs points de contact sont variés; leurs destinées s'enchaînent par plus d'un côté. Des peuples teutschs qui n'ont pas encore atteint le pays qui leur est destiné, et qui se sont par là séparés des alliés dont un jour se composera le peuple teutsch, ne peuvent lui être indifférens. Tant que le Teutschland ne connaît pas de frontières établies avec d'autres peuples, le Teutschland est où il y a des Teutschs. Ce n'est pas la faute d'un historien teutsch du peuple teutsch s'il doit s'arrêter toujours encore et longtemps dans des pays étrangers plus qu'il ne peut s'arrêter parmi les nations qui, dans le cours du temps, ont formé le peuple dont il a le projet de décrire la formation, la vie, les malheurs et les actions. La position qu'il voudrait prendre lui est interdite; sa curiosité ne trouve pas à se satisfaire: la lumière n'est nulle part, le crépuscule çà et là. De temps à autre, une lueur de ce crépuscule tombe sur les cantons intérieurs du Teutschland; il est donc forcé de le suivre. Peut-il de ses regards percer les ténèbres? Que peut-il voir dans la nuit? Et pourtant la nation existait, travaillait pour arriver à son jour, et remplissait le temps de ses exploits et de ses souffrances.

CHAPITRE II.

LES OSTROGOTHS ET LES ROMAINS. THÉODERICH ET ZÉNON.

De l'an 454 à l'an 488.

Pendant que dans l'occident de l'Europe, l'empire romain s'ébranlait toujours plus et attendait le dernier choc qui devait terminer sa malheureuse existence; pendant qu'Odovaker fondait et cherchait à organiser d'une manière nouvelle sa souveraineté en Italie; tandis que Chlodwig grandissait pour être roi et gagnait, jeune encore, la bataille de Soissons, et par elle tout le pays de la Gaule auquel était encore attachée l'ombre du nom romain, et tandis qu'il s'efforçait d'établir et de former son nouvel empire, il se fit parmi les peuples teutoniques sur le Danube des mouvemens qui, assez importans en eux-mêmes, ne sont pas restés sans influence sur le développement des relations et sur les destinées de la nation teutsche. Ces mouvemens résultaient de l'état et de la position de ces peuples qui avaient été pêle-mêle jetés, par des événemens aventureux, comme par hasard, sur le sol où ils se voyaient les uns à côté des autres; ils eurent leur occasion dans la violence des relations, dans la brutalité de la vie et dans les passions produites et nourries par la guerre; ils durèrent une suite d'années et conduisirent à la fondation d'un grand empire teutsch, qui, bien qu'il n'ait subsisté que peu de temps, ne peut être considéré par l'homme qui pense sans étonnement et sans admiration. Avant que sept ans se fussent écoulés depuis la bataille de Soissons, les petits peuples sur le Danube avaient cessé d'être, Odovaker avait perdu la souveraineté et la vie, et le roi Théoderich ou Diétrich-le-Grand avait formé un empire qui s'étendait avec orgueil autour de la mer Adriatique, renfermait en lui cette mer comme un grand port et se prolongeait des rives dévastées du Danube jusqu'aux fertiles campagnes de la belle Sicile; mais l'histoire de ces événemens est également obscure. L'investigateur voit bien ce qui est arrivé; il lui est toutefois rarement possible d'observer ce qui arrive, et de reconnaître et de suivre la marche des choses et la connexion des événemens.

Lorsque les Ostrogoths, après la chute de la domination des Huns, eurent obtenu la Pannonie de Marcien, empereur d'Orient, ils se firent donner aussi un tribut selon l'ancien usage (1). Par là ils eurent constamment une occasion et un prétexte pour renouveler la guerre dès que la paix leur fut à charge; et un court espace de temps seulement se passa d'une manière paisible. Le tribut promis ne fut pas payé. Les trois frères, Walemir, Théodemir et Widemir, rois des Goths, envoyèrent à ce sujet un message à Constantinople, à l'empereur Léon l'Isaurien, qui pendant ce temps était arrivé à l'empire (2). Les envoyés apprirent que la cour de Constantinople, il est vrai, ne se faisait pas faute de donner des présens, mais que par ceux-ci un autre prince goth, Théoderich, fils de Triarius, était gagné et maintenu en amitié, et que pour cette raison

l'on n'avait pas besoin de tenir compte des trois rois avec leurs Goths.

Jornandès, qui nous instruit de ces détails (3), a oublié de remarquer quel était ce Théoderich, fils de Triarius, et où il régnait ou gouvernait; et ni le byzantin Malchus le rhéteur, qui parle le plus de ce personnage, ni aucun autre écrivain, ne donnent d'explications. Jornandès lui attribue le nom de Strabo (4), et dit qu'il n'était pas issu de la race des Amales, mais qu'il s'était trouvé avec les siens dans une situation florissante (5). Au delà on ne trouve rien. Seulement, un peu avant de faire mention de ce Théoderich, Jornandès parle de Goths auxquels il donne le nom de Mineurs en opposition avec les Ostrogoths qu'il célèbre, et qui vers ce temps étaient si près de leur grandeur et de leur magnificence. Il appelle ces Goths mineurs un peuple immense et leur donne des demeures dans la Mésie. Il est à peine possible que Théoderich n'ait pas été le prince de ces Goths mineurs; il est également à peine possible que ces Goths mineurs n'aient pas été le véritable peuple goth, qui jadis avait pris la fuite devant les Huns et obtenu des demeures paisibles du grand Théodose. C'est le même peuple qui fournit ces vingt-quatre mille guerriers qui entrèrent au service romain, à la tête desquels Alarich entreprit dans la suite ses courses victorieuses, et chez lequel Athaulf forma ces troupes qu'il conduisit en Italie au secours de son oncle (6). C'est le peuple originaire des belliqueux Wisigoths, qui maintenant avaient fondé un grand empire dans la Gaule et en Espagne. Cette conjecture est appuyée non-seulement sur la nature des choses et sur la marche des événemens, mais aussi sur la position du pays que ce peuple habitait, la Mésie et la Thrace, et cette circonstance même semble témoigner pour elle, que Jornandès met l'évêque Wulfila en rapport avec ces Goths mineurs et les fait instruire par ce prêtre (7). Jornandès, il est vrai, signale ce peuple comme peu belliqueux et pauvre; mais ils devaient bien paraître peu belliqueux, parce qu'ils n'égalèrent pas les grandes actions de leurs fils et parce que, bien que vivant conformément aux traités et sous leurs propres princes, ils avaient préféré une tranquille obéissance aux courses aventureuses de ces guerriers qui détruisaient et fondaient des empires. Quant à leur pauvreté, Jornandès lui-même leur attribue un superflu en bétail, en pâturages et en bois. Ils pouvaient donc bien se trouver dans une situation florissante et avoir maintenant une nouvelle importance sous leur prince Théoderich Strabo; peut-être aussi n'avaient-ils jamais perdu leur considération. Le mouvement belliqueux d'un siècle, à l'exception peut-être de l'époque obscure d'Attila, avait pris une autre direction et ne les avait pas touchés, et l'éclat des grands événemens accomplis dans les pays occidentaux n'avait pas éclairci leur vie obscure et ne les a pas montrés aux regards des écrivains. Mais maintenant l'empereur, à ce qu'il semble, réveilla en eux l'ancien esprit guerrier, et fondant sur lui des projets, il leur donna ce qu'il avait promis aux Ostrogoths, parce qu'il aimait mieux se ménager de forts secours que donner à un ennemi menaçant les moyens de rompre d'autant plus facilement la paix qu'il avait acheté de lui; mais il avait mal établi ses calculs.

Les Ostrogoths prirent les armes et se rendirent maîtres de presque toute l'Illyrie avec une telle rapidité que l'empereur désespéra de toute résistance et de tout secours; il envoya aussitôt une ambassade aux Ostrogoths et sollicita le rétablissement de la paix. Les présens restés en retard furent rapportés; de nouveaux y furent ajoutés, et on fit pour l'avenir de très-grandes promesses. L'empereur toutefois, lors de la conclusion de cette paix, voulut que Théoderich, fils du roi Théodemir, lui fût remis en otage. Théoderich était né à son père, d'une concubine nommée Éreliéva, dans les jours de la joie causée par la victoire sur les Huns (8) : l'enfant était âgé de sept ans, et Théodemir l'aimait. Toutefois il le livra, sur les exhortations de son frère Walemir (9), afin que pour un enfant le destin de tout un peuple ne restât pas indécis. Théoderich fut conduit à la cour impériale de Constantinople; il gagna bientôt par sa beauté et son amabilité la faveur de l'empereur et avec elle toutes les occasions que Constantinople présentait de se perfectionner à un degré qui restait étranger aux autres princes des peuples teutoniques. La force gothique innée en lui repoussa ce qu'il y avait d'impur dans la civilisation grecque et n'admit que ce qui appartient à l'intelligence (10).

Après ces événemens, que l'on peut placer

vers l'an 460, eurent lieu entre les peuples teutoniques de ces contrées les discussions et les guerres si confuses dont il a été question précédemment, parce qu'elles n'ont pas été sans influence sur la chute complète de l'empire romain d'Occident (11). Ces discussions et ces guerres avaient sans aucun doute leur cause dans la singulière position où les peuples avaient été jetés par leur victoire inattendue; mais elles furent amenées par l'inquiétude et la jalousie d'un côté, et de l'autre par l'arrogance, que les Goths ne surent pas éviter dans le sentiment de leur supériorité. Ces relations des peuples teutoniques ne restèrent pas inconnues aux Huns, et un fils d'Attila, que Jornandès nomme Dinzio, fit encore une tentative pour relever l'empire ruiné de son père : il s'avança dans le fait jusqu'en Pannonie; mais ses efforts furent inutiles; les Goths le repoussèrent honteusement et assurèrent leur liberté. Ils ne conservèrent pas moins leur prépondérance sur les peuples teutoniques, que ceux-ci les attaquassent seuls ou réunis; et bien que le roi Walemir trouvât la mort dans les combats, ceux-ci ne servirent qu'à réunir plus étroitement et à augmenter leurs forces.

L'empereur Léon semble n'avoir pas été étranger à tous ces événemens, selon l'ancien usage : il excitait sans doute et attisait le feu pour se donner le spectacle qui déjà dans des temps antérieurs avait donné aux Romains le plaisir de voir des Teutschs tourner les armes contre des Teutschs et apaiser dans le sang de leurs frères leur soif d'exploits guerriers. Peut-être dans la joie de ce spectacle ou dans l'espoir de le ranimer de nouveau et de lui donner un dénouement horrible, il rendit à son père ce Théoderich qui lui avait été donné en otage. Théoderich du moins reparut parmi son peuple, à l'âge de dix-huit ans, chargé de riches présens, et on ne trouve pas dans l'histoire le moindre indice de ce qui a pu contraindre l'empereur à laisser le jeune prince sortir de l'espèce de prison où il avait été retenu dix ans (12). Il se trompa pourtant encore une fois dans son espérance. Théoderich pouvait avoir vu beaucoup de choses à Constantinople et acquis beaucoup de connaissances qui rejouissaient son âme; mais probablement il ne s'y était pas pénétré d'aucun respect pour la cour impériale, ni pour l'organisation sociale de cet empire d'esclaves, ni pour les mœurs et les usages des hommes qui y vivaient. L'impression que Théoderich emportait avec lui ne pouvait être que de répugnance et de dégoût; mais il pouvait aussi avoir deviné les projets de l'empereur contre son propre peuple.

De même que dix-huit ans auparavant Théoderich, à son entrée dans la vie, avait été salué par la victoire, de même il fut reçu maintenant par la victoire à son retour dans son pays. Son père venait de détruire une ligue de peuples teutoniques formée contre les Goths. Théoderich ne négligea rien pour se montrer digne de son père. Vers le même temps où l'empereur Marcien avait abandonné la Pannonie aux Goths, une partie de l'Illyrie avait été assignée à un peuple sarmatique dont le nom est inconnu (13). Ce peuple, qui parut auparavant ligué avec les ennemis des Goths, était entré en querelle avec les Romains, et son roi, Babai, avait remporté une victoire sur le général romain Camundus. Théoderich (et il était bien possible qu'il l'eût promis à l'empereur pour obtenir sa liberté) rassembla aussitôt un corps de compagnons fidèles, presque au nombre de six mille (14), passa le Danube (15), attaqua le roi des Sarmates, le tua dans un combat, conquit la ville de Singidonum, fit prisonnière la famille du roi, vendit les Sarmates à l'encan et revint vainqueur auprès de son père également vainqueur; mais la ville de Singidonum conquise ne fut pas livrée aux Romains, elle resta soumise à la domination des Goths (16).

Ainsi s'entretint l'ancienne inimitié, et elle trouva plus d'un aliment. Les temps d'Alarich semblaient réellement revenir, bien que d'une autre manière; mais ils n'ont pas non plus trouvé d'historiens, du moins il ne nous en est pas resté. Jornandès entasse en quelques phrases les événemens de vingt années, et satisfait de ces indications, il ne s'inquiète nullement des causes ni de l'enchaînement des faits. La disette et le besoin, le désir du pillage et la passion de la guerre poussèrent, selon lui, les Goths d'une entreprise à l'autre; mais ce qui se fit par les Romains et ce qui se passa chez les peuples environnans lui est inconnu ou indifférent. Le butin que les Goths avaient pris jusqu'ici sur les peuples teutoniques voisins diminua; alors ils manquèrent de vivres et d'habits, et la paix leur fut à charge. Ils pressèrent donc à grands cris le roi Théodemir de conduire

l'armée à une guerre quelconque. Là-dessus Théodemir engagea son frère Walemir à marcher vers l'Italie au-devant du sort qui a été indiqué plus haut (17). Lui-même, plus fort, choisit l'empire plus fort d'Orient. Il passa la Sau. Son fils Théoderich conduisait à côté de lui un corps de compagnons comme un allié (18). Ce corps prit Ulpiana, s'ouvrit un chemin à travers ces contrées impraticables d'Illyrie et conquit Heraclia et Narissa en Thessalie. Le roi lui-même se rendit maître de Naissus et se dirigea plus loin sur Thessalonique. Là se tenait Clarianus le patricien avec une armée romaine. Inquiet pour la sûreté de la ville, ce général envoya au-devant du roi des Goths une ambassade avec de riches présens pour détourner l'attaque. Une paix fut conclue, et on abandonna aux Goths une partie du pays qu'ils avaient conquis (19). Là ils vécurent désormais tranquilles; mais peu de temps après Théodemir tomba gravement malade. Aussitôt il convoqua les Goths et désigna Théoderich comme l'héritier de son empire (20); puis il mourut. Lorsque l'empereur Zénon apprit que Théoderich avait été institué roi de son peuple, il s'en réjouit et lui envoya une invitation. Théoderich l'accepta et se rendit à Constantinople. L'empereur le reçut avec de grands honneurs et le plaça parmi les hommes les plus éminens de son palais. Au bout de quelque temps il l'adopta pour fils; il lui accorda un triomphe pour ses expéditions; il le fit consul désigné, ce qui était considéré comme la plus haute dignité du monde; il éleva enfin en l'honneur d'un tel homme une statue équestre devant le palais impérial.

Voilà ce que dit Jornandès (21), et à ces indications il rattache aussitôt le récit de l'expédition de Théoderich en Italie. Il est évident que, d'après la marche des choses humaines, les événemens ont dû se présenter autrement: les degrés par lesquels Théoderich s'éleva aux plus hauts honneurs de l'empire romain furent plus longs et se composèrent d'une autre matière. Les fragmens qui nous sont restés de l'histoire du rhéteur Malchus font assez clairement connaître ces circonstances. Sans doute ces fragmens sont pauvres : ils ont été arrachés à leur connexion d'une manière déplorable par des mains ignorantes qui les ont maladroitement confondus (22); mais en gros et dans l'ensemble ils contiennent assez clairement la véritable corrélation; car il en résulte que, dans les dix-huit ans qui s'écoulèrent à peu près depuis le retour de Théoderich de Constantinople jusqu'à son expédition en Italie, et particulièrement dans le temps où Théoderich, après la mort de son père, était devenu roi des Ostrogoths, eurent lieu des affaires très-confuses et un grand changement des relations dans lequel, comme aux époques antérieures, l'orgueil et la force furent du côté des Teutschs, et l'astuce et la lâcheté du côté des Romains. Mais indépendamment du désir de l'action et du pillage, trois choses principalement influèrent sur les entreprises des Goths et déterminèrent la direction de leurs armes : la position de Théoderich Strabo, roi ou prince des Goths mineurs, les troubles de Constantinople et les événemens accomplis en Italie et parmi les peuples teutoniques établis sur le Danube.

Les Ostrogoths, par leur extension au delà des limites de la Pannonie, étaient devenus voisins de leurs anciens amis et alliés issus du même sang qu'eux, des Goths appelés mineurs. Ce voisinage amena sans doute entre ces deux peuples des réunions, des intelligences, une alliance. Pendant plus de deux générations, les Goths mineurs avaient été sujets de l'empire romain; l'histoire ne dit pas s'ils furent obéissans ou inquiets. Mais la force teutsche ne s'était pas endormie, et l'ancien courage ne s'était pas éteint : à l'aspect des armes victorieuses de leurs frères les Ostrogoths, leur âme s'éleva, et le son de la langue nationale réveilla de grands souvenirs. Les Ostrogoths durent leur apparaître comme leurs libérateurs du joug romain; ils ne purent à leur tour être salués par les Ostrogoths que comme amis et frères. Mais la pensée de profiter des circonstances pour se rendre maîtres de l'empire romain ne dut pas être trop grande pour les deux peuples; ils agirent donc dans un même esprit : inspirer d'autant plus de crainte à l'empire qu'il était dans une position plus difficile, et tantôt arracher quelques membres de ce corps en dissolution, tantôt s'emparer du pouvoir dans son sein, voilà quels furent leurs efforts communs. D'un autre côté, la cour de Constantinople reconnut ce nouveau danger, et comme elle n'avait pas réussi à occuper les Ostrogoths sur un autre point par des querelles avec les peuples teutoniques des bords du Danube, elle mit tout en jeu maintenant pour diviser les Ostrogoths et les

Goths mineurs, pour exciter leurs princes l'un contre l'autre, pour éveiller en eux la jalousie, l'ambition et d'autres passions, et faire naître des guerres entre eux pour les pousser à leur ruine par leur affaiblissement mutuel. Et ces artifices de la ruse réussirent plus d'une fois. Les Ostrogoths, dans le sentiment de leur supériorité, purent bien ne pas être toujours modérés, et les Goths mineurs purent regarder comme nécessaire d'insister sur l'égalité. Théoderich Strabo ne voulait pas, après la mort de Théodemir, être inférieur au roi Théoderich l'Ostrogoth, plus jeune que lui, et ce dernier prétendait qu'en sa qualité de plus fort il devait passer avant l'autre, plus faible. Les princes goths présentèrent donc plus d'un côté découvert aux artifices byzantins, et rien ne fut dédaigné. On vit commencer une longue chaîne de négociations, de guerres, de traités de paix et d'alliances qui se succédaient. Au milieu de cette situation on fut surpris par les événemens d'Italie; d'abord le sort des empereurs, particulièrement le refoulement de Népos en Dalmatie, et ensuite la domination d'Odovaker, qui reconnaissait combien était creux le sol sur lequel il se tenait et qui cherchait par conséquent de tout côté à gagner une position solide. Beaucoup d'autres événemens inconnus, petits et grands, peuvent également avoir eu de l'influence, et les trahisons ne manquèrent pas. Il n'y avait nulle part de vérité et de foi; on ne s'inquiétait ni du juste ni de l'injuste. Mais celui-là excite le plus d'intérêt qui agit de la manière la plus vigoureuse et la plus décisive, bien que ses actions ne soient pas toujours louables et que souvent on ne conçoive pas pourquoi il est entré dans une telle voie.

Lorsque l'empereur Léon eut ordonné par méfiance le supplice du Goth Aspar, auquel surtout il devait l'empire, Théoderich Strabo, à ce que nous apprend Malchus, envoya une ambassade à Constantinople et réclama tout l'héritage d'Aspar, son parent, de plus vastes demeures en Thrace pour son peuple et le commandement des troupes qui avaient été sous les ordres d'Aspar. L'empereur ne voulut accorder qu'une partie de ces prétentions. Aussitôt Théoderich dévasta les environs de Philippes et força par la disette Arkadiopolis à se rendre (23). Alors l'empereur Léon conclut une paix avec ces Goths; il leur promit un tribut annuel et deux mille livres d'or, déclara le prince Théoderich général des deux plus grandes armées de l'empire, qui entouraient l'empereur (24), et reconnut l'indépendance des Goths, bien qu'ils restassent sous sa suzeraineté (25). Ceux-ci promirent en retour de servir l'empereur comme alliés (26) contre quelque ennemi que ce fût, en exceptant les Vandales, car ils redoutaient l'Afrique et la mer.

Comptant sur le renouvellement de cette alliance, l'empereur Léon paraît avoir refusé aux Ostrogoths le tribut qu'on leur payait précédemment. Malchus fait dépendre l'entreprise de Théodemir, que ce prince, comme nous l'avons raconté d'après Jornandès, conduisit jusqu'aux portes de Thessalonique, de dommages que lui auraient causés des généraux romains; mais Malchus appelle le roi des Ostrogoths Valamir, et Théoderich est le fils de Valamir (27). La guerre cependant peut avoir duré plusieurs années. Dans ce temps, à ce qu'il semble, mourut l'empereur Léon Ier. Son petit-fils Léon II obtint l'empire sous la tutelle de son père Zénon. Léon II mourut aussi avant qu'un an se fût écoulé, et Zénon fut empereur. Zénon occupa le trône environ dix-huit mois; ensuite il fut renversé par les intrigues de sa belle-mère Vérina et par la ruse de son beau-frère Basiliscus, et après dix-huit autres mois, Zénon s'était encore une fois replacé sur le trône (28).

La mort de Théodemir semble avoir coïncidé avec celle de Léon II, l'an 474; Zénon monta donc pour la première fois sur le trône lorsque Théoderich était roi des Ostrogoths. La guerre était dangereuse pour les Romains, et le nouvel empereur était, il est vrai, un homme rusé, mais entièrement inhabile à la guerre (29). Il envoya donc une ambassade au jeune roi pour obtenir la paix, qui lui paraissait nécessaire, et il l'obtint. L'ambassade commença ses négociations en annonçant (30) que l'empereur déclarait le roi Théoderich son ami et l'avait honoré des plus hautes dignités de l'empire. Elle se fit écouter par là, et on réussit à satisfaire les Goths en leur cédant le pays de Pantalia, qui appartenait à l'Illyrie et n'était pas éloigné de la Macédoine (31); par cette position l'empereur crut même avoir obtenu un grand avantage. Théoderich Strabo devait craindre les Ostrogoths : les Ostrogoths, pensait-il, devaient être inquiets parce qu'ils

étaient placés entre lui et les armées d'Illyrie. Les deux peuples devaient ainsi être hors d'état de nuire.

Mais Théoderich Strabo se sentit blessé de cette préférence donnée au roi des Ostrogoths. Pour cette raison il favorisa l'entreprise de Basiliscus, et comme il avait puissamment contribué à l'expulsion de Zénon, il fut revêtu par son rival des plus grands honneurs de l'empire (32); mais le retour de Zénon changea bientôt de nouveau les relations. Plus tard Ennodius prononça à Rome devant le roi des Ostrogoths un panégyrique qui peut être considéré comme un modèle de mauvais goût, d'enthousiasme forcé et de faux sublime. Dans l'enflure et le mensonge de cette déclamation, on peut trouver peu de vérité pour l'histoire; mais quant à cette circonstance que Théoderich, fils de Théodemir, avait puissamment contribué au rétablissement de son ancien ami, on en trouve la preuve dans la situation des relations; un autre écrivain témoigne aussi de son exactitude (33). Théoderich peut avoir été comblé pour cela par Zénon de nouveaux honneurs, de grands présens et de promesses plus grandes encore, et peut-être avoir été adopté par lui comme fils (34).

Dans la deuxième année qui suivit ces événemens (35), Théoderich Strabo, reconnaissant combien la position de son peuple était grave, envoya une ambassade à Constantinople : « Il ne désirait que de vivre tranquille. L'empereur devait songer qu'il avait fait moins de mal à l'empire comme ennemi que n'en avait fait son ami, Théoderich l'Ostrogoth. Par ancienne inimitié on ne devait pas négliger le bien commun. » Il demanda un tribut annuel et le commandement de l'armée impériale (36). Le sénat, consulté par Zénon, déclara que les revenus de l'empire ne permettaient pas de satisfaire les deux Théoderich; qu'il appartenait à l'empereur de choisir entre eux. Là-dessus Zénon assembla toutes les troupes qui se trouvaient dans la ville. Elles répondirent aux accusations que l'empereur énonça contre les Goths en s'écriant que Théoderich Strabo était ennemi de l'empire romain et que tous ceux qui se rangeraient de son côté seraient également des ennemis. Toutefois on découvrit beaucoup d'hommes distingués dans la ville et dans l'armée qui étaient en relation avec le Goth et l'exhortaient à la guerre (37). La guerre n'eut pas lieu, précisément pour cette raison; mais l'inimitié fut plus grande. Elle ne diminua pas non plus lorsque, dans un soulèvement, Théoderich Strabo offrit de venir au secours de l'empereur avec une armée, car on craignait que son dessein ne fût de se rendre maître de la ville; et Zénon ne sut détourner le danger qui le menaçait que par une grande somme d'argent qu'il jugea convenable d'envoyer en toute hâte à ce prince si serviable et à la masse de ses Goths (38). Une tentative pour le décider à déposer les armes ne réussit pas (39); il fut d'autant plus nécessaire de l'anéantir, et comme les seules forces de l'empire ne suffisaient pas pour une telle tâche, tous les artifices furent mis en œuvre pour déterminer Théoderich l'Ostrogoth à s'en charger. Théoderich s'en chargea, séduit sans doute par de grandes prestations et de grandes promesses, dont l'empereur fut d'autant plus prodigue qu'il pouvait mieux espérer user aussi dans la lutte la puissance du roi des Ostrogoths et le mettre pour toujours hors d'état de nuire. De plus l'empereur et le sénat s'engagèrent par des sermens solennels à ne jamais consentir à une réconciliation avec le prince des Goths mineurs. Enfin il fut promis que le duc de Thrace serait envoyé au secours du roi avec deux mille cavaliers et dix mille fantassins pesamment armés; aussitôt qu'il aurait franchi l'Hœmus, vingt mille fantassins et six mille cavaliers devaient venir à sa rencontre du côté du nord et d'Adrianople, et beaucoup d'autres légions devaient encore se tenir prêtes en cas de besoin. La jonction avec le duc de Thrace devait avoir lieu au pied de l'Hœmus (40).

Théoderich entra en campagne. Conformément aux conventions, il arriva aux défilés de l'Hœmus. Là il ne trouva pas d'armée romaine, ni celle qui devait venir du sud, ni celle qui devait venir du nord; mais des guides se présentèrent qui, par de fausses indications et des assertions trompeuses, l'attirèrent dans les montagnes (41). Théoderich se laissa prendre à leurs piéges; mais lorsqu'il atteignit la montagne escarpée et inaccessible de Sondis, il vit sur cette montagne le camp bien fortifié de l'ennemi. Il campa en face. Théoderich Strabo s'approcha à cheval et fit dans une amère colère des reproches au roi des Ostrogoths : « Tu es, lui cria-t-il, un homme

perfide, un ennemi et un traître à ta propre race, un jeune insensé qui ne voit pas où s'adressent les coups des Romains. Ces Romains veulent jouir dans un lâche repos du plaisir de voir les Goths anéantis par des Goths, afin de pouvoir commodément imposer leur joug à ceux qui survivront; ils t'ont attiré ici; ils t'ont exposé ici sans défense à ta perte: mais toi, tu ne vois et n'entends rien dans ton aveuglement! »

Ces paroles firent une profonde impression sur les Ostrogoths, et beaucoup de voix répondirent par des acclamations au général ennemi. Ils demandèrent à leur roi de ne pas dédaigner plus longtemps la parenté des Goths et de ne pas tenir davantage pour ceux dont ils seraient abandonnés et méprisés. Le jour suivant, Théoderich Strabo parut sur la pointe d'un rocher, et cria d'une voix éclatante aux Ostrogoths et à leur roi: « Pourquoi, méchant, veux-tu détruire les miens? pourquoi rends-tu les femmes veuves? Pourquoi traînes-tu à ta suite comme des esclaves des hommes libres qui ne sont pas d'une race inférieure à la tienne (42)? Pourquoi détruis-tu la fortune de ceux qui, réunis à toi, pourraient mesurer l'or à boisseaux? » Et aussitôt tous, hommes et femmes, se précipitèrent vers le roi Théoderich. Il devait, disaient-ils, conclure la paix; autrement ils l'abandonneraient et assureraient eux-mêmes leur salut (43). Ces instances furent fortement appuyées par cette circonstance que maintenant s'approchait sous les ordres du duc de Thrace une armée romaine dont les projets devaient paraître désormais très-équivoques au roi Théoderich et qui, lorsqu'elle se serait hostilement rendue maîtresse des abords de l'Hœmus, aurait pu causer aux Ostrogoths une perte irréparable (44). Le roi envoya donc un message de paix à son adversaire. Il en résulta une entrevue entre les deux princes; ils s'engagèrent par serment à ne pas faire la guerre l'un contre l'autre.

Après ces événemens, Théoderich conduisit son armée hors des défilés de l'Hœmus, vers le mont Rhodope, en pénétrant dans la Thrace, et l'âme remplie d'un amer ressentiment, il ravagea tout le pays autour de lui. Les Romains reculèrent ou se dispersèrent. Aussitôt les deux princes envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople et exposèrent leurs prétentions. L'empereur ne manqua pas de reproches à opposer aux reproches du roi des Ostrogoths: « Lui, Théoderich, fut-il dit, était un traître. D'abord il s'était chargé de faire seul la guerre contre Théoderich Strabo; puis il avait demandé du secours; lorsque ce secours s'approchait, il avait fait à part et sans en prévenir la paix avec l'ennemi; par là l'armée du duc de Thrace, redoutant les suites, s'était décidée à la retraite. » De cette manière l'empereur cherchait à faire considérer ce qui s'était passé comme un malentendu, et précisément pour cela il espérait gagner encore une fois le roi à l'exécution de ses projets. Il lui fit ces offres: « S'il voulait renouveler seul la guerre contre Théoderich Strabo, l'empereur accorderait au roi, en cas de victoire, mille livres d'or, dix mille livres d'argent, un tribut annuel de dix mille pièces d'or et pour épouse l'une des femmes les plus distinguées de l'empire (45). » Une ambassade expresse dut faire ces offres au roi Théoderich; elle avait la mission d'accorder tout ce qu'il demanderait, pourvu qu'il pût être décidé à continuer la guerre; mais Théoderich, songeant au mécontentement de son peuple, ne put y être déterminé. Il ne resta donc d'autre ressource que de faire auprès de Théoderich Strabo les tentatives qui avaient échoué auprès des Ostrogoths et d'exciter la guerre du côté opposé, et ces tentatives ne furent pas sans résultat. Théoderich Strabo entra dans les idées de l'empereur par colère et par méfiance contre le roi des Ostrogoths; il prétendit pour sa justification, qu'il voyait avec plaisir, il est vrai, que les Romains éprouvassent beaucoup de désagrémens de la part de leur ami et de leur fils, le roi Théoderich, mais qu'il ne pouvait voir avec impassibilité que la peine de leur folie tombât sur l'innocent cultivateur, et que Zénon et Vérina ne se donnassent aucun mouvement pour mettre un terme à cette désolation. Mais dans le traité qu'il fit avec l'empereur, il fut décidé que l'empereur fournirait une solde et des vivres à treize mille hommes de l'armée de Théoderich; que Théoderich aurait sous lui deux écoles militaires et obtiendrait le commandement de l'une des deux armées de la garde de l'empereur; qu'enfin il serait rétabli dans toutes les dignités dont Basiliscus l'avait revêtu: puis le roi des Ostrogoths fut destitué de ses honneurs et dignités, et on

envoya aux Goths mineurs l'argent qui semblait nécessaire pour les décider à la guerre (46). L'empereur lui-même parut vouloir prendre part à la guerre, peut-être seulement pour rendre d'autant plus certaine la lutte entre les Goths et la réconciliation impossible. Il hâta avec un zèle apparent l'armement, et son activité inaccoutumée excita une ardeur guerrière chez beaucoup d'hommes qui habituellement s'efforçaient de se soustraire par tous les moyens à l'obligation de porter les armes (47).

Mais cette fois aussi les choses tournèrent contre l'espérance des Romains. Lorsque Théoderich Strabo se mit en route pour l'Illyrie contre le roi des Ostrogoths, il eut le malheur d'être jeté par un cheval furieux sur la pointe d'une lance et de trouver ainsi la mort, vraisemblablement l'an 481 (48). En lui son peuple perdit son âme. L'artificielle ardeur guerrière de Zénon s'évanouit lorsqu'elle devait se déployer, et le feu follet qu'il avait allumé dans le cœur des Romains s'éteignit aussitôt. Il crut nécessaire de dissoudre de suite les troupes qui étaient déjà rassemblées, parce qu'il pensait ne pouvoir mettre un terme à leurs mutineries que par le licenciement de l'armée, et maintenant Théoderich l'Ostrogoth avait la main complètement libre. Ses troupes se répandaient de toutes parts sans pouvoir être arrêtées. Tandis qu'Héraclée en Macédoine était consumée par les flammes que dans son extrême colère il avait lancées sur cette ville abandonnée de ses habitans, Épidamnus, dans l'Illyrie inférieure, ouvrait ses portes, et toute l'Épire était menacée par ses armes (49). Il ne resta donc d'autre ressource à l'empereur Zénon que d'essayer de nouvelles négociations ; mais il fut impossible de vaincre les passions et d'apaiser le lâche mécontentement des Romains. Les négociations furent tantôt rompues par la perfidie des Romains et tantôt favorisées par leur astucieuse complaisance (50). Des relations nettes ne s'établirent jamais et ne pouvaient s'établir dans cette position des deux partis ; la faiblesse luttait avec la force, la lâcheté avec l'arrogance, l'astuce avec l'orgueil. Sept ou huit années s'écoulèrent dans ces incertaines alternatives : tantôt Théoderich était honoré des premières dignités de l'empire, et se tenait sur le degré le plus élevé près du trône impérial comme ami, comme défenseur et comme appui ; tantôt il était dépouillé de ses dignités et se trouvait aujourd'hui comme pernicieux ennemi en face de celui qui hier encore l'appelait son ami et son fils. Il porta ses armes jusqu'aux portes de Constantinople, et les flammes des villes et des villages voisins prouvèrent à la capitale son ardente colère et la remplirent de terreur et d'effroi (51). Enfin le roi goth forma la grande résolution de reculer, de mettre un terme à ces relations, d'ouvrir à son peuple une nouvelle carrière d'exploits et de malheurs et de fonder un empire goth, dont le trône devait s'élever dans le même pays d'où était sorti grand et glorieux le nom romain, qui maintenant, dans une ville nouvelle, n'excitait plus que répugnance et mépris.

CHAPITRE III.

FONDATION DU ROYAUME DES OSTROGOTHS EN ITALIE PAR THÉODERICH. — FIN D'ODOVAKER.

Au sujet de l'entreprise de Théoderich, roi des Ostrogoths contre l'Italie, Jornandès ne donne que peu de détails qu'il rattache immédiatement à l'énumération des hautes dignités dont ce même prince doit avoir été comblé, sans raison et sans motif, par l'empereur Zénon : « C'est ainsi que Théoderich fut uni à l'empereur Zénon ; mais tandis qu'il vivait à Constantinople dans la jouissance de toute espèce de superflu, il sentit que son peuple, qui habitait l'Illyrie, n'était nullement dans une situation convenable et heureuse. Il aima donc mieux chercher son entretien, à la manière de son peuple, par des exploits guerriers, que de consommer dans l'oisiveté les richesses de l'empire romain et de rester spectateur de l'indigence de son peuple. Lorsqu'il eut réfléchi à cette affaire, il pria l'empereur de l'écouter favorablement, il voulait lui soumettre le vœu de son cœur. Sa prière lui fut accordée avec bienveillance. Il parla de la manière suivante : « L'Occident, sur lequel les empereurs avaient régné si longtemps, et cette ville, la capitale et la reine de la terre, pourquoi doivent-ils trembler maintenant sous la tyrannie du roi des Turcilinges et des Rugiens ? Envoie-moi de ce côté avec mon peuple, et délivre-toi de la charge de nous nourrir. Si je suis vainqueur,

la gloire brillera d'un grand éclat. Et il est convenable que moi, ton serviteur et ton fils, je reçoive de ta main cet empire, après que je l'aurai conquis, et cet homme que tu ne connais pas ne peut tenir ton sénat sous le joug des tyrans, ni cette partie de la chose publique dans l'esclavage! Si donc je suis vainqueur, je posséderai cet empire comme un présent de toi; si je suis vaincu, tu gagneras toujours ce que tu dois dépenser ici pour nous. » Lorsque l'empereur eut entendu ce discours, il témoigna sans doute sa douleur du départ de son ami; mais comme il ne voulait pas lui causer de chagrin, il lui accorda sa prière. Il le congédia avec de riches présens et lui recommanda le sénat et le peuple romain. Théoderich revint de Constantinople vers son peuple. Il rassembla tout le peuple, et après avoir obtenu l'assentiment de celui-ci, il se mit en route et se dirigea en droite ligne, par Sirmich en Pannonie, vers les frontières de la Vénétie (1). »

Un autre écrivain ancien (2) voit également le motif de l'entreprise dans la différence des relations où étaient Théoderich et son peuple; mais le roi paraît moins comme libre auteur de son action : « Théoderich, est-il dit, vivait à Constantinople dans les plaisirs et dans l'abondance. Son peuple, les Ostrogoths, éloigné du butin par la sainteté du traité et n'étant pas satisfait du tribut de l'empereur, commença à souffrir de la disette. Ils maudirent donc une alliance si désavantageuse, envoyèrent continuellement des messages à Théoderich et lui reprochèrent de les laisser vivre dans la misère, tandis qu'il s'amollissait lui-même dans les banquets des Grecs. Ils le sommèrent de revenir s'il avait de bonnes intentions pour eux et pour lui-même; ils demandèrent un nouveau pays pour leur entretien (3). Théoderich, contraint par ces plaintes, se rendit auprès de l'empereur Zénon, lui exposa la situation des choses et demanda l'Italie par les mêmes motifs que Jornandès lui attribue; et Zénon affligé, il est vrai, mais examinant le bien de la chose publique, lui accorda sa prière. Il lui transmit officiellement l'Italie, le revêtit de la pourpre (4), lui recommanda le sénat et le peuple romain et le congédia. Puis il se rendit auprès de son peuple et l'engagea à se tenir armé le plus tôt qu'il serait possible pour prendre possession de l'Italie. Avant toutefois de se mettre en route pour l'Italie, il apprit que Triopstila, roi des Gépides, formait contre lui des projets hostiles; il le vainquit donc dans la guerre, et renversa aussi, en lui faisant éprouver une grande perte, Busa, roi des Vulganes, malgré ses armées. Ensuite partant de la Mésie avec toute la multitude des Ostrogoths et avec tout leur bagage, il arriva par Sirmich et la Pannonie en Italie. »

Mais aucun de ces écrivains ne connaît la longue inimitié entre Théoderich et Zénon et les relations changeantes dans lesquelles les deux princes s'étaient trouvés l'un envers l'autre; du moins ils passent tout sous silence : aussi peut-on élever de justes doutes sur leurs assertions, et une double conjecture se fait jour. Théoderich, comme Amale, devait paraître sans tache aux yeux des Romains, et ses droits sur l'Italie devaient être fondés. L'histoire ne peut donc s'en tenir à ces assertions, mais elle doit ressortir des relations que la nature des choses humaines et le témoignage de Malchus indiquent. Quelques données, quoique misérables également, fournies par d'autres écrivains, semblent mettre sur la véritable voie.

Odovaker en effet avait cherché à s'entendre d'une manière raisonnable avec d'autres peuples teutoniques, dont la puissance semblait pouvoir lui devenir dangereuse, en particulier avec les Vandales d'Afrique, qui maltraitaient la Sicile et menaçaient l'Italie, et avec les Wisigoths, qui étaient redoutables pour les Alpes occidentales (5); mais ses relations avec les habitans de l'Italie restaient d'autant plus équivoques que ses forces pouvaient être moindres, et sa position à l'égard des peuples teutoniques sur le Danube, desquels il était sorti, demeura incertaine.

La disparition du nom impérial en Italie sembla embarrasser les peuples teutoniques qui s'étaient emparés de l'empire d'Occident. Ils étaient accoutumés à se trouver la main sur l'épée en face de ces empereurs; la guerre avait été leur élément, la lutte leur direction. L'absence de l'ancien ennemi leur donna une apparence chancelante; ils ne se virent pas sans étonnement maîtres des pays qu'ils n'avaient appris à traiter qu'en ennemis. Odovaker était le plus rapproché de ce souvenir. Son épée s'était élevée à la place où le nom impérial avait brillé ou avait été redouté; mais elle n'avait pas vaincu la puissance que l'habitude exerce sur les âmes des hommes. Le barbare, l'héré-

tique, le pillard d'un tiers de toutes les propriétés foncières devait nécessairement aussi avoir soulevé contre lui beaucoup de passions, et bien que les douceurs du repos semblassent désirables à beaucoup, l'esprit hostile toutefois chez d'autres et la répugnance chez tous ne pouvaient être effacés. De plus, l'empereur Népos, que la cour de Constantinople avait envoyé en Occident, qui avait renversé du trône l'empereur Glycerius et avait ensuite été chassé par Orestes, s'était réfugié en Dalmatie, et là, espérant en les secours de l'empire d'Orient, il cherchait à conserver le titre impérial. Il ne manqua sans doute pas non plus de faire des tentatives pour relever les esprits, et certainement ses paroles trouvèrent accès auprès de beaucoup. Dans de telles circonstances, Odovaker semble être devenu inquiet, et dans cette inquiétude, il conçut l'idée de se soumettre à l'empereur Zénon, qui venait de prendre pour la seconde fois possession de l'empire d'Orient, et il voulut recevoir de lui la dignité de patrice. Il pouvait espérer de faire échouer du moins de cette manière les efforts de l'empereur Népos et en général de gagner le temps qui lui était nécessaire pour affermir sa domination. On remarque qu'Odovaker avait envoyé à Constantinople tous les joyaux du palais impérial, sans aucun doute à cette époque; car on raconte qu'Odovaker avait forcé le sénat romain à envoyer un message à Zénon pour lui exposer la prière que l'empereur lui accordât, à lui Odovaker, la dignité de patrice et lui confiât l'administration du diocèse d'Italie, puisque ce diocèse n'avait pas besoin d'un empereur particulier; que lui, Zénon, était assez puissant pour défendre les deux parties de l'empire et régner sur elles, et qu'Odovaker était un homme distingué pour l'administration et pour la guerre (6). Mais dans ce temps, Népos, l'empereur chassé, avait aussi envoyé une ambassade à Constantinople pour féliciter l'empereur Zénon de son rétablissement sur le trône et lui demander à la fois des troupes et de l'argent afin qu'il pût aussi ressaisir son empire; puisque Zénon avait éprouvé un sort pareil au sien, il comptait d'autant plus fermement sur ses secours. Zénon, hors d'état de secourir le malheureux empereur Népos et trop prudent pour le laisser sans espoir, répondit aux ambassadeurs du sénat romain : « Qu'on leur avait envoyé d'Orient deux empereurs; qu'ils avaient assassiné l'un, Anthémius; qu'ils avaient chassé l'autre, Népos. Que maintenant ils devaient examiner eux-mêmes ce qui vaudrait le mieux pour eux. Qu'Odovaker ferait bien de rechercher le patriciat auprès de l'empereur Népos. Que si celui-ci ne le lui accordait pas, il devait le prendre de lui-même. » Toutefois il donna dans une lettre le titre de patrice à Odovaker (7), et tint par là dans l'incertitude et le trouble cet homme d'aventureux événemens.

Immédiatement après ces faits, la chaîne des relations changeantes entre les Goths et les Romains reçut de nouveaux anneaux, et l'empereur ne fut pas moins pressé d'un autre côté. Aussi Népos paraît avoir été peu à peu délaissé par Zénon sous l'empire de la nécessité; mais la pensée de l'aider à reprendre la dignité impériale ne fut pas abandonnée. D'après Malchus, Théoderich s'offrit, dans une négociation avec la cour impériale, à le ramener de la Dalmatie en Italie. La proposition ne fut pas rejetée (8), mais l'exécution n'eut pas lieu, parce que la position de Théoderich changea. Odovaker paraît aussi n'avoir pas accordé peu d'attention au danger, car selon Cassiodore, il entreprit une expédition en Dalmatie, mais son ancien ennemi avait déjà péri, cinq ans après sa fuite, sous les coups de traîtres lorsqu'Odovaker parut pour l'anéantir (9). Et comme, à partir de ce temps, Zénon fut enveloppé dans des relations toujours plus difficiles, Odovaker crut peut-être se trouver établi plus solidement, et en conséquence pour commander comme roi indépendant il négligea ou dédaigna de plus en plus les communications avec Constantinople. Ennodius lui reproche du moins d'avoir aspiré à une souveraineté indépendante et de ne s'être pas rappelé l'honneur que lui avait fait l'empereur, à lui, un barbare (10).

Mais pour mettre maintenant son empire en sûreté contre les intrigues du dedans et les ennemis du dehors, Odovaker, à ce qu'il semble, crut nécessaire de tenir ouverte la source d'où avait jailli sa puissance et de compléter ou de renforcer par des hommes teutschs ses troupes teutsches, qui sans aucun doute diminuaient peu à peu. Plusieurs écrivains font mention d'une entreprise d'Odovaker contre les peuples établis à l'ouest des Ostrogoths sur le Danube. Aucun n'indique le motif de cette entreprise (11), et aucun n'en signale l'occasion (12); car la remarque émise par Paul, fils de Wrnefried, qu'une grande inimitié éclata

entre Odovaker et le roi des Rugiens, appelé Féléthéus ou Feva, ne mène pas plus loin, puisque l'origine de cette inimitié n'est pas signalée (13). Mais il n'est pas invraisemblable que la nouvelle position dans laquelle Odovaker s'était placé, comme nous l'avons dit, l'ait forcé à cette expédition guerrière. Saint Séverin, qui continuait dans le Noricum son œuvre pieuse et cherchait plus encore par la force des miracles que par l'esprit de l'Évangile à adoucir les maux du temps, parut aussi, s'il faut en croire l'auteur de sa vie, avoir été en rapport avec lui et avoir préparé et provoqué son entreprise (14); et elle ne fut pas sans résultat.

Les peuples de la rive droite du Danube, affaiblis par des démêlés entre eux, se soumirent au roi Odovaker ou entrèrent avec lui en alliance et suivirent ses drapeaux. Les Rugiens eux-mêmes, qui demeuraient sur la rive gauche du Danube, furent attaqués par lui pour rendre d'autant plus sûre la soumission des autres. Le roi Féléthéus périt, et Odovaker emmena avec lui en Italie une grande multitude de Rugiens (15).

Mais c'étaient précisément ces peuples que le père de Théoderich avait combattus avec ses frères pour ne pas être gêné par eux dans ses relations avec l'empire romain. Il n'est même pas invraisemblable qu'ils aient été réduits sous la dépendance des Goths, car Ennodius nomme les princes parens de Théoderich (16), et tous se rangèrent, lorsque l'état de choses changea, du côté de Théoderich. Celui-ci put donc trouver inquiétante l'entreprise d'Odovaker, parce qu'il voyait ses derrières menacés; il put même la considérer comme une attaque contre les Goths. Ennodius nomme aussi expressément Odovaker l'auteur de la querelle et en cherche la cause dans la faiblesse des Rugiens (17). Dans le fait, Friedrich, fils de Féléthéus, roi des Rugiens, après avoir vainement cherché à venger la mort de son père et après avoir été repoussé par Arnulf, frère d'Odovaker, se réfugia auprès de Théoderich et l'appela à l'action et au secours (18). Dans le même temps, de nouvelles hostilités avaient éclaté entre les Goths et les Romains, ou les Goths, pour parler le langage des Romains, s'étaient révoltés (19). Constantinople paraît avoir été en danger, et Zénon dans un grand embarras. Mais Zénon, même dans cet embarras, ne perdit pas de vue l'état de choses entre Théoderich et Odovaker, le maître de l'Italie, et il y trouva un moyen de se délivrer de l'homme menaçant qui était un ennemi dangereux et un ami équivoque. Comme jadis les empereurs d'Occident avaient à plusieurs reprises sauvé l'Italie en dirigeant les armées ennemies sur la Gaule; de même il espéra sauver Constantinople des Ostrogoths en les dirigeant sur l'Italie. Odovaker était son ennemi comme Théoderich; l'Italie était depuis longtemps séparée de son empire; les droits antiques de Rome ne tombaient pas en désuétude; ils n'avaient reposé que sur la force, et si un jour cette force ne manquait pas, on pouvait les faire valoir contre ces ennemis et contre tout autre. En tout cas l'un devait périr. Zénon proposa donc, comme Procope nous l'apprend, au roi Théoderich de prendre possession de l'Italie (20). Théoderich soutenait depuis dix-huit ans une guerre désastreuse et désolante contre les Romains; il pouvait être fatigué de cette vie incertaine : il était impossible de prévoir une fin. Conquérir Constantinople et détruire tout l'empire était une pensée pour l'exécution de laquelle il ne manquait pas sans doute de courage et de génie, mais probablement de moyens. On ne pouvait plus compter même sur la fortune qui jusqu'ici avait favorisé ses armes, car l'établissement d'Odovaker sur le Danube semblait d'autant plus menacer les anciens avantages des Goths, que l'Illyrie lui était également accessible du côté de la mer. De plus, l'apparition d'Odovaker sur le Danube avait encore eu d'autres suites qui forçaient Théoderich à porter ses armes dans ces contrées. Les Langobards s'étaient étendus et avaient pris possession du pays des Rugiens sur la rive gauche du Danube; mais les Gépides avaient passé ce fleuve et s'étaient établis à Sirmich, qui appartenait aux Ostrogoths (21). Pour cette raison le roi des Ostrogoths accéda aux propositions de l'empereur Zénon, et comme en réalité ces princes s'étaient entendus, ils purent se séparer en paix et amicalement. La marche des événemens rend vraisemblable que Zénon avait transmis officiellement au roi Théoderich l'Italie comme un empire indépendant, mais que Théoderich entreprit la conquête de ce pays en qualité de général impérial et de patrice. Cette apparence était utile à tous deux. Zénon pouvait la faire valoir pour maintenir sa considération; Théoderich pouvait

espérer d'aliéner à son adversaire les habitans de l'Italie s'il se présentait à l'ombre du titre impérial et laissait à l'avenir le soin de former ses relations.

Les Goths, toujours prêts à l'action et au pillage, secondèrent volontiers sans aucun doute les projets de leur roi. Et bien que beaucoup, dont le bras n'était plus accoutumé à l'épée ou qui étaient incapables de la manier, restassent dans les demeures qu'ils avaient occupées jusqu'alors (22), il est pourtant vraisemblable que la plupart suivirent l'expédition, vieillards, femmes et enfans, en partie dès le principe, en partie lorsque la fortune se fut prononcée; car le séjour en Mésie et en Thrace ne leur montrait en partage, après le départ des guerriers, que la soumission et les mauvais traitemens, soit qu'ils dirigeassent leurs regards au sud, vers les Romains, soit qu'ils les portassent au nord, vers les pays des barbares. Quelques Grecs et quelques Romains peuvent aussi, dans l'incertitude générale des choses, avoir suivi le le sort de la force et de l'activité (23): « Un monde, dit Ennodius, émigra avec Théoderich vers l'Ausonie (24). La route fut d'autant plus difficile. Théoderich prit sa direction vers le Danube (25), en partie sans doute pour atteindre la grande route vers la Pannonie, en partie pour effrayer les peuples sur le bas Danube et pour réunir les autres à lui par des alliances ou en les soumettant; mais les anciennes routes étaient détruites, et les obstacles ne manquaient pas. Les Sarmates, à ce qu'il semble, n'avaient pas oublié ce qui était arrivé; ils cherchèrent à se venger sur l'homme de ce qu'ils avaient souffert de l'adolescent (26). Les Gépides devaient être chassés de Sirmich pour ouvrir la route, et les hostilités qui furent commencées ici conduisirent plus loin à des querelles, à un combat et à une victoire (27). Ainsi arriva l'hiver. Le pays devint plus inhospitalier : on manqua de vivres, et la multitude inhabile à la guerre augmenta les misères; mais rien ne fit échouer l'entreprise. Théoderich mit la Pannonie en sûreté, se lia avec les peuples occidentaux sur la rive gauche du Danube, fut accompagné des guerriers de ceux-ci, et particulièrement des Rugiens (28), et atteignit l'Italie avec cette suite.

La marche de Théoderich n'était pas restée inconnue au roi Odovaker. Il avait, à ce qu'il paraît, attiré à lui autant de guerriers qu'il avait pu des petits peuples teutoniques établis sur le Danube, qui avaient été réduits par lui à la dépendance ou à l'alliance. Ennodius parle avec l'enflure d'une déclamation adulatrice de nations entières qu'Odovaker avait menées à la guerre, comme s'il avait voulu ébranler le monde, et d'un grand nombre de rois qui l'auraient accompagné (29). Et si l'on peut supposer que son vaste édifice de paroles mensongères repose du moins sur un petit fondement de vérité, où pouvait-il chercher ailleurs des peuples et des rois (30)? Odovaker unit à ces troupes la puissance de l'Italie et chercha avec cette armée combinée à éloigner de ce beau pays l'ennemi qui approchait (31).

Théoderich, descendant des Alpes Juliennes, arriva jusqu'au fleuve Isonzo (32). Là même, Odovaker avait établi un camp fortifié pour défendre le passage. Théoderich campa également pour donner à son peuple le repos dont il avait besoin. On en vint à une bataille. Odovaker attaqua. Le combat fut rude; mais Théoderich remporta une grande victoire (33). Une expression d'Ennodius semble justifier la conjecture que les princes teutschs qui se trouvaient dans l'armée d'Odovaker ne tinrent pas ferme pour sa cause: « Il fut évident, dit-il, que l'esprit de la multitude qu'il avait ramassée était différent, et que l'espérance de la victoire n'était pas dans le nombre (34). » Et cette différence d'esprit est facile à concevoir. La cause d'Odovaker sur l'Isonzo n'était plus la leur, après que Théoderich se trouvait entre eux et leur pays, et les avait vraisemblablement réduits eux-mêmes sous sa dépendance. Cependant Odovaker tenta dès lors encore une fois la fortune dans les plaines de Vérone; mais ce ne fut pas avec un meilleur succès. Ennodius témoigne, et ici le témoignage du rhéteur adulateur vaut quelque chose, que le combat fut difficile, qu'Odovaker fit une résistance opiniâtre, que la bataille balança, que la mère de Théoderich, que sa sœur redoutèrent le dernier malheur et que Théoderich ne décida enfin la victoire en sa faveur que par son inébranlable persévérance (35). Odovaker se vit forcé de se retirer vers Ravenne et de se renfermer dans cette forteresse, qui présentait un asile au malheur, parce qu'elle était difficile à attaquer et difficile à conquérir (36). Précisément pour cette raison, Théoderich ne suivit pas l'ennemi; mais la consternation fut générale. Vérone, Milan,

Ticinum, appelée plus tard Pavie, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Les guerriers d'Odovaker, séparés de leur roi, se rangèrent sous les drapeaux de Théoderich; la plupart des peuples de l'Italie apportèrent leur soumission et saluèrent comme maître celui que le sort des armes semblait leur destiner comme maître. Tufa lui-même, le premier général d'Odovaker (37), ne sut servir son roi qu'en se donnant les dehors de marchander sa fidélité dans les vicissitudes de la fortune. Il passa du côté du vainqueur (38).

Mais bientôt les esprits revinrent. Odovaker avait mérité de la fidélité; son malheur toucha les âmes des hommes; ses anciens compagnons de guerre pouvaient craindre d'être trompés dans quelques espérances; il était impossible que les habitans de l'Italie désirassent un nouveau changement de maître puisqu'avec lui un nouveau bouleversement des relations menaçait d'avoir lieu lorsqu'à peine elles avaient commencé à se former; enfin pour les peuples voisins l'élévation d'une nouvelle puissance en Italie, qui s'étendait si loin au delà de l'Italie, ne pouvait nullement être indifférente; et bien que les Allemanni dans leur position envers les Franks eussent dirigé leurs regards d'un autre côté, il devait pourtant sembler dangereux aux Burgundes d'avoir à l'orient comme à l'occident des voisins puissans qui s'appelaient également Goths.

Tufa fit prendre aux choses une autre tournure. Théoderich fit avec ce nouvel ami un essai dangereux, soit pour l'éprouver, soit dans l'espérance que l'homme qui s'était laissé gagner combattrait avec un redoublement d'opiniâtreté contre son ancien roi. Il l'envoya avec les troupes placées sous ses ordres contre Ravenne et ne négligea pas cependant de lui adjoindre des Goths pour le conseiller et le surveiller tout ensemble. Mais Tufa eut avec Odovaker une entrevue à Faventia, aujourd'hui Faënza; et à la suite de cette entrevue, il fit prisonniers les Goths qui l'accompagnaient, les livra au roi Odovaker comme marque de sa fidélité et se rangea avec ses troupes du côté de son ancien ami (39). Aussitôt Odovaker renouvela la guerre et s'avança jusqu'à Milan (40). Friedrich, le fils du roi des Rugiens Féléthéus ou Feva, abandonna également la cause de Théoderich (41). Il avait cherché auprès de lui du secours contre Odovaker et pouvait reconnaître que ses relations et les relations de son peuple avec Théoderich ne prendraient pas une forme meilleure que celles qui avaient tendu à s'établir ou s'étaient établies entre lui-même et les Rugiens. Les peuples d'Italie semblent également avoir manifesté des dispositions hostiles ou du moins défavorables (42). Enfin les Burgundes, sous leur roi Gundobald, firent irruption en Ligurie et se rendirent maîtres de ce pays (43).

Théoderich se trouva dans l'embarras. Dans sa colère contre la marche des choses et dans l'incertitude de toutes les relations, il fit, comme Ennodius semble l'indiquer, surprendre et massacrer tous ceux qui avaient excité sa méfiance et qu'il put atteindre (44). Puis il convoqua tout son peuple et le réunit devant Pavie, où le Tessin se jette dans le Pô et offre une position sûre (45); mais il ne pouvait s'arrêter dans cette position. La multitude ainsi entassée était désastreuse pour les habitans de la ville et à charge à elle-même; de grands maux, la maladie et la famine, frappaient ou menaçaient les indigènes comme les étrangers. Saint Épiphane, évêque de Pavie, s'opposa heureusement à cette grande calamité par les consolations de la religion et trouva un vaste champ à son œuvre pieuse (46). Pour Théoderich toutefois une prompte décision était nécessaire avant que l'esprit d'hostilité, qui s'étendait si loin, pût se développer par l'action. Il laissa donc sa mère et sa sœur comme gage et comme consolation avec la masse désarmée; lui-même, à la tête de ses troupes guerrières, il courut au-devant d'Odovaker avec le même génie devant lequel l'Orient avait tremblé, devant lequel l'Italie s'était ouverte. Il trouva son ennemi sur l'Adda (47); et la fortune l'abandonna aussi peu qu'il s'abandonna lui-même. Odovaker fut vaincu par lui dans une rude bataille, un an environ après son arrivée en Italie, et eut la douleur de se voir contraint, après la perte de son général Pierius, à reculer pour la troisième fois devant son redoutable adversaire. Il alla de nouveau à Ravenne, la forteresse de son malheur. Vers ce même temps, les Burgundes furent attaqués par les Wisigoths, que Théoderich, à ce qu'il semble, avait appelés au nom de leur ancienne parenté et de leur propre intérêt (48). Les événemens sont entièrement inconnus; mais il ne resta aux Burgundes, forcés à la paix, de

toute leur entreprise, que peut-être le pillage, en hommes et en choses qu'ils emmenèrent de la Ligurie (49). Et ainsi Théoderich gagna plus par ce dernier danger que par son bonheur antérieur. Il avait encore une fois prouvé sa puissance et son génie aux habitans de l'Italie comme aux peuples teutoniques; il avait arraché aux uns et aux autres l'espoir de l'anéantir; il avait mis un terme à la nature équivoque des relations, et bien que les esprits conservassent des dispositions hostiles, la crainte les maintint dans la soumission, dans l'obéissance et dans l'alliance.

Après la victoire remportée sur les bords de l'Adda, Théoderich pour en assurer les suites divisa, à ce qu'il paraît, ses forces. Il occupa avec une partie de son armée les villes qui étaient encore en son pouvoir; il parcourut l'Italie avec une autre partie et força par la terreur le pays à la soumission; il fit rester une troisième partie à Pineta, en présence d'Odovaker, pour le surveiller et l'assiéger. Et les villes se courbèrent sous le poids des guerriers goths, et le pays se soumit à leurs armes; la belle île de Sicile elle-même tomba au pouvoir de Théoderich (50). Odovaker seul ne chancela pas. Dans Ravenne et dans Césène, et appuyé seulement par quelques fidèles et par les habitans de la ville, il soutint une lutte difficile (51), sans espoir de succès peut-être, mais non certainement sans espoir de considération et d'honneur, digne de son peuple et de sa cause, et non sans compter sur quelques hasards qui jouent toujours un rôle dans les choses humaines et qui semblent avoir dominé surtout de son temps. S'il était resté vainqueur, ses vertus n'auraient pas manqué d'admirateurs ni son génie de panégyristes; mais ses calculs furent trompés. Il combattit trois ans pour le petit espace dans lequel il avait été resserré par la puissance de son ennemi, et il ne put fatiguer cet ennemi, et un événement heureux ne lui donna pas le secours qu'il désirait. Ce n'étaient pas les amis, mais les moyens qui lui manquaient. Il paraît moins grand dans l'histoire que Théoderich, parce qu'on ne mesure pas ordinairement la grandeur d'un homme d'après sa volonté et ses actions, mais par le succès, et parce qu'on se range volontiers du côté de celui qui, comme vainqueur, décide du sort d'un pays. L'épée de Théoderich ne fit rien contre cet homme résolu : sa puissance resta vaine devant les murs de Ravenne et le génie d'Odovaker; mais son alliée, la famine, rendit enfin toute résistance impossible, et Théoderich fit entrer cette alliée dans Ravenne, parce qu'il avait réussi à couper aussi du côté de la mer toute communication avec cette forteresse. La détresse s'éleva au dernier degré (52); mais seulement lorsque toutes les forces eurent été épuisées, Odovaker se résolut à courber sa tête énergique et à céder au sort qu'il ne pouvait éviter. Il envoya l'évêque de Ravenne (53) à Théoderich et conclut avec celui-ci un accommodement. Les conditions en sont inconnues; les historiens n'en parlent qu'en termes généraux (54). Mais Procope laisse supposer que Théoderich accorda à Odovaker une certaine égalité, peut-être le partage de la souveraineté en Italie, car pour ceci semble témoigner la marche des choses (55). En effet Théoderich, après la conclusion de l'accommodement, l'an 493, entra dans Ravenne (56) et vécut quelque temps en commun dans cette ville avec Odovaker; mais bientôt des divisions s'élevèrent entre ces princes. Ils avaient appris réciproquement à se connaître; la méfiance n'avait pas disparu devant une réconciliation faite par nécessité; le génie de ces deux hommes était trop grand pour une souveraineté partagée. Quel autre lien les unissait en effet que la contrainte qu'ils s'étaient mutuellement imposée? Chacun devait être suspect à l'autre; mais dans l'âme de Théoderich le soupçon contre Odovaker se développa d'une manière si terrible qu'il ne recula plus devant la pensée d'un crime pour lequel la nature a mis dans le cœur de l'homme la plus énergique répugnance. Il invita son ennemi (c'est ainsi qu'on raconte le fait) à un banquet et le poignarda de sa propre main (57). Puis tous ceux qui jusqu'alors avaient tenu pour Odovaker lui obéirent; ce fut leur dernière ressource. Cette atrocité aussi fut cachée ou du moins dissimulée (58). Et toute l'Italie fut au pouvoir de Théoderich; mais il rejeta alors le titre dont l'empereur Zénon l'avait honoré, se revêtit des ornemens royaux et régna comme prince indépendant sur tous les pays que ses armes lui avaient soumis (59).

Théoderich s'est distingué dans la suite du temps, durant une longue série d'années, par un sage gouvernement. L'homme qui pense arrête avec joie son esprit sur beaucoup de ses institu-

tions, de ses projets, de ses efforts. Il gagna l'affection des Goths et obtint le respect des Romains (60). Il exerça une grande influence sur les relations des peuples et des États, et ses paroles furent attendues au loin comme de près. Sa gloire a été grande parmi les hommes, et des siècles postérieurs l'ont encore pris pour sujet de leurs chants; mais le crime sanglant qu'il accomplit sur Odovaker imprime à son nom une tache ineffaçable et lui aliène toute âme noble. Il est impossible que l'homme qui réfléchit porte sans de sinistres pressentimens ses regards sur l'avenir d'un empire qui a été fondé sur un acte si odieux.

CHAPITRE IV.

MARIAGE DE CHLODWIG ET SA CONVERSION AU CHRISTIANISME. — GUERRE AVEC LES ALLEMANNI. — UNION DES ALLEMANNI DANS LA GAULE AVEC LES FRANKS.

De l'an 486 à l'an 496.

Vers le même temps où Théoderich, le grand Ostrogoth, accomplissait les exploits qui viennent d'être racontés, Chlodwig, le grand Salien, poursuivait la victoire qu'il avait remportée à Soissons sur le dernier homme du nom romain. En peu d'années ses armes brillèrent sur les rives de la Loire, et le pays entre ce fleuve, la mer, la Meuse et la forêt des Ardennes, obéit à ses ordres (1), à l'exception peut-être des villes de l'Armorique, qui avaient sans succès essayé d'acquérir et essayaient sans succès de maintenir une vaine liberté. Çà et là il rencontra des difficultés, comme chez les Tongriens; il surmonta ces difficultés, et cinq années après sa grande victoire, il réduisit les Tongriens sous sa puissance, comme toutes les autres villes (2).

Mais le repos était impossible. Le nouvel empire, fondé sur l'action et sur la conquête, n'avait encore trouvé ni frontières ni sûreté. Le génie du jeune roi ne se contentait pas non plus des occupations que devait donner l'organisation intérieure de cet empire; il le poussait à de nouvelles conquêtes. Chlodwig portait ses regards vers le midi, vers l'est et l'ouest, mais il attendait son temps.

En général il semble s'être établi parmi les princes des nouveaux États fondés sur le sol de l'empire romain anéanti des relations diverses auxquelles les princes de l'intérieur du Teutschland ne restèrent pas non plus étrangers. Il est souvent question d'ambassades qu'ils s'envoyaient entre eux; des lettres qu'ils s'écrivaient ont été conservées; leurs entreprises guerrières prouvent qu'on n'ignorait pas sur un point ce qui se passait sur l'autre, et que partout on connaissait son avantage. Sans aucun doute ces communications entre les princes résultèrent du sentiment de leur position. Tous membres d'une même nation, ils avaient combattu pour la même cause. Après la victoire, ils n'aperçurent autour d'eux qu'un monde ami et ne virent pourtant nulle part de sûreté. Il était naturel qu'ils cherchassent à l'obtenir. De ces efforts devait naître immédiatement un phénomène qui est resté inconnu à l'antiquité (3), et qui dans l'antiquité ne pouvait se présenter, à cause de la diversité des religions, des mœurs et des habitudes nationales: à savoir, les maisons princières ou royales dans les empires germaniques se marièrent d'abord habituellement et bientôt exclusivement entre elles; un roi ne prit pour épouse que la fille d'un roi, un prince la fille d'un prince. Cette coutume, produite par les circonstances et considérée en dernier lieu comme une loi inviolable, qui avait fait sentir sa puissance même au delà du monde germanique (4), est devenue dans la suite du temps, protégée et maintenue par la similitude de religion, une source de bonheur pour les princes comme pour les peuples. Elle a réellement contribué à élever les races princières au-dessus des autres hommes à la hauteur où réside l'inviolable majesté; pour les peuples au contraire elle a adouci les maux que la guerre entraîne d'habitude, et en même temps elle a augmenté la paix intérieure qui seule fait le progrès. Une déviation de cette coutume n'a produit que malheur et désolation (5). Théoderich, l'Ostrogoth, paraît dans ces anciens temps avoir reconnu le plus habilement de quelle utilité une telle alliance des familles royales pouvait être pour la conservation ou pour l'agrandissement. Il épousa Audefleda, une sœur de Chlodwig, le roi des Franks Saliens (6), et il veilla à ce que toutes les princesses de sa maison, filles, sœurs, nièces, fussent mariées à des rois étrangers. Les Wisigoths, les Vandales, les Burgundes, les Thuringiens, virent des princesses gothes devenir leurs reines (7).

Chlodwig, déjà père d'un fils (Theuderich) et vraisemblablement veuf (8), prit pour épouse une princesse burgunde, Chlotildis (9), fille de Chilpérich. Ce mariage a eu des suites que certainement il n'avait pas lui-même prévues. Précisément pour cette raison, on a décrit cette union si souvent et de manières si diverses que l'histoire a disparu et dégénéré en un gracieux roman, dans lequel toutes les suites se présentent d'avance comme dans un miroir magique. Selon Grégoire de Tours, Gundeuch, le roi des Burgundes, avait laissé quatre fils : Gundobald, Godegisel, Chilpérich et Godomar. Ces frères gouvernèrent en commun le royaume, qui était à peine un royaume, car il dépendit du nom romain tant que le nom d'empereur continua à subsister. Cependant ces Burgundes tenaient si fermement à la langue, aux mœurs et aux habitudes teutsches, que le pays même qu'ils possédaient sous la suzeraineté romaine fut appelé la Germanie lyonnaise (10). Parmi les frères, Gundobald était un homme distingué par son génie, son énergie, sa prudence et son éloquence; il s'éleva d'autant plus facilement, décoré par les empereurs romains de la dignité de patrice, au-dessus de ses frères. Son nom figurait seul où il n'aurait dû paraître que comme tétrarque (11). Peut-être contribua-t-il aussi le plus à faire recouvrer à son peuple l'indépendance dont il avait été pendant longtemps privé par Eurich, le puissant roi des Wisigoths. Mais après que le nom d'empereur eut cessé d'exister en Occident et que par là les tétrarques Burgundes eurent été placés aussi dans une autre position, des discussions s'élevèrent entre les frères. L'occasion immédiate de la rupture est inconnue; les discussions elles-mêmes résultèrent des nouvelles relations. Chilpérich et Godomar prirent, à ce qu'il semble, les armes contre leur frère pour obtenir des provinces indépendantes d'un empire qui, bien qu'en général, ne pouvait probablement trouver de sûreté que dans son union. La guerre peut avoir été faite avec cruauté, parce que c'était une guerre de frères. Gundobald sans doute resta vainqueur, et ses frères furent anéantis devant lui. Mais parmi le peuple frank se répandit une tradition d'après laquelle l'éternelle justice, que l'homme reconnaît si volontiers dans les choses humaines, fut satisfaite. Le malheur qui plus tard frappa les Burgundes fut attribué à un crime dont Gundobald avait dû se charger et qui demandait vengeance. Les rois des Franks sans doute ont volontiers aussi entretenu la croyance de ce crime, et les écrivains se sont rangés du côté de la fortune, comme d'après leur foi c'était un besoin et une nécessité. On dit beaucoup de bien de Gundobald (12). Il était sage, dit-on, juste et bienfaisant; il chercha à affermir le royaume par de bonnes institutions et à adoucir par des lois les malhereuses relations qui, d'après la nature des choses, existaient entre les Burgundes et les Romains, entre les vainqueurs et les vaincus (13). Il fut attaché aux doctrines hérétiques d'Arius, mais il ne refusa pas à l'orthodoxie sa protection et sa faveur. D'après une lettre de l'évêque Avitus de Vienne, il pleura sur les cadavres de ses frères (14); mais il était convaincu de la justice de sa cause, et il voyait dans la victoire un jugement de Dieu (15). Cependant on fit peser sur lui la conduite la plus cruelle et la plus ignominieuse envers ses frères, sans motif, sans corrélation, mais non sans contradiction (16). Godomar, réfugié sur une tour de Vienne, doit avoir péri dans les flammes par lesquelles Gundobald la détruisit; Chilpérich au contraire doit avoir été massacré par Gundobald, sa femme précipitée dans la rivière, une pierre au cou, ses deux fils égorgés et ses deux filles condamnées à l'exil. L'aînée de ces filles, appelée tantôt Chrona, tantôt Sædeleuba, prit le voile et entra dans un cloître, et alors seulement la seconde, Chlotildis, fut épargnée. Mais il est possible que dans ce récit il n'y ait d'autre vérité historique que celle-ci. Chlotildis était la fille de Chilpérich, et vivait, depuis la mort malheureuse de son père, à Lyon, à la cour de son oncle. C'est là qu'elle fut remarquée par les ambassadeurs que Chlodwig envoyait fréquemment à Gundobald. C'était une jeune fille belle et intelligente; elle fut représentée comme telle par les ambassadeurs au roi des Franks Saliens. Pour cette raison, il envoya de nouveaux ambassadeurs à Gundobald et demanda la jeune princesse pour épouse, et il l'obtint parce que Gundobald n'osa pas la refuser (17). Ce fut l'an 493.

Mais Frédégaire déjà a étendu ces simples indications de Grégoire de Tours, et les écrivains postérieurs ne restèrent pas en arrière. Chlotildis, dit-on, était à la cour de Gundobald soustraite aux regards des hommes. Pour

cette raison, Chlodwig envoya vers la princesse un Romain, Aurélianus, qui s'approcha comme mendiant de la jeune fille bienfaisante et lui présenta un anneau du roi. Chlotildis, surmontant la répugnance qu'une chétienne devait éprouver à épouser un païen, dans une pieuse espérance des desseins de Dieu, reçut l'anneau. Ensuite Chlodwig la fit rechercher et menaça de déclarer la guerre si on la lui refusait. Gundobald, redoutant la guerre, donna la princesse qui lui était demandée; elle partit avec de grands trésors. A peine se fut-elle éloignée, que Gundobald, se rappelant sa cruauté envers ses parens et ses frères, reconnut qu'il avait ouvert une source d'éternelle discorde entre les Burgundes et les Franks (18). Il envoya donc des troupes armées sur les traces de la fiancée pour la ramener; mais Chlotildis avait prévu cette poursuite : elle avait tout abandonné et avait pris la fuite à cheval avec son escorte de Franks. Elle atteignit ainsi les frontières de l'empire des Franks et fit ravager le pays des Burgundes à une distance de douze lieues des deux côtés : « C'était là, grâce à Dieu, dit-elle, le commencement de sa vengeance. » Chlodwig reçut avec bienveillance à Soissons sa jeune épouse.

A peine fut-elle arrivée qu'elle se mit à travailler à la conversion de Chlodwig au christianisme (19); mais le récit de cette œuvre sainte se rattache d'une manière qui n'a rien d'historique au récit du mariage du roi : le romanesque se transforme en conte de légende. L'esprit est plus élevé. Les merveilles du Seigneur doivent être célébrées dans la vérité de la religion, et les âmes des hommes doivent être gagnées non par la reconnaissance de la vérité, mais par la foi en la puissance protectrice et victorieuse avec laquelle Dieu règne sur ceux qui sont fidèles à son fils. Aussi cette narration n'instruit-elle même pas. Elle ne jette pas la moindre lumière sur le paganisme des Franks et ne met pas hors de doute que les Franks aient encore été réellement païens. Dans le fait, on peut à peine le supposer des Franks établis dans la Gaule, quelque vrai que cela pût être des Franks qui vivaient sur la rive droite du Rhin dans les anciens cantons de la patrie (20). Depuis trois siècles le christianisme était répandu dans l'empire romain et trouvait des fidèles jusqu'au pied de la muraille qui séparait la Bretagne septentrionale de la Bretagne méridionale. Depuis un siècle et demi, il était la religion dominante dans l'empire romain. Beaucoup de milliers de Franks avaient dans ce temps suivi, comme guerriers romains, l'aigle et la croix; des centaines avaient occupé des fonctions politiques chez les Romains. Pendant plus de cent ans, des Franks avaient été établis sur le territoire romain et entourés des symboles et des solennités du christianisme. Tous les autres peuples teutoniques s'étaient convertis à la religion nouvelle aussitôt qu'ils avaient quitté le sol de la patrie et perdu de vue les anciens sanctuaires. Chez eux, comme chez tous les autres, il doit y avoir eu des hommes pieux qui se donnèrent toutes les peines possibles pour les attirer aux sources du véritable salut et sauver leurs âmes. On peut donc à peine penser autrement : parmi les Franks venus dans la Gaule, il devait y avoir déjà beaucoup de chrétiens, et bien que quelques-uns pussent rester fidèles encore aux anciens usages nationaux, que la fortune et la victoire avaient accompagnés, il y avait pourtant à peine un seul homme parmi eux qui fût sans préparation et sans aucune connaissance du christianisme. Dans le fait, ces conjectures sont confirmées de la manière la moins équivoque par une lettre de l'évêque Avitus de Vienne au roi Chlodwig; elle prouve aussi que les partisans des doctrines ariennes s'étaient donné beaucoup de peine pour attirer le roi dans leur parti. Et ce même Grégoire de Tours, qui attribue à la catholique Chlotildis la mission apostolique parmi les Franks, raconte, sans y ajouter aucune observation, qu'une sœur de Chlodwig, Lanthechildis, avait été réellement attachée à l'hérésie arienne, et qu'elle se convertit à la véritable foi catholique lorsque Chlodwig reçut lui-même le saint baptême. Ce qui peut donc être le plus important, parce que cela a influé sur les événemens, c'est que les Franks eurent le bonheur d'éviter l'hérésie dans laquelle les autres peuples teutoniques conquérans étaient tous tombés, et que précisément pour cette raison le roi des Franks a été avec justice nommé par l'Église catholique son fils aîné. Le récit que les historiens font de la conversion de ce peuple est donc probablement sans vérité historique; mais il n'est pas indigne de remarque, parce qu'il montre l'esprit du temps où les écrivains vivaient, et parce qu'il jette aussi quelque lumière sur les relations dans lesquelles le roi se trouvait avec ses guerriers (21).

« Vos dieux, dit Chlotildis à son mari, ne sont rien; ils ne peuvent ni se secourir eux-mêmes ni secourir les autres, car ils sont formés de pierre, de bois ou de métal. Leurs noms, Saturne, Jupiter, Mars, Mercure, sont des noms d'hommes et non de dieux. Ils sont souillés de vices et n'ont que des artifices magiques et aucune puissance divine. Aussi celui-là doit être honoré qui a fait et disposé le ciel et la terre et la mer et tout ce qui est en eux (22). » Chlodwig répliqua : « Tout est fait et disposé par l'ordre de nos dieux; votre dieu ne peut rien et n'est même pas de race divine. » Cependant il consentit au baptême du fils que Chlotildis lui donna; mais l'enfant mourut au berceau. Un second fils, que Chlodwig vit baptiser à regret, fut aussi malade, il est vrai, après la cérémonie sainte; mais par les prières de sa mère, il revint à la santé. Cependant Chlodwig restait endurci.

Mais bientôt après cet événement, il se rencontra que, l'an 496, une guerre éclata entre les Franks et les Allemanni dans la Gaule (23). La querelle semble s'être élevée entre ces Allemanni et les Franks Ripuaires. On ne peut méconnaître que les Allemanni de la Gaule se trouvaient vers ce temps sous un seul roi, dont on ne connaît cependant pas le nom. Les conquêtes faites dans la Gaule avaient sans aucun doute déterminé cette réunion; sans aucun doute la position des Allemanni entre les Franks, les Burgundes et les Ostrogoths avait rendu cette réunion nécessaire. Mais d'un autre côté, il est très-vraisemblable que le pays conquis seul obéissait à un seul roi, et que les anciens cantons sur la rive droite du Rhin s'en tinrent à leur ancienne liberté. Le roi des Franks Ripuaires s'appelait Siegbert et avait sa résidence à Cologne. Au sujet des relations où il a pu être avec les anciens cantons franciques de la rive droite du Rhin, on ne trouve rien de certain dans l'histoire, et la marche seule des événemens postérieurs rend vraisemblable que quelques liens continuèrent à subsister entre les peuples du Teutschland et les conquérans (24). La querelle elle-même peut avoir eu son motif dans l'incertitude des frontières entre le pays des Allemanni et celui des Ripuaires. Et si Tolbiacum, ainsi qu'on l'a supposé non sans motif, est Zulpich, entre Juliers et Bonn, les Allemanni avaient dû faire une irruption dans le pays des Ripuaires, car la Moselle paraît avoir formé la limite, et c'est à Tolbiacum qu'on en vint à une bataille. Dans cette bataille, Siegbert, roi des Ripuaires, fut si grièvement blessé au pied qu'il en resta boiteux, et les Allemanni remportèrent la victoire. Fiers de ce succès, les Allemanni ne respectèrent peut-être pas le territoire des Franks Saliens ou provoquèrent autrement la colère de Chlodwig et excitèrent en lui des inquiétudes; du moins le roi des Allemanni fut accusé de perfidie à l'égard de Chlodwig (25). Chlodwig entra donc en campagne pour lui faire la guerre, et il fut suivi non-seulement par ses Franks, mais aussi par des Romains, troupes guerrières qui avaient été formées dans la Gaule soumise (26). Selon quelques écrivains, Chlotildis doit l'avoir exhorté à cette guerre (27) sans aucun doute par un pressentiment de ce qui arriverait ou parce qu'elle craignait que les Allemanni, dans l'accroissement de leur puissance, ne s'emparassent du pays des Burgundes, qu'elle ne désirait voir qu'entre les mains des Franks.

Une bataille eut lieu, on ne sait pas où, on n'en connaît pas les circonstances (28); mais des deux côtés tomba une grande multitude. L'armée de Chlodwig chancela; elle parut ne pouvoir échapper au désastre. Certes une grande question devait être décidée : le sort du monde germanique dépendra-t-il désormais des Franks ou des Allemanni? Selon la position des choses, l'issue de la bataille devait donner la réponse. Chlodwig, le cœur déchiré, attendait ce grand moment (29). Alors cet Aurélianus, dont il a été question plus haut, s'approcha de lui, lui rappela celui auquel étaient les âmes des Gaulois (30) et jeta une lumière dans son esprit. Aussitôt Chlodwig leva les yeux et les mains vers le ciel : « Jésus-Christ, s'écria-t-il, que Chlotildis annonce comme le fils du Dieu vivant qui porte secours aux opprimés et assure la victoire à ceux qui espèrent en lui, j'implore humblement de toi notre salut. Si tu me donnes la victoire sur ces ennemis, je veux croire en toi et me faire baptiser en ton nom. » Et une nouvelle attaque tentée avec une nouvelle vigueur suivit ces paroles, et les Allemanni ne soutinrent pas le choc. Leur roi tomba et l'armée prit la fuite sans qu'on pût l'arrêter. Chlodwig les poursuivit au loin et chercha à assurer les fruits de sa victoire. Cependant il ne paraît pas que tout ait été terminé

d'un seul coup. Grégoire de Tours raconte, il est vrai, que les Allemanni fugitifs s'étaient soumis au roi Chlodwig et l'avaient supplié : « Ne fais pas davantage périr le peuple; nous sommes à toi! » et qu'aussitôt il termina la guerre. Mais une lettre que Cassiodore écrivit à Chlodwig au nom de Théoderich, roi des Ostrogoths, paraît témoigner que les choses marchèrent plus lentement. Il résulte en effet de cette lettre que les Allemanni s'adressèrent à Théoderich et implorèrent son secours. Théoderich, entouré des difficultés d'une domination nouvelle, put trouver dangereux d'entreprendre une expédition au delà des Alpes et de s'aventurer dans une guerre lointaine dont personne ne pouvait prévoir l'issue; mais il ne devait pas lui paraître moins dangereux de laisser les Franks s'établir dans les Alpes. Il envoya donc une ambassade à Chlodwig, et avec elle une lettre flatteuse (31), qui sans doute montrait la guerre en perspective si Chlodwig n'accueillait pas avec bienveillance des paroles bienveillantes. Un musicien suivit aussi cette ambassade; un musicien habile à accompagner ses chants de la cithare et capable de célébrer les exploits de Chlodwig: celui-ci avait demandé un tel musicien (32). « Ton triomphe est assez grand, écrivait le roi, puisque tu as inspiré à l'opiniâtre Allemann une terreur telle qu'il s'est vu forcé de te supplier de lui laisser la vie. Veux-tu combattre ceux qui restent? on ne croira pas que tu les as tous vaincus. Crois-moi, moi qui ai acquis tant d'expérience : les guerres qui ont tourné le plus heureusement pour moi sont celles que j'ai terminées avec modération. Et ton salut est ma gloire. » Mais Théoderich demanda en particulier que Chlodwig n'attaquât pas les Allemanni qui avaient réclamé sa protection et vivaient sur les frontières de son pays (33). Et il paraît que Chlodwig par cette médiation fit un accommodement avec les Allemanni et avec Théoderich.

Ce que fut en effet l'accommodement avec les Allemanni est hors de doute. Chlodwig, dit un ancien écrivain, reçut les Allemanni dans sa foi et rendit leur pays tributaire (34). Il est plus difficile de déterminer les limites de ce pays. Mais il paraît qu'elles ne s'étendaient pas au delà du Rhin, mais que les conquêtes de Chlodwig se bornèrent simplement aux possessions des Allemanni dans la Gaule; que les Allemanni qui reconnurent Chlodwig pour leur roi n'étaient que les corps de compagnons qui avaient conquis et possédé le pays depuis le Rhin jusqu'aux Vosges et jusqu'aux frontières du royaume des Burgundes. Il ne se trouve aucune trace que les Franks aient passé le Rhin (35), et il est à peine croyable qu'on n'eût fait aucune mention d'un tel événement. Il est à peine croyable que Chlodwig ait cherché à étendre si loin vers l'est sa puissance lorsqu'elle n'était pas encore affermie dans la Gaule septentrionale, parce qu'elle était encore séparée de tout le bas Rhin par les Ripuaires, et lorsque dans la Gaule méridionale dominaient deux peuples teutoniques, les Burgundes et les Wisigoths, dont les efforts antérieurs avaient été dirigés contre le pays qu'il tenait sous ses armes. Les princes de ce temps pouvaient être bornés dans leur politique, mais ils n'étaient pas sans connaissance des pays; ils connaissaient leurs ennemis et leurs amis; leur coup d'œil embrassait tout le monde germanique; ils peuvent ne pas s'être laissés entraîner à des conquêtes lointaines qui devaient compliquer d'une manière incalculable les difficultés de leurs relations sans agrandir leur puissance. Il est tout aussi peu croyable que Théoderich-le-Grand, après qu'il se fût une fois mêlé dans ces querelles, eût souffert tranquillement une telle extension des Franks. Mais ce qui est le moins croyable, c'est que les peuples allemanniques du véritable Teutschland, après avoir pendant plusieurs générations combattu glorieusement avec d'admirables efforts et une énergie toujours nouvelle pour leur liberté contre les Romains et légué par leurs exploits de grands souvenirs à tout l'avenir, aient maintenant oublié tout à coup l'antique barrit, et qu'après une seule bataille perdue dans la Gaule, loin des cantons de la patrie, ils se soient précipités au-devant du vainqueur, d'un prince teutsch, pour lui crier, comme de lâches recrues : « Roi victorieux, épargne le peuple; nous sommes à toi (36). » D'un autre côté, il n'est pas inconcevable que les Allemanni de la Gaule, sortis de leur patrie comme corps de compagnons et placés dans le pays conquis sous un chef commun appelé roi, comme les Franks Saliens sous Chlodwig, aient volontiers reconnu, après la mort de leur chef, le roi frank pour leur roi, car ils étaient devenus étrangers à leur peuple, et ce qui les

avait amenés dans la Gaule, la victoire et la fortune, était maintenant dans la Gaule du côté de Chlodwig. Dans le fait, les paroles d'un ancien écrivain, de Frédégaire, par lesquelles il indique les causes de ce qu'on appelle la soumission des Allemanni, semblent témoigner pour cette manière de voir : « Les Allemanni, dit-il, se donnèrent au roi Chlodwig, parce que leur roi avait trouvé la mort et parce que, éloignés depuis longtemps de leur patrie, ils n'auraient trouvé aucun peuple qui leur eût prêté secours contre les Franks (37). » L'histoire se meut donc toujours encore sur un sol en dehors des limites que les Romains avaient arbitrairement tirées autour du Teutschland.

Ce que décidèrent au contraire les rois Chlodwig et Théoderich est plus difficile à déterminer. Il n'est pas douteux assurément que les parties méridionales du pays des Allemanni aient été abandonnées au roi des Ostrogoths, c'est-à-dire le territoire des Alpes qu'il devait désirer comme complément des limites montagneuses de l'Italie, et qu'il avait réclamé précisément pour cette raison comme compris dans les frontières de son empire; mais il est impossible que cela se soit fait sans négociations, sans conditions réciproques. Procope fait mention d'une alliance conclue par les Goths avec les Franks contre les Burgundes pour soumettre et partager le royaume de ceux-ci. On ne trouve aucune donnée sur la date de cette alliance; mais on ne doit pas attendre de la sagesse de Théoderich qu'il ait méconnu à ce point son intérêt et la sûreté des Wisigoths, et qu'il se soit allié avec les Franks contre le royaume intermédiaire des Burgundes s'il n'avait pas fallu atteindre un but à côté de celui-là et éluder les obligations de l'alliance. Il n'est donc pas invraisemblable que la conclusion de cette alliance se rapporte à cette époque et ait été une condition de la paix avec les Allemanni; mais en tout cas l'exécution fut retardée, peut-être à cause de l'armement (38).

Après son accord avec les Allemanni, Chlodwig revint à Reims auprès de son épouse. Chlotildis ne négligea pas de satisfaire aussitôt le désir de son cœur et de décider, dans ce moment de bonheur, son mari à l'accomplissement du vœu qu'il avait fait dans le désespoir de la bataille. Saint Remigius (saint Remi), évêque de Reims, parut, invité par elle, pour préparer le roi à la connaissance du christianisme : « Je t'écouterai avec plaisir, saint père, répondit Chlodwig au pieux orateur. Un seul obstacle s'y oppose : le peuple qui me suit ne souffre pas que j'abandonne ses dieux ; mais je veux aller vers lui et lui parler d'après tes paroles. » Il y alla. Avant cependant qu'il eût rien dit, tout le peuple s'écria d'une seule voix : « Nous rejetons les dieux mortels, pieux roi, et nous sommes prêts à suivre le Dieu immortel que Remigius annonce. » Aussitôt les préparatifs du baptême du roi furent faits avec luxe et magnificence. Lorsque Chlodwig, nouveau Constantin, s'approcha de l'eau consacrée, Remigius l'interpella ainsi : « Courbe ta tête avec humilité, Sigambre (39); adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Et après que le roi eut reconnu le dieu tout-puissant dans la Trinité, il fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et oint de l'huile sainte dans la forme de la croix du Christ. Deux sœurs du roi reçurent avec lui le baptême : Albofledis se convertit du paganisme au christianisme, Lanthechilde de l'hérésie d'Arius à la vraie doctrine de l'Église catholique. Plus de trois mille hommes de l'armée de Chlodwig suivirent l'exemple du roi (40).

Grégoire de Tours a décrit cet événement avec amour (41); et bien qu'il puisse être vrai que la tradition se soit écartée de la réalité, la croyance à l'exactitude de cette tradition était cependant toujours d'une grande importance. Aussi des temps postérieurs ne se sont pas contentés des miracles opérés, selon le récit de Grégoire de Tours, par la manifestation de la grâce de Dieu (42); ils se sont tourmentés pour les augmenter et les embellir. On raconte (43) que Remigius pour ébranler l'âme du roi lui décrivit les maux que le Sauveur eut à endurer de ses ennemis : « Malheur à eux ! s'écria Chlodwig, si j'avais été présent avec mes Franks ! » Mais selon Hincmar de Reims, l'un des hommes les plus savans du neuvième siècle, la sainte ampoule, qui contenait l'huile sainte avec laquelle le roi fut oint, fut apportée du ciel par une colombe. Et un usage constant ou une fraude pieuse a conservé à l'ampoule et à l'huile ce caractère sacré jusqu'à ce que l'impiété des temps modernes eut rendu nécessaire une déviation des anciennes coutumes. Mais Grégoire a prononcé le mot le plus important dans la dénomination qu'il donne au roi : un nouveau Constantin ! Par Chlodwig la pure

doctrine catholique fut dominante dans l'empire des Franks, et par cette domination tout le nord de l'Europe lui fut ouvert.

CHAPITRE V.

GUERRE ENTRE LES FRANKS, LES BURGUNDES ET LES GOTHS. — CONQUÊTE DE LA GAULE MÉRIDIONALE.

De l'an 497 à l'an 510.

Les Franks étaient arrivés à une position toute nouvelle. Dans tous les autres pays chrétiens qui étaient gouvernés par des Teutschs, l'hérésie était placée sur le trône; l'Église catholique était, si non opprimée et persécutée, du moins humiliée et tenue à l'écart. Chlodwig et ses Franks étaient des chrétiens orthodoxes; cela ne peut-être possible autrement. La joie dut être grande dans la Gaule parmi ceux qui étaient soumis aux Franks; hors de ce territoire aussi, la joie ne dut pas manquer. Sans aucun doute il y avait assez d'hommes qui savaient bien qu'un homme nouveau ne sortait pas des eaux du baptême, que la reconnaissance ne produisait encore aucune foi et la foi aucun changement dans les habitudes et la vie, aucune épuration de mœurs et de passions (1); mais ils conservèrent aussi l'espérance dans l'avenir. Comme autrefois le grand Constantin avait brisé la puissance du paganisme et élevé le christianisme à la souveraineté; de même Chlodwig, le nouveau Constantin, pouvait anéantir la puissance de l'hérésie, à peine meilleure que le paganisme, et procurer à la véritable doctrine la victoire qui lui était due. En tout cas le danger était passé qui jusqu'alors avait menacé cette doctrine; sa conservation était assurée; dans sa conservation était son triomphe, dans son triomphe le bonheur et le salut des générations à venir (2). La domination des Franks avait gagné beaucoup, car beaucoup d'âmes s'étaient tournées vers eux.

Une lettre de l'évêque Avitus de Vienne à Chlodwig montre, mieux que tout autre chose, les dispositions du temps (3): «Pendant que nous nous en remettons pour notre sort à l'éternité, dit l'évêque; tandis que nous nous reposons sur l'avenir pour décider qui a raison, un rayon de la vérité jaillit aussi dans le présent. La providence divine a trouvé un arbitre pour notre temps. Tandis que vous choisissez pour vous, vous jugez pour tous: votre foi est notre victoire. Beaucoup dans une semblable position ont opposé aux exhortations des prêtres et aux conseils de leurs alliés le respect pour les usages de leur race et pour les pratiques de leur patrie (4). Après le miracle de cet événement, cette honte malheureuse s'évanouira. Et comme maintenant Dieu prendra entièrement votre peuple parmi les siens, répandez aussi du trésor de votre cœur parmi les peuples plus éloignés, qui vivent encore dans l'ignorance naturelle et qui ne sont pas encore corrompus par de fausses doctrines, les semences de la foi. Ne prenez aucun repos pour étendre le royaume de Dieu, qui a établi le vôtre. Vous êtes devenu un soleil qui réjouit tout par son éclat. Ce qui est près de cet astre se félicite d'une lumière plus claire, mais ce qui en est loin n'est pas non plus privé de ses lueurs. Continuez donc à répandre vos rayons parmi les présens par votre diadème, parmi les absens par votre majesté. Le monde célèbre les suites d'un heureux triomphe. Ce bonheur s'étend aussi sur nous. Chaque fois que vous combattez, la victoire est pour nous.» Dans la suite même de sa lettre, l'évêque appelle son propre maître, le roi Gundobald, un guerrier de Chlodwig, et celui-ci le père de tous les fidèles (5).

Et dans le fait d'heureuses suites de la conversion se montrèrent bientôt. Selon Procope (6), les Armoricains avaient auparavant opposé aux armes des Franks une courageuse résistance; maintenant ils se rendirent volontiers à la sommation du roi chrétien. Ils se joignirent à lui et décidèrent sa puissance sur toute la Gaule septentrionale. Et alors se rassemblèrent aussi autour de lui les soldats romains qui se trouvaient encore çà et là dans la Gaule en garnison dans des places fortes, car ils ne savaient comment arriver dans l'empire romain d'Orient, et ils ne voulaient pas s'unir à des ariens. L'historien assure qu'ils entrèrent au service des Franks comme troupes indépendantes, et qu'ils gardèrent leurs anciennes enseignes comme leur costume et leurs mœurs (59).

Mais le repos n'était pas possible. Chlodwig, favorisé de toutes parts, voulut avoir tout le pays d'une mer à l'autre. Après la victoire sur les Allemanni de la Gaule et la conquête de leur territoire, le pays le plus près était celui des Burgundes, cerné de deux côtés, et il devait exciter le génie belliqueux de Clodwig même sans l'alliance avec Théoderich son beau-frère, sur

laquelle il pouvait à peine encore compter (7), et même sans la soif de vengeance qui animait Chlotildis son épouse; mais il trouva aussi une occasion convenable. L'ancienne discorde qui avait divisé les rois des Burgundes ne s'était pas calmée. Gundobald et Godegisel étaient dans une continuelle inimitié l'un contre l'autre. Godegisel, se rappelant le sort de ses frères et reconnaissant bien la supériorité de Gundobald, redoutait le même destin. Pour s'y soustraire, il s'adressa secrètement, comme Grégoire de Tours nous l'apprend, au puissant et victorieux roi des Franks et lui promit, tant son cœur était troublé, un fort tribut annuel s'il voulait le soutenir contre Gundobald pour anéantir ou chasser celui-ci. Cependant une déclaration de Gundobald fait supposer avec plus de vraisemblance que Godegisel fut excité contre son frère par Chlodwig lui-même (8). En tout cas, l'âme de Chlodwig n'avait pas en vue un secours, mais une conquête; il se mit en marche avec son armée l'an 500. Gundobald pénétra ses projets. Ignorant l'alliance qui existait entre le roi étranger et son frère, il somma Godegisel de se joindre à lui : « Le roi des Franks, dit-il, était l'ennemi de tous deux et convoitait le pays des Burgundes. En réunissant leurs forces, ils seraient en état de le repousser; séparés, ils auraient le sort d'autres peuples. » Godegisel, lâche et troublé, se rendit à l'invitation de son frère. Leurs troupes réunies marchèrent à la rencontre des Franks. Les deux armées se heurtèrent près de Dijon et combattirent sur la petite rivière d'Ouche. Aussitôt Godegisel passa avec ses troupes du côté des Franks et tourna comme les Franks ses armes contre Gundobald son frère. Celui-ci, effrayé d'une trahison si inouïe, n'eut d'autre ressource qu'une retraite précipitée. Rempli de douleur et de colère, il descendit les bords du Rhône et ne trouva une forte position que lorsqu'il eut atteint la ville d'Avignon. Godegisel, content d'une victoire si prompte, perdit le moment favorable. Il ne savait pas que dans les relations des peuples et des États il vaut mieux ne pas commencer ce qui ne doit pas être achevé; car il promit aussitôt au roi des Franks une partie du royaume des Burgundes, se rendit lui-même comme en triomphe à Vienne (9) et abandonna la poursuite de son frère au roi des Franks, ennemi des Burgundes. Chlodwig continua la guerre avec des forces plus grandes (10); il arriva jusqu'à Avignon et commença le siége de cette ville.

Mais il n'acheva rien non plus. La guerre se termina devant Avignon. Grégoire de Tours raconte l'issue d'une lutte qui a quelque chose de romanesque. Gundobald fut réduit à un grand embarras. Alors se présenta à lui Aridius, un de ses conseillers, homme prudent, adroit dans les affaires et conteur agréable : « Tu dois, dit-il au roi, brider la fureur de cet homme. Je veux me rendre près de lui sous l'apparence d'un fugitif. Il ne te domptera pas et n'aura pas ce pays ; mais fais ce qu'il exigera de toi d'après mes conseils. » Gundobald approuva ce plan, et Aridius fut bien reçu comme traître par le roi Chlodwig ; il gagna sa confiance; puis Aridius dit à Chlodwig : « Pourquoi ton armée doit-elle périr devant cette place forte? Pourquoi veux-tu ruiner un pays qui est à toi? Fais-toi payer un tribut annuel : de cette manière le pays reste intact, tu règnes sur lui si ce tribut t'est exactement payé; si tu ne l'obtiens pas, tu peux toujours faire ce qu'il te plaira. » Chlodwig goûta ce sage conseil; Gundobald se soumit au tribut et l'armée des Franks se retira. Mais il peut être plus vraisemblable que Théoderich intervint pour les Burgundes comme il était intervenu pour les Allemanni. La ruse prévint peut-être la ruse. Théoderich put s'avancer sous les apparences d'un allié et prononcer une parole d'arbitre dans le voisinage du théâtre de la lutte (11). En tout cas, ce ne serait pas un témoignage de sagesse si Théoderich fût resté inactif ou indifférent au sort des Burgundes : ils tenaient à lui de bien plus près que les Allemanni à cause de leur religion et à cause des Wisigoths, et entre les Wisigoths et les Franks s'étaient déjà élevées des dissensions nées de relations qui montraient la guerre dans un temps peu éloigné. D'autre part, il n'est pas non plus vraisemblable que Chlodwig, prince jeune, il est vrai, mais riche d'expérience, ait compté sur la promesse d'un tribut annuel, et qu'il ait renoncé à la guerre s'il se sentait assez fort pour la soutenir jusqu'au bout. Avignon n'était pas la première ville qui eût résisté à ses armes. Dans le fait il paraît aussi que l'on fit un accommodement plus étendu et que la sûreté de Godegisel fut une des conditions de la paix, car Chlodwig laissa près de ce roi

malheureux, sans action, sans conseil et sans secours une troupe de Franks, moins pour le défendre que pour rappeler la paix, les armes et la puissance de Chlodwig (12); mais Gundobald n'y eut pas égard!

Car à peine Chlodwig fut-il parti que Gundobald se leva pour la guerre et la vengeance. Ne s'inquiétant ni de Chlodwig ni du tribut promis (13), confiant dans les sentimens de son peuple et dans l'intérêt de Théoderich, son puissant voisin, il marcha sur Vienne avec une armée et assiégea cette ville. Godegisel, arraché de sa sécurité par la terreur et inquiet pour son destin, essaya de résister, et pour prévenir le manque de subsistances, il chassa de la forteresse les hommes qui paraissaient inutiles à la défense. Parmi eux était, dit-on, l'architecte d'un aquéduc. Cet homme, aigri de son expulsion, s'adressa à Gundobald et promit de l'introduire dans la ville par l'aquéduc. Gundobald confia à ce chef une partie de son armée; avec l'autre partie il fit une attaque à l'extérieur. Le plan réussit. La ville fut prise. Les Romains les plus éminens et les Burgundes qui étaient restés fidèles à Godegisel furent massacrés. Le roi lui-même s'enfuit dans l'église des hérétiques et trouva la mort dans le saint lieu avec l'évêque arien. Les Franks toutefois que Chlodwig avait laissés derrière lui se réunirent en un carré serré (14), fermement résolus à tout faire pour sauver leur vie. Alors Gundobald ordonna de les épargner; mais lorsqu'ils se furent rendus, il les envoya, dit-on, à Toulouse, à Alarich, roi des Wisigoths, pour lui donner, à ce qu'il semble, ce témoignage qu'ils avaient dans les Franks des ennemis communs. Ainsi Gundobald fut seul roi des Burgundes; mais son trône s'appuyait sur les cadavres de trois frères. Bien qu'il ne fût pas lui-même coupable de leur mort, leur sang avait coulé sous ses yeux, et il est impossible que son âme se soit réjouie par l'examen d'un tel avantage. Son cœur aussi était ébranlé. Ce qu'il disposa législativement pour adoucir les mœurs de son peuple et pour ménager les Romains qui étaient sous sa domination appartient sans doute à ce temps où il était le chef de tous les Burgundes (15). Sa propension même à la foi catholique peut avoir eu sa cause dans cet ébranlement. Il remit entre les mains de l'évêque Avitus une profession de foi orthodoxe et désira recevoir secrètement de lui le baptême selon le rit catholique. Le saint homme toutefois ne put le décider à reconnaître publiquement ce qu'il assurait croire en secret. Ou bien, comme le croyait l'évêque, il craignait de mécontenter son peuple; ou bien il redoutait, s'il abandonnait la foi des Goths de la Gaule, d'Espagne et d'Italie, d'être privé de tout secours, tandis que Chlodwig ne serait pas gagné. Vraisemblablement il établit ou permit dans cette disposition, pour ne pas soulever du moins contre lui son peuple, les colloques d'évêques catholiques et ariens, auxquels il prit part lui-même dans le dessein, à ce qu'il semble, de voir ces derniers forcés à des concessions (16); mais son attente fut trompée. Il semble résulter sans doute des récits qui nous sont parvenus de ces entrevues que les évêques catholiques, dont l'orateur était le pieux et habile Avitus, un autre Cicéron (17), furent supérieurs aux ariens en raisonnement et en éloquence; mais ces récits ne nous ont été conservés que par le parti catholique et ne peuvent par conséquent servir de témoignage contre les ariens. En tout cas il est certain que les évêques ariens ne furent pas convaincus par les catholiques, et que les deux partis se séparèrent fortifiés dans leurs diverses opinions (18). Pour cette raison, Gundobald aussi, étouffant le penchant de son cœur, persévéra devant le monde arien dans la vérité et devant le monde catholique dans le péché, car il reçut, il est vrai, à ce qu'il semble, de l'évêque Avitus la confirmation selon le rit catholique et protégea et encouragea en secret la foi catholique : extérieurement pourtant il conserva la croyance de son peuple (19); mais ses précautions furent vaines. Son empire n'avait pas de base solide; des taches sanglantes souillaient sa domination. Les Burgundes, s'affaissant nécessairement sur eux-mêmes, parce qu'ils étaient étrangers à la source vitale de toute force des peuples, pouvaient voir la ruine de leur empire ajournée, mais ils ne pouvaient l'éviter. Gundobald, incertain, effrayé et troublé, semble avoir adouci la colère que Chlodwig dut éprouver de cette marche des choses en s'engageant à soutenir les Franks dans une attaque que Chlodwig avait dessein de faire sur le royaume des Wisigoths (20). Mais en contribuant ainsi à augmenter la puissance des Franks, il mit dans un danger d'autant plus grand le royaume des Burgundes, qui, lorsque Chlodwig eut arraché aux Wisigoths la plus

grande partie de leurs possessions dans la Gaule, fut aussi pressé par le troisième côté de sa domination.

Le roi des Wisigoths était Alarich, fils orgueilleux d'un père puissant. Il était à la fleur de l'âge, son empire s'étendait sur la plus grande partie du pays au delà des Pyrénées jusqu'aux côtes de la Lusitanie. Théoderich, le grand roi des Ostrogoths, était son beau-père. Il était brave et audacieux, bien qu'il fût devenu étranger à la guerre par suite d'une longue paix. Son esprit était droit et bon; il avait essayé d'ordonner mieux les relations de la vie et de placer les Romains sous l'empire d'un droit plus précis (21); mais les circonstances étaient difficiles. Bien qu'il ne refusât pas sa protection à l'Église catholique, de nouvelles espérances s'étaient toutefois élevées pour elle par la conversion de Chlodwig, et Chlodwig ne manqua pas non plus de provoquer et de séduire. De plus, la nécessité du temps avait forcé le roi Alarich à empiéter de nouveau sur les intérêts communs des habitans de son empire lorsque la blessure profonde faite par le partage des propriétés territoriales était à peine cicatrisée, car il avait émis de la monnaie à un titre inférieur, et par suite il avait de diverses manières prévenu les esprits contre lui.

L'origine de l'inimitié entre Chlodwig et Alarich coïncide avec la victoire des Franks à Soissons. Les Goths avaient à tort, mais non sans intention, établi le siége de leur empire dans la Gaule, à Toulouse. Ils s'étaient fermé l'aspect de leur ancienne patrie. Lorsque les pays au delà des Pyrénées auraient été soumis par leurs armes, la Gaule devait sans aucun doute être ajoutée à leur domination; mais les Franks déjouèrent ce plan par leur victoire. Alarich était encore mineur lorsque la victoire des Franks fut remportée; la puissance croissante de Chlodwig s'éleva durant sa jeunesse; la conversion de ce prince à la foi catholique excita de l'inquiétude. La jeune âme d'Alarich, au milieu des plaintes et des espérances détruites des siens, put donc se remplir de colère et de haine contre l'heureux roi et contre les Franks, que les Goths considéraient avec dédain, parce que les Goths, fidèles à leur ancienne tendance vers une civilisation plus élevée et fiers du degré où ils se croyaient arrivés, se regardaient eux-mêmes comme une race plus noble. Diverses négociations toutefois, qui ont dû avoir lieu, sont inconnues à l'histoire; mais les causes d'inimitié augmentèrent toujours. Théoderich-le-Grand chercha par différens moyens à détourner l'éclat. Il est difficile de décider dans quelles vues il fit ces efforts. Évidemment, maître de Rome et de l'Italie, il n'était pas éloigné de se considérer comme le successeur des empereurs romains et de prendre partout leur place. L'agrandissement des frontières de son empire ne lui répugnait pas non plus, et la pensée de réunir tout l'Occident et de régner sur lui du sein de Rome ou de Ravenne n'était sans doute pas trop grande pour lui (22). Il ne pouvait en conséquence voir avec plaisir la réunion de la Gaule sous un seul maître; le maintien de petits états ou la division de la puissance devait plutôt être recherchés par lui (23). Les principes toutefois qu'il reconnut ouvertement dans les circonstances présentes, et qu'il opposa aux passions des rois des Wisigoths et des Franks, méritent toute espèce d'éloges et paraissent très-convenables, que Théoderich eût en vue la paix des peuples ou son propre agrandissement (24). Il envoya une ambassade à Alarich, son gendre, et écrivit à ce roi : « Que sa puissance était grande sans doute, qu'Attila avait été vaincu par les Wisigoths, mais qu'une longue paix leur avait fait perdre l'habitude de la guerre. Qu'il ne devait pas se laisser entraîner par une passion aveugle. Que la modération conserve les peuples; que la justice rend les rois forts. Que celui-là seul pouvait prendre les armes qui ne pouvait trouver aucune justice auprès de son adversaire; mais que jusqu'à présent il n'y avait pas de sang à venger; qu'aucune province n'avait été attaquée. Que la discussion se bornait encore aux paroles, et qu'un accommodement pouvait la terminer. Que du reste, en cas de besoin, il ne lui ferait pas faute. » Les mêmes ambassadeurs se rendirent auprès de Gundobald. Théoderich lui écrivait : « Que tous les rois environnans avaient reçu des preuves de sa bienveillance; qu'il ressentirait une grande douleur s'ils commettaient des crimes les uns contre les autres. Qu'il avait le droit de modérer les rois plus jeunes par le langage de la raison. Qu'ils devaient avoir du respect pour son âge, et savoir qu'il s'opposerait à leurs mauvaises actions. Qu'il n'était pas permis que de si grands rois se livrassent à une si mi-

sérable querelle, dont les suites seraient incalculables. Que pour cette raison il essayait de le décider, lui, Gundobald, à le seconder et à s'unir à lui pour s'efforcer d'opérer un accommodement. » Théoderich fit encore remettre par ses ambassadeurs des lettres à d'autres rois teutoniques ; on nomme particulièrement les rois des Hérules, des Guarnes, des Thuringiens (25), mais on ne peut déterminer avec certitude quel peuple teutonique est désigné par Théoderich et Cassiodore sous le nom de Guarnes. Sans aucun doute ce mot est corrompu, ce doit être *Wahrner* ou *Wahrer*, et l'état des choses force presque à supposer qu'il s'agit des Franks Ripuaires, ou, ce qui est plus vraisemblable, des Bavarois (26). Théoderich écrivit à ces rois : « Que l'arrogance, odieuse à Dieu, doit être poursuivie en commun, qu'ils devaient en conséquence envoyer aussi de leur côté à Chlodwig des ambassadeurs en même temps que les siens et ceux de Gundobald, afin que Chlodwig s'abstînt de la guerre contre les Wisigoths et se conduisît selon les lois des peuples. Que celui qui croirait pouvoir dédaigner la décision d'un si grand nombre devait être attaqué par tous. Que celui qui voulait agir sans lois se préparait à ébranler tous les empires. Qu'il n'était nullement douteux que Chlodwig une fois vainqueur des Wisigoths ne les attaquât aussi. » Enfin il écrivit à Chlodwig lui-même : « Que la parenté des rois était d'une nature divine ; qu'elle devait assurer la tranquillité des peuples. Que ce que personne n'osait violer était sacré ; que la parenté était sacrée. Qu'il s'étonnait donc que Chlodwig nourrît une si grande colère pour de petites choses, qu'il formât le dessein de se lancer contre Alarich dans une lutte vigoureuse; mais que leur bravoure ne devait pas attirer un malheur sur la patrie, et que la jalousie des rois, même dans des choses légères, était un grand désastre pour les peuples. Qu'il devait donc soumettre ses prétentions à des arbitres qu'on choisirait. Que lui, Théoderich, priait comme un père et un ami ; mais qu'il saurait s'offrir aux regards de celui qui dédaignerait ses exhortations face à face et dans une attitude hostile. »

Le résultat de ces efforts est inconnu. Il semble cependant qu'ils aboutirent à une entrevue des deux rois ennemis. Grégoire de Tours raconte que Chlodwig et Alarich eurent une entrevue dans une île de la Loire, près d'Amboise, dans le territoire de la ville de Tours. Alarich, voyant que Chlodwig combattait sans relâche les peuples, avait invité le roi des Franks, et Chlodwig avait accepté l'invitation. Ils s'entretinrent ensemble, mangèrent ensemble, burent ensemble et se promirent une amitié réciproque ; mais les rois n'étaient pas venus l'un vers l'autre dans des intentions pacifiques, et ils ne se séparèrent pas avec une âme pacifique (27). Pour cette raison, la guerre ne fut que retardée et non détournée. Les provocations furent aussi plus vigoureuses à mesure que l'on approcha du moment décisif. Les évêques catholiques de l'empire des Goths, bien qu'ils fussent confirmés par le roi des Goths, bien qu'ils fussent sous sa protection et qu'ils priassent publiquement pour lui, comme pour un pieux et grâcieux maître, pour sa vie, pour son salut et pour le bonheur de sa maison (28), continuèrent à travailler pour les Franks. La foi qui remplissait leurs âmes les faisait passer sur toute hésitation et étouffait la conscience dans leur cœur. Plusieurs évêques, comme saint Césaire d'Arles et saint Quintien de Rodez, furent chassés de leurs siéges par Alarich (29) ; mais la suite des événemens a prouvé que cette sévérité même n'aboutit à rien. Chlodwig comptait sur ces dispositions et sur son orthodoxie : « Ces ariens, s'écria-t-il en parlant aux siens, ne doivent pas avoir de part dans la belle Gaule. Suivez-moi. Dieu nous aide. Nous les vaincrons, et le pays sera à nous ! » L'entreprise promettait de la gloire et du gain ; les Franks le suivirent donc avec plaisir et confiance l'an 507. Les Ripuaires durent aussi prendre part à l'expédition guerrière, et Chloderich, fils du roi Siegbert le boiteux, conduisit les troupes. L'armée combinée prit sa route par Tours. Chlodwig maintint une discipline sévère pour ne pas exciter contre lui les chrétiens catholiques : « Comment, dit-il, pourrions-nous espérer la victoire si saint Martin s'irritait contre nous ? » Car il savait bien que cet ancien évêque de Tours avait acquis par sa pieuse vie, par ses grandes vertus et par divers miracles, une si haute vénération parmi les chrétiens catholiques de la Gaule qu'il était considéré comme la divinité tutélaire du pays, et que peut-être on adorait tout aussi souvent le saint que le

sauveur. Et ses précautions ne furent pas sans résultat. Dans l'église de Tours, le chœur des prêtres, par reconnaissance et comme encouragement, chanta devant lui les paroles du saint poëte : « Seigneur, tu peux m'armer de force pour le combat; tu peux me soumettre ceux qui s'opposent à moi. Tu me livres mes ennemis dans leur fuite, afin que je détruise ceux qui me haïssent (30). » Une biche, dit-on, lui montra un chemin sûr à travers la Vienne débordée. L'ancienne tradition de la biche qui servit de guide aux Huns à travers le Palus-Méotide a été appliquée à cette expédition; mais l'œuvre du diable chez les peuples sauvages des Huns fut transformée en un saint miracle pour les peuples des Franks. Une colonne de feu les éclaira du haut de la cathédrale de Poitiers (31), comme signe d'attente et d'intérêt. Elle fut attribuée à saint Hilaire le confesseur, qui jadis, comme prêtre, dans la lutte pénible contre les hérétiques, promettait la victoire à l'épée. Derrière Poitiers, dans la plaine de Vouglé, se tenait le roi Alarich avec les Goths. Il s'était retiré si loin parce que, comme Procope le remarque, il comptait sur l'arrivée des Ostrogoths, et certainement il se serait encore plus rapproché des frontières d'Italie si ses Goths, dans le souvenir des anciens exploits de leur peuple, n'avaient été mécontens et n'avaient vu avec colère la dévastation de leur pays : « Ils ne le cédaient à personne en bravoure, s'écriaient-ils en s'adressant à leur roi; ils n'avaient pas besoin de secours étrangers; ils aimaient bien mieux remporter seuls la victoire. » Ils le forcèrent ainsi à la bataille, et Alarich attendit son ennemi (32). Le combat fut opiniâtre; la fortune fut pour Chlodwig. Tous les Gaulois de l'armée d'Alarich ne furent pas perfides : les Arvernes moururent avec leur chef Apollinaris, fils du frère de l'évêque Sidonius, et avec beaucoup d'hommes distingués. Mais les Goths, qui vraisemblablement avaient aussi perdu leur force en Espagne, ne purent soutenir le combat : oubliant les usages de leurs pères, ils tournèrent le dos et cherchèrent leur salut dans la fuite (33). Alarich, dans son désespoir, ne suivit pas les troupes fugitives. Il s'aventura, à ce qu'il semble, dans un combat personnel avec Chlodwig; mais il ne pouvait regagner seul ce qui avait été perdu par son armée. Chlodwig le tua, non sans courir lui-même un grand danger : la force de sa cuirasse et la vitesse de son cheval empêchèrent seules deux hommes fidèles à Alarich de l'étendre lui-même à côté du cadavre du roi tombé (34). Ainsi se termina le combat; et toute la Gaule méridionale sembla pouvoir d'autant moins échapper à la puissance des Franks qu'Alarich ne laissait qu'un fils mineur né d'un mariage légitime, que personne ne se trouvait qui pût le remplacer et que ce revers fit naître une malheureuse discorde entre les Goths.

Chlodwig envoya son fils aîné Theuderich vers le sud et l'est pour prendre possession du pays jusqu'aux frontières des Burgundes. Le roi des Burgundes, qui, tout armé, était jusqu'ici resté spectateur équivoque des événemens, mais qui ne croyait plus désormais pouvoir se dispenser de se rendre aux sommations de l'heureux vainqueur, réunit ses troupes à celles des Franks (35) pour soumettre le pays qu'il aurait mieux aimé défendre contre un dangereux ennemi (36). Chlodwig lui-même se rendit à Bordeaux, où il passa l'hiver. A Toulouse, les trésors d'Alarich tombèrent entre ses mains. Mais les habitans d'Angoulême se soulevèrent, lorsqu'ils virent les malheurs des Goths, pour gagner les bonnes grâces du vainqueur. Ils vainquirent la garnison de la forteresse, ouvrirent les portes et livrèrent aux Franks la ville et la garnison. Et la tradition ne manqua pas de transformer aussi cette trahison en miracle du Seigneur. Les murs, dit-on, s'étaient écroulés d'eux-mêmes devant le roi des Franks.

Grégoire de Tours, qui n'a pas dédaigné d'admettre aussi cette fable (37), termine par elle son récit de la guerre contre les Goths. Il ajoute seulement la remarque que Chlodwig, revenu à Tours, fit de très-riches présens à l'église de Saint-Martin. Car le clergé sut bien faire valoir les secours du saint : il en éleva tellement le prix que Chlodwig, tout en le payant, ne put s'empêcher de le trouver un peu trop fort (38). Et ce que Grégoire de Tours ne mentionne point par rapport à la guerre et à son issue, n'est pas complété par les autres écrivains. Mais comme d'après la nature des choses humaines on peut supposer avec confiance que la guerre ne fut pas terminée avec tant de facilité et de promptitude, bien qu'il ne se trouve pas dans l'histoire le moindre témoignage, il résulte dans le fait des

écrivains grecs et goths, de Procope et de Cassiodore, de Jornandès et d'Isidore, que cette guerre dura encore plusieurs années et qu'elle devint très-compliquée. Du reste, ces écrivains n'ont aussi que quelques indications; il manque entièrement de corrélation et de suite, et la véritable issue reste incertaine.

Théoderich, en effet, roi d'Italie, se devait à lui-même et devait à la sûreté de son empire de ne pas faire faute dans la lutte de son beau-frère et de son gendre. Mais dans le temps même où cette lutte commença, il était enveloppé avec la cour de Constantinople dans des querelles qui le menaçaient même d'une attaque en Italie. Il ne put donc paraître avec une armée dans la Gaule aussi rapidement qu'il l'aurait désiré lui-même et qu'Alarich l'avait espéré. Mais il ordonna à tous ses Goths de se rassembler bien équipés, à la manière accoutumée, avec des armes, des chevaux et toutes les choses nécessaires, pour se mettre en route le 25 juin de l'an 508 pour une entreprise dans la Gaule que le bien commun réclamait et qui promettait de la gloire et de l'honneur. Ils devaient prouver au monde, dit-il, que la vertu de leurs pères était encore en eux, et apprendre à la jeunesse ce qu'elle avait à transmettre à leurs descendans (39). L'armée, commandée par Hibbas, son général (40), franchit les Alpes méridionales et parut dans la Gaule. Dans le même temps, Arles et Carcassonne (41) étaient assiégées par les Franks et par les Burgundes, leurs alliés par contrainte. Mais à l'apparition de l'armée des Ostrogoths, ils levèrent le siége sans risquer, à ce qu'il semble, une bataille (42), et Théoderich ajouta à son empire le pays entre les Alpes, le Rhône et la Durance, qu'il eût appartenu aux Burgundes ou aux Wisigoths. L'étendue de côtes d'une égale largeur depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, et au pied des montagnes jusqu'à l'Océan, fut conservée par lui à l'empire des Wisigoths. Quelques années peuvent encore s'être écoulées en événemens militaires, et diverses négociations peuvent avoir eu lieu. Mais par la paix qui résulta de ces négociations, les Goths conservèrent à l'est et à l'ouest ce que Théoderich avait gagné ou sauvé. On tint sans doute peu de compte des Burgundes dans cette paix. Les Franks devaient vouloir la paix, parce que la guerre avait pris une trop grande extension et parce que probablement ils n'étaient pas sûrs des Burgundes ni peut-être des Allemanni. Théoderich enfin fut forcé par les relations du royaume des Wisigoths à s'abstenir de poursuivre ses avantages, car son petit-fils Amalarich, lorsque son père eut succombé dans la bataille de Vouglé, s'était enfui en Espagne, et les Goths, qui désiraient encore défendre la Gaule, avaient, dans la nécessité des circonstances, reconnu pour roi un fils aîné d'Alarich nommé Gesalich et né d'une concubine. Sous ce prince, ils avaient continué jusqu'alors la lutte et cherché à maintenir les villes. Mais Théoderich rejeta ce roi. Son petit-fils, Amalarich, devait recevoir la couronne. Le roi Gesalich toutefois ne manquait pas de partisans. Il recula d'abord et s'enfuit chez les Vandales en Afrique; mais il revint bientôt dans la Gaule et chercha à conserver la couronne qui avait été placée sur sa tête au milieu de grands désastres. Et bien que le roi d'Italie réussît à anéantir enfin son adversaire et celui de son petit-fils, et bien que par là même il eût obtenu comme tuteur et protecteur d'Amalarich, dans le royaume des Wisigoths, une puissance qui n'était pas moindre que sa puissance en Italie, il fut cependant trop occupé par ces relations et trop tiré de côté et d'autre pour avoir pu continuer la guerre contre les Franks avec l'espoir de quelque résultat certain. Les Franks restèrent donc éloignés des côtes de la Méditerranée, et non-seulement cet éloignement fut pour eux un puissant aiguillon, mais aussi, dans le pays qu'ils durent laisser aux Wisigoths, fut préparé un théâtre d'exploits à venir pour le christianisme et la civilisation germanique.

CHAPITRE VI.

CHLODWIG PATRICE ROMAIN. — UNION DE TOUS LES FRANKS DANS LA GAULE. — MORT DE CHLODWIG.

De l'an 509 à l'an 511.

Chlodwig, comme le raconte Grégoire, se trouvant à Tours en revenant de la guerre contre les Goths, reçut de l'empereur Anastase un diplôme qui le nommait consul. Il se revêtit donc de la pourpre dans l'abbaye de Saint-Martin et orna sa tête d'un diadème. Puis il monta à cheval, se rendit à la cathédrale de la ville et répandit de sa propre main de l'argent parmi le peuple. A partir de ce jour, il fut

également nommé Consul ou Auguste (1). Mais il quitta Tours, se rendit à Paris et fit de cette ville le siége de son empire.

Ce récit est détaché et isolé : mais la chose elle-même avait probablement une connexion avec les relations du temps. On ne peut douter que des pourparlers n'aient précédé et que des conditions et des obligations n'aient été imposées ; mais on ne les connaît pas, et des suppositions seules sont permises, résultant de l'état des choses et de la position des peuples.

La pensée de l'empire romain, dans toute son ancienne étendue, était encore maintenue à Constantinople lorsque les pays d'Occident étaient déjà depuis des siècles au pouvoir des peuples teutoniques. Les empereurs, dans le sentiment de leur faiblesse, avaient renoncé à la possession, mais ils n'avaient jamais passé condamnation sur le droit de souveraineté. Lorsqu'ils ne purent plus retenir cette souveraineté et lorsqu'ils durent souffrir que des troupes armées exerçassent, sous leurs propres princes, le pouvoir dans les pays de l'empire, ils avaient pris les armées à leur solde et revêtu les princes de quelque haute dignité de l'empire. Comme la décadence continua, la solde avait cessé d'être payée, et on avait laissé les troupes victorieuses dans les pays occupés satisfaire à leur gré leurs besoins et leurs exigences ; mais les dignités de l'empire furent conférées à des rois et à des princes, et l'apparence de la suzeraineté fut conservée. L'espérance qu'il serait possible de combattre, d'anéantir un peuple barbare par un autre peuple barbare, et de cette manière affaiblir tous les ennemis de l'empire et se rendre à soi-même possible le recouvrement de ce qu'on avait perdu, fut, il est vrai, souvent trompée : mais ce qu'amena la force des circonstances, le partage de l'empire d'Occident entre plusieurs peuples teutoniques et les contestations de ces peuples entre eux, pouvait être regardé comme l'effet d'une adroite politique, et cette pensée pouvait nourrir l'espérance, bien que depuis qu'Alarich eut tourné cette politique en honte, il se fût écoulé plus de cent ans. Les efforts de l'empereur devaient donc tendre à diviser la puissance dans les régions occidentales pour exciter tellement les princes des peuples les uns contre les autres que pas un ne pût arriver à une supériorité décidée et se placer enfin à ses côtés comme maître de l'Occident et même le mettre en danger. D'autre part, une haute dignité, donnée par l'empereur romain, n'était pas sans importance pour les rois teutschs dans les nouveaux empires. Ces empires étaient dans l'avenir. Ils n'avaient encore trouvé ni base ni frontières. Tous les guerriers teutschs, et avant tous les princes, ne pouvaient être en doute sur l'ancienne grandeur, l'ancienne puissance, l'ancienne magnificence de Rome ; ils en avaient tous les jours et partout les preuves sous les yeux. Le malheur, l'immoralité, des bouleversemens civils, continués sans interruption pendant plusieurs générations, n'avaient pu les anéantir. Sur les ruines sublimes de l'empire écroulé, les vainqueurs devaient paraître petits à leurs propres yeux, et un regard jeté sur leur épée pouvait seul les consoler et leur faire oublier le sentiment de leur insignifiance devant une telle grandeur et une telle puissance. Parmi les hommes libres de la patrie, ils n'avaient d'autre valeur que celle qu'ils tiraient de leurs exploits ; parmi les guerriers même qui marchaient sous leur conduite, leur considération dépendait de leur bonheur et du produit des courses faites sous leur conduite (2) ; mais, pour les Romains, les Teutschs restaient des barbares, bien qu'on se courbât sous la puissance de leurs armes. Les rois durent donc attacher de l'importance à augmenter leur considération, et ils purent bien croire qu'elle serait augmentée par les distinctions avec lesquelles les lieutenans romains avaient administré les provinces au nom de l'empereur. Il était difficile qu'ils gagnassent quelque chose par ces distinctions aux yeux des Romains. Bien que ces Romains pussent être accoutumés à voir sous le manteau de pourpre un homme qui avait le droit de disposer de leur vie et de leurs biens, bien qu'en conséquence, par ces insignes, une puissance légitime à leurs yeux fût donnée aux princes teutschs (3), ces insignes précisément devaient maintenir la pensée de Rome et de l'empire romain. Les rois n'apparaissaient pas comme princes indépendans, mais comme serviteurs d'un suzerain, et leur domination, soumise à la volonté de ce suzerain et au changement, restait incertaine et ne pouvait être considérée ni comme solide ni comme héréditaire. Il est donc extrêmement vraisemblable que, par cette vanité qui ne se trouve pas moins chez l'homme grossier que

chez l'homme civilisé, ils prenaient eux-mêmes plaisir à ces brillans ornemens et qu'ils y rattachaient des espérances vagues que leurs guerriers pouvaient partager avec eux, parce qu'ils se contemplaient eux-mêmes dans l'éclat qui entourait leur roi. Les mœurs antiques et simples de la patrie reculaient devant une telle magnificence (4). Ils voyaient en elle la preuve qu'ils s'étaient élevés par leurs heureux exploits à une vie plus haute que celle qui était donnée aux cantons originaires de leurs pères, et cette preuve était évidente aux yeux du monde. L'empereur romain et les rois teutschs avaient des vues entièrement différentes, opposées même; le même moyen toutefois semblait tendre à leur but, et les mœurs romaines trouvèrent accès dans le monde germanique.

Mais quelque jugement que l'on puisse porter sur ces choses, l'empereur Anastase avait de justes motifs de se faire ami du roi des Franks. Théoderich, roi d'Italie, avait tenu à son égard un langage très-pacifique, très-amical et très-flatteur (5); mais dans sa conduite, il était resté fidèle à son ancien système. L'empereur Anastase avait accepté ses propositions, il lui avait même renvoyé les joyaux du palais impérial qui avaient été livrés par Odovaker à l'empereur Zénon; mais l'inimitié subsistait toujours, parce qu'elle était dans les rapports. On en était venu à des démonstrations de guerre. Théoderich avait reconquis Sirmich, qui était tombé entre les mains des Gépides, et avait de nouveau tourné ses armes vers l'est. Il avait ouvertement assisté contre des troupes impériales un chef teutsch nommé Mundo, dont on ne connaît ni l'origine ni la patrie. Il avait donné l'ordre de construire une flotte en Italie, et elle ne pouvait être destinée que contre l'empire byzantin; et bien qu'Anastase eût prévenu l'exécution de ce plan par une attaque soudaine sur les côtes d'Italie, les projets conçus ne pouvaient être ni dissimulés ni méconnus (6). En même temps tout l'Occident semblait être en danger devant Théoderich. Avec ses alliances habilement calculées avec les Thuringiens, les Burgundes, les Allemanni, il parvint, à ce qu'il sembla, par la mort d'Alarich II, qui jeta entre ses mains l'empire des Wisigoths, à une puissance au moyen de laquelle, ainsi que l'empereur Anastase devait le craindre, il était en état de conquérir facilement toute la Gaule. Et la manière dont il parla aux habitans de la Gaule et dont il les engagea à revenir aux mœurs et aux habitudes romaines et à l'ancienne liberté sembla prouver qu'il avait dessein d'employer sa puissance à la conquête de la Gaule, de se poser par là l'égal de l'empereur et de renverser toute la politique de la cour impériale. Il n'hésita même pas à appeler sa race une race impériale (7). Dans ces circonstances, il devait importer à l'empereur Anastase d'étendre de toute manière la puissance des Franks, la seule qui pût résister encore au roi des Ostrogoths. Il fit donc tout ce qu'il pouvait faire encore; il envoya à Chlodwig le diplôme de la plus haute dignité de l'empire, flatta sa vanité et opposa aux yeux des habitans de la Gaule, qui du reste étaient gagnés au roi des Franks par des motifs religieux, un caractère important aux séductions de Théoderich. Il ne se fit pas faute non plus d'exhortations à tenir bon, de conseils et de vœux.

Et Chlodwig se revêtit de ces précieux ornemens et se réjouit de ce luxe inaccoutumé. L'impression fut produite aussi sur laquelle l'empereur Anastase avait pu compter. Hors d'état de lutter aussitôt par les armes contre le roi Théoderich et de rompre les relations que celui-ci avait établies dans la Gaule méridionale, il chercha à améliorer sa position et à agrandir sa puissance dans la Gaule septentrionale, non sans former probablement des projets qui se rattachaient à la dernière guerre. Dans la Gaule septentrionale en effet la puissance était encore divisée entre plusieurs princes franks qui, entrés en guerre de la même manière et avec les mêmes vues, avaient contribué au renversement de l'empire romain, mais qui ensuite, par leur faute ou par celle du sort, n'avaient pas continué à marcher les égaux des Franks Saliens. Ces princes pouvaient assurément être des obstacles pour Chlodwig dans ses projets. La jalousie et l'envie ne pouvaient manquer. Déjà, lors de son entrée en scène, à la bataille de Soissons, il avait appris à connaître la nature équivoque de leurs dispositions; et dans les guerres suivantes, leur secours n'est nullement signalé : les Ripuaires seulement, qui avaient été secourus par lui contre les Allemanni, avaient pris quelque part à la guerre contre les Goths (8). Chlodwig pouvait assurément, dans de telles circonstances, regarder comme nécessaire la réunion de toute la puissance franke dans la

Gaule, bien que sa position à l'égard de Théoderich et des Goths ne fût pas aussi dangereuse qu'elle le lui paraissait peut-être. Il est difficile aussi que les ambassadeurs de l'empereur Anastase aient négligé d'attirer le roi sous le manteau de pourpre de l'empereur. En tout cas, il forma la résolution de soumettre à ses armes les bords du bas Rhin, tout comme les bords du haut Rhin leur étaient déjà soumis; et ensuite les côtes de la mer méridionale semblaient devoir lui échapper aussi difficilement que les montagnes frontières des Alpes et des Pyrénées. Et il atteignit le but de ses efforts, parce que les guerriers franks se rangèrent volontiers partout du côté de la force et de la victoire, du bonheur et du butin. Mais la manière dont il l'atteignit, dit-on, excite le dégoût et l'indignation. La nature humaine se soulève contre une telle ignominie et ne rend pas invraisemblable la conjecture que la méfiance qui poursuit le bonheur des hommes distingués s'y est mêlée et a produit une tradition mensongère qui ensuite, saisie par la curiosité, complétée par l'envie, maintenue par la crédulité, a été introduite dans l'histoire par Grégoire de Tours, sans mauvaise intention, mais sans précaution. Voici comment la chose est racontée.

Chlodwig envoya secrètement de Paris un message au fils du roi des Ripuaires, à Chloderich, qui avait combattu avec lui contre les Goths, et il lui fit dire: « Ton père est vieux, il est paralytique; s'il était mort, tu obtiendrais certainement son royaume, grâce à mon amitié. » Entraîné par le désir de régner, Chloderich chercha donc à tuer son père, et il le fit assommer un jour qu'à l'heure de midi il reposait dans sa tente dans la forêt buconienne (9); puis il fit dire à Chlodwig : « Mon père est mort, ses trésors et son royaume sont dans mes mains ; envoie-moi des hommes fidèles ; je te ferai parvenir avec plaisir ce qui te plaira parmi les trésors. » Les affidés de Chlodwig vinrent et visitèrent les trésors. Un coffre particulier contenait les monnaies d'or : « Plongez-y donc une fois la main, dirent les serviteurs de Chlodwig, afin que nous voyons quelle en est la quantité. » Chloderich se baissa et y plongea la main. Alors l'un d'entre eux lui brisa la tête avec sa hache d'armes. A la nouvelle de cet événement, Chlodwig accourut, convoqua tout le peuple et lui parla ainsi : « Tandis que je naviguais tranquillement sur l'Escaut, Chloderich, fils de mon cousin, fit poursuivre son père; il donnait pour prétexte que je voulais le faire périr. Lorsque Sigibert chercha à s'enfuir par la forêt buconienne, il le fit surprendre et égorger par des voleurs de grand chemin; puis un autre, que je ne connais pas, l'a tué lui-même. Je ne sais rien de toute cette affaire; je ne peux pas non plus verser le sang de mes parens, car cela est un crime; mais puisque cela est arrivé, je vous donne le conseil de vous tourner vers moi et de vous placer sous ma protection. » Le peuple, ayant entendu cela, poussa des cris de joie en signe d'assentiment. On l'éleva sur un bouclier et on le salua comme roi. Et ainsi Chlodwig gagna le royaume et les trésors de Sigibert, « car, ajoute le respectable évêque, Dieu terrassait chaque jour des ennemis devant lui et augmentait son empire, parce qu'il marchait devant lui avec un cœur pieux et faisait ce qui était le plus agréable à ses yeux. »

Puis Chlodwig se tourna contre le roi Chararich, contre lequel il conservait un grand ressentiment à cause de sa perfidie à la bataille de Soissons. Il fit par ruse le roi et son fils prisonniers, les fit garrotter, leur fit couper la royale chevelure, et fit consacrer le père comme prêtre et le fils comme diacre; mais comme Chararich gémissait et pleurait sur cette humiliation, son fils lui cria pour le consoler: « Le feuillage a été coupé; le tronc est vert, il peut produire de nouvelles feuilles. Plût à Dieu que celui-là fût mort qui a fait une telle chose. » Chlodwig apprit ces paroles et fit couper la tête au père comme au fils; ensuite, il gagna royaume, trésor et peuple.

Ragnachar était roi à Cambrai: il vivait avec le serviteur de ses plaisirs, Farro (10), dans le déréglement et la débauche. Par là il excita contre lui le mécontentement le plus amer parmi les Franks. Bien informé de ces relations, Chlodwig envoya à quelques-uns des leutes de Ragnachar toute sorte d'armes de luxe, faites de bronze, mais recouvertes d'une trompeuse couche d'or. Les leutes séduits crurent que tout était d'or pur, et se déclarèrent pour le roi astucieux; puis Chlodwig marcha avec une armée contre Ragnachar. On en vint à une bataille: l'armée de Ragnachar prit la fuite, lui-même fut fait prisonnier par ces traîtres avec son frère Richard et livré, les

mains liées derrière le dos, au roi Chlodwig. Lorsque Chlodwig le vit, il s'écria : « Comment ! tu avilis notre race au point de porter des liens honteux ? Pourquoi n'as-tu pas préféré la mort ? » Et il leva son épée et lui fendit la tête ; puis il se tourna vers le frère du malheureux : « Si tu avais secouru ton frère, dit-il, on ne l'aurait pas garrotté. » Et à ces mots, il l'étendit à ses pieds. Un second frère, Rignomer, eut le même sort ; et Chlodwig gagna tout leur royaume et leurs trésors. Mais ceux qui avaient trahi le roi Ragnachar découvrirent bientôt la supercherie que Clodwig avait commise à leur égard avec ses présens ; ils s'en plaignirent : « Une action fausse, répondit le roi, mérite de faux or (11). Soyez contens de ne pas expier votre trahison en périssant au milieu des tortures. »

Depuis douze cents ans, cette sanglante cruauté est attachée au nom de Clodwig : lui, un des hommes les plus importans de l'histoire, il se présente comme le plus impie et le plus féroce des meurtriers ; et cette horrible accusation, répétée de génération en génération, ne s'appuie que sur les traditions étonnantes que nous avons racontées ici d'après Grégoire de Tours ; mais ces traditions ne pourraient se maintenir devant un examen plus rigoureux. La pauvreté et le décousu des indications ne doivent pas être appelés en aide : ils sont dans la manière de cet écrivain et de son temps. Il n'est pas non plus nécessaire de recourir, pour justifier le doute sur la vérité des faits, au soin avec lequel il rapporte à la providence divine la réussite de la perfide destruction de la maison royale des Ripuaires, bien que, même dans l'interprétation la plus favorable, il reste toujours singulier qu'un évêque chrétien, au milieu du récit des actes les plus ignominieux, en ait pu désigner l'auteur comme un homme qui marchait devant Dieu dans les voies de la justice et qui faisait ce qui était le plus agréable à la Divinité (12) ; mais les faits eux-mêmes, quoiqu'ils soient racontés avec confiance (13), sont d'une telle nature que Grégoire de Tours ne pouvait nullement les connaître en partie. Chlodwig n'a pas raconté une telle atrocité ; les traîtres et les meurtriers, ses aides, se sont certainement tus aussi : comment donc ces faits sont-ils venus à la connaissance de l'historien ? Pour d'autres faits, son ignorance se manifeste clairement ; il ne peut donner le nom du fils de Chararich. L'éloignement des lieux, Paris et Cologne, témoigne contre l'apparition soudaine de Chlodwig dans cette dernière ville, soit avec une armée, soit sans armée, pour réunir les Ripuaires à son empire. La parenté de Chlodwig avec tous les rois qu'il doit avoir égorgés n'a pas non plus seulement en elle-même un très-haut degré d'invraisemblance, mais elle est de plus en contradiction avec les indications précédentes de Grégoire et semble n'être résultée que de l'ignorance du langage diplomatique de ce temps (14) ; mais enfin la conduite des Franks dont les rois doivent avoir été si honteusement assassinés, leur adhésion facile et joyeuse au cruel meurtrier, dont les actes de cette nature ne pouvaient leur rester inconnus (15), sont si évidemment contraires à la nature humaine et au genre de relations de ce temps que tous les indices de vérité historique disparaîtraient si les choses s'étaient accomplies comme on le prétend. C'est donc faire une conjecture fondée sur les sentimens humains et qui ne manque pas de vraisemblance extérieure que de penser que Grégoire, vivant à l'époque sanglante de Brunhilde et de Fredegunde, entouré de meurtres et de trahisons, et par conséquent ne doutant ni du meurtre ni de la trahison, a admis dans son histoire une fable qui s'était formée dans le peuple au milieu de l'astuce et des crimes, parce qu'il ne trouvait pas d'autre corrélation des choses, et parce qu'il ne pouvait découvrir comment les Franks furent successivement réunis dans la Gaule sous un seul roi (16). Pour cette même raison, il n'hésite pas non plus à reproduire ces traditions, comme s'il n'y avait pas d'ailleurs assez d'atrocités sans allonger la série dans le vague par des expressions générales sans noms d'hommes et de lieux : « Chlodwig, dit-il, assassina encore beaucoup d'autres rois (17), comme ses plus proches parens, qui lui inspiraient de l'inquiétude. Et comme un jour il avait réuni les siens, il s'écria, dit-on : « Malheur à moi ! Je suis comme un étranger » parmi des étrangers, et je n'ai plus aucun » parent qui puisse me prêter secours dans « l'infortune ! » Mais, ajoute-t-il, il ne dit pas cela par douleur de la mort de ceux-ci, mais par ruse, pour voir si peut-être il trouverait encore quelqu'un qu'il pût assassiner (18). »

Après un examen de toutes ces choses, un seul fait pouvait être maintenu avec confiance comme vérité historique : c'est que Chlodwig réunit tous les Franks dans la Gaule, et que son empire s'étendit sur toute la Gaule (19), à l'exception du royaume des Burgundes et des provinces qui étaient restées aux deux peuples goths ; mais de quelque manière qu'il fût arrivé à cette grande puissance et quels que fussent les projets qu'il fondait sur sa fortune, sa carrière était accomplie. Cinq ans après la bataille de Vouglé, à l'âge de quarante-cinq ans, après avoir été trente ans roi des Franks, l'an 511 de notre ère, il mourut à Paris. Certainement il n'était pas un homme bon, il fut du moins un prince puissant, et comme tel, il n'est pas indigne du nom de Grand. Peu d'hommes ont fait de si grandes choses avec d'aussi faibles moyens. Il peut aussi peu avoir manqué de génie et d'intelligence que de force et d'activité; il est également difficile de croire qu'ayant commencé sa carrière si jeune, à l'âge de quinze ans, il eût gagné ou conservé sans de grandes vertus le cœur des hommes et fondé un empire sur lequel repose désormais le sort du monde germanique et duquel dépend le maintien du christianisme et de la civilisation.

CHAPITRE VII.

LES FILS DE CHLODWIG : THEUDERICH, CHLODOMER, CHILDEBERT, CHLOTHACHAR. — COMMENCEMENT DES QUERELLES AVEC LES THURINGIENS. — GUERRE CONTRE LA BOURGOGNE.

De l'an 511 à l'an 527.

La mort prématurée de Chlodwig dans la force de l'âge et dans la plénitude de l'activité a sans aucun doute eu des suites pour l'avenir. Sa création était encore une œuvre grossière. L'empire existait; les fondemens étaient solides, car ils reposaient sur l'histoire du temps et sur les relations, bien plus, sur les besoins de l'esprit humain ; mais il manquait ce qui dépend de la sagacité de l'homme et de sa volonté, l'ordre, l'organisation, la législation. Beaucoup de choses étaient commencées ; rien n'était achevé. Si une plus longue vie avait été donnée à ce roi puissant, il aurait peut-être à l'avenir, comme il l'avait fait jusqu'ici, tourné toutes ses pensées vers l'agrandissement et non vers l'organisation intérieure; mais qu'il eût pris l'un ou l'autre parti, sa création devait en tout cas avoir acquis une solidité qui, pour le développement de la vie, eût été plutôt une cause de station que de progrès : car la rudesse de cette époque, le bouleversement de toutes les anciennes relations, le mélange des nations, la position du christianisme enfin à l'égard du monde païen provoquèrent des chocs, des luttes, des décisions de plus d'une sorte ; et de tout cela, Chlodwig laissa les germes dans la vie lorsqu'il la quitta à l'improviste.

Il ne se trouve rien qui autorise la conjecture que Chlodwig ait pris aucune mesure pour le cas de sa mort ou qu'il ait décidé en quelque manière ce que devait devenir après lui l'empire qu'il avait conquis ; aussi suivit-on l'ancien usage teutonique, d'après lequel les enfans prenaient possession de l'héritage de leur père, et d'après lequel les fils d'un homme distingué obtenaient, même malgré leur jeunesse, la dignité de princes. Chlodwig avait laissé quatre fils : car outre l'aîné, Theuderich, qu'il avait eu d'une épouse inconnue, qui avait été le compagnon de ses derniers exploits guerriers et qui déjà était père d'un fils nommé Theudebert, Chlotildis lui en avait encore donné trois, Chlodomer, Childebert et Chlotar. Theuderich était un jeune homme âgé peut-être de vingt-quatre ans; des trois autres fils, l'aîné avait environ seize ans (1). Cependant les quatre frères reçurent par indivis ou d'après un partage équitable (2) le royaume de leur père. L'empire ne fut point partagé, de telle sorte que quatre royaumes particuliers fussent formés des pays que Chlodwig avait soumis, mais on partagea seulement la dignité royale telle que Chlodwig l'avait possédée (3). Les Franks, qui étaient dominans dans la Gaule et qui jusqu'alors avaient été réunis sous un seul chef, durent désormais reconnaître quatre chefs, fils de Chlodwig, appelés rois. Il n'y eut constamment qu'un seul empire des Franks; le siége commun de l'empire semble aussi dans le principe être resté à Paris : ce ne fut que dans la suite du temps, lorsque les fils de Chlodwig arrivèrent à leur majorité, lorsque sa femme Chlotildis choisit Tours pour résidence, afin de prier avec une plus grande ferveur pour le salut de son âme près des ossemens de saint Martin et sur le sol de la piété et des miracles,

tandis qu'elle ne pouvait étouffer les passions dans son cœur; lorsque les rois collègues, par leurs mariages successifs, furent forcés d'avoir une tenue particulière de maison ou de s'organiser une cour particulière, et lorsque leur présence devint nécessaire dans le voisinage des Franks, qui, par suite du partage, étaient sous leur commandement et sous leur direction, ce ne fut qu'alors probablement que, par besoin ou pour leur commodité, ils fixèrent leur résidence dans des villes différentes. Grégoire de Tours ne dit pas un mot d'une séparation des domaines des rois. Frédégaire au contraire fait écheoir par le sort (4) Metz au roi Theuderich, Orléans au roi Chlodomer, Paris au roi Childebert et Soissons au roi Chlotar. Mais lors même que cette assertion, dont personne ne connaît la source, serait exacte et n'aurait pas résulté peut-être de la confusion de temps plus anciens avec les temps présens, le voisinage déjà de toutes ces villes prouve que l'on ne songeait pas à diviser le pays, mais à maintenir le foyer de l'empire aussi petit que possible. Pour cette même raison, il devait être impossible aussi de tracer les frontières des pays qui furent soumis au gouvernement de chaque roi en particulier. Sans aucun doute, la distribution des Franks dont chaque roi était le chef, sur le sol gaulois, formait le cercle de son influence et fut appelée par les écrivains son royaume (5); mais précisément pour cela, des changemens dans ces limites ou dans ces royaumes ont dû plus d'une fois devenir nécessaires; et si Theuderich, l'aîné des frères, le plus fort, le plus énergique, le plus belliqueux, agissait tantôt dans la Gaule méridionale, sur le théâtre des anciens exploits par lesquels il se signala sous la direction de son père, et tantôt dans les pays situés sur le Rhin, il ne paraît pas encore s'en suivre qu'il n'ait pu agir que dans ces lieux, et non sur les bords de la Loire, si l'occasion l'y avait appelé (6).

Mais par cette disposition, les Franks introduisirent dans la vie deux principes qui dans la suite du temps devinrent de la plus haute importance: d'abord, en effet, la succession héréditaire au trône royal fut, sinon reconnue formellement et par un acte législatif, du moins conservée avec sûreté à la maison des Mérovingiens. Ce principe de l'hérédité fut un grand avantage; sur lui repose la stabilité des empires. Il forme le commencement du bon ordre, étouffe la source principale des dissensions intestines, qui sont la ruine des peuples, et fait sentir aux membres de la société le besoin d'une position régulière les uns envers les autres. Le penseur solitaire, qui entretient son esprit de considérations générales, peut croire que l'élection du plus noble et du meilleur mérite la préférence sur le hasard de la naissance; mais la connaissance de l'histoire fait de cette idée un mensonge et de la sagesse une honte. Chacun apprécie selon sa propre mesure, et celui qui paraît aux yeux de l'un comme le plus noble et le meilleur semble aux yeux d'un autre bien bas au-dessous du troisième: la désunion et la discorde prennent donc place; il s'élève des factions; la paix se détruit, la force s'anéantit, l'ennemi est appelé à s'emparer comme d'une proie du peuple, qui, affaibli par les dissensions, s'est jeté lui-même à terre. Par suite aussi de l'inconstance des choses humaines, on s'est moins soucié des vertus d'un seul homme, dont la vie est bientôt passée, que de la stabilité des relations et d'un ordre solide, qui rend possible à l'homme le calcul de ses actions et lui assure le produit de son activité; mais les Franks affaiblirent leurs avantages et en perdirent la plus grande partie par un second principe qu'ils appliquèrent en même temps, par le principe du partage du royaume entre tous les fils du roi. Il peut sans doute paraître très-naturel au sentiment moral que les fils d'un même père, nés de la même mère, soient mis sur le pied d'égalité, et l'infériorité du puîné envers l'aîné peut lui sembler dure; mais la sûreté des États, leur puissance et leur nationalité, le progrès et le bien-être des peuples dépendent de cette garantie, et la consistance, le salut et le bonheur des maisons royales y sont renfermés. Ainsi la dureté cesse, et ce qui, en idée, était contraire à la nature, devient naturel et nécessaire dans la vie sociale; mais les Franks n'avaient pas devant eux l'histoire de plusieurs siècles; des générations antérieures ne pouvaient leur servir de modèle; eux-mêmes devaient devenir un exemple pour des générations futures. Ils suivirent le chemin de la nature et maintinrent l'usage de leur peuple, l'ancienne disposition domestique du canton de la patrie, l'appliquant sans méfiance au nouvel et grand empire à peine fondé. Par là, ils ont assurément aussi rendu service à l'es-

prit humain et introduit dans la vie un aiguillon qui poussa au développement; mais pour eux-mêmes ils ont jeté les germes de troubles de plus d'une sorte, de grands malheurs, d'atrocités et de crimes; car les désastreuses factions qui semblaient étouffées par la reconnaissance de l'hérédité du pouvoir royal furent réveillées par eux par l'introduction du partage de la royauté. Ils lui ont même donné une position régulière et une durée égale à la durée de l'empire. Bien plus, ils ont revêtu la perfidie elle-même d'un tel manteau que même un homme honorable pouvait en suivre les séductions sans croire agir contre Dieu et contre l'honneur. Comme en effet la royauté était partagée, et non l'empire, de sorte que des États indépendans et organisés d'une manière particulière étaient formés avec des limites déterminées et sûres, les fils des rois, comme il est naturel à l'homme, durent nécessairement être entraînés dans des contestations et des querelles, et les passions, qui restent rarement éloignées des choses humaines, durent donner à ces discordes une aigreur qui s'élevait d'autant plus sûrement à la force du poison que la voix de la parenté, sans pouvoir se faire entendre, parlait plus haut dans le cœur des ennemis, et que dans ces relations incertaines l'occasion se trouvait plus fréquemment de déployer la colère et la vengeance. Mais les partisans d'un roi semblaient d'autant plus facilement pouvoir se rendre aux invitations d'un autre roi qu'ils pouvaient plus aisément se faire illusion par l'opinion qu'en tout cas ils restaient fidèles à la maison royale des Mérovingiens; et bien que dans la suite du temps, par hasard ou par crime, on ne vît pas la circonstance la plus désastreuse qui pût se présenter, c'est-à-dire une multiplication des enfans royaux dans les générations suivantes aussi grande que la nature semblait la faire craindre; et bien que par là même on évitât que le partage du royaume ne dégénérât à la fin en morcellement, le mal existait cependant, et l'on pouvait à peine éviter la ruine, soit de la maison royale, soit de l'empire des Franks. L'empire subsista, la famille fut détruite, sans doute seulement après un intervalle de trois siècles et demi; mais dans tout ce temps, l'empire fut rempli de sang et d'atrocités, d'ignominie, de honte et de crimes, et bien rarement il se présente un fait qui puisse réjouir le cœur ou le réconcilier avec cette époque : ce fut la suite de l'ignorance, de la grossièreté, du défaut d'expérience. De ce mal est sorti toutefois dans la suite des temps un bien qui fait tout oublier. Par le partage de l'empire s'est introduite une division nationale des hommes; du moins par lui la formation de peuples particuliers dans la Gaule, dans le Teutschland et en Italie fut rendue plus facile; et sans une telle distinction (cela est prouvé par l'histoire de tous les temps), une civilisation progressive et féconde ne peut jamais être acquise.

D'autre part, il n'est pas vraisemblable que les Franks, compagnons des exploits et de la fortune de Chlodwig, se soient oubliés eux-mêmes lorsqu'ils remirent au fils de ce roi la dignité de leur père, fruit de ses efforts et des leurs. Les historiens se taisent; mais d'après la nature des choses humaines, il est à supposer que les Franks, sous Chlodwig, dans la joie de grandes victoires et de grands succès, oublièrent l'avenir et ne songèrent qu'à agrandir ou à défendre ce qu'ils avaient acquis. L'action excitait l'action; chaque jour apportait son profit : la vie du roi était la sûreté des Franks; on n'avait pas d'inquiétude. Mais lorsque les enfans de Chlodwig reçurent ce qu'il avait gagné au milieu de fatigues et de difficultés, le sentiment dut s'élever dans ses compagnons qu'eux aussi devaient penser à l'avenir et assurer la part du produit de leurs exploits communs qui tombait à leur compte. Aussi n'est-il pas invraisemblable, comme nous le montrerons dans la suite, que les compagnons du roi, ses leutes et ses fidèles, obtinrent et se firent assigner, dès le moment de sa mort, les terres dont ils paraissent plus tard en possession et qui semblaient leur être dues comme récompense des services qu'ils avaient rendus et qu'ils devaient rendre encore.

Mais bien que ce qui est incertain doive rester incertain, une chose ne souffre pas de doute, c'est que dans les premiers temps après la mort de Chlodwig, l'histoire ne connaît pas d'inconvénient qui soit résulté du partage de la royauté. La vie et le bonheur de Chlodwig avaient fait une trop profonde impression sur le monde pour qu'il n'ait pas continué à influer, même après sa mort, sur la génération qui avait vu sa grandeur. L'idée de l'ancienne liberté ne s'éleva pas dans les habitans de la Gaule, et les peuples voisins ne firent pas la

moindre tentative soit pour la vengeance, soit pour leur sûreté ou leur avantage. Les Burgundes attachaient leur sort à la sagesse et à la puissance de Théoderich l'Ostrogoth, et pour s'assurer sa protection, Sigismond, fils de Gundobald, avait épousé Ostrogotha, fille de Théoderich; Théoderich lui-même avait encore besoin de ses forces pour affermir son influence dans le royaume des Wisigoths, pour étouffer le parti du roi Gesalrich et maintenir son petit-fils Amalrich sur un trône qu'il ne pouvait défendre lui-même (7). Les Allemanni, qui s'étaient joints à la fortune de Chlodwig, ne trouvaient sans aucun doute aucun motif de se repentir de leur résolution; se rappelant le butin et la joie de la victoire qui avaient aussi été leur partage sous ce nouveau chef, ils se tinrent tranquilles et restèrent fidèles. Les Thuringiens enfin et les Saxons étaient séparés par de libres cantons des Franks, ancienne patrie des fondateurs du grand empire, des limites de celui-ci, et vivaient dans leur liberté primitive. Les Saxons seuls paraissent avoir fait par mer, à l'ancienne manière, des irruptions dans la Gaule. Grégoire de Tours fait mention d'une attaque de cette espèce qu'il attribue aux Danois, nommés ici pour la première fois (8). Conduits par leur roi Chlochilaich, ils ravagèrent, dit-on, et pillèrent un canton du royaume de Theuderich; mais cet événement semble appartenir à une époque un peu postérieure, car Theuderich, ainsi le veut le récit, envoya contre les ennemis son fils Theudebert. Le butin et les captifs avaient déjà été traînés à bord des navires: le roi ne voulut pas quitter le rivage avant que la flotte eût gagné la haute mer; Theudebert l'attaqua donc, le tua, vainquit la flotte dans un combat naval et ramena à terre tout le butin.

D'un autre côté, les Franks eurent bientôt occasion de porter leurs armes au delà du Rhin; et avec cet événement, l'histoire se replie de nouveau sur l'intérieur du Teutschland, après avoir promené l'investigateur pendant près de cinq siècles hors de cette contrée et lui avoir permis de toucher à peine les frontières de la patrie; mais il n'a pas à se réjouir longtemps de cet heureux retour: l'histoire devient plus obscure, plus confuse, plus inintelligible qu'auparavant. L'horizon des écrivains est étroit; ils puisent leurs renseignemens à des sources voisines; entourés des ruines de l'ancienne domination et des ouvrages grossiers du nouvel édifice, ils ne comprennent pas non plus la vie des Teutschs dans leurs cantons nationaux; la religion elle-même les isole et les rend indifférens aux peuples du paganisme. Aussi, pendant une série de générations encore, l'histoire reste si pauvre que la plupart du temps la conjecture doit prendre la place de la certitude, que souvent même aucune conjecture ne peut être fondée.

L'occasion de la première expédition des Franks de la Gaule au delà du Rhin fut donnée par les Thuringiens; mais l'histoire a conservé à peine quelque chose de ces Thuringiens depuis les aventures qui arrivèrent d'une façon si singulière à Childerich, père de Chlodwig, avec la reine Basina, mère de Chlodwig (9). Après le roi Basin, qui avait été outragé et trompé par les parens de Chlodwig, paraissent trois autres rois des Thuringiens, frères et collègues, Balderich, Hermenefrid et Bertar, qui doivent avoir été fils de Basin (10). Si cette indication est vraie, ils étaient nés sans aucun doute d'une seconde femme de ce prince; en tout cas, ni les rois franks ni les rois thuringiens, qui du reste avaient partagé les uns comme les autres la royauté de leur père, ne semblent s'être souvenus de cette honteuse parenté. On ne connaît rien de leurs premières relations. Procope raconte que les Thuringiens aussi avaient redouté la puissance croissante des Franks et par cette raison recherché avec ardeur l'alliance de Théoderich roi d'Italie. Théoderich ne s'était pas borné à accepter cette alliance; mais, pour la fortifier, il avait donné en mariage au roi Hermenefrid sa nièce Amalaberge, fille de sa sœur Amalafride (11); mais que les Thuringiens aient recherché l'alliance de Théoderich ou que Théoderich ait recherché celle des Thuringiens, tous les écrivains sont d'accord sur ce point qu'Amalaberge fut la femme d'Hermenefrid, et vraisemblablement elle l'était devenue l'an 500. Lors de son mariage, Cassiodore écrivit au nom de Théoderich une lettre à Hermenefrid (12). Il résulte de cette lettre que ce prince avait fait à son beau-père un présent à la mode teutsche, avec un certain nombre de chevaux (13): ceux-ci étaient sans doute une production du pays des Thuringiens. Ces chevaux plurent extraordinairement en Italie: ils étaient de couleur d'argent, grands, élancés, charnus de poitrail et

de cuisses, d'un petit ventre, portant la tête haute, gras, rapides comme le cerf, patiens, agréables à la vue et commodes à l'usage, car leur pas était doux; ils ne fatiguaient pas le cavalier par des bonds capricieux : c'était un délassement et non une peine de les monter. Mais s'il peut ressortir de cette lettre que les Thuringiens pouvaient se vanter d'élever avec art les chevaux, et si peut-être on peut en conclure, parce qu'une belle éducation de chevaux suppose une bonne culture des terres, que les relations sociales ne peuvent avoir été mauvaises en Thuringe, il ne se manifeste toutefois même dans cette conjecture rien qui donne une solution sur l'état du pays. Cassiodore parle, il est vrai, de triomphes des Thuringiens, non, à ce qu'il paraît, de triomphes passés, mais de triomphes à venir, auxquels devait vraisemblablement conduire l'alliance avec Théoderich. Il parle, il est vrai, du bonheur des Thuringiens, mais seulement parce que leur pays obtenait cette grande faveur du sort, une princesse du sang des Goths (14); car Amalberge était, comme le poëte le célèbre, un présent inappréciable: elle était instruite, de mœurs élégantes et pleine de cette dignité qui convient aux femmes. Elle dut, au reste, enseigner à son mari l'art de régner et introduire de meilleures institutions parmi le peuple thuringien (15); mais personne ne sait comment elle remplit sa tâche. Selon les écrivains franks, elle apporta le malheur et le crime dans la maison royale; selon eux, ce fut une femme cruelle et méchante (16); mais ces écrivains ne méritent que peu de foi.

Chez les Thuringiens, en effet, pouvaient s'être manifestées dès lors les suites malheureuses du partage, qui étaient encore dans l'avenir pour les Franks, et que ceux-ci, bien qu'ils eussent sous les yeux l'exemple des Burgundes comme celui des Thuringiens, ne surent pas éviter. Des trois frères du sang royal, Berthar perdit peut-être la vie. Grégoire de Tours, entraîné par sa facilité à croire au meurtre et à l'assassinat, dit sans réflexion qu'Hermenefrid le tua : il ne donne ni les circonstances ni l'occasion; mais Grégoire est très-mal informé de l'histoire des Thuringiens; aussi est-il bien permis de révoquer également en doute cette assertion. De plus, Berthar, outre plusieurs filles, laissa une fille, Radegundis, qui plus tard encore prouva un attachement plein d'affection à son oncle Hermenefrid; et bien que toutes les femmes ne puissent être animées de cette brûlante ardeur pour une féroce vengeance qui tourmenta la mère des rois franks, il est pourtant difficile de croire qu'une fille n'eût pas ressenti une aversion insurmontable pour le meurtrier de son père (17). Quant au second frère, Balderich, avec lequel Hermenefrid posséda désormais en commun la royauté chez les Thuringiens, Hermenefrid doit avoir été excité contre lui par sa femme, la fière et ambitieuse Amalberge. Un jour (ainsi le dit la tradition) Hermenefrid se mit à table et ne la trouva couverte qu'à moitié; étonné de cette inconvenance, il en demanda la raison : « Un roi qui renonce à la moitié d'un royaume (18), doit se contenter d'une table à moitié couverte, » répliqua Amalberge. Alors Hermenefrid résolut d'anéantir aussi son frère Balderich et de se faire roi de tout le royaume des Thuringiens. Pour exécuter cette pensée, il s'adressa à Theuderich, l'un des rois des Franks, et lui offrit s'il voulait le secourir contre lui, sans songer qu'il renversait par là son propre plan, la moitié du royaume que son frère possédait. Theuderich se rendit à cette invitation, et une armée franke passa le Rhin. Balderich succomba dans la lutte contre ces forces réunies. Theuderich repassa le Rhin sans recevoir ou sans réclamer le prix de sa participation, et Hermenefrid oublia sa promesse et rejeta la réclamation tardive du Frank. Ainsi s'éleva entre eux une amère inimitié.

L'invraisemblance de ce récit est évidente. Si les Thuringiens nous avaient transmis des documens, ils représenteraient les choses autrement. Les Franks ont cherché à rejeter sur la maison royale de Thuringe la faute du malheur que plus tard ils firent peser, sinon sur les Thuringiens, du moins sur la famille de leurs rois, et cette fable singulière leur a paru atteindre ce but. Elle ne l'atteint pas, mais elle subsiste; elle n'explique pas les faits, mais elle les voile (19).

Cependant il se passa dans le royaume des Burgundes et à son sujet des événemens qui ne restèrent pas sans influence sur la Thuringe et sur le Teutschland. Le roi Gundobald mourut l'an 517; il eut pour successeurs ses fils Sigimund et Godomar, tous deux dévoués à la foi catholique. Sigimund avait eu d'Ostrogotha,

fille de Théoderich roi d'Italie, un fils, Sigirich; la mère de celui-ci était morte, et Sigimund avait contracté un nouveau mariage. La seconde épouse détestait son beau-fils; le jeune homme détestait sa belle-mère (20). Celle-ci, poussée à la colère et au ressentiment, excita son mari contre son fils et jeta dans son âme le soupçon que Sigirich conspirait contre sa vie pour se placer lui-même sur le trône. Le roi effrayé fit cruellement étrangler son fils. Il se repentit aussitôt de ce crime; il se jeta sur le cadavre de son fils et versa des larmes amères : « Ce n'est pas celui-là qu'il faut pleurer qui a été étranglé innocent, s'écria un vieillard; pleure sur toi-même, puisque, cédant à de honteuses insinuations, tu as assassiné ton propre fils. » Dans son désespoir, le roi se rendit au couvent de Saint-Maurice (21) qu'il avait fondé; là, il passa beaucoup de jours en prières, dans le jeûne, dans les larmes, dans la macération de la chair. Il fonda aussi un chœur de prêtres qui devait à tout jamais chanter jour et nuit les psaumes de la pénitence en mémoire de son repentir infini; mais le bonheur avait fui pour lui : il se rendit à Lyon, et la vengeance s'attacha à ses pas (22).

Car Chlotildis, veuve de Chlodwig, n'avait, dans sa sainte vie à Tours, ni oublié les affaires de ce monde ni vaincu son ancienne soif de vengeance. Elle se rendit à Paris : là elle réunit ses trois fils, les rois Chlodomer, Childebert et Chlotar, leur mit de nouveau sous les yeux les atrocités qu'une génération auparavant Gundobald avait exercées contre sa famille, et les exhorta à une attaque sur la Bourgogne. Mais il paraît que ce fut moins l'ancien ressentiment vivant dans son âme qui la ramena dans le monde que la circonstance que Theuderich, son beau-fils, s'était marié avec Suavegotha, fille de Sigimund; car cette union pouvait faire craindre à Chlotildis des suites qui pouvaient devenir inquiétantes et dangereuses pour ses propres fils. Elle voulut, à ce qu'il semble, prévenir ces suites, et pour cette raison elle poussa à la guerre sans réfléchir que par là même elle pouvait faire naître des discordes entre les frères, si toutefois elle n'avait pas en vue d'exciter une discussion par leurs passions.

Les trois rois marchèrent contre la Bourgogne. Contre eux vinrent Sigimund et son frère Godomar, que n'appuya pas Théoderich, le roi d'Italie, vieux et dangereusement malade (23). Une bataille fut livrée. Sigimund battu prit la fuite pour attendre dans le cloître de Saint-Maurice la protection qu'il avait si bien méritée; mais il ne trouva pas de sûreté dans ce lieu de pieuse fondation. Chlodomer le fit prisonnier et le traîna avec sa femme et ses enfans à Orléans. Godomar avait aussi reculé dans la première bataille; mais il appela les Burgundes à une nouvelle lutte contre les Franks : ils répondirent à son appel, et les Franks furent forcés d'évacuer toute la Bourgogne (24). Ce revers, qu'on peut placer à l'an 523, semble avoir produit dans la Gaule des mouvemens qui menacèrent de mettre les Franks en danger; car Chlodomer, décidé à marcher avec une nouvelle armée contre la Bourgogne, résolut de faire auparavant périr le roi Sigimund et les siens. Un prêtre pieux, l'abbé Avitus, s'opposa audacieusement comme un ancien prophète à cette résolution impie, avertit le roi et lui rappela la vicissitude des choses humaines et la justice divine. Mais le roi dans son opiniâtreté répondit : « Je ne ferai pas la folie en entrant en campagne contre un ennemi d'en laisser un autre chez moi et de me mettre par là entre deux armées ennemies, attaqué de front et par derrière; l'un une fois mort, l'autre sera d'autant plus facilement vaincu. » Il fit donc tuer le roi Sigimund captif et les siens, et jeter leurs cadavres dans un puits près d'Orléans. Mais les paroles du prophète furent bientôt accomplies. Une nouvelle bataille fut livrée à Véseronce sur le Rhône (25). Les Burgundes reculèrent avec précaution; Chlodomer, prenant leur fuite pour une ruse, se précipita avec fureur sur leurs pas : « Ici, ici, criaient les Burgundes en faisant entendre le cri de guerre des Franks, nous sommes tes hommes (26). » Il fut ainsi fait prisonnier par ses ennemis, et les Franks ne connurent le sort d'un de leurs rois qu'en voyant sa tête promenée devant eux au bout d'une lance. Godomar conserva cette fois encore son royaume, et sans aucun doute une paix suivit qui lui en assura la possession (27).

Chlodomer, lorsqu'il se mit pour la seconde fois en campagne, avait appelé à son aide son frère Theuderich. Celui-ci, désolé d'une part du sort de son beau-père, et calculant d'autre part l'état de l'empire des Franks et la néces-

sité de son unité, avait pris un biais; il avait promis son assistance, mais il n'était pas entré en campagne. Après l'issue de la guerre, Chlotar épousa aussitôt Guntheuca, veuve de son frère tué, et Chlotildis leur aïeule fit venir auprès d'elle les enfans de celui-ci, Théodovald, Gunthar et Chlodovald. Ces événemens peuvent avoir frappé Theuderich; peut-être crut-il nécessaire d'augmenter sa puissance ou d'affermir par de nouveaux exploits la fidélité de ses leutes. Il ne pouvait vouloir une querelle avec son frère: les Franks avaient encore un profond sentiment de nationalité et reconnaissaient qu'ils n'étaient forts que par leur puissance réunie. L'éloge que le Grec Agathias leur accorde, de s'être refusé constamment à terminer et à apaiser par leurs armes et par leur sang les querelles de leurs rois, n'est pas sans fondement (28). Ce ne fut que plus tard, lorsque le grand souvenir de leurs exploits communs se fut effacé, lorsqu'une partie commença à se perdre dans les habitudes, les mœurs et la langue romaines, et qu'une autre partie resta plus pure et plus fidèle aux usages de l'ancienne patrie teutsche, ce ne fut qu'alors qu'ils laissèrent pénétrer parmi eux des relations tellement hostiles qu'ils ne repoussèrent pas loin d'eux les guerres civiles et les guerres de famille. Theuderich peut donc avoir regardé comme sage une expédition guerrière contre un peuple étranger, et à peine s'en présentait-il à lui un autre qu'après la mort de Théoderich, le grand roi des Ostrogoths, il pût attaquer avec plus d'espoir et de succès que les Thuringiens. Il résolut de tourner ses armes contre eux, se rappelant (comme l'ajoute Grégoire de Tours en forme d'explication et restant fidèle à sa fable précédente) la perfidie d'Hermenefrid, le roi des Thuringiens. Il paraît cependant avoir fait un accommodement avec Chlotar et lui avoir abandonné les leutes de Chlodomer, sous la condition qu'il l'accompagnerait à la guerre. Chlotar du moins prit part à l'expédition, et l'âme de Theuderich fut remplie de colère et de haine contre son frère!

CHAPITRE VIII.

RUINE DU ROYAUME DE THURINGE. — LES SAXONS.

De l'an 427 à l'an 434.

La guerre entre les Franks et les Thuringiens est sous tous les rapports d'une grande importance; elle a eu des suites que personne ne pouvait prévoir ni calculer. Non-seulement la religion chrétienne est entrée par elle dans le Teutschland, mais par elle aussi furent préparées les bases à des changemens dans la vie sociale des peuples teutoniques, qui ont continué leur action jusqu'à ce jour. Bien plus, l'issue de cette guerre fut le commencement de la réunion de tous les peuples teutoniques en un seul peuple teutsch. Cependant son histoire est presque complétement inconnue, et ce qui s'en est conservé dans le souvenir des hommes nous a été transmis en partie sans connexion et a été obscurci en partie par tant de fables qu'il devient impossible de découvrir la vérité de l'histoire.

Les historiens franks, Grégoire de Tours à la tête (1), racontent les événemens de la manière suivante.

Theuderich convoqua les Franks et prononça un discours par lequel il chercha à les exciter à la colère et au ressentiment: « Les Thuringiens, dit-il, avaient, les Franks devaient s'en souvenir, surpris violemment leurs aïeux (2) et leur avaient causé de grands malheurs. Ceux-ci avaient demandé la paix et donné des otages; mais les Thuringiens avaient tué les otages, fait une nouvelle surprise, tout volé et pillé, et fait périr de la manière la plus cruelle et dans les plus affreux tourmens de jeunes garçons et de jeunes filles (3). Les corps déchirés et mis en pièces des hommes avaient été par eux jetés en pâture aux chiens et aux oiseaux. Mais maintenant Hermenefrid l'avait aussi trompé lui-même et s'était refusé à remplir des conditions qu'il avait acceptées. Les Franks étaient donc dans leur droit, et ils voulaient marcher sous la protection de Dieu contre les Thuringiens. » Ces paroles, comme l'historien l'ajoute, excitèrent un mécontentement général dans l'âme des Franks; mais il ne garantit pas la vérité de ce discours. Il ne se trouve dans les histoires aucune indication d'après laquelle on puisse conclure à

une scélératesse telle que celle dont les Thuringiens sont accusés ici (4); et comme les rois des Franks que Grégoire nous représente ne sont pas précisément des hommes de vérité, comme, bien plus, ils se rendent partout coupables de fraude, de mensonge et de trahison, ce ne sera pas du moins être injuste envers Theuderich que de mettre ses accusations contre les Thuringiens sur la même ligne que les mensonges de son père aux Ripuaires et de les regarder comme imaginées pour enflammer les esprits de ses Franks. Et ceux-ci commencèrent l'expédition avec la plus grande exaspération. Chlotar, auquel Theuderich avait promis une part du butin, dans le cas où Dieu leur accorderait la victoire, accompagna son frère; Theuderich avait aussi à ses côtés son fils, le jeune prince Theudebert. Les deux armées combinées passèrent, comme on l'a supposé non sans vraisemblance, l'an 530 (5) au delà du Rhin (6). Le lieu où se fit le passage n'est pas nommé; d'après l'extrême voisinage des anciens cantons franks avec ceux des Allemanni sur le Mein et d'après la direction de l'armée franke vers le Hartz, on peut supposer que le passage eut lieu au-dessous de l'embouchure du Mein et non loin de cette embouchure.

Les Thuringiens s'étaient rassemblés dans l'intérieur de leur pays; devant leur camp étaient creusés des fossés qui, couverts de broussailles, ne pouvaient être remarqués par les Franks. Lorsque ceux-ci entreprirent l'attaque sur le camp des Thuringiens, beaucoup d'entre eux furent renversés, hommes et chevaux, dans les fossés, et la perte fut grande. Mais après que le stratagème eut été découvert, le désavantage fut réparé. Une bataille fut livrée; Hermenefrid se vit forcé à la retraite; il prit de nouveau position sur le fleuve Onestrud (7). On en vint à une autre bataille; les Thuringiens essuyèrent une nouvelle défaite, et le fleuve fut tellement rempli de cadavres que les Franks purent atteindre l'autre rive en passant sur eux comme sur un pont. Après cette victoire, ils se rendirent maîtres du pays et le soumirent à leur domination.

Le récit s'arrête là. L'historien ajoute seulement que Chlotar emmena captive à son retour une fille du roi Berthar, Radegundis, qu'il en fit sa femme (8), et que par ses ordres le frère de cette princesse fut injustement assassiné par des scélérats; que là-dessus Radegundis se consacra au Seigneur, fonda un couvent à Poitiers, et se fit une grande réputation parmi le peuple par ses prières, par ses jeûnes, par ses veilles et par ses aumônes. Et cette assertion est mise hors de doute par les biographes de sainte Radegundis (9). Plus loin Grégoire raconte que Theuderich fit une tentative contre la vie de Chlotar, mais que les mesures furent prises avec tant de maladresse que la trahison fut découverte et que le crime ne put être racheté qu'au moyen d'une grande coupe d'argent (10). Mais d'après la nature des choses humaines, il est difficile de croire que tout ait été fini d'un seul coup; il est plus vraisemblable qu'une convention fut faite et qu'Hermenefrid resta en possession d'une partie du pays dont il avait été roi, car non-seulement Aimoin remarque qu'après la bataille sur l'Onestrud il se jeta dans une forteresse, mais aussi un témoignage paraît s'en trouver dans le récit que Grégoire fait de sa fin : « Theuderich, dit-il, de retour dans son pays, invita Hermenefrid à venir près de lui. Hermenefrid vint confiant en sa foi et en sa parole et fut honorablement reçu par Theuderich; mais tandis qu'un jour les deux rois s'entretenaient sur les murs de la ville de Zülpich, Hermenefrid fut précipité du haut des remparts et perdit la vie. » Frédégaire fait peser ce crime sur Theudebert; d'autres ne l'attribuent pas au fils, mais expressément au père, à Theuderich lui-même. Mais Grégoire de Tours, qui était le plus rapproché des événemens, a remarqué formellement qu'il ne savait point par qui cette atrocité avait été accomplie; que plusieurs toutefois assuraient qu'on ne pouvait y méconnaître la perfidie de Theuderich; et par cette observation se termine l'histoire de la ruine d'un royaume teutsch et l'établissement de la domination franke au milieu du Teutschland. Grégoire ne dit pas la moindre chose sur l'état du pays des Thuringiens ni sur le sort de ce peuple; et cette infortunée maison royale n'a pas non plus trouvé un mot d'honneur et de tristesse, et aucun historien n'a comblé la lacune laissée par Grégoire. Procope seulement a conservé cette indication, que la femme d'Hermenefrid, Amalaberge, échappa au désastre avec ses enfans et se rendit en Italie auprès de Theudat, son frère, roi des Ostrogoths, pour y être té-

moin et victime du cruel destin qui, sur ce point aussi, fondit sur sa famille. Amalafrid son fils fut conduit prisonnier à Constantinople par Bélisaire et nommé général par l'empereur Justinien; la fille d'Amalaberge, également emmenée prisonnière, fut donnée pour femme au roi des Longobards Audoin. Mais le poëte Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers et contemporain, a écrit au nom de la princesse thuringienne Radegundis un chant de douleur sur la chute du royaume de Thuringe, et ce chant, retentissant dans la nuit des temps comme la voix solitaire de la compassion humaine, touche le cœur de l'homme et éveille de justes doutes sur les récits des historiens. Car Fortunatus eut des relations personnelles avec Radegundis, lorsqu'éloignée des splendeurs et des misères du monde, elle pouvait à Poitiers dans une pieuse retraite porter sans passion ses regards sur la vie et les mouvemens des hommes. Et dans cet auteur, la chute de la Thuringe ne figure pas comme un juste châtiment d'anciens crimes, mais comme un malheur que la marche mystérieuse de la vie peut faire tomber sur les peuples comme sur les individus, et la maison royale n'y paraît pas remplie de haine, de sang et de meurtre, mais elle montre de la bienveillance, de la fidélité et de l'amour (11).

Mais cinq siècles plus tard, l'historien saxon Witichind, moine de Corvei, a représenté ces mêmes événemens d'une tout autre manière (12). Ils sont différens dans leur origine, différens dans leur développement, différens dans leur issue. Le temps avait fait valoir ses droits et changé la tradition des faits en fables, où la vérité a complétement perdu sa forme sans pourtant s'être entièrement effacée peut-être.

Amalberge, femme d'Erminfrid (ainsi dit la fable), était fille unique de Chlodwig, roi des Franks, et par conséquent héritière de son royaume; mais les Franks sacrèrent par reconnaissance Thiaderich, qu'il avait eu d'une concubine, et en firent leur roi (13). Le nouveau roi envoya une ambassade en Thuringe à Erminfrid pour lui offrir la paix et l'amitié. Erminfrid n'y était pas contraire. Il convoqua ses princes et ses conseillers, et tous, à l'exception d'un seul, opinèrent pour la paix et la concorde. En effet l'orgueilleuse reine Amalberge ne voulait avoir rien de commun avec son serf (14). C'est ainsi qu'elle appelait le roi Thiaderich, parce qu'il était né d'une servante. Pour cette raison elle avait cherché à gagner un homme hardi, d'un esprit fin, prudent dans les conseils et d'une grande éloquence. Cet homme, nommé Hiring, s'opposa à l'opinion de tous les autres et décida le roi à rejeter les propositions de Thiaderich. Erminfrid déclara aux ambassadeurs : « Qu'il s'étonnait que Thiaderich (15) eût pu s'attribuer le royaume des Franks, puisqu'il n'était pas même un homme libre; que lui, Erminfrid, ne pouvait avoir rien de commun avec son propre serf. » A ces mots Thiaderich répliqua : « Eh bien! je dois accourir au service d'Erminfrid (16)! » Il marcha donc avec une grande armée contre la Thuringe. Erminfrid attendit son ennemi dans un lieu appelé Runiberg (17). Là on en vint à une bataille. Pendant deux jours la victoire fut indécise; au troisième jour les Thuringiens prirent la fuite et se retirèrent dans une forteresse (18) appelée Schidingen et située sur le fleuve Unstrode. Thiaderich tint un conseil de guerre, où Walderic conseilla aux Franks de retourner dans leurs foyers : « Après la perte de plusieurs milliers d'hommes, dit-il, il était dangereux de continuer la guerre. La forteresse pouvait faire une longue résistance; les peuples d'alentour pouvaient se soulever contre les Franks.» Mais un serviteur de Thiaderich, homme ingénieux, d'une prudence éprouvée, fut aussi engagé à donner son avis : « Ce qui a rendu grands vos ancêtres, répondit-il, c'est qu'ils suivaient avec persévérance ce qu'ils avaient une fois entrepris. Par là, malgré leur petit nombre, ils ont vaincu de grandes armées ennemies. On a conquis le pays; on ne peut fournir aux vaincus l'occasion de la victoire. Une forteresse n'est rien si le courage manque aux âmes. Les Franks ont perdu beaucoup d'hommes; mais les Thuringiens n'ont pas non plus tous échappé. Leur chef est enfermé dans une caverne comme une bête fauve poursuivie, et la crainte l'empêche de regarder librement le ciel. Mais il ne lui manque pas d'argent pour séduire les peuples, et celui qui a de l'argent ne manque pas de bras. Il est donc nécessaire d'attendre jusqu'au bout; le départ et le retour perdraient tout! » Ces paroles plurent au roi. Mais pour être plus sûr du succès, il résolut d'appeler les Saxons à son secours contre les Thuringiens, leurs anciens ennemis (19).

Nous avons déjà raconté par quel crime Witichind introduit les Saxons dans l'histoire. Après cette ruse sanglante de ces peuples contre les Thuringiens, il ne sait pas ce qu'ils firent dans le pays qu'ils avaient si mal acquis. Tout ce qu'il sait, c'est que les Saxons furent appelés au secours des Bretons abandonnés par les Romains et serrés de près par les Scots et les Pehites (20), qu'ils firent passer une armée dans l'île de Bretagne, que dans le principe cette armée battit les Scots et les Pehites, mais que bientôt elle fit alliance avec ceux-ci contre les Bretons, et qu'ensuite, après avoir reçu des renforts, elle s'empara du pays. Cette indication est suivie, sans plus amples détails, du récit de l'origine de la guerre entre les Franks et les Thuringiens et de l'expédition de Thiaderich contre Erminfrid.

Thiaderich promit aux Saxons que s'ils triomphaient d'Erminfrid et faisaient la conquête de la forteresse, il leur abandonnerait pour toujours le pays (21). Sur cette parole et sans perdre de temps, les Saxons choisirent neuf ducs au sort. Ceux-ci se mirent en campagne avec un corps de compagnons d'environ mille hommes (22). Avec une centaine ils se rendirent auprès de Thiaderich; les autres restèrent en arrière dans un camp. Les Franks furent frappés d'étonnement à l'aspect des Saxons; car c'étaient des hommes d'une très-haute taille; leur chevelure flottait d'une manière sauvage sur leurs épaules; un manteau leur servait de vêtement; pour armes ils avaient une longue lance et un petit bouclier; à leur côté pendait un grand couteau (23), et de leur courage témoignait cette déclaration : que les Saxons n'avaient qu'une volonté, vaincre ou mourir. Beaucoup de Franks montrèrent une grande répugnance pour de tels amis; ils craignaient pour leur propre royaume. Thiaderich toutefois, ne considérant que l'état présent des choses, fit alliance avec eux. Puis ils prirent position dans une prairie au sud de la ville sur le fleuve. Le jour suivant s'éleva un combat formidable auquel la nuit seule mit fin sans rien décider. Durant cette nuit, Erminfrid envoya le rusé Hiring avec tous ses trésors vers Thiaderich pour le décider à la paix ; il offrit de se soumettre volontairement. Les Franks les plus éminens furent ébranlés par Hiring; la crainte qu'inspirait la race indomptable des Saxons s'était accrue. Thiaderich se décida donc à accepter la soumission et à promettre que les Franks et les Thuringiens chasseraient en commun les Saxons. Mais le plan fut livré le jour suivant à un Saxon par un Thuringien, qui acheta par la révélation de ce secret la restitution d'un autour qui s'était envolé. Aussitôt Hathagast, vieillard qui avait toute la force d'un jeune homme, appelé le père des pères, saisit les drapeaux sacrés (24), montra sur l'image allégorique qu'ils portaient un lion, un dragon, et au-dessus de tous deux un aigle aux ailes déployées, et avec force et énergie il leur rappela la bravoure, la prudence et l'impétueuse audace de leurs pères : « Jusqu'à ce jour dit-il, j'ai vécu parmi des héros; je suis arrivé presque à la dernière vieillesse, et jamais je n'ai vu des Saxons prendre la fuite. Je sais combattre; je n'ai jamais appris à fuir. Marchez sur mes traces; j'en réponds sur ma tête blanche; nous aurons la victoire et la vengeance! » Les Saxons, émus des paroles du vieillard, résolurent le combat. Ils attendirent la nuit et se préparèrent d'avance. Dans la nuit, leur chef en avant, ils escaladèrent les murs du château, sans être aperçus par les Thuringiens, qui étaient dans une entière sécurité. Ils s'y jetèrent avec un cri de guerre sauvage. Les Thuringiens, réveillés en sursaut, ivres et sans armes, coururent de côté et d'autre (25) et ne cherchèrent leur salut que dans la fuite; mais ils tombèrent presque tous au pouvoir des Saxons. Ceux-ci vouèrent à la mort les adultes en masse et n'épargnèrent que les enfans en bas âge. Le roi Erminfrid toutefois parvint à se soustraire au massacre avec sa femme, ses fils et une petite escorte d'hommes fidèles. Et lorsque l'aurore parut et que les premiers rayons du soleil tombèrent sur ce théâtre de sanglantes horreurs, les vainqueurs plantèrent leur aigle devant la porte d'Orient, élevèrent un autel de la victoire et célébrèrent une fête religieuse selon leurs usages païens (26). Cette fête dura trois jours; le butin fut partagé; on s'occupa d'ensevelir ceux qui avaient péri; on chanta les louanges des héros et par-dessus tous de Hathagast, le chef aux cheveux blancs, qui, semblable à un dieu, était devenu l'auteur d'une si grande victoire. Du reste celle-ci fut remportée le 1er octobre; et aussitôt le pays qui leur avait été promis fut abandonnée par Thiaderich aux Saxons, avec de grands éloges de leurs exploits. Appelés amis et alliés des

Franks, ils restèrent en possession de Schidingen.

Mais Erminfrid, l'infortuné roi des Thuringiens, envoya à Thiaderich, avec son ancienne confiance, Hiring, l'homme sage et éloquent. Hiring toutefois trahit le plus grand honneur de l'homme, sa foi : il entreprit, pour de l'argent et des dignités, d'assassiner Erminfrid et de consacrer ses services au plus heureux. Erminfrid fut invité à venir auprès de Thiaderich. Il parut et se jeta aux pieds du vainqueur qui tenait son sort entre ses mains. Hiring se tenait à côté du roi, comme son satellite, ayant l'épée nue (27). Et pendant qu'Erminfrid était aux pieds de Thiaderich, le traître trompé lui enfonça son épée dans le dos. Aussitôt Thiaderich, l'auteur de cette action ignominieuse, s'écria : « Homme indigne, loin de mes yeux ! je ne veux pas être le complice de ton crime!— Je suis, il est vrai, un homme indigne, répliqua Hiring ; mais avant de partir, je veux expier ce méfait. » Et à ces mots, il plongea la même épée dans le cœur de Thiaderich et jeta le cadavre d'Erminfrid sur le cadavre de Thiaderich afin que celui-là parût vainqueur dans la mort auquel le sort avait refusé la victoire dans la vie; puis il se fit jour avec son épée et disparut aux regards des hommes (28).

A partir de ce temps, les Saxons vécurent dans une paix profonde et restèrent amis et alliés des Franks. Ils distribuèrent à des amis et à des affranchis le pays qu'ils avaient gagné. Ils rendirent tributaire ce qui restait du peuple vaincu. Et de cette manière, trois classes d'hommes, outre les serfs, se formèrent dans le peuple Saxon (29).

Voilà ce que raconte le moine de Corvei. Son récit ne paraît pas sans importance, parce qu'il montre comment la marche des choses s'était représentée au bout de cinq cents ans à l'idée des hommes. Witichind lui-même donne comme des traditions les détails sur la fin d'Erminfrid et de Thiaderich, et laisse au lecteur le soin d'en juger la valeur. Il expose le reste avec confiance, comme une vérité dont on ne peut douter (30). Cependant l'erreur de la première partie de ses traditions, la donnée sur l'origine d'Amalaberge, sur les enfans de Chlodwig, sur la cause de la guerre entre les Franks et les Thuringiens, est frappante ; elle est authentiquement prouvée d'après des écrivains franks et italiens. Mais il est difficile de dire si la seconde partie de ces traditions, la donnée sur la participation des Saxons à la guerre et l'acquisition par ceux-ci d'une partie du pays des Thuringiens, est ou non tout aussi dénuée de vérité. Les destins de maisons royales, livrés à la tradition, peuvent sans doute, dans le cours de plusieurs générations, être bien plus tôt transformés en fables que le destin d'un empire et l'extension d'un peuple ; mais si l'on réfléchit combien peu les Franks connaissaient leurs anciens temps et combien peu Grégoire de Tours lui-même put faire connaître le puissant Chlodwig et ses prédécesseurs immédiats, et si l'on réfléchit de plus que Witichind semble avoir tiré tous ses renseignemens d'une seule et même source, il est difficile que l'on accorde à la dernière partie plus de confiance qu'à la première. Dans le fait on a peine à croire que Grégoire de Tours n'aurait pas entendu parler le moins du monde des puissans Saxons si réellement ils avaient pris part à cette guerre. Et il serait bien possible que les Saxons, à cette époque, ne se fussent pas encore étendus jusqu'aux montagnes du Hartz et au delà de celles-ci. Quatre et cinq siècles après ce temps, le nom de Thuringiens était encore entendu au nord du Hartz ; Magdebourg était dans la Thuringe septentrionale (31). Il n'est certes pas croyable qu'après la ruine du royaume de Thuringe ce nom se soit encore répandu au delà des anciennes limites de cet État ; on peut plutôt admettre avec confiance que le nom se maintint parce que l'empire s'était étendu à cette distance. Le royaume de Thuringe doit donc s'être développé sur presque tout le pays des deux côtés du Hartz, qui jadis avait appartenu à la confédération des Chéruskes (32). A l'époque qui nous occupe, le nom de Thuringe n'existe pas encore depuis deux siècles dans l'histoire ; mais si l'on peut admettre qu'il a pris naissance dans le pays au sud du Hartz, il peut bien avoir été pendant cent ans à peine en vigueur au nord du Hartz (33). Le nom de Chéruskes avait subsisté bien plus longtemps, et pourtant il avait disparu en peu de temps. Il est donc presque nécessaire que le nom de Thuringe ait régné de bien plus longues années au nord du Hartz, puisqu'il put se maintenir dans les idées des hommes avec une force telle que même des relations entièrement changées n'ont pu l'effacer à une époque si postérieure. Et pour cette même raison, il est bien possible que Gré-

goire de Tours et Witichind parlent de temps tout à fait différens; il est bien possible que quelques débris du royaume de Thuringe se soient encore conservés, et que ces débris ne tombèrent nullement au pouvoir des Saxons, ou n'y tombèrent que bien plus tard, pendant la grande confusion de l'empire des Franks (34). Mais peut-être dès lors aussi les habitans du pays entre l'Unstrut, la Sale, l'Elbe et au delà se rattachèrent-ils tellement, après la ruine de la maison royale, à la confédération des Saxons que l'ancien nom de Thuringe fut conservé, même dans cette nouvelle alliance, jusqu'à ce que trois siècles et demi plus tard les Franks réunissent et transformassent tout.

Mais comment est-il possible d'éclaircir, de nos jours encore, des événemens si obscurs? Où l'histoire garde un silence absolu, une conjecture est toujours hasardée, et même un doute bien fondé sur l'exactitude des anciens récits vaut mieux qu'une opinion tranchée. Beaucoup d'obscurités ont été introduites dans l'histoire par la confusion des noms de peuples et de pays; des dénominations postérieures de villes, de fleuves et de montagnes ont donné lieu à beaucoup de malentendus (35); et les temps ont été reculés, parce qu'on a attribué des actions, dont les auteurs étaient inconnus, à des hommes dont les noms s'étaient conservés dans le souvenir des hommes, mais qui étaient éloignés de ces actions par le temps et par l'espace. Aussi le parti le plus sûr est peut-être de laisser, parmi les événemens que nous venons d'exposer ici, à la tradition ce qui appartient à la tradition, et de ne maintenir qu'un seul point comme vérité historique : c'est que l'empire des Franks s'étendit vers le milieu du sixième siècle sur le Teutschland central dans des limites qu'on ne peut déterminer, et que par là des changemens dans l'état intérieur du Teutschland et dans les relations sociales des peuples teutoniques peuvent avoir été amenés immédiatement aussi bien que préparés pour l'avenir, changemens qui doivent nécessairement avoir eu une grande influence sur le développement de la vie du peuple teutsch.

CHAPITRE IX.

DOMINATION DES FRANKS DANS LE TEUTSCHLAND. — AGONIE DES OSTROGOTHS. — CONQUÊTE DU ROYAUME DES BURGUNDES. — CRUAUTÉS ET CONFUSION DANS L'EMPIRE DES FRANKS.

De l'an 534 à l'an 538.

Ce que les Romains n'avaient pu faire dans la plénitude de la puissance de leur immense empire par une lutte de plusieurs siècles, c'est-à-dire fonder leur domination dans l'intérieur du Teutschland, réussit par une seule guerre aux Franks, qui avaient pour point d'appui le même pays d'où s'étaient faites les attaques des Romains, et cela leur réussit lorsque leur empire dans la Gaule était à peine affermi, lorsqu'il ne s'était pas encore étendu sur toute la Gaule et que sa puissance était divisée. Les Franks étaient sans aucun doute de beaucoup inférieurs aux Romains dans la science des armes et de la guerre; ils leur étaient probablement bien inférieurs aussi dans les artifices toujours utiles, quelquefois décisifs des conquérans, en prudence, en adresse, en astuce, en séductions, en moyens de gagner et d'entraîner les hommes. D'autre part, on ne trouve aucun motif de supposer que les Teutschs de cette époque aient été moins forts et moins énergiques qu'ils ne l'avaient été cinq siècles auparavant et animés d'un amour moins vif pour l'action et la liberté (1). La patrie était plutôt alors encore comme dans les anciens jours un nom sacré pour eux, et le foyer de la famille un bien digne de tous leurs vœux. Les victoires mêmes et les conquêtes, que des peuples teutschs avaient acquises par les armes, durent, à ce qu'il semble, élever les sentimens dans tous les hommes teutschs et enflammer leurs âmes; elles durent exciter l'orgueil, l'émulation et la fierté, et effacer entièrement sous ces idées l'idée de la soumission. Le phénomène qui nous occupe peut par là paraître plus singulier.

L'histoire de cette époque est trop pauvre et trop morcelée pour que l'on puisse attendre d'elle l'explication de ce phénomène; mais il devient peut-être concevable si l'on se rappelle combien les relations étaient changées. La guerre en effet entre les Franks et les Thuringiens fut d'une tout autre nature que n'avait

été la guerre entre les Romains et les Teutschs. Les Romains, peuple étranger, complétement différent des Teutschs sous le rapport de la langue, des mœurs et des usages, menaçaient les Teutschs, tout ce qui leur était propre, tout ce qui formait leur caractère national. Derrière les armées romaines s'avançaient l'esclavage et le droit romain (2). Les Franks étaient frères des autres Teutschs; ils étaient membres du même peuple, et malgré quelques différences, ils avaient la même langue et les mêmes mœurs. Ils n'apportaient pas l'esclavage, mais une alliance. La nationalité n'était pas menacée, la propriété n'était pas mise en danger. Au lieu de la perte de biens sacrés que les Teutschs avaient à craindre sous les Romains, les Franks leur ouvraient la perspective de grands avantages. La fortune, la gloire et l'honneur étaient du côté des Franks; ils pouvaient y prendre part en s'alliant avec eux. La Gaule, le pays conquis, présentait de riches avantages en biens et en possessions, et la sûreté de la patrie était augmentée. Il n'est donc pas invraisemblable que les esprits aient été favorables aux Franks, et que l'on vit leur victoire, sinon avec joie, du moins sans peine. De plus la guerre des Thuringiens contre les Franks ne semble nullement avoir été une guerre nationale, mais une guerre de roi à roi. Il peut rester incertain de quelle manière s'était formé le royaume de Thuringe; mais lorsqu'il exista, des institutions tout autres que celles qui jadis s'étaient présentées dans le Teutschland paraissent s'être introduites. Le roi Hermenefrid ne fit évidemment la guerre qu'avec un corps d'hommes belliqueux et non avec les forces de son peuple (3), et le corps de compagnons du roi des Franks était sans aucun doute beaucoup plus important, parce qu'il pouvait être entretenu et renforcé aux dépens des Romains soumis. Pour cette raison aussi le peuple thuringien ne périt pas, mais seulement la maison royale (4). Enfin il s'y joignit encore une circonstance qui ne peut pas non plus être restée sans influence, bien qu'aucun écrivain n'en fasse mention. L'ancienne religion nationale en effet n'existait plus dans toute sa force et dans toute sa vie, mais elle était devenue chancelante devant le christianisme. La masse du peuple put longtemps encore rester étrangère à la doctrine chrétienne; mais certes ceux qui la reconnaissaient ne faiblirent pas dans leurs efforts pour la propager aussi parmi les peuples teutoniques, et la reine Amalaberge employa sa puissance sous le rapport des affaires religieuses tout aussi volontiers que sous le rapport des choses temporelles; elle était cependant dévouée aux doctrines hérétiques, et pour cette raison, ni ses efforts, ni ce qu'elle accomplit, ne purent être reconnus par les écrivains catholiques, car l'orthodoxie seule procurait le titre de chrétien (5).

Mais de quelque manière qu'on puisse expliquer ce phénomène remarquable, après que le centre du Teutschland fut soumis à l'empire des Franks, de nouveaux changemens durent s'introduire qui franchirent les limites de la Thuringe. Les Franks étaient forcés, dans leur position actuelle, de porter plus loin leurs armes. Un moment d'arrêt n'était plus possible: ils devaient s'efforcer d'atteindre vers le nord la mer ou vers le sud les montagnes qui bornent le Teutschland. Et si peut-être leur fortune éveilla en eux la pensée de vaincre aussi les peuples qui régnaient à côté d'eux sur les ruines de l'empire romain, et qui jusqu'alors avaient été leurs ennemis, une réunion de tous les peuples teutoniques à leur empire devait leur paraître d'autant plus nécessaire.

Mais ce qui arriva d'abord peut avoir été une alliance avec les cantons libres des Franks dans le Teutschland. Les écrivains ne donnent pas la moindre solution sur les relations de l'ancienne patrie des Franks avec le nouvel empire frank dans la Gaule. Jusqu'à la guerre contre les Thuringiens, les rois de cet empire n'ont pas de contact avec les cantons des Franks; mais à partir de ce moment les relations durent changer : la position réciproque l'exigeait. Mais s'il ne se trouve point de donnée claire sur le rapport où la Thuringe fut placée à l'égard de l'empire fondé dans la Gaule, il est tout aussi difficile d'indiquer dans quel rapport les cantons libres des Franks se trouvèrent envers l'empire. D'après la nature des choses et d'après les phénomènes postérieurs de l'histoire, le plus vraisemblable peut être cependant que ces cantons formèrent seulement une sorte d'alliance avec l'empire des Franks, de telle sorte qu'ils furent, il est vrai, considérés comme appartenant à l'empire, mais qu'ils ne furent nullement contraints de renoncer aux usages de leurs pères (6). Il est difficile de se faire une

idée de la vie sociale de cette époque. Dans les jours d'ordre général, où le pouvoir du gouvernement est reconnu jusque dans les dernières cabanes renfermées dans les limites de l'empire, et où la loi a produit une uniformité qui se fait sentir partout, l'homme est à peine en état de songer aux jours du développement. Tout était dans l'avenir sans lien, sans nerf et confondu. L'idée d'incorporation est un fruit précieux qui ne s'est mûri que plus tard au soleil; et longtemps les habitudes et les mœurs du pays l'emportèrent sur une régularité capable de pénétrer partout. Mais en tout cas le nom de l'empire des Franks s'étendit désormais aussi sur tous les pays qui se développaient depuis l'Issel et les cantons des Frisons, en remontant aux sources de la Lippe et au delà, jusqu'au Wéser, le long de Werra, et au delà jusqu'à l'Unstrut et à la Sale, et en redescendant de nouveau le Mein jusqu'au Rhin (7), bien que ces pays fussent plutôt alliés que réunis à l'empire. Les seuls peuples qui fussent encore tout à fait indépendans étaient les Saxons et les Frisons dans le nord du Teutschland, et les Allemanni ou Souabes et les Bavarois dans le midi. Tout ce qui est plus loin à l'orient reste dans l'obscurité comme auparavant.

Peut-être l'alliance des anciens cantons des Franks avec l'empire frank dans la Gaule a-t-elle donné lieu à l'introduction de deux noms qui dans la suite du temps se présentent souvent dans l'histoire à l'investigateur, et qui ne sont pas restés sans importance pour le développement des relations; les noms d'Austrie ou Austrasie et Neustrie ou Neustrasie. Les deux noms ont été corrompus par les auteurs qui ont écrit en latin, et ont eu sans aucun doute une forme toute différente dans l'usage. Il semble qu'une double opposition s'est résumée en eux. Les Franks en effet qui conquirent la Gaule paraissent dans leur extension successive devoir être distingués de la manière la plus simple, d'après les régions du ciel (8). D'abord ce furent peut-être les Ripuaires que l'on eut coutume d'appeler *Oster-Leute* (hommes qui vivaient à l'est) (9), et pour cette raison les Saliens s'appelaient sans doute *Wester-Leute* (habitans de l'ouest). Mais lorsque la patrie des conquérans se fut rattachée à l'empire conquis, alors cette patrie, alors les anciens cantons franciques furent, à ce qu'il paraît, appelés Vieille-France (*Alt-Franken*), et le pays conquis, sur la rive gauche du Rhin, Nouvelle-France (*Neu-Franken*) (10). Comme maintenant ces deux dénominations étaient employées parallèlement, il est arrivé qu'on attacha à la première le mot *Ost-Franken*, *Ost-Land*, *Austria* ou, dans la plénitude du latin des moines, *Austrasia*; et à la seconde au contraire le mot *Neu-Franken*, *Neuland*, *Neustria* ou, dans la même plénitude, *Neustrasia* (11). Mais comme ces dénominations n'avaient en partie dans l'origine qu'un sens général et perdirent en partie peu à peu leur sens particulier, il est impossible d'indiquer les limites des pays auxquels elles étaient appliquées, et cela est d'autant moins possible que les partages de la royauté et de l'empire agirent aussi sur ces dénominations. On parla d'un empire d'Austrasie et d'un gouvernement de Neustrie (12). Tantôt l'Austrasie paraît située entre la Meuse et le Rhin, tantôt elle paraît embrasser à la fois tous les pays qui sur la rive droite du Rhin étaient attribués à l'empire des Franks; et de même la Neustrie semble tantôt embrasser tout le pays occidental et méridional qui était soumis aux Franks dans la Gaule, tantôt elle semble se borner au pays du nord-ouest, au nord de la Loire (13). La plus grande importance de ces dénominations pourrait donc bien consister en ce que dans la suite du temps les Franks qui vivaient dans la Gaule au milieu des Romains perdirent le caractère propre de leur peuple et devinrent peu à peu Français lorsque précisément pour cela la nationalité teutsche s'avança contre eux, et que désormais d'un côté comme de l'autre on s'efforça d'arriver à une distinction nationale, qu'ensuite la séparation fut aidée par les noms existans. La dénomination d'Ost-Franks ou Austrasiens fut la dénomination du peuple teutsch; celle de West-Franks, de Neu-Franks ou Neustriens désigna le peuple français, jusqu'à ce qu'enfin, après que la séparation à laquelle on tendait eut été réellement obtenue, le monde teutsch fit valoir ses anciens droits et que le nom de Franks ne resta comme nom de peuple qu'aux habitans de la Gaule qui avaient été soumis par les Franks.

Mais d'après l'état des choses, ces Franks, après qu'ils eurent réuni à leur empire le Teutschland occidental et central, auraient dû s'efforcer avant tout de se rendre maîtres du Teutschland septentrional afin d'acquérir de la

stabilité et une puissance décisive pour des conquêtes au sud. Des événemens toutefois qui arrivèrent au midi les attirèrent dans cette direction, et les Saxons maintinrent encore pendant deux siècles et demi leur ancienne liberté et les mœurs de leurs pères.

Théoderich en effet, le grand roi des Ostrogoths, n'avait pu, dans les derniers temps de sa vie, qu'avec la plus grande peine et les plus grands efforts, et non sans danger, achever l'œuvre téméraire qu'il avait basée avec une audacieuse confiance sur la force de son génie. Mais à peine eut-il quitté la vie que cette œuvre commença à chanceler dans toutes ses parties; car les pays qui avaient été soumis à son gouvernement s'étendaient des frontières de la Grèce aux côtes de la Lusitanie, en longeant l'empire romain d'Orient, les peuples teutoniques sur le Danube, à travers les hautes montagne de la Bourgogne, de sorte que Genève obéissait encore à ses ordres, à travers la Gaule méridionale, le long de l'empire des Franks, jusqu'à l'embouchure de la Garonne, puis en suivant les côtes de la mer, aussi loin que s'étend l'Europe, sans excepter la belle île de Sicile, en revenant à la Grèce. Et dans cet empire contraire à la nature, il s'était efforcé avec une admirable vigueur de réunir partout des choses qui ne pouvaient être réunies et de concilier des institutions hostiles : le caractère national des Teutschs avec les usages romains; les mœurs teutsches avec les lois romaines; la liberté teutsche avec la police romaine; l'ardeur guerrière et l'activité belliqueuse des Teutschs avec la science et la civilisation des Romains; enfin l'hérésie la plus opiniâtre avec l'orthodoxie la plus intolérante. De cette manière il avait partout soulevé de grandes passions et éveillé de côté et d'autre des désirs contradictoires. Une agitation confuse avait pris naissance et une sourde fermentation attendait avec impatience le moment d'éclater. Et au milieu du bouillonnement de toutes ces choses, Théoderich mourut, et il ne se trouva personne qui fût capable de le remplacer. Ses deux petits-fils furent rois dans les deux empires qu'il avait gouvernés. L'un, Amalarich, homme jeune et faible, devait régner sur l'empire des Wisigoths; l'autre, Athalarich, qui obtint le titre de roi dans l'empire des Ostrogoths, devait être placé sous la tutelle de sa mère Amalasuentha, fille de Théoderich, parce qu'il n'était encore qu'un enfant âgé de dix ans; et aussitôt commença à s'ouvrir l'abîme sur lequel s'était tenu l'édifice de Théoderich. L'incertitude, l'irrésolution, l'hésitation prirent la place d'une volonté ferme et décisive, et la désunion, l'arrogance, la résistance se firent jour. Des inquiétudes de toute espèce se manifestèrent en même temps; l'égoïsme leva la tête, et bientôt la trahison ne fit pas faute non plus dans ce malheureux empire.

Dans le même temps, le trône de Constantinople était occupé par un homme d'un nom célèbre, Justinien, que l'on ne comptera pas au nombre des grands hommes dont l'histoire a conservé le nom, mais qui par ses efforts et son impulsion a eu sur tous les temps qui suivirent une influence incalculable. Cet empereur avait appris à connaître et à apprécier les relations humaines; il était initié aux artifices de la ruse et de l'intrigue. Il savait sinon créer, du moins comprendre de grands projets et découvrir et reconnaître les hommes capables de les exécuter. Il avait des liaisons de plus d'une sorte avec les anciens habitans de l'Italie, et il sut même attirer à lui des Goths mécontens. Il ne lui fut donc pas difficile d'alimenter la discorde qui s'était élevée parmi les Goths et d'augmenter le désordre d'où ils ne savaient comment sortir. Et comme il réussit avec une promptitude inattendue à renverser par son grand général Bélisaire le royaume des Vandales et à le faire rentrer sous sa domination, dans le même temps où le royaume des Thuringiens s'écroulait sous la puissance des Franks, la pensée ne lui sembla pas trop grande de réunir de nouveau tout l'empire romain et de jeter à terre toutes les dominations teutoniques. L'empire des Ostrogoths en Illyrie et en Italie était le plus voisin; il semblait aussi le plus mûr. Dans le fait l'empereur Justinien réussit, grâce à ses généraux, Bélisaire, qui était aussi pénétrant et aussi habile dans les armes qu'audacieux, et Narsès, qui unissait à l'astuce d'un eunuque la vigueur et la résolution d'un homme complet, à mettre en ruines l'empire des Ostrogoths; mais il n'y réussit qu'après des combats tellement formidables que les forces du vieil empire décrépit furent épuisées et que des entreprises ultérieures furent impossibles. La guerre commença l'an 535, comme les Franks revenaient à peine de dompter la Thuringe; elle dura ving

ans, et l'histoire connaît à peine une guerre qui ait été plus malheureuse que cette guerre des Goths. Comme une mer soulevée par la tempête, la destruction porta ses vagues depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, et depuis le détroit jusqu'aux Alpes. Les villes tombèrent devant la rage des combattans, et un grand nombre des plus beaux monumens de l'ancienne grandeur et de l'ancienne magnificence de Rome, œuvres de l'art et de la science de toute espèce, furent réduits en ruines, mutilés, renversés dans la poussière et anéantis, non par fureur et par méchanceté, mais sous l'empire d'une extrême nécessité pour l'attaque ou pour la défense. Cinq rois des Goths périrent. Le malheur éleva l'esprit du peuple; les Goths montrèrent à leurs contemporains et à la postérité qu'ils n'avaient pas perdu le caractère héroïque de leurs ancêtres. Leurs exploits dans ces jours de désastre, plus grands peut-être que les exploits de leurs pères aux jours du bonheur, étaient dignes d'une meilleure issue; mais leur destin ne pouvait être détourné : ils avaient levé la tête si haut que leurs pieds ne trouvaient plus d'appui; ils furent ensevelis sous la puissance de leur propre ouvrage (14).

Il était impossible que les peuples teutschs d'alentour restassent indifférens à ces événemens accomplis en Italie. Le bras de Théoderich avait atteint trop loin pour que l'on ne se remuât pas de côté et d'autre dès que l'on n'en sentit plus le poids. Justinien ne négligea pas non plus d'attiser et de séduire (15) sans se rappeler les leçons du passé. Mais les Franks pouvaient moins que tout autre peuple rester indifférens : le sentiment de leurs forces les poussait en avant; leur fortune ne leur laissait aucun repos; plus d'une fois les Goths avaient marché contre eux et les avaient empêchés d'exécuter leurs projets ou de profiter de leurs victoires. Le temps de la vengeance semblait arrivé. Ils ne négligèrent pas de réparer ce qui avait été perdu.

Déjà avant la guerre des Romains d'Orient contre les Ostrogoths, peu de temps après la mort de Théoderich, avaient eu lieu dans la Gaule méridionale comme sur le Danube des mouvemens qui prouvèrent que le grand roi n'était plus. Les peuples teutoniques du Danube hasardèrent une attaque sur l'empire des Goths. Selon Cassiodore, il paraît toutefois qu'ils furent repoussés par les armes, et que les anciennes frontières furent maintenues (16). D'autre part, Amalasuentha, régente de l'empire, femme douée de grandes connaissances (17), se vit forcée de rendre au roi Godomar de Bourgogne tout ce que Théoderich avait précédemment enlevé au royaume des Burgundes. Les apparences furent encore sauvées, il est vrai, dans cette concession. Cassiodore sait défendre cet événement à peu près de la même manière dont les panégyristes des empereurs romains savaient transformer en victoires les défaites de ceux-ci, car Godomar avait déclaré qu'il ne cesserait pas d'être prêt au service des Goths; mais la chose elle-même ne pouvait être dissimulée, et fut certainement considérée dès lors comme une marque de faiblesse (18). A ce même signe, les Franks purent reconnaître que le temps était venu de s'emparer du royaume des Burgundes et de la Gaule méridionale, et les affaires de Thuringe les détournèrent seules à ce qu'il paraît, pour un temps, de cette entreprise. Dans cet intervalle d'autres réclamations furent élevées. Le grand Théoderich s'était rendu maître de quelques-unes des villes qui jadis avaient été conquises par Theuderich après la bataille de Vouglé. Le roi Childebert fut invité par un sénateur, Arcadius, à venir en Auvergne pour s'emparer de cette contrée. Childebert fit une heureuse tentative; mais il jugea plus convenable de renoncer à ce projet et de tourner ses armes contre Amalarich, son beau-frère, roi des Wisigoths, et Cassiodore ne manque pas d'attribuer cette retraite des Franks à la crainte que leur inspiraient les Ostrogoths (19). Amalarich avait cherché, parce qu'il redoutait la puissance des Franks, à gagner leur amitié, et dans ce but, il avait demandé en mariage Chlotildis, sœur des rois Franks et fille de Chlodwig. Il avait obtenu sa main avec une dot très-riche; mais elle se plaignit bientôt à ses frères des mauvais traitemens que lui faisait essuyer son mari parce qu'elle restait fidèle à la foi catholique. Childebert conduisit donc son armée d'Auvergne contre les Wisigoths, dont le roi résidait à Narbonne. Amalarich hasarda une bataille et fut défait (20). Là-dessus, n'étant plus soutenu par la main puissante de Théoderich, il perdit aussitôt le courage et la résolution. Il voulut s'enfuir par mer en Espagne, et il se serait échappé s'il n'était pas encore une

fois rentré dans la ville pour prendre des pierres précieuses qu'il avait oubliées; mais on ferma les portes à l'hérétique (21), et comme il voulut se mettre en sûreté dans une église catholique, il fut tué par une main inconnue avant d'avoir pu atteindre le seuil du lieu saint. Une partie du territoire que les Wisigoths possédaient dans la Gaule resta au pouvoir des Franks (22), et Childebert emmena sans obstacle sa sœur avec le trésor royal. Chlotildis mourut en chemin; mais les églises des Franks gagnèrent beaucoup, parce qu'il se trouva parmi les trésors de l'hérétique beaucoup d'ornemens sacrés d'or pur dont Childebert fit présent en totalité aux églises et aux abbayes.

Dans le même temps, Theuderich revenait de Thuringe; il fut aussitôt appelé par ses frères à une guerre contre la Bourgogne. Theuderich refusa de combattre son beau-frère; alors ses leutes lui déclarèrent « que s'il persistait dans ce refus, ils se mettraient à la suite de ses frères (23). » Mais Theuderich dit à ses fidèles soulevés : « Je veux vous conduire en Auvergne, où vous trouverez autant d'or et d'argent que vous en désirez, et du bétail, et des esclaves, et des vêtemens en superflu ! » Sur cette promesse, solennellement répétée, les leutes restèrent dans sa foi.

Chlotar et Childebert, avec lesquels sans aucun doute les conventions avaient été faites, marchèrent contre la Bourgogne; ils conquirent Autun; le roi Godomar fut battu, et la Bourgogne fut occupée. Le royaume, qui, fondé et agrandi avec gloire, avait subsisté cent vingt ans, bien que dans le principe avec une indépendance douteuse, au milieu de diverses vicissitudes de bonheur et de malheur, cessa dans l'inaction, et à peine sa chute fut-elle signalée, encore moins fut-elle déplorée (24). Le roi Godomar se perd dans la furieuse agitation de ce temps, soit qu'il eût trouvé la mort sans être reconnu ou qu'il fût tombé en captivité, soit que fugitif il eût terminé sa vie dans l'obscurité (25). Le nom Bourguignon cependant est resté dans l'histoire; le pays sur lequel les Burgundes avaient régné fut constamment encore regardé comme un tout; mais les Burgundes obéirent à la voix du roi de l'empire frank. Il n'est par conséquent pas invraisemblable que Godomar ait été abandonné par ses leutes, peut-être parce que ceux-ci désespérèrent de sa fortune et de la leur sous sa direction, et qu'ils se rangèrent non sans conditions du côté des rois franks (26).

Pendant ce temps, Theuderich conduisit son armée en Auvergne. Cette armée, confiante en la parole du roi, pénétra dans le pays en y portant une destruction sauvage : ni les églises ni les autels ne furent en sûreté contre le brigandage de ces hommes, et même la vengeance miraculeuse du ciel n'adoucit pas leur sauvage ardeur (27). Pour cette même raison, on opposa quelque résistance; mais les armes des Franks furent partout victorieuses, et la ruse vint au secours où la force ne fut pas suffisante. Selon Jornandès, Amalasuentha se vit contrainte à leur céder tout ce qui avait appartenu aux Ostrogoths dans la Gaule, entre les Alpes et le Rhône (28); et de cette manière, l'empire des Franks s'étendit désormais jusqu'à la mer, et les hautes montagnes des Alpes, les portes de l'Italie, furent en leur pouvoir. Au pied des Pyrénées seulement, un petit territoire restait encore sous la puissance des Wisigoths (29).

Et ce territoire ne leur serait pas non plus resté et il n'y aurait pas eu de repos si une suite d'événemens malheureux dans l'empire des Franks ou dans la maison royale n'avait amené quelque interruption.

D'abord il se présenta un homme appelé Munderich, lequel prétendit qu'il appartenait à la famille royale, et qu'il était roi non moins que Theuderich; en même temps, il promit des jours heureux à tous ceux qui se déclareraient pour lui, et il se fit un grand parti, reçut le serment de ses fidèles et les honneurs royaux, et s'avança en roi. Theuderich se vit forcé de marcher contre lui avec une armée; mais Munderich se jeta dans un camp fortifié appelé Victoriacum (Vitry en Champagne, à ce qu'il paraît) et s'y défendit avec une telle opiniâtreté que Theuderich ne put le dompter que par le parjure et le meurtre; mais il ne mourut pas sans vengeance : lorsque, attiré hors de son camp, il reconnut le piége où on l'avait entraîné, il étendit à ses pieds l'instrument de l'ignominie, Arégisil, l'un des fidèles de Theuderich, et reçut ensuite lui-même la mort (30).

Puis Theuderich et Childebert conclurent une alliance et s'engagèrent par serment à ne jamais combattre l'un contre l'autre; vrai-

semblablement la vieille rancune de Theuderich contre Chlotar donna lieu à cette ligue. Pour la consolider, ils se donnèrent réciproquement des otages, et pour ces otages ils choisirent un grand nombre de fils des Romains les plus éminens qui vivaient sous leurs lois (31); mais bientôt une nouvelle querelle s'éleva entre les frères-rois, et en raison de cette querelle les otages furent faits esclaves. La ruse put seule en soustraire quelques-uns à ce sort, et l'Église seule put les protéger contre la force brutale.

Mais après que l'alliance avec Theuderich eut si mal réussi, Childebert se tourna de nouveau vers son frère Chlotar, et un crime horrible établit entre ces deux rois une affreuse communauté. Chlotildis leur mère élevait avec tendresse les enfans de leur frère Chlodomer. Childebert, auquel Theuderich causait des inquiétudes, commença à craindre que la puissance ne fût encore plus divisée si ces enfans, devenus grands, réclamaient les droits de leur père. Il invita donc son frère Chlotar à venir à Paris, où Chlotildis se trouvait avec les enfans. Chlotar vint : on tomba d'accord; puis ils ôtèrent par adresse les enfans à leur mère. Ensuite Arcadius, jadis sénateur en Auvergne, fut envoyé à Chlotildis avec des ciseaux et une épée nue pour lui demander ce qu'elle choisissait pour ses petits-fils : si elle voulait que ceux-ci, auxquels on couperait la chevelure royale (32), fussent confondus avec le reste du peuple, ou si elle préférait leur mort? La vieille reine, trompée d'une manière terrible, s'écria dans une cruelle douleur : « Plutôt l'épée que les ciseaux! » A cette réponse, Chlotar traîna à terre l'aîné des princes, âgé de dix ans, et lui plongea un couteau dans le côté. Lorsque le second, âgé de sept ans, vit cette atrocité, il se jeta aux pieds de son autre oncle et implora sa pitié en embrassant ses genoux. Childebert, attendri par la crainte que la mort inspirait à cet enfant, demanda à son frère, en versant des larmes, la vie de cet enfant; mais le meurtrier lui cria avec fureur : « Perfide instigateur de cette cruauté, repousse-le loin de toi ou tu mourras à sa place! » Childebert alors jeta l'enfant à terre, et Chlotar lui plongea aussi le couteau dans le côté. Aussitôt les deux oncles souillés de sang s'enfuirent dans une direction opposée, loin de cet affreux spectacle (33). Leur mère, Chlotildis, désolée, non sans un cruel souvenir de sa soif de vengeance et de la fureur par laquelle elle avait excité ses fils impies, ensevelit avec de pieuses cérémonies les cadavres de ses deux petits-fils; mais le troisième, Chlodovald, avait été arraché par des hommes courageux à cet exécrable massacre; il fut soustrait au ressentiment de ses oncles. Dans la suite toutefois, lorsqu'il fut devenu grand, il se coupa lui-même sa chevelure, déclara par là qu'il renonçait aux choses de ce monde et chercha sous la robe du prêtre une protection contre la rage des passions de cette épouvantable époque.

Voilà ce que fait connaître le récit de l'évêque de Tours. Ce récit est doublement pénible si l'on pense aux anciens temps où les Teutschs pouvaient être présentés aux Romains comme des modèles d'innocence et de vertu, et si l'on se rappelle l'esprit du christianisme, dont les saintes doctrines étaient connues aussi à cette race; mais la vie guerrière avait endurci les cœurs, étouffé le sentiment, rendu sauvage toute la vie. La brutalité, arrivée au pouvoir, ne connaît ni mesure ni limite; l'avidité, jointe habituellement à la brutalité, rend aveugle; le bonheur étourdit, et l'orgueil se change aisément en dureté, en mépris des hommes et en cruauté. Cependant c'est un besoin pour le sentiment humain de supposer ici encore de l'exagération et de considérer ce qu'il y a d'atroce dans ces faits comme une production de la fable aux mille langues, de même qu'à l'époque où Grégoire écrivait, ce pouvait être un besoin pour ce même sentiment d'accumuler sur la maison des Mérovingiens les crimes et les forfaits pour expliquer la pesante malédiction qui semblait s'attacher à elle. Mais en tout cas, les enfans de Chlodomer disparaissent de l'histoire, et cette circonstance déjà, que de telles ignominies pouvaient être crues de cette époque, remplit les âmes d'indignation et de douleur.

Peu de temps après ces événemens, le roi Theuderich mourut, vingt-trois ans après la mort de son père, et son fils Theudebert prit sa place comme roi des Franks. Ses oncles, Childebert et Chlotar, firent, il est vrai, une tentative pour l'en expulser; mais les leutes du père restèrent dans la foi du fils (34) et forcèrent ces rois avides de brigandages à renoncer à leur entreprise. Dans le fait, Theudebert était un jeune homme habile, digne de

son père et non indigne de son grand-père : parmi les Mérovingiens, il ne s'en trouve aucun, hormis Chlodwig, qui puisse lui être comparé. Il avait déjà prouvé plus d'une fois sa bravoure et ses talens militaires; il ne le céda à personne en piété, en soumission aux prêtres et en générosité envers les églises ; il n'oublia pas non plus les malheureux et les opprimés (35). Sa vie ne fut pas pure, il est vrai ; mais il n'était pas étranger aux nobles sentimens et honorait les mœurs dans ce temps de grands vices. Desideratus, évêque de Verdun, fut chassé de son évêché par Theuderich. Après la mort de celui-ci, il revint à Verdun ; il trouva la ville tout appauvrie. Il fit donc parvenir au nouveau roi, par une députation, la prière de lui prêter quelque argent pour secourir cette malheureuse cité ; que cet argent lui serait exactement rendu avec l'impôt légal. Theudebert donna à l'évêque sept mille pièces d'or ; le prêtre employa cet argent avec intelligence, et l'industrie de la ville fit des progrès, et la communauté arriva au bien-être. Alors elle réunit la somme qui lui avait été prêtée, et l'évêque parut avec l'argent devant le roi ; mais Theudebert lui répondit : « Je n'ai pas besoin de cet argent ; aie seulement soin que les besoins des pauvres soient soulagés, et je serai satisfait (36). » Son père avait assassiné un de ses parens, Sigivald, qui avait gouverné l'Auvergne avec une grande dureté, et lui avait ordonné de tuer aussi le fils de celui-ci, Givald ; mais Theudebert, qui avait tenu Givald sur les fonts baptismaux, lui montra l'ordre de son père et le pressa de fuir jusqu'à la mort de Theuderich. Lorsque Theuderich fut mort, Givald revint, et Theudebert le reçut avec une grande joie et de riches présens. Son père l'avait fiancé à Wisigarde, fille de Wacho, roi des Langobards (37) ; mais il devint amoureux de Deutérie, qui, par son esprit et son adresse, lui avait facilité une entreprise guerrière dans la Gaule méridionale. Il partagea donc son lit avec cette femme et retarda pendant sept ans son mariage avec Wisigarde. Mais après que Deutérie eut voué à la mort, par jalousie, comme on le croit (38), une fille qu'elle avait eue d'un premier mariage, les Franks s'indignèrent des liens qui l'unissaient à cette femme (39). Il la renvoya donc, bien qu'il en eût un fils, Théodobald, et épousa Wisigarde. Wisigarde mourut ; Theudebert prit une autre femme ; mais Deutérie ne put plus approcher de lui. Enfin on ne peut louer les principes de sa politique, mais on ne peut les lui reprocher beaucoup, car Theudebert, enfant de la victoire et élève des camps, pouvait à peine penser à autre chose qu'à la guerre et aux conquêtes ; et, dans ce temps de perfidie et de trahison, il était difficile qu'un doute s'élevât dans son âme sur les moyens qui devaient conduire à l'agrandissement de sa domination. Comment la politique des rois pouvait-elle être plus morale que la prudence des ecclésiastiques ?

Avec ce caractère, Theudebert, après avoir déjoué la première tentative de ses oncles, dut bientôt acquérir de la considération parmi les Franks. Dans le fait, Childebert l'invita à venir auprès de lui, lui faisant dire qu'il n'avait point de fils, et qu'il voulait le considérer comme son fils. Theudebert se rendit auprès de son oncle, et comme l'apprend le témoignage remarquable de Grégoire, « il fut comblé par lui de si riches présens que chacun en fut frappé d'admiration, car il reçut en armes, en vêtemens, en autres ornemens qu'un roi doit avoir selon son rang, de chacun trois paires, et autant de chevaux et autant de vases. » L'alliance entre l'oncle et le neveu semble aussi avoir eu de la consistance, car vers l'an 537, ils marchèrent avec leurs forces réunies contre Chlotar pour lui arracher ses possessions et la vie ; et ils l'auraient anéanti si la vieille reine Chlotildis ne s'était pas encore une fois interposée et n'avait pas mis tout en œuvre pour prévenir cette guerre civile et de famille, et elle réussit par ses efforts à décider une réconciliation avant que l'on en vînt aux armes. Mais l'historien frank raconte l'issue de la manière suivante : « Chlotar se retira dans une forêt, y fit un grand abatis et mit tout son espoir dans la miséricorde de Dieu ; mais aussitôt que la reine Chlotildis en fut informée, elle se rendit au tombeau de saint Martin, se prosterna et passa toute la nuit en prières. Lorsque ensuite Childebert et Theudebert furent arrivés avec leurs armées et eurent pris la résolution de détruire le lendemain le roi Chlotar, il arriva qu'au point du jour, à la place où ils étaient campés, un orage renversa les tentes, arracha et bouleversa tout ; la foudre et les éclairs, mêlés de pierres, tombèrent aussi sur eux. Ils se jetèrent la face contre

la terre couverte de grêle et furent tourmentés d'une manière terrible par les pierres qui tombaient du ciel. Alors ils firent pénitence et implorèrent la grâce de Dieu pour avoir eu dessein d'agir contre leur propre sang. Pas une goutte de pluie au contraire ne tomba sur Chlotar; il n'entendit pas un coup de tonnerre, et pas un coup de vent ne se fit sentir à l'endroit où il se trouvait. Mais les deux rois envoyérent des députés à Chlotar et demandèrent la paix et la concorde. Leur prière leur fut accordée, et ils retournèrent chez eux. Personne ne doute que tout cela n'ait été produit par saint Martin à la prière de la reine Chlotildis (41). »

La vie humaine est tout aussi peu dépourvue de lois que la nature; celui qui n'hésite pas à douter de ce récit de l'évêque de Tours peut aussi se permettre de révoquer en doute des récits d'une autre espèce et d'user de la même mesure pour distinguer les inventions fabuleuses de la vérité du fait. Ce qui cependant peut être admis comme incontestable, c'est qu'après la conquête du royaume de Bourgogne et des possessions des Ostrogoths dans la Gaule méridionale, tandis qu'on vit commencer en Italie la guerre formidable entre les Goths et les Romains, des troubles de plus d'une espèce, des cruautés et des malheurs eurent lieu dans l'empire des Franks, et que pour cette raison la puissance des Franks fut pendant un temps arrêtée et paralysée.

CHAPITRE X.

EXPÉDITIONS DES FRANKS EN ITALIE. — RÉUNION DES BAVAROIS ET DES SOUABES A L'EMPIRE DES FRANKS. — CHLOTAR, SEUL ROI DES FRANKS.

De l'an 539 à l'an 558.

En Italie, la guerre entre les Ostrogoths et les Romains d'Orient déployait ses fureurs; elle avait déjà commencé à manifester son effroyable caractère. Les deux partis avaient reconnu qu'ils avaient à combattre un ennemi redoutable. Pour les Romains d'Orient militaient auprès des Italiens d'anciens souvenirs, la douleur de leur soumission, une haine naturelle contre les étrangers qui les dominaient, les paralysaient, les maltraitaient, et le désir de voir l'orthodoxie triompher de l'hérésie de leurs oppresseurs : de plus tous les artifices de la séduction et de l'intrigue, la désunion entre les Goths, le manque d'un esprit réfléchi, et même l'idée que les Goths avaient de la suzeraineté de l'empereur de telle sorte que la pensée de vivre désormais sous ce prince ne paraissait pas honteuse à beaucoup d'entre eux. Les Goths trouvaient des auxiliaires dans la faiblesse intérieure et dans la constitution vicieuse de l'empire romain, dans l'immoralité et l'agitation de la cour impériale, dans les relations douteuses de celle-ci avec les peuples belliqueux et pillards de race teutsche et slave établis sur le Danube, dans le peu de sûreté de l'Afrique à peine reconquise et dans l'inimitié des Perses, qui, sous leur puissant roi Chosroës, menaçaient toutes les possessions asiatiques des Romains. En Italie, ils n'avaient qu'eux-mêmes et peut-être l'ancienne terreur inspirée par leur force et par leurs armes, et ils auraient vaincu avec ces forces s'ils s'étaient présentés comme un seul homme. Ce qui les fit succomber, c'est qu'ils ne purent jamais se rendre maîtres de toute leur puissance.

Dans de telles circonstances, les deux partis durent rechercher un auxiliaire qui semblât pouvoir porter un coup décisif. Personne n'était plus près et plus fort tout ensemble que les Franks ; les deux partis tâchèrent donc d'acquérir l'alliance des Franks.

L'empire des Franks avait besoin d'une guerre : les pays nouvellement conquis exigeaient de l'action ; les passions excitées demandaient à être détournées. Un repos prolongé eût alimenté la discorde des rois, et des discordes civiles, souvent si voisines d'un éclat, auraient pu mettre tout l'empire en danger. Mais les partis qui combattaient en Italie étaient tous deux également odieux aux Franks; les Goths étaient d'anciens ennemis. Des indications détachées de Jornandès, de Procope et de Grégoire de Tours font même supposer qu'immédiatement avant le temps où éclata la guerre d'Italie, ils avaient repris possession de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône, et qu'au moment de l'éclat, les Franks et les Goths étaient en armes les uns contre les autres (1). Théodat en effet, homme chez lequel une érudition extraordinaire n'avait ni étouffé des passions vulgaires ni excité un sentiment humain, avait été élevé à l'empire par sa nièce, la noble fille de Théoderich,

Amalasuentha, et il avait payé le bienfait de cette femme généreuse en la faisant périr par une mort cruelle. Peut-être, après un acte si ignominieux, jugea-t-il d'autant plus nécessaire pour gagner l'affection des Goths de reconquérir les pays cédés par Amalasuentha que son ignorance des armes et sa lâcheté personnelle étaient plus connues de son peuple. En tout cas de nouvelles hostilités eurent lieu entre les Goths et les Franks, et par conséquent les Franks ne pouvaient être disposés à secourir les Goths dans leur lutte difficile; encore moins pouvaient-ils être favorables aux Romains. Le titre d'empereur soulevait toujours encore sans aucun doute de mauvaises pensées; mais si le souvenir des redoutables guerres soutenues par les ancêtres contre les Romains était en majeure partie éteint dans l'âme de cette jeune et victorieuse génération (2), les évènemens récens devaient cependant exciter en elle de grandes inquiétudes. L'empire des Vandales d'Afrique était renversé, et déjà les Romains jetaient un regard avide sur l'Espagne pour réduire également en ruines l'empire ébranlé des Wisigoths. Leur rapide attaque sur l'Italie ne permettait pas de douter des vues de l'empereur : si l'empire des Ostrogoths tombait en son pouvoir, l'empire des Franks serait exposé, à ce qu'il semblait, à un danger dont personne ne pouvait calculer l'étendue.

Dans cet état de choses les Franks devaient prendre une position hostile à l'égard des deux partis; la pensée put bien aussi s'élever en eux qu'il ne leur restait d'autre ressource que de soumettre l'Italie à leur propre pouvoir. De plus, le succès de cette entreprise sembla ne pas devoir être difficile à une puissance habile, introduite au sein de la confusion. Mais comme les deux partis recherchèrent avec une égale ardeur leur alliance, ils n'hésitèrent pas à quitter le sentier de l'honneur et de la fidélité et de souiller par une double trahison la lutte ouverte. Rien ne peut les justifier; on trouvera peut-être une excuse dans l'aveuglement auquel ils étaient arrivés par leurs exploits et leur bonheur, dans l'avidité générale de brigandage qui signale cette époque et dans la perfidie qui même dans des temps plus civilisés s'est attachée à la fortune des puissans. Ils voulurent prendre ce qu'ils pouvaient obtenir; les Goths et les Romains devaient payer même les frais que l'expédition occasionnerait : c'était là leur morale, ils n'avaient pas d'autre principe.

Les offres de l'empereur arrivèrent les premières. Justinien, sachant bien quel pouvoir les ecclésiastiques avaient sur le cœur des rois et de quel côté on pouvait le plus aisément les prendre eux-mêmes, écrivit, comme nous l'apprend Procope (3), aux rois des Franks : « Nous sommes contraints à une guerre contre les Goths; cette guerre est aussi la vôtre, à cause de la foi pure qui rejette l'opinion des ariens et à cause de notre inimitié commune contre les Goths. » En même temps il envoya une grande somme d'argent et en promit une plus grande encore pour payer l'alliance. Les Franks acceptèrent l'argent et promirent de prendre part à la guerre; mais ils ne remplirent pas leur promesse; d'autre part, ils menacèrent le roi des Ostrogoths, Théodat, de lui arracher le trône et la vie pour avoir fait périr d'une manière si cruelle leur parente, Amalasuentha, fille d'une sœur de Chlodwig, s'il ne cherchait pas à expier à leur égard ce crime. Théodat, jeté déjà dans un grand embarras par les armes des Romains d'Orient, envoya également une grande somme d'argent aux rois des Franks et jeta par là une nouvelle pomme de discorde entre ces princes. En même temps il leur offrit tout ce que les Goths possédaient dans la Gaule s'ils voulaient venir à son secours avec une armée (4); mais avant que cette alliance put être conclue, Théodat périt et Vitigis devint roi des Goths. Aussitôt les Franks commencèrent la guerre. Le nouveau roi, après son élévation, prononça à Rome, devant les Goths rassemblés, un discours sur les dangers du royaume (5). Déjà dans ce premier discours il leur démontra la nécessité de la paix avec les Franks : « Car la guerre avec les Franks, dit-il, ne serait pas moins dangereuse que la guerre avec l'empereur (6); mais cette double lutte ne pourrait se terminer victorieusement, puisqu'on avait aussi besoin de beaucoup de troupes en Vénétie (contre les peuples teutoniques excités par Justinien et par leur propre ardeur de pillage). » Et les Goths ne refusèrent pas leur assentiment aux propositions de leur roi. Dans un second discours prononcé à Ravenne (7), il proposa formellement d'abandonner la Gaule aux Franks et de leur payer une somme d'argent; sans aucun doute parce que les Franks s'étaient refusés à toute négociation si

on ne leur accordait ce qui leur avait déjà été offert par Théodat. Et les Goths, que Vitigis consola par la pensée qu'en des temps plus heureux on pourrait reconquérir ce qu'on aurait abandonné en des temps malheureux, ne s'opposèrent pas non plus à cette proposition. Et aussitôt des ambassadeurs furent envoyés au roi des Franks. Une paix et une alliance furent conclues; mais il paraît que les conditions furent encore aggravées, car les Franks furent désormais en possession de la province rhétique; et Agathias a remarqué que les Goths, lorsque la guerre éclata entre eux et l'empereur Justinien, recherchèrent l'amitié des Franks et leur abandonnèrent pour cette raison les Allemanni (8). Mais les Allemanni, qui ne dépendaient pas encore des Franks, demeuraient en Rhétie; il est par conséquent vraisemblable que les Goths furent forcés à cette occasion de céder la Rhétie aux Franks. De plus, les Franks déclarèrent que, par suite de leurs engagemens avec l'empereur, ils ne pouvaient venir ouvertement au secours des Goths; que toutefois des troupes auxiliaires, tirées des peuples qui leur étaient soumis, ne leur manqueraient pas comme corps volontaires de compagnons et sans l'assentiment des rois. Là-dessus ils retirèrent de la Gaule leurs hommes commandés par Marcias, et dix mille Burgundes se rendirent en Italie (9).

Mais ces engagemens n'échappèrent pas à l'empereur Justinien; il en vit bientôt aussi les suites. Milan, qui était alors une ville très-grande et très-populeuse, s'était soulevée contre les Goths hérétiques, éblouie qu'elle était par la fortune des Romains d'Orient. L'évêque zélé Datius, qui, à ce qu'il semble, ne voulait pas rester en arrière de l'évêque de Rome, avait donné lieu à cette malheureuse manifestation. Une troupe romaine de mille hommes, que Bélisaire avait envoyée à Milan sous la conduite de Mundilas, avait vu s'ouvrir devant elle avec une entière confiance les portes de la ville; on avait de nouveau juré à l'empereur fidélité et obéissance, et les villes d'alentour avaient suivi ce grand exemple. Mais les Goths ne méconnurent pas l'importance de cet événement; ils se hâtèrent d'assiéger la ville; les Burgundes les y aidèrent et leur rendirent de grands services. Du côté des Romains il ne vint pas de secours; ils furent retenus par la lâcheté, par l'envie et par l'esprit d'intrigue. La ville fut bientôt réduite à la dernière extrémité par les armes des Goths et des Burgundes, et bien plus encore par la famine et par le manque de toute espèce de munitions. Tout espoir s'évanouit; Mundilas se vit forcé, l'an 538, d'ouvrir les portes aux Goths; il fit seulement garantir sa sûreté et celle de ses soldats : la ville fut livrée sans condition. Mais les Goths, dans la dure nécessité qui les pressait, crurent devoir faire à Milan un effrayant exemple pour tous les Italiens, car parmi les villes d'Italie ils ne pouvaient non plus se fier à une seule. Ils remplirent donc Milan de toutes les cruautés que la guerre entraîne, et ils dévastèrent cette belle ville de fond en comble; elle fut rasée au niveau du sol. Tous les adultes furent égorgés sans pitié et sans miséricorde : selon Procope, trois cent mille hommes périrent ainsi; toutes les femmes furent privées de la liberté et abandonnées aux Burgundes comme esclaves (10). Sans aucun doute les Goths furent généreux à l'égard de leurs alliés parce qu'ils n'avaient pas de marché pour cette déplorable marchandise, mais aussi parce qu'ils désiraient, par une riche récompense de services rendus, présenter un appât à tous les hommes belliqueux.

Dans ces circonstances, l'empereur Justinien, à ce qu'il semble, jugea nécessaire de renouer les négociations avec les Franks pour les ranger à son parti (11), et les Franks, fidèles à leur système de perfidie, ne le repoussèrent pas. Il dut officiellement abandonner la Gaule et renoncer à la suzeraineté (12) à laquelle les empereurs avaient toujours encore prétendu et qui avait été reconnue par Chlodwig lui-même (13) : « A partir de ce temps, dit Procope, les rois des Franks firent frapper des monnaies d'or à leur image, tandis qu'auparavant, comme les rois des autres barbares, ils n'en avaient fait frapper que d'argent, parce que des monnaies d'or sans l'image de l'empereur n'avaient pas cours dans le commerce (14). »

De cette manière, les rois des Franks crurent avoir gagné des avantages par une astuce bien calculée et s'être ouvert la route à des avantages plus grands encore, car les puissances belligérantes avaient déjà employé de grandes forces l'une contre l'autre, et chacune semblait exposée à sa ruine par sa confiance en l'alliance des Franks. Les Franks armèrent donc une grande armée portée par Procope,

avec son exagération habituelle, à cent mille hommes (15); et avec cette armée Theudebert passa les Alpes l'an 539. Childebert et Chlotar restèrent en Gaule, sans aucun doute pour affermir au nord la sûreté de l'empire, tandis que l'on en prévoyait avec confiance l'extension au sud; mais la nature prévint le crime des hommes et anéantit les projets de la ruse, de l'arrogance et de l'aveuglement.

Bélisaire, délivré, après le malheur de Milan, de la présence de son rival Narsès, conçut la pensée de conquérir Ravenne et de faire le roi Vitigis prisonnier dans cette ville. Il espérait amener par là la guerre à une fin rapide. Il entreprit donc le siége d'Auximus, dont la prise lui semblait devoir faciliter une œuvre plus grande. Deux de ses généraux, Jean et Martin, s'établirent dans un camp près de Dertona pour éloigner les Goths qui se tenaient en Ligurie sous le commandement d'Uraias, neveu du roi Vitigis. Dans le fait, ceux-ci s'approchèrent, passèrent le Pô et dressèrent un camp près de Pavie, à une distance d'environ un mille et demi des Romains (16).

Theudebert s'avança avec son armée à travers la Ligurie. A la nouvelle de l'arrivée des Franks, les Goths poussèrent des cris de joie : ils voyaient en eux des alliés et se croyaient par eux sûrs de la victoire; leur bonne discipline les confirma dans leur joie. Auprès de Pavie, les Franks passèrent sans obtacle l'ancien pont romain. Des femmes et des enfans qui, sur ce point, tombèrent entre leurs mains furent, dit-on, immolés par eux et, selon une superstition païenne, précipités dans le fleuve comme prémices de la guerre. Ils s'approchèrent ainsi du camp des Goths et furent reçus avec d'amicales acclamations; mais lorsqu'ils purent atteindre les Goths, ils jetèrent des javelots hostiles au milieu de cette joie sans soupçon et donnèrent la mort à un grand nombre de Goths. Les Goths, effrayés, troublés, déconcertés, cherchèrent à échapper par la fuite au désastre. Dans leur terreur, ils prirent leur route à travers le camp des Romains. Ceux-ci, surpris de ce désastre parmi les Goths, crurent que Bélisaire avait enlevé leur camp et poursuivait l'ennemi mis en fuite. Ils prirent donc les armes et sortirent de leurs retranchemens pour saluer le général victorieux et se joindre à lui. Ils furent aussitôt attaqués par les Franks, qui avançaient toujours, et tellement mis en fuite qu'ils ne purent regagner le camp, mais durent essayer de se sauver en Toscane. Bélisaire pourtant, lorsqu'il apprit ces événemens, écrivit aussitôt à Theudebert : « Aucun homme juste ne ment, un roi moins que tout autre. Le dernier homme du peuple lui-même est contraint de garder les convention jurées. Tu as fait une faute grave, homme excellent; mais tu apprendras que le grand roi (17) ne manque ni de moyens de compensation ni de moyens de vengeance. » Lorsque cette lettre arriva, la joie qu'avait causée aux Franks leur victoire sans honneur était déjà passée, et de tristes pressentimens en avaient pris la place. Dans leur ivresse, ils avaient oublié de veiller à leurs subsistances. Or les environs du Pô étaient ravagés par la guerre; les villes étaient fortifiées et leur étaient fermées, qu'elles fussent au pouvoir des Goths ou en celui des Romains; la campagne était abandonnée de ses habitans. Les Franks ne trouvèrent que peu de chose et presque seulement de la viande pour apaiser leur faim, et rien que les eaux du Pô pour étancher leur soif; mais l'usage de cette eau mêlée à une telle nourriture causa dans l'armée une dyssenterie et des fièvres. Une grande multitude, un tiers, dit-on, de l'armée périt. Le reste montra du mécontentement et de la répugnance pour une guerre qui ne procurait qu'une mort sans exploits, et par là le roi Theudebert se vit forcé de ramener de ce côté des Alpes son armée affaiblie par les maladies. Tous ses projets étaient déjoués.

Mais il n'y avait pas renoncé. Il envoya une ambassade à Vitigis, qui était assiégé dans Ravenne, et lui fit faire les offres suivantes : « Si les Goths veulent régner en commun avec les Franks sur l'Italie, cinq cent mille Franks passeront les Alpes pour mettre fin à la guerre par une grande bataille. Cette proposition était le seul moyen de salut pour les Goths. Seulement s'ils avaient pour ennemis les Romains et les Franks, et même s'ils étaient réunis aux Romains, ils seraient hors d'état de résister aux Franks. Mais ils devaient songer que les Romains étaient perfides et ennemis naturels de tous les barbares, et que ce serait une folie de courir à sa perte lorsqu'il se présentait un moyen de salut. » Mais Bélisaire, le général impérial, craignant les suites de cette négociation, avait également envoyé une ambassade à Ravenne. Celle-ci rappela au roi des Goths la loyauté des Franks envers les Thu-

ringiens comme envers les Burgundes, et les campagnes ensanglantées des rives du Pô. D'autre part, il éveilla l'attention sur l'état présent de la guerre et fit des offres de transaction. Vitigis délibéra avec les plus illustres de son peuple sur le salut des Goths. Et comme il est dans la nature humaine de ressentir avec le plus de douleur les offenses les plus récentes, la proposition des Franks fut rejetée, et on aima mieux négocier avec Bélisaire (18). Mais il n'y avait de vérité et de bonne foi ni d'un côté ni de l'autre. Vitigis reconnut trop tard, dans les fers de Bélisaire, que les Franks ne surpassaient pas les Romains en perfidie et en mensonge : les Goths n'échappèrent point par les négociations à une ruine qu'ils n'avaient pu détourner par les armes.

Theudebert put ressentir de l'insuccès de ses desseins et de ses exploits une douleur d'autant plus grande qu'il était plus forcé d'avouer lui-même que son imprévoyance seule avait été cause de tous les malheurs; mais sa colère semble avoir été particulièrement excitée parce que l'empereur Justinien n'hésita point à s'attribuer le vain surnom de vainqueur des Franks. C'est peut-être dans cette disposition d'esprit que, pour braver l'empereur, il prit le titre d'Auguste, qui est joint à son nom sur quelques médailles d'or (19); c'est dans cette même disposition qu'il forma sans doute aussi le projet gigantesque que lui attribue le Grec Agathias (29), la pensée de porter la hache à la racine de l'arbre : de s'unir avec les peuples Teutschs ses voisins, de descendre le Danube à travers la Thrace, d'attaquer Constantinople et de mettre rapidement un terme à cet odieux et misérable empire. Mais les moyens manquèrent pour l'exécution de ce projet aussi audacieux qu'insensé. Theudebert ne put même suivre avec persévérance la guerre en Italie. Les Franks paraissent avoir conçu de la répugnance pour ce pays de destruction, et les autres rois, oncles de Theudebert, Childebert et Chlotar, impliqués dans une autre guerre (21) et livrés à d'autres passions, et à des passions vulgaires, n'entrèrent pas sans doute dans son plan audacieux. Ainsi, tandis que la guerre continuait en Italie à l'ancienne manière, cruelle et désastreuse, au milieu de continuels reviremens, de négociations et de trahisons, Theudebert se contenta de profiter prudemment des circonstances et de se rendre maître des pays les plus voisins de l'Italie supérieure, aussi loin qu'il crut pouvoir les conserver. Quelques lieux de la Ligurie tombèrent au pouvoir des Franks; les Alpes Cottiennes furent occupées par eux, et ils s'emparèrent de la plus grande partie de la Vénétie, de sorte que peu de villes seulement dans l'intérieur du pays restèrent au pouvoir des Goths, et que les Romains ne conservèrent que les villes maritimes (22). Totilas, roi des Goths, leur abandonna par un traité tout ce pays, parce qu'il ne pouvait ni le reprendre ni le défendre contre deux puissances ennemies, et il leur promit de plus grandes possessions encore s'il réussissait à vaincre l'empereur, comme il l'espérait toujours encore dans le sentiment de sa force. En retour de ce pays et de cette promesse, Theudebert ne s'engagea à rien envers lui, si ce n'est à une tranquillité complète pendant la lutte en Italie.

Mais dans la quatorzième année de son règne, l'an 547 de notre ère, le roi Theudebert mourut, soit, comme Agathias l'a appris, d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse, soit, comme le disent Grégoire de Tours et Procope, après une longue maladie. Il ne laissait qu'un fils, Theudebald, né de Deuterie, et celui-ci lui succéda comme roi des Franks, sans être inquiété par ses grands-oncles Childebert et Chlotar. Mais Theudebald était un enfant d'une faible constitution. L'empereur Justinien, devant l'âme duquel se présentaient les intrigues de la cour de Constantinople, put d'autant mieux concevoir l'espérance que les Franks pourraient désormais être gagnés à une alliance contre les Goths. Il fit, selon Procope (24), déclarer au jeune roi par son ambassadeur Léontius : « Qu'il n'avait pas commencé la guerre contre les Goths avant de s'être assuré au prix d'une grande somme d'argent, par une alliance, les secours des Franks; mais que Theudebert avait mal justifié sa confiance. Qu'au lieu de secourir les Romains comme il l'avait promis, il leur avait causé d'immenses dommages; qu'en effet il s'était jeté sur l'Italie et avait pris possession de pays dont l'empereur était devenu maître par une guerre difficile. Que l'empereur toutefois ne voulait énoncer aucun grief et aucune accusation, mais rappeler seulement l'intérêt commun des Romains et des Franks. Que Theudebald pouvait unir les armes des Franks aux armes des Romains. Que les Goths étaient, comme le roi le savait fort

bien, d'anciens et irréconciliables ennemis. Que maintenant le moment de la vengeance était venu; qu'il convenait aussi au fils de réparer les fautes du père. Qu'en vertu d'une loi de la nature les enfans devaient conserver ce que leurs pères avaient achevé, achever ce qu'ils avaient commencé et réparer ce qu'ils avaient mal fait. » Theudebald répondit à l'ambassadeur, sur cette proposition : « Nous sommes en alliance avec les Goths. Si nous pouvions les abandonner avec perfidie, il vous serait impossible de compter vous-même sur notre fidélité. Nous ne vous avons point enlevé nos possessions en Italie : elles nous ont été officiellement cédées par Totilas. Si les Goths vous avaient volé ce pays, l'empereur Justinien devrait se réjouir de ce que nous avons repris au voleur le fruit du vol. S'il ne le fait point, il doit avoir contre nous des sentimens d'envie et d'hostilité. Du reste, je suis prêt à me soumettre au jugement d'un arbitre, et je rendrai sans délai ce que mon père a réellement arraché aux Romains. » Cette réponse peut prouver qu'il ne manquait pas autour du jeune roi d'hommes intelligens et que les Franks savaient apprécier leurs relations. C'est avec cette réponse que Theudebald congédia l'envoyé de l'empereur, et il le fit accompagner par un Frank, Leudart, qui devait veiller à Constantinople aux intérêts des Franks, et qui les y dirigea, comme Procope l'ajoute, avec adresse (25).

Mais le malheur poursuivit sans relâche les Goths. Totilas, devenu maître de l'Italie par d'admirables exploits, trouva, après une lutte honorable de onze années, une mort glorieuse dans une bataille contre Narsès, livrée dans les Apennins, l'an de Jésus-Christ 552. Téias, un homme qui l'égalait, fort, audacieux, énergique, prit courageusement le gouvernement de l'empire chancelant; et dès le dixième mois après son élévation, forcé par la trahison à une lutte désespérée (26), il mourut de la mort des héros à la bataille de Cumes; et ses Goths soutinrent une lutte redoutable sur son cadavre, mais aussi sur le cadavre de leur empire. Les Romains se répandirent dans toute l'Italie, et les malheureux Goths ne trouvèrent plus sur le sol que depuis deux générations ils avaient appelé leur patrie de place pour élire un roi. Dispersés et chassés, ils s'enfuirent de côté et d'autre; ils défendirent leur liberté et leur vie partout où ils le purent, ou bien, comme Narsès l'avaient accordé à ceux qui avaient survécu à la bataille de Cumes, ils quittèrent le pays théâtre de leur gloire et de leur malheur, et cherchèrent à éviter le sort de l'esclavage suspendu sur leur tête en se retirant chez des peuples teutoniques auxquels ils étaient alliés par le sang.

Mais tout n'était pas fini. Un nouvel ennemi se présenta, pour sa propre perte, sans sauver les Goths, mais cependant assez redoutable aux Romains pour troubler la joie que leur causait une victoire obtenue par trahison et pour ébranler leur domination nouvelle en Italie par un choc dont les effets se firent sentir. Téias en effet, en se chargeant du royaume des Goths, avait envoyé une ambassade à Theudebald, roi des Franks. Cette ambassade rappela au souvenir des Franks l'histoire des anciens temps et mit sous leurs yeux la cruelle inimitié avec laquelle les Romains s'étaient conduits envers les Teutschs depuis leur première rencontre (27); elle leur montra en même temps le danger où les Franks eux-mêmes pourraient se trouver s'ils permettaient que les Romains devinssent encore une fois maîtres de l'Italie; enfin elle fit de grandes promesses si les Franks, calculant leur propre intérêt, voulaient prendre part à la guerre. Theudebald toutefois crut qu'il serait périlleux de se laisser impliquer, pour des revers étrangers, dans des querelles dont il ne pouvait prévoir l'issue; mais tous ceux qui appartenaient à l'empire des Franks ne partagèrent pas l'opinion du roi. Lors donc que Téias eut succombé et que la ruine des Goths parut décidée si on ne venait à leur secours et si on ne tâchait de les sauver, deux frères, Leutharis et Butilin ou Bucelin, duc des Allemanni (28), cédant à une nouvelle prière des Goths stationnés sur le Pô, entrèrent en Italie, sinon avec l'assentiment de Theudebald et des deux autres rois, du moins sans obstacle de leur part, à l'ancienne manière des Teutschs, avec un corps de compagnons, qu'Agathias porte à soixante-quinze mille hommes. C'étaient tous des hommes vigoureux, des Allemanni et des Franks. Leur arrivée en Italie eut lieu quelques mois après la bataille de Cumes. Bélisaire, occupé à conquérir le petit nombre de villes qui pouvaient ou qui osaient encore résister, prit aussitôt les mesures nécessaires pour prévenir leurs progrès. Mais leur premier exploit ne le mit pas dans un petit embarras. Parme fut occupée par eux sans obstacle. Une troupe

d'Hérules au service de l'empereur, conduite par Fulcaris, général plein d'audace et d'orgueil, s'approcha imprudemment de cette ville. Butilin attira ces téméraires dans une embuscade, se jeta ensuite soudainement sur eux et les anéantit ou les mit en une fuite que rien ne put arrêter. Et à peine le bruit de cet événement eut-il retenti que les Goths se soulevèrent dans l'Émilie et la Ligurie, brisèrent les liens de la soumission, ouvrirent leurs villes aux Franks et se joignirent à eux comme amis et alliés d'origine.

Mais cet exploit fut aussi le seul fait honorable que les Franks accomplirent. L'audacieux espoir qui avait été éveillé chez les Goths fut trompé d'une manière déplorable, et ce que les Franks avaient commencé avec grandeur dégénéra en une œuvre sans plan, en une œuvre aventureuse, et se termina par des malheurs et des désastres.

Aligern, frère du roi Téias qui avait combattu avec un courage si héroïque pour la liberté de son peuple, était gouverneur de Cumes. Dans cette ville se trouvaient les trésors des Goths, les joyaux de l'empire et les ornemens royaux, et Aligern livra cette ville avec toutes ses richesses à Narsès et railla les Franks de leur attente trompée. Il est possible que les Franks, dans le sentiment de leur victoire, n'aient pas agi avec la prudence que raisonnablement ils auraient dû observer, et que cette conduite ait amené Aligern à penser que cette fois encore on ne pouvait se fier aux Franks; qu'ils ne voulaient qu'arracher aux Romains la souveraineté sur les Goths pour l'exercer eux-mêmes et avec plus de dureté. Il est possible aussi qu'il ait été poussé par des passions vulgaires, par la jalousie, l'envie ou l'ambition, espérant trouver plus aisément son compte dans l'empire romain. Mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que cet événement fut considéré par les Franks comme une insigne trahison, et qu'il fit sur les Goths une impression de terreur et de doute qui les arrêta, les étourdit, les paralysa. Les Franks, qu'on avait salués avec joie, restèrent seuls maintenant, comme ennemis en face des Romains, comme équivoques amis à côté des Goths : nulle part de bienveillance; de confiance nulle part. Dans la colère que leur inspiraient ces relations, ils en vinrent à la malheureuse résolution de se faire payer du moins les frais de leur expédition; de continuer énergiquement la guerre, non pour chasser les Romains, non pour délivrer les Goths, non pour conquérir le pays, mais pour piller l'Italie aussi loin qu'ils pourraient porter leurs armes (29). Ils exécutèrent cette résolution au printemps de l'année suivante; ils pénétrèrent avec fureur bien avant en Italie. Rome, où Narsès avait rassemblé ses troupes et où il les exerçait de toute manière à la guerre, fut tournée. Butilin sur la droite, le long de la mer Tyrrhénienne, parcourut la Campanie, la Lucanie et le pays des Bruttiens jusqu'au détroit qui sépare la Sicile de l'Italie; Leutharis, ayant à sa gauche la mer Adriatique, conduisit ses troupes à travers l'Apulie et la Calabre. Et rien ne fut épargné; tout fut pillé et livré au brigandage; le sacré et le profane furent confondus : on s'abandonna à toute espèce de déportement. Mais la vengeance ne se fit pas attendre. La soif de pillage devint encore plus ardente par le pillage et produisit des discordes; les maladies et l'épée accumulèrent les malheurs et augmentèrent les discordes. Leutharis voulut retourner dans sa patrie pour mettre le butin en sûreté. Butilin n'était pas encore rassasié; il se décida à rester; il chercha à regagner les Goths : il se berçait, dit-on, de la pensée de devenir leur roi. Leutharis promit à son frère de revenir et se mit en route. Il arriva heureusement jusqu'aux plaines du Picenum. Mais auprès de Fanum, une armée romaine lui fit essuyer quelque perte d'hommes, une perte plus grande de butin, parce que, tandis que son armée se rangeait en bataille, les prisonniers s'enfuirent de son camp et emportèrent tout ce qu'ils purent. Là-dessus il s'avança en hâte plus loin vers le Pô. Il ne passa ce fleuve qu'avec peine, car dans son armée, par suite des inquiétudes, des fatigues et d'une vie désordonnée dans une saison brûlante, s'étaient déclarées des maladies contagieuses qui le forcèrent à s'arrêter dans la Vénétie, qui, à cette époque, appartenait aux Franks. Mais dans le repos, après de tels mouvemens, la peste prit le dessus; Leutharis mourut dans le délire, et tous ses compagnons périrent misérablement. Butilin n'apprit rien du malheur de son frère. On était en automne. Ses guerriers avaient à peine d'autre nourriture que du raisin : ils en mangèrent avec excès, ce qui produisit aussi des maladies parmi eux. Butilin crut donc

devoir, sans attendre le secours de son frère, risquer une bataille contre Narsès et amener les choses à une prompte décision, afin de ne point périr avec tout son peuple, sans gloire, loin de sa patrie. Il marcha donc contre Rome et prit position, aux environs de Capoue, dans un camp bien fortifié. On dit qu'il avait encore trente mille hommes avec lui. Narsès, bien qu'il ne commandât qu'une armée de dix-huit mille hommes, se posta en face de lui. Il y eut de longues provocations. Enfin la bataille s'engagea. Les Teutschs combattirent en braves; mais ils s'étaient préparé leur destin. Ils furent tous victimes de leurs passions, de leur imprévoyance et de leurs méfaits. Tous moururent en combattant: cinq hommes seulement, dit-on, échappèrent de toute cette grande armée. Le sort de l'Italie fut décidé.

Ces événemens accomplis en Italie n'ont toutefois d'importance pour l'histoire du peuple teutsch que parce qu'ils contribuent peut-être à la solution d'une question à laquelle ne répond aucun écrivain. Dans la suite du temps en effet, le Teutschland méridional, qui était habité par des Suèves ou Souabes (30) et par des Bavarois, appartint incontestablement à l'empire des Franks, et les rois de cet empire considérèrent les princes de ces peuples comme leurs subordonnés et comme dépendans d'eux. Mais on ne trouve pas dans l'histoire la moindre donnée sur le temps où la réunion des Bavarois et des Souabes à l'empire des Franks a eu lieu, tout aussi peu que sur la manière dont elle fut opérée. La critique ne marche donc ici que sur des conjectures, celle-là doit être préférée qui s'accorde le mieux avec la marche des événemens. Mais nous nous sommes prononcés précédemment contre cette opinion habituelle que Chlodwig déjà soumit tous les Souabes à sa domination, et nous avons rendu vraisemblable que Chlodwig ne passa le Rhin ni sur un point ni sur un autre, mais que son empire ne s'étendit que jusqu'à ce fleuve (31). Cette autre opinion, que les Bavarois furent réunis à l'empire des Franks par Theuderich après la soumission du royaume de Thuringe, ne paraît pas plus solidement fondée, et celui qui ne peut croire que Chlodwig ait agrandi son empire au delà du Rhin doit la regarder comme doublement invraisemblable. Une préface aux lois des Bavarois fait, il est vrai, remonter ces lois à Theuderich, et beaucoup d'auteurs ont invoqué cette pièce; mais la préface est d'une époque bien postérieure (32) et prouve seulement que lorsqu'elle fut écrite on ne savait déjà plus en quel temps les Bavarois étaient devenus une partie de l'empire des Franks. La destruction du royaume de Thuringe avait, comme nous l'avons montré, coûté quelques années aux Franks. Pendant cette période, ils ne peuvent sans doute être arrivés à la pensée d'exciter le Teutschland méridional et de mettre encore une fois la Thuringe en danger (33). Mais après ce temps, Theuderich ne vécut plus longtemps. Il trouva tant et de si grandes choses à faire dans la Gaule méridionale qu'il est impossible qu'il ait osé risquer une nouvelle entreprise dans le Teutschland, bien qu'on puisse concevoir que Grégoire de Tours n'en ait rien appris. Il est donc assurément très-vraisemblable que les Souabes et les Bavarois continuèrent à vivre indépendans et selon leurs coutumes anciennes et nationales jusqu'au temps de Theudebert et jusqu'aux expéditions et aux conquêtes des Franks dans la direction de l'Italie et en Italie pendant la destruction du royaume des Ostrogoths; mais il n'est pas moins vraisemblable aussi que vers ce temps ils entrèrent en alliance avec l'empire des Franks.

Le royaume des Goths en effet s'étendait jusqu'aux hautes Alpes qui séparent le Teutschland de l'Italie. Les deux Rhéties, au sud du Teutschland, étaient les pays frontières de l'Italie. Au nord habitaient les Souabes, depuis le Rhin jusqu'au Lech et vers le septentrion jusqu'au Mein (34). Plus loin vers l'est, sur la rive droite du Lech, les Bavarois avaient leurs demeures, vers l'orient jusqu'à l'Inn ou à l'Ens, et vers le septentrion jusqu'aux frontières de la Thuringe, qui ne peuvent être indiquées avec précision. Entre les Thuringiens au nord et les Bavarois et les Souabes, ou, comme l'on avait coutume d'appeler ces derniers, les Allemanni, l'histoire ne connaît du moins aucun autre peuple. Mais toute la Rhétie fut abandonnée par les Ostrogoths aux Franks; dans la suite de la guerre des Goths, les Franks s'établirent même dans la Vénétie et s'emparèrent de la plus grande partie de ce pays. Le Teutschland méridional, la Souabe et la Bavière, fut par conséquent entouré par les Franks de trois côtés. Vers ce même temps, tout était en mouvement plus

loin vers l'est : les Langobards, les Gépides, les peuples slaves ne se reposaient pas. En Illyrie, en Dalmatie, une lutte opiniâtre avait lieu entre les Romains d'Orient et les Goths. Dans les derniers temps même de la guerre, les armées romaines tournèrent la mer Adriatique pour entrer en Italie. L'empereur Justinien ne négligeait rien pour remuer et séduire de tous côtés, pour se faire des amis ou du moins pour faire des ennemis aux Goths. Rien n'était sûr dans ces contrées, rien n'était certain. Il est donc à peine croyable que les Franks aient pensé à faire des acquisitions en Italie avant d'avoir mieux assuré leurs derrières et avant d'avoir réuni à eux les peuples teutoniques, qui pénétraient comme un coin dans leurs possessions. D'autre part, il est difficile aussi que les Bavarois et les Souabes aient cru qu'il leur serait possible de rester seuls inébranlables au milieu de si fortes secousses; il est plutôt vraisemblable qu'ils jugèrent nécessaire de se joindre à une puissance plus grande pour sauver leur existence. Et à quelle autre puissance auraient-ils pu se réunir si ce n'est aux Franks, qui, en leur qualité de Teutschs, étaient du même sang qu'eux, qui semblaient avoir fait un pacte avec la fortune, qui étaient généralement redoutés, et dont on recherchait de toutes parts et à l'envi l'alliance? S'ils restaient séparés des Franks, ils ne pouvaient échapper à une guerre, et quant à l'issue, la Thuringe et la Bourgogne les avertissaient par leur exemple. Si au contraire ils allaient au-devant du sort et s'ils offraient aux Franks leur alliance, tandis que ceux-ci étaient impliqués dans les querelles relatives à l'Italie, ils pouvaient facilement obtenir des conditions conformes à leurs anciennes relations et à leurs usages nationaux. Et dans le fait, il semble ne s'être formé entre les Franks, les Bavarois et les Souabes qu'une alliance par laquelle les Bavarois et les Souabes reconnurent, il est vrai, la suzeraineté du roi des Franks et promirent de faire cause commune avec lui contre les ennemis extérieurs, mais par laquelle toutefois ils espéraient pouvoir subsister comme peuples libres. Assurément les Franks tirèrent parti de cette alliance dans la suite du temps pour soumettre les Bavarois et les Souabes à une plus grande dépendance; il se peut aussi que dès le principe ils n'aient pas considéré cette alliance autrement que comme si tous les peuples teutoniques devaient être par elle attachés à leur char de victoire; mais ces peuples teutoniques, et en particulier les Bavarois, ne furent entièrement privés de leur nationalité que par Karl-le-Grand, et même alors ils n'en perdirent nullement le souvenir.

Cette opinion sur l'origine et la nature de l'alliance des Bavarois et des Souabes avec l'empire des Franks trouve sa justification dans l'état des choses et dans la position des peuples, même sans le témoignage exprès d'aucun ancien écrivain. Il y a pourtant quelques faits et quelques indications qui semblent confirmer cette conjecture, aussi bien pour ce qui concerne l'époque de la réunion que pour ce qui est relatif à la manière dont elle fut opérée.

Les Allemanni paraissent pour la première fois réunis dans la guerre à des Franks sous Leutharis et Butilin, en Italie; mais les écrivains grecs et romains emploient le nom d'Allemanni dans un sens étendu : ils désignaient par lui tous les Souabes, en partie parce que effectivement, dans l'origine, les Allemanni étaient de race suévique, en partie parce que comme guerriers de cette race, ils avaient pendant longtemps tout à fait éclipsé par leurs exploits le nom de Souabes; mais Jornandès distingue expressément pour son temps les Suèves et les Allemanni : car il dit, au sujet d'un fait antérieur, qu'alors les Suèves et les Allemanni étaient réunis (35); mais de son temps, à ce qu'il semble, ceux que Chlodwig avait vaincus et réunis aux Franks étaient préférablement désignés par le nom guerrier d'Allemanni, et le peuple établi sur l'autre rive du Rhin fut distingué par l'ancien nom de peuple Suèves ou Souabes (36). Les historiens grecs cependant conservèrent d'autant plus aisément l'ancienne dénomination d'Allemanni pour tous les Souabes qu'elle avait bien pu être en usage comme équivalente. On demande donc : « Les Allemanni qui paraissent en Italie étaient-ils ces Allemanni que Chlodwig avait soumis, ou étaient-ce des Souabes du véritable Teutschland ? » C'étaient vraisemblablement des Souabes; car il faut bien supposer d'abord que ces premiers Allemanni avaient antérieurement déjà pris part aux guerres des Franks contre les Goths, contre les Thuringiens, contre les Burgundes, et jamais ils ne sont spécialement

cités. Il faut donc qu'ils aient été comptés comme leutes d'un roi des Franks, parmi les Franks eux-mêmes, et que d'autres, c'est-à-dire les Souabes, aient figuré ici. Ceci est d'autant plus vraisemblable que les Allemanni qui paraissent en Italie sont expressément appelés païens. Il est difficile de croire que les Allemanni, qui avaient conquis une partie de l'empire romain et y avaient fixé leurs demeures, au milieu de chrétiens et en présence du zèle pieux des prêtres chrétiens, aient pu résister pendant des siècles au christianisme. Sur le sol seulement de la patrie et dans l'obscurité de l'Odenwald et de la forêt Noire, et derrière leurs défilés, pouvaient se conserver encore les antiques usages sacrés ; et par conséquent, il est vraisemblable que les Allemanni païens, qui, dit-on, se montrèrent animés, en Italie, de dispositions si hostiles envers le christianisme (37), étaient venus de ces contrées. Ce qui semble enfin être favorable à cette conjecture, c'est qu'avant même que les Franks prissent part à la guerre, déjà vers l'an 536, d'après Cassiodore, les Suèves (non les Allemanni) firent une irruption en Italie et ravagèrent tellement la Vénétie qu'il fallut remettre les impôts aux habitans (38).

Quant aux Bavarois au contraire, il n'est parlé d'eux nulle part avec précision à cette époque (39). Dans l'armée toutefois qui fut conduite par Leutharis et Butilin en Italie figure une troupe de Warnes (40), et il serait bien possible que sous ce nom se soit caché le nom rarement pris et par conséquent peu connu de Bavarois (41). Enfin Grégoire de Tours raconte que l'an 554 le roi Chlotar se maria avec la veuve du roi Theudebald, Wuldetrada ; que le clergé le réprimanda sévèrement de ce mariage avec la veuve de son petit-neveu ; que pour cette raison, il la renvoya et la donna au duc Garibald. Or l'histoire ne connaît aucun autre homme de ce nom que le prince des Bavarois ; on a donc supposé que ce prince reçut Wuldetrada pour femme, et ce fait supposait une alliance entre les Bavarois et les Franks (42).

Si maintenant on peut conclure de ces indications que vers le milieu du sixième siècle tout le Teutschland méridional appartint à l'empire des Franks, il semble être encore moins douteux que les Souabes aussi bien que les Bavarois ne s'unirent à cet empire qu'en vertu de traités, et qu'ils conservèrent quelque indépendance, par exemple le droit de vivre selon leurs propres lois, de faire la guerre selon leurs propres usages, en s'obligeant toutefois à l'égard des rois des Franks à combattre avec eux et non contre eux. Pour le premier point, pour une alliance pacifique et conforme à des traités, semble déjà parler cette circonstance qu'aucun écrivain n'a rien su de la réunion des Bavarois et des Souabes avec les Franks. Si cette réunion avait été opérée par la guerre, elle ne serait probablement pas restée inaperçue, aussi peu que la chute du royaume de Thuringe ou du royaume des Burgundes. Pour l'autre idée au contraire témoignera la suite de l'histoire ; mais cette époque aussi parle déjà en sa faveur. Leutharis et Butilin, deux frères, sont appelés par Agathias ducs des Allemanni, c'est-à-dire des Souabes. Ils étaient eux-mêmes Allemanni ou Souabes, par conséquent princes nationaux ; ils n'étaient pas imposés à leur peuple par un roi des Franks, mais le roi Theudebald avait seulement donné son assentiment à leur élévation à la dignité ducale (43) ; et, comme le même historien l'a expressément remarqué, ils conclurent avec les Goths une alliance contre la volonté du roi Theudebald (44) et pour leur propre compte. Mais il résulte des lois des Allemanni et des Souabes que la dignité ducale était héréditaire en Souabe, qu'elle pouvait être partagée avec l'assentiment du roi, comme la dignité royale dans l'empire des Franks, entre les fils du duc (45), et que sous le duc étaient placés plusieurs *grafen* (comtes) élus par le peuple et confirmés par le duc (46), et qui, selon l'ancien usage, devaient veiller dans le pays à la paix et à la justice. Bien plus, le duc est appelé le souverain des Allemanni (47). Tous ces faits, contraires aux anciens usages teutschs, ne pourraient s'expliquer que par un traité consenti par le duc lorsqu'il se soumit aux rois des Franks et dans lequel il s'assura de tels avantages que les Franks le lui maintinssent par leur protection. Chez les Bavarois, l'histoire ne connaît point de prince avant Garibald ; mais ce Garibald est appelé duc par Grégoire de Tours. Des écrivains postérieurs au contraire, dont toutes les connaissances n'étaient pas circonscrites dans la Gaule, lui donnent très-souvent le titre de roi

des Bavarois ; et par ce titre, qui du reste est attribué aussi de temps en temps au duc des Allemanni, on n'a pas l'habitude de désigner un personnage placé sous les ordres d'un autre (48). Les lois des Bavarois prouvent plus encore : car ces lois, comme plus tard celles des Allemanni, ont été formulées sous l'influence et dans l'esprit des Franks; et non-seulement on y voit figurer, comme nous le montrerons dans la suite, des dispositions toutes semblables à celles de la loi des Allemanni, mais il y est même dit : « Le duc, placé à la tête du peuple, a toujours été de la race des Agilolfinges, et cela doit être, parce que le roi des Franks l'a ainsi accordé (49). » Il résulte aussi de ces lois que le peuple bavarois élisait lui-même son duc dans cette race, et que le roi des Franks se bornait soit à proposer celui qu'il fallait élire, soit à confirmer celui qui était élu (50). L'histoire ne connaît pas l'origine des Agilolfinges, elle ne connaît pas d'Agilolf; mais sans aucun doute c'était un ancêtre du duc Garibald, comme Mérowich fut un des ancêtres de Chlodwig, et Garibald, lorsque lui ou son père conclut le traité d'alliance avec les Franks, introduisit ce nom de race, parce qu'il avait à garantir par les traités le droit d'hérédité, par le même motif en conséquence pour lequel le grand Théoderich tint si fort au nom des Amales et pour lequel les rois des Franks voulurent tous être Mérovingiens. Et dans ce même traité où les rois des Franks assurèrent à titre héréditaire à la maison des Agilolfinges la dignité ducale en Bavière, ils peuvent, de même qu'ils accordèrent des avantages particuliers (51) aux membres de la maison ducale qui ne pouvaient arriver à la dignité ducale, avoir concédé certains privilèges à quelques autres familles bavaroises qui étaient les plus proches de la maison des Agilolfinges ou qui lui étaient alliées par le sang ; et, en effet, dans les lois des Bavarois cinq races sont réellement nommées avec de tels privilèges, celles de Huosi, Throzza, Sagana, Hehilingua, Aennion (52).

C'est donc une vérité historique que vers le milieu du sixième siècle tous les pays et tous les peuples teutoniques, à partir du bas Rhin, en remontant la Lippe, depuis le Wéser et les montagnes du Hartz, le long de la Saale, le long des forêts de Bohême, plus loin au delà du Danube, en suivant l'Ens jusqu'aux montagnes les plus élevées des Alpes, étaient réunis à l'empire des Franks; le seul angle du Teutschland compris entre le Hartz, la mer Teutonique et la mer Baltique, et habité par les Saxons et les Frisons, attendait encore sa destinée dans sa rude nationalité. Ces pays et ces peuples, Franks, Thuringiens, Bavarois et Souabes, pouvaient être, soit quant à leur ordre intérieur, soit quant à l'empire, dans des relations diverses ; toutefois le fait le plus important s'était accompli pour la réunion de tous les peuples teutoniques en un seul peuple teutsch, et le complément de l'œuvre commencée et poussée si loin ne pouvait manquer d'arriver par l'activité de la vie humaine.

Mais dans l'empire des Franks, le jeune roi Theudebald mourut dès l'an 557, après avoir porté pendant sept ans le titre de roi. L'empire fondé par son bisaïeul avait reçu de son aïeul et de son père une très-grande extension. Lui-même, arrêté par sa jeunesse et par ses maladies, avait passé sa vie dans l'inaction. Les faits qui s'accomplirent en Italie n'eurent que des suites malheureuses ; car il semble qu'après la ruine de l'armée des frères Leutharis et Butilin, la plupart des lieux que les Franks avaient précédemment déjà conquis dans la Vénétie furent perdus sans avoir été disposés à se défendre. Mais si l'histoire n'a rien de grand et de bon à dire de Theudebald, elle n'en peut non plus rien dire de mal. Grégoire de Tours raconte, il est vrai, qu'on lui avait attribué un mauvais caractère ; mais ce jugement n'a pas de base et ne repose sur rien. Toutefois il peut avoir été haï, parce qu'il veillait avec attention sur ses leutes et qu'il exigeait que leurs mains fussent pures du bien d'autrui. Cette sévérité blessa cette bande avide, et le jeune roi fut représenté comme mauvais, parce que sa rigidité ne leur plaisait pas (53). Il ne laissait point de fils. Ses deux grands-oncles, Childebert et Chlotar, devinrent rois de tous les Franks ; mais l'avidité et l'envie qu'excita en eux cet héritage les poussèrent à une guerre l'un contre l'autre. Ce fut la première guerre intestine dans l'empire des Franks, et elle porta en elle toutes les atrocités qui forment d'habitude le caractère des guerres civiles et des guerres entre frères. Elle se renferma cependant seulement dans la Gaule, et n'eut aucune influence

sur les relations des peuples teutoniques. Une autre guerre, au contraire, que Chlotar fit aux Saxons, serait d'une plus grande importance si elle avait été mieux décrite dans son origine et dans sa nature; mais par la manière incohérente dont Grégoire de Tours a rendu compte de cette guerre, elle peut tout au plus prouver qu'une grande inimitié continuait à régner entre les Franks et les Saxons, et que la position respective des peuples était contraire à la nature et ne pouvait durer; et cette preuve est presque sans valeur pour celui qui a pesé l'état des choses.

« L'année où mourut Theudebald (ainsi le raconte Grégoire), les Saxons recommencèrent la guerre (54). Le roi marcha contre eux, en anéantit une grande partie, et traversa toute la Thuringe en la dévastant, parce que les Thuringiens avaient fourni des secours aux Saxons (55). » L'historien n'a pas plus indiqué l'issue de la guerre qu'il ne signale l'un des lieux où la guerre fut portée; mais il semble que la Saxe s'engagea à une prestation annuelle pour obtenir la paix, car Grégoire raconte bientôt après ce qui suit :

« Chlotar apprit dans un voyage à travers ses pays (56) que les Saxons s'étaient soulevés et avaient refusé de payer le tribut qu'ils avaient coutume de payer tous les ans. Chlotar irrité de cette résistance, marcha contre les Saxons avec une armée. Les Saxons envoyèrent à sa rencontre des députés lui annoncer qu'ils étaient prêts à lui donner ce qu'ils avaient donné à ses frères et à ses neveux (57), et plus encore; qu'il devait seulement prévenir une bataille entre son armée et le peuple des Saxons (58). Le roi tint conseil avec ses leutes : il se montra disposé à la paix; les leutes insistèrent sur la guerre. Les Saxons offrirent la moitié de leur revenu. Chlotar pria donc ses leutes de ne pas persévérer, disant que ce serait un crime contre Dieu que de commencer la guerre dans de telles relations : ses leutes ne l'écoutèrent pas; alors les Saxons apportèrent des vêtemens, du bétail, tout ce qu'ils avaient : « Prenez ceci, disaient-ils; prenez de plus la moitié de notre pays; mais laissez la liberté à nos femmes et à nos enfans. » Les Franks rejetèrent encore cette prière. Là-dessus Chlotar déclara « que s'ils persistaient à vouloir la guerre, ils pourraient la faire; que pour lui, il n'y prendrait aucune part. » Alors les Franks éclatèrent contre leur roi, déchirèrent sa tente avec de cruels outrages, l'en arrachèrent et voulurent le tuer. Pour échapper à leur rage, le roi promit de faire leur volonté; mais lorsqu'on en vint à une bataille, une multitude innombrable d'hommes tomba des deux côtés; enfin les Franks furent mis en fuite, et Chlotar se vit forcé de demander maintenant aux Saxons la paix que ses Franks leur avaient refusée avec une arrogance si opiniâtre. »

Peu d'années après ce singulier événement mourut le roi Childebert, le dernier frère de Chlotar. Comme il ne laissait pas de fils, Chlotar, le plus jeune des fils de Chlodwig, réunit comme seul roi tout l'empire des Franks, quarante-sept ans après la mort de son père, l'an 558 de notre ère.

CHAPITRE XI.

LES PEUPLES SUR LE DANUBE. — RUINE DU ROYAUME DES GÉPIDES.

De l'an 489 à l'an 556.

Dans le même temps où Chlotar Ier, fils de Chlodwig, réunissait par le titre de roi tout l'empire des Franks et où les peuples du sud, du centre et de l'ouest du Teutschland, alliés à cet empire, entraient avec lui dans une vie commune et dans une histoire commune, il s'accomplissait ou se préparait parmi les peuples teutoniques, dont les demeures étaient au sud-est, loin en descendant le Danube, des changemens qu'on ne peut passer sous silence, parce qu'ils n'ont été ni indignes d'attention, ni sans influence sur le développement des destins du peuple teutsch. Mais la position de ces peuples, violente dès le principe, avait perdu toute consistance depuis que les peuples slaves, tendant à l'indépendance, s'étaient rendus maîtres des pays situés sur les rives de la Vistule et de l'Oder, qui jadis avait été habités ou dominés par des peuples teutoniques. Depuis ce temps, ils étaient séparés de la source de leur vie et ne trouvaient pas d'appui pour leur activité. Leur vie consistait dans l'action : mais l'action manquait de base et de direction : ils ressemblent à un grand bras qui s'étend au loin tenant une épée nue et qui, exposé aux coups de l'ennemi d'un côté et de l'autre, ne trouve nulle part de défense.

Les plus petits peuples avaient déjà disparu

dans la confusion du temps ; les Scires et les Turcilinges s'étaient obscurément perdus, sinon sans exploits, du moins sans succès. Les Rugiens s'étaient éclipsés dans la domination d'Odovaker, devant le choc des Goths et devant la violence des Langobards. Les Hérules s'étaient rendus si célèbres par leur épée (qu'ils avaient employée aussi souvent pour les Romains que contre les Romains) que les écrivains font souvent mention d'eux et rattachent volontiers à leur nom les singularités qu'ils savaient des mœurs et des usages des peuples barbares (1); mais ils ne s'étaient pas entièrement effacés : au temps du grand Théoderich, les Hérules paraissent encore comme un peuple; plus tard, ils se montrent comme les débris d'un navire naufragé qui d'abord couvrent la mer les uns près des autres, et sont ensuite dispersés, et bientôt échappent au regard. Le choc qui renversa leur empire peut être venu des Langobards, comme nous le raconterons, lorsque Rodulf, vers les derniers temps du roi Chlodwig, était leur roi (2.) Après ce moment, leur nom se fait entendre tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, mais nulle part ils ne sont chez eux. Quelques bandes errent en aventurières au service étranger sans prendre une position pour l'histoire ; le reste peut s'être réuni aux Gépides, aux Langobards et aux Bavarois et avoir oublié son nom parmi ces peuples (3). Les deux plus grands peuples enfin, les Gépides et les Langobards, qui doivent même avoir été tributaires des Hérules, se maintinrent un peu plus longtemps dans le cercle de ces contrées, sans avoir toutefois des frontières, du repos et de la sûreté, jusqu'à ce qu'enfin les Gépides périrent et que les Langobards remplirent leur destinée en Italie.

Mais l'histoire de ces deux peuples est aussi très-obscure et très-inconnue. Les écrivains grecs, qui ne tournèrent leurs regards que sur des événemens plus importans, ne parlent d'eux pour la plupart que par occasion, et ce qu'ils en disent présente à peine quelque chose de caractéristique; aussi n'en tire-t-on habituellement ni agrément ni instruction. Tout ce qui en résulte, c'est qu'entre les Romains et ces deux peuples teutoniques, depuis que ceux-ci étaient devenus voisins des peuples teutoniques, se renouvelèrent tous les faits qui précédemment avaient eu lieu entre les Romains et les Goths, ou entre les Romains et d'autres peuples teutoniques voisins : des relations constamment variables ; tantôt la guerre, tantôt une alliance; toujours de l'inimitié ; la ruse, la séduction, les intrigues d'un côté ; l'arrogance, le brigandage et la violence de l'autre; partout la désolation et la misère, les ravages et la destruction.

Les Gépides n'ont trouvé aucun historien particulier, parce que l'empire qu'ils avaient fondé s'est écroulé de bonne heure sur le sol creux où ils l'avaient élevé. L'histoire des Langobards a été écrite par un homme de ce peuple lorsque l'empire qu'ils avaient fondé était déjà détruit par une main puissante, environ sept générations après cette époque : cet homme fut Paul, fils de Warnefrid, qu'on a coutume d'appeler le Diacre. Cet écrivain ne manque pas de génie, il ne manque pas non plus d'une certaine âme dans la narration; mais son amour du merveilleux et des fables a troublé sa vue. Il a beaucoup de goût pour le surprenant, le singulier, l'aventureux. Il y a quelque chose de poétique en lui (4) : de grandes catastrophes, des scènes tragiques, un enchaînement singulier sont plus remarquables à ses yeux que la marche de la vie dans son peuple. Mais son ignorance est son plus grand défaut. Le manque de notions sur la position des pays et des peuples est plus grand qu'on ne devrait le supposer au temps de Karl-le-Grand. Mais bien que ses indications pour les temps plus récens ne soient pas sans valeur, toute l'histoire ancienne des Langobards jusqu'à leur irruption en Italie, sans excepter même cette irruption et leur établissement dans ce beau pays, est en partie évidemment inexacte, en partie semée de tant de fables ou de détails poétiques que la simple vérité de l'histoire peut à peine y être reconnue. Il ne sait rien des événemens anciens par lesquels une partie des Langobards fut conduite des bords de l'Elbe, où était le siége propre de ce peuple, aux bords du Danube. Selon lui, les Langobards s'appelaient originairement Winiles, nom que Paul, ainsi qu'il le trahit lui-même, avait appris à connaître de Pline (5). Ils étaient de la Germanie qui s'étend du Tanaïs à l'Océan. Leur véritable demeure était l'île de Scandinavie, qui toutefois n'était pas une véritable île, mais qui était seulement lavée par le flux de l'Océan. Un excès de population força le tiers des Winiles à émigrer; ce tiers

fut désigné par le sort. Deux frères, Ibor et Ayo, fils d'une sage mère, Gambara, furent les chefs de l'expédition. Dans le pays de Scoringa, les ducs des Wandales leur firent savoir qu'ils devaient payer le tribut ou s'attendre à la guerre. Ils choisirent la guerre. Là-dessus les Wandales implorèrent de Wodan la victoire. Wodan promit la victoire à ceux qu'il verrait les premiers au lever du soleil. Mais Gambara s'adressa à Fréa, épouse de Wodan. Fréa donna ce conseil : « Que les femmes, dénouant leurs cheveux, les laissent tomber sur leur poitrine comme une barbe et se placent à côté de leurs maris, de grand matin, dans une contrée sur laquelle Wodan avait coutume de porter ses regards en se mettant à la fenêtre (6). » Cela fut fait. Lorsque Wodan, au lever du soleil, vit ces femmes, il demanda : « Quels sont ces Langobards ? » Fréa répliqua : « Tu leur as donné leur nom, tu dois leur donner la victoire (7). » Et lui, qui chez les Romains était appelé Mercure et qui fut honoré comme dieu par tous les peuples de la Germanie (8), leur accorda la victoire. « Cette fable de l'antiquité, ajoute Paul par forme de critique, est assurément ridicule, puisque la victoire vient du ciel et ne dépend pas d'une puissance humaine ; ce qui est pourtant certain, c'est que le nom de Langobards vient de *lang* (long) et *bart* (barbe) (9). » Mais les Langobards furent poussés plus loin par la nécessité. Au milieu de courses singulières, ils arrivèrent par la ruse ou par les armes à Mauringa et à Golanda. Ils possédèrent aussi pendant un temps Onthabet, Bathaib, Burgundaib (10). Pendant ce temps moururent les ducs Ibor et Ayo, et les Langobards, à l'exemple d'autres peuples, se donnèrent pour roi le fils d'Ayo, Agelmund. Sous ses ordres ils allèrent plus loin, jusqu'à ce qu'il fut tué dans une surprise nocturne par les Bulgares. Il eut pour successeurs quatre rois, Lamissio, Lechu, Hildehoc et Gudehoc. Sous ce dernier, ils entrèrent dans le Rugiland après qu'Odoaker roi d'Italie, appelé par Paul Odoachar, eut vaincu les Rugiens avec leur roi Feletheus. Le roi Gudehoc eut pour successeur son fils Claffo; celui-ci son fils Tato. Ce dernier les conduisit du Rugiland dans des plaines ouvertes appelées Feld; et après qu'ils y eurent vécu trois ans, ils eurent à soutenir contre Rodulf, roi des Hérules, une guerre qui, suscitée par des vengeances de femme et par un meurtre (11) et mal dirigée par le roi des Hérules, causa la mort de ce prince, une destruction extraordinaire de ses guerriers, qui prirent précipitamment la fuite, et la ruine soudaine de son royaume (12). Et ainsi Paul Diacre a conduit son peuple jusque sur un terrain qui n'est pas entièrement en dehors du cercle de l'histoire. Son récit est sans doute instructif, parce qu'il apprend à connaître non le temps dont il parle, mais le temps où il vivait ; parce qu'il montre comment l'histoire, sans tradition écrite, se perd entièrement après un petit nombre de générations, et comment prennent naissance des fables singulières qui ne renferment pas la moindre vérité, parce qu'elle empêche précisément pour cette raison de se fier à des documens partiaux et dirige l'investigateur vers la nature des choses, vers l'esprit humain, vers l'essence des relations humaines et vers la situation des pays et des peuples.

La dernière guerre indiquée par Paul et qui mit fin au royaume des Hérules est aussi connue de Procope. Selon cet historien, les Hérules l'emportaient en nombre et en force sur tous les peuples voisins, et, comme cela a déjà été mentionné, les Langobards furent rendus tributaires par eux, contre l'usage des barbares de cette contrée. Mais dans le temps où Anastase régnait sur l'empire romain (et il fut empereur de l'an 491 à l'an 518), les Hérules vécurent trois ans en paix, parce qu'il ne se trouva aucune occasion de guerre. Cette paix fut insupportable à ce peuple farouche, et pour cette raison il força par une brutale violence son roi Rodulf à attaquer les Langobards, qui vivaient paisiblement et leur payaient exactement le tribut. Les Langobards, effrayés, cherchèrent par tous les moyens à détourner le danger qui les menaçait. Ils offrirent un tribut plus fort ; ils offrirent de se soumettre à toute condition ; ils invoquèrent le Dieu devant le regard duquel toute puissance humaine est réduite en poussière. Mais à trois reprises les Hérules, dans leur aveuglement et leur arrogance, congédièrent leurs ambassadeurs. Alors le désespoir fit prendre les armes aux Langobards. Lorsque les armées furent en présence, un épais nuage, dont le côté le plus noir était tourné contre les Hérules, fondit sur eux et au milieu d'eux. Les Hérules toutefois, croyant que le sort des batailles ne dépendait que du nombre des combattans, méprisèrent cet avertissement

des dieux. La lutte commença donc. Les Hérules essuyèrent une grande défaite. Leur roi, qui avait entrepris cette guerre contre sa volonté et qui en était innocent, trouva la mort; l'armée, oubliant son ancienne bravoure, prit la fuite sans pouvoir être arrêtée, et, poursuivie par les Langobads, fut presque toute massacrée. Le petit nombre de ceux qui survécurent, femmes et enfans pour la plupart, quittèrent leur patrie et se dirigèrent sur divers points pour chercher un refuge et un asile. Mais leur caractère indomptable et la grossièreté de leurs mœurs choquèrent le sentiment humain et affaiblirent la compassion. Enfin ils se dispersèrent dans le monde entier et se perdirent dans des aventures et des courses de toute espèce.

Voilà ce que dit Procope. Il doit s'être passé dans l'anéantissement du royaume des Hérules quelque chose de surprenant ou de singulier qui a donné lieu à de telles fables et à de tels contes. Mais qui peut dire lequel de Procope ou de Paul est le plus près de la vérité de l'histoire? Ce qu'il y a de plus important toutefois, c'est que le royaume des Hérules fut aussi renversé et que, des peuples teutoniques situés sur le Danube, les Langobards et les Gépides restèrent seuls jusque dans la seconde moitié du sixième siècle.

Mais après la ruine des plus petits peuples jusqu'à la lutte mortelle des Ostrogoths contre les Romains d'Orient, il ne semble être arrivé rien d'important entre les Langobards et les Gépides; rien d'important ne semble avoir été fait par eux. Mais pendant la guerre, les Gépides se répandirent dans l'Illyrie, et les Langobards prirent possession de toute la Pannonie. Les Romains ne pouvaient les repousser; les Goths ne pouvaient les empêcher. L'un et l'autre peuple tâchait de les décider à prendre part à la guerre et leur donnait, outre le territoire, de l'argent et des présens (13). Ils prirent néanmoins le territoire, l'argent et les présens sans se laisser entraîner dans de si grandes affaires, bien que quelques troupes allant à la guerre à l'ancienne manière pussent servir dans l'armée romaine. Il leur parut plus sûr de profiter également des efforts et des malheurs de leurs deux grands voisins pour y trouver leur propre intérêt. Pour cette même raison, l'empereur Justinien dut se sentir tenté de tout mettre en œuvre pour les impliquer dans des querelles entre eux et de les affaiblir par des guerres les uns contre les autres, afin de n'avoir pas à craindre de perdre par eux ce qu'il espérait gagner sur les Goths. Et outre les artifices habituels de la politique romaine, outre les moyens efficaces de tributs annuels qui, pour les exciter, étaient tantôt donnés, tantôt refusés, tantôt enlevés aux uns, accordés aux autres (14), il se trouva plus d'une cause pour enflammer les passions dans la contiguïté des frontières, l'ardeur du butin et le désir d'agrandir la domination, et surtout dans les villes de Sirmium et de Singodunum (15).

Paul Diacre raconte que Wacho, neveu du roi Tato, tua celui-ci; que le fils de Tato, Hildechis, chercha à venger son père, mais qu'il fut vaincu par Wacho et s'enfuit chez les Gépides; que ce fut là l'origine de l'inimitié entre les Langobards et les Gépides; qu'après Wacho, son fils Waltari et son petit-fils Auduin furent rois des Langobards, que cet Auduin conduisit les Langobards en Pannonie, que dans le même temps la haine longtemps contenue entre les Langobards et les Gépides, dont le roi s'appelait Turisend, éclata en une guerre; qu'une bataille fut livrée; que, tandis que les deux armées se disputaient la victoire avec une égale bravoure, Alboin, fils d'Auduin, et Turismod, fils de Turisend, se jetèrent l'un sur l'autre; qu'Alboin transperça Turismod de sa lance (16) et le renversa mort de son cheval; mais que les Gépides, lorsqu'ils virent à terre le fils de leur roi, se débandèrent, prirent la fuite et essuyèrent une grande défaite. Il ne fait pas connaître l'issue de la guerre (17).

Procope (18) raconte la chose d'une autre manière. Les Langobards et les Gépides, peuples voisins, partis, les premiers de la Pannonie, les seconds de la Dacie, traversèrent en pillant et en volant la Dalmatie et l'Illyrie jusqu'à Épidamnus. A cette occasion une querelle s'éleva entre eux. Cette querelle fut envenimée par une circonstance particulière. Vacès, sans aucun doute le même que Paul Diacre appelle Wacho, avait été roi des Langobards. Selon le droit des Langobards, Vacès devait avoir pour successeur son neveu Risiulf. Mais Vacès désirait que son propre fils, Valdal, devînt roi. Il accusa donc faussement son neveu d'un crime et le punit par l'exil. Risiulf s'enfuit chez les Warnes (19) et fut assassiné par ces barbares, à l'instigation de Vacès. Un de ses

fils mourut ; mais un second fils, Ildisgus, sans aucun doute l'Hildechis de Paul (20) se sauva avec un petit nombre de fidèles chez les Sclavini. Bientôt après, Vacès mourut aussi, et son fils enfant, Valdal, certainement le même que Paul appelle Waltari, fut roi sous la tutelle d'Auduin. Mais après la mort prématurée du jeune roi, Auduin prit pour son propre compte le royaume des Langobards, qu'il avait administré jusqu'alors. Mais Ildisgus, fils de Risiulf, le légitime héritier du royaume, quitta les Sclavini pour se rendre auprès des Gépides, et fut bien accueilli par le roi de ceux-ci, Thorisin, que Paul appelle Turisend. Les deux rois, Auduin et Thorisin envoyèrent donc des ambassadeurs à Justinien, pour chercher des secours. Les envoyés des Langobards parlèrent à l'empereur de la manière suivante : « Les Gépides sont une race impudente, puisqu'ils osent s'adresser à vous ; et si vous vous occupez d'eux, vous agirez follement. L'homme conclut le plus sûrement du passé à l'avenir. Tant que les Goths ont possédé la Dacie, les Gépides n'ont pas osé passer le Danube. Ils prenaient le titre d'amis et d'alliés du peuple romain, et recevaient des empereurs précédens et de vous de grands présens. Mais qu'ont-ils fait pour les Romains ? Rien, ni en grand ni en petit. Ils ne vous ont pas causé de dommage ; mais ils méritent une triste reconnaissance pour cette modération : car, empêchés par les Goths, ils étaient hors d'état de vous nuire. Mais depuis que les Goths ont été chassés, depuis qu'ils vous voient impliqués dans une guerre, comment ont agi vos amis et vos alliés ? Ils ont fait des incursions sur votre territoire ; ils ont insulté l'empire ; ils ont rompu l'alliance et l'amitié ; ils ont entraîné des Romains en esclavage ! Et cependant ils osent, maintenant qu'ils nous font la guerre, venir à Byzance, paraître devant les yeux de l'empereur et chercher une alliance contre nous ! Mais toi, ô empereur ! tu sauras ce qui te convient ainsi qu'à nous. Tu feras d'autant moins alliance avec les Gépides, tes ennemis et les nôtres, que nous, comme les Romains, nous sommes chrétiens orthodoxes, et que nous avons les ariens en horreur (21). »

Le lendemain les ambassadeurs des Gépides parlèrent à leur tour à l'empereur : « L'homme qui en invite un autre à devenir son allié doit prouver que sa cause est juste et que son alliance est avantageuse à celui qu'il recherche. Notre cause est juste, car nous nous sommes tenus prêts à faire décider par l'équité notre querelle avec les Langobards (22), et ils ont repoussé cette offre. Elle est aussi avantageuse pour vous, car notre puissance est bien plus grande que celle des Langobards, et la victoire ne peut être douteuse. Et comment est-il possible qu'un homme qui ne jouit même qu'à un certain point de sa raison se range du côté du plus faible ? De plus, votre alliance avec les Langobards date d'hier ou d'avant-hier ; votre alliance avec nous au contraire est ancienne et éprouvée, et si une fois nous avons vaincu les Langobards, nous pouvons aussi vous prêter un utile secours dans vos guerres. Nous espérons donc que réunis à nous vous marcherez contre les Langobards, ou que du moins vous ne prendrez aucune part à la guerre. »

Justinien cependant ne partagea pas l'opinion des Gépides. Il fit alliance avec Auduin, roi des Langobards, et il n'est pas invraisemblable que ce fut à cette occasion qu'il lui donna pour épouse la fille d'Hermenefrid, l'infortuné roi des Thuringiens (23). Puis il envoya au secours des Langobards une troupe de cavalerie forte de plus de dix mille hommes et un corps d'infanterie de quinze mille Hérules. Mais les Gépides, lorsqu'ils virent les choses tourner ainsi, renoncèrent à leur querelle avec les Langobards. Ils firent la paix ; et l'armée romaine trompée, qui avait été destinée à marcher sur l'Italie, se vit forcée de rester en face d'eux, afin qu'ils n'inondassent pas toute l'Illyrie.

Mais les choses ne pouvaient pas rester dans cet état. L'inimitié entre les Gépides et les Langobards n'était pas éteinte. Les Gépides ne pouvaient surmonter leur ressentiment, et c'étaient de désastreux ennemis pour l'empire romain, non-seulement parce qu'ils le menaçaient de leurs propres incursions, mais aussi parce qu'il était en leur pouvoir de livrer l'entrée des pays de l'empire aux peuples barbares de race slave et hunnique stationnés derrière eux. Justinien jugea donc nécessaire de renouveler l'alliance avec les Gépides, tout en restant l'allié des Langobards. L'historien assure, il est vrai, qu'ils sollicitèrent ce renouvellement avec les plus vives instances ; mais on peut supposer, d'après l'état des relations, que l'empereur le leur avait offert, et Procope lui-même a remarqué qu'il fut juré par douze sénateurs

romains (24). Comptant sur cette alliance, les Gépides, à ce qu'il paraît, marchèrent de nouveau en armes contre les Langobards. Mais Justinien, tout aussi ennemi peut-être des Langobards que des Gépides, mais animé contre ceux-ci d'une haine plus grande, parce qu'ils les craignait le plus, n'hésita pas à faire partir une armée qui devait combattre avec les Langobards contre les Gépides. Ce ne fut pas non plus sans dessein qu'il mit une partie de cette armée sous la conduite d'Amalafrid, fils d'Hermenefrid mort roi des Thuringiens, dont Auduin avait épousé la sœur. Dans le fait aussi cette partie de l'armée entra seule en campagne; le surplus de troupes resta à Ulpiana en Illyrie: car un soulévement avait éclaté dans cette ville au sujet de querelles relatives à la religion chrétienne (25). Puis les Langobards, soutenus par Amalafrid avec les troupes romaines, entrèrent dans le pays des Gépides. On en vint à une bataille où les Langobards remportèrent une grande victoire.

Mais la paix ne fut pas gagnée. Ildisgus, le prince langobard, se rendit à Byzance, sans aucun doute dans le dessein de détacher l'empereur de l'alliance avec Auduin. Justinien fit bon accueil à ce prince, mais évita de lui répondre. Auduin envoya une ambassade à l'empereur pour lui faire des reproches de ce qu'il avait rompu le traité, retenu la plus grande partie de l'armée promise et été cause par là que la belle victoire remportée sur les Gépides n'avait pas été complète. En même temps il réclama comme ami et allié l'extradition d'Ildisgus. Justinien justifia l'un de ses points, et déclina l'autre. Cependant il tint le prince Ildisgus dans une sorte d'honorable prison, en lui donnant le commandement d'une partie de sa garde. Mais l'audacieux jeune homme, méfiant et aigri, quitta Byzance de concert avec Goar, un Goth prisonnier, et, accompagné d'un petit nombre d'hommes fidèles, rejoignit à Apri en Thrace les Langobards qui s'y trouvaient au service de l'empereur, s'empara des chevaux impériaux entretenus dans cette ville et parcourut témérairement toute la Thrace. Justinien, aussitôt après son évasion, avait envoyé partout l'ordre de le saisir; mais il trompa ou battit partout les troupes romaines, revint heureusement, grâce à son adresse et à ses exploits, chez les Gépides (26). Vers ce même temps, un jeune prince gépide, Ustrigoth, fils d'Élemund, s'était enfui chez les Langobards. Car Élemund avait été roi des Gépides, et Thorisin avait arraché le trône à son fils de la même manière que le royaume des Lombards avait été enlevé au prince Ildisgus. Et ainsi les relations s'étaient compliquées; et partout régnaient la méfiance, le soupçon et la colère. Aussi ne resta-t-il peut-être autre chose que d'arriver par la paix à une solution. La paix fut conclue et jurée. Les conditions n'en sont pas connues. De grands changemens ne peuvent donc pas avoir eu lieu.

Après que la paix eut été conclue, Justinien et Auduin demandèrent en commun aux Gépides, comme une marque de loyauté, l'extradition d'Ildisgus. Le roi Thorisin soumit cette réclamation aux chefs de son peuple; mais ceux-ci délarèrent : « Qu'il valait mieux que tout le peuple gépide, hommes, femmes et enfans, pérît que de se souiller d'une telle infamie. » Bientôt après cependant le roi Thorisin fit au roi Auduin la proposition de lui livrer Ildisgus si on lui remettait Ustrigoth en échange. Les Langobards rejetèrent avec une égale répugnance cette offre indigne. Pourtant Procope assure que les deux rois égorgèrent, chacun de son côté, l'ennemi de l'autre; mais sa remarque que les détails de la manière dont s'accomplit ce double crime étaient très-divers justifie l'opinion qu'il ne fut pas commis et que les rois ne souillèrent pas l'honneur de leurs peuples par un acte aussi odieux. Il est plutôt vraisemblable que, le sort des deux princes étant inconnu, l'avide renommée, qui d'ordinaire se charge le plus volontiers de crimes, de scéleratesses et d'atrocités, a gratuitement prêté ce méfait aux deux rois.

Ces événemens tombent, selon le récit de Procope, dans le dernier temps de la guerre des Goths en Italie, vers les années 551 et 552. Après eux une série d'années semble s'être écoulée en paix entre les deux peuples teutoniques, et il se peut que Justinien, à cause de son âge, ait jugé convenable de maintenir désormais cette paix. L'ancienne inimitié toutefois n'avait pas disparu. Les précédentes relations des peuples teutoniques avec l'empire romain se produisirent aussi; ils obtinrent des tributs; leurs jeunes gens servirent dans l'armée romaine, et l'ancienne désolation revint. Pendant ce temps, le roi des Gépides Thurisend ou Thorisin mourut et eut pour succes-

seur son fils Kunimund; le roi des Langobards Audoin ou Auduin mourut aussi, et son fils Alboin, qui avait épousé Chlotosinda ou Chlotsiunda, fille de Chlotar, roi des Franks, devint roi de son peuple. L'empereur Justinien mourut également l'an 565, et Justin monta sur le trône de l'empire romain d'Orient.

Vers le même temps, un nouveau peuple sauvage, les Avares, était venu d'Asie en Europe par le chemin que les Huns avaient montré et ouvert aux peuples asiatiques, et il s'était emparé des pays situés à l'est et au sud des Gépides. Ils étaient Huns ou du même sang que les Huns; leur prince prenait le titre de *chagan* (27). On ne pouvait calculer leur puissance. Dans les dernières années de l'empereur Justinien, lorsqu'ils avaient atteint la rive du bas Danube, une ambassade envoyée par leur prince Baïan vint à Constantinople, comme le raconte Menander Protector, écrivain qui vivait sous l'empereur Maurice et n'était pas éloigné de cette époque (28). L'orateur de cette ambassade, Kandich, dit avec orgueil devant l'empereur : « Que son peuple, les Avares, était le plus brave et le plus nombreux de tous les peuples; qu'il était invaincu et invincible; que l'empereur ferait donc bien de s'allier avec eux; mais que jamais ils ne consentiraient à une alliance avec lui s'il ne leur faisait pas de riches présens, s'il ne leur donnait pas un tribut annuel, s'il ne leur assignait pas un pays fertile où ils pussent habiter. » Justinien était vieux : il avait de la répugnance pour une nouvelle guerre. Une défaite contre un tel ennemi pouvait avoir des suites effroyables; une victoire sur eux ne promettait aucun avantage. Il crut donc que le parti le plus prudent serait de s'entendre avec les Avares et de les tenir de l'autre côté du Danube par des dons et des présens; mais lorsque, après la mort de Justinien, des ambassadeurs de ce peuple parurent devant le nouvel empereur, Justin II, avec des paroles d'un son amical, mais d'un sens menaçant, et demandèrent les anciens dons et les anciens présens, ou de plus grands encore, alors Justin rassembla les faibles forces de son esprit et prononça les paroles les plus énergiques qui soient sorties de sa bouche : « Je veux, dit l'empereur, vous faire un plus grand présent que vous n'en avez reçu de mon père, la modération et la réflexion! Allez, et au lieu d'argent emportez avec vous pour votre salut du respect et de la crainte pour l'empire romain (29). » Ces paroles agirent si fortement sur ces âmes grossières que dans le fait ils crurent que le meilleur parti était de tourner leurs armes d'un autre côté. Il semble que, tournant les Gépides et les Langobards, ils firent une expédition au loin vers l'ouest, jusque dans le Teutschland propre. Car Menander n'est pas le seul qui parle de rencontres entre les Avares et les Franks; Grégoire de Tours fait aussi mention de deux irruptions des Huns dans l'empire francique. Mais il semble aussi que ces irruptions n'entraînèrent aucune guerre grave, et qu'au contraire un accommodement eut lieu; car, selon Grégoire de Tours, Sigibert, fils de Chlotar, l'un des rois qui se partageaient alors l'empire des Franks, et qui en gouvernait les pays réellement teutschs, repoussa, il est vrai, les Huns; mais il fit bientôt alliance avec eux; lors de leur seconde attaque au contraire il acheta leur retraite par des présens, qui furent réitérés, et il fit avec eux une nouvelle alliance. Et Menander parle d'une paix et d'une alliance entre les Franks et les Avares, et de vivres, de légumes, de moutons et de bœufs que Sigibert, roi des Franks, donna en présent à Baïan, chagan des Avares (30). Dans le fait aussi il est difficile de croire que les Avares aient pu penser à des conquêtes lointaines à l'ouest tant que leur domination à l'est était encore si peu affermie et tant que les Gépides attachés à leurs côtés les arrêtaient. Ils avaient déjà fait une tentative contre le royaume des Gépides; mais ils avaient été repoussés par les Gépides, que les Romains avaient soutenus (31).

Ce fut à ces Avares qu'Alboin, roi des Langobards, s'adressa par nécessité ou dans sa passion contre les Gépides. Ses ambassadeurs proposèrent une alliance au chagan : « Les Langobards, dirent-ils, avaient souffert des Gépides les plus forts outrages, mais en même temps des Romains, les plus grands ennemis des Avares. Ils désiraient aussi particulièrement pour cette raison une guerre faite en commun contre les Gépides, pour combattre Justin, l'empereur romain, le plus cruel ennemi des Avares. Si les Avares voulaient s'unir à eux, ils pourraient non-seulement posséder en commun le pays des Gépides, mais ils pourraient encore conquérir toute la Scythie;

ils pourraient s'emparer de la Thrace et porter leurs armes jusqu'à Constantinople. Du reste les Avares feraient bien aussi de prévenir les Romains par la guerre, car ils n'y échapperaient pas. » Le rusé chagan s'aperçut bientôt de la passion qui animait le roi des Langobards, et il ne manqua pas d'en tirer parti. Il gagna donc du temps; il parla dans un sens et dans un autre; il se tourna de tous côtés, tantôt promettant et tantôt refusant; et lorsqu'il crut avoir suffisamment excité de cette manière les Langobards, il mit en avant les prétentions suivantes, sans la garantie desquelles il ne voulait pas entendre parler d'une alliance: « Les Langobards devaient lui donner la dixième partie de tout le bétail qu'ils possédaient; si on obtenait la victoire, la moitié du butin devait lui échoir; mais tout le pays des Gépides devait lui être abandonné.» Alboin, soit qu'il fût emporté par sa passion, soit que son âme nourrît déjà d'autres projets, accepta toutes ces conditions; et ainsi la guerre commença.

Menander, qui nous fait connaître ces négociations, n'a pas raconté l'histoire de la guerre elle-même; il a seulement remarqué que Kunimund, roi des Gépides, s'adressa à l'empereur Justin, mais que Justin, auquel sa méfiance contre Kunimund fit oublier tous les principes généraux de la politique, lui refusa toute participation à la guerre, et qu'il lui promit seulement de ne point se déclarer pour ses ennemis. Dans cet auteur, Baïan le chagan des Avares se vante aussi plus tard d'avoir été le véritable destructeur de l'empire des Gépides (32); mais aucun fait précis n'est indiqué. Paul Diacre au contraire raconte (33) l'événement à sa façon de la manière suivante:

« Kunimund, roi des Gépide, pour venger les anciennes vexations que ceux-ci avaient subies, rompit l'alliance avec les Langobards et choisit la guerre. Alboin fit une alliance perpétuelle avec les Avares; puis les Avares pénétrèrent d'un côté dans le pays des Gépides, et les Langobards, de l'autre. Kunimund, réduit à l'extrémité par cette double attaque, résolut de tourner d'abord ses forces contre les Langobards, et ensuite, lorsque ceux-ci auraient été vaincus, de chasser les Avares. Il y eut une bataille; les Langobards remportèrent une grande victoire qui fut décisive, car ils combattirent avec une telle fureur qu'ils anéantirent entièrement l'armée des Gépides et qu'à peine il en échappa un homme qui pût annoncer ce désastre. Alboin lui-même tua dans la bataille le roi Kunimund et se fit faire une coupe de son crâne (34). Rosimunda, fille de Kunimund, fut faite prisonnière avec une multitude d'individus de tout âge et de tout sexe. Comme Chlotsiunda était morte, Alboin fit de Rosimunda sa femme, mais pour sa perte, comme la suite le fit voir. Les Langobards firent un si grand butin que désormais ils furent un peuple riche. La race des Gépides au contraire fut si faible qu'à partir de ce temps ils n'ont plus eu de roi. Tous ceux qui survécurent à la guerre furent soumis aux Langobards ou gémirent sous le joug pesant des Huns, qui gardèrent leur patrie en leur possession (35). Mais le nom d'Alboin se répandit au loin dans les pays; chez le peuple des Bavarois, chez le peuple des Saxons et chez d'autres peuples de langue teutsche (36), sa libéralité, sa gloire, son habileté guerrière et sa bravoure furent célébrées dans les chants nationaux. »

On ne peut le nier, ce récit est pauvre et partial. Probablement les événemens se passèrent d'une autre manière. L'historien s'est plus occupé de mettre dans la main d'Alboin la malheureuse coupe à laquelle était attaché le sort de ce prince que de rechercher la marche des événemens (37). Ce qui ne souffre aucun doute, c'est que le royaume des Gépides périt. Les Avares paraissent désormais en possession de toute l'ancienne Dacie jusqu'au Danube dans son cours méridional; et le même peuple qui, cent ans auparavant, avait levé contre les fils d'Attila l'étendard de la liberté, et qui avait conservé aux peuples teutoniques cet ancien trésor, tomba sous la domination d'un peuple hunnique sans trouver ni secours ni vengeance. Alboin put être célébré dans son siècle et dans les siècles suivans, il put aussi mériter ces louanges; mais les chants ont souvent été vendus dans les temps anciens comme dans les temps modernes, et l'homme puissant, l'homme heureux, l'homme riche, ont manqué rarement d'admirateurs. Le silence ne règne que sur les cendres du malheureux et du pauvre. Mais l'histoire juge avec équité: les Gépides et leur roi Ardarich ne doivent pas être oubliés parmi le peuple teutsch.

CHAPITRE XII.

MIGRATION DES LANGOBARDS.

Années 567 et 568.

Il est difficile de porter un jugement sur les projets des rois et sur les vues des peuples dans des temps qui sont riches en faits et pauvres en hommes qui ont voulu ou pu les décrire. Si Alboin, lorsqu'il se ligua avec les barbares asiatiques contre les Gépides et lorsqu'il leur abandonna le pays de ce peuple teutonique, n'a cherché autre chose que la satisfaction d'un ancien ressentiment, il s'est conduit avec une grande perversité et a fait une mauvaise action. Mais il nous manque trop de documens pour que nous puissions apprécier les faits. Il est bien possible que sa faute ait été moins grande et ses vices moins vulgaires. Les Langobards en effet se trouvaient dans une situation dangereuse; leur réputation était plus grande que leur puissance; le sort des petits royaumes teutschs à côté desquels ils avaient vécu leur servait de leçon. D'un côté se tenait l'ancien et perfide ennemi, qui, bien qu'il n'eût aucune force pour agir, possédait pourtant assez de moyens pour remuer, pour user et pour confondre. Une paix solide, honorable et durable n'était pas possible avec lui; la guerre telle qu'on l'avait faite jusqu'alors devait conduire à la ruine, et la victoire ne pouvait apporter de remède. De l'autre côté menaçaient les Avares, toujours plus dangereux : leur vie était la guerre; leur but, la conquête et le butin; leur puissance n'était pas connue. Toujours prêts à l'attaque, ils étaient eux-mêmes inattaquables. Leur champ de bataille ne pouvait être mesuré d'un coup d'œil : l'Asie leur était ouverte, le pays de leur origine. De plus, on ne pouvait se fier aux peuples slaves placés sur les derrières des Langobards; ils s'efforçaient d'arriver, vers le Sud, à la lumière. Une réunion avec les Gépides, lors même que des dissensions de diverses espèces ne l'eussent pas rendue impossible, ne pouvait sauver, elle n'aurait mené qu'à une ruine commune; une alliance avec l'empire des Franks ne promettait, à cette distance, aucun appui, et même une retraite était impossible avec une telle inimitié et des dissensions si diverses.

Dans le fait, celui qui pèse ces circonstances peut difficilement trouver pour les Langobards un autre moyen de conservation que de satisfaire un ennemi et d'en paralyser un autre, d'acquérir la liberté de faire une expédition dans un pays pour la conquête duquel leurs forces seraient suffisantes et dont la situation, la nature et la distribution leur permettraient l'espoir de le garder.

Quelles qu'aient été les vues d'Alboin, il gagna la complète liberté de ses mouvemens. On peut laisser de côté la question de savoir s'il sacrifia les Gépides arbitrairement et sous l'empire d'une passion, ou s'il fut forcé de consentir à leur sacrifice, soit par leur propre opiniâtreté, soit par les circonstances. Mais en faisant alliance avec les Avares et en leur abandonnant le pays des Gépides, il obtint non-seulement le repos dont il avait besoin devant cette race sauvage, mais il mit encore par là les Romains dans un tel embarras qu'ils ne pouvaient s'opposer à ses mouvemens ni les prévenir; car la possession de l'ancienne Dacie avec les pays entre la Théiss et le Danube ouvrait aux Avares tant d'accès dans l'empire romain et sur une si vaste étendue que les armées romaines, partout occupées à surveiller et à éloigner ces hordes avides de pillage, ne pouvaient porter leurs regards ni sur la droite ni sur la gauche. Les Franks aussi, vers cette époque, rangés de nouveau sous quatre rois après la mort de Chlotar, ne pouvaient rien arrêter ni rien changer.

Mais en même temps s'offrit au roi Alboin un pays dont la conquête n'était pas une trop grande pensée pour les forces de son peuple et dont la conservation ne lui semblait pas impossible : c'était l'Italie. L'examen de ce pays et de ses propres relations aurait dû le décider à la conduite qu'il tint, lors même qu'il eût pu agir d'après d'autres principes. L'Italie avait assurément été reconquise par les Romains; mais les Romains étaient redevables de cet avantage non à la puissance de leur empire, mais à la force des circonstances, à la désunion des Goths et au génie des deux généraux Bélisaire et Narsès. Le pays, favorisé des dons les plus magnifiques de la nature, était cruellement dévasté par l'inimitié des relations humaines; il n'offrait pour le moment que de faibles ressources, bien qu'il promît pour l'avenir une riche récompense aux travaux des hommes. La société humaine était dans le plus

déplorable ébranlement. Les habitans, séduits par d'anciens souvenirs, décidés par des sentimens religieux et trompés par l'espoir toujours vivant d'une amélioration, avaient salué de leurs cris de joie l'aigle impériale : mais une lutte variée de dix-huit, de vingt années avait fait peser sur eux un malheur sans mesure et sans nom. Et lorsqu'elle fut enfin décidée, cette lutte cruelle, et lorsque désormais la tranquillité, le soulagement, le repos devaient prendre place et étaient attendus et désirés, de nouveaux désastres suivirent et remplirent les âmes de découragement, de désolation et du désir d'un nouveau changement. Des maladies pestilentielles vengèrent la nature de l'insouciance et de l'abrutissement de la vie dans cette guerre malheureuse, des longues terreurs, des actions confuses, des privations et des misères (1). En même temps l'administration romaine reparut dans toute sa dureté, et l'ancien système d'impôts, si désastreux, fut remis en vigueur sans égard pour la misère des hommes. L'Italie devait payer ce que la conquête avait coûté; elle devait n'avoir pas obtenu gratuitement sa délivrance de la domination des barbares; et le trésor impérial, qui devait s'ouvrir pour tant de monde, avait besoin de se remplir. Narsès aussi, vieux et chagrin, tourmenté pour plus d'un motif, négligé et méfiant, poussé peut-être par un cruel ressentiment contre la nature et la vie qu'il avait précédemment étouffé dans les temps de l'activité, apporta peut-être une sévérité et une dureté injustes dans l'administration du pays; on crut qu'il rassemblait de grands trésors aux dépens de la pauvreté de l'Italie. Ce qui toutefois agit le plus, ce furent les intrigues, les désirs et les passions de la cour de Constantinople, qui cherchaient à se satisfaire, et l'indomptable entêtement du vieux empereur Justinien, qui, dans son zèle inconcevable pour ses opinions théologiques, faisait dégénérer les sentimens religieux des hommes en matières de cruelles vexations. Aussi tout en Italie était ébranlé au dernier point : le mécontentement était général, la puissance des Romains était faible. La conquête de l'Italie semblait donc ne pouvoir être difficile aux Langobards; et une fois que ce pays, protégé par des montagnes et par la mer, serait en leur pouvoir, ils ne pouvaient douter de la défense.

Mais qu'Alboin ait agi sous l'empire de sa passion et d'une pensée sauvage ou qu'il ait poursuivi avec prudence et circonspection un grand projet, il est hors de doute que l'Italie lui était bien connue, parce que dans ce pays les Langobards avaient servi dans l'armée romaine, et il résolut d'entrer en Italie avec tout son peuple et de tenter la conquête de cette contrée. On ne sait pas comment tout fut disposé et amené; de grands préparatifs cependant furent faits, et Alboin chercha à rendre ses forces aussi redoutables qu'il le put. Des guerriers de différens peuples doivent s'être réunis dès le principe à son armée ou avoir été appelés du moins à la soutenir : on nomme des Gépides, des Bulgares, des Sarmates, des Pannoniens, des Souabes et des Norikes (2); et bien que ces noms aient pu être rassemblés arbitrairement, on peut à peine douter, à part l'exactitude du nombre, du renseignement donné par Paul Diacre, que vingt mille Saxons, anciens amis des Langobards, se joignirent à l'expédition avec leurs femmes et leurs enfans, car il est fait mention de ces Saxons à plusieurs reprises et d'une manière caractéristique (3).

Le même historien raconte le fait de la manière suivante : « Les Romains avertirent en secret l'empereur Justin et sa femme Sophie, « qu'ils s'étaient trouvés beaucoup mieux sous les Goths que sous les Grecs ; car l'eunuque Narsès les opprimait, ce que le bon empereur ne savait pas. Il fallait les délivrer de ses mains, ou ils se livreraient à des étrangers. » Cette nouvelle aigrit l'empereur; il envoya aussitôt en Italie un nouveau préfet, Longinus, qui devait prendre la place du vieux Narsès. L'impératrice Sophie engagea même celui-ci, dit-on, à venir à Constantinople pour y distribuer à ses femmes la laine qu'elles devaient filer. Cet homme, qui n'était pas un homme, fut blessé de la façon la plus sensible de ces dures paroles. On assure qu'il répondit : « Qu'il préparerait à l'impératrice une quenouille qu'elle ne pourrait jamais démêler. » Et dans cette disposition il se démit de sa charge, se rendit à Naples, et fit inviter les Langobards à quitter les pauvres campagnes de la Pannonie, à venir en Italie et à prendre possession des riches campagnes de ce pays. Et en même temps, pour enflammer leurs désirs, il leur envoya des fruits de diverses espèces et d'autres productions précieuses que l'Italie donne en abondance. Et les Langobards reçurent avec joie

cette invitation qui leur offrait ce qu'ils désiraient depuis longtemps, et des signes miraculeux dans le ciel annoncèrent aux habitans de l'Italie le sort qui leur était réservé (4). »

Il n'y a pas de doute que ces assertions n'aient une apparence fabuleuse; ce qu'il y a de fabuleux porte cependant plus sur les accessoires que sur le fond. Paul, fidèle à sa manière, a donné plus d'attention aux traits de détail qu'à la puissance des passions, et il ne fait envoyer les fruits d'Italie, qui ne pouvaient être inconnus au roi Alboin et à ses Langobards, que pour rendre hommage à un vieux souvenir (5). Mais il peut avoir raison pour le fait principal (6) : bien que Narsès n'ait pas eu à subir et à venger la mesquine vexation que Paul met sur le compte de l'impératrice Sophie, il dut pourtant se voir avec beaucoup de chagrin rappelé dans sa vieillesse du pays qui avait été le théâtre de sa gloire et de ses exploits et voir cette contrée remise à un autre homme dont les services ne pouvaient être égalés aux siens; et ce n'est certes pas une chose contraire à la nature humaine ni à la manière de voir de ce temps que dans sa colère il ait cherché à mettre son successeur dans l'embarras, pour faire sentir à l'empereur l'injustice commise envers lui. En outre plusieurs circonstances montrent que Narsès avait des communications de plus d'une sorte avec des peuples barbares, en particulier avec les Langobards, et Alboin lui-même était son ami : il lui avait envoyé des secours dans la guerre contre les Goths. D'autre part, il est assurément singulier, qu'aucun écrivain ne sache rien de l'appel fait à Alboin par Narsès; mais plusieurs écrivains latins sont d'accord avec Paul : cette tradition était répandue au loin en Occident (7), et il est facile de concevoir aussi que les Langobards aient parlé de cette invitation plus que Narsès, et que par conséquent elle ait été plus facilement connue des Occidentaux que des Grecs. Et bien qu'en tout cas on puisse supposer que Narsès n'ait nullement occasionné par son invitation l'expédition des Langobards en Italie, parce que cette expédition, comme nous l'avons fait voir, était devenue nécessaire par leurs relations et par leur position, elle peut néanmoins avoir été activée par cette invitation. Il paraît aussi que l'entreprise fut favorisée par Narsès, car à l'arrivée d'Alboin toutes les troupes furent éloignées de l'Italie supérieure, et l'on ne prit pas la moindre mesure pour la sûreté des frontières. D'autre part le général romain ne fit rien pour détourner le danger. Le pape Jean le décida, il est vrai, à revenir de Naples à Rome; mais avant que l'on eût pu rien faire ou rien disposer, Narsès fut tiré de tout embarras par une mort subite, et arraché à son crime, à sa colère et à sa douleur (8).

Alboin, selon le récit de l'historien langobard, laissa la Pannonie, jusqu'alors la demeure des Langobards, à ses amis les Huns; les Huns pourtant s'obligèrent à rendre le pays aux Langobards, si jamais ceux-ci étaient contraints à se retirer de l'Italie (9). Le 3 avril 568, le second jour après Pâques (10), tout le peuple des Langobards se mit en route accompagné de troupes auxiliaires que la prévoyance d'Alboin avait rassemblées; ils avaient demeuré quarante-deux ans en Pannonie.

Lorsqu'ils passèrent les Alpes, le roi monta sur une haute montagne et contempla la position et la magnificence de l'Italie. Depuis cette époque, dit-on, cette montagne est appelée la *Montagne du Roi*. Il laissa en Frioul, comme duc, son neveu Gisulf, jusqu'alors chef de ses écuries (11). Gisulf toutefois, réfléchissant que l'accès de l'Italie était le plus facile de ce côté, et qu'il aurait une position difficile à l'égard des Romains et des Avares, ne s'attacha qu'à veiller à la défense de cette Marche exposée au danger, après que le roi lui eut permis de choisir les meilleures *faren* ou familles des Langobards (12) et de les y établir. L'invasion de la Vénétie n'éprouva point d'obstacle; la plupart des villes tombèrent sans résistance au pouvoir des Langobards. Dès le mois de septembre de la même année, Milan, que Narsès avait relevée de ses cendres, était entre leurs mains. La lutte ne commença que devant Pavie, et l'exemple que cette ville donna pendant trois ans ne fut pas sans résultat. Il arriva donc que l'Italie fut encore une fois le théâtre d'une guerre désastreuse qui, rarement interrompue, cessa à peine tant que les Langobards furent un peuple indépendant; il se fit que les Langobards, tantôt enivrés par la victoire, tantôt exaspérés par la résistance, manquèrent la véritable carrière par laquelle seulement ils pouvaient atteindre le but de leur entreprise; il se fit qu'ils furent impliqués dans une série sans fin de déplorables dissensions nées des passions

et étendues par des crimes, et qu'ils divisèrent les forces qui n'avaient de valeur que par l'union et la communauté d'efforts; il se fit que pour cette raison, malgré toutes leurs grandes actions, ils n'acquirent jamais toute l'Italie, mais que sur leur droite et sur leur gauche ils durent laisser aux empereurs des pays qui mettaient leurs flancs à découvert; il se fit enfin qu'ils n'arrivèrent jamais au repos, à la stabilité et à la sûreté, et qu'en dernier lieu ils tombèrent au pouvoir d'un conquérant qui n'aurait pas osé les attaquer s'ils avaient su être d'accord et réunir l'Italie.

La reprise de l'Italie par les Romains, bien que ceux-ci ne soient restés que peu de temps en possession du pays qu'ils avaient acquis au milieu de tant de cruautés, a été de la plus grande importance pour tous les temps modernes (13). L'expédition des Langobards en Italie n'est pas restée sans une influence signalée sur les destinées du peuple teutsch; elle est déjà remarquable en ce qu'elle fut la dernière expédition d'hommes teutschs dans des pays étrangers. Avec elle se ferma la série des fondations d'États entreprises par des Teutschs (14); par elle le monde germanique fut achevé ou amené près de son achèvement quant à son édifice extérieur. Depuis ce temps le mouvement ne manqua pas, mais ce mouvement eut lieu dans l'intérieur du monde germanique, tous les changemens servirent à le développer et à le perfectionner, et aucun nouveau peuple ne sortit du germe teutonique. Celui qui regarde comme nécessaire ou concevable une migration des peuples peut la clore à l'an 568. Les peuples asiatiques sans doute ne vinrent pas au repos, parce que de toute antiquité leur vie avait consisté en migrations; les peuples européens au contraire, et en particulier les peuples germaniques, ne montrent plus désormais même l'apparence d'un goût pour les migrations, dont deux siècles auparavant, comme on l'a cru, ils avaient été saisis. Toutes les tempêtes qui menaçaient encore du côté de l'Asie perdirent leur force avant d'atteindre les limites du Teutschland; une seule a éclaté sur les cantons du Teutschland (15). Le Teutschland avait encore, il est vrai, tout aussi peu trouvé ses frontières naturelles vers l'Orient que vers l'Occident, mais il en était arrivé bien près; la balance pouvait même pencher d'un côté : la puissance du monde germanique garantissait l'équilibre. Les peuples slaves avaient acquis de l'espace et de la lumière, et les peuples teutoniques, dispersés à un point contraire à la nature par leur force et leur bonheur, furent réunis d'une telle façon qu'un seul peuple teutsch devint possible. Mais aux Langobards fut réservée la tâche non-seulement d'anéantir à tout jamais les anciens projets de la cour de Constantinople pour la reprise de tout l'empire romain et pour le retour à une vie qui avait perdu son sens et son importance, mais aussi de préparer le sol sur lequel le peuple teutsch pouvait successivement gagner de la vie de l'ancien monde autant qu'il pouvait être nécessaire pour les progrès et le développement de sa propre vie.

NOTES DU LIVRE VI.

CHAPITRE I.

(1) Aucune loi qui eût de la force pour la vie; aucune puissance qui pût se faire valoir d'une manière régulière.

(2) Le prodigieux bouleversement de ce qu'on appelle le moyen âge ne devait donc surprendre personne. Il ne dépendit pas des hommes que les choses fussent meilleures. Ces hommes n'étaient pas d'une faible intelligence; leur volonté n'était pas plus rarement bonne et leurs vues ne furent pas moins pures qu'en d'autres temps, mais entourés et entraînés par une confusion infinie, ils ne purent se rendre maîtres des relations. Combien fallut-il d'efforts pour que la nature réussît à établir ses anciennes lois dans la vie et à former en nations et en états nationaux les masses d'hommes jetées pêle-mêle! Et avant que cette formation ne fût accomplie, une vie sociale civilisée ne pouvait prendre place. Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire du moyen âge, c'est de contempler la lutte du génie avec les ténèbres du temps et l'éternelle providence qui transforme en peuples des multitudes brutes d'hommes et fait passer les peuples d'une profonde obscurité à une lumière éclatante, d'un rude esclavage à une douce liberté, d'une violence sauvage à un ordre légal.

(3) Cependant il est connu que l'empire romain d'Orient n'a pas subsisté en vain durant les mille ans qu'il continua encore, je ne veux pas dire à vivre, mais à pourrir. Il y a plus; sa seule existence a rendu des services de plus d'une nature au génie et à la civilisation. Comparez mon *Histoire générale des peuples et des États*, t. 2 ,p. 121 de la deuxième édition.

(4) Quatre siècles plus tard seulement se lève ici le premier crépuscule de l'histoire. De tout ce qui précède Karl-le-Grand, peu de choses appartiennent à son domaine.

(5) De là cette continuelle affluence qui ne cessa même pas avec l'arrivée des Hongrois, mais qui par l'établissement des Hongrois fut tenue éloignée des limites teutsches. Comparez mon *Histoire générale des peuples et des États* (deuxième partie, p. 356 et suiv.)

(6) Si l'on compare les observations que Tacite a recueillies à la fin du premier siècle sur les peuples teutschs orientaux avec l'apparition postérieure des Goths et de leurs alliés en Dacie et sur la mer Noire, et avec les indications d'Ammien Marcellin, de Jornandès et d'autres écrivains qui parlent de cette époque, ce ne paraît pas être une supposition hasardée que d'admettre que des peuples slaves furent au loin soumis par des peuples teutschs. Et cette soumission fait aussi très-bien comprendre comment la domination teutonique, en partie renversée, en partie ébranlée par l'irruption des Huns, ne put se relever, et comment il put se faire que les peuples soumis devinssent les peuples dominans, et les peuples dominans les peuples soumis. Dans la première force d'une élévation victorieuse, les peuples slaves peuvent donc aussi s'être avancés au delà de leurs anciennes limites, sans y avoir été portés par l'abandon de leur ancienne patrie ou sans avoir été entraînés à de véritables émigrations. L'apparition de peuples slaves sur le sol teutonique n'a donc rien de surprenant; mais leur extension vers le sud, au delà du Danube jusqu'à la mer Adriatique ,est encore moins surprenante. De toute antiquité ils s'étaient étendus jusqu'au Danube. Les Goths avaient dominé sur eux ou s'étaient établis à côté d'eux, comme le prouvent beaucoup de mots slaves que l'on trouve dans la traduction de la Bible par Wulfila. Depuis des siècles, des Slaves s'étaient avancés au delà du Danube comme alliés ou comme sujets des Teutschs; depuis des siècles, des Slaves avaient été, non moins que des Teutschs, établis par les Romains eux-mêmes en Pannonie et en Illyrie. Lorsque l'empire des Huns s'écroula, *Sarmatæ et Cemandri in parte Illyrici ad castrum Martenam sedes sibi datas coluere* (Jornandès, cap 50). Dans la suite, par l'infinie confusion qui régna dans ces contrées, et après que les Teutschs se furent éloignés de celles-ci ou y eurent été anéantis, il ne leur fut pas difficile de renouveler leurs incursions pour leur propre compte, de les augmenter, et ces incursions se font remarquer à partir du temps de Justinien. Beaucoup de choses ont pu se faire depuis ce temps jusqu'à celui de Karl-le-Grand. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre l'idée (bien que Schlözer lui-même l'exprime dans son excellente *Histoire générale du Nord*; voyez l'*Histoire universelle*, tom. 30, p. 209 et suiv.) que de toute antiquité des races slaves furent établies partout, même au sud du Danube. Les Romains, qui pourtant ont dominé pendant cinq siècles dans les contrées du Danube, et qui n'étaient pas sans connaissance de la nationalité des Sarmates, ne donnent aucun témoignage favorable à cette supposition.

(7) Cette inimitié s'est empreinte dans les langues elles-mêmes. Le mot *Sclav* renferme un malheureux souvenir. Du reste ici encore la religion a exercé une influence salutaire et élevé un rempart entre le monde germanique et le monde slave. Comparez mon *Histoire générale des peuples et des États* (partie III, p. 111 et 122).

(8) A savoir la puissance des peuples slaves qui s'approchait d'eux toujours davantage.

(9) Ces cantons chéruskes, autour des montagnes du Hartz, sont, à mon avis, les *Anglii* et WERINI, qui paraissent unis aux Thuringiens ou étaient des Thuringiens : « *Incipit lex Angliorum et Werinorum et Thuringorum.* »—« *Incipit lex Angliorum et Werinorum*, HOC EST *Thuringorum.* » (CANCIANI *Barbar. legg. antiquæ*, t. 3, p. 31.) Ces Anglii et Werini, outre l'analogie du nom, n'ont probablement pas plus de rapport avec les VARINI et les ANGLII de Tacite que les Οὐάρνοι et Ἄγγιλοι que PROCOPE, dans une fable étonnante (*De bello gothico*, IV, cap. 20), place sur le Rhin et dans l'île Βριττία (qu'il faut sans doute distinguer de Βρεττανία). Il faut une forte imagination non-seulement pour placer d'abord vers la rivière de Warnow dans le pays de Mecklenbourg les Warini et les Anglii, sur les demeures desquels Tacite ne donne pas la moindre indication, mais aussi pour jeter ensuite une partie des Anglii sur les côtes du Holstein et du Sleswig, et plus loin au delà en Bretagne, et transplanter une autre partie avec une partie des Warini en Thuringe, tandis que l'on en conduit une troisième partie sur l'Océan et sur le Rhin, de sorte que Οὐάρνοι καὶ Φράγγοι τουτὶ μόνον τοῦ Ῥήνου τὸ ὕδωρ μεταξὺ ἔχουσι. On dit simplement, il est vrai, qu'ils s'établirent. Mais avant tout il aurait fallu indiquer pourtant qu'ils furent en mouvement, et ensuite qu'il y avait des campagnes où pouvait s'établir quiconque en avait envie. Et je ne vois aucun fondement ni pour la migration ni pour la supposition qu'il y eût dans ces contrées des terres dépeuplées. Les Teutschs partagèrent volontiers aussi en Gaule, en Espagne, en Italie, avec ceux qui tombèrent en leur pouvoir, pour obtenir des propriétés; mais à ma connaissance, ils n'ont jamais montré une disposition particulière à abandonner à d'autres leur propriété. Je ne sais pas, il est vrai, d'où est venue l'analogie des noms; mais si, quant aux Werini, il est vraisemblable (voyez livre III) que les Chéruskes dans le Nord veillèrent à leur défense par l'institution de gardes, ils peuvent bien avoir pris aussi dans le Midi de semblables mesures de défense, et les gardes (*wahrer*) du nord du Hartz pouvaient bien au sud de ces montagnes, être appelés *wehrer* ou *wehrner*. Et que serait-ce si le nom d'Anglii était aussi un nom général? que serait-ce, si une seule lettre avait été mal écrite et si on avait mis par exemple *l* pour *r*, par conséquent *Anglii* pour *Angrii*, Angres, *Anger-Bewohner*, habitans de la plaine? Quoiqu'il en soit, la manière d'écrire ce nom est diverse. TACITE a Angliens (*Anglii*, comme PASSOW l'a rétabli avec raison); PTOLOMÉE, Angelles (Ἀγγείλοι); PROCOPE, Anglies (Ἄγγιλοι). WITICHIND (*Annal.* I) fait dériver tout autrement le nom d'*Angli* dans l'île de Bretagne. *Et quia illa insula in angulo quodam maris sita est*, *Angli Saxones usque hodie vocitantur.* Quant à ce qui concerne enfin les GUARNI de CASSIODORE, que l'on prend également pour les WARINI des lois, c'est-à-dire pour les WARINI de Tacite, je me réserve d'exposer ma conjecture plus bas, dans la note 26 du chapitre V de ce livre (CASSIOD., *Variar.*, III, 3).

(10) Les bases de cette opinion se trouvent dans l'histoire des temps postérieurs.

(11) Où est resté le grand peuple même des Semnones, avec ses cent cantons et ses orgueilleuses pensées? (Voyez liv. I, chap. VIII; comparez plus bas le chap. VIII du liv. VIII). Les prétendus Souabes du Nord, appelés par WITICHIND (ap. MEIBOM., p. 634) *Suevi* TRANSALBINI, sont-ils des débris des Semnones, qui jadis, selon TACITE avaient été *vetustissimi nobilissimique Suevorum*, et *se Suevorum caput crediderant*? Comme la confédération des Saxons ne s'étendait vraisemblablement que jusqu'aux Langobards (comparez la note 14), on ne peut être surpris que *aliis legibus quam Saxones utebantur.* WITICHIND fait cependant immigrer (*invaserunt*) les *Suevi Transalbini* lorsque les Saxons étaient partis avec les Langobards pour l'Italie; et GRÉGOIRE DE TOURS (*Hist. Fran.*, V, cap. 25) et PAUL DIACRE (*De gest. Langob.*, II, cap. 6) font transporter (*ponere*) par les rois des Franks dans le pays abandonné après l'émigration de ces Saxons des Souabes (*Suevi*).

(12) Ils furent arrachés à l'ancienne obscurité. La lettre de Théoderich citée dans la note 9 prouve qu'ils étaient dans une autre situation qu'auparavant, et l'histoire des temps postérieurs le fera voir.

(13) Ils durent ici réunir à eux les cantons franks, comme les Saxons, ou ils se mirent en danger.

(14) Pour tous les peuples nommés ici, comparez le dernier chapitre du Ve livre. Mais pour ce qui concerne les Langobards, je conjecture que le véritable peuple se réunit aux Saxons, ou leur dissolution dans la confédération des Saxons, non-seulement d'après les anciennes demeures où ils paraissent dans Tacite; mais en faveur de cette supposition semble aussi témoigner cette circonstance que dans la suite du temps Alboin conduisit avec lui en Italie vingt mille Saxons (PAULUS DIACON., *De gest. Langob.*, II, cap. 6). Comment Alboin serait-il venu à ces Saxons, *amicis suis vetulis*, s'ils n'avaient pas été des Langobards, avec lesquels il avait continué à être en alliance? Comparez le chapitre XII de ce livre.

(15) Il est connu qu'ils prirent le tiers de toutes les terres; peut-être aussi, comme les Burgundes, deux tiers. Les Vandales en Afrique prirent vraisemblablement tout ce qui leur convint.

(16) Ce ne furent probablement pas la mollesse et l'indolence causées par l'air et les jouissances du Midi qui rendirent impossible aux peuples teutoniques le maintien des empires qu'ils avaient fondés. L'histoire de leurs guerres prouve qu'ils n'avaient pas dégénéré : pour la plupart ils ont perdu les pays par des exploits plus grands que ceux qu'ils avaient accomplis pour les conquérir.

(17) La suite de l'histoire fournira, autant qu'elles seront nécessaires, les preuves de ces observations générales.

(18) La cause de cette apparition fut sans aucun doute qu'ils restèrent précisément dans leur patrie. Les peuples ou les armées qui avaient abandonné les anciens sanctuaires de la patrie se convertirent au christianisme, parce qu'ils se réglèrent « sur la nature de Dieu dans le pays. »

(19) La partie méridionale du pays que les Allemanni

avaient possédé en Rhétie et en Helvétie était seule peut-être romaine de mœurs et de langue ; tout le reste était teutsch en réalité. Le pays des Franks fut vraisemblablement tout à fait teutsch jusqu'à la bataille de Soissons.

(20) d'AMMIEN MARCELLIN.

(21) Ces hommes, selon moi, sont les ROMANI BARBARI de la *lex salica* (HEROLD. tit. XVI, § 25). Je sais bien que l'on écrit ordinairement : *Si quis Romanus, barbarus, Salecum Francum expoliaverit*, et que l'on explique ceci : *vel Romanus vel barbarus*. Mais cette ponctuation est arbitraire et l'interprétation ne l'est pas moins. Dans l'autre édition de la loi, à laquelle on a donné le titre de *Lex salica antiquior*, ou *Pactus legis salicæ*, il est dit simplement : *Si quis romanus homo Francum*, etc. Cela est plus simple, sans doute ; mais par cette simplicité ce passage n'est pas étrange, que l'on regarde comme le meilleur cet exemplaire ou l'autre.

(22) La guerre resta toujours une guerre défensive. Dans la nécessité d'assurer la liberté, les Franks s'avancèrent au delà du Rhin. Selon l'ordre social qui existait dans le Teutschland, cette irruption dans l'empire ne put être faite que par des corps de compagnons. Mais si les cantons étaient restés indifférens à la formation de ces corps, comment auraient-ils pu être certains de la continuation de la lutte, comme du succès ?

(23) Du reste il ne se trouve pas le moindre indice que les relations du corps de compagnons se soient changées sous ce rapport. Le contraire est plutôt prouvé par des témoignages exprès, aussi bien que par tout le développement de la vie.

(24) Cette remarque n'est pas sans importance pour la suite de l'histoire. Mais son exactitude sera certainement accordée par quiconque se rappelle que des Franks avaient déjà été en possession des pays septentrionaux de la Gaule plusieurs générations avant Chlodwig.

CHAPITRE II.

(1) Comparez le livre IV.

(2) Surnommé ὁ Μαλέλλος.

(3) *De rebus get.*, cap. 52.

(4) *De regnor. succ.* (MURATOR., I, p 239): *Theodericus Triarii filius, cognomento Strabo, rex Gothorum.* Ce même surnom lui est donné par l'*Historia Miscella* (lib. XV). Je l'ai appelé dans la suite Théoderich Strabo, seulement pour le distinguer le plus brièvement possible de Théoderich l'Ostrogoth.

(5) *De rebus get.* (*l. c.*): *Vident Theodericum, Triarii filium, et hunc genere gothico, alia tamen stirpe, non amala procreatum, omnino florentem cum suis.*

(6) Comparez livre V, chap. X, où il est question de l'excursion d'Alarich. Les Myso-Goths et les Goths mineurs (*Gothi minores*) ne sont pas distincts, selon moi. Si donc il est dit dans le passage cité que ces Goths continuèrent encore à subsister un ou deux siècles dans l'obscurité, ces mots doivent recevoir une petite modification en ce que maintenant encore quelque lumière paraît se répandre sur eux, bien qu'elle soit douteuse. Du reste comparez le chap. V du livre V, et la note 4 du chap. X du livre V.

(7) *De rebus get.* (cap. 51) : *Populus immensus, cum suo pontifice, ipsoque primate Wulfila, qui eis dicitur et litteris instituisse.* Chap. VIII du livre IV, et note 26 du chap. X du liv. IV.

(8) C'est ce que disent JORNANDÈS et l'*Anonyme* de VALOIS. Dans l'*Historia Miscella* la *concubina* est appelée ARILERVA ; et on trouve encore d'autres altérations.

(9) Ce Walemir ou Walamir, Βαλάμηρος, est donné pour père à Théoderich par MALCHUS, par MARCELLIN (*in Chronic.*, p. 45) et par l'*Anonyme* de VALOIS. On peut croire que Jornandès mérite plus de foi.

(10) Le premier fait, que Théoderich avait beaucoup appris dans un séjour de dix ans à Constantinople, où, *quia puerulus elegans erat, meruit gratiam imperialem*, semble pouvoir être déduit de la nature des choses humaines, lors même que cela ne serait pas dit par ENNODIUS (*Panegyr.*, cap. 3) : *Educavit te in gremio civilitatis Græcia, præsaga venturi, quem ita ingressum vitæ limen erudivit, ut...*; et par THÉOPHANE (*Chronograph.* p. 212); pour le second fait, que la corruption des Grecs passa devant lui, témoigne toute sa vie. La petite anecdote qu'il ne sut pas écrire, mais qu'il faisait sa signature en suivant les traits percés dans une plaque d'or, n'est pas croyable, et les paroles que PROCOPE (*De bello goth.* I, 2) met dans la bouche des Goths irrités : περὶ γραμμάτων οὐδὲ ὅσον ἀκοὴν ἔχων, ne peuvent prouver beaucoup.

(11) Livre IV, chap. V.

(12) JORNANDÈS (*De reb. get.*, cap. 55) dit seulement : *Theodericum filium suum, quem Constantinopolim obsidem dederat ; a Leone imperatore remissum cum magnis muneribus gratanter excepit* (Theodemir). Mais Léon avait sans doute fondé d'autres vues sur ce jeune homme.

(13) Id., *ibid.* (cap. 50). Voyez le passage dans la note 6 du Ier chapitre. Il n'est pas besoin de discuter sur le *castrum Martena*. Comme *Singidunum*, Belgrade, était située dans le pays que possédaient ces Sarmates, il ne peut du moins y avoir de doute sur la contrée.

(14) Id., *ibid.* (cap. 55) : *adscitis satellitibus patris, ex populo amatores sibi clientesque consociavit, pene sex millia viros.* Certainement donc un corps de compagnons.

(15) *Emenso Danubio.* Par conséquent le siége principal des Ostrogoths était sur la rive gauche du Danube. Car il faut bien admettre que Théoderich revint où était le siége réel de son père. Et le *populus ex quo* Théoderich rassembla les six mille hommes vivait encore dans la Dacie occidentale, du moins le pays entre la Théiss et le Danube lui était resté, et vraisemblablement aussi des terres à l'est de la Théiss. Comparez le chapitre V du livre V.

(16) *Non Romanis reddidit, sed suæ subdidit ditioni.* Ces paroles semblent indiquer que l'entrepri

de Théoderich n'était pas restée étrangère aux Romains.

(17) Chapitre IV du livre V.

(18) Jornandès (*De reb. get.*, cap. 56) : *filioque suo Theoderico consociatus adstat.*

(19) *Loca quæ romanus ductor Gothis tradidit*, sont appelés par Jornandès *Ceropellas*, *Europam*, *Medianam*, *Petinam*, *Bereum*, *et alia quæ Sium vocantur.* Il n'est pas douteux qu'avec les instrumens habituels de torture on pourrait étirer facilement et disloquer la plupart de ces noms au point qu'ils paraîtraient désigner des villes connues. Ce n'est qu'avec *Ceropellas* et *Sium* que toute tentative échouerait. Mais si Jornandès est si peu familiarisé avec un pays situé si près de lui, et s'il montre si clairement son ignorance pour les événemens de cette époque plus rapprochée, comment est-il possible de croire que ses données antérieures sur des pays et des peuples qui étaient bien éloignés dans l'espace et le temps aient une valeur historique.

(20) *Vocatis Gothis, Theodericum filium regni sui* designat *heredem, et ipse mox rebus humanis excessit.* Dans le chapitre suivant (57) il est dit : *Theodericum vero genti suæ regem audiens* ordinatum *imperator Zeno.* Si l'on compare ces paroles avec la lettre dans laquelle le successeur de Théoderich, son petit-fils Athalarich (in Cassiodor., *Variar.*, VIII, 5), annonce *universis Gothis per Italiam constitutis* la mort de son grand-père, et pour parler notre langage, son propre avénement au trône, il en résulte que chez les Goths, conformément aux usages et à leur origine, la couronne était sans doute héréditaire, mais que la *regalis prosapies Amalorum* n'avait nullement un droit sur elle. *Nos* (est-il dit) *heredes regni, Deo sibi imperante substituit* (avus noster), *ut successione sanguinis sui beneficia, vobis a se collata, faceret esse perpetua... Cujus ordinationi adhuc eo superstite in regia civitate ita sacramenti interpositione cunctorum vota sociata sunt, ut unum crederes promittere, quod generalitas videbatur optare. Hoc vos sequentes exemplum, pari devotione peragite*, etc. L'événement raconté plus loin d'après Malchus, que les Goths refusèrent l'obéissance à Théoderich, explique la relation.

(21) *De rebus get.* (cap. 57).

(22) Valois et d'autres ont déjà remarqué que ces fragmens doivent être placés dans un ordre différent de celui où ils se trouvent. Mais on n'avance à rien en plaçant en tête le fragment qui se trouve le dernier dans le *Corpus Byzantinæ Historiæ*; tout plutôt est pêle-mêle dans les deux parties, comme si les feuilles sur lesquelles se trouvaient ces extraits avaient été mêlées au hasard. Le récit qui suit montrera comment il est possible de les disposer. Cependant je ne contesterai à personne le droit de donner une autre place à tel ou tel détail. J'ai moi-même éprouvé beaucoup de doute en plusieurs endroits. A cause du défaut de toute fixation de temps, une différence d'opinions est d'autant plus possible que plusieurs détails peuvent avoir été intercalés pour obtenir une connexion dont le besoin se faisait sentir.

Il me semble que l'on pourrait en décider la plus grande partie, mais cela nous conduirait trop loin ici.

(23) *Histor. Byzant.* (I, p. 92 ou 63). Ἀρκαδιούπολις ne m'est pas autrement connue.

(24) Τῶν ἀμφὶ βασιλέα, par conséquent les gardes, αἵπερ εἰσὶ μέγισται εἰς τὴν ἑτέραν γῆν.

(25) Cela semble être renfermé dans ces mots : καὶ μηδένας ἐξ αὐτῶν ἀποστῆναι θέλοντας τὸν βασιλέα δέχεσθαι ; bien qu'il soit dit précédemment : αὐτὸν (τὸν βασιλέα) δὲ τῶν Γότθων αὐτοκράτορα εἶναι. C'était et cela resta une relation douteuse.

(26) Il y a ici συμμαχεῖν. Mais dans un autre passage (p. 93 ou 64) paraissent πρέσβεις τῶν ὑποσπόνδων Γότθων οὓς δὴ καὶ φοιδεράτους οἱ Ῥωμαῖοι καλοῦσιν. L'ancien nom avait donc été rétabli, ou peut-être s'était-il toujours maintenu.

(27) ὁ Βαλάμηρος. Celui-ci, selon Malchus, avait, outre Θευδέριχος, encore un autre fils, Θευδιμοῦνδος.

(28) L'*Anonyme* de Valois dit expressément : *Basiliscus imperavit anno* II.

(29) Id. *Perhibent de eo, quia patellas in genucula non habuisset, sed mobiles fuissent, ut etiam cursu velocissimo ultra modum hominum haberetur.* Hélas ! car, selon Tacite, *velocitas juxta formidinem est.*

(30) *Histor. Byzant.* (I, p. 79 ou 53). Il me semble que Pagi place avec raison cette ambassade sitôt. Si cela est exact, ces paroles des ambassadeurs ὅτι εἰ ὁ βασιλεὺς φίλον ἐποιήσατο, etc., ne peuvent être comprises que dans ce sens. C'est encore l'ancienne manière romaine. *Amicus a senatu appellatus es.* Les ἀξίαι λαμπρόταται sont, comme la suite le montre, le patriciat et la dignité de général.

(31) C'est ainsi que Malchus décrit la situation de Pentalla. Il attribue aussi à l'empereur l'intention dont il est fait mention de suite.

(32) Théoderich, fils de Triarius, ne pouvait oublier d'abord ce que Léon lui avait promis (*Hist. Byz.*, I, p. 96 ou 65). Dans la suite il réclama τὰς ἀξίας, εἰς ἃς ἤδη προσῆκτο ὑπὸ τοῦ Βασιλίσκου.

(33) B. Ennodii *Panegyricus clem. regi Theoderico dictus* (in *Operibus*, ed. Schottus, Tornaci, 1609, p. 393 ; et dans Sirmondi *Oper.*, t. 1). Il est dit ici : *In ipsis congressionis tuæ foribus cessit invasor* (à savoir Basiliscus), *cum profugo* (Zénon) *per te sceptra redderentur de salute dubitanti. — Per te, inclyte domine, laus respicit donati diadematis et defensi.* Même : *Jam tunc in jus tuum se palatia ipsa contulerant ; nemo credidit non te posse ad quem voluisses transferre quod reddideras.* Mais l'*Anonyme de* Valois dit : *Zeno — misit ad civitatem Novam, in qua erat Theodericus dux Gothorum, filius Walameris, et eum invitavit in solatium sibi adversus Basiliscum.*

(34) C'était bien le moins ! Et non-seulement Jornandès a les expressions déjà citées plus haut : *sibi eum filium adoptavit*, mais Malchus aussi, comme on le verra plus tard, fait appeler Théoderich par Théoderich Strabo φίλος αὐτῶν (des Romains) καὶ υἱός. (*Hist. Byz.*, I, p. 90 ou 61).

(35) *Histor. Byzant.* (I, p. 94 ou 63) : ἐν τῷ ἑξῆς ἔτει.

(36) Les ambassadeurs, dans Malchus, n'avancent pas ces prétentions; mais elles résultent, la première de la réponse du sénat, l'autre du discours de l'empereur aux soldats.

(37) Malchus nomme le médecin Anthimus.

(38) *Hist. Byz.* (I, p. 86 ou 58). Les troubles furent excités par Marcien et par quelques autres.

(39) Ibid. (p. 88 ou 59).

(40) Ibid. (p. 89 ou 60). Il est dit, sans aucun doute inexactement : Θευδέριχον ἔδοξε κινήσαντα τὴν αὐτοῦ δύναμιν ἐν Μαρκιανοῦ πόλει τὴν πᾶσαν ἱδρυμένην. Comment Théoderich serait-il venu à Marcianopolis?

(41) Ceci n'est pas raconté par Malchus; mais lorsque Théoderich, dans la négociation avec Adamantius (*Hist. Byz.*, p. 83 ou 56), exprima ses griefs contre les Romains, il cita aussi cette fourberie; et Malchus dit de ces griefs : ἦν γὰρ οἶμαι ἀληθῆ.

(42) καὶ γένους οὐ χείρονος. Il ne paraît donc pas que les Goths aient eu de la race des Amales une aussi haute opinion que les modernes le croient; et l'explication donnée au livre IV, chap. V, au sujet des *semi-dei*, pourrait bien donner la chose de la manière la plus exacte.

(43) Les choses n'allèrent pas beaucoup mieux pour cet *ansis, id est semi-deus* que s'il avait été *purus homo.*

(44) Ceci résulte en partie des reproches que l'empereur Zénon fit aux ambassadeurs de Théoderich (*Hist. Byz.*, I, p. 96 ou 65), en partie des observations qu'Adamantius opposa aux griefs de Théoderich. Voy. la note 41.

(45) Καὶ γάμον αὐτῷ δώσειν τῆς Ὀλυβρίου παιδὸς, ἢ ἄλλης τῶν ἐνδόξων γυναικῶν ἐν τῇ πόλει. Cet Olybrius est bien l'empereur d'Occident.

(46) *Hist. Byz.* (I, p. 91 ou 61).

(47) Ib. (p. 96 et 97 ou 65).

(48) Malchus n'a pas cette indication, mais Jornandès (*De regn. successione*); Marcellin aussi, et d'autres.

(49) *Hist. Byz.* (I, p. 80 ou 54). Auprès d'Epidamnus Théoderich sut gagner Sidimunt, un Goth, qui jugea plus convenable βάρβαρος βαρβάρῳ συνοικεῖν, ἢ Ῥωμαίοις. La petite histoire n'est pas sans enseignement au sujet de l'état de l'empire.

(50) Voyez l'histoire de la négociation entre Théoderich et Adamantius, dont il a été fait mention ci-dessus.

(51) Ceci arriva encore, selon Marcellin, en l'an 487. Du reste les indications de ce chroniqueur, d'Evagrius (*in Hist. eccles.*) et de Théophane (*in Chronog.*), sont trop insignifiantes pour qu'elles puissent avoir pour nous un intérêt ultérieur.

CHAPITRE III.

(1) Jornandès (*De reb. get.*, cap. 57).

(2) *Historia Miscella* (Murator., I, p. 99).

(3) *Hortantur, ut si suis sibique consulere velit, citius redeat, quatenus ne cuncta gens pessundetur, novas ad habitandum terras exquirant.*

(4) *Italiam ei* per pragmaticum *tribuens, sacri etiam velaminis dono confirmavit.*

(5) Du moins cela paraît ainsi d'après quelques expressions de Procope et d'autres.

(6) L'observation citée se trouve dans l'*Anonyme de Valois.* Le passage est sans doute un peu singulier : il est question de Théoderich. *Facta pace cum Anastasio imperatore per Festum* (un *Faustus Niger* figure précédemment) *de præsumptione regni, et* (peut être *ei, Theoderico*) *omnia ornamenta palatii,* quæ Odoachar Constantinopolim transmiserat, *remittit,* assurément *Anastasius.* Le récit au contraire se trouve dans Malchus. Les expressions (*Histor. Byzant.*, I, p. 93 ou 63) sont : ὅτι ὁ Αὔγουστος ὁ τοῦ Ὀρέστου υἱὸς, ἀκούσας Ζήνωνα πάλιν τὴν βασιλείαν ἀνακτήσασθαι τῆς ἕω, τὸν Βασιλίσκον ἐλάσαντα, ἠνάγκασε τὴν βουλὴν ἀποστεῖλαι πρεσβείαν, etc. Le comte du Buat (*Histoire ancienne,* t. 8, p. 261 et suiv.) et d'autres après lui ont fait valoir ce passage pour prouver qu'Odovaker conserva encore trois ans, jusqu'en 479, le gouvernement de l'Italie au nom de l'empereur Augustule. Mais il me semble que ce passage peut tout aussi peu prouver pour cette opinion que les paroles de Procope (*De bello goth.*, c. 1; *Hist. Byz.*, II, p. 2, Venet.) : Ὀδόακρος — τὴν τυραννίδα ἐς ἔτη ἐκρατύνετο δέκα, ou la prédiction de saint Severin, qu'Eugippius (cap. 32) reproduit : *Odogabar inter tredecim et quatuordecim annos, videlicet integros, regnabit;* car, en ce qui concerne les deux derniers passages, on ne peut pas encore admettre que Procope soit exact parce qu'il donne un nombre précis, et que la prédiction, qui se trouve du reste en contradiction avec Procope, peut très-bien s'accorder avec la pensée qu'Odovaker prit la souveraineté de l'Italie aussitôt après la défaite d'Oreste, en 476. Il faut compter jusqu'à l'arrivée de Théoderich en Italie, l'an 489. Mais le passage de Malchus est évidemment inexact. Les expressions : ὁ Αὔγουστος ὁ τοῦ Ὀρέστου υἱὸς, qui vraisemblablement appartenaient à un autre fragment, ont été mises dans un rapport qui ne leur convenait point par méprise et parce qu'on n'avait pas trouvé ce fragment. De quelque manière que Malchus ait écrit, il est impossible qu'il ait employé, en parlant d'Augustule, l'expression ἠνάγκασε pour amener le sénat à l'idée et à la prière qu'il présenta à l'empereur. Car si Augustule était encore empereur et si Odovaker n'agissait qu'au nom de l'empereur, on ne peut certes penser que lui, l'empereur Augustule, ait fait solliciter l'empereur Zénon de donner à l'un de ses serviteurs une dignité qu'il pouvait lui donner lui-même. On ne peut penser qu'Augustule ait demandé au sénat de dire que l'Occident n'avait pas besoin d'un empereur particulier, et que Zénon était seul empereur. Si au contraire Augustule n'était plus empereur, mais s'il vivait comme simple particulier dans les anciens domaines de Lucullus en Campanie, il ne pouvait être question d'une contrainte

imposée au sénat. Dans la réponse de Zénon, il n'est aussi fait aucune mention d'Augustule, mais il n'est parlé que de Népos. Je crois en conséquence que le sujet du verbe ἠνάγκασε ne peut être personne autre qu'Odovaker lui-même, et en admettant ceci, tout se comprend et se conçoit.

(7) Malchus (*l. c.*) : καὶ βασίλειον γράμμα περὶ ὧν ἠβούλετο πέμπων τῷ Ὀδοάχῳ, πατρίκιον ἐν τούτῳ τῷ γράμματι ἐπωνόμασε.

(8) *Histor. Byzant.* (I, p. 84 ou 57).

(9) C'est la seule manière dont je puisse concilier deux passages de Marcellin et de Cassiodore. Le premier en effet dit (p. 45) : *Basilio solo consule* (l'an 480) *Nepos, quem dudum Orestes imperio abdicaverat, Viatoris et Ovidæ comitum suorum, insidiis, haud longe a Salonis sua in villa occisus est.* Mais l'autre dit : *Hoc* (*Placidio*, l'an 481) *consule Odovacer in Dalmatiis Odivam vincit et perimit.* Odovaker ne sera certes pas allé dans ce pays pour tirer vengeance du meurtre de l'homme qu'il avait redouté pendant cinq ans et qui l'avait considéré comme son ennemi!

(10) Malheureusement cet homme, Ennodius, ne sait rien dire d'une manière assez simple pour que l'on puisse le comprendre sans avoir à craindre de l'avoir mal compris. Mais l'expression (*in Vita Epiphanii*) : *Odovacrem ad regnandi ambitum extollit* (le diable lui-même, *clandestinus supplantator*), semble renfermer un reproche de cette nature. *In Panegyrico* au contraire Ennodius appelle Odovaker *dominus*, mais par ironie : *pauper dominus*. Il parle d'une aula, mais encore par ironie : *aulæ angustia*. — *Quem* (au lieu de *quoniam*) *meminisse originis suæ admonebat honor alienus.*

(11) Si ce n'est peut-être Ennodius. Il dit (*in Panegyr.*, p. 400) : *Tunc aulæ angustia in arctum res privatas agitabat. — Metuebat parentes exercitus. — Suspecta enim est obedientia, quæ famulatur indignis.* Et ces expressions paraissent très-bien s'accorder avec l'opinion que nous avons exprimée.

(12) Si ce n'est peut-être Eugippius (*in Vita S. Severini*, cap. 45). Friedrich, frère du roi des Rugiens, Fava, *pauper et impius, barbara cupiditate semper immanior*, pilla de fond en comble, sans tenir compte des avertissemens de saint Severin, le monastère de celui-ci, *parietes tantum, quos Danubio non potuit transferre, dimisit.* Bientôt après suivit l'*ultio denunciata.* Son neveu Friedrich lui enleva *prædam et vitam.* Quapropter *rex Otoachar Rugis intulit bellum.*

(13) *De gestis Langob.* (I, cap. 19) : *His temporibus inter Odoachar, qui in Italia per aliquot jam annos regnabat, et Feletheum, qui et Feva dictus est, Rugorum regem, magnarum inimicitiarum fomes exarsit.* Cependant le tort paraît avoir été du côté des *Rugi*, car saint Severin *Feletheum ejusque conjugem, cujus vocabulum Gisa,* ut ab iniquitate *quiescerent, verbis cœlestibus monuit. Quibus pia verba spernentibus*, etc.

(14) Eugippius dit (cap. 32) qu'*Odobagar rex* avait envoyé à saint Severin *familiares litteras, si qua* speranda *duceret*, et il parle de quelques services que le roi rendit au saint homme. Severin prédit dans cette occasion qu'Odobagar regnera de treize à quatorze ans. D'autre part (cap. 31) : *Feletheus Rugorum rex, qui et Fava*, et (cap. 40) *uxor ejus crudelissima nomine Gisa* (comparez la note précédente) ne sont pas bien recommandés. Bien que *Feletheus* eût épargné, à la prière de Severin, la ville de Lorch, *Lauriacum*, et qu'alors il eût été *rex optimus*, le saint homme les apostrophe dans la suite si durement que *Gisa* effrayée demande : *cur nos sic accipis, serve Dei?* Severin se radoucit; mais entre autres choses, ce qui suit figure dans son récit : *Etenim omnes cum suis facultatibus de his oppidis emigrantes, ad* romanam provinciam *pervenient.*

(15) Paulus Diaconus (*l. c.*). Félétheus perdit la vie comme Paul le dit, ou il fut emmené captif avec sa femme, comme d'autres l'affirment, nommément Eugippius.

(16) *In Paneg.* (*l. c.*) : *Dum perduelles animos in propinquorum tuorum necem romana prosperitas invitavit.* La parenté des princes, qui est si souvent mise en avant, ne semble être qu'une formule d'étiquette, peut-être comme les rois et les princes des temps modernes s'appellent entre eux frères et cousins. Seulement alors l'inimitié réelle entre les princes suspendit toute parenté, pour le temps de la guerre s'entend.

(17) *In Paneg.* (*l. c.*) : *Nota est felicis inter vos causa discordiæ, dum*, etc. Voyez la note précédente. *Generata est ab* invalidis (les Rugiens sans doute) *causa certandi.*

(18) Ainsi le raconte Eugippius (cap. 45).

(19) Voyez la note 51 du chapitre II. Selon Marcellin ce fut l'an 486-487, *Boethio consule*, que Théoderich, *Zenonis Augusti beneficiis nunquam satiatus*, s'avança en ennemi jusque *ad regiam civitatem* et ravagea par le fer et le feu les environs de Constantinople. Comparez Procope (*l. c.*).

(20) Procope (*l. c.*) : Ζήνων δὲ βασιλεὺς, τὰ παρόντα εὖ τίθεσθαι ἐπιστάμενος, Θευδερίχῳ παρῄνει ἐς Ἰταλίαν πορεύεσθαι, καὶ Ὀδοάκρῳ ἐς χεῖρας ἰόντι τὴν ἑσπερίαν ἐπικράτησιν αὐτῷ τε καὶ Γότθοις πορίζεσθαι. Ἄμεινον γάρ οἱ εἶναι κ. τ. λ.

(21) Pour les Langobards, Paul Diacre (*l. c.*). Pour Sirmich, les passages cités, d'après lesquels Théoderich passa par Sirmich, comparés avec Procope (*De bello goth.*, I, cap. 11). Ennodius (*in Paneg.*, p. 410) est encore plus clair : *Sirmiensium civitas postea per regentium neglectum in Gepidarum jura concessit.* Mais si l'on peut admettre chez cet homme quelque ordre chronologique, Sirmich, *olim limes Italiæ*, n'aurait dû tomber entre les mains des Gépides que lorsque Théoderich était depuis longtemps en Italie. On a raconté précédemment que cette ville, après la mort d'Attila, était venue au pouvoir des Goths.

(22) Cela est dans la nature des choses. Quelques indications postérieures dans l'histoire témoignent aussi pour cette supposition.

(23) Comme Artemidore, parent de Zénon, auquel Théoderich confia *urbanæ præfecturæ fasces*, et qu'il fit recommander au sénat romain par Cassiodore (*Variar.*, I, 43). *Nobis maluit inhærere. Nostram*

elegit subire fortunam. Cassiodore donne en cette occasion une bonne leçon aux Romains : *Non est majus meritum, quam gratiam invenisse regnantium.* Et elle est bien fondée cette leçon : *Nam quibus fas est, de cunctis optimos quærere, videntur semper meritos eligere.*

(24) *In Paneg.* (p. 400) : *Innumeros diffusa per populos gens una contrahitur : migrante tecum ad Ausoniam mundo.* Et plus loin : *Sumpta sunt plaustra vice tectorum in domos instabiles confluxerunt omnia servitura necessitati..., oneratæ fetibus matres,* rel. Procope de même : παῖδάς τε καὶ γυναῖκας ἐν ταῖς ἁμάξαις ἐνθέμενοι· καὶ τὰ ἔπιπλα ὅσα φέρειν οἷοί τε ἦσαν. Ces données précises peuvent fortifier peut-être les suppositions précédentes, qu'il n'y avait ni femmes ni enfans dans les expéditions des Teutschs, parce qu'il n'en est pas fait mention.

(25) Procope le fait venir d'abord sur le golfe Adriatique, et ensuite, comme il ne trouva pas de navires pour le passage, à travers le pays des Tauiantiens. Théoderich aurait donc entrepris aventureusement son œuvre ; sans précaution et sans préparatifs. Et qui pourrait supposer cela ! D'après Eugippius et Marcellin, il est à supposer que Novæ, dans la Mésie supérieure, fut le lieu de rassemblement de ses troupes, et la marche par Sirmium semble parler pour cette conjecture.

(26) Les *Vulgani* de la *Miscella* et les *Bulgares* d'Ennodius sont peut-être des Sarmates. Le dernier cependant fait aussi une mention expresse des Sarmates.

(27) Ennodius (p. 401) donne une description pompeuse d'une bataille avec les Gépides sur le fleuve *Ulca* (*Ulca fluvius est tutela Gepidarum*), que personne ne connait. Le combat fut rude ; mais *te orbis domina ad status sui reparationem Roma poscebat.* Théoderich adressa un discours brûlant aux siens, qui souffraient de la faim et de dénûment. Et maintenant en avant. *Ut torrens sata, ut leo armenta, vastasti; nec concurrens quisquam substitit, nec evadere potuit insequentem.*

(28) C'est ce que Procope dit deux fois, à propos d'événemens postérieurs (*De bello goth.*, II, cap 14, et III, cap. 2).

(29) *In Paneg.* (p. 402) : *Tibi cumrectore meo, Odovacar, occurro, qui universas contra eum nationes quasi orbis concussor exciveras. Tot reges tecum ad bella convenerant, quot sustinere generalitas milites vix valeret.* Mais j'avoue que je ne comprends pas bien les derniers mots.

(30) Sans doute on pouvait, à propos des *peuples*, penser aux Hérules, aux Scires, aux Turcilinges, avec lesquels Odovaker était venu en Italie. Mais on ne peut cependant supposer qu'à côté d'Odovaker il y avait encore des rois en Italie, que l'on attache une grande ou une petite idée au mot tot. Il était rex gentium. La présence d'autres troupes auxiliaires teutsches, de Burgundes, d'Allemanni, de Franks, de Thuringiens, etc., ne peut non plus être supposée. Leur position ne le permet pas ; Odovaker aussi n'eut pas le temps de conclure des alliances avec ces peuples et de faire venir leurs secours. Mais il ne peut naturellement être question de guerriers isolés qui suivirent aventureusement la fortune.

(31) *Hist. Miscel.* : *et cum grandi* suorum *exercitu, totisque Odoacer Italiæ viribus occurrit.*

(32) Jornandes (cap. 57) : *Ad pontem Sontium nuncupatum.* La *Miscella* est plus précise : *juxta Sontium flumen, quod non longe ab Aquileia labitur.*

(33) Ennodius parle du camp fortifié d'Odovaker : *Non te castra longo munita tempore, non fluminis profunda tenuerunt.* Quant à ce qui concerne la bataille, Jornandès ne la connait pas. Selon lui, Théoderich resta quelque temps campé en ce lieu. *Odoacer armatum contra eum direxit exercitum. Quem ille ad campos Veronenses occurrens, magna strage delevit.* La *Miscella* au contraire s'exprime d'une manière formelle : *Quem Theodericus alacriter excipiens, magno superatum prælio, postremo in fugam convertit*, sur l'Isonzo. Les expressions de Cassiodore (*Variar.*, I, 18) semblent aussi supposer une bataille. D'après Ennodius on pourrait croire que l'action ne fut pas chaude.

(34) *Deprehensum est varias esse mentes coacervatæ multitudinis, nec spem victoriæ de numero.*

(35) Ennodius (*l. c.*). La *feminea sollicitudo* des *sancta mater et venerabilis soror* balançait *inter spem et metum.* Théoderich leur tint un discours encourageant. *Sed dum indulsisti affatibus, inimica legiones tuæ premebantur instantia.* Mais Théoderich inspira du courage aux siens : *et hoc credo provisione cælicolum, ne deberetur multitudini, quod vicisti.*

(36) L'*Hist. Miscella* fait prendre à Odovaker la fuite vers Rome. Rome lui ferma ses portes ; Odovaker, pour cette raison, dévasta la campagne par le fer et le feu. Puis, *inde quoque egrediens Ravennam ingressus est.* On ne peut toutefois nullement croire qu'Odovaker se soit aussitôt dirigé sur Rome ; et on ne peut concevoir comment une fois arrivé devant Rome, il put revenir sans obstacle à Ravenne. Aucun autre auteur ne parle de cette course. Ennodius lui-même, auquel pourtant elle eût pu fournir le sujet de quelques déclamations, ne la connait pas. Jornandès dit qu'après la bataille de Vérone *transacto Pado amne ad Ravennam regiam urbem castra componit* (Theodericus). *Quod cernens Odovacer intus se in urbe* (évidemment Ravenne) *communivit.* Peut-être l'expression in urbe est-elle la source du malentendu. Mais l'*Anonyme de* Valois est tout à fait contraire à cette assertion, si toutefois sa précision même ne doit pas être un motif de méfiance. Après la bataille sur l'Isonzo, *Odoacer abiit in Veronam et fixit fossatum in campo minore Veronense* V *Kalendas octobris* (an. 489). Puis la nouvelle bataille ; *tamen superatus Odoachar fugit Ravennam pridie Kalendas octobris.*

(37) *Tufa, Tuffa*, est appelé par l'*Anonyme de* Valois *magister militum, quem ordinaverat Odoachar cum optimatibus suis.*

(38) C'est ainsi que la chose me semble le plus naturelle. Il n'est pas nécessaire de présenter comme un lâche sans honneur le général qui trahit celui au service duquel il était, et il est moins nécessaire encore

d'admettre un plan profond de trahison. Les rapports où les généraux de ce temps se trouvaient avec les armées rend l'un et l'autre impossible. Tufa et son armée étaient bien plutôt, à qu'il ce parait, dévoués avec fidélité au roi Odovaker. Mais le malheur qui fondit sur Odovaker et mit tout en confusion, les décida à accepter les conditions que Théoderich leur fit peut-être offrir; mais leurs dispositions ne changèrent pas, et de nouvelles relations les firent rentrer dans l'ancienne route. Du reste ENNODIUS (*in Paneg.*) a une expression que je ne conçois pas : *Ecce iterum ad deditionem* SIBI COGNITAM *hostium leto debita pars cucurrit.* Ces paroles se rapportent évidemment à Tufa et à l'armée qui passa avec lui du côté de Théoderich : *Tradiderunt se illi maxima pars exercitus Odoacris, nec non et Tufa*, dit l'*Anonyme de* VALOIS. Mais que veut dire cet ITERUM? que veut dire ce *currere ad deditionem* SIBI COGNITAM ? Tufa aurait-il déjà servi les empereurs et serait-il aussi passé du côté d'Odovaker? Ce serait peut-être une preuve de plus qu'Odovaker n'avait pas servi les empereurs.

(39) *L'Hist. Miscella* indique à peine cette marche. L'*Anonyme de* VALOIS est plus complet. ENNODIUS aussi, *in Vita S.Epiphanii* p. 360 (*in* SIRMONDI *Operib.* t. 1, p. 1672); le dernier appelle *Tuffa — homo in perfugarum infamia,notitia veteri pollutus*,et le fait passer *cum ingente multitudine desperatis partibus.*

(40) *Anonym.* VALES. : *Odoachar rex exiit de Cremona et ambulavit Mediolanum.* Voyez aussi ENNODII *Dictiones* I.

(41) ENNODIUS : *Fridericus, postquam fidem læsit, hostes tuos interitu comitatus est.*

(42) Cela n'est dit par personne, mais la marche des événemens le montre. Les expressions d'ENNODIUS (*in Paneg.*, p. 407), sont aussi générales : *Libuit iis rursus tendenti inermem dexteram Odoacri regna polliceri.*

(43) L'*Hist. Miscella* appelle le roi des Burgundes, *Burgundionum, Gundobatius, Gundobadus.* Comparez ENNODIUS (*in Vita Epiphanii*, p. 406).

(44) *Mandata est per regiones disjunctissimas nex votiva.* Cet homme ne peut rien dire d'une manière intelligible.

(45) *Hist. Misc.* : *ea res Theodericum in tantum perterruit ut se suumque exercitum apud Ticinensem urbem muniret.*— ENNODIUS (*in Vita S. Epiphanii*) : *Theodericus continuo omnem illam, quam totus Oriens vix sustinuit, contraxit manum, atque ad Ticinensis civitatis angustiam contulit.*

(46) ENNODIUS, *in Vita S. Epiphanii.*

(47) MURATORI a déjà remarqué que dans CASSIODORE (*in Chron.*), au lieu de *ad Ducam fluvium*, il faut lire *ad Adduam fluvium*, et cela ne souffre aucun doute, comme le prouvent d'autres données.

(48) L'*Anonyme de* VALOIS fait seul mention des Wisigoths. *Tunc* (lorsqu'Odovaker se fut avancé jusqu'à Milan) *venerunt Wisigothæ in adjutorium Theoderici.* Il n'est pas vraisemblable qu'ils soient venus en Italie; et on peut d'autant moins le croire que leurs voisins, les Burgundes, étaient sous les armes et avaient occupé la Ligurie. La circonstance que l'*Anonyme*, après les paroles citées, continue aussitôt : *et facta est pugna super fluvium Adduam*, ne peut rien prouver. On ne peut chercher aucune connexion dans ces misérables fragmens.

(49) L'*Historia Miscella* dit du roi *Gundobatius* : *cuncta quæ reperire poterat pro voluntate diripiens infinitam secum ad Gallias captivorum multitudinem adduxit.* — ENNODIUS (*in Paneg.*) : *Taceo,* UBI *tibi injuncta est pax diuturna, Burgundio*, est très-équivoque. Si Théoderich avait forcé les Burgundes à la paix, l'orateur n'aurait pas manqué de célébrer ce succès. Théoderich aurait fait aussi, sans aucun doute, une paix meilleure. Avant tout il se serait fait rendre les prisonniers; et pourtant il ne les fit racheter que plus tard, selon le même ENNODIUS (*in Vita S. Epiphanii*, p. 365), par saint Épiphane, au prix d'une grande somme d'argent. Tout ceci rend vraisemblable que les Burgundes furent réduits à la paix, non par Théoderich, mais par les Wisigoths.

(50) Selon CASSIODORE (*in Chron.*) dès l'an 491 ; *Olybrio Cos. Tunc etiam Vandali pace suppliciter postulata* (naturellement : *Theodericus rex* n'était-il pas *dominus noster!*) *a Siciliæ solita deprædatione cesserunt.*

(51) JORNANDES (cap. 57) : *Tantum ille solus cum paucis satellitibus, et Romanis qui aderant* (ce sont cependant bien les habitans) *et fame et bello intra Ravennam laborabat.* Et comment combattit-il? *Indeque* (de Ravenne) *subreptive noctu frequenter cum suis ingrediens, Gothorum exercitum inquietat;et hoc non semel nec iterum, sed frequenter, et pæne molitur toto triennio.* Les autres écrivains disent la même chose au fond. L'*Anonyme de* VALOIS donne une circonstance particulière : Olybrio V. C. Cos. (an. 491). *Hoc consule exiit Odoachar rex de Ravenna nocte cum Herulis ingressus in Pinetta in fossato patricii Theoderici, et ceciderunt ab utraque parte exercitus, et fugiens Levila magister militum Odoacris,occisus est in fluvio Veiente : et victus Odoacer fugit Ravennam Idibus Juliis.* Comparez CASSIODORE (*in Chron.*). Le *Chronologe* de CUSPINIEN, qui du reste n'éclaircit rien, appelle le général d'Odoacre *Libella.*

(52) *Factum* (factus) *est*, dit l'*Anonyme de* VALOIS, *usque ad sex solitos modius tritici.* Les expressions d'AGNELLUS *in Libro Pontificali* (MURATOR., II, p. 67) : *Tandiu exercitus Theuderici fame perdomuit, quam diu coria, vel alia immunda et horrida urgebantur commedere, et multa corpora quæ servata sunt a gladio, fames peremit*, peuvent être vraies en elles-mêmes; mais pour le reste ces étonnans documens n'ont pas la moindre valeur pour l'histoire.

(53) J'ai admis ceci non sur le témoignage d'AGNELLUS, qui fait déjà faire des miracles à son évêque Jean, quarante ans auparavant, en présence d'Attila, mais parce que PROCOPE attribue également la chose au ἱερεὺς, et parce qu'il était habituel d'envoyer des prêtres dans des occasions semblables.

(54) L'*Anonyme de* VALOIS dit cependant · *Odoa-*

char dedit filium suum Thelane obsidem Theoderico, accepta fide securum se esse de sanguine.

(55) ἐφ' ᾧ Θευδέριχός τε καὶ Ὀδόακρος ἐν Ῥαβέννῃ ἐπὶ τῇ ἴσῃ καὶ ὁμοίᾳ διαίτῃ ἕξουσι. Ces paroles peuvent certainement être expliquées de plus d'une façon ; mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que, d'après ce témoignage, la victoire de Theoderich ne fut nullement complète, mais qu'il fut forcé d'accorder à Odovaker des conditions qui amenèrent une certaine égalité dans la vie. Et ces conditions purent bientôt être à charge, parce qu'elles avaient été accordées à contre-cœur.

(56) D'après le *Chronologus* Cuspiniani le traité fut conclu le 27 février 493, et l'entrée de Théoderich à Ravenne eut lieu le 5 mars.

(57) Le crime infâme de Théoderich ne saurait être mis en doute, puisque tous les écrivains s'accordent du moins en ce qu'ils parlent de la mort violente d'Odovaker. Ennodius seul, qui pouvait être assurément dans un grand embarras, passe rapidement et vaguement sur ce fait. *Consumta res est*, dit-il, *prospero fatalique bello; succisa est Odovacri præsumptio, postquam eum contigit de fallacia non juvari.* C'est là tout. Les *insidiæ* qu'Odovaker disposa contre Théoderich, selon Cassiodore, ne signifient rien. Il fallait pourtant dire quelque chose pour couvrir le crime commis par le *dominus noster.*

(58) L'*Anonyme de* Valois ajoute il est vrai : *Odoacris exercitus in eadem die jussu Theoderici omnes interfecti sunt, quis ubi potuit reperire cum omni stirpe sua* ; mais la chose n'est pas vraisemblable. Et combien de troupes Odovaker, devait-il encore avoir? Ce que Cassiodore (*Variar.*, II, 16) dit de Libérius au nom de Théoderich peut prouver aussi que Théoderich prit à son service les fidèles serviteurs d'Odovaker et les éleva même volontiers à de grands honneurs : *qui, Liberius, sic Odoacris integerrimis parebat obsequiis, ut nostra post fuerit electione dignissimus, contra quos multa fecisse videbatur inimicus. Non enim ad nos vilissima transfugæ conditione migravit, nec proprii domini finxit odium, ut alterius sibi procuraret affectum.* (Combien ont d'aussi grands sentimens que ce Théodorich !) *Exspectavit integer divina judicia* (il resta donc jusqu'au dernier moment avec Odovaker), *nec passus est sibi regem quæreri, nisi primitus perdidisset,*

(59) Jornandes : *Zenonis imperatoris consulto privatim habito, suæque gentis vestimentum reponens, insigne regii amictus, quasi jam Gothorum Romanorumque regnator, adsumit.*

(60) Procopius : ἔρως τε αὐτοῦ ἔν τε Γότθοις καὶ Ἰταλιώταις πολὺς ἤκμασε.

CHAPITRE IV.

(1) Les *Gesta regum Francorum* ajoutent au récit du mariage de Chlotildis avec Chlodwig : *in illis diebus dilatavit Chlodeveus amplificans regnum suum usque ad Sequanam. Sequenti tempore usque Ligere fluvio occupavit.* Cela pouvait appartenir aux années 493 et 494 : mais cela n'est rien.

(2) Dans Grégoire de Tours (II, cap. 27) il est dit : *multa bella victoriasque fecit* (après la bataille de Soissons, par conséquent sans doute, dans le cas où en général les expressions vagues auraient une valeur historique, devant les villes de la Gaule). *Nam decimo regni sui anno* (l'an 491) Thoringis *bellum intulit, eosdemque suis ditionibus subjugavit.* Il est évident que ces paroles ne peuvent s'appliquer aux *Thuringiens.* Comment Chlodwig serait-il venu des bords de l'Escaut et de la Seine, à travers les Ripuaires et les Alemanni, au milieu du Teutschland ? Et une guerre faite à une si grande distance, contre un tel peuple, ne serait mentionnée qu'en un seul mot ? L'histoire des temps postérieurs ne montre pas non plus, sous aucun rapport, les Thuringiens comme sujets des Franks. D'après la *Vie de sainte Geneviève*, Paris fut longtemps aussi assiégé par les Franks, même *per bis quinos annos*, toutefois *ut aiunt.*

(3) Quelques exceptions ne peuvent être prises en considération.

(4) En Russie seulement au dix-huitième siècle.

(5) Cela paraîtra déjà sous les petits-fils de Chlodwig ; cela s'est montré aussi à une époque postérieure. Que l'on songe à l'Angleterre, à Henri VIII.

(6) Immédiatement après le récit de la fin d'Odovaker il est dit dans Jornandès (cap. 58) : *missa legatione ad Lodoin* (l'*Hist. Miscel.* a, si ce n'est pas une faute d'impression, *Joloin* ; Cassiodore *Luduin*) *Francorum regem, filiam ejus Audefledam sibi in matrimonio petit. Quam ille grate libenterque concessit.* Audoflède ne peut avoir été fille de Chlodwig. Mais Grégoire de tours ne connaît pas non plus à Chlodwig une sœur de ce nom ; et Albofledis ne s'est jamais mariée. Cependant Cassiodore parle aussi d'une *affinitas* entre Théoderich et Chlodwig.

(7) Jornandès (cap. 58). *Histor. Miscella* (lib. XV). Et Cassiodore (*Variar.*, III, 4) prouve qu'il savait bien ce qu'il voulait. *Luduin regi Francorum Theodericus rex : adeo inter reges jura divina coalescere voluerunt, ut per eorum placabilem animum proveniat quies optata populorum. — Sociantur proximitate domini, ut nationes divisæ simili debeant voluntate gloriari et quasi per alveos quosdam concordiæ adunata se possint gentium vota contingere.*

(8) Gregor. Turon. (II cap. 18) : *habens jam de concubina filium, nomine Theodericum.* La femme légitime était bien aussi *concubina*, comme païenne, aux yeux de l'évêque. Probablement les anciennes mœurs de la patrie n'étaient pas encore entièrement oubliées.

(9) Grégoire de Tours écrit ce nom *Chrotechildis.* Plus tard on écrit habituellement Chlotildis ou Clotildis. J'ai mieux aimé écrire Chlotildis. La forme Rodhildis, qui paraît aussi, n'est pas la plus exacte.

(10) Sidonii Apollin. *Epist.* (V, 7). Pour la langue en particulier, *id.* (V, 5). Syagrius avait très-bien appris le teutsch (*germanicum sermonem*) ; et (c'est ce que lui écrit Sidoine) *te præsente formidat facere linguæ suæ barbarus barbarismum.* Les Burgondes aussi aimaient beaucoup les sons de la cithare et le chant. Il est écrit au même : *Novus Burgundionum*

Solon in legibus disserendis; novus Amphion in citharis, sed tricordibus temperandis, amaris, frequentaris, expeteris, oblectas, eligeris, adhiberis, decernis, audiris. Du reste, comparez pour Gundeuch, livre IV, chap. III.

(11) *Tetrarcha noster;* c'est ainsi que l'appelle Sidoine Apoll. (*l. c.*).

(12) D'après Sidoine Apollinaire et d'ailleurs; avant tout les lettres de l'évêque de Vienne *Alcinius Ecdicius* Avitus, dans Sirmond (*Opusc.*, I).

(13) La loi des Burgundes, qui porte son nom, en témoigne.

(14) C'est la 5e lettre dans Sirmond. *Flebatis quondam pietate ineffabili funera Germanorum; sequebatur fletum publicum universitatis afflictio et occulto divinitatis intuitu, instrumenta mœstitiæ parabantur ad gaudium.* On voit que cet homme savait bien à quoi les choses tendaient. Car: *Minuebat regni felicitas numerum regalium personarum, et hoc solum servabatur mundo, quod sufficiebat imperio,* rel.

(15) C'est ce que paraît prouver aussi la question que, selon Agobard (*in Sirmondi Op.*, I, p. 166), Gundebald fit à Avitus, pourquoi *ei maxime parti, cui justitia competit, victoria succedit?*

(16) Après que Grégoire de Tours (II, cap. 28) a dit tout simplement que Gundeuch a eu les quatre fils nommés il continue sans plus de détails: *Igitur Gundobaldus Chilpericum fratrem suum interfecit gladio, uxoremque ejus, ligato ad collum lapide, aquis immersit.* Et tout est dit!

(17) *Quod ille recusare metuens, tradidit eam viris.*

(18) Selon Frédégaire (cap. 19) Aridius, *quidam sapiens*, dit au roi Gundobald lorsque précisément à son retour de Constantinople il apprit le départ de Chlotildis: « *Non est hoc amicitiæ cultus, sed initium discordiæ perpetuæ.* » Et d'après son conseil, Gundobald fit poursuivre la princesse.

(19) Les *Gesta reg. Franc.* (cap. 12) disent très-naïvement: *cum esset sero die illa* (où elle arriva), *quando insimul nuptiali more accumbere deberent, illa prudentiæ suæ more conversa, et confisa in Dominum, ait:* « *Deinceps, domine mi rex, audi ancillam tuam* (langage biblique) *loquentem, et concedere digneris quod precor, antequam famula tua vestræ dominationi coeam.* » *Et rex ait:* « *Postula quod vis, et ego tibi concedam.* » Et elle lui demande aussitôt de croire à la Trinité, et puis l'héritage de son père et de sa mère, qu'elle l'excite à réclamer.

(20) Caspar Sagittarius n'accorde pas non plus ceci (*Antiquitates Gentilismi et Christianismi Thuringici*, p. 36): « Mais déjà le Saint-Esprit a témoigné par la bouche de l'apôtre saint Paul aux Colosses (I, v. 23) que l'Évangile sera prêché parmi toute créature qui est sous le ciel. (Donc certainement aussi parmi tous les peuples teutschs!) Et aux Romains (au chapitre X, v. 18) que le retentissement de l'Évangile s'est propagé dans le monde entier. (Donc aussi dans le Teutschland!) »

(21) La lettre écrite après la conversion de Chlodwig se trouve *in Sirmondi Op.* I. C'est la quarante et unième. *Vestræ* (ainsi commence-t-elle) *subtilitatis acrimoniam quorumcumque schismatum sectatores* (et certes immédiatement les ariens) *sententiis suis, diversis multitudine, vacuis veritate, christiani nominis visi sunt adumbratione velare.* Et Chlodwig a choisi la foi catholique! Plus loin: *Plerique, si pro expetenda sanitate credendi, aut sacerdotum hortatu, aut quorumcumque sodalium suggestione moneantur,* rel. La lettre sera encore citée dans le chapitre suivant. Au sujet de *Lanthechildis, quæ in hæresin arianorum dilapsa fuerat*, Gregor. Turon. (II, cap. 29).

(22) Le respectable évêque lui fait encore dire beaucoup de bonnes choses, tout aussi savantes que s'il les avait dites lui-même: *Ipse Jupiter omnium stuprorum spurcissimus perpetrator, incestator virorum, qui nec ab ipsius sororis propriæ potuit abstinere concubitu, ut ipsa ait: Jovisque et soror et conjunx.*

(23) Les motifs pour lesquels je crois qu'il faut restreindre les querelles aux Allemanni de la Gaule résulteront suffisamment de la suite du récit.

(24) A cette époque il n'y a aucune trace d'une telle alliance. Dans Grégoire de Tours (II, cap. 40), il est dit, il est vrai: *Cum ille* (Sigibert) *egressus de Colonia civitate, transacto Rheno, per Buconiam silvam* ambulare disponeret; mais ces paroles seules ne peuvent autoriser à supposer que la forêt buconienne ait appartenu à l'empire de Sigibert; et elles ne sont appuyées par rien.

(25) Cassiodore (*Var.*, II, 41) appelle les Allemanni *auctores perfidiæ.* Jean de Muller, dans l'*Histoire de la Confédération suisse* (I, 98), donne en ces termes les motifs de la guerre: « Lorsque Chlodwig se vengea sur les Allemanni désobéissans de sa souveraineté méprisée, etc. » J'avoue que je ne puis soutenir historiquement ces mots.

(26) Ceci est du moins à supposer d'après la nature des choses et d'après la marche des événemens.

(27) *Suadente regina*, dit Frédégaire (c. 21).

(28) Je sais bien que l'on admet généralement que Chlodwig marcha au secours de Sigibert; qu'en somme une seule bataille eut lieu; que cette bataille fut livrée à Tolbiac; que Chlodwig et Sigibert y combattirent et y vainquirent en commun, mais que les fruits de la victoire échurent au seul roi des Saliens. Mais je ne sais trop sur quoi repose cette opinion. Grégoire de Tours (II, cap. 37) connaît sans doute une bataille *apud Tulbiocense oppidum.* Dans celle-ci, *Sigibertus pugnans contra Alamannos percussus in geniculo claudicabat;* mais il ne dit pas un mot de la participation de Chlodwig à cette bataille. Il dit tout aussi peu que Sigibert ait été réuni à Chlodwig dans le combat où Chlodwig remporta la victoire sur les Allemanni. Il n'y a pas un mot d'une alliance des Franks Saliens et Ripuaires dans la même rencontre, et pas un mot de Tolbiacum. Car Grégoire de Tours (II, c. 30) ne parle que de la manière suivante de la guerre de

Chlodwig contre les Allemanni : « Les efforts de Chlotilde pour amener son mari au christianisme n'eurent aucun succès, *donec tandem* ALIQUANDO *bellum contra Alamannos commoveretur, in quo compulsus est confiteri necessitate* (Chlodovechus), *quod prius voluntate negaverat. Factum est autem ut* CONFLIGENTE UTROQUE EXERCITU *vehementer cæderentur.* » Puis ce qui va être raconté. Les écrivains postérieurs ne tirent pas plus d'embarras, ni FRÉDÉGAIRE dans l'*Historia epitomata*, ni l'auteur des *Gesta regum Francorum.* Je crois donc devoir séparer les deux batailles et laisser incertain ce qui est incertain. Du reste, je ne puis admettre, au sujet de cette bataille, que *Tolbiacum* soit Toul, comme l'ont dit plusieurs auteurs, ou même Albig, auprès d'Alzey, comme GUNDLING l'a supposé; mais je dois croire que c'est *Tolbiacum in finibus Agrippinensium* (TAC., *Hist.* IV, cap. 79).

(29) *Compunctus corde, commotus in lacrymis.*

(30) D'après les *Gesta regum Francorum* (cap. 15); et la chose n'est pas en elle-même sans vraisemblance, en supposant la vérité des autres circonstances.

(31) C'est la lettre citée dans la note 25.

(32) Tant était grand le besoin de mœurs plus douces. CASSIOD. (II, 40) : *Boetio patritio Theodericus* r *cum rex Francorum, convivii nostri fama pellectus, a nobis citharædum magnis precibus expetisset.... Adjacet vobis, doctum eligere... facturus aliquid Orphei, cum dulci sono gentilium fera corda domuerit.* Puis la lettre suivante au roi Luduin : *Citharædum etiam, arte sua doctum, pariter destinavimus* EXPETITUM,*qui ore manibusque consona voce cantando, gloriam vestræ potestatis oblectet.*

(33) *Jure gratiæ merentur evadere, quos ad parentum vestrorum defensionem respicitis confugisse. Estote illis remissi, qui nostris finibus cœlantur exterriti.* Ce CONFUGERE ne veut assurément pas dire qu'ils se soient réfugiés auprès de lui en Italie.

(34) *Gesta reg. Franc.* (cap. 15). Sans doute il est dit : *Alamannos cepit, ipsos terramque sub jugo tributarios constituit.* Mais les Allemanni, comme le montre l'histoire des temps postérieurs, ne devinrent pas tributaires, mais bien les Romains du pays qui leur avait appartenu jusqu'alors, comme ils avaient été leurs propres tributaires. GRÉGOIRE DE TOURS (*l. c.*) dit sèchement : *Alamanni subdunt se Chlodovechi ditionibus. Ille prohibito bello, coartatoque populo* (sans aucun doute suo, et non *Alamannorum*; il contint son peuple; il ne lui laissa pas continuer la guerre !) *cum pace regressus*, rel. FRÉDÉGAIRE (*Hist. epitom.*) : *Tandem se in ditionem Chlodoveo tradunt.*

(35) Dans les *Gesta reg. Franc.* (cap. 14) la guerre est sans doute entreprise *contra Alamannos* SUEVOSQUE, et cette expression semble désigner la rive droite du Rhin. Mais dans la guerre elle-même on ne voit figurer ni les Suèves ni le Rhin.

(36) La *Francia Rhenensis* est une création moderne que l'on a imaginée dans la supposition que tout le pays que les Allemanni avaient possédé sur les deux rives du Rhin tomba au pouvoir de Chlodwig, à l'exception seulement de la partie méridionale, que Théoderich s'appropria. Je respecte assurément les recherches savantes par lesquelles CROLL et KREMER ont essayé de fonder cette hypothèse; mais je ne puis absolument me convaincre de l'exactitude de leur opinion arbitraire, et je crois qu'elle ne fait faire aucun progrès à l'histoire des temps postérieurs. Aucun écrivain ancien ne connaît une *Francia Rhenensis.* L'expression de *Francia Rhinensis* figure, il est vrai, dans la *Cosmographia Anonymi Ravennatis*, mais cet écrivain ignorant et confus parle évidemment des pays franciques du bas Rhin, ou, comme il le dit lui-même, de la *patria ad frontem Frisonum patriæ posita, quæ antiquitus Gallia Belgitia dicitur*; la *patria Alamannorum* est tout à fait distincte de celle-là. Et l'état des choses et la marche subséquente de l'histoire parlent contre cette hypothèse tout aussi bien que le silence des écrivains.

(37) *Hist. epitom.* (cap. 21). Voici comment ce passage est donné dans BOUQUET (II, p. 400) : *Cumque regem suum cernerent interemtum,* NOVEM *annis exsules a sedibus eorum.* Mais Bouquet, comme il le dit lui-même, n'a pas bien compris ce passage : *locus obscurus quem alii auctores non exponunt.* D'après une autre leçon cependant, que Bouquet cite aussi, il n'est pas dit NOVEM, mais CENTUM QUATUOR *annis*, c'est-à-dire qu'il ne faut pas lire VIIII, mais CIIII. Je regarde cette leçon comme la véritable. Mais si nous l'admettons, nous arrivons au temps qui suivit la mort de l'empereur Gratien, qui, le dernier, a cherché à défendre la Gaule contre les Allemanni. Il est donc vraisemblable que les Allemanni qui étaient dans la Gaule ou leurs aïeux, étaient partis (*exsules*) depuis environ cent ans des cantons de leur peuple. JEAN DE MULLER a appuyé sur ce passage la remarque que les Allemanni se soumirent la neuvième année après la victoire de Chlodwig; supposition qui a été ensuite admise sans motifs.

(38) ENNODIUS (*in Paneg.*) exagère il est vrai un peu les choses, selon son habitude. *Quid?* (dit-il) *quod a te Alamanniæ generalitas intra Italiæ terminos sine detrimento romanæ possessionis* (je le crois bien, parce qu'ils restèrent dans les possessions qu'ils avaient eues jusqu'à ce jour) *inclusa est, cui evenit habere regem* (c'est-à-dire Théoderich) *postquam* (et cette expression pourrait servir de preuve auxiliaire que les Allemanni avaient offensé le roi Chlodwig) MERUIT *perdidisse.* Il ajoute toutefois aussi : *facta est Latiaris custos imperii.* Le *limes Rhæticus* de l'empire des Ostrogoths fut vraisemblablement gagné en ce que Théoderich prit aussi possession du pays que les Allemanni avaient conquis au sud dans les montagnes. PROCOPE (*De bello goth.*, I, cap. 5) fait mention de l'alliance. Les opinions sont très-diverses sur le temps où elle eut lieu. PAGI la rapporte à la guerre subséquente que les fils de Chlodwig entreprirent l'an 523 contre le royaume des Burgundes; l'abbé DUBOS la place à l'an 499, immédiatement avant l'expédition de Chlodwig en Bourgogne, au secours du roi Godegisel, dont il sera question dans le chapitre suivant. En faveur du premier est cette circonstance que le partage

du royaume des Burgundes, en conséquence de cette alliance, doit réellement avoir eu lieu ; en faveur du second est la circonstance que tout est placé avant la guerre contre les Wisigoths. Mais Procope, à sa manière, pourrait aisément avoir réuni des choses très-éloignées les unes des autres, et la corrélation des événemens parle tout aussi peu pour une alliance en 523 qu'il se trouve de traces de négociations en 499. Du reste il est à supposer que Théoderich, l'arien, aurait bien plutôt fait une alliance contre les Burgundes ariens avec Chlodwig païen qu'avec Chlodwig catholique.

(39) *Mitis depone colla Sicamber.* Sans doute ce mot *mitis* n'a pas d'autre sens. Peut-être apprivoisé, gagné ?

(40) Grégoire de Tours : *amplius tria millia.* Dans l'*Hist. epitom.* il est déjà question de six mille, et le baptême eut lieu *in Pascha Domini.*

(41) Il a entassé tout ce que lui fournissait son Virgile pour représenter la magnificence de la cérémonie sainte. Mais il est aussi complétement satisfait de lui-même. En effet, il ajoute aux paroles qu'il met dans la bouche de saint Remi, cette observation : *erat enim sanctus Remigius episcopus egregiæ scientiæ, et rhetoricis adprime imbutus studiis.*

(42) *Præcurrente potentia Dei.*

(43) Par Frédégaire dans l'*Hist. epitom.*

CHAPITRE V.

(1) Il est singulier qu'on ne puisse s'imaginer que Chlodwig ait cru honorablement être un bon et pieux chrétien, agréable à Dieu et aux hommes, parce qu'il ne vécut pas selon l'esprit du christianisme, parce que ses mains ne restèrent point pures de sang ni sa vie pure de vices, parce que sa politique fut égoïste et astucieuse ! Mais ne se rencontre-t-il pas des exemples semblables en d'autres temps, en des temps qui ne peuvent rien rejeter sur des habitudes païennes ?

(2) C'était l'espoir des hommes de bien de cette époque; c'était l'attente des ecclésiastiques, qui ne se lassaient pas de planter partout le signe du salut.

(3) C'est la lettre citée dans la note 21 du chapitre précédent. Elle se trouve également dans Du Chesne (t. 1, p. 835). L'évêque romain Anastase écrivit aussi à Chlodwig, pour lui adresser ses vœux et plus encore ceux de l'Église.

(4) *Solent plerique* IN HAC EADEM CAUSA, *si pro expetenda* SANITATE *credendi, aut sacerdotum hortatu, aut quorumcumque sodalium suggestione moneantur, consuetudinem generis, et ritum paternæ observationis opponere.* La *sanitas credendi* pourrait conduire à la pensée qu'il est ici question des ariens : mais le *in hac eadem conditione*, comme la suite de la lettre, semble se rapporter aux Teutschs païens.

(5) La première expression : (Gundobaldus) *Dominus meus, suæ quidem rex, sed* MILES VESTER, est pourtant trop forte pour une simple expression d'espérance. Je pourrais croire d'après cela qu'elle contenait une adroite invitation à Chlodwig de faire du roi Gundobald ce qu'il n'était pas encore, à savoir son *miles*. La seconde expression, il est vrai, est générale : PATER OMNIUM ; il semble pourtant qu'elle dût être complétée, ce qui eut lieu.

(6) *De bello gothico* (I, cap. 12) ; également dans Bouquet (t. 2, p. 30). Contre l'opinion, qui, à ma connaissance, est générale depuis Valois, je n'ai point de doute que les Ἀρβόρυχοι sont les Armorikes. Où pourrait-on autrement les placer ? Mais probablement les Γερμανοί sont les Franks : car Procope le dit lui-même.

(7) Voyez plus haut livre V, chap. III, et la note.

(8) Grégoire de Tours (cap. 32) dit : *misit Godegiselus ad Chlodovechum legationem occulte, dicens..... Quod ille libenter accepit.* Les écrivains franks postérieurs s'accordent avec lui. Dans la *Collatio episcoporum adversus arianos* (in *Spicilegio* Luc d'Achery, III, p. 306, à l'an 499) au contraire, dont il sera question ultérieurement, il est dit : *rex* (Gundobaldus) *multa locutus est contra Francorum regem,* QUEM DICEBAT SOLLICITARE FRATREM SUUM CONTRA SE.

(9) *Promissa Chlodovecho aliqua parte regni suî, cum pace discessit, Viennamque triumphans—ingreditur.*

(10) *Auctis adhuc viribus.*

(11) Dieu sait à quoi se rapportent les paroles de Procope dans le passage cité (note 38 du chapitre précédent) : mais elles semblent très-bien s'appliquer à ces relations : Θευδέριχος παρεσκευάζετο μὲν δῆθεν τῷ λόγῳ, ἐξεπίτηδες δὲ ἀεὶ ἐς τὴν ὑστεραίαν τῆς στρατιᾶς τὴν ἔξοδον ἀπετίθετο καραδοκῶν τὰ ἐσόμενα. Μόλις δὲ πέμψας ἐπέστελλε τοῖς τοῦ ἄρχουσι, σχολαίτερον τὴν πορείαν ποιεῖσθαι, καὶ εἰ μὲν Φράγγους νενικημένους ἀκούσωσι, μηκέτι περαιτέρω πορεύεσθαι· ἢν δέ τι νίκης αὐτῶν ξύμβαμα πύθωνται, τὸ λοιπὸν κατὰ τάχος ἰέναι. Mais là commence la confusion.

(12) Gregor. turon. (II, cap. 33) : *Franci, qui apud Godegiselum erant.* Comment ces Franks étaient-ils venus auprès de Godegisèle ? L'issue prouve qu'ils ne suffirent pas à le défendre.

(13) *Jam despiciens regi Chlodovecho tributa promissa dissolvere.*

(14) *In unam se turrim congregant.*

(15) Grégoire de Tours place aussi la chose au même point : du moins il termine son récit de la fin de Godegisèle par ces mots : *Burgundionibus leges instituit* (Gundobaldus) *ne Romanos opprimerent.*

(16) Les entrevues (il y en eut trois) dont rend compte la *Collatio episcoporum*, citée plus haut dans la note 8. On est certainement partagé d'opinion sur l'époque où cette entrevue eut lieu. Mais je suis porté à croire qu'elle peut facilement être déterminée par la disposition dans laquelle Gundobald s'y trouva présent. L'expression qui est mise dans la bouche de Gundobald : *quem* (Chlodoveum) *dicedat* SOLLICITARE *fratrem suum contra se* ne prouve nullement aussi que ce discours ait dû être tenu *avant* la guerre avec Chlodwig. Car d'abord il était facile de dire *sollicitare* pour SOLLICITASSE, et ensuite il est clair que Gundobald ne peut aucunement s'être servi de cette expression, parce qu'autrement il aurait dû être instruit de

l'alliance entre Chlodwig et Godegisèle, et que par conséquent il faudrait rejeter tout le récit que Grégoire de Tours fait de la bataille de Dijon. Quant aux vues de Gundobald en tenant ce discours, il me semble, si l'on pense à Grégoire de Tours (II, cap. 34) qu'il ne reste aucun doute. La circonstance que le roi lui-même parle comme arien ne s'y oppose pas. Il était en effet arien devant son peuple, et il devait rester tel si les évêques de son Église n'étaient pas instruits dans des doctrines meilleures et s'ils ne voulaient pas l'introduire avec son peuple dans l'Église orthodoxe.

(17) C'est ainsi qu'il est nommé. Il manquait cependant quelque chose.

(18) Les évêques catholiques étaient disposés à amener par des miracles la preuve de la vérité de leur doctrine lorsqu'ils n'y réussissaient point par des paroles et des raisons. Les ariens pensaient comme Mahomet, que le miracle ne fait pas le prophète. Ils déclarèrent : *Sufficere sibi se habere Scripturam, quæ sit fortior omnibus præstigiis.*

(19) Grégoire dit sèchement : *Usque ad exitum vitæ suæ in hac insania perduravit*, et les faits postérieurs ne le contredisent pas. Mais dans les lettres d'Avitus à Gundobald, qui rendent témoignage du grand zèle avec lequel le roi cherchait la vérité ou cherchait à s'y affermir, se trouvent certainement des expressions et des éloges à Gundobald, qui prouvent suffisamment que le roi était d'accord avec l'évêque et reconnaissait la vérité des doctrines catholiques. Mais l'évêque ne loue toujours le roi que comme le protecteur de la *Mater Ecclesia*, et il ne paraît pas une seule expression formelle qui le désigne comme un véritable chrétien catholique.

(20) On ne peut assurément penser que Chlodwig soit resté tout à fait indifférent. Vraisemblablement ses querelles avec les Wisigoths le détournèrent d'une nouvelle expédition : mais il s'accommoda sans aucun doute avec Gundobald. Puis, dans la guerre des Goths, les Burgundes paraissent comme alliés des Franks. Ils n'ont donc certainement suivi les Franks que par contrainte, et Gundobald peut en avoir pris sur lui l'obligation en cette circonstance.

(21) *Codex Alaricianus.*

(22) Cassiodore (*Var.*, I, 1); lettre de Théoderich à Anastase, empereur byzantin : *Hortamini me frequenter, ut diligam senatum, leges principum gratanter amplecter, ut* CUNCTA ITALIÆ MEMBRA *componam. — Pati vos non credimus, inter* UTRASQUE RESPUBLICAS, *quarum semper* UNUM CORPUS SUB ANTIQUIS PRINCIPIBUS, *fuisse declaratur, aliquid discordiæ permanere. —* ROMANI REGNI *unum velle, unum semper opinio sit.*

(23) Pour ce motif sans doute il s'attacha avec tant de soin à marier les princesses de sa maison. De là ses présens de chanteurs, d'horloges, etc.

(24) Les quatre lettres dont suivent des extraits. Cassiodore (*Var.*, III, les premières).

(25) La lettre (III, 3) a pour suscription : *Herulorum regi, Guarnorum regi, Thuringorum regi, Theodericus rex.* Naturellement des copies conçues dans les mêmes termes durent être envoyées à ces rois. Pour la même raison, il est bien possible que les trois peuples ne soient nommés que pour exemple.

(26) Comparez surtout la note 9 du chapitre I de ce livre. On y a remarqué que Procope place des Οὐάρνοι sur le Rhin, de sorte qu'ils étaient séparés des Franks par ce fleuve. Sans doute on ne peut faire grand fonds sur Procope lorsqu'il parle des pays du Nord ; mais comme il a appris ce qu'il avance par des ambassadeurs, etc., on peut bien admettre que sur la rive droite du Rhin habitait un peuple que l'on avait coutume d'appeler Οὐάρνοι, *Guarni*. Quel peut avoir été ce peuple? Selon moi, les (*Rip*) Varii ! Dans Procope sans doute les *Warner* Thuringiens et ces *Rhein-Warner* se confondent, mais il fait expressément demeurer les Warnes ἄχρι τε ἐς ὠκεανὸν τὸν ἀρκτῷον καὶ ποταμὸν Ῥῆνον. De l'autre côté il les porte sur le Danube : Οὐάρνοι μὲν ὑπὲρ Ἴστρον ποταμὸν ἵδρυνται. Et ici ce pouvaient être les (*Baju*) *Varii* ! Ils sont aussi (Procopius, *De bello goth.*, III, cap. 35) dans le voisinage des Langobards : car Risiulf, un prince langobard, s'enfuit devant son oncle Vaces ἐν ὀλίγοις τισὶν ἐς τοὺς Οὐάρνους, et les fugitifs avaient coutume de ne se rendre que chez des voisins, comme le prouve l'histoire d'Ildisgus, fils de ce Risiulf. Enfin ils paraissent (Id., *Ib.*, II, cap. 15) non loin du pays des Danois (Δάνων). De tout cela, il semble résulter que comme on trouvait partout des *Wehren* ou *Wahrer* (gardiens), on admit aussi partout un peuple Οὐάρνοι ou *Guarni*, et par suite que cette dénomination fournit un vaste champ aux conjectures. Mais si nous apprécions l'état des choses, si nous pensons que Théoderich cherchait à influer sur les Burgundes, les Thuringiens et les Hérules, que nous ne savons rien de ses alliances politiques au delà des Thuringiens, et que nous savons tout aussi peu de chose d'un roi particulier des Warnes; il est vraisemblable que nous devons chercher les Warnes, comme les Hérules, sur le Danube, et que par conséquent les *Baju-Varii*, qui ne lui étaient pas soumis, sont ces *Guarni*. Du reste il vaut peut-être la peine d'être remarqué que, d'après Hormayr, les Bavarois sont encore appelés par les Tyroliens *Boarn*, mot qui ne diffère pas beaucoup de Οὐάρν.

(27) L'année de cette entrevue n'est pas indiquée. Les savans auteurs bénédictins de l'*Histoire générale du Languedoc*, (liv. V, chap. 19) ont cru devoir la placer à l'an 498, et d'autres savans ont pensé comme eux. Mais bien que je ne me hasarde pas à supposer qu'elle eut lieu en 506, il me semble pourtant nécessaire, d'après toute la marche des choses, de la placer après la guerre contre les Burgundes.

(28) *Acta Synodi Agathensis* (*in* Sirm., *conc. Gall.*): *Cum in nomine domini, ex permissu domini nostri, gloriosissimi, magnificentissimi, piissimique regis, in civitate Agathensi, sancta synodus convenisset, ibique flexis in terram genibus, pro regno ejus, pro longævitate, pro populo, dominum deprecaremur, ut qui nobis congregationis permiserat potestatem, regnum ejus dominus felicitate extenderet, justitia gubernaret, virtute protegeret.* Ce concile eut lieu l'an 506, par conséquent à une époque où les discussions avec Chlodwig étaient devenues très-mauvaises. Peut-être Alarich voulait-il essayer de se concilier et de se gagner le clergé

(29) Gregor. Turon. (II, cap. 37) : *dicebant enim ei : quia desiderium tuum est, ut Francorum dominatio possideat terram hanc.* Mais : *Multi jam tunc ex Galliis habere Francos dominos summo desiderio cupiebant.*

(30) *Psaume* 18 (v. 40 et 41). J'ai préféré la traduction de Luther. Du reste il se comprend que, selon Grégoire, tout vint par hasard.

(31) *Pharus ignea de basilica sancti Hilarii egressa.*

(32) Procope (Bouquet, II, p. 32) fait passer ces choses ἐπὶ πόλιν Καρκασσιανήν ; sans doute inexactement. Selon Grégoire (*l. c.*) et d'après des écrivains postérieurs des Franks, les armées se rencontrérent *in campo Vogladense* (Vouglé) *decimo ab urbe Pictava milliario.*

(33) Grégoire dit : *Secundum consuetudinem Gotthi terga verterunt.* Mais une telle *consuetudo* ne les aurait jamais conduits dans la Gaule et en Espagne.

(34) Le combat singulier entre Chlodwig et Alarich, que des écrivains postérieurs, par exemple le moine Rorico dans ses *Gesta Francorum* (Du Chesne, I, p. 815), décrivent dans ses circonstances, ne peut assurément être déduit des expressions de Grégoire : *cum* (Chlodovechus) *fugatis Gotthis Alaricum regem* interfecisset : mais l'addition : *duo ex adverso subito advenientes, cum contis utraque ei latera feriunt*, etc., semble toutefois prouver que les deux princes furent très-près l'un de l'autre.

(35) Antérieurement il ne figure pas de Burgundes dans l'armée des Franks; ils y paraissent à partir de ce moment.

(36) Du moins devait-il mieux aimer les défendre.

(37) L. c. *Cui dominus tantam gratiam tribuit ut ejus contemplatione muri sponte corruerent.* Mais déjà le moine Rorico, qui comme d'autres ne s'attache qu'à couvrir le récit simple de Grégoire de couleurs de sa fabrique, paraît ici avoir bien su comment tout se passa, bien qu'il n'attaque pas le miracle. La ville *Ecolesina* (dit-il dans Du Chesne, I, p. 816) *rebellionis audaciam* assumpserat. Chlodwig vient, et *in aspectum ejus* les murs s'écroulent. *Quod videntes oppidani...*

(38) *Gesta Francorum* (cap. 17); Bouquet (II, p. 555). Il désirait ravoir un cheval qu'il avait donné à l'église, et pour le racheter, il envoya cent *solidi.* Mais *equus ille nullatenus se movit.* Alors Chlodwig : « *Date illis alios centum solidos.* » Et là-dessus *statim ipse equus solutus abiit.* Puis le roi s'écria *cum lætitia* : « *Vere B. Martinus bonus est in auxilio, sed carus in negotio.* »

(39) Cassiodore (*Variar.*, I, 24) : *Universis Gothis Theodericus R.*

(40) Jornandes (cap. 38) : *Non minus trophæum de Francis per Hibbam suum comitem in Galliis acquisivit.* Procope au contraire : ἔπειτα δὲ Θευδερίχου ξὺν τῷ Γότθων στρατῷ ἥκοντος κ. τ. λ. Isidore aussi (Era 521) : *Tudericus ab Italia proficiscitur, Francos proterit.* Mais c'était l'habitude de Théoderich, après la conquête de l'Italie, de ne pas se mettre lui-même en campagne, mais de tout diriger de Ravenne. La *Chronique* de Cassiodore s'accorde avec Jornandès, aussi bien que des écrivains postérieurs. Chlodwig lui-même ne semble pas avoir été présent à l'armée des Franks, et il n'est plus fait mention de Gundobald. Comparez du reste Pagi *ad an.* 508.

(41) Selon Grégoire de Tours, les trésors d'Alarich tombèrent au pouvoir des Franks à Toulouse, comme nous l'avons raconté; et Toulouse était aussi la résidence royale. Selon Procope c'est à Carcassonne que se trouvait τὸν βασιλικὸν πλοῦτον, que l'ancien Alarich avait jadis enlevé de Rome. De ces richesses faisait partie καὶ τὰ Σολόμωνος τοῦ Ἑβραίων βασιλέως κειμήλια.

(42) Jornandès (cap. 58) dit, il est vrai ; *plus* XXX *millibus Francorum in prælio cæsis*, mais tout à fait vaguement. Personne ne donne rien de précis; et Procope, après les paroles citées dans la note 40, continue : δείσαντες Γερμανοί, τὴν πολιορκίαν διέλυσαν.

CHAPITRE VI.

(1) Gregor. Turon. (II, cap. 38). Chlodwig *accepit codicillos de consulatu.* Et *ab ea die* tamquam *consul aut Augustus est vocitatus.* Sans aucun doute il est question du patriciat.

(2) La supposition qui s'est souvent élevée parmi nous, que les peuples teutoniques qui conquirent l'empire romain avaient presque un culte idolâtre pour certaines familles, est erronée. Dans ce chapitre même seront exposées des choses qui la contredisent.

(3) C'est, à ma connaissance, l'opinion commune; mais elle me semble un peu partiale, et je veux encore moins m'imaginer que du côté des Romains l'on ait eu le dessein de détruire le genre barbare, ou que du côté des Teutschs on se soit prêté à ces vues.

(4) Théoderich à Anastase (Cassiod. I, 1) : *Regnum vestrum, imitatio vestra, forma est boni propositi, unici exemplar imperii.*

(5) Voyez la lettre qui vient d'être citée : *Oportet nos, clementissime imperator, pacem quærere, qui causas iracundiæ noscimur non habere*, etc. *Vos enim estis regnorum omnium pulcherrimum decus. Vos totius orbis salutare præsidium.*

(6) Toutes ces choses se trouvent dans Ennodius (*in Paneg.*), dans Marcellinus (*in Chron.*); dans Cassiodore (*in Variis*), même en partie dans Jornandès. L'ordre chronologique où elles eurent lieu ne peut nullement être indiqué.

(7) L'exhortation aux Gaulois, qui a trait aux premières remarques, est sans doute (Cassiod., III, 17) adressée aux Gaulois qui étaient soumis à Théoderich. Mais elle a pour suscription *universis provincialibus Galliarum*, et commence ainsi : *Libenter parendum est romanæ consuetudini, cui estis post longa tempora restituti, quia gratus ibi regressus est, ubi provectum vestros constat habuisse majores. Atque ideo in antiquam libertatem Deo præstante revocati, vestimini moribus togatis : exuite barbariem; abjicite mentium crudelitatem : quia sub æquitate nostri temporis non vos decet vivere moribus alienis.* Dans une lettre de Théoderich *Hermanifrido, regi Thuringorum* Cassiod., IV, 1), qui épousa sa nièce, il est dit : *ut,*

qui REGIA *stirpe descenditis nunc* (par ce mariage) *etiam longius claritate* IMPERIALIS SANGUINIS *fulgeatis.*

(8) On ne peut en déterminer la grandeur. GRÉGOIRE DE TOURS dit seulement (II, cap. 37) : *Habebat in adjutorium suum filium Sigiberti Claudi, nomine Chlodericum.*

(9) Comparez plus haut, liv. V chap. VI note 24. Les paroles de GRÉGOIRE : *cum ille* (Sigibert) *egressusde Colonia civitate, transacto Rheno per Buconiam silvam* AMBULARE DISPONERET, *meridie in tentorio suo obdormiens,* rel., ne semblent pas prouver que Sigibert ait exercé une souveraineté sur la rive droite du Rhin. L'expression postérieure de Chlodwig : *Cum ille per Buconiam silvam* FUGERET, ne peut en aucun cas contredire ceci, parce que GRÉGOIRE a en vue de ne faire parler le roi Chlodwig qu'en mensonge. L'autre leçon : BUCONIAM, par laquelle on a tâché (voyez BOUQUET, II, p. 184) de trouver cette forêt sur la rive gauche du Rhin dans la contrée de Cologne, n'a aucune importance, puisque le TRANSACTO RHENO prouve évidemment que Grégoire la place sur la rive droite du Rhin. Mais Sigibert pouvait bien se promener dans la forêt d'un canton frank, sans que ce canton lui ait été soumis, comme Cologne et le pays sur la rive gauche du Rhin ; puis il faut avant tout poser cette question : « Quelle valeur a ce récit? » Je crois qu'il n'en a point.

(10) *Is habebat Farronem consiliarium, simili spurcitia lutulentum.* Je pense que cet homme s'appelait Farro.

(11) En réalité celui qui mène volontairement, *propria voluntate,* son maître à la mort reçoit à bon droit un tel *or.*

(12) Les paroles suivantes, si fameuses et si souvent citées, semblent assurément se prêter à une signification plus douce : *Prosternabat enim quotidie Deus hostes ejus sub manu ipsius, et augebat regnum ejus eo quod ambularet recto corde coram eo, et faceret quæ placida erant in oculis ejus.* Le digne évêque ne veut pas dire en effet que Chlodwig, dans ces histoires de meurtre, ait agi *recto corde,* mais que, comme du reste, par sa croyance en l'Eglise orthodoxe et par sa pieuse conduite à l'égard du clergé, il agissait devant Dieu *recto corde,* Dieu renversa ses ennemis devant lui, et augmenta son empire même par une telle ignominie. Ces mots sont toutefois attaquables à cause de l'endroit où ils sont placés. Mais sont-ils de GRÉGOIRE, et ne sont-ils pas une glose ajoutée plus tard par une autre main? Ils sont du moins contraires à la manière de Grégoire. En effet, il porte rarement un jugement ; presque toujours il expose les faits avec froideur et sécheresse, comme il les connaît ou comme il croit les connaître, et il exprime peut-être par cette nudité son jugement de réprobation. On ne peut pas non plus concevoir pourquoi Grégoire, si ces paroles sont de lui, les a placées après le premier récit, et non après toutes ces atrocités. Si on les met de côté, tous les trois récits se terminent d'une manière égale, et Grégoire paraît dans son caractère propre. Le premier : *Regnumque Sigiberti acceptum cum thesauris, ipsos quoque suæ ditioni adscivit.* L'autre : *quibus mortuis, regnum eorum cum thesauris et populis acquisivit* Le troisième : *Quibus mortuis regnum eorum et thesauros Chlodovechus accepit.*

(13) GRÉGOIRE n'ajoute que deux fois un *fertur* ; mais toutes les deux fois il ne fait que citer les paroles du roi : les faits sont précis.

(14) Comment les Franks, avec les anciens usages teutoniques, devaient-ils être venus à élire tous leurs rois dans une seule famille? Ceci supposerait parmi eux une unité avant la division dont l'histoire ne sait rien. Ils auraient formé un empire qui se divisa, et non une ligue maintenue par des efforts semblables. Mais on ne peut découvrir aucune trace d'un tel empire. GRÉGOIRE DE TOURS a bien avoué aussi qu'il ne savait rien des premiers rois des Franks. Ce que beaucoup pensaient (GREGOR. TURON., II, cap. 9) *Francos* JUXTA PAGOS VEL CIVITATES *reges crinitos super se creavisse de prima et, ut ita dicam, nobiliori suorum familia,* peut bien signifier : *de prima cujusque pagi vel civitatis familia.* Grégoire le concevait sans doute autrement, c'est-à-dire d'une seule famille, comme le prouve ce qu'il ajoute : *quod postea probatum Chlodovechi victoriæ tradidere, idque in sequente digerimus.* Mais ce qu'il peut faire connaître de la famille de Chlodwig se borne à ceci : « Mérovée *doit* avoir été de la race de Chlogio ; Childerich fut son fils ; Chlodwig, né de Basine, fut le fils de celui-ci. » D'où viennent maintenant tout d'un coup tous ces PARENTES? —Il semble, comme nous l'avons remarqué déjà, que les rois à cette époque aussi, s'appelaient entre eux frères et cousins, et que ce mot, né dans la guerre du sentiment commun du peuple, vivifié par des mariages, et passé successivement en habitude, a été pris par Grégoire dans son acception réelle. Théoderich, dans CASSIODORE, adresse ses lettres aux rois teutschs, *ad vestram gratiam* et *ad vestram excellentiam,* mais aussi *ad vestram fraternitatem.* Et Grégoire lui-même, sans rappeler d'autres exemples, raconte (II, cap. 35) que lorsque Alarich II, roi des Wisigoths, qui pourtant était ennemi mortel de Chlodwig, voulut détourner la guerre, il envoya *ad eum legatos dicens : si* FRATER MEUS *velit* rel. C'était donc la courtoisie de ce temps.

(15) Ce qu'il doit avoir fait contre Chararich et Ragnachar, doit avoir été fait sous les yeux du peuple. Et puis, quelle perfidie! quelle impudente infamie! Mais les grossiers mensonges de Chlodwig devant les Ripuaires n'ont pu être crus par des hommes qui avaient su agir avec les Romains.

(16) Dans le fait l'auteur des *Gesta regum Francorum* a déjà trop de ces atrocités. Il n'a admis que le récit du meurtre du roi Ragnachar et de son frère, et avec ceux-ci les choses se passèrent le plus honorablement, en ce sens qu'il y eut une véritable guerre.

(17) Et où y aurait-il de la place pour ceux-ci.

(18) *Si forte potuisset adhuc aliquem reperire, ut interficeret.*

(19) *Regnum suum per totas Gallias dilatavit.* Mais il se borne aussi à la Gaule Il ne se trouve aucune preuve pour l'opinion des écrivains modernes qui ont cru que des cantons teutschs de la rive droite du Rhin appartinrent à cet empire, et cette suppos-

tion repose sur une une autre supposition, qui se présente également sans preuves, à savoir que les cantons franciques de la rive droite du Rhin appartenaient au pays du roi des Ripuaires de Cologne.

CHAPITRE VII.

(1) Choldwig était âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il mourut. Si maintenant le *intra vigesimum annum* de César était encore en vigueur, Theuderich ne pouvait être âgé de plus de vingt-quatre ans. Le mariage de Chlodwig avec Chotilde eut lieu en 493 : leur premier fils mourut. Chlodomir ne peut par conséquent être né avant l'an 495. Du reste le plus jeune fils s'appelle, selon Grégoire (dans Bouquet) comme je l'ai appelé dans le titre du chapitre, *Chlothacarius* : mais Frédégaire écrit déjà *Chlotarius*.

(2) Gregor. Turon. (III, cap. 1). *Regnum ejus accipiunt et inter se* ÆQUA LANCE *dividunt*. Il est impossible que l'expression ÆQUA LANCE signifie par parts égales. Elle signifie *ex æquo et bono*. Frédégaire (dans l'*Hist. epit.*) dit : *æquo ordine*; mais les *Gesta reg. Francor.* : *æqualiter*.

(3) Regnum *dividunt*. Mais *regnum* n'est pas le *territorium*, mais la royauté. Le roi n'est pas *rex Franciæ* mais *rex Francorum* où *rex in Francia*. Les Teutschs se figuraient le *regnum* comme une relation sociale et non comme une relation territoriale. Et si le titre que prit quelquefois Théoderich l'Ostrogoth, *rex Italiæ*, parait être en contradiction avec cette opinion, cette contradiction n'est qu'apparente. Car les hommes qui formaient le royaume, dominaient naturellement sur le sol et sur le territoire, ou plutôt ils régnaient sur les hommes qui étaient soumis à leur puissance sur un sol et sur un territoire déterminé, et pour cette raison sans doute le nom de *regnum* est aussi employé pour désigner ce sol et ce territoire. Mais ce n'était là qu'une exagération du sens et non la signification originaire. De ceci témoigne l'histoire de tous les peuples germaniques établis dans les limites de l'empire romain.

(4) *Hist. epit.* (cap. 30) : *Sortitus est sedem Theudericus Mettis*.

(5) Greg. Tur. (III, cap. 3) : *Pagum unum de regno Theuderici*.

(6) Les passages que Pagi a rassemblés à l'an 514 ne me semblent pas prouver les conséquences qu'on en a tirées. Peut-on en effet se figurer une plus grande erreur que le partage du pays tel qu'on a cru devoir le déterminer d'après ces passages? Theuderich doit avoir possédé le pays tout le long du Rhin, à travers la Belgique jusqu'à la mer, où les *Dani* débarquaient, et en même temps, dans la Gaule méridionale, des provinces entièrement séparées de ses autres possessions. Les pays des trois autres frères se confondaient si singulièrement les uns dans les autres qu'il semble absolument impossible que des hommes raisonnables aient pu faire un tel partage. De plus, quelques villes furent attribuées à plusieurs rois, et Paris, qui pourtant, selon Frédégaire, était tombé dans le lot de Childebert, a même dû rester indivis entre les quatre frères. Peut-on le penser ? cela est-il possible dans un partage réel.

(7) Les relations avec l'empire grec continuèrent à rester incertaines et réclamèrent son attention.

(8) Quant à ce qui concerne la remarque sur les Thuringiens, je maintiens l'opinion que les Franks, qui étaient maîtres de la Gaule, ne passèrent pas le Rhin du temps de Chlodwig, et que par conséquent ils n'eurent avec les anciens cantons franks aucun autre lien que celui qui naissait d'anciens souvenirs et d'une bienveillance réciproque.

(9) Comparez liv. V, chapitre VII; Bisinus ou Basinus.

(10) Grégoire de Tours ne sait point ceci, mais Venantius Fortunatus le dit.

(11) Procope (*De bello gothico*, I, cap. 12; Bouquet, II, p. 31) : Θόριγγοί τε καὶ Οὐισίγοτθοι τῶν Γερμανῶν (des Franks) δύναμιν ἤδη αὐξομένην δειμαίνοντες, Γότθων δὴ καὶ Θευδερίχου τὴν ξυμμαχίαν προσποιήσασθαι ἐν σπουδῇ εἶχον. L'Ἑρμενεφρίδος est τῶν Θορίγγων ἄρχων, et la nièce de Théoderich s'appelle Ἀμαλαβέργα.

(12) *Variar.* (IV, 1). Le roi est appelé *Herminafridus*.

(13) Le nombre des chevaux n'est pas indiqué, mais c'était un *nobilissimus grex*. De ces mots de la lettre : *indicamus nos venientibus legatis vestris impretiabilis quidem rei, sed more gentium suscepisse pretia destinata, equuos argenteo colore vestitos, quales decuit esse nuptiales;* de ces mots ne semble pas résulter ce qu'on en a conclu, que ce fut un usage parmi les peuples teutoniques d'acheter les femmes, et qu'ici les chevaux ont formé le prix d'achat : Cassiodore plutôt, à mon avis, veut seulement dire : les chevaux que *more gentium* tu m'as envoyés à l'occasion de cette alliance sont heureusement arrivés. Mais comme il a appelé Amalaberga une *res* IMPRETIABILIS (et de là personne cependant n'osera conclure que chez les Goths les femmes aient été des RES, bien que des RES inappréciables); il ne pouvait pour l'harmonie, manquer de mettre en avant les PRETIA. Chlotildis eut une grande dot; et la fille de Chlodwig, qui épousa le roi des Wisigoths Amalarich, fut envoyée par ses frères *in regionem Hispaniæ cum magnorum ornamentorum mole*. (Greg. Turon., II, cap. 1.) Théoderich lui-même ne laissa pas sa nièce chérie se rendre les mains vides en Thuringe, mais il rendit les prétens : *destinavimus et nos quidem, quæ principalis ordo poscebat : sed nil majus persolvimus, quam quod vos tantæ fœminæ decori copulavimus*.

(14) *Habebit felix Thoringia quod nutrivit Italia. — — ut non minus patria vestra istius splendeat moribus, quam suis triumphis*. Comparez cependant la note 33 du chapitre suivant.

(15) *Quæ et dominatum jure vobiscum impleat et rationem vestram meliore institutione componat*.

(16) Gregor. Tur. : *uxor iniqua atque crudelis* : Fredegar. : *nequissima*.

(17) C'est une remarque sensée de Mascou (*Histoire des Teutschs*, part. II, p. 18 des notes). Du reste, selon l'*Hist. epitom.*, Ermenfrid égorge Berthar (natu-

reliement) *instigante uxore nequissima*; et d'après Aimoin (II, cap. 9), cette femme, fille de Théoderich, née de la sœur de Chiodwig, persuade à son mari, — *suadet viro ut fratrem sibi æmulum vita privet et regno; id ille nil moratus effecit.*

(18) L'expression de Grégoire est : *qui a medio regno* spoliatur. Je ne sais si l'on doit prendre ce dernier mot à la lettre et si l'on peut en conclure ou non une injustice de Balderich envers Hermenefrid, c'est-à-dire selon l'opinion de Grégoire.

(19) La preuve la plus claire qu'on ne peut se fier aux renseignemens des écrivains franks sur la Thuringe se trouve dans leurs renseignemens sur l'empire des Ostrogoths en Italie. Cet empire jouissait pourtant, en tout cas, d'une plus grande considération dans le monde que le royaume de Thuringe; entre l'Italie et le clergé de l'empire des Franks il y avait pourtant par la religion et par la langue latine de tout autres communications qu'entre ce clergé et la Thuringe, et pourtant Grégoire, comme on peut le prouver par Jornandès et Procope, ne sait que des fables absurdes sur les relations de l'empire des Goths. Comparez ci-dessous la note 4 du chapitre X.

(20) Gregor. Turon. (III, cap. 5). Le *puer* reconnut *super eam vestimenta matris*, et dit : « *Non eras digna, ut hæc indumenta tua terga contingerent, quæ* dominæ tuæ *id est matris meæ fuisse noscuntur.* La belle-mère était de basse extraction.

(21) *Monasterium Agaunense*, plus tard *S. Mauricii* dans le Valais. Voyez Bouquet ad h. l.

(22) — *Ultione divina de vestigio eum prosequente.*

(23) Toutefois, comme cela a déjà été remarqué, on a rapporté à ce temps l'alliance entre Théoderich et les Franks, de sorte que les Ostrogoths doivent avoir acquis seulement maintenant leurs possessions dans les montagnes.

(24) Grégoire (III, cap. 6) fait emmener prisonnier le roi Sigimund, puis : discidentibus*que* his regibus, Godomarus, *resumtis viribus, Burgundiones colligit, regnumque recepit.* C'est le langage de *Bulletin* de ce temps. Les rois firent *un mouvement rétrograde.*

(25) Greg. Tur. : *Apud Virontiam locum urbis Viennensis.— Gesta reg. Franc. : in pago Viennense, in loco qui dicitur Visoroncia.*

(26) *Adsimilantes illi signum ejus, dant ad eum voces dicentes : « Huc, huc vertere; tui enim sumus.»*

(27) Greg. Tur. : *Godomarus iterum regnum recepit.* Selon les *Gesta reg. Franc.* (cap. 21) tout est passé.

CHAPITRE VIII.

(1) Greg. Tur. (III, cap. 7 et 8).

(2) *Parentes.* Peut-être : nos frères, nos parens, c'est-à-dire les Franks du Teutschland.

(3) *Pueros per nervum femoris ad arbores appendentes, puellas amplius ducentas crudeli nece interfecerunt, ita ut ligatis brachiis super equorum cervicibus, ipsique acerrimo moti stimulo per diversa petentes, diversas in partes feminas diviserunt.*

(4) L'opinion que les Thuringiens avaient entrepris une guerre si cruelle à cause de la fuite de la reine Basina ne mérite aucune attention. Il n'est pas non plus nécessaire de penser à l'expédition d'Attila.

(5) On ne peut déterminer le temps avec certitude, puisque toutes les données manquent. Cependant il faut bien admettre que l'expédition ne se fit qu'après la mort du grand Théoderich; et Théoderich mourut en 526. Ces paroles de Procope (*De B. goth.*, I, cap. 13) semblent aussi le témoigner : ἐπεὶ δὲ Θευδέριχος ἐξ ἀνθρώπων ἠφάνιστο, οἱ Φράγγοι.. .. ἐπὶ Θορίγγους ἐστράτευσαν.

(6) *Theodericus et Theudobertus filius ejus et Chlotarius rex cum Francorum exercitu Rhenum transeuntes, in Toringiam dirigunt* rei., disent les *Gesta reg. Franc.* (cap. 22). Naturellement! l'armée ne pouvait se rassembler sur la rive droite du Rhin, puisque le Rhin était la limite du royaume.

(7) *Onestrudis*, l'Unstrut, peut-être sans fidélité, parce que cette petite rivière débordait aisément.

(8) Venantius Fortunatus, *in Vita Radegundis reginæ* (*Acta SS. Ord. S. Bened. sæc.* I, p. 319; Bouquet, III, p. 456), sait quelque chose de plus. Lorsque la Thuringe fut conquise par les Franks, *fit contentio de captiva.* Chlotar l'obtint.

(9) De l'élégie de Fortunat (*de Excidio Thuringiæ, — ex persona Rhadegundis*, comme Trittheim l'a ajouté), il semble résulter que le frère de Radegunde fut égorgé parce qu'une tentative de fuite, dont Radegunde le détourna, fut découverte. Amalafrid en effet, fils d'Hermenefrid, dont il va être question, était au service de l'empereur Justinien. C'est à lui que l'élégie est réellement adressée. Maintenant Radegunde dit (*ed.* Browerus, p. 346) :

Ille tuos cupiens properat dum cernere vultus,
Nec suus impletur, dum meus obstat amor.
Dum dare dura mihi refugit, sibi vulnera fixit,
Lædere qui timuit, causa doloris adest.

Puis elle s'accuse elle-même :

Impia crede tuæ rea sum, germane, saluti :
Mors cui sola fui, nulla sepulchra dedi.

Enfin le châtiment :

Quæ semel excessi patriam, bis capta *remansi,*
Atque iterum hostes, fratre jacente, tuli.

(10) Theuderich fit venir dans sa tente son frère Chlotar. Les meurtriers se tenaient derrière un rideau : mais celui-ci était trop court, de sorte que Chlotar put voir les pieds de ceux qu'il cachait. Il sut aussitôt de quoi il s'agissait. Il n'entra donc qu'avec des hommes armés. Alors Theuderich ne sut que faire : pour cette raison *discum ei magnum argenteum pro gratia dedit.* Chlotar le remercia et partit. Mais Theuderich était fâché, *nulla exstanti causa suum perdidisse catinum.* Son fils dut donc réclamer à son oncle le plat, comme lui ayant déjà été donné, et il l'obtint. *In talibus enim dolis Theudericus multum callidus erat.*

(11) Pour la fuite d'Amalaberge, Procope (*De B. goth.*, I, cap. 13) : ξὺν τοῖς παισὶ φυγοῦσα, παρὰ Θευδάτον τὸν ἀδελφὸν, Γότθων τηνικαῦτα ἄρχοντα, ἦλθε. Pour le sort d'Amala-

frid et de sa sœur, id. (IV, cap. 25). Procope, se rappelant l'origine maternelle de ce prince, appelle ici Amalafrid Γότθος ἀνήρ; mais il ajoute : Ἀμαλαφρίδης μὲν θυγατριδοῦς, τοῦ Θευδερίχου τοῦ Γότθων βασιλέως ἀδελφῆς, Ἑρμενεφρίδου δὲ υἱὸς τῶν Θορίγγων ἡγησαμένου. PAULUS DIACONUS (*De gest. Langob.*, I, cap. 21) a encore une *Ranicunda filia regis Thuringorum*, qui fut la femme de Wacho, roi des Langobards. On a fait aussi de cette Ranicunde une fille d'Hermenefrid. Mais il serait bien possible que dans Paul Diacre sainte Radegunde ait été confondue avec la fille d'Hermenefrid, dont on ne donne pas le nom, et Audoin avec Wacho. Quant à ce qui concerne enfin VENANTIUS FORTUNATUS, on ne peut considérer comme une preuve de grande civilisation en Thuringe ce qu'il dit de sainte Radegunde (*in Vita* l. c.) : *quæ puella inter alia opera, quæ sexui ejus congruebant, litteris est erudita*; car elle fut, par Chlotar *in Veromandensem ducta Alteias in villa regia nutriendi causa custodibus deputata*. Et là elle fut instruite, *erudita est*. J'attribue tout aussi peu de valeur historique aux expressions de l'élégie *de Excidio Thuringiæ*, qui semblent témoigner d'une magnificence royale et d'une vie polie en Thuringe. Il est parlé en effet d'une *aula, quæ floruit palatino cultu*; il y a *felicia culmina longo tractu*; on voit briller *ardua tecta, ornata rutilo metallo*; on voit figurer une *gloria celsa*; il paraît une *turba famulorum nitentum pari ætate*, et *clara ministrorum stipata corona potentum*. Mais évidemment ce ne sont que des formes de langage recueillies avec peine par la lecture et réduites avec peine en vers, dans lesquelles rien ne se rapporte à la vérité, mais seulement à une description déclamatoire de la douleur. Les vers suivans prouvent aussi ce qui animait le poëte :

Heu mala texerunt inhumata cadavera campum
Totaque sic uno gens jacet in tumulo.
Non jam sola suas lamentet TROJA *ruinas :*
Pertulit et cædes terra toringa pares.

D'autre part, ce que Fortunat dit sur les relations de la maison royale semble mériter de la reconnaissance, parce qu'on peut admettre qu'il fut instruit de ces relations par Radegunde elle-même. Mais dans tout ce qui figure dans cette élégie sur ces relations, on ne voit qu'affection, amour et fidélité. Et bien qu'il faille accorder que Fortunat ait été très-enclin à l'éloge et toujours occupé à tourner les choses pour le mieux, la base peut cependant être solide.

(12) MEIBOM. *Rerum german.* (III, cap. 634). Ce qui suit est un extrait. WITICHIND écrit mieux que beaucoup d'écrivains du moyen âge ; mais il se complait aussi dans son exposition et il aime le tableau. Dans ADAMUS BREMENSIS (*Hist. eccles.*, I, 4 ; dans LINDENBROG. *Script. Germ. Septent.*, t. 1, p. 2), figure aussi un récit de cette guerre tiré d'EINHARDUS (*Eginhard*) ; mais il est trop insignifiant pour pouvoir éclaircir quelque chose.

(13) *Unguunt in regem*. Du reste Chlodwig, et cela n'est pas indigne d'attention, est appelé ici *senior Francorum*. Dans l'Einhard d'Adam *Thiadericus* entreprend la guerre *contra Hirmenfridum ducem Thuringorum generum suum*.

(14) — *indecens fore, proprio servo unquam manus dare.*

(15) Il y a ici *Theodoricus* ; partout ailleurs Thiaderich.

(16) *Oportet nos ad Erminfridi servitium festinare.*

(17) *Qui dicitur Runibergum*. Dans le voisinage de Weissensee il y a des montagnes qui sont encore appelées Runeberg : non loin de Nebra est une montagne que l'on appelle aujourd'hui Ronneberg. Quelques écrivains placent la bataille à Runeberg, d'autres à Ronneberg. WITICHIND toutefois ne dit pas que la bataille ait eu lieu sur une montagne ou près d'une montagne, mais seulement IN LOCO *qui dicitur Runibergum*. Mais dans une fable où les personnages sont évidemment confondus, les noms de lieu pourraient bien aussi être inexacts. Il n'est pas non plus nécessaire que treize siècles avant l'époque actuelle, toutes les montagnes du Teutschland aient déjà porté précisément les mêmes noms qu'elles portent aujourd'hui.

(18) *In urbem.*

(19) *Qui jam olim Thuringis acerrimi hostes*. WITICHIND en effet, dans son récit, pense à l'arrivée des Saxons.

(20) C'est ainsi qu'il appelle les Pictes.

(21) *Terram eis in possessionem æternam traderet.*

(22) L'expression est : *Saxones nihil cunctati novem duces cum singulis millibus militum destinare non dubitant*. Que ces hommes aient été, d'après l'idée de WITICHIND un corps de compagnons, cela semble être dans la nature des choses et dans les mots *duces* et *milites*. Mais je ne sais si par l'expression *cum singulis millibus* il veut dire avec à peu près mille hommes. Il reste ensuite six mille hommes dans le combat ; puis seulement vient la décision. Dans le mot DESTINARE enfin semble se trouver le choix par le sort, si l'on se rappelle les paroles de BEDA : *Antiqui Saxones regem non habent, sed satrapas plurimos suæ genti præpositos, qui ingruente belli articulo, mittunt æqualiter sortes, et quemcunque sors ostenderit, hunc tempore belli ducem omnes sequuntur.*

(23) *Habentes ad renes cultellos magnos*. Ce sont les *sahs*.

(24) *Signum, quod apud eos habebatur sacrum.*

(25) *Alii fuga salutem quæsiere, alii per plateas et muros urbis ut ebrii erravere.*

(26) WITICHIND ajoute avec érudition : *Nomine Martem effigiem columnarum innitentes, Herculem loco solis, quem Græci appellant Apollinem. Ex hoc æstimationem illorum apparet utcunque probabilem, qui Saxones originem duxisse putant de Græcis, quia Hirmin, vel Hermes, Græcis Mars dicitur; quo vocabulo ad laudem vel ad vituperium, usque hodie etiam ignorantes utimur.*

(27) *Tanquam armiger regalis stans secus.*

(28) La voie lactée s'appelait (par exemple d'après la chronique attribuée à l'abbé d'Ursperg, *Conrad de Lichtenau*) *Iringisstrazza*. WITICHIND fait venir ce

nom de ce Hiring, et ne s'étonne pas de sa grande célébrité.

(29) Dont il sera question en temps convenable. Mais il est remarquable que WITICHIND n'en place l'origine qu'à cette époque.

(30) Les mots: *Si qua fides his dictis adhibeatur penes lectorem est* ne peuvent s'appliquer qu'à la dernière partie du récit, comme le prouve le passage suivant: *mirari tamen*, rel.

(31) Cela est connu. Voyez par exemple SAGITTARII *Antiquit. Regni Thur.* (p. 289.)

(32) Je ne puis m'empêcher d'exprimer encore une hérésie. Les Chéruskes auraient-ils continué à vivre dans les Thuringiens? Le nom de *Cherusci* et celui de *Thuringi* seraient-ils peut-être un seul et même nom? Ils sont distincts, cela est vrai; mais il y a à peine autant de différence entre eux qu'entre *Thuringi* et *Hermunduri*. Le divin Jules a introduit dans l'histoire le nom de *Cherusci*. Il l'avait entendu sur le Rhin. Mais qui sait ce qu'il a compris avec ses oreilles romaines? Qui sait jusqu'à quel point ce qu'il a entendu est resté dans son souvenir et ce qui s'est encore modifié chez lui avant qu'il le confiât au papier? Il a été remarqué à plusieurs reprises que les Romains ne s'inquiétaient nullement des noms par lesquels les peuples se désignaient eux-mêmes. Ils ne s'inquiétaient que de désigner les hommes avec lesquels ils avaient affaire et de les distinguer entre eux. S'ils leur donnaient leur véritable nom, cela se faisait par hasard plutôt qu'avec intention, plutôt que par le désir d'être vrai et exact. Que l'on pense aux *Galli*, aux *Picti*, etc. Sur l'autorité de CÉSAR, VELLÉIUS, PLINE, TACITE, admirent le nom de *Cherusci*, puis il resta dans l'histoire jusqu'à ce jour, bien qu'il ait disparu de la vie, sans que personne sache comment. Certains détails de l'histoire s'expliqueront très-bien peut-être en l'admettant, par exemple la tradition des anciennes querelles entre les Thuringiens et les Saxons, surtout si l'on se rappelle les *Angrivarii* de TACITE; puis l'inimitié entre les Thuringiens et les Franks, si l'on se rappelle les Cattes; ensuite l'apparition d'un roi en Thuringe, si l'on n'oublie pas Italicus et d'autres semblables. On pourrait même arriver à la nouvelle pensée que le nom des Saxons est le même que celui de *Chauci*. Si (pourrait-on dire), d'après WITICHIND, de *Sahs*, *Sahsi*, on a pu faire *Saxones*, on pourrait encore faire plus aisément de *Sahsi Chauci*. Mais tout ceci n'est que *lusus*.

(33) Et il ne fut pas fondé sans combat. Les Thuringiens peuvent donc bien avoir célébré leur triomphe.

(34) Dans ADAM DE BRÊME (*l. c.*, d'après ÉGINHARD) on trouve la singulière expression suivante, qui paraît se rapporter à quelque chose de semblable. Les Saxons avaient, après avoir obtenu de Theuderich le pays promis, A MERIDIE *Francos et partem Thuringorum*, QUOS PRECEDENS HOSTILIS TURBO NON TETIGIT, *alveoque fluminis Unstrote dirimuntur*.

(35) Runeberg; Scheidungen; Sondershausen; Frankenhausen; Sachsenburg; combien de sens ces noms permettent!

CHAPITRE IX.

(1) Les Saxons l'ont prouvé trois siècles et demi plus tard.

(2) *Jura armis sæviora.*

(3) WITICHIND pensait de même. Après la bataille de Runiberg *Thiadericus fugiens se recepit cum* RELIQUO COMITATU *in urbem, quæ dicitur Schidingi*. Et le sage Walderich craint que les NATIONES *barbaræ*, c'est-à-dire les Thuringiens, ne se soulèvent. Les MILITES du roi Hermenefrid sont assurément distincts de ces NATIONES.

(4) Si WITICHIND dit: *Reliquias pulsæ gentis tributis condemnavere* (*Saxones*), la *gens pulsa* montre déjà que les mots ne peuvent avoir une grande signification. Cela paraît beaucoup plus que l'addition: *unde usque hodie gens Saxonum triformi genere ac lege dividitur*. Il n'est pas besoin de dire que Witichind ne parle pas des Franks.

(5) Cela se montre souvent: Amalarich, petit-fils du grand Théoderich, par exemple, était un excellent chrétien arien. Dans la crainte d'être pris par les Franks, il voulut se réfugier dans une église catholique: *ad ecclesiam christianorum*. (Voy. BOUQUET, II, p. 191, n. k.)

(6) Cette opinion sera justifiée.

(7) Il est malheureusement impossible d'indiquer des limites précises. Ce qui ne souffre aucun doute, c'est que les anciens *Chauci* forment le noyau des Saxons, et la ligue des Saxons avait probablement atteint la rive de l'Ems. Elle peut aussi s'être étendue au delà de l'Ems, et les Bructères et les Marses, expressément comptés auparavant parmi les Franks, peuvent s'être rangés du côté des Saxons, tandis que les Frisons continuaient à être indépendans. D'autre part, on ne trouve pas la moindre chose qui prouve que les Saxons aient, sur aucun point, atteint le Rhin; et il se trouve tout aussi peu un indice qui fasse supposer que les Cattes (dont le nom a pu se changer peu à peu en *Hatti*, *Hassi*, *Hessois*) aient jamais été comptés au nombre des Saxons: ils étaient le noyau des Franks dans le Teutschland. Cet examen doit déterminer en général les frontières septentrionales. A l'Unstrut et à la Saale se bornent les indications sur la guerre de Thuringe; mais, comme on l'a montré, l'incertitude ne manque pas. En ce qui concerne enfin le Mein, comme limite de la Thuringe et des cantons franciques, je ne veux pas supposer que précisément ce fleuve ait été partout la limite et que les Thuringiens ne se soient pas étendus au delà. Mais je crois qu'ils n'ont pu s'étendre beaucoup plus loin. L'opinion que les Thuringiens se sont étendus jusqu'au Danube ne me paraît pas fondée. Elle repose sur des passages (comparez liv. V chap. IV.) qui ne peuvent prouver ce qu'ils doivent prouver; et ce qui n'a pas peu contribué à la maintenir, c'est la fausse idée que les Thuringiens sont les anciens Hermundures, qui s'étendaient jusqu'au Danube. La guerre des Franks contre les Thuringiens ne présente pas non plus la moindre circonstance qui se rapporte au Sud. Tout s'est passé

sur l'Unstrut, entre la forêt de Thuringe et le Hartz. Je sais bien ce que FORTUNAT, dans son poëme au duc Lupus (VI, carm. 2) dit du roi Sigebert :

— — cui de patre virtus,
Quam NABIS *ecce probat, Thuringia victa fatetur*
Perficiens unum GEMINA DE GENTE *triumphum.*

Et je sais bien aussi ce que tout récemment on a essayé de prouver par ces mots. Mais d'abord je ne crois pas que l'on puisse avec confiance déduire des conséquences d'un poëte comme Fortunat lorsqu'il s'agit des limites de pays et de peuples. Puis il est difficile de croire que le Nabe (NABIS) ait été nommé par lui comme un fleuve assez inconnu. Ensuite la leçon est incertaine : on lit aussi NABLIS. Je sais bien aussi que l'on peut discuter l'opinion que j'avance plus bas, dans la note 13 du II[e] chapitre du livre VIII, sur *unum triumphum de* GEMINA *gente ;* mais il me semble beaucoup plus arbitraire d'admettre des Thuringiens sur le Nabe, par conséquent des Thuringiens sur le Danube, et des Thuringiens sur l'Unstrut.

(8) Comme les Goths en Ostrogoths et en Wisigoths ; comme les Thuringiens en Thuringiens du nord et Thuringiens du midi ; comme les Saxons en Ost-Valen et en West-Valen.

(9) Ou bien encore *Oster-Leute, Osterliudi, Franci orientales* (*Annal. Mett.*)

(10) *Nova Francia ; Franci occidentales.*

(11) Voyez les Glossaires. On a dit tant de choses sur les noms que je ne puis rien dire. Mais je ne puis mieux expliquer *Neustria, Neustrasia*, et je ne peux croire que ce nom soit venu de *Westria* ou de *Neuvestria*, ce qui se comprend à peine. Comparez BOUQUET *ad. Hist. epit.* (t. 2, p. 405 [f].)

(12) *Regnum Austriæ*, etc.

(13) De telle sorte que *Burgundia* et *Aquitania* sont distinctes. Le partage du royaume entre Chlotar II et son fils Dagobert, qui fut un véritable partage du pays, explique suffisamment l'origine de ces diverses confusions. Comparez ci-dessous, livre VIII, chap. VII.

(14) Naturellement nous ne pouvons qu'indiquer ici cette grande histoire ; les indications n'ont pas non plus besoin de preuves.

(15) CASSIODORE (*Variar.*, XI, 1) : le *votum principis orientis !*

(16) Dans le passage cité (15) : *In ipsis primordiis, quando semper novitas incerta tentatur, contra orientis principis votum, Romanum fecit esse Danubium* (Amalasuntha). *Notum est, quas pertulerint invasores*, rel. Du reste il ne faut pas prendre les choses aussi précisément avec le Danube.

(17) *Atticæ facundiæ* CLARITATE *diserta est : romani eloquii* POMPA *resplendet ; nativi sermonis* UBERTATE *gloriatur.* Le grand sénateur ne peut laisser les jeux de mots ; mais il a encore bien rencontré cette fois.

(18) Ce passage est assez obscur, mais je crois en avoir donné le sens.

(19) GRÉGOIRE DE TOURS (III, ch. 9) dit : En Auvergne (*Avernis*) le bruit courut que Theuderich avait succombé en Thuringe. Puis il continue sans plus de détails : *Arcadius quoque unus ex senatoribus avernis, Childebertum invitat, ut regionem illam deberet accipere.* Childebert s'y présente et est reçu par Arcadius dans la ville. Alors on apprend que Theuderich revient de Thuringe. Là-dessus Childebert quitte l'Auvergne, et, comme on va le raconter, il se tourne contre les Wisigoths. Maintenant les écrivains modernes admettent que l'Auvergne appartenait au roi Theuderich, parce qu'il l'avait conquise après la bataille de Vouglé, et que Childebert, excité par Arcadius, avait cherché à se rendre maître d'un territoire qui était à son frère, mais qu'il s'en était promptement retiré pour ne pas avoir de difficultés avec son frère, lorsqu'il reçut la nouvelle du retour de celui-ci. Cela me semble une erreur ; je crois plutôt que les Ostrogoths avaient pris possession de ce pays, et que Grégoire veut dire qu'Arcadius, qui était dévoué aux Franks, se serait adressé à Theuderich, que l'Auvergne connaissait déjà, pour la délivrer des hérétiques, s'il n'avait pas entendu dire que Theuderich était mort. Car, en premier lieu, les Goths avaient pris possession de plusieurs pays de la Gaule méridionale, que les Franks avaient déjà conquis. C'est ce que Grégoire sait aussi très-bien. *Gothi* (dit-il, III, cap. 21) *cum post Chlodovechi mortem multa de his quæ ille acquisiverat pervasissent*, rel. En second lieu, Theuderich aurait assurément puni cette perfidie, et l'on ne trouve aucune trace de sa vengeance. Il n'y eut aucune inimitié entre lui et Childebert. En troisième lieu enfin, CASSIODORE (*l. c.*) dit en parlant de *ipsis primordiis* de la régence d'Amalasunthe : *Franci etiam* LACESSITI *metuerunt cum nostris inire certamen.* Et je ne puis appliquer ces mots qu'à l'entreprise de Childebert et à sa prompte retraite lorsque son frère vint et voulut désormais se charger de cette lutte.

(20) GRÉGOIRE ne connaît pas de bataille ; mais PROCOPE en fait mention (*De bello gothico*, I, cap. 13) : καὶ λίαν μὲν ἰσχυρὰ ἀπικλεῖστον ἐγεγόνει ἡ μάχη.

(21) *Ab exercitu a portu* ou *a porta exclusus est.* BOUQUET donne la première leçon.

(22) PROCOPE (*l. c.*) dit même : καὶ Γαλλίας ὅσων Οὐισιγότθοι λαχόντες εἶχον. Il paraît cependant que les Goths ne perdirent pas tout. Le pays appelé Septimanie peut leur être resté, comme on peut le conclure de l'histoire des temps postérieurs.

(23) *Te relinquimus et illos* (fratres tuos) *satius sequi præoptamus.*

(24) « Cent vingt ans. » Selon MARII *Ep. Chronicon*, l'empire périt l'an 534. Les Burgundes passèrent le Rhin vers l'an 412 ; leur royaume ne fut pas fondé au moment même ; un ou deux ans s'écoulèrent aisément. Donc : environ cent vingt ans. — « Avec une indépendance douteuse. » Parce que dans le principe les princes burgundes durent reconnaître la suzeraineté romaine, et acceptèrent avec plaisir le titre de hautes fonctions de l'empire romain. — « Dans l'inaction. » GRÉGOIRE DE TOURS dit simplement que les Franks s'avancèrent, *Augustodunum obsidentes ; cunctam, fugato Godomaro, Burgundiam occupaverunt.*

Procope (*De bello goth.*, l. c.) μάχῃ νικήσαντες, les Franks. C'est là tout.

(25) Grégoire et Marius ne donnent que ces mots : *fugato Godomaro*. Procope au contraire : τὸν μὲν αὐτῶν ἄρχοντα ἔς τι τῶν ἐκείνῃ φρουρίων καθείρξαντες, ἐν φυλακῇ εἶχον.

(26) Procope continue : αὐτοὺς δὲ (c'est-à-dire les Βουργουζιώνους, comme il écrit) κατηκόους ποιησάμενοι, ξυστρατεύειν τὸ λοιπὸν σφίσιν ἐπὶ τοὺς πολεμίους, ἅτε δορυαλώτους, ἠνάγκαζον· καὶ τὴν χώραν ξύμπασαν ... ὑποχειρίαν ἐς ἀπαγωγὴν φόρου ἐποιήσαντο. Le grec ne pouvait absolument se faire une idée des relations de peuples teutschs.

(27) Gregor. Tur. (III, cap. 12). Une bande envahit l'abbaye de Saint-Julien et y fit *multa mala*. Ils y furent tellement saisis par le diable (*a spiritu immundo*) qu'ils se déchirèrent les uns les autres avec les dents, et s'écriaient dans leurs souffrances : « *Cur nos, martyr sancte, sic crucias ?* »

(28) Jornandes (cap. 59) : *quod pater et avus* (Athalarici) *Gallias occupasset, eis* (Francis) *concessit* (Amalasuentha).

(29) Comparez la note 22.

(30) Gregor. Turon. (cap. 14).

(31) Id. (cap. 15) : *Multi filii senatorum in hac obsidione dati sunt.*

(32) C'est-à-dire les cheveux, comme ils ne pouvaient être portés que par des personnes de la famille royale. Agathias (dans Bouquet, II, p. 49) en faisant mention de la mort de Chlodomer (Χλωδομῆρος) dans le combat contre les Burgundes (Βουργουζίωνοι), fait de cette chevelure la description suivante : « C'est une distinction pour la race royale des Franks que la chevelure de ses membres n'est pas coupée dès leur jeunesse. Toute leur chevelure, relevée sur leur front, leur tombe des deux côtés sur les épaules. Mais elle n'est pas, comme chez les Turks et chez les barbares, inculte, mêlée et sale ; au contraire, ils emploient diverses pommades (ῥύμματα ποικίλα) et la soignent avec attention. Les sujets (τὸ ὑπήκοον γένος) ont la chevelure coupée autour de la tête, et il ne leur est pas permis de porter de longs cheveux. » Mais *tous ceux* qui ne pouvaient porter une longue chevelure ou qui n'appartenaient pas à la race royale étaient comptés parmi les sujets. Grégoire de Tours aussi, comme Tacite oppose *principes* et *plebs*, oppose seulement à la race royale la *plebs*. Dans cet auteur, les frères royaux délibérent (III, cap. 18) *quid de his* (des enfans de Chlodomer) *fieri debeat : utrum incisa cæsarie* UT RELIQUA PLEBS HABEANTUR, *an*, rel.

(33) Grégoire toutefois n'hésite pas à ajouter : *Chlotacharius abcessit, parvi pendens de interfectione nepotum.*

(34) Gregor. Tur. (III, cap. 23) : *a leudibus suis defensatus est, et in regno stabilitus.*

(35) C'est ce que témoigne Grégoire (III, cap. 25).

(36) Gregor. Turon. (III, cap. 34).

(37) Grégoire ne dit pas ce que lui font dire des écrivains modernes, que Theudebert se maria avec Widegarde : Mais il dit (III, cap. 20) : *Theudericus filio suo Theudeberto Wisigardem desponsaverat.* Je ne sais pas non plus d'où venait cette femme : il l'appelle *cujusdam regis filia*. Mais Paul Diacre vient au secours (*De gest. Langob.*, I, cap. 21). Wisegarde n'était pas, selon lui, la fille de la princesse thuringienne Ranicunde, qu'il donne (comparez la note 11 du précédent chapitre) pour première femme au roi Wacho, mais la fille de la seconde femme de ce prince, d'Austrigosa, fille du roi des Gépides. Il amène aussi une nouvelle confusion. Car Wacho eut encore d'Austrigosa une seconde fille, *Walderada dicta, quæ sociata est* Cuswald, *alio regi Francorum.*

(38) — *Timens ne eam concupiscens rex sibi adsumeret.*

(39) Dans le principe il est dit seulement (III, cap. 22) : *Theudebertus amore Deuteriæ capitur, suoque eam copulavit stratui.* Mais après la mort de son père (III, cap. 23) : *eam sibi matrimonio sociavit.* Vraisemblablement parce que Deuterie lui avait donné un fils qui devint roi dans la suite. Mais si Deuterie avait été réellement la femme de Theudebert, il n'aurait pas été dit (cap. 27) : *cum jam septimus annus esset, quod Wisigardem desponsatam haberet, et eam propter Deuteriam accipere nollet, conjuncti Franci contra eum valde scandalizabantur.* On doit d'autant plus s'étonner que ces Franks n'aient pris aucune part aux dissensions qui s'élevèrent dans la famille royale.

(40) Cela est remarquable pour les mœurs et parce que cela donne une mesure pour les grands présens qui sont faits si souvent.

(41) Gregor. Turon. (III, c. 28).

CHAPITRE X.

(1) Gregor. Turon. (III, cap. 21); Procope (*De bello goth.*, I, cap. 13), et le discours du roi Vitigès, que nous citerons plus tard; Jornandès (cap. 59).

(2) Selon Agathias, on le savait encore très-bien; mais ce n'est là sans doute qu'un fait d'érudition.

(3) Procope (*De bello goth.*, I, cap. 5).

(4) Ceci est donné par Grégoire de Tours (III, c. 31); et c'est, selon lui, la cause unique de la guerre des Franks contre les Goths. C'est du reste une chose très-remarquable que la manière dont Grégoire raconte ici l'histoire des Goths après la mort du grand Théoderich. Selon ce récit, ce prince laissa sa femme et une fille en bas âge. On choisit à celle-ci pour époux un fils de roi. Cette princesse toutefois (Grégoire ne sait pas son nom), lorsqu'elle fut nubile, s'enfuit avec un esclave, Traguilanes, dans une ville (*civitas*) où elle pouvait se défendre. La mère irritée envoya une armée contre la ville. L'esclave fut tué et la fille du roi ramenée à sa mère. Mais elle fit périr sa mère en empoisonnant sa coupe dans le repas du soir. *Non dubium est*, ajoute l'évêque, *tale maleficium esse de parte diaboli. Quid contra hæc miseri hæretici* (c'est-à-dire *ariana secta*) *respondebunt, ut in sancta eorum locum habeat inimicus ? Nos vero Trinitatem in una æqualitate pariter et omnipotentia confitentes, etiam si mortiferum bibamus, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, veri atque incorruptibilis Dei, nihil nos nocebit.*

Les Italiens, soulevés par ce crime, appelèrent Théodad, roi de Toscane, et firent de lui leur roi. Lorsque Théodad apprit les crimes de cette femme débauchée (*meretrix ista*), c'est-à-dire Amalasuenthe, dont Grégoire ne sait pas le nom, il la fit enfermer avec une servante et étouffer dans un bain très-chaud. Comparez avec la note 19 du chap. VII.

(5) Procope (*De bello goth.*, I, c. 11).

(6) καὶ πρὸς τὰ Φράγγων ἔθνη οὐχ ἧσσω (ἥσσονα) τοῦδε πόλεμον διαφέρομεν.

(7) Procope (*De bello goth.*, I, 13).

(8) Agathiæ *Hist.*, I, dans Bouquet (II, p. 53) : τὸ Ἀλαμαννικὸν γένος ἀφίεσαν (οἱ Γόθτοι). Comparez p. 49.

(9) Procope (*l. c.* et II, cap. 12). Ils voulaient envoyer des secours, οὐ Φράγγων μέν τοι ἀλλ' ἐκ τῶν. σφίσι κατηκόων ἐθνῶν. On ne dit pas assurément qu'ils durent amener des corps francs de compagnons ; mais ce secours devait venir sous main (λάθρα), et comment cela pouvait-il se faire, si ce n'est par des corps francs de compagnons ?

(10) Procope (*De bello goth.*, II, c. 7 et 21).

(11) Il ne résulte certes pas positivement des écrivains que la marche des relations ait été telle qu'on l'admet ici, parce qu'ils en font mention au milieu des événemens militaires et sans connexité, mais ce que nous avons admis nous semble le plus naturel et le plus convenable. Quant à la position où se trouvaient les Romains, voyez le discours de Bélisaire dans Procope (II, cap. 18). Il était dit : ὡς καὶ Φράγγους αυτους ἐν Λιγουρίᾳ ξυντετάχθαι, avec les Goths. Procope parle de la négociation dont il est ici question, au chap. 33 du livre III de l'*Histoire de la guerre des Goths*, et il la place au commencement de la guerre : κατ' ἀρχὰς τοῦτε το ὑπολέμου.

(12) C'est, à mon avis, ce que Procope veut dire, ou du moins ce qui se passa réellement. Sans doute il est dit d'abord : Toute la Gaule (Γαλλίας μὲν ὅλας) fut abandonnée par les Goths aux Franks (Γερμανοῖς). Les Romains ne pouvaient empêcher cette transaction (τὴν πρᾶξιν), mais Justinien la confirma (και Βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς ἐπιῤῥώσει σφισι). Cela pouvait en tout cas signifier : « il leur confirma ce que les Goths leur avaient abandonné. » Mais on ne peut encore nullement pénétrer le motif pour lequel les Franks se seraient fait confirmer cette petite partie de la Gaule. Les expressions suivantes de Procope prouvent aussi qu'il est question de toute la Gaule : οὐ γάρ ποτε ᾤοντο Γαλλίας ξὺν τῷ ἀσφαλεῖ κεκτῆσθαι Φράγγοι, μὴ τοῦ αὐτοκράτορος τὸ ἔργον ἐπισφραγίσαντος τοῦτόγε, καὶ ἀπ' αὐτοῦ Γερμανῶν ἄρχοντες, κ. τ. λ.

(13) En recevant le patriciat de l'empereur Anastase.

(14) Bien que Procope dise du roi des Perses qu'il n'avait pas été θέμις de placer son image (χαρακτῆρα ἴδιον) sur des monnaies d'or, cela prouve sans doute seulement qu'il ne circulait point dans l'empire romain de monnaies d'or de Perse.

(15) Procope (II, cap. 25) : ἐς μυριάδας δέκα.

(16) Procope (II, cap. 24).

(17) βασιλεὺς μέγας, l'empereur.

(18) Ibid. (II, cap. 28).

(19) Reproduit, par exemple dans l'*Histoire de France* de Daniel (t. I, p. 150 de la traduction allemande).

(20) Agath. *Hist.* I (dans Bouquet, II, p. 50). Agathias fait venir le plan de Theuderich de ce que Justinien ἐν τοῖς προγράμμασι τοῖς βασιλείοις s'était appelé Φραγγικός τε καὶ Ἀλαμαννικός, ἔτι δὲ Γηπαιδικός τε καὶ Λαγγοβαρδικός, ὡς δὴ τούτων αὐτῷ τῶν ἐθνῶν ἁπάντων δεδουλωμένων. Il place cependant ce plan un peu plus tard. La mort seule peut avoir empêché Theuderich de l'exécuter.

(21) Contre les Wisigoths (Gregor. Turon., III, 29).

(22) Procope (III, cap. 33, et IV, cap. 24).

(23) Id. (III, cap. 37). Il envoya παρὰ τῶν Φράγγων τὸν ἄρχοντα, et demanda la fille de celui-ci en mariage. Mais il n'est pas dit quel était cet ἄρχων. On suppose que c'était Theudebert, qui doit avoir eu une fille, Bertoara. Totilas, alors dans une mauvaise position, reçut une réponse fort sèche.

(24) Procope (IV, cap. 24).

(25) Il ne dit pas cependant ce qui fut fait.

(26) Par la trahison du chef de sa flotte. Par là la mer lui fut fermée et les subsistances lui furent interceptées.

(27) Selon Agathias (dans Bouquet, II, p. 51), ceci ne fut fait que par l'ambassade postérieure que les Goths cantonnés sur le Pô, après la chute du roi Teias, envoyèrent à Theudebald. Mais les motifs ont certainement toujours été les mêmes. Du reste l'historien attribue à ces ambassadeurs la connaissance des temps antérieurs qu'il avait lui-même. Ils commencèrent leurs souvenirs avec Marius.

(28) Agathias les nomme Λεύθαρις καὶ Βουτιλῖνος ; ils étaient frères, et τὸ γένος Ἀλαμανοι. Ils avaient chez les Franks une si grande puissance (δύναμιν), ὡς καὶ τοῦ σφετέρου ἔθνους ἡγεῖσθαι. — Gregor. Turon. (III, cap 32) parle simplement d'un *Buccelinus*, qu'il ne désigne pas plus précisément, qui est avec Theudebert en Italie, et auquel il fait conquérir plus tard (*deinceps*) la Sicile. Dans Marius (*in Chron.*), vient en 548 *Lanthacarius dux Francorum*, et dans Paul Diacre (*De gestis Langob.*, II, cap. 2). *Leutharius* et *Buccelinus* sont frères, *duces Francorum*, que Theudebert, *reversus ad Galliam cum Hamingo alio duce ad subjiciendam Italiam dereliquerat.* Dans Agathias seul il y a de la connexité.

(29) Cette expédition de brigandage ne me paraît concevable que de cette manière.

(30) Le mot *Suevi* se change peu à peu chez les écrivains en *Suavi*.

(31) Comparez plus haut, liv. IV, chap. III.

(32) Elle fait mention du roi Dagobert, *qui hæc omnia renovavit et omnia veterum legum in melius transtulit, et unicuique genti scripta tradidit, quæ* usque hodie *perseverant.*

(33) Witichind représente les Francs comme inquiets devant un tel soulèvement des nations.

(34) Cette dernière chose est prouvée par toute l'histoire antérieure ; la première, naturelle en elle-même, semble confirmée par VENANTIUS FORTUNATUS (*ed.* BROWER., p. 31 et p. 340).

(35) JORNANDES (cap 55) : *quibus Suevis* TUNC *juncti Alemanni, etiam aderant, ipsique Alpes erectas animo regentes.* Les Allemanni étaient les hommes de guerre des Suèves, qui conquirent d'abord les terres Décumanes, et plus tard le pays qui était en face d'eux de l'autre côté du Rhin, aussi bien que les pays des Alpes au sud et à l'ouest. Les Romains n'eurent affaire qu'aux guerriers ; aussi ne parlèrent-ils que des Allemanni, et le nom de Suèves disparut presque entièrement de l'histoire, mais non probablement de la vie. Dans leurs conquêtes le nom d'Allemanni resta à leurs guerriers ; mais le nom de peuple se remontra peu à peu. De là trouble et confusion.

(36) C'est-à-dire depuis le temps où Chlodwig soumit les Allemanni de la rive gauche du Rhin (l'an 496) et où Théoderich-le-Grand réduisit la Rhétie jusqu'à la réunion de tous les Suèves à l'empire des Franks (entre les années 540 et 550). Plus tard les noms de Souabes et d'Allemans furent employés alternativement, selon qu'il était question des habitans de la partie sud-ouest ou de la partie nord-est du pays. Enfin le nom de Souabes l'emporta comme nom de peuple, sans que cependant le nom guerrier d'Allemanni fût entièrement repoussé.

(37) AGATHIAS, dans son livre Ier, parle en général des Allemanni et dit (dans BOUQUET, II, p. 53) : τῇ Φραγγικῇ ἕπονται πολιτείᾳ · μόνα δέ γε τὰ ἐς θεὸν αὐτοῖς οὐ ταὐτὰ ξυνδοκεῖ · Δένδρα τε γάρ τινα ἱλάσκονται, καὶ ῥεῖθρα ποταμῶν καὶ λόφους καὶ φάραγγας. Dans le second livre, dans la description des expéditions de Leutharis et de Butilin, il est dit (dans BOUQUET, II, p. 60) : que tous les Franks dans leurs armées (ὅσοι μὲν οὖν αὐτῶν Φράγγοι) montrèrent beaucoup de respect pour les sanctuaires : τὸ δὲ Ἀλαμανικὸν ἅπαν (ἕτερα γὰρ ἐκείνοις ἐς τοῦτο δοκεῖ) ἐδῄουν τοὺς νεὼς ἀφειδῶς καὶ ἀπεγύμνιζον κ. τ. λ.

(38) CASSIODORE (*Var.* XII, 7) : SUEVORUM INCURSIONE.

(39) Comparez ce qui a été dit dans la note 9 du Ier et dans la note 29 du Ve chapitre de ce livre.

(40) AGATHIAS (dans BOUQUET, II, p. 50).

(41) PROCOPE (II, cap. 26) : Λαγγοβάρδοι οἱ σφίσι (aux Franks πολεμιώτατοι). Vraisemblablement les Langobards cherchaient à détacher les Bavarois des Franks et à les attirer de leur côté. Dans la suite du moins il y eut toujours des liens d'amitié entre les Bavarois et les Langobards. Voyez ci-dessous le chapitre V du liv. VIII.

(42) GREGOR. TURON. (IV, cap. 9) : *Increpitus a sacerdotibus, reliquit eam dans ei Garivaldum ducem.* Cependant j'avoue volontiers que l'on peut bien douter si ce *Garivaldus dux* a été réellement le duc des Bavarois. PAUL DIACRE connaît très-bien le *Garibaldus rex Baioariorum* ; mais au sujet du *Garivaldus* dont il est ici question, il est dit dans son ouvrage (*De gest. Langob.*, I, cap. 21) : *Secunda* (*filia Wachonis, regis Langobardorum*) *Walderada* (c'est bien la *Valdetrada* de GRÉGOIRE) *sociata est Cuswald* (peut-être Chlotar) *alio regi Francorum, quam ipse odio habens,* UNI EX SUIS, *qui dicebatur Garibald, in conjugium tradidit.* Il semble aussi qu'un roi des Franks ne pouvait favoriser une alliance entre les Bavarois et les Langobards, et que par conséquent il n'a pu faire épouser une princesse langobarde au duc de Bavière.

(43) Le passage d'AGATHIAS cité dans la note 28 continue..... ἠγγύησθαι, Θευδιβέρτου τοῦ προτέρου παρασχόντος.

(44) AGATHIAS (dans BOUQUET, II, cap. 52) : Theudebald rejeta les tentatives des ambassadeurs goths. Λεύθαρις δὲ καὶ Βουτιλῖνος, εἰ καὶ τὸν βασιλέα σφῶν ἥκιστα ἤρεσκεν, ἀλλ' αὐτοὶ ἀνεδέχοντο τὴν ξυμμαχίαν.

(45) *Lex Alamannorom* (tit. XXXV, § 1) : *Si quis dux habet filium, qui* REBELLARE *conetur contra ipsum patrem... Et si pater eum vicerit, et apprehendere potuerit,* IN SUA SIT POTESTATE, *aut exiliet eum de provincia, aut ubicunque transmittat eum, aut regi* DOMINO SUO *et de* HEREDITATE *paterna amplius ad eum nihil pertineat...* § 2 : *Et si fratres habuerit, ipsi fratres inter se per voluntatem regis dividant hereditatem patris eorum...* § 3 : *Et si amplius non fuerit nisi ille unus qui rebellavit, tunc illa hereditas, quam ille dux habuit, post mortem ejus* IN POTESTATE REGIS *sit, cui vult donet.* Sans doute, au sujet du mot HEREDITAS on pourrait être porté à songer à la fortune privée du duc ; mais je crois que ce serait une erreur. Car les *mali homines*, qui entraînent le fils à la rébellion, VOLUNT DISSIPARE PROVINCIAM, et par conséquent on voit clairement où cela tendait. Évidemment aussi le droit est ici opposé au droit : *sit in potestate ducis ; sit in potestate regis.*

(46) Ib. (tit. XLI, § 1) : *Nullus causas audire præsumat, nisi* QUI A DUCE PER CONVENTIONEM POPULI JUDEX CONSTITUTUS EST *ut causas judicet.*

(47) Ib. (tit. XXIX, § 1) : *Si quis in curte ducis hominem occiderit...ut unusquisque homo pacem habeat ad* DOMINUM SUUM *veniendo et de illo revertendo.* — Tit. XXXII : *Si quis de rebus quæ ad ducem pertinent... quia res* DOMINICÆ *sunt.*

(48) GRÉGOIRE DE TOURS appelle Garibald duc, en supposant qu'il parle réellement du prince des Bavarois. Le duc des Allemanni est appelé roi, par exemple par PAULUS DIACONUS (*De gest. Langob.*, IV, cap. 39) : *Nam una earum Alamannorum* REGI, *alia vero dicitur Bajoariorum principi nupsisse.*

(49) *Lex Bajuvariorum* (tit. II, cap. 20, 3) : *Dux vero, qui præest in populo, ille semper de genere Agilolfingorum* FUIT, *et* DEBET ESSE, *quia sic reges antecessores nostri concesserunt eis.*

(50) Le passage que nous venons de citer continue : *Ut qui de genere illorum fidelis regi erat et prudens, ipsum* CONSTITUERENT *ducem ad regendum populum illum.* D'autre part il est dit (tit. II, cap. 1, 1) : *Si quis contra Ducem suum, quem rex ordinavit in provincia illa,* AUT POPULUS SIBI ELEGERIT DUCEM, rel. Les Bavarois pouvaient-ils moins demander ? les Franks accorder moins à leurs compatriotes, d'après la nature des relations humaines et d'après les usages teutoniques ? Théoderich, roi des Wisigoths, avait (selon JORNANDÈS, cap. 44) vaincu les Suèves en Espagne : pourtant il leur accorda, *ut sibi de genere suo*

principem constituerent. Et les Bavarois n'avaient pas été vaincus.

(51) *Lex Baj.* (tit. II, cap. XX, 4). L'honneur du duc était avec l'honneur de ses parens dans la proportion de 9 à 6, si l'on suppose égal à 1 l'honneur d'un simple Bavarois.

(52) L'orthographe de ces noms est sans intérêt; ils paraissent comme ici dans CANCIANI. Mais *illis duplum honorem concedimus;* car *isti sunt quasi primi post Agilolfingos, qui sunt de genere ducali.*

(53) GREG. TUR. (IV, cap. 9) : *ferunt mali fuisse ingenii.* Puis une anecdote. Il soupçonnait un homme d'avoir commis des exactions. Il lui raconta donc qu'un serpent, qui s'était introduit dans un tonneau de vin, s'était tellement rempli qu'il ne pouvait plus en sortir la tête la première; mais que le maître du vin dit : « Rends ce que tu as avalé, et tu pourras sortir. » *Quæ fabula magnum ei timorem atque odium præparavit.*

(54) GREGOR. TUR. (IV, cap. 10) : *eo anno* (c'est-à-dire l'année où mourut Theudebald, 553) REBELLANTIBUS *Saxonibus.* Il ne faut pas traduire ce mot par : « ils se révoltèrent, » car il n'est pas connu que les Saxons aient été soumis aux Franks, ou bien les Franks se regardaient-ils peut-être déjà comme les maîtres de tous les peuples, de sorte qu'ils regardaient toute guerre comme une révolte? Il n'est du reste pas nécessaire que *Saxones* signifie les Saxons; mais des Saxons, quelque partie de ce peuple.

(55) Il n'y avait donc pas d'hostilité entre les Thuringiens et les Saxons? Ils voyaient qu'ils avaient des ennemis communs.

(56) Et de nouveau, il est vrai, *post mortem Theodobaldi.* (IV, cap. 14.)

(57) Si cela est exact il a dû se passer quelque chose que nous ne savons pas.

(58) Cela est bien distinct : *ne tuus* EXERCITUS *et noster* POPULUS *conlidatur.*

CHAPITRE XI.

(1) Avant tous PROCOPE, qui sait raconter d'eux des choses singulières (*De bello goth.*, II, cap. 14). Ils sont les seuls, parmi les petits peuples, qui méritent quelque attention.

(2) PROCOPE (*l. c.*) et PAUL DIACRE (*De gest. Langob.*, cap. 20). Cela reviendra plus bas.

(3) Ils figurent dans PROCOPE parmi les Gépides et les Langobards; on peut supposer, d'après la position des pays, qu'ils se sont perdus parmi les Bavarois.

(4) Il ne peut même pas s'empêcher de nous faire part de ses propres vers, distiques et hymnes. Dans sa propre généalogie (lib. IV, cap. 39) il ne s'abstient pas du merveilleux. Son bisaïeul (*proavus*) Lupicis avait été emmené captif avec ses frères par les Avares. Il résolut de s'enfuir en Italie, mais il ne connaissait pas les chemins. Un loup se présenta et fut son guide. Le loup s'arrêtait lorsque l'homme se reposait, et se remettait en route lorsque l'homme repartait. Quelques jours se passèrent ainsi par monts et par vaux. Enfin le bisaïeul manqua de pain. Alors, poussé par la faim, il prit son arc et tira sur le loup. Et le loup avait disparu. Pourtant l'homme se tira encore assez heureusement d'affaire, conduit par une apparition céleste et par les soins d'une femme compatissante.

(5) *De gest. Langob.* (cap. 2) : *cujus etiam insulæ* (Scandinaviæ) *Plinius Secundus, in libris quos de natura rerum scripsit, mentionem fecit.* Je croirais volontiers avec CLUVER que ces mots sont une glose d'une main étrangère, si les *Winili* ne faisaient supposer qu'ils sont les *Vindili* de PLINE.

(6) Cap. 8 : *e regione, qua ille per fenestram, Orientem versus, erat solitus adspicere.* Son palais semble avoir été sur la terre, d'après cet exposé. Le Dieu était aussi un homme.

(7) — *Ut quibus nomen tribuerat, victoriam donaret.*

(8) Comparez ce qui a été remarqué sur ce passage, livre V chapitre II note 4.

(9) *Refert antiquitas ridiculam fabulam. — Hæc risu digna sunt et pro nihilo habenda. Victoria enim non potestati est attributa hominum* (parmi lesquels était par conséquent Wodan), *sed e cœlo potius administratur. Certum tamen est, Langobardos, ab intactæ ferro barbæ longitudine, cum primitus Windili dicti fuerint, ita postmodum appellatos. Nam juxta eorum linguam,* LANG *longam,* BAERT *barbam significat.*

(10) J'écris les noms d'après Hugo GROTIUS, comme les suivans.

(11) Un frère du roi Rodulf vint vers Tato pour conclure la paix. A son retour, il passa devant la maison de la fille de ce roi, Rumetruda. Celle-ci le fit inviter, avec sa suite, à se rafraîchir. Le prince était petit (*statura pusillus*); la jeune fille (*puella*) était fière. La jeune fille railla le prince; le prince, provoqué, insulta la jeune fille. Rumetruda, irritée, respira la vengeance. Elle pria amicalement et avec perfidie le prince de s'asseoir près d'une fenêtre recouverte d'un tapis. Lorsque ensuite elle tendit à son hôte un gobelet et prononça le mot *misce*, le prince fut cruellement égorgé par des esclaves (*pueris*) que ce monstre (*atrocissima bellua*) avait cachés derrière le rideau. A la nouvelle de cette action honteuse, Rodulf rompit la paix et commença la guerre.

(12) Évidemment la faute de la guerre tomba sur la princesse langobarde. Selon l'opinion chrétienne que PAUL avait du monde, la guerre aurait donc dû tourner contre les Langobards. Mais il y rattache une nouvelle accusation pour attribuer en bonne conscience la victoire à son peuple. Les armées sont rangées en bataille *in campis patentibus. Rodulfus suos in pugnam dirigit, ipse in castris residens, de spe victoriæ nihil ambigens, ad tabulam ludit.* Pendant le combat il fit monter un esclave sur un arbre, pour apprendre plus vite la victoire des siens. Il menaça cet esclave de lui faire couper la tête s'il lui annonçait la fuite des Hérules. Or les Hérules se mirent à fuir:

l'esclave ne dit rien. Enfin la fuite fut générale. Alors l'esclave s'écria : « *Væ tibi, misera Herolia, quæ cælestis domini flecteris ira !* » A ce cri le roi demanda : « Est-ce donc que mes Hérules prennent la fuite ? » L'esclave repartit : « Ce n'est pas moi qui l'ai dit, ô roi, mais toi-même ! » Là-dessus tout fut en proie à la confusion. Le roi fut tué. *Herulorum vero exercitus dum hac illacque diffugeret, tanta super eos cælitus ira respexit, ut viridantia camporum lina cernentes, natatiles aquas esse putarent. Dumque quasi nataturi brachia extenderent, crudeliter hostium feriebantur a gladiis.*

(13) Procope (*De B. goth.*, III, cap. 33). Le pays dont les Gépides prirent possession est appelé Dacie ; mais il s'agit de cette Dacie qui était sur la rive droite du Danube, et que les Romains avaient introduite dans leur géographie lorsque l'ancienne Dacie fut perdue, afin que du moins le nom n'en manquât point parmi les provinces de l'empire. Par rapport aux Langobards, il est dit : Λαγγοβάρδας δὲ βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς ἐδωρήσατο Νωρικῷ τε πόλει, καὶ τοῖς ἐπὶ Παννονίας ὀχυρώμασί τε καὶ ἄλλοις χωρίοις πολλοῖς, καὶ χρήμασι μεγάλοις ἄγαν. Procope (II, cap. 22) parle des démarches du roi Vitigis pour obtenir l'alliance des Langobards. Alors Vaces, dont il va être question, était roi des Langobards. Les Goths apportèrent χρήματα μεγάλα, mais en vain.

(14) Procope (*l. c.* et à plusieurs reprises). Dans l'*Hist. arcana* (cap. 19), Procope parle aussi des présens inouïs que Justinien fit aux peuples barbares. Mais les Langobards et les Gépides, en leur qualité de plus proches voisins, n'en eurent sans doute pas la moindre part.

(15) Avant tout Sirmium figure comme la cause continuelle de discorde.

(16) — *Spatha* (Paul. Diac., cap. 23).

(17) *Peracta victoria Langobardi ad sedes proprias remeant.*

(18) *De bello gothico* (III, cap. 33, 34 et 35).

(19) Comparez la note 29 au chapitre V de ce livre.

(20) Procope nomme dans la suite, à plusieurs reprises, ce prince Ildigisel. J'ai conservé Ildisgus.

(21) Ceci est sans doute une erreur de Procope. Les Langobards du moins étaient plus tard, lorsqu'ils firent irruption en Italie, ariens. Et comme tous les peuples teutoniques sur le Danube avaient adopté les erreurs d'Arius, il est tout au moins très-vraisemblable que les Langobards aussi ne furent jamais chrétiens catholiques.

(22) δίκῃ μὲν τὰ διάφορα διαλύειν. Particulièrement à cause de Sirmich.

(23) Si Procope parle ici des mêmes événemens dont nous entretient Paul Diacre, si le premier par exemple fait mention des circonstances qui amenèrent la guerre où, selon le second, Alboin tua Torismond, comme cela a été raconté précédemment (et cette opinion est vraisemblable, parce qu'aucun des deux écrivains ne sait rien d'une guerre antérieure entre les Gépides et les Langobards), Audoin devait déjà auparavant être marié à une autre femme ; et Rodelinda, mère d'Alboin, n'était pas, comme l'ont admis des écrivains modernes, fille d'Hermenefrid le Thuringien. Mais ceci est aussi d'autant moins vraisemblable que la fille d'Hermenefrid ne vint comme captive à Constantinople que vers l'an 540.

(24) Procope (*De B. goth.*, IV, cap. 25).

(25) Les Langobards cependant considérèrent comme une perfidie, que Justinien retint la plus grande partie des troupes sur la frontière.

(26) Procope (*ibid.*, cap. 27). Procope ne sait pas qu'Ildigisel ait eu un but dans son voyage à Byzance ; il ne connait pas non plus l'emprisonnement de ce prince. Il vient seulement, il est bien reçu, il est nommé chef ἑνὸς τῶν ἐπὶ τοῦ παλατίου φυλακῆς τεταγμένων λόχων, οὕσπερ σχολὰς ὀνομάζουσι, il est mécontent, parce qu'il n'a pas reçu assez d'honneurs, et prend la fuite. Mais il me semble que la corrélation des choses montre assez comment tout était et comment tout se passa. Du reste Procope donne aussi l'histoire suivante dans le même chapitre.

(27) χαγάνος. Les écrivains latins ont aussi *Gaganus*. Sans aucun doute, Khan.

(28) *Hist. Byz.* I (*Paris.*, p. 99; *Venet.*, p. 67)

(29) Ibid. (*Paris.*, p. 103 ; *Venet.*, p. 69).

(30) Ibid (p. 103 et p. 69). D'une manière tout à fait vague : καὶ τούτοις ἐνεθέντες, ἐς τὴν τῶν Φράγγων χώραν ἀφίκοντο. Et de nouveau (p. 110 et p. 74) : ὅτι Ἀβάρων καὶ Φράγγων στασιαμένων πρὸς ἀλλήλους, καὶ τῆς εἰρήνης ἐμπεδώτατα ἐχούσης ἐστέρησεν ὁ Βαϊανὸς Σιγισβέρτῳ τῷ τῶν Φράγγων ἡγεμόνι, κ. τ. λ. — Gregor. Turon. IV, cap. 23) : *Chuni* Gallias *appetunt* ; et (cap. 29) : *Chuni iterum* in Gallias *venire conabantur.* Paul Diacre semble, il est vrai, placer les événemens un peu plus tard, après le départ des Langobards : il indique toutefois vaguement le temps (*eo quoque tempore*), et il parle évidemment des faits qui, selon Menandre, appartiennent à cette époque. Quant au lieu de la rencontre, il est dit que les Avares attaquèrent le roi Sigisbert, fils de Chlotar : *Quibus ille* in Thuringia *occurrens, eos juxta Albim fluvium potentissime superavit.* La seconde bataille, dans laquelle les Avares furent vainqueurs, eut lieu *in locis ubi et prius...* comparez du reste ci-dessous le chapitre II du livre VIII.

(31) Ceci résulte du discours des Langobards, dont il va être parlé.

(32) *Hist. Byz.* (I. p. 114 et p. 77). L'envoyé de Balan, Targitius, dit à l'empereur : καὶ ὅτι τὰ τῶν Γηπαίδων ὑπ' αὐτου διέφθαρτο πραγματα.

(33) Paul Diacon. (*De gest. Lang.*, cap. 27). Paul cependant place beaucoup trop tôt la ruine du royaume des Gépides, car après l'avoir racontée à la fin du premier livre, il commence le second livre en disant que Narsès envoya un message à Alboin, et le pria de combattre avec lui les Goths. Alboin aurait envoyé une troupe d'élite ; ceux-ci auraient combattu les Goths, et les Goths auraient été presque tous anéantis avec leur roi Totila. Les Langobards seraient revenus, honorés comme vainqueurs, chargés de grands présens, et seraient toujours restés alliés des Romains. Mais

MENANDRE ne laisse pas de doute sur le temps et Paul ne se soutient pas contre lui.

(34) — *caputque illius sublatum, ad bibendum ex eo poculum fecit, quod genus poculi apud eos* schala *dicitur, lingua vero latina* patera *vocitatur.*

(35) — *aut Langobardis subjecti sunt, aut* USQUE HODIE (c'est-à-dire jusqu'au quart du huitième siècle) *Hunnis eorum patriam possidentibus duro imperio subjecti gemunt.*

(36) — *et apud alios* EJUSDEM LINGUÆ *homines.*

(37) On n'a pas non plus besoin, précisément pour cette raison, de se représenter les Langobards comme plus grossiers et plus sauvages qu'il ne faut. Paul est un poëte. La coupe du destin lui était extrêmement nécessaire pour amener la tragique histoire de Rosimunda. Mais précisément ce qu'il y a de surprenant dans ce fait lui a permis de faire sentir à ses lecteurs comment il est venu à la coupe, et par conséquent à tout son récit. En effet PAUL dit (lib. II, cap. 28) qu'Alboin, lorsqu'il régnait déjà depuis trois ans et demi en Italie, une fois, *cum poculo quod de capite Cunimundi regis, sui soceri, fecerat, reginæ ad bibendum vinum dari præcepit, atque eam ut cum patre suo lætanter biberet invitavit.* Puis il ajoute : *Hoc ne cui videatur impossibile, veritatem in Christo loquor : ego hoc poculum vidi, in quodam die festo, Ratchis principem, ut illud convivis suis ostentaret manu tenentem.* Certainement personne ne mettra en doute ce que le diacre dit *in Christo.* Mais il assure seulement qu'il a vu un gobelet, et que le roi Ratchis, presque deux siècles après, montrant ce gobelet, dit qu'Alboin l'avait fait faire avec le crâne de Kunimund. Mais c'est tout une autre question de savoir si Ratchis a bien su la chose, et s'il a voulu dire et dit seulement ce qu'il savait bien.

CHAPITRE XII.

(1) PAULUS DIACONUS (II, cap. 4) parle de cette PESTILENTIA avant l'expédition d'Alboin en Italie. MARIUS (*in Chron.*) la place dans les années 570 et 571. Cependant Marius ne fait venir les Langobards en Italie qu'en 569, et en cette année aussi, il parle de maladie et de famine. Et il est vraisemblable que ces maladies pestilentielles furent une suite de maux précédens, comme les compagnes du peuple nouveau qui pénétrait en Italie. Je n'ose pas dire que ce fut la petite vérole. C'était, selon Marius, *morbus validus, cum profluvio ventris et* VARIOLA; c'était *infanda infirmitas, atque glandula, cujus nomen est* PUSTULA. Paul au contraire dit que soudain parurent *quædam signacula per domos, ostia, vasa, vel vestimenta,* qui se seraient développés avec plus de force si on les avait laissé croître. Cela peut être de sa manière. Mais un an après : *cœperunt nasci in inguinibus hominum, vel in aliis delicatioribus locis, glandulæ in modum nucis, seu dactyli, quas mox* SEQUEBATUR *febrium intolerabilis æstus, ita ut in triduo homo extingueretur. Sin vero aliquis triduum transegisset, habebat spem vivendi.* Marius dit que cette maladie *vastavit Italiam Galliamque.* Paul, d'abord : *in provincia præcipue Liguriæ exorta est ;* plus tard : *Et hæc quidem mala* INTRA *Italiam tantum,* USQUE AD *fines gentium Alamanorum et Bojoariorum* SOLIS ROMANIS *acciderunt.* — Enfin GRÉGOIRE DE TOURS (IV, cap. 5) parle aussi d'une maladie dont le commencement pouvait appartenir à ce temps. Il l'appelle LUES INGUINARIA, et il remarque qu'elle exerça ses ravages *per diversas regiones* et *maxime tunc per Arelatensem provinciam.* Du reste PROCOPE, à l'imitation de Thucydide, donne la description d'une peste formidable (*De bel. pers.* II, cap. 22 ; comparez AGATHIAS, lib. V) qui exerça, il est vrai, plus tôt ses ravages, mais qui se maintint plusieurs années, et qui peut prouver que ce siècle fut en proie à des maladies pestilentielles de plus d'une espèce.

(2) Au moment du départ (PAUL. DIAC., II, cap. 8), il est dit seulement qu'Alboin marcha *cum omni exercitu suo, vulgique promiscui multitudine.* Mais comme il fallut assiéger trois ans Pavie et qu'Alboin pendant ce temps pénétra bien avant dans l'Italie, il est dit (Ib., II, cap. 26) : *Certum est autem, tunc Alboin multos secum ex diversis, quas vel alii reges, vel ipse ceperat gentibus ad Italiam adduxisse, unde* USQUE HODIE *eorum in quibus habitant vicos, Gepidos, Bulgares, Sarmatas, Pannonios, Suavos, Noricos, sive aliis hujusce modi nominibus* APPELLAMUS.

(3) PAUL DIAC. (II, cap. 6, et III, cap. 5, 6, 7).

(4) Id. (II cap. 5).

(5) A Caton et à Carthage.

(6) Ce que BARONIUS a rappelé a été suffisamment réfuté par PAGI, MURATORI et d'autres. La chose peut assurément être envisagée sous plusieurs points de vue ; la nature des choses et des passions humaines doit donner la mesure du jugement.

(7) Voyez MURATORI (*Annali d'Italia ;* in Milano, 1774, t. 3, p. 469 et suiv.), où les passages sont cités.

(8) Selon AGNELLUS, il était âgé de quatre-vingt-quinze ans.

(9) PAUL. DIAC. (II, cap. 7) : *Eo scilicet ordine, ut si quo tempore Langobardis necesse esset reverti, sua rursus arva repeterent.*

(10) L'an 568 Pâques tomba réellement le 1er avril.

(11) PAUL. DIAC. (II, cap. 9) : *Qui eidem* STRATOR *erat, quem lingua sua propria* MARPAHIS *appellant.* LINDENBROG a remarqué au sujet de ce dernier mot : *Quid illud* MARPAHIS *sit, plane subodorare nequeo : veriorem puto lectionem M. S. codicis, in quo* MARHAIS *legitur, qui sic dictus est, quod jussionem et imperium habeat in equos sicut* SCULTHAIS, *quod in legum transgressores.* Mais je pense que ce mot est le même que MARISCALCUS, *mar-schalk*, maréchal. *Pahis* ou *pais* est PUER. L'anglais *boy* est le même mot. La langue des Langobards rappelle aussi les Saxons.

(12) — *Nisi ei, quas ipse eligere voluisset Langobardorum* FARAS, *hoc est generationes, vel* LINEAS *tribueret.* Peut-être Paul aurait-il dû placer autrement les mots : *hoc est* LINEAS *vel generationes.* Car le premier sens pourrait bien être LINEA. Dans le bas-

saxon ce mot subsiste encore. Le sillon est appelé *fare*; un fossé de démarcation aussi; par conséquent tout ce qui se tient ensemble. Et comme tout le peuple des Langobards, tel qu'il avait été établi en Pannonie, émigra, les anciens usages teutoniques furent incontestablement suivis. On marcha PER FAMILIAS. L'expression (*in Lege Langob.*, l. III, tit. 14) : *Si quis liber homo migrare voluerit aliquo, potestatem habeat — cum* FARA *sua migrare, quo voluerit* ne s'y oppose pas. Elle signifie avec toute sa famille, qui sans doute emportera tout son avoir.

(13) Comparez mon *Histoire générale des peuples et des États*, t. 2, p. 135, de la 2e édition.

(14) On pourrait donc rapprocher ceci des fondations postérieures sur la mer Baltique. Mais en tout cas elles étaient d'une tout autre nature.

(15) Les Hongrois.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME Ier.

LIVRE Ier.

NOTES DU LIVRE Ier.

LIVRE II.

NOTES DU LIVRE II.

LIVRE III.

NOTES DU LIVRE III.

LIVRE IV.

NOTES DU LIVRE IV.

LIVRE V.

NOTES DU LIVRE V.

LIVRE VI.

NOTES DU LIVRE VI.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

